This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

1035

Per 2755 d. 23/17-19

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

# REVUE BELGE.

TOME DIX-SEPTIÈME.

Digitized by Google

Digitized by Google

# REVUE BELGE,

PUBLIÉE PAR

# L'ASSOCIATION NATIONALE

POUR L'ENCOURAGEMENT ET LE DÉVELOPPEMENT

## DE LA LITTÉRATURE

EN BELGIQUE.

Tome Dix-septième.

LIÉGE,
A. JEUNEHOMME, IMPRIMEUR,
QUAI DE LA SAUVENIÈRE (PLACE DU SPECTACLE), N° 10.

1841.
Janvier — Avril.

Digitized by Google

Digitized by Google

# LE BRASSEUR DE GAND.

## I.

Le jeune maître brasseur Philippe Artevelde était assis dans une petite pièce retirée de la vaste maison qu'il possédait à Gand. Une affliction profonde sillonnait son front, le chagrin lui rongeait le cœur; ce n'était pas ce chagrin calme et résigné, fruit de la tristesse, mais cette souffrance concentrée, qui naît de sentiments blessés au vif et qui, quand elle éclate, déchaîne toute la fureur des passions et engendre la soif de la vengeance. Ce jeune homme sérieux était resté jusqu'ici totalement étranger aux funestes excès de sa ville natale, depuis longtemps en rébellion contre son souverain, le comte Louis de Flandre; et personne ne pouvait s'expliquer cette indifférence. Les uns s'imaginaient que le sort de Jacques Artevelde, son père, qui avait fini par tomber victime de l'inconstance populaire, après avoir, à la tête des Gantois, exercé sept ans en Flandre un pouvoir presque illimité, avait été pour le fils une sanglante leçon. D'autres, qui croyaient le connaître mieux, pensaient qu'il avait des raisons pour imposer silence à l'ambition qu'il avait héritée de son père, qu'il ne renonçait pas volontairement à l'influence que la mémoire de Jacques Artevelde et son immense fortune lui auraient assurée parmi ses concitoyens. Personne ne connaissait le véritable motif qui le faisait vivre dans une retraite absolue, au milieu des troubles qui agitaient sa patrie, bien qu'il fût dévoré d'une ambition ardente.



Digitized by Google

Alice Everwein, fille d'un riche marchand de Gand, qui, comme la plupart des habitants aisés de cette ville, était plus porté pour l'ancien et paisible ordre de choses que pour le règne d'une horde sans frein, Alice avait, sans le vouloir, pris Philippe Artevelde dans les lacs de ses charmes enchanteurs. Depuis un an déjà, il cherchait à lui plaire; mais elle, qui avait l'âme aussi fière que noble, se croyait digne d'un comte et haïssait, en outre, le fils d'un homme qui avait attiré tant de malheurs sur la ville de Gand. Le cœur épris d'un autre, elle traitait Philippe, malgré ses avantages extérieurs, avec une froide indifférence, sans s'écarter des ménagements imposés par les circonstances et que son père avait eu la précaution de lui recommander instamment.

Mais elle l'avait repoussé ce jour-là de la manière la plus positive et même sans aucun ménagement; aussi l'orgueil mortifié d'Artevelde l'emportait-il en ce moment sur la folle inclination qu'il nourrissait depuis si longtemps, toutes ses passions fermentaient; devenu plus sombre, il ne respirait que la vengeance, et il eût alors saisi avec empressement l'occasion, qui s'était encore présentée la veille, de la satisfaire.

Après la bataille de Nevèle, dans laquelle les Gantois, battus par l'armée du comte, avaient perdu deux de leurs principaux chefs, il ne resta plus à la tête de leurs troupes que Pierre Vandenbossch (1), Brabançon de naissance, homme adroit et passionné, qui n'avait en vue que son propre intérêt et ne s'inquiétait guère de

(1) C'est le même que les chroniqueurs français ont appelé *Dubois*.

Digitized by Google

celui de la ville. Il avait servi antérieurement sous Jean Hyons, qui avait pris le commandement de la cité plusieurs années après la mort de Jacques Artevelde, et qui, soutenu par les *Chaperons* — confrérie créée par celui-ci et prise dans la lie du peuple pour maintenir les libertés gantoises et dont le signe distinctif était un chaperon blanc — était devenu maître absolu de la ville de Gand. Il n'avait pas tardé à sentir quel parti on pouvait tirer de Vandenbossch; aussi l'avait-il élevé successivement, à l'aide des Chaperons. Il n'avait pas accordé sa confiance à un ingrat, car le Brabançon lui demeura dévoué corps et âme jusqu'à sa dernière heure. Hyons ne put échapper au sort réservé à tous ceux qui se mettent à la tête du peuple : il fut victime de son ambition, et le poison le précipita, jeune encore, dans la tombe, au milieu de sa brillante carrière.

Cependant Vandenbossch s'était élevé jusqu'au rang de commandant de la force armée, et, soutenu par les Chaperons, il se trouvait maintenant seul à la tête des Gantois. Mais il était trop habile pour ne pas savoir par expérience que la faveur populaire est un sol si mouvant qu'on ne peut y bâtir l'édifice de son bonheur, et, voyant que le danger du côté de l'extérieur et les troubles au dedans croissaient de jour en jour, il cherchait autour de lui un homme qui fût capable de gagner la confiance du parti des riches et de celui du peuple, et qu'il pût conduire à son gré. Il crut avoir trouvé, en Philippe Artevelde, l'homme qu'il lui fallait. La fortune d'Artevelde était assez considérable pour qu'il pût marcher de pair avec les marchands les plus riches, sa profession de brasseur le mettait en rapport avec tous les corps de métiers, et il était aimé de chacun, à cause de

Digitized by Google

son père dont la mémoire vivait encore dans tous les cœurs. Vandenbossch le crut donc propre à atteindre son but, d'autant plus que la retraite dans laquelle il avait vécu jusqu'ici décelait peu d'ambition et d'énergie et un caractère qu'il n'aurait guère à redouter. La veille, il lui avait fait la proposition de le faire nommer chef des Gantois, mais elle avait été repoussée.

Vandenbossch n'en avait pas moins poursuivi ses investigations, et il venait d'apprendre les relations d'Artevelde avec Alice Everwein et l'affront qu'il avait essuyé le jour même; à cette nouvelle, il s'empressa de se rendre chez lui et fut, cette fois, le bien-venu, quoique Philippe s'efforçât de dissimuler la satisfaction qu'il éprouvait à le revoir.

— Eh bien, mon jeune ami, lui dit-il d'un air familier, vous m'avez déjà vu hier et je viens encore aujourd'hui vous faire la proposition de vous placer à la tête du gouvernement de la ville. Je répète encore ce que je vous ai déjà dit antérieurement. Le comte de Flandre marche de nouveau contre Gand, et nous avons besoin d'un homme en qui les Chaperons et les petits métiers aient confiance, et que les riches et les commerçants ne haïssent pas. Bien que je me sente la force et le courage de continuer à tenir le gouvernail, même dans ce moment critique, cependant la cause pour laquelle nous combattons m'est trop chère pour que je ne sois pas disposé à y tout sacrifier, jusqu'à ma personne et mon autorité. Il est vrai que jusqu'ici vous êtes resté inactif et n'avez fait que peu de chose pour le bien général; au lieu de payer de votre personne, vous vous êtes contenté d'ouvrir votre bourse; mais j'en connais les motifs, je sais qu'il ne faut en accuser que votre faible cœur séduit et

Digitized by Google

non vos nobles sentiments. Je n'ai donc jamais douté un seul instant que vous n'ayez hérité du courage de votre père et de son amour pour sa ville natale. Sa mémoire est encore chère au cœur des Gantois, voilà pourquoi je vous choisis et vous regarde comme l'homme qui peut conduire l'affaire à bonne fin.

— Comment aurais-je la témérité d'accepter un poste si périlleux, moi qui ne me suis jamais occupé des affaires publiques? interrompit Artevelde.

— Je connais la ville et vous prêterai volontiers l'appui de mes conseils, répondit Vandenbossch. Soyez la tête de l'entreprise, moi j'en serai l'âme !

— Laissez-moi dans ma retraite, je ne suis pas né pour les grandes choses, répliqua Philippe après avoir fait semblant de réfléchir, quoiqu'il eût pénétré depuis longtemps les intentions de Vandenbossch; je n'ai pas hérité de l'ambition de mon père, mais de sa fierté qui lui commandait de se montrer tel qu'il était.

— Jeune insensé, reprit Vandenbossch, oubliez-vous donc qu'il ne vous reste plus maintenant qu'à choisir entre le bâton de commandement et la hache du bourreau ? Croyez-vous que Pierre Vandenbossch et ses Chaperons, vous ayant fait l'honneur de vous adresser cette offre, la laisseraient repousser avec mépris, sans se venger? Connaissez-vous si peu votre ville natale et n'avez-vous jamais vu les flots de sang qui ont déjà coulé pour la liberté ?

Le jeune homme avait écouté avec calme le farouche commandant de cette bande effrénée, et attaché ses regards sur lui, sans crainte et presque avec fierté. — Je sais ce qui m'est réservé, répondit-il. Dans des temps si agités, chacun doit exposer sa vie et, en se couchant,

Digitized by Google

remercier le ciel de lui avoir laissé voir encore une fois le déclin du jour. Je m'attendais à cela dès votre première apparition chez moi; mais jamais les menaces ne m'effraient ni ne me décident!

— Vous avez été aujourd'hui chez Roger Everwein, ou plutôt chez son orgueilleuse fille Alice? demanda le capitaine des Chaperons avec une feinte indifférence.

— Oui; mais pourquoi cette question?

—Le bruit court en ville qu'on a formellement refusé de vous recevoir?

— Vous sied-il de m'adresser cette question? répliqua vivement Artevelde.

— Cela sied à quiconque s'intéresse à vous, répondit froidement Vandenbossch. Nous avons été blessés du dédain de ce fier marchand pour le fils du noble Jacques. Si votre père vivait encore dans sa puissance, les Chaperons mèneraient au lieu du supplice le téméraire vieillard qui oserait seulement éconduire avec fierté le dernier des maîtres brasseurs. Ni le vieux Roger, ni sa fille n'aurait eu l'audace de traiter avec arrogance le chef des Gantois.

Ce langage exaspéra le jeune homme. Son amour dédaigné, sa fierté et sa vanité blessées fermentèrent dans son cœur, un mauvais esprit souffla en lui et ralluma les flammes de sa violente passion. Il réfléchit un instant et dit ensuite avec fierté : — Si le peuple m'offre, avec une entière confiance, la place de mon père, je l'accepterai et suivrai ensuite vos conseils, parce que j'espère qu'ils ne seront jamais dictés que par les intérêts de la ville de Gand; mais je ne fais pas la moindre démarche pour briguer sa faveur.

Pierre porta des regards scrutateurs sur ce jeune

Digitized by Google

homme qui lui posait, avec tant d'assurance et de fermeté, des conditions auxquelles il ne s'était pas attendu. Il chancela un moment dans sa résolution et se demanda si Artevelde était bien l'homme qu'il cherchait et qui ne devait être qu'un instrument dans sa main. Cependant, en pensant à sa position et à la puissance dont il disposait, il se dit qu'un mot de sa bouche suffirait pour renverser et faire rentrer dans le néant le si hautain Philippe; il répondit donc en souriant qu'il agirait le lendemain suivant les désirs d'Artevelde et qu'il comptait sur un plein succès; et il le quitta.

Mais cet entretien laissa dans le cœur du jeune Philippe un levain qui fit fermenter en lui tous les élements de sa passion farouche et l'affranchit du rêve de son amour. Avant l'arrivée de Vandenbossch, il avait déjà de la peine à vaincre son désir de la vengeance et à se résigner à supporter fièrement le refus d'Alice Everwein. Mais à présent l'idée de commander à des milliers d'hommes, en qualité de chef de sa puissante ville, et de trouver des milliers de bras pour laver son affront, avait trop de charme pour ne pas exciter en lui une nouvelle énergie et la soif de la vengeance. Le souvenir de la fin tragique de son père ne l'arrêtait pas; ses hauts faits, sa grande influence, le redoutable pouvoir qu'il avait exercé à Gand et dans toute la Flandre se présentaient seuls à son esprit sous un aspect enchanteur et l'appelaient à tirer vengeance de ses assassins. Il ne put de toute la nuit goûter les douceurs du sommeil, et le matin ne lui ramena pas le calme, car de très-bonne heure il entendit le son des cloches convoquant ses concitoyens à se réunir en assemblée générale à l'hôtel-de-ville; ce son ne lui avait jamais paru si solennel, on eût

Digitized by Google

dit qu'il lui jetait le nom de son père. Roulant dans son esprit des milliers de projets, il n'attendit pas sans inquiétude le moment décisif.

Enfin il arriva ce moment. Pierre avait gagné d'avance ses amis à la cause de son protégé, et fait convoquer le matin même les Gantois en un conseil général. Chaque métier se rendait, en bon ordre et bien armé, de son lieu de réunion à la place du marché.

C'était un beau spectacle, mais qui faisait naître de sérieuses réflexions, que de voir chaque corporation en ordre de bataille sur deux rangs, et la multitude des Chaperons, dont une partie formait des détachements particuliers, tandis que le reste était disséminé dans les différents petits métiers : leurs chaperons blancs, ornés d'une plume de coq noire, leur donnaient un air des plus farouches. On voyait jusque dans les rangs des trafiquants, des maîtres de navires et des orfèvres, quelques hommes qui portaient les insignes de la redoutable confrérie; c'étaient des âmes faibles qui, par crainte du diable, s'étaient données au diable lui-même. Les riches et honnêtes bourgeois de cette florissante ville de commerce, au nombre desquels se trouvait Roger Everwein, continuaient à porter la barrette noire et se seraient crus déshonorés si le signe de la fureur populaire et de la soif du sang eût couvert leur chef.

Lorsque tous les métiers furent réunis, trois coups frappés sur un bassin de métal réclamèrent le silence, Vandenbossch monta à l'espèce de tribune, entourée de sa garde, d'où il harangua l'assemblée. Il commença par peindre sans détour le danger qui menaçait les habitants de la ville, il anima leur courage par l'énumération des ressources considérables qu'ils avaient

Digitized by Google

à leur disposition, il les exhorta à l'union et à une ferme confiance dans leur force. puis, par une habile transition, il les entretint de celui qui avait maintenu leur liberté, du sauveur de la Flandre, de Jacques Artevelde; il loua sa conduite, rappela, les larmes aux yeux, sa fin tragique et ajouta :

—Jusqu'ici vous m'avez accordé votre confiance pour tout ce qui concerne la guerre, vous m'avez aussi consulté sur d'autres affaires, et vous avez suivi mes conseils; mais les temps deviennent chaque jour plus critiques, le comte de Flandre s'avance avec une nouvelle armée, le roi de France semble vouloir oublier son ancienne inimitié pour lui, et il m'est pénible d'être obligé de vous dire qu'il y a dans la ville même bien des gens dévoués à l'ennemi de notre liberté et qui le voient avec plaisir faire marcher des troupes contre nous. Il y en a d'autres parmi nous qui, animés de bons sentiments pour la cité, préfèrent leur intérêt personnel à l'intérêt général; vous pourriez aussi en trouver dans vos murs qui attachent plus de prix à l'or et aux biens de ce monde qu'à la liberté et aux priviléges de la ville qui les a vus naître. Malgré mon expérience de la guerre, étranger à la cité et au milieu de vous, je ne me sens plus assez fort pour faire face à tout et maintenir les traîtres dans le respect. Il faut que vous placiez à votre tête un homme à qui vous puissiez accorder toute votre confiance, un homme assez riche et assez puissant pour contrebalancer l'influence des *barrettes noires* et marcher leur égal, et, en même temps, assez populaire pour gagner la confiance des Chaperons, ces soutiens de la ville. Il faut que vous lui accordiez de pleins pouvoirs pour la guerre et l'administration, et que les sages syndics des

Digitized by Google

métiers lui prêtent l'appui de leurs conseils et de leur influence.

— Désignez-nous un tel homme, Pierre Vandenbossch, s'écria-t-on dans les rangs des orfèvres, des tisserands et des pêcheurs, désignez-le-nous.

— Jacques Artevelde vécut et mourut pour la gloire et la liberté de la cité de Gand, reprit Vandenbossch d'une voix forte, Philippe Artevelde, son fils, vivra et mourra également pour sa patrie, si vous le choisissez pour chef.

Un silence général accueillit ces paroles, et la majeure partie de l'assemblée parut surprise de cette proposition inattendue. Mais tout à coup les amis de Vandenbossch s'écrièrent : « Oui, Philippe Artevelde est l'homme qu'il nous faut, et nous n'en voulons pas d'autre ! » et ce cri : « Que Philippe Artevelde soit notre chef » retentit aussitôt par toute l'assemblée. On vit les chaperons blancs agités en l'air sur la pointe des piques et des glaives, en signe d'assentiment, et le murmure et les représentations des marchands furent étouffés par de farouches acclamations. Pierre ne parvint qu'à grand'peine à rétablir suffisamment le calme pour pouvoir faire la proposition de députer vers Artevelde les syndics des métiers afin de s'entendre avec lui et de délibérer sur les mesures à prendre. Ce nom enivra les Chaperons d'une joie farouche, et ils suivirent, en poussant des acclamations tumultueuses, le cortége solennel qui s'était mis en marche vers la maison du jeune brasseur.

Un homme de confiance avait informé Philippe de ce qui s'était passé ; celui-ci était donc préparé, et reçut la députation avec une dignité calme. Les syndics lui exprimèrent le vœu des citoyens, lui dirent que l'amour et

Digitized by Google

la confiance qui avaient été accordés à son père étaient reportés sur lui et les avaient déterminés à le placer à la tête du gouvernement de la ville, et lui jurèrent, au nom de tous les métiers, une obéissance sans bornes.

Artevelde les avait écoutés tranquillement sans trahir en aucune façon la joie que lui causait cette proposition; mais, quand le plus âgé des capitaines des Chaperons, qui avait porté la parole, eut cessé de parler, il répondit gravement et le regard animé :

— Mes chers concitoyens! vous dites que votre amour pour mon père et le souvenir de ce qu'il a fait pour la ville vous ont engagés à me choisir pour chef? Mais, malgré les grands services que Jacques Artevelde a rendus à votre liberté, malgré ses hauts faits, vous l'avez cependant assassiné! Comment ce souvenir peut-il être pour moi, son fils, une garantie de votre attachement et de votre reconnaissance?

— Vous serez toujours si bien conseillé, interrompit Vandenbossch, que tout le monde n'aura qu'à se louer de vous. Sa conduite arbitraire et sa folle confiance en lui-même ont été les uniques causes de la fin tragique de votre père.

Artevelde ne répondit à cette interruption que par un regard hautain, et poursuivit :

— Je n'ignore pas que je pourrai le payer de ma tête, j'accepte cependant l'honorable poste que vous m'offrez avec tant de confiance. Je sacrifie avec joie ma vie pour la liberté gantoise, mon repos pour le bien-être de mon pays; j'étends un voile sur la mort de mon père, qu'elle soit à jamais bannie de ma mémoire; je suis à vous à la vie et à la mort!

Il se tut et se mit à parcourir le cercle en présentant

Digitized by Google

la main à tout le monde et serrant aussi cordialement celle du pauvre que celle du riche; Roger Everwein, syndic des patrons de navires, fut le seul devant lequel il passa avec froideur. Il fit ensuite présenter à chacun des assistants une timbale d'excellent vin et s'écria en levant la sienne : — Buvons à notre inaltérable confraternité! Je me consacre à vous, corps et âme, avec tout ce que je possède! — Il porta la timbale à ses lèvres; les députés suivirent son exemple et le quittèrent ensuite pour aller faire connaître sa résolution aux métiers qui étaient encore assemblés. Un seul jour avait suffi pour transformer cet homme paisible en chef de la révolte.

Vandenbossch seul resta pour entrer immédiatement en fonctions auprès de Philippe et lui donner des conseils sur la manière de se conduire dans sa nouvelle position. — Eh bien, Artevelde, lui dit-il d'un ton d'importance, vous voilà placé à la tête des Gantois. Je vous ai élevé rapidement, moi, qui suis votre second père, prenez garde seulement de ne pas tomber aussi vite du faîte de votre grandeur. Flattez les prêtres, témoignez plus de sympathie aux petits métiers qu'aux grands et aux gens riches; ceux-ci sont moins disposés à faire de l'opposition que les autres qui, loin d'avoir à perdre dans les troubles, ne peuvent, au contraire, qu'y gagner. N'oubliez jamais que ce sont les Chaperons qui vous ont mis le pouvoir en main, et qu'ils peuvent seuls vous y maintenir. N'oubliez jamais que c'est moi qui vous ai élevé et que je puis vous renverser.

— J'agirai comme il convient, répondit brièvement Artevelde.

— Une question, poursuivit Pierre : — Serez-vous hautain, cruel? — Artevelde sourit. — Sachez bien

Digitized by Google

qu'un parvenu, qui s'est élevé lui-même au premier rang, ne pourrait s'y maintenir si l'on ne redoutait sa rigueur. Les Flamands veulent être gouvernés avec une verge de fer, et, de nos jours, il faut avec eux ne pas faire plus de cas de la vie d'un homme qu'on n'en fait, dans la saison des chaumes, de la vie d'une alouette.

— Vous me croyez donc bien doux pour m'adresser cette question? répondit Artevelde, et ses yeux brillèrent comme du feu. — Croyez-vous que le lion n'est pas lion parce qu'il reposait tranquillement dans sa tanière? Il ne faisait que sommeiller, bercé par des chants séducteurs, mais la voix du peuple l'a réveillé, et il se montre avec tous les attributs de sa nature.

— Très-bien, Artevelde! s'écria Vandenbossch avec joie en attachant sur sa créature des regards de satisfaction, je n'aurais jamais cru que de pareils orages pussent s'amonceler derrière ce front si calme! Marchez toujours dans cette voie, elle conduit au but!

— Dieu veuille, Pierre, reprit gravement Philippe, que je ne vous y rencontre jamais au nombre de mes ennemis, car, semblable au cheval fougueux qui a brisé son frein, une fois que je serai lancé en avant, rien ne pourra plus m'arrêter, pas même le cadavre sanglant d'un ami!

Vandenbossch fut frappé de surprise, et Artevelde s'aperçut bien qu'il s'était laissé entraîner trop loin en parlant avec tant de franchise; il saisit amicalement la main de Pierre : — Je vous en prie, lui dit-il avec douceur, soyez toujours près de moi comme un père, que je ne vous compte jamais au nombre de mes ennemis.

Ils se séparèrent bons amis, en apparence; mais Vandenbossch se repentait déjà intérieurement d'avoir élevé

Digitized by Google

le jeune garçon, — c'est ainsi qu'il l'appelait. — Un seul jour a suffi pour en faire un homme! dit-il, le soir même, à un de ses intimes; je crois que je me suis trompé sur son compte.

## II.

Roger Everwein revint chez lui, le regard sombre et la tête baissée, il entra dans son cabinet, déposa sa courte épée et remit en silence sa barrette au vieux David, son domestique, qui la reçut non moins silencieusement en fixant sur lui des regards scrutateurs. Vivement peiné du chagrin dont paraissait accablé son maître, ordinairement si gai, David rompit enfin le silence.

— Quel est le sujet de votre affliction, messire? lui demanda-t-il à demi-voix. Il faut qu'il soit bien grave pour vous affecter si profondément. Que s'est-il passé dans l'assemblée des Gantois? Si je puis le savoir, dites-le moi, messire!

— Les Chaperons triomphent! dit Roger en serrant convulsivement les poings.

—Mon cher maître! appuyez-les de votre influence, ils en sont dignes; ne sont-ce pas eux qui ont maintenu la liberté de la ville? Assurément, ils la protégeront encore. Je porte aussi le chaperon blanc et appartiens à la confrérie, et cependant je vous suis dévoué corps et âme et vous sers avec un attachement inaltérable.

— Ils ont élu un chef et l'ont revêtu d'un pouvoir illimité.

— L'un d'entr'eux assurément, peut-être Vandenbossch, l'étranger, ou Jacques Michelles, le boucher.

Digitized by Google

— Hélas ! si c'était un de ceux-là ! dit Roger en baissant tristement la tête. Mais c'est Philippe Artevelde qu'ils ont choisi !

— Alors, malheur à vous ! malheur à nous ! s'écria le vieux David. Je n'ai jamais eu de confiance en lui, et maintenant moins que jamais, après ce qui s'est passé entre vous. Il y a entre ses sourcils je ne sais quoi de sombre qui m'a toujours inspiré de l'éloignemeut pour lui, et son regard a quelque chose de sinistre. Je tremble, je tremble.

— Monte auprès de ma femme et de ma fille et prépare-les à cette fatale nouvelle. Je suis trop abattu, trop altéré pour paraître devant elles en cet état. Va, David !

Le vieillard obéit, et Roger, toujours en proie à ses tourments, resta dans son cabinet, appela son teneur de livres et lui ordonna de tout disposer comme s'il devait rendre ses comptes le lendemain ; alors il se crut suffisamment remis pour pouvoir se présenter à sa femme et à sa fille.

Il les trouva plus calmes qu'il ne s'y attendait. La mère avait pleuré et était assise sur son fauteuil, la tête appuyée sur sa main ; Alice se tenait debout devant elle, le regard serein. Lorsqu'il entra, sa femme lui tendit la main, et sa fille alla lui chercher un siége. Personne ne parlait de ce qui venait de se passer.

— Sais-tu déjà l'événement ? demanda enfin Roger à sa femme.

— Oui, je le sais !

— Et tu es si calme, Alice ? dit-il à sa fille.

— Notre sort est entre les mains de Dieu ! répondit-elle avec résignation.

— Mais, avant tout, entre celles d'Artevelde que tu as congédié si dédaigneusement hier.

Digitized by Google

— S'il était vrai, mon père, j'en serais affligée! Je ne voulais ni le traiter avec dédain, ni le peiner. Il fallait bien enfin que je misse un terme à ses poursuites qui, depuis longtemps déjà, m'étaient importunes. Vous savez que mon cœur n'est plus libre; n'était-ce pas un devoir d'enlever toute espérance à Philippe?

— Je ne puis t'en faire un reproche, ni m'en irriter contre toi; mais ton amour pour Louis d'Enghien sera cause de ta perte et de la nôtre.

— N'eussé-je pas aimé Louis, je n'aurais jamais donné à Philippe Artevelde ni mon cœur, ni ma main. Un large abîme nous sépare. Il manque de ce charme qui attire si puissamment le cœur humain et qui m'a enchaînée à Louis, la première fois que je l'ai vu. Si la flamme qui brille dans ses yeux est une force magnétique, je ne suis pas le métal qu'elle attire; elle me repousse au contraire. Nous sommes deux caractères antipathiques : je suis sincère, et lui dissimulé. Il n'est rien que je ne redoute, et je suis prête à tout souffrir. La passion d'Artevelde est une flamme impétueuse et non un tendre penchant du cœur; elle éclatera et nous anéantira!

— Je crois pourtant, ma fille, dit la mère, que nous devons tout prévoir. Si sa fierté n'était pas trop vivement blessée, s'il n'était pas trop profondément mortifié, s'il demandait encore ta main, il faudrait, Alice, écouter plutôt ta raison que ton cœur. L'armée du comte s'avance, et peut-être les affaires prendront-elles bientôt une autre tournure. Dissimule, donne-lui de l'espoir et éloigne le jour où s'accompliront ses désirs, c'est le moyen de gagner du temps.

— Je ne le puis! répondit Alice avec fermeté. La

Digitized by Google

dissimulation m'est inconnue, et je ne veux tromper personne.

— Ainsi, tu préfères nous perdre! dit tristement la mère.

— J'espère que non! reprit solennellement la jeune fille. Il y a au-dessus de nous un Dieu miséricordieux et tout-puissant. S'il ne veut pas nous laisser périr, que peut contre nous un faible mortel, le misérable chef d'une tourbe sanguinaire? — Le soleil de ma vie se couvre de nuages épais, poursuivit-elle tristement, un sombre pressentiment me dit qu'il ne versera plus sur moi l'éclat de ses rayons dorés, et cependant je n'ai pas peur. Je suivrai courageusement la voie que Dieu m'indiquera; qu'elle soit courte, ou qu'elle serpente à travers de longues années de malheur, qu'elle soit parsemée de fleurs ou hérissée d'épines, elle conduit toujours au même but — le tombeau!

Les parents inquiets furent saisis d'un frisson glacial, à ces sombres paroles d'Alice, comme si un grand malheur planait sur leur tête. Ils la serrèrent dans leurs bras, et il leur sembla que c'était la dernière fois qu'ils pressaient sur leur cœur cette victime expiatoire.

## III.

Le lendemain, Artevelde, accompagné de tous les métiers, se rendit à l'hôtel-de-ville, au son des cloches, pour prêter serment et recevoir des syndics la promesse solennelle d'une obéissance sans bornes. Le peuple était dans une vive agitation, parce qu'on parlait de nouvelles défavorables arrivées du dehors. Les yeux attachés sur le beau jeune homme à la tournure martiale,



Digitized by Google

chacun regardait avec joie le balcon du haut duquel il haranguait l'assemblée. Quiconque avait connu son père, croyait le revoir dans le fils, qui, la hache d'armes à la main et les insignes des Chaperons sur la tête, avait l'air du Dieu de la guerre.

L'avant-dernière nuit avait réveillé toutes les passions qui sommeillaient en lui, et la nature semblait lui avoir imprimé en un seul jour le cachet de la domination, tant son port était fier et impérieux. Il exhorta le peuple à la résistance la plus opiniâtre et aux sacrifices les plus sanglants, si la patrie l'exigeait, ainsi qu'à la plus stricte observation de ses ordres. Il dit ensuite, en brandissant sa hache :

— Cette place, abreuvée déjà du sang de tant de traîtres, est le temple de la liberté, et moi, qui suis son ministre le plus fidèle, je lui ferai aussi des sacrifices, si elle l'exige. Je m'adresse principalement à vous, mes frères, que je vois décorés des honorables insignes de notre liberté, je vous exhorte particulièrement à me seconder de toutes vos forces, je n'ai confiance qu'en vous seuls, qui avez été et êtes encore les colonnes de notre salut; si vous chanceliez, l'édifice sacré s'écroulerait, et Gand, la ville libre, qui fit trembler des princes et des rois, serait la proie de l'avide noblesse.

— Maintenant, mes amis, poursuivit-il — et la tristesse calma le feu de ses regards, et sa fougue sembla se transformer en douce gravité — après vous avoir juré fidélité, après vous avoir exhortés à l'union et à l'obéissance, après avoir voué solennellement à ma ville natale mon existence et mon sang, et avoir rempli par là mes devoirs de citoyen, je veux remplir aussi mes devoirs de fils en allant prier sur la tombe de mon père.

Digitized by Google

Quiconque vénère sa mémoire, quiconque m'est dévoué, quiconque est mon ami, suive mes pas !

A ces mots, il quitta le balcon et, suivi de tous les métiers et entouré de sa garde, forte de 400 hommes choisis parmi les plus audacieux des Chaperons, il se dirigea, par le marché, vers l'église de St-Bavon, dans le cimetière de laquelle reposaient les restes de son père.

Le clergé, prévenu d'avance, le reçut au grand portail comme un prince et le conduisit au siége qui avait été préparé pour lui, et le peuple s'entassa dans l'église, pour assister au *requiem* qui devait être chanté à la mémoire de Jacques Artevelde. Après la cérémonie, Philippe se rendit au cimetière, où les prêtres des ordres ecclésiastiques entouraient déjà la tombe de son père et adressaient au ciel des prières et de l'encens. Une foule immense le suivait. Il franchissait les tombes d'un pas rapide, et, lorsqu'il fut arrivé à celle de son père, désignée par une simple pierre, il s'agenouilla et se mit à prier à voix basse.

On entendit bientôt s'élever de plus en plus distinctement sur les tombes un sourd bourdonnement de prières, semblable au bruit lointain de la mer par une nuit calme, ou au bruissement de la tempête dans un bois de chênes éloigné : tous les assistants en adressaient au ciel pour les âmes des défunts, peut-être pas toujours pour celle de Jacques Artevelde, car qui d'entr'eux n'avait pas en cet endroit un souvenir chéri ? Le spectacle que présentait cette réunion était imposant et lugubre. Le jeune homme à genoux, les moines qui, avec leurs cierges allumés, semblaient railler la lumière du jour et murmuraient leurs prières à plus haute voix

Digitized by Google

que les autres, la foule innombrable qui priait à voix basse, la tête découverte et les mains jointes, les 400 hommes d'armes, avec leurs hallebardes et leurs haches, levant pieusement vers le ciel leurs regards farouches et sanguinaires, et, au milieu de ce bourdonnement lugubre, le son solennel des cloches retentissant de tour en tour, le battement sourd et uniforme de l'horloge rappelant aux mortels, sur ce champ du repos, le rapide coup-d'aile du temps, tout cela éveillait la piété et l'effroi, même dans les âmes les plus insensibles.

Philippe se releva, et, le regard dirigé vers le ciel et la main droite étendue vers les nuages épais qui glissaient au-dessus de sa tête, il resta debout, comme un esprit vengeur, près de la tombe de son père. Les prières cessèrent, les moines eux-mêmes n'osèrent pas, dans un moment si solennel, adresser au ciel leurs paroles, les enfants de chœur qui portaient les encensoirs restèrent immobiles à cet aspect, et l'encens ne s'élevait plus dans les airs, lorsqu'Artevelde rompit le pénible silence qui pesait sur toute l'assemblée comme l'atmosphère lourde d'un temps orageux.

— Ame de mon père! s'écria-t-il. Quelque part que tu sois, dans le Purgatoire ou dans les Cieux, je jure ici, devant Dieu et en présence du peuple assemblé, je jure, par les saintes prières des ministres pieux, de tirer vengeance de tes assassins, afin de t'assurer le repos dans la tombe, et à moi sur la terre!

— *Amen!* s'écrièrent tout d'une voix les 400! — *Amen!* répétèrent les farouches bandes de Chaperons, tandis que ce redoutable serment faisait craindre à plus d'un assistant que la terre qu'il foulait en ce moment ne s'élevât le lendemain en monticule sur son corps inanimé.

Digitized by Google

Un vieux prêtre sortit alors du milieu des Franciscains. — Philippe Artevelde ! dit-il solennellement, comme s'il eût été un envoyé de Dieu « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent ! » Ainsi parla notre Seigneur et maître. Tu as tort d'abandonner ton cœur à la vengeance dans ce lieu consacré au repos et à la réconciliation. — Prie en humilité le père des miséricordes de ne pas faire sonner ton heure avant le temps et de ne pas t'appeler bientôt à rendre compte de ta conduite. Ne trouble pas par un pareil crime le repos des morts !

Artevelde avait écouté le vieillard avec une humilité apparente. Ses farouches satellites avaient les yeux fixés sur lui dans l'attente de ses ordres sanguinaires, comme les chiens d'un brigand épient avidement le signal de leur maître pour déchirer le malheureux qu'il vient d'arrêter. Mais Artevelde se remit promptement, inclina la tête devant l'ecclésiastique, tomba à ses pieds et lui saisit la main qu'il baisa avec le plus profond respect. — Mon vénérable père, dit-il à haute voix, pardonnez à un pécheur d'avoir eu la téméraire pensée de vouloir saisir le glaive de Dieu; pardonnez-moi et m'absolvez de ce crime, dont je me repens avec sincérité. — Donne-moi ta bénédiction, prêtre, lui dit-il ensuite à voix basse, ou tu cesses de vivre aujourd'hui même !

— Que Dieu ait compassion du pécheur ! dit le Franciscain sans s'effrayer de cette menace; puis il tourna le dos à Artevelde et alla rejoindre ses frères, d'un pas calme et plein de dignité.

On se mit à murmurer hautement; Vandenbossch riait de pitié de la folie du jeune inexpérimenté qui avait si promptement oublié ses conseils. Artevelde

Digitized by Google

sentit aussitôt les conséquences de sa faute irréparable et fit signe aux trompettes de sonner le départ. Ils couvrirent le murmure, les métiers se remirent en ordre, et lui, entouré de ses gardes, s'achemina vers sa demeure, au son des clairons et des cloches.

Dès l'après-midi, deux voitures de bière et un foudre de vin s'arrêtèrent devant le cellier du couvent des Franciscains, et un serviteur d'Artevelde apporta pour l'autel de leur église deux flambeaux d'argent d'un travail précieux, et recommanda son maître aux prières de ces vénérables pères, ce qui ne les empêcha pas d'avoir la douleur de conduire, au bout de quelques jours, le courageux vieillard au champ du repos.

## IV.

— Eh, eh! mon cher Philippe, dit Vandenbossch le même soir en entrant à la brune dans la chambre d'Artevelde, vous nous avez mis aujourd'hui, vous dans un grand danger, et moi dans une grande inquiétude. Faites couler, pour le compte de la liberté, autant de sang que bon vous semblera, mais pas une goutte pour ce qui vous concerne personnellement. — Vous me comprenez bien, mon jeune ami, poursuivit-il en voyant Artevelde froncer le sourcil, vengez la mort de votre père, envoyez au supplice tous les riches marchands qui l'ont fait assassiner; mais alléguez toujours un autre motif. Et quoi de plus facile, sous le règne de la discorde et du mépris des lois, que d'imputer un crime à qui l'on veut, surtout aux riches dont le peuple aime tant à hériter? Vous devez surtout dissimuler davantage, ne jamais jeter ouvertement le gant, même aux person-

Digitized by Google

nages les moins considérables, et ne jamais menacer hautement, mais frapper en silence!

— Pierre, répondit Artevelde avec dédain, je vous remercie de vos sages conseils, mais ils ne me paraissent pas tous bons. Le tigre se glisse furtivement derrière sa proie, le lion marche ouvertement à la rencontre de son ennemi. Selon vous, le tigre suit une voie plus sûre, le lion une voie plus dangereuse.

— Eh mais, comme vous le prenez! dit Vandenbossch avec un sourire railleur. Si vous êtes arrivé en quelques jours à une maturité telle que mes avis vous paraissent superflus, je les garderai désormais pour moi.

— Nullement, mon cher ami; en tout ce qui concerne l'intérêt général, je ne ferai rien avant d'en avoir délibéré avec vous, et, s'il m'arrive quelquefois de suivre ma propre opinion, ce qui n'aura sans doute lieu que bien rarement, à cause de votre grande expérience de la guerre, j'espère que vous ne m'en saurez pas mauvais gré. Mais pour ce qui me touche personnellement, je suis accoutumé à ne voir que par mes propres yeux.

— Comme vous voudrez! je ne prétends pas vous imposer mes conseils, et ne vous les refuserai pas non plus si vous les demandez. Je serais seulement fâché que votre conduite ne répondît pas aux espérances que mes amis et moi nous avons fondées sur vous.

— Ne craignez pas cela, répondit sèchement Artevelde en remplissant les timbales et le forçant à boire. Puis, changeant le sujet de la conversation, il se mit à exposer si clairement et si exactement la situation de la ville à l'égard du comte, ses ressources, le danger qui la menaçait et sa position personnelle, que Vandenbossch fut surpris de la rectitude de son esprit et

Digitized by Google

ne lui dissimula pas son étonnement. — Je vois, lui dit-il, que vous connaissez mieux que moi les écueils contre lesquels votre vaisseau pourrait se briser, car la faveur populaire est une mer inconstante sur laquelle personne n'est en sûreté, je m'étonne donc que vous ayez eu, ce matin, l'imprévoyance d'irriter contre vous tous ceux qui ont trempé dans l'assassinat de votre père et de les avertir par là de se tenir sur leurs gardes.

— Pierre, répondit Philippe — et son visage prit une expression sérieuse — du moment que j'acceptai votre proposition et que les députés des métiers me nommèrent leur chef, je me considérai comme voué à la mort. Je ne mourrai pas dans mon lit, Dieu m'appellera très-prochainement vers mes pères, je finirai mes jours sur le champ de bataille, sur l'échafaud ou sous le poignard d'un assassin. Ne croyez pas que j'espère faire sortir Gand victorieuse de cette guerre et me voir pour longtemps à la tête des villes de la Flandre! Il n'est pas dans l'ordre des choses qu'une seule cité, qu'un petit pays comme la Flandre, protégé contre ses ennemis par sa richesse seulement et non par la nature, et entouré d'une ceinture de principautés et de royaumes, reste libre et indépendant. Des princes, des nobles et même les envieuses cités du voisinage se coaliseront contre nous, et l'affaire du comte de Flandre deviendra celle de tous les princes. Celui donc qui occupe le premier rang n'a que deux choses à attendre : l'ingratitude de ses concitoyens ou la vengeance du comte.

— Et si telle est votre pensée, pourquoi vous placez-vous à la tête des Gantois, au lieu de continuer à jouir tranquillement de votre fortune?

— Si Alice Everwein était venue partager avec moi

Digitized by Google

cette maison, aucune puissance de la terre ne m'eût décidé à devenir le chef des insurgés ; mais, mon avenir étant détruit, mon cœur étant brisé et ma fierté cruellement blessée, il ne me restait plus qu'une triste existence et je n'exposais pas grand'chose en la mettant comme enjeu. — Connaissez-vous, Vandenbossch, le plaisir si doux de la vengeance? C'est lui qui m'a décidé; le pouvoir — bien que ce ne soit qu'un pouvoir éphémère — est un trésor précieux qui me permet de faire à ma haine de sanglants sacrifices. Depuis longtemps déjà, j'ai fait en secret, sur la tombe de mon père, le serment que j'ai répété publiquement aujourd'hui, et la pensée de voir languir en prison le présomptueux Roger, de voir à mes pieds la fière Alice, et de blesser son cœur peut-être plus douloureusement encore qu'elle n'a blessé le mien, cette pensée a donné une nouvelle impulsion à toutes mes forces et m'a déterminé, pour le moins autant que mon amour pour la ville, à la résolution que j'ai prise. Vous voyez que j'oublie de nouveau vos conseils en ne dissimulant pas et en me montrant ouvertement à vous tel que je suis. Je vais retomber dans ma faute en vous disant sur votre propre compte la vérité tout entière et aussi pure que ce vin clairet que je verse dans votre timbale. — A notre bonne intelligence! dit-il, en trinquant avec Pierre; puis il s'assit à côté de lui, posa familièrement sa main sur la large épaule du guerrier et le regarda fixement tout en parlant ainsi :

— Vous cherchiez un homme dont le nom et la position pussent resserrer les liens relâchés de l'union ; redoutant la puissance du comte et les dispositions de la cour de France, vous vouliez, dans ce moment critique,

Digitized by Google

placer à la tête de la ville un homme qui, en cas de revers, payât de sa tête, et, en cas de succès, partageât avec vous le butin. Vous vouliez tenir, sous son nom, les rênes d'une main ferme, rester à la tête des Chaperons et de la force armée et pêcher ainsi en eau trouble. Vous croyiez trouver en moi l'homme qu'il vous fallait, et vous vous trompiez, mon cher Vandenbossch; vous m'avez fait fort légèrement cette proposition sans m'avoir étudié avec soin et vous êtes tombé dans l'erreur sur mon compte. — Calmez-vous, je vous prie, et videz la timbale que je vous présente de bon cœur et amicalement, comme à un homme loyal. — Quand j'agis, j'aime à agir par moi-même, ne me fiant qu'à ma propre force et nullement à celle des autres, et ne suivant que l'opinion qui me domine. Vous voyez donc que je suis moins propre à servir d'instrument entre vos mains, que vous dans les miennes.

— Votre sincérité est un tant soit peu offensante, interrompit Pierre en se levant avec vivacité. Croyez-vous déjà être assez solidement assis pour pouvoir me menacer et me railler?

— Oui, Vandenbossch, je le crois, et, qui plus est, j'en suis sûr! Ne vous emportez donc pas, asseyez-vous et laissez-moi finir tranquillement. Déjà, les Chaperons, qui assiègent mes tonnes de bière, prononcent mon nom avec des acclamations farouches; depuis des années, je soutenais les pauvres, j'ai fait distribuer aujourd'hui de l'argent aux nécessiteux et j'ai su gagner les syndics; en un mot, je me suis peut-être fait plus de partisans dans l'espace d'un seul jour que vous en des années; car l'argent est l'amorce la plus sûre pour prendre le bas peuple, et moi je veux en répandre et non pas en amas-

Digitized by Google

ser. Vous êtes étranger à notre ville, ce n'est pas l'amour de la patrie, mais le désir de thésauriser qui vous a conduit chez nous; votre courage, votre expérience de la guerre nous ont rendu de grands services, que la ville a généreusement récompensés. Que le bonheur de Gand l'abandonne, qu'elle soit contrainte de se soumettre, vous la quitterez sans bruit, emportant vos richesses sans vous inquiéter du sort qui nous sera réservé. Le pouvoir n'a donc de prix à vos yeux que pour les trésors qu'il vous permet d'amasser. Eh bien, que cette source ne coule que pour vous seul! Entassez de l'or, je vous cède ma part; mais, pas une ombre de pouvoir! que celui-ci n'appartienne qu'à moi seul!

— Je pense que vous m'avez compris, poursuivit-il après quelques instants de silence, en tendant la main à Vandenbossch, qui la saisit avec empressement et la serra avec force. — Eh bien! le traité est conclu, et nous voilà, l'un à l'égard de l'autre, dans une position amicale qui, je l'espère, ne dégénèrera jamais en hostilité. J'ai cependant encore deux choses à vous dire : la première, c'est que j'attache beaucoup de prix à vos conseils, surtout en ce qui concerne la guerre; et l'autre, c'est que, dans quelque position que nous puissions nous trouver, je me montrerai toujours reconnaissant envers vous, car l'ingratitude est le plus noir de tous les vices qui souillent la terre.

— Accoutumez-vous cependant à la supporter, car la reconnaissance est une vertu bien rare chez les hommes, dit amèrement Vandenbossch. Mais, vous m'avez parlé avec tant de franchise, vous m'avez témoigné tant d'amitié qu'il faut que je tâche de vous rendre la pareille et que je me propose au moins pour un service d'ami. —

Digitized by Google

Si j'allais demain demander pour vous la main d'Alice Everwein?

— Non! répondit froidement Philippe.

— Vous voulez vous charger vous-même de la commission? demanda Pierre dans l'attente d'une réponse plus explicite.

— Non! répondit sèchement Artevelde.

— Eh bien, quoique vous m'ayez interdit toute espèce de conseil, quand il s'agit de vos propres affaires, il faut pourtant que je vous en donne encore un relativement à celle-ci. — Artevelde se tut et sembla disposé à l'écouter. — Ne vous hâtez pas trop, imposez silence à votre passion. Je connais Roger et sa fille, son amour paternel ne lui permettrait jamais de contraindre Alice. La jeune fille elle-même — mais vous la connaissez assurément mieux que moi. — —

— Poursuivez, dit impérieusement Philippe.

— C'est une femme extraordinaire, elle est douce et pieuse comme une sainte, et, en même temps, ferme et résolue. — Elle met la vertu au-dessus de tout, et il suffit qu'elle vous ait dit « *non!* » hier, pour que, à plus forte raison, elle vous fasse encore la même réponse aujourd'hui. Laissez-lui le temps de la réflexion et faites lui sentir d'abord que le lion peut être sanguinaire; faites voler, quoiqu'elles n'aient que faiblement participé à l'assassinat de votre père, quelques têtes détestées par les Chaperons. Emplissez les prisons et faites planer sur des milliers d'individus le glaive du bourreau; répandez dans les cœurs la crainte et l'effroi avant que votre vengeance atteigne Roger Everwein. — Le père en prison, la mère sur son lit de douleur, la fille en proie à la plus cruelle inquiétude courra du chevet de la malade

Digitized by Google

à l'humide cachot du prisonnier. — Présentez-lui alors votre main, et elle la saisira comme son unique appui, comme le seul moyen de sauver son père.

— Elle saisira ma main comme son unique appui? murmura Artevelde à demi-voix. Elle ne deviendrait ma femme que pour sauver son père? Dieu m'aurait, en vain, donné de la fortune et du pouvoir, et ce ne serait pas pour moi-même que ma femme me prendrait?

— Laissez-là ces rêves, ou renoncez à Alice!

Artevelde, tout pensif, se mit à marcher à grands pas dans la chambre et ne répondit rien; tout à coup, il s'approcha rapidement de Vandenbossch : — Ne parlons plus de cela, lui dit-il, le temps m'apprendra ce que je dois faire.

Plusieurs syndics entrèrent en ce moment, et la conversation roula sur d'autres sujets.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

Digitized by Google

# EXCURSION EN BOHÊME.

## PRAGUE.

L'étude des langues et des mœurs des peuples qui nous entourent est devenue en quelque sorte un complément indispensable au système d'éducation actuel ; il n'est donc pas étonnant de voir tant de personnes braver les fatigues des voyages les plus lointains. Nos pères voyageaient peu, et la répugnance qu'ils éprouvaient à se déplacer doit être attribuée aux mauvaises voies de communication et à la lenteur des moyens de transport. Aujourd'hui que l'Europe est sillonnée de grandes routes, de chemins de fer, de canaux, de fleuves rendus navigables, le goût des excursions à l'étranger s'est considérablement développé. Chaque printemps bon nombre de touristes se mettent en route pour parcourir la Suisse, l'Italie ou l'Allemagne ; un voyage en Orient n'est même plus un événement extraordinaire, depuis que des bateaux à vapeur font en quelques semaines le tour de la Méditerranée.

Par suite de ces facilités de communication, il existe bien peu de contrées en Europe qui n'aient été visitées et décrites. La Bohême peut être mise au nombre des pays qui ont été le moins explorés. Elle ne présente point, à la vérité, des sites pittoresques comme la Suisse et le Tyrol, et, à l'exception de la capitale, aucune des villes que l'on y voit ne renferme des monuments

Digitized by Google

susceptibles par leur aspect de faire éprouver des impressions profondes. Mais si la Bohême ne peut être rangée parmi les pays qui méritent le plus d'être visités, elle est cependant digne d'intérêt sous beaucoup de rapports. Habitée par une nation à la fois industrielle et guerrière, elle forme l'un des États les plus florissants de l'empire d'Autriche. La noblesse est éclairée et s'occupe d'une manière louable de l'amélioration et de l'instruction des classes inférieures; elle ne dédaigne même pas de se livrer à l'industrie; elle lui a donné dans ces derniers temps une impulsion qui a considérablement contribué à son développement.

Sous le rapport de la richesse du règne minéral, ce pays est on ne peut plus favorisé par la nature : les mines d'argent, de cuivre, de fer, etc., y abondent et fournissent de nombreux produits qui sont exportés dans d'autres parties de l'empire et à l'étranger. Le sol est très-fertile; les routes, les champs sont couverts d'arbres fruitiers, et les montagnes d'épaisses forêts qui fournissent en abondance du bois de chauffage et de construction.

La Bohême, sous le rapport de sa constitution physique, présente l'aspect d'un véritable bassin; elle est entourée d'une chaîne de montagnes, et l'on trouve à l'intérieur plusieurs monts isolés dont quelques-uns ont jusqu'à 800 toises d'élévation. Ces montagnes contribuent à rendre la température beaucoup plus froide que l'on ne devrait s'y attendre eu égard à la situation géographique du pays. On trouve également en Bohême plusieurs vastes plaines qui furent le théâtre de plus d'un combat pendant la guerre de trente ans.

La majorité de la population est d'origine slave et a

Digitized by Google

conservé son ancien dialecte ; cependant la langue allemande est d'un usage presque général, et, à peu d'exceptions près, elle est comprise par toutes les classes de la société. La Bohême a beaucoup souffert des guerres religieuses qui ont ensanglanté le dix-septième siècle. Les malheurs qui l'accablèrent à cette époque avaient réduit à 800,000 habitants une population de plus de trois millions. Depuis Joseph II, les lois despotiques qui la régissaient ont été considérablement modifiées dans le sens d'une politique plus éclairée. Les sages mesures prises par ce monarque ont suffi pour relever ces populations de l'état de décadence et de léthargie où les guerres et l'oppression les avaient plongées. Aujourd'hui la population est d'environ quatre millions d'âmes ; de nombreuses fabriques se sont établies sur tous les points du royaume. Ce sont principalement des manufactures de cristaux et de verres de couleurs qui ont acquis en Europe une réputation justement méritée ; car, sous le rapport de la vivacité des couleurs on n'a pu, jusqu'à présent, parvenir dans aucun autre pays à obtenir des produits de ce genre aussi parfaits.

L'amélioration des voies de communication marche de front en Bohême avec les progrès de l'industrie ; d'excellentes routes, des canaux et un chemin de fer à rainures de 30 à 40 lieues de développement, traversent le territoire.

Le voyageur y trouve des moyens de transport nombreux et à bon marché ; outre les diligences exploitées par le gouvernement, il y a dans toutes les villes des voitures de louage appelées *Landkutscher*, qui vous conduisent pour peu d'argent dans toutes les directions. Ces voitures sont fort convenables pour les personnes

Digitized by Google

qui n'aiment point à voyager la nuit; chaque soir après avoir fait 15 à 18 lieues, on s'arrête dans une auberge pour y coucher. Il existe encore un moyen de transport beaucoup plus prompt, et qui est également à fort bon compte. C'est une espèce de poste établie par les aubergistes sur toutes les grandes routes qui se dirigent vers Prague. Les voitures destinées à transporter les voyageurs sont appelées *Geselschaft Wagen*, voitures de société; les plus grandes peuvent contenir 9 personnes, et sont attelées de 3 chevaux. A chaque station l'on change de voiture, et de chevaux; les stations sont fort éloignées l'une de l'autre, de sorte qu'à chacune d'elles on fait un repas, et les aubergistes s'assurent de cette manière un certain nombre d'hôtes.

C'est de ce moyen de transport que j'ai fait usage pour me rendre de Brünn, capitale de la Moravie, à Prague. La distance qui sépare ces deux villes est de 50 à 60 lieues, et l'on parcourt ce trajet considérable pour la modique somme de 15 francs.

En Bohême, et généralement dans toute l'Allemagne, les voyageurs sont très-empressés à faire connaissance entre eux. Avant le premier relais presque toutes les personnes qui se trouvent dans une voiture publique ont fait connaître leur nom, leur profession, voire même le motif de leur voyage. On ne se renferme pas dans un quant à soi égoïste comme chez nous où souvent l'on parcourt d'assez grandes distances sans s'adresser la parole. Il y a, du reste, plus de bonhomie que de curiosité dans cette manière tout intime de lier conversation.

Pour mon compte je tiens beaucoup du caractère national sous le rapport d'une extrême réserve à l'égard de personnes inconnues, de sorte que j'étais peu em-



Digitized by Google

pressé à entrer en relation avec mes compagnons de voyage. Toutefois je ne pouvais souvent résister aux questions obséquieuses qui m'étaient adressées, et lorsque je disais à quel pays j'appartenais, j'avais la mortification de rencontrer plus d'un individu qui ignorait entièrement où est située la Belgique. Il est vrai que ces personnes étaient d'honnêtes marchands de Prague et de Carlstad, fort peu au courant de la politique et des révolutions survenues en Europe depuis dix ans. En revanche, j'eus occasion de parcourir une route assez longue en compagnie d'un prêtre parfaitement instruit de tout ce qui concerne la Belgique; je doute même que chez nous l'on rencontre beaucoup d'ecclésiastiques aussi bien au courant de l'histoire et des affaires de la Bohême et de l'Autriche. Il parlait de notre révolution et de l'acceptation des 24 articles comme un homme qui a suivi attentivement la marche de nos événements politiques. Je dois l'avouer ici, notre clergé ne jouit pas d'une très-haute considération aux yeux de ses confrères d'Allemagne; il est généralement regardé comme fanatique et peu éclairé. Le clergé allemand, à la vérité, se permet des licences qui ne seraient point tolérées chez nous; il porte un costume tout à fait différent de celui de nos prêtres; son vêtement ordinaire se compose d'un chapeau rond, d'une cravate blanche, d'une redingote de couleur foncée, d'un pantalon collant avec de petites bottes au-dessus; ce genre de chaussure est même le seul signe qui distingue le costume d'un ecclésiastique de celui d'un laïque. La soutane et le chapeau à trois cornes y sont entièrement hors d'usage. Le clergé allemand diffère tout autant du nôtre sous le rapport de la manière de vivre.

Digitized by Google

Plusieurs journaux de Paris ont lancé l'anathème contre l'abbé de Lamennais, qui, désireux sans doute de goûter un peu des joies mondaines de la société, a assisté cet hiver à une représentation de Mlle Rachel. En Belgique toute la presse catholique s'est émue de ce que le nonce du St-Père a paru, pendant quelques instants, à un bal de la cour.

En Allemagne on est beaucoup plus tolérant sous ce rapport. Tout le haut et le bas clergé ne se font aucun scrupule d'aller au théâtre, et, qui plus est, d'assister à un bal, et cette manière de vivre toute mondaine n'est l'objet d'aucune critique.

Lorsque je fis cet hiver la route de Brünn à Prague, les champs étaient couverts de neige; pendant près de 40 heures que dura ce trajet, il ne cessa point un seul instant de neiger. Le service des voitures publiques a du reste toujours lieu même par les plus mauvais temps; les voitures sont très-légères et attelées d'excellents chevaux qui parcourent au trot des relais de 7 à 8 lieues. Lorsque la neige s'amoncelle au point d'entraver la circulation des voitures, on fait usage de traîneaux. Ce mode de voyage est très-agréable, il est peu fatigant, et s'opère avec une grande rapidité.

La route de Brünn à Prague traverse un pays riche, et qui présente des sites très-pittoresques en plusieurs endroits. Elle est bien entretenue et formée de pierres concassées comme toutes les routes d'Allemagne; elle est bordée d'arbres fruitiers, et des bornes très-rapprochées indiquent les distances. A chaque descente un peu rapide, un poteau, surmonté d'un écriteau, prescrit d'enrayer les voitures sous peine d'amende. Cette ordonnance est scrupuleusement observée par les postillons,

Digitized by Google

et comme les côtes sont très-nombreuses, ils mettent à chaque instant pied à terre pour cette opération. Outre les soins que la police prend de préserver en route les voyageurs de tout accident, elle empêche les aubergistes de les exploiter. Dans chaque hôtel se trouve attachée à la muraille la carte des prix du logement, du chauffage, des différents mets et des boissons. Il n'existe dans aucun hôtel de tables d'hôte, de sorte que l'on mange toujours à la carte; les mets que l'on peut se procurer ne sont guère de nature à plaire à un palais délicat. Tous les ragoûts sont assaisonnés d'anis, que l'on met même en abondance dans le pain; ce goût est des plus désagréables. La carte n'offre pas du reste une grande variété de mets. Un bouilli avec différentes sauces, des choux, du gibier ou de l'oie; voilà ce que l'on trouve dans tous les hôtels. Lestowits, Hohenmath, Zwitteau, forment les différentes stations; ce sont de petites villes de sept à huit mille habitants. Elles présentent une apparence générale d'aisance, les maisons sont blanches et propres, et leur façade se compose d'une galerie en forme d'arcade. On traverse la petite ville de Kollin, devenue célèbre par la bataille livrée sous ses murs en 1767. Cette bataille rappelle un fait historique qui fait le plus grand honneur au célèbre régiment de dragons belges connu sous le nom de dragons de Latour. Ce régiment venait d'être nouvellement formé, et était composé de wallons; au moment où le feld-maréchal Daun, désespérant du succès de la bataille, allait donner l'ordre de la retraite, le commandant de ce régiment de dragons vint offrir d'aller enlever une batterie ennemie qui causait les plus grands ravages dans les rangs de l'armée autrichienne. Plusieurs régiments

Digitized by Google

allemands, malgré leurs efforts réitérés, n'avaient pu parvenir à s'emparer de cette batterie; de sorte que le feld-maréchal Daun répondit avec dédain à cette proposition : « Comment pouvez-vous espérer qu'un régiment »de blancs-becs comme le vôtre réussisse dans une »entreprise devant laquelle ont échoué nos meilleurs »régiments de cavalerie composés des plus anciens »soldats? » Le maréchal céda cependant aux instances du colonel des dragons wallons, et la batterie fut enlevée à la première charge avec une intrépidité sans exemple. Ce fait d'armes mémorable contribua puissamment au gain de la bataille.

Pour perpétuer la mémoire de cette action glorieuse, Marie-Thérèse conféra au régiment un privilége qu'il a conservé jusqu'aujourd'hui, celui de ne pas porter moustaches, voulant ainsi faire allusion à l'expression dont le maréchal Daun s'était servi.

Bomiche Brod est la dernière station de poste avant d'arriver à Prague. La distance qui sépare ces deux villes est de quatre milles, environ huit lieues; la grande quantité de neige dont la route était couverte, nous fit mettre près de 6 heures à parcourir ce trajet. Il était 10 heures du soir lorsque notre voiture arriva aux portes de Prague.

Prague est sans contredit l'une des plus anciennes et des plus belles villes d'Allemagne; à son nom se rattache une foule de souvenirs, et de tout temps elle brilla dans l'histoire. Les guerres et les révolutions dont la Bohême fut le théâtre ont fait déchoir, à la vérité, cette belle ville du rang qu'elle occupait jadis.

Quoiqu'elle porte encore aujourd'hui le nom de capitale, cette pompeuse dénomination n'est plus

Digitized by Google

pour elle qu'un vain titre, depuis que la Bohême a passé sous la domination autrichienne. La race des rois qui la gouvernait jadis est éteinte; les membres de la haute noblesse retenus à Vienne par les devoirs de leurs charges ou par les plaisirs qu'offre cette belle capitale, viennent rarement habiter les somptueux palais de leurs pères. Prague n'en a cependant pas moins conservé un aspect de majesté qui frappe vivement le voyageur entrant pour la première fois dans ses murs.

C'est surtout pour les amateurs d'antiquités et d'architecture gothique que cette ville présente un grand intérêt. Dans plusieurs quartiers les maisons, les monuments ont conservé leurs formes anciennes, et n'ont point subi les modifications d'une architecture moderne, symétrique et raide, privée de la variété que l'œil se plaît à trouver dans les constructions du moyen-âge. Prague est formée de quatre villes : la ville neuve, la ville des Juifs, l'ancienne ville et la petite ville; cette dernière est située sur la rive gauche de la Moldau. La nouvelle ville est entièrement bâtie dans le goût moderne; les rues sont larges, bien percées et bordées d'élégants édifices. La place d'armes est sans contredit l'une des plus grandes qui existent, et la rue appelée le Graben peut être comparée aux plus belles rues des premières capitales de l'Europe. Le Cheval Noir et la Maison Rouge, situés dans cette rue, sont les deux meilleurs hôtels de Prague. Le Cheval Noir surtout est parfaitement tenu, l'on y jouit de tout le comfort que l'on rencontre ordinairement dans les bons hôtels en Allemagne. Chaque étage a son service particulier de domestiques. Les appartements sont bien meublés, et, grâce à de doubles fenêtres et à un énorme poêle de faïence que

Digitized by Google

l'on chauffe à l'extérieur de la chambre, on ne souffre aucunement du froid même pendant les hivers les plus rigoureux. Ce système de chauffage est agréable et en même temps fort économique, car la chambre, une fois chauffée le matin, conserve une température suffisante pendant toute la journée.

On ne peut accorder les mêmes éloges aux lits allemands; on ignore complétement en Allemagne les douceurs d'un bon lit. Ils sont ordinairement garnis d'une couverture en coton au-dessus de laquelle on place un édredon. Dans plusieurs hôtels, principalement en Bohême, la couverture est considérée comme un objet superflu, et l'on se contente de couvrir le lit d'un édredon garni d'un drap fixé au moyen de cordons. Le voyageur qui parcourt l'Allemagne ne peut réellement se dispenser de se munir d'une garniture de lit complète, ce qui du reste est un usage assez généralement admis dans ce pays.

Le lendemain de mon arrivée à Prague, je m'empressai de me diriger vers une hauteur qui domine toute la ville et une partie du cours de la Moldau. Le palais du Radschim et la cathédrale sont situés sur cette hauteur. La neige avait cessé de tomber; un brillant soleil dont les rayons avaient tout l'éclat de ceux d'un soleil d'été sans en avoir l'ardeur, répandait des flots de lumière sur la ville et les campagnes environnantes. Le panorama qui se déroule majestueusement du sommet de cette montagne est d'une beauté imposante. Des églises d'une architecture gothique, des palais d'un aspect grandiose se font remarquer au milieu des groupes de maisons. Les îles dont la Moldau est parsemée contribuent à embellir le tableau; ces îles sont couvertes d'habitations et de jardins plantés d'arbres et

Digitized by Google

d'arbustes, et doivent produire en été un effet ravissant. Dans le lointain on voit les hauteurs où fut livrée la bataille de Prague, et l'on aperçoit le monument élevé par Fréderic à Schwerin, l'un de ses meilleurs généraux. Ce monument est construit à l'endroit où le vieux maréchal tomba en héros, percé de quatre biscaïens au moment où, saisissant un drapeau, il se précipitait à la tête de ses troupes vers l'endroit où le feu était le plus meurtrier.

Toute la Bohême est en quelque sorte un vaste champ de bataille qui rappelle à chaque pas le souvenir de Frédéric. En contemplant ces plaines qui furent témoins de ses nombreuses victoires, on ne peut s'empêcher d'admirer ce grand homme. Mis en parallèle avec Napoléon, il ne perd pas à ce rapprochement, car lui, chef d'un État de second ordre, dont la population à cette époque était de 5 à 6 millions d'âmes tout au plus, n'a-t-il pas soutenu la guerre contre presque toutes les puissances de l'Europe et battu leurs armées? De quel génie ne fallait-il pas être doué pour lutter contre des forces aussi imposantes; et quelles difficultés ne dut-il pas éprouver à se créer des ressources pour entretenir cette lutte glorieuse de sept ans? S'il ne s'est pas signalé par la conception de ces grands mouvements stratégiques pleins de hardiesse qui firent la gloire et la fortune de Napoléon, personne mieux que lui n'a connu l'art de diriger les manœuvres des troupes sur un champ de bataille, et les progrès qu'il fit faire à la tactique furent utiles à Napoléon lui-même. L'exemple de la Prusse sous Frédéric figurera toujours dans l'histoire comme une preuve remarquable de ce que peut un pays d'une médiocre étendue, d'une population peu nombreuse lorsqu'il est dirigé par un homme de génie.

Digitized by Google

Le palais impérial du Radschim qui se trouve sur la montagne dont j'ai parlé plus haut, rappelle d'autres souvenirs; il fut habité jadis par les rois de Bohême. Ce palais est, sans contredit, un des plus vastes édifices qui existent, mais il ne présente rien de remarquable sous le rapport de son architecture, qui n'est ni élégante ni grandiose. C'est un vaste bâtiment irrégulier renfermant plus de huit cents pièces et quatre grandes salles : la salle du couronnement, qui est décorée avec une grande richesse, celle où siégent les membres des États du royaume. L'ordre des paysans a aussi ses représentants à la diète de Bohême, et l'on remarque dans cette salle les modestes bancs de bois qui leur sont destinés ; ces bancs forment contraste avec les siéges rembourrés des seigneurs et barons. La salle de bal, dite l'Espagne, est d'une dimension extraordinaire; elle peut contenir environ quatre mille personnes. La quantité de lustres et de candélabres destinés à l'éclairer, est vraiment prodigieuse. On porte à quatre mille le nombre de bougies dont on fit usage lors du dernier bal qui fut donné à l'occasion du couronnement de l'empereur Ferdinand.

Le palais renferme aussi une grande quantité de tableaux, dont les plus remarquables appartiennent à l'école flamande; toute une salle est lambrissée de toiles de Jordaens.

L'Allemagne possède plusieurs des meilleurs tableaux de nos grands maîtres ; et il faut vraiment avoir vu les magnifiques musées de Vienne, de Munich et de Dresde, pour se former une juste idée du génie de Rubens, de Vandyck, de Teniers, etc.

Dans la cour du Radschim un monument très-simple indique la place où fut commis un horrible attentat.

Digitized by Google

Pendant les guerres religieuses du dix-septième siècle, les magistrats de Prague furent accusés d'avoir contracté une alliance secrète avec l'empereur Mathias. Le peuple en fureur pénétra dans l'appartement du Radschim où les magistrats étaient réunis. Ces derniers essayèrent en vain de faire entendre leurs voix au milieu des cris d'une populace effrénée et excitée par le fanatisme; elle se rua sur eux et les précipita par les fenêtres. L'appartement où se passa cette scène tragique a été conservé religieusement dans le même état où il était à cette époque.

Le second étage du palais rappelle des souvenirs plus récents; il fut habité par Charles X; il y vécut d'une manière toute bourgeoise, entouré de quelques serviteurs fidèles, qui ne l'avaient point abandonné dans l'adversité. Les vastes appartements du Radschim, dignes de servir de demeure à une cour somptueuse, étaient peu en harmonie avec la situation du vieux roi déchu. Plus d'une fois en parcourant ces salles et ces cours désertes ne dut-il pas réfléchir à l'éternelle mobilité des choses humaines qui l'avaient placé, lui roi sans royaume, dans un palais privé de ses princes?

Non loin du Radschim s'élève la cathédrale, vieil édifice gothique aux formes imposantes. Les bombes lancées par l'armée prussienne lors du siége de Prague en 1757 n'ont point épargné ce beau monument; on aperçoit encore les traces des dégâts qu'elles occasionnèrent; l'intérieur de l'église est un véritable musée historique; on y remarque plusieurs tombeaux d'argent, de bronze, de marbre, ciselés par les mains d'habiles artistes. Parmi ces tombeaux le plus remarquable par sa richesse est celui de S^t Jean Népomucène. Personne n'ignore l'his-

Digitized by Google

toire de ce Saint martyr que Venceslas, roi de Bohême, fit jeter dans la Moldau, après lui avoir fait subir d'horribles tourments, dans le but de lui arracher les secrets de la confession de la reine.

Les ossements de ce saint sont renfermés dans une châsse d'argent entourée par huit anges d'argent massif qui soutiennent des draperies du même métal. Ce magnifique monument a été élevé, il y a une vingtaine d'années, par le chapitre de la cathédrale qui possède d'immenses richesses. Dans l'une des chapelles l'on voit la place où fut assassiné par son frère, Venceslas, roi de Bohême : cette chapelle est richement lambrissée de chrysolithes et de pierres d'agate.

L'église renferme les tombeaux de plusieurs ducs et rois de Bohême; une infinité de reliques et d'antiquités parmi lesquelles on remarque le fragment d'un ornement du temple de Salomon; il faut du reste être doué d'une foi bien robuste pour ne point douter de l'authenticité de cet objet.

Non loin de la cathédrale se trouve la chapelle de Ste Jeanne, qui est bâtie exactement sur le même plan que la célèbre chapelle de ce nom à Venise; rien n'est plus charmant que ce bijou d'architecture gothique.

Parmi un grand nombre d'églises qui se distinguent toutes par leurs richesses, l'une des plus remarquables est l'église des Jésuites dont l'intérieur est entièrement de marbre; l'on y voit le tombeau de Ticho-Brahé, célèbre astronome Danois, qui professa longtemps l'astronomie à l'université de Prague, et fut inventeur d'un système du monde, connu sous son nom. Il serait trop long de parler ici de toutes les églises qui méritent d'être citées.

Digitized by Google

La petite ville est réunie à l'ancienne par un pont de 600 mètres de longueur établi sur la Moldau ; une croix de cuivre indique la place où St Jean Népomucène fut précipité dans ce fleuve. Le pont est orné des deux côtés de statues et de groupes de saints.

La ville de Prague fut de tout temps renommée pour les savants qui ont vu le jour dans son sein ; c'est en effet une ville toute studieuse. L'aspect sérieux de ses rues, l'architecture sévère de ses monuments, semblent inviter à l'étude et à la méditation. La ville renferme un grand nombre d'établissements scientifiques et littéraires ; elle possède plusieurs colléges et une université très-célèbre, dont les cours sont suivis par plus de trois mille élèves.

L'instruction du peuple à Prague et dans toute la Bohême est extrêmement soignée. La loi impose en quelque sorte aux parents l'obligation d'envoyer leurs enfants à l'école. Les écoles sont dirigées par des instituteurs à la nomination du gouvernement; elles sont placées sous la surveillance du curé de la paroisse qui est chargé spécialement de l'enseignement religieux. Les enfants reçoivent l'instruction dans ces écoles moyennant une légère rétribution. Lorsqu'ils appartiennent à des parents indigents, cette rétribution est payée par la commune.

Il existe, je crois, peu de pays qui possèdent un aussi grand nombre d'écoles primaires que la Bohême : on en compte jusqu'à 2,600.

Le mode d'enseignement que l'on suit dans tous les établissements d'instruction en Autriche, tend évidemment à étouffer autant que possible les premiers germes de l'ambition, et le gouvernement atteint parfaitement son but, car cette passion, mobile des grandes actions,

Digitized by Google

mais qui ne fait pas toujours le bonheur des hommes, est peu développée dans les États soumis à la domination autrichienne.

On ne parvient aux emplois civils qu'après s'être livré pendant une partie de sa jeunesse à des études longues et solides. Dans la carrière militaire, les décorations s'accordent si difficilement, et l'on doit pour les obtenir se faire remarquer par des actions d'éclat tellement signalées, qu'on n'ose pour ainsi dire point ambitionner ces marques de distinction.

Cet état de fièvre continuel, ce malaise moral qui tourmente la plupart des hommes dans les pays soumis comme la Belgique au régime constitutionnel, est tout à fait ignoré en Autriche. Ainsi le peuple y est matériellement le plus heureux de la terre; mais il est fort douteux que ce peuple parvienne jamais à donner une impulsion quelconque au monde, quoiqu'il appartienne, en grande partie, surtout en Bohême et en Hongrie, à des races pleines d'énergie.

Si les États soumis à la domination autrichienne ne restent pas en arrière des progrès, c'est que le gouvernement sait habilement profiter de toutes les découvertes importantes qui se font chez les peuples où le mouvement des esprits est excité par un système d'éducation et des institutions toutes différentes.

Outre de nombreux établissements d'instruction, Prague possède un musée national qui renferme une galerie de tableaux et un cabinet d'histoire naturelle. On voit dans plusieurs palais des collections d'objets d'art qui ne sont pas sans intérêt.

Quant aux promenades, elles sont fort belles, mais je me trouvais à Prague dans une saison où l'on ne pou-

Digitized by Google

vait guère se former une juste idée de tout le charme que ces promenades doivent offrir lorsque les arbres sont couverts de leur feuillage.

Parmi les édifices de Prague je ne dois pas oublier de citer le théâtre ; ce bâtiment est vaste, mais d'une apparence très-modeste à l'extérieur ; quant à l'intérieur il est décoré avec goût et simplicité ; ce théâtre est destiné particulièrement aux représentations d'une troupe allemande ; cependant l'on y joue quelquefois des pièces en langue bohême.

Les acteurs de la troupe allemande sont fort bons ; on y remarque plusieurs sujets distingués qui ne seraient pas déplacés sur les théâtres de Vienne.

Le spectacle commence à 7 heures et finit à 9 ; il se compose presque toujours d'une seule pièce, et cela est bien préférable à l'usage suivi chez nous de représenter souvent dans une même soirée plusieurs pièces dont la longue succession fatigue à la fois et les spectateurs et les acteurs. Ces représentations qui se prolongent fort avant dans la nuit, empêchent bien des personnes d'y assister ; c'est surtout en été que l'on recule devant l'idée d'aller s'enfermer pendant cinq ou six heures dans une espèce de fournaise.

En Allemagne, même dans les villes de second ordre, les théâtres sont toujours combles. Le goût des spectacles est très-répandu, et le prix peu élevé des places contribue puissamment à attirer la foule. Le spectacle, qui est chez nous un plaisir assez coûteux, est mis en Allemagne à la portée des moindres classes de la société. L'entrée du premier parterre, place qui correspond à notre parquet, est de 1 fr. à 1-50 ; une place au parterre coûte 50 à 60 centimes ; il existe d'autres places à meilleur marché encore. Pour de si modiques sommes

Digitized by Google

on peut se procurer le plaisir d'assister à la représentation de l'un des chefs-d'œuvre de Goethe, de Schiller, de Kotzebue, ou d'un opéra de Mozart, de Weber, de Mercadante, de Donizetti. Les œuvres les plus remarquables de ces deux derniers, ainsi que celles de plusieurs autres compositeurs italiens, ont été arrangées pour la scène allemande et sont extrêmement populaires en Allemagne.

Il existe en ce pays un genre de pièces que l'on peut comparer aux vaudevilles français ; ce sont des tableaux de mœurs pris pour la plupart dans les scènes de la vie du peuple. Ces pièces sont mêlées de chant et de dialogues bouffons ; elles sont faites pour les théâtres des faubourgs de Vienne. J'ai assisté à Prague à la représentation de l'une de ces pièces, intitulée : *Les trois Vagabonds ;* les mœurs populaires y étaient dépeintes avec tant de vérité, et elle présentait une telle variété de tableaux qu'elle était de nature à intéresser vivement et à exciter la plus franche gaieté. Cette pièce était mêlée de chants d'une mélodie toute allemande. Les acteurs avaient en général peu de voix, mais jamais un son discordant ne venait frapper désagréablement l'oreille ; les voix étaient d'une justesse irréprochable. Les belle voix sont peu communes en Allemagne, surtout les belles voix d'hommes, et les chanteurs allemands, sous ce rapport, sont bien inférieurs aux Italiens et même aux Français ; la justesse de leurs intonations est cependant à l'abri de toute critique et contribue à la parfaite exécution des chœurs et des morceaux d'ensemble. Les représentations des pièces en langue bohême ont lieu ordinairement de 4 à 6 heures du soir avant la représentation des pièces allemandes.

La langue bohême est un idiome slave qui diffère peu du polonais.

Digitized by Google

Il y a ordinairement peu de monde aux représentations des pièces en langue bohême; c'est surtout aux premières places que l'on remarque le plus grand vide.

A Prague, comme dans la plupart des villes d'Allemagne, on trouve des lieux de réunion, où pour une modique somme d'entrée l'on jouit pendant toute une soirée de tout le charme d'une musique délicieuse. Ce genre d'amusement est tout à fait en harmonie avec le goût musical du peuple bohême. Presque tous les paysans sont musiciens et jouent au moins d'un ou de deux instruments. L'aptitude toute particulière des Bohêmes facilite la formation de bonnes musiques militaires en Autriche; elles sont généralement composées de soldats pris parmi les habitants de ce pays. Les Bohêmes excellent sur les instruments à vent; ils savent tirer des instruments de cuivre les plus ingrats, une puissance de sons prodigieuse.

Plusieurs compositeurs renommés ont vu le jour dans ce pays; on peut citer entre autres le célèbre Strauss, dont les valses surtout ont acquis une si grande popularité.

Il n'est donc pas étonnant que l'on rencontre de bons orchestres dans un pays où les habitants sont aussi essentiellement musiciens.

Dans l'un de ces lieux de réunion, dont j'ai parlé plus haut, j'ai eu occasion d'entendre la musique d'un régiment d'infanterie bohême et celle des chasseurs volontaires de Prague (espèce de garde nationale); je crois qu'il est impossible de surpasser une pareille exécution. Ces musiques jouaient avec un ensemble si parfait que l'on aurait cru entendre un seul instrument. La puissance des sons, la précision pour ainsi dire mathématique de la mesure, étaient merveilleuses.

Digitized by Google

Ces orchestres exécutaient tour-à-tour des morceaux de différents opéras italiens ou allemands, des valses et des galops de Strauss, de Farbach et de Lanner; ce dernier compositeur est peu connu en Belgique; ses œuvres n'y sont pas aussi bien appréciées qu'en Allemagne; elles ont cependant un cachet d'originalité toute nationale, et sous le rapport du rhythme, elles ne le cèdent en rien à celles de Strauss.

Le galop est une danse originaire de la Bohême; il n'est donc pas étonnant de l'y entendre exécuter avec autant d'entraînement et de perfection.

L'aspect de ces casinos publics présente un type tout particulier. Ce sont ordinairement de grandes salles autour desquelles règne une galerie; à chacune des deux extrémités se trouve un orchestre de 50 à 60 musiciens; ces orchestres jouent alternativement pendant toute la soirée. Au milieu de la salle sont rangées de petites tables carrées, entourées de monde. On mange, on fume et l'on boit d'excellente bière du pays, ou du vin d'Autriche ou de Hongrie fort agréable. La conversation est peu bruyante; les plus beaux morceaux de musique sont applaudis vivement et redemandés avec un enthousiasme assez justifié par le mérite de l'exécution.

La ville de Prague, déjà si belle et si intéressante aujourd'hui, est appelée à un grand accroissement de prospérité, lorsque plusieurs chemins de fer, déjà en construction, seront achevés.

Dans ces dernières années sa population s'est accrue considérablement; elle était de 90,000 âmes en 1820; en 1839 elle s'élevait à plus de 120,000.

A. S. DE N.



Digitized by Google

# Poésie.

## VÉRITÉS.

*A ma Mère.*

I.

Un soir, j'étais rêveur : la lune douce et blanche
Sur le fleuve épandait ses douteuses clartés ;
L'herbe disait au flot : Dans l'ordre Dieu t'épanche ;
Mais tu viendras toujours, épris de mes beautés,
Caresser en pleurant ma tige qui se penche
Pour s'unir à tes voluptés ;

L'oiseau dormait, couvrant de son aile pudique
Ses petits nés d'hier ; l'air était parfumé ;
La tulipe fermait sa corolle magique ;
La rose s'exhalait ; le lilas embaumé
Posait ses pâles fleurs sur la muraille antique
De mon parterre bien-aimé ;

L'œil tourné vers le ciel resplendissant d'étoiles,
Je murmurais tout bas : Diamants merveilleux,
Navires éternels, dans vos immenses voiles
Emportez-vous la vie en des champs plus heureux ?..

Quand soudain une voix forte et désespérée
Cria : Victor ! Victor !
Hélas ! c'était la voix de ma mère adorée,
Pleurant son époux mort !

Digitized by Google

II.

Oui, mon père était mort; — oui, ma mère était veuve. —
A des pleurs bien amers j'étais donc condamné...
Mais Dieu, non satisfait de cette horrible épreuve,
Six mois après reprit mon frère aîné !!.

Et ma mère, et mes sœurs, et mon tout jeune frère,
Chaque soir nous pleurions... et souvent, le matin,
Notre œil, fixé sur l'œil de notre pauvre mère,
Morne, n'osait chercher si nous avions du pain !..

III.

Un soir, — aucun de nous depuis deux fois vingt heures,
N'avait mangé ! — ma mère, à genoux, s'écria :
Sainte Vierge, ouvre-nous les célestes demeures,
Rends-moi l'époux qu'à mon cœur on lia !

Oh ! rends à mes enfants un père qu'ils chérissent,
Fais-les mourir bientôt... fais-les mourir demain...
Mère du Rédempteur, veux-tu donc qu'ils périssent
Ou de froid, ou de faim ?...

Au nom de ton enfant, vierge sainte, adorée,
Pitié ! pitié ! dis au sombre trépas
De visiter le seuil de la veuve éplorée
Qui lui tend ses deux bras !

Et ma mère se tut. Mais moi, serrant ma tête
Qui brûlait, bondissait sous mes tremblantes mains,
Je criai tout-à-coup : Mère, je suis poëte,
A nous les beaux destins !

Digitized by Google

Plus de pleurs, de sanglots! sous mon front qui s'embrase,
Grande et noble à la fois, la pensée enfin luit!
Misère, monstre affreux! sous mon pied je t'écrase!
A moi la poésie, à toi, mère, un appui.

IV.

Et depuis, en tremblant, courbé sur mon pupitre,
Je demandais à Dieu quelques vers inspirés;
Et ni le vent des nuits, qui pleurait à ma vitre,
Ni la voix de l'orgie, aux refrains enivrés,
N'étouffaient dans mon cœur ces deux mots si sacrés :

Travaille, enfant; hélas! ta mère est là qui pleure,
Et demande en tremblant : Que feront-ils, demain?..
Travaille donc! et loin, bien loin de ta demeure,
Chasse le spectre affreux qui te suit à toute heure :
La faim, l'horrible faim!

V.

A l'aube, que de fois j'arrosais de mes larmes
L'écrit sorti d'un jet de mon brûlant cerveau!
Mon Dieu, que j'y trouvais de fraîcheur et de charmes;
Que c'était grand, que c'était beau!

C'est qu'aussi la pitié, ce baume de la vie,
Sous son prisme enchanteur fascinait mon regard :
Plus ma mère souffrait, plus j'avais de génie;
Je me croyais un Sand, un Lamartine, un Karr!..

VI.

Mais les hommes n'ont vu dans mon œuvre première
Qu'un caprice orgueilleux... qu'une chose sans nom...
Nul ne s'est demandé : N'est-ce point la misère
Qui le porte, si jeune, à franchir la barrière
Où tant de beaux enfants vont se briser le front?

Digitized by Google

Aucun, aucun n'a dit, en parlant à la foule :
Pourquoi voulez-vous donc qu'à vos pieds on le roule?
Indulgence et pitié pour le pauvre orphelin
Qui réclame l'aumône... et ne tend pas la main.

Oui, tous se sont rués sur mes premières œuvres;
Tous ont fauché mon grain, qu'il n'était que gazon;
Tous ont fondu vers moi, monstrueuses couleuvres,
Et lancé sur ma face un immonde poison !..

Et l'espoir, cette étoile au reflet si limpide,
Que jamais le nuage en sa marche rapide
N'a pu la dérober au regard du mortel;
L'espoir, ce doux foyer où toute âme engourdie
Se réchauffe et renaît au courage, à la vie,
L'espoir ne sourit plus à mon cœur plein de fiel !

Et moi, j'avais osé, dans ma vive tendresse,
Dire à ceux que j'aimais : Pourquoi pleurer ainsi?
Notre bon père est mort, et notre frère aussi,
Vous craignez la misère et la pâle détresse :
Ne suis-je pas ici ?..

. . . . . .

## VII.

C'est ainsi, je le jure. Et maintenant, l'œil sombre,
Le front hâve et ridé, ma mère jour et nuit
Se traine en gémissant comme ferait une ombre;
Mais plus elle s'éteint, plus son amour grandit.

Parfois, quand de mes pleurs elle a vu quelque trace,
Son regard, triste et lent, vient tomber sur ma face :
« — O mon fils, soyons forts !.. pourquoi cet œil en feu?
» Laisse-là le blasphême et le doute; ta place
» N'est-elle pas marquée au-delà de l'espace,
» Près du trône de Dieu ?

Digitized by Google

»Là, du moins, tu pourras, fils aimant, homme juste,
»Chanter, et tous les cœurs comprendront tes doux vers;
»Les anges te ceindront d'une couronne auguste,
»Car l'amour règne seul en cet autre univers.

»Espère, mon enfant, Dieu chérit le poëte;
»N'est-il pas de sa loi le plus tendre interprète?
»Prière et poésie, harpes du cœur aimant,
»Anneau mystérieux du premier saint-prophète,
»Ne rattachez-vous point la terre au firmament?

»Tu gémis, je le sais, de ma longue misère;
»Tu voudrais avec moi prendre ton vol au ciel;
»Mais ton frère, tes sœurs?.. O mon fils, sois leur père,
»Et là-haut pour vous tous je prirai l'Eternel! »

VIII.

Oui, mère... oui, je vivrai : mais demander aux hommes
Ce qu'en buvant le fiel prescrivit l'*Homme-Dieu*,
La foi, la charité, l'indulgence en tout lieu!
Jamais! souffrons plutôt, nous tous tant que nous sommes.

A ces hommes un jour, si, mourant, j'allais tendre
Ma main froide et bleuie au contact des hivers,
Si j'allais, leur criant : Mon feu n'est plus que cendre;
Du pain!.. Que diraient-ils, ces hommes au cœur tendre?..
— Mendiant... fais des vers!

Oui, mère, ils le diraient; oh! je connais leur âme!
Des vers, mon Dieu, des vers!.. comme si, par ces temps,
La poésie avait et le culte et l'encens
Qu'à deux genoux elle réclame!..

Digitized by Google

IX.

O mère, à ton enfant pardonne cet aveu :
S'il retrouve en son âme un rayon d'espérance,
Si loin de tous les siens il chasse la souffrance,
Il n'en sera jamais redevable qu'à Dieu ;
Point de secours humain... tout par lui, c'est son vœu !

HIPPOLYTE LE HARDI.

Liége, juillet 1840.

## ADIEU, TERRE !

Je le sens bien, la mort m'appelle,
Ah ! que la mort me semble belle !
Elle m'amène le repos !
Ma vie ! ah ! qu'elle fut amère !
En celle que j'attends, j'espère
Trouver mieux que l'oubli des maux.

Elle fut longue, cette vie,
De tant d'amertume remplie :
La douleur ne fait pas mourir !
C'est l'air qui ravive la flamme
Du coursier qu'un labeur réclame,
L'aiguillon qui le fait courir.

Je vivais en portant mes peines ;
Je vivais en traînant mes chaînes,
Sans pouvoir les rompre jamais,
Chaque pas avait son obstacle ;
J'allais, j'allais ! c'était miracle
Si je ne tombais sous le faix.

Digitized by Google

Cette fatale destinée
Qui me saisit à peine née,
Jamais je ne pus la dompter!
Corps à corps je luttai contre elle :
Elle m'étreignit, la cruelle,
Et ne voulut plus me quitter.

Mais, parfois aimable et moqueuse,
Elle m'apparaissait rieuse,
Et tout mon cœur battait d'espoir.
Je voyais briller mon étoile :
Puis la nuit étendait son voile,
Et ne me laissait plus rien voir.

La mort, cette affreuse homicide,
Atteignit de sa main livide
Mes sœurs en leur fleur de beauté;
Ma mère les suivit navrée,
Et seule, je suis demeurée;
Et trois sœurs nous avions été.

Il me restait encor des frères,
Poussés par des destins contraires :
Mon sort en était plus affreux.
Ah! qu'elle est triste, la victoire!
Mes frères couraient à la gloire :
Moi, je tremblais toujours pour eux!

Le plus jeune, ami véritable,
Me revenait toujours aimable,
Toujours interrogeant mon cœur :
Quand je répondais par des larmes,
Bientôt j'y trouvais quelques charmes,
Car il pleurait de mes douleurs.

Digitized by Google

Et puis venait sa départie....
C'est la seule fleur de ma vie
Que l'amitié qu'il me porta :
Tout le reste fut triste et sombre;
De mes espérances sans nombre,
Non, pas une ne me resta.

Que de déceptions amères
Succédèrent à mes chimères !
Que de cruelles vérités !
Non, jamais plus amères peines,
Jamais espérances plus vaines,
Ni plus sombres réalités.

Ah! si quelque puissant génie
Me disait : Remonte la vie,
Et choisis entre tes beaux jours; —
Génie! ah! de ma triste histoire
Fais que je perde la mémoire,
Dirais-je : point d'autre secours.

Après ma longue expérience,
Retrouverais-je l'espérance,
Prélude charmant du bonheur?
Croirais-je aux amours éternelles,
Aux cœurs vrais, aux amis fidèles,
Au dévouement dans le malheur?

Non!.. et quand on n'y peut plus croire,
La vie est une page noire
Que du livre il faut arracher :
C'est alors que la mort est belle,
Et que, loin de fuir devant elle,
Dans son sein on court se cacher.

Digitized by Google

Avant que le rayon céleste
Eût pénétré jusqu'en mon cœur,
En repassant mon sort funeste,
Je n'avais qu'un seul cri : Malheur!
Mais aujourd'hui plus résignée,
Souvent de mes larmes baignée,
Je m'offre en victime au Seigneur,
Et je dis : Quelques jours encore,
Et je verrai naître l'aurore
Du jour de l'éternel bonheur.

Mlle C. de B.

## APRÈS LE BAL.

### I.

Je m'étais dit, — plein d'espoir et de joie ;
Ce soir au bal je la verrai,
Ce soir, pendant la valse qui tournoie,
Sur mon sein je la presserai ;
Je lui dirai tout ce que j'ai dans l'âme
De dévouement et d'adoration.
Peut-être un mot de consolation
Répondra-t-il à mon parler de flamme,
Et mon amour me fera moins de mal
Après le bal.

### II.

Le front riant, au bal je l'ai suivie,
— D'autres avaient aussi suivi ses pas ; —
Et là je vis, — le cœur gonflé d'envie —
Oscar près d'elle et lui parlant bien bas.
Que pouvait-il ainsi, mon Dieu, lui dire!
Avec extase, il lisait dans ses yeux,
Et me semblait transporté dans les cieux,
Quand sur sa bouche errait un doux sourire.
Oh! mon amour! comme il me fit du mal
Pendant le bal.

Digitized by Google

III.

Hélas ! j'osai, dans mon délire extrême,
Croyant pouvoir fléchir son cœur,
Pâle, tremblant, lui dire — : « Oh ! oui, je t'aime ! »
Et je n'obtins qu'un ris moqueur.
Je m'éloignai, la poitrine oppressée ;
Mais sur le seuil je m'arrêtai soudain, —
Et je bondis d'une rage insensée :
Il était là, — lui, — qui pressait sa main !..
Et mon amour me fit bien plus de mal
Après le bal.

IV.

Vous demandez pourquoi je fuis le monde,
Pourquoi je suis sombre et triste toujours,
Pourquoi j'éprouve une peine profonde
Lorsque l'on vient à me parler d'amours :
— C'est qu'à présent mon âme est abattue.
Dans une femme, oh ! j'avais tout rêvé,
Bonheur, tendresse, et je n'ai rien trouvé,
Rien — seulement le désespoir qui tue... —
Et mon amour me ronge et me fait mal
Depuis le bal !..

MARCELLIN LA GARDE.

Liége, décembre 1837.

## A UN POÊTE.

Tu pars donc ! c'est pourtant la fête du poëte ;
Vois le ciel se couvrir de son voile d'azur,
Dans son lit s'agiter le ruisseau tiède et pur,
Et dans le gazon vert briller la pâquerette.

Digitized by Google

Reste ici, nous t'aimons, et le printemps sourit;
L'oiseau joyeux déjà vient rebâtir son nid,
Le bonheur sur les champs en grâces se déploie;
Tout renaît à nos yeux sous la main du Seigneur;
Que ferons-nous, dis-moi, si ton luth créateur
Se taît, hélas! au lieu de chanter notre joie?

Le soleil, dans son cours, verse à flots rayonnants
Sur nos fronts réjouis sa lumière chérie,
Et, caressant des eaux la surface polie,
Y sème avec amour ses mille diamants.

Est-ce donc le moment de partir, quand la terre
A des parfums, des fleurs? quand des chants de mystère
Viennent confusément bruire dans ton cœur;
Quand tu laisses ici plus d'une âme souffrante,
Que guériraient les sons de ta voix consolante,
Quand tu viens depuis peu de trouver une sœur?

Le ciel dit à la terre un céleste langage,
Et la terre frémit en un élan d'amour;
L'onde parle à la rive, et la nuit parle au jour,
L'âme parle au Seigneur, pour bénir son ouvrage.

Que ferons-nous, réponds, si tu fuis loin d'ici,
Toi, poëte du cœur, à qui l'on dit : Merci,
Pour chaque frais accord qui de ton luth s'élance?
Qui redira nos chants? qui portera vers Dieu
Nos transports de bonheur, notre rêve de feu,
Et nos cris de reconnaissance?

Louïsa S.....s.

1840.

Digitized by Google

# ANALYSE CRITIQUE.

DE LA BELGIQUE EN CAS DE GUERRE,

Par J. G., avec cette épigraphe : *Neutralitas neque amicos parat, neque inimicos tollit.* Bruxelles, librairie polytechnique, 3 feuilles in-8°., 1840.

Les fondateurs de la *Revue Belge* s'étaient en quelque sorte imposé la loi de n'admettre dans ce recueil rien qui eût trait à la politique proprement dite, et cette règle a été fidèlement observée par leurs successeurs. La nature et le but de cette entreprise semblaient en effet devoir la laisser étrangère à l'examen de questions plus ou moins importantes, mais d'une valeur momentanée, si l'on peut le dire, et qui, par conséquent, étaient plutôt du ressort de la presse quotidienne ou de quelques feuilles spécialement consacrées à la discussion des faits de politique courante. Les goûts et les habitudes de nos collaborateurs se seraient d'ailleurs mal arrangés de l'état militant auquel les aurait assujettis, dans cette carrière, une polémique (sauf respect) parfois aussi quinteuse qu'opiniâtre, et ils étaient peu tentés d'abandonner leurs études paisibles et chéries pour contrôler chaque matin une trentaine de journaux, afin de savoir si quelque hérésie gouvernementale ou quelque attaque personnelle n'amènerait pas un *casus belli*. Ils savaient toutefois que dans d'autres pays, qui jouissent comme le nôtre d'une assez grande liberté en matière de presse, des recueils périodiques du même genre ne s'imposaient pas cette espèce d'abstinence; que l'*Edinburgh Review*, le *Quarterly*, etc., abordaient souvent les plus hautes questions de droit public; que le nouveau *Mercure de France*, la *Décade* et la *Minerve* avaient dû jadis une bonne partie de leur succès au soin avec lequel ces feuilles s'occupaient des affaires du temps : et ils ne se dissimulaient pas qu'un résumé mensuel à l'instar de ceux par lesquels se termine la *Revue des deux Mondes* aurait pu

Digitized by Google

satisfaire les penchants d'une partie notable de leurs lecteurs. Ils y eussent probablement gagné des souscripteurs, et perdu, sans nul doute, une bonne portion de leur repos : le marché leur parut mauvais. Cependant il n'est pas (hors de l'ordre moral et religieux) de principe absolu qui ne doive quelquefois fléchir sous de rares, mais puissantes nécessités : et quand il s'agit, par exemple, de l'existence même d'une nation, rien, chez cette nation, ne doit rester indifférent à personne. Nous pouvons rire de Beauzée (*), qui apprenant la défaite des Anglais par les troupes américaines à la journée de Saratoga, répondit à l'ami qui lui apportait cette nouvelle : « Cela n'empêche pas que je n'aie dans ce tiroir quatre mille verbes bien conjugués » : mais si le grammairien eût été compatriote des vaincus, cette phrase serait encore plus révoltante que ridicule. Les sciences, les lettres, les arts sont de belles et douces choses, dont quelques-unes sont même d'une immense utilité : mais à tout prendre ce ne sont là que des parties plus ou moins importantes du corps social, qui toutes doivent suspendre leur action accoutumée pour travailler à son bien-être collectif, quand ce bien-être est en péril, attendu que sans ce corps elles n'existeraient pas. Nous voilerons donc aujourd'hui la statuette du silence politique érigée dans notre cabinet, pour nous occuper de la brochure dont le titre se trouve en tête de cet article. Cette brochure a fait un certain bruit, ce qui s'explique et par le sujet et par l'exécution. Elle roule, en effet, sur une question palpitante d'actualité, comme nous disons dans notre argot politique, où il s'est fourré bien d'autres formules de même force; et cette question y est débattue avec conscience, avec une habileté remarquable, et avec une vigueur d'argumentation quelquefois contrariante pour ceux qui, comme nous, ne s'associent pas à toutes les pensées de l'auteur. Rester étranger à une pareille discussion, sous prétexte qu'elle n'entre ni dans les habitudes ni dans les attributions d'une feuille essentiellement littéraire, ce serait prouver qu'on en méconnaît totalement l'importance, et peut-être s'exposer au reproche d'inintelligence ou d'excessive circonspec-

(*) D'autres attribuent ce mot à l'abbé de Dangeau, de grammaticale mémoire. S'il en est ainsi, le fait appartient nécessairement à une autre époque et se rattache à d'autres circonstances.

Digitized by Google

tion, ce qui parfois ressemble fort à l'égoïsme. Nous n'irons donc pas, au moyen d'un silence commode, mais affecté, laisser croire que nous ne prenons souci des intérêts belges que lorsqu'ils se trouvent mis en jeu dans quelque scène bien dramatique du moyen-âge, dont les personnages sont des *Ruwaerts*, des *Mambours*, des sénéchaux à robes fourrées ou des paladins bardés de fer. Dans de pareilles conjonctures, il n'y a *spécialité* qui tienne : et si nos travaux ordinaires et préférés se renferment dans l'exploitation de la chronique, de la *nouvelle*, de la stance et de l'élégie, (ce dont nous espérons continuer de nous occuper, avec l'aide de Dieu, du Conseil provincial, de la Régence et des abonnés), ce n'est pas à dire pour cela que nous regardions comme prohibée en ce qui nous concerne toute participation à la discussion générale et modérée des grands faits contemporains et à la prévision des éventualités qui peuvent en sortir. Ceci posé, abordons franchement la publication dont il s'agit, et disons-en notre avis, bon ou mauvais.

L'auteur, dans une exposition simple et grave, définit la situation actuelle de l'Europe, situation pleine de doutes, de défiances, et de mauvais vouloirs réciproques. Il envisage la question d'Orient comme n'étant qu'une cause accidentelle et peut-être immédiate de la guerre que d'autres causes, plus intimes, plus anciennes et plus permanentes, doivent faire éclater tôt ou tard. Nous nous rangeons sans hésiter à cette opinion, mais par d'autres motifs encore que ceux qu'il fait valoir : nous nous expliquerons plus loin à ce sujet. Après avoir fait observer que dans de telles conjonctures, « il est difficile que toutes les »grandes questions n'aboutissent pas à la France », il examine les deux partis, ou, si l'on veut, les deux grandes catégories qui s'y disputent le pouvoir. Il voit d'un côté, — car nous reproduirons quelquefois ses expressions pour ne pas risquer d'affaiblir sa pensée, — « la France constitutionnelle, représentée aux chambres par le parti modéré, et en dehors des chambres par les »amis de l'ordre » ; de l'autre, « la France révolutionnaire, »représentée à différents degrés par le côté gauche, par les répu»blicains, par les anarchistes, et au bas de l'échelle par les »fauteurs de l'émeute et du régicide. La première aspire à re-

Digitized by Google

»placer l'Etat dans une position calme et digne, à rassurer l'Europe »en n'agissant sur les peuples que par l'influence de ses hautes »lumières, à féconder dans l'ordre et la paix tous les éléments de »la fortune publique, à confier enfin au temps, à l'expérience, le »soin d'améliorer avec prudence ses diverses institutions. La se»conde, au contraire, violente et passionnée, au-dehors hostile »à toute l'Europe, au-dedans déchirant la patrie par la main des »partis, se tient toujours prête à bouleverser le monde, soit pour »faire triompher ses périlleuses théories, soit pour servir les »misérables intérêts de quelques ambitieux qui la guident ».

Nous n'accuserons pas l'écrivain d'avoir trop chargé les couleurs d'un de ces deux tableaux: et cette fois encore, nous voyons à peu près du même œil que lui, sauf d'assez rares exceptions personnelles, la seconde des fractions ou des factions dont il parle. Mais d'abord, nous pensons qu'entre ces deux divisions générales, se meut et se *dandine* une masse flottante et presque innombrable d'*indécis*, sachant peu ce qu'il leur faut et même ce qu'ils veulent, sans système, sans vues claires et sans projets arrêtés, sans penchants bien déterminés pour quoi que ce puisse être; gens pacifiques par tempérament ou par calcul, mais humoristes et frondeurs par suite de perpétuels mécomptes, et quelquefois remuants par boutade ou par ennui : classe qui pullule dans tous les grands États, et qui, par son organisation mobile, contradictoire et presque insaisissable, devient pour la société, selon l'occurrence, un instrument de trouble ou une garantie de sécurité. De plus, et pour en revenir à la classification, incomplète selon nous, de Mr J. G., si, à bien des égards, et aussi énergiquement que lui, nous improuvons ce qu'il improuve, nous sommes beaucoup plus réservé dans notre approbation pour ce qu'il glorifie. Dans la France qu'il nomme *constitutionnelle*, les principes semblent excellents : mais la pratique y répond-elle toujours? Les *choses*, ou la surface des choses, voilà qui est bien : mais les *hommes?* La bannière est honorable : mais quelles mains la portent?.. Nous voilà retombés dans le chapitre des rares exceptions; et comme nous ne voulons pas entrer dans celui des personnalités, nous n'en dirons pas davantage sur cet article. Mais encore un mot, avant d'aller plus loin, sur un autre mot employé dans l'une des

Digitized by Google

phrases qui viennent d'être citées : car celui-ci est important. L'auteur parle des amis de *l'ordre :* or, nous voudrions qu'on nous précisât une bonne fois le sens de ce terme si usité dans la langue hiératique de la tribune et de la presse. Un homme qui sait non seulement penser, mais écrire comme celui dont nous nous occupons, connaît la valeur et l'étendue des expressions qu'il emploie : en les traçant, il y attache une idée déterminée par la justesse de son esprit, et ce n'est pas sa faute, si, au milieu d'une déplorable logomachie, ces termes ont perdu leur signification propre. Les observations qui vont suivre seraient donc, à tous égards, parfaitement déplacées, s'il n'existait des cas nombreux auxquels elles sont, au contraire, parfaitement applicables. On ne saurait aujourd'hui faire un pas dans la rue sans être coudoyé par un *ami de l'ordre* ou un *ami du peuple.* Ne parlons, quant à présent, que de la première de ces *amitiés*, d'ordinaire aussi désintéressées l'une que l'autre. Que faut-il entendre par *l'ordre?* Est-ce le maintien de ce qui existe en vertu de dispositions revêtues d'une forme légale, et avec le consentement tacite de la majorité des citoyens, malgré des protestations plus ou moins nombreuses et véhémentes? Soit : mais alors il se rencontre partout où un pouvoir dominant, quelles que soient son origine et sa nature, parvient à s'établir et à s'organiser. Il est en Irlande dans la suprématie protestante, appuyée des violences des *orangemen* et des mousquetons des percepteurs de dîmes; en Pologne dans l'absolutisme des gouverneurs russes, qui enlèvent des enfants à leurs mères pour les faire élever dans des principes d'obéissance et d'*ordre;* en Espagne dans les sabres des aides-de-camp d'Espartero, qui brisent les presses des journalistes christinos ou *exaltados*, pour leur apprendre à respecter l'*ordre.* Il y a quatre mois, l'*ordre*, dans le sens égyptien, consistait, pour les peuplades de la Syrie, à fournir au Pacha des hommes et de l'argent; dans le sens osmanli, à lui refuser le tout. Quelques-uns, afin de se faire mieux comprendre, disent l'*ordre de choses* ou *des choses :* ce qui est en effet plus clair, mais un peu plat, littérairement parlant. Pour notre part, nous soupçonnons que l'ordre, dans le sens propre, véritable, étymologique et absolu, c'est l'arrangement le plus utile et le mieux entendu des diverses par-



Digitized by Google

ties d'un tout, c'est-à-dire, en politique, l'application la plus fidèle et la plus durable possible des principes de vertu, de raison et d'équité que la Providence a gravés dans le cœur humain, où les fureurs des partis et les sophismes des phraseurs ne les effacent jamais entièrement. Nous savons bien que ceci ressemble fort à une utopie : car c'est encore là un de ces mots sacramentels dont il se fait de nos jours une prodigieuse consommation, qui n'en suppose pas toujours l'intelligence bien complète. Certains *amis du peuple* ne sont pas éloignés de croire que pour régénérer un pays, il faut commencer par couper la tête à la moitié de ses habitants : il y a d'honnêtes capitalistes qui appellent cela une *utopie*. Quand le savant Th. Morus composa son histoire d'une république supposée, il ne se doutait guère que son radical grec dût servir d'étiquette à de si étranges choses.

Il résulte de ce très-humble raisonnement, que les vrais amis du peuple, tel que nous le voyons, pourraient bien être les meilleurs amis de l'ordre, tel que nous l'entendons, et réciproquement. Si cela était bien compris des deux parts, les choses en iraient probablement mieux : mais nous n'en sommes pas encore là. Patience: Dieu est grand, comme disent les Turcs, et le monde n'a que six mille ans, *salvo justo*.

Nous espérons que personne ne se méprendra ou ne fera semblant de se méprendre sur l'intention et la portée de ce qui précède. Il faut respecter les lois faites par ceux qui ont mission pour cela, parce que la violation des lois, même défectueuses, est généralement funeste à la société ainsi qu'à la famille ; et nous avons une aversion instinctive contre les démolisseurs de profession et les amateurs de remue-ménage : espèce d'hommes très-apte à détruire dix villes, et incapable de bâtir une cabane. Que si nous avons, beaucoup trop longuement sans doute, incidenté sur l'*ordre*, c'est qu'on en a fait un mot *d'ordre* qui est constamment à l'*ordre* du jour, que nous sommes un peu las d'en entendre tant parler, et qu'il est, entre nous, fort au-dessous de sa réputation.

Après cette digression qui paraîtra fort longue, surtout aux intéressés, mais qui était pour nous une affaire de conscience, et qui malheureusement ne sera peut-être pas la seule que nous nous permettrons dans le cours de ce travail, nous allons continuer de suivre l'auteur dans l'exposé des faits et le développement des

Digitized by Google

idées qu'ils lui suggèrent. Il dit comment l'opinion révolutionnaire, subjuguant par fois jusqu'aux esprits les plus modérés, non, comme en 93, par la perspective de l'échafaud, mais par une sorte de terrorisme moral, s'est rendue menaçante pour l'Europe, et l'a contrainte d'opposer de puissantes digues à ce torrent toujours prêt à se déborder. Il en déduit l'isolement nécessaire de la France, surtout à l'égard des États dont les institutions diffèrent essentiellement des siennes. L'Angleterre seule, parmi les puissances du premier rang, pouvait s'en rapprocher sous ce rapport. Mais, d'autre part, elle en était séparée par les intérêts commerciaux, principe vital de ce dernier pays, et qui le dominera constamment à travers toutes les oscillations de sa politique intérieure, parce qu'en cela le gouvernement, quels qu'en soient d'ailleurs la devise et l'écriteau, représentera toujours réellement le peuple. Or, à cette lutte d'intérêts mercantiles se rattache nécessairement la question des armées navales : il importait que la France n'acquît pas en ce point une force qui pût quelque jour faire contrepoids à celle de la Grande-Bretagne, à peu près débarrassée aujourd'hui de toute autre rivalité maritime. L'Espagne, sous Charles III, avait environ quatre-vingts vaisseaux de ligne, ce qui, en cas de rupture, rendait difficile l'occupation indéfinie de Cuba et des Philippines. Trente années de guerre étrangère et civile, aidées d'une mauvaise administration, l'ont placée à cet égard dans les conditions les plus désirables pour sa fidèle alliée, sur qui elle peut compter, particulièrement si l'ancienne monarchie de Charles-Quint, afin de subvenir à des besoins financiers, se résigne à mettre en gage la Havane ou les îles Baléares. Londres n'est plus l'ennemie naturelle d'Amsterdam, depuis que Ruyter, Tromp, Wassenaar et tant d'autres ont disparu avec leurs formidables escadres. Java est bonne à prendre et à garder : mais on peut attendre l'occasion, que le plus fort sait bien faire naître quand bon lui semble. Le sanglant escamotage de Copenhague a pour longtemps dissipé toute inquiétude du côté de la Baltique. Restent, en fait de marine militaire, la Russie et la France. La Russie!... L'instant n'est pas encore arrivé, c'est-à-dire que la nécessité n'est pas immédiate : et de plus on ne peut anéantir à la fois tout ce qui gêne. Il faut aller au plus pressé, se servir habilement d'un antagoniste, inévitable dans un avenir prochain, mais seulement dans l'avenir,

Digitized by Google

pour contenir un autre adversaire qui est là, en face et à deux pas. On s'aidera encore de la Prusse, qui n'a ni vaisseaux de guerre ni colonies, et ne peut pas en avoir; on empruntera la flottille dalmate de l'Autriche, sauf à la prendre ou à la couler du jour où Trieste et Venise feraient une concurrence tant soit peu tracassière au commerce anglais du Levant. Si, en présence de cette étrange, mais redoutable coalition, la France hésite, s'arrête et finit par reculer, tant mieux : elle aura détruit elle-même dans l'esprit des peuples sa force morale, la plus puissante de ses ressources; et comme en de pareilles circonstances les nations sont rarement d'accord avec ceux qui les gouvernent, il en résultera des luttes intestines qui affaibliront la vigueur qu'elle doit à son unité. Si elle s'indigne et résiste, tant mieux encore : le moment sera venu d'écraser dans son germe renaissant et déjà robuste cette marine flétrie, il est vrai, dans les Antilles sous un comte de Grasse, et à Ouessant sous un autre chef, mais plus noblement vaincue au Nil et à Trafalgar; qui eut jadis des d'Estrées, des Tourville, des Duguay-Trouin, des Suffren, et chez qui la race peut n'en pas être perdue. En attendant, et dans les deux cas, on posera en Syrie les jalons qui doivent marquer la route de l'Égypte et faciliter la communication avec l'Hindostan : puis on veillera, la main sur le glaive, jusqu'à l'aube du jour où, dans le grand livre des nécessités humaines, se tournera la page qui porte écrit : RENCONTRE ARMÉE DES ANGLAIS ET DES RUSSES EN ORIENT.

Tels sont les corollaires que nous avons cru pouvoir tirer des lignes dans lesquelles M. J. G. explique l'attitude présente du cabinet de St. James, ou, en style plus moderne, du *Foreign-Office* vis-à-vis de la France. S'il n'est pas entré dans ces développements, c'est une nouvelle et honorable preuve de l'esprit logique qui l'a dirigé dans la composition de son écrit. La question de la neutralité belge constituant son sujet et son titre, il devait se borner à l'indication sommaire de tout ce qui ne s'y rattachait pas indispensablement. Mais, de notre côté, nous avons cru que devant ce spectacle immense, il nous était permis d'embrasser un plus vaste horizon et de donner à nos idées une direction plus générale.

Pour éviter toute fausse interprétation, l'auteur demande qu'on n'applique pas ses paroles à une hypothèse autre que celle où il s'est placé. « C'est uniquement », dit-il, « la France *révolutionnaire*,

Digitized by Google

» agitée, envahissante, isolée, dont je ferai l'objet de mes ob-
» servations, en recherchant ce que la Belgique peut en espérer
» ou en craindre. » Après avoir ainsi fait ses réserves, il aborde la question sans doute la plus importante pour nous, — celle de la neutralité.

M. J. G. croit la neutralité impossible, dans le cas d'une guerre entre la France et les coalisés, parce que, pour maintenir cette attitude indépendante, il faut 1° avoir la force de la faire respecter de tous, et 2° occuper une position géographique qui ne mette pas l'État neutre en contact immédiat avec les parties belligérantes. Les exemples dont il appuie cette opinion (que nous partageons en tout point, et par les mêmes motifs) sont aussi nombreux que concluants : et les conjectures qu'il y joint ont pour nous toute l'évidence des faits accomplis. Écoutons ses paroles à ce sujet, si pleines de sens et si remarquables par leur lucidité.

« Il ne faut pas croire qu'il nous suffise de nous déclarer neutres
» pour obliger l'armée française, cherchant les alliés, à faire un
» circuit le long de nos frontières. Ne croyons pas davantage que
» la Prusse et la Russie, en marche pour l'invasion de la France,
» se détournent de la route et compromettent le succès de leurs
» armes pour respecter le principe. Ce seraient là des illusions
» dont la politique pratique ne peut se contenter ; et ce n'est pas
» sur la foi d'une semblable éventualité que la Belgique doit im-
» prudemment s'endormir. Quand les armées alliées envahirent
» la France en 1813, elles traversèrent le territoire *neutre* de la
» Suisse. La Suisse put protester ; la Belgique protestera, et les
» armées passeront. »

L'écrivain reconnait qu'il s'agit ici d'une neutralité armée : mais cette épithète rentre dans la question de force réelle, telle qu'il l'a posée et résolue plus haut. A ceux qui voudraient que la Belgique, en réunissant toutes les ressources militaires dont elle peut disposer, proclamât sa ferme détermination de les tourner contre ceux qui les premiers violeraient son territoire, il répond très-sensément que suivant toutes les probabilités, cette diplomatie comminatoire aurait peu d'effet vis-à-vis des hautes nécessités stratégiques qui pourraient commander cette violation : à quoi nous ajouterons que ce serait, en tout cas, faire dépendre d'une

Digitized by Google

initiative, c'est-à-dire d'une date ou d'une marche forcée, l'une des mesures les plus capitales qu'une nation puisse prendre : — le choix de ses amis et de ses ennemis.

L'auteur, à qui aucune des faces de la question ne semble avoir échappé, parle d'une autre combinaison, d'après laquelle diverses puissances d'un ordre secondaire, mais d'une assez grande valeur, s'uniraient pour se garantir mutuellement leur commune neutralité. De ce nombre seraient la Suède, le Danemark, la *Hollande*, et quelques États d'Allemagne. Il aurait pu y joindre certaines monarchies et principautés italiennes, si probablement il n'avait pensé que l'influence de l'Autriche et les dispositions personnelles de leurs souverains les feraient plutôt pencher, de gré ou de force, du côté de la coalition. Du reste, il met en relief les difficultés que ce système rencontrerait dans les distances et dans la diversité des intérêts. Quant aux États de la confédération germanique, les mesures qu'ils n'ont cessé de prendre depuis la publication de cette brochure manifestent des velléités hostiles bien plus que des desseins de neutralité.

A défaut de ces garanties matérielles, y a-t-il au moins, pour la Belgique neutre, des causes morales de sécurité? Cela, pour certains publicistes, ne peut même faire l'objet d'une question. L'État belge n'est-il pas déclaré neutre à perpétuité, et ce principe n'a-t-il pas été validé par la sanction solennelle des cinq grandes puissances de l'Europe ?

Sans doute : mais laissons encore parler l'auteur.

« Pour démontrer que la qualité d'État neutre ne peut suffire à » la situation, j'aurais pu me borner à rappeler les raisons dont » on cherche à étayer ce système : *la foi des traités, le droit des* » *gens*, *le droit* SACRÉ *des peuples*, etc.

» J'engage fortement la Belgique à ne pas se contenter de ces » raisons théoriques. La Belgique doit savoir que le droit des gens, » interprété par la force, ne manque pas lui-même de grands et » beaux principes qui feraient bon marché de sa neutralité : *le* » *salut des empires, l'intérêt général des peuples*, *l'équilibre euro-* » *péen*, etc. : ainsi, dans le système d'État neutre, tout demeure » incertitude et hasard : il n'y a pas de position franche et arrê- » tée. La Belgique ne sait qui elle peut avoir pour amis, qui elle

Digitized by Google

» peut avoir pour ennemis. En attendant, amis et ennemis vien-
» draient se battre chez elle, et cela peut-être pour faire respecter
» une neutralité qui dès-lors n'est déjà plus qu'un mot. C'est donc
» là un principe qui ne prévoit rien, qui ne garantit rien; d'où
» je conclus que les Belges, en l'adoptant, s'abandonnent à la merci
» des événements, des armées étrangères, et surtout des vain-
» queurs. »

Les faits sur lesquels M. J. G. fonde cette opinion sont palpables et démonstratifs : mais nous pourrions en citer de plus récents, et tels qu'ils ont, suivant l'expression employée par Lanjuinais dans une autre circonstance, *tout l'éclat de la visibilité*. Les traités de 1815 avaient constitué une monarchie des Pays-Bas et une nationalité polonaise; où sont aujourd'hui cette monarchie et cette nationalité? Le dernier et laborieux effort du génie de Talleyrand fut la conclusion de la *quadruple alliance;* et à peine ce regard perçant s'est-il éteint, que la France et l'Angleterre se provoquent au combat, tandis que l'Espagne menace le Portugal et que le Portugal défie l'Espagne. En présence de ces leçons vivantes, nous honorons ce qu'il y a de touchant et de respectable dans la candeur des hommes d'état qui se reposent encore sur *la foi des traités:* mais par malheur cette droiture patriarchale n'existe pas au même degré dans tous les cabinets. Puisqu'on parle beaucoup aujourd'hui d'hommes *pratiques*, voyons les choses comme elles sont, et non comme sans doute elles devraient être : alors nous reconnaîtrons que les traités, du moins et surtout au dix-neuvième siècle, sont des stations provisoires, des haltes forcées sur un terrain plus ou moins convenable, terrain où l'on campe, en attendant un temps plus propice pour continuer sa marche, mais où personne n'a sérieusement l'intention de bâtir. Ce sont-là de ces choses qu'on ne stipule point par écrit, même dans les articles secrets des conventions entre puissances alliées : car il y a quelque chose de bien autrement *secret*, savoir la combinaison personnelle et prévoyante que chacun garde pour soi. Les arrière-pensées et les restrictions mentales, voilà tout le fond de la politique moderne.

C'est ce qui fait qu'en général les coalitions ne sont pas de longue durée, et que gagner du temps est gagner beaucoup pour

Digitized by Google

quiconque a intérêt à les voir se dissoudre. Mais cela n'est pas toujours praticable, surtout dans des circonstances où le doute, l'attente, et les onéreuses précautions qui en résultent entraînent des maux presqu'aussi graves que la réalité qu'on craint. Toutefois plus la question est difficile à résoudre, plus il importe de commencer par la simplifier, en débarrassant les choses de cet attirail de phrases sans valeur et sans vérité dont M. J. G. se moque à si juste titre. S'il y a d'excellentes raisons pour conclure des traités, il y en a de non moins bonnes pour les rompre ou les enfreindre: mais à une époque polie et parleuse comme la nôtre, où la force toute crue est de mauvais goût, elle aime singulièrement à se parer de dehors imposants et à débiter des axiômes sonores. Paul Ier (la transition pourra sembler brusque, mais elle n'est pas impertinente) ne pouvait, dans les premières années de son règne, souffrir les chapeaux ronds, qu'il regardait comme un des insignes du jacobinisme. Un envoyé piémontais, s'étant montré dans les rues de St.-Pétersbourg avec cette coiffure régicide, fut arrêté par la police et incarcéré, non sans avoir subi des traitements assez rudes, par suite de l'énergie avec laquelle il avait défendu sa liberté et son chapeau. Toute la diplomatie fut en émoi, surtout l'ambassadeur d'Espagne, fier Castillan qui cependant portait un *claque*. Il y eut des notes échangées et de fréquentes conférences, après quoi le chargé d'affaires fut élargi; mais on ne lui rendit pas son chapeau. « Béni soit le Tout-Puissant, disait à » cette occasion un brave et spirituel militaire (*), de l'intervalle » qu'il a mis entre les États de l'autocrate de toutes les Russies et » ceux de S. M. le roi de Sardaigne: sans quoi les chapeaux ronds » auraient pu devenir une cause de guerre entre les deux souve- » rains. La dignité des couronnes, les intérêts des peuples et le » droit des gens n'auraient pas manqué de figurer dans les mani- » festes ».

Mais il s'agit ici de quelque chose de plus sérieux, et quant aux motifs ou aux prétextes, et quant aux conséquences. Revenons à l'auteur et à son ouvrage, dont une excursion qui a besoin d'excuse nous a écarté pour la seconde fois.

(*) Le colonel Masson.

Digitized by Google

De tout ce qu'il a dit jusqu'ici, M. J. G. induit que la Belgique, ne pouvant, dans l'hypothèse donnée, se protéger suffisamment par ses propres canons (garantie incomplète, nous le croyons, mais plus solide toutefois que des parchemins scellés de cire jaune), doit chercher sa sécurité dans une alliance vraiment efficace : ce qui l'amène à poser le problème énoncé dans ces lignes, que nous ne transcrivons pas sans émotion :

«Ici la Belgique doit se poser plusieurs questions de la plus »haute importance : veut-elle rester indépendante? — Quel sort »peut lui être réservé, si les Français sont vainqueurs dans la »lutte? Quel sort peut l'attendre, au contraire, si les puissances »alliées l'emportent? — DANS LE CAS OU IL FAUDRAIT DE FORCE »RENONCER A L'INDÉPENDANCE, L'UNION A LA FRANCE EST-ELLE PRÉFÉRABLE »A LA RESTAURATION DES NASSAU, OU A UNE INCORPORATION TOTALE OU »PARTIELLE AU ROYAUME DE PRUSSE? »

Il est très-difficile, pour un citoyen qui chérit et estime son pays, de débattre froidement de pareilles questions : et à la première lecture, nous étions tenté de répondre que si, comme nation, la Belgique devait périr, peu importait ce que deviendrait son cadavre. Cependant, il faut bien l'avouer, ce ne sont pas là de hideux fantômes évoqués par une imagination ardente et faible : ce sont des éventualités possibles, — et peut-être prochaines! D'ailleurs, l'auteur de cet écrit est aussi Belge; lui aussi désire l'indépendance et le bonheur de son pays. S'il a bien vu (et nous sommes forcé de le croire) les divers périls qui nous entourent, a-t-il eu tort de les signaler, et devait-il s'en abstenir pour ménager, durant quelque temps encore, les susceptibilités nerveuses de notre patriotisme, comme ces médecins complaisants qui dissimulent la nature et les progrès d'un mal dont ils ont prévu la fatale issue?

Entrons donc, sans sourciller, dans ce dangereux labyrinthe, puis écoutons l'avis qui nous sera donné sur les moyens de le traverser avec quelque chance de salut. Cet avis ne se fera pas attendre :

« Sans doute ces questions sont bien graves; et cependant une »seule réponse nous parait possible. Si la Belgique s'arrête à son »indépendance (et elle s'y arrêtera), il faut qu'elle renonce à

Digitized by Google

»l'alliance française ; il faut qu'elle s'allie franchement aux puis-»sances coalisées. »

A partir de l'émission de cette maxime, énoncée sans détour et avec une sincérité courageuse, — car l'écrivain ne pouvait se dissimuler qu'une telle opinion aurait peu d'approbateurs parmi nous, du moins d'approbateurs déclarés, — la route commune dans laquelle nous avions marché jusqu'ici se partage en deux voies divergentes. Nous pourrons nous rejoindre par les faits, sur lesquels nous serons souvent d'accord ; mais nous resterons séparés par les conséquences, ce qui peut-être ne prouvera pas que l'un des deux manque de logique.

Cet état d'antagonisme, que nous avons voulu proclamer dès l'abord, ne nous portera pas à tenter d'affaiblir l'argumentation dont M. J. G. appuie le conseil qu'il vient de donner aux Belges. Elle est forte, serrée, et à certains égards, ainsi que nous l'avons déjà fait pressentir, très-embarrassante pour l'opinion contraire.

Il établit en premier lieu (et, comme il le dit, c'est-là le vrai pivot de la discussion), que suivant une opinion générale et constante chez nos voisins du Sud, « le Rhin forme la limite »naturelle, la limite nécessaire de la France. » Ce fait est incontestable, et pour en douter, il faudrait, depuis vingt-cinq ans, n'avoir pas vu les Français chez eux ou même au dehors, et être resté totalement étranger au langage de leur presse et de leur tribune. Ce sentiment opiniâtre et passionné ne prend pas uniquement sa source dans la considération des avantages politiques qui peuvent résulter d'un accroissement de territoire. Chez quelques-uns seulement, hommes d'expérience et de raisonnement, existe le désir fort naturel de voir leur pays s'enrichir et se fortifier par l'adjonction de provinces fertiles, qu'habite une population industrieuse, qu'arrosent des fleuves français à leur source, et qui, par ses nombreuses et fortes citadelles, double la ligne de Vauban. Cette pensée fut celle de Louis XIV, lorsqu'il tenta de réunir à sa monarchie les Pays-Bas espagnols ; elle fut peut-être, dans des temps antérieurs, quoique d'une manière nécessairement plus vague et moins complète, celle de François Ier et de Henri II. Le peuple alors ne s'associait pas à ces desseins ; qu'en savait-il, et sur quoi lui était-il donné d'avoir une opinion ?

Digitized by Google

Mais aujourd'hui, c'est le contraire qui existe. Il ne s'agit point d'une combinaison, mais d'une sensation fougueuse, instinctive et dominante. De tous les désastres de 1814 et 1815, la perte de la Belgique est peut-être le seul dont la mobilité du caractère national n'ait pas affaibli le souvenir. Vingt-cinq ans de paix au-dehors et d'agitations au-dedans n'ont pu cicatriser cette blessure. « *Nos* frontières du Rhin; » c'est le catéchisme de la jeunesse, la pensée de l'homme fait, l'expression des regrets et des vœux du vieillard. Pour atteindre à ce but ardemment convoité, les neuf dixièmes des Français sacrifieraient tout, à commencer par ce principe de l'indépendance des peuples, qu'ils font retentir si haut quand il s'agit d'autres tyrannies. Sur cette question, tous s'entendent, le légitimiste, le dynastique et le républicain, comme en Angleterre les tories, les whigs et les radicaux sont d'accord pour faire triompher les exigences du monopole commercial sur tout le globe. « Qu'importe que la Belgique soit contente de sa position, assurément bien modeste, et attachée à ses institutions, qui valent mieux que les nôtres? Elle nous convient et nous la voulons. » Volonté injuste, illibérale, et imprudente chez une nation qui a fini par apprendre, après l'avoir enseigné aux autres, tout ce que pesait la conquête. Toutefois, pour ne pas révolter les cœurs droits et les esprits justes qui, en France même, auraient pu flétrir cette pensée d'envahissement, on eut soin d'en voiler l'odieux sous d'irrésistibles affinités dont on exagérait merveilleusement l'influence. « Les Belges, disait-on, n'avaient fait la révolution de septembre »que pour redevenir Français : le cabinet des Tuileries, en re»poussant des vœux si hautement exprimés, avait trompé cruel»lement leurs plus chères espérances. » Nation malheureuse en effet, d'être réduite à se gouverner et à s'administrer par elle-même, à suivre la pente de ses antiques et ineffaçables habitudes, tant sociales que politiques, à voir les revenus du pays consommés dans le pays, et les emplois honorifiques ou lucratifs remplis par les indigènes! Tel était cependant le stupide mensonge qui, cent fois démontré par la presse belge et mieux encore par la multitude et la puissance des faits, reparaissait chaque jour avec la plus impudente obstination (le mot propre est ici indispensable)

Digitized by Google

dans les colonnes de certaines feuilles parisiennes. Depuis peu, il est vrai, ces feuilles ont tout à fait changé de langage. Toutes les nationalités sont devenues inviolables; et la France, victorieuse par le concours des peuples amis de la liberté, respecterait scrupuleusement leur territoire, leurs institutions, en un mot leur indépendance. De la part de ceux qui s'expriment ainsi, ce n'est là, nous le savons très-bien, qu'une concession provisoire et hypocrite, arrachée par les périls de la circonstance et la crainte d'un isolement complet. Mais il n'est pas également sûr que ces écrivains si consciencieux et si conséquents soient les interprètes de la véritable opinion française. La France, nous l'avons déjà dit, désire très-vivement, et par de très-fortes raisons, l'incorporation de la Belgique à son territoire : cependant nous doutons fort que chez ce peuple intelligent il y ait un bien grand nombre d'hommes influents (il ne faut compter que ceux-là) qui voulussent, pour atteindre ce but, courir toutes les chances d'une guerre dont nul ne peut prévoir la durée et le résultat définitif. Tout Français capable de lier deux idées politiques, — et ce sont les seuls qui, même en cas de révolution populaire, seraient appelés à la direction des affaires publiques, — sait bien que l'Europe ne ratifiera jamais une pareille absorption : pas plus l'Europe des peuples que celle des rois, puisqu'on a établi cette distinction, qui au fond ne manque pas d'exactitude. En supposant même que la France, devenue notre alliée, payât cette assistance par une brutale et ignoble spoliation, qui perdrait sa cause dans l'esprit de ces nations étrangères qu'elle appelle à la liberté, l'usurpation ne serait ni paisible ni durable. Il y a pour cela deux raisons puissantes, l'une et l'autre tirées de l'histoire, c'est-à-dire de l'expérience : la première, que nous appellerons extrinsèque, c'est que depuis Philippe-le-Bel jusqu'à Napoléon inclusivement, les Français, qui ont si souvent envahi nos provinces, n'ont jamais pu s'y maintenir, pas plus qu'ils n'ont pu garder l'Italie septentrionale, tant de fois occupée par eux et objet systématique de leur convoitise dès le temps de Charles VIII, pour ne pas remonter plus haut. La seconde, qui tient à l'essence même des choses, c'est que malgré le penchant très-naturel qu'à certains égards les Belges éprouvent pour leurs voisins méridionaux plus

Digitized by Google

que pour toute autre population, l'assimilation complète des deux races est à-peu-près impossible. Loin d'ébranler cette assertion, l'occupation de 1792 à 1814 la confirme : car durant ce quart de siècle, les Français ne furent que campés en Belgique, comme on a dit que les Turcs l'étaient en Europe. Que cette difficulté de cohésion provienne de l'élément germanique, introduit dans une forte proportion parmi nos ancêtres, ou du souvenir traditionnel de longues et sanglantes guerres où la Belgique eut beaucoup à souffrir, ce n'en est pas moins une chose évidente pour nous, que ce pays, dans les plus fâcheuses hypothèses, ne saurait longtemps appartenir à la France.

Plus convaincu que nous de la certitude et probablement de la durée de cette calamité (car c'est le nom qu'il faudrait donner à la *réunion*, si elle devait s'accomplir), M. J. G. repousse l'idée d'une alliance par laquelle, selon lui, la Belgique abdiquerait nécessairement sa nationalité, que, selon lui encore, comme on le verra plus loin, elle peut sauver par l'adoption du système contraire. Au reste, loin de se dissimuler les objections qu'on peut lui faire, il les expose franchement, se réservant de les détruire ou du moins de les atténuer. Voici, en résumé, les deux principales.

La première est tirée du reproche d'ingratitude auquel s'exposerait la Belgique en s'associant à l'hostilité des puissances alliées contre la France, qui, dans des circonstances éminemment critiques, lui a prêté un appui aussi prompt qu'efficace. A cela, voici ce que répond en substance l'auteur, dont nous regrettons de ne pouvoir, faute de temps et d'espace, citer textuellement les expressions, mais dont nous tâcherons au moins de conserver la pensée intacte : — Ces raisons, qui seraient d'un grand poids s'il s'agissait de la France rendue à son état normal, de la France loyale, paisible, et régulièrement gouvernée, ne lui sont pas applicables dans les conditions où elle se trouve actuellement placée, et qui peuvent empirer d'un moment à l'autre. De plus, « on peut douter que la raison de gratitude puisse être rigoureu- » sement admise en politique pratique. Les gouvernements ne » haïssent personne, mais ils n'aiment que leurs intérêts » ; il est donc permis de croire que la France obéissait aux siens pour le

Digitized by Google

moins autant qu'à des sentiments de pure bienveillance, en portant secours à la Belgique menacée par les forces hollandaises : et cette affection paraît encore plus suspecte, quand on voit ce grand État s'obstiner dans un système de douanes également nuisible aux deux pays.

La seconde objection semble plus importante aux yeux de l'auteur ; et ici nous le laisserons parler :

« Serons-nous plus assurés de conserver notre indépendance, »en nous alliant aux puissances coalisées, à ces puissances qui »avaient formé le royaume des Pays-Bas comme une barrière »destinée à arrêter l'ennemi, et qui nous ont vus d'un si mauvais »œil détruire leur ouvrage en 1830; en nous alliant enfin à ces »monarchies pures que nous avons violemment heurtées en pro»clamant des libertés telles qu'aucun autre peuple n'en possède? »

M. J. G. s'attache à calmer les inquiétudes qui naissent si naturellement de cette objection, en rappelant les faits politiques qui ont dû rassurer les puissances du nord quant aux conséquences qu'avait pu d'abord leur faire craindre la révolution de septembre 1830. La Belgique, dit-il, à part quelques désordres, inévitables dans les grands changements politiques accomplis par la force, s'est montrée régulière dans sa marche et calme dans son action ; elle n'a point menacé l'ordre établi dans les États voisins ; et s'il est vrai qu'avec l'ancien royaume des Pays-Bas ait disparu la barrière élevée, dans l'intérêt de l'Allemagne, contre les envahissements que pourrait encore tenter la turbulence de nos voisins méridionaux, la Belgique offrirait aux souverains coalisés une compensation satisfaisante, si, *manifestant son éloignement pour la France*, elle s'alliait franchement à eux. L'auteur ajoute « qu'une alliance semblable devrait faire l'objet d'un traité »spécial par lequel la Belgique garantirait son avenir aux condi»tions les plus favorables, et dont une clause, relative à notre »association aux douanes allemandes, protégerait efficacement les »intérêts de notre commerce et de notre industrie. »

Telles sont les raisons, assez spécieuses, nous ne le nierons pas, dont M. J. G. appuie le conseil qu'il donne à ses compatriotes : conseil dont l'adoption lui paraît être leur seule chance de salut. Cette chance perdue, il ne reste plus à la Belgique, en

Digitized by Google

cas de guerre, qu'à choisir entre ses nouveaux dominateurs. L'auteur entre à ce sujet dans des développements très-étendus, très-habilement combinés, et dont nous croyons ne pas dénaturer l'essence en les résumant comme suit :

1° La guerre est à-peu-près inévitable ;

2° La France en prendra l'initiative ;

3° Si cette puissance est victorieuse, elle absorbe la Belgique ;

4° Si elle est vaincue,

« Dans ce cas, il ne peut y avoir qu'une seule alternative : ou »la restauration aura lieu, ou la Prusse, remuant de nouveau ses »frontières devenues si mobiles depuis la mort du grand Frédéric, »va les porter à la Meuse, peut-être même à l'Escaut, en laissant »à la Hollande toutes les bouches de ce fleuve et une partie des »Flandres, mais sans doute en retenant le port d'Anvers, qui se»rait pour elle d'un prix inestimable (1). »

De toutes ces *positions*, auxquelles nous ne pouvons contester le caractère d'une vraisemblance effrayante, il résulte :

Que, — le maintien de la neutralité étant impossible en cas de guerre, — le système d'alliance avec la France est le plus évidemment, le plus sûrement fatal à la nationalité belge, quelle que soit l'issue de la lutte.

Que si, dans le cas dont il s'agit, il y a quelque possibilité de salut pour cette nationalité, c'est du côté des puissances coalisées qu'il convient de la chercher.

Qu'enfin si l'indépendance ne peut être sauvée, la réunion à l'un des États allemands est, sous des rapports aussi nombreux qu'importants, éminemment préférable à celle que nous imposerait la France.

Dans un travail nécessairement limité par l'étendue et les ha-

(1) Cette hypothèse nous semble extrêmement probable, mais incomplète ; pour lui donner toute la portée dont elle est susceptible, nous croyons devoir ajouter ceci : — Et douze ou quinze ans après, l'alliance de la Prusse avec l'Angleterre sera rompue, et une escadre britannique viendra bombarder Anvers. Voir ce que nous avons dit plus haut des probabilités relatives à l'avenir commercial de Trieste et de Venise, — sans oublier qu'Anvers, dans des circonstances données, peut être autre chose qu'un port marchand..

Digitized by Google

bitudes d'une feuille périodique, il est très-difficile à la critique la plus loyale et la plus exacte de rencontrer toutes les parties d'une argumentation à la fois abondante et pressée : et nous ne voudrions pas nous exposer au soupçon d'avoir volontairement omis ce qu'il nous eût paru mal aisé de réfuter. Mais nous espérons n'avoir pas encouru ce reproche : et nous aimons à croire qu'aucune supposition désavantageuse n'affaiblira d'avance les observations que nous allons présenter.

Ce n'est pas sous le point de vue *moral* que nous examinerons un système qui tend non seulement à nous détacher de la France, mais à nous mettre vis-à-vis d'elle en état d'hostilité directe. Pousser la simplicité jusque-là, ce serait proclamer notre entière inaptitude à traiter des questions de haute politique, et surtout de politique internationale. Nous savons bien que MM. Jouy et Joseph Droz, honnêtes gens qui pourtant ne manquent pas d'esprit, ont écrit des choses très-édifiantes sur *la Morale appliquée à la Politique*, mais nous savons aussi que leur méthode d'application n'a obtenu que ce qu'on appelle un *succès d'estime*, et que des ouvrages de ce genre, non plus que les touchantes rêveries de Fénélon, ne constituent guère la jurisprudence des hommes *pratiques*. Cela, sans doute, n'est pas tout à fait nouveau. A l'époque de la décadence romaine, les hommes de cette catégorie se mettaient peu en souci du *fas* et du *nefas* : aussi ceux qui tenaient encore quelque compte de ces antiques balivernes étaient-ils, au dire d'un historien d'assez grand poids, regardés comme n'étant pas à la hauteur du siècle (1). Nous ne voulons pas instruire ici le procès de l'âge contemporain : à certains égards, il y en a eu de pires. Mais il est permis de dire, sans attaquer personne, que les règles du juste et de l'injuste sont fort oblitérées de nos jours, excepté chez les étudiants de sixième qui traduisent l'*Epitome* ou le *De Viris*, qui, parvenus en *rhétorique*, ne songent plus beaucoup à ces règles, et les oublient totalement lorsque lancés dans le monde des vivans et des réalités, ils deviennent surnuméraires dans une administration ou apprentis journalistes. Ceci ne s'adresse point, comme des malins

(1) *Corrumpere et corrumpi*, *sæculum vocatur*. (Tac., *Germ.*, XIX.)

Digitized by Google

pourraient feindre de le croire, particulièrement aux dépositaires du pouvoir et aux sommités sociales : les populations entières sont imprégnées de cet esprit dont nul, à vrai dire, n'ignore l'existence, mais que très-peu de gens s'avisent de signaler, ce qui pourtant expliquerait bien des choses. Ce n'est pas qu'on ait renoncé à parler de *droit*, de *justice*, et d'*indépendance des peuples;* la tribune et la presse y perdraient trop de mouvements oratoires et de périodes retentissantes : mais les vérités ne sont plus absolues, et, de même qu'en théologie, il y a des cas réservés. Tel Anglais, qui raconte avec emphase comme quoi ses compatriotes canonnent les Chinois pour leur faire acheter du poison, se déchaîne contre les ambitieuses conquêtes de la France en Afrique; tel Français, qui s'indigne de voir *la nationalité arabe* outragée en Syrie, dans la personne du colonel Selves (1), par une expédition Austro-Britannique, trouve très-simple et très-légitime que l'on soumette les Arabes autochthones des environs de l'Atlas au régime des *razias*, ces enlèvements de troupeaux dont on ne rencontrait plus de traces que dans les chants guerriers des anciens Slaves et les traditions des clans écossais. Les Russes sont plus discrets, et pour cause : mais ils ont aussi du patriotisme à leur manière, et sans doute il en est plus d'un qui, en se récriant contre l'esprit envahisseur de la France et de l'Angleterre, applaudit aux efforts tentés par son maître pour asservir les pauvres et belliqueuses peuplades de la Circassie. Et ce n'est pas seulement en Europe qu'existent ces préventions d'un *nationalisme* égoïste, nécessairement injuste et passionné : sur l'autre rive de l'Atlantique, dans ces États-Unis où M. J. G. trouve les habitudes d'une liberté *calme et noble* (2),

(1) Soliman-Pacha.

(2) L'auteur paraît avoir oublié les scènes de désordre qui ont tant de fois, depuis quelques années, non-seulement troublé, mais ensanglanté les séances de la législature américaine, et qui, par leur sauvage violence, n'ont d'analogue ni dans les débats de la Convention, ni dans les luttes orageuses des anciennes Diètes de Pologne. D'après les rapports des feuilles indigènes, on y a vu, non pas une fois, mais plusieurs, des députés employer le couteau comme moyen de réfutation. On sait d'ailleurs qu'en ce pays d'ochlocratie,



Digitized by Google

l'extermination de la race rouge, c'est-à-dire des anciens propriétaires du sol, est une idée fixe, fondamentale, et systématiquement arrêtée dans l'esprit du dernier prolétaire comme dans celui du planteur le plus opulent. Afin d'arriver à ce but national, si nous en croyons des rapports plus récents, on dresse des chiens à la chasse des aborigènes; ce qui n'empêche pas les faiseurs de manuels historiques pour les écoles de New-York et de Charlestown de s'élever contre les cruautés commises, au XVI^e siècle, par les compagnons de Cortez et de Pizarre sur les Indiens du Mexique et du Pérou. Ce n'est donc pas encore là qu'il faut aller chercher la modération, l'équité, le respect pour le droit des gens. Où les trouvera-t-on ? Chez les peuples faibles, qui ne peuvent être ni guerroyeurs ni conquérants.

Voilà pourquoi — et ici encore nous prions le lecteur d'excuser cette longue déviation, — voilà pourquoi, au sujet de l'alliance française ou allemande, nous ne traitons pas la question de *moralité*, c'est-à-dire de gratitude et de générosité. Reste la question d'*utilité* : voyons.

L'auteur paraît croire que dans une lutte entre la France et les puissances alliées, les probabilités de succès seraient en faveur de ces dernières. Nous le croyons aussi : et, ce que l'on peut regarder comme très-déplorable, ces probabilités s'accroissent beaucoup, si, suivant l'expression d'un homme d'état français, qui en cela exprimait un vœu autant qu'une prévision, la guerre, du côté de la France, est *monarchique* et *régulière*, au lieu d'être propagandiste et révolutionnaire. Dans ce dernier cas, une nation ardente et nombreuse, usant de cette vigueur momentanée que donne la fièvre, et ne reculant devant l'emploi d'aucun moyen pour détruire ses ennemis, pourrait, quoique cela nous semble maintenant assez douteux, justifier encore cet adage d'un de ses terribles publicistes : *On ne va jamais si loin que lorsqu'on ne sait*

---

les presses des journalistes ont été fréquemment brisées et même leurs maisons démolies, par suite d'articles publiés pour ou contre les banques, pour ou contre l'émancipation des noirs, sans que ces excès fussent réprimés, selon l'esprit du parti qui dominait telle ou telle localité.

Digitized by Google

*pas où on en* (1); dans l'autre, réduite à son état normal, n'agissant qu'avec ordre et par ordre, dans une sphère nécessairement limitée, et connaissant la mesure de ses ressources, également connue de ses adversaires, elle ne peut guère, sans alliés, lutter longtemps avec avantage, peut-être même avec égalité, contre une coalition prévoyante et opiniâtre, qui dispose souverainement de forces immenses. Dans cette hypothèse, la question se résume ou même se résout par ce mot brutal et impie, mais trop fréquemment sanctionné par l'expérience : « Dieu est pour les gros bataillons. » C'est toujours la France, c'est-à-dire un pays riche, fertile et industrieux, habité par une population active et valeureuse de trente-trois millions d'individus, savamment organisé, régi par des hommes habiles, et très-puissant par son unité, quand les partis n'en troublent pas le mécanisme; c'est la France, administrée avec intelligence, vigueur et promptitude, mais dépourvue de cette ferveur et de cette exaltation, qui, comme la foi religieuse, transportent les montagnes; c'est la France moins l'enthousiasme de 92 et moins le génie de Napoléon. Dans cette supposition, s'allier aux souverains ennemis de la France serait en effet le parti le plus prudent, puisque ce parti semble, en définitive, devoir être celui du plus fort.

Mais il s'en faut de beaucoup que les deux branches de cette alternative aient une importance égale : car, si la cause de l'ordre établi triomphe en France, il n'y aura pas de guerre, si toutefois il en était autrement? Si le parti qui s'intitule *radical* s'emparait de la direction des affaires?....

A aucun prix, et quelque régime qui s'établisse en France, nous ne voulons de la *réunion* : nous repoussons, de toute notre énergie de citoyen, cette déchéance comme aussi désastreuse que flétrissante; et nous insistons sur ces deux termes, dont nous avons pesé la valeur. Mais nous ne croyons pas que même dans l'effrayante hypothèse dont il vient d'être parlé, la réunion fût une conséquence inévitable et prochaine du changement opéré dans la politique intérieure. Il n'est pas démontré qu'alors le pouvoir dût nécessairement tomber aux mains de quelques frénétiques,

(1) Maximilien Robespierre.

Digitized by Google

ou du moins qu'il y demeurât longtemps. Ce qui a rendu si redoutables les gouvernants républicains de 1792 — 95, c'est qu'ils étaient presque tous des hommes *à convictions* : où sont-elles en 1840? Ceux qui maintenant, orateurs ou journalistes, font de ces mots, « frontières du Rhin, » un tambour pour battre la charge, moins contre l'étranger que contre leur propre gouvernement, sont généralement des hommes qui sentent peu, qui calculent beaucoup, qui font de l'indignation à froid pour soulever les masses dans une circonstance donnée, mais qui, étant aussi pour la plupart des hommes *pratiques*, une fois investis de la puissance (et ces habiles seuls pourraient s'y maintenir), démêleraient aisément cette vérité, qu'aujourd'hui peut-être eux-mêmes n'aperçoivent pas, et qu'à coup sûr ils déguisent aux autres : — c'est qu'en s'incorporant la Belgique par l'emploi de la force, — et elle n'y parviendrait pas autrement, — la France renonce à quatre millions d'amis et d'auxiliaires pour la périlleuse gloriole d'enfermer dans ses limites, un moment élargies, quatre millions d'ennemis secrets ou déclarés, qui à la première occasion, et il ne tarderait pas à s'en présenter, s'uniraient contre elle à ses adversaires, cette fois avec toute la chaleur du ressentiment. La Belgique autrichienne put, non sans de vives répugnances, accepter sa réunion à la France; la Belgique de 1815 aurait pu, dans un de ces moments d'humeur qui conseillent aussi mal les peuples que les individus, s'y prêter par rancune contre ses gouvernants hollandais; la Belgique de 1830, la Belgique devenue belge, sait ce qu'elle possède présentement, et entrevoit assez clairement ce que lui vaudrait une réunion à la France. Beaucoup de Français éclairés connaissent cet état des esprits; il en est qui l'avouent, et quelques-uns même qui le publient. Assurément ces considérations sont fort indifférentes à cette tourbe d'aventuriers sans conscience et sans véritable patrie, comme il en existe partout, qui dans ce grand fait politique ne verraient que l'occasion désirée d'une mission temporaire, mais lucrative, et l'exploitation provisoire d'une recette ou d'une sous-préfecture. Toutefois il est en France beaucoup d'hommes tout différents de ceux-là : et quoique, nous le répétons, là comme ailleurs le *sentiment* soit devenu chose rare, nous honorons assez ce grand peuple pour croire que

Digitized by Google

la majorité de ses enfants ne voudrait pas payer l'alliance par la conquête et des services par une trahison.

Ce ne sont là, nous l'avouerons, que des espérances; et le sentiment qui les inspire n'est peut-être pas exempt de cette confiance que nous-mêmes reprochions tout-à-l'heure aux publicistes dont l'excessive sécurité nous semblait si dangereuse. Mais la voie opposée offre-t-elle des chances plus rassurantes? C'est ce que pense M. J. G., et ce que nous ne pensons pas.

Quant à la *restauration* (puisqu'il faut bien, pour le suivre, nous familiariser comme lui avec ces mots difficiles à écrire et avec les idées au moins insolites qu'ils représentent), l'écrivain observe avec raison que l'abdication de l'ancien monarque des Pays-Bas a fait disparaître l'une des principales causes de la répulsion que l'immense majorité des Belges éprouvait pour le rétablissement de l'état de choses détruit en 1830 : destruction que la Hollande elle-même a virtuellement sanctionnée, en réclamant une grande partie des améliorations que la Belgique avait longtemps, mais vainement sollicitées, et qu'elle fut forcée de conquérir. On peut ajouter que jusqu'ici les actes du nouveau gouvernement sont généralement empreints d'un caractère libéral et progressif qui prouve qu'aujourd'hui, chez nos voisins du nord, le pouvoir reconnait et accepte les nécessités de l'époque. Nous concevons donc, sous ce point de vue, que l'auteur accueille sans trop de répugnance l'idée du renouvellement de cette reliure politique, surtout en lui donnant pour base la *séparation administrative* (et sans doute *parlementaire*), qu'en août et septembre 1830 la Commission réunie dans l'hôtel-de-ville de Bruxelles se bornait d'abord à demander. Mais, bien que le temps et la réflexion aient fort amorti l'ardente inimitié qui durant quelques années divisa les deux peuples, il existe encore au fond de bien des cœurs une méfiance réciproque, et peut-être même, dans les intérêts, une opposition inhérente à la nature des choses, deux faits presque également contraires aux résultats favorables que semblerait d'ailleurs offrir l'association des Belges et des Bataves, descendance collatérale de la vieille race germanique, et dont chaque branche, comme le dit l'auteur, est riche de ses éléments propres et divers. Nous aussi, lors de la formation du royaume des Pays-

Digitized by Google

Bas, nous avions accueilli comme éminemment heureuse une combinaison qui devait réunir à leur embouchure les deux grandes sources de prospérité, le commerce et l'agriculture. Mais des tiraillements multipliés, suivis enfin d'une violente rupture, ont détruit cette illusion : et quoique, dans le nouveau système dont il s'agit, les causes de collision ne dussent être ni aussi nombreuses ni aussi graves, l'exemple même cité par l'auteur, celui de la Suède et de la Norwège, démontre assez combien il faut de temps et d'efforts intelligents pour établir une harmonie réelle entre deux populations plus ou moins arbitrairement soudées l'une à l'autre : car on sait que sur des questions d'une haute importance, Christiania s'est souvent trouvée en désaccord avec Stockholm.

Au surplus, il nous paraît assez oiseux de débattre cette hypothèse, dont nous regardons la réalisation comme la moins vraisemblable de toutes. Il est à peu près démontré qu'aujourd'hui, en Hollande comme en Belgique, la très-grande majorité des citoyens est contraire à une réunion : ce qui fait honneur au bon sens des deux peuples. « Les restaurations, a dit un homme d'état, sont les pires révolutions. » Et cela se conçoit, car toute restauration est rancunière, sinon chez les gouvernements, du moins chez les individus : or, rien n'est plus vivace, plus haineux, plus impitoyable que les griefs personnels et les revanches d'homme à homme. Voilà pourquoi, en politique, ce qui est restauré ne dure pas longtemps.

Passons à l'autre alternative, encore plus étourdissante : — « l'incorporation totale ou partielle de la Belgique à la monarchie prussienne. »

L'écrivain reconnaît avec franchise que ces mots : *devenir Prussiens*, ne sont pas caressants pour une oreille belge : et en retour de cette concession, nous conviendrons avec lui qu'une antipathie aussi prononcée aurait quelque chose de puéril, si elle naissait uniquement du souvenir des logements militaires de 1814; à quoi il eût pu ajouter la roideur des *hauptmanner*, le goût exorbitant des sous-officiers brandebourgeois pour les spectacles (1) et les estomacs sans fond de la landwehr. Ces inci-

(1) Il est superflu de rappeler à bien des gens, mais non pas inutile d'ap-

Digitized by Google

dents, du reste très-désagréables, sont, avec quelque différence dans la forme, les accompagnements obligés de toute invasion : et les hommes réfléchis doivent fonder leurs répugnances sur des motifs d'une nature plus permanente. M. J. G. fait de l'administration prussienne, de l'intégrité des fonctionnaires, de l'ordre et de l'économie qui règnent dans la direction et la gestion des affaires publiques, un éloge que nous croyons d'autant plus mérité, qu'il s'accorde avec ce que nous avons souvent entendu dire par les voyageurs désintéressés qui ont visité ce pays. Nous ne contesterons pas davantage ce que l'auteur dit des lumières de ce gouvernement, assez manifestées par ses efforts persévérants pour la propagation et le perfectionnement de l'instruction publique. Nous admettons même que l'on n'ait plus à craindre le retour des actes d'intolérance religieuse qui devaient être un sujet d'alarmes pour le catholicisme, et que M. J. G. attribue avec vraisemblance au mysticisme exalté du roi défunt. Mais nous ne pouvons nous associer également à la confiance qu'il semble avoir dans les vues libérales de l'autorité suprême, à laquelle il attribue le dessein d'une *émancipation politique*. Les réformes déjà opérées, et dont quelques-unes en effet on été dictées par un esprit de sagesse et de justice, lui semblent annoncer l'avènement plus ou moins prochain du régime représentatif. Voilà ce que nous ne pouvons croire, et l'on va voir, dans un instant, sur quoi se fonde notre incrédulité.

« Quand l'Allemagne, continue l'auteur, accablée sous le joug »français, appela tous ses enfants à le briser par les armes, la »liberté politique lui a été formellement promise, et le sang »versé pour l'indépendance de la patrie dans les plaines de »Lutzen, de Bautzen et de Leipzick commande impérieusement »l'accomplissement de cette promesse. Déjà les rois de Saxe, de »Wurtemberg et de Bavière, les ducs de Bade et de Saxe-Weimar »ont tenu parole. La Prusse ne doit pas, ne peut pas manquer de

---

prendre à quelques autres, que dans le vocabulaire des conquérants d'alors, tout cesser dans une maison s'appelait *faire spectacle*.

Digitized by Google

» la tenir ; et si l'entière exécution se fait attendre encore, il faut » l'attribuer surtout aux agitations continuelles de cette liberté » française qui tient toute l'Europe en suspens, et qui finirait par » rendre problématiques les bienfaits de la vraie liberté. »

Nous n'examinerons pas ici ce que sont réellement ces libertés nominales des États de la confédération du Rhin, si soigneusement surveillées et si bien écourtées au besoin par la sérénissime Diète de Francfort ; et nous ne rappellerons même pas comment furent accueillies les réclamations des Hanovriens contre les actes d'un monarque chez qui la manie de l'absolutisme est parvenue à l'état d'affection cérébrale. Ne parlons que de la Prusse. *La liberté politique lui fut promise*, il est vrai, aux jours du péril et de la nécessité. Mais n'en serait-il pas de ces promesses comme des *traités*, dont M. J. G. a si bien défini la valeur ? Et si les agitations de la France retardent seules l'accomplissement de cet engagement solennel, ce motif ou ce prétexte existait-il durant la période qui s'est écoulée du commencement de 1816 jusqu'au milieu de 1830 ? Alors même que la France, vaincue à Waterloo, et contenue par quatre cent mille baïonnettes étrangères, gardait le silence de la stupeur, ne fut-ce pas dans les cachots de Spandau et de Kœnigsberg que les guerriers du *Tugend-Bund* allèrent cicatriser leurs blessures encore saignantes, et que le vieux Jahn put reposer cette voix qui s'était fatiguée à convoquer au grand combat teutonique la jeunesse des universités ?

Ceci nous amène à des considérations générales, applicables non-seulement à l'incorporation hypothétique de la Belgique au royaume de Prusse (*quod Dii avertant*), mais au sort, assuré, selon nous, que notre pays aurait à subir si la guerre européenne venait à s'engager, et que la France succombât.

La haute aristocratie, cette puissance collective qui gouverne en réalité la plus grande partie de l'Europe, éprouve une haine naturelle, nécessaire, prédestinée, inextinguible pour cette autre puissance qui s'appelle *Esprit de réforme*. Cet esprit ne s'étant jamais manifesté d'une manière plus éclatante et avec plus d'étendue que dans la révolution française, celle ci est devenue pour l'autre puissance le constant objet d'une inimitié ardente et à peu près exclusive : inimitié mutuelle, et qui semble ne devoir cesser que

Digitized by Google

par la mort d'une des deux antagonistes. Ce n'est pas, comme quelques-uns paraissent encore le croire, aux actes, aux égarements, aux excès même de cette révolution qu'en veut son implacable ennemie : c'est au principe théorique et fondamental, au germe primitif, à l'idée-mère, à l'origine la plus abstraite et la plus spéculative de ce grand changement politique. Dans d'autres classes, les hommes éclairés et justes, quelle que soit d'ailleurs leur opinion sur divers points, s'accordent à condamner les fautes et à détester les crimes qui ont souillé la liberté française : ce sont des fruits empoisonnés qu'ils voudraient pouvoir arracher de l'arbre, comme altérant sa vigueur et sa beauté. Pour l'oligarchie régnante, c'est l'arbre entier qu'il faut déraciner et jeter au feu. Ce qui le prouve évidemment, c'est qu'un instinct sûr et subtil l'a toujours guidée dans le choix des objets personnels de sa haine. Ce n'est ni Marat ni Collot-d'Herbois que le torysme proscrivait par la bouche de Windham : c'étaient Bailly, traîné au supplice par l'anarchie pour avoir fait respecter les lois, et La Fayette, contraint à s'exiler pour dérober sa tête aux furieux qui souillaient la cause qu'il avait noblement servie. Et cette distinction de la haine était très-logique : car ces deux hommes, qui avaient voulu l'ordre véritable avec la vraie liberté, ennoblissaient le principe qu'on voulait déshonorer, en attendant qu'on pût l'anéantir. On y a travaillé pendant un quart de siècle, avec une persévérance que rien n'a pu rebuter, et qui, — quels qu'en fussent d'ailleurs la source et le but, — est admirable par son énergie. Ce qu'on détestait surtout dans Napoléon, ce n'était pas le conquérant ambitieux et spoliateur : — on lui aurait pardonné tout cela s'il eût été roi légitime : — c'était l'enfant de la révolution, le soldat parvenu au trône sans autres titres que son génie et la volonté du peuple. Ce sentiment se retrouve à d'autres époques; car il est impérissable, comme tout ce qui tient à l'essence des choses. Charles-Quint, ce superbe et inflexible oppresseur des princes allemands, n'en était pas exécré comme le fut depuis Fréderic II, mis avec tant de fureur au ban de l'Empire : car ce vainqueur de Molwitz, de Rosbach et de Zonnersdorf n'était, à le bien prendre, que le fils d'un électeur de Brandebourg (*). Mais, après tout, c'était là le triomphe

(*) Voir les Mémoires de la guerre de sept ans.

Digitized by Google

d'un fait, et non pas d'un principe. Ce fait avait vaincu le droit, mais sans en usurper le titre. Il pouvait donc être accepté comme un accident fâcheux, mais isolé, qui n'entraînait pas nécessairement la conséquence du retour d'accidents identiques. Il n'en est pas ainsi des révolutions fondées sur le théorème de la souveraineté populaire. Celles-ci se prétendent légitimes, et veulent même que cette légitimité, vu sa source, soit la seule véritable. Si les actes qui en dérivent se produisent avec une force jugée irrésistible, l'autre légitimité se range d'abord pour leur laisser passage, tout en protestant intérieurement contre ce succès sacrilége, et en se réservant les chances de l'avenir. Mais tout le mal est dans le germe, et c'est ce germe qui tôt ou tard doit être extirpé. On poursuit donc les idées, plus encore que leurs résultats matériels, et avec raison : car ceux-ci sont appréciables et limités, tandis que la puissance des premières est insaisissable et indéfinie. Or, la France n'est pas seulement une grande officine d'idées, c'est aussi le pays où elles restent le moins longtemps à l'état de théorie, où elles revêtent le plus promptement un corps et prennent une substance. La Belgique est naturellement attirée jusqu'à certain point, et sous certains rapports, dans la sphère d'activité de la France, donc elle a aujourd'hui les principales institutions, mais avec un caractère plus réellement libéral, et partant plus dangereux. Peu importe que chez nous cette similitude politique n'ait pas produit les mêmes effets, que le flegme du tempérament national, qui a sitôt amorti, dans nos contrées, les ardeurs révolutionnaires, doive pleinement rassurer les maîtres des États voisins, et que les proportions statistiques du pays le rendent inhabile à tenter des conquêtes, comme ses habitudes calmes et régulières l'éloignent de tout esprit de propagande. La Suisse, placée à peu près dans les mêmes conditions sociales, et moins menaçante encore par sa population peu nombreuse et l'exiguïté de ses ressources financières, n'a-t-elle pas eu à lutter contre les intrigues sans cesse renaissantes de la diplomatie, dès le jour et sur tous les points où la démocratie est sortie victorieuse de sa lutte contre le vieux patriciat? On n'avait cependant pas à craindre de voir les bataillons de Zurich et de Schaffouse envahir l'Allemagne, le contingent du Tésin faire une irruption en Italie,

Digitized by Google

ou les milices genevoises tenter de ravir la Savoie au monarque du Piémont. Il ne s'agissait là que de modifications apportées, et généralement d'une manière fort pacifique, au régime intérieur : mais des idées de progrès, et par conséquent d'innovation, avaient enfanté ces changements, et c'en était assez pour les rendre odieux et redoutables aux pontifes de l'immutabilité. Il en a été de même pour l'Espagne, corps, il est vrai, bien autrement vigoureux, malgré l'épuisement où l'ont jeté les convulsions au milieu desquelles il se débat depuis si longtemps, mais qui, placé par la nature à l'une des extrémités les plus reculées de l'Europe, ne peut exercer d'influence contagieuse sur les contrées où siége le quartier-général de l'absolutisme. Nul, à Vienne ou à Berlin, ne craignait de voir les soldats d'O'Donnell débarquer à Gênes, ou ceux de Riégo à Dantzig : mais là aussi la pensée était en travail : il fallait la faire avorter au plus vite, et ce fut la France, mère féconde des pensées, qu'on chargea du soin de cet infanticide. Depuis, c'est Carlos qu'on a soutenu clandestinement contre Christine, non par intérêt pour ce prétendant sans intelligence et sans courage, mais parce qu'il représentait le passé dans toute sa beauté absolue, la royauté sans lumières et sans force réelle, mais aussi sans balance et sans contrôle, aveugle volontaire, et libre de se perdre à son gré ; — *El rey neto !* Tel est l'organisme de la grande aristocratie européenne, l'esprit héréditaire qui l'anime, le souffle qui la vivifie et qu'elle n'exhalera qu'en mourant. Cet esprit n'est pas toujours cruel, mais il n'oublie rien : et les canons belges tournés demain contre la France, si cela pouvait arriver, ne feraient pas taire en lui le souvenir des pavés belges de 1830.

Conclusion : La Belgique *neutre*, envahie par les puissances alliées, court le risque presque assuré de perdre son indépendance, si ces puissances triomphent. En s'alliant à la coalition, elle ne fait que hâter cette catastrophe.

« Mais ce n'est-là, dira-t-on peut-être, qu'une opinion négative. Vous ne croyez pas plus à la neutralité que l'auteur de la brochure; vous voyez dans l'alliance avec les rois coalisés la ruine inévitable, sinon de la nationalité belge, au moins des institutions qui font sa force et sa prospérité. — C'est donc, en définitive, l'alliance française que vous conseillez à votre pays ? »

Digitized by Google

D'après notre conviction personnelle, la réponse doit être affirmative. Elle le sera sans détour et sans ambiguïté, parce qu'ici surtout il faut de la franchise ; sans embarras et sans précautions oratoires, parce que ne voyant pas du même œil que l'auteur les destins réservés à la France, nous ne devons pas non plus voir dans une alliance éventuelle avec ce pays, un suicide politique commis par le nôtre. M. J. G. envisage l'avenir de la nation française sous l'aspect le plus décourageant : il croit au triomphe définitif et prochain des mauvaises passions et à l'avènement de l'anarchie. Nous n'y croyons pas, attendu qu'il existe, pour combattre ces passions fougueuses et désordonnées, non pas des idées de modération et des sentiments d'équité, — barrière sans doute frêle et impuissante, — mais d'autres passions tout aussi fortes, qui s'appellent ou plutôt qu'il faut appeler des *intérêts*. Si ceux qui ne possèdent pas veulent acquérir, n'importe comment, ceux qui possèdent veulent conserver, à quelque prix que ce soit. Toute la situation est là. Et depuis dix ans, la victoire est toujours restée aux *conservateurs:* nous ne voyons pas de motifs plausibles pour qu'il cesse d'en être ainsi. Les uns ont pour eux la violence, les autres la corruption : la partie est au moins égale. On achète les plus dangereux de ses antagonistes, qui dès-lors deviennent de précieux auxiliaires, et on s'en sert pour dompter le reste, précisément d'après la méthode employée, contre une autre classe de perturbateurs, dans les bureaux de la rue de Jérusalem. Ce fait, démontré par d'illustres et nombreuses apostasies, n'est-il pas rassurant pour le maintien de l'ordre? Dans des temps novateurs et progressifs comme ceux où nous vivons, il ne s'agit plus d'opposer les vertus aux vices, — on aurait de la peine à recruter son armée, — mais d'opposer des vices bien enrégimentés, bien disciplinés, et surtout soldés exactement, aux vices insubordonnés et dépourvus d'une organisation régulière. Montesquieu, il y a près d'un siècle, avait placé dans *l'honneur* le principe des monarchies tempérées et dans *la vertu* celui des républiques : aujourd'hui, relativement à certaines républiques et à certaines monarchies, l'un de ces axiômes est exactement aussi vrai que l'autre. Mais dans le naufrage général des principes, puisque principes il y a, nous en savons un qui a surnagé, c'est celui de la *propriété :* et naturel-

Digitized by Google

lement il se range du côté des conservateurs. C'est beaucoup, et en fait d'alliances, en voilà une sur laquelle on peut compter.

Nous voudrions, s'il n'était bientôt temps d'en finir, faire connaître à nos lecteurs quelques traits du tableau qu'offre M. J. G. de l'état présent de la France : tableau généralement fidèle, riche en couleurs et d'une telle étendue que nous l'appellerions un magnifique hors-d'œuvre, s'il ne devait contribuer à rendre de plus en plus effrayante aux yeux des Belges l'idée de s'unir aux destinées d'un pays qui tombe en dissolution. Nous regrettons surtout de ne pouvoir lui emprunter le résumé des œuvres ou des manœuvres politiques de M. Thiers : car ce morceau est pensé comme il est écrit, avec une supériorité remarquable. Nous ne croyons pas qu'il soit possible de mieux comprendre et de mieux apprécier cet homme plus adroit qu'habile, plus obstiné que ferme, souple et sinueux par nature, quelquefois audacieux par ostentation ou simplement par boutade; point orateur, et ne pouvant guère l'être, du moins dans le sens de Quintilien et de Vauvenargues (*), mais rhéteur prodigieusement disert, dont la parole abondante et prismatique, souvent ardente comme si elle exprimait un sentiment ou une conviction, éblouit ses adversaires et fascine ses partisans; personnage multiple et complexe, dans lequel il y a du Wilkes et du Mazarin, mais surtout de ce dernier, à qui un ministre espagnol reprochait un grand défaut en politique, celui de vouloir *toujours* tromper; un peu despote, un peu factieux, fait pour monter très-haut, et peut-être pour s'y maintenir, si la chose était possible aujourd'hui, et surtout si la hardiesse de son esprit s'étendait jusqu'à son caractère. Ses vœux parurent un moment réalisés : on le vit, hissé sur le pavois populaire, « se dresser de toute sa hauteur (étrange et pittoresque » antithèse) pour se donner l'air de dominer l'Europe. » Il était, du reste, fondé à le croire : car les monarques étrangers l'honoraient de leurs craintes, et intriguaient de leur côté pour l'écarter des affaires. L'écrivain passe ensuite à M. Guizot : et quoiqu'il s'agisse ici d'une renommée plus sérieuse, il caractérise avec une juste sévérité la conduite de cet homme d'état lors de la coalition

(*) *Les grandes pensées viennent du cœur.*

Digitized by Google

qui renversa le ministère Molé. Cette dernière physionomie est toutefois plus saisissable que l'autre, et plus facile à préciser. M. Guizot, selon nous, est le Phocion de la moderne Athènes, quant à la solidité de la pensée, à l'opiniâtreté froide, à l'austérité du langage et peut-être des mœurs privées : il ne manque au parallèle que le désintéressement politique, la première vertu du citoyen.

— Mais pendant que nous écrivions, les événements ont marché, comme ils marchent communément de nos jours, avec une rapidité télégraphique, et les changements qu'ils ont amenés paraissent devoir simplifier bien des questions, en dissipant bien des alarmes. Le grand problème d'Orient, qui menaçait d'embraser l'Occident, ce problème est résolu, par des moyens semblables à ceux que jadis, dans les mêmes contrées, un roi de Macédoine employa pour défaire un nœud qui ne semblait pas moins inextricable. Le colosse imposant de la puissance égyptienne s'est écroulé aux premières atteintes de quelques vaisseaux anglais et autrichiens, de quelques milliers de Turcs et de Druses guidés par un faible détachement de soldats européens, comme ces géants fantastiques des poésies d'Ossian, dont les corps aériens se dissolvaient en brouillards dès qu'un guerrier les touchait de son épée. La civilisation britannique a brûlé les ports du civilisateur de l'Asie, et le vice-roi conquérant, qui naguère pouvait espérer de ceindre dans Constantinople le cimeterre d'Amurat et de Soliman-le-Magnifique, n'est plus qu'un pacha gracié, redevable à la générosité calculée de ses vainqueurs, du droit équivoque de transmettre à ses héritiers un État échancré par la guerre et appauvri par son maître lui-même. Ce fait accompli par la coalition et accepté par la France, ou du moins par son gouvernement, a détruit les chances les plus prochaines de la grande collision qu'on avait à craindre, et enlevé à la partie belliqueuse de l'opposition un de ses arguments les plus creux, et par là même les plus sonores. Toutefois une espérance lui restait : car une autre source allait s'ouvrir à ses colères, source aussi abondante en souvenirs amers que celle-ci l'avait été en menaces prophétiques. La translation des restes de Napoléon, imaginée par des ministres comme moyen d'excitation populaire, et qu'ils avaient pu, dans cet es-

Digitized by Google

prit vindicatif qui anime quelquefois les moribonds, léguer comme un embarras à leurs successeurs, est, par le fait, devenu pour ceux-ci l'occasion d'une épreuve dont le résultat a dû les satisfaire. Le retour de cette grande dépouille, si ardemment désiré par les uns, si redouté par d'autres, n'a été pour le plus grand nombre qu'un pompeux spectacle, où les décorations et les comparses sont entrés pour beaucoup dans le succès. Ce lointain magique de Ste Hélène agrandissait encore l'image du soldat empereur, en supposant que l'imagination même pût ajouter quelque chose à cette stature héroïque. Maintenant cette perspective sérienne a disparu. Après avoir épuisé les regards d'une foule plus curieuse qu'émue, le colosse a été déposé dans un vaste et solide mausolée, pour y reposer sous des voûtes élevées par le plus hautain des rois légitimes de la France, parmi les guerriers qui servirent docilement ces rois. On l'a scellé pour l'éternité dans cette nouvelle et magnifique prison : il n'en sortira plus. Napoléon Bonaparte est mort tout entier, et il est pénible de songer que la burlesque tentative d'un fou présomptueux qui s'est cru son continuateur, a failli profaner ses secondes funérailles.

Le péril est donc ajourné. A-t-il disparu? Nous n'osons le croire. Ce que nous avons dit plus haut prouve assez que dans notre opinion, les causes fondamentales d'une lutte future entre les représentants du passé et les missionnaires de l'avenir subsistent dans toute leur puissance. Ces deux principes, même dans les chances le plus rassurantes, continueront de s'observer, de se mesurer, et de gronder sourdement l'un contre l'autre. Mais le parti du *présent*, parti nombreux et circonspect, composé en général d'hommes nouveaux qui se sont fait une position commode et veulent la rendre durable, s'interpose comme une bourre élastique entre ces principes rigides, et ne cesse d'amortir des chocs trop dangereux pour lui-même. Ce parti est celui du *juste milieu*, formule que M. J. G. s'attache à réhabiliter. Nous croyons que ce n'est pas la *chose* qu'on a censurée et honnie, car c'eût été s'en prendre à l'une des maximes les plus antiques et les plus avérées de la sagesse humaine ; ce n'est pas même à ces deux mots qu'on a fait la guerre, mais à leur application plus ou moins fautive : car souvent ce *juste milieu* n'a été ni milieu ni juste. Mais, à l'instar

Digitized by Google

de ces substances désignées sous le nom d'*anti-attrition*, il a empêché que la machine sociale ne fût détraquée par le frottement continuel de ses rouages; et, quels qu'aient été d'ailleurs ses motifs et ses moyens, il a peut-être sauvé le pays d'une entière décomposition.

Le danger, nous le redisons avec quelque confiance, semble donc être retardé. Les éléments de cette conflagration universelle, dont l'époque, suivant l'assertion d'un journal, n'était plus qu'*une question de température*, tendent à se rasseoir et à se calmer. Ceux que, des deux parts, leur instinct pousserait à la guerre, sont retenus par une crainte très-rationnelle : car tous savent quel enjeu ils auraient à mettre dans cette terrible partie. Il nous est donc permis d'espérer du repos durant deux ou trois années. Trois ans! c'est beaucoup dans un temps où les gouvernements, les peuples, et souvent les individus vivent au jour le jour : et qui sait quels changements cette période peut amener dans les hommes et dans les choses ?

Nous terminons ici ce travail, presque aussi volumineux que celui qui en a été l'occasion. L'étendue et l'importance de la matière nous serviraient d'excuse, quand nous n'en trouverions pas une autre dans l'écrit si substantiel et si raisonné dont nous avons fait l'examen. Il est difficile d'être court, en appréciant, quelquefois pour les combattre, les doctrines d'un écrivain dont chaque ligne, pour ainsi dire, renferme une pensée, et souvent une pensée féconde. Nous ne croyons pas, il s'en faut de beaucoup, là même où notre sentiment différait le plus du sien, l'avoir réfuté en tout point; et peut-être, à notre insu, avons-nous exprimé comme conviction ce qui n'était que sympathie. Quoi qu'il en soit, les vues générales et l'ensemble de l'argumentation décèlent dans l'auteur de cette brochure un publiciste distingué. Quant au style, nous n'en dirons rien : nous avons cité.

T.

Digitized by Google

## PUBLICATIONS NATIONALES. — VOYAGES.

# ADIEUX A ROME.

[Suite et fin. Voyez la livraison d'octobre 1840 (*).]

. . . . . .

Cet édifice, c'est le Capitole.

Oui, le Capitole, mais renové, dénaturé, tronqué, décoloré, destitué à jamais de son antique caractère! Demandez au colosse les insignes de sa grandeur passée, c'est à peine si vous reconnaîtrez encore, sur sa robe sacerdotale, un lambeau de la pourpre romaine ou quelque chose de la broderie du moyen âge. Il y a là un musée dans lequel Rémus et Romulus revivent encore, mais sous le pinceau de notre grand Rubens. On y couronne les improvisateurs italiens, et non plus les vainqueurs du monde. Il y a là une cloche célèbre nommée la *Patarina*, qui ne sonne jamais qu'en deux circonstances, d'égale importance pour le Romain : pour consacrer l'ouverture du carnaval, et pour annoncer la mort du Pape; pour appeler les folies de la rue, et pour convoquer les ambitions du Conclave. C'est dans les souterrains du Capitole qu'on incarcère aujourd'hui les débiteurs insolvables; au rez-de-chaussée siège gravement, pour les condamner, une juridiction civile dont l'importance réelle équivaut à peu près à celle de nos juges-de-paix. Mais le magistrat, logé dans l'édifice même, est un personnage huppé, qui s'appelle *le sénateur*, qui se drape de la toge antique, et qui porte dans ses armoiries le sacramentel S. P. Q. R. que M. de Lamennais, en le voyant, traduisit par *Si Peu Que Rien*. Alexandre, César, Napoléon sont tombés ; mais on rencontre des gens hardiment sincères qui croient être quelque

(*) Le fragment que nous avons publié de cette lettre paraissant avoir été accueilli avec intérêt, nous croyons faire une chose agréable à nos lecteurs en leur en donnant ce second extrait. (*Note de la Commission directrice de la Revue Belge.*)



Digitized by Google

chose, même dans cette ville-cadavre qui redit si fortement la grande parole du sage ; *omnia vanitas!*

Combien d'autres monuments encore, indestructibles débris de l'ancienne Rome, aujourd'hui modernisés et défigurés par les édiles de la Rome pontificale! Au loin, vers la droite, voyez la colonne Trajane, si svelte, si élégante, si majestueuse, dressant le plus haut possible dans les airs son chapiteau odieusement défloré, comme pour dire au passant que décidément la grande nation dort toute entière à ses pieds. Plus loin, dans la même direction, remarquez la colonne Antonine, aussi haute, aussi belle, aussi noble que sa sœur, étalant avec fierté les cicatrices qu'elle a reçues du temps et des hommes, mais protestant contre l'alliage profane dont on ternit son front, contre l'anachronisme de bronze qu'on a juché sur son faite, contre le sacrilége entourage d'hôtels bourgeois et de boutiques numérotées au milieu desquels on a voulu l'étouffer! Admirez surtout le Panthéon, cet inconcevable prodige de hardiesse et d'esthétique, cette montagne de granit dont le sommet aplati en dôme gigantesque est destiné à faire éternellement saillie entre ces mille ruines qu'un jour on appellera le grésil des siècles. Les Barbares avaient respecté le Panthéon; Urbain VIII, qui ne pouvait lui pardonner les colossales épigrammes de son sublime portique et de ses voûtes d'airain, en déroba des fragments pour achever la Basilique de S^t^ Pierre.

Mais j'ai nommé la Basilique de S^t^ Pierre?.... Eh! oui, je dois en convenir, la ville des Césars est aussi la ville des Papes! Le Christianisme aussi a enfanté des merveilles!.... Si j'ai compris combien, dans la transformation des siècles, il se rattachait d'affranchissement terrestre au signe chrétien, pourquoi méconnaîtrais-je le génie de la religion et de l'art venant de concert parer le monde régénéré de tout ce qu'il y avait de plus noble et de plus touchant, comme pour donner le baume de la patience à des âmes en peine qui attendaient l'heure de la liberté? Non, non, je le dis sans hésiter : gloire à ceux qui déguisèrent le sceptre du Latium sous les clefs de S^t^ Pierre; car ils ont osé, même après le Panthéon et le Colysée, tenter un prodige qui rappelât, lui aussi, l'idée de l'infini, et ils ont, d'un seul trait, doublé les titres de gloire de l'humanité. Prosternons-nous donc en silence, et saluons à l'horizon la féerique silhouette du Capitole chrétien.

Digitized by Google

Voilà la plus grande œuvre artistique de l'ère moderne! Voilà le plus sublime des écarts! Voilà l'immensité qui accable, réunie à la beauté qui transporte et extasie! Quelle hardiesse, et quel caprice! Quel heureux mouvement de lignes, et quelles courbes délicates! Quelles ondulations ravissantes, et quelle variété! Trente pontifes ont épuisé là leurs trésors, grossis de l'offrande des peuples et des rois. Ces murs renferment dix-neuf années de la vie de Michel-Ange, et son âme toute entière revit dans cette coupole aérienne qu'il appelait *sa maîtresse*. Ravissante maîtresse, en effet, et pour laquelle il eût fait bien des folies, pour laquelle il eût brisé son *Moïse* et badigeonné son *Jugement dernier!*

Mais voyez-la donc, mes amis, et admirez avec moi! Elle est grande, elle est sublime, elle est ineffable, elle a le port d'une reine et la grâce d'une fée. Comme la nymphe Calypso, elle dépasse toutes ses compagnes de toute la tête, et quand son amant, devenu aveugle par l'âge, soupirait à ses pieds en palpant les formes divines du Torse, il devait être comme un insecte au pied d'un cèdre du Liban.

Ah! qu'elle est belle ainsi, celle qu'il aimait déjà avant qu'elle eût acquis toute sa beauté et toute sa croissance! Lorsque le dernier rayon du soleil vient cuivrer d'un coloris oriental sa face radieuse, on dirait d'une odalisque indienne, toute vermeille de pudeur et d'amour; puis quand la lune se lève à l'horizon et vient découper en ombres vaporeuses les cordons gracieux de sa ceinture aérienne, il semble que les brises de la nuit soupirent faiblement dans les plis de sa dentelle de statues de marbre. Et lorsqu'elle baigne ses flancs brunis dans la blanche vapeur du matin, l'hirondelle emprunte l'audace et la force de l'aigle pour aller, si haut, tournoyer mollement sur son front virginal et baiser les fleurs de sa couronne de bronze doré.

Hélas! que n'a-t-il pu, le vieux Buonarotti, voir et adorer sa maîtresse dans tout son éclat! Que n'a-t-il pu, lui aussi, baiser sa robe semée de fleurons et frangée d'astragales; que n'a-t-il pu caresser de l'œil les colonnes, les losanges, les frises, les architraves de sa coiffure, toucher de la main ses moulures, ses bas-reliefs, ses médaillons, ses encadrements, ses mosaïques, ses dorures; que n'a-t-il pu rencontrer le regard pétrifiant de ses

Digitized by Google

yeux découpés en rosaces flamboyantes et le sourire de sa bouche grecque taillée en quadrilatère! Comme il eût été touché de sa noble grandeur et de sa candeur naïve! Comme il se fût enivré des accents de sa voix sonore, lorsqu'en un jour de fête, elle entonne un cantique saint qui se perd dans les airs!

Inclinez-vous avec respect, car elle est de noble origine; elle est l'héritière de Constantin-le-Grand, elle est fille aînée des Médicis, elle est cousine-germaine des Barbérini!

Le monde est sa patrie; elle est grecque, elle est corinthienne, elle est byzantine, elle est romaine, elle est florentine; elle est toujours jeune, comme l'éternité; elle est gigantesque, elle est diaphane, elle est idéale, elle est fantastique, elle est hyperbolique; elle a une collerette d'acanthes de porphyre et des falbalas de stuc doré; elle a une ceinture à niches de saints, des bracelets à niches de rois et un diadème à niches de corbeaux. Ce n'est ni une reine, ni une sylphide. Ce n'est ni une Galathée ni une Madeleine. Ce n'est pas une divinité et ce n'est pas une mortelle: non, c'est la cathédrale du monde, et cette cathédrale du monde est le chef-d'œuvre de l'infernal Buonarotti!...

Mais quel est, à la droite de cette immense église, cet immense palais qui semble en dépendre? Ce n'est pas un palais, ce sont vingt palais réunis. C'est le Vatican, élevé, par un singulier rapprochement, sur les fondements du collége des Aruspices, comme la Basilique de St Pierre est élevée sur les ruines du Cirque de Néron. C'est la résidence fastueuse du successeur des apôtres qui, non plus que leur maître, n'avaient une pierre où reposer la tête. C'est la barque de Pierre, pêcheur de Bethsaïde, portant aujourd'hui César et sa fortune. Il y a là (le croirez-vous?) onze mille salles, et, pour y monter, deux cent huit escaliers différents. Il y a là, pour aérer ce religieux Capharnaüm, vingt cours principales, et des jardins si grands qu'ils composent un parc. Il y a là nombre de chapelles qui ont l'étendue d'une église, et des galeries incommensurables qui forment le plus beau musée artistique de l'univers. Il y a là une bibliothèque si riche, si précieuse, que toutes les bibliothèques du monde réunies ne lui donneraient pas une rivale. Il y a là, parmi ces innombrables salons, un appartement qui s'appelle encore *l'appartement Borgia*, orné d'un distique

Digitized by Google

a là fois servile et impie où le sacrilége assassin se trouve mis au-dessus de César et de niveau avec Dieu lui-même (1). Il y a là, dans l'une de ces vingt avant-cours, les fameuses Loges de Raphaël où ce grand artiste ne reprenait le pinceau qu'à la tête d'un cortége de cinquante peintres, vassaux de son génie. Et dans le musée, dont ces admirables Loges ne sont que l'antichambre, revivent en original toutes les célébrités du monde artistique, toutes les gloires diverses dont nous avons appris à bégayer les noms dès l'école ; depuis l'*Apollon* du Belvédère jusqu'au *Torse* d'Apollonius ; depuis le Laocoon d'Agésandre, de Polydore et d'Athénodore, jusqu'à l'*Antinoüs* du Vatican ; depuis la *Transfiguration* de Raphaël jusqu'à la *Communion de St. Jérôme*, du Dominiquin ; depuis la *Nativité* du Pérugin jusqu'à la *Descente de croix*, du Caravage ; depuis le *St. Erasme* du Poussin jusqu'au paysage qu'on nomme le chef-d'œuvre de Paul Potter ; depuis les fameuses tapisseries de Flandre exécutées sur les cartons de Raphaël jusqu'aux plâtres du Parthénon donnés par Guillaume IV d'Angleterre ; depuis l'urne sépulcrale en porphyre de Ste Constance jusqu'au sarcophage antique de Cornelius Lucius Scipion. Et il y a là des Grâces hardiment nues, des Vénus lascivement dévoilées, que tout le monde regarde et dont nulle pudeur ne s'alarme, comme il y a, à la bibliothèque, jusqu'à des lettres d'amour autographes d'Henri VIII à sa maîtresse Anne Bolena,.... mais que personne, au contraire, n'est admis à feuilleter. A la bibliothèque, voyez-vous, ne s'éclaire et ne se damne pas qui veut ! Tout y est sous clef, par arrêt sévère du St Siége, et l'on y voit affiché tel décret de Sixte-Quint, excommuniant tout homme, fût-ce le bibliothécaire, qui enlèverait un volume sans une permission de la main du Saint-Père !... Ce qui frappe le plus, en présence de ces profonds rayons si bien défendus par de grandes et solides portes contre la curiosité illégale et l'avidité hérétique, c'est un air de mystère et de terrorisme qui vous fait rêver, c'est une odeur de vieux et de renfermé qui vous suffoque, et qui dénote surabondamment au flair le plus obtus que depuis des siècles nul courant

(1) Cæsare magna fuit, nunc Roma est maxima : Sextus
Regnat Alexander; ille vir, iste Deus.

Digitized by Google

d'air philosophique n'a passé par là. A quoi bon de riches bibliothèques, s'il est interdit d'y fouiller? On n'est pas Hercule pour avoir hérité de son arc ou de sa massue. Et celui qui possède un bras assez puissant pour se servir de ses flèches, celui-là seul peut se dire Philoc ète!

Aujourd'hui, toute cette royale demeure du serviteur des serviteurs de Dieu est, je vous l'assure, une bien noble solitude. Le temps a donné un air vénérable à cet immense habitacle de courtisans au crâne rasé; il a jeté un voile de pardon sur ces monuments fastueux et les souvenirs parfois terribles qu'ils rappellent. On y reconnait bien encore les splendeurs officielles de la tiare, mais le tourbillon a disparu, le spasme a cessé, la joie et le bruit se sont évanouis. Entré là, vous avez rompu avec le siècle, sans savoir au juste jusqu'où vous avez reculé dans le passé. Dans ces salons, dans ces décorations, dans ces meubles, dans ces tentures, il y a bien des époques : — rien de la nôtre; pas même les principes du maître! Tout cela est vieux et terni, mais il y a dans tout cela je ne sais quoi de grand et de digne qui impose. On se prend, malgré soi, à admirer ces vastes lambris, ces moulures dorées, ces lustres ornés de nœuds et de fleurs, ces candelabres aux lourds feuillages, ces larges consoles chargées de porcelaines antiques, ces fauteuils d'une si commode disgrâce, qui révèleraient, s'ils le pouvaient, de bien étranges mystères; ces sofas de brocart et d'édredon où s'est reposé Jules II, revenant à soixante-dix ans du siége de la Mirandole, en cuirasse et en cotte de mailles; ces trumeaux avec des groupes d'amours et de colombes, avec des bergères en paniers, des Céladons l'épée au côté, et des agneaux frisés au fer chaud, qu'ont regardés Dona Lucrezia, Marozie, Julie Farnèse, la duchesse de Valentinois, Mathilde, comtesse de Toscane, Olympia Maldachini, et tant d'autres belles et nobles dames, consolatrices aimables d'augustes ennuis. C'est là, dans ces mêmes salons où rien n'a été innové depuis lors, sous ces plafonds brodés d'astragales, parmi ces lambris à grands ramages et à lambrequins d'or, que, retranché derrière de vastes antichambres et défendu par une triple ligne de camériers insolents et avides, vit en ce moment le digne et infortuné Grégoire XVI. C'est là qu'il regrette tout ce qu'il aimait au monde, tout ce qu'il était fait

Digitized by Google

pour aimer, sa douce cellule de Venise, son humble froc de religieux, son ancienne quiétude du cloître, ses pieuses études canoniques et jusqu'à ses vieux et bons amis qui, le voyant aujourd'hui si illustre, n'osent plus l'approcher qu'avec respect.

Si, dans nos jours de décrépitude religieuse et d'incertitude politique, les salons de Grégoire XVI ne sont plus qu'une solitude vénérable où le génie des arts trône avec un cortége d'incomparables souvenirs, faut-il vous dire aussi la tristesse et l'abandon de ces jardins autrefois si fameux où Sixte-Quint, pour se promener à l'aise, jetait ses oiseuses béquilles aux jambes de ses courtisans? A son exemple, les charmilles de buis toujours vert, d'où l'approche des visiteurs fait fuir par nuées de timides couleuvres aux nuances châtoyantes et mordorées, ont rompu le ban des symétries pour répandre toute l'énergie et toute la libre grâce d'une croissance naturelle. A l'extrémité des immenses canaux de fonte d'où les Apollons et les Neptunes à longue chevelure lançaient des fusées d'eau écumante, j'ai vu fleurir maintenant des touffes de cresson bleu. Les jeunes filles viennent encore cueillir des giroflées jaunes entre les marbres disjoints des escaliers et des terrasses ; mais graves et silencieuses comme il convient de l'être dans le vestibule d'un moribond, elles pourraient, à côté des statues qui s'abritent entre les arbres, passer pour une partie intégrante de cette discrète population. Aux fenêtres rondes d'où la Marozie regardait *son peuple*, plus rien ne trouble désormais le chaste nid de ces hirondelles qui passent l'hiver *in partibus infidelium*, aux ruines de Thèbes ou de Palmyre. Si les maîtres du logis s'agitent encore un moment, à l'heure où la fraîcheur vient suspendre la sieste, ils semblent glisser comme des fantômes sur le gazon fleuri des allées. Là peuvent s'établir maintenant en toute tranquillité les longues extases d'un amour plaintif et toutes les illusions de la poésie. A une imagination de vingt ans, le soir, quand la nuée légère et brûlante effleure les cheminées du palais muet, quand tout grandit à l'aidé des ténèbres et que chaque arbre revêt une forme fantastique, il peut être donné encore de rencontrer l'ombre de la belle Olympia fuyant d'un pied léger, au détour d'une de ces allées de charmille, moitié noircies par l'obscurité des bosquets, moitié blanchies par la clarté de la lune. Car, à

Digitized by Google

une imagination de vingt ans, c'est quelquefois une ravissante poésie que celle de la peur, alors qu'on est dans la solitude et les ténèbres, alors qu'on tremble de voir briller le poignard d'un assassin qui nous guette, et que, bien loin derrière ces ifs gravement balancés par le vent, l'œil fortif s'arrête sur un blanc mausolée qui semble cheminer comme un spectre dansson linceul. Mais, à l'œil plombé d'un vieillard septuagénaire qui se promène là par ordonnance du médecin; — à cette heure nocturne dont on ne prononce pas le nom sans crainte et qui ne sonne jamais aux clochers des campagnes sans réveiller, sous leurs dalles rongées de mousse et d'ivraie, les aïeux oubliés du village, que voulez-vous qu'il se passe sous ces noirs ombrages, si ce n'est des scènes d'horreur et de remords! . . . . . .

. . . . . .

Pour moi, je pars; je quitte Rome demain. La nécessité, sous la forme brutale d'une épidémie, me chasse loin d'ici. Pauvre ville! Comme s'il eût manqué un désastre nouveau à sa longue série de malheurs illustres, de souvenirs poignants, de cuisantes angoisses! Comme s'il eût fallu une couronne d'épines sur son front où tant de couronnes se sont pressées! Le choléra l'a saisie, et Dieu sait comment elle sortira de cette étreinte terrible!

Depuis six mois on signalait l'approche du fléau. Les cardinaux tremblants supputaient, la carte à la main, ce qu'il y a d'espace entre Ancône et la ville sainte. Pour toute barrière, ils ne trouvaient que Lorette et les Apennins. Eh bien! l'épidémie, sans se faire annoncer par le télégraphe, sans se faire plomber et rançonner à la douane, sans fournir avec précision ses trois ou quatre étapes meurtrières, sans tenir compte ni de la *casa santa*, ni de la chaîne de montagnes, ni de la frayeur de leurs Éminences, s'en est venue fondre sur le patrimoine de St-Pierre, avec l'incivilité naturelle d'un fléau asiatique.

C'est pitié de voir Rome en ce moment. Le Romain, qui s'effraie d'un mal éloigné avec la même facilité qu'il s'habitue à sa misère héréditaire, cherchait de maladroites distractions et des préservatifs funestes dans des processions journalières qu'il suivait à pieds nus, en chantant des litanies. Mais, justement à cause de ce lugubre moyen, l'inquiétude s'est propagée, et depuis quelques jours on n'entendait plus circuler que ces mots de sinistre augure,

Digitized by Google

ces mots terribles pour toutes les industries qui s'élèvent jusqu'au luxe : *les étrangers partent, les étrangers sont partis !..*

Il n'y a pas plus d'un mois, j'ai vu Rome en toilette, joyeuse, adonisée, parée comme pour un bal. C'était à l'occasion d'une solennité du calendrier romain, c'était à cause d'une éphéméride du martyrologe catholique : c'était à la fête de St-Pierre et de St-Paul. Qui eût dit alors qu'en si peu de temps, la joie et l'abondance se retireraient d'elle, qu'un fléau cruel viendrait jeter un crêpe noir sur le satin du Gynécée, et arrêter la coupe des plaisirs sur les lèvres du convive heureux? Toute la ville était illuminée. Pas d'église qui n'eût déployé en cette circonstance les plus intimes ressources de sa coquetterie. La majestueuse façade de St-Pierre était ruisselante de lampions. Et au tombeau d'Adrien, dont les papes ont fait une forteresse, et qu'ils ont appelé Château-St-Ange, quel étonnant, quel merveilleux feu d'artifice! Quel bruit et quelle cohue! Au coup de neuf heures, le volcan éclate. Et alors, mille feux se croisent, sillonnent l'air, et retombent comme l'éclair dans un orage. Et des gerbes enflammées montent, brillent, et pâlissent, pour se résoudre en une pluie d'étincelles. Et des fusées serpentent en frémissant. Et des soleils tournoient en éblouissant. Et des pétards bondissent en éclatant. Et des pots à feu se succèdent, en inondant le ciel d'une lueur ardente, qu'on eût prise pour de l'argent liquéfié.

Ce soir-là, le génie du Christianisme semblait avoir déposé pour quelques heures son imposante austérité, ses souvenirs amers, ses inquiètes douleurs; il semblait vouloir s'entourer d'un peu de bruit, se donner un peu de joie, en appelant à son aide les fascinations de la pyrotechnie, les charmes de la musique et toutes les séductions d'une admirable fête publique. A cet instant là, voyez-vous, il aurait fallu être bien humoriste pour songer que toutes ces églises où l'on chantait *Alleluia*, sont environnées de sales réduits où la misère invoque inutilement la pitié des grands et des riches! Maintenant, la scène a bien changé. Tout y parle de mort, de souffrances et de contagion. Les sept coupes de l'Apocalypse vont être répandues sur la mère-patrie de la foi. On fuit, on se cache, on se barricade et contre l'émeute et contre le fléau ; car de sourdes rumeurs courent sur le pavé,



Digitized by Google

agitent les carrefours, et mettent en ébullition l'écume populaire. Rome est aujourd'hui plus volcanique que l'Etna. Et le sacré collége ne sait plus comment maîtriser les flots de l'océan populaire. Les médecins, titulaires de la confiance administrative, ont reçu l'ordre de nier l'invasion du fléau; et le *Diario di Roma* a publié une charte de santé où l'on menace de peines sévères l'anarchiste qui croirait au choléra. Mais on ne triche pas avec la mort, on n'escamote pas des centaines de cadavres, et il se raconte que le prélat-rédacteur, subitement atteint du mal, a expiré sur la page où il délayait dans quelques gouttes d'encre ce dernier mensonge de la peur!

Au Corso, naguère rendez-vous des riches désœuvrés, le soir ne retrouve plus ces sillons de lumière qui étaient l'enseigne nocturne des plaisirs des grands. Mais dans ces palais que j'ai vus illuminés, dans ces cours où j'ai vu les équipages se presser, dans ces salons dorés où j'ai vu la noblesse rire et s'ébattre, dans ces longs corridors, où j'ai vu la gaze, le satin et les fleurs glisser parmi des bustes antiques et de vieilles draperies romaines, comme des ombres en habit de bal, il n'y a plus maintenant que terreur et solitude, souffrances et agonie; et derrière chaque colonne corinthienne du vestibule, un hideux mendiant vous tend son chapeau avec menace. O joies musquées du beau monde, où êtes-vous allées? Les nuits sont sans amour, comme elles sont sans sommeil, et les gracieuses comtesses, les sémillantes marquises, qui n'ont pas encore appris de la coquetterie française à n'aimer un homme que comme on aime un châle ou un griffon, se retranchent maintenant derrière l'ordonnance qui défend les plaisirs trop vifs! Et ces lèvres d'où coulaient avec tant de charme des paroles si douces, si harmonieuses, sont maintenant glacées par la crainte et fanées par le camphre; et ces fronts, hier unis et lisses comme l'ivoire, se rident aujourd'hui à pomper l'esprit volatil d'un sel ou d'une essence. Elle pouvait paraître ridicule et mesquine, cette société de petits abbés, de gentillâtres et de coquettes, folâtrant au pied de toutes ces ruines si graves qui ont vu passer les siècles et les générations. Maintenant agonisante sous le coup des souffrances et de la peur, elle doit, ruine elle-même, ne plus inspirer que pitié!

Digitized by Google

Dans les rues, on s'assassine. Un jeune Anglais entr'autres, hier, au centre de la ville, est tombé victime de la fureur aveugle de la populace, qui l'accusait d'avoir fait accepter des bonbons empoisonnés à un enfant jouant aux environs. Là où l'instruction est suspecte au pouvoir, où la diffusion des lumières effraie les ignorants titrés, le malheur apprend au bas peuple à trouver de la perfidie jusque dans la charité, des complots jusques dans une aumône!.. Les juifs, autres victimes du fanatisme et des préjugés, les juifs qui ne tiennent à Rome que par les impôts qu'ils paient au fisc et par l'argent que le gouvernement leur emprunte, doivent, en ce moment, demeurer renfermés tout le jour dans leur insalubre *Ghetto*, où assurément ils périront tous de malpropreté et d'incurie. Mais qu'importe? telle est la part d'air et d'espace qu'entend leur faire l'autorité : et Rome ne serait plus Rome si la religion se faisant infirmière, comme dans la divine parabole du Samaritain, étendait une égale sollicitude sur le païen et le croyant, sur celui qui adore Dieu dans une église et celui qui l'invoque dans une synagogue, sur celui qui écoute un curé et celui qui écoute un rabbin, sur celui qui lit le Talmud et celui qui prie dans l'Évangile.

O Foi évangélique, dont il a été dit qu'*elle transporterait des montagnes*, que n'as-tu, par un prodige plus facile, éloigné ce fléau cruel de la cité où repose ton arche sainte? Je te reconnais et je te rends hommage, ô fille du ciel, alors que tu guides au temple la foule consternée allant demander à Dieu la fin d'une épidémie qui ne vient pas des hommes et que les hommes ne peuvent conjurer. Mais est-ce toi qui les égares de la sorte, ces hommes de souffrance et de travail; est-ce toi qui troubles à ce point leur instinct si vif, leur raison si naïve; est-ce toi qui les portes à protester par la débauche et l'orgie contre la venue du fléau, à le défier dans leur ivresse, et à poursuivre de cris de mort les médecins, ces prêtres de la croyance matérielle? Est-ce toi, enfin, qui leur mets le blasphème à la bouche et le poignard à la main? Oh! non, je le proclame, c'est le fanatisme, cette éternelle tache du visage romain; le fanatisme qui partout vient se mettre en ton lieu et place; le fanatisme que je hais tant et que je veux combattre jusqu'à mon dernier jour, parce qu'il est, à la religion

Digitized by Google

que j'aime et que je vénère, ce que l'hypocrisie est à la vertu!..

Demain, je serai à Civita-Vecchia, où je vais m'embarquer pour la Grèce. En quittant l'Italie, je puis dire, avec certain personnage de Shakspeare, que j'y ai manié non-seulement des objets et des choses, mais bien aussi des cœurs. Je pars avec une escorte de vœux et de regrets plus sincères que ceux dont Horace saluait le vaisseau de Virgile. Faut-il vous dire le secret de cette fatuité? C'est que la grande ville que j'abordais avec d'injustes préventions, devait bientôt, par des charmes secrets, vaincre en moi la ténacité du parti pris. C'est que, toute encrassée d'ignorance, de morgue, d'hypocrisie, de fanatisme, elle ne m'en réservait pas moins l'existence calme, sereine, veloutée que je croyais perdue aux plaines florentines. J'ai retrouvé l'échelle de Jacob, toute incrustée d'anges qui m'ont tendu la main, qui m'ont ouvert le ciel. Quels anges! Et quel ciel! Aujourd'hui c'est encore un souvenir; demain ce sera déjà un regret! Mon Dieu, pourquoi partir?

Adieu.

R. Spitaels.

Digitized by Google

# ÉTUDE

SUR

## LES CAUSES DES SOULÈVEMENTS ET DES GUERRES DES PAYSANS AU MOYEN-AGE.

TROISIÈME ARTICLE.

### § VI. *Les Pastoureaux.*

Nous voici encore en présence d'un épisode de ces grands soulèvements de la classe infime du peuple contre le clergé. Mais cette fois ce n'est plus dans le nord de l'Europe. C'est dans le pays où le système féodal s'était développé le premier et de la manière la plus complète, avec ses formes les plus rudes et sa funeste opposition entre la classe des seigneurs et celle des serfs; où l'esprit dominateur de la noblesse féodale avait pris un caractère intolérable d'orgueil et d'arrogance; où le clergé, richement doté de dîmes et de redevances, oubliait, préoccupé qu'il était de ses luttes de sophismes scolastiques et des plaisirs que lui procurait son opulence, la sainte pratique des devoirs de la charité chrétienne (1); où la population des campagnes gémissait sous l'oppression la plus odieuse et la plus écrasante, grâce à l'inhumanité que les idées barbares de l'époque maintenaient même

(1) *Conc. Aurel. III. Toled. I.* LABBE, tom. *XI*, p. 488; tom. XXII, pag. 601. — CAPEFIGUE, *Histoire de Philippe-Auguste*, t. 1, *édit.* de Bruxelles, pag. 36.



Digitized by Google

parmi les intelligences, et grâce à l'absence de tout esprit d'examen et à ce fanatisme aveugle qui, à chaque instant, se livrait aux sauvages explosions des passions les plus tumultueuses. Nous avons nommé ici la France.

Il est impossible de s'imaginer une position plus misérable que celle de ces pauvres serfs foulés à la fois par les sandales du clergé et par les bottes éperonnées des seigneurs laïcs. Cette population de travail et de peine était labourée à plaisir, exploitée comme terre et comme bête de somme. Chacun en tirait le plus de profit possible sans lui demander si la chose lui convenait, sans exhiber acte d'achat ou de loyer, et disant seulement qu'il suffisait de la tenir par le droit du plus fort. On la désignait par le nom de *Jacques Bonhomme*, tant elle était soumise à la dure servitude qui pesait sur elle, tant elle avait fini elle-même par croire à la légitimité de ce droit de violence et à la supériorité de ses maîtres, tant elle pliait la tête sous la crosse des abbayes et sous l'épée des châteaux. Jacques était chose taillable, corvéable, tondable, *Rustici glebæ adscriptitii qui proinde in commercio erant* (2). Il lui fallait nourrir, vêtir, chauffer, loger ses maîtres; il travailla bien des années, pendant lesquelles son sort ne changea guère, mais pendant lesquelles, en revanche, il vit s'accroître prodigieusement le vocabulaire des mots par lesquels on désignait sa condition misérable. Dans plusieurs inventaires qui furent dressés en différents temps, il se vit ignominieusement confondu avec les arbres et les troupeaux du domaine, sous le nom commun de vête-

(2) Will. Brito, in *Vocab. Ms.*, cité par Ducange, *Glossar.*

Digitized by Google

ment du fonds de terre, *terræ vestitus* (3); on l'appela monnaie vivante, *pecunia viva* (4), serf de corps, homme de fatigue, homme de possession, homme lié à la terre, *addictus glebæ*, *bondman*, dans l'idiôme des vainqueurs. Dans les temps de clémence et de grâce, on n'exigeait de lui que six jours de travail sur sept. Jacques était sobre; il vivait de peu et tâchait de se faire des épargnes; mais, plus d'une fois, ces épargnes menues lui furent ravies en vertu de cet axiôme incontestable : *quæ servi sunt, ea sunt domini*, ce que possède le serf est le bien du maître (5).

Mais, si Jacques était ainsi propriété et machine de travail pour le maître, abbé ou châtelain, il était aussi la première et la plus déplorable victime des guerres et des querelles qui s'élevaient entre son maître et le voisin. Sa pauvre cabane, assise au revers du fossé seigneurial, au pied des remparts qui ne la défendaient pas, était exposée la première à la fureur des assaillants, souvent même avant qu'il fût parvenu à se mettre en sûreté. Ainsi, ce n'était pas assez d'être traité comme *bestes en park*, *poissons en viviers et oiseaux en cage* (6), ce n'était pas assez de battre les fossés du seigneur pour tuer ou faire taire les grenouilles qui l'empêchaient de dormir, de soigner les meutes et les *falcons*, de défricher les terres avec une charrue à laquelle Jacques était souvent attaché lui-même, de travailler sans cesse depuis le lever du soleil

(3) Ducange, *Glossar.*

(4) Id., Ibid.

(5) Augustin Thierry, *Dix années d'études.*

(6) *Cartulaire ms. de l'abbaye de St-Victor à Paris*, *cité par* Capefigue, *Hist. de Phil.-Aug.*, tom. I, pag. 39.

Digitized by Google

jusqu'à la nuit close, au risque d'être excité à ce labeur forcé par le fouet du majordôme; il lui fallait encore avoir la part la plus douloureuse à des rixes et à des démêlés, où il n'était pour rien jamais. Quand on entendait venir de loin, suivi de ses gens, quelque châtelain avec qui on était en mauvaise intelligence, la cloche du château sonnait; vite Jacques faisait rentrer dans la cour les bœufs, les moutons et tout l'attirail champêtre. Le voisin arrivait et trouvait pont levé et porte fermée. Pour lors il passait son dépit en brûlant la cabane du pauvre Bonhomme, laquelle était de bois et de chaume. Ce régime était cruel. On a beau dire, il est difficile de se faire à ces choses-là. Jacques n'était pas content. Dans ses petites lumières, il ne trouvait pas cela conforme à l'Evangile, que les prêtres prêchaient à lui, tout comme aux seigneurs. De temps en temps il se révoltait et prenait d'horribles vengeances (7). Car ces occasions se présentaient parfois, quand ses maîtres se querellaient entre eux par vanité ou par intérêt. Plus d'une fois ils déposèrent leurs chefs; plus d'une fois leurs chefs les opprimèrent; plus d'une fois des factions opposées se livrèrent une guerre intestine. Jacques porta toujours le poids de ses disputes; aucun parti ne le ménageait; c'était lui qui devait essuyer les accès de colère des vaincus et les accès d'orgueil des vainqueurs. Il arriva que le chef de la communauté des conquérants prétendit avoir seul des droits véritables sur la terre, sur le travail, sur le corps et l'âme du pauvre Jacques. Jacques, crédule et confiant à l'excès, parce que ses maux étaient sans mesure, se laissa persuader de donner son aveu à ces prétentions, et

(7) Barante, *Mélanges historiques et littéraires*, tom. II.

Digitized by Google

d'accepter le titre de *subjugué du chef*, *subjectus regis*, dans le jargon moderne, *subjet du roy*. En vertu de ce titre, Jacques ne payait au roi que des impôts fixes, *tallias rationabiles*, ce qui était loin de signifier des impôts raisonnables. Mais, quoique devenu nominalement la propriété du chef, il ne fut point soustrait pour cela aux exactions des subalternes. Jacques payait d'un côté et payait de l'autre ; la fatigue le consumait. Il demanda du repos ; on lui répondit en riant : Bonhomme crie, mais Bonhomme paiera. Jacques supportait l'infortune ; il ne put tolérer l'outrage. Il oublia sa faiblesse ; il oublia sa nudité, et se précipita contre ses oppresseurs armés jusqu'aux dents ou retranchés dans des forteresses. Alors, chefs et subalternes, amis et ennemis, tout se réunit pour l'écraser. Il fut percé à coups de lances, taillé à coups d'épées, meurtri sous les pieds des chevaux : on ne lui laissa de souffle que ce qu'il lui en fallait pour ne pas expirer sur la place, attendu qu'on avait besoin de lui (8).

Tel était le sort de Bonhomme dans les campagnes, tandis que son frère, qui habitait les villes, avait commencé, depuis longtemps, à obtenir, par la force ou à prix d'argent, ses lettres de franchise, son droit de commune. Car Louis-le-Gros avait signé les premières chartes communales, au commencement du XII<sup>e</sup> siècle, en France, dont le midi jouissait cependant déjà de ce droit depuis l'administration romaine et visigothe (9). En Italie, où

(8) Augustin Thierry, *Dix ans d'études historiques. Hist. véritable de Jacques Bonhomme.*

(9) Id. Ibid. *Sur l'affranchissement des communes.* Chateaubriand, *Études ou discours historiques.* Édit. de Bruxelles, tom. III, pag. 297.

Digitized by Google

les municipalités romaines avaient laissé tant de traces, les communes s'étaient établies pendant le règne de l'empereur Othon-le-Grand, peu de temps après la première moitié du X^e siècle, et s'étendirent successivement sous le règne de ses successeurs (10). En Allemagne, les premières franchises communales avaient été accordées, selon quelques écrivains, par Frédéric Barberousse pour élever une puissance nouvelle qu'il pût opposer à celle des grands vassaux ; bien qu'il faille ne pas regarder l'origine de ces institutions comme la même partout, car trois causes y contribuèrent puissamment en Allemagne : d'abord les luttes constantes qui y éclatèrent entre les rivaux qui se disputaient l'empire, ensuite les dispositions favorables que les princes eux-mêmes manifestaient pour la prospérité des villes, et enfin les besoins fréquents d'argent qu'éprouvaient les seigneurs et auxquels les villes s'empressaient de satisfaire moyennant la concession de quelque franchise nouvelle (11). En Espagne, les priviléges des communes avaient été une conséquence de la guerre contre les Maures, et le royaume de Léon avait son *fuero* ou sa charte depuis le commencement du onzième siècle (12). En Flandre, ils s'étaient établis sur les vestiges de l'ancienne liberté germanique et furent formulés en chartes par le comte Thierry d'Alsace pendant le premier tiers du douzième siècle (13). Ainsi Jacques Bonhomme

(10) Sismonde de Sismondi, *Histoire des Républiques italiennes du moyen-âge*, édit. de Bruxelles, tome I, pag. 72, pag. 223 et suiv. *Cf.* Leo, *Geschichte des Mittelalters*, pag. 549 et suiv. Leo, *Geschichte der italienischen Staaten*, tom. I et II, passim.

(11) Leo, *Geschichte des Mittelalters*, pag. 553 et suiv.

(12) Id., *Ibid*, pag. 559 et suiv. Desmichels, *Précis de l'hist. du moyen-âge*, pag. 321.

(13) Warnkoenig, *Histoire de la Flandre et de ses institutions*

Digitized by Google

voyait partout sa famille prospérer dans les villes et gagner en force, en puissance, en bien-être, en sécurité, grâce à l'industrie et au commerce qu'elle développait en liberté à l'ombre protectrice des franchises dont elle jouissait et des institutions qui la défendaient. Lui seul restait pauvre et nu, *pauper et nudus*, malgré tout son travail et tout son labeur. Peu-à-peu il avait commencé à sentir cependant que, si ses frères étaient parvenus à acquérir quelques droits dans l'ordre social, il était fort injuste qu'il en demeurât exclu, lui. Aussi guettait-il avec ardeur toutes les occasions favorables de parvenir à être quelque chose à son tour. Parmi ces occasions, il faut citer d'abord les luttes intestines qui avaient depuis longtemps commencé à s'établir entre le pouvoir royal qui tendait à l'unité monarchique, et la féodalité qui s'efforçait de maintenir ce pouvoir dans le cercle de ses obligations envers elle; ensuite les croisades qui, entraînant les hommes des châteaux au-delà de la mer, fortifiaient dans le cœur de Jacques l'espoir d'alléger le joug dur et honteux sous lequel il était courbé. Tandis que ses maîtres se battaient ainsi entre eux ou qu'ils cherchaient, dans ces lointaines et aventureuses expéditions, à faire acte de prouesse et à donner de grands coups d'épée, il songea plus que jamais à briser ce joug.

Jusqu'alors les insurrections et les guerres des paysans avaient présenté un caractère tel qu'on peut facilement y reconnaître, et d'une manière précise, qu'elles prirent

*civiles et politiques*, tom II, pag. 272 et suiv.—Cf. Le mire, *Eclaircissements historiques sur les documents inédits relatifs à l'histoire des* xxxix *de Gand*, dans le *Messager des sciences et des arts de la Belgique*, *année* 1833, deuxième livraison, pag. 127 et suiv.

Digitized by Google

leur origine dans une conviction profonde de l'esprit de ceux qui les excitèrent, et qu'elles eurent pour objet un but bien déterminé, c'est-à-dire un but conforme au sentiment de la justice et du droit de la nature. L'épisode que nous allons raconter n'offre plus tout-à-fait ce même caractère. Nous y voyons, il est vrai, au fond le même sentiment; mais, à côté, il y a mille cruautés sauvages, il y a une multitude effrénée et prise de vertige, qui se livre à tous les débordements possibles, à tous les emportements de la démence, à toutes les fourberies, à toutes les extravagances imaginables. Le sol est devenu mauvais; il a été foulé, il a été ravagé, il a été perverti de toutes les façons; des plantes sauvages ont commencé à y croître et les fruits qu'il porte sont nécessairement devenus sauvages aussi. Cela pouvait-il être autrement? Et les phénomènes nouveaux qui se présentent ici ne sont-ils pas l'inévitable et fatale conséquence de tout ce qui s'était passé avant que ces faits vinssent à se poser? En effet, le jour présent ne s'explique que par le jour d'hier. Voyons donc ce qui s'est passé hier. Une longue servitude a pesé sur ces malheureux; elle a opprimé leur corps, elle a annullé tous leurs droits d'hommes, elle a dévasté leur moral, elle a amassé dans leurs cœurs des haines profondes et invétérées, elle a accumulé en eux tout ce que la soif de la vengeance et les fureurs de l'exaspération peuvent donner d'énergie à l'âme. Elle en a fait des brutes qui mordront avec leurs dents, qui déchireront avec leurs ongles, qui empoisonneront avec leur bave. Etonnez-vous donc du spectacle nouveau qui va s'offrir ici à nos yeux! Plus les serfs ont eu la vie dure, plus l'oppression les a écrasés, plus aussi ils seront féroces et implacables dans leur déchaînement.

Digitized by Google

C'est le ressort qui se détend tout-à-coup et broie la main qui l'a trop plié, c'est la chaudière à vapeur qui tout-à-coup éclate et se brise; car malheureusement on avait oublié de ménager une soupape ou un endroit faible à la chaudière sociale. Aussi, cette fois, les esclaves en s'élançant avec fureur hors de la servitude vers la liberté, sautent par-dessus la liberté et entrent en plein dans la licence. Qui les condamnera? qui oserait les condamner? Eux qui avaient longtemps gémi, refoulés aux limites extrêmes de l'oppression, sont-ils coupables de s'être réfugiés, pour mieux fuir leurs maîtres, aussi loin d'eux que possible et d'avoir franchi les limites mêmes de la liberté? Personne, sans doute, n'aurait le courage de dire : Oui.

Trois grandes croisades dans la terre sainte, plusieurs croisades contre les Albigeois dans le midi de la France, une croisade des enfants, la persécution, le pillage et le meurtre des Juifs, fournissent une preuve évidente de l'exaltation des Français à l'époque de fanatisme où nous nous reportons en ce moment. Les Provençaux, qui différaient entièrement du reste des Français par les mœurs, par l'esprit, par les habitudes, par la langue, par toutes choses, avaient été anéantis par eux dans le feu et dans le sang. Ce fut comme le dernier mouvement du flot de l'invasion franke sur le sol des Gaules (14). L'inquisition s'était établie à Toulouse. Le roi Louis IX, bien qu'il fût doué d'un caractère aussi doux qu'élevé, et qu'il possé-

(14) Capefigue, dans son *Histoire de Philippe-Auguste*, tom. I, pag. 4, fait très-bien observer que la distinction entre la classe des conquérants et celle des vaincus n'était pas encore effacée au XIIIe siècle, d'après le fabliau *de la Chastelaine et du Vilain*, inséré dans la collection de Barbazan.

Digitized by Google

dât à un haut degré le noble sentiment de la justice et du devoir, était dévoué à l'Église jusqu'à l'humiliation et se montrait plein d'un zèle extrême pour l'extermination de l'hérésie. Ce fut, vers le même temps, que l'opposition contre le clergé commençait à se manifester dans le nord de la France. L'événement dont nous allons présenter les détails, est cependant le dernier où les serfs aient fait de l'église l'objet principal de leurs attaques; car elle avait cessé d'exercer ce vaste empire qu'avait fondé Hildebrand, mais que ses successeurs ne purent continuer à diriger dans la route où Innocent III l'avait conduit; et son action ne pesait plus d'une manière aussi directe ni aussi dure sur la classe des gens de la campagne. Dans cet événement il est une autre chose à remarquer, c'est qu'ici ce ne furent pas des paysans en général et exclusivement qui furent les acteurs principaux du drame, mais des pâtres, des pastoureaux, *pastorelli*, qui composaient le corps principal de l'insurrection (15).

Louis IX, après qu'il eut été délivré de sa captivité en Egypte, avait pris le chemin de Nazareth, en qualité de simple pèlerin; car il avait senti s'évanouir l'espoir de parvenir à arracher par le moyen des armes la Terre-Sainte aux Musulmans, la ville de Jérusalem étant, depuis l'année 1242, retombée entre leurs mains et le soudan Salehtyoub, successeur de Nedjmeddin, y ayant établi sa puissance (16). Voilà que tout-à-coup, vers le temps de Pâques de l'année 1251, dans la Flandre, dans la

(15) Continuat. fr. de Guill. de Nangis, ad ann. 1251.

(16) Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, édit. de Bruxelles, tome II, pag. 254.

Digitized by Google

Picardie (17) et jusqu'à Paris, se répandit le bruit que les humbles et les petits étaient choisis pour aider le roi à conquérir la Terre Sainte, et que le clergé et la noblesse étaient désagréables à Dieu et appelés à faire pénitence (18). Le gouvernement du royaume était tenu par la reine Blanche, mère de Louis. L'occasion était favorable pour une insurrection. Rien n'était à craindre de l'énergique et puissante chevalerie, car elle avait presque tout entière quitté le sol de la France pour accompagner le roi dans l'expédition d'Outre-Mer. Jacques Bonhomme saisit donc le moment de secouer le malaise auquel il était en proie depuis si longtemps. La nouvelle des désastres dont la croisade venait d'être affligée fut pour lui un motif de joie extraordinaire, et il songea avec délire aux moyens de reconquérir sa liberté; c'était sa Terre-Sainte à lui. Un vieux moine, nommé Jacob, et appartenant à l'ordre de Cîteaux (19), que l'on appelait *le Maître de Hongrie*, parce qu'il arrivait de ce pays, se mit à exciter les campagnes, parcourant la Flandre et la Picardie, prêchant partout que Jésus-Christ ne voulait point des orgueilleux barons pour délivrer la terre où il était mort pour les hommes, et que c'était aux simples, aux pauvres, aux bergers surtout, qu'il était réservé de s'armer et de courir à cette conquête.

— La preuve, disait-il, que Jésus-Christ vous a choisis,

(17) Guill. de Nangis, dans le *Spicilegium de d'Achery*, tom. III, pag. 37.

(18) Mathieu de Paris, pag. 710. Cet écrivain est la source la plus complète. On en voit d'autres indiquées dans le *Glossarium* de Ducange, v° *Pastorelli*, et dans les *Hohenstaufen*, par Fr. Von Raumer, tom. IV, pag. 306.

(19) Fred. von Raumer, *loco citato*.

Digitized by Google

c'est qu'il s'est donné, étant parmi les hommes, le nom de pasteur et d'agneau de Dieu.

L'air vénérable de cet inconnu, son visage pâle et maigre, sa barbe blanche, son éloquence, sa facilité à s'exprimer en français, en latin et en allemand, produisirent un effet en quelque sorte magique sur les pâtres crédules à l'envi, qui dans leur ivresse abandonnaient prairies, étables et troupeaux, pour se grouper autour du prédicateur. Ils accouraient de tous côtés en foule, par centaines d'abord, puis par milliers. Au rapport des chroniqueurs, le nombre des Pastoureaux s'éleva bientôt à soixante mille. « En France, dit l'un d'eux, vint lors un trompeur qui se disoit le Maistre d'Hongrie, et faiseit accroire qu'il convenoit que la Terre Sainte fust délivrée des Mescréans, et par jeunes pastoureaux. Luy qui sembloit estre preud'homme, et estoit vestu très-humblement, assembla au royaume de France LX mille pastoureaux (20).» Guillaume Guiart, sans citer le nombre des adhérents du vieux Jacob, parle ainsi de cette étrange croisade :

L'an mil deux cents cinquante et un
Sans nombrer à mon retour el,
Cheminèrent li pastourel,
Qui a aus vanter s'atiroient
Que S. Loys vanger iroient.
Uns homme menoit cele mescrie,
C'on clamoit Mestre de Hongrie (21)

Cet homme exerçait une puissance presque prodigieuse, et maîtrisa bientôt tous les esprits, quoiqu'on

(20) *Hist. Franc.* Ms. cité par Ducange dans son *Glossar.*, *verbo Pastorelli.*

(21) Ducange, Ibid.

Digitized by Google

puisse difficilement le regarder comme l'unique ressort du mouvement qu'il parvint à opérer dans les campagnes. Il était environné d'une sorte de prestige. On lui accordait le don de miracles, et l'on croyait qu'il avait des rapports directs avec le ciel; car il assurait que la Vierge lui avait écrit elle-même pour lui donner sa mission auprès des bergers (22); et, une de ses mains étant constamment fermée, le peuple disait qu'il y tenait la lettre qui renfermait des instructions de la sainte Vierge (23). Il était accompagné de deux autres chefs, et leurs prosélytes partirent d'Amiens au nombre de plus de quarante mille hommes, se dirigeant vers Paris et ramassant dans leur route tous ceux qui se ralliaient à eux. Portant le signe de la croix, comme les hommes d'armes qui se rendaient dans la Palestine, et précédés d'une bannière où était peinte un agneau, ils allaient se recrutant toujours. Ce fut l'emblème de cet agneau qui, selon Macer (24), fit donner le nom de Pastoureaux à cette armée ou plutôt à cette bande, quoique Ducange préfère déduire ce nom de la qualité de ceux mêmes qui la composaient (25). « Cette foule se rua sur l'Ile-de-France, se grossissant, sur sa route, de serfs, de bannis, de ribauds, qui accouraient armés de haches à deux tranchants, d'épieux, de massues, de fourches, de vieilles épées. Ils s'étaient donné des chefs et des capitaines, sous lesquels ils défilaient en bon ordre dans les bourgs et les cités, élevant leurs armes en l'air, précédés

(22) *Pastores ovium et aliorum animalium* Mathieu. de Paris, passim.

(23) *Manûs suæ indissolubilis clausura.* Id.

(24) Macer in *Hierolexio.*, cité par Ducange, v° *Pastorelli.*

(25) Ducange, *Ibid.*

Digitized by Google

de leurs bannières où l'on voyait peintes, outre les agneaux, des croix et des images de la Vierge et du Maître de Hongrie. Ils eurent bientôt jusqu'à cinq cents bannières de la sorte, et à la fin ils étaient plus de cent mille. Quand le Maître se vit si fort, il se mit à prêcher contre les évêques et les chanoines, les ordres mendiants, les moines blancs et les moines noirs (ceux de Cîteaux et ceux de Cluny), leur reprochant à tous leur gloutonnerie, leur orgueil et leur passion des richesses (26). » Il disait que les Dominicains et les Franciscains étaient des vagabonds et des hypocrites, que les moines de Cîteaux ne songeaient dans leur avidité qu'à acquérir des champs et des troupeaux, que ceux de Cluny étaient des orgueilleux et ne pensaient qu'à faire bonne chère, que les chanoines menaient une vie mondaine et passaient leur temps en festins recherchés, que les évêques et leurs serviteurs étaient possédés de la soif de l'or, ne pratiquaient point la charité, et se livraient à toutes sortes de jouissances et de plaisirs terrestres, que la cour de Rome était infectée de tous les vices ; il prêchait enfin toutes sortes de choses irritantes, *opprobria prædicavit irritabilia* (27). Toutes ces paroles trouvaient un écho puissant dans cette multitude privée de tout. Aussi ne cessait-elle d'augmenter chaque jour en nombre, et bientôt elle devint un objet de terreur pour la mère du roi.

Cette armée arrivée à Paris, le Maître de Hongrie reçut l'accueil le plus favorable de la reine qui l'accabla de présents, disant qu'elle espérait les meilleurs résultats de

(26) Théodore Burette, *Histoire de France*, tom. I, pag. 305 et suiv.

(27) Matthæus Paris., pag. 711.

Digitized by Google

cette croisade qui avait pris le nom du roi pour cri de guerre et pour signe de ralliement. « A Paris vindrent, dit le chroniqueur que nous avons déjà cité, où la roine Blanche festoia le Maistre et donna grans dons, cuidant qu'il dist vérité (28). » Mais à Paris même commencèrent à se manifester les débordements que le langage furieux de Jacob n'avait pu manquer d'exciter, et que suscitaient d'ailleurs les ribauds et les routiers qui s'étaient joints aux Pastoureaux. Les insurgés se donnèrent des prêtres, qui, sans avoir reçu les ordres sacrés selon les rites de l'Église, se posèrent en dignes serviteurs de Dieu et prétendirent tenir leur mission directement du ciel, accordant le divorce, donnant des indulgences et permettant le mariage à des degrés prohibés par les lois canoniques (29). Le Maître s'établit même évêque, consacra l'eau bénite et prêcha, la mître en tête, dans l'église de Saint-Eustache (30):

Ils depeçoient mariages
Et faisoient plusieurs domages,
Car fol estoient et testu.
A Paris fu l'un d'eus vestu
En guise d'evesque à grant coite
Et i fist yaüe benoiste (31).

Le petit peuple, séduit par les prédications de ses chefs leur attribua bientôt le don des miracles, croyant qu'ils possédaient le pouvoir que le Christ avait autrefois exercé

(28) *Hist. Franc. ex Biblioth. Memmiâ* citée par Ducange, *Gloss.*, v° *Pastorelli.*

(29) Guill. de Nangis, *passim.*

(30) Théodose Burette, pag. 306.

(31) Guillaume Guiart, cité par Ducange, *loco citato.*

Digitized by Google

dans le désert, celui de multiplier les vivres destinés à nourrir une aussi grande quantité de gens; car, bien que le nombre s'accrût toujours, l'abondance ne cessait de régner parmi eux.

Cependant on commença de tous côtés à se livrer aux désordres les plus effrénés. Les disciples du Maître, répandus dans les villes, avaient plus d'une fois trempé leurs mains dans le sang des clercs auxquels on ne faisait aucun quartier (32). La terreur était à son comble dans les campagnes. Paris était dans l'épouvante. On y barricada même les abords du quartier de l'Université pour empêcher les Pastoureaux de communiquer avec les étudiants.

Ces désordres purent ainsi s'étendre pendant quelque temps, grâce à deux circonstances qui leur permettaient de se donner pleine carrière. En effet, le pape Innocent IV avait, vers le temps de Pâques, quitté Lyon pour l'Italie, et l'opinion populaire était loin d'être favorable à cet ennemi implacable et constant du noble Frédéric II de Hohenstaufen, dont il avait causé la ruine en 1250. D'un autre côté, la noblesse française s'était, peu de temps auparavant, en 1247, érigée en ligue contre les prétentions exorbitantes du clergé (33). Cet esprit d'hostilité généralement répandu contre l'Église favorisait donc puissamment les excès des Pastoureaux, dont l'insurrection était en quelque sorte devenue l'expression de la haine qu'on portait aux clercs.

Cependant les Pastoureaux, auxquels tant de mauvais éléments s'étaient joints, et qu'excitaient continuellement

(32) Théodore Burette, *Ibid.*

(33) Mathieu de Paris, pag. 628.

Digitized by Google

les paroles furibondes de leurs chefs, devenaient de plus en plus redoutables. Pas de crime dont ils ne se rendissent coupables, pas de genre d'excès auquel ils ne se livrassent. Ils se trouvèrent d'ailleurs bientôt à l'étroit dans Paris. Leurs capitaines divisèrent donc leur armée en trois corps dont l'un se dirigea vers Bourges, le second vers Orléans, et le troisième vers la Garonne. Paris respira quand ils furent partis, car les violences les plus atroces y avaient été exercées. Le clergé y avait été livré aux craintes les plus légitimes. « L'évêque avait défendu à ses clercs d'assister aux assemblées des Pastoureaux, disant que ce n'étaient que *sourcières du diable;* mais quelques-uns y vinrent avec la foule : l'un d'eux ayant osé entamer la discussion avec le Maître au moment où il montait en chaire, eut à l'instant la tête fendue d'un coup de hache, et le massacre des clercs commença par toute la ville, au grand plaisir des bourgeois, qui à cette occasion vinrent en aide aux Pastoureaux (34). » Mais, si Paris fut ainsi satisfait d'être délivré de ces hôtes dangereux et terribles, Bourges, Orléans et les villes des bords de la Garonne furent prises d'une grande épouvante. Orléans était le siége d'un clergé riche et puissant, et, depuis peu, d'une Université, qui, dans son éclat naissant, n'était pas défavorable à la hiérarchie comme celle de Paris. En outre, cette ville possédait une bourgeoisie dans laquelle le sentiment de la liberté et de l'indépendance avait jeté de profondes racines, Louis VII ayant, en l'an 1180, affranchi tous les serfs d'Orléans (35). Aussi, à l'approche des Pastoureaux, elle ouvrit ses portes toutes larges et accueillit

(34) Théodore Burette; pag. 307.

(35) *Recueil des anciennes lois françaises*, tom. I, pag. 163.



Digitized by Google

dans ses murs toute la multitude qui s'y précipita en masse. L'évêque menaça de frapper d'excommunication les membres de son clergé qui assisteraient aux prédications des chefs de cette troupe désordonnée. Aussi aucun d'eux ne s'y présenta, plus encore par la crainte que leur inspiraient les Pastoureaux qu'à cause des menaces épiscopales. Cependant, plusieurs étudiants s'étant mêlés à la foule, devant laquelle prêchait un de ces prêtres hérétiques, et l'un d'eux ayant repris le prédicateur, qui se déchaînait avec fureur contre les clercs, le drame de Paris se renouvela aussitôt. L'étudiant fut massacré par l'assistance, qui poussant au même instant des cris de mort contre le clergé, se répandit avec une démence frénétique dans les rues, brisa les portes des maisons des prêtres, en tua vingt-cinq et en blessa un nombre beaucoup plus grand encore. Ce fut une boucherie effroyable.

Pendant que ces crimes horribles ensanglantaient Orléans, la troupe conduite par le Maître de Hongrie lui-même était entrée à Bourges, dont les habitants, également favorables aux insurgés, leur avaient ouvert les portes avec le même empressement. Les Pastoureaux commencèrent par y détruire la synagogue des Juifs qui furent enveloppés dans un massacre général (36). « Quant ils furent passez Loire, ils firent tant de maux à Juifz et à plusieurs gens d'église que merveilles, » dit encore le chroniqueur dont nous avons parlé plus haut (37).

Les désordres étaient parvenus à un degré d'atrocité incroyable. De sorte qu'il paraît que la reine Blanche songea enfin sérieusement aux moyens d'y mettre un

(36) Guillaume de Nangis.

(37) *Hist. Franc. Ms. ex biblioth. Memmiâ*, citée par Ducange.

Digitized by Google

terme. Une circonstance heureuse vint la seconder. « En arrivant à Bourges le prophète trouva une grande multitude attirée par l'appât des miracles qu'il avait annoncés d'avance. Les miracles se faisant trop attendre, on commençait déjà à murmurer, quand un bourreau, aposté parmi le peuple, se jeta sur le Maître, et lui fit sauter la cervelle d'un coup de hache à deux tranchants. Au même instant les hommes d'armes du bailli royal fondirent sur sa troupe éperdue et la dispersèrent. Le cadavre de Jacob fut jeté dans un carrefour pour être déchiré par les chiens (38). »

Des biens du monde desnuez,
Fu leurs Mestre à Bourges tuez (39).

Le vieux Jacob ainsi mort, tout le corps de ses adhérents fut mis dans une déroute complète et entièrement anéanti.

La troupe qui s'était dirigée vers la Garonne n'avait pu pénétrer dans Bordeaux, dont les hommes d'armes du comte de Leicester barrèrent l'entrée à ces furieux : en sorte que cette partie des Pastoureaux ne tarda guère à se débander et à se dissoudre à son tour.

Ainsi tout l'avantage demeura bientôt aux hommes

(38) Théodose Burette, pag. 307. Cf. Guillaume de Nangis et Mathieu de Paris, avec Sismondi, *Histoire des Français*, tome VII, pag. 479. Ce dernier écrivain fait tuer le Maître de Hongrie à Paris, et donne dans son récit du soulèvement des Pastoureaux quelques détails qui appartiennent à l'insurrection connue sous le nom de Jacquerie, dont nous parlerons tantôt.

(39) Guillaume Guiart, cité par Ducange dans son *Glossar.*, verbo *Pastorelli*.

Digitized by Google

de la reine, aux barons et aux prélats. Les uns tirèrent leurs épées contre les Pastoureaux, les autres s'armèrent des foudres de l'Église pour les écraser. La tâche était devenue facile, car on n'avait plus qu'à détruire un corps sans unité, sans ensemble. On fit aux insurgés une chasse terrible. On tua tout ce qu'on put trouver (40). A cette poursuite sans quartier, à cette extermination, se joignirent mille mensonges qui furent répandus dans l'intention de rendre odieux celui qui avait excité les petits et les humbles à prendre les armes. On disait que le Maître de Hongrie avait reçu du soudan d'Egypte la mission d'attirer, sous le prétexte d'une croisade, des milliers de Français au-delà de la mer pour les réduire en esclavage; on assurait qu'on avait trouvé sur lui toutes sortes de présents précieux et des lettres qui confirmaient cette trahison exécrable; on ajoutait enfin, que c'était le même imposteur et sorcier qui avait, quarante ans auparavant, convoqué la croisade des enfants et les avait arrachés des bras de leurs parents par des artifices magiques (41). Ces bruits s'accréditèrent si bien qu'ils furent accueillis partout et redoublèrent l'acharnement des populations contre les Pastoureaux, auxquels personne n'accorda merci, et dont la destruction fut bientôt consommée.

Ce que le lecteur a vu arriver à la suite de toutes les diverses insurrections que nous avons déjà exposées, fut aussi en France la conséquence du soulèvement des Pastoureaux, c'est-à-dire un redoublement de barbarie dans l'oppression qu'on fit peser sur les pauvres paysans. Les sentiments peu charitables qui animaient parfois le

(40) *Cæteri quasi fumus evanuerunt.* Guill. de Nangis.

(41) Matthieu de Paris, pag. 710 et 712.

Digitized by Google

clergé se révèlent, en outre, ici dans un fait qui se trouve dans les rapports les plus intimes avec l'insurrection des Pastoureaux. Ce fait, le voici. Le Chapitre de la cathédrale de Paris fit saisir, dans le cours de l'année qui suivit le soulèvement, plusieurs paysans du village de Châtenay, ses vassaux, qui étaient en retard de payer leurs redevances. Il les fit enfermer dans une prison à côté du cloître de l'église de Notre-Dame. L'état malsain de ce cachot, le peu d'espace qu'il offrait au grand nombre de prisonniers qui y furent entassés, le manque d'air et la mauvaise nourriture qu'on donnait à ces malheureux, eurent pour effet de causer dès les premiers jours la mort de plusieurs d'entre eux. La reine Blanche en fut instruite. Elle envoya demander aux chanoines du Chapitre qu'ils voulussent relâcher sous caution les prisonniers, s'engageant elle-même à avoir soin qu'il fût fait droit à l'Église. Mais le Chapitre répondit que personne n'avait le droit de s'immiscer dans ses affaires ni de s'occuper de ses hommes à lui, et qu'il avait même le droit de les laisser mourir de faim s'il le jugeait convenable. Sur cela il fit saisir à Châtenay les femmes et les enfants des paysans et les entassa dans la même prison, trop remplie déjà. Un grand nombre de ces infortunées victimes étouffèrent ou moururent de faim peu de temps après leur incarcération. Blanche, informée de cette inconcevable atrocité, se rendit avec des hommes d'armes à la prison, où le reste de ces malheureux paysans étaient enfermés. Le Chapitre, pour maintenir ses droits, menaça de l'excommunication tous ceux qui s'aviseraient d'en forcer la porte. Mais la reine, bravant cette menace, y frappa elle-même le premier coup avec une verge qu'elle tenait à la main. Puis elle ordonna que la porte fût brisée. En

Digitized by Google

un instant la clôture fut ouverte. Les hommes, les femmes et les enfants qui s'offrirent aux yeux de la reine, ressemblaient à des squelettes et présentaient l'image la plus poignante de la misère et de la faim. Mais ils étaient désolés de se voir délivrés ainsi, et ils paraissaient moins affectés de la joie de retrouver leur liberté, que de la crainte des mauvais traitements que le Chapitre ne pouvait manquer de leur infliger pour se venger de l'humiliation que la reine en personne était venue lui faire subir. Heureusement, en cette occasion, la mère de Louis IX montra aussi qu'elle était mère d'un saint, et elle ramena la joie dans l'âme de ces infortunés en mettant tout en œuvre pour les faire sortir du lien de vasselage qui les tenait dans la dépendance du Chapitre (42).

## § VII. *La Jacquerie.*

Entre le soulèvement des Pastoureaux, et le soulèvement également opéré parmi les paysans français et connu dans l'histoire sous le nom de *Jacquerie*, il y a un intervalle de cent et quelques années.

La hiérarchie avait perdu une grande partie de son influence et de son pouvoir. La féodalité française avait reçu les plus rudes atteintes. Les champs de bataille avaient bu presque tout le sang des vieilles familles frankes. La terrible journée des Éperons d'or en 1302, la sanglante bataille de Crécy en 1346, et la formidable rencontre de Poitiers en 1356, avaient saigné à blanc

(42) Filleau de la Chaise, *Histoire de Saint Louis*, liv. 10, ch. 14.— Capefigue, *Histoire constitutionnelle de la France*, tom. I, pag. 257, d'après une biographie manuscrite de la reine Blanche.

Digitized by Google

la chevalerie de France. Puis, un troisième pouvoir s'était par degrés formulé et avait acquis une haute importance : celui des communes. Serrée entre la puissance monarchique, — que Philippe-Auguste avait fondée dans les plaines de Bouvines et que Philippe-le-Bel avait continuée à construire en commençant la conversion du vassal en sujet (1), — et l'esprit indépendant des villes, affranchies et devenues riches et fortes, grâce à leur commerce, à leur industrie et surtout aux libertés que les croisades leur avaient procurées et que les besoins toujours renaissants des seigneurs avaient continué à leur rendre, — la féodalité avait fini de jouer le rôle principal dans l'État. Également détestée du roi qui tendait à la soumettre à sa domination absolue, et des villes qui voyaient son esprit de domination menacer sans cesse leurs franchises et son humeur belliqueuse toujours chercher à entraver leur développement pacifique, elle aurait, à cette époque déjà, cessé peut-être d'avoir aucun poids, sans les luttes opiniâtres auxquelles donnèrent lieu les hostilités continuelles entre la France et l'Angleterre. Ces guerres tenaient encore son épée aiguisée, bien que ceux qui la maniaient fussent déjà fortement déchus de leur splendeur.

Cependant, malgré ce changement opéré dans l'état social en France, ou, pour mieux dire, dans la formule sociale, le sort de l'habitant des campagnes, la position des paysans, ne s'était améliorée en aucune manière. Au contraire, le joug qui pesait sur cette classe était devenu plus pénible et plus lourd à mesure que le nombre de

(1) Chateaubriand, *Études ou discours historiques*, *tome III*, pag. 323. *Édition de Bruxelles*, 1831.

Digitized by Google

ceux qui la composaient naguère avait diminué par l'obtention du droit de bourgeoisie dans les villes.

Vers le milieu de l'intervalle qui sépare le soulèvement des Pastoureaux et la Jacquerie, il arriva qu'un des derniers asiles où les paysans eussent conservé leur liberté et joui de leur indépendance, fut mis en péril d'être envahi par la féodalité et soumis à une domination seigneuriale. Les paysans et les pâtres établis au bord du lac de Genève, de membres libres de l'Empire qu'ils étaient, devaient devenir sujets de la maison d'Autriche. On leur imposa des baillis autrichiens; le mot *paysan* ne fut plus employé que comme un terme de dérision par les orgueilleux dominateurs, et ne servait plus qu'à ridiculiser les habitants libres des campagnes, dont même une partie était de noble origine; car ces anciennes familles, après avoir joui d'une longue considération, furent désignées dès-lors par le nom de noblesse de campagne (2). Cependant le soulèvement des hommes des cantons de Schwytz, d'Uri et d'Unterwalden, et les luttes que les confédérés engagèrent, à la suite de cette insurrection, avec l'Autriche et avec la noblesse et le clergé autrichiens, manquent entièrement du caractère des guerres dont nous nous occupons dans ce travail. En effet, ces événements se présentent moins comme une lutte de classe sociale contre classe sociale, que comme une guerre de membres libres de l'Empire contre les prétentions d'hérédité d'une maison souveraine particulière. Que l'impérieuse noblesse féodale ait été disposée à désigner et à traiter les Vaudois

(2) Jos. Von Muller, *Geschichte der Schweiz. Eidgenoss.*, *tom. I*, *pag.* 606.

Digitized by Google

comme des paysans, comme des serfs, c'est là un accident de second ordre. Car, chez les confédérés, les éléments divers des habitants des campagnes et de ceux des villes, des hommes libres et des nobles, se sont trouvés confondus dès l'origine. Il n'en fut pas de même dans le soulèvement des gens d'Appenzel contre l'abbé de Saint-Gall (3), ni dans celui que des habitants de la vallée d'Engadin, dans la haute Rhétie, opérèrent contre les oppresseurs, et d'où résulta la fameuse union connue dans l'histoire sous le nom de *Gotteshausbund* (4). Nous ne pouvons nous occuper de ces deux derniers événements, qui n'offrent qu'une importance infiniment secondaire à côté de l'immense mouvement de la Jacquerie. Et le premier n'entre point par sa nature, comme nous venons de le dire, dans le cadre que nous nous sommes tracé ici.

C'est donc au récit des faits qui composent la Jacquerie que nous allons nous attacher : car ils nous présentent au plus haut degré le caractère des phénomènes sociaux dont notre titre a promis le développement.

Le changement apporté à la position sociale des classes agricoles et travailleuses, par l'établissement des communes, n'avait pas eu des résultats moins importants en France que dans les pays voisins. Dès la fin du XI^e siècle, *faire commune* y était devenu le mot d'ordre de toutes les localités, pour peu qu'elles possédassent des

(3) Joh. Csp. Zellweger, *Geschichte des appenzell. Volkes, tom. I, pag.* 205, *seqq.*, *pag.* 295, *seqq.*

(4) Heinr. Zschokke, *Geschichte der Freitstaaten der drei ewigen Bünde im hohen Rhaetien* (1798) 1817.

Digitized by Google

habitants doués de quelque valeur et de quelque énergie. Il avait inspiré tant de courage aux populations, que toute cette page de l'histoire de France, comme de celle de Flandre, est une épopée guerrière, du caractère souvent le plus grandiose. Malgré les résistances que l'établissement des communes avait rencontrées, elles s'étaient formées, elles avaient grandi, elles avaient prospéré et acquis une telle importance que, deux siècles plus tard, le 10 avril 1302, Philippe-le-Bel appela des députés des villes à la grande assemblée du royaume, et que, selon Pasquier (5), « le roturier fut exprès adjousté, contre l'ancien ordre de France, à ceste assemblée, non pour autre raison que c'estoit celui sur lequel devoient principalement tomber tous les faix et charges. » Autant l'importance des communes s'était accrue, autant l'oppression des serfs et des habitants des campagnes non libres avait empiré. La limite de domination qui séparait les *vilains* et les *serfs* (*villani* et *servi*) s'était en plus d'un endroit effacée au grand désavantage des premiers. Louis IX, Saint-Louis, malgré l'humanité que l'histoire attribue à ce prince, n'améliora en aucune manière la position des paysans. Le dédain que l'on professait pour la classe des paysans ne s'exprimait que par des termes méprisants ; *vilaine parole, vilain fait, villenie*, servaient à désigner toute grossièreté, toute chose impolie, brutale, dégoûtante. L'ordonnance de Louis IX contre le blasphème, laquelle fut rendue en 1268, nous en fournit une preuve frappante (6).

Sous le règne de Philippe-le-Bel, les guerres que la

(5) *Recherches sur la France, liv.* 2, *chapitre* 5.

(6) *Recueil des anciennes lois françaises. Tom. I, pag.* 342.

Digitized by Google

France eut avec l'Angleterre amenèrent de nouveaux désastres sur les populations des campagnes, déjà si malheureuses. A chaque répit que leur laissaient ces luttes acharnées, succédaient d'autres causes de ruine. Les exactions des seigneurs, l'altération des monnaies, les brigandages exercés par les troupes armées, achevaient de leur enlever ce que les fureurs de l'ennemi leur avait laissé. Tandis que la misère allait s'étendant ainsi de plus en plus dans les campagnes, les chevaliers vivaient joyeusement dans les fêtes et dans les plaisirs, sans se mettre en souci des cris de détresse qui se poussaient et des larmes qui coulaient autour des manoirs. Ils passaient dans le faste le plus recherché les heures de loisir qu'ils obtenaient des trêves, après avoir pressuré les pauvres gens du plat pays pour leur ravir leur dernier denier. Le continuateur de Guillaume de Nangis nous a laissé les lignes suivantes, qui caractérisent d'une manière saisissante le contraste de ce luxe et de cette misère. *Anno igitur* 1356, *fastus et dissolutio in multis personis nobilibus et militaribus quàm plurimum inolevit; hoc anno magis se incœperunt sumptuosè deformare, perlas et margaritas in capuciis et zonis de auratis et argenteis deportare, gemmis diversis et lapidibus pretiosis se per totum curiosiùs adornare et in tantum se curiosè omnes à magno usquè ad parvum de talibus lasciviis cooperiebant, etc. Undè populus communis multùm lugere poterat et lugebat pecunias ab eo pro facto guerræ levatas in talibus ludis inutilibus et usibus positas et conversas* (7).

(7) *Contin. alt.* Guillelm. de Nangis, *dans le Spicilegium de* d'Achery, tom. III, pag. 114.

Digitized by Google

Quand on étudie à fond cette époque, on ne sait réellement de quoi s'étonner le plus, de la longanimité et de la patience des malheureux qui, courbés sous tous les désastres de la guerre, étaient encore dépouillés ainsi par leurs maîtres après avoir été pillés déjà par l'ennemi, ou de l'insolente rapacité des nobles qui buvaient dans leurs festins la sueur et les larmes de leurs frères. Toutefois, dans l'intervalle qui sépare l'explosion de la guerre des Pastoureaux et le commencement historique de la Jacquerie, il y eut déjà quelque mouvement d'insurrection, mais dans le sens de celui qu'opérèrent les Pastoureaux (8). La noblesse vivait dans la plus grande sécurité, et se moquait, retranchée derrière ses fortes murailles et armée de ses bonnes épées, de la candeur et de la simplicité des gens de la campagne, qu'elle appelait par dérision du sobriquet de *Jacques bon homme* (9). Cette simplicité et cette bonhomie étaient si bien établies, que le langage proverbial s'en empara et forgea ce dicton : « *Oignez vilain, il vous poindra: poignez vilain, il vous oindra.* » Le gentilhomme disait: « *Jacques bon homme ne lâche point son argent, si on ne le roue de coups ; mais Jacques bon homme paiera, car il sera battu* (10). » Parfois il s'élevait en faveur du pauvre foulé une voix qui disait, émue de charité :

Jacques Bonshommes,
Cessez, cessez, gens d'armes et piétons,

(8) Ducange, *Glossar, verbo* Pastorelli. Cet écrivain cite plusieurs extraits d'après lesquels il y eut, en 1306 et en 1320, des mouvements analogues à celui des Pastoureaux.

(9) *Contin. de* Guill. de Nangis, *passim.*

(10) Sismondi, Histoire des Français, tome X, p. 488.

Digitized by Google

De piller et manger le bon homme
Qui de long temps Jacques Bonhomme
Se nomme (11).

Mais cette voix n'était pas écoutée, elle se perdait dans le désert.

Jacques Bonhomme, ainsi pressuré par les châteaux, n'était pas mieux traité par les prélats et par les abbayes; car le luxe et l'amour des plaisirs étaient à leur comble dans les palais des évêques et dans les monastères, comme ils l'étaient dans les manoirs. Pendant le règne de Philippe-le-Bel, un Concile est convoqué exprès pour remédier au débordement des mœurs. L'an 1351, les prélats et les ordres mendiants exposent leurs mutuels griefs à Avignon, devant Clément VII. Ce pape, favorable aux moines, apostrophe les prélats : « Parlerez-vous d'humanité, vous, si vains et si pompeux dans vos montures et dans vos équipages? Parlerez-vous de pauvreté, vous, si avides que tous les bénéfices du monde ne vous suffiraient pas? Que dirai-je de votre chasteté... Vous haïssez les mendiants, vous leur fermez vos portes, et vos maisons sont ouvertes à des sycophantes et à des infâmes, (*lenonibus et truffatoribus*).» (12) Dans un sermon prononcé devant le pape, en 1364, le docteur Nicolas Oresme prouva que l'Antechrist ne tarderait pas à paraître, par six raisons tirées de la perte de la doctrine, de l'orgueil des prélats, de la tyrannie des chefs de l'église et de leur aversion pour la vérité (13).

(11) Chateaubriand, *Études ou disc. histor. Tom. IX, pag.* 188. *Édit. de Bruxelles, Meline*, 1831.

(12) Id. *Ibid. tom. III, pag.* 390.

(13) Id. *Ibid. tom. III, pag.* 391.

Digitized by Google

C'était Jacques Bonhomme qui travaillait depuis le lever du soleil jusqu'au lever des étoiles, qui jeune encore vieillissait au labeur, qui suait l'été et grelottait l'hiver dans les champs ou dans sa misérable hutte, pour payer ces montures et ces équipages, pour grossir les revenus de ces bénéfices, pour ajouter à l'éclat du faste qu'étalait cet orgueil, — comme il payait, le malheureux, les magnificences des fêtes et les splendeurs des festins qui se dressaient chaque jour dans les castels.

Aussi commença-t-il, un matin, à faire un sérieux retour sur lui-même et à chercher dans sa tête un moyen de sortir de cette vie misérable, de cette exploitation incessante et toujours inassouvie. Il se rappelait bien que son aïeul avait déjà tenté la voie des armes, un siècle auparavant, dans la guerre des Pastoureaux. Il se rappelait bien que son aïeul avait été battu et écrasé par les lances et les épées des chevaliers. Mais il se disait que son aïeul s'y était mal pris, qu'il serait plus heureux peut-être, lui, et que Dieu ne voulait pas que l'un de ses enfants fût toujours maître et l'autre toujours esclave, l'un toujours oppresseur et jouissant de tous les biens de la vie, et l'autre, toujours opprimé et en proie à toutes les misères de l'existence humaine. D'ailleurs, malgré la détresse toujours croissante qui était entrée dans sa cabane, Jacques Bonhomme avait grandi à ses propres yeux, il avait acquis la conscience et le sentiment de sa propre valeur et de ce que pourrait la force de son bras s'il la mettait à l'épreuve, fût-ce même contre les cuirasses de ses maîtres. Car la lutte désastreuse engagée contre les Anglais et les Flamands avait, à plus d'une reprise, fourni à Jacques Bonhomme les plus beaux exemples à imiter dans ces redoutables archers

Digitized by Google

flamands et anglais qui joûtèrent sur tant de champs de bataille, et constamment avec le plus grand succès, contre les escadrons des hommes bardés de fer qu'on avait crus invulnérables jusqu'alors. A la bataille des Éperons d'or, les arbalétriers flamands avaient défait presque toute la gendarmerie française. A la bataille de Crécy, toute l'ardente impétuosité, toute la valeur des chevaliers avait échoué devant les lignes serrées des archers anglais. Enfin, à la funeste journée de Poitiers, toute la noblesse de France éprouva le plus sanglant désastre, grâce à ces mêmes archers. Jacques applaudissait au fond de son cœur chaque fois qu'il entendait parler d'une nouvelle défaite essuyée par ses maîtres et d'un nouveau deuil apporté à leurs familles. Les larmes des châtelaines devenues veuves ou orphelines étaient chose réjouissante à voir pour lui, leurs cris et leurs plaintes chose douce à entendre. Car, il faut le dire, Jacques avait un si grand désir de vengeance au cœur, on avait eu si peu pitié de lui, qu'il avait en partie perdu sa bonne nature primitive et qu'il ne se sentait pas la moindre compassion pour ses maîtres, quand ses maîtres se désespéraient et sanglottaient à leur tour. Il priait, afin que Dieu donnât la victoire aux ennemis, non par amour des Anglais, mais par haine contre ses oppresseurs. Dans le cours du XIVe siècle, Jacques avait eu trois fois l'occasion de jouir des afflictions souffertes par les hommes des châteaux. Et, mieux que cela, il avait été amené à conclure de ces défaites, que les seigneurs s'étaient montrés plus vaillants à opprimer de pauvres serfs qu'énergiques à combattre les ennemis. Il se prit donc un jour à dire :

— Ce sont des lâches. Si moi et les miens nous étions quelque chose pour le pays, si nous avions une patrie, nous saurions mieux la défendre.

Digitized by Google

Pendant que Jacques rêvait à toutes ces choses, le roi Jean et la plus grande partie des chevaliers étaient prisonniers des Anglais; les trois Ordres du royaume s'étaient réunis à Paris, et les députés du tiers-état avaient commencé l'action sociale de la puissance nouvelle qu'ils représentaient, en exprimant leur haine et leurs griefs contre les deux Ordres privilégiés et en demandant compte de l'emploi des subsides accordés jusqu'à ce jour (14); enfin l'esprit d'insurrection commençait à agiter l'esprit des Parisiens qui avaient à leur tête l'audacieux et remuant prévôt des marchands, Etienne Marcel. Cependant, au milieu de toutes ces graves circonstances, les châteaux n'en continuaient pas moins leurs exactions; les paysans furent foulés plus que jamais pour fournir de quoi payer les rançons des chevaliers tombés en captivité à la journée de Poitiers. Des bandes armées, profitant du désordre général, s'étaient mises à parcourir en tout sens le plat pays et à piller les villages. Alors Jacques se dit :

— Il faut que cela finisse.

En effet, il voyait que les seigneurs, auxquels il ne reconnaissait pas le droit de le vexer et de le tourmenter, mais pour lesquels c'était un devoir de le protéger et de le défendre, ne pouvaient ni ne voulaient le défendre ni le protéger. Et plus que cela, il voyait qu'ils étaient ses plus implacables ennemis. Il était ainsi tout simple qu'il recourût à une résolution extrême. Les villages s'étaient en partie dépeuplés pour échapper aux pillages des soudards effrénés qui les dévastaient. Un grand nombre de paysans

(14) Froissart, *Édit. de* 1573, *tom. I*, *pag.* 188. — Chateaubriand, *tome IV*, *pag.* 135, *seqq.*

Digitized by Google

s'étaient réfugiés dans la ville de Paris, pour y sauver au moins leur vie (15). Tous les désordres auxquels la France était livrée, s'accrurent encore lorsque plusieurs gentilshommes du roi eurent délivré de la prison où le roi l'avait jeté Charles-le-Mauvais et l'eurent conduit à Paris, où Étienne Marcel, chef du peuple, le reçut pour placer sur sa tête la couronne de France.

L'occasion était plus que jamais devenue favorable, et Jacques, n'ayant plus rien à perdre, songea qu'il ne pouvait plus désormais que gagner dans une insurrection. Il courut donc aux armes. Au mois de mai 1358, les paysans du Beauvoisis se soulevèrent les premiers. Dans cette partie de la France, le servage s'était développé avec ses formes les plus rudes et les plus dures. « Car li uns des sers sont si souget à leur seigneur, que leur sire puet penre quantques que il ont à mort et à vie, et les cors tenir en prison toutes les fois *que il leur plest, soit à tord, soit à droit,* que il n'en est tenus à respondre fors à Dieu (16). » Le nombre des insurgés ne fut pas considérable d'abord; car il n'y en eut guère au-delà de cent. Si, un siècle auparavant, l'oppression cléricale avait été le grief principal allégué par les Pastoureaux, cette fois le cri général était que la noblesse ne valait rien, qu'elle était corrompue, que par son luxe et par sa lâcheté elle conduisait le pays à sa ruine, qu'enfin c'était aux paysans à défendre le sol natal. Chose singulière ! Jacques qui, jusqu'alors, n'avait fait que maudire la France, s'était pris tout-à-coup à l'aimer, en songeant que, pour lui aussi, elle pourrait un jour être une patrie. L'insurrection

(15) *Cont. de* Guill. de Nangis, *pag.* 116.

(16) Beaumanoir, *Coustumes de Beauvoisis*, *chap.* 45, *pag.* 257.



Digitized by Google

se propagea bientôt de tous côtés. Le cri de ralliement était : « *Honni* soit celuy, par qui il demoura que tous les gentilshommes ne soient destruits! (17) » Ainsi Jacques n'en songeait pas moins à se venger de ses maîtres.

Quand on étudie ce mouvement, on n'y voit, à vrai dire, qu'une émotion aveugle et irréfléchie, n'ayant point de but déterminé et arrêté d'avance; on n'y découvre aucune idée de liberté organisée et régulière. Jacques l'avait-il jamais connue? Il agissait par instinct. Il avait entrevu quelque chose qu'il ne savait pas se définir avec sa faible intelligence, obscurcie par la misère et par l'abrutissement où il avait été tenu pendant si longtemps. C'était donc l'instinct qui le faisait agir? Puis vinrent toutes les mauvaises passions mises en jeu par les haines accumulées au fond de son cœur. Jacques songea d'abord à exercer sa vengeance, avant de songer à améliorer sa condition. Il était homme. Il voulait prendre sa revanche du passé avant de s'occuper de se fonder un avenir meilleur et plus conforme aux lois de Dieu et aux doctrines du Christ. Et sa revanche fut terrible. Toute la Jacquerie n'est, en effet, qu'une effrayante série de crimes et d'atrocités. Les paysans, dans l'emportement de leur fureur, se livrèrent à tous les débordements possibles, s'acharnant, avec une rage presque incroyable, bien qu'elle s'explique du reste, contre tout ce qui avait servi à les opprimer. « *Nam ipsi qui prius, ut eis videbatur, quodam zelo justitiæ hoc inchoaverant, quia domini sui eos non defendebant, sed opprimebant, converterunt se ad opera vilia et nefanda* (18). » Ce ne furent, à tout prendre, que des

(17) Froissart, *pag.* 190.

(18) *Continuat. de* Guillaume de Nangis, *pag.* 119.

Digitized by Google

représailles. Armés de bâtons ferrés, de couteaux, de faulx, de socs de charrue, les paysans signalèrent le commencement de leur insurrection en pénétrant dans la demeure d'un gentilhomme qu'ils égorgèrent avec sa femme et ses enfants, dont ils laissèrent brûler les cadavres dans le château qu'ils mirent en feu. Après ce premier acte de cruauté, ils prirent d'assaut un manoir, dont ils lièrent le maître à un poteau, le faisant assister ainsi aux brutalités les plus monstrueuses qu'ils exercèrent sur sa femme et sur ses filles; puis ils le firent mourir lui-même dans des tortures inouïes et livrèrent le castel aux flammes. Le nombre des paysans s'accrut bientôt jusqu'à six mille. L'insurrection se propagea dans le pays de Laon et de Soissons. L'un des chefs était Guillaume Caillet de Meaux (19). Il exerçait la plus grande influence sur cette troupe furieuse, et chercha aussi peu à modérer cette frénésie aveugle qu'à la diriger vers un but réel de liberté et de justice. Les incendies continuaient à s'allumer. Les nobles furent mis à mort partout où l'on put les trouver. Leurs femmes et leurs filles eurent le même sort, après avoir été victimes des outrages les plus cruels et les plus brutaux. Partout les châteaux furent détruits et ravagés. Les insurgés sillonnaient le pays par bandes, portant en tous lieux les mêmes fureurs et les mêmes barbaries. L'une d'elle égorgea un noble, et, après l'avoir haché en morceaux devant sa femme et ses filles, qu'ils soumirent d'abord aux plus atroces violences, força la femme à manger la chair de son mari et les filles celle de leur père; puis, enfin, les mirent elles-mêmes à mort avec un raffinement de cruauté dont on ne trouve

(19) *Id. passim.*

Digitized by Google

peut-être aucun exemple ailleurs. Froissart, qui nous a laissé un récit de ce soulèvement effroyable, dit lui-même : « Je n'oseraye escrire les horribles faits et inconvenables qu'ils faisoient aux Dames (20). »

L'insurrection avait gagné d'un côté l'Artois, et s'était propagée de l'autre vers Paris. Environ cent soixante châteaux et manoirs étaient réduits en cendres, et l'on voyait de toutes parts de nobles dames et damoiselles qui fuyaient pour échapper au terrible Jacques Bonhomme. Les paysans se trouvaient alors au nombre de cent mille sous les armes, mais sans direction commune, sans but, et toujours sans aucun sentiment de justice et d'humanité. Ils avaient un capitaine qui était originaire de Clermont en Beauvoisis et que l'on ne connaissait que sous le nom collectif de Jacques Bonhomme. On ignore de quelle manière il parvint à soumettre à son commandement cette masse énorme de gens indisciplinés. Quand on demandait aux paysans furieux le motif qui les faisait se livrer à tous ces excès, la plupart répondaient qu'ils agissaient de cette manière parce qu'ils voyaient les autres faire ainsi ; « qu'ils ne »savoient, mais qu'ils faisoient ainsi qu'ils véoient les »autres faire (21). »

Les gentilshommes étaient dans le plus grand effroi partout où cette trombe d'hommes menaçait de passer. Aussi envoyèrent-ils de toutes parts réclamer du secours. Ils firent un appel aux nobles de Flandre, de Brabant et du Hainaut, leur peignant toute l'épouvante et toute la terreur qui devançait les rebelles, et les

(20) Froissart, *pag.* 190.
(21) Froissart.

Digitized by Google

ruines qu'ils laissaient derrière eux. La misère, l'effroi et les grincements de dents étaient ainsi sortis des huttes des pauvres paysans, pour aller s'établir dans les demeures des chevaliers.

Cependant les insurgés n'étaient pas sans rencontrer de temps en temps quelque résistance. Plus d'une épée s'avança bravement au devant d'eux, ou les poursuivit avec courage. Les paysans dont on parvenait à s'emparer, on les pendait impitoyablement. Les nobles allèrent plus loin par degrés. Ils ne se bornèrent pas à punir les coupables; ils se mirent à dévaster et à incendier les villages qui étaient restés calmes et pacifiques dans ce terrible mouvement ; ils égorgèrent d'innocents laboureurs à leur charrue, d'innocents vignerons occupés des pacifiques travaux de leur état (22). La Picardie, le Soissonnais et le Beauvoisis étaient devenus une grande arène de massacre et d'incendie. Les paysans, tant ceux qui s'étaient soulevés que ceux qui étaient restés chez eux, avaient fortifié leurs villages et placé des sentinelles dans les clochers de leurs paroisses : à l'approche de l'ennemi, ces sentinelles tintaient la campane ou donnaient l'alarme avec un cornet; aussitôt les laboureurs répandus dans les champs se réfugiaient dans l'église. Les riverains de la Loire se retiraient la nuit dans les bateaux qu'ils arrêtaient au milieu du fleuve. A Paris, on défendit de sonner les cloches, excepté celle du couvre-feu, depuis les vêpres chantées jusqu'au grand jour du lendemain, afin que les bourgeois en faction ne fussent distraits par aucun bruit. Les chemins se couvraient d'herbe, les monastères étaient aban-

(22) *Contin. de* Guill. de Nangis, *pag.* 119.

Digitized by Google

donnés; les sillons restés en friche ne servaient plus que de camps aux différentes troupes de brigands, de Jacques, de soudoyers anglais, navarrais, français, qui s'y succédaient comme des hordes d'Arabes passant dans le désert: on ne reconnaissait l'existence des hommes dans ces solitudes, qu'à la fumée des incendies qui s'élevait des hameaux. Nous avons encore des complaintes latines que l'on chantait sur les malheurs de ces temps (23). En plus d'un endroit, les bourgeois des villes tendirent la main aux insurgés. Ceux de Senlis firent cause commune avec les Jacques. Les Parisiens traitèrent avec eux et leur donnèrent un secours de douze cents hommes pour marcher sur Meaux (24). Cette expédition était commandée par l'un des chefs des Jacques, nommé Guillaume Karlot. Plus de trois cents dames des plus nobles de la cour étaient enfermées avec une poignée de chevaliers dans le marché de Meaux, au milieu d'une sorte d'île formée par la Marne et le canal de Cornillon, que le Dauphin avait fait entourer de murailles. Les bourgeois supportaient impatiemment cette occupation à main armée au centre de leur cité, et n'attendaient que l'arrivée des Jacques pour se délivrer de ces hôtes forcés. On ne sait jusqu'où serait allée l'insurrection, animée par l'horrible triomphe qu'elle convoitait. Déjà les bannières bleues et rouges approchaient de la ville; plus de neuf mille paysans les suivaient, leurs cognées et leurs socs de charrue emmanchés en guise de fers de piques, à de grands bâ-

(23) Chateaubriand, *tome IV*, *pag.* 187, *seqq.*

(24) *Contin. de* Guill. de Nangis, *passim.* — Capefigue, *Hist. constit. de la France, tom. II*, *pag.* 487.

Digitized by Google

tons. Heureusement pour les nobles dames que le Captal de Buch et Gaston Phœbus, comte de Foix, qui venaient à leur secours, précédèrent d'un jour les gens de Karlot. Ils arrivaient de la croisade de Prusse, quand on leur apprit à Châlons quelle nouvelle population remplissait le marché de Meaux et ce dont elle était menacée. Sans calculer le danger, les deux chevaliers, dont l'un, le Captal, était Anglais, et l'autre plutôt encore Espagnol que Français, accoururent généreusement à Meaux avec les soixante lances qu'ils ramenaient de la Prusse. Ce contre-temps inattendu perdit les Jacques. Reçus à bras ouverts par les bourgeois qui leur avaient dressé des tables toutes servies dans les rues, ils se ruaient sur le marché, quand le Captal et Gaston Phœbus firent ouvrir les portes, et lancèrent leur petite troupe en bon ordre sur cette foule de *vilains*, noirs et petits, et très-mal armés. Le premier choc enfonça tout. Renversés les uns sur les autres, les Jacques furent abattus par grands monceaux; las de tuer, les hommes d'armes les forçaient de sauter dans la Marne: ils en détruisirent de la sorte plus de sept mille. Le carnage se continua sur les bourgeois, leurs alliés. Les vainqueurs ayant mis le feu à la ville, repoussaient avec leurs lances les habitants qui s'enfuyaient des flammes. Le maire, Jean Soulas, qui avait ouvert les portes aux paysans, fut pris et pendu. Cette journée releva le courage abattu de la noblesse: elle se rallia autour du régent du royaume et commença à son tour une guerre d'extermination contre les serfs dont elle dépassa encore les cruautés. Plus de vingt-neuf mille *vilains* (25), mas-

(25) Théodore Burette, *Histoire de France, tom. I, pag.* 404, *seqq.*

Digitized by Google

sacrés avant la Saint-Jean d'été, n'avaient pas encore assouvi la rage de l'aristocratie. Charles-le-Mauvais, roi de Navarre, sortit de Paris contre les paysans qui rôdaient autour de la ville, et, après avoir attiré à lui les chefs qu'il fit mourir, lança ses gens d'armes sur les insurgés, dont plus de trois mille furent passés au fil de l'épée. Karlot, qui avait voulu se mettre sous la protection de ce prince, fut couronné d'un trépied de fer rouge et mourut dans les souffrances les plus atroces. On essaya de faire expier aux habitants de Senlis leurs intelligences avec les paysans; mais il n'était pas aussi facile d'en venir à bout que de ces bandes éparpillées dans les campagnes. Une troupe de chevaliers gravissait la pente rapide de la grande rue de Senlis, quand les bourgeois firent rouler tout à coup sur eux une longue file de charrettes qui mirent leurs rangs en déroute. Assaillis de toutes parts, et même par les femmes, qui leur jetaient des fenêtres de la poix et de l'eau bouillante, ils furent obligés de prendre la fuite (26). Les représailles les plus effroyables furent exercées sur les villages par les chevaliers (27). Le jeune Enguerrand de Coucy parcourait le plat pays avec ses cavaliers, égorgeant sans pitié et sans miséricorde tous les paysans qu'il rencontrait sur sa route. Nulle part les insurgés n'offrirent une résistance sérieuse; car tous manquèrent du courage qu'inspire la liberté, parce que le sentiment de la justice leur était resté étranger dans le long abrutissement où l'oppression les avait mainte-

(26) Id., *ibid.*

(27) *Contin. de* Guill. de Nangis. Il est à noter que l'aristocratique Froissart passe entièrement ces horreurs sous silence.

Digitized by Google

nus. Cependant, il faut le dire, la vengeance des seigneurs passa les bornes légitimes de la punition ; elle fut aussi inhumaine que les cruautés qu'elle voulait réprimer. Jacques devint plus que jamais l'objet d'une odieuse tyrannie, et servit plus que jamais de piédestal aux châteaux et aux manoirs, aux diocèses et aux monastères.

Mais, si la malheureuse classe des serfs ne trouva pas dans ses rangs les plus rudes et les plus exaspérés la force de se maintenir à Meaux contre une poignée de gens d'armes bien conduits, elle produisit, bientôt après, dans les luttes presque poétiques que la France eut à soutenir contre les Anglais, un héros dont le nom et la mémoire doivent être conservés parmi ceux des chevaliers dont l'épée se distingua le plus sur ces mémorables champs de bataille. Froissart, dans son féodal dédain pour tout ce qui ne sortait pas de la classe privilégiée des seigneurs, a passé sous silence ce nom et a laissé dans l'oubli cette mémoire. Mais un moine, qui n'était pas devenu étranger à la famille dont il était issu, nous raconte avec une sorte d'orgueil et de satisfaction les gigantesques prouesses que fit avec son invincible hache d'armes, un simple valet de ferme, le Grand Ferré, devant lequel les Anglais tombaient comme les épis sous la faulx du moissonneur (28). Cependant le récit des exploits de ce brave n'entre pas dans le cadre du sujet dont nous nous occupons ici.

André Van Hasselt.

(*La fin à la prochaine livraison*).

(28) *Continuat. de* Guillaume de Nangis, pag. 123 et seqq.

Digitized by Google

# LE BRASSEUR DE GAND.

(Suite. Voyez la livraison de janvier 1841, page 5).

## V.

Pendant plusieurs semaines, Artevelde ne s'attacha uniquement qu'à gagner les esprits et à prendre les dispositions nécessaires pour la défense de la ville, car l'armée du comte Louis de Flandre se rassemblait de nouveau. Dans toutes les réunions auxquelles Roger Everwein avait été obligé d'assister, Philippe ne s'était montré que froid à son égard; et Roger croyait déjà que la tempête ne l'atteindrait pas. Alice ne partageait pas cet espoir, quoiqu'Artevelde n'eût pas fait contre elle la moindre démarche hostile et ne se fût pas présenté chez ses parents durant ce laps de temps. Dans une occasion solennelle, où le cortége aurait dû passer devant la maison d'Everwein, il avait même pris un autre chemin, et dédaigné d'étaler aux yeux d'Alice l'éclat de sa puissance.

Quand il eut entièrement gagné par ses largesses les Chaperons et le peuple, et qu'il crut n'avoir plus que faire de garder aucune mesure, il se montra tel qu'il était, et accomplit le serment qu'il avait fait sur la tombe de son père. L'approche de l'armée ennemie lui fournit un prétexte pour désigner maint habitant notable comme ami du comte et traître à sa ville natale. Plusieurs arrestations eurent lieu, et Artevelde vit avec une froide indifférence couler sur le lieu du supplice le sang de la première victime immolée pour apaiser les mânes de son

Digitized by Google

père. Les hommes bien pensants tremblèrent, et les exécutions qui se succédaient rapidement répandirent l'effroi dans la maison de Roger. Le vieux Maximilien Everwein, son oncle, ayant été emprisonné, parce qu'on prétendait avoir arrêté un messager nanti d'une lettre écrite par lui au comte et prouvant clairement qu'il existait entre eux des intelligences, Roger ne douta plus de sa propre perte.

L'oncle, vénérable vieillard, considéré comme le chef de la famille Everwein, jouissait d'une grande considération dans la ville, et était placé bien plus haut encore dans le cœur d'Alice, qui l'aimait comme son second père. Sans s'inquiéter des suites de sa démarche, elle courut à sa prison, afin de le consoler au moins par l'intérêt qu'elle prenait à son sort et de pourvoir à ses besoins les plus urgents.

Lorsqu'elle revint, le jour commençait à baisser; elle alla faire sa prière du soir aux Clarisses, et rencontra Artevelde dans le cloître. Sa première pensée fut de se jeter à ses pieds pour le supplier d'épargner les jours de son oncle; mais sa fierté la retint, elle passa froidement à côté de lui; Philippe ne la salua pas. Le regard fier d'Alice, son port divin, son visage doux et ravissant précipitèrent le triste sort de l'infortunée. Sans égard pour l'avis de Vandenbossch que, tout-à-l'heure encore, il était fermement résolu de suivre, Artevelde envoya, le soir même, des satellites saisir Roger Everwein pour le conduire en prison, comme prévenu de complicité dans les intelligences ourdies avec le comte Louis de Flandre. La vue d'Alice avait réveillé toutes les passions dans le cœur de Philippe, qui, ne rencontrant nulle part d'obstacle à sa volonté, crut ne plus avoir de ménagement à garder. Il voulait ou parvenir promptement

Digitized by Google

à son bonheur ou voir bientôt couler le sang de sa victime.

Quand Roger fut obligé de se séparer de sa famille, la mère prit congé de son mari en sanglotant, comme si elle l'embrassait pour la dernière fois. Alice seule n'avait pas perdu courage ; elle tendit la main à son père : — Ayez confiance en Dieu! lui dit-elle, il ne laisse pas périr les siens; rassemblez votre courage et cherchez à gagner du temps, dussiez-vous courber la tête devant le tyran.

A peine son père s'était-il arraché de leurs bras, qu'elle courut chez ses amis pour les exciter à intervenir avec énergie, afin de sauver leurs partisans; mais elle ne trouva d'espoir nulle part et ne rencontra partout que de la crainte. Elle eut alors recours au syndic des pêcheurs, à celui des tisserands et à celui des bateliers, avec lesquels son père avait de nombreuses relations; elle leur peignit en termes fort touchants sa malheureuse situation, retraça sous des couleurs très-vives ce que son père avait fait pour la ville et pour les métiers, et ne négligea pas une seule des armes que la nature a données à la femme pour émouvoir jusqu'aux cœurs les moins sensibles. Elle parvint à obtenir de ces gens du commun ce que des parents et des personnes riches lui avaient refusé, leur intercession auprès d'Artevelde en faveur de son père. L'un d'entre eux lui conseilla de voir aussi le capitaine Vandenbossch, qui jouissait toujours d'une grande influence.

Quelque pénible qu'il fût pour elle de s'adresser à ce dernier, elle préférait cependant cette démarche à celle d'implorer la clémence d'Artevelde; elle envoya donc chercher, à la pointe du jour, Pierre, qui ne tarda pas à se rendre auprès d'elle.

Digitized by Google

— Messire, lui dit-elle, vous êtes l'ami et le conseil d'Artevelde; c'est par vous qu'il est parvenu à la haute puissance qu'il exerce d'une manière si redoutable; je vous supplie de sauver mon père et mon oncle! Fixez la somme que vous demandez pour ce service, elle vous sera accordée, et je vous en serai, en outre, reconnaissante jusqu'au tombeau.

— Gracieuse damoiselle, répondit Vandenbossch touché de son chagrin, vous auriez dû sentir qu'en cette circonstance mon pouvoir échouerait contre la volonté d'Artevelde; comment le déciderais-je?

— Par la force! répondit vivement Alice — et on eût dit qu'un rayon de la lumière d'en haut s'était répandu sur elle — vous étiez depuis la bataille de Nevèle, le premier, le seul commandant qu'il y eût à Gand, et, je vous le demande, qu'êtes-vous aujourd'hui? Un instrument dans la main d'un homme qui, il y a quelques semaines seulement, s'inclinait encore profondément devant Pierre Vandenbossch quand il le rencontrait! Il ne tient qu'à lui de vous accuser demain de trahison, et alors c'en est fait de vous, et vos amis les Chaperons ne vous protégeront pas contre lui, qui donne à pleines mains et qui est plus sanguinaire que ces hommes si sanguinaires. Il est encore temps, messire, saisissez le moment, sans retard et avec courage, et c'en est fait de lui.

— Erreur, Alice Everwein, dit Pierre en branlant la tête en signe d'incrédulité; quand même je risquerais une démarche si périlleuse, elle ne serait d'aucune utilité ni pour vous, ni pour moi. Au point où en sont les choses, votre père et votre oncle sont perdus sans ressource, et vous aussi, si vous n'avez recours au dernier moyen qui vous reste et qui, je n'en doute pas, est plein

Digitized by Google

d'amertume pour vous, mais infaillible pour votre salut.

— Je vous comprends, messire, interrompit fièrement la jeune fille; ce moyen, je le connais!

— En supposant qu'aucune autre inclination n'en détourne votre cœur, je ne vois pourtant pas que ce soit là une si dure extrémité; Philippe Artevelde est bel homme, il est riche et puissant, et vous seriez, en devenant son épouse, placée bien au-dessus de toutes les dames de Gand — —

— Je me sentirais bien au-dessous d'elles, s'écria douloureusement Alice.

— D'ailleurs l'amour succède souvent à la froideur. L'habitude, la raison, le devoir même opèrent fréquemment cette métamorphose. — Pensez aussi, continua-t-il — et il espérait avoir rencontré cette fois l'endroit vulnérable de son cœur — que l'ascendant que vous acquerrez sans doute sur lui vous mettra à même de sécher bien des larmes, d'empêcher bien des exécutions, et de mériter ainsi la reconnaissance d'un grand nombre de vos concitoyens. Ajoutez à cela la gloire d'avoir sauvé votre père, de vous être sacrifiée pour lui, d'avoir gagné la couronne du martyre ou trouvé dans les bras de votre jeune époux un bonheur inespéré — et je crois que votre cœur, noble et pieux, ne peut balancer un instant dans son choix.

— Pierre Vandenbossch, reprit Alice après être restée quelque temps pensive, me voulez-vous réellement du bien ?

— N'en doutez pas, répondit-il — et peut-être avec sincérité.

— Alors, promettez-moi que, si vous ne pouvez ou ne voulez rien faire en ma faveur, vous n'entreprendrez, au

Digitized by Google

moins, rien contre moi ni contre ceux qui me prêteraient leur appui.

— Comment dois-je interpréter ce langage?

Son regard scrutateur n'échappa point à Alice. Elle se remit promptement et répondit avec indifférence : —S'il m'était impossible de vous avoir pour ami, je désirerais, au moins, que vous ne fussiez pas mon ennemi.

Cette réponse n'était pas suffisante pour le rusé Brabançon ; il essaya, mais en vain, de la faire parler plus clairement et finit par saisir l'occasion de se retirer. Il s'empressa d'aller informer Artevelde de cet entretien, car il tenait à ce qu'il épousât Alice, espérant que l'amour paralyserait son énergie et le rendrait plus souple.

Philippe l'écouta tranquillement, et cette nouvelle sembla ne pas lui être indifférente : — Ce que vous venez de m'apprendre d'Alice me fait plaisir, dit-il ; ses charmes et les grâces de son esprit sont encore rehaussés par un courage qui double à mes yeux le prix de sa possession. Quant à des amis qui s'armeraient pour prendre son parti, je ne crois pas qu'elle en trouve. Qui oserait?

— Roger et toute la famille des Everwein sont très-honorés et fort aimés dans la ville. Ils ont de nombreux partisans parmi les bateliers, les pêcheurs, même les tisserands, et j'ajouterais presque aussi les bouchers, et si ces quatre corporations venaient à lever l'étendard de la révolte, je craindrais que les Chaperons, qui sortent en grande partie de leurs rangs, ne désertassent votre cause. Depuis le peu de temps que vous êtes au pouvoir, vous avez trop fortement bandé l'arc. Les riches, les marchands, les étrangers même sont irrités. Le danger est imminent au dehors et à l'intérieur ; ne traitez pas si légèrement la chose.

Digitized by Google

— Je crois connaître mieux que vous ce peuple et cette ville, répondit Artevelde en riant. Une résolution prompte, suivie d'une exécution rapide, et tout marche bien. Ce soir, après les vêpres, le son de la cloche convoque l'assemblée, et jusque là j'ai recours aux moyens habituels, je gorge les fainéants qui couvrent les places publiques et le rivage, et je fais rouler mes tonnes de bière vers les endroits où mes amis les Chaperons ont coutume de se divertir. Il est facile de gagner le peuple, mon cher Vandenbossch; l'estomac est son Dieu, et il suffit d'en prendre soin pour être sauvé.

— Il me semble que vous jugez trop défavorablement le peuple. Ne méprisez pas mon avertissement et ne vous fiez pas trop à votre puissance; songez qu'elle ne réside pas uniquement dans votre bras, mais aussi dans la main de milliers d'individus qui aujourd'hui vous portent aux nues et demain passeraient, en se raillant, auprès de votre cadavre mutilé. — Le jeu que vous jouez est dangereux, jeune homme, dit-il après une pause. Vous, naguère encore si paisible et si insouciant, vous sortez tout-à-coup de votre léthargie, vous vous montrez hardiment sur la scène périlleuse et y restez inébranlable, comme si cette place était votre légitime héritage. La partie peut être heureuse, mais la chance peut tourner.

— Vous me portez beaucoup trop d'intérêt; ma position vous inspire-t-elle réellement tant d'inquiétude, ou votre instrument vous a-t-il échappé trop vite de la main et s'est-il déjà élevé trop haut?

— Je pensais, Artevelde, répondit Vandenbossch avec sang-froid, que nous nous étions entendus sur ce point, que le pouvoir est votre partage, et que l'or deviendrait le mien. Nous sommes amis et, si Dieu le permet,

Digitized by Google

nous ne cesserons jamais de l'être, et il est vraisemblable que je me maintiendrai ou tomberai avec vous; je ne puis donc vous voir avec indifférence marcher aveuglément à votre perte.

— Alors, séparez votre sort du mien, dit froidement Artevelde. Vous savez à quoi je me suis voué en me plaçant à la tête du peuple, et tout n'est qu'un jeu facile pour quiconque ne craint pas la mort.

— Si elle mettait un terme à tout, Philippe, reprit Pierre — et son regard perçant s'assombrit — mais là — —

— Ce qu'il y a par-delà est enveloppé de ténèbres et ne doit pas nous inquiéter, répondit le jeune homme avec feu.

## VI.

Les syndics des trois métiers, qu'Alice avait décidés à intervenir en faveur de son père, s'étaient rendus auprès d'Artevelde l'après-midi avant que la redoutable cloche ne sonnât, mais ils ne l'avaient pas trouvé chez lui. Ils s'y présentèrent une seconde fois et ne le rencontrèrent pas encore. Probablement que, instruit du but de leur démarche, il voulait éviter de s'entretenir avec eux.

Ce fut seulement vers le soir qu'Artevelde fit donner au peuple le signal du rassemblement et quittta sa maison, accompagné de sa garde. Cette fois il ne se montra pas en public avec son faste habituel. Un simple surtout de laine noire (comme avait coutume d'en porter le plus petit bourgeois) autour duquel il avait ceint son large glaive, et la toque blanche des Chaperons, c'étaient là tous ses ornements; mais ce costume des plus simples re-



Digitized by Google

couvrait une cuirasse sans laquelle il ne sortait plus.

Il entra dans l'assemblée, le visage sérieux et presque sombre, et y fut accueilli avec joie, mais avec moins d'enthousiasme que de coutume. Ses regards firent rapidement le tour du cercle, et il s'aperçut bientôt que, contre l'usage, les corporations des tisserands, des pêcheurs et des bateliers se tenaient ensemble et étaient plus nombreuses que d'habitude; il ne s'en inquiéta pas, mais il fut contrarié de ne voir Vandenbossch ni à l'endroit où il se plaçait d'ordinaire, ni ailleurs.

Quand les trois coups sur le bassin de métal eurent ramené le silence et qu'il eut gravi la petite élévation d'où il avait coutume de haranguer le peuple : — Concitoyens et amis, dit-il, je vous ai rassemblés aujourd'hui pour vous informer que le comte de Flandre marche de nouveau sur notre ville avec son armée. Que chacun prépare donc ses armes et se tienne prêt à entrer en campagne, car j'espère que nous ne l'attendrons pas derrière nos murailles; les Gantois sont trop polis pour ne pas aller à sa rencontre. Quiconque veut me suivre dans une expédition guerrière hors des murs de la ville n'a donc qu'à se faire inscrire; toutefois, l'exécution de mon projet n'exige pas plus de 10,000 hommes en état de porter les armes. — Il y a aussi des traîtres qui ont établi derechef des intelligences secrètes avec le comte, des hommes qui regardent la société de leurs concitoyens comme trop vile pour qu'ils dépensent ici leurs richesses, et qui aimeraient mieux s'asseoir humblement à la table des grands et les voir dissiper en bonne chère les produits des travaux du peuple, que de partager, à leur propre table bien servie, leur superflu avec ceux que la misère accable. Il y en a encore beaucoup dans cette assemblée

Digitized by Google

— poursuivit-il en se tournant vers la corporation des trafiquants — qui verraient plus volontiers la place où je suis occupée par le comte que par l'ami du peuple. Mais malheur à eux! Avant de voir couler le sang d'un seul véritable fils de la patrie, que des centaines de ces gens périssent par la hache du bourreau!

— Philippe Artevelde! — dit le syndic des bateliers, homme robuste et déjà d'un certain âge, en s'avançant du milieu de sa corporation — nommez les traîtres; nous connaissons nos concitoyens et savons à qui nous pouvons accorder notre confiance et de qui nous devons nous défier. Il y a aussi parmi les riches beaucoup de gens honorables qui, dans les temps de misère, n'ont pas oublié les pauvres et ont défendu notre ville en payant de leur personne et de leur bourse. — Nommez les traîtres!

— Maximilien et Roger Everwein! s'écria Artevelde, et il s'avança hardiment jusqu'à la rampe de l'élévation.

Un léger murmure commença à se faire entendre, comme une tempête lointaine, et grossit de plus en plus. Les métiers des tisserands, des pêcheurs et des bateliers s'agglomérèrent, et le bruit devint général; mais il fut bientôt dominé par le son clair et perçant du bassin de métal réclamant le silence.

— Que signifie ce murmure? s'écria Artevelde. Est-ce parce que le sang des traîtres doit couler? Quiconque ose les défendre n'a qu'à s'avancer.

— Je suis sorti des rangs, dit le syndic des bateliers, pour prendre la parole en leur faveur et pour vous adresser ces questions : — Avez-vous entre les mains des preuves certaines contre les deux hommes que nous connaissons pour d'honorables citoyens? Si vous êtes con-

Digitized by Google

vaincu de leur crime, produisez-en les preuves; mais ne jugez pas de votre autorité privée!

— Je juge par l'autorité que je tiens du peuple, répondit Artevelde avec un calme résolu.

— Si ces hommes, poursuivit le syndic, allaient augmenter le nombre des victimes immolées à la mémoire de votre père, je pense, messire, que, s'il est au ciel, il ne se réjouirait pas de ce sacrifice, et que, s'il endure les tourments de l'enfer, elles ne le sauveraient pas de la damnation éternelle. Si le sang doit couler, il serait préférable que ce fût pour le bien général plutôt que pour satisfaire une vengeance personnelle.

— Tais-toi! lui cria Artevelde d'une voix formidable et en brandissant sa hache, ou redoute ma colère!

— J'achèverai! Ecoutez-moi, mes concitoyens: — Ce n'est pas pour crime de trahison que les Everwein languissent sous les verroux, non! — C'est parce que Alice Everwein a dédaigné sa main que — —

Un vigoureux coup de la hache d'Artevelde fendit la tête à l'orateur et l'étendit raide mort. Les métiers, voyant tomber le syndic, tirèrent leurs couteaux, et le tumulte devint général. Philippe, sans se déconcerter, saisit la bannière de la ville qui flottait derrière lui, l'agita et marcha avec ses gardes contre les trois corporations, auxquelles se joignit celle des marchands, tandis que les autres métiers suivirent Artevelde.

— Arrêtez! cria-t-il alors d'une voix retentissante, arrêtez, mes amis; que le sang des citoyens ne coule plus aujourd'hui! Je m'avance plein de confiance au milieu de vous, dit-il aux pêcheurs, en pénétrant dans leurs rangs, la bannière dans sa main gauche et sa hache dans la droite. D'où vient votre irritation contre moi? M'en vou-

Digitized by Google

lez-vous d'avoir fait justice d'un vil calomniateur qui m'accusait de vouloir immoler à une vengeance personnelle la tête de citoyens innocents?— Alice Everwein est ma fiancée, et cependant, quoiqu'il m'en coûtât, j'ai, dans votre intérêt, fait jeter en prison son père et son oncle.

— Tu mens! dirent quelques voix, Alice Everwein te déteste et n'est pas ta fiancée.

Les yeux courroucés d'Artevelde cherchèrent à démêler dans la foule quels étaient ceux qui tenaient ce langage; mais les métiers semblaient se calmer, les interrupteurs se turent.

— Le bien-être de la ville m'est plus cher que mon propre bonheur, reprit-il; je vous ai sacrifié ce dernier avec joie, et vous voulez que je me laisse braver en public par un insolent? Tant que j'aurai la force de manier cette hache, tant qu'une goutte de sang coulera dans mes veines, je vivrai et mourrai, s'il le faut, pour la ville de Gand et pour vous! — Quiconque veut venger sur moi la mort du syndic n'a qu'à s'avancer, poursuivit-il après un moment de silence.

Personne ne se présenta.

Il se mit ensuite à parler d'une expédition contre Audenarde et invita ses concitoyens à en partager avec lui l'honneur et la gloire. — De bruyantes acclamations retentirent par tout le marché; les bateliers eux-mêmes, oubliant bientôt la mort de leur chef, cédèrent à l'entraînement général, et le peuple accompagna Artevelde jusqu'à sa demeure, où il se rendit au son du tambour et du fifre et au milieu des acclamations de la multitude.

## VII.

Alice Everwein était assise dans sa chambre, la tête

Digitized by Google

baissée, son fuseau reposait sur son giron, où tombaient des larmes qui coulaient lentement de ses beaux yeux. Sa mère, placée en face d'elle, jetait de temps en temps un regard sur sa fille et soupirait profondément.

— Prends ton mouchoir, ma fille, et essuie tes larmes, dit-elle en se levant, mon cœur saigne quand je te vois si affligée.

Alice obéit, poussa à son tour un profond soupir, essuya ses larmes et voulut sourire, mais en vain.

— Résigne-toi à ton sort, mon enfant, dit la mère, songe — —

— Ma bonne mère, interrompit Alice tout émue, j'ai juré à Walter une fidélité éternelle; pourrai-je être heureuse ici-bas, si je viole mon serment?

— Et le pourras-tu, reprit la mère avec humeur, si la tête sanglante de ton père se présente nuit et jour à ton esprit, si sa pâle image se place entre Walter et toi, et que tu sois poursuivie par cette pensée : — je pouvais sauver mon père, et je ne l'ai pas fait!

—Oh! taisez-vous, ma mère, taisez-vous! dit Alice d'une voix suppliante, ne remplissez pas jusqu'au bord la coupe de la douleur; je suis déjà assez malheureuse. Je me sacrifierais volontiers, je sens même que c'est mon devoir; mais — ma mère, ma mère! poursuivit-elle d'une voix déchirante, il est si cruel de renoncer à celui à qui l'on s'est donnée de tout cœur, de dire un éternel adieu au doux rêve de la vie et de demeurer tout à fait seule dans ce beau monde où il ne nous reste plus qu'une triste et funeste existence que nous ne devons pas abréger!

— Tes parents ne te restent-ils pas? notre reconnaissance et la conscience d'avoir bien agi ne seraient-elles pas des consolations? Walter est-il donc tout pour toi?

Digitized by Google

— Tout ! dit Alice en soupirant.

— Alors, lève les yeux vers le ciel, et prie le Dieu des miséricordes, qu'il t'inspire ! Il t'ordonnera de te sacrifier pour sauver ton père. — Alice baissa les yeux et resta muette. — Je t'ai portée dans mon sein, poursuivit la mère, dont l'affliction allait toujours croissant, je t'ai donné le jour au milieu des douleurs, je t'ai élevée dans l'anxiété et les soucis, j'ai veillé des nuits entières au chevet de ton lit de douleur, et, quand la mort étendait sa main vers toi, je l'ai bravée pour te sauver ; et tu ne veux pas sacrifier ton amour à ton devoir filial ?

— Ma vie, ma mère ! — volontiers, mille fois ! — Ce serait avec joie que je monterais à l'échafaud à la place de mon père, mais renoncer au but de mon existence entière, et traîner, pendant de longues années peut-être, une existence malheureuse, endurer tous les jours le martyre, regretter tous les jours mon sacrifice, c'est plus cruel qu'une mort mille fois répétée. Avec la mort tout est fini, mais dans ses bras, dans les bras d'Artevelde — —!

On frappa doucement à la porte ; Alice tressaillit ; il lui sembla que c'était un messager de mort ; c'était Vandenbossch.

— J'ai rempli votre désir, damoiselle, dit-il, et il tressaillit à son tour, en voyant la pâleur de la jeune fille. Ne pouvant rien faire pour vous, je n'ai, au moins, rien fait contre vous, et je viens vous informer, par compassion, que le moment décisif approche : Artevelde demandera votre main aujourd'hui même, et le sort de Maximilien et de Roger Everwein dépend de vous seule. Mais ne tardez pas davantage, car le sang de votre père et celui de votre oncle couleront demain sur l'échafaud avant que le soleil

Digitized by Google

ait doré les créneaux de St.-Bavon, si vous n'êtes, dès aujourd'hui, la fiancée de Philippe.

— Il viendra aujourd'hui même, dites-vous? demanda Alice, en fixant les yeux à terre sans oser regarder Pierre. Celui-ci répéta avec calme ce qu'il venait de dire.

— Et pas de salut, pas d'issue ?

— Aucune! Votre père est perdu, le peuple se réjouit déjà, aveugle en sa faveur comme en sa haine. — Personne n'oserait parler pour vous.

— Qu'il vienne! dit tout à coup Alice, je suis décidée! — et elle était debout devant Vandenbossch dans l'attitude d'une femme inspirée, ses yeux brillants levés vers le ciel, et une main posée sur son cœur agité. Le dur et farouche guerrier la considéra avec surprise et respect.

— Damoiselle! dit-il ensuite — et il prit un air gracieux qui adoucit la rudesse de ses traits — je vous plains! je m'intéresse à votre sort! — Écoutez mes conseils, les conseils d'un homme en qui la vie des camps a étouffé tout ce qu'il avait de sensibilité dans le cœur, mais que votre aspect a singulièrement ému. — Vous paraissez avoir conçu une résolution hardie, désespérée, qui ne peut être que l'une de ces deux-ci. Ou vous voulez sauver votre père, et mourir quand il sera libre! — Vain stratagème: Artevelde veut vous posséder dans la fleur de votre jeunesse, et le cadavre de sa fiancée ne l'empêcherait pas de faire conduire au supplice Roger Everwein. — Ou bien vous voulez, dès le premier embrassement, lui plonger un poignard dans le sein pour vous venger et sauver votre père. — Gardez-vous de ce moyen: si son cœur bat — car il est froid — il ne bat que sous la cuirasse de fer qu'il ne dépose jamais; votre poignard s'émousserait, et vous et votre famille vous péririez par

Digitized by Google

sa hache; et, si vous réussissiez, la fureur populaire vous mettrait en pièces. — N'espérez donc rien !

— Messire, dit Alice avec douceur, vous vous trompez étrangement sur mon compte! — Je suis une victime expiatoire et non un tigre! — Dieu m'a donné la force d'endurer les plus cuisantes amertumes et de supporter le sort le plus cruel, mais il m'a refusé le courage de la vengeance; mon cœur se raidit contre ce sentiment. — Je me suis affranchie, dans ce peu d'instants, de tout ce qui me rendait la vie douce et chère! poursuivit-elle en s'efforçant vainement de retenir ses larmes. — Supposez que vous ayez repoussé de vous la gloire militaire, l'honneur, les richesses, et que vous vous trouviez privé de toute espèce de bonheur et réduit à la plus affreuse mendicité: telle je suis à présent. Le monde et ses félicités m'ont fermé la porte; mes rêves, mes espérances, mes désirs se sont évanouis — et lui seul, Philippe Artevelde, tigre féroce, étend ses griffes vers moi, et me voilà sa proie! —

— Je suis encore libre, ma vie m'appartient encore! reprit-elle — et son désespoir parut faire place à une profonde mélancolie. Nul devoir ne m'enchaîne encore. — Je puis donc encore être heureuse un instant, et je vous donnerai ensuite, à vous que je haïssais jusqu'ici, je vous donnerai ce que j'avais de plus cher au monde, et dirai au bonheur un éternel adieu! — Elle tira d'une armoire un petit tableau et le pressa sur ses lèvres. — Il m'est encore permis de te voir et de te baiser! dit-elle — et elle le remit ensuite à Vandenbossch.

— Si je ne me trompe, c'est le portrait du comte Walter d'Enghien.

— Prenez-le, car désormais cette image doit être bannie de mon cœur, et mes yeux doivent s'interdire de

Digitized by Google

la contempler. Si je deviens la fiancée d'Artevelde — et il en sera ainsi dès qu'il le demandera — profitez de la première occasion pour envoyer ce portrait au comte. Vous êtes son ennemi, mais je vous crois assez généreux pour exaucer ma prière.

— Je l'exaucerai, vous pouvez compter sur ma parole. C'est une mission inaccoutumée pour un homme qui ne s'est jamais mêlé d'affaires d'amour, mais ce que j'éprouve en ce moment n'est pas moins nouveau pour moi — je le lui ferai scrupuleusement remettre. — Une question, demanda-t-il ensuite; Artevelde sait-il que vous aimez le comte? — Personne ne le soupçonnait.

— Il l'ignore.

— Cachez-le lui, reprit Pierre avec instance, n'excitez pas sa jalousie.

— Le puis-je, le dois-je? allait répondre Alice, lorsque le son des trompettes, des tambours et des fifres retentit dans la rue.

— Quel est ce bruit? que signifient ces farouches cris de joie? demanda la mère tremblante.

— C'est Philippe Artevelde qui s'approche, répondit Pierre. Il vient pour convaincre la ville de Gand qu'il a dit la vérité en déclarant au peuple qu'Alice Everwein était sa fiancée.

— Qu'il vienne! dit Alice résignée, et à peine avait-elle prononcé ces mots que la porte s'ouvrit et qu'Artevelde entra.

— Salut à vous, dit-il en s'inclinant devant la mère et la fille; et vous, Vandenbossch, je vous prie de vous retirer.

Pierre se rendit à ce désir.

— Vous m'avez jusqu'ici dédaigneusement refusé votre

Digitized by Google

main, dit Philippe en s'adressant à Alice — et il s'efforçait de paraître froid, mais les regards ardents qu'il attachait sur la jeune fille exprimaient les sentiments passionnés qui agitaient son cœur — je viens encore une fois vous la demander, moins dans le désir de vous posséder que pour prouver que je n'ai pas menti, en déclarant au peuple assemblé, dans la vivacité du discours, qu'Alice Everwein était ma fiancée. Je vous ai montré depuis des années que je vous aimais; votre dédain a laissé s'éteindre entièrement mon amour, et, néanmoins, je vous offre ma main et avec elle la vie de vos parents! — Décidez! —

Pendant qu'il parlait, Alice avait cherché à reprendre la bonne contenance avec laquelle elle l'avait reçu et qui s'évanouissait de plus en plus à mesure qu'approchait le moment décisif. Depuis longtemps déjà il avait cessé de parler, qu'elle restait encore immobile devant lui, pâle comme la mort: l'image de Walter attristé et son malheureux sort à elle-même se présentaient seuls à son esprit attéré. Elle leva enfin les yeux, et elle aperçut sa mère qui se tenait près d'elle les mains jointes, et qui, dans l'anxiété cruelle de son cœur déchiré, se laissa tomber à genoux.

— Philippe Artevelde! dit Alice, à qui Dieu rendit toute son énergie, vous contentez-vous de ma main sans mon cœur?

— J'ai cherché d'abord à gagner votre cœur, répondit Artevelde frappé de cette question, mais aujourd'hui je n'exige rien de lui.

— Et si déjà il appartenait à un autre?

Un regard farouche tomba sur la jeune fille, qui, résignée à son sort, continua: — Messire Philippe Artevelde,

Digitized by Google

répondez à cette question, soyez aussi sincère à mon égard que je le suis envers vous : — Ma main a-t-elle encore du prix à vos yeux?

— Oui.

— Eh bien, écoutez mon aveu !

— Taisez-vous, s'écria-t-il vivement, ne prononcez jamais son nom devant moi ! — Je ne dois pas le connaître. — Le sang finirait par couler, et, à votre aspect, je sens que mes pensées sanguinaires sont domptées.

— Le sang ne pourrait couler, car il est loin d'ici, reprit-elle émue par les paroles d'Artevelde, et elle s'approcha de sa mère, qui priait toujours, et la releva : — Dieu a exaucé votre prière, lui glissa-t-elle à l'oreille, venez, mère chérie ! — Elle s'avança avec elle devant Philippe : — Honorez mes parents, comme il convient à un bon fils ! lui dit-elle — traitez-moi avec ménagement — n'approchez jamais de moi avec des mains sanglantes — alors — je serai à vous — jusqu'à ma mort, qui est prochaine ! — En disant ces mots, elle étendit la main vers lui, mais avant qu'il pût la saisir, elle tomba évanouie à ses pieds.

## VIII.

Lorsqu'Alice revint de son évanouissement, elle entendit de nouveau les farouches cris de joie du peuple. Sa mère et Vandenbossch étaient près d'elle. — Que s'est-il passé? demanda-t-elle. Suis-je réellement sa fiancée? — Que signifie ce bruit? En suis-je la cause?

— C'est Artevelde, que le peuple a contraint de remettre en liberté, aujourd'hui même, le père et l'oncle

Digitized by Google

de sa fiancée. Ils s'approchent et ne tarderont pas à être ici.

— Courez, cher messire Vandenbossch, dit Alice en suppliant, priez Artevelde de me laisser quelque temps seule avec mon père. — Je désirerais tant l'entretenir sans témoin avant qu'il nous donne sa bénédiction! — Allez, je vous en prie!

Vandenbossch obéit; et bientôt elle vit entrer son père, pâle et défait; quant à l'oncle, il était malade, et on l'avait porté chez lui. Quelques jours avaient suffi pour faire blanchir la tête de Roger Everwein, et sa démarche, naguère si assurée, était devenue incertaine et chancelante; Alice, conduite par sa mère, s'avance à sa rencontre. Il lui tend silencieusement la main; elle la saisit, la presse sur son cœur et sur ses lèvres, et se jette, en sanglotant, dans ses bras.

— Pauvre victime! dit d'un ton solennel Roger Everwein en étendant la main sur la tête de sa fille, pour lui donner sa bénédiction. Si l'œil de la Providence veille sur le monde, cherche ta récompense auprès d'elle, car tu ne trouveras sur la terre ni cette récompense, ni la reconnaissance de ton père! — Le prix dont tu paies ma vie est trop élevé à mes yeux, ton bonheur m'est plus cher que le peu de jours amers que je passerai peut-être encore dans le chagrin et la désolation; quel charme l'existence peut-elle avoir pour moi, quand je te sais malheureuse?

— Il n'en est pas ainsi, mon père! interrompit Alice. Dès que je lui tendis la main, je me sentis le courage de supporter mon sort avec fermeté. — Votre fille n'est pas aussi malheureuse que vous le croyez! La conscience d'avoir rempli mon devoir me fera surmonter ma triste

Digitized by Google

destinée ; la fleur de mon bonheur, que j'ai volontairement arrachée, se flétrira ; le temps dispersera sa poussière et m'enseignera l'oubli. Si je réussis à conjurer des sentences sanguinaires, à sécher des larmes, je remercierai même le ciel de m'avoir rendue malheureuse.

— As-tu scrupuleusement examiné l'état de ton cœur, Alice? Crois-tu pouvoir renoncer à ton amour, oublier entièrement le comte Walter et être l'épouse fidèle de ce tyran ?

— Oui, mon père ! Un tel examen serait superflu ; vous m'avez instruite dès mon enfance à remplir mon devoir. Il me sera facile de ne pas m'écarter, dans ma conduite, de la fidélité due à mon mari, mais j'aurai besoin que Dieu me donne la force de lui rester également fidèle dans mes rêves, de ne plus penser à Walter et de bannir entièrement son image de mon souvenir ; et Dieu ne me refusera pas cette force. — Mais vous, mon père, bannissez, je vous en supplie, toute haine, soyez bienveillant envers l'homme auquel votre Alice va enchaîner son sort, ne l'aigrissez pas, et, quoique vous ne partagiez pas son opinion en ce qui concerne le bien de la ville, recevez-le amicalement dans votre maison. — Maintenant, il peut se présenter.

Artevelde entra. — Messire ! lui dit Alice en s'avançant à sa rencontre, je vous remercie d'avoir rendu mon père à la liberté, il permet que je devienne votre épouse.

— Consentez-vous à cette union, Roger Everwein? demanda Philippe.

— Si j'y consens? Comme le malheureux se résigne à ce que la grêle détruise ses moissons, à ce que la flamme dévore son toit ! — —

— Mon père ! s'écrie Alice d'une voix suppliante.

Digitized by Google

— Prenez mon enfant, elle vous suivra, continua Roger, mais, par Dieu! j'aimerais mieux voir briller sur ma tête le glaive du bourreau que les flambeaux de cet hyménée.

Artevelde porta la main à son poignard, mais Alice se précipita au devant de lui : —Songez, messire! s'écria-t-elle, songez qu'il est encore tout meurtri de ses chaînes, et qu'il est bien dur pour lui de se séparer de son unique enfant. — Soyez indulgent pour le père d'Alice.

— Pour l'amour de vous, je lui tends la main en signe de réconciliation, dit Artevelde. — Everwein hésitait à la saisir.—Roger, ne voyez en moi que le fiancé de votre fille. Je l'ai aimée et je l'aimerai encore, quoique je sache qu'elle me hait.

— Je ne vous hais pas, Artevelde, dit vivement Alice.

— Non? s'écria-t-il en saisissant sa main, et il la dévorait de ses regards brûlants.

— Non, aussi vrai que Dieu peut me protéger, je ne vous hais pas, bien que je n'aie pas non plus, en ce moment, de penchant pour vous!

— Messire! dit la mère en s'approchant de Philippe, rendez ma fille heureuse, et notre bénédiction vous accompagnera. C'est une pauvre enfant qui n'est pas accoutumée à être mal traitée, ménagez-la. Il est si facile de gagner un jeune cœur, quand il est déjà enchaîné par les liens du devoir!

— Soyez sans inquiétude, elle trouvera en moi un époux aimant, et vous, un bon fils; mais faites que je ne voie plus sur les traits de votre mari cette expression haineuse qui me rappelle toutes ces heures d'amertume que j'ai passées dans votre maison.

Digitized by Google

— Le temps l'effacera! dit la mère d'un ton conciliant. Tends-lui la main, Roger, et prépare à notre enfant, en répondant sincèrement aux avances de Philippe, une aimable réception chez son futur époux.

Everwein, dans l'intérêt de sa fille, présenta la main à Artevelde, et la réconciliation fut conclue, autant qu'il se pouvait entre deux hommes qui étaient dans une position si hostile.

— Nous vivons à une époque fort inconstante, dit Artevelde : il est donc sage de saisir le moment favorable, et je désire ne pas ajourner longtemps mon bonheur. Dès demain, elle sera ma femme.

A ces mots, une vive rougeur succéda à la pâleur d'Alice. — Dès demain? répéta-t-elle ; eh bien, comme il vous plaira.

— Mais, messire, dit la mère, comment serait-ce possible, comment prendrais-je toutes les dispositions nécessaires? Rien n'est préparé — —

— Ne vous inquiétez pas de cela, répondit Artevelde, quand on a, comme moi, tant de milliers de bras à ses ordres, on n'est pas embarrassé.

— Vous connaissez vous-même, reprit la mère, la pénurie qui règne dans notre ville; voulût-on le payer au poids de l'or, on ne pourrait faire préparer, en si peu de temps, le repas splendide qu'exige la circonstance.

— Laissez-moi faire.

— Messire, dit Roger, songez au moins à la misère qui désole la ville. Les vivres manquent, et le pauvre en sent déjà la disette. — Il ne conviendrait pas de nager dans l'abondance à ce festin nuptial, pendant que les malheureux sont privés du nécessaire. D'ailleurs ce n'est pas une fête.

Digitized by Google

— A la volonté d'Alice, reprit Artevelde sans faire attention à ces derniers mots.

— Passons paisiblement et sans éclat la journée de demain, si c'est demain le jour fixé, dit Alice; pas de fête bruyante, pas le moindre faste ! que ce soit une cérémonie de paix et d'union, une cérémonie, ajouta-t-elle la poitrine oppressée, qui sèche les larmes et retienne dans le fourreau le glaive de la vengeance.

— Je crois, Alice, que vous exercerez beaucoup d'empire sur moi, dit Philippe en lui passant le bras autour de la taille, je crois que votre douceur angélique ne peut manquer de trouver le chemin de mon cœur.

— Que le Dieu des miséricordes vous entende ! dit-elle.

— Maintenant, Alice, donnez-moi le baiser de fiancée, dit Philippe, ne me privez pas plus longtemps de mon bonheur. Elle s'inclina devant lui en rougissant et lui présenta la joue. Il pressa passionnément la jeune fille sur son cœur et lui couvrit le visage de baisers brûlants. Elle ne s'y opposa pas, mais elle se dégagea promptement de ses bras et s'enfuit.

Artevelde la suivit de ses regards courroucés.

— Ne vous fâchez pas contre elle, lui dit la mère, vous avez été trop impétueux pour cette innocente jeune fille.

— Il se peut, répondit-il avec un calme apparent, quoique sa vanité fût blessée, et il tendit la main aux parents en signe d'adieu. Demain à dix heures je viendrai chercher ma fiancée, dit-il en se retirant.

Quand il se fut éloigné, Roger Everwein se laissa tomber dans son fauteuil et se couvrit le visage de ses mains tremblantes. — Les choses en seraient donc à ce point — il deviendrait mon gendre?



Digitized by Google

— Oui, c'est une triste fatalité, dit la mère, de voir entrer dans notre famille un brasseur au lieu d'un comte!

— Et cet homme surtout, le fils de ce Jacques Artevelde qui m'a fait tant de mal et qui a été mon ennemi jusqu'à sa mort!

— Dont tu es cependant innocent, Roger?

— Si j'étais à l'abri de tout reproche, je ne me lamenterais pas, répondit-il, mais je vois la terrible vengeance suspendue sur ma tête. Que ne m'avez-vous laissé en prison! j'aurais marché demain à l'échafaud, au lieu de me rendre à l'église pour le mariage de ma fille et d'être raillé par toute la ville. Voyez, dira la populace, sa fille s'est sacrifiée pour lui, autrement il aurait été mis à mort. Les jeunes filles plaindront Alice et me maudiront d'avoir eu la lâcheté de la donner à Artevelde, les hommes me mépriseront d'avoir pu racheter ma misérable existence au prix d'un pareil sacrifice, et mes amis me repousseront pour avoir accordé ma fille à un Chaperon. — — Je passais sous silence ce qu'il y a de plus amer pour mon œur : les larmes de mon enfant qui m'a sacrifié tout son avenir — Je suis un homme bien malheureux!

— Calme-toi, Roger, dit la mère, j'entends venir Alice. Sèche tes larmes afin qu'elle ne s'aperçoive pas que tu as pleuré. Fais lui voir que tu n'as pas moins de courage qu'elle.

Alice rentra, les joues pâles et les yeux rougis par les larmes, la résignation se montrait dans ses regards et dans son langage. — Est-il parti? demanda-t-elle. Dieu soit loué! il me reste un jour pour me préparer. — Ne pleurez pas, mon père, dit-elle en le caressant; mon chagrin s'apaisera. La plaie cicatrisée ne fait plus souffrir; le temps et plus encore le devoir adouciront mes peines;

Digitized by Google

vous verrez que ma douleur se calmera! Le visage d'Alice paraissait alors serein, sa bouche souriait et ses yeux se mouillaient de larmes. Elle ne pouvait être la consolatrice de son père, car elle avait encore plus que lui besoin de consolation.

## IX.

Les étoiles étincelantes se miraient dans les eaux de la Lys, et la lune éclairait les hauts pignons de la ville sur laquelle la nuit étendait ses ailes sombres et argentées. — Tout dormait, Alice seule veillait. Le chagrin, qui oppressait son cœur, éloignait le sommeil de ses yeux.

Poussée par son agitation et son anxiété, elle se leva, s'enveloppa d'un manteau et se plaça au balcon qui donnait sur la Lys; mais la fraîcheur de la nuit ne refroidit point l'ardeur de son sang, le calme qui l'entourait ne fit pas cesser les pulsations violentes de son cœur, et les tours de l'antique cathédrale, éclairées par la lune et brillant devant elle comme deux géants cuirassés, lui rappelèrent encore plus vivement la cérémonie du lendemain, qui allait être le tombeau de sa félicité. — Elle s'assit, la tête inclinée et le regard fixe, pour savourer les dernières gouttes de son bonheur, vivre encore quelques instants dans le passé et recommencer une dernière fois, s'il lui était possible, le doux rêve de sa vie.

Le ciel ne lui refusa pas ce bonheur. Bientôt elle n'entendit plus le murmure des eaux, elle n'entendit plus sonner l'horloge de la tour de St.-Bavon, qui interrompait seule le silence de la nuit, le temps s'envola rapidement, la lune se cacha derrière l'église St.-Jean, et les étoiles

Digitized by Google

pâlissant s'évanouirent comme le bonheur rêvé par la jeune fille. — Elle ne s'en aperçut pas.

— C'en est donc fait! se dit-elle en s'éveillant aux premières lueurs du crépuscule, toutes mes joies disparaissent, et la lumière bienfesante qui se montre à l'Orient ne m'apporte que la malédiction! — Mon Dieu, je remets mon cœur en tes mains! dit-elle en tombant à genoux. — Heureuse si la prière pouvait adoucir son chagrin!

Cependant le jour parut, et le soleil, rayonnant comme l'œil de Dieu, se montra majestueusement à l'horizon.

— Te voilà donc, messager de malheur! dit Alice en se relevant, soleil sacré que je saluai si souvent de ferventes prières! Te voilà donc, et avec toi le jour de mon anéantissement! — Prends tout ce qui attache le cœur et l'âme, prends la joie et le bonheur, l'espérance et l'amour, je te sacrifie tout. — Dieu le veut!

— C'en est fait! dit-elle avec résignation. J'ai tout arraché de mon cœur, et me voilà maintenant devant toi, mon Dieu, pauvre comme l'orphelin à qui il ne reste plus que sa douleur. Je n'ai plus qu'une simple couronne de lierre qu'*il* m'a donnée comme symbole de sa fidélité. Mais non! se dit-elle — et quelques larmes s'échappèrent de ses yeux — il me reste encore ma confiance en toi, Père Céleste, il me reste la conscience d'avoir bien agi, et cette conscience me soutiendra, elle me fortifiera. Tu veux éprouver la soumission de ta créature. Eh bien! j'obéis à ta volonté, sois compatissant et miséricordieux!

— Alice! cria-t-on derrière elle, mon Dieu, mon enfant, l'air est trop froid ce matin pour rester au balcon, rentre. — C'était sa mère que l'inquiétude avait fait lever plus tôt que de coutume et qui avait trouvé déserte la

Digitized by Google

chambre de sa fille. Elle pressa vivement Alice sur son cœur et se mit à la caresser. Malheureuse enfant ! victime expiatoire, dit-elle.

— Mère, je suis résignée.

— A tout, mon enfant ?

— A tout !

— Même à ses manières brusques et dures ?

— Oui, ma mère.

— Espères-tu pouvoir oublier entièrement ce que tu perds ? On pèche aussi par la pensée, et le malheur n'absout pas de coupables désirs.

— Ma mère, dit Alice d'une voix tremblante, en prononçant le *oui* devant l'autel, en prononçant ce redoutable mot, je lui donne un cœur fidèle quoique brisé.

— Remplis tes devoirs en honnête femme, peut-être le reconnaîtra-t-il, et la douceur et la fidélité mettront-elles un frein à son humeur farouche.

— Hélas ! ma mère, c'est là ce qu'il y a d'affreux dans ma position. — Plus ses procédés envers moi seront aimables, et plus je me sentirai malheureuse. Je serais moins à plaindre si, dans sa colère effrénée, il m'enfonçait son poignard dans le sein.

— Éloigne ces pensées coupables, dit la mère ; — viens, ton père t'attend déjà avec anxiété. Tâche, s'il est possible, de te présenter devant lui le front serein. Il souffre encore plus que moi de ton malheureux sort, lui, pour qui tu te sacrifies. Viens !

Alice suivit sa mère ; mais quand elle vit le vieillard pleurer, sa résolution l'abandonna, elle perdit contenance, se jeta à son cou et le pressa sur son cœur agité, sans laisser échapper la moindre plainte. Leur chagrin était muet.

Digitized by Google

En ce moment, un son de cymbales et de fifres s'éleva de la Lys et vint faire diversion à leur tristesse. Une nacelle très-élégamment décorée de fleurs s'avançait en glissant sur les eaux; une couronne de myrte flottait à son mât en guise de pavillon. Elle était montée par des serviteurs richement vêtus, qui entrèrent dans la maison de Roger Everwein. Ils étaient porteurs de riches présents de Philippe Artevelde pour sa fiancée. Elle n'y fit pas la moindre attention ; mais sa mère plus prudente les reçut et se montra libérale envers les messagers. C'étaient les cadeaux de noce d'Alice, qu'Artevelde avait réunis avec une incroyable rapidité, et parmi lesquels se trouvaient des perles et des pierreries que la mère de Philippe avait portées au temps de la grandeur de Jacques, son mari. Alice n'y jeta pas un seul regard pendant que sa mère les tirait de la corbeille, mais elle tressaillit lorsque celle-ci lui présenta la couronne de myrte entourée d'un cercle d'or. — Il y a là du sang, ma mère, s'écria-t-elle, faites m'en une autre, je ne porte pas celle-là. — Voyez, des taches rouges sur ces feuilles. — Walter, Walter! oui ton cœur saignera sur cette couronne. — Faites m'en une autre, ma mère!

A ces mots, elle la prit et la jeta dans la Lys. Sa mère lui fit des reproches d'être assez inconsidérée pour traiter ce présent avec tant de mépris. — Qui sait, dit-elle, quel tort cela pourrait te faire un jour, si Artevelde venait à l'apprendre! — Son père, au contraire, s'efforça de la tranquilliser, mais il fallut à la pauvre Alice bien du temps pour se remettre.

Cependant, plus l'heure fatale approchait, plus elle paraissait résignée. Elle souffrit de bonne grâce que sa mère la revêtît de la robe qu'Artevelde lui avait en-

Digitized by Google

voyée et passât autour de son cou d'albâtre le riche collier de perles; ce ne fut que quand elle sentit enlacer dans les boucles de ses cheveux une autre couronne de myrte, également entourée d'un cercle d'or, que ses genoux tremblèrent, qu'elle poussa un profond soupir et laissa échapper encore une fois le nom de Walter!

Le son des trompettes annonça en ce moment l'arrivée d'Artevelde; Alice pâlit, mais sans perdre contenance. Philippe, accompagné de ses amis, entra dans la maison, tandis que les métiers se rangeaient en bon ordre depuis la porte de Roger Everwein jusqu'à la cathédrale; les trafiquants eux-mêmes n'avaient pas osé s'abstenir de paraître à cette cérémonie. Artevelde se présenta aux yeux d'Alice sous un costume magnifique, qui ne ressemblait guère à une toilette de mariage. Il portait une cotte d'armes couleur de feu, si richement brodée que le comte de Flandre ne l'eût pas trouvée indigne de lui, même pour un tournoi; son baudrier, brodé en perles, et le glaive étincelant qui pendait à son côté avaient été offerts autrefois à son père par les villes de la Flandre; ses longs cheveux noirs s'échappaient de son modeste chaperon blanc et se déroulaient en boucles sur ses épaules; il tenait sa hache de la main gauche.

Son aspect surprit et fit trembler Alice, quoique ses yeux ardents s'attachassent sur elle avec plus de douceur que de coutume. — La rose a pâli! dit-il en lui tendant la main, mais elle n'en est devenue que plus belle. Mon père tenait dans ses mains la puissance de la Flandre entière; un bien plus précieux encore est dans les miennes, s'écria-t-il absorbé dans sa contemplation. Viens, Alice, suis-moi au pied de l'autel, et deviens en dignités ce que tu es déjà en beauté : la première des dames de

Digitized by Google

Gand. — Je vous invite à un repas simple, dit-il en s'adressant à la mère. La cité voulait m'offrir à l'Hôtel-de-Ville un somptueux banquet d'honneur : je l'ai refusé par égard pour la misère du pauvre et pour la modestie d'Alice; mais je ne pouvais dédaigner l'escorte des métiers, qui sont prêts à nous recevoir. — Viens, ma bien-aimée, mettre le comble à mon bonheur.

— Si je dois vous accompagner, laissez là votre hache, dit Alice.

— Et pourquoi déposerais-je ce signe de ma puissance? demanda-t-il avec surprise.

— N'est-elle pas souillée du sang de celui qui, en prenant ma défense, est devenu victime de sa compassion?

Une vive rougeur colora le visage d'Artevelde; il lança sur Alice un regard courroucé; mais aussitôt il jeta loin de lui sa hache. — Viens! s'écria-t-il en la saisissant vivement par la main, et il l'entraîna.

Elle fut reçue au son des trompettes. Entourée des gardes d'Artevelde et accompagnée seulement de son père et de sa mère, elle traversa, aux acclamations bruyantes du peuple, les rues encombrées de la ville, depuis la maison d'Everwein jusqu'à la cathédrale. Elle fut l'objet d'innombrables bénédictions, car on espérait que l'amour dompterait l'âme farouche de Philippe, et bien des jeunes filles enviaient le sort d'Alice, qui était tant à plaindre.

Son courage chancelant se ranima de nouveau, lorsqu'elle atteignit le portique de la maison de Dieu, où le couple fut reçu par le clergé. — Seigneur! que ta volonté soit faite! dit-elle à voix basse, et elle prononça avec résignation le mot fatal qui l'enchaînait pour toujours.

Digitized by Google

C'en était fait! Elle était l'épouse d'Artevelde, elle était arrachée pour jamais à son bien-aimé; le peuple, dans le redoublement de ses cris d'allégresse, le lui rappelait de ses mille voix. Elle rentra sous le toît paternel, dépouillée pour toujours de ses espérances.

— Laissez-moi seule avec mon mari, dit-elle aux personnes qui l'entouraient, éloignez-vous un moment, mes chers parents! — Et quand elle fut seule avec Artevelde, elle se recueillit un instant et lui saisit cordialement la main : — Philippe Artevelde, dit-elle — et tant d'âme respirait dans les regards qu'elle attachait sur lui qu'il se croyait au comble du bonheur — je vous ai déjà dit hier que mon cœur n'était pas libre, que j'en aimais un autre. — Ecoutez-moi, écoutez-moi tranquillement, étouffez le courroux qui étincèle dans vos yeux, dit-elle, en voyant son front se rembrunir.

— Continue, Alice, je t'écouterai avec calme, répondit gracieusement Philippe, touché de la douceur angélique de son langage.

— Ne craignez rien, poursuivit-elle, j'ai rompu avec tout le passé, nul souvenir, nul désir ne troublera mon cœur, je vous resterai fidèle jusqu'à la mort. Fournissez-moi l'occasion d'apprécier la noblesse de vos sentiments, soyez humain, et l'amour suivra l'estime. Je ne cesserai de remplir mes devoirs et resterai fidèlement à vos côtés, le malheur vînt-il même à fondre sur vous. Prenez ma main comme preuve que je dis la vérité, ayez confiance en moi, ayez de l'indulgence pour votre épouse, et Dieu conduira tout pour le mieux.

— Noble femme! s'écria-t-il en la serrant dans ses bras avec une franche cordialité, je ne suis pas d'un naturel si méchant que tu le crois, car j'apprécie mon bonheur;

Digitized by Google

mais ne manque pas non plus de confiance en moi et ne réponds pas si froidement à l'ardeur de mes transports.

— Vous en demandez trop, messire. — Vous êtes par trop exigeant. Il y a dans ce monde des choses qu'on n'obtient qu'avec le temps; soyez indulgent!

Il lui tendit amicalement la main, et, toute la journée, il parut n'être occupé que de son bonheur et de sa jeune épouse; il était redevenu le même Philippe Artevelde qu'il était avant son élévation au gouvernement de la ville.

## X.

Alice paraissait se faire à sa destinée; son père n'entendait jamais la moindre plainte sortir de sa bouche; elle pleurait seulement quelquefois dans le sein de sa mère, quand elles étaient seules et que le passé lui revenait, malgré elle, à la mémoire. Mais elle ne se plaignait pas, car son mari lui témoignait de l'affection, imposait silence à son humeur fougueuse et avait soin, quand il se croyait obligé d'user de rigueur, de le cacher à son épouse. Il l'aimait avec passion, et peu à peu il sut apprécier son noble cœur. Alice, de son côté, s'apercevait qu'il ne négligeait rien pour tâcher de la rendre heureuse, faisant même souvent de très-grands efforts pour retenir sa colère et modérer l'emportement de ses passions farouches; elle en était reconnaissante, et ce sentiment lui facilitait l'accomplissement de ses devoirs.

Artevelde était accablé sous le poids de bien des inquiétudes et des chagrins, mais Alice n'en ressentait pas les effets, et, quand il revenait de l'assemblée du peuple, où il avait été assailli de milliers de plaintes et de de-

Digitized by Google

mandes, il ne tardait pas à recouvrer auprès d'elle toute sa sérénité. Vandenbossch lui-même, qui était également en proie aux soucis et plus attaché que jamais à Philippe, dit un jour à la jeune épouse : — Par Dieu et par St-Michel, noble dame, vous avez opéré un véritable prodige, vous avez apprivoisé le tigre. Toute la ville de Gand vous en sait gré, et pour vous mille bénédictions s'élèvent tous les jours vers le ciel. — Ces paroles furent bien douces pour le cœur d'Alice, et la consolante pensée de produire du bien, allégea sensiblement son chagrin; sa ferme volonté d'oublier entièrement le passé, et le sentiment rigoureux de ses devoirs lui applanissaient les aspérités du chemin, et elle se sentait peu à peu moins malheureuse.

Les semaines et les mois s'écoulaient, et les rapports d'Alice avec son mari prenaient un caractère de plus en plus amical, non qu'il eût entièrement dépouillé la férocité, si longtemps comprimée, de son naturel. Ce funeste penchant faisait, au contraire, de fréquentes explosions, et Philippe ne se laissait désarmer que par la douceur angélique de son épouse, qui ne lui adressait jamais aucune plainte, tâchait de lui montrer toujours un visage serein et supportait patiemment tous les caprices de son humeur. Elle cherchait sérieusement à oublier le passé, et Anna, sa fidèle suivante, s'étant permis un jour de lui remettre en secret un billet de Walter d'Enghien, elle le renvoya sur-le-champ sans l'ouvrir et gronda longtemps la messagère.

Quand l'image de celui qu'elle avait aimé se présentait à son esprit, elle se reprochait presque de ne pas remplir assez fidèlement ses devoirs, dont l'accomplissement cessa peu à peu de lui être à charge. La crainte, qui

Digitized by Google

l'avait toujours éloignée de son époux, s'évanouit, et elle devint plus familière avec lui. Quiconque ne pénétrait pas dans les replis les plus secrets de son cœur, aurait cru voir en elle une épouse heureuse.

Elle voyait avec peine l'influence de Vandenbossch, qui était loin de lui inspirer une confiance entière. Il avait su gagner de plus en plus Artevelde et il se livrait en son nom à de criantes exactions. Pour ruiner cette funeste influence, Alice s'était déclarée ouvertement contre lui et s'en était fait un ennemi; elle engageait Artevelde à se tenir en garde contre cet homme dangereux. Certaine de l'amour de son mari, elle ne redoutait pas les intrigues de Vandenbossch, et ne se lassait pas d'engager Philippe, par des prières et des représentations, à rompre entièrement avec lui.

Mais Artevelde, malgré son bonheur domestique, avait le cœur rongé par un chagrin amer. La position de la ville devenait chaque jour plus critique; ce n'était pas l'armée du comte de Flandre, ce n'était pas l'inconstance du peuple qu'il avait à craindre : un ennemi plus redoutable, la famine, avait pénétré dans les murs de Gand. Le comte, avec une partie de ses troupes, ne quittait pas sa fidèle ville de Bruges, et avait conçu le plan de soumettre par la famine la cité rebelle, qui avait résisté au glaive depuis des années.

La disette de l'année précédente favorisait singulièrement les vues du comte Louis. Depuis longtemps déjà toute communication était coupée entre la mer et Gand. Bruges, dans sa jalousie, se prêtait volontiers à tout ce qui pouvait nuire à sa rivale, et les Brabançons interceptaient la navigation de l'Escaut. Le comte de Hainaut, proche parent du comte de Flandre, et le duc de Brabant interdisaient à leurs sujets toute espèce de relations avec

Digitized by Google

Gand. Bien des villes l'auraient approvisionnée, mais elles ne pouvaient le faire que sous main et trop faiblement pour remédier au mal. L'armée du comte de Flandre occupait les petites villes des alentours, et il était presque impossible de ravitailler convenablement cette malheureuse cité, qui s'était déjà vue réduite à faire main basse jusque sur les greniers des couvents. Les grains qu'elle possédait encore étaient distribués par portions égales aux pauvres et aux riches, et ces derniers n'avaient plus d'autre ressource que de chercher à se procurer des vivres au loin, à prix d'argent.

Les Gantois supportaient courageusement et sans murmurer les plus dures privations; ils ne pouvaient accuser Artevelde de leur triste situation, car, en prenant les rênes du gouvernement, il avait trouvé tous les greniers vides. Il avait donné ce qu'il possédait, recouru à tous les moyens et souvent même approvisionné la ville à main armée. Les Gantois n'avaient plus d'espoir qu'en l'Angleterre où ils avaient envoyé des députés chargés de conclure une alliance, car, du côté de la France, le danger était imminent pour eux; mais la faiblesse de Richard II ne leur permettait guère de compter sur des secours efficaces. Le peuple finit par murmurer et par accueillir favorablement la proposition des habitants riches de négocier la paix avec le comte.

Personne n'était plus irrité de ces dispositions que Vandenbossch. Si la ville jouissait des bienfaits de la paix, si elle rentrait sous l'autorité du comte, il était sacrifié, ou au moins arrêté dans sa carrière. Il chercha d'abord à soulever les Chaperons, mais la misère, qui accablait surtout les classes pauvres, exerçait un empire que n'eût pas eu la perte d'une bataille: elle rendait partisans de la paix ces hommes farouches et accou-

Digitized by Google

tumés au désordre, et les efforts de Vandenbossch éprouvèrent l'échec le plus complet. Il ne fut pas plus heureux auprès d'Artevelde qu'il poussait à recourir aux moyens extrêmes; les prières d'Alice, ses représentations furent accueillies plus favorablement par Philippe, qui se rangea du côté des gens bien intentionnés. Le duc de Brabant, le comte de Hainaut et l'évêque de Liége offrirent leur médiation, et Artevelde ne s'opposa pas à ce que quelques Gantois fussent députés à Harlebecque pour traiter de la paix.

Pendant ces négociations, les princes voisins crurent ne pas devoir tenir si rigoureusement la main à la défense de commercer avec Gand. Plusieurs navires chargés de grains y parvinrent d'Anvers par l'Escaut; les habitants du comté d'Alost recommencèrent à approvisionner ses marchés, et un convoi de bétail, envoyé par les Liégeois, entra heureusement dans la ville, qui se trouva pour plusieurs mois à l'abri du besoin. Le comte s'aperçut trop tard de cette faute et prit des mesures pour la réparer, mais le mal était fait, et le désir qu'avaient les Gantois de conclure la paix était considérablement diminué. Les riches trafiquants, de leur côté, avaient compté positivement sur le retour de leur souverain, et en témoignaient leur joie sans ménagement pour l'ambition d'Artevelde. Aussi, à leur retour d'Harlebecque, les députés trouvèrent-ils la ville dans une tout autre disposition qu'au moment de leur départ.

Cependant Vandenbossch avait travaillé activement à remuer les esprits; il alla trouver Artevelde le jour même où les députés devaient rentrer à Gand pour rendre compte au peuple de leur mission.

— Eh bien, Philippe, lui dit-il d'un ton railleur, suspendez votre hache à la cheminée, afin que dorénа-

Digitized by Google

vant les femmes s'en servent pour fendre du bois, dépouillez votre cotte d'armes et la remplacez par le tablier de cuir; c'en est fait de votre puissance.

— A la volonté de Dieu! La liberté est un bien précieux, mais, s'il faut l'acheter au prix de la misère, ce n'est plus alors qu'un beau fruit dont le suc est bien amer. Je rentre dans mon obscurité; j'apprends déjà, auprès de ma femme, à renoncer à mon autorité.

— Insensé! croyez-vous qu'on vous laisse en repos?

— Le comte est un homme d'honneur, sa parole doit être sacrée.

— Philippe Artevelde, ni les écrits, ni les sceaux ne garantissent une véritable sécurité, il est facile de parler et le parchemin souffre tout, mais la haine a poussé dans les cœurs des racines profondes. Quand même le comte de Flandre vous laisserait vivre tranquille dans une paisible obscurité, vous avez contre vous tant de familles qui ne vous pardonneront jamais d'avoir fait couler le sang des leurs! Croyez-vous que le peuple vous soutienne? Vous ne le connaissez guère! Vos tonnes sont-elles vides, votre bourse est-elle à sec, il oublie aussitôt vos bienfaits; aujourd'hui il vous porte en triomphe, demain il brise son idole. En moins d'un an, il ne sera plus question de vous, vous serez totalement oublié! Je vous conseille donc de vous rendre avec votre garde sur la place du marché, je réunirai autour de vous les plus audacieux d'entre les Chaperons. Ainsi préparé à tout événement, écoutez le rapport des députés, et, si les conditions qu'on vous impose sont dures, rejetez-les, afin que personne ne puisse dire: —Sous le gouvernement de Philippe Artevelde, la ville de Gand s'est soumise au joug! Faites ensuite ce que je ferai moi-même.

Digitized by Google

Ce langage de Vandenbossch n'avait pas manqué entièrement son effet sur Artevelde, dont il avait réveillé l'ambition, mais qui balançait en se rappelant les prières d'Alice. Vandenbossch lui fit alors une blessure incurable : — Artevelde, dit-il, vous paraissez ne pas vouloir suivre mon conseil, vous hésitez? Les embrassements de votre jolie femme ont-ils fait chanceler votre fermeté bien connue? — Insensé que vous êtes! Après avoir cédé à l'ambition, vous courez après l'amour, et c'est ce qui vous fait manquer d'autant plus le but. Sachez — —

— Que voulez-vous m'apprendre? — Parlez! s'écria vivement Artevelde.

— Vous ne connaissez pas, m'avez-vous dit un jour, le nom de l'homme qu'aimait autrefois Alice — peut-être encore aujourd'hui — —

— Tais-toi, malheureux! s'écria Philippe courroucé, ne calomnie pas la vertu!

— Ce que je dis est la vérité, répondit froidement Vandenbossch, et vos menaces ne me forceront pas à la taire. L'homme qu'avait choisi le cœur de votre femme est un des barons de la cour du comte, un des ennemis les plus acharnés de cette ville.—La paix lui ouvrirait nos portes; aussi Alice fait-elle volontiers le sacrifice de sa vanité, dépose-t-elle de bon gré la puissance, descend-elle avec plaisir du premier rang et vous engage-t-elle à la soumission. Elle trouve même de la compensation dans son bonheur domestique! ajouta-t-il d'un air railleur.

Le coup porta. Artevelde ne répondit rien, mais la vivacité avec laquelle il secoua la main de Vandenbossch exprimait clairement ce qui se passait en lui; le Brabançon le quitta triomphant.

(*La suite à la prochaine livraison*).

Digitized by Google

# Poésie.

## ODE (*)

SUR LA TRANSLATION DES CENDRES DE NAPOLÉON DANS L'HOTEL DES INVALIDES A PARIS.

JANVIER 1841.

O France, il luit ce jour de triomphe et de deuil
Qui contriste à la fois l'âme, et l'emplit d'orgueil.
Ce grand jour, dont la pompe enrichira l'histoire,
Mêle la joie aux pleurs, le trophée au cercueil,
Et les tristes regrets aux élans de la gloire.

O géant, devant qui l'univers a tremblé,
Qui sur un roc brûlant gémissais exilé,
Toi, qui n'as pu survivre au malheur de tes armes,
Vois le peuple français, de ta chute accablé,
S'incliner sur ta tombe, et l'arroser de larmes.

Ils sont comblés enfin tes souhaits les plus chers!
Ta dépouille est ravie aux horribles déserts
Où la terreur des rois enchaina ton génie.
La France désormais ne craint plus les revers;
Ton ombre sur nos bords protège la patrie.

(*) Cette ode est imitée de l'ode en vers alcaïques latins de M. Fuss, professeur à l'Université de Liége, insérée dans la livraison de décembre, t. XVI, p. 390.



Digitized by Google

L'étoile qui pâlit dans un jour désastreux
N'amortit point l'ardeur des mortels généreux :
Reviens encor plus cher, plus grand et plus illustre.
De la France reçois les hommages pompeux
Dont rien dans l'avenir n'égalera le lustre.

Qui brilla plus que toi dans les fastes guerriers ?
Qui plus que toi cueillit les immortels lauriers
Aux champs de la science, aux joûtes de Bellone ?
Exhumons les grands noms et les héros altiers :
Quel front mérita mieux de ceindre la couronne ?

D'Alexandre et César dans les siècles païens,
Des deux Charles si grands dans les siècles chrétiens,
On voudrait vainement rappeler la mémoire ;
De la terre et du ciel ces illustres soutiens,
En vertus, en hauts faits, n'éclipsent point ta gloire.

Des efforts réunis d'orgueilleux potentats
Ton aigle a triomphé dans plus de cent combats.
Les Français, à ta voix, au fort de la tempête,
Heureux de t'obéir, affrontaient le trépas :
Les jours des grands périls étaient des jours de fête.

Vers le Pô, le Danube, et sous des cieux brûlants,
Ils faisaient éclater leurs courages bouillants ;
Volaient des bords du Nil aux champs hyperborées,
Et des Ibériens, du joug impatients,
Couraient soumettre encor les rebelles contrées.

Du plus grand des héros la France, en son amour,
D'un saint enthousiasme accueille le retour.
Un monument auguste avec éclat se fonde ;
Il ornera Paris, ce superbe séjour,
D'où jadis son pouvoir donna des lois au monde.

Digitized by Google

Ce monument où l'or au porphyre s'unit,
Ces colonnes, ces arcs, ce bronze et ce granit
Assurent à son nom un souvenir durable;
Mais sur ce grand sépulcre où tout change et finit,
Rien n'échappe à la loi du destin immuable.

Que reste-t-il, hélas! de tous les Pharaons,
De ces rois si puissants? à peine on lit leurs noms.
Leurs cendres ont quitté la pyramide altière;
Et Cyrus, ce vainqueur de tant de nations,
Où donc est son tombeau, son urne cinéraire?

Et cette Rome enfin qui vainquit l'univers,
Ses héros si fameux, ses monuments divers,
Du temps dévastateur subissent les ravages.
C'est à vous, ô Clio! c'est à vous, dieu des vers!
De réparer du sort les barbares outrages.

C'est à vous de chanter les héros disparus,
A vous de retracer leur valeur, leurs vertus,
Et d'en faire adorer la mémoire divine:
Leurs nobles actions, alors qu'ils ne sont plus,
Survivent à jamais à leur vaste ruine.

O grand Napoléon! si le destin jaloux
Étendant au trépas son aveugle courroux,
Jetait ta cendre aux vents de nos tristes rivages,
Ton immortel renom, redoutant peu ses coups,
Surnagerait toujours sur le torrent des âges.

Oui, tes nombreux exploits, tes immenses travaux,
Ton code qui des lois débrouilla le chaos,
Ont placé sur ton front l'auréole sublime.
Tu vivras jusqu'au jour où s'égarent les flots,
Où la terre s'ébranle, où l'univers s'abîme.

Digitized by Google

Guerrier infatigable, il ne connut jamais
Les charmes de la vie et de l'aimable paix.
Après tant de périls, de courses, de batailles,
D'un long et doux repos qu'il goûte les attraits,
Et triomphe, ô Lutèce, au sein de tes murailles!

Transféré dans ton temple à l'honneur consacré,
D'amour et de respect qu'il repose entouré,
Sous l'abri protecteur du majestueux dôme!
Vous, Vétérans, gardiens de ce dépôt sacré,
Veillez avec orgueil aux restes du grand homme.

Illustres compagnons de ses travaux guerriers,
Dans la vie et la mort soyez ses boucliers:
Près de lui, votre sang coula pour la patrie;
Recevez-en le prix: c'est de tous vos lauriers
Celui qui doit flatter votre âme enorgueillie.

Sur sa tombe muette on versera des pleurs,
On entendra gémir, on plaindra ses malheurs.
Mais l'étranger, voyant ces drapeaux et ces armes
Conquis sur l'ennemi par ses soldats vainqueurs,
Sera soudain frappé de mortelles alarmes.

A l'éclat du soleil qui brille dans ces lieux,
Au vaste souvenir du héros glorieux
Qui sur le monde entier promena la victoire,
On verra tressaillir l'âme de nos neveux,
Et se livrer encor à des rêves de gloire.

Les peuples que partout sa valeur a domptés,
Et ceux que ses bienfaits aux honneurs ont portés,
Accourront, à grands flots, adorer sa poussière;
Et, d'admiration saisis et transportés,
Déposer à ses pieds leur tribut funéraire.

Digitized by Google

O France! maintenant jouis de tes grandeurs.
Vole à d'autres succès; reprends tes douces mœurs;
Tu montas jusqu'au faîte où l'homme puisse atteindre.
Par les dons du génie et tes arts enchanteurs,
Fais-toi des nations plus estimer que craindre.

Quand la force est le droit, rien n'est stable ici-bas :
Renonce à la conquête, aux fureurs des combats :
La confiance naît dans une paix profonde.
Tiens la balance juste entre tous les États;
A tes destins alors se rallira le monde.

J.-G. Modave.

## MON JARDIN.

Son gazon était frais, ses fleurs étaient ouvertes,
Le vent se balançait entre ses feuilles vertes,
Les abeilles erraient, et bourdonnaient en chœur;
De ses papillons d'or l'aile flottait agile,
Et semblait aux regards un diamant mobile
S'abaissant vers la fleur.

Son sable était mouvant, de belles grappes blanches
Du jeune arbre d'avril faisaient courber les branches,
Et sa neige tombait sur le riant rosier,
Qui soulevait au jour chaque fleur odorante
Sous l'ombre que créait la tête caressante
Du riche cérisier.

Tout parlait de bonheur, tout respirait la vie,
Et pourtant, au milieu de ces flots d'harmonie
Qui s'enfuyaient du sein des fleurs et des rayons,
Un accord noble et pur faisait encor silence;
Tout regrettait la voix, tout déplorait l'absence
De ses tendres chansons :

Digitized by Google

Lorsqu'hier, dans les plis d'une branche fleurie,
Vint naître un son divin, une note chérie,
Douce comme l'aspect de la première fleur.....
C'était du rossignol le soupir plein de flamme;
Et mon jardin riant avait trouvé son âme,
L'écho de son bonheur.

Mlle Louïsa S.....s.

Mai 1840.

## LE SOLEIL ET LE NUAGE,

*Fable imitée de Fulda.*

Obscur précurseur de l'orage,
Des flancs du nord, comme un spectre flottant,
Se glisse un sinistre nuage
Devant l'astre du jour, et le disque éclatant
A nos regards disparaît un instant.
Mais bientôt, poursuivant sa brillante carrière,
Dans les cieux resplendit le dieu de la lumière,
Et l'orbe rayonnant aux reflets lumineux
Borde de pourpre et d'or l'ennemi ténébreux.

Du mortel vertueux c'est la sublime image :
Calme, il poursuit son but sans trouble et sans regrets;
Du méchant qui l'opprime il méprise les traits;
A l'ingrat qui l'offusque il pardonne l'outrage,
Et le confond par des bienfaits.

F. Devos.

## LA GIROUETTE. — *Fable.*

L'orage a fui; dans l'air tout est tranquille :
La girouette est immobile
Et semble défier les nuages mouvants.

Digitized by Google

Mais l'aquilon revient : la voilà qui vacille
Et tourbillonne au gré des vents.
C'est l'amitié fragile
Qu'on porte aux grands du jour;
Au gré de la fortune elle est stable ou mobile :
Allez plutôt voir à la cour.

F. Devos.

## L'ORAGE.

Au loin, à l'horizon, s'étendent les nuages.
Un long crêpe de deuil couvre les pâturages,
La terre est dans l'attente, et le flot en courroux
Roule un mugissement qui monte jusqu'à nous.
Tout à coup l'éclair brille et la foudre s'élance,
Bondit de monts en monts, rebondit et s'avance;
Les vents avec fureur poussent leurs sifflements;
Des nuages brisés l'eau tombe par torrents.
Tout tremble sous le ciel, et la nature entière
Adresse au Créateur cette ardente prière :

Tu peux, grand Dieu, tu peux de tes puissantes mains,
A l'instant écraser tous les faibles humains.
Ton bras est suspendu; ta sévère justice
Peut les plonger au fond de l'affreux précipice;
Mais ta bonté, Seigneur, intercède pour eux,
Et ne permettra pas qu'ils soient tous malheureux!

Non, non, il vous entend; sa faveur paternelle
Vient calmer de vos cœurs l'épouvante cruelle :
L'orage se dissipe, et le ciel s'éclaircit.
Un rayon de soleil, perçant l'affreuse nuit,
Rend à l'homme éperdu le bonheur, l'espérance,
Et montre du Très-Haut l'éternelle puissance.

Eugène Crooy, *de Ruremonde*,
Élève de Rhétorique française au Collége de Liége.

Digitized by Google

## A MADEMOISELLE CAROLINE DE B...Y,

APRÈS AVOIR LU SES VERS : *Adieu, terre!* (*)

J'entends ton luth plaintif : tu souffres ; et mon cœur
S'est ému, Caroline, au cri de ta douleur.
Mais, ô toi dont la voix bénit la Providence,
Rouvre un moment ton âme à la sainte espérance ;
Taris ces pleurs amers ; rappelle-toi toujours
Qu'au ciel sont des trésors d'ineffables secours :
Et si des vains mortels l'humaine sympathie
Offre encor quelque prix à ton âme flétrie,
Apprends, ange touchant de souffrance et de foi,
Qu'il est un être au moins qui s'intéresse à toi,
A qui tes tristes chants ont arraché des larmes,
Qui voudrait sur tes jours répandre encor des charmes,
Et cherchant loin du monde un terme à ton malheur,
Vient de se prosterner aux pieds du Créateur.
La douleur solitaire est la tige souffrante
Qui dans les lieux brûlants végète languissante,
Que le vent du désert dévore de ses feux,
Et qui meurt sans appui sur un sable orageux :
Mais l'ami qui console est la fraîche rosée,
Qui rend un peu de force à la tige épuisée,
La soutient, la nourrit de ses sucs précieux,
Et la relève enfin au sein plus doux des cieux.
Oh! oui, le Dieu suprême a reçu ma prière :
Il étendra sur toi sa pitié tutélaire :
Il calmera tes maux, suspendra tes douleurs,
A ta sombre couronne il rendra quelques fleurs,
Et sans t'ouvrir encor la céleste patrie,
De nouveaux jours heureux il bénira ta vie.

G.

6 Mars 1841.

(*) Voir plus haut, page 59 de ce volume.

Digitized by Google

# ANALYSE CRITIQUE.

*Histoire des relations commerciales et diplomatiques des Pays-Bas, avec le nord de l'Europe, pendant le XVI^e siècle, par* J.-J. Altmeyer.

(SUITE ET FIN. — V. t. XVI, novembre 1840, p. 278).

« Cet ouvrage ne devait être d'abord qu'un simple mémoire; mais à mesure, dit l'auteur, que j'avançais dans mon travail, je voyais mon horizon s'agrandir, et le cadre que je m'étais tracé, devait nécessairement s'étendre en proportion. »

On a pu se convaincre, par la première partie de notre analyse, qu'en ce qui concerne spécialement les relations diplomatiques et commerciales de notre pays avec les États du nord de l'Europe, le récit de M. Altmeyer était complet, intéressant, appuyé sur des documents authentiques, peu connus avant lui, et qui, sans l'intelligence et le zèle qu'il a mis à les recueillir, seraient pour la plupart restés longtemps encore enfouis dans la poussière de nos archives.

Mais si ce n'avait pas été un simple mémoire qu'il se proposât d'écrire; si, dès le principe, il avait embrassé dans son ensemble, tout le sujet de son livre, n'en aurait-il pas un peu modifié et le plan et le titre, ou au moins l'un des deux? Car il faut de l'unité en toute espèce d'ouvrage, et c'est une règle à laquelle les compositions historiques sont soumises comme les autres. Ce n'est pas que M. Altmeyer se soit tout-à-fait écarté de cette règle. Une grande figure apparaît au premier plan de son tableau; c'est celle de Christiern II, autour duquel les faits, à l'exception de quelques accessoires, se groupent assez naturellement. Partout en effet, dans le cours de la narration, Christiern est le sujet, la cause ou le principal acteur des scènes historiques qui se déroulent à nos yeux; Charles-Quint peut-être, placé plus haut que

Digitized by Google

lui, et qui tenait entre ses mains tous les fils de la politique européenne, aurait dû éclipser les autres personnages du drame. Heureusement, pour le mérite de l'ouvrage, il n'y joue, par sa faute, qu'un rôle secondaire. M. Altmeyer en donne ou en laisse apercevoir les raisons. Aux projets de restauration formés par la régente des Pays-Bas et l'empereur, en faveur de Christiern ou de ses enfants, se rattachaient des intérêts commerciaux et politiques de la plus haute importance : *la libre navigation du Sund et la création d'un Etat fédératif entre les trois royaumes du nord et les Pays-Bas, sous la souveraineté de Charles-Quint.* Quel empire alors ! quelle puissance maritime ! et avec quelle faveur n'eût pas été accueillie aux Etats-généraux une pareille conception bien développée et franchement adoptée par le monarque ! Mais Charles-Quint ne paraît pas en avoir compris toute la portée, et quand on s'aperçut qu'il ne faisait, de cette grande affaire, qu'une question de famille, étrangère aux véritables intérêts de la Belgique, on passa de l'enthousiasme à la tiédeur, de la tiédeur à l'indifférence, à la répugnance même, et les Pays-Bas ne songèrent plus qu'à se garantir de la guerre : ainsi, le projet échoua par la faute de Charles-Quint, qui ne s'occupait de nous que quand il avait besoin de notre argent, et aussi, comme le prouve ailleurs M. Altmeyer, à cause du peu d'union de nos provinces que des préjugés ou des intérêts divergents empêchaient de concourir, de toutes leurs forces, au but commun de l'indépendance et de la prospérité nationale.

Charles-Quint n'avait qu'une idée; c'était, dit notre savant historien, de reconstruire le saint empire sur les bases où l'avait assis Charlemagne, de faire revivre les hautes prérogatives des capitulaires, de replacer toute la chrétienté sous son égide; et cette espèce d'idée fixe, il l'avait poussée jusqu'à la folie. En voici, ajoute-t-il, une preuve tirée du préambule des lettres d'anoblissement accordées par ce prince au chevalier souabe, Georges de Frundsberg. Écoutons ce pathos que l'on dirait extrait de la gazette de Péking : « Nous Charles, proclamons pour nous et nos successeurs dans l'Empire, et faisons savoir à chacun en toute éternité, que, de même que Dieu tout-puissant, éternel, créateur du ciel et de la terre, par la perfection de sa sagesse infinie et de son

Digitized by Google

ordre miraculeux et incompréhensible, a créé le firmament, fixé le cours des planètes et des éléments, et assigné à chacun d'eux sa carrière et sa fonction, avec une dextérité si inexprimable que toute la clarté qu'ils possèdent leur vient du soleil, source de toutes choses, en sorte que tout remonte vers cet astre sans qu'il perde rien lui-même de son éclat et de sa splendeur; de même la divine providence a confié l'autorité souveraine sur cette terre à l'empereur romain qui a sur toutes les puissances du monde le pouvoir suprême, et leur prête honneur et dignité, tellement que du trône émane toute noblesse, comme du soleil émane toute lumière, etc. » (*Archives allemandes de Bruxelles*).

Toutefois, cette prétention à la monarchie universelle ne fut pas seulement l'utopie de Charles-Quint; M. Altmeyer fait observer qu'elle passa à ses successeurs. En effet, la pièce suivante n'est guère écrite d'un style moins ampoulé et moins chinois. C'est également un système conférant des titres de noblesse, et l'on ne sera peut-être pas fâché de trouver ici cet autre modèle d'emphase césaréenne.

« Rodolphe second, par la divine clémence élu empereur des Romains, toujours Auguste, roi d'Allemagne, de Hongrie, de Bohême, de Dalmatie, Croatie, Slavonie; Archiduc d'Autriche; duc de Bourgogne, de Brabant, de Styrie, de Carinthie, marquis de Moravie, duc de Luxembourg, de la haute et basse Silésie, de Wittenberg, et Tecke, prince de Souabe, comte de Habsbourg, de Tyrol, de Ribourg, Landgrave d'Alsace, marquis du saint empire romain, seigneur de Burgovie, de haute et basse Lusace, de la marche Slavonne, du port Naon et de Salnis, etc, etc., etc.

A notre aimé, cher, magnifique et fidèle Georges Basta, notre grâce césaréenne, et bien, comme nous, pour la bénignité et clémence qui nous est naturelle à l'exemple de Dieu très-haut et immortel, qui, par sa céleste libéralité, a répandu très-abondamment ses trésors sur tous les hommes universellement de tout genre; de plus que par la divine majesté, nous avons été appelé à la majesté humaine, à l'élevée, sublime dignité césaréenne, notre premier soin est de rendre notre haut et admirable trône d'autant plus ferme et respectable, que notre reconnaissance et nos bienfaits seront exercés et répandus à l'égard de

Digitized by Google

tous les ordres d'hommes dont les vertus et la fidélité le méritent, etc. Considérant, etc. (suit l'énumération des services de Georges Basta) à ces causes, de notre propre mouvement, science certaine, et d'un esprit sain, de notre pleine autorité et puissance césaréenne, vous ci-dessus, Georges Basta, nous vous avons fait et nommé comte du saint empire romain, etc., etc. Donné en notre palais royal de Prague, le 4 7bre de l'an du seigneur 1605. Rodolphus. »

Nous avons parlé précédemment et assez en détail de Marguerite d'Autriche et de Marie de Hongrie dont M. Altmeyer nous a tracé des portraits si gracieux et si fidèles ; nous n'y revenons que pour signaler de nouveau à l'attention du lecteur les preuves multipliées du talent et de l'activité de ces deux princesses dans la conduite des affaires politiques et administratives des Pays-Bas. L'une et l'autre ont bien mérité de la patrie, et l'auteur, par le grand nombre de pièces originales et de documents inédits qu'il a rassemblés sur les actes de leur règne, a d'avance marqué la place honorable qu'elles occuperont un jour dans nos annales bien écrites et bien coordonnées.

Ce qui nous a frappé encore dans ce tableau des événements où la Belgique a joué un si grand rôle au XVIe siècle, c'est la peinture d'une foule de caractères à peine ébauchés par les autres historiens, et qui, habilement fondus dans le corps de l'ouvrage, se trouvent amenés sans effort sous la plume de l'auteur qui les dessine tour à tour, et, par là, jette sur son récit des couleurs plus vives et plus variées. Nous en citerons quelques-uns.

*Siegebrite*, d'abord marchande de noix et de pommes à Amsterdam, et depuis débitante de bière et d'eau-de-vie à Berghen, avait une fille, connue sous le nom de la belle Dyveke, pour laquelle Christiern II conçut la plus ardente passion. Ce fut l'origine de l'élévation de *mère Willems ;* c'est ainsi que l'on appelait Siegebrite ; et celle-ci apparemment avait été traitée par la nature plus favorablement que par la fortune, puisqu'on la vit, sous le règne de Christiern, chargée de l'administration supérieure des finances, quelquefois de celle de la marine, et que la reine Isabelle même n'eut pas de répugnance à lui confier l'éducation première de son fils, héritier présomptif de trois couronnes.

Digitized by Google

Logée à Copenhague dans un magnifique château, elle était l'âme de tous les conseils du roi. Ennemie de la noblesse, et donnant un libre cours à ses rancunes plébéiennes, elle faisait attendre des heures entières les plus grands seigneurs à sa porte, leur prodiguant quelquefois de grossières injures dans le langage de sa première profession ; entourée de gens obscurs, elle n'avait de confiance qu'en eux, et elle combla de toutes ses faveurs le Westphalien Dietrick Slagok son neveu, qui avait jadis parcouru la Hollande, en qualité de garçon barbier.

Élevé dans une maison bourgeoise, et si étroitement lié avec une pareille femme, il est hors de doute que Christiern puisa dans ses relations avec elle le premier germe de cette haine profonde qu'il ne cessa de porter au clergé et à la noblesse. C'était un homme à *fortes secousses*, et malheureusement Siegebrite en lui conseillant toujours des mesures de rigueur, ne fit que développer son caractère farouche.

*Paracelse*, ou Aureolus Theophrastus-Bombastus Paracelsus, de Hohenheim, charlatan, sophiste et théosophe, servait en qualité de chirurgien, dans une armée composée d'étrangers et de nationaux, que Christiern avait rassemblée pour mettre à la raison ses sujets révoltés contre les nouvelles taxes établies par mère Willems, laquelle avait en vain fait dresser des potences dans toutes les places publiques, à l'effet d'intimider les récalcitrants.

Ce Paracelse était un des hommes les plus étonnants et les plus étranges du XVI^e siècle. Il avait voyagé dans les montagnes de la Bohême, et s'était arrêté à Constantinople, pour y voir les travaux des mineurs, se faire initier aux mystères de l'orient, observer la célèbre montagne de diamant et les autres merveilles de la nature. Il se vantait d'avoir parcouru l'Espagne, le Portugal, la Prusse, la Pologne et la Transylvanie, où il s'était mis en rapport avec les médecins, les vieilles femmes, les bateleurs et les magiciens de ces contrées. Il prétendait n'avoir pas ouvert un livre dans l'espace de six ans. Il passait les nuits dans les cabarets, et portait toujours un habit et des hauts de chausses écarlates, avec des bas et un chapeau rouges. Il avait, disait-il, le pouvoir de créer des petits hommes ; il était sur le pied le plus familier avec les esprits invisibles des éléments ; les cordons de ses sou-

Digitized by Google

liers en savaient plus qu'Avicenne et Galien, et toutes les universités, tous les écrivains du monde étaient moins instruits que les poils de sa barbe. Nous avions lu tout cela dans la biographie de ce singulier personnage ; mais l'épisode n'est point déplacé en cet endroit.

*Dietrick Slagok*, barbier Westphalien, comme nous l'avons dit, était devenu, par le crédit de Siegebrite, archevêque de Lund, et primat du Danemarck. C'était un homme adroit, actif, capable de grandes choses. Le roi l'avait chargé de diverses missions, et notamment l'avait envoyé en 1519 dans les Pays-Bas, auprès de la régente Marguerite, pour en obtenir des troupes et de l'argent ; il développa un grand talent à cette occasion, et fut depuis l'agent de confiance et le négociateur le plus habile de Siegebrite et de Christiern. Le roi cependant, effrayé de l'orage qui commençait à gronder sur sa tête, en Danemarck, à cause de ses vexations, n'hésita point à sacrifier son favori à la clameur publique. Il rejeta sur lui ses actes les plus odieux et, en particulier, le massacre de Stokolm. Ce n'était plus qu'un parvenu ignoble qu'il avait nommé archevêque, sans le consentement du saint siége, et le malheureux fut arrêté, chargé de fers et conduit à Copenhague. Le 17 janvier 1522, on le mit à la question, et on l'obligea d'avouer une foule de crimes ; puis on le fit brûler vif au milieu du marché, malgré les prières et les larmes de Siegebrite qui ne put le sauver. En allant au supplice, il rencontra le secrétaire du roi, Gaspard Brochman à qui il dit : *Adieu, maître Gaspard : voici venir la récompense de mes peines.* — *Non, non*, répondit celui-ci ; *mais la récompense de tes péchés.*

La vérité est que ce prélat, plongé dans la débauche, n'avait cherché qu'à amasser de l'argent, au moyen de confiscations arbitraires, ne pardonnant à aucun de ses ennemis, et les immolant tous à ce qu'il appelait, *la sûreté de l'État.*

*Corneille de Scheppers*, ou Cornelius Duplicius Schepperus, seigneur d'Eecke sur l'Escaut, naquit vers l'an 1502, à Nieuport, de parents originaires de Dunkerque. Son père, Jean de Scheppere, n'était ni gentilhomme ni riche. Sa mère se nommait Ghislain Savoryn. Il étudia à l'université de Paris, et il venait à peine d'achever ses études que Christiern l'attacha à sa personne, le prit pour son secrétaire et le fit son vice-chancelier.

Digitized by Google

Après la mort de Christiern, de Scheppere fut appelé à la cour de la reine Marie de Hongrie, et mis au rang de ses gentilshommes et conseillers. Charles-Quint, instruit de ses connaissances dans les langues, et de son habileté dans les affaires, le chargea de différentes ambassades en Danemarck, en France, en Angleterre, en Pologne, etc. Il l'envoya deux fois à Constantinople, et, pour le récompenser d'avoir engagé Soliman à faire la paix, il le décora du titre de chevalier, et l'appela dans son conseil. De Scheppere, dans l'exercice de ses fonctions, justifia pleinement la confiance de l'empereur. Il mourut à Anvers, à l'âge de 51 ans, laissant une fille qui épousa le chevalier, Grand-Bailli d'Ypres, Corneille de la Cooren Huyse. Ses cendres reposent dans l'église paroissiale d'Eecke.

Corneille de Scheppere fut tout à la fois poëte, historien, mathématicien, orateur, philosophe et homme d'état. Il débuta dans la carrière des lettres, par un ouvrage contre les impostures de l'astrologie judiciaire, qui comptait encore à cette époque de nombreux adeptes parmi les savants; l'année suivante, il entreprit l'apologie de Christiern. Cette apologie est adressée au pape Clément VI, à l'empereur, aux rois de France et d'Angleterre, à tous les princes de la chrétienté. En tête de la brochure que M. Altmeyer a eue entre les mains, et qui provient de la bibliothèque de feu Van Hulthem, se trouve le portrait du roi détrôné, très-bien gravé par le célèbre Lucas Cranach.

De Scheppere adressa une justification semblable au sénat de Lubeck. Ce sont deux documents propres à jeter un grand jour sur ce mémorable procès; M. Altmeyer ne pouvait se dispenser de les faire connaître l'un et l'autre, en même temps que la réponse du roi Frédéric I, et nous lui savons gré d'voir mis ainsi le public à même de se prononcer pour ou contre l'un des deux compétiteurs.

Nous n'acheverons point cette galerie de portraits; nous ne saurions tout dire, et nous ne citerons plus que pour mémoire : *Severin Norby*, cet habile marin, maître d'une flotte puissante, resté fidèle à Christiern, quoiqu'il lui eût fait entendre la voix de l'humanité en faveur des victimes de Stokolm, et qui vaincu enfin, après avoir éprouvé toutes les vicissitudes de la guerre, passa au

Digitized by Google

service de Charles-Quint, et fut tué d'un coup de canon, au siége de Florence, en 1530. La Suède a gardé son souvenir, et, dans la tragédie de *Christiern II*, par Kelgren, l'illustre amiral joue un rôle où brille son caractère actif, brave et généreux.

*George Wullenwever et Marc Meyer*, ces ambitieux tribuns de la ville de Lubeck, l'un enrichi par le commerce, l'autre, de garçon serrurier, devenu général, et qui parvinrent à se partager tous les pouvoirs de la république. Victimes tous deux de la révolution populaire dont ils furent les auteurs, après avoir exposé leur patrie à toutes sortes de maux, sous prétexte de lui assurer la domination de la hanse et des trois royaumes du nord, ils échouèrent dans un projet qui ne manquait pas de grandeur, mais pour l'exécution duquel ils n'avaient ni mesuré leurs forces, ni calculé leurs ressources.

Marc Meyer, tombé entre les mains des Suédois, et conduit, chargé de fers à Elseneur, y fut livré à une mort cruelle avec son frère et la plupart de ses amis.

Wullenwever, condamné par le sénat de Lubeck, fut tiré à quatre chevaux, et ses chairs sanglantes restèrent longtemps exposées aux regards de ce même peuple dont il avait été le chef et l'idole.

*Christophe d'Oldenbourg*, cet audacieux aventurier, type des condottieri allemands, dont le terrible et mystérieux Waldstein est la dernière expression; et qui à un indomptable courage joignant les plus vastes idées, lisant Homère au milieu des camps, n'aspirait à rien moins, en servant Wullenwever et Christiern, qu'à se frayer pour lui-même un chemin vers le trône. Cette figure gigantesque est une de celles qui ressortent avec le plus d'éclat du tableau tracé par M. Altmeyer.

*Albert de Brandebourg*, fondateur de la monarchie prussienne, dont nous ne voulons pas nous faire l'apologiste, mais que l'auteur, à notre avis, traite un peu sévèrement. Il est trop connu, pour que nous nous y arrêtions plus longtemps.

Cette suite de portraits qui se confondent dans la narration, montrerait à elle seule combien M. Altmeyer a répandu de variété sur son sujet, et avec quelle largeur de vues il en a embrassé tous les détails. L'ouvrage cependant échappera-t-il tout à fait à

Digitized by Google

la critique, et ne donnera-t-il pas au moins matière à quelque observation ?

Les chapitres où il est fait mention de l'origine, des accroissements, de la grandeur et de la décadence des républiques de Lubeck et de Livonie, sont assurément de beaux fragments d'histoire. On s'y arrête avec plaisir, avec intérêt ; mais sont-ils bien à leur place? Ne rompent-ils pas l'unité de la composition? Et, dans un livre consacré spécialement à nos rapports diplomatiques et commerciaux avec les États du nord au XVI^e siècle, ne suffisait-il pas de prendre ces deux républiques dans la situation où elles se trouvaient alors ? Lubeck à l'époque de Wullenwever, la Livonie lorsqu'elle commença à nouer des relations plus suivies avec les Pays-Bas, et que la jalousie des nationaux força la Diète à porter contre deux marchands belges, le décret remarquable dont il est parlé à la fin du 7^e chapitre?

Les nombreux documents que M. Altmeyer a textuellement insérés dans le corps de son ouvrage, ont le mérite de constater la véracité de l'historien et l'authenticité des faits qu'il raconte ; mais il nous semble qu'en les rejetant parmi les pièces justificatives, il aurait atteint le même but. Ce vieux langage, mêlé au nouveau, jure et fait un contraste désagréable. Il embarrasse le lecteur ; il efface en quelque sorte l'écrivain. M. Altmeyer, suivant nous, aurait mieux fait de s'approprier, de s'assimiler la substance de ces documents disparates, et de les revêtir des couleurs de son style si pittoresque. Tite-Live n'a-t-il pas prêté le sien aux grands hommes des premiers temps de la république, et voyons-nous qu'il ait reproduit, sans la rajeunir, la fable de Ménénius Agrippa ?

M. Altmeyer nous répondra qu'il ne s'est proposé que de rassembler des matériaux pour les historiens futurs. C'est trop de modestie de sa part. Nul plus que lui n'est capable de mettre ces matériaux en œuvre : et, en tout état de cause, s'il l'eût fait comme nous venons de dire, les historiens futurs ne lui en auraient pas moins d'obligation.

Une dernière observation. Christiern II doit-il être jugé comme il l'est par de Scheppere et M. Altmeyer? Est-il vrai que Christiern:



Digitized by Google

*ce soit la monarchie puissante, gouvernementale, assise sur le grand niveau de l'égalité devant la loi, appuyée sur les masses, fondée sur un vaste système d'instruction populaire et d'administration économique et équitable? Est-il vrai que sa mémoire ait été indignement outragée ?*

Nous n'avons point ici d'opinion particulière à émettre; nous ne voulons pas examiner si Christiern, qui avait puisé dans ses relations avec Siegebrite, Divecke et Slagok, une haine implacable contre le clergé et la noblesse, pouvait faire autrement que de s'appuyer sur le peuple, et s'il n'a point en cela suivi exactement la même marche que tant d'autres ambitieux qui se sont fait de leurs principes démocratiques un moyen d'arriver au pouvoir absolu. Nous nous contenterons pour donner le portrait de Christiern, d'en rassembler les traits épars dans le livre même dont nous rendons compte. Nous y lisons :

Christiern II montra, dès sa jeunesse, un caractère impétueux et violent. Placé par son père dans une maison particulière à Copenhague, il se promenait sur les toits, en disant que les hauteurs convenaient aux gens *élevés*, et que les plaines étaient faites pour les *petites gens*. D'autres fois, il courait nuitamment les rues, et battait les citoyens paisibles.

Aussi emporté dans ses affections que dans ses haines, à peine fut-il monté sur le trône, qu'il s'éprit de la passion la plus vive pour la belle Dyvecke, fille de Siegebrite, cette marchande de noix et de pommes, dont nous avons parlé. Bientôt après, par des motifs politiques, il jeta les yeux sur Isabelle, petite-fille de l'empereur Maximilien, et l'épousa en promettant de renoncer à sa première inclination. Isabelle était un modèle de grâces et de vertus. Néanmoins Christiern continuait ses relations avec la belle Dyvecke, et cela, dans le moment où il décrétait la peine capitale contre l'adultère. Sur ces entrefaites, cette maîtresse adorée étant venue à mourir, il soupçonna, ou se laissa persuader que c'était l'effet d'un empoisonnement, et, sur la sentence d'un tribunal composé par lui de 12 paysans, il fit décapiter l'intendant de son château, Torben Oxe, de l'une des plus illustres familles du Danemarck. D'autres exécutions suivirent et jetèrent l'épouvante dans tout le royaume.

Digitized by Google

Christiern avait soumis la Suède; il se rendit à Stokolm, pour s'y faire couronner solennellement, et après avoir reçu le serment de fidélité du sénat, du clergé, de la noblesse, des députés de toutes les provinces, il invita tous ces seigneurs à une fête magnifique. Ce ne fut, pendant les deux premiers jours, que festins et plaisirs. Il semblait que Christiern eût oublié son aversion pour les nobles et les prêtres, et ceux-ci, le troisième jour encore, s'abandonnaient tranquillement à la joie, quand tout-à-coup tirés de cet excès de sécurité par un éclat de tonnerre, ils se virent arrêtés en même temps par les gardes de Christiern. Des bourreaux leur annoncent qu'ils touchent à leur dernière heure. On leur refuse des prêtres pour s'y préparer. Le 8 9bre 1530, à midi, ils arrivent au lieu du supplice; on leur déclare, au nom du roi, qu'ils sont condamnés comme hérétiques, en vertu d'une bulle du pape, pour avoir illégalement destitué Troll, archevêque d'Upsal; (ce fut là le prétexte dont se servit Christiern pour se justifier), et quatre-vingt-quatorze victimes, sénateurs, évêques et gentilshommes tombent sous la hache du bourreau, en présence du monarque.

Le lendemain on dresse des potences, les supplices continuent, et l'on va chercher jusqu'au fond des tombeaux, pour les traîner sur la place publique, ceux que la mort a soustraits aux vengeances royales.

Christiern, après avoir désarmé les paysans, garni les places fortes de mercenaires étrangers, surchargé la Suède de chaînes et d'impôts, retourne en Danemarck. La terreur marche sur ses pas; des échafauds sont dressés dans toutes les villes qu'il traverse; c'est partout une horrible boucherie. L'enfance même n'est pas à l'abri de *sa rage sanguinaire*, et quelquefois, plus cruel que le bourreau, il le punit d'un mouvement d'humanité. Enfin il ne quitte cette lamentable contrée qu'après y avoir immolé plus de six cents personnes au désir d'assurer son pouvoir.

Erasme nous apprend, dans une de ses lettres, que, se trouvant un jour en Belgique avec Christiern, et l'entretien roulant sur les maux de l'Église et les remèdes les plus propres à en opérer la guérison, le roi était d'avis que les voies de la douceur et de la

Digitized by Google

conciliation ne pouvaient conduire à rien, et qu'il fallait ébranler tout le corps *par de fortes secousses.*

Ce prince cependant manquait de fermeté dans les occasions critiques. Lorsqu'il apprit que sa déchéance avait été décrétée dans l'assemblée des nobles réunis à Viborg, il était encore maître de Copenhague, de toutes les îles de la Baltique et du royaume de Norwège; mais, pusillanime en face du danger, (nous copions toujours M. Altmeyer) il ne fit aucune tentative pour étouffer la révolte, d'autant plus répréhensible en cela, que son brave amiral, Severin Norby, défendait courageusement sa cause, et pouvait faire en sa faveur un utile appel aux bourgeois et aux paysans. Mais il était entièrement démoralisé; sa seule crainte était de ne pouvoir plus sortir du Danemarck; il équipa une flotte de vingt voiles et s'embarqua, emmenant avec lui la reine, ses enfants, ses joyaux, les archives de la couronne et Siegebrite que l'on fut obligé de cacher dans un coffre pour la soustraire à la fureur des insurgés.

Malheur, lorsqu'il éprouvait quelque revers, à ses ministres et à ses plus chers confidents! On a vu comment, pour calmer les mécontentements et les plaintes du Danemarck, il avait rejeté sur Slagok, l'exécuteur de ses ordres, les actes tyranniques qu'on lui reprochait, et en particulier, les horreurs du massacre de Stokolm, et l'avait laissé charger de fers, appliquer à la question et condamner à être brûlé vif.

Dans sa dernière expédition en Norwège, où il aurait pu réussir avec plus d'activité et en ne perdant pas son temps à négocier avec les commandants des villes et des forts, enveloppé par les Suédois et obligé de se retrancher dans la petite ville de Kongelle, à l'aspect du danger qui le menaçait, son esprit, naturellement irritable, s'aigrit encore davantage; c'était par les conseils de Janson Sture qu'il avait entrepris cette expédition. Il le soupçonna d'avoir voulu le trahir, et dans un mouvement d'indignation, il lui demanda d'une voix terrible et de sinistre augure, si c'étaient des escadrons de femmes, que les troupes qui cernaient Kongelle. Le lendemain on trouva sur la place publique le tronc d'un cadavre, et à côté une tête qui nageait dans

Digitized by Google

le sang. C'était Janson que Christiern avait fait égorger pendant la nuit, sans respect pour ses cheveux blancs et ses longs services.

Nous ne parlerons point de l'acte de soumission par lequel il se remettait entre les mains de son compétiteur, en lui disant d'un style dévot et mystique, qui trahissait sa faiblesse et son désespoir: « Tel que l'enfant prodigue, je rentre sous le toit paternel ; je promets de suivre dorénavant les volontés du père céleste : ce n'est plus par la chair et le sang que je me gouvernerai, mais par l'esprit de grâce qui opère en moi, et j'aurai tout le reste de mes jours les sentiments d'un fils pour Frédéric, etc., etc. »

Nous n'insisterons pas non plus sur ses tergiversations en matière religieuse; sa conversion au culte de Luther, qu'il embrassait comme plus convenable à ses idées de réforme, et son retour à la foi catholique, dans laquelle il n'affectait de rentrer avec sincérité, que pour plaire à l'empereur et en obtenir des secours, bien résolu, dès qu'il aurait les mains libres, de se rétracter de nouveau.

Enfin nous laisserons de côté sa conduite envers Isabelle, quoique ç'ait été un des principaux motifs de la haine qu'il souleva contre lui dans tout le Danemarck. Voici en effet ce que nous trouvons dans l'acte de destitution de ce prince, rapporté par Pufendorf, dans son *Introduction à l'histoire de l'univers*.

« La première chose qui nous révolta fut l'indifférence qu'il conçut au préjudice de l'amour et de la fidélité conjugale, pour notre très-noble et très-vertueuse reine; car une certaine vieille étrangère, nommée Siegebrite, femme sans honte et sans honneur, et plongée dans toutes sortes de débauches, lui ayant prostitué sa fille, il lui fit rendre plus d'honneurs qu'à son épouse, et remit entre ses mains toute la puissance et le gouvernement du royaume ;.... et lorsque le roi et cette infâme vieille eurent appris que la reine, *que nous regardons toujours comme notre légitime souveraine*, avait reçu de madame Holger, intendante de la maison, le conseil de faire quelques exhortations au roi, pour le détourner d'une vie criminelle, indigne d'un prince, et qui déshonorait la majesté royale; cette dame, pour un si sage avis, ne

Digitized by Google

fut pas seulement dépouillée de sa charge, mais encore chassée du royaume, et privée de tous ses biens. »

Ces faits extraits, mot pour mot, de l'histoire même de M. Altmeyer, suffiront, sans que nous ayons besoin d'en dire notre sentiment, pour faire apprécier avec justice, le caractère, la politique et les intentions de Christiern II.

L.-V. R.

Digitized by Google

# SOCIÉTÉS SAVANTES.

## ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES ET BELLES-LETTRES DE BRUXELLES.

*Extrait du* Rapport décennal des travaux de l'Académie depuis 1830, *par* M. A. Quetelet, *secrétaire perpétuel, lu à la séance publique du* 16 *décembre* 1840 (1).

### SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

### LITTÉRATURE ANCIENNE. — NÉCROLOGIE.

Quelques personnes ont cru que les sciences morales et politiques n'étaient point comprises au nombre des sciences dont s'occupe notre académie; il suffisait d'ouvrir nos recueils pour s'assurer combien cette opinion était mal fondée. Pour ce qui concerne la législation, les mémoires de MM. Meyer, Raoux, Grandgagnage, Pycke, Raepsaet et Delmarmol, renferment des documents précieux; quelques-uns même sont devenus indispensables pour celui qui étudie notre histoire sous un point de vue philosophique, je citerai entre autres le travail de M. Grandgagnage : *De l'influence de la législation française sur celle des Pays-Bas, pendant le XVI^e et le XVII^e siècle* (2).

Sous le rapport de la philosophie, nous pouvons citer les ou-

(1) Nous faisons aujourd'hui un premier emprunt à ce beau et consciencieux travail, en en extrayant ce qui concerne les sciences morales et politiques. Nous nous proposons de donner dans une prochaine livraison la partie relative à l'histoire nationale. Nos lecteurs posséderont ainsi un inventaire décennal à peu près complet, et dressé par une main habile, des richesses indigènes pour les matières qui entrent le plus habituellement dans le cadre de notre *Revue*.

(*Note de la Commission directrice*).

(2) Tom. VIII des *Mém. cour.*

Digitized by Google

vrages de MM. Bekker, Van Heusde, Roulez, De Reiffenberg (1), Dehaut (2) et le chanoine De Ram (3).

Dans les sciences administratives, nous avons reçu plusieurs rapports de M. le baron de Stassart, sur les provinces de Namur et de Brabant, dont il a été successivement gouverneur; les travaux que M. Nothomb a publiés, comme ministre, sur les chemins de fer et les canaux, ainsi qu'un ouvrage de M. Thiry, sur l'importante opération du cadastre dans ce royaume, que notre confrère a dirigée jusqu'à son entier achèvement.

La statistique et l'économie politique ont également eu leurs interprètes parmi nous. M. le baron de Reiffenberg a inséré dans les tomes VII et IX de nos mémoires, deux écrits sur la statistique ancienne de la Belgique. M. Willems nous a présenté des recherches semblables, qui avaient pour objet la détermination de la population de quelques-unes de nos villes à des époques reculées.

M. d'Omalius, dans un travail spécial, s'est livré à des recherches très-étendues sur les populations des différentes parties du globe.

(1) M. le baron de Reiffenberg a publié plusieurs ouvrages philosophiques. En 1833, il a dédié à l'académie ses *Principes de logique*, 1 vol. in-8°. Brux., chez Hauman.

(2) Nos mém. cour., tom. IX, renferment de lui un mémoire sur la vie et la doctrine d'Ammonius Saccas, philosophe de l'école d'Alexandrie. M. Dehaut a publié, depuis, un ouvrage *sur l'État actuel de l'instruction publique, etc.*, 1 vol. in-8°. Liége, 1838.

(3) M. De Ram est auteur d'une histoire de la philosophie, dont il a paru deux éditions en 1833 et 1834. M. le professeur Ubags a publié aussi plusieurs écrits philosophiques, pour servir à l'enseignement dans l'université catholique. Parmi les ouvrages qui ont paru récemment, on doit compter encore :

Essais philosophiques par M. Gruyer, 4 vol. in-8°;

Cours de psychologie par M. Ahrens, 1 vol. in-8°;

Cours de philosophie, par le même, 1 vol. in-8°;

Cours de droit naturel, par le même, 1 vol. in-8°;

*Introdusione allo studio della filosofia*, par Vincent Gioberti, 2 vol. in-8°. Brux. chez Hayez, 1840.

*Teorica del sovrannaturale, etc.*, par le même. Bruxelles, 1 vol. in-8°. Hayez, 1838.

Digitized by Google

M. Vandermaelen nous a fait parvenir un grand nombre d'ouvrages sur la statistique et sur la géographie, publiés par l'établissement dont il est le fondateur. Parmi ces ouvrages, nous avons remarqué le Dictionnaire géographique, dont les six premiers volumes concernent les provinces d'Anvers, de la Flandre orientale, de Namur, de Liége, de Hainaut et de Luxembourg.

Je ne dois pas omettre de rappeler ici les travaux statistiques de trois de nos correspondants, qui se sont distingués dans cette science toute nouvelle encore : je veux parler de M. Villermé, à qui nous devons des communications précieuses sur la population, de M. Mone, l'auteur d'une théorie de la statistique, qui a été traduite de l'allemand par M. Tandel, et de M. Moreau de Jonnès, qui nous a fait part des résultats de ses recherches sur les grands travaux statistiques qu'il dirige en France.

Si je ne devais me borner à l'énumération des travaux de l'académie, j'aurais à parler encore des publications importantes faites par le Gouvernement sur les différentes branches de l'administration, ainsi que des publications particulières faites par MM. Chitti, Ducpétiaux, Soudain de Niederwerth, Visschers, Smits, Heuschling, le comte Arrivabene, etc. Les détails dans lesquels je devrais entrer seraient longs, mais ils prouveraient par là même que la Belgique a pris une part active au développement de cette branche nouvelle des connaissances humaines, que je n'ose nommer encore une science, parce que peu d'écrivains l'ont véritablement traitée sous ce point de vue.

Malgré la répugnance que j'éprouve à vous entretenir de mes propres travaux, je pense que le nombre même des mémoires statistiques que j'ai insérés dans nos recueils, me fait un devoir de ne pas les passer entièrement sous silence. Je ne vous fatiguerai pas de l'exposé de ce qu'ils renferment, mais je vous demanderai à faire connaître le but que j'avais en les composant; je voulais moins réunir des documents statistiques, qu'essayer de planter les premiers jalons sur le terrain d'une science nouvelle, la *physique sociale*, qui met en œuvre les matériaux dont la *statistique* est appelée à former le choix et à peser la valeur. La physique sociale aurait pour objet d'étudier les lois qui régissent l'homme, et qui président à son développement sous les rapports physique, moral

Digitized by Google

et intellectuel, et d'apprécier les modifications que subissent ces mêmes lois sous l'influence de notre système social. Il fallait donc prendre l'homme à sa naissance, le suivre dans les différentes périodes de sa vie, et l'étudier jusqu'à la fin de sa carrière. Ainsi, quant au physique, il fallait déterminer pour les différents âges, sa taille, son poids, sa force, le nombre de ses inspirations et de ses pulsations, son degré de mortalité, etc.; recherches dont plusieurs pouvaient être considérées comme entièrement neuves. Cette même étude, appliquée aux facultés morales et intellectuelles de l'homme, soulevait des difficultés bien autrement grandes. Non-seulement elle n'avait pas été essayée, mais les premières idées que j'émis à ce sujet, furent généralement repoussées; quelques personnes même crurent y voir un fatalisme intolérable. J'avais dit, en 1829, *il est un budget qu'on paie avec une régularité effrayante, c'est celui des prisons, des bagnes et des échafauds;* ces mots, qui ont été souvent répétés depuis, et par des hommes dont le nom fait autorité, ne furent généralement pas accueillis d'une manière favorable. J'ai publié à Paris, en 1835, le résumé de mes travaux et l'indication des méthodes d'analyse que j'ai suivies (1); l'ouvrage a été traduit depuis, il a été contrefait sous mes yeux et malgré moi, il a été analysé dans la plupart des journaux étrangers, il est donc entièrement du domaine public, et je me serais sans doute dispensé d'en parler, si j'en avais connu une seule analyse donnée dans les nombreux journaux littéraires que nous avons en Belgique.

Pour compléter l'énumération des travaux de notre académie, je dois vous parler encore de ceux qui concernent les antiquités et la littérature ancienne; ils n'occuperont pas une grande place dans l'esquisse rapide que j'ai essayé de tracer, et nous n'en devons que mieux ressentir la perte que nous avons faite par la mort de M. Bekker. M. Roulez, son ancien élève et ami, s'est chargé presque exclusivement de payer notre dette sous ce rapport. Parmi les principales communications qu'il nous a faites, nous citerons les *Observations sur divers points obscurs de l'Histoire de la cons-*

(1) *Sur l'homme et le développement de ses facultés, ou essai de physique sociale.* 2 vol. in-8°, chez Bachelier.

Digitized by Google

*titution de l'ancienne Rome*, un *Mémoire sur le mythe de Dédale, considéré par rapport à l'origine de l'art grec*, et un grand nombre de notices sur différents objets d'antiquité. Depuis quelque temps, nous n'avons guère publié de bulletin sans qu'il y présentât quelque dessin de vase peint, provenant des fouilles de l'Étrurie. Les notices qui s'y rapportent, semblent destinées à former les éléments d'un travail plus étendu. Nous devons encore à M. Roulez la publication d'un ouvrage sur la littérature grecque, pour servir de complément au *Manuel de littérature romaine* du docteur Baehr, que notre confrère a traduit de l'allemand et approprié à notre enseignement universitaire. M. Roulez a aussi publié à Leipzig, en 1834, une édition du mythographe grec Ptolémée Héphestion, en l'accompagnant d'un commentaire, fruit de recherches longues et laborieuses (1).

Parmi nos antiquaires les plus instruits, il convient de nommer M. Dewitte, récemment élu correspondant de notre académie. M. Dewitte s'est fait connaître par plusieurs ouvrages archéologiques d'un grand mérite. Dans notre dernière séance, nous avons reçu de lui une notice sur un vase étrusque, appartenant à M. le comte Alberic Duchâtel.

J'ai déjà eu l'occasion de parler d'un travail remarquable de M. Moke sur l'état de Rome sous ses derniers rois. En faisant avec sagacité l'analyse des anciens écrivains, M. Moke a cherché à reconnaître la division territoriale de cette vaste cité, l'étendue et la valeur réelle des propriétés, sa population agricole, ses moyens de subsistance, l'état de son commerce, et de nous donner ainsi une espèce de statistique ancienne, soumise à de nouveaux moyens de contrôle.

Nous avons reçu également sur l'ancienne Rome et sur les peuples germains, plusieurs écrits de M. Bernard, que l'académie a cru devoir encourager de ses suffrages. M. Baron nous a communiqué le manuscrit de son élégante traduction de Callinus et de Tyrtée, qu'il a livrée depuis à la publicité. M. Bergeron nous a fait hommage de son histoire de la littérature latine; et

(1) *Ptolemæi Hephæstionis novarum historiarum ad variam eruditionem pertinentium excerpta e Photio edidit, etc.* J. G. G. R. Lips. 1834, 8°.

Digitized by Google

nous devons à M. Lelewel, dont l'Europe savante connaît les travaux numismatiques, une collection d'épreuves lithographiées de médailles gauloises, mérovingiennes et du moyen âge, qui sont inédites et qui peuvent servir de matériaux à l'histoire de France et de Belgique (1).

Bien que les langues orientales n'aient eu qu'une faible part aux travaux de l'académie, cependant elles ont fait l'objet de quelques communications, parmi lesquelles nous avons distingué celles que nous devons à M. le docteur Burggraff.

Il me reste à remplir un douloureux devoir; j'ai à vous parler de deux pertes sensibles que nous avons faites depuis notre dernière séance générale, par la mort de M. le docteur Wauters et celle de M. Daunou (2). M. Wauters, notre doyen d'âge et le Nestor de nos médecins, faisait partie de notre académie depuis sa réorganisation; il est mort dans sa 95me année, le 8 octobre dernier. M. le docteur Kesteloot a rappelé ses titres nombreux à l'estime des savants dans une notice qui trouvera place dans notre prochain annuaire. M. le baron de Reiffenberg s'est chargé de payer un semblable hommage à la mémoire de M. Daunou. Dans notre séance d'hier, nous avons nommé à la place de correspondant, devenue vacante par la mort du célèbre auteur de l'*Essai sur les garanties individuelles*, M. Groen Van Prinsterer, un des écrivains étrangers les plus versés dans la connaissance de notre histoire nationale.

(1) Parmi les ouvrages de littérature ancienne publiés en Belgique, les traductions des *Satires de Juvénal, Horace et Perse*, par M. Raoul, ont une réputation classique.

(2) M. Garnier, membre de la classe des sciences, vient de mourir également. Il est décédé le 20 décembre, dans sa 74me année. La notice biographique de ce savant a paru dans l'annuaire de 1841.

Digitized by Google

# ÉTUDE

SUR

LES CAUSES DES SOULÈVEMENTS ET DES GUERRES DES PAYSANS, AU MOYEN-AGE.

QUATRIÈME ARTICLE.

## § VIII. *Les paysans anglais en* 1381. *Wat-Tyler, Ball et Straw.*

La fin du quatorzième siècle nous apparaît dans l'histoire comme une époque de profonde désorganisation et d'ébranlements terribles dans presque tous les États de l'Europe. Partout la force et la violence en guerre avec la violence et la force. Et l'Église n'exerçait plus une autorité assez souveraine pour modérer, par l'intervention de son intelligence, ce qu'il y avait de désordonné et de brutal dans ces luttes aveugles. L'esprit avait perdu le pouvoir de se faire écouter. Depuis longtemps la bouche de Grégoire VII et d'Innocent III s'était close et la parole de ces grands papes avait fait silence, sans qu'aucune lèvre fût devenue l'héritière de leur voix puissante. Tout était déchu. L'organisation féodale tombait en ruines. La monarchie marchait de plus en plus vers l'unité à travers les débris qui s'amoncelaient de toutes parts. L'ordre social était détruit ou achevait de se détruire. Des formes qui avaient fait leur temps vivaient leurs derniers jours, pour faire place à des



Digitized by Google

formes nouvelles. La société tout entière était dans une attente inquiète. On regardait à tous les points de l'horizon pour voir si rien ne venait, si pas un signe ne se manifestait. Mais le jour que Dieu avait fixé n'était pas encore près de luire, et l'aurore des temps nouveaux ne devait pas encore poindre au ciel. Dans cet état de désordre toujours croissant, on s'attachait avec ardeur à toutes les choses, à toutes les idées, à toutes les doctrines d'où l'on croyait que le nouveau, l'attendu, pouvait sortir. La parole de *Wycliffe* fut ainsi accueillie avec le plus ardent enthousiasme ; mais la réforme, cet autre instrument de ruine, ne devait venir qu'un siècle et demi plus tard. Au moment où cette voix s'éleva, les peuples étaient encore trop livrés aux agitations désordonnées et tumultueuses qui les secouaient pour qu'elle pût trouver partout de l'écho et jeter de profondes racines dans les cœurs. Mais à la venue de *Wycliffe* se rattache un des mouvements les plus remarquables et en même temps les plus violents aussi, dans le sens de ceux que nous avons entrepris d'étudier. Celui-là mérite d'autant plus l'attention, qu'il se présente dans son ensemble comme issu d'une impulsion produite par un besoin intellectuel, bien que réellement il n'ait pas eu ce besoin pour cause efficiente, comme Lingard lui-même ne réussit pas mieux à le prouver que les adversaires de Luther n'ont réussi à déduire des doctrines de ce réformateur la guerre des paysans allemands (29).

Trois siècles s'étaient écoulés depuis la conquête de l'Angleterre par les Normands, et le temps était parvenu

(29) Lingard, *History of England, tom. IV*, pag. 236, 238, note.

Digitized by Google

à opérer une certaine fusion entre les conquérants et les Anglo-Saxons, grâce à beaucoup de circonstances, telles que les guerres faites en commun aux Écossais, aux Gallois, aux Irlandais et aux Français, l'opposition faite en commun aux mauvais gouvernements de Jean et d'Henry III, et enfin l'accession des Anglo-Saxons à l'Église des Normands, à l'industrie et au commerce des villes, parmi lesquelles Londres avait acquis la plus haute importance par ses grandes richesses et ses vastes relations d'affaires. Cette fusion des deux éléments dont se composait la nation anglaise, avait considérablement gagné, grâce aux deux parlements de Simon de Montfort, de 1258 et de 1265 où les bourgeois furent admis à délibérer régulièrement sur les affaires publiques avec les évêques et les barons d'Angleterre (30). Cependant en Angleterre, aussi bien que dans les autres parties de l'Europe occidentale, le joug du système de la féodalité, l'oppression des seigneurs, pesait de tout son poids sur les gens du plat-pays. La dureté de leur condition était même beaucoup plus grande qu'elle ne l'était sur le continent, sans en excepter la France. L'ancien droit de conquête s'y était subdivisé en une foule de droits moins violents, en apparence, mais qui chargeaient d'entraves sans nombre la classe d'hommes qui s'y trouvait soumise. Le *villenage* y était établi dans toute sa rigueur. Le mot *bondage* exprimait le dernier degré de la misère sociale. Pourtant, ce mot auquel la conquête avait donné une pareille signification, n'était qu'un simple

(30) Augustin Thierry, *Hist. de la conq. de l'Anglet. par les Normands*, tom. IV, pag. 301. Édition de Bruxelles, 1835.

Digitized by Google

dérivé de l'anglo-danois *bond* (31), qui, avant l'invasion des Normands, désignait un cultivateur libre, un père de famille vivant à la campagne (32). A partir du règne de Henry II, le *vilain* était entièrement dépendant de la volonté de son seigneur, obligé à des services illimités, privé de tout droit de propriété, non-seulement sur la terre qu'il tenait du seigneur, mais encore sur ses propres acquisitions. Si un vilain devenait possesseur d'une terre par achat ou par héritage, le seigneur pouvait s'en emparer; s'il parvenait à amasser un capital, il n'en avait aussi que la possession précaire. Il ne pouvait exercer aucune action contre son seigneur; car, s'il lui avait été alloué quelque somme à titre de dommages et indemnité, elle aurait pu lui être immédiatement enlevée. S'il abandonnait le service de son seigneur ou la terre qu'il tenait de lui, le maître obtenait un *writ de nativitate probandâ*, et recouvrait ainsi légalement le fugitif. Les descendants du vilain naissaient dans le même état de servitude; et, en opposition à la règle de la loi civile, les enfants de deux personnes dont l'une était libre et l'autre dans le villenage, suivaient la condition de leur père (33). Le seigneur, enfin, avait un droit absolu de propriété sur les vilains, tellement qu'il pouvait les vendre avec leurs bœufs et leurs outils de labour, leurs enfants et leur postérité; ce que les actes d'Angleterre exprimaient de la manière suivante : « Sa-

(31) Ihre *Glossar. Suco-Gothic.*, *verbo Bond.*

(32) Augustin Thierry, *Hist. de la conquête de l'Anglet. par les Normands*, *tom. IV*, *pag*, 309.

(33) Henry Hallam, *l'Europe au moyen-âge*, *tom. IV*, *pag.* 153 *seqq.* Édit. de Bruxelles, 1840.

Digitized by Google

chez que j'ai vendu un tel, mon *naïf*, et toute sa séquelle née ou à naître, *nativum meum cum totâ sequelâ suâ procreatâ et procreandâ* (34). »

Le roi Édouard III avait pris quelques mesures favorables à une partie des vilains de ses domaines, en les affranchissant moyennant le paiement d'une finance, bien que, dans la rigueur du droit, la somme qu'on exigeait du vilain pour son affranchissement se réduisît à rien, puisque tout ce qu'il possédait était déjà à la disposition de son seigneur (35). Mais ces mesures ne furent que d'un médiocre résultat pour la liberté des paysans. Car les devoirs auxquels se trouvaient tenus les hommes soumis au villenage n'en continuèrent pas moins à être par eux-mêmes aussi durs que partout ailleurs, et ils étaient même plus lourds en Angleterre par les aggravations accessoires qu'y apportait l'exercice du droit de conquête, que les seigneurs n'avaient pas oublié. « Un usage est en Angleterre, dit Froissart, que les nobles ont grandes franchises sur leurs hommes et les tiennent en servage, c'est-à-dire, qu'ils doyvent *par droit* et par coustume labourer les terres des gentilshommes, cueillir les grains, les amener à l'hostel, les mettre en la granche, les battre et les vaner, et par servage les foins fener et les mettre en l'hostel, et toutes telles choses, et doyvent toutes ces choses faire et aussi couper le bois et le mener à l'hostel, et doyvent iceux hommes tout ce faire par servage aux seigneurs, et trop plus grande foison à de telles gens en Angleterre qu'en d'autres pays, etc. (36). Le ressentiment du mal causé par l'op-

(34) Augustin Thierry, *tom. IV, pag.* 310.
(35) Henry Hallam, *pag.* 166.
(36) Froissart, *tom. II, pag.* 122.

Digitized by Google

pression qu'exerçaient les familles nobles, joint à un oubli total des événements d'où provenait l'élévation de ces familles, dont les membres ne se qualifiaient plus de Normands, mais de gentilshommes, avait conduit les paysans d'Angleterre à l'idée de l'injustice de la servitude en elle-même et sans tenir compte de son origine historique. Dans les provinces du sud, où la population était plus nombreuse, et surtout dans celle de Kent, dont les habitants avaient conservé la tradition vague d'un traité conclu entre eux et Guillaume-le-Conquérant pour le maintien de leurs anciennes franchises, de grands symptômes d'agitation populaire parurent au commencement du règne de Richard II. C'était un temps de dépense excessive pour la cour et pour tous les gentilshommes, à cause des guerres de France, où chacun se rendait à ses frais et cherchait à briller par la magnificence de son train et de ses armes. Les propriétaires de terres et de manoirs accablaient de tailles et d'exactions leurs fermiers et leurs serfs, prétextant, à chaque nouvelle demande, la nécessité où ils étaient d'aller combattre les Français chez eux pour les empêcher de descendre en Angleterre. Mais les paysans disaient : — On nous taille, nous autres, pour aider les chevaliers et les écuyers du pays à défendre leurs héritages; nous sommes leurs valets et les bêtes dont ils tondent la laine; et, à tout considérer, si l'Angleterre se perdait, nous perdrions bien moins qu'eux (37).

Quand même la noblesse anglaise n'eût pas été amenée, — par la nature de son établissement, la conquête, dont les traditions étaient loin encore de s'é-

(37) Augustin Thierry, *pag.* 310, *seqq.*

Digitized by Google

teindre dans les manoirs, — à faire peser sur les paysans soumis à sa puissance un joug aussi pesant et aussi impérieux que celui sous lequel les seigneurs français tenaient leurs serfs, il devait nécessairement être d'autant plus difficile que les paysans anglais se soumissent avec calme et résignation à leur destinée et à leur dure condition, que depuis plus longtemps ils avaient figuré dans les guerres contre les Français, et avaient plus d'une fois assuré la victoire aux armes anglaises en combattant dans les rangs de ces terribles archers dont les flèches décidèrent les journées de Crécy et de Poitiers. Si ces victoires avaient exalté le sentiment national dans les seigneurs, elles avaient inspiré aussi au paysan un certain orgueil et la conscience de sa propre valeur. Puis encore ces guerres lui avaient montré, en Flandre, de quoi étaient capables de simples bourgeois, de simples villageois, aussi peu nobles que lui-même par octroi de prince, gens n'ayant pour blason que leurs chartes de franchise toutes conquises par le courage et payées au prix de leur sang. Et de même qu'il avait été fier de voir la chevalerie française plier devant lui, il avait vu avec orgueil aussi le Jacques Bonhomme de Flandre dans un état à faire envie aux seigneurs. Ce double exemple lui fut profitable sous plus d'un rapport. Il le releva à ses propres yeux et lui inspira un désir, vague d'abord, puis de plus en plus déterminé, de cette liberté qui avait rendu les Flamands si puissants, si forts, si riches, si prospères.

Ce furent d'abord des murmures, puis des propos dans lesquels on se plaignait de la dureté de l'oppression sous laquelle on gémissait, et de l'injustice de la servitude sous laquelle on était courbé.

Digitized by Google

A ces propos tenus au retour des champs, lorsque les serfs du même domaine ou des domaines voisins l'un de l'autre, se rencontraient et cheminaient ensemble, succédèrent des discours plus graves, prononcés dans des espèces de clubs où l'on se réunissait le soir après l'heure du travail. Quelques-uns des orateurs de ces réunions étaient prêtres, et ils tiraient de la bible et des écritures leurs arguments contre l'ordre social de l'époque (38). Leur cause avait rencontré surtout un missionnaire ardent dont la voix trouva bientôt de l'écho parmi tout le peuple des serfs. Tandis que le furieux Wycliffe, depuis 1360, se déchaînait contre la cour de Rome, contre la corruption du haut clergé et contre l'ignorance des moines mendiants (39), sans faire grande impression sur le petit peuple des campagnes, un prêtre de la province de Kent, John Ball, qui fut plutôt un précurseur qu'un adhérent de Wycliffe, avait l'habitude de réunir autour de lui le prolétaire après la messe et de leur dire :

— Bonnes gens, les choses ne peuvent aller en Angleterre, et n'iront pas, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus ni vilains, ni gentilshommes, que nous soyons tous égaux, et que les seigneurs ne soient pas plus maîtres que nous. Comment l'ont-ils mérité, et pourquoi nous tiennent-ils en servage? Car nous sommes tous venus des mêmes père et mère, Adam et Eve. Ils sont vêtus de velours et de cramoisi fourrés de vair et de gris; ils ont les viandes, les épices et les bons vins; et nous avons le rebut de la paille, et de l'eau à boire. Ils ont le repos et les

(38) Augustin Thierry, pag. 311.

(39) Un proverbe du temps disait: *Hic est frater, ergo mendax.*

Digitized by Google

beaux manoirs, et nous avons la peine et le travail, la pluie et le vent aux champs (40).

Thomas Walsingham, moine de l'abbaye de Saint-Alban, qui fut si rudement traitée dans l'insurrection dont l'explosion eut lieu à la suite de ces excitations populaires, nous a conservé ces deux vers que John Ball ne cessait de répéter aux paysans et aux serfs :

When Adam delved and Eve span,
Who was then the gentleman?

« Quand Adam bêchait la terre et qu'Ève filait son lin, où était le gentilhomme? » (41)

A tout cela le peuple s'écriait avec transport :

— Il ne faut plus qu'il y ait des serfs; nous ne voulons plus être traités comme des bêtes; et si nous travaillons pour les seigneurs, il faut que ce soit avec salaire (42).

John Ball avait été, à plus d'une reprise, mis en prison par l'archevêque de Canterbury; mais son zèle pour la cause des humbles et des pauvres ne se ralentissait pas, et il ne sortait de sa captivité que pour proclamer plus haut chaque fois la parole du Christ, la fraternité des hommes et leur égalité devant Dieu. Ce qui prouve que le langage de ce missionnaire des serfs ne fut pas une semence perdue, c'est que, en 1379, des plaintes furent produites au parlement dans lesquelles on disait qu'un grand nombre de gens des campagnes s'étaient procuré des copies du *Doomsday book* et en

(40) Froissart, pag. 122.
(41) Walsingham, *apud* Camden, pag. 275.
(42) Froissart. — Augustin Thierry, pag. 312.

Digitized by Google

appelaient au témoignage du livre pour déterminer au juste ce qui était *droit* et ce qui était *devoir*.

Les paysans ne se bornèrent pas à commenter le Doomsdaybook, à écouter les énergiques paroles de John Ball; ils se réunirent, ils se concertèrent.

Ces réunions, formées dans plusieurs lieux des provinces de Kent et d'Essex, s'organisèrent secrètement, et envoyèrent des députés dans les provinces voisines, pour s'entendre avec les gens de la même classe et de la même opinion. Ainsi s'établit une grande association, dans le but de forcer les gentilshommes à renoncer à leurs priviléges. Une chose plus remarquable encore, c'est qu'il circulait dans les villages de petits écrits, sous forme de lettres, où l'on recommandait aux associés la persévérance et la discrétion, en termes mystérieux et allégoriques. On connaît une de ces lettres qui fut adressée au peuple des campagnes par John Ball et qui contient les passages suivants : « John Ball vous salue tous, et vous fait savoir qu'il a sonné votre cloche. Or donc, à l'ouvrage; prudence et constance; effort et accord; que Dieu donne hâte aux paresseux. Tenez-vous bravement ensemble, et secourez-vous fidèlement : quand la fin est bonne, tout est bien (43).»

Un événement arriva vers ces temps, qui accéléra singulièrement l'explosion dont les éléments se trouvaient depuis si longtemps et si abondamment amassés : ce fut la mort du roi Édouard III, survenue en 1377, et l'avénement de Richard II. Pendant la minorité de ce prince, son oncle, Jean de Gand, duc de Lancastre, exerça, pendant plusieurs années, la régence du royaume d'An-

(43) Augustin Thierry, *pag.* 312 *et suiv.*

Digitized by Google

gleterre. La guerre contre la France continuait toujours, bien que la tombe eût reçu celui qui avait donné un caractère si acharné à ces longues hostilités dont le terme était bien éloigné encore. Il fallait à chaque moment de nouvelles sommes pour subvenir aux dépenses occasionnées par cette lutte. Cette nécessité amena en 1381 l'établissement de l'impôt de la capitation, le *Poll-tax*, qui était de douze sous par personne, de quelque condition qu'elle fût, qui aurait passé l'âge de quinze ans. La levée de cet impôt n'ayant pas rendu tout ce qu'on en avait espéré, des commissaires furent envoyés pour s'enquérir de la régularité du paiement. Dans leurs recherches auprès des nobles et des riches, ils mirent des égards et de la courtoisie; mais ils furent, pour le petit peuple, d'une dureté et d'une insolence excessives. Dans plusieurs villages du comté d'Essex, ils allèrent jusqu'à vouloir s'assurer d'une manière indécente de l'âge des jeunes filles (44). Le petit peuple, déjà si fortement indisposé contre ses oppresseurs, ne tarda pas à s'émouvoir et à se laisser aller à des mouvements de rébellion, qui bientôt se communiquèrent aussi aux prêtres, tous également soumis à la taxe. Cependant ce fut moins de l'impôt en lui-même qu'il se plaignait, parce que tout le monde y était assujetti, que de la dureté exceptionnelle avec laquelle on le levait sur les petites gens. Les commissaires étaient la plupart flamands, gens tellement détestés à cause du sordide empressement avec lequel ils se prêtaient à servir le gouvernement dans un moment où il s'agissait d'exercer des exactions sur le peuple, que le moine Walsingham

(44) Id., *Ibid.*

Digitized by Google

lui-même, qui fut loin d'être un adhérent de la révolte, partage la haine que la nation leur voua, en les traitant de perfides et en les comparant à des Samaritains : «*Hominum perfidorum Flandrensium, qui more Samari-*»*tanorum*, etc.» (45).

Malgré la distance qui séparait alors la condition des vilains de celle des bourgeois, et surtout des bourgeois de Londres, ces derniers entrèrent, à ce qu'il paraît, en relation intime avec les paysans de la province d'Essex, promettant même de leur ouvrir les portes de la ville et de les laisser entrer sans aucune opposition, s'ils voulaient venir en masse faire leur demande au roi Richard (46). Ce prince atteignait à peine sa seizième année, et on avait la plus grande confiance en lui. Il était jeune, on le croyait bon. On disait que, n'étant pas gâté encore par le monde, il comprendrait la justice de la cause des serfs; qu'il les rendrait généreusement à la liberté; qu'il imiterait l'exemple de son père Edouard III. Enfin, tous comptaient si bien sur la bonne issue de la démarche qu'ils allaient faire, que l'idée de parvenir à leur affranchissement par la force des armes n'occupait dans leur esprit que la seconde place. Car ils ne cessaient de redire :

— Allons au roi, qui est jeune, et remontrons-lui notre servitude; allons-y ensemble, et quand il nous verra, nous en obtiendrons quelque chose de bonne grâce, ou bien nous userons d'autre remède (47).

L'association formée autour de Londres s'étendait de

(45) Walsingham, *pag.* 224.
(46) Augustin Thierry, pag. 313.
(47) Froissart.

Digitized by Google

a proche avec rapidité, lorsqu'un accident
en contraignant les affiliés d'agir avant qu'ils
equis une assez grande force et une organisa-
z complète, détruisit les espérances qu'ils
onçues, et remit aux progrès de la civilisation
ne l'abolition graduelle de la servitude en
e (48).

cident imprévu fut produit par la rigueur avec
les commissaires royaux exigèrent du petit
rentrée du *Poll-tax*.

di de la semaine de la Fête-Dieu, l'an 1381,
ans (49) du comté d'Essex se révoltèrent contre
s du fisc et se choisirent pour chef un certain
aw ou Jean-la-Paille.

uvelle de l'insurrection se propagea dans tout
avec la rapidité de l'éclair, et de toutes parts
ns imitèrent l'exemple donné par la petite
roupée autour de Straw; ils coururent aux
e réunirent, forcèrent par des menaces et de
traitements leurs frères récalcitrants à se joindre
insi rassemblés en grand nombre, ils commen-
se livrer à des actes de violence contre les
urs de la taxe. Presque en même temps, le sou-
s'opéra dans le comté de Kent, où le peuple avait
éré par la révoltante conduite des gens du fisc
s jeunes filles. L'un d'eux ayant exigé la taxe de

USTIN THIERRY, pag. 314.
LSINGHAM, dit: *Rustici quos nativos vel bondos vocamus.*
N, *apud* TWYSDEN, *Scriptor. rerum anglicar.*, les appelle
— FROISSART, pag. 124, dit: *le menu peuple*, parfois
*méchantes gens.*

Digitized by Google

la fille d'un tuilier (*Tyler*), de Deptford, nommé Walter ou Wat, le père répondit que sa fille n'avait pas encore atteint sa quinzième année. Après quoi, le commissaire voulut s'en assurer, de la manière déhontée qui avait déjà été mise en pratique dans plusieurs endroits : *puellulas, quod dictu horribile est, ersursùm impudicè elevárunt* (50). Aussitôt le père, outré de fureur, se rappela qu'il avait autrefois accompagné en France un chevalier comme varlet d'armes (51), et, sentant se rallumer en lui son vieux sang de soldat, saisit son marteau avec lequel il fendit la tête à l'agent royal. Le peuple se rassembla autour de Wat Tyler, et, placé sous son commandement, se mit à parcourir le comté en convoquant partout les paysans à la révolte. Bientôt la province tout entière se trouva en combustion. Les comtés de Sussex, de Suffolk et de Norfolk suivirent le même exemple. L'insurrection s'étendit depuis les côtes méridionales de l'Angleterre jusqu'aux bords de la rivière d'Humber. Outre Jack Strew et Wat Tyler, il y eut bientôt un troisième chef, le même John Ball qui avait tant contribué par ses discours à exciter les humbles et les petits. La terreur fut grande dans les châteaux quand on vit tourbillonner autour de leurs murailles cette mer d'hommes que remuait la tempête de la colère et de la vengeance. Plus d'un gentilhomme fut si effrayé de ce mouvement immense, qu'il se joignit aux insurgés comme fit, plus tard, en Allemagne Goetz de Berlichingen. Le peuple cependant ne trouva pas autant de sympathie chez les hommes sortis de ses rangs et nouvellement admis aux

(50) Knyghton, *apud* Twysden, *Scriptor. rer. anglic.*, *pag.* 2633.
(51) Froissart, *pag.* 126.

Digitized by Google

daux. Robert Sall, fils d'un maçon, qui
omu à la chevalerie pour sa grande bra-
était chargé du commandement de la ville
marcha hardiment au-devant des révoltés.
de se mettre à leur tête, mais il les repoussa
les si dures et si injurieuses (Froissart, dans
ette scène, fait employer à Robert Sall le
*le*, qui sonne assez étrangement sous la
chroniqueur de l'aristocratie), qu'ils tom-
i et le mirent à mort (52). Après cette pre-
re, les bandes de Wat Tyler marchèrent
A Maidstone il y avait une prison de l'ar-
Canterbury. Ils l'abattirent de fond en
délivrèrent les détenus qui s'y trouvaient et
lesquels était John Ball. Le prêtre, après
paysans de ses paroles, voulut les aider
bras et partagea avec Wat Tyler le com-
des rebelles du comté de Kent, devant les-
t ses prédications énergiques sur la liberté
es hommes. L'insurrection n'avait d'abord
f que le refus du *Poll-tax*. Mais bientôt les
nifestèrent un autre but et d'autres inten-
-dire, l'abolition des charges qui pesaient
e l'humiliant villenage auquel ils étaient
prétentions nouvelles, ainsi élevées tout-à-
ur esprit, témoignent suffisamment de la

r, *pag.* 128 *et suiv.* L'écrivain aristocrate ne s'a-
ci que l'exemple de ce chevalier de *basse* origine
ocrement honneur aux anciens nobles, qui n'eu-
te occasion, le courage de défendre le roi ni de se
êmes.

Digitized by Google

répugnance que ces malheureux avaient dû, depuis longtemps, éprouver pour leur condition et de la douleur avec laquelle ils en portaient l'accablant fardeau. On ne tarda pas à aller plus loin. Dans le vertige du soulèvement, les insurgés, excités de plus en plus par les paroles incendiaires de John Ball, prirent la résolution de ne jamais souffrir un roi du nom de Jean, par haine contre l'odieux Jean de Gand; d'anéantir tous les nobles, les juges, les procureurs et le haut clergé; de ne laisser subsister que les ordres mendiants; de placer John Ball sur le siége archiépiscopal de Canterbury; et de détruire toutes les chartes dans les châteaux, dans les chapitres et dans les monastères, afin qu'à l'avenir elles ne pussent plus être invoquées en témoignage et comme preuve du bondage et de la servitude des paysans (53). Plus d'un de ces projets ne fut formulé que d'une manière vague et dans les premiers moments d'effervescence, comme un écrivain le fait observer avec beaucoup de justesse, en disant que « vraisemblablement ces projets n'avaient été faits qu'en général et peut-être le verre à la main pendant qu'ils étaient en marche vers Londres (54).» Cependant le fait répondit presque partout aux paroles. Les révoltés se livraient à tous les excès imaginables contre les deux castes condamnées. Ils ne pillaient point sur leur route; au contraire, ils payaient scrupuleusement tout ce dont ils avaient besoin (55). Mais, s'ils respectaient ainsi les petites gens et les bourgeois, ils n'en montraient que plus de fureur contre les nobles,

(53) Walsingham, pag. 248 et 254. — Froissart, pag. 122.
(54) Rapin de Thoyras, tome III, pag. 285.
(55) Froissart.

Digitized by Google

es hommes de loi et les officiers royaux.
oussés comme par un souffle de fureur,
ageant, brûlant *hostels*, abbayes et châ-
ent le plus souvent leurs victimes au moyen
). Peu de gentilshommes obtinrent grâce,
s ne consentissent à se joindre à l'insurrec-
umilier en implorant la vie à deux ge-

du royaume, Jean de Gand, était préci-
sur les frontières de l'Écosse, avec une
rmée prête à s'embarquer à Plymouth
re en Portugal. De sorte que le trône et
e trouvaient dans la plus fâcheuse position
le secours à attendre d'aucun côté. Aux
uvelles de l'insurrection, les compagnons
Gand poussèrent en mer aussi loin qu'ils
èrent tout à l'abandon, exposé à la fureur
58).
s du sud sortirent bientôt des comtés de
Kent, sous le commandement de Wat
John Ball, et s'avancèrent vers Londres,
ux du Nord quittèrent les provinces d'Es-
lk et de Norfolk, sous les ordres de Jack
ittester, et se dirigèrent également vers la
ombre réuni de ces deux corps se com-
on cent mille hommes, armés de bâtons
s de charrues, de haches, d'épées et de

*trigium*. V. Walsingham.
ham, pag. 261.
, pag. 125.



Digitized by Google

Le roi Richard, presque enfant encore, se trouvait dans la Tour de Londres (59), où sa mère, la princesse de Galles, vint le joindre. A son retour d'un pèlerinage qu'elle venait de faire à Canterbury, elle était tombée au milieu des paysans insurgés, et n'avait échappé qu'à grand'peine aux mauvais traitements, dont son habileté la sauva, mais dont la fureur des rebelles la menaçait. Ils firent halte à quatre milles environ de Londres, dans la plaine de Greenwich, nommée Blackheath, retranchés dans une espèce de camp qu'ils se hâtèrent d'établir. De là ils envoyèrent au roi, pour lui demander d'admettre les paysans en sa présence et d'écouter leurs griefs, un chevalier qu'ils avaient emmené prisonnier, mais dont ils retinrent les deux enfants en ôtage (60). Le roi, après avoir pris l'avis de son conseil, fit répondre aux paysans que le jour suivant il viendrait leur parler au bord de la Tamise. En effet, le lendemain, il se mit dans une barque et descendit la Tamise pour aborder à la rive méridionale du fleuve, où les paysans s'étaient rassemblés. Mais, à sa venue, ils manifestèrent leur joie d'une manière si bruyante et « commencèrent tous à huer et mener un si grant cri, qu'il sembloit proprement que tous les diables d'enfèr fussent descendus en leur compaignie (61). » Les courtisans du jeune roi en furent saisis d'une telle frayeur qu'ils l'engagèrent à ne pas descendre à terre et voulurent rebrousser chemin. Richard hésita un instant, et, après avoir échangé de son bord quelques paroles avec les

(59) Id.
(60) Id.
(61) Id.

Digitized by Google

surgés, retourna à la Tour. Aussitôt le camp éclata en cris de fureur et de rage. La mul-a sur le quartier de Southwark, livra plu-ons aux flammes, brisa les portes de la fit sortir tous ceux qui y étaient enfermés. t le petit peuple de Londres s'était mis dans agitation. La cause des paysans était la aine des insurgés contre les nobles était sa Il leur tendit donc la main comme à des 4 juin, les rebelles du comté de Kent passè-de la Tamise et entrèrent dans la ville, eux d'Essex y pénétraient par le côté opposé. William Walworth, homme d'origine an-me son nom semble l'indiquer, voulant se auprès du roi et des gentilshommes, songea enir la porte fermée et à poster des gens pont pour arrêter les paysans; mais il y eut bourgeois, surtout parmi ceux de la classe inférieure, assez d'opposition à ce projet, maire y renonçât. « Pourquoi, disaient-ils, -on pas entrer ces bonnes gens? Ils sont des ut ce qu'ils font, c'est pour nous.» La porte fut les insurgés, parcourant la ville, se distribuè-es maisons, pour y prendre des rafraîchisse-cun s'empressant de leur servir à boire et à uns par amitié, les autres par crainte (62). se d'un festin auquel les caves des riches ément fourni les vins les plus choisis, on en-à-coup retentir le cri :

et à sac!

IN THIERRY, pag. 319.

Digitized by Google

Les paysans commencèrent par briser les portes de Newgate et délivrèrent tous les prisonniers. Puis ils se dirigèrent vers le palais de Jean de Gand, qu'on nommait *la Savoie*, et qui était le plus magnifique qu'il y eût alors en Angleterre (63). Ils le saccagèrent de fond en comble, brûlèrent les meubles les plus précieux sans rien piller et jetèrent même dans les flammes un des leurs qu'on avait surpris emportant un vase d'argent (64). Le *Temple*, où les jeunes juristes faisaient leurs études, la maison du commandeur des Johannites, et plusieurs autres subirent le sort de l'hôtel du duc de Lancastre et furent entièrement détruits. Mais les révoltés ne se bornèrent pas à ruiner des édifices. Ils s'attaquèrent aussi aux personnes, épargnant les bourgeois et s'acharnant contre les nobles et les officiers royaux. Ils instituèrent un simulacre de tribunal, devant lequel ils traduisirent plusieurs gentilshommes et prisonniers de distinction, tirés des prisons d'État. Après les avoir condamnés à mort, on les fit exécuter aussitôt en grand appareil et aux acclamations de la multitude. La rapidité avec laquelle les rebelles grimpèrent le long des maisons et les abattirent parut surnaturelle. Un chroniqueur anglais exprime son étonnement à ce sujet, disant qu'ils accomplissaient leur œuvre de destruction *ac si essent ratones vel spiritu aliquo vecti* (65).

Si, dans cette orgie de sang et de ruines, on ne garda aucune mesure tant qu'il s'agissait d'abattre des partisans de la noblesse, on ne fut guère plus sobre

(63) Knyghton, pag. 2635. — Walsingham, pag. 249.
(64) Knyghton, pag. 2635.
(65) Knyghton, pag. 2636.

Digitized by Google

encontrait, comme cela arrivait presque tou-
bonnes caves bien garnies, dans les de-
'on attaquait. Ainsi, pendant qu'on était oc-
ruire le palais de Jean de Gand, trente-deux
ant descendus dans la cave, avaient défoncé
ıx et s'étaient complétement enivrés. Tout à
ce miné et n'ayant plus d'appui, s'écroula sur
et les ensevelit sous ses débris. Plusieurs jours
cris de détresse des malheureux ainsi enterrés
faisaient encore entendre au milieu des dé-
6). Il faut noter cependant qu'au milieu de tous
ables excès, l'histoire ne trouve à signaler au-
es brutalités auxquelles les Jacques s'étaient
rs les femmes en France. Du reste, la soif du
nait entièrement les hommes de Wat Tyler et
all. Aussi un nombre considérable de victimes
sous leurs coups à Londres et autour de la
itôt que les paysans avisaient un homme qui
ait point à leur parti, ils poussaient un cri de
qui donnait aux masses le signal du meurtre.
instant tous se jetaient à la fois sur l'étran-
é et lui demandaient pour qui il tenait. Quand
ndait pas par leur mot d'ordre : « Pour le roi
pour le petit peuple (*Commons*), » il était im-
ent égorgé. Un des historiens qui nous sert ici
nous apprend que les villageois, mus peut-être
timent d'humanité, mettaient toujours à mort
mes en les décapitant. On ne trouve nulle
ne dans les documents qui montrent le plus
é contre les rebelles et le plus de répugnance

Digitized by Google

pour leur cause, un exemple d'atrocités recherchées ou de tortures infligées à ceux qu'ils regardaient comme leurs ennemis (67). L'absence de ces raffinements barbares caractérise singulièrement cette insurrection, car ils étaient presque à l'ordre du jour dans le mouvement de la Jacquerie, comme le lecteur l'a vu dans le récit que nous en avons fait.

Les paysans prirent surtout un plaisir extrême à tuer les Flamands contre lesquels la haine générale s'était si fortement prononcée, à cause de la sévérité avec laquelle ils s'étaient conduits dans le contrôle de la perception du Poll-tax. On les chercha de tous côtés, on les traqua sans relâche, on les tira même du fond des couvents et des églises, pour les livrer à la mort. On en égorgea soixante-deux le premier jour.

Après que les chefs de l'insurrection se furent ainsi livrés, pendant une journée tout entière, à cet emportement de fureur, ils allèrent camper en masses serrées autour des murailles de la Tour de Londres, où se trouvaient le roi Richard, sa mère, l'archevêque de Canterbury, le trésorier et plusieurs autres dignitaires et chevaliers. La garnison se composait de cent cinquante hommes; quelques écrivains même élèvent ce nombre à douze cents (68). Elle perdit courage quand elle se vit le lendemain enveloppée de cette masse innombrable de gens qui la bloquaient. Le roi lui-même se croyait perdu. En effet, il l'eût été, sans une mesure prompte et hardie. Mais il prit une résolution qui, si

(67) Knyghton, pag. 2636, dit: *Nec aliter quosquam interficiebant nisi solum capitis abtruncatione.*

(68) Walsingham, pag. 250.

Digitized by Google

'elle parût, lui réussit à merveille et le tira
ıse embarras. Il fit dire aux chefs des bandes
avec leurs hommes dans la plaine de Miles-
e la ville, et qu'il y viendrait leur parler.
ent aussitôt pour se rendre dans la plaine
l. La porte de la Tour s'ouvrit presque au
t, et le roi en sortit, se dirigeant vers les
quelques-uns de ses chevaliers les plus dé-
eux frères, les comtes d'Oxford, de Salis-
Varwick, et plusieurs autres barons. Plus
mille hommes étaient réunis dans la plaine
y arriva. A la vue de cette grande quantité
s d'un aspect farouche, les deux frères de
nt saisis de frayeur et retournèrent sur leurs
lques autres barons. Lui seul s'avança sans
lieu des paysans et leur demanda en anglais
aient. Ils dirent qu'ils désiraient d'être af-
ıt jamais, eux, leurs enfants et leurs biens;
re appelés serfs ni tenus en servage; de ne
lement qu'une redevance de quatre liards
champ, et de pouvoir fréquenter librement
chés (69). Le roi leur accorda ce qu'ils de-
Puis il leur recommanda de se retirer dans
s par villages comme ils étaient venus, et
sser seulement auprès de lui deux ou trois
haque lieu auxquels il remettrait les lettres
qu'il allait faire écrire et sceller de son sceau;
l leur accorda pardon et remission de tout
ent fait jusqu'à ce moment (70).

*Acta publica*, tom. VII, pag. 317.
r, pag. 128.

Digitized by Google

Pendant que le roi se trouvait dans la plaine de Miles-End, Wat Tyler et environ 400 hommes qui étaient restés dans la ville, avaient pénétré dans la Tour et avaient égorgé l'archevêque de Canterbury, le trésorier du roi et cinq autres personnes, dont ils promenèrent les têtes au bout de leurs piques. Ce crime ne fut, à vrai dire, qu'une représaille pour la trahison dont le roi cherchait à rendre victimes les insurgés.

Richard n'en continua pas moins à faire dresser les lettres d'affranchissement et de pardon, qu'il remit, scellées de son sceau, aux commissaires des villages. Quant à la mort de l'archevêque de Canterbury et de ses autres familiers, il se réservait de la venger. Il résolut surtout de punir sévèrement l'outrage que Wat Tyler et ses hommes avaient fait à la princesse sa mère. Car ils étaient, pendant l'invasion de la Tour, entrés dans sa chambre, avaient fouillé son lit et s'étaient même permis de lui demander de venir les embrasser; la princesse, au milieu de cette scène insultante, était tombée évanouie, sans que, du reste, elle eût été l'objet d'aucune autre violence (71).

Le lendemain, 15 juin 1381, Wat Tyler, qui se trouvait encore à la tête d'environ vingt mille hommes, et qui, se défiant des intentions du roi, voulait des concessions plus expresses que celles qui étaient accordées par les lettres déjà remises, se rendit à Smithfield, afin d'y avoir une entrevue avec le jeune souverain. Richard y arriva avec une soixantaine de cavaliers, parmi lesquels se trouvaient le maire et les aldermen de Londres. Il fit dresser trois différentes lettres-patentes l'une après l'autre, déférant chaque fois aux prétentions successives

(71) Walsingham, pag. 250.

Digitized by Google

vait au nom des siens. Ces prétentions étaient
n définitive celles-ci : outre l'abolition du
l'oubli du passé, le droit de chasse et de
chasse dans les bois et dans les plaines, de
es rivières et dans les étangs; *ut omnes warennæ
quàm in parco et boscis communes fierent om-
t liberè posset tam pauper quàm dives, ubi-
egno, in aquis et stagnis piscariis et boscis et
s capere, in campis lepores fugare et sic hæc
i alia multa sine contradictione exercere* (72).
conditions avaient été accordées par le roi,
ne cessait d'élever à chaque moment des
ouvelles. On ne voulait, semble-t-il, en ve-
accommodement, soit que Wat Tyler n'eût
iance dans un acte arraché en quelque sorte
a violence, soit qu'il visât à quelque chose
l'affranchissement des paysans. En étudiant
nge, on pencherait à croire en effet que
lques-uns de ses compagnons avaient conçu
uer le roi ou de s'emparer de lui, de placer
une dynastie nouvelle, d'abolir entièrement
t les lois existantes (73). Quoi qu'il en soit,
ons s'étant faites jusque-là par un chevalier
'intermédiaire, allant et venant, Richard fit
e messager Wat Tyler de venir lui parler
. Le tuilier, après avoir fait signe à ses com-
ne pas le suivre, piqua des deux aussitôt et
s le roi qu'il aborda grossièrement et sans
de respect. Il exposa insolemment ses pré-

on, pag. 2636.
gham, pag. 252, 265 et 275.

Digitized by Google

tentions, et jouait, en parlant, avec son épée qu'il faisait tournoyer au-dessus de sa tête. Le maire de Londres se trouvait alors à côté de Richard; et, soit qu'il crût voir une menace dans le geste de Wat Tyler, soit qu'il ne pût résister à un violent accès de colère contre lui, il le frappa sur la tête d'un coup de masse d'armes et le renversa de cheval. Les gens de la suite du roi l'entourèrent pour cacher un moment aux insurgés ce qui se passait; et un écuyer de naissance normande, nommé Philipot, descendant de cheval, enfonça son épée dans la poitrine du couvreur en tuiles et le tua d'un seul coup. Les paysans, s'apercevant que leur chef n'était plus à cheval, commencèrent à se mettre en mouvement et à crier : « Ils ont occis notre capitaine! Allons! allons! tuons tout! » Et ceux qui avaient des arcs, les bandèrent pour tirer sur le roi et sur sa compagnie.

Tout ce récit a été reproduit par Augustin Thierry d'après Froissart, avec lequel s'accorde la relation de Knyghton, mais dont s'éloigne extrêmement celle de Walsingham (74). Cette différence n'existe cependant que dans les détails des circonstances qui accompagnèrent la fin de Wat Tyler, et ces circonstances n'altèrent en rien le principal fait historique, la mort de ce chef. Au moment où le roi vit les révoltés tendre leurs arcs, il leur montra avec audace le visage et leur adressa la parole avec une assurance qui leur imposa, disant :

— Seigneurs, que vous faut-il? vous n'avez d'autre capitaine que moi. Je suis votre roi. Tenez-vous en paix, suivez-moi aux champs, et je vous donnerai ce que vous demandez.

(74) Walsingham, pag. 253.

Digitized by Google

roles produisirent un tel effet que tous ces
au moment où il tourna la bride de son che-
irent à le suivre machinalement et en poussant
nations. Ce fut là un de ces grandioses effets
sance souveraine et prestigieuse qui résidait
dans la royauté et qui ne réside plus que dans le
le la volonté intelligente sur des volontés bru-

t que le roi s'entretenait ainsi avec les insurgés
éloignait traînant à sa suite cette masse d'hom-
me l'aimant le fer, quelques-uns de ses gens
endus en toute hâte à la ville, d'où ils amenèrent
e troupe de bourgeois bien armés pour le tirer
ngereux où il se trouvait engagé. Ils étaient
e d'environ mille, et en chemin le brave capi-
lles s'était mis à leur tête. A l'arrivée de cette
ie, les chefs des insurgés, déjà abattus par la
Wat, commencèrent à se sentir pris d'épou-
jetèrent leurs armes et implorèrent la miséri-
roi. Knolles et les autres gens d'armes sup-
Richard de leur donner l'ordre d'attaquer les
et de leur permettre au moins d'en abattre une
en punition du mal qui avait été commis. Mais
ut point consentir à ce massacre ; il se borna à
emettre les enseignes de guerre des paysans et
partir eux-mêmes sans qu'il leur fût rien fait.
vait de les punir plus tard, quand le moment
serait venu. Ce moment arriva bientôt (75).
rection dans le comté de Norfolk avait été

rès le récit de Froissart, les troupes arrivées au se-
attaquèrent réellement les paysans et les dispersèrent
oir fait un grand carnage.

Digitized by Google

étouffée par Henri Spenser, évêque de Norwich. Ce prélat, brave comme un des meilleurs chevaliers de son temps et aussi exercé au maniement des armes qu'il l'était à la lecture de son bréviaire, réunit une troupe d'hommes de guerre et les conduisit contre les bandes de Jack Straw et de Littester qu'il battit à différentes reprises et qu'il dispersa l'épée à la main. Il mit une telle ardeur à poursuivre les insurgés qui avaient échappé au bras de ses soudards, que souvent il ne respecta pas la sainteté des églises, y frappant les malheureux qui croyaient y trouver un asile assuré, et qu'il alla même jusqu'à souiller les autels du sang des fuyards qu'il massacrait au pied de la croix, d'où l'image du Sauveur le suppliait vainement pour eux et lui criait d'avoir miséricorde et de pardonner (76).

Le roi Richard ne songeait pas davantage à avoir pitié des pauvres paysans ni à remplir les promesses qu'il leur avait faites et les conditions qu'il leur avait accordées. Il convoqua les vassaux de la couronne pour se jeter à l'improviste sur les comtés de Kent et d'Essex. Ceux d'entre ces hommes qui n'avaient pas pu ou n'avaient pas osé se rassembler pendant l'insurrection, se trouvèrent bientôt sur pied quand le roi fut revenu du premier trouble et des premiers embarras où l'imminence des dangers du soulèvement l'avait jeté. Plusieurs milliers de cavaliers, vingt mille selon quelques documents, se groupèrent autour de lui et marchèrent à sa suite pour soumettre les paysans du comté de Kent d'abord. Ceux-ci, à l'approche de cette armée, n'opposèrent aucune résistance; ils se soumirent et livrèrent leurs chefs au

(76) Knyghton, pag. 2638.

Digitized by Google

rétablit l'ancien ordre des choses, se réservant procéder ultérieurement à une enquête judiciaire ce qui s'était passé. Après cela, l'armée royale se rta dans l'Essex, où les villages qui avaient obes lettres de franchise prièrent le roi de mainteeur faveur ce qu'il avait solennellement signé de et scellé de son sceau, *ut essent in libertate pares , et quod non essent cogendi ad curias nisi tandò ad visum Franciplegii bis in anno* (77). La réde Richard fut d'une grande dureté. Il leur dit : avez été vilains, vous l'êtes encore. Vous conti- à être en bondage, non pas comme vous l'avez qu'à ce jour, mais d'une manière incomparableplus rude : *Rustici quidem fuistis et estis, in bonpermanebitis, non ut hactenùs, sed incomparabiiliori* (78). Les gens d'Essex furent d'une colère e en entendant ces paroles, et en voyant que le nquait d'une manière aussi odieuse à la sainteté oi. Ils essayèrent donc une résistance désespérée. nq cents des leurs ayant été égorgés par les épées s, le reste se soumit à la force, et ils rendirent les d'affranchissement qui leur avaient été données. Il r restait plus, en effet, qu'à implorer la clémence .

ard ne se détermina point à user de ce droit, le eau de la royauté, la grâce et la miséricorde. Il un tribunal chargé de rechercher les coupables ire une enquête sévère sur l'insurrection, et il le ous la présidence du sanguinaire Tresilian. Alors

Valsingham, pag. 268.
en, pag. 269.

Digitized by Google

les condamnations s'entassèrent sur les condamnations, et de nombreuses exécutions furent ordonnées. Il n'y eut presque pas de jour qu'on ne vît dix malheureux livrés au gibet. Il y en eut même un où l'on vit dix-neuf cadavres se débattre à la même potence (79). Les premiers condamnés furent exécutés par le glaive. Mais, afin d'inspirer une terreur plus grande, on eut bientôt recours au moyen de la strangulation. Enfin, le roi, pour redoubler encore l'épouvante et laisser aux villages un souvenir plus terrible de sa justice, ordonna que les condamnés fussent pendus au gibet par des chaînes. C'étaient là les procédés d'exécution ordinaires. Il y en eut de bien plus atroces encore, dont les détails se trouvent consignés dans la chronique de Knyghton qui dit la vérité complète sur tout ce lugubre drame. Selon cet écrivain, non-seulement Tresilian ordonna de traîner les uns par les rues de la ville et de les couper en quatre, d'arracher aux autres les entrailles, de leur trancher la tête et de couper leur corps en quatre après que leurs intestins auraient été jetés au feu sous leurs yeux, *alios trahi per civitatem et suspendi per quatuor partes civitatum, alios autem eviscerari visceraque concremari coram ipsis viventibus, posteaque decollari et in quatuor partes dividi*, etc.; mais encore il vouait des malheureux à la mort, selon le droit et selon sa haine, *jure et odio* (80). Pendant longtemps les juges ne firent que prononcer le mot : *Tuez;* pendant longtemps les bourreaux se fatiguèrent les bras. On ne cessa que lorsque quinze cents

(79) Idem, *Ibidem.*
(80) Knyghton, pag. 2643.

Digitized by Google

ux eurent été mis à mort (81). Au nombre des
se trouvèrent John Ball et Jack Straw.
que le tribunal sanguinaire eut ainsi accompli
e, le roi posa au parlement la question de sa-
ait convenable de relever les paysans du bon-
is les lords et les membres des communes ré-
négativement (82), et déclarèrent, ce qui était
ès-vrai, qu'un semblable affranchissement ne
voir lieu sans leur consentement, et « qu'ils ne
aient jamais, quand ils devraient périr tous à
3). » C'est là le *veto* le plus ancien que la légis-
tannique ait prononcé contre l'émancipation
et des paysans.
cours de l'année qui suivit l'insurrection des
glais, Wycliffe fut déclaré coupable d'hérésie
rine condamnée. La persécution qu'essuyèrent
rds, partisans de ce sectaire, sous le règne
IV, successeur de Richard, ne fut pas sans avoir
connexion avec les souvenirs que ce prince
ervés du soulèvement des paysans, qui, pen-
e la durée du règne de Richard, professèrent
prince une haine si profonde et prononcèrent
avec tant de malédictions.
ant les progrès de l'intelligence et de la raison
t bientôt les esprits à des idées plus humaines
nformes à la grande loi de Dieu, proclamée par
du Christ. Dans les moments de la vie où la
devient plus calme et plus profonde, où l'inté-

SART, pag. 134.
RD, tom. IV, pag. 248.
HALLAM, tom. IV, pag. 164.

Digitized by Google

rêt et l'avarice parlent moins haut que la raison, dans les instants de chagrin domestique, de maladie et de péril de mort, les nobles sentirent des remords causés par l'idée de posséder des serfs, chose peu agréable à la Divinité, qui avait créé tous les hommes à son image. Un grand nombre d'actes d'affranchissement, rédigés au quatorzième et au quinzième siècles, portent le préambule suivant : « Comme ainsi soit que Dieu, dès le commencement, a fait tous les hommes libres par nature, et qu'ensuite le droit des gens a constitué certains d'entre eux sous le joug de servitude, nous croyons que ce serait chose pieuse et méritoire auprès de Dieu, que de délivrer telles personnes à nous sujettes en villenage, et de les affranchir entièrement de pareils services. Sachez donc que nous avons affranchi et délivré de tout joug de servitude, tels et tels nos naïfs de tel manoir, eux et leurs enfants nés et à naître (84). »

Ces actes, si fréquents qu'ils devinssent, n'empêchèrent pas les paysans de tenter parfois de nouveau la voie de la révolte pour parvenir à leur émancipation. Mais ces soulèvements ne furent que d'une médiocre importance à côté de celui dont nous venons de retracer les détails. Un des plus mémorables fut celui qui éclata au milieu des désordres et des guerres qui agitèrent le royaume d'Angleterre dans les luttes des *deux Roses*. En 1450 les paysans du comté de Kent s'ameutèrent de nouveau et marchèrent sur Blackheath, sous les ordres d'un aventurier irlandais, nommé John Cade. Mais cette insurrection n'eut point pour objet le désir de secouer le joug du villenage et ne fut point, à proprement dire,

(84) Augustin Thierry, pag. 334.

Digitized by Google

vements du genre de ceux qui rentrent dans
Elle fut tout simplement suscitée par un
rêt personnel; John Cade cherchant à se
pour Mortimer, descendant de la maison
gleterre. Ce fait historique n'est donc réelle-
épisode de cette longue lutte de prétendants
t un demi-siècle, divisa le peuple anglais
ps, causa de si grands désastres et couvrit
nt de ruines.

quinzième siècle fut signalée par de vastes
ulaires qui agitèrent pendant longtemps les
lais ces mouvements ne touchent que d'une
irecte au sujet spécial qui nous occupe, et
nt que dans quelques détails une lutte de
caste, de paysans contre seigneurs, tandis
ts dans leur ensemble ne sont réellement
re de factions. En voici l'origine: le comte
, de Hollande et de Zélande, Guillaume II,
ué, en 1345, dans une bataille contre les
n'ayant point laissé d'enfants, sa sœur Mar-
nme de l'empereur Louis de Bavière, s'allia
nce et s'empara du pouvoir dans les trois
e remit la lieutenance de la Hollande, de la
de la Frise à son fils Guillaume III, dit de
t laissa l'administration du Hainaut à son
de Beaumont, fils de Jean II d'Avesnes. Mais
Louis étant mort, le 11 octobre 1347, Mar-
rit le gouvernement de ses États du nord et
fils Guillaume en Hainaut. Cette mesure de-
se d'une vive dissension entre la mère et le
factions s'élevèrent. Celle qui prit parti pour
lopta le nom de *Kabeljaauwschen* (*morues*),



Digitized by Google

parce que, comme on sait, ce poisson dévore ceux qui sont plus petits. Celle qui embrassa la cause de l'impératrice prit le nom de *Hoekschen* (*hameçons*) parce que cet instrument sert à prendre les morues. Une guerre civile éclata et les partis en vinrent aux mains (85). Celui de Guillaume triompha, et Marguerite fut forcée de rendre à son fils la Hollande, la Zélande et la Frise, et de se contenter du Hainaut. Mais, ce prince étant tombé en frénésie et ayant été enfermé au Quesnoy, en 1359, son frère Albert fut chargé de l'administration des comtés. Les deux factions mises en mouvement continuèrent leurs luttes sanglantes, même après la mort de Marguerite, survenue en 1356. Souvent elles se tinrent en repos pendant des années entières, mais pour se heurter avec une nouvelle fureur chaque fois qu'elles en trouvaient l'occasion ou qu'un motif s'élevait pour tirer l'épée. Cet état dura pendant tout un siècle.

Sous le règne de la comtesse Jacqueline de Hainaut, dernière descendante de la maison de Bavière, les Hoekschen et les Kabeljaauwschen recommencèrent avec plus d'acharnement que jamais leurs furieuses querelles. Les premiers tenaient pour cette princesse, les seconds pour son oncle paternel, Jean de Bavière, évêque de Liége. Leurs hostilités se poursuivirent pendant plusieurs années sous le règne de Philippe-le-Bon (86).

Dans toute cette division désastreuse, nous n'avons à signaler comme appartenant à notre sujet, que la part

(85) Heinrich Leo, *Zwoelf Buecher der Niederl. Geschichten*, *tom. I*, *pag.* 735 *et suiv.*

(86) Barante, *Hist. des ducs de Bourgogne. Édition Wahlen*, *Bruxelles*, 1840, *tom. II*, *pag.* 33.

Digitized by Google

que les Frisons y prirent. Ce peuple fier et énergique se trouvait, depuis l'an 1305, en querelle avec l'évêque d'Utrecht, Guidon, qui avait ordonné la construction de plusieurs forteresses destinées à tenir le pays en respect. Les habitants de la campagne se soulevèrent contre lui pour défendre leurs libertés qu'ils voyaient menacées par l'érection de ces places d'armes. Cette guerre continua pendant de longues années, et le comte de Hainaut et de Hollande y perdit la vie le 17 septembre 1345 (87).

Pendant les temps orageux de la régence que Maximilien I exerça dans les Pays-Bas, éclata de nouveau une insurrection à laquelle il paraît que les villageois prirent une grande part. En 1491, la Hollande se trouvant accablée sous trois fléaux, la guerre, la stérilité et les taxes écrasantes dont elle était frappée, les paysans de la Hollande septentrionale s'insurgèrent avec fureur et se mirent à piller la maison d'un collecteur des impôts. Ils marchaient sous une bannière sur laquelle étaient représentés un pain et un fromage, c'est pourquoi on les appela *Kaasenbroodters*. Ce n'était, à proprement dire, qu'une dernière fermentation du levain des Hoekschen et des Kabeljaauwschen; mais cette fois, l'insurrection eut pour motif la faim. Les rebelles se dirigèrent sur Harlem, dont le peuple se déclara en leur faveur. Le tumulte continua jusqu'en 1492. Alors le duc Albert de Saxe, capitaine de Maximilien, marcha contre eux et les écrasa, sans qu'aucune autre idée que celle de faire diminuer les charges énormes sous lesquelles ils succombaient, eût pu se formuler dans leurs rangs. Cette vic-

(87) Leo, *Ibid.*, *pag.* 732 *et* 928 *seqq.*

Digitized by Google

toire émut si peu les Frisons occidentaux, voisins des Hollandais, et l'épée du Roland saxon, nom qui fut donné au duc Albert, diminua si peu en eux cette soif de liberté qui les distingua à toutes les périodes de l'histoire, qu'ils se soulevèrent à leur tour, en 1499 et en 1500. Eux ne prirent point les armes pour combattre la famine, mais pour maintenir leurs droits menacés. Cependant la fortune ne fut point de leur côté. Ils succombèrent, mais avec gloire et sans que leur courage fût brisé.

Des Frisons portons nos regards sur une autre population voisine qui eut avec eux une communauté d'origine, celle des habitants de Ditmarschen, dans le Holstein. Ceux-ci recoururent aux armes et remportèrent, en 1500, sur la chevalerie de Danemarck et du Holstein une victoire signalée qui assura leur liberté pour plus d'un demi-siècle. Mais nous passons également sous silence ce point historique, comme manquant aussi du caractère particulier des événements qui font l'objet de notre étude.

Aussi entrerons-nous directement dans le seizième siècle.

(*La fin à la prochaine livraison*).

Dans le deuxième article, livraison de décembre 1840, t. XVI, p. 348, ajoutez après la ligne 13 : L'armée, s'étant réunie, se dirigea vers la Hollande, où l'attendait une flotte qui la transporta vers la terre des Stadings (1).

(1) *De XIV Boeken van de Geldersche Geschiedenissen, door Pontanus.* Edition de Arend van Slichtenhorst, p. 93, 1re colonne.

Digitized by Google

# LE BRASSEUR DE GAND.

(*Suite*).

## XI.

le sortit, sans avoir vu Alice, et se rendit sur
ı Marché, à la tête de sa garde. Le peuple,
une cruelle anxiété, demeura silencieux à
che et ne salua pas son arrivée du moindre
Philippe traversa la foule d'un air sombre
endroit élevé, d'où il avait coutume de ha-
multitude et où sa garde forma tout autour
ercle au milieu duquel Vandenbossch se plaça
ver l'assemblée.
geois de la ville libre de Gand, qui avez été
Harlebecque par vos concitoyens pour négo-
ı, s'écria Philippe d'une voix forte, appro-
es au peuple si vous avez fait un accord avec
e Flandre, ou si ce prince repousse la paix.
re Artevelde, chers concitoyens, dit un des
était un trafiquant, et l'autre un riche tisse-
ıs avons longtemps et péniblement négocié à
ne; nous avons d'abord, suivant nos instruc-
é avec une orgueilleuse confiance les condi-
paix; mais les princes, qui ne connaissaient
otre position critique, se sont ris de notre or-
ı nous sommes alors adressés sincèrement au
re ancien souverain, nous lui avons repré-
ne devait pas laisser périr entièrement la plus

Digitized by Google

belle de ses villes, nous avons fléchi son cœur, et il a fini par nous offrir la paix. — Mais il nous en coûte de dire à quelles dures conditions. — Il s'arrêta; un douloureux silence régnait dans l'assemblée, chacun prêtait l'oreille avec anxiété; Vandenbossch était peut-être le seul qui attendît la conclusion avec un visage souriant.

— Le comte de Flandre exige — écoutez bien cela, mes chers concitoyens, poursuivit l'envoyé — il exige une soumission absolue et deux cents ôtages, qu'il se réserve de choisir lui-même parmi nous; cependant il nous a donné l'espoir qu'il ne les ferait pas mourir tous.

— Consolant espoir! s'écria Vandenbossch avec colère. Comment avez-vous osé souscrire à une condition si déshonorante? Il serait mille fois préférable pour Gand de périr que de se soumettre à une pareille ignominie. On voit bien que ni vous, ni vos amis, ne seriez au nombre des deux cents et qu'ils seraient pris dans nos rangs à nous, qui portons le symbole de la liberté. Vous avez parfaitement soigné vos intérêts, nous ne négligerons pas non plus les nôtres. En parlant ainsi, il plongea son poignard dans le sein du député, et Artevelde fendit la tête à l'autre d'un coup de sa hache, en criant : — A la trahison! Aux armes!

A ce cri, sa garde se pressa autour de lui; les Chaperons brandirent leurs haches pour sa défense, et personne n'osa venger le double assassinat. Il quitta triomphalement la place du Marché; la paix était désormais plus compromise que jamais.

L'air sombre et farouche, Artevelde rentra chez lui, où le bruit de son action l'avait précédé. Il se rendit directement à son cabinet sans s'arrêter, en passant, chez Alice, comme il avait coutume de le faire. Mais elle,

Digitized by Google

longtemps l'attendait avec impatience, s'em-
ourir chez lui et le trouva occupé à essuyer
souillait sa hache.
onc vrai ? dit-elle en pleurant. Ainsi le sang
echef et par ta propre main ? Artevelde !
eux-tu te conduire d'une manière si cou-
affliger à ce point ?
x ne vaut rien pour Gand, ne vaut rien pour
dit-il durement. Cette ville libre doit-elle se
ore sous le joug de l'esclavage ? Dois-je ren-
bscurité, renoncer à l'éclat qui m'environne,
pouvoir que j'exerce et m'exposer volontai-
traits de mes ennemis ? Non, la paix ne vaut
and, ne vaut rien pour moi ! — Mon cœur
non plus de la paix !
lde, interrompit Alice, malheur à celui qui
ce don du ciel, malheur à moi, si la paix
ns ton cœur !
'écria-t-il rudement — et son œil ardent
ixement sur elle qu'on eût dit qu'il allait la
Dois-je par hasard offrir mon cou à la hache
? Je crois bien que ma mort serait agréable
tant ici qu'à la cour du comte. — Qu'en

e comprends pas ! répondit-elle avec calme.
ment des ennemis qui envient ton sort— —
ien des rapports ! interrompit-il avec viva-
non honneur, ma gloire et ma puissance,
rtune, comme aussi pour ma belle Alice,
vrai ? — Mais, le voile de la veuve fait pa-
e plus langoureux son œil noir, et plus ra-
boucles de ses cheveux. Le veuvage ne
it pas d'être belle. — —

Digitized by Google

— Si je te comprends bien, Artevelde, dit Alice — et le sentiment de sa propre dignité se manifesta avec une noble fierté — un soupçon terrible a pris racine dans ton cœur, et c'est Vandenbossch qui l'a semé. — Ne l'écoute pas, Philippe, éloigne de toi cet homme dangereux, qui, à force de ruse, est parvenu à t'enlacer dans ses filets. Tu le crois ton serviteur, mais, loin de là, il est ton maître, il exploite habilement tes passions et te pousse dans une voie aussi favorable à ses intérêts que funeste aux tiens.

— Tu es bien hardie de me tenir ce langage! Je t'en préviens, Alice, ne me force pas — —

— Philippe, interrompit-elle en le suppliant du regard, écoute-moi, moi qui ne veux que ton bien et ne suis pas un malin esprit conspirant ta perte.

— Tu es mon bon ange, je le sais, je le sens, dit-il ému par le ton de son langage. Presque toujours, je ferais bien de suivre tes conseils au lieu de n'écouter que mes passions. — Parle!

—Vandenbossch t'a nommé celui pour qui mon jeune cœur avait du penchant.

— Tu te trompes! interrompit vivement Artevelde.

— Et le soupçon prendrait si facilement racine dans ton cœur, et tu me croirais — mais je n'ose exprimer la pensée qui me fait frémir. — Vandenbossch ne s'est pas conduit en homme d'honneur à mon égard, ni en ami envers toi, lui à qui je me suis confiée, lui qui sait que je me suis affranchie de tout ce qui pouvait rendre difficile l'accomplissement de mes devoirs. — Évite ce faux ami, Artevelde, brise les liens dans lesquels il t'enchaîne! — Fuyons au loin, en France ou dans une des florissantes villes de l'Allemagne, tes ennemis nous auront

Digitized by Google

valu une retraite paisible. Viens! Alice te
plaisir! Elle quittera sa patrie, fuira les lieux
esse s'est paisiblement écoulée, abandonnera
chéris et ne vivra que pour toi!
lente femme! interrompit Artevelde — et son
t sentir toute l'étendue du sacrifice qu'elle
faire. — Peut-être dans le cercle étroit où
raison de me donner ce conseil; mais la vue
s'étend plus loin, sa volonté ne se renferme
es bornes étroites de sa maison, ses efforts
s haut : l'univers est son patrimoine, il em-
manité tout entière. Il veut vivre dans la
peuple, il veut bâtir pour la postérité. Crois-
, une fois que l'ambition s'est emparée d'un
le ne le lâche plus, elle l'entraîne à sa suite,
iers les plus escarpés, à travers les orages et
s.
femme ne l'avait pas interrompu, mais ses
nt remplis de larmes. Artevelde s'en aperçut:
ui dit-il avec plus de modération, il fut un
'avais conjuré ce démon; assis tristement à
place, je ne m'inquiétais guère si c'étaient
s libres, à la démarche fière, ou des esclaves
u comte de Flandre, que je voyais marcher
es de la ville, je regardais dans le jardin, et
it indifférent; mes pensées étaient calmes
onge d'un enfant, car je ne voyais que toi
les fleurs de mon parterre. Moi aussi, j'eus
ux humides de larmes, lorsque mon espoir
et que cependant mon amour resta. J'aurais
onheur près de toi, même dans la plus mi-
te, et je serais assurément devenu bon, si

Digitized by Google

tu m'eusses appartenu dès ce moment. — Mais il ne devait pas en être ainsi ! Tu me repoussas, la tempête me saisit, et je m'y abandonnai de bon cœur, car ce n'était que par elle que je pouvais parvenir à ta possession, ce n'était qu'avec du sang que je pouvais t'obtenir! Aujourd'hui tout cela est passé sans retour! — Tu es à moi! Je sens que le ciel m'a donné plus que je ne mérite, je sens tout mon bonheur, mais l'enfer le trouble et fait souvent de ma félicité un véritable martyre. Le soupçon est le serpent qu'il a attaché à mon cœur et qui ne cesse de me siffler aux oreilles : « Elle ne t'aime pas, elle en aime un autre, elle ne remplit ses devoirs que par obéissance à la loi et non en suivant le penchant de son cœur ! » — Parle, tranquillise-moi à cet égard, s'écria-t-il en lui saisissant la main avec vivacité, m'aimes-tu réellement de cet ardent amour que la femme doit éprouver pour son mari?

A ces mots, Alice pâlit et trembla.

— Tu trembles, tu pâlis? s'écria-t-il avec colère.

— Philippe! lâche-moi! — Ta main est sanglante — et je vois aussi sur la mienne des taches de sang!

— Pourquoi t'effrayer ainsi? dit-il, ému lui-même à cet aspect? Que font quelques gouttes de sang, quand il en coule des torrents? Qu'est-ce que la vie d'un homme, quand ils tombent par milliers? — Va, essuie ta main, et toute trace de sang disparaîtra.

Alice se retira, et Artevelde ne songea plus ou plutôt voulut ne plus songer à la question qu'il venait de lui adresser; cependant les paroles de la jeune femme n'avaient pas arraché entièrement la flèche qui déchirait son sein, et sa blessure continuait à saigner et à le faire souffrir.

Digitized by Google

XII.

nents qui venaient de s'accomplir à Gand
de toute négociation pour la paix avaient
grande exaspération à la cour de Bruges.
Flandre était irrité, la fierté de la noblesse
tte conduite des Gantois, et les habitants
ux-mêmes qui, depuis longtemps déjà,
œil jaloux la prospérité de Gand, expri-
ment leur indignation. On recourut avec
vigueur à tous les moyens de couper les
le, moyens qu'on avait considérablement
ant les négociations, et le comte jura de
paix aux Gantois qu'aux conditions les

Valter d'Enghien partageait, plus qu'au-
haine du prince contre la ville de Gand.
chevaliers les plus nobles et les plus braves
, et il avait, dès sa tendre jeunesse, joui
degré de la faveur de son maître, qu'on
ement qu'il était fils du comte Louis de
e, beau, riche, s'étant élevé successive-
x premiers emplois, par la bienveillance
ain, il eût pu prétendre à la main de la
ritière de Flandre et de Brabant; mais
cida autrement. Il vit Alice Everwein, à
une de ses parentes, et la fille du riche
partenant à l'une des premières familles de
enoncer à ces hautes prétentions. La posi-
Alice ne lui parut pas un obstacle à ses
blesse flamande de cette époque avait trop

Digitized by Google

de considération pour le commerce, qui répandait le bien-être dans le pays, pour se croire déshonorée en élevant jusqu'à elle la fille d'un riche trafiquant; le comte de Flandre lui-même, à qui il avait confié son amour secret, estimait trop la famille Everwein, qui lui avait toujours été fidèlement dévouée, pour contrarier les penchants de son favori.

Alice s'était éprise d'amour pour le jeune comte; elle avait mis en lui seul le bonheur de sa vie et avait cru ne vivre uniquement que pour lui; il remplissait son âme tout entière, et rien ne semblait troubler le ciel serein de sa félicité. Ses parents, que cette alliance honorait, exigeaient seulement la plus grande discrétion à cet égard, jusqu'à ce que les troubles de Gand fussent apaisés et qu'ils pussent, sans s'exposer à la fureur du peuple, annoncer l'union de leur fille avec le favori du comte, leur souverain. En ce moment, la mort de sa sœur aînée rappela Alice de Bruges à Gand, et elle dut se séparer de celui qu'elle aimait. La séparation fut douloureuse, mais l'espérance leur restait. — Hélas, l'espérance est si souvent trompeuse! — Elle demeura deux ans sa fidèle compagne et l'abandonna ensuite tout-à-coup et à jamais.

Le comte d'Enghien supporta son triste sort avec un mâle courage. — Alice n'est pas devenue infidèle, mais malheureuse, s'écria-t-il, je serai son vengeur. — Il se mit à travailler sans relâche à la ruine de Gand, lui qui antérieurement avait souvent intercédé auprès du comte en faveur de cette cité rebelle. Il parcourait sans cesse la contrée et interceptait les communications, et partout où les Gantois essuyaient une défaite, on voyait flotter la bannière du Chevalier Noir. Le comte Louis de Flandre l'engageait souvent à être moins téméraire,

Digitized by Google

e qu'il conduisait sa troupe jusque sous les murs de l; mais toutes les recommandations étaient impuis-s à le retenir. C'était là que demeurait Alice, c'était ue l'infortunée languissait dans les chaînes d'une n qu'il détestait. Les battements de son cœur deve-nt plus précipités, quand il apercevait les tours de lle, et il disait alors à ses compagnons d'armes : — là qu'elle demeure; celle qui, bien qu'elle soit la me d'un autre, n'a certainement pas violé, dans son r, la fidélité qu'elle m'a jurée, celle pour qui je veux e et mourir !

eureusement pour le comte, Artevelde ne soupçon-pas que c'était du Chevalier Noir qu'Alice s'était rieurement éprise, car il aurait redoublé d'achar-ent et de rage contre lui, et n'eût pas manqué gmenter encore la récompense de 50 marcs d'ar-qu'il promettait à quiconque le lui amènerait mort if. Les frères d'armes du comte Walter et ses 100 es eussent été une protection insuffisante, car la des Gantois était encore si considérable que le te de Flandre lui-même n'osait s'approcher, avec armée, de la ville, où la disette se faisait de plus lus sentir.

es Gantois supportaient toutes les privations avec fermeté, sans exemple et sans le moindre murmure. ne leur distribuait plus que des demi-rations de ; ils ne mangeaient presque plus de viande, et ce-lant ils marchaient courageusement contre les bandes omte, quand elles se montraient dans le voisinage ville. On ne voyait plus dans leurs murs désolés evaux, ni animaux domestiques, et pourtant ils se ient volontairement autour de leurs bannières et

Digitized by Google

couraient gaîment à une mort certaine, soutenus par le sentiment qu'ils allaient succomber en hommes libres. Mais la famine est le glaive le plus redoutable et le plus sûr. L'aspect de la ville faisait frissonner, le désespoir s'emparait de bien des esprits, et quelques insensés parlaient déjà d'incendier Gand et de s'ensevelir dans les flammes avec femmes et enfants, plutôt que de se rendre au comte.

Artevelde envisageait avec une froide tranquillité le dénouement de ce drame. — « La mort met fin à tout ! » était sa devise favorite, et les germes de défiance, semés et entretenus dans son cœur par Vandenbossch, qu'il ne pouvait éloigner à cause de son expérience de la guerre, avaient tellement altéré son âme, que la douceur angélique d'Alice ne pouvait exercer sur lui qu'une passagère influence. Il ne se dissimulait pas, il est vrai, le danger qui menaçait sa tête, il connaissait l'abîme où le précipiterait la chute de la ville, car il était sans appui au milieu de ses concitoyens, qui ne pouvaient plus donner d'autres preuves de courage que la patience. Déjà ses ennemis triomphaient, déjà ses amis craignaient; lui cependant ne perdait pas courage, et son esprit, fertile en ressources, n'était pas abattu.

Il fit d'abord sortir, sous la conduite d'Atemann, un de ses capitaines, 12,000 hommes armés, avec autant de femmes et d'enfants. Il les chargea de se procurer des vivres, de bon gré ou de force, soit à prix d'argent, soit par la menace ou par les prières, et de les introduire à Gand à main armée. Entreprise téméraire ! On exposait 24,000 âmes à être sacrifiées, pour les soustraire tout au plus momentanément aux privations auxquelles la ville était en proie. — Il nous faut tenter les moyens

Digitized by Google

nes, dit Artevelde dans l'assemblée du
e jour que nous gagnons équivaut à une

hommes, avec femmes et enfants, sorti-
ement des portes de Gand que s'ils étaient
nort certaine et ne devaient plus revoir
le natale; ils fondirent sur le Brabant
aim de sauterelles. Toutes les portes leur
, et l'on donna partout l'ordre de ne leur
s vivres que ceux dont ils avaient besoin
re subsistance. Ils arrivèrent ainsi, comme
usqu'aux portes de Bruxelles, n'exerçant
ulle part, payant ce qu'on leur livrait,
vec reconnaissance ce que leur offraient
atissantes.

Bruxelles, qui se fût estimée heureuse
ourir ces enfants infortunés de la cité de
ne, fut obligée de leur fermer ses portes,
c de Brabant l'avait sévèrement ordonné,
à Bruxelles entravait même la généreuse
s habitants. Atemann, poussé au déses-
alors à la duchesse, qui était toute-puis-
otint enfin des vivres pour deux jours et
lle s'emploierait activement auprès de son
ndre pour amener la conclusion de la
ivit sa marche vers le pays de Liége, où
ent accueillis à bras ouverts, et il se remit
a ville natale avec 500 voitures, chargées
elées de bœufs, que, par mesure de pré-
iégeois conduisirent comme étant leur
que le comte de Flandre n'en fût pas
'il ne voulût pas avoir de contestation

Digitized by Google

avec les Liégeois au sujet d'un convoi de vivres si faible pour la populeuse ville de Gand, Atemann y fit son entrée avec ses 500 voitures, au son des cloches et aux acclamations du peuple. Chemin faisant, il avait laissé chez des amis et des connaissances un nombre considérable de femmes et d'enfants. Gand se vit pour quelque temps à l'abri du besoin.

## XIII.

Artevelde ne partageait par la joie bruyante qui régnait dans la ville; il sentait bien que ces vivres seraient épuisés en quelques semaines, et il continuait à envisager l'avenir sous de sombres couleurs. Les forces gantoises étaient paralysées par la conduite circonspecte du comte de Flandre, qui évitait tout engagement décisif, partageait ses troupes entre les villes qui lui étaient dévouées et attendait tranquillement à Bruges, avec l'élite de son armée, l'issue du différend. Le chagrin qui rongeait le cœur d'Artevelde contribuait, plus encore que la fâcheuse situation de la ville, à le rendre sombre. Alice était devenue taciturne et pensive, et souvent il avait cru surprendre des larmes dans ses yeux. La défiance de Philippe allait toujours croissant, et cependant son orgueil ne lui permettait pas de s'expliquer ouvertement avec elle et de lui demander le nom de l'homme qui était pour lui un si grand sujet de tourment. S'il l'eût connu, il aurait peut-être été plus tranquille, et aurait, au moins, cessé de voir un rival dans chacun des grands de la cour du comte de Flandre. Aussi son bonheur domestique s'altérait-il de plus en plus, et Alice avait-elle de plus en plus de peine à le ras-

Digitized by Google

eu à peu, elle sentit elle-même son moral l'a-
, et elle se demandait avec inquiétude quel
veraient et sa ville natale et son mari, si Gand
re obligée de se soumettre. Peut-être était-ce
ée : « Il revient avec le comte de Flandre — je
voir Walter, » qui la tourmentait le plus.
ant des semaines s'étaient écoulées, et aucune
mportation n'était venue remplir les greniers
; le duc de Brabant avait refusé aux Liégeois
ge ultérieur par son territoire, et informé les
u'il repousserait par la force des armes toute
l'invasion dans ses États. Quelques bâtiments
e grains avaient été arrêtés à Anvers, et Gand
us de vivres que pour quinze jours au plus.
se décida à exécuter une résolution hardie et
ses jours pour sa patrie. Il rassembla le peuple
ce du Marché, lui exposa qu'il ne restait plus
yen de salut et qu'il voulait se rendre en per-
ruges auprès du comte pour négocier la paix.
être mon sang l'apaisera-t-il, je porterai vo-
na tête sur l'échafaud, dit-il, pour le salut
le natale. Un libre passage m'est déjà assuré.
s dès demain, si vous y consentez; Pierre Van-
n prendra, en mon absence, le commandement
e.

gage fit une vive impression sur les esprits;
onde se sentait douloureusement affecté à la
u'Artevelde dût les quitter, lui, qui s'était con-
rs eux avec un si noble désintéressement, qui
ait que donner, sans jamais rien recevoir, et
ouvernement de la ville avait absorbé presque
ortune. Un cri général de chagrin se fit en-



Digitized by Google

tendre : — Demeurez, demeurez près de nous, Artevelde! cria-t-on de tous côtés — ne nous quittez pas! — Mais il resta inébranlable. — Nous n'avons pas de temps à perdre, s'écria-t-il ; si les secours ne paraissent bientôt, ils arriveront trop tard. — Je pars demain et j'espère vous rapporter la paix — sinon la liberté, ajouta-t-il d'un ton sérieux.

Chacun se retira tristement vers sa demeure ; Artevelde seul se dirigea courageusement vers la sienne, à travers la multitude. L'idée de se sacrifier pour la ville de Gand le transportait, et la vie avait d'ailleurs perdu pour lui toute espèce de charme, depuis qu'Alice ne possédait plus sa confiance.

— Je vais te quitter pour quelque temps, Alice, lui dit-il gravement, je me rends demain à Bruges pour mendier la paix.

— A Bruges, à la cour du comte? s'écria-t-elle en pâlissant.

— Crains-tu que je n'y voie l'homme qui m'a ravi mon repos? dit-il avec amertume. — Ne me le nomme pas, ajouta-t-il en voyant qu'elle voulait parler. — Je crois que, si je le connaissais, je lui plongerais mon poignard dans le cœur, fût-il même à côté du comte de Flandre. Fais préparer mes bagages, j'emporte mes vêtements les plus précieux, je veux me présenter dans tout mon éclat, afin qu'il ne croie pas que Philippe Artevelde n'est qu'un brasseur, toujours ceint du tablier de cuir. — Si je reviendrai? poursuivit-il après un instant de silence, Dieu seul le sait! Les princes violent souvent leur parole, et le comte, qui a tremblé plus d'une fois devant moi, et plus fréquemment encore devant mon père, a trop bonne mémoire pour ne pas

Digitized by Google

une haine implacable; aussi ai-je disposé de
— Ce que je possède encore t'appartient.
peu qui me reste, je te le donne de bon

ppuya en pleurant sur le sein de Philippe; il
oucement, releva sa tête penchée et plongea
s regards dans ses yeux remplis de larmes.
t-il enfin en la pressant passionnément sur
ce ne sont pas des larmes de joie, ce sont des
douleur. Pardonne-moi, Alice! Mais un mau-
plane sur moi, son souffle m'empoisonne et
cœur! En disant ces mots, il sortit précipi-
t abandonna à son chagrin l'infortunée qui
armes.

nain, à peine le jour commençait-il à poindre,
e lui fit un adieu grave mais cordial. — Si
vions plus nous revoir, Alice, lui dit-il avec
ardonne-moi de t'avoir contrainte à devenir
En parlant ainsi, il se détacha d'elle, et, lui
main avec force : — Au revoir, ici ou là-haut!
et il sauta en selle.

ent où, accompagné d'une suite nombreuse
ques qui, faute de chevaux, le suivaient à
une multitude innombrable de peuple, il
ant la demeure de Pierre Vandenbossch,
tit et arrêta son cheval. — Un mot, cher
-il. Avant de poursuivre votre route, des-
nstant chez moi. — Philippe, surpris, mit
et entra.

croyez sans doute, Artevelde, que j'ai des
rtantes à vous confier? dit Vandenbossch en
n'ai qu'une étrange prière à vous adresser :

Digitized by Google

— Chargez-vous de ce portrait; vous en trouverez l'original à la cour de Bruges, et probablement parmi les pages du comte, car il doit être jeune; remettez-le lui en l'informant qu'on le lui renvoie de bon cœur et de plein gré.

— Singulière mission, dit Artevelde avec humeur, surtout en ce moment critique. — Qui vous a donné ce portrait, à qui dois-je le remettre?

— C'est une charmante damoiselle, mais elle m'a défendu de nommer personne. Vous savez que je ne suis pas esclave des femmes, cependant j'aime quelquefois à les obliger. Rendez-moi ce service, vous n'aurez pas à vous en repentir.

Artevelde prit le portrait, le considéra attentivement, et son front se rembrunit. — Emportez-le, poursuivit Pierre avec instance, peut-être vous mettra-t-il en relation d'amitié avec l'original, et, si c'est un homme influent, il pourrait nous servir. Vous le reconnaîtrez sans peine dans la suite du comte.

Philippe appela un de ses domestiques, lui confia le portrait, remonta à cheval et quitta la ville, en réfléchissant de plus en plus à l'étrange commission de Vandenbossch.

## XIV.

La nouvelle de l'arrivée de Philippe Artevelde, le dominateur de la fière cité de Gand, le fils de cet homme puissant qui avait vu la Flandre entière à ses pieds, mit en émoi toute la ville de Bruges, qui ne put, en cette circonstance, étouffer sa haine contre les Gantois. Dans les rues, Artevelde fut en butte à une infinité de mots

Digitized by Google

ants et de railleries amères, mais il était trop fier
y faire attention et rendait affectueusement les
qui lui étaient adressés, car il y avait aussi à
s, dans les petits métiers, bien des cœurs qui bat-
pour la liberté. Sur la place du Marché, les bou-
et les poissonniers lui présentèrent, d'un air
ır, des poissons et de la viande. — Emportez ceci,
de Gand, lui crièrent-ils en ricanant, vos pauvres
le là-bas peuvent en avoir besoin!

Je réfléchirai à votre offre aimable, répondit
elde, et il poursuivit son chemin, la rage dans le

qu'il eut mis pied à terre, il fit informer le comte
n arrivée et demander quand il pourrait lui pré-
les requêtes de la ville. — Prenez seulement une
ne pour vous remettre des fatigues du voyage, lui
dit-on, et alors on vous fixera immédiatement un
— Irrité de cette réponse, il fit savoir au chance-
u'il lui était impossible de rester à Bruges plus de
jours et que, si la paix ne pouvait être conclue
ce laps de temps, il allait repartir sur-le-champ;
était forcé de se montrer si exigeant, parce qu'il
vait plus à Gand que très-peu de vivres, au mo-
de son départ.

envoyés du Brabant et du Hainaut, et surtout
de Liége, intercédèrent pour lui auprès du comte,
montrait inflexible, parce qu'il regardait déjà
comme perdue; ils finirent cependant par le faire
tir à recevoir Artevelde le lendemain.

nt d'entamer sa difficile mission, Philippe consi-
ncore, longtemps et attentivement, le portrait
avait remis Vandenbossch. Il l'avait regardé

Digitized by Google

souvent pendant son court voyage et depuis son arrivée à Bruges, et toujours la vue de cette image produisait sur lui une impression pénible, quoique les traits de ce jeune homme fussent agréables. — Ce portrait serait-il celui du mortel détesté auquel est encore attaché le cœur d'Alice? Cette pensée lui était déjà venue, mais il ne s'y était pas arrêté, Pierre ayant dit que c'était une damoiselle qui le lui avait donné. — Eh bien, je verrai probablement l'original aujourd'hui, dit-il en mettant la cotte d'armes bleue, magnifiquement brodée, et en ceignant le baudrier et le glaive de son père — et le serrement de cœur que j'éprouve à la vue de ce portrait ne se reproduira sans doute plus.

Accompagné de deux camériers et des archers du comte, il quitta Bruges pour se rendre au château de Male, situé à une demi-lieue de la ville. Le comte de Flandre, qui y était né, y résidait ordinairement; c'était son séjour favori, il l'avait magnifiquement meublé et presque entièrement restauré à neuf. Ce fut là que, trônant sous un dais, en monarque absolu, entouré de ses vassaux et de la noblesse de la Flandre, il voulut recevoir l'envoyé de la ville rebelle. De nombreux spectateurs se pressaient en foule dans la salle spacieuse, pour être témoins de la soumission de la cité hautaine, qui avait, pendant tant d'années, dominé la Flandre entière, et pour voir le fils de l'inflexible Jacques Artevelde, forcé de s'humilier devant son légitime souverain.

Quand Philippe entra dans la salle, tous les yeux se portèrent sur lui, mais personne ne le toisa avec des regards aussi perçants et aussi hostiles que ceux de Walter d'Enghien, qui était assis à côté du comte de Flandre.

Digitized by Google

Le Gantois s'avança, d'une démarche digne et assurée, jusqu'aux degrés du trône, à travers la foule étonnée, qui témoignait hautement son admiration pour le maintien si fier de cet homme; là, il fit trois génuflexions et recula ensuite de quelques pas pour entendre les paroles du comte.

— Que me demande la ville de Gand? dit celui-ci avec une gravité sombre, après avoir répondu par une légère inclination de tête aux respectueuses salutations d'Artevelde.

— Elle vous offre la paix! répondit-il courageusement.

— Elle m'offre la paix? s'écria le comte avec colère; vous osez me tenir ce langage?

— Mon père vous l'a fait offrir dans ce même endroit, et vous l'avez acceptée avec empressement, répondit hardiment Artevelde.

— Me reconnaissez-vous pour votre souverain?

— Dès que vous aurez signé la paix, oui!

— Vous vous en remettez donc entièrement à ma clémence?

— La misère est grande dans notre ville, répondit Artevelde avec calme. Vous le savez, gracieux souverain, autrement vous ne nous imposeriez pas de si dures conditions. Aussi n'exigerai-je rien et m'en remettrai-je à votre clémence du sort de notre cité; il ne nous reste plus qu'à opter entre la soumission ou le désespoir. Ne nous forcez pas à recourir à ce dernier parti et rendez-nous l'autre tolérable.

— Pourquoi n'avez-vous pas accepté la paix que je vous ai offerte, il y a quelques mois?

— Je ne la voulais pas alors, répondit audacieuse-

Digitized by Google

ment Philippe ; ne faites pas retomber sur la ville le châtiment de ma propre faute.

— Eh bien, apprenez ma résolution irrévocable et que rien ne saurait ébranler, j'en jure par Dieu et la sainte Vierge! Je ne puis vous accorder grâce qu'à condition que tous les habitants de votre ville rebelle, âgés de quinze à soixante ans, viennent à ma rencontre — en chemise, pieds et tête nus, et la hart au cou — jusqu'à moitié chemin de Gand à Bruges pour s'en remettre à ma clémence.

A mesure que le comte parlait, l'attitude d'Artevelde devenait de plus en plus majestueuse, un sourire de fierté errait sur ses lèvres, et tout le monde attendait impatiemment sa réponse.

— Cela n'aura pas lieu, comte de Flandre! se borna-t-il à répondre.

Un murmure s'éleva dans toute l'assemblée, surprise de cette réponse hardie ; le bailli de Hainaut s'avança :

— Je vous conseille d'accepter cette proposition, messire Philippe Artevelde, dit-il, le comte ne fera pas mettre à mort tous ceux qui viendront à sa rencontre pour faire leur soumission, il sera clément, et vous a déjà donné des preuves de sa bonté.

— Je vous excepterai, Philippe Artevelde, reprit le comte Louis ; vous ne serez pas tenu de venir au-devant de moi. Je vous gracie dès à présent, si Gand se soumet à mes conditions, et vous pourrez vous retirer, avec votre fortune, partout où bon vous semblera.

A ces mots, des larmes roulèrent dans les yeux d'Artevelde, ce n'étaient pas des larmes d'attendrissement, c'étaient son chagrin concentré et son orgueil blessé qui les lui arrachaient. — Suis-je donc si vil à vos yeux,

Digitized by Google

gracieux souverain ? dit-il fièrement ; ma renommée n'a-t-elle pas eu un trop haut retentissement dans la Flandre, pour que vous me croyiez capable d'une telle lâcheté ? Me regardez-vous comme un des plus misérables bourgeois de Gand ? Vous n'en trouveriez que bien peu d'assez vils pour ne pas vouloir partager avec leurs concitoyens les plus dures extrémités, la mort même. Etes-vous altéré de sang, prenez le mien, je vous rends votre parole, qui me garantissait un libre retour. Faites-moi conduire dans la cour du château ; on y trouvera bien un billot, on aura bien un bourreau sous la main : que ma tête roule sur l'échafaud, pourvu que ma mort vaille à ma ville natale d'honorables conditions !

Philippe se tut, et il s'éleva dans l'assemblée un murmure qui n'était rien moins qu'improbateur ; un regard sévère du comte rétablit le silence. — J'honore votre courage, dit-il à Artevelde, mais, si vous ne voulez pas reconnaître ma clémence, il m'est indifférent que vous gardiez votre tête sur vos épaules ou que vous vous passiez une corde au cou. Ma parole est irrévocable, j'ai juré par Dieu et par la sainte Vierge — et aucune puissance humaine ne peut la changer ; je le répète, je ne fais grâce à la ville qu'à condition que les habitants viennent au devant de moi.

— Je suis forcé de refuser cette grâce au nom de la ville de Gand. Cependant je ferai connaître à mes concitoyens à quel prix vous la mettez, et ils agiront comme bon leur semblera.

Le comte se leva tout-à-coup et quitta la salle, suivi de sa cour. Un jeune homme d'un maintien distingué, portant un magnifique costume, sortit de la foule et s'avança vers Artevelde, s'arrêta tout court et le consi-

Digitized by Google

déra longtemps. Philippe l'aperçut et marcha à sa rencontre : — Messire, lui dit-il, je suis chargé d'une commission pour vous.

— Pour moi? demanda le chevalier flamand avec surprise.

— Oui, pour vous! Faites-moi connaître votre demeure et votre nom, afin que je puisse m'en acquitter aujourd'hui même, car je pars demain de grand matin.

— Je suis le comte Walter d'Enghien, répondit-il — et une vive rougeur se répandit sur son visage — mes gens vous conduiront chez moi. Je suis bien curieux de savoir quelle peut être cette commission. — Il le salua froidement et s'éloigna.

— Quelle fierté! se dit Artevelde, son portrait ne le représente ni si hautain, ni si sombre. — Il promena encore une fois ses regards autour de la salle, sourit et redescendit sous la conduite de ceux qui l'avaient accompagné. Arrivé dans la cour, il paraissait contempler avec plaisir le magnifique château. — Notre souverain a fait élever là un superbe édifice, solide et fort, qui brave le temps! dit un des guides, n'est-il pas vrai, Messire?

Que la flamme le saisisse, que le vent hurle avec violence et la chasse par dessus les créneaux, et il tombera en ruines! répondit Artevelde d'un air sombre. Ce château est auprès de la puissante ville de Gand, ce qu'est la hutte d'un ermite au prix de la cathédrale d'Anvers; cependant Gand succombera, et la flamme la dévorera. Mais venez, messire, de sombres idées s'emparent de moi, il faut que je leur échappe. En disant ces mots, il remonta à cheval et se dirigea vers Bruges.

A peine était-il arrivé chez lui, que la porte s'ouvrit et que le comte d'Enghien entra.

Digitized by Google

— Je viens pour vous épargner la peine de vous transporter à ma demeure, dit-il; quelle commission avez-vous pour moi?

— Celle de vous remettre votre portrait, et de vous dire qu'on vous l'envoie de bon cœur et de plein gré, répondit Artevelde en le lui présentant.

Le comte d'Enghien le prit, et attacha tristement ses regards sur ce gage d'amour. — Tu as donc pu te séparer aussi du portrait, Alice? s'écria-t-il.

— Alice! répéta Artevelde en tressaillant.

— Eh bien, n'est-ce pas Alice Everwein qui me l'envoie?

— Vous êtes sans doute, comte Walter d'Enghien, l'homme qu'aimait autrefois ma femme? dit Artevelde — et ses jambes fléchissaient sous lui, et sa main tremblait.

— Alice Everwein était ma fiancée, répondit le comte non moins agité.

Et ces deux hommes restèrent silencieux en face l'un de l'autre : tous deux avaient porté involontairement la main à la garde de leur épée.

Artevelde rompit le silence. — Comte d'Enghien, dit-il, nous sommes donc et serons ennemis tant qu'un souffle de vie nous animera. Si je n'étais le député de la ville de Gand, si je n'avais à rendre compte de ma mission, si la vie d'un grand nombre de mes concitoyens ne dépendait pas de la mienne, je vous offrirais le combat à outrance, car je vous hais, je vous hais de toute la force de mon âme!

— Nous sommes donc animés des mêmes sentiments, reprit froidement Walter, bien que j'ignore pourquoi vous me haïssez. Vous m'avez déloyalement ravi mon

Digitized by Google

bonheur suprême, et moi, je n'ai aucun tort envers vous.

— Aucun? s'écria vivement Artevelde; je vous ai enlevé votre bonheur, mais vous troublez incessamment le mien. Comptez-vous pour rien le sentiment de la cruelle jalousie, le doute où je suis si mon amour ardent est payé de retour? N'est-ce rien que de vous glisser dans ma maison comme un spectre, de me ravir, comme un infernal démon, la paix du cœur, et de me faire douter de l'amour de ma femme?

— En vérité? demanda le comte avec un rire moqueur.

— C'est la pure vérité! — Je n'ai point honte de l'avouer! — Triomphez. Si mon destin est de vivre pour le bonheur de ma ville natale, nous pourrons nous rencontrer sur le champ de bataille, et alors la victoire décidera. Si je succombe avec Gand, vous ne l'emporterez pas pour cela sur moi. Philippe Artevelde occupera encore un haut rang dans le souvenir de la postérité, qu'on ne pensera plus guère au comte d'Enghien. — N'espérez pas non plus cueillir des roses sur ma tombe; j'entraîne Alice dans ma chute là où la beauté se flétrit, là où le cœur n'est bientôt plus que poussière. —

— Philippe Artevelde, dit Walter frappé de ce langage, lorsque vous montrâtes tant de courage et de caractère devant le comte de Flandre, je fus forcé de vous admirer, malgré ma haine pour vous; mais à présent — vous n'aimez pas Alice, vous ne savez pas apprécier les vertus de cet ange, autrement vous auriez pleine confiance en son cœur. Votre amour n'est qu'égoïste et sensuel, je vous plains. — Elle surtout!

Digitized by Google

— Laissez en repos le poignard qui pend à votre côté ; si votre qualité d'envoyé de Gand ne faisait pas de vous une personne sacrée à mes yeux, vous auriez vu briller depuis longtemps déjà le glaive du Chevalier Noir; mais réservons cela pour un moment plus opportun. Je vous jure aussi que j'userai de tout mon pouvoir auprès de notre souverain pour faire accorder à la ville de Gand des conditions plus douces, et à vous la vie sauve, dans l'espoir que je jouirai du bonheur de me mesurer avec vous les armes à la main. En attendant, adieu ; j'espère que le ciel exaucera bientôt mes désirs. — A ces mots, il lui tourna le dos et le quitta.

— Viens, ma fidèle compagne, s'écria Philippe en saisissant sa hache, quand sa fureur se fut calmée. Jusqu'ici, j'ai soigneusement essuyé le sang qui t'a souillée, mais le sien se rouillera sur ton acier, j'en montrerai chaque jour, à toute heure, les taches à la perfide Alice, car je viens de creuser moi-même un abîme entre elle et moi ! — Il sait, et par moi, que tu l'aimes encore, il triomphe — et cette idée refroidit l'ardeur de ma passion, et mon bonheur s'est évanoui !

Dès le lendemain matin, il remonta à cheval et reprit le chemin de sa ville, accablé de soucis et de chagrins, et ne tenant plus à la vie que dans l'unique espoir de se venger.

## XV.

Il entra dans la ville de Gand à la tombée de la nuit et se rendit à sa maison, où il ne trouva pas Alice ; elle était chez ses parents. La nouvelle de son retour se répandit avec la rapidité de l'éclair, et chacun s'empressa de courir chez lui, pour apprendre de sa propre

Digitized by Google

bouche quel sort était réservé à la cité ; mais il ajourna tout le monde au lendemain. Il reçut avec froideur Alice, qui était aussi accourue en hâte avec son père ; elle se consola en pensant que le sort de la ville le tourmentait et l'affectait beaucoup, et elle ne tarda pas à le laisser seul avec Vandenbossch.

— Quel était le but de la commission que vous m'avez donnée? lui demanda impérieusement Artevelde, que signifiait cette plaisanterie?

— Ne parlez pas de cela, interrompit Pierre, occupez-vous de choses plus sérieuses. Qu'avez-vous conclu avec le comte ?

— A moi la parole d'abord, car, par Dieu, je prends la plaisanterie au sérieux, dit Philippe en se modérant un peu. Quand ma femme vous a-t-elle donné ce portrait ?

— Elle me l'a remis, répondit Vandenbossch avec sang-froid, la veille du jour où elle est devenue votre épouse, en me priant de le faire parvenir au comte d'Enghien. Je n'avais pas trouvé d'occasion jusque là, et, sachant que Walter d'Enghien a beaucoup de crédit auprès du comte de Flandre, j'espérais que cette commission vous ferait faire sa connaissance et qu'il pourrait, à cause d'Alice, prendre les intérêts de notre ville. Mon intention était bonne, est-ce ma faute si, par hasard, le résultat n'a pas répondu à mon attente?

— Votre intention était bonne? reprit dédaigneusement Artevelde — mais nous nous occuperons de cela plus tard. — Je ne rapporte pas de consolantes nouvelles, poursuivit-il, et son front se rembrunit, Dieu seul peut nous sauver. — Vandenbossch, préférez-vous à la honte une mort honorable ?

Digitized by Google

— Pouvez-vous m'adresser cette question? répliqua Pierre; et, lorsqu'il apprit à quelles conditions humiliantes Louis voulait faire acheter aux Gantois leur pardon, il poursuivit avec un sourire amer : Par Saint-Michel! le comte n'a pas tort, car, par ce moyen, ce serait fait de moi et de nous tous. Mais on prend le mors aux dents et on épuise les moyens les plus extrêmes avant de se livrer au supplice. Il faut que nous ayons recours à une résolution désespérée, il faut que, sous peu de jours, Gand soit la ville la plus célèbre de la chrétienté ou la cité la plus malheureuse de l'univers. Haranguez demain le peuple; il vous aime, il suivra vos conseils et marchera gaiement à la mort avec vous.

— Je l'espère, et ne regarde pas notre cause comme entièrement perdue; l'espoir n'abandonne jamais les hommes courageux! — Vandenbossch se retira après ce court entretien.

Le lendemain, le jour naissant trouva encore Artevelde éveillé; Alice ne s'était pas couchée non plus et l'avait vainement attendu toute la nuit. Quand le jour fut venu et qu'elle ne le vit pas paraître, son anxiété inexprimable la fit descendre à sa recherche; elle le trouva assis tout seul dans son cabinet; sa tête, accablée de soucis, reposait sur son bras. Il parut d'abord ne pas faire attention à elle, et ne se leva que quand elle fut face à face avec lui. — Ah! toi ici, Alice, lui dit-il avec indifférence, mon temps appartient aujourd'hui à ma patrie, il faut que je lui consacre toutes mes pensées; laisse-moi donc à mes réflexions, d'autant plus que je n'aurais rien d'agréable à te dire. A ces mots, il lui tendit la main; elle la serra, la baisa et le quitta tout attristée. Elle avait toujours redouté la rencontre

Digitized by Google

de Walter et d'Artevelde et ne pressentait rien de b

Les Gantois, convoqués par Philippe, se réunirent à peu sur la place du Marché. Pâles, amaigris, i arrivaient silencieux et taciturnes comme s'ils s'app chaient du lieu du supplice et non de cette place o ils avaient si souvent dicté des lois à la Flandre enti Qu'était devenue la fierté des arrogants Chapero qu'était devenue l'énergie des métiers? Les ga d'Artevelde, réduits de moitié, pouvaient à peine po leurs lourdes armures et se rangèrent en bataille dev l'Hôtel-de-Ville, le regard morne et sombre. To force s'était retirée de la puissante ville de Gand; riches seuls, qui avaient trouvé çà et là moyen de procurer des vivres à prix d'or, paraissaient enc vigoureux. La misère générale les touchait peu, pa qu'ils étaient, pour la plupart, dévoués au comte fatigués depuis longtemps du règne des Chaperons. femmes et les enfants se rendirent aussi sur la place Marché pour entendre la décision de leur sort; pas fenêtre n'était inoccupée, personne n'était resté c soi, tout le monde voulait célébrer le dernier jour sa patrie.

Artevelde parut; mais, au lieu d'aller occuper place ordinaire, il se dirigea vers le balcon de l'Hô de-Ville, d'où il fit connaître au peuple assemblé triste issue de sa négociation, et finit en ces termes : C'est à vous maintenant, mes concitoyens, à décide vous voulez, oui ou non, vous soumettre aux exigen déshonorantes du comte.

Un cri général de désolation se fit entendre, homm femmes et enfants pleuraient et se tordaient les ma de désespoir. Si le comte de Flandre eût été témoin

Digitized by Google

cette scène, nul doute qu'il n'eût eu pitié de cette malheureuse ville. Artevelde contemplait du haut du balcon ce spectacle déchirant, non sans éprouver d'émotion, mais il ne perdit pas contenance et laissa passer la première explosion du chagrin. Puis, sur un signe de sa main, on frappa sur le bassin de métal, et, au son perçant qu'il rendit, les lamentations cessèrent et firent place au plus profond silence.

Il faut prendre une prompte résolution, mes concitoyens, dit Philippe. Nous manquons de vivres, 30,000 d'entre vous n'ont pas goûté de pain depuis quinze jours, et vous n'avez pas à compter sur le pardon du comte de Flandre. Je vous soumets donc trois propositions : — Fermons nos portes, réfugions-nous dans les églises, confessons-nous, recommandons nos âmes à Dieu et attendons ainsi la mort, en martyrs de la liberté, puisqu'on nous refuse tout pardon. — Ou bien prenons tous la route de Bruges, hommes, femmes et enfants, pieds nus et la hart au cou, pour aller demander grâce au comte de Flandre; il n'a pas le cœur assez dur pour refuser de compatir au sort de ses sujets, quand il les verra dans une situation si déplorable; moi-même je lui offrirai ma tête en expiation. — Il nous reste un dernier moyen, c'est de choisir parmi nous cinq à six mille hommes qui soient encore assez robustes pour porter les armes, et de les faire marcher contre Louis. Si nous trouvons la mort, nous succomberons au moins avec honneur, et Dieu prendra pitié de nos âmes, en considération de notre courage. Mais, si nous sommes vainqueurs, nous serons le premier peuple du monde. — Laquelle de ces trois propositions vous semble la meilleure?



Digitized by Google

— Conseillez-nous, s'écria la foule, nous plaçons vous notre entière confiance.

— Eh bien! reprit Artevelde, aussi vrai que I nous assiste, je pense que nous devons marcher Bruges les armes à la main.

— Nous vous suivrons, s'écria-t-on de toutes pa et le courage rentra de nouveau dans le cœur Gantois. Philippe fit aussitôt fermer les portes d ville et ne négligea aucun des préparatifs nécessai les syndics de chaque paroisse reçurent ordre de ch les gens les plus intrépides; cinq mille hommes pri les armes, deux cents voitures furent attelées avec chevaux récemment achetés à Liége et chargées d grosse et de la petite artillerie, et toutes les mes furent prises pour que la troupe pût se mettre en r dès le lendemain.

## XVI.

Le soleil répandait sur Gand l'éclat de ses prem rayons, et le ciel n'était obscurci ni par le plus l brouillard, ni par le moindre nuage, lorsque les mille se réunirent sur le Marché du Vendredi. Un d loureux adieu retentit de toutes parts. Un vieil nonagénaire se fit porter sur le lieu du rassemblem afin de voir encore une fois flotter le lion sur les é dards de Gand. — Vous voyez dans quel état vous n laissez, dit-il aux guerriers, ne revenez que vainque autrement vous ne nous retrouverez plus; car, si n apprenons que vous êtes vaincus, nous mettons auss le feu à notre ville et nous nous enterrons sous décombres!

— Priez Dieu pour nous, l'espérance et le courag

Digitized by Google

nous ont pas abandonnés, répondirent les cinq mille.

Artevelde, occupé des préparatifs de l'expédition, ne restait que fort peu chez lui; s'il rencontrait Alice, il lui témoignait de l'indifférence, et d'une manière qui devait l'affliger. Ce ne fut qu'au moment du départ, lorsqu'elle se jeta à son cou en pleurant, qu'il se sentit quelque peu touché : — Adieu, Alice, lui dit-il avec émotion, et il s'empressa de la quitter.

La trompette sonna le départ, Artevelde se mit à la tête de sa petite armée, ayant sous ses ordres Atemann et Vandenbossch. Ils sortirent des portes de la ville dans de si bonnes dispositions qu'on eût dit qu'ils étaient sûrs de vaincre, et emportèrent tous les vivres qui restaient encore à Gand et qui consistaient en cinq voitures de pain et deux tonneaux de vin; car les malheureux habitants en étaient réduits, depuis longtemps déjà, à un peu de viande salée, de racines et d'eau. Ces hommes épuisés entreprirent ainsi la route de Bruges, à petites journées.

Le troisième jour, vers midi, ils arrivèrent à une lieue de cette ville, se retranchèrent aussitôt derrière leurs voitures, puis tombèrent à genoux et recommandèrent leur âme à Dieu. Sept prêtres de l'ordre des Mineurs prêchaient en différents endroits du camp, et, promettant l'assistance de Dieu, animaient le courage des guerriers, qui communièrent ensuite pour se préparer à la mort.

C'était précisément un jour de fête; une foule considérable avait afflué à Bruges, et des habitants de toutes les parties de la Flandre y étaient réunis, lorsqu'on apprit qu'une petite troupe de Gantois s'était avancée et rangée en bataille à peu de distance de la ville. —

Digitized by Google

Ces gens sont-ils fous? s'écria le comte de Flandre cette nouvelle, le désespoir les pousse-t-il à une rui certaine? J'aime tout autant qu'ils se présentent cette manière, que la hart au cou. En avant! taillon les en pièces!

Le bailli de Hainaut, homme judicieux et pacifiqu qui se trouvait aussi à Bruges, se permit de donner d conseils au comte. — Gracieux souverain, lui dit-i ces insensés, épuisés de fatigue et de faim, manque de vivres; le soleil commence à baisser, laissez-l tranquilles devant les portes. S'ils s'avancent et décha gent leur colère sur les murs et les tours de Bruge vous les prendrez sans tirer le glaive. Ne bravez pas désespoir, il rend souvent aux faibles une nouve énergie!

Mais Louis resta sourd à ces conseils, qui fure amèrement raillés par les Brugeois. — Nous laisseron nous braver sous nos murs par une poignée d'insolen Gantois? s'écrièrent-ils. Nous cacherons-nous derriè nos murailles, comme des lâches, pendant que c téméraires, qui ont toujours eu la folie de croire qu' devraient gouverner la Flandre, sont devant notre vi et se moquent de nous? — Ouvrez les portes! vocifé la multitude, et elle se précipita hors de la ville; comte la suivit, accompagné de sa noblesse.

Cependant Artevelde avait rassemblé les Gant autour de lui. Il leur représenta que le comte ne le pardonnerait jamais tout ce qu'ils avaient fait contre l et leur rappela combien de fois déjà ils avaient voulu soumettre et comment on avait toujours repoussé le soumission, en leur imposant des conditions déshon rantes et cruelles, comment on les avait contraints

Digitized by Google

ef aux armes. — Maintenant, leur dit-
reste plus à opter qu'entre combattre
ou mourir de faim. Si nous remportons
s trouvons des vivres en abondance, et,
vaincus, une mort glorieuse! — Voyez!
ent, vos ennemis, les Brugeois, sortent
ieu soit loué, ils s'avancent!
de se rendit à son poste et chacun reçut
pain et une gorgée de vin; puis se re-
St-Bavon, patron de leur ville, ils atten-
de pied ferme.
se rangèrent en bataille dans la plaine.
nombre d'environ 20,000, sans atten-
comte, qui les suivait en toute hâte. Les
nt immobiles devant leurs pièces. Tout à
es Brugeois ne furent plus éloignés que
pas, ils démasquèrent leur artillerie et
n feu si meurtrier que les assaillants
. Dès qu'Artevelde s'en aperçut, il fit
mée en masses compactes, au cri de :
! » se précipita sur l'ennemi et porta le
ses rangs. En ce moment décisif, une
e s'empara des Brugeois, ils reculèrent,
nt sur la ville, rencontrèrent la cavalerie
milieu de laquelle ils jetèrent la confu-
ssèrent tailler en pièces, presque sans
istance. Le comte de Flandre lui-même
e cheval dans la mêlée et ne s'échappa
Tout le monde se précipita vers la porte,
emis pénétrèrent en même temps dans la
voulait défendre la place du Marché;
s'avança avec quelques troupes qu'il avait

Digitized by Google

rassemblées, il était nuit, les Gantois occupaient de cette place et étaient maîtres de la cité. Presque to les petits métiers de Bruges s'étaient joints à eux. L gens du comte se dispersèrent, et lui-même n'échap qu'à la faveur d'un déguisement et non sans courir grands dangers.

Pendant toute la durée du combat, Artevelde av espéré rencontrer le Chevalier Noir, et son œil faucon le cherchait partout; voyait-il flotter un panac noir ou apparaître sur quelque point une sombre a mure, il se dirigeait aussitôt de ce côté, mais il ne p le trouver nulle part, et il en fut réduit, ce jour-là n'ensanglanter sa hache que pour Gand, sans allé ment pour son cœur ulcéré.

Les Gantois, victorieux et maîtres de Bruges, saluère avec un sentiment d'orgueil le lever du soleil, et le petite troupe, fort peu amoindrie par le glaive enner se mit à exercer, de la façon la plus cruelle, le terril droit du vainqueur. On dirigea sur Gand des navi chargés des approvisionnements des Brugeois, et tou les voitures qu'on put se procurer, chargées de gra et attelées des chevaux du comte et de ceux de chevaliers dont Artevelde s'était emparé. Le glaive de vengeance ne resta pas dans le fourreau. On dressa de potences sur la place du Marché; à l'une on pendit jeune taureau, et à l'autre un esturgeon, et l'on pla dessous plusieurs billots, puis on arracha de leu maisons les infortunés membres de la corporation d bouchers et de celle des poissonniers, et on les décap sous le taureau et l'esturgeon en leur disant avec ironi — « Emportez ceci, messieurs de Bruges, vous pourr pauvres gens, en avoir besoin pendant votre voyage

Digitized by Google

On fit aussi couler le sang dans les corporations des tanneurs et des verriers, qui avaient tenu pour le comte, et on pilla leurs maisons et celles des riches. La puissante et populeuse Bruges endura toutes ces cruautés de la part d'une poignée de gens qui venaient presque de mourir de faim : une terreur panique s'était emparée des Brugeois, personne n'osait quitter sa maison, ni saisir le glaive pour se défendre. Douze cents de ces infortunés furent victimes de la haine réciproque des deux villes, et Artevelde vengea, d'une manière sanglante, la raillerie qu'il avait essuyée, quelques jours auparavant, sur cette même place.

Mais un autre endroit, où sa fierté avait été humiliée, s'élevait encore dans son admirable magnificence : le château de Male, ce séjour favori du comte, existait toujours. Il ordonna qu'on le détruisît; les Brugeois eux-mêmes furent obligés d'exécuter cet ordre, et bientôt ce somptueux édifice, décoré avec tout le luxe de l'époque, devint la proie des flammes. Ainsi s'accomplirent les paroles prophétiques d'Artevelde.

Quel changement ce seul jour avait apporté dans la situation de Gand, mais aussi quel changement dans les sentiments de Philippe ! Les exécutions continuelles faisaient naître dans son cœur la soif de cruautés plus atroces encore, comme la vue du sang augmente la férocité du tigre. Cependant les murmures des Gantois le forcèrent à mettre un terme à ces massacres, il revêtit Atemann du commandement de la ville de Bruges, où il laissa une forte garnison, envoya des ôtages à Gand, pour s'assurer de la fidélité de sa nouvelle alliée, et prit la résolution d'y retourner lui-même.

La veille de son départ, il se rendit à cheval, ac-

Digitized by Google

compagné de ses satellites, aux ruines du château
Male, pour repaître ses yeux du spectacle de la destru
tion. Il mit pied à terre, monta sur un monceau de d
combres et examina ces ruines, pendant que sa su
s'était dispersée. Il parcourut des yeux les murail
écroulées, cherchant l'endroit où il avait fléchi le gen
devant le comte, pour implorer le pardon de la ville
Gand. Les restes des hautes fenêtres à arceaux et l
tendue de l'espace lui indiquèrent bientôt l'emplaceme
de la magnifique salle des chevaliers, où s'élevait n
guère un trône de velours. — O sort, ô sort, s'écri
t-il les yeux fixés sur cet endroit, comme tu te jou
capricieusement des mortels! — La lune n'a pas enco
achevé son cours depuis le jour où je me suis préser
là, mendiant impuissant, à qui l'on voulait passer
hart au cou, — et maintenant! — En ce moment, u
flèche siffla à son oreille, et il tressaillit, la corde
tendit de nouveau et une seconde flèche lui fróla
bras gauche. — Accourez, saisissez-vous du meurtri
s'écria-t-il. Ses satellites s'empressèrent de le rejoind
fouillèrent les ruines et amenèrent bientôt un jeu
homme qui avait encore l'arbalète à la main et qui
clara, sans détour, être le tireur maladroit qui ven
de manquer un si noble animal, un tigre.

A ces mots, les satellites allaient le réduire pour jam
au silence, mais Artevelde les retint. — Pourquo
malheureux, as-tu cherché à m'assassiner traîtreu
ment? lui demanda-t-il.

— Pourquoi? tyran, s'écria le prisonnier. Par ve
geance! Tu as fait décapiter mon père et deux de m
frères, tes gens ont déshonoré ma fiancée, et j'ai vou
user du droit de représailles. Mais, je m'entends mie

Digitized by Google

à jeter le filet qu'à manier l'arbalète, j'ai tressailli en pensant à toi, ma main a tremblé, et j'ai manqué — —

— Messire, interrompit un vieux soldat dont le visage cicatrisé n'avait plus depuis longtemps la moindre expression d'humanité, laissez-nous jeter le téméraire dans cette cave, d'où s'échappe de la fumée, il y a encore du feu sous la cendre, il y rôtira.

— Et y mourra? dit Artevelde. Non, qu'il vive! — Il y a un tourment plus terrible que les flammes de l'enfer — je le connais! murmura-t-il, qu'il y soit en proie toute sa vie! — S'il voit celle qu'ils ont déshonorée, et que le démon de la jalousie éveille le désespoir dans son cœur, qu'il éprouve à la fois les tourments du purgatoire et ceux de l'enfer. — Telle est ma vengeance! — Va-t-en!

Le jeune homme fixa quelque temps ses regards sur lui et jeta ensuite son arbalète à ses pieds avec tant de violence que l'arc d'acier se brisa : — Monstre, lui dit-il, donne-moi la mort, ma flèche ne manque pas toujours le but, je pourrais m'exercer, donne-moi la mort!

Je serais bien fou, dit Artevelde en souriant, de me rendre à ton désir et de te faire donner une mort honorable.

— Dieu veuille que tu ne meures pas honorablement non plus! s'écria le Brugeois furieux, que tu ne rendes pas le dernier soupir dans un jour de victoire, et que ce ne soit pas la main d'un homme qui te porte le coup mortel! Telle est la prière que j'adresse au ciel. A ces mots, il lui tourna le dos et s'éloigna.

— Si les Brugeois avaient eu seulement mille hommes de cette trempe, dit Philippe en le suivant des yeux, nous n'aurions pas eu si bon marché de la ville.

Digitized by Google

## XVII.

La nouvelle de la victoire d'Artevelde s'était répar à Gand avec la rapidité de l'éclair. Les habitants clergé en tête, s'avancèrent à la rencontre des voit chargées de vivres qu'il leur envoyait de Bruges cloches furent mises en branle, et des actions de gr s'élevèrent au ciel, lorsqu'on vit flotter les pavil ornés de fleurs des bâtiments expédiés de la m ville, et les Gantois épuisés se jetèrent sur les viv dont ils avaient été privés si longtemps, comme loups affamés fondent sur leur proie. La joie était g rale, le nom de Philippe Artevelde, le sauveur ville, était prononcé avec enthousiasme, et tou monde, vieillards et jeunes gens, se portaient en f vers sa demeure pour féliciter et remercier sa j épouse.

Quoique le cœur si bon d'Alice fût loin d'appro les farouches manifestations de la fureur popula quoiqu'elle eût vu avec grand plaisir la ville de G rentrer sous la domination légitime, quoiqu'elle peu d'amour pour son mari et qu'elle ne lui fût atta que par devoir, un sentiment de fierté s'était cepen emparé d'elle, dans ce moment glorieux, à la pe qu'elle était l'épouse du héros du jour. L'homme qui preuve de bravoure a toujours du mérite aux yeux femmes, et l'épouse est toujours fière du courage de mari, lors même qu'elle n'a pas d'amour pour lui sentiment fit battre le cœur d'Alice, et, pour la prem fois peut-être, elle ne reprocha pas au destin de l'a donnée pour femme à Philippe.

Elle s'abandonnait à cette pensée avec une es

Digitized by Google

d'enthousiasme, car elle ignorait encore les scènes sanglantes qui avaient désolé Bruges; elle se sentait heureuse; son imagination lui représentait Artevelde conduisant à la victoire sa petite troupe de Gantois. Un soir que, occupée de cette image, elle était assise seule dans sa chambre, la porte s'ouvrit, et elle vit entrer un moine, dont elle ne put reconnaître sur-le-champ la pâle figure, à la lueur des flambeaux. Il s'avança vers elle et dit d'une voix étouffée : — Que Jésus-Christ soit *loué!*

— Eternellement! répondit Alice toute tremblante à cette apparition inattendue.

Le moine s'avança plus près d'elle. — Que voulez-vous à cette heure, mon vénérable père? lui demanda Alice en le regardant fixement.

— Alice Everwein ne me connaît-elle plus! s'écria une voix bien connue; le moine rejeta son capuchon en arrière, et Walter d'Enghien se trouva devant elle.

— Que voulez-vous, comte d'Enghien? demanda la jeune femme surprise, et son cœur, en proie à mille sentiments, battait avec violence.

— Ce que je veux, Alice? s'écria-t-il passionnément; te voir encore une fois.

— Et vous avez choisi ce moment, ce lieu?

— Je croyais que le sort de Gand et le tien seraient tout autres, répliqua-t-il amèrement. Mon attente a été déçue comme toujours; mais il fallait que je te visse encore une fois, et j'ai saisi le moment où il est absent et où la ville est plongée dans la joie.

— Votre désir est satisfait, comte Walter, dit Alice pâle comme un cadavre, maintenant éloignez-vous.

— Me séparer ainsi de toi, Alice? s'écria-t-il en étendant les bras vers elle.

Digitized by Google

— Vous le devez! répondit-elle en suppliant.

— Jamais! jamais! s'écria-t-il, en se maîtrisant
peine.

— Si Walter d'Enghien m'a réellement aimée —
m'aime encore, ajouta-t-elle d'une voix entrecou
— il estimera assez Alice pour la quitter et pour ne
troubler la paix de son cœur. — Eloignez-vous, Wa
je vous en prie!

Il balançait encore incertain de ce qu'il devait fa
— Walter, je vous en conjure par les jours de n
bonheur passé, retirez-vous!

— Adieu, Alice, s'écria-t-il, j'ai du moins conten
encore une fois ton angélique visage et j'emporte la
solation de voir que tu m'aimes encore! En disant
mots, il releva son capuchon et s'éloigna, laissant
fortunée dans une cruelle situation d'esprit. La prés
du comte avait réveillé en elle, comme par encha
ment, toute l'ardeur de son ancienne inclination, com
au son de la trompette du jugement dernier, les t
beaux s'ouvriront et les morts se lèveront après un l
sommeil. Sa jeunesse entière, parée de toutes ses c
ronnes de fleurs, se représenta à son esprit, la pas
gonfla de nouveau son sein, un soupir suivit Walter
ces mots faiblement prononcés : « Il est parti » s'éch
pèrent de la poitrine d'Alice et exprimèrent tout
souffrance de son cœur déchiré.

— Est-ce donc un si grand péché que de pens
lui? dit-elle à voix basse, comme pour ne pas enten
elle-même ses propres paroles; ne puis-je donc lui c
sacrer une heure, rien qu'une heure de ma vie? — (
Dieu me pardonne, s'écria-t-elle ensuite, et elle é
gnit les lumières qui ne projetaient plus qu'une lu

Digitized by Google

elle s'assit près de la fenêtre et s'aban-
ent à ses émotions. Il était là devant
e un ange, lui souriant gracieusement
yeux bleus, et tout le bonheur qu'avait
d'Alice se ravivait et le couronnait de
ms les plus suaves. — La jeune femme
ui toutes ses espérances, il avait comblé
ecrets, elle était, pour le moment, la
propre bonheur. Elle voulut remercier
licité, leva ses regards vers le ciel, et ses
rent le pâle disque de la lune, qui ré-
les vitraux sa lueur douteuse; un frisson
t tout son corps, la sombre image d'Ar-
levant elle sur la muraille lambrissée et
egards irrités et terribles — la gracieuse
nouie, et l'époux courroucé se dressait
evant elle.

c réellement péché? dit-elle avec émo-
donc pas être un seul instant heureuse?
annir si complètement son souvenir,
on destin l'amène devant moi? — Non!
ne sainte, je ne suis qu'une faible mor-
n la volonté, mais non la force, de ne
ne ligne du droit chemin de l'honneur.
rdonne ma faute!

t elle fut en proie à ce doute : cacherait-
cette visite du comte, ou l'en instruirait-
opre mouvement? Elle consulta sur ce
s, mais ils ne la tirèrent pas d'incertitude:
avis qu'elle devait se taire avec son mari
dur; son père, au contraire, lui con-
out avouer, afin de ne pas se sentir mé-

contente d'elle-même. En général, Roger Everwein
femme n'étaient pas du même avis sur le compte de
gendre. Le père le haïssait et le regardait comm
caractère foncièrement mauvais, dont l'amour n
qu'un plaisir des sens, et il croyait que la douceu
patience et l'amabilité d'Alice à son égard n'aboutir
absolument à rien. La mère, au contraire, esp
encore que la conduite angélique de sa fille exerc
une heureuse influence sur Philippe, dont elle c
dérait la passion comme un amour véritable, et
se laissait induire en erreur par maintes atten
qu'il avait quelquefois pour elle et jamais pour
mari.

Ainsi, de ce côté, ni consolation, ni conseils
l'infortunée Alice! — Eh bien! dit-elle, quand il
viendra, je me conduirai suivant l'inspiration de D
qui dirigera le mieux mon cœur!

(*La suite à la prochaine livraison*).

Digitized by Google

# Poésie.

## 'INFANTICIDE.

(*D'après Schiller.*)

s les airs j'entends l'airain qui pleure.
t chanté le cantique de mort,
r soleil a fait son tour — c'est l'heure!
ttend! le convoi sort.
aisirs, empoisonneur de l'âme!
le faut — l'échafaud me réclame...
é soit faite, ô Dieu!
r payer tes poisons pleins de charme,
nier souffle et ma dernière larme,
ernier baiser d'adieu!

rillant qui t'éteins dans la fange!
r printemps que j'aurai vu fleurir!
d'amour, dont la saveur étrange
fièvre et fait mourir!..
idéal des voluptés choisies,
eur qui veille, ô douces fantaisies,
beaux rêves du sommeil!
égers à peine effacent l'ombre
e bientôt dans une nuit plus sombre:
ans songe et sans réveil.

vêtements comme un cygne couverte,
le alors! un ruban d'or liait
ondoyants, où la rose entr'ouverte
nes lèvres souriait!

Digitized by Google

Aujourd'hui que l'enfer s'entr'ouvre pour le crime,
Hélas! la robe blanche orne encor la victime,
Et comme alors le ciel est beau.
Mais je ne souris plus, et la fleur du bocage
Fait place au bandeau noir, sur mon pâle visage
Attaché des mains du bourreau!

Pleurez, pleurez sur moi, vous de qui l'âme est pure,
Vous sur qui l'ange veille et jamais ne s'endort,
Filles sans tache encor, vous pour qui la nature
Mit dans un sein faible un cœur fort!
Malheur, malheur à moi! l'amour fait mon supplice,
L'amour tient devant moi le fouet de la justice
Et dans sa main le fer a lui!..
O folle que j'étais! palpitante, enivrée,
Tremblante sur son cœur, de ses bras entourée,
J'oubliai tout!.. je fus à lui.

Peut-être le parjure auprès d'une maîtresse,
A sa toilette assis, l'admire en folâtrant,
Joue avec ses cheveux, en riant les caresse,
Lui glisse un baiser qu'elle rend,
Et sans un souvenir pour celle qui succombe,
Pour le cœur sans espoir qui descend à la tombe,
Se joue à son cou suspendu —
Lorsque sur l'échafaud je meurs déshonorée,
Lorsque mon sang aux yeux de la foule égarée
Jaillit à grands flots répandu!..

Joseph!.. Ah! que priant pour l'âme de Louise,
Sans cesse auprès de toi marche un funèbre chœur :
Que tous les hurlements des clochers de l'église
Aillent retomber sur ton cœur!
Et si, pour donner trève à ton remords farouche,
Pour endormir ton âme, une tremblante bouche

Digitized by Google

Parle d'amour à tes côtés,
Puisse mon spectre alors t'apparaître dans l'ombre,
Et l'airain sépulcral couvrir de sa voix sombre
Le langage des voluptés!
Ainsi, ni mon amour, ni ma douleur amère,
Ma honte et mes remords, mes pleurs, mon désespoir,
Ni l'enfant tressaillant dans le sein de sa mère,
Rien, non! rien n'a su t'émouvoir!
— Il part!.. voyez! sa voile à l'horizon s'efface
Et mes yeux obscurcis suivent en vain sa trace.
Tandis qu'elle rase les eaux,
Oubliant mon forfait il prépare ses fêtes!
Il part!. il fait déjà de nouvelles conquêtes
A travers ces pays nouveaux.

— Mon enfant! sur mon sein gonflé d'amères larmes
Il reposait, les yeux riants, le front serein.
Lorsqu'il me souriait, sa bouche avait les charmes
Des jeunes roses du matin.
Et les traits incertains de son joli visage
De son père chéri me rappelant l'image,
Mon cœur se brisait à le voir.
En lisant sur son front l'innocence divine,
Le plaisir me tuait : l'amour dans ma poitrine
Luttait avec le désespoir!

Son silence disait : qu'est devenu mon père?
Lorsqu'il tournait vers moi ses jolis yeux si doux!..
Et mon cœur déchiré répondait : triste mère,
Oh! qu'est devenu ton époux?
Sans doute il a déjà, hochets dont il se joue!
Une nouvelle femme à traîner dans la boue,
Un nouvel enfant à flétrir!
Et tu me maudiras, enfant! Car sur ta face
Le monde doit graver un nom que rien n'efface :
Tu ne vivras que pour rougir!



Digitized by Google

Oh! ta mère!.. elle a soif dans le désert du monde :
Ton image corrompt les sources du bonheur.
Chaque regard qui rit sous ta paupière blonde
Lance un trait mortel sur son cœur...
— Attends-moi dans l'abîme, enfant! voici ta mère.
Attends!. et puis tous deux nous attendrons ton père
Lorsque son heure aura sonné!..
Ma main brûlait, le froid saisit ma chevelure...
Et de l'hydre du mal je sentis la morsure...
— Et le meurtre était consommé!!..

Joseph! puisse en ta fuite et sur une autre rive
Le spectre de l'enfant te suivre nuit et jour,
Et de ses bras glacés l'étreinte convulsive
Etouffer tes rêves d'amour!.
Si le ciel s'ouvre à toi, par une nuit sans voiles,
Que son œil fixe et mort au milieu des étoiles
Glace tes veines de terreur :
Sur son père arrêtant sa vue épouvantée,
Qu'il étale à ses yeux sa robe ensanglantée
Et le repousse avec horreur!

Et voyez! à mes pieds il gissait là sans vie —
J'étais froide, immobile, et je suivais des yeux
Les flots de sang fuyant sous ma main engourdie...
Mon âme fuyait avec eux!..
A ma porte soudain, réclamant mon supplice,
Frappe d'un bras d'airain l'homme de la justice!
Mon cœur brisé battait plus fort!
Il vint, il vint!. et moi qui ne voulais plus vivre,
Je me hâtai, contente, et me mis à le suivre;
La douleur s'éteint dans la mort!

Joseph! la pécheresse à ton crime pardonne,
Va, le Dieu de bonté peut pardonner aussi.

Digitized by Google

Vengeance, sans regrets mon âme t'abandonne!
Je veux anéantir ici
Tes lettres, tes serments.... La flamme les dévore :
Maintenant sois heureux si tu peux l'être encore!
Vis longtemps et vis sans remords!
Que de baisers donnés sur ces pages si tendres!..
Il ne reste à présent plus rien, qu'un peu de cendres...
Et c'étaient mes plus chers trésors!

Mes sœurs, ne soyez pas si fières d'être belles;
Craignez l'amour, mes sœurs! C'est moi qui vous le dis,
La beauté peut souvent nous rendre criminelles...
Sur l'échafaud je la maudis!..
— Des pleurs! mets le bandeau sombre sur mon visage,
Tout ce peuple me voit... — Pourquoi ton front sauvage
A-t-il les ombres du trépas?
Une larme a roulé sous tes paupières closes,
Bourreau! ne sais-tu pas encor cueillir des roses?..
Pâle bourreau, ne tremble pas!..

1837. EDOUARD LUDOVIC.

---

## AVÉ MARIA.

Doux Avé Maria que la cloche balance,
Sur les ailes du vent va parcourir les airs;
En effleurant les toits qui cachent la souffrance
Fais rentrer dans les cœurs la joie et l'espérance;
Par tes accords pieux console l'univers.

Cantique de la terre à la reine céleste,
Embaume toi des fleurs qui décorent nos champs,
Que de tous leurs parfums le souffle aimé te reste,
Que la nature entière à tes sons manifeste,
En accords les plus doux, ses plus purs sentiments.

Digitized by Google

Que l'oiseau, quand penché sur la branche fleurie
Il écoute s'enfuir ton vol harmonieux,
Module à ce contact une note chérie,
Qu'un parfum plus exquis flotte sur la prairie,
Que l'onde ait un murmure encor plus gracieux.

Que tout s'élève enfin pour chanter les louanges
De la Vierge des Cieux, notre constant secours;
Aussi purs que les voix dont la nomment les anges,
Que des accents nombreux sans flétrissants mélanges
Montent jusqu'à ses pieds, dans le divin séjour.

Oui, que la terre entière, ô cloche bienheureuse
Réponde à ton appel, et que l'homme à genoux
En écoutant vibrer l'annonce glorieuse,
Se recueille en disant, d'une voix bien pieuse :
Marie, ô sois bénie, et prends pitié de nous.

Octobre 1840. Mlle Louïsa S..... s.

---

## STANCES

### *A M. Stéphano sur son poëme de* Pauline, *inséré da la* Revue Belge, *décembre* 1840.

Poëte, d'où vous vient cette affreuse pensée?
Pourquoi doutez-vous de l'amour?
L'avenir est-il sombre, et votre âme blessée
N'espère-t-elle plus l'aurore d'un beau jour?

D'où vient que vous raillez toutes ces choses saintes
Qu'on nomme amour et foi;
Votre cœur n'a-t-il plus que des cendres éteintes,
Où meurt dans les regrets un passé triste et froid?

Digitized by Google

ers moqueur que l'épigramme aiguise,
n de la société,
le l'amour sans peur, nous stigmatise
au de l'infidélité.

us ouïr nous sommes bien infâmes,
s accablez de votre vers tranchant.
ndez; que vous ont fait les femmes,
r être si méchant?

oursuivre ainsi d'une ardeur si profonde
out sondé dans l'abîme entr'ouvert,
ir le droit de mépriser le monde,
-vous tant souffert?

donc passé vos plus belles années,
rer un amour déçu?
u tomber vos fleurs toutes fanées,
r l'être, hélas! si longtemps attendu?

ui sans cœur trompe votre tendresse,
blasphémant tout le sexe, ici bas;
feriez-vous, au jour de la vieillesse,
'aviez point pour soutenir vos pas?

nous appelez quand un chagrin arrive;
ez encor quand un bonheur survient,
une année a passé fugitive,
rès de nous qu'on se souvient!

rs dans nos cœurs que vous versez vos larmes,
t nous seules vous pleurez.
out, à vos yeux, un jour perdra ses charmes,
à l'amour que tous vous reviendrez.

Digitized by Google

Ah ! ce beau sentiment, il n'en faut pas médire.
Plaignez ceux que jamais nul amour ne charma.
C'est le plus grand bonheur quand d'un homme on peut dir
Il fut aimé lorsqu'il aima.

Vous le savez très-bien, vous le dites vous-même :
Tout en niant l'amour vous y croyez pourtant.
Lorsqu'il est loin on le blasphème,
Mais sitôt qu'il arrive, on n'en dit plus autant.

Eugénie D.

---

## A M. J. G. (*).

Généreux inconnu, prophète de bonheur,
Toi qui m'oses prédire un terme à ma douleur,
Toi qui pleures sur moi; toi qui comprends mes larmes,
Sois béni ! ta pitié pour mon cœur a des charmes.
Oh ! oui le ciel pour moi fut souvent rigoureux,
Et parmi tant de jours j'en compte peu d'heureux.
Aussi, voilà pourquoi ma muse solitaire
Se plaît à retracer des maux qu'il faudrait taire.
Je ne sais quel attrait m'y ramène toujours,
Comme une onde enchaînée et qui reprend son cours.
Peut-être cette plainte où ma muse s'engage
De la terre d'exil doit être le langage;
Que tout poëte ému chante en son *lai* plaintif
Son *super flumina* comme l'Hébreu captif;
Mais enfin, il est vrai qu'à ce penchant portée
Sur le mode des pleurs ma lyre fut montée;
Que si des sons joyeux y vibrèrent parfois
Bientôt d'autres accords revenaient sous mes doigts,
Tant la lyre trahit le secret du poëte,
Et s'en rend malgré lui l'éloquent interprète !

(*) Cette pièce a été adressée à M. Gaucet, par Mlle C. de B., qui le cro l'auteur des vers insérés dans la *Revue Belge*, sous l'initiale G. (Voir tome X page 200).

Digitized by Google

Oh! si j'en crois mon cœur et mon pressentiment,
L'inconnu qui m'écrit est un auteur charmant,
Dont les chants pleins de grâce et de mélancolie
Nous laissent entrevoir des peines dans sa vie.
S'il a pleuré sur moi, j'avais pleuré sur lui :
Soyons dans nos douleurs l'un pour l'autre un appui.
D'un passé nébuleux si j'ai peint la tristesse,
Il me dira l'espoir qui rit à sa jeunesse;
Je verrai son talent grandir, et le bonheur
Frapper à cette porte où frappa le malheur;
Et nous pourrons ainsi, par un heureux échange,
A des maux trop réels parfois donner le change.
Pour moi je bénirais peut-être des revers
Dont le simple récit m'ont attiré ses vers.

Mme C. de B.

---

## A MADEMOISELLE C. DE B.

Femme, que tant de maux parent de tant de charmes,
Poëte, dont la voix fait répandre des larmes
Dont la source est au cœur,
Toi qui n'obtins ici, noble et chaste martyre,
Qu'une branche d'épine où ton front se déchire,
Qu'une immense douleur;

Non, non, je ne suis point l'inconnu, le prophète,
Qui dans tes sombres jours fis luire un jour de fête.
Oh! ma voix n'eût osé s'élever jusqu'à toi,
Troubler le réduit saint qui cache ta souffrance,
L'illuminer aussi d'un rayon d'espérance,
Et d'amour, et de foi!

Dieu, qui règle ici bas toute chose possible,
A dit, en te créant : « Ame grande et sensible,
» Souffre, car j'ai souffert... mais à côté du mal,

Digitized by Google

»Je placerai le vase où ta lèvre fiévreuse
»Pourra boire l'oubli... poëte, sois heureuse,
»Cueille et mets à ton front le laurier triomphal! »

Sois donc forte! résiste aux misères humaines;
Elève ton regard vers les cieux... pages pleines
Et d'espoir et de joie et d'adoration!
Enivre-toi des sons exhalés de ta lyre,
Saintes cordes vibrant chaque fois pour nous dire
Ta sainte résignation!

Oh! que tes chants sont doux! oh! qu'ils émeuvent l'âme
De l'Esprit, de l'Amour c'est la divine flamme!
C'est tout ce que le monde a de grand et de pur;
C'est l'émanation des roses qui s'entr'ouvrent,
Le phare étincelant que les marins découvrent,
Quand l'étoile est sans feux, et le ciel sans azur!

Maintenant, je suis fier! ah, oui! car ta pensée,
Si sainte, si sublime, à surgir empressée,
Tout à coup est venue enorgueillir mon cœur!
Je ne suis point celui dont la voix consolante
T'a dit, sans se trahir : « Espère, âme souffrante! »
Mais tu l'as cru... merci, merci, ma sœur!..

14 Mars 1841 Jh. Gaucet.

Digitized by Google

# LA HACHE.

*près l'allemand de Clauren (Carl Heun).]*

n de 1813, peu de temps après les événements
s qui changèrent la face de l'Europe, un jeune
r prussien et son sergent furent logés par billet
riche boucher de la petite ville de W******* en

atin, en se levant, le soldat raconta au sous-
qu'il avait fait un rêve bien singulier; il n'en
it, disait-il, qu'un souvenir confus; cependant
t se rappeler qu'une jeune fille, blanche et
dont la figure avait une expression de douleur
te et dont la tête était entourée d'une couronne
scintillantes, lui était apparue et lui avait fait
la suivre.
it-elle jolie? demanda le sous-officier en riant.
comme un ange, répondit le grenadier, mais
; de grands, grands yeux, mais mornes et
es; sa robe était blanche, mais elle portait un
r sur lequel se trouvaient trois larges taches de
on, jamais je n'aurais osé la suivre! — Ne
-t-elle pas la parole? demanda de nouveau le
qui ne plaisantait plus. — Elle ne me dit pas
Debout près de mon lit, elle semblait venir
ent du cimetière, tant l'atmosphère qui l'en-
ait froide. Trois fois elle me fit signe sans que
perdissent rien de leur effrayante immobilité.

Digitized by Google

Sa main était livide et décharnée comme celle squelette. La crainte qu'elle ne me touchât me rem sait d'épouvante. Enfin le fantôme s'évanouit et je réveillai.

Tous deux parlèrent encore longtemps de ce rêv se séparèrent en convenant de n'en rien dire à l hôtes, afin de ne pas faire entrer dans leur esprit idées de maladie et de mort, d'autant plus que la de la maison avait à peu près le même âge que dont avait rêvé le grenadier. Pourquoi attrister inu ment ces braves gens !

— Si ta pâle jeune fille te rend encore visite cette fais-lui mes compliments, dit en souriant le sergent, qu'il se mit au lit le soir de ce même jour. — Quan grenadier, il ne se souciait pas de revoir le fantô qui cependant revint exactement de la même ma que la veille. Seulement il augmenta l'effroi du so en lui disant intelligiblement, mais à voix très-bas Je ne jouis point de la paix du tombeau, car je n'a reçu la sépulture chrétienne, quoique j'aie vécu p sement et que je sois morte innocente. Je compte toi pour me procurer enfin le repos auquel j'aspir vain depuis trop longtemps. Le grenadier se rév glacé de terreur; le fantôme avait disparu.

Le sous-officier, en recevant la confidence de second rêve, ne pensa plus du tout à plaisanter. La appuyée dans sa main, il réfléchit, et, après s'être répéter plus d'une fois les paroles prononcées pa fantôme et les moindres circonstances des deux rêve demeura convaincu qu'un crime avait été commis; par qui?....

Il était probable que la victime appartenait

Digitized by Google

famille du boucher, car c'était dans la maison de celui-ci qu'elle avait apparu au jeune militaire, qui jamais n'avait fait de songes de cette nature. Mais si cette supposition n'était point fondée, comment faire pour découvrir qui elle était?

Au dîner, le sergent, qui ne manquait pas d'intelligence, mit la conversation sur des sujets tristes et parla de la mort. Les enfants qui entouraient la table jouissaient d'une santé brillante. Il fit observer que ce devait être une bien grande joie pour des parents de ne pas avoir d'inquiétudes de ce côté, et il demanda, sans y mettre d'affectation, s'il n'y avait jamais eu de cadavre dans la maison depuis qu'ils l'habitaient.

— Non, Dieu merci! répondit la ménagère. Nous sommes entrés dans cette maison en nous mariant, et depuis cette époque nous n'avons perdu personne qui nous fût cher.

Ces paroles si simples parurent faire une impression pénible sur le boucher. Il pâlit et ne put soutenir le regard que dirigea sur lui le vieux sergent. Prétextant des affaires, il se leva bientôt de table.

Le trouble de leur hôte n'échappa point aux deux militaires.

— Il y a quelque chose là-dessous; la conscience de cet homme n'est pas nette, dit le sous-officier, lorsqu'ils se retrouvèrent seuls. As-tu remarqué l'altération qu'a produite sur ses traits la demande que j'ai faite? Demain je pénétrerai plus avant dans cet homme; il doit y avoir quelque chose qui n'est pas très-clair dans son passé.

Lorsque le soir fut venu, le grenadier parla de nouveau des songes qu'il avait eus. J'étais à Leipzig, dit-il, et Dieu sait s'il y faisait chaud, mais j'aimerais mieux

Digitized by Google

me battre ainsi encore toute une journée que d
retrouver un seul instant face à face avec cette
fille. Je ne puis chasser son image de mon esprit
me poursuit partout. Il me semble toujours qu'el
dit quelque chose à l'oreille, et alors je crois sen
contact de ses lèvres blanches comme de la craie
rien que d'y penser j'ai le frisson. — Allons, al
mon garçon, reviens à toi, dit le sergent. Toi qu
vu faire si bonne contenance au feu et qui, quoiq
berbe, t'es déjà battu comme un ancien, et cela
mes yeux, faut-il que je te voie aujourd'hui tre
comme un poltron, et cela à cause d'un vain fant
— Trembler? non, sur ma pauvre âme, je n'ai j
tremblé, sergent. Mais tenez, il y a dans l'histoi
cette infortunée quelque chose qui me fait éprouv
malaise inexprimable; je ne saurais dire ce que
puisque je l'ignore comme vous, mais j'ai des press
ments dont je ne puis me rendre compte. Mes cheve
dressent sur ma tête lorsque je pense à ce fantôm
cette jeune fille. Sa figure est très-jolie; je voula
regarder plus attentivement, mais la fixité de ses y
sa pâleur de marbre, ses mains de squelette, l'o
cadavéreuse qui s'exhalait de sa robe semblable
linceul.... non, non, je ne veux plus de cette affi
vision, je la chasserai, elle me ferait mourir.

— Si tu la revois encore, dit le sergent, conserv
sang-froid, écoute-la tranquillement, et fais ce qu
exigera de toi. Remarque bien toutes les circonst
de ton rêve, si tu dois en avoir encore un, afin de m
rapporter minutieusement pour que je puisse dr
mes batteries en conséquence. Ne la touche pas
cherche pas à la saisir; les esprits ne souffrent point

Digitized by Google

ajouta le vieux militaire, qui n'avait pas la prétention d'être esprit fort et ne savait plus du tout ce qu'il devait croire ou ne pas croire. Ils se couchèrent et causèrent encore quelque temps; enfin ils s'endormirent.

Pour la troisième fois, la jeune fille apparut au grenadier : Termine mes souffrances, lui dit-elle de la même voix, très-faible, mais distincte. Descends dans la cour; tu y verras une muraille en ruine, et dans ses décombres tu trouveras une hache que tu reconnaîtras au sang dont elle est couverte. Prends-la; alors seulement le sein de la terre sera pour moi un asile où je jouirai du repos des trépassés. La hache m'a fait trois blessures, ajouta-t-elle en ouvrant un peu le mouchoir qu'elle portait au cou et montrant trois plaies profondes et hideuses à voir. Je connais mon meurtrier, mais il ne m'est pas permis de prononcer son nom. L'assassin t'avouera son crime lorsqu'il verra mon sang. Ce sang n'est pas celui d'une vierge, car j'ai été souillée par le misérable, mais que cela ne te retienne point, je suis innocente. Tu es le seul dans cette maison qui puisse accomplir cette œuvre; toi aussi tu as répandu le sang humain, mais tu n'es point coupable, puisque c'est le sang des ennemis de la patrie qui a coulé sous ta main. Va, fais ce que je t'ai dit, mais n'en parle à personne au monde avant de l'avoir accompli. Le jour va paraître; adieu.

Le grenadier se mit sur son séant et se frotta les yeux. Il lui semblait qu'il n'avait point rêvé et qu'il avait vu la jeune fille comme s'il avait été éveillé.

Il réfléchit quelque temps, déjà le jour commençait à poindre; il se leva doucement, s'habilla, prit son sabre, et se glissa hors de la chambre en faisant le moins de bruit possible, afin de ne pas éveiller le sergent. Il descendit,

Digitized by Google

tira le verrou et ouvrit avec précaution la porte qui se trouvait au bas de l'escalier, puis après avoir fait quelques pas dans la cour, il vit à sa droite la muraille en ruine. Elle paraissait avoir servi d'enceinte à une ancienne écurie qui alors n'avait plus ni toit ni charpente. L'ouverture où s'était trouvée la porte était barricadée par des madriers qu'un homme n'aurait pu soulever seul, mais à gauche il y avait quelques fagots et un débris d'échelle; le grenadier s'en servit pour franchir la muraille. Lorsqu'il se trouva au dessus, il s'aperçut qu'elle était double et qu'il se trouvait un intervalle entre les deux pans; il y jeta un coup-d'œil, mais cet espace était vide; cependant en regardant attentivement, il remarqua que dans un coin la terre, qui paraissait avoir été remuée jadis en cet endroit, formait une élévation recouverte de quelques branches de bois mort et d'un peu de paille pourrie. Après avoir appliqué l'échelle contre l'intérieur du mur, pour pouvoir remonter, il sauta dans cet espace vide qui n'avait que quelques pieds de largeur. Il ne chercha pas longtemps; ayant écarté le bois et la paille, il vit un bout du manche de la hache; un instant après il la découvrit entièrement. Il fut sur le point de ne pouvoir la saisir; la terreur avait paralysé ses doigts. Cependant il fit un effort sur lui-même, s'en empara et revint dans sa chambre sans avoir été aperçu. Il éveilla le sergent et lui raconta dans le plus grand détail tout ce qu'il avait vu et exécuté. Son front était couvert d'une sueur froide, et il aurait mieux aimé mille fois, assura-t-il, affronter le feu d'une batterie que de recommencer la recherche qu'il venait de faire.

Le sous-officier l'avait écouté avec attention. Il examina la hache, mais la rouille qui couvrait le fer ne permettait

Digitized by Google

plus de distinguer le sang dont avait parlé la jeune fille.

Cependant tout le monde se levait dans la maison et la voix du boucher se fit entendre. Le sergent s'habilla promptement et chargea le grenadier de faire monter leur hôte. Lorsqu'il l'entendit venir, il enveloppa la hache dans un mouchoir. Le boucher lui ayant souhaité le bonjour, lui demanda ce qu'il désirait. — Misérable, répondit celui-ci, votre crime est découvert, la hache qui vous a servi d'instrument et qui est encore tachée du sang de votre victime, à laquelle vous en avez porté trois coups, cette hache..... la voici! dit-il en la découvrant soudain.

La vue de ce témoin accusateur fit sur le boucher l'effet d'un coup de foudre. Il pâlit, poussa un cri terrible, et tomba sur le parquet privé de connaissance. Ses traits étaient horriblement contractés.

Le sergent appela du monde et le coupable fut livré à la justice. Dès le premier interrogatoire il avoua tout. Sa victime était la fille d'un bourgeois demeurant dans la même rue que lui. Par mille moyens infâmes, il avait abusé de l'innocence de cette pauvre enfant qui n'avait que quinze ans. Après quelques mois, elle lui apprit les suites de leur commerce clandestin. Il s'efforça d'apaiser ses mortelles angoisses, et sans lui dire quel était son but, il chercha à détruire le résultat de la faute que l'ignorance de la malheureuse fille lui avait fait commettre. Mais cela ne lui ayant pas réussi, et craignant la découverte d'un secret qui ne pouvait plus rester longtemps caché, il l'engagea à se rendre avec lui, à l'insu de tout le monde, chez une dame qui, disait-il, demeurait dans un village fort près de la ville et avait déjà tiré d'embarras plus d'une femme qui se trouvait dans la même position.

Digitized by Google

Il fixa ce rendez-vous le jour du départ d'un régiment d'infanterie. Elle vint dans la maison qu'habitait le boucher, tout le monde dormait encore. Il l'attira dans l'écurie en ruine dont la porte existait encore à cette époque. Arrivé là, il leva la hache sans lui rien dire, et voulut lui fendre la tête, mais la malheureuse s'étant détournée, reçut le coup dans l'épaule. Elle tomba sans jeter un cri, mais comme elle vivait encore, le boucher l'acheva en lui portant deux autres coups. Il l'ensevelit dans l'écurie, et le même jour il en fit barricader la porte.

Les parents de la jeune fille ne tardèrent pas à être inquiets de son absence, mais le boucher sut répandre d'une manière si adroite le bruit qu'elle s'était enfuie avec un militaire, que personne n'en douta, quoiqu'il parût incompréhensible qu'une fille si jeune et appartenant à une famille honnête eût pu commettre une telle faute.

Le boucher offrit aux parents désolés son cheval et sa carriole pour rejoindre le régiment par le chemin le plus court, et il les accompagna même pour les aider dans leurs recherches, qui naturellement devaient rester infructueuses. Après la première journée, il raconta tant d'histoires de chevaux et de voitures volés, que ceux qu'il conduisait n'osèrent pas lui demander de les mener plus loin. Il ramena la mère, et le père continua le voyage à pied. Au bout de huit jours il revint, désespéré de n'avoir pu découvrir le sort de sa fille.

Ces détails furent donnés par le boucher qui n'omit aucune circonstance de son crime. Trois jours après, il se pendit dans sa prison.

Les parents de la victime firent déterrer les restes de

Digitized by Google

leur enfant, qui furent déposés dans le cimetière de la ville.

B.....s.

L'auteur allemand à qui nous empruntons cette singulière anecdote, la conte d'après la version populaire. Du reste, sauf l'*apparition*, elle est entièrement historique : le boucher avait, longtemps auparavant, tué sa maîtresse; deux militaires logés chez lui trouvèrent une hache sur laquelle des traces de sang étaient encore visibles; le boucher avoua tout, fut arrêté et se pendit dans sa prison peu de jours après. Quant aux circonstances qui amenèrent la découverte du crime, beaucoup de bruits circulèrent à ce sujet, mais on ne sut jamais rien de positif.



Digitized by Google

# L'HOMME INUTILE.

« *Nos numerus sumus et fruges consumere nat*

Pardon si je commence par vous parler latin; ma me serait difficile de trouver une meilleure définitio l'homme inutile : après cela, il ne me reste pas gra chose à dire sur ce chapitre; mais comme j'aime à ca un peu, — si vous n'avez rien de mieux à faire pou moment, causons de l'homme inutile.

L'homme inutile, fût-il l'être le plus inoffensif, toujours un ami dangereux et une mauvaise conn sance.

On est nuisible non-seulement par le mal que fait, mais aussi par le bien qu'on pourrait faire et q ne fait pas. Ajoutez la contagion de l'exemple, et comprendrez pourquoi je dis qu'il vaut mieux l'homme inutile de loin que de près. Maudites soien amitiés stériles!.. Le moindre des maux qu'elles f c'est de voler votre temps, — c'est-à-dire votre — c'est-à-dire une valeur si énorme, que si l'on pou vendre seulement une dizaine d'années aux moura les plus grands Crésus de la terre se mettraient à dernier sou pour en acheter une parcelle.

Et qui de nous pourtant ne compte au moins d ou trois hommes inutiles dans le cercle de son intimi J'avoue pour ma part que je ne suis pas exempt de c faiblesse, j'allais dire de cette lâcheté... Je veux a enfin le courage de secouer un joug devenu insupp table. Mais comme on ne peut pas dire au nez des g

Digitized by Google

quelque fâcheux qu'ils soient : « Allez au diable ! » — J'ai cru devoir adopter par voie de la presse un mode de congé plus poli, qui ne blessera personne et pourra suggérer des réflexions salutaires à plusieurs.

Donc, ceci est une invitation formelle à tous ceux qui m'honorent de leur considération et de leurs poignées de mains, de faire leur examen de conscience, en mettant tout amour-propre à part. Si, après réflexion sérieuse, quelqu'un se sent coupable d'inutilité ou d'oisiveté, défauts parfaitement synonymes, — je me permettrai de lui donner deux conseils, l'un dans son intérêt, l'autre dans le mien. Voici ce que je lui conseillerai : — 1° de faire tous ses efforts pour devenir un homme utile ; 2° de faire semblant de ne pas me voir, quand il me rencontrera dans la rue ou ailleurs. — Je lui en serai fort obligé.

Maintenant que j'ai le cœur net sur ce point, je dirai à la louange des hommes inutiles (car il faut être juste pour tout le monde), qu'ils sont généralement plus bêtes que méchants.

La preuve qu'ils ne sont pas méchants, c'est qu'ils recherchent obstinément l'intimité d'une foule de gens, même des plus humbles, et qu'ils n'ont rien de plus à cœur que d'aller sans cesse d'un ami chez un autre. — Si vous leur dites : « Vous m'ennuyez », ils répondent : « Merci! » et se montrent le lendemain sans rancune. — Si vous les mettez à la porte, ils sont hommes à rentrer par la fenêtre ; car le temps est leur ennemi mortel, et, pour tuer cet ennemi, il n'est pas de bassesses qui leur répugnent, pas d'avanies qu'ils ne subissent.

La preuve maintenant qu'ils sont bêtes, c'est qu'ils

Digitized by Google

se résignent à ce rôle honteux, tandis qu'il existe ta
d'autres rôles plus beaux et plus faciles. — La preu
qu'ils sont bêtes, c'est qu'ils ne savent que gaspiller
vie; c'est qu'ils dépensent à ne rien faire ou à faire d
riens, le plus précieux, le plus irréparable de tous le
trésors, le temps. — La preuve qu'ils sont bêtes, c'
qu'ils osent se croiser les bras au milieu des travailleu
et que, sans souci de l'avenir, ils se rangent dans la cla
inepte des fainéants. — La preuve qu'ils sont bêtes, c'
que, dans ce monde, on n'est estimé et aimé qu'en r
son de la part d'utilité qu'on y apporte; — c'est qu
dans cet ordre social, il est nécessaire de savoir ê
utile aux autres pour que les autres vous soient utiles
besoin; — c'est que nous vivons dans un temps où ri
n'est stable ni assuré, où l'opulence peut du jour au le
demain se changer en profonde misère, où le tale
même et le mérite ont à peine le droit de compter s
l'avenir.

— Eh! mon Dieu, — s'écrieront quelques personn
douées d'une rare humilité, — je ne demanderais p
mieux que d'être utile; mais je ne suis bon à rien.

C'est là une grave erreur : tout homme est bon
quelque chose; si vous ne pouvez mieux, faites vo
maître des pauvres dans votre paroisse; faites avec ach
nement des collectes pour les vieillards dans les estamine
et vous mériterez une couronne qui vaudra bien u
croix d'honneur. — Quoi! vous avez sous les yeux
spectacle désolant d'une immense partie de la fami
humaine exposée à toutes les misères physiques et m
rales, et vous ne pouvez être utile à personne?.. Je vo
le dis, hommes inutiles, aussi longtemps qu'il y aura s
la terre un être humain soumis au joug infâme du pa

Digitized by Google

l'ignorance, il ne sera permis à personne
suis bon à rien.

hons pas la morale à des gens peu faits
endre, et rions de leur sottise plutôt que
. Ils sont d'ailleurs assez punis, même en
Ils sont punis par deux fléaux : le mépris
et celui qu'ils inspirent, l'ennui qu'ils
lui qu'ils communiquent.

inutiles abondent dans la classe riche :
minue à mesure que l'on descend l'échelle
se retrouvent assez nombreux, au dernier
échelle, dans la classe des vagabonds et
Oui, les extrêmes se touchent dans la fa-
es vagabonds et les mendiants y sont pro-
es mauvais riches.

hommes inutiles sont devenus tels pour
fausse route et pris une fausse position.
s à plaindre qu'à blâmer; ils sont victimes
ème d'éducation et de la vicieuse organi-
il qui pèsent encore sur la société. — Tel
e au métier de garde-chasse devient géné-
né homme de guerre, est forcé de se faire
un bedeau de paroisse s'assied au parle-
inistration ouvre son sein à des nullités
t des sinécures.

ux qui se sont fourvoyés; mais les vérita-
nutiles, ceux qui sont tels par égoïsme et
uyons les, et que toute porte leur soit
tiquement fermée.

ent entre eux pour tuer le temps; qu'ils le
on leur semblera, pourvu qu'ils ne tuent
des autres!.. Qu'ils le tuent dans les cafés

Digitized by Google

et dans les théâtres, avec des cartes et des dominos, avec une flûte sifflante ou avec une trompe assourdissante, avec un tour criard ou avec des cartonnages et du clinquant; avec des romans de Paul De Kock et des cigares de la Havane, à cheval et en voiture, en causant de politique avec leur barbier et en se faisant friser et mettre des papillotes, qu'ils le tuent à coups de pistolets ou à coups de carabines, en découpant du papier de tapisserie ou en dessinant des fleurs au crayon rouge, en pêchant à la ligne et en chassant aux papillons; — qu'ils chantent ou qu'ils pleurent, rient ou se lamentent; qu'ils soient contents ou malheureux, malades ou en santé, qu'ils vivent ou qu'ils meurent; — Qu'importe!.. ce sont des hommes inutiles.

George Dupahy.

---

Digitized by Google

SAVANTES. — CONCOURS DE 1842.

# PROGRAMME

QUESTIONS PROPOSÉES

PAR

iété de Médecine d'Anvers.

I.

*uisse rapide de l'état de la médecine en Belgique*
*cement du dix-neuvième siècle jusqu'à nos jours,*
*services que nos compatriotes ont rendus à l'avan-*
*médicales.*

en or de la valeur de trois cents francs sera
r de la meilleure réponse à cette question.

II.

*e naturelle, les propriétés physiques et chimiques,*
*on des huiles de foie de morue et de baleine* (*ol.*
*ceti*); *faire connaître* comparativement *et par*
*ire thérapeutique.*

era en une médaille en or de la valeur de cent

re fixer l'attention des concurrents sur l'espèce
la préférence en thérapeutique.

Digitized by Google

III.

Une médaille en or de la valeur de cent francs sera accord
l'auteur de la meilleure monographie manuscrite traitant un
jet qui se rattache aux sciences médicales.

Les membres effectifs et résidents sont exclus du concour

Les mémoires écrits lisiblement en flamand, français, l
ou allemand (pourvu que dans ce dernier cas on se serve
écritures bâtarde ou anglaise) devront être remis (FRANC DE P
avant le premier septembre 1842, au secrétaire de la société

Les auteurs seront tenus d'inscrire leurs noms, qualité
demeure, sur un billet cacheté, portant à l'extérieur une de
semblable à celle qu'ils auront placée en tête de leur mémoi

Les manuscrits envoyés au concours deviennent la propriét
la Société; il est toutefois loisible aux concurrents d'en
prendre copie.

*Anvers*, 17 *Avril* 1841.

*Le Secrétaire de la Soc*
C. BROECKX.

Digitized by Google

# ÉTUDE

SUR

SOULÈVEMENTS ET DES GUERRES DES PAYSANS,
AU MOYEN-AGE.

INQUIÈME ET DERNIER ARTICLE.

. *Les paysans hongrois.* 1514.

nneau de cette longue et déplorable chaîne
pleins de misère et de violence, qui se dé-
l'histoire de la féodalité, ou, pour mieux
isme et de la servitude pendant le moyen-
s pas le moins douloureux à étudier. La
ce drame sinistre n'est pas moins fé-
stres et en scènes d'atrocité, pas moins
. Cette fois c'est la Hongrie qui est le lieu
mot d'ordre est, comme au treizième
e, l'ardeur des croisades, pour céder la
e liberté, comme dix ans plus tard en
fin, les deux partis s'éloignent également
istance de leur point de départ.
rder l'étude de cet épisode de la guerre
nous faut remonter le cours de l'histoire
une idée exacte de l'état des choses au
épisode se passe; il nous faut remonter
iècle.
, les Magyares franchirent les Krapacks
se répandirent dans la plaine immense et



Digitized by Google

magnifique qui de là s'étend vers le Danube. Les
tants du pays, qui étaient la plupart de la race
furent, pour la majeure partie, réduits en servage,
forma entre eux et les conquérants un rapport r
serfs à seigneurs. Cependant la liberté personne
fut pas entièrement détruite dans le plat-pays. Plu
ordonnances royales furent dressées en faveur des
chises individuelles; et, au milieu de la populatio
serfs, habitait un nombre assez considérable d
culteurs libres, qui n'étaient tenus qu'à payer une
vance au seigneur foncier ou qu'à la prestation de
tains services au roi. Mais partout où le servage se
vait établi, l'oppression fut dure et les mauvais t
ments ne manquèrent pas aux pauvres serfs. La po
de ces malheureux paysans, déjà si déplorable pa
même, s'aggravait encore fréquemment par les disc
intestines qui s'élevaient entre les conquérants,
que par les guerres et les invasions des peuples v
auxquelles leurs terres étaient presque continuell
exposées. Si, d'un côté, ils se trouvaient ainsi le
miers en proie aux coups des partis qui se querel
ou des ennemis qui envahissaient le sol, ils sen
encore augmenter, chaque jour, leur haine contre
seigneurs, en voyant se développer de plus en p
bien-être et la prospérité des étrangers qui étaient
d'Allemagne s'établir dans les villes hongroises.

Les plus redoutables ennemis du dehors que les
gyares eussent à combattre, furent les Ottomans, dep
commencement du quinzième siècle. Cette puis
nouvelle qui grandissait en Orient, menaçait puis
ment l'Europe de ce côté. Aussi, les Magyares devi
les premiers défenseurs de la chrétienté occide

Digitized by Google

Leur bravoure fut à plus d'une reprise stimulée, et leur enthousiasme plus d'une fois excité par des bulles papales et par des prédications de croisades, de sorte qu'un lien étroit s'était formé entre eux, le saint-siége et le haut clergé. Ce lien fut tel et cette union si intime que, longtemps après que la voix du Pape eut cessé de trouver de l'écho dans l'Europe occidentale quand elle appelait la chrétienté aux armes pour aller en croisade contre les infidèles, les Hongrois étaient toujours prêts à marcher et toujours l'épée à la main, pleins d'ardeur et d'énergie pour combattre les Ottomans.

Le trône royal de Hongrie était occupé, depuis 1490, par Wladislas V, dont la mollesse et la lâcheté sont attestées par l'histoire. Cependant, malgré la faiblesse de ce prince, le royaume put alors plus facilement se maintenir à côté des Musulmans qu'il ne l'avait pu auparavant, leurs attaques ayant cessé depuis la mort de Mahomet II. Cette suspension d'hostilités avait ainsi momentanément écarté tout péril de ce côté.

Mais le pays fut bientôt mis dans un autre danger par un homme de basse origine, mais doué d'une profonde intelligence, et qui, par cette faculté puissante, s'était élevé aux plus hautes dignités de l'église : Thomas Bakacs, archevêque de Gran. Ce prélat, dominé par un esprit inquiet et par une insatiable ambition, s'était mis à ourdir en silence les trames les plus vastes et à préparer une grande entreprise nationale qui devait le placer au premier rang dans le royaume (88). Décoré du chapeau de

(88) Les deux principales sources à consulter pour la guerre des paysans en Hongrie, sont : 1° *Stephani Taurini Olomucensis Stauromachia sive cruciatorum servile bellum, libris V carmine he-*

Digitized by Google

cardinal, il se trouvait à Rome au moment où le
Jules II mourut, et il était un de ceux qui avaient
le conclave le plus de chances de lui succéder su
siége papal. Pourtant il ne fut pas appelé à port
tiare. Mais le nouveau pape Léon X lui témoigna la
grande confiance. Bakacs la mit facilement à profit
atteindre le but de son ambition : il en obtint
pleins-pouvoirs pour convoquer une croisade co
les infidèles. Mais par malheur le royaume venait
cisément de conclure une trève avec le sultan Sélim
pendant ce fut aussi peu une pierre d'achoppement
le bouillant archevêque, que l'avait été pour le car
Julien la paix conclue en 1444 avec Amurat II par
dislas III. Mais cette fois comme la première, la Ho
dut expier de la façon la plus amère la rupture
paix. Bakacs, malgré les souvenirs que la nation
dait de la funeste issue que la première rupture avai
pour elle, montra au conseil du roi les pleins-pou
dont le Pape l'avait investi, et lui exposa la nécessi
recommencer la guerre avec les Ottomans. Wladi
après l'avoir écouté, témoigna la plus grande irré
tion et regardait la terre en silence, *ad ea rex*
*turnus et in humum prospectans ne verbum quidem*

*roico decantatum ad Georgium Marchion. Brandeburg., MD*
in-folio; ce poëme, très-ampoulé, ne renferme aucune inve
selon les assurances de l'auteur ; 2° *Nicolaï Isthuanfi*
*noni histor., de rebus Ungaricis*, *lib. XXXIV. Col. A*
*MDCLXXXIV;* ce livre est fort précieux ; l'auteur a véc
les règnes de Maximilien II et de Rodolphe II. L'histoire
guerre des paysans se trouve dans le livre cinquième. Le jug
que cet écrivain porte sur le caractère de Bakacs, pag. 6
beaucoup plus modéré que celui que nous venons de tracer

Digitized by Google

*loquutus est* (89). Le roi, du reste, se montrait là tel qu'il était toujours, ne sachant à quoi se résoudre et n'ayant aucune volonté par lui-même. La parole de l'impétueux archevêque était d'ailleurs si puissante qu'elle n'eut pas de peine à dominer le conseil et à remuer les cœurs chevaleresques et belliqueux des seigneurs hongrois. Presque tous se rangèrent de l'avis de l'ardent prélat, et, la main sur la poignée de leurs braves épées, poussèrent le cri de guerre contre les Ottomans. Même quelques-uns des plus sages ne purent s'empêcher de céder à cet entraînement. Enfin la guerre fut résolue et on décida que la bulle de la croisade serait promulguée.

Les choses se trouvant ainsi préparées, l'appel à la croisade fut publié le premier jour de Pâques, 16 avril de l'année 1514. De grandes indulgences étaient promises à ceux qui seraient disposés à faire partie de cette expédition. Aussi, bientôt une agitation extraordinaire commença-t-elle à se manifester parmi le peuple. Il se réunit de toutes parts, plein d'idées belliqueuses. De tous côtés ce n'était que cris de guerre, que bruit d'armes, que tumulte et mouvement. De même que dans les croisades précédentes, le rassemblement de gens de guerre se faisait ici sans égard aux rapports établis entre les diverses classes sociales. Ce n'était pas ici une convocation des bans selon les différents palatinats. Il ne s'agissait pas ici d'exclure de la guerre des hommes soumis au servage. L'appel à la croisade s'adressait aussi bien aux seigneurs qu'aux pauvres courbés sous les humiliations et sous les rigueurs de la servitude. Ce fut une levée en bloc de la nation, des châteaux et des chaumières, que la bulle de-

(89) Istruanfi, *loco citato.*

Digitized by Google

mandait. Aussi, des milliers de serfs et de vassaux du plat-pays accoururent-ils de toutes parts. On se réunissait tumultueusement par troupes, on se rangeait sous des bannières qu'on élevait, on se nommait des chefs, on se choisissait les camps dans lesquels on voulait se ranger. Dans tout ce mouvement se révélait au plus haut degré le caractère d'une force que rien ne réglait, que rien ne dirigeait. Car aucun des grands du royaume ne se mit à la tête de ces hommes des champs. Le roi avait gardé le silence, comme il l'avait fait dans le conseil, et les nobles n'avaient pas été convoqués par lui. En ce moment Bakacs entra en scène. Il avait provoqué astucieusement la tempête. Il vint pour la diriger. Il plaça donc à la tête des croisés, des *Kurucses* (du mot *Crux*), un homme de guerre Transylvain qui s'était distingué, peu de temps auparavant, au siége de Belgrade, et qui, pour sa conduite et sa bravoure, avait été promu au rang de capitaine et élevé à la noblesse. Cet homme se nommait Georges Dosa. Aussitôt que le bruit se fut répandu que cette vaillante épée allait conduire la croisade, l'enthousiasme fut à son comble. On se leva en plus grand nombre que jamais. Toutes les campagnes s'émurent et s'assemblèrent en armes. Mais ce ne furent plus seulement les gens du plat-pays qui se réunirent ainsi pour se grouper sous les bannières de la croix. Uu grand nombre de gens sans aveu, capables de tous les crimes et perdus de dettes et d'honneur, des aventuriers et des voleurs, des mécontents de toutes les villes, des membres du bas-clergé n'attendaient que le moment de s'affranchir de l'oppression sous laquelle ils gémissaient; enfin, toute la lie du peuple, tous les hommes qui visaient à un renversement total de l'ordre, se joignirent aux paysans et aux serfs. Tous les

Digitized by Google

éléments des choses les plus mauvaises, des tendances les plus désorganisatrices, des passions les plus fougueuses, se trouvaient là mêlés, confondus, unis, et prêts à tout. A peine quatre semaines s'étaient-elles passées depuis que l'appel à la croisade avait été publié, qu'une armée d'environ quarante mille combattants se trouvait réunie dans les plaines de Pesth. D'autres camps qui se trouvaient établis près de Grosswardein, de Koloscza, de Stuhlweissenbourg, et sur d'autres points du royaume, pouvaient compter environ soixante mille croisés. Georges Dosa avait le commandement suprême de toute cette troupe. Sous ses ordres commandaient plusieurs capitaines, parmi lesquels il faut citer son frère Grégoire, homme d'une grande bonté et d'une grande douceur, Laurent et Barnabas, tous deux prêtres de campagne, Ambroise Szaleres, bourgeois de la ville de Pesth. Georges Dosa se mit aussitôt à l'œuvre avec le zèle et l'activité dont il avait déjà donné tant de preuves dans d'autres circonstances. Il commença par organiser ses gens, par les exercer au maniement des armes et par les rompre aux mouvements militaires. Mais il eut beau faire, il ne put parvenir à discipliner ces bandes, il ne put les soumettre à aucun frein, à aucune règle, à aucune obéissance. D'un autre côté, cette mine terrible que Bakacs avait chargée de tant d'éléments d'incendie et dont le conseil royal avait si imprudemment permis à l'ambitieux prélat d'allumer la mèche, était déjà trop près de faire explosion pour qu'on osât se hasarder d'y mettre la main et qu'on pût espérer de l'empêcher de prendre feu. Le torrent bouillonnait et se précipitait avec trop de violence pour qu'il fût possible encore de lui poser une digue et de le retenir dans son lit. Même, il faut le dire, le roi

Digitized by Google

était fort éloigné de comprendre le danger où il se
vait placé; et, par conséquent, il ne pouvait avoir l
lonté ni le désir de le conjurer. Quelques chev
voyaient seuls l'immensité du péril. Ils sortirent de
manoirs pour rechercher, dans les camps des croisés,
serfs, et les ramener sur leurs domaines. Ils les
geaient de fers ou leur liaient les bras, les chass
devant eux l'épée à la main, et malheur aux fugiti
opposaient la moindre résistance. *Crudeliter sævire*
*nobilitas* (90). Mais les choses en étaient venues au
que ce ne fut là qu'un moyen de précipiter la march
événements qui se préparaient.

En effet, à la nouvelle que plusieurs gentilshom
avaient retiré leurs serfs de l'armée des croisés, et, vo
les empêcher de prendre part à la sainte expédition
avaient traités avec barbarie, les campagnes s'ém
plus profondément que jamais. Les serfs et les pa
qui, jusque là, étaient restés dans leurs huttes et
leurs villages, vinrent à leur tour prendre place da
camps. Les campagnes étaient devenues presque e
rement désertes sur certains points du royaume, tant
grand le concours de gens qui affluaient de toutes
sous les bannières de Georges Dosa. L'armée elle-m
s'était vivement irritée en apprenant que la nob
voulait empêcher ses vassaux de prendre place dans
mée. Cette colère éclata d'abord en murmures, pu
cris de fureur contre les châteaux. Et tout cela était
tant plus naturel que la haine était fort grande co
les seigneurs parmi ces hommes qui presque tous ava
un grief à formuler contre l'oppression et contre

(90) Istvanfi, pag. 66.

Digitized by Google

mauvais traitements dont ils avaient été victimes. Le prêtre Laurent attisait encore cette haine par ses prédications furibondes, non-seulement contre les habitants des manoirs, mais encore contre les membres du haut clergé. Il disait dans ses discours : *nobilitatem, perditissimum hominum genus, vim et contumelias miscere, nihil cupidini, nihil immanitati eorum inviun aut exemptum, anteà in corpora tantum exercitam crudelissimi dominatûs libidinem esse*, NUNC ETIAM SALUTI ET FELICITATI ANIMARUM POST HANC VITAM AVARÈ ET CRUDELITER INVIDERI, *ne videlicet summi in terris pastoris et communis omnium parentis indulgentiâ uti et frui permittantur* (91). On n'a pu savoir si le prédicateur des *Kuruczes* avait été initié aux doctrines de Wycliffe ou à celles de Huss. Mais il résulte des monuments que le commencement du seizième siècle nous a laissés, que, à cette époque, comme en France dans le cours du moyen-âge, le petit clergé des campagnes se trouvait dans une grande misère, tandis que les prélats et les abbés vivaient dans le luxe le plus large, dans tout l'éclat de l'opulence et au milieu des plaisirs les plus mondains, surtout en Hongrie, où la nécessité continuelle de protéger le pays contre les invasions des infidèles avait donné un pouvoir illimité à la cour de Rome, et, par conséquent, aux grands dignitaires ecclésiastiques, qui s'y trouvaient naturellement investis d'immenses domaines et de vastes revenus. De sorte que cette armée de serfs et de paysans travaillée d'un côté par tous les hommes criminels et vicieux qui s'y étaient introduits,

(91) ISTRUANFI, pag. 66. Le commencement de ce discours rappelle les discours des tribuns populaires dans Tite-Live, liv. 4 et suiv. La conclusion est singulièrement frappante.

Digitized by Google

et agitée de l'autre côté par des prédicateurs passion
qui, sous le prétexte de défendre l'intérêt de tous
cherchaient qu'à satisfaire leurs haines particulières
trouva bientôt dans une fermentation terrible. C'
le grondement précurseur de l'éruption du volcan. Geo
Dosa ne chercha en aucune manière à le conte
Il n'y eût pas réussi d'ailleurs, et puis son caractère bo
lant et fougueux se trouvait trop bien à sa place au mi
de tous ces éléments de trouble et de fermentat
Georges Dosa fut un moment le Wallenstein du seizi
siècle, comme Wallenstein fut pendant de longues
nées le Georges Dosa du dix-septième. En vain
frère Grégoire essaya-t-il tous les moyens de temp
l'ardeur et de refréner l'emportement du capitaine.
tempête éclata. Un matin le camp s'ouvrit tout à co
et des bandes armées en sortirent en poussant des cri
fureur et de vengeance. Elles inondèrent les faubou
de Pesth et d'Ofen, dévastèrent les hôtels les plus ap
rents, firent mourir dans les tortures les plus cruelles
nobles qui tombaient entre leurs mains, et démoli
leurs demeures. Ce fut seulement le 15 que le roi e
cardinal-légat rendirent un édit par lequel ils défendai
qu'on se réunît à la croisade. Le légat menaçait de me
le pays en interdit si l'on contrevenait aux volontés
roi. Cependant cette menace et cet ordre restèrent ég
ment impuissants. Georges Dosa lâcha alors la bride à to
son armée et rompit tous les liens de l'obéissance. Il
tribua ses troupes en cinq corps. Le premier, placé s
les ordres d'Ambroise Szaleres, resta sur la rive gauche
Danube aux environs de Pesth. Le deuxième et le t
sième, commandés par les prêtres Laurent et Barnab
furent chargés de battre le pays. Les deux autres, cond

Digitized by Google

par Dosa, se dirigèrent vers Szégedin au confluent des rivières de Theiss et de Maros. Il data de Czegled une lettre adressée aux gens du plat-pays, dans laquelle il leur annonçait la destruction des nobles et convoquait tout le peuple à y prendre part, menaçant de la mort ceux qui ne répondraient point à l'appel qu'il leur faisait (92). Sa voix ne pouvait manquer de trouver de l'écho partout. Bientôt les incendies commencèrent à s'allumer de tous côtés dans les campagnes. On ne voyait que des flammes répandre leurs reflets rouges au milieu de la nuit. Les châteaux s'écroulaient de toutes parts dans le feu qui les dévorait. Plus de quatre cents gentilshommes furent tués, leurs femmes et leurs filles livrées aux brutalités les plus affreuses, des familles tout entières exterminées, comme si les Ottomans eux-mêmes eussent fondu sur le pays et y eussent promené leur fureur.

Le roi, pendant ce temps, se trouvait à Ofen avec ses conseillers, mais ne sachant quel parti prendre au milieu de tous ces affreux désordres. Plusieurs magnats du pays vinrent se joindre à lui. Ils avaient perdu eux-mêmes toute confiance et tout courage. Ils proposèrent donc à Wladislas de demander du secours aux États voisins. Mais on ne pouvait s'accorder sur la résolution à adopter. Alors se leva le brave Jean Bornemiszsza qui démontra au conseil la nécessité de faire un appel aux épées du pays, et assura que les moyens qu'on avait sous la main suffiraient pour étouffer l'insurrection et pour rétablir l'ordre si gravement troublé. Le conseil de ce valeureux chevalier prévalut, et Jean de Zapolya, vaivode de Transylvanie, reçut

(92) B. Mailath, *Geschichte der Magyaren*, *tom. III*, *pag.* 152, *et* 534. — Katona, *Hist. critic.*, *tom.* 18, *pag.* 720.

Digitized by Google

l'ordre de convoquer à l'instant même toute la chevalerie hongroise. En même temps Bornemiszsza et plusieurs autres magnats déterminés partirent pour appeler aux armes leurs chevaliers et venir ensuite attaquer le corps d'armée des *Kuruczes* qui se trouvait toujours campé aux environs de Pesth. Un grand nombre de bourgeois de cette ville et d'Ofen les suivirent. Les croisés attendaient de pied ferme l'attaque dans la plaine où leur camp se trouvait planté. Mais, avant de les aborder, on leur offrit une amnistie générale, à condition qu'ils déposeraient les armes et s'en retourneraient chacun chez soi. Leur chef Ambroise Szaleres, qui n'était ni ambitieux ni turbulent, *vir haud ambitiosus aut turbulentus* (93), se détacha aussitôt de ses compagnons et plusieurs des siens le suivirent. Les autres restèrent décidés à faire face à l'attaque. Aussi la soutinrent-ils avec énergie pendant quelques heures, grâce à leur nombre et à leur exaltation. Mais, malgré leur résistance sauvage et acharnée, ils durent finir par succomber sous leurs adversaires, mieux armés et mieux commandés. Leur défaite assurée, ils furent traités avec une cruauté égale à celle qu'ils avaient eux-mêmes mise en pratique. Les vainqueurs ne leur firent aucune grâce. Ils firent trancher la tête à une partie de leurs prisonniers, et renvoyèrent le reste après leur avoir coupé le nez et les oreilles. Quand ces malheureux ainsi mutilés revinrent auprès des leurs, l'insurrection éclata avec plus de fureur encore qu'auparavant. L'atrocité dont ils avaient été victimes produisit une rage nouvelle dans tous les cœurs, et dans les palatinats du nord le vol, le pillage et le massacre commencèrent à sévir à leur tour.

(93) Istheanfi, pag. 69.

Digitized by Google

Plusieurs villes y furent réduites en cendres. Les choses en vinrent même à une extrémité plus déplorable encore, car une grande partie de la petite noblesse se joignit aux insurgés, soit par force, soit par mécontentement ou par esprit de parti.

Cependant le conseil du roi était parvenu à se faire entendre. Toute la chevalerie du pays avait été convoquée pour cette guerre et avait répondu à l'appel. Aussi, se trouva-t-il bientôt sur pied une armée assez forte pour tenir tête à l'insurrection. Dès ce moment, plusieurs sanglantes rencontres eurent lieu, près d'Erlau et sur d'autres points du royaume. Enfin, la puissance des rebelles fut entièrement brisée au mois de juin.

Pendant ce temps, Georges Dosa avait planté le siége devant Szegedin. Mais la brave bourgeoisie de cette ville avait réussi à faire échouer, par son courage et par sa constance, tous les assauts qui avaient été dirigés contre elle (94). N'ayant pu réussir à s'emparer de cette forteresse, Dosa leva son camp, passa le Theiss et alla mettre le siége devant Csanad. Mais aussitôt, pour sauver cette place, une armée, commandée par l'évêque de cette ville, Nicolas ou Jean Csaky, et par Étienne Bathory, comte de Temeswar, marcha à sa rencontre. Une bataille fut engagée et le combat dura, pendant deux journées entières, avec un acharnement incroyable. Enfin, la victoire se décida en faveur des insurgés. Ce furent surtout les *faucheurs* de Dosa qui décidèrent l'issue de cette terrible rencontre (95). Étienne Bathory parvint à s'échap-

(94) Il y avait trois mille pêcheurs en cette ville, outre les autres gens chargés de la défendre. Istvanfi, pag. 68.

(95) Istvanfi ne parle pas de cette bataille, sur laquelle on trouve des détails dans Stephanus Taurinus.

Digitized by Google

per du champ de bataille, mais l'évêque Csaky tomba entre les mains de Dosa vers la fin de l'engagement. L'infortuné prélat fut soumis à la plus effroyable torture et on finit par lui faire subir le supplice du pal. Le brave trésorier royal Telegdy, qui avait le premier déconseillé la publication de la bulle de la croisade, périt dans les tourments les plus barbares, *funibus per testes et membrum genitale in prœaltâ furcâ suspensus* (96). Attaché de cette manière au gibet, il fut percé de flèches et de balles jusqu'à ce qu'il rendît le dernier soupir. La même atrocité fut exercée sur plusieurs autres prisonniers, et ce fut surtout la voix du prêtre Laurent qui excitait et poussait les croisés à ces abominables représailles.

Mais le projet de Dosa était la ruine complète de l'organisation politique et cléricale de la Hongrie. Il annonça à ses bandes qu'il fallait qu'il n'y eût plus ni roi, ni magnats, ni seigneurs, ni inégalité de rang et de propriété; qu'au lieu de quatorze évêchés il n'en fallait plus qu'un seul; enfin, que lui-même serait le chef et le compagnon du peuple et qu'il organiserait tout selon sa volonté et pour le bien de tous (97). Ses espérances s'étaient surtout considérablement accrues depuis l'arrivée d'une troupe nombreuse de cavalerie qui lui fut amenée par Antoine Hoszsza. Devenu plus fort, grâce à ce nouveau secours, Dosa songea à exécuter un plan hardi dont la réussite l'eût rendu maître de tout le pays. Il résolut de se porter par un mouvement rapide sur Ofen et sur Pesth. Mais, pour masquer sa marche, il se dirigea d'abord du côté de l'est, vers Temeswar, et mit le siége devant cette ville.

(96) Istvanfi, *pag.* 70.

(97) Stephanus Taurinus, lib. III, pag. 87, seqq.

Digitized by Google

Maître de cette place, il possédait une retraite assurée sur le territoire ottoman. Malheureusement pour lui, Temeswar était défendu par l'héroïque Étienne Bathory que Dosa avait déjà rencontré devant Szegedin. Aussi les insurgés y trouvèrent-ils la plus vive résistance. Pendant deux longs mois Dosa tint cette ville assiégée sans obtenir le moindre résultat, malgré les efforts qu'il put mettre en œuvre pour s'en emparer. Voyant le peu de succès qui couronnait ses armes, il redoubla d'énergie, et parvint à construire une énorme digue destinée à détourner de la forteresse les eaux de la Bega. Cette persévérance le conduisit bientôt au point de le rendre certain de la réussite. Car les vivres de Bathory étaient près d'être épuisés, ses troupes avaient en grande partie succombé dans les assauts continuels que les insurgés leur avaient livrés, enfin la ville était réduite à la dernière extrémité. Tout à coup cependant la fortune qui avait un moment souri à Dosa lui tourna le dos. Car Jean de Zapolya arriva inopinément au secours des assiégés avec une troupe nombreuse et déterminée à faire lever le siége.

Dosa était précisément livré aux plaisirs d'un festin quand on lui annonça l'approche de l'armée transylvaine qui, après avoir longé les bords du Temes, avait réussi à passer sans résistance cette rivière et était près d'atteindre les insurgés. Il donna aussitôt ses ordres, leva le camp et disposa ses troupes en ordre de bataille pour tenir tête aux forces de Zapolya. Le combat fut sanglant et acharné. Les hommes de Dosa se battirent avec une énergie et une fureur incroyables. Mais le sort ne fut point pour eux. Ils essuyèrent une défaite terrible et furent mis dans une déroute complète. Dosa, même après que les siens se furent en partie sauvés par la fuite, continua à résister

Digitized by Google

avec la rage du désespoir. Il se précipita comme un lion au milieu des masses les plus épaisses des Transylvains, et combattit jusqu'à ce qu'il ne lui restât plus à la main qu'un tronçon d'épée. Il se trouvait debout encore sur un monceau de cadavres, mais il ne réussit pas à se faire tuer ni à couronner dignement par sa mort ce trophée de sang et de carnage. Il fut pris vivant. Il demanda grâce pour son frère Grégoire qui ne l'avait pas quitté d'une seconde pendant cette bataille acharnée, et s'avoua seul coupable de tout ce qui s'était fait, protestant de l'innocence de son frère. Mais Zapolya ne se laissa point émouvoir. Il fit décapiter Grégoire. Parmi les prisonniers il en choisit d'abord quarante qui avaient été au service personnel de Dosa et les jeta dans un cachot où il les laissa pendant quinze jours sans permettre qu'on leur donnât la moindre nourriture. Ces deux semaines écoulées, il ordonna que ceux qui n'étaient pas morts de faim fussent extraits de leur prison et conduits devant lui en présence de Dosa lui-même. Alors eut lieu une des scènes les plus hideuses et le plus atrocement solennelles dont l'histoire fasse mention. Zapolya avait fait préparer un trône, un sceptre et une couronne de fer. Quand les prisonniers lui furent amenés, les trois insignes dérisoires de la royauté se trouvaient rougis au feu. Dosa fut placé sur le trône brûlant, on lui mit le sceptre flamboyant à la main, et la couronne enflammée sur la tête. Ensuite le vainqueur ordonna aux prisonniers de manger la chair de leur commandant, à demi rôti, mais vivant encore. Trois d'entre eux reculèrent d'épouvante, et furent aussitôt égorgés. Les six autres qui restaient obéirent et se mirent à ronger, comme des loups affamés, la chair palpitante encore de leur chef, qui se borna à les traiter de chiens et mourut sans pousser le

Digitized by Google

moindre gémissement de douleur, après qu'on l'eut entièrement mutilé avec des tenailles ardentes.

Qu'on nous le dise : dans cette épouvantable histoire, de quel côté se trouve le plus de fureur, le plus d'inhumanité, le plus de barbarie? Le lecteur décidera.

Après cette défaite, les paysans, conduits par Hoszsza et par le prêtre Laurent, essayèrent encore de tenir la campagne. Mais ils furent taillés en pièces à leur tour et ne tardèrent pas à être dispersés. Laurent échappa, et nul ne sut comment ni de quel côté il se sauva. Il disparut pour toujours de la scène de l'histoire.

Il ne s'était passé que quatre mois depuis le commencement de l'insurrection, et environ soixante mille hommes avaient péri dans ces sanglants désordres. Les pertes que les villes, les châteaux et les villages essuyèrent, sont incalculables.

Les champs de bataille fermés, les vainqueurs se vengèrent de la manière la plus cruelle et déployèrent un raffinement de sévérité incroyable. Après avoir dompté les insurgés par les armes, après en avoir, dans le premier vertige de la victoire, livré plusieurs centaines au gibet et au pal (98), on fit commencer l'œuvre des juges et des bourreaux. On rendit contre la classe tout entière des paysans, des édits qui aggravèrent plus que jamais la dureté de la condition des serfs. Le servage fut rendu général et établi à perpétuité. La descendance de ceux qui avaient exercé des brutalités sur des femmes ou sur des filles nobles fut déclarée infâme à tout jamais. Il fut établi qu'aucun prêtre, sorti d'une famille du plat-pays, ne pourrait être admis à la jouissance d'un bénéfice supérieur.

(98) Lithuanii, pag. 71.



Digitized by Google

Les corvées furent rendues plus dures, et les redeva
plus écrasantes qu'elles ne l'avaient été auparavant. T
sont les conditions que la diète tenue à Ofen, au
de novembre 1514, fixa comme devant servir de loi
damentale à la classe des paysans.

## CONCLUSION.

Un excellent historien l'a dit : « L'objet essentiel de
toire est d'envisager la destinée des peuples, et non cel
certains hommes célèbres, de raconter les aventures
vie sociale, et non celles de la vie individuelle. La
pathie humaine peut s'attacher à des populations
entières, comme à des êtres doués de sentiment, dont l
tence, plus longue que la nôtre, est remplie des m
alternatives de peine et de joie, d'espérance et d'ab
ment. Considérée sous ce point de vue, l'histoire du
prend quelque chose de l'intérêt qui s'attache au t
présent; car les êtres collectifs dont elle nous entre
n'ont point cessé de vivre et de sentir : ce sont les m
qui souffrent ou espèrent encore sous nos yeux (99).
ce qui est vrai pour un peuple est vrai aussi pour
classe sociale. La triste et lamentable famille des serf
pas rempli encore ses douloureuses destinées, ni ac
ses rudes épreuves. Pour elle, après dix-huit siècle
sainte loi du Christ n'a pas encore reçu son accompl
ment. Si quelques-uns de ses membres çà et là se trou
affranchis et admis parmi les hommes, d'autres sont

(99) Augustin Thierry, *Hist. de la conq. de l'Angleterre p*
*Normands*, *tom. IV*, *pag.* 118 *et suiv.*

Digitized by Google

core, sur plus d'un point de l'Europe, considérés, ainsi qu'aux temps barbares du moyen âge, comme *bestes en park*, *poissons en viviers et oiseaux en cage*.

Nous venons d'esquisser neuf épisodes de cette longue et effrayante bataille que les serfs et les paysans livrèrent à leurs oppresseurs, depuis le IX^e siècle jusqu'au commencement du XVI^e. Sans doute chacun d'eux est signalé par bien des crimes, par bien des actes d'inhumanité. Mais, quand vous entrez dans l'examen sérieux des causes qui donnèrent lieu à ces grandes explosions successives, à qui attribuerez-vous la responsabilité de ces actes barbares, de ces crimes atroces? Ce ne sera pas, à coup sûr, à des infortunés qu'on maintenait dans l'abrutissement le plus complet et auxquels on faisait une part sociale si accablante et si misérable.

Les serfs n'écrivaient pas. Leurs oppresseurs eux-mêmes se sont chargés, à leur insu, de la mission de justifier devant la postérité la cause des malheureux dont nous venons de retracer les principaux soulèvements, violentes protestations contre une société mal faite, grâce à de mauvais temps et à de mauvais hommes. Aussi, c'est le plus souvent dans les écrits des clercs, des lettrés, alliés de la féodalité ou gens appartenant à la hiérarchie, que nous avons puisé les éléments de notre récit et l'explication des causes qui produisirent tant de maux dans le cours des sept siècles qu'ensanglantèrent ces luttes formidables.

André Van Hasselt.

Digitized by Google

# LE BRASSEUR DE GAND.

(*Suite*).

## XVIII.

Artevelde fit, quelques jours après, son entrée sol
nelle à Gand. On avait préparé pour le recevoir tout
que la faveur populaire peut imaginer de flatteur, et
l'accueillit aux acclamations les plus bruyantes. Tout
clergé s'avança processionnellement à sa rencontre,
métiers, en habit de fête et bannières déployées, suivis
femmes et des enfants, s'étendaient en longues haies
deux côtés de la route de Bruges, et Gand avait l'air d'
ville dépeuplée.

Il y avait aussi de la vie dans sa propre maison, qu
avait décorée de guirlandes de fleurs, mais c'était une
triste et inquiète. Si Alice avait été, un instant, fière
pouvoir dire : « Le héros du jour, c'est mon mari » e
était cependant loin de se féliciter d'être sur le point
le presser sur son cœur. La nouvelle des sanglantes exé
tions de Bruges avait précédé son retour et rempli
cœur de sa femme d'un sinistre pressentiment et d'
profond chagrin. Elle n'ignorait pas combien son car
tère était féroce, quand il se laissait dominer par la p
sion, et elle redoutait sa cruauté, qui venait de recev
un nouvel aliment. Elle avait le cœur oppressé, com
si elle allait paraître en coupable devant lui, bien q
n'eût pas été en son pouvoir d'empêcher la démarche

Digitized by Google

méraire du comte et qu'elle eût fait preuve de sévérité envers lui comme envers elle-même. La pensée que Philippe allait arriver lui serrait le cœur d'inquiétude, et elle se prit à trembler lorsqu'elle entendit retentir le son des trompettes et les farouches cris de joie du peuple, qui lui annonçaient l'approche de son mari. Cependant le cortége se dirigea vers la place du Marché, où Artevelde rendit compte à ses concitoyens de son entreprise et recueillit une ample moisson de bruyants applaudissements.

Philippe se rendit ensuite à la cathédrale, et ce ne fut qu'après avoir remercié Dieu de la délivrance merveilleuse de la ville, qu'il s'achemina vers sa maison. Alice vint le recevoir, s'inclina devant lui et, d'une voix tremblante, le salua de ces mots : — Sois doublement le bienvenu, libérateur de ma ville natale !

Pour toute réponse, il fixa sur elle des yeux scrutateurs et perçants : — Comme tu es devenue pâle depuis mon départ, lui dit-il d'un ton sérieux, ou bien mon retour serait-il la cause de ta pâleur? — Tu trembles? — Que s'est-il donc passé en mon absence?

A ces mots, il la saisit vivement par la main et l'entraîna dans sa chambre : — Eh bien, réponds-moi !

La première pensée d'Alice fut qu'il était déjà instruit de ce qui s'était passé; cependant le sentiment de son innocence lui donna du courage : — Artevelde, dit-elle, le comte d'Enghien est venu ici.

— Ici même, chez toi? s'écria-t-il en portant la main à son poignard.

— Oui, Philippe ! — Il y a quelques jours, j'étais seule dans ma chambre, le soir, lorsqu'un moine y entra; je tressaillis d'effroi, et ma frayeur redoubla quand je reconnus en lui le comte Walter.

Digitized by Google

— Après ! après! interrompit vivement Artevelde.

— Je lui demandai ce qu'il voulait : — Vous voir c
core une fois! me répondit-il.

— Et puis ?

— Je le priai, je le conjurai, je lui ordonnai de s
loigner ; il obéit!

— Femme! s'écria Philippe en l'attirant avec im
tuosité à lui, que s'est-il passé de plus entre vous? F
moi ta confession, ne me cache rien! — Je sais déjà t

— Que pourrait-il se passer entre un étranger et m
que vous ne dussiez pas savoir? répondit-elle avec dign

— Parle! s'écria-t-il transporté de fureur, en lev
son poignard nu — t'a-t-il touchée de ses lèvres?

— Non! aussi vrai que je recommande mon âm
Dieu !

— Jamais?

— Ne soulève pas le voile qui couvre ma vie antérieu
Artevelde! répondit-elle gravement, ne me demande
compte du passé.

— Réponds-moi, réponds-moi! s'écria-t-il en se c
tenant avec peine, ses lèvres ne te touchèrent-elles jam

— Comment peux-tu croire que l'amour ne tolère
et n'accorde pas — —

A ces mots, Artevelde lança loin de lui son poigna
— Arrière, arrière, instrument de mort! murmura-
entre ses dents, ta vengeance est trop prompte, elle
peut me suffire! — Retire-toi dans ta chambre, dit-il
suite à sa femme avec une froideur menaçante. — R
seul, il se mit à marcher à grands pas : — La fortune
m'a jamais abandonné, s'écria-t-il, elle ne me refus
pas la faveur de faire tomber vivant entre mes mains l'
dacieux qui m'a ravi mon bonheur, et, aussi vrai
St. Georges m'a assisté — —

Digitized by Google

En ce moment, la porte s'ouvrit précipitamment, et Pierre Vandenbossch entra.

— Qu'y a-t-il? lui demanda Philippe avec humeur.

— Le destin nous met un caveçon, de crainte que nous ne soyons trop superbes, répondit Vandenbossch avec un rire moqueur. Si nous comptons dans Bruges une nouvelle conquête, on nous a, en revanche, arraché la seule ville qui nous restait encore du temps de notre ancienne splendeur. Les ennemis ont surpris Grammont.

— Sous la conduite de qui?

— Du Chevalier Noir, ai-je ouï dire; le diable sait quel est ce chevalier!

— Je le connais bien, très-bien, dit Artevelde en grinçant les dents de fureur. Vous le connaissez aussi, mon cher Vandenbossch, vous m'avez remis son portrait — —

— Le comte Walter d'Enghien? s'écria Pierre avec surprise; je n'aurais jamais cru cette douce physionomie capable d'une action si noire. Il a fait incendier Grammont, 500 personnes, hommes, femmes et enfants, ont péri dans les flammes : — C'est une représaille de la destruction du château de Male! s'est-il écrié, quand la ville a été réduite en cendres, et il est alors retourné à Audenarde avec ses cavaliers.

Artevelde tomba dans une profonde rêverie : — Combien de chevaux est-il arrivé de Bruges? demanda-t-il tout-à-coup.

— Six cents.

— Hommes et chevaux sont-ils équipés?

— Avec les magnifiques équipements de la noblesse de Flandres, que nous avons conquis à Bruges.

— Tenez-les prêts secrètement demain matin, et commandez en même temps 1,000 hommes de pied, braves

Digitized by Google

et bien armés, qui se muniront de quatre petites p
d'artillerie. Je les conduirai — —

— Et où donc?

— A Audenarde.

— Philippe! cette ville est forte — trois cents n
viennent encore d'y entrer avec leurs cavaliers. To
monde n'est pas aussi fou que les Brugeois, et to
jours ne sont pas aussi heureux que celui de la ba
de Bruges. Vous vous briserez contre Audenarde.

— Insensé! Qui pense à s'emparer de cette ville
une poignée d'hommes? interrompit Artevelde, il
d'un autre dessein; mais allez, prenez les dispos
nécessaires et ayez soin que personne ne soupçonne
pédition. Vandenbossch obéit : il entrait dans ses
butions de veiller à tous les préparatifs militaires.

Pendant le restant du jour, Philippe demeura
cieux et plongé dans ses réflexions, sans cependa
montrer emporté ni grossier envers Alice; il ne d
un mot de la catastrophe de Grammont, évita de v
parents de sa femme, monta à cheval, le lendema
point du jour, sans lui avoir fait ses adieux, recomm
à Vandenbossch la surveillance de la ville, se mit
tête du corps expéditionnaire et prit la route d'Auder

## XIX.

Une petite rivière se jette dans l'Escaut, non lo
Neder-Zwalm, endroit situé à une lieue et demie d'A
narde. D'épaisses broussailles séparent ce fleuve de la
de l'autre côté de laquelle s'étend un marais considé
comme on en trouve beaucoup en Flandre. Artev
arriva avec sa troupe à la pointe du jour, cacha da
broussailles son infanterie et une partie de sa caval

Digitized by Google

se rendit avec 200 cavaliers à Neder-Zwalm où il les laissa prendre du repos, dans l'espoir qu'on s'empresserait de faire parvenir à Audenarde la nouvelle de son arrivée, le plat-pays étant entièrement dévoué au comte et redoutant la puissance des villes. Il ne s'était pas trompé : à peine était-il remonté à cheval, après une halte assez longue, et avait-il poussé une demi-lieue plus avant, qu'il rencontra un détachement de cavaliers ennemis. L'escarmouche commença, ceux d'Audenarde furent repoussés, mais poursuivis sans vigueur. Ils s'arrêtèrent bientôt, comme s'ils attendaient du renfort, et il ne tarda pas, en effet, à en paraître. Le cœur d'Artevelde battit violemment à la vue du panache ondoyant du Chevalier Noir, qui s'avançait à la tête de ses lances. Il eût été téméraire de voler à sa rencontre, il se reploya donc lentement devant l'ennemi et ne fit halte que sur une hauteur derrière Neder-Zwalm. Le comte d'Enghien se précipita, lance baissée, pour le débusquer de cet endroit, mais Artevelde, au lieu d'attendre le choc, prit la fuite à bride abattue, et l'ennemi le poursuivit jusqu'au delà des broussailles dans lesquelles il avait caché son infanterie. Celle-ci sortit alors de son embuscade, l'artillerie commença à jouer, la cavalerie donna avec vigueur, et Artevelde se retourna sur son ennemi frappé de surprise et qui se vit enveloppé de toutes parts. — Rendez-vous! criait-on aux chevaliers, pendant que l'artillerie les décimait, que les arbalétriers faisaient pleuvoir sur eux une grêle de flèches et qu'une nombreuse cavalerie les chargeait. Mais la bannière de Walter d'Enghien flottait toujours. — Il ne nous reste plus aucun moyen de salut, mes amis, leur dit-il d'une voix retentissante, vendons au moins notre vie bien cher! — Les chevaliers se signèrent, se recommandèrent à

Digitized by Google

St. Georges et déployèrent le plus admirable courage. L'artillerie renversait des rangées tout entières, les traits d'acier perçaient les armures les plus solides, mais rien n'ébranlait leur intrépidité. Leur troupe diminuait de plus en plus et l'attaque des Gantois devenait de plus en plus acharnée : le nombre finit par l'emporter, Artevelde resta maître du champ de bataille, et pas un seul des chevaliers ne survécut à cette journée meurtrière.

Cependant la victoire n'était pas complète pour Philippe : le comte Walter d'Enghien, qu'il eût tant désiré prendre vivant, était au nombre des morts. Il resta longtemps devant son cadavre sanglant et couvert de blessures : — Sa fin a été trop belle, dit-il; dans l'excès de mon ardeur, je l'ai frappé mortellement de ma hache. — Mais, elle est encore tachée de son sang, que ce sang se rouille sur son acier ! — Par son ordre, on chargea les chevaliers sur des voitures et on les transporta à Gand, laissant leurs hommes d'armes sur le champ de bataille. Puis il regagna sa ville en toute hâte, satisfait de sa vengeance et content d'avoir offert un sanglant sacrifice aux mânes des habitants de Grammont.

Les Gantois furent surpris en apercevant le cortége dans le lointain, et la curiosité les attira en foule vers la porte, car personne ne savait où Philippe était allé avec si peu de monde. Mais la joie fit battre leur cœur, quand ils apprirent cette nouvelle victoire, et une bruyante allégresse accueillit ce cortége étrangement solennel. Artevelde marchait en tête avec la cavalerie, suivi d'une voiture — ornée de fleurs et surmontée de la bannière noire au Griffon d'Or — dans laquelle gisait le comte d'Enghien, désarmé, pâle, sans vie, et couvert de blessures sanglantes; derrière cette voiture, on portait triom-

Digitized by Google

phalement son armure noire. Cependant les bruyants cris de victoire cessèrent à la vue de cet ennemi acharné des Gantois; son aspect et celui des autres chevaliers qui avaient trouvé la mort à ses côtés remplirent tous les cœurs d'une horreur profonde : sur 23 voitures, ornées de charmilles vertes, gisaient, deux à deux, 46 nobles armés de toutes pièces, la tête appuyée sur des branches d'arbres et les mains croisées sur la poitrine. Le cortége se dirigea vers l'abbaye de Saint-Pierre; là, les morts furent dépouillés de leurs armures, que l'on suspendit au-dessus de l'autel, et leurs cadavres furent exposés dans le cloître, afin que leurs parents pussent les reconnaître et les racheter.

La voiture ornée de fleurs, sur laquelle flottait la bannière noire, avait seule une autre destination, à laquelle elle parvint, pendant qu'Artevelde se rendit chez lui, salua sa femme d'un embrassement plein d'amour, la conduisit à sa chambre en s'entretenant affectueusement avec elle, et, là, lui raconta son expédition, en évitant toutefois de dire un mot du comte d'Enghien.

— Messire, vos ordres ont été remplis, dit un serviteur qui entra en ce moment. A ces mots, le front d'Artevelde se rembrunit, l'expression gracieuse de sa physionomie disparut aussi promptement que s'évanouit un doux rayon du soleil, quand la tempête couvre de sombres nuages son disque brûlant; son regard s'enflamma et devint menaçant, la manière brusque dont il saisit la main d'Alice et l'entraîna, et le ton de vivacité avec lequel il lui dit : « Viens! » furent sans doute de mauvais augure pour elle.

— Je t'ai rapporté de mon expédition un cadeau précieux, lui dit-il avec un sourire moqueur, pendant qu'ils traversaient la salle d'apparat pour se rendre à la

Digitized by Google

chambre d'Alice, assurément le plus précieux et le plus cher du monde à tes yeux! — J'espère que tu t'en montreras reconnaissante. En disant ces mots, il ouvrit la porte de la chambre, et le corps inanimé du comte d'Enghien, tenant à la main la couronne de myrte qu'Alice avait lancée autrefois dans les flots de la Lys, frappa les regards de l'infortunée.

Ce spectacle ne lui arracha ni cri de douleur, ni exclamation de surprise. Ses yeux s'attachèrent fixement sur Walter, peu à peu ses forces l'abandonnèrent, et elle tomba évanouie aux pieds du cadavre, comme le cercueil s'enfonce insensiblement dans la tombe jusqu'à ce qu'il atteigne le sein de la terre.

Quand elle reprit connaissance, il était nuit. La faible lueur d'une lampe éclairait seule sa chambre, sa fidèle Anna pleurait au chevet de son lit, et l'homme de son cœur, Walter d'Enghien, était encore étendu, en face d'elle, la tête posée sur un coussin. A cette vue, elle tressaillit, ses cheveux se dressèrent, une agitation fiévreuse courut dans toutes ses veines, elle repoussa violemment sa suivante qui voulait la retenir, se précipita sur le cadavre et tomba à genoux auprès de lui. — Dieu, mon Dieu, exauce ma prière! s'écria-t-elle, exauce-la, bien qu'elle ne s'élève pas d'une âme pieuse et pure. Donne-moi la force et le courage de ne pas succomber, donne de l'énergie à mon cœur, afin qu'il ne se brise pas. Eloigne de moi la mort; laisse-moi vivre pour venger cet infortuné.

Elle baissa la tête et se tut. — Seigneur, mon Dieu, pardonne-moi ma faute! Mon bon ange s'est éloigné de moi, mon cœur s'est égaré, je ne suis plus ton enfant pieux et résigné. — J'ai succombé à ton épreuve — telle

Digitized by Google

a été ta volonté. — En disant ces mots, elle se leva, se jeta sur le corps inanimé et couvrit son visage de baisers. — Oui! s'écria-t-elle en délire, maintenant tes lèvres m'ont touchée, maintenant le tyran a le droit de me plonger son poignard dans le sein, maintenant j'ai sacrifié à mon amour et ouvert à sa pâle image les portes de mon cœur. Désormais je ne vis plus que pour lui!

— Dors en paix, dors en paix, homme de mon cœur! dit-elle en appliquant les lèvres sur sa main glacée, et elle lui ferma les yeux. Rêve de ton Alice, si la mort, en faisant tomber le glaive de ta main meurtrie, ne t'a pas enlevé les songes. — Tu as vaillamment combattu, brave chevalier, ici un trait, et là un autre ont percé ton sein, un coup de glaive a fendu ton brassard, et cet autre, qui a si horriblement fracassé ton front — Dieu — c'est la redoutable hache d'Artevelde qui l'a frappé, cette profonde blessure m'atteste que c'est un coup de sa main. — Ces blessures se cicatriseront sous mes larmes, mais, Walter, celle qui brûle dans mon cœur ne se cicatrisera jamais.

— Comment cette couronne de fiancée se trouve-t-elle dans ta droite? demanda-t-elle ensuite, sont-ce les flots qui te l'ont portée? Oh! alors ils se sont faits les messagers secrets de mon cœur. Eh bien, qu'elle soit ta couronne mortuaire! — Elle l'arracha de la main convulsivement fermée du comte et la posa sur sa tête sanglante. — Qu'elle orne ton front inanimé, puisqu'elle ne devait pas orner mon front vivant. — Elle imprima encore un baiser sur ses lèvres, fixa sur lui de tendres regards, sans laisser échapper une seule larme, et, plongée dans la contemplation de ses traits chéris, elle s'aperçut qu'il portait au cou une amulette. — Quel

Digitized by Google

qu'en pût être l'usage, dit-elle, ce signe avait du prix à tes yeux, à ce titre il en aura pour moi, et je veux le garder jusqu'à la mort. En parlant ainsi, elle la détacha, prit aussi son poignard, cacha soigneusement ces deux objets, se jeta ensuite sur son lit de repos et se laissa aller à d'horribles pensées.

Le matin la trouva encore à cette même place, les premiers rayons du soleil l'invitèrent à la prière, sans lui apporter le recueillement : ce n'était pas Dieu, mais Walter qui remplissait son cœur.

Elle descendit bientôt auprès de son mari. Ses pas ne chancelaient point, un redoutable courage avait surgi en elle, son cœur brisé ne craignait plus rien. — Vous vous êtes cruellement joué de moi, lui dit-elle froidement, faites enlever le cadavre, sa place est en terre bénite et non dans la chambre de votre femme.

Ce langage surprit grandement Artevelde; il s'était attendu à trouver Alice fondant en larmes, et elle se présentait devant lui, froide et indifférente. — La douleur l'a-t-elle rendue insensible, a-t-elle perdu l'esprit? pensa-t-il. Mais, lorsqu'elle lui répéta : — « Faites enlever le corps de ma chambre, ou je quitte votre maison! » il vit bien qu'elle jouissait de toute sa raison.

— Je pensais te faire plaisir, Alice, lui dit-il d'un ton railleur; tu n'as fait que soupirer après lui depuis un an, quoi de plus aimable que de te l'amener?

— Trève de cette amère plaisanterie, Artevelde, répondit-elle avec gravité; mon destin avait déjà rompu antérieurement tous les liens qui m'attachaient à lui, la mort achève de les briser, même à vos yeux sans doute; votre cœur est tranquille maintenant et vos doutes sont dissipés.

Digitized by Google

La conduite d'Alice était une énigme pour Philippe, cette indifférence était loin de lui plaire, et il essaya d'exciter sa colère. — Sais-tu de qui est ce sang? demanda-t-il en lui montrant sa hache.

— Cette arme est souillée de tant de noble sang! Comment saurais-je de qui est celui qui s'y rouille?

— C'est le sang de Walter, s'écria-t-il avec un rire moqueur; ne le reconnais-tu pas? — Alice détourna la tête et voulut se retirer.

— Sais-tu comment la couronne de myrte que je t'ai envoyée autrefois est tombée entre ses mains? lui demanda-t-il en la retenant.

— Comment le saurais-je? Ne voulant pas la porter, parce qu'elle venait de vous, je l'ai jetée dans la Lys, répondit-elle avec indifférence.

— Et un pêcheur l'a retrouvée à Anvers, poursuivit Artevelde — en s'animant de plus en plus, — le comte, qui se promenait en ce moment au bord de l'Escaut, l'a examinée attentivement et ayant découvert mon nom gravé sur le cercle d'or qui la soutient, il en a fait l'acquisition, et le fou l'a portée; nous l'avons trouvée sur sa poitrine, tout près de sa blessure.

— Et maintenant elle ceint son front et cette autre blessure que vous lui avez portée à la tête! dit Alice d'un ton plus sombre, en lui retirant sa main qu'il tenait encore, et elle s'éloigna. Mais, au lieu de remonter dans sa chambre, elle se rendit à la maison de ses parents, d'où elle fit prévenir Philippe qu'elle ne rentrerait pas qu'il n'eût fait enlever le corps du comte d'Enghien.

Everwein et sa femme furent indignés de la conduite infâme d'Artevelde; Roger voulait lui en demander compte en présence du peuple assemblé, porter plainte

Digitized by Google

contre lui devant les syndics, et insistait auprès de sa fille pour qu'elle ne remît plus les pieds dans la maison de ce monstre. Mais elle s'efforça de calmer son père et le supplia jusqu'à ce qu'il se fût apaisé. — Depuis hier, je suis devenue une tout autre personne, dit-elle, et je ne crains plus ni la colère, ni la fureur d'Artevelde. Mon but est fixé, laissez-moi poursuivre tranquillement mon chemin.

Alice attendit vainement durant plusieurs heures la nouvelle de l'enlèvement du corps. Enfin, la journée était déjà avancée lorsqu'un grand bruit attira sa mère à la fenêtre; le son des cloches de la tour de St.-Bavon retentissait dans les airs; un convoi funèbre, venant de la place du Marché, pénétra dans la rue où demeurait Roger Everwein. Des prêtres portant le crucifix, marchaient en tête, suivis de la garde d'Artevelde, qui escortait une voiture sur laquelle le corps du comte d'Enghien était exposé aux regards dans un cercueil ouvert; venait ensuite un héraut porteur de l'armure noire, si connue des Gantois; des chevaliers et des bourgeois fermaient la marche.

Lorsqu'Alice entendit les chants funèbres, elle se leva en s'écriant : « Il vient! » elle ouvrit la fenêtre et plongea ses regards dans la rue au moment où le corps passait devant la maison. — Adieu! repose en paix, cœur fidèle, murmura-t-elle, puis elle jeta encore un regard sur ces restes chéris et se retira. — Toutes mes espérances descendent dans la tombe, dit-elle tristement; hélas, que ne puis-je seulement lui donner une larme! mais la source en est tarie, je ne puis pleurer. — A peine le convoi était-il passé, que, malgré les prières de sa mère, elle retourna chez elle et se rendit droit à sa chambre, sans s'inquiéter d'Artevelde.

Digitized by Google

Le convoi funèbre, auquel s'était joint Roger Everwein, poursuivit sa marche vers l'église de St.-Bavon, où le corps fut inhumé. Il était impossible à Alice de lui donner des larmes, il en coula cependant sur sa tombe des yeux d'un grand nombre de jeunes filles, qui déploraient la perte du comte, et avaient suivi son convoi, et des milliers de bénédictions l'accompagnèrent dans la fosse, car les guerriers, qui l'avaient vu tomber, ne pouvaient refuser leur admiration à tant de bravoure, même dans un ennemi. Plus tard le duc de Bourgogne fit ériger au jeune héros un mausolée magnifique, qui existait encore du temps de Charles-Quint, et qui fut détruit avec l'église de St.-Bavon, quand l'empereur fit bâtir une citadelle sur l'emplacement de cet édifice.

## XX.

Cependant Artevelde était assis seul dans sa chambre; la conduite courageuse d'Alice l'avait rendu pensif et le tourmentait, sans qu'il sût lui-même pourquoi. Un sentiment de honte, qu'il ne s'expliquait peut-être pas, l'avait déterminé à faire enterrer solennellement son mortel ennemi, dont, la veille encore, il avait l'intention de faire jeter le cadavre à la voirie. A peine Alice l'avait-elle quitté, qu'il n'avait pu se refuser le triomphe de voir encore une fois son ennemi tombé; mais ce triomphe lui avait été bien amer, la profonde blessure que le comte portait au front, la couronne de myrte qui la ceignait, son visage pâle et grave avaient fait une profonde impression sur Artevelde, qui regardait ordinairement comme un jeu l'effusion du sang et la mort. — Une main aimante ceindra-t-elle jamais de



Digitized by Google

myrte mes tempes glacées, une main fidèle m
mera-t-elle jamais les yeux? dit-il en se tenant i
bile et les bras croisés devant le cadavre. — J'ai
à le croire! — Il quitta le corps inanimé, et n'e
plutôt reçu le message d'Alice, qu'il ordonna s
champ qu'on le portât en terre et avec la plus g
pompe.

Lorsqu'il apprit, vers le soir, qu'Alice était r
et s'était rendue directement à sa chambre sans le s
il en éprouva du déplaisir et du tourment, et c
dant une certaine crainte l'empêchait d'aller la v
redoutait, pour la première fois, de se présente
yeux, et il s'en voulait de ne pouvoir étouffer la vo
lui criait : — Tu as été injuste à son égard!

Pierre Vandenbossch le trouva dans cette dispos
— Artevelde! lui dit-il en entrant, je n'avais pas e
eu occasion de vous féliciter. Votre entreprise a ét
ronnée d'un succès éclatant, et la victoire que
avez remportée sur cette poignée de nobles est un
toire des plus mémorables, puisqu'elle vous a d
d'un rival heureux.

— Taisez-vous! s'écria Philippe avec humeur
un mot de cet homme, si vous ne voulez excite
fureur.

— Il a valeureusement combattu, au dire des
riers qui étaient présents, continua Vandenbossch
s'inquiéter de sa colère; il s'est dressé, comme un
glier qui a le flanc percé d'une flèche, et a fait m
la poussière à plusieurs de vos gardes — —

— Oui, il s'est bravement défendu, interromp
tevelde détourné de ses sombres pensées par le sou
du combat; j'aurais voulu que vous le vissiez su

Digitized by Google

grand cheval de bataille — j'avais constamment les yeux sur lui — j'aurais voulu que vous vissiez comme lui et les siens maniaient la lance et cherchaient à se frayer un passage à travers nos rangs. Mais les archers tiraient bien, les arbalétriers, dociles à mes ordres, ne visaient que les chevaux, et pas un seul coup ne manquait; leurs propres coursiers, abattus dans le chemin étroit, ne leur permettaient pas de fondre sur nous avec impétuosité, mais ils m'empêchaient aussi de joindre mon ennemi. Leurs rangs s'éclaircissaient à vue d'œil : ici un cheval tombait et écrasait, dans la mêlée, son propre cavalier, là une flèche renversait un combattant dont elle avait traversé l'armure, et nous pressions de plus en plus l'ennemi. Perdant enfin patience, je sautai de cheval, les yeux fixés sur lui seul, je franchis les monceaux de cadavres et vis son coursier chanceler, tomber et l'entraîner dans sa chute; mais il fut prompt à se relever, renversa tout ce qui s'opposait à sa marche, et, pendant que les siens se jetaient à ma rencontre pour nous séparer, il s'ouvrit un passage à travers mes gardes, se plaça à la tête de ses gens et s'avança sur moi en criant : « Ici, Artevelde! » Je l'attendis de pied ferme, rejetai, comme lui, ma visière en arrière, agitai ma hache, et lui son glaive, mais, avant qu'il pût me frapper, deux flèches le percèrent en même temps, il chancela, et un coup de ma hache acheva de le renverser.

— Ce coup, je ne le lui aurais pas porté! dit vivement Vandenbossch.

— Et pourquoi?

— J'aurais épargné un ennemi chancelant, reprit-il moins par noblesse de sentiments que pour blesser Artevelde.

Digitized by Google

— Homme généreux ! interrompit Philippe ave
pris, vous auriez été content, si vous aviez reç
armure et la chaîne d'or qui pendait à son cou. Vo
aurez toutes deux, la chaîne et l'armure sont à vo

— Je vous remercie, Artevelde. L'armure doi
d'un beau travail et d'un excellent acier, et la c
d'un bon poids ; cependant, si vous me faites à r
ce présent, gardez-le.

— Ce que je donne, on l'accepte, j'espère, que
donne avec plaisir ou non.

— Ne vous emportez pas, Artevelde, pour
Vandenbossch avec indifférence, je l'accepte, ne
gnez rien. — Mais pourquoi cette mauvaise disposi
Sa mort devrait vous satisfaire ; la paix et la tranq
vous sont maintenant rendues et vous n'avez plu
redouter pour votre femme ; vous n'avez plus be
murmure-t-on en ville, de le faire déposer da
chambre de dame Alice ; acte que vous reproc
peuple, d'ailleurs plein d'admiration pour vos
faits.

— Ils murmurent et se fâchent contre moi, rép
fièrement Artevelde. Je n'ai qu'à paraître au r
d'eux, et le froncement de mes sourcils suffira
imposer silence à leurs murmures. Que m'impo
populace ? — Je suis son maître, et qu'elle ne se
pas de mes affaires ! Cependant, je regrette d'avo
de la sorte, et de ne pas l'avoir envoyé à St.-Pierre
les autres. Ce spectacle a produit sur ma femme
impression terrible, et à quoi bon, en effet, avoi
posé le corps chez elle ? — C'en est fait de ce q
tombe recouvre, de ce qui repose au sein de la t
et l'on a tort de s'en inquiéter. Oui, l'on devrait
enterrer avec le mort, souvenir et vengeance.

Digitized by Google

— Qui le pourrait! reprit Vandenbossch.

— Cœur implacable!

A ces mots, Pierre se mit à rire, mais d'un rire forcé, plein de rage : — Quand vous avez prononcé ces douces paroles, Philippe, il m'a semblé entendre une hyène rassasiée traiter les autres de gloutonnes. — Renoncez à ce langage de bonté, il est malsonnant dans votre bouche.

— Et moi je vous engage, messire Pierre Vandenbossch, reprit vivement Artevelde, à vous abstenir de vos insolents discours, si vous ne voulez exciter ma colère. Je vous ai dit, dans les premiers jours de notre intimité, que vous trouveriez toujours en moi un homme reconnaissant, et je crois vous l'avoir prouvé maintenant par des faits. Pendant que Philippe Artevelde est devenu si pauvre qu'il n'a presque plus rien à donner, Pierre Vandenbossch a expédié en Angleterre des monceaux d'or, et j'ai gardé le silence. Vous avez souvent provoqué ma colère, je ne l'ai jamais laissée éclater. — Aujourd'hui vous avez, à dessein, touché une corde dissonnante, je l'ai toléré. — Je crois donc que j'ai payé ma dette, et nous sommes quittes; notre compte est réglé. A partir de ce moment, je ne vous traiterai pas autrement que les autres, je récompenserai les bons services et je punirai les paroles impertinentes. — Je vous ai pénétré depuis longtemps, Vandenbossch, poursuivit Artevelde pendant que Pierre regardait fixement d'un air sombre, prenez garde à vous! Par Saint Bavon! un seul mot offensant, et les Chaperons ne mettront pas votre tête à l'abri du billot. Adieu, faites votre profit de ce que vous venez d'entendre!

Vandenbossch sortit — quelle arrogance! murmura-

Digitized by Google

t-il en s'en allant; n'entre pas en lice avec moi! l'or que Gand pourrait m'offrir ne suffirait pas po sauver! — Hem! fit-il au bout d'un instant, av sourire moqueur, comme c'était sa coutume quan bonne pensée avait surgi dans son esprit — hem guerre ouverte n'est pas nécessaire pour blesser conque a, comme toi, un endroit si vulnérable.

## XXI.

Artevelde avait tant d'affaires sur les bras qu lui restait guère le temps de penser à lui-même; il tait cependant que la paix de son intérieur était blée. Depuis cette scène fatale, Alice était devenu rieuse et taciturne, elle ne le fatiguait ni de plai ni de reproches, mais la douceur, la patience ange avec lesquelles elle cherchait autrefois à déride front et à dissiper sa mauvaise humeur, l'avaient donnée. Elle parlait peu, ne s'inquiétait guère colère de son mari et nullement de ses caresses, r seule dans sa chambre, où elle contemplait sou durant des heures entières, l'endroit où Walter été placé, et elle était même devenue plus réservé vers ses parents. Son extérieur paraissait changer le feu de ses grands yeux noirs était éteint et sa bo quoique muette, accusait l'amertume du désespo rongeait son cœur.

Longtemps Artevelde supporta cette disposition calme; le sentiment de sa faute le rendait sans patient, la mort du comte d'Enghien l'avait déliv démon de la jalousie, et il eût tant aimé mainten s'attacher à Alice d'un amour sincère! Mais elle n plus pour lui les prévenances d'autrefois, elle é

Digitized by Google

tout épanchement cordial et coupait court à la conversation. La colère d'Artevelde finit par éclater, Alice n'y opposa que de l'indifférence; il menaça, elle lui présenta elle-même le poignard en disant avec sangfroid : — Comblez la mesure, versez le sang de votre femme, peut-être alors serez-vous rassasié! Dans l'agitation de ses songes, Artevelde voyait souvent les 1200 Brugeois tout sanglants, et ses amis eux-mêmes lui reprochaient d'avoir eu la cruauté de faire déposer dans la chambre de sa noble et pieuse compagne le cadavre du comte d'Enghien. Il voulait faire oublier le passé, il en parla même à Roger Everwein et s'efforça de disposer les parents d'Alice à amener une réconciliation; mais ils n'y réussirent pas davantage. — Laissez-moi, leur disait Alice en suppliant, je ne suis pas d'accord avec moi-même, et l'incertitude où je me trouve ne me permet pas encore de jeter sur ma vie un regard assuré. Laissez-moi poursuivre tranquillement mon chemin, Dieu guidera mon cœur.

Artevelde était impatient, sa passion pour Alice n'était pas éteinte, sa flamme farouche brûlait encore, mais sa femme ne faisait rien pour l'entretenir. Si, au commencement de leur mariage, elle n'avait fait que supporter ses caresses, elle n'avait pourtant rien négligé, surtout dans la suite, pour embellir sa vie et lui témoigner de la bienveillance, quoiqu'elle ne pût répondre à son amour. Maintenant, ils vivaient presque en hostilité, et le caractère farouche et passionné d'Artevelde ne pouvait supporter plus longtemps cette position. Il aimait encore trop Alice, il la considérait encore trop comme la plus belle et la meilleure des femmes, pour la sacrifier à sa vengeance, mais il cherchait à devenir in-

Digitized by Google

différent, il cherchait même à exciter sa jalousie, et, comme tous ses efforts étaient vains, il se lança entièrement dans le tourbillon des affaires; il commanda en personne les moindres expéditions et saisit avec empressement toutes les occasions de sortir de Gand ou au moins de sa maison.

La prise de Bruges avait entièrement changé la position de Gand : toutes les villes qui, pendant que cette dernière cité voyait baisser tous les jours sa considération et sa puissance, avaient tenu le parti du comte, leur souverain, l'abandonnèrent après la bataille de Bruges. Ypres, Menin, Termonde, Alost, Hulst et d'autres encore chassèrent les garnisons du comte et s'allièrent avec Gand, qu'on put considérer de nouveau comme le point central de la puissance de la Flandre; Lille, où se trouvait le comte, et Audenarde, qu'occupait la noblesse flamande, étaient les seules villes demeurées fidèles à leur souverain et reconnaissant encore son autorité. Ainsi Philippe se voyait à la tête de toute la Flandre avec un pouvoir égal à celui qu'avait exercé son père, et son ambition trouvait assez d'aliment dans l'hommage de ces riches et puissantes cités.

Cependant un orage se formait dans le lointain : Charles V, roi de France, irrité contre le comte de Flandre, à raison de l'appui que celui-ci avait prêté, ostensiblement et en secret, aux Anglais dans leurs différentes guerres contre les Français, avait refusé de le secourir contre ses sujets rebelles. Mais, après la mort de ce monarque, survenue peu de temps avant la bataille de Bruges, les choses avaient totalement changé en France : les oncles du jeune roi, et surtout le duc de Bourgogne, gendre du comte de Flandre et héritier présomptif de

Digitized by Google

ses États, gouvernaient le royaume ; les villes de Paris, Rouen et Orléans étaient en insurrection, Londres elle-même s'était soulevée, sous Wat Tyler, contre l'autorité royale ; dans le Hainaut et dans le pays de Liége et même dans le Brabant, les villes ne voulaient plus obéir, de sorte que les princes inquiets finirent par considérer l'affaire du comte de Flandre comme la leur propre. Le duc de Bourgogne surtout pressait le jeune roi, encore mineur, de marcher sur la Flandre à la tête d'une armée, lui-même convoqua la noblesse de ses États et leva des troupes pour voler au secours du comte Louis.

Artevelde, de son côté, ne restait pas inactif. Il fit d'abord reconnaître la domination de Gand aux villes encore incertaines, il informa ses alliés du danger qui menaçait leur cause commune, les engagea à armer promptement et envoya de nouveau une ambassade en Angleterre pour réclamer les secours promis ; il se disposa ensuite à attaquer Audenarde et à anéantir dans une bataille la noblesse de la Flandre, rassemblée dans cette place. Il lui semblait facile de se rendre maître de cette ville peu considérable, mais bien fortifiée. Personne ne doutait du succès, et le comte de Flandre lui-même engageait vivement sa noblesse à abandonner Audenarde à son malheureux sort. Mais elle refusa d'obéir et se prépara à une vigoureuse résistance ; et Artevelde, qui s'attendait à une défense énergique et désespérée, rassembla, pour prendre cette ville, toutes les ressources dont il pouvait disposer.

Avant de partir pour le siége, il voulait parcourir la Flandre entière pour gagner et enflammer les esprits. Alice devait l'accompagner ; il espérait fasciner son cœur par l'éclat dont il s'entourait, et par les honneurs qui

Digitized by Google

partout leur seraient rendus; mais elle refusait opiniâtrément de le suivre, parce que cet éclat n'avait aucun charme pour elle et qu'elle préférait une paisible retraite; la magnificence princière qu'il déployait n'était qu'un fardeau pour elle.

Depuis quelque temps, il avait pris le titre de régent de Flandre, abandonné totalement son train de maison, si simple jusqu'alors, pour prendre celui d'un prince, et quitté le toit de ses pères pour le château du comte; ses gens portaient des vêtements du drap le plus fin, sa table était servie avec prodigalité, et l'on y voyait tous les jours la vaisselle d'argent du comte, qu'il avait trouvée à Bruges et au château de Male, et le son des trompettes appelait les convives au repas, suivant l'usage adopté pour les festins des têtes couronnées. L'homme qui, quelques mois auparavant, partageait encore avec ses concitoyens son dernier morceau de pain, et qui avait entièrement ruiné sa fortune en donnant tout ce qu'il possédait, cet homme dissipait aujourd'hui, en maître absolu, les richesses de la Flandre; seulement il ne levait pas sur sa ville natale un seul denier pour toutes ces prodigalités.

Cette pompe faisait peu d'impression sur le cœur d'Alice, qui, dans les fêtes, avait l'air d'une victime chargée d'ornements; si le cœur de son mari battait de joie à l'aspect de sa beauté, le sien s'affligeait d'un éclat acheté au prix de tant de sang. Ce ne fut qu'avec répugnance et tristesse qu'elle échangea son habitation contre le château comtal, et ce ne fut pas sans verser des larmes qu'elle quitta sa chambre, qui lui était devenue si chère depuis que le corps de Walter y avait été déposé. Elle recommanda qu'on n'y fît pas le moindre

Digitized by Google

changement, et souvent elle s'y rendait en secret, prenait place sur le lit de repos et contemplait l'endroit où elle l'avait vu gisant. Le peu d'heures qu'elle passait avec ses parents, soit chez eux, soit chez elle, étaient seules exemptes de tristesse : son cœur s'éloignait même peu à peu de sa mère, qui commençait à se sentir heureuse au sein de la magnificence royale qui entourait sa fille, et qui semblait oublier les larmes d'Alice en admirant les joyaux dont elle était parée ; il se tournait entièrement vers son père, qui abhorrait cette pompe et était trop fier et trop fidèle pour abandonner le sceptre de son souverain pour la hache sanglante de son gendre.

Le jour du départ approchait ; la veille, Artevelde exaspéré se rendit le soir chez Alice, qui le reçut avec froideur. — Alice! lui dit-il, — et il était facile de voir qu'il y avait lutte entre son amour encore vif et son emportement naturel — je t'ai aimée comme il n'est donné qu'à peu de mortels d'aimer, — à ces mots, Alice soupira profondément — pour parvenir à ta possession, je me suis arraché au calme dans lequel je vivais et — Dieu me le pardonne! — je ne t'ai obtenue qu'au prix de flots de sang et d'une existence déplorable. Après avoir atteint mon but, je n'ai jamais pu me dire un seul instant : je suis payé de retour! Il est vrai que tu te conduisais envers moi avec une douceur angélique, et que l'élévation et la noblesse de tes sentiments exerçaient une heureuse influence sur mon caractère farouche, mais la passion et les événements m'entraînèrent — le sang coula de nouveau, et tu n'es plus ce bon ange qui se tenait près de moi pour dompter mon esprit sauvage, Alice n'est plus cette femme douce, patiente — —

A ces mots une larme s'échappa des yeux d'Alice, elle

Digitized by Google

porta sur Philippe un regard d'indicible tristesse qui le pénétra jusqu'au cœur.

— J'ai été cruel à ton égard, continua-t-il avec une émotion visible, j'ai troublé ton premier amour, maintes fois j'ai froissé, en te traitant avec rudesse, la délicatesse de ton âme si tendre et j'ai blessé ton cœur. Je confesse mes torts ! — Mais, aussi vrai que j'implore de Dieu le pardon de mes innombrables péchés, je t'ai toujours aimée, et je t'aime encore ! — Tu n'as pas compris mon amour. — Mais figure-toi quel martyre d'aimer et de savoir qu'on est haï ! — de connaître l'homme auquel ton cœur tenait passionnément et tient encore, et à qui tu pensais aussi bien dans mes bras que loin de moi, quels que fussent tes efforts pour l'oublier. Imagine-toi ce tourment d'enfer et puis condamne-moi ! — Oublie donc le passé, Alice — pardonne-moi !

Elle se taisait et baissait les yeux; ses joues étaient alternativement pâles et brûlantes, elle paraissait aussi en proie à la lutte de sentiments opposés.

— Je n'ai jamais supplié personne, poursuivit-il d'un ton sérieux et avec un grand calme, précurseur d'un prochain orage, je n'ai jamais demandé pardon à personne qu'à toi. Reconnais dans ce sacrifice un témoignage de mon amour et ne reste pas muette quand le cœur de ton mari parle si haut.

Alice rompit alors le silence. — Je suis sincère, Artevelde, la dissimulation m'est inconnue, dit-elle — que dois-je, que puis-je donc vous dire? — Le cœur humain peut pardonner, mais l'esprit de l'homme n'oublie jamais, et, quand la mémoire nous représente des images sanglantes, comment le cœur affligé pardonnerait-il? Quand je m'éveille au milieu d'une nuit agitée,

Digitized by Google

que la lampe répand dans la chambre une lueur incertaine et que je demande vainement au sommeil de faire taire les battements de mon cœur, des ombres se dressent devant moi et prennent peu à peu une physionomie, et son cadavre se retrouve gisant sous mes yeux; je vois dans sa main la couronne de myrte, je vois la profonde blessure de son front, je tremble, je frissonne, je cherche du secours, je me tourne, je me tourne en tremblant vers vous, et c'est son meurtrier qui est près de moi et qui dort aussi paisiblement que si un ange et non un spectre protégeait son sommeil — —

— Je le vois aussi quelquefois, interrompit vivement Artevelde, il me montre aussi la profonde blessure de son front, — mais je méprise ce fantôme de mon imagination.

— Et moi je ne méprise pas cette apparition, reprit Alice. Une indicible passion peut briser les tombeaux, les liens de la mort ne sont pas assez forts pour l'enchaîner, et les esprits des défunts peuvent planer sur nous, comme les anges descendent sur la terre.

Artevelde était devenu pensif, et Alice elle-même, gardant le silence, paraissait plongée dans ses réflexions; cependant elle releva bientôt sa tête baissée : — Philippe, dit-elle, je promets de ne plus vous fatiguer désormais de ma tristesse; permettez-moi seulement de me retirer dans ma chambre, quand le chagrin me subjuguera. Quand je paraîtrai en public, je ferai tous mes efforts pour y montrer un front serein. — A l'avenir, vous serez content de moi!

## XXII.

Artevelde, de retour de son voyage triomphal en

Digitized by Google

Flandre, ne tarda pas à partir pour le siége d'Aude
6,000 Gantois l'accompagnèrent, les différentes
de la Flandre fournirent le reste des troupes,
vit même arriver plus de mille volontaires du p
Liége et du Hainaut, dont les cités commerçantes
daient cette expédition comme un combat général
la noblesse. Bruges elle-même, toujours dévo
comte, fut obligée aussi de fournir des homme
l'artillerie.

Les nobles, de leur côté, n'avaient négligé
moyen de défense, ils avaient réparé les murs
place, construit de nouvelles tours et garni les re
de grosse artillerie que le comte leur avait envo
Lille. La noblesse du Hainaut et du Brabant vo
secours d'Audenarde, comme si la chute de cett
devait ruiner la chevalerie entière. Tous les yeux
dirigés sur cette place.

Les troupes envoyées par les différentes villes
réunies à Menin et à Courtray, Artevelde se mit
en devoir de quitter Gand avec son corps d'armée
artillerie considérable. Vers le soir, il exhorta
chef au repos et à la tranquillité le peuple assemb
vant l'hôtel-de-ville, et se rendit ensuite à l'égl
St.-Bavon, pour prier sur la tombe de son père.
une courte oraison, il se leva pour faire une offran
saint, suivant la coutume du temps, s'avança ju
pied du grand autel, tomba à genoux, offrit au
un calice d'or et obtint, en échange, la rémissi
ses péchés et la promesse qu'on invoquerait Dieu p
triomphe de ses armes. Mais cette absolution n'av
tellement tranquillisé son cœur, qu'il ne se sentît
à la vue d'une tablette d'airain, placée près d'un

Digitized by Google

latéral consacré à la Vierge, et dont la nouveauté et le joli travail attirèrent son attention. Il y lut cette inscription : « Ici repose en Dieu, Walter, comte d'Enghien. Un »ennemi l'a fait déposer en cet endroit, un ami lui a élevé »cette tombe. Que Dieu ait compassion de son âme. »

— Qui a fait poser cette tablette? demanda-t-il aux ecclésiastiques qui l'accompagnaient.

— Vous-même, autant que nous sachions, messire.

— Nullement! Enlevez-la! Faites replacer la dalle qui y était précédemment, et que rien ne rappelle celui qui gît en cet endroit.

— Messire, répondit en tremblant un vieux prêtre, quiconque repose en terre bénite est voué au Seigneur, et l'on doit lui accorder le repos. — Ne dépouillez pas le défunt de ce qui lui a été donné et ne troublez pas son sommeil.

— Eh bien! laissez les choses comme elles sont, dit Artevelde en jetant encore un sombre regard sur le tombeau, et il s'empressa de quitter l'église.

Le lendemain, il partit pour Audenarde à la tête des Gantois, suivi de 500 voitures qui portaient l'artillerie. Les préparatifs étaient aussi considérables que s'il se fût agi du siége de la plus grande ville, car Artevelde prévoyait fort bien que la noblesse se défendrait jusqu'à la dernière extrémité. En effet, elle s'y était engagée par serment, sachant bien aussi que la mort seule serait le partage de ceux qui tomberaient entre les mains des citadins. L'armée se réunit à Werteghem sous les ordres d'Artevelde et arriva le lendemain devant Audenarde.

L'attaque commença immédiatement et fut des plus acharnées. Trente pièces de grosse artillerie — nombre considérable pour l'époque — foudroyèrent la ville du

Digitized by Google

côté du Nord, où étaient les Gantois ; on const des machines et des tours, et l'on employa con place toutes les ressources qu'offrait l'art des siége était encore dans l'enfance. De Hallwyn com dait la ville ; ce vieillard, qui avait blanchi da guerres de l'Angleterre, avait si bien pris ses m que toutes les tentatives échouaient. On relevait dant la nuit les pans de muraille renversés, le jou l'artillerie.

Artevelde n'avait pas compté sur une pareille tance; il tenta un autre moyen d'affaiblir la gar Il fit sortir de toutes les villes amies de forts dé ments chargés d'attaquer et de détruire les châte la noblesse. Du haut des tours d'Audenarde, ses pides défenseurs voyaient les flammes s'élever pa le pays; pas un d'eux, cependant, ne quitta la ville voler au secours de son château-fort. Artevelde alors toute l'artillerie sur un seul point, contre l de la porte de Gand; cette tour s'écroula, mai tomba du côté de la ville et non dans les foss canonna la muraille, elle s'écroula également, m assiégés en avaient élevé une autre derrière la br et ils repoussèrent l'assaut; la fortune semblait avoir suivi Artevelde à Audenarde. Il fit alors Hallwyn les propositions les plus avantageuses, et cette réponse ironique que les assiégés ne se souc guère des offres d'un brasseur, et qu'ils défendr jusqu'à la mort, l'héritage de leur souverain, le de Flandre.

Cette réponse le transporta de fureur. Les mal les fréquentes sorties de la garnison et les attaques rées avaient considérablement réduit l'armée, e

Digitized by Google

commençait à manquer de munitions; il envoya donc Vandenbossch chercher à Gand des troupes fraîches et du matériel de guerre.

Pierre partit et remplit ponctuellement sa mission, plus dans son intérêt que dans le but d'être agréable à Artevelde, qu'il haïssait depuis longtemps déjà, parce que celui-ci le traitait avec arrogance et hauteur et l'éclipsait, par sa puissance et ses actions, aux yeux des Gantois et même des Chaperons. Il fit plus : il se rendit chez Alice, s'enquit de sa conduite et s'aperçut bien qu'il se passait dans son âme quelque chose qui détruisait son repos, et il n'eut pas de peine à découvrir la corde sensible. Il parla d'abord de la bataille de Néder-Zwalem et blâma ensuite la manière cruelle dont Artevelde s'était conduit à l'égard d'Alice après cette affaire, et, quoiqu'elle ne répondît rien et laissât tomber la conversation, il n'ajouta pas moins bien des choses qui ne pouvaient qu'irriter davantage le caractère déjà aigri de l'infortunée. — Vous gardez le silence, noble dame, lui dit-il enfin, et vous ne paraissez faire aucune attention à mes paroles; je sais cependant, de votre propre bouche, quel intérêt vous portiez naguère au comte d'Enghien, et vraiment, malgré vos louables efforts, vous n'avez pas réussi à bannir son souvenir de votre mémoire, ni son image de votre cœur, et il me semble que votre attachement pour lui s'est ravivé, parce qu'aujourd'hui votre devoir ne le condamne plus. Comme témoignage de mon affection, je vous apporte son glaive, qui sera pour vous une relique précieuse. — Adieu! pensez à lui toutes les fois que vous verrez cet objet. A ces mots, il quitta la chambre, mais en y laissant le glaive.

Alice le saisit et en baisa le pommeau : — Tu ne l'as



Digitized by Google

quitté qu'après sa mort, fidèle compagnon de mon Walter, tu l'as souvent protégé dans le péril jusqu'au moment où il a été frappé : accompagne-moi aussi, quand, en pensant à ton maître, je chercherai ou porterai le trépas. — Elle serra ce glaive, dont la possession sembla lui rendre du calme.

Vandenbossch ne tarda pas à reparaître au camp d'Audenarde, avec des troupes fraîches, des vivres et des munitions; et, quand Artevelde lui demanda des nouvelles d'Alice, il répondit qu'elle vivait toujours fort retirée, qu'elle ne recevait personne et que, maintenant, son palais était désert; mais que, tous les soirs, à la brune, elle se rendait à l'église de St.-Bavon, où elle restait en prière pendant une heure.

Artevelde savait fort bien pour qui elle priait : — La mort même n'a pu rompre les liens d'amour qui l'attachaient à lui, et elle me repousse avec froideur! s'écria-t-il involontairement. Et Vandenbossch se félicitait d'avoir enfoncé de nouveau cet aiguillon dans son cœur.

Mais bientôt des choses plus sérieuses vinrent le distraire de ces pensées : il apprit que le comte Louis était parvenu, par l'entremise du duc de Bourgogne, à déterminer le roi de France, encore mineur, à une expédition contre la Flandre. Quoiqu'Artevelde ne redoutât pas l'armée française, et que, confiant dans sa fortune, il ne se décourageât pas à cette nouvelle, il crut cependant devoir mettre tout en œuvre pour conjurer la tempête. Il envoya donc, du camp d'Audenarde, au roi et aux ducs de Berry et de Bourgogne des lettres respectueuses, dans lesquelles il les priait de se porter médiateurs entre les villes et le comte; il donna en même temps à ses envoyés la mission secrète de gagner, par une somme importante,

Digitized by Google

le duc de Berry, qui avait toujours besoin d'argent. Cela fait, voyant que le siége traînerait en longueur, il laissa à Vandenbossch le commandement de l'armée et retourna à Gand, sous prétexte que sa présence y était nécessaire.

## XXIII.

Il y arriva dans le plus grand incognito, à la chute du jour; personne ne l'attendait, et c'était la première fois qu'il revenait d'une expédition guerrière sans être reçu aux acclamations du peuple; mais il sentait bien lui-même qu'il ne méritait pas de réception triomphale : sa fortune avait échoué devant Audenarde, et sa confiance en lui-même était ébranlée par la courageuse défense de cette place. Sans s'arrêter dans son palais, et enveloppé dans un manteau, il se rendit à l'église de St.-Bavon, accompagné seulement de son plus fidèle serviteur. Il la trouva ouverte; le sacristain était près de la porte. — Tais-toi, si tu tiens à la vie! lui dit-il en marchant rapidement à lui; puis il laissa son valet en arrière et se dirigea, par la grande nef, vers l'autel où la lampe éternelle brûlait devant l'image du saint. Il vit, sur le côté, les cierges allumés sur l'autel de la sainte Vierge, et non loin de là deux femmes agenouillées. Il se glissa furtivement, et parvint, sans être remarqué, derrière le pilier près duquel elles étaient à genoux.

L'une penchait pieusement la tête, avait les mains jointes sur la poitrine et priait à voix basse. C'était Alice. A la lueur incertaine des cierges, il reconnut sa haute taille et le tombeau de Walter d'Enghien, près duquel elle était agenouillée. Tremblant de colère, il s'appuya contre la colonne, sa main s'agitait convulsivement et il cherchait, mais en vain, à maîtriser sa fureur. — Lève-

Digitized by Google

toi, perfide, s'écria-t-il d'une voix formidable, et il marcha sur elle en tirant son poignard. Alice tressaillit en voyant devant elle Artevelde, pâle, tremblant de colère et le poignard levé.

Quelle que fût sa surprise, elle ne perdit pas contenance, rejeta son voile en arrière et, découvrant sa poitrine, lui dit avec calme : — Frappez; je serai doublement heureuse en mourant ici. — Philippe, qui ne se possédait plus, se précipita sur elle, mais la fidèle Anna se jeta entre eux, reçut le coup et s'affaissa sur la tombe.

Le sacristain s'empressa d'accourir au bruit de sa chute. — Enlève cette femme dans le plus grand secret, lui dit impérieusement Artevelde, nettoie cette place, n'y laisse pas la moindre trace de sang, et malheur à toi si âme qui vive apprend jamais ce qui vient de se passer ici! Viens! dit-il à Alice.

Elle n'entendit pas ces paroles, trop occupée de l'infortunée Anna, qui lui glissa à l'oreille : — Ne pensez qu'à vous; le coup n'a atteint que mon bras.

— Ne m'entends-tu pas? demanda durement Artevelde en entraînant Alice. Laisse cette femme aux soins du sacristain et de mon serviteur, et suis-moi.

— Philippe! dit-elle en suppliant, ne voulez-vous pas tomber à genoux pour demander pardon à Dieu d'avoir répandu du sang dans son temple? Ne voulez-vous pas quitter repentant la maison du Seigneur, afin qu'un jour le Dieu des armées n'abandonne pas le pécheur endurci?

— Je ne puis prier ici, près de ce tombeau, répliqua Artevelde d'une voix sombre; il appela son valet et lui ordonna d'aider le sacristain à enlever Anna, puis il se dirigea précipitamment vers le maître-autel, comme s'il était poursuivi, et, sans s'inquiéter si Alice le suivait, il

Digitized by Google

se prosterna sur les degrés et voulut se mettre à prier, mais tout-à-coup il se leva, saisit par la main Alice, qui était à genoux derrière lui, et s'empressa, en regardant de tous côtés avec effroi, de sortir de l'église pour regagner le palais.

Entraînant sa femme, qui recommandait son âme à Dieu dans la prévision que sa dernière heure approchait, il pénétra rapidement, sans faire attention à aucun de ses serviteurs qui s'avançaient à sa rencontre, par les sombres corridors, jusqu'à la chambre d'Alice, où brûlaient encore quelques bougies. Il quitta sa main, et elle tomba à genoux, en s'écriant dans une anxiété déchirante : — Seigneur, pardonne-lui sa faute, et à moi ma coupable curiosité! En disant ces mots, elle se couvrit le visage et attendit le coup mortel.

Mais il ne le frappa point. Au bout de quelques instants, elle releva sa tête baissée et vit qu'Artevelde s'était jeté sur un siége et regardait fixement devant lui. Elle se leva et s'approcha lentement et avec hésitation. — Viens, Alice! lui dit-il sans porter les yeux sur elle, car son regard fixe était toujours dirigé sur le même point, viens et prie pour moi, afin qu'*il* me quitte.

— Qu'avez-vous? demanda-t-elle en tressaillant à la vue de son trouble, qui doit vous quitter?

— Du vin! lui dit-il pour toute réponse. Elle sonna pour en demander, et quand le serviteur en eut apporté, elle présenta la coupe à Artevelde, qui se passa la main sur le front et les yeux, la saisit avec empressement et la vida tout d'un trait. — Dieu soit loué! dit-il ensuite en poussant un profond soupir, Dieu soit loué! à présent c'est passé! — Assieds-toi là près de moi, Alice.

Elle obéit, et prit place à côté de lui; il saisit sa main,

Digitized by Google

mais elle tressaillit d'effroi et la dégagea promptement de la sienne.

— Pourquoi me retires-tu ta main? demanda-t-il en la regardant fixement.

— La vôtre, messire, est froide comme la main d'un mort!

— Et ton visage est pâle comme si tu sortais du tombeau.

— Ne viens-je pas d'échapper à la mort? dit-elle avec amertume, le dévouement seul de ma suivante — —

— Jette un voile là-dessus; Alice! interrompit-il d'un air sombre. — J'ai manqué à toi et à mon Dieu, poursuivit-il avec calme, et il m'a envoyé la crainte pour punition; elle m'a accompagné à l'autel, sous la forme du Chevalier Noir, qui s'est dressé menaçant devant moi, a troublé ma prière, m'a chassé de la maison du Seigneur, m'a suivi dans la rue, s'est glissé jusqu'ici — Oh! j'entends encore le bruit de ses éperons! — m'a précédé à travers les chambres et s'est arrêté là, là. — Ne vois-tu rien, Alice?

— Je vois l'ombre de votre bras étendu, dit-elle en tremblant, et c'est votre esprit frappé qui vous offre l'image de Walter.

— Tu as raison, reprit-il en souriant; c'était l'ombre de ma main, et rien de plus. — Alice, continua-t-il d'un ton plus tranquille, va voir si mon serviteur n'est pas encore de retour, je voudrais bien avoir des nouvelles d'Anna, je la plains, mais ne me laisse pas longtemps seul. Envoie-lui mon chirurgien, je la ferai transporter ici pendant la nuit, afin que tu puisses la soigner. Pars, et reviens bien vite.

Alice obéit et apprit que la blessure n'était pas dangereuse; elle s'empressa de rapporter cette nouvelle à

Digitized by Google

Philippe et le trouva marchant à grands pas dans la chambre.

— C'est bon! répondit-il avec indifférence, donne-lui dix florins d'or, et ce sera une affaire terminée. — Alice, surprise du changement qui s'était opéré si promptement en lui, le considérait avec étonnement. — Quel être pitoyable que l'homme! un fantôme, créé par moi-même, me fait trembler, moi qui ne tremblerais devant aucune créature humaine, pas même devant le Saint-Père de Rome. — Tu vas sourire à mes dépens — n'en fais rien, remercie Dieu d'avoir veillé sur toi. — Mais ne va plus prier sur ce tombeau, où il semble que ta prière évoque les démons qui m'assaillent et troublent mon esprit; il se pourrait qu'une fidèle suivante ne fût pas toujours prête à se sacrifier pour toi, et que mon imagination ne fût pas toujours frappée au point de créer un fantôme qui te protège. — Bonne nuit, bonne nuit, Alice! dit-il ensuite sans lever les yeux sur elle, et il sortit. L'infortunée demeura longtemps immobile, stupéfaite de ce qu'elle venait de voir et d'entendre.

La catastrophe qui venait d'ensanglanter la cathédrale de St.-Bavon avait produit sur l'âme d'Artevelde une impression plus forte qu'il ne se l'avouait lui-même. Il sentait son injustice, et la pensée d'avoir versé du sang dans le saint lieu lui faisait redouter le jugement du Très-Haut; malgré son caractère farouche, il craignait les tourments de l'enfer, il était esclave des paroles des prêtres et enclin à la superstition, quoiqu'il eût si volontiers banni de son cœur toute croyance et toute crainte, et qu'il fût souvent la terreur des ministres de Dieu. Il lui fallut aussi rassembler toutes ses forces pour bannir la pensée que ce n'était pas un fantôme de son imagination, que

Digitized by Google

c'était bien l'ombre de Walter d'Enghien qui l'avait poursuivi, et son esprit orgueilleux put seul vaincre cette croyance. Il flottait ainsi entre la superstition de son temps et l'incrédulité, trop souvent le partage des âmes fortes.

Cette catastrophe avait exercé sur lui une heureuse influence; le sang répandu dans le temple l'avait rendu plus humble. A dater de ce moment, il se montra moins dur envers Alice, mais il lui interdit sévèrement de remettre jamais les pieds dans l'église de St.-Bavon.

## XXIV.

Artevelde resta plusieurs semaines à Gand, où des députés de toutes les villes alliées s'étaient réunis pour concerter les moyens de résistance, si une armée française venait à envahir la Flandre. Les nouvelles qu'il reçut de ceux qu'il avait envoyés en France n'étaient rien moins que rassurantes; de plus, elles blessaient son orgueil. Le conseil du roi avait tourné sa lettre en dérision, et le duc de Berry avait fait jeter les députés en prison, en prétextant l'inconvenance de la demande dont ils étaient porteurs, de sorte qu'il n'y avait plus le moindre espoir de conserver la paix avec la France. — Eh bien, il faut nous tourner vers l'Angleterre, dit Artevelde, députons derechef à Londres des envoyés qui exposent au roi notre position; quand même nous n'obtiendrions aucun secours de ce côté, cette négociation inquiéterait la France et ne lui permettrait pas de diriger toutes ses forces contre nous.

Les villes de la Flandre envoyèrent donc de nouveau en Angleterre des députés qui, cette fois, firent tant qu'on doubla la garnison de Calais, ce qui couvrit le pays situé entre cette ville et la Lys. Elles résolurent alors de

Digitized by Google

se borner à la défense de cette rivière et de l'Escaut. Mais il s'agissait, avant tout, de forcer Audenarde à se rendre avant l'arrivée de l'armée ennemie, qui se réunissait à Arras. Artevelde se décida donc à y retourner; il voulait emmener Alice, elle refusa encore de l'accompagner.

Le jour même de son retour devant Audenarde, Artevelde reçut la nouvelle que des envoyés de France et de Bourgogne venaient d'arriver à Tournay pour négocier la paix; mais il apprit en même temps que des masses de troupes françaises se dirigeaient sur Arras et que de nombreuses bannières des grands de la Bretagne suivaient leur compatriote, le connétable Clisson; les Bourguignons y affluaient aussi, et une armée considérable y était déjà réunie. Cette nouvelle ne fit qu'accroître l'orgueil d'Artevelde : il regardait la reprise des négociations pour la paix comme une preuve de la faiblesse de ses ennemis, et croyait que l'armée française ne se concentrait à Arras que par suite de la crainte que lui inspiraient les Anglais débarqués à Calais et sur la coopération active desquels il comptait. Il envoya donc des députés à Tournay, mais avec l'ordre exprès de déclarer qu'ils n'entameraient aucune négociation tant qu'Audenarde n'aurait pas capitulé.

Cette déclaration hautaine et présomptueuse révolta les envoyés français; cependant l'évêque de Beauvais, chef de la mission, adressa à Philippe Artevelde une lettre, dans laquelle il lui faisait courtoisement des représentations sur ses prétentions étranges, tout en le qualifiant de capitaine des Gantois et non de régent de la Flandre. Artevelde en fut si blessé dans son orgueil que, au mépris des usages de la guerre, il fit jeter dans les fers le héraut qui lui avait apporté la lettre et rompit les négociations.

Digitized by Google

L'attaque d'Audenarde recommença avec plus d'a
nement que jamais ; on savait que le manque de
se faisait sentir dans cette ville, et Artevelde compta
ce redoutable ennemi, qu'il ne connaissait que trop
Il se rappelait la famine de Gand ; si cette cité avait
été assiégée et attaquée sans relâche, les habitants, é
par la famine, auraient fini par succomber, malgr
admirable fermeté. Mais la noblesse qui défendai
denarde, instruite de l'approche de l'armée fran
distribua ses propres vivres et eut la sagesse de s'im
des privations, plutôt que de s'exposer à finir par
quer entièrement de ressources. Elle ne se laissa
décourager par les assauts réitérés des Gantois.

Après une nouvelle attaque générale, dans laqu
s'était mis à la tête des Gantois et avait encore été re
par le courage inébranlable des assiégés, Artevel
venir de Bruges son lieutenant Atemann, lui co
commandement de l'armée assiégeante, qui était co
rablement réduite, et retourna à Gand avec Va
bossch, pour se préparer à la guerre qui allait écla

(*La fin à la prochaine livraison*).

Digitized by Google

# SOUVENIRS
## D'UN ÉMIGRÉ LIÉGEOIS.
## 1795.
### III.

C'était par une belle matinée d'août. Nous étions en ouac, à peu de distance du confluent de la Lahn ec le Rhin. Assis chacun sur une botte de foin, fu- nt tranquillement la pipe, regardant le cuisinier qui *mpait la soupe* et dépeçait la viande par portions égales ns le couvercle de la marmite, oubliant pour quel- es instants bien courts la guerre et ses horreurs, nous ètions l'oreille à l'un des beaux diseurs de la compa- ie, lorsque nous fûmes tout-à-coup distraits de ce ux *far-niente* par l'arrivée du plus singulier person- ge qui puisse apparaître au milieu d'un régiment de ssards en campagne. Sa vue provoqua une hilarité nérale. C'était un jeune homme à tournure grotesque, ant une cuisse beaucoup plus courte que l'autre, ure ronde et blafarde, cheveux courts de couleur ive, la tête couverte d'un petit chapeau rond pareil celui dont on coiffe le chef de la statue de St. Roch ns nos églises de campagne, guêtres en toile grise, s de laine noire, boucles de souliers et de jarretières cuivre, culotte de ratine lignée vert, gilet noir de amande, habit brun de drap grossier. Comme *Ja- inet-la-Treille*, il portait sur l'épaule tout son bagage

Digitized by Google

renfermé dans un mouchoir bleu suspendu à l'extrémité d'un bâton ferré. « Quel est cet original, nous demandâmes-nous, et que veut-il ? — Je suis Liégeois, Messieurs, répondit-il sans se déconcerter, et j'arrive tout exprès pour servir avec vous autres. » A cette réponse, tout le monde partit d'un éclat de rire, et le chevalier de Chaix de s'écrier : « Voyez donc la présomption! il n'est pas dégoûté, le magot ! » Mais ce premier mouvement d'une sorte de malveillance fut bientôt réprimé, chacun lui tendit la main, en l'invitant à prendre place autour de la gamelle, invitation qu'il ne se fit point répéter. Après avoir donné le dernier coup de dent à une double ration dont il avait un pressant besoin, il nous dit qu'il était Hesbignon et qu'il avait cédé à ses désirs les plus chers en prenant le parti de servir dans l'armée autrichienne. Cet homme montra tant de bonne volonté et une si piquante originalité dans sa manière de dire que nous nous intéressâmes tous à lui. Sur nos instances et à titre de compatriote, le capitaine Crahay et notre chef d'escadron, le comte de Liedekerke, consentirent à ce qu'il fût inscrit sur le rôle de la compagnie; mais il fut convenu qu'il serait incessamment envoyé au dépôt pour y apprendre les manœuvres équestres et l'exercice des armes.

Je ne sais pourquoi notre nouvelle recrue s'attacha plus particulièrement à moi. Peut-être, par réminiscence de mes misères passées, lui témoignai-je plus d'intérêt que mes autres camarades. Quoi qu'il en soit, j'acquis sa confiance entière, et la veille de son départ pour Giessen, ville de la Hesse, où se trouvait alors notre dépôt, il me fit la naïve confidence que je vais rapporter :

Digitized by Google

nsi que vous le savez déjà, me dit-il, je m'appelle Toussaint Dumont. Je suis né le 7 mai 1775, au de Viemme en Hesbaye. Quoique fils de paysan, anmoins fait des études passables, parce que, un oncle curé, j'étais destiné à devenir son vicaire ui succéder dans sa cure. L'entrée des Français notre pays est venue ruiner tout mon avenir. Je à la maison paternelle, triste, découragé, gémis- ur les malheurs de notre patrie et sur la perte de pérances. L'hiver dernier, je fus atteint d'une e longue et cruelle qui me mit aux portes du au. Ma faiblesse devint extrême et le sens de ma ltéra tellement que les personnes qui s'appro- de moi ne me semblaient pas plus hautes qu'un Je pensais toucher à ma dernière heure, lorsque distinctement la figure de la Vierge Marie, me t avec bonté et me faisant entendre de mettre na confiance en elle. Cette vision vint rasséréner prits, et à l'heure même je fis vœu d'aller com- pour la *bonne cause* contre les ennemis de l'Église. par cette résolution, je sentis ma santé s'amé- de jour en jour; ma convalescence dura néan- ongtemps. Je cachai soigneusement mon projet parents; et lorsque je fus en état de le mettre à on, je quittai la maison de mon père avant le u soleil, emportant un pain de sept à huit livres, rceau de lard et du beurre, le tout placé dans nnetière que je portais en écharpe. Mon petit ba- ur l'épaule et un peu d'argent dans le gousset, geai mes pas vers Amay, où je passai la Meuse. ersai successivement le Condroz et les Ardennes, les villages, demandant l'hospitalité à la cabane

Digitized by Google

isolée, couchant le plus souvent à la belle étoile, f
mes modestes repas au bord d'une fontaine ou
ruisseau. Je craignais la rencontre de la maréchau
et comme je ne connaissais pas la langue du pa
ne recueillais que des renseignements infidèles
chemin que j'avais à suivre; aussi, ne marchant
hasard, je m'égarai plus d'une fois dans les l
fagnes et les sombres forêts de l'Eiffeld, contrée
vages et montueuses. Enfin, après huit jours
marche incertaine et fatigante, j'arrivai au Rhin u
en aval de Coblentz. Moyennant la plus grande
du contenu de ma bourse, je trouvai un pêcheu
consentit à me porter sur l'autre rive, à la barl
vedettes républicaines. Je fus bientôt arrêté par un
autrichien, mais par bonheur le commandant
poste savait le français. Il me fut aisé de le conv
que je n'étais rien moins qu'un espion; ce fut l
m'apprit qu'à deux lieues de là bivouaquait un rég
de cavalerie où se trouvaient beaucoup de Liége
dans sa bienveillance, il me procura le guide qu
amené jusqu'ici. »

Je ne revis Dumont que plus de quatre mois
lorsque nous rentrâmes en quartier d'hiver. Qu
conservât une claudication désagréable et une
empesée, il avait assez bien pris les formes extér
du soldat. Son moral avait aussi éprouvé de g
changements, mais dans un sens moins favorabl
à son penchant pour les idées superstitieuses s'était
une sorte de scepticisme sans cause et sans objet
miné; bizarre mélange qui jetait souvent le troubl
ses conceptions et dans ses paroles. Du reste, bo
dat, chatouilleux sur le point d'honneur; malh

Digitized by Google

i aurait osé l'offenser de propos délibéré! Il fit
agnes du Rhin sans jamais donner lieu de sus-
bravoure.

orés en 1798, en Hongrie, dans les chasseurs
de Bussy, nous fîmes encore partie du même
, et, dans notre longue marche vers l'Italie, il
souvent mon camarade de lit. Il se distingua
intrépidité à la bataille de Modène, en sauvant
son chef d'escadron, le comte de Liedekerke.
à nous sépara pour plusieurs années, ainsi que
i en temps et lieu.

dois interrompre l'exposé de mes souvenirs
s et rentrer à Liége, si je veux continuer l'his-
mon ancien compagnon d'armes, histoire dont
ents ont quelque chose d'étrange et de roma-

nt termina ses campagnes militaires au service
ne par la bataille de Marengo, où il fut grève-
ssé, ce qui plus tard lui valut le surnom de
rnée mémorable. Après le traité de Lunéville
r 1801) dont l'article 2 porte cession des pro-
Belgique à la république française, il revint
ein de sa famille à Viemme. Il y demeura assez
os incertain sur le choix de l'état qu'il embras-
ais l'arrêté du 16 germinal an II (6 février 1803)
crété la demi-brigade de ligne sous le N° 112,
it se composer d'officiers et de soldats qui
ervi soit en France, soit en Autriche, soit en
, pouvant y être admis avec le grade équivalent
qu'ils avaient chez ces puissances étrangères,
obtint du général Caulaincourt, chargé de l'or-
n de cette demi-brigade, d'entrer dans le pre-

Digitized by Google

mier des trois bataillons avec le grade de sous-lieut
L'entremise de son oncle le curé lui fut encor
grand secours dans cette circonstance. Il partit b
pour Florence, où je ne le suivrai pas, ignorant
a été sa conduite dans la nouvelle arme où il
d'entrer.

Enfin dégoûté du service militaire, il fit val
infirmités occasionnées par d'anciennes blessures
obtint son congé de retraite. Il revint d'Italie à
dans l'été de 1805. Alors son penchant primiti
l'état ecclésiastique se réveilla avec force, il s'ap
avec ardeur à l'étude de la théologie. Quoiqu
eût pas fait encore de grands progrès, il fut or
prêtre par l'évêque Zaepffel le 1er juin 1806 et de
vicaire de son oncle qui occupait la cure prima
Seraing-sur-Meuse. Sa vie cléricale ne fut d
qu'une continuité d'actes bizarres et d'originalités
lui valurent point, il faut bien le dire, la consid
que l'on accorde toujours à un sage ministre des

Le curé de Seraing avait trouvé un ami intime
à la fois un puissant protecteur dans le général I
Celui-ci, partant pour l'Italie, avait promis au p
de lui envoyer quelques reliques fameuses qui d
raient à son église *relief et profit*. Arrivé à Nap
général, fidèle à sa promesse, expédia à l'oncle
mont quelques lambeaux de vieux linge, qui av
disait-il, appartenu au bienheureux François
nymo, Napolitain, de l'ordre des Jésuites, béati
puis longtemps (1). Cette relique fut soigneus
placée sous verre et déposée avec toute la pomp

(1) St. Hieronymo n'a été canonisé qu'en 1839.

Digitized by Google

ns l'église de Seraing. Le curé monta en chaire
oncer les prodiges qui allaient s'opérer en fa-
eux qui auraient foi dans les mérites du jésuite
ientôt le neveu enfourcha son *criquet*, che-
r monts et par vaux, distribuant sur son che-
petit imprimé où se trouvaient relatées les
raculeuses de la relique et tous les avantages
ent en retirer ceux qui visiteraient l'église de
Les espérances les plus flatteuses de l'oncle et
ne tardèrent pas à être dépassées; leurs pa-
t les habitants des villages circonvoisins accou-
foule apportant leur offrande à l'envi; et les
se multiplièrent en raison directe du nombre
ns. Mais la célébrité de ce nouveau pèlerinage
it manquer d'attirer l'attention de l'autorité
e. Celle-ci, d'accord avec le préfet, jugea pru-
rêter l'élan d'une dévotion mal entendue et qui
prouvée, paraît-il, que par les habitants du
e de Seraing, dont elle fournissait abondam-
ice et le cellier. Un jour donc que le bon curé
ole avec quelques joyeux convives, arriva une
l demanda la permission d'ouvrir. Son neveu
nt que cette lecture rembrunissait ses traits,
nda ce qu'elle contenait. « C'est le vicariat-gé-
pondit-il, qui défend à notre saint de continuer
les; eh bien! il n'en fera plus, mais continua-
n'en boirons pas une bouteille de moins au-
. » La suppression des miracles du bienheureux
o fit une forte impression sur le peuple, et at-
gulièrement son respect pour les reliques aussi
pour le curé.

la douceur de mœurs qui devrait toujours



Digitized by Google

faire la base du caractère des ministres de l'évangile, notre vicaire conservait ses habitudes turbulentes et militaires. C'est ainsi qu'en 1814, un officier prussien logé au presbytère faisant le rodomont envers le curé, l'ex-hussard alla tranquillement chercher son sabre et le provoqua rudement en duel ; le Prussien crut très-prudent de baisser à l'instant de ton et d'aller demander un logement ailleurs.

On ferait presque un volume si l'on voulait raconter les épisodes plus ou moins piquants, mais toujours originaux, de la vie de notre vicaire. Son oncle le curé de Seraing étant mort le 4 février 1815, Dumont fut promu, le 1er septembre suivant, à la desserte de la chapelle de Viemme, son endroit natal.

Le village de Viemme se compose d'environ 80 habitations disséminées, construites pour la plupart de bois et d'argile et couvertes de paille. Son église, simple chapelle auxiliaire, dépendante de la succursale de Celles, tombait de vétusté ; les murs lézardés, la toiture entr'ouverte laissaient les fidèles exposés à toutes les intempéries des saisons et même au danger d'être écrasés sous ses ruines. Comme aux époques de persécution, une grange devint le temple où l'on célébra la messe et les autres offices.

Dumont conçut le projet de faire bâtir une église ; mais comment faire, où en trouver les moyens ? Ses paroissiens étaient trop pauvres pour subvenir aux frais d'une semblable entreprise. Le gouvernement impérial, loin d'accorder des subsides pour élever de nouvelles églises, laissait tomber un grand nombre de celles qui existaient encore, en refusant de contribuer aux frais de restauration indispensables, lorsque les fabri-

Digitized by Google

pouvaient y satisfaire. Ces fabriques n'avaient
ne le droit de disposer de leurs revenus selon
e. Leurs ressources allaient grossir le trésor de
quel ne s'ouvrait facilement que pour les sub-
de guerre, les dotations de maréchaux de
ou pour les embellissements de Paris. Une vo-
te et décidée, un zèle courageux autant que
ant triompha pourtant de ces obstacles qui pa-
t insurmontables. Ainsi qu'au temps où il avait
toit paternel pour aller en Allemagne, l'ex-
reprit le bourdon du pèlerin, et parcourut suc-
ent les départements de l'Ourte, de la Roër, de
-Inférieure, de la Dyle, de Sambre-et-Meuse,
s, de la Sarre, etc., frappant à la porte du
comme à celle de la chaumière, recueillant le
or du riche et l'obole du pauvre pour édifier
on à Dieu.

dans l'intervalle de l'une à l'autre de ces courses
es que le hasard me le fit rencontrer un matin
rché de Liége. A peine si je pus le reconnaître,
ait courbé et cassé et vieilli par les fatigues de
ante. Après lui avoir serré la main, je l'invitai
îner avec moi. Il répondit à mon invitation par
d abattu, et sa physionomie emprunta, du sou-
vint errer sur ses lèvres, une expression de
mélancolie. « Moi! s'écria-t-il, pauvre prêtre,
e m'asseoir à votre table, avec mes souliers
x armés de clous, la barbe longue, le corps
t les vêtements rapetassés. Non, j'ai cessé d'être
e à toute espèce de sensualité, et les plaisirs du
ont à jamais finis pour moi. » Il me tendit la
s'éloigna pour continuer sa pénible mission.
énie; car il fit bâtir son église.

Digitized by Google

Bien des années après, une affaire particulière m'ayant appelé à Waremme, je profitai de la circonstance pour aller faire une visite à mon ancien compagnon d'armes, au village de Viemme, situé au Sud et à une lieue et demie de la capitale de la Hesbaye. C'était en été; j'arrivai là, vers les trois heures de l'après-midi. Le presbytère m'ayant été indiqué, la porte restée ouverte me permit d'entrer sans être annoncé. Je trouvai Dumont vêtu d'une vieille redingote de serge noire, trouée aux coudes. Ses bas non tirés laissaient à nu une partie de ses jambes, il tenait un marteau à la main et enfonçait des clous dans les planches de je ne sais quel meuble. A mon aspect, il resta tout ébaubi et me demanda, d'un air embarrassé, ce qui lui procurait le plaisir de me voir. « Nul autre motif, lui répondis-je, que le désir que »j'éprouve de venir passer un moment avec un vieux »ami. — Soyez le bien venu, me dit-il en m'invitant à »m'asseoir, et que vais-je vous présenter? — J'ai »ajouta-t-il, du lait, des œufs, du lard et des pommes »de terre à votre service; pour de la bière, je n'en ai »pas d'autre que celle du cabaret voisin, elle est souvent »aigre, mais nous ne manquons pas tout-à-fait de vin, »car j'ai celui avec lequel je dis la messe; je vous pré»viens seulement qu'il est du pays, de la côte d'Ampsin.» J'acceptai un verre de lait. Bientôt nous nous mîmes à deviser du temps passé; je rappelai à Dumont quelques-unes de nos petites fredaines de jeunesse; son front sembla d'abord se dérider, mais il me dit tout-à-coup avec un léger mouvement de brusquerie : « Laissons »ce sujet de conversation. Je voudrais effacer de ma mé»moire les souvenirs qu'il y réveille. Trop longtemps »je me suis écarté de la ligne de mes devoirs de chré-

Digitized by Google

dans bien des occasions je sais que j'ai offert
ples opposés à la modération et à la sagesse.
à la fin, du mauvais emploi que je faisais de la
prié Dieu de me donner la force de me cor-
. Aujourd'hui, j'ose me flatter de remplir les
de ma vocation, autant que l'imperfection de
re peut le permettre. Je ne crains pas d'être
, en disant que je ne m'occupe d'autre chose
seigner à mes bons paroissiens les devoirs de
e chrétienne, les mystères de la religion, non
paroles éloquentes (ce don m'a toujours été
je le crois inutile devant un auditoire aussi
ue celui qui m'écoute); mais avec zèle et con-
Mon principal soin est de leur inculquer les
ncipes et de leur faire aimer la vertu, la cha-
out, qu'il m'est si doux de pratiquer moi-

retien me toucha profondément, et je crus que
ré était complétement guéri de ses aberrations
s; mais bientôt, le voyant triste et rêveur,
us que ses hallucinations n'étaient que modi-
n'une noire mélancolie avait déjà porté une at-
neste à sa santé. En effet, il me confia qu'il
t depuis quelque temps à des syncopes qui le
t subitement sans être annoncées par aucun
écurseur; seulement depuis peu, il en était
une sorte de malaise, et il prévenait la perte
ent en portant à la bouche une pincée de thé
il avait la précaution d'avoir constamment
provision dans sa poche.
t de deux heures environ, il se leva, en m'in-
suivre dans ce qu'il appelait sa *Cella*. « Venez,

Digitized by Google

»me dit-il, je veux vous montrer une vieille co
»sance qui vous fera plaisir. » Il me conduisit d
chambre à coucher. Le tableau qui s'offrit à me
me convainquit plus encore que son moral était s
sement malade. A gauche, en entrant, se trouv
cercueil ouvert, rempli en partie de paille reco
d'une toile grossière. C'était la seule couche du
heureux curé! Il leva d'un air mystérieux un ride
cachait un long porte-manteau cloué à la murai
posée. Je restai stupéfait devant l'extraordinaire
blage d'objets accrochés aux nombreuses chevi
cette espèce de ratelier. A côté d'un costume d
sards de Rohan fabriqué par le tailleur du villag
la direction de Dumont, pendait une soutane
pour voisin de droite l'habit du lieutenant de l
demi-brigade de ligne. Entre un grand sabre co
une épée se trouvait un calice dans un étui d
jaune. Venaient à la file d'autres ornements sa
taux, entremêlés de pistolets et de pantalons mil
Ce fut avec un plaisir enfantin que le desserv
Viemme me montra cette singulière et disparat
nion; il savait que l'uniforme de hussards de
produirait sur moi une sensation agréable.....
»contraste entre ma vie actuelle et celle d'autref
»dit-il dans une sorte d'exaltation, où son espri
»blait se réveiller du marasme qui l'accablait ha
»lement. Ici, le calme et le silence des champs r
»cent le choc des armes et le fracas d'une arm
»déroute ou victorieuse. Au lieu de manier le f
»main élève le saint Ciboire; et au lieu de cette fu
»la poudre dont le soldat reçoit une animation si
»je n'aspire aujourd'hui que le parfum de l'ence

Digitized by Google

el, monte vers le trône de l'Éternel. Les hymnes
osaumes de l'église ont succédé aux refrains
de la cantine, et à la chanson guerrière qui
ue aux combats. La cloche de l'*Angelus* du
st devenue pour moi la trompette sonnant la
et cette même cloche, le soir, est le tambour
la retraite. Je suis prêtre, et j'ai été soldat.
out change, excepté le Dieu en qui j'ai mis
nes espérances. La vie n'est qu'une ombre..... »
dit encore une quantité de choses à ce sujet;
ure de partir étant arrivée, il voulut me donner
*le conduite* qu'il prolongea jusqu'à moitié che-
Waremme, où m'attendait la voiture qui devait
ener à Liége. Je le quittai le cœur rempli de
on. Je ne devais plus le revoir.

e temps après, j'appris que Dumont venait de
omettre par un acte inconsidéré et tout-à-fait
à son ministère. La chose était d'une nature si
e le commissaire du district de l'arrondissement
oir sévir rigoureusement contre lui; sa situation
fâcheuse, lorsqu'il fut secouru par un puissant
ur. Le chef d'escadron, comte de Liedekerke,
vait sauvé la vie à la bataille de Modène, appre-
il était de retour dans son pays, écrivit à son
ors gouverneur de la province de Liége, pour
d'acquitter par tous les moyens qui seraient en
oir, sa dette de reconnaissance envers son brave
r. Ce magistrat employa en effet toute l'in-
que lui donnait sa position, et l'affaire de Du-
ut pas de suite.

s ce qu'il m'avait dit, tous ses désirs étaient de
jours à Viemme, où reposaient les cendres de

Digitized by Google

ses pères; mais les desservants des succursales sont soumis à une obéissance passive aux ordres de leur évêque. Il arrive plus d'une fois que celui-ci, sans tenir compte des relations de confiance qui existent entre le curé et ses paroissiens, prescrit des mutations qui déchirent le cœur de l'un et plongent les autres dans la désolation et dans une irritation d'esprit dont le successeur a souvent à souffrir. On ignore communément à quel point les prêtres doivent être soumis à la volonté plus ou moins arbitraire de leur supérieur ecclésiastique, et combien de peines ils sont condamnés à étouffer dans le silence. Dumont en fut un exemple. Malgré ses prières et les supplications que ses ouailles adressèrent au grand-vicariat du diocèse, le 21 mars 1825, il reçut l'ordre de quitter Viemme et de se rendre, comme desservant dans la succursale de Xhignesse, commune de Hamoir. Il partit de Viemme accompagné des larmes et des sanglots des hommes simples dont il avait été si longtemps le soutien et le consolateur. Ses meubles furent chargés sur une charrette. Une place avait été ménagée sur le devant pour sa couche de vie et de mort. Assis sur cette bière comme sur le banc d'un char funèbre, il partit pour Xhignesse avec la résignation de l'homme qui marche au supplice. Arrivé dans les champs de la commune de Sprimont, il fut saisi de l'une de ces défaillances auxquelles il était sujet. Soit par oubli, soit par indifférence, il avait négligé de se munir de thé, son antidote ordinaire. Il arriva à la maison curiale de Xhignesse dans un état de faiblesse qui laissa pressentir sa fin prochaine. En effet, après une longue agonie, pendant laquelle on ne lui entendit proférer ni plainte ni murmure, il expira le 20 avril suivant.

Digitized by Google

sais si le lecteur ne me saura pas mauvais gré
onsacré quelques pages à la mémoire de mon
ompagnon d'armes; on se laisse si facilement
aux souvenirs de jeunesse, surtout quand on
n ami. Je me hâte de retourner au bivouac de
Nous y restâmes jusqu'au mois de septembre,
lequel les Français passèrent le Rhin à Neuwied
eux autres points. Notre régiment fut engagé
combat insignifiant; j'eus le malheur d'avoir
val blessé d'un coup de balle dans le sabot;
fut de le laisser à l'infirmerie, et, me trouvant
, je dus me rendre au dépôt. Notre corps d'ar-
it en retraite sans avoir brûlé ni beaucoup de
es ni beaucoup de cartouches, mais dans un
mirable, chaque soldat d'infanterie ayant une
de laurier ou de buis à sa casquette. Ce corps
dre position à la rive droite du Mein, tandis
lépôts dont je faisais partie allèrent beaucoup
.

la ville de Weiden au cercle du Palatinat de
et la petite ville de Tacha en Bohême, est un
ommé Waidhaussen. Les maisons en sont dissé-
t forment une commune fort étendue, dont
ie indique la limite des deux pays. J'étais logé
ns et son domestique dans une ferme éloignée
lieu et située au pied d'une colline qui domine
te vallée couverte de prairies et de terres arables
ées par un très-gros ruisseau sortant des hautes
es voisines. Cette belle propriété appartenait à
te. Nous vivions là, en enfants gâtés de la mai-
il n'était point de bontés ni d'attentions déli-
e ces braves gens n'eussent pour nous. La famille

Digitized by Google

se composait du père, de la mère, de quatre fils et d'une fille, l'idole de ses parents.

Pendant que Heens s'occupait de sa comptabilité et des courses incessantes qu'elle exigeait, moi, si jeune encore, ne sachant comment employer mes longues heures de loisir, je faisais la cour à la fille du logis. Je n'en étais point écouté à titre d'amant, mais mes soins ne paraissaient pas lui déplaire, et je passais des moments pleins d'agréments auprès de Marianne. Je goûtais cependant parfois un autre plaisir, celui de m'égarer au milieu des rochers et des sinuosités sauvages des montagnes à l'Est de notre habitation. C'est dans une de ces promenades que m'arriva l'aventure suivante; elle forme l'un des épisodes les plus romanesques de ma vie d'émigré, bien que le récit que je vais en faire soit de la plus exacte vérité.

Un jour, de grand matin, remontant ce ruisseau, j'eus bientôt quitté le sol cultivé pour gravir des rochers escarpés et suivre des sentiers à peine visibles à travers des bois profonds. Les sites devenaient de plus en plus agrestes, les montagnes plus arides, la forêt plus sombre, quand je me trouvai tout-à-coup à l'entrée d'un vallon entouré de tous côtés de rochers à pic. C'était comme une oasis au milieu du désert; j'y découvris quelques huttes placées à des distances inégales les unes des autres. Le ruisseau transformé en torrent bondissait de roc en roc et se brisait en lames blanchissantes de formes diverses, dont la vue et le bruit n'étaient point sans agrément; puis ces flots écumeux, après avoir franchi tous les obstacles, reprenaient un cours paisible vers le milieu du vallon où les bords du ruisseau se trouvaient ombragés par un bouquet d'ormeaux. De ce point j'en-

Digitized by Google

ortir des voix humaines; j'y dirigeai mes pas.
e fut point ma surprise en découvrant dans le
, à l'ombre du feuillage, une douzaine de
occupées à retirer de l'eau des bottes de chanvre
n! Leur costume offrait quelque chose de fort
Elles étaient vêtues d'une robe de toile rayée
blanc, relevée et plissée au-dessus des hanches.
paules nues et leurs cheveux épars présentaient
eau qui n'était rien moins que séduisant. Mes
étonnés plongeant dans ce groupe de laides
s'arrêtèrent sur une jeune fille vraiment digne
m mythologique et dont la vue me frappa d'ad-
. Toutes ces femmes ne m'eurent pas plutôt
qu'elles jetèrent un cri et se pressèrent de sortir
eau sans rabattre pour cela leur robe, excepté
fille qui demeura derrière les autres. Toutes
èrent à la fois sans que je comprisse rien à ce
me disaient; leur langage était inintelligible pour
devinai cependant qu'elles faisaient un appel à
rosité. J'y répondis suivant l'état de ma bourse,
m'en témoignèrent leur reconnaissance par di-
émonstrations. La jeune fille persistant à rester
re, sa mère alla la prendre par la main et l'amena
moi. Je lui donnai le double de ce que j'avais
ux autres, c'est-à-dire une pièce de 10 kreutzer
imes). Netzka, tel était le nom de cette jeune
re, n'était pas ce que l'on peut dire une jolie
e, mais elle était si bien faite, les contours de
élancée étaient si gracieux qu'il me semble
amais vu un ensemble aussi séduisant. Ses che-
n noir luisant se partageaient en deux grosses
ouées au bout par un nœud de ruban fané qui
voir été rouge.

Digitized by Google

Je contemplais avec une surprise mêlée de quelque émotion cette perle de la vallée, lorsque je vis arriver, conduits par leurs mères, des enfants à moitié nus et sales comme de petits pourceaux. Ils voulaient aussi avoir part à ma *munificence;* mais je renvoyai cette marmaille à son étable, et elle se le tint pour dit.

Ces femmes m'engagèrent à entrer dans leur demeure; la malpropreté que j'y remarquai m'empêcha de profiter de cette politesse. La mère de Netzka m'expliqua de son mieux que son mari était le chef de leur petite peuplade et qu'il ne tarderait pas à rentrer. En effet, je le vis venir peu d'instants après, vêtu d'un justaucorps en toile grise écrue avec crochets et œillets au lieu de boutons et de boutonnières; un chapeau de paille à large bord lui couvrait la tête. A quelque différence près, sa figure était la même que celle de sa fille; on conçoit aisément que son teint était beaucoup plus hâlé. Son habillement me fit croire, tout d'abord, que le hasard m'avait conduit au milieu d'une communauté d'Anabaptistes de la secte de Hutten, ou de *Frères Moraves.* L'étranger m'aborda avec un ton d'aisance vraiment remarquable dans un homme de sa condition. « Ah! »me dit-il, en bon allemand, vous êtes un de ces Fran»çais cantonnés sur la frontière de la Bavière. Comment »avez-vous osé venir jusqu'à nous, qui sommes regar»dés par ces paysans comme des êtres réprouvés? » Je lui racontai de quelle manière j'étais tombé au milieu d'eux et lui demandai s'ils n'étaient point Anabaptistes. « Non, répondit-il en souriant, nous sommes une troupe »de *Zigeiners,* gens maudits et répudiés par toutes les »nations de la terre. » ..... « Ainsi, interrompis-je, »vous êtes ce que l'on appelle dans d'autres pays des

Digitized by Google

ens. Je serais bien curieux de vous connaître un
rticulièrement. — Cela prouve, me dit-il, que
ressemblez pas à ces cagots de Bavarois qui
ondamnent sans nous entendre. — Venez nous
and vous voudrez, ajouta-t-il, et jamais vous
une plainte motivée à faire des Zigeiners. »
l m'invitait à me reposer, je refusai son offre
sant que l'heure du dîner m'appelait, et que je
ue le temps nécessaire pour me rendre à Waid-
« Mais, remarqua ce chef, vous n'en êtes éloi-
d'une lieue. » Je m'en croyais à plus de trois
e le lui dis. Il me demanda par quel chemin
nu, et ayant appris que j'avais suivi autant que
le bord du ruisseau : « J'entends, me dit-il en
, vous avez escaladé les rochers. — Je regrette,
a-t-il, d'être fatigué, autrement j'aurais été
ontrer votre chemin. » Mais, appelant sa fille,
quelques mots : je la vis courir à sa cabane
usser ses souliers, et elle vint un instant après
frère âgé d'environ douze ans. « Si vraiment
s désireux de visiter encore une fois les pauvres
s, me dit le père, venez dans trois jours, je
a vallée ainsi que la plupart de mes frères. »
mit à marcher devant moi, tenant l'enfant par
Je parvins à m'entretenir avec elle tant bien
Après 40 minutes de marche, nous atteignîmes
et d'une montagne d'où elle me montra le clo-
non village. Tout en la remerciant de sa com-
, je réitérai mon offrande du matin, qu'elle
en rougissant. Après nous être quittés, nous
ournâmes simultanément plus d'une fois pour
adieu. En suivant des yeux la marche légère

Digitized by Google

de la jeune fille, je me disais que, si elle avait le teint d'une Allemande, elle serait l'une des plus jolies personnes du monde.

A mon retour au logis, comme on allait se mettre à table, notre hôtesse me demanda, suivant sa coutume, où j'avais été me promener toute la matinée. Je racontai avec chaleur la rencontre que j'avais faite, et je dis combien ces gens m'avaient intéressé. « Dieu puissant! »s'écria la fermière, vous avez vu les Zigeiners; vous »leur avez parlé, à ces maudits du ciel, à ces nécro»manciens, à ces sorciers, qui n'habitent que des lieux »retirés, les antres, les trous des rochers, où ils se »cachent avec les objets qu'ils ont volés; à ces gens du »diable que le directeur du cercle de Pilsen protège à »la frontière, parce que lui et ses vauriens de gardes»forestiers profitent de leurs rapines..... » Alors, reprenant haleine, elle me regarda d'un air de compassion et reprit : « Pourtant, c'est un peu notre faute. Sachant »que vous choisissez de préférence les montagnes pour »le but de vos courses, nous aurions dû vous prévenir du »voisinage de ces excommuniés, pour que vous ne fus»siez pas exposé à leur contact. » Heens, qui riait de la virulence de cette bonne femme, me dit : « Prends garde »à toi; tu es aujourd'hui le Benjamin de la maison; »bientôt tu en seras l'épouvante. » Sa prévision était fondée, mais la jeunesse est si confiante en elle-même, que je ne tins guère compte de l'avis de mon excellent Mentor. Quelques jours après, devant aller à Weiden pour affaires, j'y fis emplette de plusieurs aunes de ruban rouge et d'une paire de boucles d'oreilles d'argent doré. On devine sans peine à qui je les destinais; je les portai le lendemain à la jeune fille de la vallée. Netzka

Digitized by Google

première à ma vue, lorsque j'entrai dans l'en-
la peuplade; je lui présentai ces babioles et je
icieusement du plaisir que je lui procurais à si
frais. Dans sa joie enfantine, elle courut à ses
pour leur montrer le *beau présent* que je venais
ire; puis à l'instant même elle détacha les an-
cuivre qui pendaient à ses oreilles et les rem-
r les miens. Son père, qui semblait aussi jouir
onheur, me remercia pour elle.

ci me conduisit dans une cabane plus spacieuse
autres, remplie de toutes sortes de denrées et
nents aratoires rangés avec symétrie. J'y remar-
sieurs violons, des flûtes à bec, des psaltérions
spèce de tambour de basque; ce qui me fit de-
au père de Netzka s'ils étaient musiciens; il me
que non, mais qu'ils n'en faisaient pas moins
sique les jours de repos en faisant danser leurs
— Et quels sont ces jours? — Ils sont incertains;
t toujours celui où l'intérêt de la communauté
pas l'emploi de nos bras. — Il n'est cependant
fête sans religion, et vous en observez une sans
— Ici, il éluda ma question, et me répondit :
*i Zigeiner* connaît et remplit ses devoirs d'hon-
omme. — Il existe donc différentes sectes
ous? — C'est-à-dire que c'est comme parmi les
s Chrétiens et les Musulmans; il en est de bons
auvais; » et coupant court à mes demandes,
ta à m'asseoir sur une escabelle et me présenta
queur forte, faite avec des baies sauvages; je la
insi que son lait de chèvre.

rette que l'entretien que j'eus avec cet homme,
issait pas de m'inspirer une sorte de déférence,

Digitized by Google

se soit en partie effacé de ma mémoire; je me rappelle cependant la substance de son discours. Il me parla à peu près comme il suit :

« Tels que vous nous voyez ici, misérables et le rebut »du monde, nous n'en sommes pas moins les descen- »dants d'une race royale plus illustre qu'aucune de celles »qui règnent en Asie et en Europe. Les uns nous donnent »une origine juive, d'autres vont la chercher dans l'In- »dostan; le vulgaire nous fait descendre des anciens »Sarmates ou Scythes qui, après avoir étendu leurs »conquêtes du Tanaïs à la Vistule, et du Pont-Euxin à »la mer Baltique, s'établirent dans la Bohême, d'où le »nom de Bohémiens nous a été donné. Ceux qui nous »accordent une origine égyptienne ont seuls raison. — »Oui, continua-t-il en se relevant de toute sa hauteur, »les hommes que l'on qualifie de Zigeiners sortent de la »race primitive de l'Egypte et sont les malheureux restes »des Pharaons inhumainement dispersés par le tyran »Cambyse. Darius, Xercès, Artaxercès, ainsi que toutes »les dynasties qui se succédèrent jusqu'à Alexandre sur »le trône de l'Egypte, ne cessèrent pas de persécuter la »nombreuse lignée des *Pharaoniens*. Perdus et effacés »dans la foule sous le règne des Ptolémées, lorsque cet »empire ne compta plus que comme province romaine, »les petits-fils de ses anciens rois végétaient déjà dans »les îlots fangeux des bords du Nil, exposés à la férocité »des crocodiles, moins cruels peut-être que leurs per- »sécuteurs. Cependant les empires se succédèrent et »s'écroulèrent tour à tour; les Musulmans, nos nouveaux »maîtres, nous conservèrent, comme tous les peuples »dont l'idiome dérive du Slave, le titre de notre origine »primitive et ne nous désignent encore aujourd'hui que

Digitized by Google

nom de Paroniens (Pharaoniens) du nom de
qui, dans l'ancienne langue des Egyptiens, si-
*oi.*
bien des siècles pendant lesquels ils ont vécu,
lans les contrées les plus sauvages de la Nubie,
es dans le désert de Gothan, les Paroniens,
de leur terre d'exil par les Abyssiniens, ren-
en 1400 dans leur mère patrie et s'achemi-
ar nombreuses caravanes vers le Caire; mais
ent méconnus; on les repoussa; ils devinrent,
ve orientale du Nil, ce que sont les Parias aux
u Gange. Couverts du mépris général, malgré
naissances agricoles qui pouvaient être si utiles
déchus de tous les droits que l'humanité ré-
ar tout pays, et réduits à une condition infé-
celle de l'esclave, la plupart d'entre eux per-
out sentiment de la dignité de l'homme avec le
nt de leur propre estime; ils se divisèrent et
nt dès lors deux espèces bien distinctes de
s. L'une, quoique nomade, continua à vivre
il de ses mains ou d'une industrie avouée par
elle alla s'établir dans les cantons les plus re-
la Valachie, de la Moldavie, de la Hongrie et
ticulièrement sur les bords du Danube. Je me
dit le père de Netzka, en s'arrêtant, d'appar-
cette classe. L'autre, continua-t-il, errante,
de, à peine vêtue, envahit l'Allemagne, la
et franchit les Pyrénées, les femmes exerçant
r de sibylles, les hommes celui de prophètes,
qui revient au même, de jongleurs. Bientôt ils
t chasser, excommunier, ou brûler suivant
du pays qu'ils habitaient. Pour se soustraire

Digitized by Google

»aux poursuites dirigées contre eux, ils se parta
»en petites bandes auxquelles s'associèrent les r
»teurs de toutes les nations. Coureurs de grand
»mins, ils ne vécurent que de rapines et de vols
»vant même parfois les enfants des riches qu'ils r
»daient qu'à prix d'argent. Poursuivis à outran
»les agents de la sûreté publique, ces hordes de l
»furent repoussés dans les cavernes inaccessible
»des États civilisés; la plus grande partie y pé
»misère.

»Les Zigeiners sont encore nombreux dans l'
»autrichien où chaque secte jouit du libre exer
»sa religion, mais, il faut bien l'avouer, ce n'e
»guère qu'une race dégénérée, composée de jou
»violon, de saltimbanques et de diseuses de
»aventure, croupissant dans une hideuse pare
»justifiant par l'obscénité de leurs mœurs le
»dont ils sont frappés. Les *Pharaoniens*, au con
»toujours dignes de ce nom, ne sont à charge à per
»il n'est que trop vrai qu'ils ne jouissent d'aucu
»civil, et qu'ils vivent également écartés de la
»qui les répudie; mais ils se réfugient dans leur f
»dans leur caste et surtout dans la paix de leur
»cience. Au temps de ma jeunesse, ajouta-t-
»parcouru plusieurs pays de l'Europe, et je m
»livré à l'étude de leur histoire; j'ai aussi vécu a
»personnages haut placés, mais à quel prix? En
»mulant ma condition de *Zigeiner*..... Rou
»enfin de ma lâcheté, je m'arrachai à une vie p
»quelle je ne me sentais pas né. Le cœur plein de
»tions de mon enfance, je rejoignis ma tribu
»dans un coin de la Transylvanie. A mon arrive

Digitized by Google

isit pour son chef, je me mariai avec une femme caste qui m'a rendu père de deux garçons et ille. Des raisons étrangères à mon sujet m'en-nt à venir me fixer dans cette paisible vallée sous ection d'un homme de bien. Nous fûmes auto-défricher des terrains incultes compris dans la vague de la frontière. Après bien des peines et urs nous acquîmes des champs dont le produit notre consommation et à celle du bétail qui onne du lait. Nous cultivons avec avantage le e chanvre que nous portons à Tacha ; l'argent us en retirons sert à nous procurer les objets us ne savons pas fabriquer nous-mêmes. C'est chef-lieu de la colonie et la résidence de nos s et de nos enfants. Si vous êtes curieux de vi-s autres possessions, mes frères qui se trouvent à divers travaux, seront heureux de voir un r qui ne dédaigne point les Zigeiners. »

qu'il eut ainsi terminé son récit, j'assurai le très-*petit-fils des Pharaons* du vif intérêt que j'avais en l'écoutant et lui promis de profiter de son premier jour. Il me tendit la main comme pour : « Je compte sur votre promesse. »

ris la direction de Waidhaussen ; mais je n'avais re revu Netzka ; je la cherchais des yeux quand ents pas plus loin je la vis qui m'attendait der-saillie d'un rocher ; son frère était encore avec Elle m'aborda avec timidité et me demanda si uverais bien mon chemin ? Je me hâtai de ré-que je n'en étais pas trop certain, quoique je pas eu besoin de guide pour venir. Elle se mit marcher à mes côtés et fit halte à la même place

Digitized by Google

que la première fois; puis arrêtant ses beaux yeu
moi, elle me dit que si elle savait le jour de mon re
à la vallée, elle viendrait à ma rencontre. Votre
sera-t-il encore avec vous, demandai-je doucem
Elle me regarda de nouveau, mais d'un air cha
puis elle me dit : « N'aimez-vous pas mon frère? —
»autant que vous, Netzka, interrompis-je, faites p
»tant ce que vous voulez à cet égard. » Nous nous
râmes après être convenus du jour et de l'heure
rencontre.

Comme je pouvais disposer de tout mon temps, j
trouvai à la montagne au moment fixé; la Zigein
y était déjà. Elle me reçut avec une joie si naïve et
tra tant de reconnaissance pour les brimborions q
lui apportais encore que j'en fus touché. Etrang
toute espèce de dissimulation, elle exprimait ses s
ments plutôt par ses gestes que par ses paroles, m
était facile de lire ce qui se passait dans cette âme
et ingénue! Bonne et confiante comme a dû l'ét
première femme en sortant des mains de la créa
Netzka n'en était que plus séduisante..... Pourquoi
il que toujours l'arbre de la science du bien et du
se remontre avec ses fruits séducteurs pour égar
sens de la jeunesse? Il nous apparut aussi à trave
sapins de la montagne, nous arrivâmes pourtant
vallée sans avoir porté la main au fruit défendu; la
du serpent ne parvint point à nous détourner de
chemin.

Je visitai ce jour-là les espèces de chalets de la co
situés au revers oriental des montagnes des envi
J'y remarquai quelques vaches et un assez beau
peau de chèvres; des champs de maïs, de féverole

Digitized by Google

s, de choux et principalement de chanvre et de
appris que le gibier ne manquait pas aux colons,
lus que les truites, dont ils faisaient même un
erce. A mon retour à Waidhaussen, comme je
is le verger de notre hôte, la barrière s'ouvrit
-coup et je me trouvai en face de sa fille. A mon
, elle retourna sur ses pas. Je courus après elle et
mandai si je lui avais déplu en quelque chose?
ontinua à s'éloigner, et me repoussant de la main,
écria : « *Pfui!* (fi!) retournez à vos Zigeiners et
rochez plus de moi..... Ah! Monsieur Paul, con-
la bonne Marianne, avec l'accent de la pitié,
qui vous croyions un jeune homme si estima-
...! » Ce fut pour la première fois que j'eus occa-
e connaître la puissance des préjugés. Ils peuvent
me dis-je, rendre injuste, même cruel l'être le
ienfaisant et le plus généreux. Ainsi que Heens
prédit, je fus regardé par mes hôtes à l'égal d'un
éré.

rtant, la veille de mon départ de Waidhaussen,
dire adieu aux solitaires de la vallée. Plusieurs
e eux me prouvèrent qu'ils étaient susceptibles
chement et de sensibilité. Quant à Netzka, elle vint
on père me reconduire jusqu'au lieu accoutumé.
oment de me séparer d'elle à jamais, je lui passai
gt un petit anneau d'or. « Conservez-le en mé-
de moi, Netzka, lui dis-je d'une voix émue. »
pressa sur son cœur et à travers ses pleurs, elle
ura : *jusqu'à la mort!*

Digitized by Google

# Poésie.

## PRIÈRE DU MATIN.

Le jour luit : ô mes vœux ! volez vers le Seigneur ;
Demandez-lui pour moi la sainte paix du cœur.
Sans te voir, ô mon Dieu ! je crois à ta présence.
De t'adorer sans fin que n'ai-je la puissance !
Ce cœur souvent déçu, ce cœur désenchanté,
D'un monde suborneur connaît la vanité.
Que me font aujourd'hui ses trompeuses idoles?
Que me font tous ses biens, ses amitiés frivoles?
Je n'y crois plus, Seigneur, et, forte maintenant,
Je dédaigne des biens payés si chèrement.
Hélas ! de tant d'amis dont je me fesais gloire,
Combien peu méritaient de vivre en ma mémoire!
Détrompée à jamais, doutant même de moi,
Seigneur! c'est pour toi seul que je garde ma foi ;
Car ce n'est qu'en t'aimant, Dieu si bon ! bien suprême !
Que l'on peut espérer d'être aimé comme on aime ;
Et lorsque devant toi je viens m'humilier,
Tu ne te lasses pas de m'entendre prier.
O béni soit le jour ! bénie encor soit l'heure
Où pleurante, à tes pieds, dans la sainte demeure
Je sentis le besoin extrême, impérieux,
De n'offrir plus qu'à toi, mon encens et mes vœux.
Je t'en fis le serment, Seigneur, j'y suis fidèle.
Je ne sens pas encor se refroidir mon zèle;
Mais je me plains à toi, je me plains justement,
Malgré tout mon amour, de t'aimer faiblement.
Que ne mérite point la sagesse infinie !

Digitized by Google

Pour t'admirer assez qu'est même le génie!
Seul tu réunis tout dans ton immensité,
La force, la justice et surtout la bonté.
Mais nos vertus à nous, fragiles créatures,
Nos vertus, bien souvent, ne sont rien qu'impostures,
Et tout ce que le monde a produit de plus grand,
De l'humaine grandeur nous fait voir le néant.
Puisqu'il en est ainsi, puisque tout sur la terre,
N'est rien que faux-semblant, qu'abîme, que misère,
Fais que je t'aime seul... et cependant, Seigneur,
Qu'un dangereux dédain n'atteigne pas mon cœur.
Que du Pharisien l'orgueilleuse pensée
Ne se glisse jamais dans mon âme blessée;
Que je ne dise pas : je vaux mieux. Folle erreur!
Qu'une tendre pitié pour le commun malheur,
Et qu'un juste retour vers ma propre faiblesse
A servir mes pareils m'encourage sans cesse :
Que je dise souvent : ah! prends pitié de nous!
De moi, Seigneur, de moi plus faible encor qu'eux tous!

Mlle C. DE B.

---

## LA MAISON DE MA MÈRE.

Oh! ma maison chérie, oh! mon toit solitaire,
Indifférents à tous les heureux de la terre,
Toujours, toujours vers toi se reporte mon cœur;
C'est que ton front discret protège une richesse
De joie et de plaisirs, des trésors de tendresse;
Ma mère y garde mon bonheur.

Ma mère, entendez-vous, ma mère, noble femme,
Qui ne vit que par moi, qui garantit mon âme
Du mal, en l'entourant de son touchant amour,
Ma mère que le ciel fit si douce, et si tendre,
Que je voudrais toujours et la voir, et l'entendre,
Et que j'aime encor mieux son regard que le jour.

Digitized by Google

Merci, mon Dieu, merci, car une âme semblable
Est un reflet de toi, reflet inviolable,
Rayon tombé du ciel pour éclairer ta foi.
Une mère toujours est sainte sur la terre;
Mais pas une, ô mon Dieu, l'est autant que ma mère,
Ma mère d'où me vient l'existence et la foi.

Ah! laisse-moi toujours ma modeste demeure,
Mon jardin embaumé d'où s'envole chaque heure,
Libre du poids cruel que donnent les remords,
Laisse-moi vivre ainsi sans fortune et sans gloire,
Loin du monde, jaloux d'un bonheur illusoire,
Et vers toi chaque jour voleront mes accords.

Et laisse-moi surtout, pour enchanter ma route,
Pour me sauver toujours du chagrin, et du doute,
Ma mère, mon bonheur, mon doux ange gardien,
Ou bien si de ses jours l'éclat se décolore,
Dans un élan commun, ô mon Dieu, je t'implore;
Prends son cœur et le mien.

Mlle Louïsa S.....e.

Août 1840.

---

## ROSE ET BLANCHE (*).

Votre front se pencha, morne et tremblant alors,
Comme une nef qui sombre,
Tandis qu'on entendait dans la ville au-dehors
Passer des voix sans nombre.
— Victor Hugo. — *Chants du crépuscule.* —

(*) Extrait d'un volume de poésies inédites, intitulé : *Voix de l'âme.* — M. Auguste Cavé a déjà publié plusieurs pièces de vers, entre autres : — *Les Mélancolies*, *Napoléon*, etc.

Digitized by Google

Plane au-dessus des autres femmes,
Et laisse errer tes yeux si beaux
Entre le ciel où sont les âmes
Et la terre où sont les tombeaux !
— VICTOR HUGO. — *Chants du crépuscule.* —

I.

Je la vois encor rose et blanche,
Comme le ciel d'un jour serein !
Son bras reposait sur sa hanche
Et des fleurs étaient dans sa main.

Elle était rieuse et naïve,
Souvent elle pleurait aussi...
De même que la sensitive
Tremble, on voyait trembler Lucy.

C'était une sainte Madone,
C'était l'ange des premiers jours !
La Vierge qui toujours pardonne,
Celle qu'on dit aimer toujours !

Oh ! que sa voix harmonieuse
Inspirait doucement les cœurs !
Que l'âme devenait heureuse
A ses soupirs doux et rêveurs !

Hélas ! la pauvre jeune fille,
— Dieu seul est grand et redouté ! —
Comme l'épi sous la faucille
Tombe, — est tombée avant l'été....

Digitized by Google

## II.

La campagne était refleurie,
La caille jouait dans les blés,
Et, pour l'herbe de la prairie,
Les enfants s'étaient envolés!

Ce jour, Lucy, — pâle et chétive,
Cheminait tristement au bois :
— « Lucy, reste, attends que j'arrive,
« Attends! » — lui fis-je plusieurs fois.

« Arrête! — Ta tête s'incline
» Et des pleurs coulent de tes yeux...
» Quel mal dévore ta poitrine
» Et rend ton front si soucieux?

» Oh! dis-le moi, Lucy; je t'aime!
» Ou ton silence me tûra....
» Oh! dis-le moi! — Ma peine extrême,
» A ta voix soudain cessera..... » —

Mais, hélas! à ma voix émue,
Par des chants elle répondit,
Et, d'elle, détournant la vue,
Je m'écriai : — « Je suis maudit! » —

. . . . . .
. . . . . .

Lucy chantait toujours :

Digitized by Google

— « Ma mère
» Mourut, me laissant au berceau....
» Si j'étais la brise légère,
» Si j'avais l'aile de l'oiseau!

» J'irais, j'irais baiser l'étoile
» Qui sur mon front plane le soir :
» Ange, couverte d'un long voile,
» Auprès de toi j'irais m'asseoir!.... » —

« Grand Dieu! Lucy! qu'oses-tu dire?
» Pense à nous, qui t'aimons, à nous!
» Calme cet effrayant délire;
» Vois! je t'implore à deux genoux.... » —

— « Pourquoi? — Là-haut, » répondit-elle, —
« Nous devons vivre sans souffrir...
» Souffrir?... — Est-ce chose cruelle?...
» J'en ai peur, et je veux mourir. » —

Et puis, elle se tut, rêveuse :
Et, regardant alors le ciel,
Son âme s'endormit, heureuse,
Sous le baiser de l'Éternel!...

III.

Je la vois encor, rose et blanche,
Comme le ciel d'un jour serein :
Son bras reposait sur sa hanche
Et des fleurs étaient dans sa main....

AUGUSTE CAVÉ,
de Rouen.

juillet 1838. — Toulouse.

Digitized by Google

## LES BLEUETS.

Le front rêveur, incliné vers la terre,
Pâle, mourante, au sein de son printemps,
Angèle allait un jour avec sa mère
Revoir les fleurs qu'elle aimait, dans les champs.
Elle disait : « Si jamais je succombe
» Que les bleuets, ma mère, ornent ma tombe, »
— Car alors, parmi les guérets,
Venaient de naître les bleuets.

» Je porte encor sur mon front la couronne
» Qu'il me cueillit l'an passé dans les blés;
» Vous n'avez pas, fleurs, attendu l'automne
» Pour vous flétrir !.. Oh ! vous me ressemblez....
» A mes douleurs si jamais je succombe
» Que les bleuets, ma mère, ornent ma tombe. »
— Mais déjà, parmi les guérets,
Déjà se formaient les bleuets.

« Pourquoi ces pleurs, cette douleur profonde,
» Pourquoi ces longs et lugubres adieux :
» Ceux qui jadis s'aimèrent en ce monde,
» Ne vont-ils pas se réunir aux cieux ?
» Vous qui m'aimiez... espérez — je succombe...
» Que les bleuets, ma mère, ornent ma tombe. »
— Et toujours, parmi les guérets,
Toujours se formaient les bleuets.

D'Angèle ainsi finit la destinée :
Elle était belle, elle aimait — son matin
Lui promettait une heureuse journée,
Un soleil doux, un ciel calme et serein.
— Tout à ses vœux s'oppose : elle succombe

Digitized by Google

Et les bleuets n'orneront point sa tombe...
Car hélas ! parmi les guérets
Ils étaient fanés les bleuets !

MARCELLIN LA GARDE.

Liége, mai 1837.

## ÉPIGRAMMES.

### I.

A l'assiduité de tes travaux divers,
Mon cher André, fais une pause.
Tu passes tout le jour à composer des vers.
Toute la nuit à faire de la prose ;
Si tu dormais au moins, quand tout repose,
Tu perdrais moitié moins de temps que tu n'en perds.

### II.

Monsieur l'ambassadeur Maigret,
Qui se croit un fin diplomate,
N'a pas toujours, quoiqu'il s'en flatte,
L'art de bien garder son secret ;
Car il en est un qu'à sa mine,
Dès qu'il paraît, chacun devine ;
C'est qu'en ne disant rien, il dit tout ce qu'il sait.

### III.

Je ne hais point les guêpes, car
Leur aiguillon n'atteint que le profane
Qui vient ou les troubler ou piller leur nectar ;
Piquer les importuns n'a rien que l'on condamne ;
Mais les bons mots ne sont des coq-à-l'âne.
L'esprit seul, en riant, fait passer le brocard,
Et les guêpes d'Alphonse Karr
Ne valent point celles d'Aristophane.

Digitized by Google

IV.

Lenglet, pour un beau manuscrit,
Au rang de nos savants par privilége inscrit,
Avant d'entrer au docte aréopage,
S'est bien gardé de montrer son ouvrage.
Il ne l'a fait qu'ensuite, et c'est un trait d'esprit.

V.

Le publiciste Lapanouse,
D'un cabinet qui marche et par bond et par saut,
Se rit tout bas, et l'épouse tout haut;
Mais ne craignez pas qu'il se blouse,
Et qu'il fasse un marché de sot;
Car je vous jure, s'il l'épouse,
Qu'il ne l'épouse pas sans dot.

VI.

Que de cent vieux dépôts ignorés des Etiennes,
Des Elzevirs et des Plantins,
Biblicus exhumant les poudreux parchemins,
Aux sottises du jour ajoute les anciennes,
Je consens à l'en voir combler nos magasins,
Pourvu qu'en porte-feuille il conserve les siennes.

L.-V. R.

Digitized by Google

# SOCIÉTÉS SAVANTES.

## ÉMIE ROYALE DES SCIENCES ET BELLES-LETTRES DE BRUXELLES.

*ıd et dernier extrait du* Rapport décennal des travaux de ıcadémie depuis 1830, par M. A. Quetelet, secrétaire perpé-el. — V. ce volume, p. 215.

### HISTOIRE NATIONALE.

es études historiques, surtout celles qui concernent la Bel-ue, ont toujours été cultivées chez nous avec un soin particu-; à des époques même où les sciences, les lettres et les arts ıblaient entièrement anéantis au milieu des désastres publics, s trouvaient encore des amis zélés qui leur payaient un modeste ut au fond de leur retraite. Toutefois, il faut en convenir, trop occupés de ce qui se passait autour d'eux, ou manquant des s élevées qui constituent l'historien, la plupart de ces écrivains sont bornés à traiter des sujets d'un intérêt secondaire et à ter la lumière dans quelques coins obscurs de la science. Nous ımes loin, sans doute, de prétendre que des travaux de détails ınt inutiles; ils sont d'une grande importance au contraire nd ils se rattachent à des vues générales, et qu'ils viennent ıbler les lacunes et rectifier des faits mal connus ou mal réciés. Partout où l'on désire construire un édifice, on appelle architectes qui discutent les plans, qui examinent la valeur matériaux que l'on doit mettre en œuvre, qui président à tous détails et veillent à ce que les travaux s'exécutent avec ensem-t avec harmonie. Ce serait bien mal entendre les besoins de la ce, que d'encombrer de matériaux mal choisis les voies par on doit passer. C'est pour éviter une pareille confusion, que émie a cherché à coordonner ses travaux sur un plan

Digitized by Google

uniforme et à ne présenter, dans ses concours, que des
qui se liaient aux parties de ce plan où existaient des
Avant d'édifier, il faut avoir les éléments nécessaires po
truire. C'est donc avec raison que l'on s'est mis à fouille
chives, à explorer nos bibliothèques, à en dresser des cat
à mettre au jour nos anciens manuscrits et à faire une b
nérale, d'où l'on a rapporté de véritables trésors, mais t
mêlés, tellement méconnaissables, que le travail nécessaire
rendre utiles pourrait être considéré comme une nouvell
verte. On a dû regretter, plus d'une fois, de voir publier
frais, et presque sans examen préalable, des livres plus
à figurer dans des collections d'amateurs que dans des b
ques de savants. Ce désir passionné, je dirai presque cett
de tout exhumer de la poudre des bibliothèques, est de
qu'on semble n'estimer un manuscrit qu'en raison de son

C'était surtout par ses concours que l'académie pouvait
la marche qu'elle désirait voir suivre; or, en consultant
grammes, on reconnaîtra qu'elle a particulièrement ap
tention sur les parties de notre histoire qui ont été le plus n
sur nos anciennes institutions, sur les progrès de la civi
du commerce, de l'industrie et de tout ce qui se ratta
causes de la prospérité de nos aïeux. Quand un même su
portait un champ de recherches trop vaste pour faire l'ol
seul concours, l'académie en faisait le partage, mais san
de vue l'ensemble auquel les parties devaient venir se lie
pour préparer d'avance les matériaux indispensables à notre
littéraire, elle a demandé que l'on retraçât les phases de
en Belgique depuis son origine, successivement pour les
française, flamande et latine. Les mémoires couronnés de
Hasselt, Snellaert et Peerlkamp, qui figurent dans nos rec
ont répondu à cette intéressante question de manière à lai
peu de lacunes dans cette partie de notre histoire natio
1827, l'académie avait couronné un mémoire de M. Rai
les changements opérés dans l'instruction publique, d
règne de l'impératrice Marie-Thérèse, jusqu'à cette épo

(1) Voyez *Mém. cour.*, t. II, XIII et XIV.
(2) *Mém. cour.*, t. VI.

Digitized by Google

ernier programme, elle a manifesté le désir de voir
e sujet intéressant en remontant jusqu'à son origine,
mandé quel était l'état des écoles et autres établisse-
truction en Belgique, depuis Charlemagne jusqu'à la
siècle; quelles étaient les matières qu'on y enseignait,
s qu'on y suivait, les livres élémentaires qu'on y
et quels professeurs s'y distinguèrent le plus aux
époques. L'académie a demandé en même temps un
la vie et les écrits de Jean-Louis Vivès, professeur de
à l'université de Louvain et l'un des savants les plus
XVIe siècle, toujours en rattachant ce sujet à l'his-
re de la Belgique. Si l'on joint aux ouvrages que nous
concours, les cinq mémoires sur les deux premiers
niversité de Louvain, que M. le baron De Reiffenberg
s nos recueils (1), l'on pourra se faire une idée assez
l'état de l'instruction en Belgique depuis les temps
lés.

es progrès de l'industrie et du commerce ne devait
négligée dans ce vaste plan de recherches. Déjà,
us avions couronné un mémoire de M. De Reiffenberg,
la population, des fabriques, et du commerce dans
s des Pays-Bas, pendant les XVe et XVIe siècles (2) :
sujet avait été traité pour les deux siècles précédents,
oeven, dans les mémoires de l'ancienne académie. En
le même sujet dans le dernier concours, nous avons
terminer ce grand travail et se dérouler jusqu'à
ableau déjà tracé jusqu'au temps d'Albert et d'Isabelle.
d'or a été décernée à M. N. Briavoinne, qui avait été
e première fois, en 1837, pour un travail analogue
tions et les perfectionnements dans l'industrie belge,
du XVIIIe siècle jusqu'à nos jours (3). De sorte que,
port encore, les matériaux ne manqueront pas pour
édifice immense de notre histoire.

V, VI et X.
r., t. II.
XIII et XIV des *Mém. cour.*



Digitized by Google

Si l'on veut jeter les yeux sur les autres mémoires que l'acadé mie a couronnés depuis 1830, pour ne pas remonter plus hau que cette époque, on pourra se convaincre qu'elle a toujours ét dirigée par les mêmes principes. Ainsi, l'on y trouve, pour fair suite à des travaux de même nature commencés par l'ancienn académie de Bruxelles, des recherches sur les espèces d'or d'argent, ayant cours légal aux Pays-Bas, depuis le commenc ment du seizième siècle jusqu'au règne d'Albert et Isabell inclusivement, par M. Groebe (1).

Un mémoire sur l'origine du système des communes dans l comté de Flandre, et sur les causes qui ont amené ce système par M. Van Hees van den Tempel (2).

Un mémoire sur les troubles de Gand, en 1540, qui motivèrer le voyage de Charles-Quint dans cette ville, par M. Steur (3).

Un mémoire sur les ressources que l'on trouve dans les chroni queurs et autres écrivains du moyen âge, pour l'histoire de l Belgique avant et pendant la domination romaine (4). L'auteur d ce travail, M. Schayes, a publié, depuis, un ouvrage en deux volu mes, *les Pays-Bas avant et durant la domination romaine*, dont l sujet, comme son titre le prouve suffisamment, se lie intimemen avec celui qui avait été proposé au concours. Aujourd'hui même l'académie lui remettra une nouvelle médaille d'or pour so travail sur l'introduction de l'architecture ogivale en Belgique, e même temps qu'elle donnera la médaille d'argent à M. Devigne d Gand, pour un mémoire sur le même sujet; et une seconde me daille d'argent, à M. Hennau de Liége, pour son écrit sur l'ancienn constitution liégeoise.

Mais sans anticiper, nous remarquerons que l'académie ne s'e pas bornée à indiquer, dans ses programmes, les lacunes qu présentait notre histoire littéraire, et de proposer des prix pou engager à les remplir; elle a voulu prendre l'initiative dans u autre genre de travail, et montrer la route à suivre sur un terrai

(1) Tome X.
(2) Tome XII.
(3) Tome X.
(4) Tome XII.

Digitized by Google

s'aventurait, sans en suivre aucune. Je veux parler des
e mettre nos dépôts littéraires à la portée du public, et
rement ceux qui renferment les anciens manuscrits. Elle
e commencer par la bibliothèque de Bourgogne, collec-
euse et encore peu exploitée, à laquelle se rattachent en
ps des souvenirs nationaux. Il eût été ridicule de songer
tous les manuscrits inédits, mais il pouvait être très-
présenter des analyses faites avec discernement, des
dès qu'ils pouvaient jeter des lumières sur l'histoire ou
ges de nos aïeux, ou se distinguer par la manière dont ils
rits. Ce travail fut commencé, et M. le baron De Reiffen-
ublia une première partie; mais on y renonça à l'époque
tion de la commission royale d'histoire, dans les attribu-
aquelle il rentrait entièrement. Du reste l'on peut dire
démie n'a pas cessé de coopérer à la publication de nos
ronniqueurs, puisque tous les membres de la commission
t été choisis dans son sein; elle peut donc ranger au
e ses travaux les ouvrages qu'ils ont édités, et qu'ils on
e notes nombreuses et d'amples préambules.

rages publiés par la commission royale d'histoire forment
volumes in-quarto, indépendamment de trois volumes
*ns* rédigés sous la même forme que ceux de notre aca-
s comprennent les écrits suivants :

*de Woeringen*, par J. Van Heelu, publiée par M. Wil-
ol. 1836.

*ue de Ph. Mouskes*, évêque de Tournay, publiée par
n de Reiffenberg, 2 vol. 1836 et 1838.

*des chroniques de Flandre*, publié par M. le chanoine
tome 1er, 1837.

*ue de J. De Klerk*, publiée par M. Willems, tome

rrait joindre à ces publications les suivantes, faites en
la commission royale :

*ales du Hainaut*, par Jean Lefèvre, publiées par M. le
e Fortia d'Urban, correspondant de l'académie et membre
t de France, pour servir de supplément aux annales de
e Guyse, publiées par le même auteur.

Digitized by Google

*Reinart de Vos*, poème épique et satirique du XII^e et
siècle; cet ouvrage remarquable à plus d'un titre a été
notes et d'éclaircissements, par M. Willems.

*Le livre de Baudoyn*, comte de Flandre, suivi de frag
roman de Trazignyes, nouvelle édition publiée par
Serrure et Voisin, in-8°, 1835. Cet ouvrage et le pré
rentrent pas à la vérité dans les travaux de la commiss
toire, et il en existait déjà des éditions antérieures.

Dans le tome X de nos mémoires, M. De Gerlache, no
teur et président de la commission d'histoire, a donné u
intéressant sur un manuscrit de Li Muisis, abbé de St-
Tournay. « Ce manuscrit, nous disait M. De Gerlach
paraît pas particulièrement remarquable par le nombre
portance des faits historiques; mais il exprime avec tant
les mœurs et les idées de l'époque; on y rencontre quel
de ces détails si négligés par nos historiens, et dont les écr
nos jours aiment tant à colorer leurs récits; les événem
retrace se sont passés si près de nous, que, sous divers
il m'a paru digne d'attirer un instant vos regards. » Et en
plaisir que nous avons eu à entendre ce rapport et à le
suite, nous a prouvé que M. De Gerlache a très-bien j
est des ouvrages qui gagnent à être présentés par des
parce qu'on y saisit mieux ce qu'ils ont de saillant.

Il serait donc à désirer que nos confrères de la commissi
toire voulussent suivre l'exemple qui leur a été donné
président, et nous communiquer les observations et les re
critiques suggérées par les ouvrages dont ils soignent la
tion. Des analyses bien faites, surtout pour les ouvrages
qui ne sont qu'à la portée d'un nombre de lecteurs très-r
rendraient de véritables services à la science historique.

M. le chanoine De Ram, également membre de la co
royale d'histoire, nous a donné un autre exemple d'une
nication semblable, à propos d'un manuscrit d'où il a
renseignements curieux sur la nonciature de Pierre Van
d'Anvers, évêque d'Aqui, en Allemagne et dans les Pays-

Digitized by Google

37 (1). « L'ancienne commission d'histoire s'était pro-
olier ce manuscrit, dit M. De Ram, » et il nous apprend
emps que M. le professeur Arendt en a fait une analyse
dans l'*Annuaire historique*, publié à Leipzig, pour
M. Frédéric Von Raumer.

am a fait paraître aussi le IVe volume de sa collection
s de la Belgique; et il nous a annoncé un mémoire sur
a été prise par les théologiens belges aux travaux du
Trente.

ogue des manuscrits de la bibliothèque de Bourgogne.
rchal a publié le premier volume, peut suppléer jusqu'à
point au travail que l'académie avait en vue d'exécuter;
e précieux dépôt plus accessible aux amis des lettres.

n a fait un travail semblable pour la bibliothèque de M.
em, laquelle, avec la bibliothèque de Bourgogne, est
noyau de notre bibliothèque royale. Nous devons nous
aussi de posséder le 1er volume des *Inventaires des ar-*
*Belgique*, publiés par ordre du Gouvernement, sous
n de M. Gachard.

nie, dans le cours de ses travaux, a examiné avec soin
lans qui lui ont été soumis par MM. Voisin, Gachard,
autres bibliographes instruits, et qui avaient pour objet
n d'un catalogue général de toutes les bibliothèques du
qui appartiennent au Gouvernement. En applaudissant
tiles que renferment ces projets, l'académie a trouvé
difficultés à leur exécution; elle espère cependant que
sur lesquels on peut compter, permettront de réaliser
travail devenu presque indispensable.

oint aux publications bibliographiques déjà indiquées,
s de MM. Voisin et Namur sur les principales bibliothè-
Belgique et de la capitale en particulier, ainsi que le
*nnuaire de la bibliothèque royale*, publié par M. le baron
erg, nous pourrons nous faire déjà une idée assez juste
ors littéraires.

dû étendre sans doute cette liste, que nos bibliophiles



Digitized by Google

nombreux ne me pardonneront pas d'avoir faite aussi cou
je crains d'abuser de l'attention que vous voulez bien m'
et je m'aperçois que jusqu'à présent j'ai à peine parlé de
uns des ouvrages littéraires de nos confrères. Nos recuei
miques en renferment malheureusement peu, mais di
publications, et je viens d'en indiquer plusieurs, ont é
en dehors de l'académie. Les ouvrages historiques que no
imprimés depuis 1830, outre ceux que j'ai mentionnés d
les suivants ; ils ont généralement pour objet d'éclaircir d
obscurs de nos annales :

*Notice sur Froissart.*

*Mémoire sur la bataille de Roosebeke.*

*Mémoire sur la ressemblance des Germains et des Gau
les Belges des temps postérieurs* (1). Ce sont les trois dernie
que nous a laissés l'auteur de l'*Histoire générale de la B*
notre ancien secrétaire perpétuel.

*Appendice au mémoire sur l'origine du nom de Belge* (2).

*Mémoire sur le rapport et la conformité de plusieurs po
anciennes coutumes et chartes du pays et comté de Haine
l'ancien droit romain, antérieur à Justinien et au code
dosien* (3).

*Dissertation sur ce que l'on doit entendre par* terra salic
*le titre* 62 *de la loi salique, et sur l'origine de quelques an
coutumes de la Belgique, qui excluaient les filles dans le
des biens immeubles de leurs pères et mères* (4).

*Examen de la question si, au moyen âge, le comté de H
était tenu en fief relevant d'un suzerain et sujet à hommage
c'était un alleu affranchi de tout hommage* (5).

Ces quatre mémoires sont également les derniers qu
avons reçus de M. Raoux, l'un de nos membres les plus

(1) Ces trois écrits ont paru dans le tome VII des *Mém.*
(2) Tome VII.
(3) Tome VIII.
(4) *Ibid.*
(5) Tome XI.

Digitized by Google

grand âge, et que nous avons appelé, pendant plu-
es, à être le directeur de l'assemblée.

ns reçu, en outre, de M. le baron De Reiffenberg, six
ur différents sujets, savoir :

*inture sur verre aux Pays-Bas* (1).

*larités inédites sur Charles-Quint et sa cour, avec un
ur l'ordre de St.-Hubert* (2).

*plément à l'art de vérifier les dates et aux divers recueils
ues, ou mémoire sur quelques anciens fiefs* (3).

*elles recherches sur P.-P. Rubens* (4).

*ques anciennes prétentions à la succession du duché de
)*.

*eil sur les relations qui ont existé jadis entre la Belgique
ie, avec une notice sur Regnier de Bruxelles, poëte
, et sur Corneille de St-Laurent, autre poëte latin*

endrait de joindre à ces travaux historiques, les notices
ment nos bulletins, mais leur nombre et leur variété
ue l'énumération seule fatiguerait l'auditoire, sans rien
sur leur valeur littéraire. Je crois cependant devoir en
uelques-unes qui ont donné lieu à des discussions inté-
t à des recherches curieuses.

séance du 1er octobre 1836, l'académie reçut commu-
un mémoire de M. Cudell, relatif à un fragment de co-
iaire romaine, découvert à Tongres en 1817, et qui
nconnu jusque-là. A ce mémoire était joint un fac-simile
ument et de ses inscriptions, qui se rapportaient aux
de différentes localités au point central qu'occupait la
qui composaient ainsi une espèce d'itinéraire général de

VII.
VIII.
X.
XI. — M. de Reiffenberg a publié encore, en dehors des travaux de
'ouvrage *Souvenirs d'un pèlerinage en l'honneur de Schiller*, qu'il
r à l'occasion de l'inauguration de la statue du célèbre poëte alle-
in-8. Brux., chez Muquardt, 1839.
XI.

Digitized by Google

la Gaule-Belgique. Ce monument fut étudié avec soin par plusieurs de nos membres, et donna lieu à quelques discussions. A ce sujet M. Roulez, qui s'est spécialement occupé de nos antiquités, et qui nous a donné, depuis, un *Nouvel examen de quelques questions de géographie ancienne de la Belgique* (1), nous communiqua le résultat de ses observations; il chercha à restituer les inscriptions, dont plusieurs étaient tronquées, et à indiquer la manière dont il fallait les lire et les interpréter; il crut en même temps, d'après la forme des lettres, devoir reporter l'origine de ce monument vers le milieu du troisième siècle de notre ère.

Parmi les nombreuses communications que nous devons à M. le chanoine De Smet, il en est une qui concerne le supplice du chancelier Hugonet et du comte d'Imbercourt, ministres de Marie de Bourgogne. La notice de notre confrère avait pour objet de rechercher si ce supplice a été causé par une vengeance populaire, comme l'avait insinué Philippe de Commines, ou bien s'il a été le résultat d'une condamnation dans laquelle on a suivi les formes légales. Cet examen conduisit à de vives discussions, qui donnèrent lieu à différents écrits, dans lesquels MM. De Smet, Jules de St.-Genois, Gachard et Dumortier produisirent chacun à l'appui de son opinion, des documents inédits d'un haut intérêt pour l'histoire de cette époque.

M. le baron De Reiffenberg, qui avait soulevé cette question dans les notes de son édition de Barante, a inséré, dans presque chacun de nos bulletins, des notices où il cherche à tempérer par l'originalité des formes, ce que l'érudition pourrait avoir de trop austère. Nous avons eu à nous féliciter plus d'une fois d'avoir été mis dans la confidence des remarques curieuses ou des découvertes littéraires qu'il avait eu occasion de faire dans le cours de ses travaux, qui embrassent toutes les branches de la littérature.

M. Gachard, qui exploite avec persévérance le riche dépôt de nos archives, nous a souvent présenté le fruit de ses explorations; nous lui devons particulièrement de la reconnaissance pour la communication de différentes pièces qui appartiennent à l'histoire

(1) Tome XI des *Mém.*

Digitized by Google

de l'académie sous la domination autrichienne, et qui ont été successivement imprimées dans nos *Annuaires*.

Les nombreuses publications de M. Gachard sont bien connues des amis de notre histoire nationale, qui doivent tenir compte à l'auteur de tout ce qu'a d'ingrat le travail pénible qu'il s'est imposé. Nous devons des remerciments semblables à MM. Jules de St-Genois et Marchal, ainsi qu'à M. Voisin, qui se livre avec un zèle si louable aux travaux bibliographiques, et qui recueille avec un soin religieux les plus petits détails, les plus petites anecdotes qui peuvent intéresser nos bibliophiles.

M. Delmotte, bibliothécaire et archiviste de Mons, que nous comptions au nombre de nos correspondants, nous a également fait part des découvertes qu'il avait eu occasion de faire dans l'exploration des dépôts confiés à ses soins; peu de temps avant sa mort, il a publié un ouvrage sur son célèbre compatriote, Roland Delattre ou *Orlando Lasso* (1).

Tous ces matériaux, choisis avec discernement, coordonnés avec soin, trouveront leur place quand on en viendra à construire l'édifice. Déjà plusieurs de nos confrères ont préludé à ce grand œuvre, et ont enrichi l'enseignement d'ouvrages élémentaires qui embrassent toute l'histoire de la Belgique. Il suffit de citer ceux de MM. Dewez, De Reiffenberg, De Smet et Moke, pour s'assurer que la voie est ouverte.

M. Moke, récemment admis au nombre de nos membres, ne nous avait pas seulement donné des preuves de goût dans un genre de littérature qui n'entre pas dans le cercle des travaux de cette académie; il avait encore montré des connaissances solides et profondes dans ses études sur les migrations des anciens peuples, et en particulier de ceux qui se sont établis dans l'ancienne Belgique, ainsi que dans ses recherches ingénieuses sur l'état de Rome sous ses derniers rois.

Indépendamment des travaux sur notre histoire générale, nous avons vu paraître des ouvrages spéciaux qui témoignent de l'intérêt qui s'attache aujourd'hui à ce genre d'études; et, ce qu'il convient de signaler avant tout, la plupart sont écrits avec une pureté et

(1) Valenciennes, 1 vol. in 8°, 1836.

Digitized by Google

une élégance que l'on n'avait pas rencontrées jusque-là dans les publications faites en Belgique. Quelques-uns décèlent en même temps des connaissances acquises par l'habitude des affaires publiques, qui trop souvent manquent à l'historien. Nous citerons, sous ces rapports, l'histoire du royaume des Pays-Bas depuis 1814 jusqu'en 1830, par M. de Gerlache (1); et l'ouvrage sur la révolution belge, par M. Nothomb. Quelle que soit l'opinion politique que l'on porte dans la lecture de ces ouvrages, écrits sur des événements qui ont fait agir bien diversement des passions que le temps n'a pas encore pu calmer, il serait difficile de ne point être d'accord sur leur mérite comme travaux littéraires (2).

M. Warnkœnig, dont notre enseignement regrette la perte, nous a laissé, en nous quittant, un ouvrage qui fait mieux apprécier les services qu'il pouvait nous rendre encore. L'*Histoire de la Flandre et de ses institutions civiles et politiques jusqu'en* 1805 est un monument de l'érudition de ce professeur instruit. Nous avons également perdu vers cette époque M. Mone, savant modeste, très-versé dans la connaissance de notre ancienne littérature. L'académie, du moins, a voulu le rattacher à ce pays par les liens de la science, et a inscrit son nom parmi ceux de ses correspondants.

M. Jules de St-Genois, qui emprunte plusieurs formes pour écrire notre histoire nationale, a publié son mémoire sur les avoueries, auquel l'académie avait accordé une médaille d'argent.

M. Borgnet a retracé d'une manière heureuse le tableau de notre révolution brabançonne qui, bien que rapprochée de nous dans l'ordre des temps, était cependant loin d'être connue dans ses détails.

M. Altmeyer a publié récemment une histoire des relations commerciales et diplomatiques des Pays-Bas avec le nord de l'Europe pendant le XVIe siècle. Ce sujet se rattache entièrement

(1) M. de Gerlache a publié encore, en 1831, les *Révolutions de Liége sous Louis de Bourbon*, 1 vol. in-8°. Bruxelles, chez Hayez.

(2) Les événements politiques de 1830 ont fait naître un troisième ouvrage, écrit par un de nos confrères, sous le titre *du Royaume des Pays-Bas*, par M. le baron de Keverberg, membre honoraire de l'académie. 3 vol. in-8°, 1834.

Digitized by Google

es recherches analogues qui ont été faites ou proposées au con-
rs par notre académie (1).

armi les témoignages qui déposent en faveur du progrès des
es historiques, il en est un qui me semble plus persuasif que
utres, c'est l'ardeur avec laquelle on se porte vers la rédaction
ournaux consacrés à ces études. On doit remarquer aussi la
ur avec laquelle ces journaux sont reçus. La seule ville de
en compte trois : *le Messager des sciences historiques en*
*que*, les *Archives philosophiques et littéraires*, et le *Belgisch*
*um*, recueil dans lequel M. Willems, notre confrère, dépose
part de ses travaux littéraires.

capitale, outre les *Bulletins* de l'académie et de la commis-
l'histoire, possède la *Revue de Bruxelles* et la *Revue nationale*
ompte, au nombre de ses principaux rédacteurs, M. Devaux,
e nos publicistes les plus éclairés.

rmi les autres journaux, plus particulièrement consacrés aux
es historiques, on trouve encore les *Annales* de la société
lation pour l'histoire et les antiquités de la Flandre occiden-
et la *Revue Belge*, publiée à Liége par l'association pour
ser la littérature nationale (2).

cadémie, depuis sept ans, publie des *Annuaires* dans lesquels
ssemble tous les matériaux qui se rattachent à son origine
différentes phases par lesquelles elle a dû passer; elle y pré-
des notices nécrologiques, où l'on rend un dernier hommage
hommes savants et laborieux qui ont utilement servi leur
par leurs talents; on y réunit en même temps de ces détails
x, de ces anecdotes piquantes que l'on ne trouve que là, et
ont que ces légères esquisses sont comme des portraits ou
de simples croquis pris d'après nature. Ce travail rentre

I. Altmeyer a aussi publié une *Introduction à l'étude philosophique de*
*ire de l'humanité*. Bruxelles, 1 vol. in-8°, 1838; et un précis de l'*Histoire*
*se*, 1 vol. in-8°, Bruxelles, 1837.

e recueil est rédigé par MM. Lesbroussart, Polain, Faider, Vanhulst,
rs, Ducpétiaux, Weustenraad, Dehaut, etc. M. Polain a extrait de ce
des notices et des mémoires qu'il a fait paraître sous les titres de
*s historiques et littéraires*, et d'*Esquisses historiques de l'ancien pays*
. 2 vol. in-18, 1837 et 1838.

Digitized by Google

assez généralement dans les attributions du secrétaire p
mais plusieurs de nos confrères y ont pris part, selon c
affections ou leurs études spéciales les y portaient d
rence; et l'on conçoit que nos annuaires ont dû y gagn
devons, sous ce rapport, de la reconnaissance à MM. le
Reiffenberg, Morren, le baron de Stassart, Cornelissen
Marchal, Kestcloot, Roulez et De Chênedollé (1).

Déjà MM. De Gerlache et le baron de Stassart, comm
teurs, avaient pris soin de présenter dans leurs rapports
des tableaux rapides de travaux de notre académie; ce
documents historiques que l'on consultera également ave
qu'on lira avec intérêt.

M. Cornelissen, qui sait relever les sujets dont il traite
tour original et souvent par un grand bonheur d'expressi
a fait hommage de la collection de ses opuscules, forman
volumes in-8°; il a enrichi ce recueil de notes manusc
n'en forment certes pas le moindre mérite. Il serait à dé
nos confrères suivissent cet exemple, et que l'on pût tro
moins dans la bibliothèque du corps auquel ils ont ap
l'ensemble des ouvrages qu'ils ont composés.

(1) M. Goethals, bibliothécaire de la ville de Bruxelles, a publié de
4 volumes de *Lectures relatives à l'Histoire des sciences, des arts, etc*
*gique*; et un volume de l'*Histoire des lettres, des sciences et des arts en*
in-8°. Ces ouvrages ne se composent que de notices biographiques.

J'aurais dû citer en première ligne les importants ouvrages sur la m
sur l'histoire de cet art, par M. Fétis, directeur de notre Conservatoire

FIN DU TOME DIX-SEPTIÈME.

Digitized by Google

# TABLE DES MATIÈRES

## DU TOME DIX-SEPTIÈME.

### HISTOIRE NATIONALE.


nirs d'un émigré liégeois. — 1795. — N° III. . . . 383
asseur de Gand. . . . . 5,154,257,344


### HISTOIRE ÉTRANGÈRE.


e sur les causes des soulèvements et des guerres des
ysans, au moyen âge. — André Van Hasselt. Troisième art. 113
Quatrième article. 221
Cinquième et dernier article. 325
rsion en Bohême. — Prague. — A. S. de N. . . . . 34


### LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS ET MÉLANGES.


eux à Rome. — R. Spitaels. . . . . 101
Hache (d'après l'allemand de Clauren). — B.....s. . . . 309
omme inutile. — George Dupaby. . . . . 318


### POÉSIE.


ités. A ma mère. — Hippolyte le Hardi. . . . . 54
eu, Terre! — Mlle C. de B. . . . . 59
ès le bal. — Marcellin la Garde. . . . . 62
n poëte. — Mlle Louisa S.....s. . . . . 63
sur la translation des cendres de Napoléon dans l'hôtel
es Invalides à Paris. — J.-G. Modave. . . . . 193
jardin. — Mlle Louisa S.....s. . . . . 197
oleil et le Nuage, fable imitée de Fulda. — F. Devos. . 198
irouette, fable. — Le même . . . . . *ibid.*
ge. — E. Crooy. . . . . 199


Digitized by Google

A Mlle C. de B...y, après avoir lu ses vers : *Adieu, Terre!*—G. 20
L'Infanticide (d'après Schiller). — Eduard Ludovic. . . . 29
Avé Maria. — Mlle Louisa S.....s . . . . . 30
Stances à M. Stéphano sur son poëme de *Pauline*. — Eugénie D. 30
A M. J. G. — Mlle C. de B. . . . . 30
A Mlle C. de B. — Jh. Gaucet. . . . . 30
Prière du matin. — Mlle C. de B. . . . . 41
La maison de ma mère. — Mlle Louisa S.....s . . . . . 41
Rose et blanche. — Auguste Cavé. . . . . 41
Les Bleuets. — Marcellin la Garde. . . . . 41
Epigrammes. — L.-V. R. . . . . 41

ANALYSES CRITIQUES.

*Histoire des relations commerciales et diplomatiques des Pays-Bas, avec le Nord de l'Europe, pendant le XVIe siècle*, par J.-J. Altmeyer (suite et fin). — L.-V. R. . . . . 20
*De la Belgique en cas de guerre*, par J.-G. — T. . . . . 6

SOCIÉTÉS SAVANTES.

Académie royale des Sciences et Belles-Lettres de Bruxelles. — Extrait du *Rapport décennal des travaux de l'Académie depuis* 1830, par M. A. Quetelet, secrétaire perpétuel.
Sciences morales et politiques. — Littérature ancienne. — Nécrologie. . . . . 21
Histoire nationale. . . . . 41
Concours de 1842.—Programme des questions proposées par la Société de médecine d'Anvers. . . . . 32

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

# REVUE BELGE.

TOME DIX-HUITIÈME.

Digitized by Google

Digitized by Google

# REVUE BELGE,

PUBLIÉE PAR

## L'ASSOCIATION NATIONALE

POUR L'ENCOURAGEMENT ET LE DÉVELOPPEMENT

## DE LA LITTÉRATURE

EN BELGIQUE.

**Tome Dix-huitième.**

LIÉGE.

A. JEUNEHOMME, IMPRIMEUR,

QUAI DE LA SAUVENIÈRE (PLACE DU SPECTACLE), N° 10.

1841.

Mai — Août.

Digitized by Google

Digitized by Google

# LES VEILLÉES

## A LA CABANE DES REMPARTS,

TIONS, LÉGENDES, CONTES ET RÊVES DU VIEUX GABRIEL.

(*Suite.* — v. t. XVI, p. 356).

que bizarres que doivent paraître les légendes
ivre aujourd'hui à la publicité, elles avaient un
tout particulier dans la bouche du vieux Gabriel.
reusement je ne pourrais reproduire la naïveté
re moins l'originalité piquante de son langage.
parlait wallon; il faut donc que je traduise en
sorte ses récits, et qui ne sait qu'une traduc-
toujours inférieure au texte?
uissance des erreurs populaires était bien grande
parmi nous, il n'y a guère plus d'un demi-siècle.
, à cette époque, c'eût été se faire accuser d'ir-
, et comme la foule joignait le fanatisme à l'i-
ce et à la superstition, l'incrédule qui aurait osé
ter ses sentiments aurait passé de mauvais quarts
. Ceci soit dit en forme d'exorde; je laisse la pa-
Gabriel.
ur mettre un peu de variété dans mes récits, je
pporterai ce soir, dit le vieux conteur de la ca-
es remparts à ses auditeurs réunis, deux ou trois
s de revenants, les plus accréditées chez nous, et
ne saurait révoquer en doute l'authenticité.



Digitized by Google

»Autrefois, comme aujourd'hui, il se faisait un commerce de chevaux en Hesbaye. Un maquignon pays, nommé Hustin, jouissait de l'estime et de l fiance générale, surtout parce qu'il ne dissimul les vices et les défauts des quadrupèdes qu'il ve qualité précieuse et bien rare, dit-on, chez les g son métier.

»L'après-dînée d'un jour d'automne, qu'il étai de Huy pour se rendre à Waremme, Hustin fut s en route par un orage accompagné d'une pluie vio sa monture même refusait d'avancer; aussi eut-il grande peine à gagner une hôtellerie située à qu distance de là. Il y avait souvent logé, mais il y si tard que toutes les chambres étaient déjà pri occupées par des voyageurs que le mauvais temp forcés, comme lui, de s'y réfugier. Position fâ pour le maquignon; car il n'avait d'autre alter que de poursuivre sa route dans l'obscurité, ou de la nuit en plein air exposé au vent et aux avers continuaient à tomber. Il demanda la faveur de à son ancien hôte. « J'en suis sûr, se disait-il, cédera plutôt son lit que de me laisser à la porte lui apprit qu'il était mort depuis trois mois. Le no maître de la maison, qui survint alors, répéta ne lui restait pas une seule chambre libre.—Cepe ajouta-t-il, il en est encore une où l'on pourrai faire dresser un lit; mais je dois vous prévenir qu pièce est fréquentée depuis quelque temps par d prits, qui tourmentent ceux qui y logent. — porte, dit Hustin, faites y vite faire bon feu et se souper. J'aime mieux faire connaissance avec vos nants que de courir le risque de me rompre le cou vos chemins creux ou de geler de froid dans la

Digitized by Google

entrant dans cette chambre, Hustin la reconnut : celle qu'il habitait ordinairement lorsque, dans rses, il s'arrêtait à l'hôtellerie hesbignonne. Après mangé de bon appétit, et le couvert levé, il vi- chambre pour s'assurer qu'elle n'avait point d'is- crète ; puis il ferma les verroux de la porte et mit, écaution, un long poignard sur la table. Ne son- point encore à dormir, il resta assis devant l'âtre illait un bon feu. Le temps s'écoulait, et point bruit que le sifflement du vent à travers les fe- de la chambre. Mais tout-à-coup Hustin croit re heurter à la porte ; il ne se trompe pas ; eh ! l à craindre ? Cette porte est bien verrouillée. Il pourtant s'ouvrir et livrer passage à un homme net de coton blanc, en sarrau bleu, portant des laine grise roulés au-dessus des genoux, ayant e taille et les mêmes traits de figure que le défunt de la maison. C'était lui en effet ; il s'approche quignon, s'arrête et le regarde en face sans pro- ne parole.

stin, qui n'avait jamais connu la peur, éprouva oins un tel émoi que son sang resta un instant figé dans ses veines ; mais reprenant bientôt la é de son caractère : Eh ! bonsoir, mon hôte, t-il d'une voix assurée, comment se fait-il que yez devant moi, vous que l'on m'avait dit mort ?

si le suis-je, répondit le spectre, et je ne suis i que pour vous adjurer au nom du Dieu vivant os anciennes relations d'hospitalité, de faire ex- mon corps en présence de la justice, pour qu'il staté que je n'ai point succombé à une attaque lexie, ainsi que l'on en a répandu le bruit à des-

Digitized by Google

sein, mais que j'ai été traîtreusement égorgé par mon neveu, le maître actuel de céans, qui est à la veille d'épouser ma fille, l'unique héritière de mes biens. — Soyez certain, mon hôte, dit Hustin, que vos volontés seront exactement remplies. Ne puis-je rien faire de plus pour vous? — Non, répondit le revenant. Je vous souhaite la bonne nuit.

» Vous pensez bien qu'après une semblable apparition, notre marchand de chevaux ne jouit pas d'un sommeil paisible. Le jour étant venu, il s'empressa d'aller rendre compte du fait à la justice du lieu. Le nouvel aubergiste fut mis en prison, et le corps de son oncle ayant été déterré, on reconnut en effet qu'il avait eu la gorge coupée avec un couteau ou un rasoir; que la plaie avait été recousue avec une aiguille, et que cette couture était cachée par le col de la chemise, de manière à ne pas laisser soupçonner le meurtre. On fit la visite de la maison, et l'on trouva, dans le coin d'un petit grenier inhabité, un paquet de linges ensanglantés qui avaient appartenu au défunt. Le juge l'ayant exposé à la vue de l'accusé, celui-ci en demeura stupéfait, et ne pouvant alléguer une bonne parole pour sa justification, il finit, sans que l'on eût recours à la question, par avouer son crime, ainsi que toutes les circonstances qui l'avaient accompagné.

» Ce monstre occupant un cabinet attenant à la chambre à coucher de son oncle, qui était en même temps son bienfaiteur, il lui avait été facile, dans le silence de la nuit, d'accomplir son forfait. Il fut condamné à être roué vif, et l'exécution eut lieu à peu de distance de l'endroit où le crime avait été commis.

» Vous voyez par là, mes enfants, dit Gabriel avec

Digitized by Google

on le plus sérieux, et en s'adressant à ses plus jeunes
eurs, combien est vrai ce qu'on vous dit sans cesse
y a une providence dont l'œil est toujours ouvert,
nt le bras finit toujours par atteindre le criminel...
revenons à Hustin.

a déclaration devant la justice l'ayant contraint à
toute la journée dans ce lieu, il se vit obligé de
ner encore une fois dans la même chambre. A peine
ait-il renfermé que voici venir son hôte qui lui
Je viens vous remercier, M. Hustin, de votre cour-
, et vous demander s'il n'y a rien de vos ordres
l'endroit où je vais retourner? — Non, rien,
dit le maquignon. Pourtant, reprit-il, si vous
ez m'avertir de ma mort trois jours avant qu'elle
e, je vous en serai fort obligé. — Je le ferai, si
en mon pouvoir, dit le fantôme en s'en allant.
oir, M. Hustin.

elui-ci se coucha et passa le reste de la nuit tran-
ment; puis, le lendemain, ayant terminé les af-
qui l'avaient amené en Hesbaye, il retourna chez
eu de temps après cet événement, il quitta sa pro-
n pour faire le commerce de grains, et vint s'établir
au faubourg de Statte.

es nouvelles occupations lui avaient presque fait
er son aventure de la Hesbaye, quand une nuit
aisait un clair de lune charmant, il entendit heur-
iolemment à la porte d'entrée de sa maison. Il
anda à l'un de ses domestiques d'aller voir ce que
. Celui-ci, n'ayant vu personne, vint le dire à son
e et alla se coucher. Peu d'instants après, on
de nouveau et plus fort que la première fois.
impatienté sauta de son lit, et alla lui-même ou-

Digitized by Google

vrir la porte. Un homme se tenait debout près du seuil; il allait lui demander ce qu'il voulait, lorsqu'il resta comme glacé d'effroi en reconnaissant l'aubergiste qui lui avait apparu trois ans auparavant, et en l'entendant dire d'une voix sépulcrale : Je viens, M. Hustin, m'acquitter de la promesse que je vous ai faite. Songez à la mort, car dans trois jours vous ne serez plus de ce monde. Ces paroles prononcées, l'esprit disparut, et laissa Hustin dans un état facile à concevoir. Rentré dans son lit, il fit part à sa femme de la funeste révélation qui venait de lui être faite. Cette femme, quoique secrètement alarmée comme son mari, tenta cependant de l'encourager. N'était-ce pas une véritable faiblesse que d'attacher de l'importance à des paroles qui n'étaient probablement qu'une plaisanterie de l'un de ses amis? Rien ne put rassurer Hustin. Aussi, dès la pointe du jour, il se rendit près de son curé, se confessa, demanda que le viatique lui fût administré, ainsi que l'extrême-onction, et consacra entièrement les trois jours qui suivirent à la prière et à la méditation. Enfin, l'heure fatale allait expirer, et Hustin ne sentant ni mal ni douleur, commençait à croire que l'apparition qui l'avait tant effrayé n'était que l'effet d'un mauvais rêve. Il dit à sa femme que, se trouvant fatigué, il allait se coucher. A peine était-il étendu dans son lit que le plafond de sa chambre craqua horriblement; le plancher de l'étage supérieur trop chargé par une quantité de sacs remplis de blé tomba sur le malheureux Hustin, qui en fut à l'instant écrasé.

»Ainsi s'accomplit, dit Gabriel, la révélation du revenant de la Hesbaye, qui procura à l'honnête maquignon une mort que tout bon chrétien doit envier.....

Digitized by Google

Une pause succéda à cette effrayante histoire. Il sem-
it que le narrateur lui-même fût absorbé dans les
flexions qu'elle avait inspirées à son auditoire, quand
éveillé de l'espèce d'extase où il était plongé, il reprit
a parole en ces termes :

»Vous avez tous entendu parler du revenant de l'hos-
pice St.-Jean, mais vous ne connaissez pas tous les dé-
tails de cette surprenante histoire, je vais vous la ra-
conter. — Le cercle d'auditeurs qui entouraient le
vieillard se resserra par un mouvement de peur, sans
doute aussi pour mieux écouter.

» C'est à un nommé *Jean Cover*, cordonnier de pro-
ession, qu'est due la fondation de l'hôpital St.-Abra-
am (1), en faveur des pèlerins allant à St.-Jacques de
ompostelle en Galice. La dévotion à ce saint ayant dé-
énéré peu à peu, et le pieux établissement n'étant plus
réquenté que par des vagabonds, on en employa les
evenus d'une manière plus utile, en le faisant servir
'asile pour les pauvres voyageurs étrangers et malades,
assant par notre cité. Comme chacun sait, ils y sont
oignés avec tant de zèle et d'humanité qu'il n'existe
eut-être point dans les Pays-Bas une maison de charité
lus secourable que celle de St.-Abraham, mieux connue
cette heure sous le nom d'hospice St.-Jean-Baptiste.

»Il y a plus de cent ans qu'un homme de haute sta-
ure, n'ayant que la peau collée sur les os, dont le teint
tait basané, les yeux caves, et le regard sinistre, se
résenta à l'hospice St.-Jean. Malgré les ulcères qui cou-
raient son corps, malgré son état de dénuement et son
r souffreteux, on ne pouvait l'envisager sans éprouver

(1) L'hôpital St.-Abraham, rue Féronstrée, fut fondé l'an 1212.

Digitized by Google

pour lui de l'éloignement et même une sorte d'av
Il n'en fut pas moins reçu avec bienveillance, et
au livre d'admission sous le nom de Poublain. I
nait, disait-il, de chez les Turcs et retournait en l
son pays natal. Placé dans une salle où se tro
réunis des malades de toutes les nations du mo
discourait avec tous comme s'il fût né dans le p
chacun d'eux; il parlait toutes les langues conn
la terre sans les avoir jamais apprises, autreme
doute que par l'inspiration du démon; car il c
nait jusqu'au patois de Liége. Dès le lendemain
entrée à l'hospice, le chapelain de la maison all
siter selon l'usage, pour l'engager à faire ses dév
Il s'en excusa d'abord, demandant quelques j
repos et de recueillement pour s'y disposer. Ces
étaient trop raisonnables pour qu'on refusât d'y a
mais, le surlendemain, l'un des hospitaliers fai
ronde de nuit dans la salle des malades, fut tout
arrêté par une conversation qui semblait partir
de Poublain.—De grâce, disait celui-ci, accord
quelque répit. —Non, répondait son interlo
cela ne se peut; vous savez quelles sont nos conv
Si, dans deux fois vingt-quatre heures, vous ne
pas livré une âme chrétienne, la vôtre m'appar
et je la prendrai..... Ce dialogue se termina
long gémissement. L'hospitalier, quoique transi d
se dirigea néanmoins vers le lit d'où étaient par
étranges paroles : il en tira les rideaux et resta st
en n'y voyant que le nouvel arrivé, dont le
étaient plus livides et plus décomposés que de co
ayant tout le corps ruisselant d'une sueur froide.
sant échapper de sa poitrine oppressée des son

Digitized by Google

au râle de la mort. Le charitable hospitalier lui
ıa tous les secours qui étaient à sa portée, puis
nt reprendre connaissance, il se disposait à le
pour aller quérir le père confesseur, lorsque le
nd l'arrêta par la manche et lui dit que la chose
pas nécessaire; qu'il était sujet à de pareilles at-
et que dans peu il se trouverait entièrement
c'est ce qui eut lieu en effet. Mais l'hospitalier,
elant le dialogue qu'il venait d'entendre, lui de-
avec qui il conversait, quand il était entré dans
?—Hélas! répondit le malade, dans mon délire,
parfois échapper de singulières paroles, et sans
je me parlais à moi-même..... L'hospitalier
la tête en signe de doute.—Mon ami, dit-il à
in, il se passe quelque chose d'extraordinaire en
croyez-moi, confiez vos peines à notre respec-
irecteur spirituel; lui seul peut rendre du calme
âme. — Mon âme! reprit le malade, pensez-
ue..... — Oui, je crois qu'il est encore possible
auver, répliqua le bon hospitalier, car la voie du
reste toujours ouverte au repentir..... Quand
t pas trop tard, murmura-t-il en s'éloignant.
eure après, le chapelain était assis au chevet du
ieux malade, avec lequel il s'entretint longtemps.
ci lui fit sans doute, sous le sceau de la confes-
d'étranges aveux qui embarrassèrent l'ecclésias-
car il alla sur-le-champ consulter le synode
oal, et, ce jour là ainsi que le suivant, il ne quitta
son pénitent, qui semblait reprendre une nouvelle
ns les consolations de la religion. Le lendemain,
ait lui apporter le saint Viatique, mais en ouvrant
eaux de son lit, on recula d'horreur; il ne s'y

Digitized by Google

trouvait plus qu'un cadavre; les traits du visage affreu sement contractés annonçaient toutes les angoisses d'un mort violente. Au milieu du front se remarquait un ouverture à bords déchirés, non saignante et s'enfonçan jusqu'à l'intérieur du cerveau. C'est par cette ouvertur que le démon, prévoyant que l'âme de Poublain allai lui échapper, s'était introduit pour la lui arracher. n'y avait pas réussi sans doute, puisque le malade s'étai bien confessé, mais il avait tué le malheureux.

»Cette mort tragique fit grand bruit à Liége; il de vait s'en suivre de fâcheuses tribulations. Quelque temp après, on entendit des bruits extraordinaires dans l grenier au-dessus de la salle où s'était passé l'événement et ces bruits répandirent la consternation et la terreu dans tout l'hospice. C'étaient comme des coups de massu frappés à différentes reprises et qui retentissaient dan le bâtiment. D'autres fois c'était le bruit de chaînes qu l'on traînait sur le plancher; mais ce qui était autre ment effroyable, c'étaient les cris et les gémissement qui partaient de divers points de la maison; c'était l déplacement des couvertures qu'une main invisible ve nait chaque nuit arracher du lit des malades.

»Le grenier, théâtre du principal tapage, était rempl de balles de houblon appartenant à un riche bourgeois qui faisait un immense commerce de cette denrée. O lui en demanda les clefs; on le visita en tous sens e longtemps; mais on ne trouva rien, tout était resté e place. Alors il circula un bruit injurieux à l'égard d marchand de houblon. Certains esprits forts prétendiren que, comme les administrateurs voulaient lui reprendr ce grenier pour l'utiliser plus avantageusement, c'étai lui, aidé de quelques compères, qui faisait tout ce tin

Digitized by Google

rre. Le démenti le plus formel fut bientôt donné à calomnieuse imputation.

n soir que deux domestiques, ceux-là même que vait si faussement soupçonnés d'être de connivence le propriétaire du houblon, montaient l'escalier se rendre dans un galetas tout au haut de la mai- ils virent sur le dernier palier un fantôme enve- é dans un linceul blanc et se tenant immobile me une statue. Saisis de frayeur, ils restèrent, pour dire, cloués à la même place. Le spectre ayant ouvert le suaire qui lui cachait la face, ils purent nguer, à la blessure qu'il avait au front, que c'était rit de Poublain. A cet aspect, ils descendirent les ches de l'escalier quatre à quatre en poussant des effroyables, et, plus morts que vifs, vinrent ra- er au directeur de l'hospice l'horrible vision qui it de leur apparaître. On employa tous les moyens use l'Église en pareilles occurrences; le grand- re vint conjurer le revenant, mais celui-ci n'en con- pas moins son sabbat pendant la nuit. Enfin, ne nt plus à quel saint se vouer pour délivrer l'hospice e turbulent esprit, on proposa, comme unique et ier remède, de faire faire un pèlerinage à Rome, à nière de quelques rares et fervents pèlerins de l'an- temps. Mais l'embarras était de trouver quelqu'un ût assez fort et assez courageux pour remplir toutes onditions attachées à ce pénible voyage. Il devait trois fois le chemin pour arriver à la ville sainte; à-dire qu'il devait faire trois pas en avant et en re- deux, ou douze lieues pour trois. De plus, il était nt au plus rigoureux silence à partir de l'hospice braham jusqu'à son entrée dans la basilique de ierre à Rome.

Digitized by Google

»Cette dernière condition, dit malicieusemen
en s'interrompant, n'était pas difficile en ap
étant imposée à un homme.....

« Hem ! marmotta Agnès, j'espère que le plu
»de notre quartier n'est point une femme ; il ne
»sortir d'ici pour le trouver. »

»Heureusement, un père capucin qui s'enn
la vie monotone de son couvent, se présenta p
ce voyage. Sans être intimidé par les exigences
trat, il se mit incontinent en route, accompa
frère de son ordre. Ce dernier pouvait, à sa gu
en avant ou rester en arrière et s'arrêter devan
jets propres à piquer sa curiosité. D'ailleurs,
sicot de nos deux religieux fort bien garni, leu
tait de se réconforter honnêtement dans les aul
ils s'arrêtaient. Ils cheminèrent tant et si bien q
vinrent non loin du but de leur fatigant pè
Mais hélas ! comme tant d'autres, ils firent nau
port. A la vue des édifices de la capitale du
chrétien, le père capucin, saisi d'un vif tran
joie, oublia la clause si importante du silence
Dieu ! s'écria-t-il, voilà Rome ! ! ! A l'instant
un corps lourd et pesant qui sautait à califour
son dos ; c'était Poublain..... On objectera peut
les esprits n'ont ni chair, ni os, et qu'ils sont sa
Celui-ci est bien la preuve du contraire ; le pa
lerin en fut éreinté, et il y avait de quoi v
C'était pour la première fois peut-être qu'un
servait de monture à semblable cavalier. Ses
rasés ne pouvant suppléer à la crinière qui lui m
le spectre s'accrocha à sa barbe, qu'il tira ju
démettre la mâchoire pour le forcer à re
chemin.....

Digitized by Google

ce point du récit, des rires étouffés partirent à la de plusieurs coins de la cabane. Quelqu'un ayant la remarque qu'une monture de cette espèce offrait antage de ne point se cabrer et de ne point ruer, larité devint générale. Gabriel demeura un instant erdit de cette interruption irrévérente; puis il dit n ton sévère : « Vous qui riez de la position du pau-re religieux et des souffrances qui furent réservées à on dévouement, je voudrais que vous fussiez à sa lace seulement pendant une heure. » Tout le monde ut, et le bon vieillard, bien vite apaisé par quelques ts d'excuse, acheva son histoire ainsi qu'il suit :

» L'exclamation imprudente qu'avait laissé échapper ère capucin à l'aspect de Rome, avait frappé son com-gnon d'une frayeur d'autant plus grande qu'il con-ssait les conséquences funestes qui devaient résulter la rupture du silence. Pourtant il ne put d'abord nprendre quelle mouche piquait le père en le voyant isquement retourner sur ses pas, tout chancelant et jarrets à moitié fléchis comme une bête de somme p pesamment chargée; car l'esprit demeurait invi-le pour lui. Il fut bientôt instruit du malheur qui, en elque sorte, lui devenait commun. Pouvait-il faire ins que d'alléger le père du fardeau qui pesait sur épaules en lui prêtant le secours de son bras? Ils gagnèrent donc à petites journées la cité de Liége sans e le revenant quittât jamais sa position. Je vous laisse enser ce que le pauvre capucin avait à souffrir le jour nme la nuit et la nuit comme le jour; car il ne pou-t se coucher autrement que sur le ventre, son dos vant de matelas à Poublain. Enfin, ils arrivèrent à ge, mais dans un état digne de compassion! Leur

Digitized by Google

froc en lambeaux et leurs corps décharnés le
naient l'aspect de squelettes vivants. Méconnai
tous les yeux ils passèrent le porche de l'hosp
que l'on se doutât de leur arrivée ; on crut au c
que c'étaient de malheureux étrangers qui ven
clamer l'hospitalité. Introduit dans l'intérieu
maison, le père capucin poussa un cri de joie e
prise en se sentant tout-à-coup débarrassé de l'é
table charge qui pesait sur lui depuis si longte
l'hospice resta également délivré à jamais des trib
du revenant. »

Gabriel ayant cessé de parler, chacun de nou
posait à retourner chez soi, lorsqu'il nous di
soirée n'est pas encore très-avancée ; si vous vo
vous raconterai encore une histoire de revenan
beaucoup plus courte que les précédentes. » N
prîmes nos places.

« Je tiens de plusieurs personnes dignes de
tous les ans, le 16 du mois d'avril, anniversai
mort tragique de Sébastien La Ruelle, on voyai
minuit et une heure, une voiture descendre le fa
Ste.-Walburge, marchant sans chevaux, quoiq
duite en apparence par un cocher assis sur le si
fublé d'un manteau tout noir mais qui n'était p
long pour cacher une queue velue et des pied
chus. Sa figure était effroyable de laideur ; ses
étaient hérissés ; deux cornes semblables à cel
bouc lui sortaient du front. Dans l'intérieur du
se trouvait un grand personnage habillé à la m
pagnole ; c'était l'esprit du comte de Warfusée
du meurtre du digne bourgmestre La Ruelle, si
sement assassiné en 1637. Cet équipage du dia

Digitized by Google

it sa marche par derrière les remparts des Anglais. eporte s'ouvrait d'elle-même pour le laisser passer. rcourait successivement les rues Saint-Severin et Hubert, la Haute Sauvenière, le Pont-d'Ile, la rue Dominicains, la place St.-Jean, pour aller s'arrêter porte de la maison attenante à la collégiale de Jean et où le meurtre s'était accompli. La por- du carosse s'ouvrait alors par les soins du cocher; mte en sortait pour faire trois tours sur lui-même, poussant trois gémissements lugubres auxquels nme aux pieds fourchus répondait par autant de ements diaboliques. Après quoi, l'un et l'autre re- taient à leur place, et allaient répéter la même cé- nie sur le Marché en face de l'hôtel-de-ville, juste ndroit où le comte de Warfusée avait été pendu par ieds. Ensuite, le carrosse prenait sa direction vers nstrée et s'évanouissait avec ses revenants près de lle des Vignerons. »

l'une des soirées suivantes, Gabriel ne parla que toires de philtres et de sortiléges. Il nous en cita les exemples que l'on va lire, et le fit avec une naïveté onne foi qui n'aurait guère permis d'en contester nenticité, quand même le doute se serait présenté à rit de son crédule auditoire.

l y avait autrefois, dans la paroisse de St.-Servais, jeunes filles nées le même jour. Comme leurs pa- étaient très-proches voisins, elles avaient partagé êmes jeux, fréquenté la même école et fait leur ière communion ensemble. Le temps n'avait fait gmenter l'attachement qu'elles avaient l'une pour e, et toute leur jeunesse se passait dans les inno- plaisirs de la plus douce amitié.

Digitized by Google

»Avenantes et jolies, elles éprouvaient, ainsi qu
toutes les jeunes personnes de leur âge, le désir d
plaire et le besoin d'aimer. Plus heureuse que sa com
pagne, Henriette se vit recherchée par un jeune homm
pourvu de toutes les qualités qui font le bonheur d
ménage lorsqu'elles se rencontrent dans les deux époux
Léonard N***, s'étant assuré de l'amour de Henriette
demanda sa main à ses parents, qui la lui accordèrent
aussitôt, et fixèrent le jour de la cérémonie nuptial
Mais la nouvelle de ce mariage fut à peine connue qu
Henriette remarqua un grand changement dans l'hu
meur de son amie. De gaie et de folâtre qu'elle était au
paravant, celle-ci devint triste et rêveuse, les couleu
de son visage s'effacèrent et ses yeux, rougis par l
larmes qu'elle versait en secret, laissaient deviner
chagrin qu'elle ressentait. Henriette l'embrassait sou
vent et pleurait avec elle en l'invitant par des caresses
lui confier ses peines; car, malgré son peu d'expérienc
elle croyait bien que l'amour n'y était pas étranger
mais Bernardine, loin de paraître sensible aux instanc
de l'amitié, ne répondait que par des signes d'imp
tience et fuyait en gémissant. Bientôt elle cessa tout
fait de voir son amie, sans que celle-ci pût soupçonn
la cause de ce refroidissement. Le fait est qu'elle brûla
d'un violent amour pour le futur mari de celle qu'e
avait aimée jusqu'alors comme la plus tendre sœu
l'amitié se changea tout-à-coup dans son cœur en u
noire jalousie; passion fatale qui porte souvent aux pl
grands crimes. Renfermée seule dans sa chambre, Be
nardine recherchait les moyens de satisfaire la haine q
la dévorait; mais à quel projet s'arrêter? Elle rest
indécise. Elle voulut tout à la fois se venger de l'indif

Digitized by Google

e Léonard et détruire le bonheur que se pro-
nt les deux amants. Enfin, ayant consulté une
de bonne aventure, elle prit un parti extrême.
ndit son âme, la malheureuse! et appela le dé-
son secours par le sortilége le plus affreux.

elque temps avant le jour fixé pour le mariage,
te, toujours bonne et sans rancune, invita son
e amie au repas de noce; Bernardine accepta, à
le surprise de tout le monde. Bien plus, le jour
elle arriva l'une des premières et embrassa les
ux mariés avec une apparence de satisfaction. Le
ini, les convives se retirèrent. Bernardine, en
t son amie, lui souhaita à l'oreille, une bonne
. »

ôt les époux sont seuls..... Hélas! Léonard ne
nner à l'amour que le prix que l'on garde à l'in-
ce..... Le pauvre homme! on venait de lui *nouer*
*lette!!!*

! se mit à dire la vieille Agnès, qu'est-ce que
*ouer l'aiguillette?* — Que t'importe de le savoir,
a Gabriel? C'est, ajouta-t-il en prenant un ton
, une calamité dont tu n'as jamais eu à te
e.

lendemain, Bernardine vint traîtreusement com-
ter les jeunes époux. A l'air déconfit de l'un et à
ras de l'autre, il lui fut facile de reconnaître que
rme avait opéré. Mais là ne devaient pas s'arrê-
effets de sa méchanceté. Le soir même, Léonard
qué de douleurs cruelles qui se répandirent dans
n corps, et, se renouvelant d'une manière atroce
ents intervalles soit du jour, soit de la nuit, chan-
sa vie en un véritable martyre. On fit appeler



Digitized by Google

les médecins; mais les plus habiles ne connurent rien cette maladie. On recourut tout aussi inutilement à de neuvaines en l'honneur des saints les plus renommé pour leur intervention miraculeuse dans des cas sem blables. Le malheureux n'obtenait de répit à ses mau que lorsque Bernardine était assise au chevet de son li Aussi, quand elle entrait dans sa chambre, l'accueillait comme son bon ange, son unique consolation.

»Henriette soignait pourtant son mari avec tout zèle d'une âme pieuse, douce et résignée. Jamais on n l'entendait proférer une plainte, ni murmurer de s continuelles fonctions de garde-malade.

»Dans le hameau de Molinvaux, derrière Xhovémon vivait alors un vieux médecin retiré de la pratique, que des bruits singuliers, répandus sur son compte avaient rendu très-célèbre. Pourtant on disait qu'il éta sorcier, et qu'il entretenait commerce avec le diabl Quelques paysans prétendaient même l'avoir suivi soir sur une hauteur voisine, et de là, l'avoir vu tant disparaître dans le sein de la terre, au milieu des flamm et de la fumée, tantôt s'enlever dans les airs sur u animal moitié cheval, moitié bouc. Je crois que c'éta pure calomnie : d'abord, parce que les médecins n'o jamais passé pour sorciers... et ensuite parce que celu ci allait chaque dimanche à la messe, faisait ses Pâque et remplissait tous ses devoirs de chrétien. Il était d'ai leurs fort humain et charitable envers les pauvres. paraît cependant que le docteur était ce que l'on ap pelle alchimiste, c'est-à-dire livré à l'étude d'une scienc qui frise un peu, dit-on, la sorcellerie. Quoi qu'il e soit, on conseilla à Henriette d'aller le consulter. El avait beaucoup de répugnance à suivre ce conseil; el

Digitized by Google

ermina pourtant à la fin en tenant cette démarche
. La réception toute bienveillante que lui fit le
r de Molinvaux la rassura, et lui permit d'expli-
ans trop de gêne le sujet de sa venue. Le vieillard
avec la plus grande attention le long récit qu'elle
de la maladie de son époux. Quand elle l'eut ter-
il s'établit entre eux le dialogue que je vais
ire.

elles sont les personnes qui entrent habituelle-
chez vous? — Nos parents, nos connaissances et
t mon amie d'enfance. — Vous m'avez dit, n'est-ce
ue la présence de cette amie suspendait les dou-
lu malade? — C'est un fait constant et de tous les
— Y a-t-il un bénitier dans la chambre? — Oui,
a un, surmonté d'un Christ. — Où est-il placé?
re le chambranle de la porte d'entrée et le lit de
ari. — N'avez-vous pas remarqué que votre amie
toujours le dos à ce bénitier quand elle est dans
hambre et lors même qu'elle en sort? — Je n'ai
fait cette remarque. — Il importe que vous en
maintenant le sujet de vos observations, et dans
ours, à pareille heure, dit l'alchimiste en congé-
la jeune femme, vous viendrez me dire ce qu'il

nriette revint au logis, peu satisfaite du résultat
visite. Il lui semblait que la recommandation qui
de lui être faite était aussi absurde que ridicule.
trant, elle trouva Bernardine installée à sa place
ire et causant familièrement avec Léonard; mais
ne visiteuse, à la vue de Henriette, se leva, vint
nner un baiser hypocrite, et, sous l'apparence de
êt, s'informa de la cause qui l'avait retenue si

Digitized by Google

longtemps absente. La jeune femme éluda la qu
puis, comme malgré elle, elle attacha ses rega
quiets sur tous les mouvements de son amie, et a
son départ avec une pénible impatience. Quel
point son étonnement quand elle vit Bernardin
cher à reculons, mais sans affectation, jusqu'à ce
eût dépassé l'encadrement de la porte! « Mon Dieu
Henriette en elle-même, que signifie cette incon
manière d'agir, et que dois-je en augurer? » Le
main et le jour suivant, Bernardine fut soigneu
examinée dans chacun de ses gestes; non-seulem
continua à marcher en arrière en se retirant;
tant qu'elle resta dans la chambre, elle évita de t
la tête du côté du bénitier. Cette conduite, qui
un mystère impénétrable, glaça Henriette d'effr
se hâta d'aller en rendre compte au solitaire de
vaux. Celui-ci se mit à sourire d'un air de satisf
et demanda à quelle heure de la journée Bernard
rendait ordinairement visite. Henriette répond
c'était toujours vers les trois heures de l'après
« Cela étant, dit le docteur, vous ferez demain
gros feu que de coutume dans votre chambre. V
ce qu'il soit bien allumé vers quatre heures. J'a
chez vous pour ce moment. Quoique je sorte ra
de ma demeure, on ne trouvera cependant pas
que, dérogeant à mes habitudes, j'aille voir vot
dont la situation est désespérée. Allez, ma fille
tinua le vieillard, prévenez le malade de ma visi
confiance dans le Tout-Puissant et dans le peu de
qu'il a bien voulu m'accorder. »

»Le lendemain, en effet, le médecin fut pon
vint à l'heure dite. A son aspect, les deux dame

Digitized by Google

vèrent. Bernardine voulut se retirer; mais le médecin l'ayant invitée à rester, il s'approcha du malade, lui adressa beaucoup de questions sur la nature de ses souffrances, puis il alla droit à la chaise sur laquelle Bernardine était assise, la poussa le plus près du feu qu'il lui fut possible, et saisit brusquement ses pieds qu'il posa, en les soulevant, jusque sur les boules de cuivre qui surmontent ordinairement les deux montants de la grille de nos foyers; ils y restèrent comme cloués par une force invisible, sans que rien pût les en détacher. Vous comprenez que cette position laissait certaines parties du corps exposées à l'action d'un feu violent..... Quelle chaufferette! Si toutes celles dont nos femmes se servent étaient aussi brûlantes, elles perdraient bientôt la dégoûtante habitude de répandre sous leurs jupes une chaleur malsaine, qui rôtit leurs bas et leurs chemises : cela soit dit sans te fâcher, Agnès.

»Bernardine faisait d'inutiles efforts pour s'arracher aux douleurs cuisantes qui la dévoraient; elle voulut appeler à son secours; mais le docteur s'empara de l'eau bénite et lui en jeta quelques gouttes qui la forcèrent à retenir ses cris. Les souffrances de Bernardine allant toujours en augmentant, elle finit par réclamer Dieu et ses saints. Alors le vieillard, la regardant avec des yeux irrités : « Tu réclames le ciel, lui dit-il, toi, la fille de »l'enfer! Non, point de pitié pour une abominable sor»cière, qui n'en a pas eu pour cet infortuné que tu fais »périr à petit feu, et dont le seul tort envers toi est de »n'avoir point répondu à ta flamme criminelle. Tu espé»rais, par tes assiduités, séduire l'époux de ta trop con»fiante amie. Malheureuse, te voilà prise dans tes propres »piéges! Hâte-toi de rompre ton œuvre de Satan, ou, par

Digitized by Google

» la mort de notre Sauveur, tu seras rôtie en ce monde, » comme tu le seras sans doute dans l'autre. » Bernardine, vaincue par le supplice qu'elle endurait, tira de son sein une boîte où se trouvaient renfermés un *Pacolet* (1) de cire et une épingle servant à piquer les diverses parties du corps de cette petite figure. Par la vertu magique qui s'y trouvait attachée, les douleurs étaient transmises au corps de Léonard qui en recevait des sensations semblables à celles que feraient des coups de poignard. Le *Pacolet*, préalablement arrosé d'eau bénite, fut jeté au feu, d'où il exhala, en se consumant, une odeur infecte. Aussitôt les pieds de Bernardine se détachèrent des boules où ils étaient restés fixés, et quoique sa peau fût convertie en grillades, elle sortit précipitamment et alla se cacher chez elle jusqu'à ce qu'elle fût guérie de ses brûlures. Après quoi, Dieu lui ayant fait la grâce de s'amender, elle se retira aux Carmélites et y finit saintement ses jours.

» Léonard, délivré du sort dont il avait été la douloureuse victime, recouvra bientôt la santé; lui et sa Henriette firent le meilleur petit ménage qu'il fut possible de voir. Le docteur retourna dans sa solitude de Molinvaux, heureux d'avoir rendu aux deux époux un bonheur qu'ils méritaient si bien. »

Après une pause de quelques minutes, Gabriel reprit la parole ainsi qu'il suit :

« Parmi les personnes qui m'écoutent ici, il en est peu sans doute qui ne connaissent le château de Rocour. Quoique ce château ne conserve qu'un faible reste de sa grandeur passée, le logement du maître y est demeuré en assez bon état, ainsi que les bâtiments de la ferme.

(1) Petite figure de diable qui met l'esprit malin au *service* de ceux qui la portent sur eux.

Digitized by Google

»Plus d'un demi-siècle avant la célèbre bataille que les Français, commandés par le maréchal de Saxe, gagnèrent contre les alliés (11 août 1746) dans la plaine de Rocour, le château dont il est ici question était habité par son propriétaire, seigneur en bas de laine, conduisant sa charrue, avec plus de contentement que n'en éprouvaient ses aïeux lorsqu'ils allaient, montés sur leurs coursiers bardés de fer et richement caparaçonnés, aux courses de bague, aux tournois, aux combats à la barrière ou à tout autre de ces nobles jeux familiers à la chevalerie d'alors. Le seigneur de Rocour éprouva de bonne heure l'instabilité des joies de la terre; la mort vint lui enlever, presque en un même jour, une épouse et trois enfants tendrement chéris. Il supporta avec la résignation du chrétien ces chagrins inséparables de la vie. D'ailleurs, il n'avait pas tout perdu; il lui restait un fils sur lequel se reportèrent toutes ses affections. Il mit tous ses soins à lui faire acquérir des connaissances solides et utiles. N'attachant aucun prix aux honneurs, aux richesses, aux prérogatives de la noblesse seigneuriale, il aimait mieux que son fils pût goûter un jour le bonheur simple et durable que procure la vie des champs; et le jeune Erasme, né avec les dispositions les plus heureuses du cœur et de l'esprit, répondait parfaitement aux soins et aux intentions de l'auteur de ses jours.

»Erasme avait pour compagne une jeune fille de son âge que sa mère avait léguée en mourant à la châtelaine de Rocour, sa plus intime amie. Celle-ci, avant de rendre le dernier soupir, avait prié son mari de considérer la jeune orpheline comme son enfant adoptif et de veiller sur sa destinée comme sur celle de son fils. La promesse en fut faite et fidèlement remplie; car le bon sire aimait

Digitized by Google

Lucie autant que la défunte avait pu l'aimer elle-même.

» L'excellent caractère de ces enfants laissait pressentir en se développant ce qu'ils devaient être un jour. Ils s'aimèrent de bonne heure de cette douce amitié d'enfance qui est à l'épreuve du temps et de ses vicissitudes. Le père voyait avec plaisir les progrès d'un sentiment qui, plus tard, devait assurer le bonheur de ses deux enfants, et celui de ses vieux jours.

» Tout était donc paix et jouissance au manoir de Rocour, lorsqu'il y vint un hôte dont la présence causa bien des malheurs. Gérard, le nouveau venu, était fils de la sœur du châtelain. Il avait longtemps fréquenté l'école de Louvain, où il avait suivi les cours de théologie, dans l'espoir d'obtenir une riche prébende qui lui était promise par un membre de sa famille. Son visage n'offrait aucun signe de cette jubilation que nous voyons briller sur la face vermeille de nos chanoines; ses traits, au contraire, étaient durs, son teint livide et ses yeux hagards. Son aspect seul inspirait la crainte et une sorte de répulsion. Il n'en fut pas moins bien accueilli par son oncle, qui se montra fidèle envers lui à tous les usages de la vieille hospitalité. Rien cependant ne déridait le front de ce jeune homme. Sa figure ne semblait s'adoucir, sa parole n'était un peu moins rude que lorsqu'il se rencontrait seul, par hasard, avec Lucie; mais la jeune fille ne pouvait arrêter ses regards sur lui sans ressentir une horreur qu'elle n'était pas toujours maîtresse de cacher. Gérard, s'en étant aperçu, cessa de la rechercher, et Lucie, contente de cet oubli, reprit bientôt toute sa gaîté naturelle.

» Il y avait déjà plus de six mois que cet hôte désagréable habitait le château. On ne le voyait guère qu'aux heures des repas, encore y gardait-il le plus profond si-

Digitized by Google

lence. Presque toujours renfermé dans sa chambre, il n'en sortait que pour aller causer dans les champs avec le berger de la ferme ; et cette sorte de gens, vous le savez, ne porte pas un bon renom ; on les a toujours soupçonnés d'avoir commerce avec le diable, de jeter des sorts sur les hommes et sur les bêtes, même sur les productions de la terre.

»Or, un soir que Lucie vaquait à quelques soins du ménage qui l'avaient conduite dans la cour de la ferme, elle fut bien surprise, en passant devant la bergerie, d'y entendre prononcer son nom et de reconnaître la voix de Gérard. « Oui, disait-il au berger, je m'aperçois que »Lucie me déteste et qu'elle n'a d'yeux et d'oreilles que »pour mon cher cousin et son bonhomme de père, qui »semble applaudir à leur amour. Si cependant Erasme »allait rejoindre ses frères et sœurs dans le Paradis, j'hé»riterais de mon oncle puisque je suis son seul parent; »et alors l'indifférente Lucie serait trop heureuse que je »voulusse d'elle..... » La jeune fille, saisie d'un effroi mortel, n'en entendit pas davantage; elle rentra au château, la figure pâle comme un linceul. Elle fit de grands efforts pour cacher le trouble qui l'agitait, car elle sentait que la délicatesse lui défendait de rapporter les paroles que le hasard lui avait fait entendre ; mais elle se promit d'observer toutes les démarches de celui qui venait de les prononcer; comme si le commerce des méchants avec le démon ne restait pas un mystère pour les anges.

»Peu de jours après, Erasme éprouva, au sortir du déjeuner, une faiblesse qui lui fit perdre connaissance. On crut d'abord que c'était le résultat d'une indigestion; mais, à la suite de cette incommodité, son appétit se per-

Digitized by Google

dant de jour en jour, il tomba dans un tel état de langueur que l'on conçut les plus sérieuses inquiétudes. On appela les médecins; mais ils ne surent que dire sur les causes de la maladie, et leurs remèdes semblèrent aggraver le mal au lieu de le guérir. L'intéressant jeune homme s'éteignait donc insensiblement; bientôt il n'offrit plus que l'aspect d'un squelette. Parfois, il perdait le mouvement, la vue et la parole, et quand il recouvrait ses sens, c'était pour se livrer à d'effrayantes illusions et pour proférer des mots étrangers à toutes les idées des hommes. Qui pourrait dire ce qui se passait dans l'âme déchirée du pauvre père! « Mon Dieu, s'écriait-il, rendez-moi mon » fils, ou faites que je meure avant lui! » Quant à Lucie, on aurait cru voir une statue de marbre blanc qu'un pouvoir inconnu faisait agir autour du malade. Sa douleur offrait quelque chose de si touchant que le cœur le plus barbare en aurait été ému. Cependant il était un homme qui demeurait froid et insensible en présence de cet affligeant tableau. Gérard, placé au pied du lit de son cousin, paraissait attendre qu'il exhalât le dernier soupir. Il survint un moment où Lucie, ayant tourné les yeux de son côté, crut voir errer sur ses lèvres un sourire satanique. Elle poussa un cri et courut près du malade, comme pour le garantir des atteintes du démon. Cette action de Lucie n'échappa pas à la pénétration du méchant qui, en quittant l'appartement, roula des regards plus sinistres encore que de coutume.

» La situation du malade devint tout-à-coup si désespérée que l'on crut qu'il n'avait plus que quelques jours à vivre. Un matin, on vint prévenir Lucie que frère Clément demandait à lui parler. Ce frère Clément était l'un des quêteurs du grand couvent des Capucins : bon

Digitized by Google

réjoui, aimant à pincer les joues des petites filles et à donner des croquignoles aux garçons, distribuant des images aux uns, des chapelets aux autres, récitant des *Orémus* aux vieilles femmes, racontant de bonnes histoires aux hommes. Aussi retournait-il toujours la besace pleine au monastère où la mine la plus renfrognée s'épanouissait à sa vue. Mais, comme disait frère Clément, sa plus charitable pourvoyeuse, c'était Lucie. Il ne sortait presque jamais du château de Rocour sans qu'elle lui eût arrangé de ses mains des œufs frais dans un panier convenablement garni de son. D'autres fois, c'était un dindon, une couple de poulets, ou un jambon qui allaient occuper l'une des poches de sa besace, sans compter les beaux escalins qu'elle glissait dans la manche ou dans le capuchon du bon frère, pour dire des messes. Après son couvent, c'était Lucie que frère Clément aimait le plus sur la terre. Lorsqu'elle vint à lui pâle et défaillante, il demeura tout consterné, et s'écria les larmes aux yeux : « Jésus! qu'avez-vous donc, notre chère demoiselle? Monsieur Erasme irait-il plus mal? » Lucie ne lui répondit d'abord que par des sanglots; mais n'ayant personne à qui elle pût se confier, elle ne fit aucune difficulté de lui raconter toute la maladie d'Erasme, et l'horreur que lui inspirait la conduite de Gérard. Le capucin resta quelque temps muet comme absorbé dans de profondes réflexions, puis il lui dit : « J'ai pesé dans mon faible esprit toute la va»leur de ce que vous venez de me communiquer. Plus »j'y pense, et plus je crois qu'il y a quelque chose de sur»naturel dans la maladie de notre jeune seigneur; mais, »si je ne me trompe, tout n'est pas désespéré. Nous avons »dans notre couvent le père Isidore, qui est plus savant »à lui seul que toute la communauté; aussi a-t-il le droit

Digitized by Google

» d'entrer dans la partie de notre bibliothèque nommée » l'enfer, et de lire les livres qui s'y trouvent enchaînés. » Si vous voulez, ainsi que M. votre tuteur, m'autoriser » à lui aller confier le cas dont il s'agit, je retournerai sur-» le-champ au monastère, et ce soir même je viendrai vous » apporter la réponse de père Isidore ainsi que celle de » notre père gardien, sans la permission duquel rien ne » peut se faire. » L'espérance vint subitement ranimer le cœur de Lucie. Elle poussa presque le frère par les épaules pour le faire retourner plus vite à son couvent, se chargeant, lui dit-elle, du consentement de son tuteur. A la soirée, frère Clément revint au château tout essoufflé et le corps ruisselant de sueur, tant il avait hâte d'annoncer que père Isidore et lui viendraient le lendemain matin au château; il demanda seulement la plus grande discrétion à ce sujet.

» Deux heures après le lever du soleil les deux capucins arrivèrent en effet comme ils l'avaient promis. Père Isidore était un vieillard encore vert; une barbe blanche lui descendait jusqu'à la ceinture; les traits de son visage étaient austères; mais ses yeux qu'ombrageaient d'épais sourcils noirs, inspiraient plutôt une confiance respectueuse qu'un sentiment de crainte. Sans parler à personne, il se fit d'abord conduire à la chapelle du château, où il dit la messe, que servit son compagnon; et, comme il n'était plus nécessaire qu'ils restassent à jeûn, avant de procéder aux opérations qui allaient suivre, ils déjeunèrent de bon appétit. Après quoi, père Isidore se revêtit d'une étole, prit un livre à fermoirs de fer et, suivi de frère Clément, commença par faire le tour de l'enceinte de la cour. Il s'arrêta devant une mare d'eau et se mit à prier et à lire dans son livre. Bientôt du milieu de

Digitized by Google

cette mare on vit s'élever des bulles d'eau en forme de gerbes, et peu après se montra un vase de grès bien bouché, que le père amena à lui à l'aide d'une perche. En ayant ôté le couvercle, il en sortit, au grand effroi des assistants, un crapaud, une couleuvre et un scorpion qui vivaient là, à ce qu'il paraît, en bonne intelligence. Le capucin les écrasa à l'instant sous le talon de sa sandale. Cette exécution finie, il marcha droit à la chambre du moribond, l'examina attentivement et demanda s'il avait conservé le même oreiller depuis le jour qu'il était tombé malade. Sur la réponse affirmative, il commanda d'en ôter la taie et de découdre un coin de l'enveloppe, ce que l'on fit à l'instant même. Alors il y plongea la main, et en retira un petit coq artistement formé par un assemblage de plumes noires. Il sortit ensuite d'une bourse, un papier soigneusement plié qui contenait des reliques pulvérisées qu'il fit prendre au malade en potion et en lavement. A peine ce remède précieux fut-il introduit dans le corps d'Erasme que celui-ci, qui, depuis deux jours, était dans un état apparent de mort, entra tout-à-coup dans une violente agitation. Chacun de ses membres semblait être le siége d'une convulsion affreuse; des vomissements se déclarèrent, et, prodige inouï! il rendit par la bouche : trois canifs, trois écritoires de corne, trois clous, trois petits lézards et autant d'araignées vivantes. Certes, dit Gabriel, l'estomac de ce jeune homme devait avoir l'ampleur d'une giberne à 40 cartouches; mais n'allez pas croire que ceci soit un conte fait à plaisir; ces objets sont restés depuis en dépôt chez les capucins, et on les conserve comme l'une des reliques les plus rares du couvent (1).

(1) Historique.

Digitized by Google

» A la vue d'un effet aussi éclatant de la toute-puissance divine, les personnes présentes poussèrent un cri de surprise et d'admiration! Gérard qui l'entendit, crut que ce cri annonçait la mort de son cousin, il entra dans la chambre d'un air hypocritement affligé; mais le vénérable père Isidore allant à sa rencontre l'apostropha d'une voix fulminante : « Arrête, lui cria-t-il, excommunié, maudit! fuis de ce lieu que ta présence empoisonne, va cacher ta honte et ton crime dans quelque retraite ignorée, et, s'il se peut, que le repentir t'y accompagne.» Gérard disparut du pays ainsi que le vieux berger, et l'on n'a jamais su depuis ce qu'ils étaient devenus.

»Erasme, revenu des portes du tombeau, reprit promptement toutes ses forces. Son mariage avec Lucie eut lieu quelque temps après, et ce fut le bon père capucin qui vint bénir leur union dans la chapelle du château. Il est inutile de dire que frère Clément assista à la cérémonie, qu'il fut un des plus joyeux convives au repas de noce, et qu'il retourna au couvent la besace pleine des meilleurs morceaux que la ferme du château de Rocour pût fournir.

Le Dr B..y.

Digitized by Google

# LE BRASSEUR DE GAND.

(*Fin*).

## XXV.

La Flandre entière était en mouvement; dans toutes les villes on voyait les habitants sous les armes; ils désertaient leurs ateliers pour s'exercer, sur les places publiques, au maniement de la pique et de l'épée, et, dans les fossés, au tir à l'arbalète; ailleurs on mettait en état l'artillerie, alors dans son enfance, et les métiers, ayant à leur tête leurs sergents et leurs capitaines, se réunissaient le dimanche — jour où ils se livraient d'ordinaire au plaisir — sur les vertes pelouses qui s'étendaient devant les portes de la ville, pour faire toutes sortes d'exercices militaires.

Les Flamands se rassemblèrent entre Menin et Courtray. Toutes les villes, excepté Tournay, Lille et Audenarde, firent marcher leurs forces vers la Lys. Ce ne fut qu'en cédant à la contrainte que Bruges envoya son contingent, et plusieurs petites villes auraient vu avec plaisir la fin de la guerre, eussent-elles dû, pour obtenir la paix, se soumettre à leur souverain légitime; il était, selon elles, assez indifférent d'être gouverné par Artevelde ou par le comte de Flandre : le gouvernement du premier, moins oppressif que l'autre, sous le rapport des impôts, était plus sanguinaire et plus tyrannique.

Dès son arrivée à Arras, le comte Louis avait fait mettre

Digitized by Google

en liberté tous les otages que lui avaient livrés les villes de la Flandre; son but était de gagner ces villes à sa cause, et il ne le manqua pas entièrement. Le peuple flamand était toujours guidé, il est vrai, par son ancien esprit d'indépendance, mais son irritation contre son souverain avait cessé, et il n'était plus animé de ce noble courage avec lequel il avait marché autrefois à la bataille de Courtray. Les Gantois cependant faisaient exception; ils prirent les armes avec joie et marchèrent avec enthousiasme; exerçant sur les autres villes un pouvoir presque illimité, ils se regardaient comme les princes de la Flandre, et le plus pauvre artisan de cette puissante cité se croyait supérieur au plus riche trafiquant de Bruges, et, pensant à la bataille de cette ville, ils ne doutèrent pas un instant qu'ils allaient anéantir l'armée française.

Artevelde partageait bien leur courage, mais non leur orgueilleuse confiance. La défense opiniâtre d'Audenarde, dont le siége avait coûté et coûtait encore tant de sang aux villes alliées, avait ébranlé la confiance de Philippe en son immuable bonheur. Une voix intérieure lui criait que l'assassinat des 1200 Brugeois et la mort du comte d'Enghien avaient fait pâlir son étoile, et, bien que depuis lors sa puissance n'eût fait que s'accroître, comme un rapide torrent qui grossit en se précipitant de la montagne, il ne jouissait pas complétement de son bonheur : une sombre disposition s'emparait de lui, détruisait sa confiance et faisait chanceler sa volonté autrefois si ferme. Son imagination ardente, excitée par son caractère farouche et passionné, lui représentait fréquemment le cadavre du comte Walter, et quand, aux approches de la nuit, il réfléchissait, étendu dans son fauteuil, et méditait ses plans hardis, il lui semblait souvent que le Chevalier

Digitized by Google

Noir sortait de la muraille lambrissée, suivi des Brugeois assassinés, s'avançait vers lui, montrant la large blessure de son front et le menaçant ou le poursuivant d'un rire ironique. Quoiqu'il pût bien se dire que ce n'était là qu'un jeu de son imagination, il éprouvait néanmoins un abattement physique et moral, et il errait, sérieux, le lendemain, incapable de rien approfondir ou ordonner avec calme : la sombre image planait toujours devant ses yeux, seulement, il est vrai, comme l'ombre de l'ombre.

La réalité elle-même était bien sombre. Le voisinage de l'armée française avait relevé le courage de ceux des Gantois qui, fidèles à leur souverain, ne supportaient qu'avec dépit le joug sanguinaire et tyrannique auquel Artevelde les avait façonnés. Les riches, les bateliers eux-mêmes, qui ne pouvaient oublier la mort de leur syndic, et le clergé, s'unirent en secret, et il n'y eut pas jusqu'à Pierre Vandenbossch, qui, sans y prendre directement part, ne favorisât secrètement la conjuration, à la tête de laquelle était Roger Everwein.

Les gens bien intentionnés voulaient prendre possession de Gand, dès qu'Artevelde l'aurait quittée avec la troupe; ils devaient recevoir des secours d'Anvers, de manière qu'ils espéraient être en état de s'opposer à la rentrée en ville de ceux qui en étaient sortis, et au nombre desquels se trouvaient tous les Chaperons. Roger Everwein, ne supposant pas que, cette fois, Alice suivrait son mari au camp, se croyait également à l'abri sous ce rapport et ne doutait plus de l'heureuse issue de l'entreprise.

Mais le traître ne dort guère. Un des bateliers informa Vandenbossch de ce qui se tramait; celui-ci, qui connais-



Digitized by Google

sait parfaitement toute l'affaire, voyant qu'elle ne serait pas tenue secrète, prit la résolution d'en donner lui-même connaissance à Artevelde, afin de profiter au moins de cette circonstance, où la bourse des riches serait largement mise à contribution.

Il alla trouver Artevelde, qui fut, il est vrai, surpris à la nouvelle de la conspiration, mais qui ne s'en déconcerta nullement et eut presque l'air de scruter Vandenbossch et de deviner sa coopération à cette trame. Il écouta tranquillement son rapport sans l'interrompre par une seule parole : quand Pierre eut fini, il appela un valet et lui ordonna d'aller chercher messire Roger Everwein ; il prit alors les dispositions nécessaires et en confia l'exécution à Vandenbossch, qui se vit probablement à regret chargé de cette mission. Philippe crut devoir ne pas faire couler une seule goutte de sang, dans ce moment décisif où il avait besoin des efforts communs de tous les Gantois, et l'épargner jusqu'après le gain de la première bataille : il se contenta donc de faire arrêter les hommes les plus considérables et d'ordonner à toute la corporation des bateliers de sortir de la ville, en armes, et de l'accompagner au camp de Courtray.

— Messire Roger! dit-il à Everwein en le voyant entrer, vous êtes à la tête d'une conspiration contre moi, vos complices sont arrêtés en ce moment — mais je vous pardonne, à cause de votre fille. Retournez chez vous, ne vous éloignez point d'un pas de votre maison, ne voyez personne qu'Alice, ne parlez à personne qu'à elle, que j'autoriserai à aller vous voir. Si vous violez cet ordre, c'en est fait de vous — conduisez-vous en conséquence!

Roger Everwein avait entendu ce langage sans se déconcerter. — Artevelde! dit-il fièrement, par vous, Dieu

Digitized by Google

m'a profondément humilié, et vous pensez m'humilier encore davantage par votre générosité; vous vous trompez, votre ménagement n'est que de la dissimulation, le tigre ne laisse jamais échapper sa proie; et, quand même vous ne vous tromperiez pas, quand même le ciel aurait réellement opéré un miracle et fait descendre dans votre cœur une étincelle de compassion, elle s'éteindrait avant de s'élever en flamme pure. Montrez-vous donc tel que vous êtes, même à mon égard, car je méprise votre générosité, et il me serait bien amer d'être épargné par vous. Faites-moi partager le sort des nobles citoyens auxquels la domination populaire est insupportable et aux yeux de qui vous êtes en exécration!

Artevelde sourit du bout des lèvres. — Allez et n'enfreignez pas mes ordres! dit-il froidement; — il abandonna le vieillard à son chagrin et se rendit auprès d'Alice.

— Alice! dit-il — et son visage, qu'il s'efforçait de rendre gai, était cependant bien sombre — cette fois, m'accompagnes-tu sans objection au camp de Courtray?

— Comme vous l'ordonnez, seigneur!

Cette condescendance le surprit et ne fit qu'accroître sa défiance. — Comment se fait-il que tu sois si disposée maintenant à me suivre, tandis que tu t'y refusais toujours opiniâtrément? demanda-t-il d'un air scrutateur.

— Parce que je crois, Artevelde, que, cette fois, il le faut, répondit-elle avec calme, la première bataille décidera de votre sort, et il me semble qu'il est de mon devoir de le partager.

— Sais-tu ce qui s'est passé ici? demanda-t-il en l'observant.

— Je l'ignore, répondit-elle avec indifférence. Les nouvelles ne pénètrent pas jusque dans ma solitude.

Digitized by Google

— Alors, va trouver ton père, il peut te l'apprendre. — Nous quittons Gand après-demain, continua-t-il, ne néglige rien pour pouvoir paraître à mes côtés avec le plus grand éclat. Là-dessus il alla voir si Vandenbossch avait ponctuellement suivi ses ordres, et Alice se rendit chez son père.

— Je viens, mon père, par ordre d'Artevelde, pour avoir de votre bouche des nouvelles de ce qui s'est passé; il est probable que, s'il s'agissait de quelque chose d'agréable, il ne m'aurait pas envoyée vers vous.

— Non, ce n'est rien d'agréable! répondit Roger. Gand est perdue, et mes amis et moi nous sommes voués à la mort. Je ne me fie pas à ses ménagements et ne les désire point; je ne veux lui avoir aucune obligation.

Le visage d'Alice se rassérénait, à mesure que Roger parlait. — Tranquillisez-vous, mon père, dit-elle gaîment, n'excitez pas sa colère et attendez tout de l'avenir. Vous ne périrez pas par sa hache, et Gand ne gémira pas sous son joug sanguinaire!

— Alice! interrompit Everwein, que se passe-t-il en toi? — Que veux-tu faire?

— Rien qui puisse vous affliger, mon père, répondit-elle avec calme.

— Naguère encore, tu étais mon enfant docile et résignée, poursuivit-il d'une voix émue, jusqu'ici ta conduite a été irréprochable, et maintenant tu veux te perdre toi-même? Tu médites une action terrible, la lutte qui déchire ton âme te ravit le sommeil, la nuit, et te fait rêver, le jour, tout éveillée.

— Mon père! répondit Alice, les fleurs dont ma vie était autrefois semée sont aujourd'hui flétries, et, cependant, il faut que je marche en avant à la poursuite de

Digitized by Google

mon but. Vous le voyez, je suis tranquillement mon chemin, je prie Dieu comme une pieuse chrétienne, je distribue des aumônes et fais des dons aux églises; je ne puis faire davantage; il faut que je poursuive ma route, ne me troublez pas.

— Est-elle agréable à Dieu, celle que tu suis? demanda Roger avec inquiétude.

— Mon cœur est dans la main du Seigneur — il n'est plus, il est vrai, doux et patient comme autrefois, il bat plus fort, plus haut et plus orageusement, mais il repose toujours dans la main de l'Eternel. Ne me tourmentez pas, mon père, je suis d'accord avec moi-même et, je crois, avec Dieu.

— D'accord avec Dieu? interrompit Roger en branlant tristement sa tête grise — et pourquoi donc as-tu recours à des moyens déraisonnables? Tu portes sur ton corps des objets magiques, impies; je sais que sur ton sein repose un amulette sur lequel sont écrits des signes cabalistiques. Quiconque a besoin de pareilles armes pour lutter contre le sort, est perdu pour le ciel!

— Ne vous tourmentez pas sans raison, mon père, répondit-elle avec un calme angélique; ce qui repose dans mon cœur et sur mon sein appartient à Walter. J'ignore quels signes sont tracés sur l'amulette; il pendait à son cou : celà suffit pour le rendre précieux pour moi, et voilà uniquement pourquoi je le porte. Ne craignez pas que je veuille m'en faire un bouclier contre mon sort; depuis longtemps déjà, celui-ci a frappé mortellement mon cœur, et toute résistance serait vaine. Je me présente encore sans tache devant vous, j'attends tous les secours d'en haut, j'interrogerai Dieu dans ma détresse, je déposerai mon chagrin dans le cœur de sa sainte mère, et j'agirai comme elle me l'ordonnera.

Digitized by Google

— Crois-tu donc, Alice, que le Père céleste, que la sainte Vierge opèrent des miracles pour t'éclairer et te révèlent leur suprême volonté?

— N'avez-vous pas plus de confiance dans le ciel, mon père? répondit-elle — et ses yeux brillaient d'une sainte lumière. Il est miséricordieux envers ceux qu'il a éprouvés comme moi, et la prière d'un cœur brisé monte plus sûrement jusqu'à son trône que celle d'un cœur heureux.

— Malheureux aveuglement! s'écria Roger. — Mais, dans les derniers moments de ma vie, je ne puis que te donner des conseils et non m'emporter contre toi. Abandonne-moi à mon sort, oublie le cadavre sanglant de Walter d'Enghien et laisse à Dieu seul le soin de la vengeance!

Alice ne répondit point, se précipita dans les bras de son père, le pressa sur son cœur et le quitta.

## XXVI.

Artevelde donna le lendemain ses ordres à ses lieutenants, envoya Vandenbossch à Comines, avec les contingents de Bruges et des villes occidentales, pour y défendre le passage de la Lys, désigna les capitaines qui devaient commander à Menin et à Courtray, et expédia des courriers à toutes les villes pour les inviter à diriger en grande hâte toutes leurs forces et leur artillerie sur le camp qu'il allait établir à Rosebecque; il donna aussi l'ordre cruel de ne faire prisonnier aucun noble, de massacrer tous ceux qu'on pourrait atteindre et surtout de n'accorder de quartier ni aux Français, ni aux Bourguignons. Il passa ensuite les Gantois en revue et dirigea sur Courtray ceux qui avaient été arrêtés par suite de la conspiration.

Digitized by Google

Il fit présent à Alice d'un heaume remarquable par la beauté du travail et d'une cotte de mailles assez légère pour qu'elle pût la porter par dessus un étroit pourpoint; puis il la laissa toute la journée livrée à elle-même et ne s'occupa que des préparatifs militaires.

Après le dîner, Alice se rendit chez ses parents pour leur faire ses adieux. Elle s'assit dans la petite chambre qu'elle avait occupée avant son mariage et repassa encore une fois dans son esprit les jours de sa jeunesse. La moindre bagatelle qu'elle retrouvait avait du prix à ses yeux, et elle s'abandonnait à cette heureuse illusion avec l'enjouement d'un enfant; mais, quand elle se rendit au balcon qui donnait sur la Lys, le rêve de son amour se retraça à son esprit sous des couleurs sombres. Elle retourna ensuite auprès de ses parents; elle semblait avoir pris son parti sur les adieux qu'elle allait leur faire; cependant, lorsque le jour baissa et qu'il fallut songer à se retirer, son courage l'abandonna; on eût dit qu'elle leur faisait un éternel adieu, tant elle avait de peine à se séparer d'eux. Mais il fallait bien s'y résoudre. Son père lui donna sa bénédiction, sa mère promit de prier pour elle, et elle quitta ainsi la maison paternelle où sa jeunesse s'était écoulée si paisiblement.

— Je veux vider entièrement la coupe aujourd'hui! dit-elle après avoir jeté un dernier regard de tristesse sur la maison de ses pères; et, accompagnée seulement d'Anna, dont la blessure était depuis longtemps guérie, elle se rendit à la maison d'Artevelde, qui restait inhabitée. Ce toit ne lui rappelait que de douloureux souvenirs, et elle s'empressa de monter à sa chambre, où elle se jeta aussitôt sur le lit de repos et se mit à considérer la place où avait été étendu Walter d'Enghien. Elle y

Digitized by Google

resta longtemps, et la pâle image du comte lui apparut, gracieuse et douce, comme il s'était si souvent montré à elle de son vivant. — Rendons-nous à l'endroit où il repose, Anna, dit-elle alors à sa suivante — je me suis strictement conformée jusqu'ici à la défense d'Artevelde et n'ai plus remis les pieds dans ce lieu si sacré pour moi, mais je ne puis quitter Gand sans prier encore une fois — et probablement pour la dernière — sur le tombeau de Walter — —

— Ne craignez-vous pas — interrompit Anna d'un ton suppliant.

— Qu'ai-je à craindre? — Viens! répondit-elle, et elle se rendit, vers le soir, à l'église de St.-Bavon; elle y fit allumer les cierges sur l'autel de la Vierge et s'agenouilla près du tombeau de Walter; Anna demeura en arrière: elle redoutait trop d'approcher de l'endroit où son sang avait déjà coulé. Alice pria longtemps; la nuit était tout-à-fait close, qu'elle était encore à genoux, et Anna fut obligée de l'engager plusieurs fois à se retirer.

Enfin elle se leva, consacra à la sainte Mère de Dieu un petit collier de perles et se prosterna devant elle: — Reine des cieux! dit-elle, j'ai souvent passé des heures entières agenouillée devant ta sainte image, je t'ai suppliée de diriger dans la bonne voie mon esprit égaré et chancelant, de rendre le calme à mon âme troublée, et d'accorder la paix à mon cœur; ma prière a été vaine: mon esprit chancelle toujours incertain et ne sait à quoi s'arrêter, le calme n'est pas rentré dans mon âme, et mon cœur n'a pas recouvré la paix. Je t'implore de nouveau et te consacre ce que j'ai de plus cher, après ma couronne de lierre, ce collier de perles que *ses* lèvres ont touché. Guide-moi, divine mère du Christ: si tu laisses

Digitized by Google

tomber sur moi un regard sévère, c'est que je m'égare; si, au contraire, tu daignes me sourire, c'est que je suis dans la bonne voie. Cela dit, elle pria à voix basse et inclina la tête, puis elle la releva pour interroger du regard la mère du Sauveur. — Tu me souris gracieusement, tu laisses tomber sur moi des regards de clémence! dit-elle avec joie. — Je fais donc bien! — Dieu soit loué!

Fortifiée par cette opinion, elle s'empressa de quitter la maison du Seigneur et fit encore un don au sacristain. Le lendemain, elle partit pour Courtray avec Artevelde.

## XXVII.

La prompte réunion de l'armée flamande était nécessaire, car celle du roi Charles VI était déjà rassemblée à Arras et prête à marcher sur la Flandre. Vers la fin d'octobre, ce monarque était allé prendre à St.-Denis l'oriflamme, l'avait confiée au sénéchal Villiers, et s'était rendu immédiatement à l'armée, qu'il avait trouvée dans un excellent état. Tous les grands du royaume y étaient avec leurs vassaux, toute la noblesse de France s'était empressée d'accourir. Le duc de Bourgogne avait épuisé son trésor pour lever des forces imposantes, et les Artésiens avaient volé avec empressement sous les drapeaux de leur nouveau souverain, le comte de Flandre, autour de qui s'étaient aussi groupés un grand nombre de nobles et de campagnards flamands. L'armée comptait environ 60,000 combattants.

Celle des villes unies était plus nombreuse encore, mais disséminée sur plusieurs points. Elle était généralement animée d'un bon esprit, les Flamands n'ignorant pas qu'ils avaient trop profondément blessé leur prince pour

Digitized by Google

ne pas devoir tenter l'impossible pour conserver leur indépendance; mais l'esprit de discorde régnait aussi dans leurs rangs, et beaucoup d'entre eux auraient mieux aimé rester dans leurs murs et se soumettre, que de confier leur sort aux chances incertaines d'une bataille. Artevelde, plein d'un courage inébranlable, ne regardait pas avec un œil de dédain l'armée française, mais il comptait surtout sur la saison avancée, qui ne permettrait pas à l'ennemi de rester longtemps concentré; il espérait également que les Français ne trouveraient nulle part moyen de pénétrer en Flandre, aussi fit-il détruire les ponts sur tout le cours de la Lys.

Le connétable Clisson, vieux héros qui avait blanchi sur les champs de bataille, apercevait bien tous ces obstacles, et doutait presque du succès de cette grande entreprise, quelque confiance qu'il eût d'ailleurs dans le courage de son armée. Les pluies fréquentes avaient rendu les chemins impraticables, on éprouvait les plus grandes difficultés à transporter l'artillerie, tous les passages de la Lys étaient gardés et tous les ponts rompus, en sorte que chaque jour lui créait de nouvelles difficultés. Il assembla donc un conseil de guerre dans lequel on proposa divers plans. L'un voulait tourner la Lys, l'autre marcher, en longeant l'Escaut, sur Audenarde, dont les Gantois avaient levé le siége; mais l'exécution de ces deux plans eût exigé trop de temps, et l'automne approchait de sa fin. On résolut enfin de marcher sur Comines et d'y forcer le passage de la Lys.

Pendant que les chefs délibéraient, une foule de nobles s'étaient réunis, de leur propre autorité, sous les ordres d'un bâtard du comte de Flandre, avaient traversé la Lys et étaient tombés à l'improviste sur les Flamands.

Digitized by Google

Mais ceux-ci, bientôt revenus d'une première stupeur, tinrent énergiquement tête à l'ennemi, cernèrent les chevaliers et les massacrèrent tous, suivant les ordres d'Artevelde. Ce premier succès enflamma au plus haut point le courage des Flamands, et ils rejoignirent, pleins de confiance, l'armée, qui se concentrait à Rosebecque.

Celle du roi de France était alors devant Comines, que Pierre Vandenbossch défendait avec 12,000 hommes. Les ponts étaient détruits, et l'on n'en voyait plus que les piles, tous les gués étaient bien fortifiés et tous les bateaux transportés sur la rive gauche. Le connétable ne se trouvait pas dans un médiocre embarras : l'hiver était proche et les villes de l'intérieur de la France se remuaient; il y avait des troubles à Rheims, à Orléans, à Blois et même à Paris, et il fallait que la campagne se terminât promptement. Les seigneurs bannerets de son avant-garde le tirèrent de cet embarras. Plusieurs d'entre eux, qui avaient, à grand'peine, fait venir de Lille trois petits bateaux, se disposèrent à traverser la Lys. A cette nouvelle, le maréchal de Sancerre, envoyé par le connétable pour s'assurer si l'on se permettait d'enfreindre ses ordres, les trouva déjà en train de franchir la rivière; quelque dangereuse que fût cette entreprise, car chaque bateau ne contenait que 9 hommes, il ne pouvait cependant plus s'y opposer. Une centaine de combattants étaient déjà transportés sur la rive gauche; il crut donc qu'il était de son honneur de ne pas retourner vers le connétable, et se fit passer lui-même pour prendre part au coup de main périlleux qui se préparait.

Sur ces entrefaites, Clisson, qui avait fait, avec les arbalétriers, un simulacre d'attaque sur le pont de Comines, il vit avec effroi flotter sur l'autre rive les bannières

Digitized by Google

de Duguesclin, de Laval, de Rohan et du vicomte de Meaux. Il trembla que la fleur de la noblesse bretonne ne fût perdue, et fit travailler avec un redoublement d'activité au rétablissement des ponts. On le voyait partout à la fois, animant le courage des siens et leur montrant les bannières de leurs camarades qui flottaient sur la rive opposée. Les chevaliers français, qui avaient traversé la rivière, restèrent sur pied toute la nuit, firent retentir l'air du cri de bataille de presque tous les bannerets, pour faire croire à l'ennemi qu'ils étaient fort nombreux, et se tinrent ainsi à l'abri de toute attaque.

Vers le matin cependant, Vandenbossch conduisit secrètement les Flamands contre eux; mais ils avaient reçu plusieurs renforts pendant la nuit, et il les trouva sur leurs gardes. Il n'avait rien négligé pour animer le courage des siens, pas même la superstition de cette époque. Une femme, réputée sainte, avait suivi l'armée; son esprit prophétique assurait aux soldats que la victoire était certaine, si le premier sang français coulait par sa main; Vandenbossch lui fit donc remettre la principale bannière et la fit marcher à la tête des assaillants. Par malheur, elle fut tuée dans la première attaque, la bannière tomba de ses mains, et les Flamands, découragés par ce sinistre augure, se débandèrent aussitôt. Vandenbossch accourut, se précipita au milieu des rangs ennemis pour reprendre la bannière, mais il fut blessé et obligé de quitter le champ de bataille. Une terreur panique s'empare alors des Flamands, les Brugeois lâchent pied les premiers, et les Bretons massacrent tous ceux qu'ils peuvent atteindre et ne font non plus aucun quartier. Cependant, le connétable avait rétabli les ponts, mais il arriva trop tard pour participer à la victoire. Comines fut alors emportée d'assaut et livrée au pillage.

Digitized by Google

L'armée de Clisson marcha ensuite sur Ypres, dont les habitants chassèrent la garnison gantoise et ouvrirent leurs portes aux Français; toutes les villes du littoral imitèrent cet exemple et se soumirent au vainqueur.

Artevelde prit alors des dispositions pour réunir, le plus promptement possible, toutes ses forces au camp de Rosebecque; les villes retardataires furent sommées, avec menaces, d'envoyer des troupes et du canon; elles obéirent, et Philippe se trouva bientôt à la tête de 50,000 hommes et d'une nombreuse artillerie, pendant que les Français étaient affaiblis tous les jours par les maladies et par la nécessité de mettre des garnisons dans les villes conquises, et ne pouvaient transporter leur artillerie à cause du mauvais état des chemins. La prise de Comines n'avait pas abattu le courage des Flamands, parce que l'étendard de la victoire flottait toujours où les Gantois étaient rassemblés.

Vandenbossch s'était fait transporter au camp de Rosebecque, et, immédiatement après son arrivée, Artevelde avait eu une conférence avec lui; Pierre, ayant vu la force des Français, doutait que l'armée flamande pût les battre en rase campagne, et il donna cette fois à Philippe le sage conseil de ne pas les attendre dans la position fortifiée de Rosebecque et de ne pas exposer le sort de la Flandre au résultat incertain d'une bataille. — L'hiver avance à grands pas, faites rentrer l'armée dans les villes, c'est la saison où elle doit prendre ses quartiers, et vous serez délivré des Français sans coup férir.

Mais la fierté d'Artevelde le rendit sourd à ces conseils de la prudence. — Croyez-vous que je veuille tourner, comme vous, le dos à l'ennemi? Croyez-vous qu'une misérable blessure me fasse déserter le champ de bataille?

Digitized by Google

dit-il. Retournez à Gand, vous y serez à l'abri des Français, que vous craignez tant, et vous y préparerez la justification de votre conduite à l'affaire de Comines.

Vandenbossch se tut et dévora cet affront; mais il ne pouvait étouffer entièrement sa rage, il fallait qu'il se vengeât, quelque faible que fût sa vengeance. A leur dernière entrevue, lorsque déjà l'armée française était en face d'eux, il dit à Philippe, avec un intérêt feint: — Artevelde, vous n'avez tenu aucun compte de mon conseil relativement à la bataille qui se prépare, écoutez cependant aujourd'hui l'avis que je vous donne au moment de m'éloigner : prenez garde au glaive que porte votre femme, il pourrait être dangereux pour vous, car c'est l'épée de combat de Walter d'Enghien. Adieu! — Au revoir, dans ce monde ou dans l'autre! — Ainsi se séparèrent ces deux hommes qui avaient longtemps poursuivi en commun le même but, et qui cependant étaient réciproquement animés de sentiments hostiles.

Artevelde était trop occupé de choses sérieuses pour faire attention aux dernières paroles de Vandenbossch, il avait trop à cœur les intérêts de la ville de Gand, et peut-être plus encore les siens propres, et ses continuelles occupations militaires, dans ce moment critique, l'avaient trop détourné d'Alice, qui ne voyait qu'avec horreur les cruautés qui marquaient sa puissance. Tous les prisonniers étaient mis à mort, et il faisait couler le sang de ses concitoyens pour la moindre faute, pour le plus léger soupçon. Douze des Gantois qui avaient été transférés dans les prisons de Courtray portèrent leur tête sur l'échafaud, et l'on eût dit que la vue des drapeaux déployés avait rendu plus ardente encore son ancienne soif du sang. De nombreuses contrariétés venaient, en outre,

Digitized by Google

l'aigrir : les fâcheuses nouvelles se succédaient avec rapidité, en sorte qu'il revint complétement à cette ancienne conduite, dont Alice avait eu tant à souffrir, et qui maintenant l'éloignait entièrement de lui.

Il réunit le lendemain tous les capitaines de son armée. — Amis et compagnons d'armes! leur dit-il, demain, j'espère, l'action sera chaude, mais belle; le roi de France est devant nous avec son armée, et, si je ne me trompe, ce sera demain le jour de la bataille. Combattez vaillamment, car vous défendez la bonne cause, ne tremblez pas devant ces guerriers bardés de fer de la tête aux pieds, leurs armures ne peuvent résister à nos haches, et nos glaives fendent leurs heaumes éclatants. Ne vous découragez pas parce que les Anglais nous ont abandonnés, nous sommes seuls maintenant, et à nous seuls restera la gloire d'avoir vaincu. Le roi nous a opposé toutes ses forces et ne possède aucun moyen de s'en procurer d'autres; il n'a laissé derrière lui que des villes qui partagent nos sentiments, qui nous remercieront pour le sang français que nous aurons versé, car ce n'est que du sang de petits tyrans ou de mercenaires, et non du sang d'hommes libres. Ne ménagez donc personne, excepté le roi, qui n'est encore qu'un enfant; nous l'emmenerons à Gand et nous lui apprendrons le flamand; massacrez tous les ducs, les comtes et les seigneurs, la France vous en saura gré. N'oubliez pas non plus que la journée de demain décidera de votre liberté ou de votre esclavage. Voyez les tours de Courtray, là nos aïeux ont déjà humilié une fois l'orgueil des grands de la France, suivez leur exemple!

— Demain, continua-t-il, j'occuperai le centre avec les Gantois, je placerai dans leurs rangs les fuyards de Comines, ceux de Bruges, veux-je dire, afin que, à côté

Digitized by Google

de nos braves, ils apprennent à combattre et à vaincre; ceux d'Ypres et des villes occidentales qui sont déjà tombées au pouvoir de l'ennemi seront sous les ordres d'Atemann et feront face aux Bourguignons; ceux de Menin, de Tournay, d'Alost et des villes septentrionales, commandés par Jean Van Hogstraten, seront opposés au comte Louis et à la noblesse flamande. Soyez résolus, remplissez promptement les vides que l'artillerie pourrait faire dans vos rangs, ne perdez pas de vue le lion de Gand et suivez-le sur le chemin de la victoire. Retournez auprès de vos soldats, encouragez-les et veillez à ce qu'une nourriture et une boisson abondantes les fortifient pour le combat. Adieu! — Après la bataille, j'espère pouvoir saluer de nouveau vos fronts ceints des lauriers de la victoire.

Il les quitta et rentra dans sa tente dressée sur le penchant d'un monticule aride, qui était, suivant la tradition, le tombeau de quelque chef batave de l'ancien temps.

## XXVIII.

Il y trouva Alice en prière, agenouillée devant une image de la Vierge qui était placée sur son prie-Dieu. Elle ne fit pas attention à son entrée, mais il finit par s'impatienter et la troubla dans son recueillement. Elle resta cependant plongée dans ses réflexions, chercha la solitude, évita même de rencontrer ses regards et ne tarda pas à sortir de la tente. — Bientôt un guerrier l'aborda : — Noble dame! lui dit-il tout bas, voici un billet de Pierre Vandenbossch. Si vous avez besoin de moi, vous me trouverez sans peine, je ne quitterai pas votre voisinage.

Digitized by Google

— Qui êtes-vous ? demanda Alice avec défiance.

— Je suis un pêcheur de Bruges. — Mon père et mes frères sont au nombre des 1200 que votre mari a fait décapiter ; ma fiancée, déshonorée dans cette journée fatale, en a perdu l'esprit. — Vous pouvez compter sur moi! — Il s'éloigna rapidement.

— Je n'ai que faire de toi, malheureux ! dit Alice avec un soupir amer ; elle ouvrit la lettre de Vandenbossch et lut :

« Je viens de recevoir l'ordre de faire mettre à mort »votre père Roger Everwein. Je vais différer de trois »jours l'exécution de cet arrêt sanguinaire. — En »trois jours, il vous est facile de sauver votre père et »la ville de Gand, et de venger Walter d'Enghien ; c'est »dans ce but que je vous ai donné son glaive. »

Alice déchira la lettre. — Tu es miséricordieux, Père Tout-Puissant ! se dit-elle, tu atténues ma faute — par sa conduite! — Je suis sûre d'obtenir ton pardon ! — Elle rentra dans la tente ; Philippe était aussi accablé qu'elle, et ils ne tardèrent pas à se mettre au lit.

Artevelde, épuisé par les fatigues du jour, s'endormit, quoique la bataille du lendemain occupât nécessairement son esprit ; mais le sommeil n'appesantit pas les paupières d'Alice ; elle avait l'âme trop agitée et l'imagination trop exaltée pour pouvoir goûter le repos. Elle se leva doucement, s'habilla, posa sur sa tête la couronne de lierre, ceignit son glaive, saisit son poignard et s'approcha du lit. — Alice! crie en ce moment Artevelde qui rêve. — Elle tressaille d'effroi, se précipite hors de la tente et gravit la colline.

C'était par une orageuse nuit de novembre ; le vent chassait avec impétuosité de sombres nuages, à travers



Digitized by Google

lesquels la lune apparaissait pâle comme un esprit nébuleux. Les feux de la garde du camp français rougissaient l'horizon dans le lointain, le profond silence qui régnait dans celui des Flamands n'était interrompu que par le qui-vive des sentinelles. Alice, le glaive au côté, sans heaume ni cotte de mailles, debout sur la colline sablonneuse, où le vent agitait sa chevelure, avait l'air d'une druidesse proférant sa malédiction sur l'armée et la vouant à la ruine. Elle avait espéré que l'air de la nuit rafraîchirait le sang qui brûlait dans ses veines, mais son agitation était loin de se calmer, et son âme continuait d'être oppressée par de tristes et déchirantes images. Elle voulut chercher des consolations dans la prière; impossible de prier, impossible d'élever à Dieu son âme profondément affligée, mais dominée sans relâche par de farouches sentiments. Cependant elle était tombée à genoux : — Seigneur! dit-elle en se relevant et en étendant les mains vers les nuages, tu m'avais créée douce et patiente, mon cœur s'élevait vers toi dans un pieux recueillement, et le monde n'était pour moi que le vestibule de ton paradis, mes jours les degrés de l'échelle du ciel, mon amour l'avant-goût de ton amour éternel. Tu as déchaîné tes orages sur moi, mon ciel s'est obscurci, mon soleil s'est éteint, l'étoile de toutes mes espérances a disparu; et cependant mon œil est resté dirigé vers toi à travers les nuages, mon cœur est demeuré pur, ma vie pieuse et mon humilité profonde. — Puis tu as laissé s'accomplir la monstruosité la plus grande! — Son cadavre sanglant, sa large et profonde blessure ont provoqué ma vengeance, j'ai juré! — Et ce serment a fait descendre la nuit en moi, ma foi s'est éteinte, ma confiance s'est évanouie, et

Digitized by Google

maintenant mon repos est perdu, perdu pour jamais! Ne suis-je donc plus Alice, ta pieuse enfant? Dieu, mon Dieu, pourquoi as-tu permis qu'il en fût ainsi!

Sa tête s'abaissa, ses yeux, détachés du ciel obscur, se fixèrent sur la terre sombre; la pensée d'être exclue du ciel des bienheureux, comme elle avait été arrachée du ciel des heureux, l'accablait. — As-tu donc tari mes larmes, père des miséricordes? dit-elle alors avec tristesse, ce soulagement m'est-il aussi enlevé, et mon œil doit-il brûler toujours comme mon cœur et ne se rafraîchir jamais d'une douce rosée? — Pourtant, ne te désespère pas, Alice! dit-elle en recouvrant tout son courage, j'ai interrogé Dieu et j'ai vu le sourire de sa sainte mère! — Pourquoi me désespérer encore, pourquoi perdre courage si près du but? — Oui, Walter! s'écria-t-elle — et son œil brilla d'un éclat menaçant — oui, ton sang a coulé, que le sien coule aussi; ta tête a été fendue, que la sienne le soit aussi! est-ce donc un crime de délivrer la terre d'un monstre qui l'abreuve de sang? est-ce un crime de sauver mon père, tant de nobles et la malheureuse cité qui m'a vue naître? — Et si le juge suprême inscrit cette action dans mon livre de compte, quel tort en ressentirai-je? Tu es assurément au nombre des bienheureux, tu planes dans les célestes demeures, et mon désir ardent, inexprimable, irrésistible, de te rejoindre percerait même les portes de l'enfer, et m'ouvrirait celles du paradis; il faut que la mort nous réunisse! — C'est donc irrévocablement résolu — qu'il périsse!

Elle se tournait pour redescendre la colline afin d'accomplir cette horrible action, lorsqu'une voix inquiète et pourtant terrible cria d'en bas : — Alice!

Digitized by Google

— Qui m'appelle? demanda-t-elle tremblante d'effroi.

— Où es-tu?

— Sur la colline, Artevelde! répondit-elle en reconnaissant la voix de son époux, ne monte pas : ici l'on tremble et l'on frissonne, les feux des ennemis luisent dans l'obscurité, les nuages se poursuivent, et les sentinelles se promènent comme des esprits nocturnes.

— Il ne sied pas à la femme de courir au milieu de la nuit, répliqua-t-il vivement; descends et suis-moi dans la tente. Il appela ses serviteurs, fit allumer des flambeaux et entra; Alice le suivit.

— Quel motif te fait quitter mes côtés et sortir par cette nuit orageuse? demanda-t-il en la conduisant par la main jusqu'au fond de la tente.

— L'inquiétude, répondit-elle avec indifférence; je ne pouvais dormir — j'avais la poitrine oppressée —

— Sont-ce des rêves sinistres, des images horribles qui t'ont chassée de ta couche?

— Non! mes rêves sinistres me poursuivent éveillée, et l'image sanglante devant laquelle je frissonne se présente à mes yeux au grand jour.

Il ne fit pas attention à ses paroles, fixa devant lui des regards sombres et ne lui répondit pas. — J'ai eu un songe affreux, dit-il au bout de quelques instants, je rêvais que la bataille commençait, que les Français ployaient devant nous, et que Walter d'Enghien, armé de pied en cap, comme à la journée de Néder-Zwalem, se jetait à ma rencontre pour m'arrêter dans ma course victorieuse; cependant je brave cette apparition, ma hache fend son heaume, son armure tombe avec fracas, et un squelette ricanant se trouve devant moi. Je tressaille et m'éveille, je veux te réveiller aussi, et c'est le

Digitized by Google

squelette qui te remplace à mes côtés. Je saute à bas du lit, je mets mon manteau et saisis mon glaive, et lui, se lève lentement, tient les orbites de ses yeux fixés sur moi en montrant de sa main desséchée son crâne fendu. — Je frissonne — mon sang se glace dans mes veines et mes cheveux se dressent sur ma tête, je m'empresse de sortir, le mort me suit, et j'entends craquer ses ossements, et lorsque, reprenant courage, je promène partout mes regards, à l'entrée de la tente, je t'aperçois derrière moi, et tu te dissipes en brouillard, quand je veux te saisir.

— Quel rêve effrayant! dit Alice.

— Oui, effrayant, quoique ce ne fût qu'un songe trompeur. Mais souvent les noires puissances envoient à l'homme de mauvais songes pour anéantir son courage et l'envelopper dans les réseaux de la peur; souvent aussi les anges protecteurs lui donnent ainsi des avertissements. — Ne l'as-tu jamais éprouvé?

— Non! répondit Alice troublée; mon cœur était jusqu'ici l'ange qui m'avertissait, mais il se tait depuis quelque temps.

— Du vin! cria Philippe; je vais noyer ma folie dans le vin, secouer les chaînes de ce fantôme et le provoquer à se présenter à mes yeux aujourd'hui, ou mieux encore demain pendant la bataille.

— Garde-t'-en bien, Artevelde!

Il vida sa timbale et ordonna qu'on la remplît.

— Pourquoi donc? dit-il avec un rire farouche. Je ne serai plus surpris par un songe, car je ne me remettrai pas au lit; et quand la musique guerrière commence et que le tumulte de la bataille bourdonne autour de moi, quand j'entends le cliquetis des glaives et que la hache

Digitized by Google

des combats s'appesantit sur les armures de fer, alors la mort se présente à moi sous tant de formes qu'elle ne me paraît plus effrayante, même sous la forme d'un squelette. — Du vin! cria-t-il de nouveau, je veux en savourer comme si c'était le restant de la vie, comme si c'était le sang de mes ennemis! Il vida derechef sa timbale et tomba ensuite dans une méditation profonde; Alice, assise vis-à-vis de lui, n'était pas moins morne et ne le troublait point. Il resta quelque temps presque immobile, puis, appuyant la tête sur la poignée de son glaive et regardant fixement devant lui, il se dit : — La vie est-elle donc autre chose qu'une journée laborieuse, et la mort autre chose que le sommeil qui la couronne et nous ferme les yeux? — Le lendemain nous nous réveillons, et commence un nouveau jour, une nouvelle vie que nous ne connaissons pas encore; à peine nous reste-t-il le souvenir et rien de plus! — Si je trouvais la mort dans la bataille, que perdrais-je donc en perdant la vie? Peu de chose, par Dieu, bien peu de chose! — Ma puissance ne peut plus que décliner et non s'accroître, ma renommée est grande, et la mort dans un jour de victoire la couronnerait dignement. — Ma femme? — L'ivresse de la passion est endormie, et si je veux quelquefois sommeiller aussi, j'entends alors derrière moi le bruit de *son* armure noire ou le cliquetis de ses ossements et j'aperçois ma femme dans *ses* bras! —

A ces mots, Alice, effrayée, se leva précipitamment, et le glaive qui pendait à son côté tomba avec bruit. Artevelde, tiré de sa rêverie, tressaillit et le saisit vivement. — Ah! s'écria-t-il en le tenant levé, est-ce toi? Viens, Walter d'Enghien, viens, spectre, qui, vivant, comme mort, trouble sans cesse mon repos, viens et arrache-

Digitized by Google

moi ce glaive, si tu l'oses! Vivant, je veux combattre avec un spectre; sors de la nuit du tombeau, si les portes de la mort ne te sont pas fermées! Tu ne viens pas? s'écria-t-il avec un rire ironique, pendant qu'Alice demeurait immobile devant lui. Le coup de ma hache t'aurait-il réduit à un sommeil éternel, la mort t'aurait-elle brisé comme ma main brise ce glaive? — Regarde, Alice, voilà comme je méprise tes reliques! dit-il en jetant le glaive à ses pieds : — Ramasses-en les morceaux, presse-les sur tes lèvres, idolâtre le défunt, je te le permets! Mon amour est éteint, la flamme ardente l'a réduit en cendre, et, cette cendre, je l'abandonne aux vents.

— Vous serez obéi, dit froidement Alice en relevant avec calme le glaive brisé. Dieu m'a parlé par votre bouche, que sa volonté soit faite!

— Quel est cet amulette que j'aperçois à ton cou, et sur lequel sont tracés des signes cabalistiques? Serait-ce par hasard le talisman à l'aide duquel tu me fascinais?

— Oh! s'il en eût été ainsi, il y a longtemps que je m'en serais dépouillée et que j'aurais brisé un talisman si fatal, dit-elle avec amertume. Non, cet amulette n'a de prix à mes yeux que parce qu'*il* l'a porté sur son noble cœur! Prenez-le et l'anéantissez, aujourd'hui je sacrifie tout au peu de temps que j'ai encore à vivre!

— Bagatelle, qui sert de jouet à la superstition! dit-il après avoir examiné l'amulette, et il le jeta avec mépris. — Je devrais punir ton audace, poursuivit-il en lançant à Alice un regard courroucé; tu sembles vouloir me braver; cependant j'attendrai jusqu'à demain; mais — écoute! continua-t-il, n'entends-tu pas le cri

Digitized by Google

de bataille des Français? — Mont-joie St.-Denis! — Il retentit dans leur camp! En disant ces mots, il sortit précipitamment. Mais la nuit était silencieuse, le vent seul hurlait le cri de bataille. Il gravit la colline et regarda autour de lui. Les feux du camp ennemi embrasaient l'horizon, et les Flamands étaient plongés dans un profond repos. Il s'assit sur une pierre et tâcha d'ordonner mentalement le plan de la bataille du lendemain; mais la sombre disposition de son esprit troublait incessamment ses pensées, et il eut à combattre longtemps avec lui-même avant de pouvoir atteindre son but.

Cependant Alice, restée dans la tente, avait ramassé l'amulette et l'avait posé près du glaive brisé. Qu'ai-je encore besoin de ces objets? dit-elle avec un sourire serein; dès demain, je serai près de *lui*, dès demain je serai au bout de ma carrière épineuse! Ses yeux tombèrent sur la hache d'Artevelde, qui pendait à côté de son armure, elle la détacha, elle contempla et baisa les taches de sang rouillées sur son acier, et la remplaça promptement par une autre semblable. Je vais joindre aussi son poignard aux autres reliques et me séparer de tout ce qui me restait de lui, excepté de son souvenir sacré, impérissable, que, dans ma folie, je voulais éloigner de moi, mais qui était trop fidèle pour m'abandonner dans le malheur. Au moment de déposer le poignard, elle le retira vivement à elle : — Non, non! s'écria-t-elle, je ne puis me séparer de toi, il faut que tu me restes jusqu'à la mort! Elle baisa encore une fois les taches de sang de la hache et la cacha ensuite avec soin.

## XXIX.

Cependant le jour parut. Les rayons du soleil étaient

Digitized by Google

obscurcis par l'atmosphère humide et nébuleuse, que perçait le son des trompettes appelant les guerriers sous leurs bannières. Artevelde sortit de sa tente; la magnifique cotte d'armes qu'il portait à la bataille de Bruges ne le couvrait pas ce jour là; mis comme un simple soldat, il enfourcha, la hache à la main — non cependant l'ancienne compagne de son bonheur, — un cheval frison qu'il avait pris à l'incendie du château de Male. Alice, le heaume en tête, un glaive court et le poignard de Walter au côté, sauta également sur sa haquenée et accompagna Philippe, suivie d'un serviteur qui portait la hache suspendue à la selle de sa monture. Elle parcourut ainsi les rangs de l'armée avec Artevelde, qui assignait à chaque corps la place qu'il devait occuper, animait le courage des guerriers en leur rappelant le sang de leurs pères qui avait coulé par torrents pour la liberté. — Aujourd'hui, au coucher du soleil, leur dit-il, vous serez vainqueurs et libres, ou vaincus et esclaves de la noblesse; choisissez; c'est à votre courage à décider! Il exhorta les Brugeois à réparer la faute qu'ils avaient commise à l'affaire de Comines : — Tourner encore en ce jour le dos à l'ennemi, ce serait le tourner aussi à la patrie, car vous seriez bannis de la Flandre et de votre ville. Mais vous, Gantois, leur dit-il en passant devant leurs rangs serrés, je vous rappelle seulement votre ancienne gloire, montrez-vous aujourd'hui dignes de vous-mêmes. Pensez à Jacques Artevelde, mon père, et promettez-moi de vaincre ou de mourir avec moi! Une bruyante acclamation de joie lui donna l'assurance de leur fidélité. Il descendit alors de cheval, car c'était à pied qu'il voulait combattre, il fit passer en avant 800 volontaires, tirés du corps des Cha-

Digitized by Google

perons, et prit place à la tête de sa garde : Alice était près de lui, la hache à la main : il gravit ainsi la hauteur qu'on nomme dans la contrée le Mont-d'Or.

Là, il donna le signal de la prière, et, pendant que les trompettes ennemies sonnaient la charge et que retentissait le cri de bataille : Mont-joie! St.-Denis! les Flamands tombèrent à genoux, confessèrent à Dieu leurs péchés et se préparèrent à la mort.

Les Français s'avançèrent alors, cachés par le brouillard. Ils avaient changé leur ordre de bataille : l'infanterie française et ceux des nobles qui combattaient à pied étaient maintenant au centre, et devant eux marchait l'avant-garde, composée de la noblesse de Bourgogne et de celle de Bretagne; les troupes bourguignonnes formaient la gauche et celles de Flandre et d'Artois la droite; sur les deux ailes étaient les gendarmes, l'élite de l'armée. La ligne de bataille des Français, moins profonde que celle des Flamands, la débordait des deux côtés.

Quand la prière fut terminée et qu'on aperçut à travers le brouillard les sombres masses ennemies atteignant le pied du Mont-d'Or, Artevelde ordonna à l'artillerie d'ouvrir le feu — mais les Français ne ralentirent pas leur marche. Il fit alors avancer les Gantois à l'ennemi. L'artillerie se tut, et toute l'armée s'ébranla sous la forme d'un coin dont les 800 Chaperons formaient la pointe. Ceux-ci en vinrent les premiers aux mains avec la noblesse bretonne, un combat meurtrier s'engagea, et les Flamands furent forcés de reculer; alors Artevelde s'avança d'un pas lent à travers les masses compactes, repoussa les chevaliers et pénétra dans les rangs de l'infanterie royale.

Digitized by Google

— Voyez-vous là le Chevalier Noir? lui dit Alice en ce moment décisif, en lui montrant un chevalier qui portait une armure noire?

— Oui! répondit Artevelde, et fût-ce le diable en personne, ici je ne le crains pas!

En parlant ainsi, il s'avança sur lui, et, d'un coup de hache, fit voler son heaume en éclats et lui fendit la tête; le chevalier tomba à ses pieds baigné dans son sang; les Français lâchèrent pied.

— Gand! Gand! entendit-on retentir de toutes parts.

— Suivez-moi! cria Philippe, la victoire est à nous!

Voyant la déroute de l'ennemi, Alice saisit la hache à deux mains. — Pardonne-moi ma faute, Seigneur, et donne-moi la force..... disait-elle, lorsque le Brugeois qui lui avait remis la lettre de Vandenbossch lui prit la hache en s'écriant : — Je frapperai mieux que vous! et il asséna sur la tête d'Artevelde un si vigoureux coup qu'il l'étendit mort sur la place. En voyant tomber leur chef, ses troupes s'arrêtèrent, et leur courage les abandonna; l'ennemi profita de ce moment pour se rallier, en même temps que sa cavalerie tournait les Flamands, et il enfonça leurs rangs; ceux-ci eurent beau se défendre en désespérés, la noblesse flamande mit en fuite les contingents de Menin et de Courtray. Cernés de toutes parts, les Brugeois prirent aussi la fuite, les Gantois furent obligés de battre en retraite, et la déroute devint générale.

Les vainqueurs souillèrent leur victoire : des milliers de fuyards tombèrent sous leur glaive; ils n'épargnaient personne et massacraient avec une cruauté inouïe tous ceux qu'ils pouvaient atteindre.

Digitized by Google

## XXX.

Vers le soir, le jeune roi parcourut à cheval le champ de bataille, accompagné de ses oncles et du comte de Flandre, qui dit en apercevant les rangs épais des Chaperons, que la bataille avait moissonnés : C'est ici qu'étaient les Gantois, Artevelde doit y être aussi, si la justice de Dieu l'a puni. On se mit à chercher partout, sans pouvoir le trouver. Enfin on aperçut un Gantois gravement blessé, mais encore vivant; le comte lui demanda s'il ne savait rien du sort d'Artevelde. — Le voici, dit le blessé en montrant le cadavre du capitaine étendu près de lui, le voici celui qui vous a fait trembler durant tant d'années, cependant ce n'est pas vous qui lui avez donné la mort, Dieu l'a fait périr sous le fer d'un assassin!

Le comte remarqua près d'Artevelde un cadavre qui saignait d'une blessure au cœur et qui tenait encore un poignard dans sa main convulsivement fermée. — Juste ciel! s'écria-t-il, et, sans égard pour la présence du roi et des princes, il sauta à bas de son cheval, saisit le poignard et l'examina attentivement. — Oui, c'est le poignard que j'ai donné à Walter d'Enghien, et ce cadavre — est assurément celui d'Alice Everwein! Il lui ôta son heaume : ce tendre lys gisait là brisé, la mort, qu'elle avait peut-être appelée elle-même, avait mis fin à ses souffrances et à son combat intérieur.

Le jeune roi, après avoir considéré longtemps d'un air pensif le cadavre de l'homme redoutable qui avait fait trembler les princes, ayant porté ses regards sur Alice, s'écria : — Par Dieu et St.-Denis! c'est dommage qu'un si noble visage de femme soit gisant parmi ces

Digitized by Google

farouches soldats. Enveloppez-la dans un tapis et la portez à l'église la plus proche, afin qu'elle y repose en terre bénite! Et quand il apprit l'histoire de ses malheurs, il ordonna aux ménestrels de sa cour de chanter la mort d'Alice Everwein. Bien longtemps après, les troubadours de la Provence, quand ils voulaient toucher le cœur des femmes, chantaient encore la romance d'Alice.

Le comte, qui avait beaucoup de considération pour Roger Everwein, lui envoya le lendemain le corps de sa fille. Ce père infortuné la fit inhumer dans l'église de St.-Bavon, au pied de l'autel de la Vierge, à côté de Walter d'Enghien, afin qu'ils fussent au moins réunis dans la mort.

Le comte ordonna que le cadavre d'Artevelde fût jeté à la voirie, mais son gendre et héritier, le duc de Bourgogne, le fit enlever, l'envoya secrètement aux Gantois et conquit par là leur amour et leur reconnaissance.

Ainsi finit Alice, ainsi cet ange de bonté et de douceur termina, d'une manière sanglante, sa carrière terrestre si hérissée d'épines. Que Dieu lui pardonne!

## XXXI.

Au lieu de profiter du premier moment de consternation de l'ennemi pour marcher sur Gand, les Français prirent Courtray, où étaient encore suspendus dans une église, comme des trophées, les éperons d'or des chevaliers français qui avaient succombé à la bataille de cette ville. Ils incendièrent cette malheureuse cité, aidèrent le comte à reprendre Bruges et plusieurs autres villes et rentrèrent ensuite en France. La révolte fut étouffée

Digitized by Google

par des flots de sang, et la Flandre entière rentra sous l'autorité de son légitime souverain, à l'exception de Gand. Les revers de cette ville n'abattirent pas son courage, elle se défendit opiniâtrément et appela les Anglais à son secours. Le comte Louis de Flandre tint le serment qu'il avait fait de ne jamais pardonner aux Gantois, car il expira un an après la bataille de Rosebecque, et ce ne fut que plusieurs mois après sa mort que Roger Everwein conclut, au nom de la ville de Gand, avec son nouveau souverain, Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne, une paix honorable qui, entre autres conditions avantageuses, stipulait une amnistie générale, dont Pierre Vandenbossch profita pour se retirer en Angleterre avec les trésors qu'il avait amassés.

Digitized by Google

# Poésie.

## CHANT D'ISAURE.

Comme il est fier mon chevalier,
Lorsqu'armé, brandissant sa lance,
Et de vaincre ayant l'espérance,
Il s'élance sur un coursier!
Le preux qu'étonne son courage,
Malgré lui se sent effrayer,
Et dit, en déguisant sa rage :
Comme il est fier ce chevalier!

Comme il est grand, mon chevalier,
Lorsque, l'ayant jeté par terre,
Il relève son adversaire,
Et lui rend armes et coursier!
Emu par les cris de victoire,
On voit rougir l'heureux guerrier.
Chacun dit, proclamant sa gloire :
Comme il est grand ce chevalier!

Comme il est beau mon chevalier,
Lorsqu'il a déposé ses armes,
Et qu'ayant deviné mes larmes,
Il accourt pour les essuyer!
Bientôt aux genoux de sa dame
Il est tremblant, ce fier guerrier;
Et dès qu'il parle de sa flamme,
Comme il est beau mon chevalier!

Mlle C. de B.

Digitized by Google

## A UN ENFANT.

Ma gracieuse enfant, au suave sourire,
Emblème de candeur que, rêveuse, j'admire,
Enfant au front si lisse, au regard si serein,
Reste longtemps ainsi, ne désire point l'âge
Qui plane sur mon front, qui forme mon partage :
Il ne vaut pas ton doux destin.

Je voudrais échanger contre ta joyeuse âme,
Mes vingt ans, jours brillants, auréole de femme;
Mes succès enviés, cet essaim de plaisirs,
Et tous les mots flatteurs dont les voix me couronnent,
Tous les serments d'amour dont les vœux m'environnent:
Tout cela couvre des soupirs.

Donne-moi ton repos et ton insouciance,
Tes yeux bleus, ton front blanc, ta naïve croyance,
Et je te livre, enfant, ces jours remplis d'attraits!
Hélas! pourquoi créer ce désir qui me blesse,
Au temps qui vole et fuit en vain ma voix s'adresse,
Le cœur ne rajeunit jamais.

Mlle Estelle.

## A UNE HIRONDELLE. — SONNET.

Hirondelle, en volant, tu rasais ma fenêtre,
Et la pluie à grand bruit bat déjà mes vitraux;
D'où te vient ce savoir? quel lutin fut ton maître,
Et de toi fit un jour un présage de maux?

Je ne vais plus t'aimer, trop méchant petit être,
Toi que je préférais à mille autres oiseaux!...
Mais cependant on dit que toujours tu fais naître
La gaîté sous le toit qui soutient tes berceaux.

Digitized by Google

Messagère qui viens, devançant le nuage,
En effleurant le sol nous annoncer l'orage,
Tu portes donc aussi la joie à quelque cœur?

C'est bien! vole gaîment; ne crains plus mon injure :
En attendant ton nid je dirai sans murmure :
Après les mauvais jours viendront ceux de bonheur.

Mlle Estelle.

---

## LE CERF-VOLANT, LA CORDE ET LE VENT.—FABLE.

Un léger cerf-volant, emporté dans l'espace,
Sur les ailes du vent se balance avec grâce;
A ses pieds contemplant les champs et la cité,
Lui-même il est surpris de sa sublimité.
Il insulte le fil qui l'attache à la terre,
Et voudrait le briser. Tel est le caractère
D'un nouveau parvenu que, pour rire, un instant,
La fortune a placé sur son char éclatant.
« Pourquoi me captiver? rampe dans la poussière;
» Sans toi j'irais nager dans des flots de lumière,
» Vil chanvre! laisse-moi; je veux monter encor;
» Qui, moi? près du soleil arrêter mon essor!
—» Et pourquoi m'insulter? lui dit l'humble ficelle,
» Quand je te garantis d'une chute cruelle?
» Tu me dois savoir gré de ce pénible soin;
» Non, malgré ton courroux, tu n'iras pas plus loin! »
Il redouble d'efforts, le vent le favorise :
La corde se roidit, s'étend, lutte et se brise.
Affranchi de lien, l'Icare audacieux
D'un vol rapide et fier s'élance jusqu'aux cieux.
Alors, vous l'eussiez vu rouler au gré d'Eole :
Il tournoie, il vacille, il plane, il caracole,
Tant et si bien qu'enfin, s'égarant dans les airs,
Il retombe et se noie au sein profond des mers.



Digitized by Google

Quand on voit du pouvoir l'ambition sinistre,
De ma fable on comprend la triste vérité :
C'est l'esquisse du roi, du peuple et du ministre.

Sans le frein populaire, adieu la royauté !

F. Devos.

## LA TIRELIRE. — FABLE.

La tirelire, un jour, fière de sa richesse,
Disait : « Que de respects, et comme on me caresse !
Est-il au monde un plus beau sort?
Que d'honneurs! » — En effet, autour d'elle on s'empresse;
De l'enfant d'un Crésus c'était tout le trésor,
Sa fortune en gros sous, en argent, voire en or.

Il la visite, il la courtise;
Bref, l'enfant, dans sa convoitise,
Rêvant toujours nouvelle friandise,
A son amie a si souvent recours,
Qu'il l'épuise en très-peu de jours.
La voilà vide, hélas ! — « Méchant vase d'argile !
Si tu ne viens à mon secours,
Va, tu n'es plus qu'une cruche inutile. »
Puis, en boudant, le petit folichon,
Brise à ses pieds le fragile cruchon.

Pauvres riches ! l'on vous admire ;
Mais défiez-vous du flatteur;
Ce n'est qu'à votre or qu'il aspire :
Il vous caresse aux jours de la splendeur;
Et vous auriez, dans le malheur,
Le destin de la tirelire.

F. Devos.

Digitized by Google

## EPIGRAMMES.

### I.

Qui met près de César Bassus en tel crédit
Qu'à son aspect chacun tremble et s'incline?
La souplesse de son esprit?
Non; mais celle de son échine.

### II.

Lorsque ce cher André, rimeur sage et discret,
Moins prodigue des fruits de sa veine féconde,
A de rares amis seulement les montrait,
De sa nullité très-profonde
Peu de gens avaient le secret;
Mais depuis qu'au grand jour a paru son livret,
C'est le secret de tout le monde.

### III.

Le gazetier Lourdis serait prêt à se vendre.
C'est ce dont on ne peut douter;
Mais ce qu'on ne saurait comprendre
C'est qu'il trouvât quelqu'un qui voulût l'acheter.

### IV.

Prodigue seulement de pompeuses paroles,
Depuis que le professorat
Lui fournit ses hommes d'Etat,
La grande nation ne fait que des écoles.*

### V.

— Votre taille, belle Céphise,
S'arrondit depuis quelques jours.
Serait-ce un nouveau fruit de vos chastes amours?
— Oui, puisqu'il faut que je le dise,
Mais parlez bas; car, entre nous,
C'est une petite surprise
Que je réserve à mon époux.

Digitized by Google

VI.

— Dans ses amours, à chaque instant,
Pourquoi la femme change-t-elle ?
— Pourquoi, Messieurs ? c'est qu'elle attend,
Pour être constante et fidèle,
Un homme fidèle et constant.

L.-V. R.

## QUATRAIN.

Quand le bonheur n'est plus qu'en souvenance,
On doute qu'il ait existé :
Du songe à la réalité,
Quelle est alors la différence ?

Mlle C. DE B.

Digitized by Google

# POÉSIE LATINE (*).

## PARISIORUM COMITIS BAPTISMA.

Napoleonis, Gallia, quæ tui
Nuper sacrasti funera gloriæ,
Nunc rore lustrali luendam
Progeniem celebras Philippi,

Regum vetusto stemmate nobilis
Florem remisto germine Teutonæ,
Quem clara præfulgente cunctis
Regna manent moderanda sceptro.

Gaudet Nepotem crescere Rex novum
Aurelianæ ceu columen Domus,
Rex, efferatos post tumultus,
Consilio sapiente pacis

Tutela mundo; laudibus æmulus
Gaudet paternis crescere Filium
Augustus Hæres, militique
Et Patribus populoque carus.

Spes magna, salve, Francigenis, Pater!
Salve Philippi Mater amabilis!
Qua luce regalem salutis
Christicolum sacrat unda Prolem.

Felicitatis Gallia publicæ
Te dulce pignus, care Puer, piis

(*) Le poëte qui a chanté les funérailles de Napoléon (V. l'ode de M. Fuss dans la livraison de décembre 1840, t. XVI, p. 390), vient de célébrer le baptême du comte de Paris. Nous n'avons pas voulu priver les amis des muses latines de cette nouvelle production d'un humaniste aussi distingué.
(*Note de la Commission directrice de la* Revue Belge).

Digitized by Google

Avumque et excelsos parentes
Prosequitur venerata votis.

Fuco severum tingere nescius,
Qua voce festis digna canam tuis,
Dum quæro, vulgarique rerum
Magna pudet tenuare plectro,

Centum canoro jam videor choro
Audire vates. Hic genus inclytum,
Et facta patrum, dona cunis
Ille tuis cumulasse divos,

Vocemque blandas oraque Gratias
Finxisse cantat; materiam tuæ
Hic laudis ævum, cumque victis
Explicuit populis triumphos.

At me ruinæ ludere non sinunt
Nuper potentum. Non ego temporis
Arcana præsagus recludam,
Ludibrium variantis horæ.

Orbem domantis Corsigeni nigræ,
Regisque Romæ me subeunt vices,
Me fata diris sub tyrannis
Prolis et innocui parentis.

Quondam nocenti miscuit integrum,
Vindex nefandi, non penetrabili
Qui mente supremosque et imos
Imperio regit unus omnes.

Ad alta natum, regie, te, Puer,
Hic mitis olim protegat arduis
In rebus, hic concorde regem
Cum populo, gravibus piatis

Utrinque culpis, pace revinciat;
Junctis amico fœdere gentibus,
Quo seque securas ametque
Gallia magna beare terras.

Digitized by Google

# MÉLANGES HISTORIQUES.

## ANCIEN PALAIS ROYAL DE *FURONIS* (1).

L'endroit appelé *Steenbosch*, qui veut dire *Bois pierreux*, est une campagne très-fertile dont le terrain est de nature argileuse, située dans la commune de Fouron-le-Comte, près du hameau de Schophem, et entre les villages de Fouron-le-Comte, Fouron-St.-Martin et Warsage. Il était appelé autrefois *Borch* (Bourg) : *Steenborch* ou *Steenbosch*. Sa situation est des plus pittoresques, dans une plaine, entourée de loin de diverses montagnes, couvertes de bois, de bruyères, et à 274 mètres du beau ruisseau de *Vour*.

La tradition nous apprend qu'il doit y avoir existé là un bâtiment romain, converti, sous Pepin de Herstal, ou sous Charlemagne, son arrière-petit-fils, en palais royal, et l'on prétend même que c'est le plus ancien bâtiment du pays. On fait dériver

(1) L'auteur a consigné dans le *Journal de Liége et de la province*, n° 232, du 17 septembre 1840, les premiers renseignements sur son intéressante découverte. Ils sont ici complétés, et comprennent les plus récents travaux de cette exploration qui ne peut manquer d'être agréable aux nombreux amis de l'archéologie nationale. — M. H. Del Vaux vient de mettre sous presse chez l'éditeur de la *Revue Belge* la seconde édition, revue, corrigée et augmentée, de son utile *Dictionnaire géographique et statistique de la province de Liége*. Elle formera deux parties gr. in-18, dont la première comprendra toutes les communes de la rive droite de la Meuse, et la seconde, celles de la rive gauche. L'auteur fera paraître en même temps un *Dictionnaire biographique* de toutes les personnes de la province de Liége, qui se sont rendues célèbres par leurs talents, leurs vertus ou leurs actions. La première édition du *Dictionnaire géographique* a été publiée en 1835, en un vol. in-8°, à deux colonnes. Il en a été rendu compte dans notre recueil, année 1835, t. I, p. 384, et t. II, p. 196. (*Note de la Commission directrice de la* Revue Belge).

Digitized by Google

les noms des hameaux de *Schophem*, à 650 m., et *Ketten* ou *Kotten*, à 262 m., de *Sabinus* et de *Cotta*, tribuns romains que César y avait placés, et d'où seraient tirées les dénominations de *Schabhem* et *Kotten*; de même que le nom d'*Oettegroeven*, hameau à 1470 m., serait formé d'*Attugroeven*, fossés d'*Attu*, comme si l'on avait voulu dire *Attuatuca*, forteresse dont César fait mention dans ses Commentaires.

Cette forteresse, placée par plusieurs historiens à Tongres, par d'autres à Waroux, Embourg, Wandre, Withem, Liége, Julémont, etc., se trouvait, comme on sait, au centre du pays des Eburons, dont la majeure partie occupait les terrains entre la Meuse et le Rhin, circonstance qui ne peut concorder avec la situation géographique de plusieurs de ces endroits. Le *Steenbosch* doit avoir été situé au milieu de ce pays, puisqu'il est à 21 lieues environ de l'Océan, du Rhin, du pays de Trèves et de la Dyle. Il y a en outre, à la distance d'une lieue de là, un grand vallon profond, qu'on ne trouve pas ailleurs, qui n'est ouvert d'aucun côté, et où la bataille peut s'être donnée. Dans ce vallon il y a plusieurs endroits qui ont peut-être tiré leurs noms de cette bataille, tels que *Gebrande Grebbe*, vallée brûlée, *Mortsgraven*, fossés aux morts, *Hellegraef*, fossé de l'enfer, outre le bois contigu à ce vallon, appelé *Hombosch* ou *Rombosch*, forêt romaine.

Les endroits qui environnent le *Steenbosch*, donnent également quelques idées d'un combat. Le chemin dit *Schietekamer*, chambre à tirer, le joint au nord, la *Remersdelle* ou *Romersdelle*, vallée des Romains, au sud; à 275 m. se trouve le *Weindal*, vallée des pleurs ou vallée gagnée; à 970 m. le *Bloedgraef*, fossé du sang, et à 480 m. le *Schutteboschke*, bois à tirer.

Au reste, les masures que nous avons trouvées au Steenbosch nous prouvent qu'il y a eu des constructions romaines, et la plupart des habitants des environs prétendent qu'il y a existé un palais avec un temple, dédié à Mars, dieu de la guerre, et converti plus tard en chapelle royale sous l'invocation de Saint-Martin, patron des guerriers. Avant le 12e siècle, cette chapelle fut transférée avec ses chapelains au village de Fouron-St.-Martin, qui en est à la distance d'une demi-lieue, et où ils formaient un chapitre de chanoines, supprimé par le gouvernement français, lors de la réunion de la Belgique à la France.

Digitized by Google

Le palais royal de *Furonis* est donc au moins connu à l'occasion d'un traité de paix, qui y fut conclu, et dont Aimoin parle dans le 5e livre de son *Histoire de France*. L'intitulé de ce traité portant simplement : *in loco qui vocatur Furonis*, selon Bouquet, dans sa *collection des historiens de France*, t. VIII, ne peut laisser de doute sur l'existence d'un palais, comme le remarque M. de Valois, dans sa *Notitia Galliarum*, au mot *Furoni*, lorsqu'il nous apprend que les rois ne faisaient ces sortes de conventions que dans leurs palais ou maisons royales, *villæ regiæ*.

On sait que Lothaire, roi de Lorraine, fils de l'empereur Lothaire Ier, étant mort en 869, sans laisser d'enfants légitimes, Charles II, dit le *Chauve*, roi de France, et Louis I, dit *le Pieux*, roi de Germanie, partagèrent ses États en 870 dans un endroit sur la Meuse, entre Herstal et Meersen; mais Louis étant mort en 876, et Charles en 877, Louis II, dit *le Bègue*, roi de France, fils de Charles, et Louis II, roi de Germanie, fils de Louis-*le-Pieux*, eurent en 878, une entrevue à *Furonis*, que les *Annales* de St.-Bertin placent mal-à-propos non loin de Meersen, dont il est distant de 3 à 4 lieues. Dans cette entrevue l'accord au sujet de la Lorraine, fait en 870, fut ratifié par les partie contractantes.

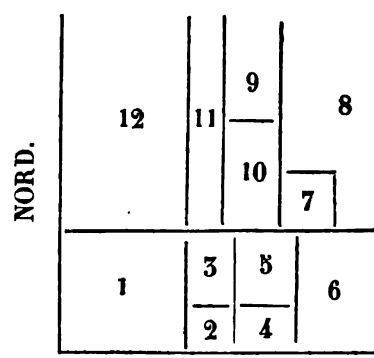
Le pays ayant été, en 881, le théâtre des dévastations et de la cruauté des Normands, les villes de Tongres, Liége et Maestricht, devinrent la proie des flammes, et le palais royal de *Furonis* fut, comme le plus voisin, exposé à leurs premières fureurs. Mais, il n'est pas certain que cet édifice ait été rebâti depuis, et qu'il ait servi plus tard de demeure aux anciens comtes de Dalhem, qui ont régné au 12e siècle, comme le prétend Miræus, qui vivait au commencement du 17e, dans son *Rerum Belgicarum Chronicon*, p. 196. Il ajoute que, dans une vallée, appelée *Steenbosch*, se trouvaient de son temps les ruines de plusieurs anciens édifices : *In valle est locus* Steenbosch *nuncupatus, ubi hodieque rudera plurimorum veterum ædificiorum supersunt*. L'abbé de Longuerue, dans sa *Description historique et géographique de la France*, et La Martinière, dans son *Dictionnaire Géographique*, au mot *Dalhem*, répètent que Fouron était le lieu de la résidence des anciens comtes de Dalhem. Les villages de Fouron-le-Comte et de Fouron-

Digitized by Google

Saint-Martin, ayant été brûlés en 1286 par Waleran II, seigneur de Fauquemont, et en 1291 par les Liégeois, le palais du *Steenbosch*, situé entre ces deux villages, si toutefois il en existait encore des parties, eut probablement le même sort. Jean III, dit *le triomphant*, duc de Brabant et de Limbourg, vint néanmoins encore en 1333 à Fouron, où il signa un acte qui porte ces mots : *Datum et actum in Fura.*

Ces renseignements historiques, et surtout un vieux manuscrit de l'an 1521, provenant de l'ancien couvent de Ste.-Croix, qui parle d'un palais royal du *Steinborch*, nous ont déterminé à faire des recherches sur les lieux.

Assisté par des amis, j'ai entrepris des fouilles dans la campagne du *Steenbosch*, où la charrue est fréquemment arrêtée par des fondements et des pierres maçonnées qu'on y rencontre en grande quantité. Nous avons donc commencé nos recherches dans une terre qui m'appartient depuis 1839, et à six décimètres sous terre nous avons trouvé douze pièces, offrant la forme suivante :




| | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| N° 1. | Pièce, | longueur | 8 1/2 | m., | largeur | 8 1/2 | m. |
| 2. | » | » | 3 1/2 | m. | » | 3 1/2 | m. |
| 3. | » | » | 5 | m. | » | 3 1/2 | m. |
| 4. | » | » | 4 | m. | » | 3 1/2 | m. |
| 5. | » | » | 5 | m. | » | 3 1/2 | m. |
| 6. | » | » | 8 1/2 | m. | » | 5 1/2 | m. |
| 7. | » | » | 3 | m. | » | 3 | m. |
| 8. | » | » | 14 | m. | » | 7 | m. |
| 9. | » | » | 8 | m. | » | 3 1/2 | m. |
| 10. | » | » | 6 | m. | » | 3 1/2 | m. |
| 11. | » | » | 14 | m. | » | 2 1/2 | m. |
| 12. | » | » | 14 | m. | » | 8 1/2 | m. |

Digitized by Google

Dans le n° 1, il y avait un pavé tout-à-fait bien conservé, et formé d'une première couche de petites pierres blanches liées par de la chaux, de l'épaisseur d'un décimètre, reposant sur des fondements de grosses pierres brutes ou cailloux. Sur la couche de petites pierres blanches, il y en a une autre de 9 centimètres d'épaisseur, formée de petits morceaux de terre cuite rouge et de chaux très-dure, donnant une belle couleur rouge à l'extérieur du pavé, sur lequel nous avons trouvé des restes de 135 piliers, de forme ronde, composés de blocs de terre cuite d'un beau rouge. Ces piliers, de 23 centim. de diamètre, et distants les uns des autres de 32 cent., ont servi à soutenir une voûte, formée de gros carreaux rouges de terre cuite, de la longueur et largeur de 43 cent., et de l'épaisseur de 5 à 6 centimètres. Nous avons recueilli de cette voûte, des morceaux très-bien conservés. Près du mur du n° 2, nous avons trouvé maçonnés les uns sur les autres des carreaux de terre cuite de la longueur de 42 cent., largeur de 33 cent. et épaisseur de 2 à 3 cent., ayant aux deux côtés opposés des crochets de la longueur de 33 cent. et de l'épaisseur de 3 cent., et l'intérieur rempli de morceaux de tuiles rouges avec de la chaux. Nous en avons trouvé jusqu'à trois, les unes sur les autres, le surplus ayant été brisé par la charrue. Nous en avons recueilli quatre entières, et une foule de morceaux et de crochets sont dispersés dans la campagne; on en rencontre jusqu'à la distance de 150 mètres. Des personnes se disant connaisseurs en antiquités sont venues visiter cet endroit, et prétendent que cette pièce était un appartement de bains romains, surtout parce que nous y avons trouvé plusieurs morceaux de petites cheminées et de tuyaux de terre cuite, par lesquels la fumée ou la vapeur passait pour chauffer la pièce. Nous en conservons quelques portions.

Le N° 2 est sans pavé. Nous y avons trouvé, ainsi que dans le N° 7, de la terre noire et brûlée, beaucoup de charbons de bois, des ossements brûlés, des débris de poterie de terre cuite de plusieurs espèces et couleurs, de forme romaine, des fragments de vases ornés de feuilles d'acanthe, des verres de vitre de l'épaisseur de 5 millimètres, des morceaux de marbre de Soume, beaucoup de gros clous en partie brûlés et quelques écailles d'huîtres. Le N° 7 était pavé de pierres bleues de 1 mètre carré.

Digitized by Google

Le N° 4 est pavé de pierres bleues avec de la chaux.

Le N° 8 nous a donné une pièce de monnaie de cuivre à l'effigie de l'empereur Néron avec cette légende : NERO CAESAR AVG. et une autre pièce aussi de cuivre, portant seulement une tête d'homme sans nom d'un côté, et des figures indéchiffrables de l'autre.

Les N^os 3, 5, 6 et 10, ne nous ont rien donné. Les N^os 9, 11 et 12, ne sont pas encore entièrement déblayés.

Les murs de séparation entre ces diverses pièces, sont de l'épaisseur de 8 à 10 décimètres, et construits de pierres façonnées et pierres cuites rouges de l'épaisseur de 3 centim., à l'exception des murs entre les N^os 4-5 et 6, 3-5-6 et 7-8-10-11, 8 et 9-10, qui sont formés de blocs de sable.

Vers l'E., les fondements continuent, et au N., à 10 m. du n° 1, se trouve encore un fondement de pierres.

Il est à remarquer que tout ce que nous avons recueilli en terre cuite est d'une terre moulue, fort bien travaillée, d'une belle couleur rouge, et d'une qualité supérieure aux ouvrages de terre cuite d'aujourd'hui.

HENRI DEL VAUX
de Fouron.

Fouron-le-Comte, le 29 mars 1841.

Digitized by Google

# ANALYSE CRITIQUE.

Résumé des rapports sur la situation administrative des provinces et des communes de Belgique, pour 1840, présenté au Roi par le ministre de l'intérieur. — Bruxelles, 1841, in-fol., de IX et 319 pp.

M. Liedts, avant de quitter le ministère de l'Intérieur, a livré à la publicité un travail important de statistique, qui doit lui mériter la reconnaissance de tous les bons citoyens, surtout de ceux qui, par goût ou par état, s'adonnent à l'étude encore si peu avancée de l'économie publique. Nous ne pouvons mieux faire connaître le but que s'est proposé l'honorable administrateur, qu'en citant le commencement du *Rapport au Roi*, qui sert d'introduction à ce document remarquable à tant d'égards. « L'article 70 de la loi du 30 mars 1836, dit M. Liedts, impose aux administrations communales l'obligation de présenter annuellement aux conseils communaux, avant la discussion du budget, un rapport sur l'administration et la situation des affaires de la commune.

» Aux termes des articles 137 et 138 de la loi provinciale, les commissaires d'arrondissement sont tenus d'adresser annuellement aux Députations permanentes des Conseils provinciaux : 1° au mois de janvier, un rapport général sur l'état de leur arrondissement pendant le cours de l'année précédente; 2° un mois avant la réunion du Conseil provincial, un autre rapport sur les améliorations à introduire dans leur arrondissement, sur ses besoins et sur tout ce qui est de nature à être soumis au Conseil provincial.

» De leur côté, les Députations permanentes sont tenues, conformément à l'article 115 de la loi du 30 avril 1836, d'adresser annuellement aux Conseils provinciaux, dont elles émanent, un exposé de la situation administrative de la province.

Digitized by Google

» Ainsi, toutes les autorités qui se meuvent dans la sphère inférieure de l'administration, sont soumises à l'obligation commune de rendre à leurs mandants un compte sommaire de la situation des affaires administratives.

» En comparant et en rapprochant les diverses dispositions que je viens d'avoir l'honneur de citer, j'ai été amené à penser, Sire, qu'elles impliquaient pour le département de l'Intérieur, auquel appartient la haute tutelle des provinces et des communes, une sorte d'obligation morale d'adopter une mesure analogue, qui en fût à la fois le corollaire et le complément.

. . . . . .

. . . . . .

» J'ai donc cru de mon devoir de soumettre à Votre Majesté un rapport qui résumât d'une manière générale la situation administrative de tout le royaume, d'après les renseignements puisés dans les documents mentionnés ci-dessus, rapport dans lequel fussent groupés et généralisés, suivant leur nature, les divers éléments dont se compose chacun de ces Exposés. En livrant cet ouvrage à la publicité, il m'a semblé qu'il n'était pas indifférent de répondre ainsi à un vœu qui avait quelquefois été exprimé au sein des chambres législatives. »

Plus loin, M. le Ministre avoue avec une franchise dont on doit lui tenir compte, que cette ébauche d'un travail aussi vaste, aussi complexe, est encore très-imparfaite, et qu'elle n'est pas à l'abri de la critique.

» Je ne saurais, dit-il, me dissimuler, Sire, que de nombreuses imperfections ont dû se glisser dans cet ouvrage, le premier de ce genre qui ait été publié par mon département; qu'il présente même certaines lacunes. Mais, je prie Votre Majesté de daigner considérer que par la multiplicité et la diversité des points à traiter, ces imperfections étaient presque inséparables d'un premier essai.

» Sans doute, que si l'on juge utile de renouveler plus tard l'essai qui est tenté aujourd'hui, il sera facile d'améliorer ce travail.

» Si les Exposés administratifs des provinces avaient été rédigés dans un ordre et d'après des indications uniformes, il eût

Digitized by Google

été plus facile de réunir en faisceau les renseignements précieux qu'ils renferment.

» Il n'en est pas ainsi :

» Tous se recommandent par l'abondance des détails qu'ils contiennent ; mais on comprend que le manque d'homogénéité a dû rendre assez ardu le travail d'analyse et de concentration. Le gouvernement aurait pu conseiller un cadre uniforme ; jusqu'à présent cette mesure a semblé prématurée. »

Selon nous, elle est urgente et indispensable, si l'on veut toutefois poursuivre l'idée heureuse de M. Liedts, et l'amener au point de perfection que l'on doit désirer, et que l'on peut se promettre d'un semblable travail, lorsque tous les éléments en sont bien dressés sur les mêmes bases, triés par une main intelligente et convenablement coordonnés. La commission centrale de statistique formée depuis peu près du département de l'intérieur, pourrait être chargée de tracer un plan rationnel, qui servirait de modèle à tous les colléges chargés de rédiger ces Exposés annuels. Ce serait tout à la fois simplifier la besogne, et préparer les excellents matériaux d'une statistique complète du royaume de Belgique, que ses propres habitants connaissent encore si peu, en général, et dont les étrangers ne peuvent se faire qu'une idée imparfaite et souvent très-fausse, même en consultant les ouvrages les plus répandus et les plus accrédités.

Il est temps de présenter à nos lecteurs, le tableau sommaire de ce *Résumé* substantiel. Il est partagé en quatorze titres, divisés, pour plus de clarté, en sections et en paragraphes ; en voici l'énumération : I, *territoire et population ;* II, *organisation des chambres législatives ;* III, *organisation provinciale ;* IV, *organisation communale ;* V, *institutions de bienfaisance ;* VI, *cultes ;* VII, *instruction publique et beaux-arts;* VIII, *Hygiène publique;* IX. *justice, police et prisons ;* X, *milice et garde civique;* XI, *contributions publiques ;* XII, *travaux publics*, XIII, *agriculture;* XIV, *industrie et commerce.*

Dans l'impossibilité matérielle où nous sommes de faire connaître en détail tout ce que ces quatorze titres renferment d'utile et de curieux, nous devons nous borner à présenter quelques résultats généraux, et certains faits particuliers à la province de Liége, en en déduisant des conséquences d'économie publique.

Digitized by Google

Le territoire du royaume offre une superficie de 2,942,574 hectares, ou de 1,117 lieues carrées métriques. Sur ce chiffre, 241,081 hectares, c'est-à-dire environ le douzième de la superficie totale, sont encore en friche. La province de Liége, dont la superficie totale est de 289,319 hect., 09 ares, 87 cent., en a 12,414 h., 03 a., 46 c. en bruyères, fanges et terrains vagues. Du rapprochement de ces chiffres nous pouvons tirer quelques conclusions qui ne seront pas sans importance aux yeux de l'homme d'état et de l'économiste. 1° Si le paupérisme, cette lèpre de la société moderne, s'accroît chez nous d'une manière effrayante, la Belgique ne doit pas s'en alarmer outre mesure. Avec une volonté forte et persévérante, avec une administration habile, il y a moyen de trouver le remède au mal. Une portion considérable de ces terres en friche peut être facilement rendue à la culture, et être métamorphosée en colonies agricoles, émules de celles de Wortel et de Merxplas-Ryckevorsel, fondées sous le gouvernement précédent, et sur lesquelles le *Rapport* donne, à la page 118, des renseignements que nous regrettons de ne pouvoir transcrire. 2° On voit qu'il y a encore quelque chose à faire en Belgique, et que nous devons mettre à profit les exemples donnés par le duc d'Albe, et par Albert et Isabelle pour la Flandre, aujourd'hui le plus riche pays de culture de l'Europe (1). N'abandonnons pas à nos descendants la gloire de rendre productif ce douzième de notre sol, si honteusement laissé en friche; à côté des chemins de fer, creusons des canaux, ouvrons des routes, bientôt l'esprit d'association se chargera du reste, et la Campine, les Ardennes se couvriront de riches moissons, de forêts en plein rapport. 3° Sur une superficie totale de 289,319 h., 09 a., 87 c., la province de Liége en compte 12, 414 h., 03 a., 46 c. en bruyères, fanges et terrains vagues, c'est-à-dire, plus de 23 et 1/2 pour °/₀. Ce chiffre particulier que nous venons d'établir, et qui est presque double du chiffre proportionnel général posé plus haut, doit provoquer les méditations sérieuses des hauts fonc-

(1) Sur une superficie totale de 299,787 h., 43 a., 90 c., il n'y a dans la Flandre orientale que 836 h., 71 a., 39 c. en friche, c'est-à-dire seulement la 358e partie.

Digitized by Google

tionnaires de Liége, et appeler la sollicitude éclairée de notre conseil provincial.

La population générale du royaume étant de 4,028,677 âmes, le rapport entre ce chiffre et l'étendue totale du territoire est de 3422 âmes par lieue carrée métrique. Le même rapport, établi d'une manière inverse, c'est-à-dire, celui de l'étendue totale du territoire au chiffre de la population, est de 73 ares 4 centiares par habitant; l'étendue des prairies et terres labourables est de 45 ares 39 centiares par habitant, et enfin celle des terrains en friche est de 5 ares 98 centiares par habitant.

Sur cette population on compte 46,894 électeurs, pour la formation des chambres, c'est-à-dire 1 sur 86. Si nous décomposons ces chiffres, ils nous donnent des résultats curieux : c'est dans le Hainaut que la propriété présente la masse la plus compacte; on n'y trouve qu'un électeur sur 125 habitants; au contraire, c'est la province de Liége qui offre la plus grande division, puisqu'il y a un électeur sur 52 habitants.

Comme la statistique doit venir en aide au moraliste, nous avons relevé les chiffres de la page 4, indiquant le nombre des divorces pendant la période décennale de 1830 inclus 1839 : le total est de 109 pour les neuf provinces : le Brabant en compte 48, Liége 19, tandis que le Limbourg ne figure que pour 1, et le Luxembourg ne présente aucun cas de divorce pendant ces dix années.

Du §. intitulé : *Coup-d'œil sur la situation financière des villes principales*, nous extrayons ce qui concerne Liége :

« La ville de Liége qui éprouva en 1830 quelques embarras financiers, dut recourir à une levée de 10,000 fl., afin de faire face à des besoins extraordinaires et imprévus.

» L'État vint à son secours en 1831, et lui accorda d'abord un subside de fl. 40,000, pour faire face aux dépenses les plus urgentes, puis ensuite une avance de fl. 15,000.

» Ces embarras n'allèrent point néanmoins jusqu'à faire suspendre le paiement des intérêts, ni l'amortissement de la dette constituée. La mise en vigueur d'un nouveau tarif des taxes municipales qui fut adopté en 1833, remit les recettes au niveau des dépenses. Dans cette même année, l'administration commu-



Digitized by Google

nale contracta un emprunt de fr. 394,000, pour indemniser les victimes des pillages, et créa une taxe spéciale pour le remboursement de ce capital.

» Une disposition émanée du gouvernement précédent avait autorisé l'émission d'un emprunt de fr. 634,920-64 c., destiné à divers travaux d'utilité publique. Deux arrêtés royaux, en date du 23 juillet 1833, et du 31 mai 1834, en réglèrent les conditions. 300,000 fr. furent émis de suite; les fr. 334,920 restants n'ont été réalisés qu'en 1839.

» D'une part, le grand nombre d'améliorations et de constructions entreprises dans l'intérêt de la ville, et d'autre part, l'accroissement des produits de l'octroi, engagèrent de nouveau le conseil communal à recourir à la voie de l'emprunt. Cette nouvelle opération fut décrétée en 1837, au montant de deux millions de francs; mais les conditions n'en furent définitivement arrêtées qu'en 1839. Il n'en a été réalisé jusqu'ici que fr. 650,000.

» Enfin une somme de fr. 46,314, remboursable en cinq ans, a été avancée en 1838, à la ville de Liége, pour le pavement de deux rues nouvelles, et la construction de quelques ouvrages accessoires.

» Des emprunts aussi considérables seraient de nature à inspirer des craintes sur l'avenir financier de la ville de Liége, si les produits satisfaisants de son octroi et la sagesse de son administration ne tendaient à nous rassurer.

» La partie non remboursée des emprunts de cette commune, s'élevait au premier janvier de cette année, non compris la part réalisée de l'emprunt de deux millions, à fr. 869,116-40 c.

» Les travaux qui ont été effectués, au moyen de ces ressources extraordinaires, sont véritablement immenses. Nous citerons au nombre des plus remarquables, la construction d'une caserne de cavalerie, d'un quai de hallage depuis le Pont-des-Arches jusqu'aux Augustins (1), le canal et le quai d'Avroy, la caserne des

(1) Il est vraiment déplorable que ce quai de hallage, commencé, abandonné, repris et de nouveau complétement délaissé, n'existe en réalité que sur le papier et dans le Rapport de M. le Ministre de l'intérieur. On est bien tenté d'appliquer à ces *opera interrupta*, à ces conceptions avortées

Digitized by Google

Ecoliers, dépense évaluée à fr. 290,653, un manége couvert, un nouveau Conservatoire de musique, l'agrandissement des bâtiments de l'Université, l'établissement d'un nouveau jardin botanique, la construction d'une école des arts et manufactures, une salle de concert, la construction d'un collége, adjugée pour fr. 354,200, l'acquisition au prix de fr. 165,000 d'un ancien hospice destiné à être converti en académie des beaux-arts.

»En outre, une infinité de rues nouvelles ont été créées sur tous les points, et un grand nombre de rues anciennes ont été régularisées.

»La dette constituée de la ville de Liége présentait au 1er janvier 1840 le chiffre de fr. 1,844,034-32 c.

»Ses recettes ordinaires s'élèvent d'après les évaluations du budget de 1840, à fr. 966,624-90 c., les dépenses, à fr. 899,683-14 c. ».

En 1839, la ville de Liége a payé en impôts perçus au profit de l'Etat la somme de . . . . . 2,181,546 fr. 89 c.

Dans la même année, l'octroi a produit . 801,301 » 45 »

Total. 2,982,848 » 34 c.

La somme de ces deux chiffres réunis, divisée par 64,243 âmes, qui formaient la population de la ville au 1er janvier 1839, donne par tête d'habitant, 46 fr. 43 c. payés à l'État et à la commune.

D'après un chiffre établi par M. Liedts, à la page 84, si tous les habitants du royaume participaient également aux charges du budget, chacun aurait versé en 1839 dans les caisses du trésor une moyenne de 19 fr. 61 c. Il résulte du chiffre que nous venons de poser que chaque tête a payé à Liége en cette même année . . . . . 33 fr. 95 c. à l'État

et . . . . . 12 » 48 » à la commune.

46 fr. 43 c.

---

avec grande perte pour la ville, ce joli distique du poëte Lebrun, de satirique mémoire, sur le Dictionnaire de l'Académie française :

On fait, défait, refait ce beau dictionnaire,
Qui toujours très-bien fait, reste toujours à faire.

Digitized by Google

La ville de Liége, dit M. le Ministre, est la quatrième en rang, sous le rapport des sommes versées dans les caisses de l'Etat (Bruxelles, Gand et Anvers passent avant elle).

Dans la section consacrée aux hôpitaux et aux hospices, nous signalerons à M. le Ministre une omission sans doute involontaire. A la page 105, il cite les hospices de maternité de Bruxelles, Louvain et Gand : il oublie celui de Liége, dirigé par M. le docteur Simon, professeur à l'Université, aidé de M. H. Sauveur, son collègue à la faculté de médecine. Il s'y fait chaque année deux cours gratuits d'accouchement, de six mois chacun, commençant en janvier et en juillet; et, tous les dimanches, on y vaccine gratuitement les enfants pauvres.

Voici quelques renseignements intéressants que nous empruntons au *Projet du budget général de la province de Liége*, pour l'exercice 1841, p. 23 et 24. « Toutes les femmes indigentes de la province, dont l'accouchement est prochain, sont admises à l'hospice de la Maternité, celles qui appartiennent à la ville de Liége y sont traitées aux frais des hospices; la dépense occasionnée par les autres doit être supportée par la province (le Conseil a alloué de ce chef un crédit de 2,600 fr.).

»Une allocation de 1,500 fr. est accordée pour couvrir les frais d'entretien des élèves sages-femmes qui viennent de diverses communes de la province assister au cours gratuit d'accouchement. Un arrêté royal du 7 juillet 1827 a aussi ordonné l'établissement d'un cours de pharmacie.

»Suivant résolution du Conseil en date du 13 juillet 1839, une somme de 2,000 fr. est répartie comme suit annuellement : moitié pour accorder des subsides à des sages-femmes qui iront s'établir dans les cantons où il en manque et où la nécessité en sera reconnue, et l'autre moitié pour accorder des demi-bourses à des élèves sages-femmes des campagnes, à condition toutefois qu'elles iront s'établir dans les communes rurales. »

A ces détails ajoutons le relevé général des accouchements qui ont eu lieu à l'hospice de la Maternité, depuis le 1er janvier 1805, époque de son établissement, jusqu'au 31 octobre 1837 : il donne pour 8736 accouchements 8875 naissances, dont 4636 garçons et 4239 filles.

Digitized by Google

A la page 107, nous trouvons une autre lacune, que nous allons également remplir. Le Rapport, qui entre dans des détails curieux sur les différents hospices d'aliénés, glisse sur le bel établissement dirigé à Gand par le savant docteur Guislain, et ne dit pas un mot des deux hospices d'insensés existant à Liége.

Nous lisons dans le *Rapport sur l'administration de la ville de Liége*, fait au Conseil communal le 24 octobre 1840, que ces deux hospices, qui renferment 155 personnes, deviennent insuffisants, parce qu'on y reçoit les individus de toute la province. L'*Exposé de la situation administrative de la province de Liége*, fait par la Députation permanente au Conseil provincial, en 1840, nous apprend « que dans sa séance du 11 juillet 1839, le Conseil provincial a voté un subside de 25,000 francs pour contribuer dans les frais d'un hospice central pour les aliénés des deux sexes, dont l'érection est projetée par les hospices de Liége. Le concours de la ville étant nécessaire et réclamé, les plans et les mémoires concernant cette vaste construction, ont été communiqués à l'autorité locale pour être soumis aux délibérations du conseil communal. L'importance de l'objet, les difficultés que présente le choix de l'emplacement, sont sans doute les motifs qui ont occasionné l'ajournement de la décision du gouvernement (1). »

L'absence de renseignements positifs et de déductions morales se fait trop sentir dans la section (p. 124) consacrée aux caisses d'épargnes. Elles doivent cependant attirer l'attention la plus sérieuse d'un gouvernement sage et vraiment libéral. Elles forment, si nous ne nous trompons, avec les écoles gardiennes ou salles d'asile, les deux puissants éléments destinés à régénérer la société actuelle, et à détruire les abus enfantés par notre *matérialisme* industriel. A la fin du mois d'octobre dernier, les versements faits dans les caisses d'épargnes établies par la Société générale s'élevaient à 12,386,124 fr. 54 c., somme qui, répartie entre 2,698 livrets, offre une moyenne de 4,591 fr. par livret. Nous voyons dans le rapport présenté à l'assemblée générale des administrateurs de la caisse d'épargnes de Paris, le 27 mai 1841,

(1) Il est question d'un hospice central pour les aliénés des provinces de Liége, Limbourg, Luxembourg et Namur.

Digitized by Google

par l'honorable M. Benjamin Delessert, qu'à Paris la moyenne de chaque versement, en 1840, a été de 155 fr., celle de chaque remboursement, de 476 fr., et celle de chaque livret, au 31 décembre 1840, de 591 fr. Le total de la recette de la caisse de Paris en 1840 a été de 34,796,545 fr. 72 c., lesquels ajoutés au solde du 1er janvier 1840, élèvent la somme totale due aux déposants, le 31 décembre 1840, à 70,355,337 fr. 78 c. Au 30 avril 1841, la somme totale confiée à la caisse des dépôts et consignations montait à 207,956,861 fr., dont 74,537,337 fr. pour Paris, et 133,419,524 fr. pour les départements. Nous ne pouvons trop engager nos hommes d'état à méditer le beau travail de M. Delessert, qui renferme tant de vues sages, utiles, morales et pratiques. Nous verrions avec plaisir figurer dans le prochain Rapport du ministère de l'intérieur un tableau indiquant la profession de chaque déposant, et le montant de la moyenne du versement d'après les différentes catégories qu'on peut établir par un relevé des plus faciles à dresser (1).

Nous ne comprenons pas pour quel motif M. le ministre de l'intérieur, à la page 134, a mis le collége de St.-Servais à Liége (maison particulière tenue par les PP. Jésuites), au nombre des établissements publics d'enseignement moyen, subsidiés par le trésor ou les communes. De semblables erreurs ne devraient jamais se trouver dans des documents officiels.

A la page 148, M. Liedts paie un juste tribut d'éloges au Conservatoire royal de musique de Liége, fréquenté par 300 élèves, répartis sous 20 professeurs. Pourquoi donc faut-il que le budget de l'État offre une disproportion si choquante entre le chiffre alloué au Conservatoire de Bruxelles et à celui de Liége? Il s'élève pour le premier à 35,000 fr., tandis qu'il n'est pour le second que de 12,000 fr.

La page 150 présente l'état des personnes admises en 1840 à exercer les différentes branches de l'art de guérir. Nous regret-

(1) On consultera aussi avec fruit le tableau général des opérations des caisses d'épargnes du royaume de France pendant l'année 1839, dressé conformément au vœu de la loi du 5 juin 1835, et que M. Cunin-Gridaine, ministre de l'agriculture et du commerce, vient de présenter au roi Louis-Philippe. Il est inséré dans le *Journal des Débats* du 11 juin 1841.

Digitized by Google

tons l'absence d'un tableau semblable contenant le relevé des avocats et des avoués pratiquant dans le royaume. Il aurait fourni matière à des rapprochements utiles sous le point de vue moral.

A l'article des fleuves, p. 224, on ne dit qu'un mot de la Meuse, et des travaux à exécuter sur cette importante rivière. Nous aurions désiré que M. le ministre citât, au moins pour mémoire, les deux savantes et consciencieuses publications de M. H. Guillery, ingénieur de première classe, chargé des travaux à faire sur le cours de la Meuse. Ces 236 pages in-folio, accompagnées d'une carte, renferment des recherches précieuses et des documents du plus haut intérêt.

Dans le titre consacré à l'agriculture, nous remarquons avec plaisir que la pensée du gouvernement s'est fixée sur des produits d'importation récente, dont la culture belge peut facilement s'enrichir. Ce sont : la *madia sativa*, le froment anglais, la pomme de terre de Rohan, l'orge et l'avoine d'Angleterre, le trèfle d'Italie, le *rutubaga* et le navet de Norfolk, et enfin le tabac de la Havane et de Cuba..

Nous regrettons vivement que les limites dans lesquelles nous devons nous circonscrire ne nous permettent pas de prolonger cette analyse, et de présenter à nos lecteurs des extraits plus étendus de ce travail que l'on consultera toujours avec fruit. Nous formons des vœux pour que l'exemple donné par M. Liedts soit suivi par son successeur, qui, profitant de jalons aussi habilement posés, pourra d'année en année perfectionner ce résumé, remplir successivement les lacunes et faire disparaître les erreurs du genre de celles que nous avons pris la liberté de signaler. C'était, selon nous, le plus bel hommage que nous pussions rendre au travail de l'honorable M. Liedts, en lui prouvant que nous l'avons lu attentivement la plume à la main, et non à la manière expéditive de certains feuilletonistes dont l'analyse se trouve toute faite avec le secours de la table des chapitres et des matières. Chacun a sa méthode : je ne censure pas celle de ces messieurs :

Je m'en tais, et ne veux leur causer nul ennui :
Ce ne sont pas là mes affaires.

CH. DE CH.

Digitized by Google

# SOCIÉTÉS SAVANTES. — CONCOURS DE 1842.

## PROGRAMME

DES

QUESTIONS PROPOSÉES PAR L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES ET BELLES-LETTRES DE BRUXELLES (*).

### CLASSE DES LETTRES.

#### PREMIÈRE QUESTION.

*Quelles ont été, jusqu'à la fin du règne de Charles-Quint, les relations politiques, commerciales et littéraires des Belges avec les peuples habitant les bords de la Mer Baltique?*

#### DEUXIÈME QUESTION.

Les anciens Pays-Bas Autrichiens ont produit des jurisconsultes distingués qui ont publié des traités sur l'ancien droit belgique, mais qui sont, pour la plupart, peu connus ou négligés. Ces traités, précieux pour l'histoire de l'ancienne législation nationale, contiennent encore des notions intéressantes sur notre ancien droit politique; et, sous ce double rapport, le jurisconsulte et le publiciste y trouveront des documents utiles à l'histoire nationale.

(1) Dans le tome XVI de la *Revue Belge*, septembre 1840, nous avons inséré le programme des questions du concours de 1841. En voici le résultat, tel qu'il a été proclamé dans la séance générale du 6 et du 7 mai 1841.

Sur la troisième question de la classe des lettres (*un mémoire sur la vie et les écrits de J.-L. Vivès*), l'Académie n'a reçu qu'un seul mémoire; et, après avoir entendu ses commissaires, MM. Roulez, le chanoine de Ram et le baron de Reiffenberg, elle a décerné la médaille d'or à son auteur, M. l'abbé A.-J. Namèche, professeur au collége de la Haute-Colline, à Louvain.

Sur la quatrième question de la même classe (*l'état des écoles et autres établissements d'instruction publique en Belgique, depuis Charlemagne jusqu'à la fin du XVII^e siècle*), l'Académie a reçu un seul mémoire, auquel elle n'a pas

Digitized by Google

*L'académie demande donc qu'on lui présente une analyse raisonnée et substantielle, par ordre chronologique et de matières, de ce que ces divers ouvrages renferment de plus remarquable pour l'ancien droit civil et politique de la Belgique.*

TROISIÈME QUESTION.

*Quel était l'état des écoles et autres établissements d'instruction publique en Belgique, depuis Charlemagne jusqu'à l'avénement de Marie-Thérèse? Quels étaient les matières qu'on y enseignait, les méthodes qu'on y suivait, les livres élémentaires qu'on y employait, et quels professeurs s'y distinguèrent le plus aux différentes époques?*

---

cru devoir accorder de distinction, conformément aux conclusions de ses commissaires, MM. le ministre Falck, Moke et de Reiffenberg.

Sur la première question de la classe des sciences (*un mémoire d'analyse algébrique au choix des concurrents*), l'académie a reçu deux mémoires; mais par suite de la maladie d'un des commissaires, le jugement a été remis à une prochaine séance.

Sur la deuxième question (*déterminer par des expériences s'il y a du danger pour la santé publique de répandre de l'acide arsénieux et d'autres poisons analogues dans les champs pour détruire les animaux nuisibles*), l'Académie a reçu cinq mémoires. Sur le rapport de MM. Martens, de Hemptinne et van Mons, commissaires, elle a décerné deux médailles d'argent, l'une à M. Louyet, professeur de chimie à l'école centrale de commerce et d'industrie de Bruxelles, l'autre à M. B. Verver, candidat en sciences naturelles et en médecine à l'université de Groningue.

Sur la troisième question (*la théorie de la formation des odeurs dans les fleurs*), l'Académie n'a reçu qu'un mémoire, auquel elle n'a pas cru devoir accorder de distinction, conformément aux conclusions du rapport de M. Morren, auxquelles avaient adhéré les deux autres commissaires, MM. Martens et Dumortier.

Sur la huitième question (*les moyens les plus convenables de ventilation pour les lieux habités*), l'Académie a reçu deux mémoires. Sur le rapport de M. Cauchy, aux conclusions duquel ont adhéré les deux autres commissaires, MM. Crahay et de Hemptinne, elle a cru qu'il n'y avait pas lieu à décerner une récompense.



Digitized by Google

QUATRIÈME QUESTION.

*Faire l'histoire de l'état militaire en Belgique, sous les trois périodes bourguignonne, espagnole et autrichienne, jusqu'en* 1794, *en donnant des détails sur les diverses parties de l'administration de l'armée, en temps de guerre et en temps de paix.*

L'académie désire que le mémoire soit précédé, par forme d'introduction, d'un exposé succinct de l'état militaire en Belgique dans les temps antérieurs, jusqu'à la maison de Bourgogne.

CINQUIÈME QUESTION.

*Quels sont les changements que l'établissement des abbayes et des autres institutions religieuses au VII^e siècle, ainsi que l'invasion des Normands au IX^e, ont introduits dans l'état social de la Belgique.*

SIXIÈME QUESTION.

*Il existe un grand nombre de documents écrits dans les dialectes de l'Allemagne et appartenants aux VII^e, VIII^e, IX^e, X^e et XI^e siècles; ils sont indiqués par la préface de l'*Althochdeutscher Sprachschatz *de Graff; mais on ne connaît guère d'écrits rédigés dans la langue teutonique usitée en Belgique antérieurement au XII^e siècle. On demande :* 1° *Quelle est la cause de cette absence de manuscrits belgico-germaniques ?* 2° *Quelle a été la langue écrite des Belges-Germains avant le XII^e siècle ?* 3° *Peut-on admettre que les* Niederdeutsche Psalmen aus der karolinger Zeit, *publiés par Vonder Hagen, le* Heliand *récemment mis au jour par Schmeller, et quelques autres ouvrages, appartiennent à la langue écrite dont on faisait usage en Belgique ?*

CLASSE DES SCIENCES.

PREMIÈRE QUESTION.

*Un mémoire d'analyse algébrique dont le sujet est laissé au choix des concurrents.*

Digitized by Google

DEUXIÈME QUESTION.

*Faire la description des coquilles et des polypiers fossiles des terrains ardoisier, anthraxifère et houiller de la Belgique, et donner l'indication précise des localités et des systèmes de roches dans lesquels ils se trouvent.*

TROISIÈME QUESTION.

*Faire la description des coquilles et des polypiers fossiles des terrains tertiaires de la Belgique, et donner l'indication précise des localités et des systèmes de roches dans lesquels ils se trouvent.*

Dans les réponses aux deux questions qui précèdent, la synonymie des espèces déjà connues devra être soigneusement établie, et la description des nouvelles espèces accompagnée de figures.

QUATRIÈME QUESTION.

*Rechercher, par de nouvelles expériences et par de nouvelles observations, l'influence que paraissent exercer sur la forme cristalline des corps, la nature et la température des milieux dans lesquels ces corps ont cristallisé.*

L'auteur fera précéder son mémoire d'un exposé succinct de l'état de nos connaissances sur le sujet de la question, au moment où il remettra sa réponse.

Il joindra à son mémoire des figures et des échantillons des principales modifications qu'il aura obtenues.

CINQUIÈME QUESTION.

*Exposer la théorie de la formation des odeurs dans les fleurs.*

L'auteur déterminera les organes où se forment les odeurs des fleurs; il exposera la structure anatomique et les fonctions de ces organes. Il examinera le mode d'exhalation et spécialement à quoi on doit attribuer que plusieurs fleurs sont odoriférantes à certaines heures de la journée et inodores pendant d'autres. Les observations devront, autant que possible, se rapporter à des plantes de familles différentes. (Le mémoire devra être accompagné de planches).

Digitized by Google

SIXIÈME QUESTION.

La théorie de la digestion a acquis un caractère tout positif; après les belles recherches chimiques que la science possède déjà sur le chyme, il serait à désirer que ce dernier fût soumis à une investigation microscopique plus détaillée.

L'académie propose donc :

1° *De faire des recherches microscopiques approfondies sur les parties qui composent le chyme, en général;*

2° *D'établir les rapports qui existent entre ces parties et certains aliments, tels que l'albumen, la gélatine, le lait et ses produits, l'amidon*, etc.

SEPTIÈME QUESTION.

*On demande un examen approfondi de l'état de nos connaissances sur l'électricité de l'air et des moyens employés jusqu'à ce jour, pour apprécier les phénomènes électriques qui se passent dans l'atmosphère.*

HUITIÈME QUESTION.

*Exposer et discuter les moyens les plus convenables pour établir, dans les lieux habités, une ventilation appropriée à leur destination et à la température qui doit y être maintenue.*

L'auteur devra donner la description et les dessins très-détaillés du système en faveur duquel il se prononcera.

---

L'académie propose dès à présent, pour le concours de 1843, les questions suivantes :

CLASSE DES LETTRES.

PREMIÈRE QUESTION.

*La famille des Berthout a joué, dans nos annales, un rôle important. On demande quels ont été l'origine de cette maison, les progrès de sa puissance et l'influence qu'elle a exercée sur les affaires du pays.*

L'académie recommande aux concurrents de ne pas négliger les sources inédites, telles que chartes, diplômes et chroniques.

CLASSE DES SCIENCES.

PREMIÈRE QUESTION.

*Quelle est la structure de l'arille? Exposer son histoire littéraire, donner son anatomie, son organographie, sa genèse et ses fonctions dans les différentes familles où il existe.*

Digitized by Google

DEUXIÈME QUESTION.

Le gonflement et l'affaissement alternatifs du cerveau et de la moelle épinière, isochrones avec l'inspiration et l'expiration, ne sont pas encore suffisamment expliqués. L'académie demande :

1° *Quelle est la cause immédiate de ce phénomène ?*

2° *Quelle est, en général, l'influence de la respiration sur la circulation veineuse ?*

TROISIÈME QUESTION.

*Faire la description des coquilles fossiles du terrain crétacé de Belgique et donner l'indication précise des localités et des systèmes de roches dans lesquels elles se trouvent.*

Le prix de chacune de ces questions sera une médaille d'or de la valeur de six cents francs. Les mémoires doivent être écrits lisiblement en latin, français ou flamand, et seront adressés, francs de port, avant le 1er février 1842, à M. *Quetelet*, secrétaire perpétuel.

## PRIX EXTRAORDINAIRE

*De* 3,000 *francs accordé par le Gouvernement.*

L'époque d'Albert et d'Isabelle est extrêmement remarquable dans l'histoire de la Belgique. Pour la première fois, le pays, ramené à l'unité, eut une administration nationale. Pendant cette période, il produisit une foule d'hommes remarquables et exerça au dehors une puissante influence. L'académie demande une *Histoire du règne de ces princes.*

On sent que ce n'est pas un simple mémoire qu'elle attend, mais un livre qui unisse au mérite du fonds celui de la forme, et où le sujet soit traité dans toute sa plénitude, c'est-à-dire sous les différents rapports de la politique intérieure et extérieure, de l'administration, du commerce, de l'état social, de la culture des sciences, des lettres et des arts. Pour la complète intelligence des faits, l'ouvrage devra présenter, comme introduction, le tableau de la situation de nos provinces à l'avénement des archiducs.

Le travail des concurrents ne devra être remis qu'en 1843, avant le 1er février.

Digitized by Google

L'académie exige la plus grande exactitude dans les citations; à cet effet, les auteurs auront soin d'indiquer les éditions et les pages des ouvrages qu'ils citeront.

Les auteurs ne mettront point leurs noms à leurs ouvrages, mais seulement une devise, qu'ils répèteront dans un billet cacheté, renfermant leur nom et leur adresse. On n'admettra que des planches manuscrites. Ceux qui se feront connaître, de quelque manière que ce soit, ainsi que ceux dont les mémoires seront remis après le terme prescrit, seront absolument exclus du concours.

L'académie croit devoir rappeler aux concurrents que, dès que les mémoires ont été soumis à son jugement, ils sont déposés dans ses archives, comme étant devenus sa propriété, sauf aux intéressés à en faire tirer des copies à leurs frais, s'ils le trouvent convenable, en s'adressant à cet effet au secrétaire perpétuel.

Fait à Bruxelles, dans la séance du 7 mai 1842.

Pour l'académie :
*Le secrétaire perpétuel*,
A. QUETELET.

Digitized by Google

# SOCIÉTÉ

## DES SCIENCES, DES ARTS ET DES LETTRES DU HAINAUT.

### SUJETS PROPOSÉS.

I.

Fournir une notice biographique des personnages de la province de Hainaut, telle qu'elle existe maintenant, qui se sont distingués depuis le règne de Charles-Quint jusqu'en 1800.

II.

Indiquer les sources de l'histoire du Hainaut.

S'expliquer sur leur authenticité et le degré de foi qu'elles méritent.

III.

Tracer l'histoire de la ville de Mons, depuis l'époque où finit De Boussu jusqu'à la bataille de Jemmapes.

IV.

Discuter, pour l'un des trois cantons de mines que présente le Hainaut, les résultats économiques de l'emploi de puits multipliés, avec des galeries peu étendues, ou de puits plus rares, avec de longues galeries; en ayant égard aux conditions diverses dans lesquelles les établissements charbonniers se trouvent placés.

Les conditions dont on veut parler sont, par exemple, les modes de concession, les difficultés du percement des puits et des galeries, la profondeur à donner aux puits, les moyens de traînage employés, etc. L'auteur devra fournir les bases de son travail.

V.

Donner la nomenclature des diverses pierres de construction qui existent dans le Hainaut, indiquer leur gisement, leur nature, leur poids spécifique, leur degré de résistance et leur emploi.

Digitized by Google

— Un échantillon de chaque pierre décrite devra être joint au mémoire.

VI.

Énumérer, d'une manière concise, les vices de la législation pénale belge et les principales améliorations qu'elle réclame.

VII.

Indiquer et démontrer le meilleur système d'enseignement moyen et primaire à adopter par le gouvernement.

La réponse à cette question devra être remise au Secrétaire perpétuel, avant l'ouverture de la session législative de 1841-1842.

VIII.

PROSE. — De l'Égoïsme dans la société moderne.

IX.

Scène lyrique, avec accompagnement de piano, sur les paroles suivantes, extraites du poëme intitulé : Roland de Latyre, de M. Ad. Mathieu.

. . . . . .

Ses cheveux sont épars, son haleine glacée
Se refuse un moment au poids de sa pensée;
La terre sous ses pas tourne; son front pensif
Se relève, agité d'un élan convulsif.....
Il marche, et tout son corps tressaille,
Et ses pleurs, en vain essuyés,
Entre la ronce et la broussaille
Suivent la trace de ses pieds.

Puis, laissant ses regards flotter dans l'étendue,
— Comme pour y chercher quelque étoile perdue
Qui, dirigeant vers nous son cours silencieux,
Dernier rayon d'espoir, s'éteignit dans les cieux, —
D'un souvenir rempli de charmes
L'image redoublant ses maux,
Sa voix, qui s'éteint dans les larmes,
Laisse encore exhaler ces mots :

Digitized by Google

« Bords riants de la Trulle, ô plaines fortunées!
Berceau de mon enfance, où je reçus le jour;
Où, d'un ciel tout d'azur douces fleurs couronnées,
Si calmes ont passé mes premières années,
Ville si chère à mon amour;

« Mons, ô toi qui m'aimais, ô ma seule patrie!
Où mon père repose auprès de nos aïeux;
Si riche de ton sol et de ton industrie,
Toi qu'en mourant j'invoque avec idolâtrie,
Toi vers qui se tournent mes yeux;

. . . . . .

« O toi qui m'accueillis, meurtri par la tempête,
Souriant, pauvre mère, à mes premiers accents,
Et dressas une couche où reposer ma tête,
Et m'endormis enfant par un doux chant de fête,
Bercé dans tes bras caressants;

» Comme en ces jours enfuis de ma blonde jeunesse,
En cet avril si pur d'affronts contagieux,
Si, le matin, avant que le soleil renaisse,
Je pouvais dans tes murs, sans qu'on me reconnaisse,
Porter mes pas religieux;

» Revoir cette église modeste
Où coulaient mes premiers beaux jours,
Contempler encor ce qui reste
De cette coupole céleste
Que le temps démolit toujours;

» Le jubé d'où ma voix si fraîche
S'élançait comme un vol d'oiseau,
La tant vieille chaire où l'on prêche
Le Dieu qui naquit dans la crèche
Et tient un sceptre de roseau;

Digitized by Google

. . . . . .

» Eden de ma vie, où mon âme
S'ouvrit à Dieu qu'elle implorait,
Quand son nom, comme un saint dictame,
Sur moi fit descendre une flamme,
Une flamme qui m'inspirait,

» Qui m'inspirait de saints cantiques
Pour le louer et le bénir; —
Accords dignes des temps antiques,
Qui, dans mes rêves prophétiques,
Semblaient planer sur l'avenir! »

*Il disait, et déjà la cloche qui le pleure*
*En sons lourds et plaintifs marque sa dernière heure.*
*Pour l'éternel sommeil la mort ferma ses yeux.....*
*Et l'âme du martyr remonta vers les cieux. —*

*C'est à Nous d'apaiser son ombre inconsolée*
*Par l'hospitalité d'un noble mausolée.*
*Chantons, et qu'en nos chants pleins de son souvenir*
*Se transmette sa gloire aux siècles à venir,*
*Comme un legs immortel, un pieux héritage*
*Qu'à ses fils, en mourant, il léguait en partage!*

Le compositeur pourra rétablir le texte de cet extrait tel qu'il se trouve dans le poëme, y faire telles suppressions et y apporter telles variantes qu'il jugera convenable.

X.

PEINTURE. — Le portrait en pied et de grandeur naturelle de notre célèbre compositeur Roland de Lattre.

QUESTIONS MISES AU CONCOURS,

*Sur la proposition de la Députation permanente du Hainaut.*

XI.

Donner une analyse chronologique des lois, ordonnances et règlements qui, depuis l'an 1200 jusqu'à l'invasion française,

Digitized by Google

ont régi les diverses localités qui composent aujourd'hui la province de Hainaut.

XII.

Retracer l'état, les développements et les vicissitudes du commerce et de l'industrie dans le Hainaut, depuis le XI^e siècle jusqu'au XIX^e.

XIII.

Présenter l'analyse et le rapprochement des dispositions des diverses coutumes du Hainaut qui régissaient, avant l'introduction des lois françaises, l'état des personnes, l'organisation de la famille et l'ordre des successions. En faire ressortir le but, l'influence, les avantages et les inconvénients.

---

Le prix de chacun de ces sujets est une médaille d'or, dont la valeur sera fixée ultérieurement.

CONCOURS PERMANENT.

Afin d'encourager les recherches historiques, la Société décerne annuellement une médaille d'or à l'auteur du meilleur mémoire ou écrit sur un point quelconque de l'histoire ou des antiquités du Hainaut, et, pour faire concorder ces recherches avec celles dont s'occupe la *Société d'Émulation de Cambrai*, elle a adopté la nomenclature du programme rédigé par M. A. Leglay; en voici les divisions :

*Archéologie; Numismatique; Paléographie; Diplomatique; Topographie; Histoire proprement dite et Biographie; Philologie; Histoire littéraire et Bibliographie.*

Ainsi arrêté, en séance, le 26 mars 1841.

*Le Secrétaire perpétuel*,
MATHIEU.

Digitized by Google

Les Mémoires destinés au concours doivent être adressés, francs de port, avant le 15 février 1842, au Secrétaire perpétuel de la Société.

Les concurrents ne peuvent signer leurs ouvrages; ils doivent y mettre une devise, qu'ils répèteront sur un billet cacheté, renfermant leur nom et leur adresse.

Les auteurs qui se feront connaître de quelque manière que ce soit, ou qui enverront leurs mémoires après le terme prescrit, seront exclus du concours.

Aux termes de l'article 32 de son Règlement, la Société reste propriétaire des manuscrits qui lui sont adressés.

Les tableaux seront remis aux artistes, après avoir été exposés publiquement lors de la séance anniversaire.

Digitized by Google

# ESSAI

SUR

# L'HISTOIRE DE LA CIVILISATION EN BELGIQUE

## SOUS LA MAISON DE BOURGOGNE.

Après l'établissement des Franks dans les pays situés entre la Loire et la Somme, on vit naître, entre deux races, une lutte orageuse qui se prolongea jusqu'au XVme siècle. Les Franks occidentaux (*Gallo-Franks*), représentés par les Français d'aujourd'hui, disputaient la suprématie politique aux Franks orientaux (*Belgo-Franks*), représentés par les Belges. Il s'agissait de savoir si la Neustrie ou l'Austrasie dicterait ses lois sur les rives du Rhin (1); et, au moment où j'écris, des hommes d'état d'une portée peu commune ne demandent-ils pas que « la Belgique, s'asseyant dans sa jeune nationalité, obtienne le complément naturel de son territoire et joigne les riches cités commerciales du Rhin à leurs vieilles sœurs catholiques de l'Escaut et de la Meuse ? » (2)

Quoi qu'il en soit, l'Austrasie, c'est-à-dire la grande Belgique d'alors, triompha sous les Pepins et sous Char-

(1) *Nothomb*, Essai sur la Révolution belge.

(2) Voir, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 15 novembre 1840, le remarquable article de M. *L. de Carné* sur l'équilibre européen.



Digitized by Google

lemagne; mais la Neustrie, la France, se releva et concentra toutes ses forces sous les Capétiens; créa l'unité nationale et marcha dans cette voie en abattant devant elle tous les obstacles, jusqu'à Louis XI, qui laissa la rude empreinte de sa main sur l'œuvre si bien commencée. Il y a, dans cette race gallo-franke, quelque chose de compact, de solidement aggloméré, lié, combiné, qui en fait la force et la grandeur, depuis l'usurpateur Hugues Capet jusqu'au révolutionnaire Maximilien Robespierre. La race germano-belge, au contraire, à l'exemple de ses frères d'Outre-Rhin, abhorre et fuit la centralisation, et se laisse aller à l'individualisme, au fédéralisme. Nulle part il n'y avait d'aussi fortes séparations locales, ni une aussi grande division d'éléments nationaux que dans les Pays-Bas. Une longue suite d'épithètes injurieuses marquait ce morcellement infini du sol et du peuple. Au XVI^me^ siècle même, à une époque où la commune patrie était sur les bords escarpés du précipice, un pouvoir central, un pouvoir unitaire était regardé comme une impossibilité politique par un de ceux-là mêmes qui ont joué le premier rôle dans ce drame sanglant : la république *une et indivisible* n'a jamais été dans l'esprit du Belge. Et lorsque, le 26 juillet 1581, les États-Généraux de La Haye eurent proclamé, à la face de l'Europe étonnée, le dogme fatidique de la souveraineté du peuple (1), le prince d'Orange, dans son Apologie, véritable duel à bout portant, dit,

(1) « 'T volk was van Gode niet tot behoef des vorsten geschaapen, om zijn wil als een wet te volghen; maar de vorst tot nut des volx, zonder 't welk hij niet bestaan kan. » *Hooft*, Nederlandsche Historien, fol. 778.

Digitized by Google

en parlant du roi d'Espagne, ces mémorables paroles, qui caractérisent si bien l'esprit du peuple belge : « On respondra qu'il (Philippe II) est roy, et je dis, au contraire, que ce roy m'est incognu. Qu'il le soit en Castille, en Arragon, à Naples, aux Indes, et partout où il commande à plaisir : qu'il le soit, s'il veut, en Jérusalem, paisible dominateur en Asie et en Afrique, tant y a que je ne cognois en ce pays qu'un duc et un comte, duquel la puissance est limitée selon nos priviléges, lesquels il a jurés en la Joyeuse-Entrée. »

La maison de Bourgogne avait voulu suivre, dans les Pays-Bas, la marche adoptée, chez eux, par les rois de France : elle avait voulu ruiner les manoirs féodaux et faucher les têtes de ces fiers bourgmestres et échevins, de ces gros et riches présidents de nos communes républicaines; mais pour achever une tâche de cette nature, pour fondre en une seule nationalité tant d'éléments hétérogènes, il fallait d'autres armes que la vaillante épée de Charles-le-Téméraire, il fallait un autre génie que celui de ce fougueux paladin. Or, ce génie, c'était la France qui le possédait : le voyez-vous ce petit grand homme, avec son habit de camelot, son surcot de bure, sa calotte sans bord. Il va, sans façon, dîner chez les bons bourgeois et les bonnes bourgeoises de Paris; récite avec eux le *benedicite* et tient leurs enfants sur les fonts baptismaux. Mais gare, s'il se fâche! Alors, en compagnie de Tristan-l'Ermite et du petit Trois-Echelles, il parcourt castels et hameaux, et vous fait pendre, aux créneaux et aux arbres, gentilshommes et manants. D'autres fois, il ordonne à ses deux compères de coudre les têtes chaudes dans des sacs de cuir et de les jeter, sans autre forme de procès, dans la rivière.

Digitized by Google

Louis XI avait du courage, une étonnante activité, une vigueur de résolution à toute épreuve. Mais, inquiet et difficile, dévoré par une soif insatiable du pouvoir, il était déjà, comme dauphin, enveloppé dans des intrigues où il ne s'agissait de rien moins que de ravir à son père le trône et la liberté. Dans sa haine implacable contre la vieille noblesse féodale, il ne s'entoura que de gens tirés de la fange, il fit de son barbier un ambassadeur et un comte (1), de son tailleur un héraut d'armes et de son médecin un chancelier (2).

On a comparé Louis XI à Tibère; et, en effet, il existe entre ces deux princes plus d'un rapport : l'un fit à Genappe ce que l'autre avait fait à Rhodes. Amis du pouvoir et affectant d'en mépriser les dehors, cruels, affairés, sophistes, railleurs, superstitieux, tous les deux donnèrent, à leur mort, le même spectacle. Caprée était une retraite semblable à celle du Plessis-lez-Tours. La Balue (3) tomba comme Séjan, le duc de Guyenne comme Germanicus. Mais Louis avait des projets plus vastes et les poursuivait avec plus d'habileté. *Grand besogneur en négociations et en rompements de foi*, après

(1) On sent qu'il est ici question du fameux Olivier-le-Dain ou le Diable, né à Thielt, en Flandre. Il avait été anobli avant l'année 1474; ce fut à cette occasion qu'il fit substituer au nom de *Diable*, traduit sans doute du flamand, celui de *Malin* ou plutôt de *Mauvais*.

(2) « Son humeur étoit d'employer de petites gens aux grandes affaires et de manier de grandes machines par de petits engins. » *P. Matthieu*, Hist. de Loys XI, p. 320.

(3) Louis chantait souvent entre ses dents :

Mons de la Balue
Fait le pié de grue.

Digitized by Google

avoir négocié pour s'agrandir, il trompait parce qu'il avait négocié, il tuait parce qu'il avait trompé, et le plus familier de tous les rois en devint le plus sombre (1). Il y a encore d'autres points par où il diffère du tyran de Rome : d'une mobilité excessive, ses goûts et ses passions changeaient à chaque instant de direction et d'objet ; et ce fut ainsi qu'on le vit tour à tour avare et prodigue, audacieux et timide, clément et cruel, bigot et athée, astucieux politique et étourdi presque naïf, soupçonneux et confiant jusqu'à l'imprudence, jusqu'à se mettre de propos délibéré, à Péronne, entre les mains de son plus mortel ennemi. Du reste, sans conscience, se parjurant, sans rougir, après dix serments faits à tous les saints du paradis, à la benoîte vierge Marie, aux croix de tous les pèlerinages (2).

Pendant son séjour en Belgique, Louis, le littérateur, le célèbre auteur des *Cent Nouvelles Nouvelles* et du *Rozier des Guerres*, s'était fait inscrire parmi les élèves de l'Université de Louvain. Ce fut, dans cette école, qu'il puisa sans doute, sa prédilection pour la philosophie d'Aristote et qu'il entendit peut-être parler pour la première fois de Vesselus Gransfortius qu'étant roi, il appela à Paris, afin de réformer l'Université de cette ville, et sur l'avis duquel il rendit, lui, la réalité, le positivisme incarné, son fameux édit contre les *nominaux* (3).

(1) M. *De Reiffenberg*, Notice sur les Mémoires de Jacques du Clercq, t. 1. p. 23.

(2) Voir la *Biographie Universelle* et le 4e volume de l'histoire administrative et constitutionnelle de la France par M. *Capefigue*.

(3) Voyez le beau Mémoire de M. *De Reiffenberg*, sur le séjour de Louis XI dans les Pays-Bas. Académie de Bruxelles, t. V. p. 20.

Digitized by Google

Pendant que Louis XI résidait au château de Genappe, Philippe-le-Bon, satisfait d'étaler sa puissance aux yeux d'un prince devant lequel il s'humiliait par courtoisie, le conduisit en Flandre. Jamais Louis n'avait vu une population plus nombreuse, plus riche, plus florissante. Quoique les Flamands se défiassent du dauphin, ils lui rendirent de grands honneurs, parce que le duc le voulait ainsi, et qu'ils cherchaient à le fêter dans la personne de son hôte. Le clergé, le magistrat et le peuple, en splendide parure, se portaient de toutes parts à sa rencontre; on jouait des mystères, on représentait des scènes allégoriques. Louis alla d'abord, avec Philippe, à Audenarde et à Courtrai, puis à Bruges. Cette ville, avec son mur d'enceinte de 22,600 pieds, avec ses soixante églises, avec ses deux canaux toujours chargés de navires, présentait alors le spectacle le plus merveilleux (1). Centre du commerce du Nord, entrepôt de toutes les nations industrielles, elle tenait, dans nos contrées, la place qu'occupait Venise en Italie. Elle frappa Louis d'étonnement par cet air de vie, ces signes éclatants de force et de prospérité que le commerce imprime à tout, et que le Paris d'alors n'avait pu encore lui laisser entrevoir (2). « En laquelle ville de Bruges, dit Du Clercq, ains entrassent ens, vindrent allencontre d'eulx les nations qui se tenoient à Bruges, chacune nation vestue de diverses couleurs, touts en habits de soye ou de velours, et les bourgeois pareillement, et

(1) Voyez sur Bruges : *Damhouder*, de Magnificentia Politiæ amplissimæ civitatis Brugarum, et *Cassander*, Oratio panegyrica in laudem urbis Brugarum.

(2) *De Reiffenberg*, Mémoire sur le séjour de Louis XI, p. 37.

Digitized by Google

estoient, comme on disoit, bien huict cents hommes, touts vestus de soye, sans aultres richement habilliés, et sans le peuple qui issit hors de la ville pour veoir ledit monsieur le Daulphin; et, pour certain, monsieur le Daulphin n'avoit oncques mais veu tant de gens qui issit de la ville, et n'euist point cuidé comme a peu en euist autant en la comté de Flandre; au moins en la plus part (1). »

Un pareil spectacle était bien fait pour exciter l'ambitieux Louis à réunir plus tard à sa couronne de si beaux domaines. Aussi n'eut-il depuis d'*autre paradis en son imagination que celui-là.* Mais il fut sur le point de ne pouvoir exécuter ses projets; car il faillit se noyer dans le canal de Bruges sur lequel il se promenait en barque (2).

Les résultats de l'administration de Louis XI furent immenses : toujours occupé d'intérêts plébéiens, ce fut lui qui introduisit en France les premières fabriques d'étoffes de soie, d'or et d'argent; établit les postes; favorisa l'imprimerie; eut le projet d'ordonner, dans tout son royaume, l'uniformité des poids et mesures, et de réunir toutes les coutumes en un code universel. Mais la partie la plus importante et la plus glorieuse de son règne, c'est d'avoir porté un coup terrible au régime odieux de la féodalité, et d'avoir réuni à la France l'Anjou, le Maine, la Bourgogne, la Provence, le Roussillon et plusieurs grands fiefs (3). Si cet esprit diplomatique eût régné sur les Pays-Bas *d'alors*, et que

(1) Apud *De Reiffenberg*, Mém. cité, p. 38.
(2) Apud *eumdem.*
(3) *Biographie Universelle*, art. Louis XI.

Digitized by Google

Charles-le-Téméraire eût été roi de France, la Belgique peut-être aurait joué le rôle immense que la France a rempli dans les destinées politiques de l'Europe. Mais Charles-le-Téméraire n'avait aucune de ces qualités si rares et pourtant si nécessaires à un prince qui veut fonder une dynastie (1). Impétueux et violent, ennemi du repos, insensible aux plaisirs, n'aimant que la destruction et le carnage, écrasant le peuple pour enrichir les grands, il était en tout l'opposé de Louis, qu'il souffrait de devoir reconnaître comme son supérieur (2). Après avoir terrassé les lions de Gand et de Liége, il résolut de porter au dehors son ardeur batailleuse. Ayant vainement sollicité le titre de roi et de vicaire de l'Empire, il se jeta sur la Lorraine; prit Nancy, où il pensa établir le siége de son royaume de Gaule-Belgique; vint se briser contre les Suisses à Granson et à Morat, et fut retrouvé près de la même ville de Nancy, l'ancien théâtre de ses succès, couvert de sang et de boue, la tête prise dans les glaçons.

La mort de ce prince soulevait une question d'apanage; mais cette fois-ci la prudence habituelle de Louis XI fut en défaut. Tandis que les États de Charles étaient envahis de toutes parts, Marie, sa jeune héritière, environnée de conseillers timides et d'un peuple insurgé, ne savait quel parti prendre. Cette princesse avait vingt ans; on voulait lui faire épouser le dauphin, qui n'en avait que huit. Quelque répugnance que cette différence d'âge pût lui inspirer, le désir de la paix et l'horreur des divisions qui l'avaient tant affligée sous le règne de

(1) *Nothomb*, Essai sur la Révolution belge.
(2) *Biographie Universelle*, art. cité.

Digitized by Google

son père, l'y faisaient consentir. On ne peut douter qu'une si grande affaire ne fût entièrement à la disposition de Louis, et qu'en la conduisant avec bonne foi, il n'eût épargné à la France ce voisinage si dangereux, pour elle, des Pays-Bas austro-espagnols; mais cette idée n'entrait pas dans sa politique, très-souvent étroite et mesquine. Sa première pensée fut de diviser cette vaste et belle succession, d'en réunir à son domaine la meilleure portion et d'en partager le reste entre ses hommes d'armes. Ce qui lui importait pour le moment, c'était d'attiser davantage encore le feu de la discorde qui consumait la Belgique. Hugonet et Humbercourt, conseillers de Marie, tombèrent victimes de ses intrigues autant que de la réaction violente qui avait éclaté contre le régime despotique de Charles-le-Téméraire.

Cependant les Flamands, mieux avisés, décidèrent la jeune princesse à donner sa main au beau et chevaleresque Maximilien d'Autriche, fils de l'empereur Frédéric III.

Audacieux jusqu'à la témérité, passionné pour la gloire et doué d'un courage supérieur à tous les obstacles, à tous les dangers, ce prince avait l'habitude de tuer tout chevalier qui voulait se mesurer avec lui. Il tenait un peu de la nature de Charles-le-Téméraire : son imagination ardente le jetait, sans cesse, dans des entreprises au-dessus de ses forces; il les formait sans calcul ni prévoyance, les suivait avec nonchalance et les abandonnait au hasard. Néanmoins, il ne négligea pas ses propres intérêts; il fut le véritable fondateur de la maison d'Autriche, à laquelle il procura, par d'utiles mariages, outre la riche succession de Bourgogne, les belles couronnes d'Espagne, de Hongrie et de Bohème.

Digitized by Google

Après lui, la maison d'Habsbourg ne fit que s'agrandir à force de ruses et d'habiles pratiques. Elle voulut se modeler sur la politique française et fonder sa puissance sur l'extension des domaines impériaux ; mais il manquait à cette maison ce qui seul pouvait assurer le triomphe de ses desseins, et ce qui avait fait le salut de la monarchie en France : la *popularité*. Frédéric III, Maximilien Ier, Charles-Quint savaient centraliser tout aussi bien au moins que Louis XI, mais aucun d'eux ne sentait battre en lui une fibre plébéienne ; car le célèbre Ranke (1) a prouvé à la dernière évidence que c'est à tort qu'on a fait à Maximilien l'honneur de la création des institutions si nationales de la chambre impériale, du tribunal des austrègues, du régime de l'Empire et de la division de l'Allemagne en dix cercles.

Pour réussir, c'était de grands coups qu'il fallait porter, c'était avec les masses qu'on aurait dû agir, puis frapper la noblesse à coups redoublés. La réforme vint, et les aristocrates comprirent très-bien comment il fallait agir : ils se firent réformistes et peuple, et Charles-Quint en resta là avec ses rêves d'or de monarchie universelle. Impopulaire et déconsidéré, il alla cacher sa honte et son désespoir sous les sombres voûtes d'un couvent de l'Estramadure, laissant la féodalité triomphante par le peuple et par la réforme.

Nous venons de résumer rapidement les faits politiques, nous allons nous occuper maintenant, en détail, des faits sociaux ; et, dans ce but, nous commencerons par l'ordre qui occupait le premier rang dans l'orga-

(1) Dans le t. Ier de son *Histoire d'Allemagne, à l'époque de la réforme.*

Digitized by Google

nisation fondée au moyen âge, nous voulons parler du clergé.

Le chroniqueur Jacques Du Clercq, conseiller de Philippe-le-Bon, écrivain religieux, fait la description suivante des mœurs du clergé : « Le XVe jour d'aoust, l'an dessus dit mil IIIJ LXIIIJ, cloist son dernier jour le pape Pius, et disoit-on que, à l'heure de sa mort, autour de Rome et ailleurs, les vignes, les arbres et aultres biens de terre feurent fouldroyés par tempeste d'orage, et mourut icelluy pape, comme on disoit, de mort diverse et en grand dangier pour son âme, et en parloit-on en mauvaise manière; et aussi, au vrai dire, au temps dudit pape Pius et devant, tout alloit très-mal en l'église; car les bénéfices estoient donnés à la requette des princes et sieurs, ou par forche d'argent, et avoit ung cardinal ou ung évesque plusieurs bénéfices; par espécial, les cardinaulx tenoient en commanderie vingt ou trente que évesquiés, que abbayes, que priorés conventueulx, et n'y avoit nul preslat esleu par les colléges ou couvens; plusieurs fils de princes on faisoit archevesques ou évesques sons estre prestres, et tenoient abbayes en commanderie; et, en ce temps, le plus de gens d'église, les grands jusques aux moindres mendians et aultres, estoient sy abandonnés et sy oultrageulx en orgueil, luxure et convoitise, qu'on ne polroit plus dire; en ce passoient oultre mesure toutes gens séculiers (1).

» En ce temps, c'est-à-dire en 1460, au pays de Liége, en la ville de Dynan, queyèrent si grandes eauwes qu'une partie d'abbaye estant en icelle ville et

(1) Mémoires de Jean *Du Clercq*, t. IV, p. 65, éd. de M. *De Reiffenberg*.

Digitized by Google

plusieurs édifices furent abbatus, et mesme l'abbé d'icelle abbaye, estant en sa chambre avec une femme qu'il tenoit en concubinage, furent tous deux emportés et noyés en l'eauwe et avec eulx plusieurs moines et aultres hommes et femmes (1). »

Ailleurs c'est un jeune prêtre, exerçant les fonctions saintes de pasteur, et qui, *trop dissolu, tant en luxure que aultrement,* se dérobe longtemps à la justice de son évêque, célèbre les mystères malgré la sentence d'excommunication dont il était atteint, et « quant il disoit la messe, mectoit assez près de l'autel emprès lui ung bon espieu de fer trenchant, qui estoit baston de guerre pour se deffendre, si aulcuns le fuissent venus querre, et avoit garni et boulloverquié sa maison (2). »

L'inquisition était connue aux Pays-Bas, avant la révolution du XVI^e siècle. En 1477, un dominicain, nommé Eustache Leenwercke, était inquisiteur de la foi à Bruges. Les lettres d'Érasme sont remplies de plaintes sur la rigueur de ce sanglant tribunal et de ses affreux ministres. Ce fut seulement contre l'établissement *régulier* de l'inquisition que les Pays-Bas se soulevèrent sous Philippe II.

Mais voici un passage curieux de Monstrelet sur les Vaudois d'Arras : « En cette année 1459, en la ville d'Arras au pays d'Artois, advint un terrible cas et pitoyable, que l'on nommoit Vaudoisie, ne sais pourquoi; mais l'on disoit que ce estoient aulcunes gens, hommes et femmes, qui, de nuit, se transportoient en aulcuns lieux arrière de gens, ès bois ou ès déserts..... et trou-

(1) Mémoires de Jean *Du Clercq*, t. III, p. 35.

(2) *Idem*, t. III, p. 28.

Digitized by Google

voient illecq un diable en forme d'homme, duquel ils ne veoient jamais le visage, et ce diable leur lisoit ou disoit ses commandements et ordonnances, et comment et par quelle manière ils le devoient adorer et servir. Puis faisoit par chascun d'eulx baiser son derrière, et puis il bailloit à chascun un peu d'argent. Et finalement leur administroit vins et viandes en grandes largesses dont ils se repaissoient; et puis tout-à-coup chascun prenoit sa chascune, et en ung point s'éteindoit la lumière, et cognoissoient l'ung l'autre charnellement; et, ce fait, tout souldainement se retrouvoit chascun en sa place, dont ils estoient partis premièrement : pour cette folie furent prins et emprisonnés plusieurs notables gens de ladite ville d'Arras, et aultres moindres gens, femmes folieuses et aultres, et furent tellement géhennés, et si terriblement tourmentés, que les ungs confessèrent le cas leur estre tout ainsi advenu comme dict est (1). »

Passons à l'organisation militaire. Cette organisation était encore trop imparfaite pour qu'on pût exécuter avec suite de grandes entreprises et arrêter un plan compliqué. Les seigneurs accouraient avec leurs vassaux, souvent mal équipés, presque toujours mal ou point payés; on pillait les champs, on brûlait les châteaux et les villages, on faisait ce qu'on appelle une pointe, puis l'on se débandait et l'on retournait dans ses foyers. L'esprit de nos ancêtres était belliqueux, de tout temps il y avait eu sur le sol de la Belgique des hommes avides de gloire et de butin; depuis l'orageuse époque des

(1) *Montrelet*, fol. 84, apud *De Potter*, Esprit de l'Église, t. VI, p. 266.

Digitized by Google

croisades, les feudataires, grands et petits, quittaient, au premier cri de guerre, leurs domaines pour courir les aventures; quelquefois les hommes d'armes, au lieu d'obéir aux ordres de leur seigneur, faisaient la guerre des grands chemins, sous le nom d'*écorcheurs* ou de *retondeurs;* quelquefois aussi le seigneur s'associait au brigandage, comme ce Guillaume de la Marck, d'effroyable mémoire. Cependant, du XIVe au XVe siècle, la régularité commençait à s'introduire dans le service. Philippe-le-Bon et Charles-le-Téméraire eurent une milice permanente de 18,000 hommes. On donna plus d'attention au matériel des armées, qui devinrent plus nombreuses. La main de fer du fougueux Charollois faisait ployer la farouche indépendance des nobles sous le joug de la discipline : il frappait à coups de bâton, voire tuait ceux *qui ne se tenoient pas bien en ordonnance*, et il n'épargnait *non plus le grand que le petit.*

Les hommes d'armes, de traits ou portant piques obéissaient à l'homme d'armes *sous qui ils étaient ordonnés*, et les hommes d'armes ensemble et leurs gens de traits et *piquenaires* obéissaient aux chefs de chambre, dizeniers et *conductiers* sous qui ils étaient distribués par les commissaires du duc.

Les gens d'armes, dont chacun, avec les archers, le *coustillier* et le page, formait une *lance fournie*, étaient convoqués à jour fixe, personnellement ou sous la bannière et le pennon de leurs seigneurs, sous peine de la hart, de la confiscation de corps et de biens, ou du bannissement. L'homme d'armes avait un harnais complet et était *monté de trois chevaux.* Il avait une selle de guerre et un chanfrein orné de plumes blanches et bleues

Digitized by Google

comme la salade ou le casque. Le coustillier était armé de placquart blanc et de brigandine; sa tête était emprisonnée dans une bonne salade et un gorgerin ou hausse-col; il portait, en outre, bonne javeline, bonne épée et bonne dague. L'archer, fièrement assis à cheval, habillé d'une jaque à haut collet, avec bonnes manches et haubergerie, avait bonne salade sans visière, bon arc, longue épée et dague à deux taillants. Puis venaient les couleuvriniers, arbalestriers et piquenaires. On redoutait surtout les piques de Flandre, appelées *goedendag*, parce qu'elles donnaient, à qui elles s'adressaient, un terrible salut.

A grands bastons pesans ferrés,
Avec leur fer agu devant
Vont ceux de Flandre recevant,
Tiex baston qu'ils portent en guerre
Ont nom *Godendac* en la terre ;
*Godendac*, c'est bon jour à dire,
Qui en françois le veut descrire :
Cils bastons sont longs et traitis
Pour férir à deux mains faitis, etc.

GUILLAUME GUIART, *les royaux lignag.*

Il y avait des manœuvres et des évolutions pour l'infanterie aussi bien que pour la cavalerie. Les pièces d'artillerie dont on se servait étaient connues sous le nom de bombardes, hacquebutes, serpentines, mortiers et courtauts (1).

(1) L'artillerie était en usage chez nous depuis 1452. Les canons, minces et longs, ainsi que les lourdes bombardes « jetoient carreaux merveilleusement grands, et gros et pesans, et menoient si grande noise au desloquier que il sembloit que tous les diables de l'enfer fussent en chemin. »

Digitized by Google

Les armées avaient un gros bagage, consistant en chariots, bahuts (coffres), malles, boîtes.

Les affaires de la guerre étaient dirigées par un conseil composé du chancelier, du premier chambellan, du maréchal de Bourgogne, de l'amiral, du grand-maître, du maréchal de l'Ost (maréchal-de-camp), du maître d'artillerie; et, depuis Philippe-le-Bon, du roi d'armes de la Toison-d'or.

Ce devait être un spectacle imposant quand deux armées ainsi organisées, marchaient l'une contre l'autre. Ces troupes rangées en bel ordre de bataille; ces fronts hérissés de lances; ces hommes de forte stature portant cuirasses, montés sur des chevaux de haute taille et couverts d'armures qui brillaient de mille feux aux rayons du soleil; ces nombreux gentilshommes revêtus de leurs belles cottes d'armes; et l'or et l'argent; et les plus éclatantes fourrures; et les plus riches couleurs, l'azur, l'écarlate; enfin, cette multitude de bannières déployées; car chaque petite ville, chaque franchise, chaque chevalier banneret, assez puissant pour mener avec lui un certain nombre de vassaux, chaque compagnie bourgeoise avait son drapeau, qui était porté à pied, tandis que les bannières des grandes cités et des seigneurs flottaient au-dessus des autres, soutenues par un noble chevalier et entourées de quelques cavaliers choisis parmi les plus braves; et toutes ces enseignes étaient dominées par l'immense drapeau du duc, majestueusement élevé sur un char, attelé de quatre bœufs, rappelant le vieux char germanique et semblable au *carroccio* des républiques italiennes.

Pour ce qui est de l'art des campements, et en général, de la science de la guerre, les comtes et les ducs

Digitized by Google

de Belgique l'ont possédé à un degré supérieur. Néanmoins, par les constitutions des provinces, par la courte durée des guerres et par le manque de ressources, cet art devait être infiniment moins développé que de nos jours. Le principe constant était qu'il fallait commencer par quelque action d'éclat, ne point se laisser prévenir et livrer bataille le plus vite possible. Le système militaire qui régnait alors rendait ce parti d'une indispensable nécessité. Faire la guerre à l'ennemi, ou venir *ardre* sur ses terres, c'est-à-dire livrer aux flammes tout ce qu'on rencontrait, le sacré et le profane, sans distinction, était terme synonyme. Point de grandes entreprises, point de plans compliqués (1). Au milieu de cette confusion, il n'était pas plus facile de faire obéir les bourgeois que les nobles « montés les aucuns à cheval, et leurs varlets derrière eux, qui portoient flacons et bouteilles de vin troussées à leurs selles, et aussi, parmi ce, fourrage et pastes de saumon, de truites et d'anguilles, enveloppées de belles petites tovailles (serviettes), et empeschoient là durement ces gens la place de leurs chevaux, tant qu'on ne pouvoit ayder de nul costé (2). »

Les États, de gré ou de force, secondèrent les armements de Charles-le-Téméraire ; ils lui votèrent un subside de 140,000 fl. par an, pour l'entretien de 800 lances ; bientôt ce subside fut porté à un million, et le duc fut à même d'entretenir 2200 hommes d'armes,

(1) Voir, dans les anciens Mémoires de l'Académie de Bruxelles, la dissertation de *Desroches*, sur l'état militaire des Pays-Bas, t. IV, p. 503 et suiv.

(2) *Froissart*, liv. III, p. 71.



Digitized by Google

ce qui portait ce corps aux 18,000 combattants dont nous avons parlé plus haut, un *homme d'armes*, ou *lance fournie*, étant une troupe de huit combattants, sans compter les lieutenants. C'était la plus belle milice de l'Europe : elle s'acquit, sous Philippe-le-Bel et Charles-Quint, autant de célébrité par sa bravoure que par sa discipline. La cavalerie, connue sous le nom de *bandes d'ordonnance*, se couvrit de lauriers dans les guerres de l'Empire et devint l'école militaire de la noblesse (1).

Dans ses réformes de guerre, Charles-le-Téméraire eut pour devancier le roi Charles VII de France. Ce prince congédia tous les soldats mercenaires (routiers, côtereaux, Brabançonnais), et y substitua quinze compagnies, de cent lances chacune; chaque lance ou homme d'armes devait avoir à sa suite trois archers, un coutelier et un page, tous montés sur beaux chevaux; chaque compagnie était placée sous les ordres de capitaines vaillants et sages; la masse de toutes ces compagnies formait 9,000 hommes. La paie était réglée de la manière suivante : pour chaque homme d'armes, 10 livres par mois; pour chaque coutelier ou brigandin, 100 sous; pour l'archer, 4 livres; pour le page, 60 sous. Tout luxe leur était interdit : ils ne pouvaient conduire avec eux ni le faucon de chasse, ni le chien, fidèle compagnon, ni les femmes qui débauchaient et *desbandaient* les archers (2); toutes les compagnies étaient soumises aux

(1) *De Smet*, Histoire de la Belgique, t. I, p. 369 et 370.

(2) Dans les armées germaniques, l'immense majorité des ribaudes était de Flandre. On lit dans une vieille chanson allemande :

So seind wir Huren fast von Flandern,
Geben einen Landsknecht umb den andern,

Digitized by Google

monstres et inspections, puis à la police des villes, tant qu'elles y résidaient : c'était là que les archers devaient recevoir et dépenser leur solde (1).

Plus tard, au XVI^e siècle, on rencontre, en Belgique, les fameux bataillons dits *bandes noires*. Ce nom leur venait du crêpe noir dont elles avaient l'habitude d'envelopper leurs drapeaux, si un de leurs chefs bien aimés venait à mourir. La première trace certaine de ces bandes se trouve en 1512, année où le jeune duc de Fleurange enrôla, dans le Luxembourg, les hordes errantes de Thémis de Middelbourg et d'un autre aventurier nommé Hans (2). En même temps le duc de Sufolck leva un régiment semblable sur les frontières de la Lorraine. Depuis cette époque, on vit des divisions de ces corps, dans toutes les expéditions des Français, particulièrement dans leurs guerres de Navarre. Après le traité de Noyon, ils furent licenciés; puis ils arrivèrent sur le Bas-Rhin, en Gueldre et en Frise, et tinrent le parti de ce remuant Charles d'Egmont, le plus implacable ennemi de la maison d'Autriche. Complétement défaits au fameux siége de Venloo (3), ils se recomposèrent plus tard au nombre de 5,000; reparurent sous leurs noirs drapeaux; et, enharnachés de noir, de

---

Sonst sind wir auch nützlich dem Heer,
Kochen, fegen, waschen, und war
Krank ist, dem warten wir dann aus.

Qu'en dirait M. Duchâtel?

(1) *Capefigue*, Hist. Constit. et Administ. de la France, t. IV, p. 91 et 92, éd. de Bruxelles.

(2) Mémoires de *Fleurange*, ch. XXXII.

(3) J'en ai parlé dans mon travail sur *Marguerite d'Autriche*.

Digitized by Google

pied en cap (1), ces géants vinrent mourir à Pavie sous les coups impitoyables de leurs frères germaniques, commandés par Frundsberg.

Dans ces siècles de fer, l'art militaire était le premier des arts : la guerre se déclarait ou par lettres de défi, ou par un héraut d'armes, qui venait la dénoncer. Quelquefois on envoyait une légation composée de ce qu'il y avait de plus distingué dans l'État : il n'était jamais permis d'attaquer son ennemi sinon trois jours après la déclaration de guerre ; un loyal chevalier devait vaincre à force ouverte : triompher d'un ennemi auquel on n'avait pas laissé le temps de prendre les armes, c'était une trahison, une infamie.

Au moyen âge, les ambassades n'étaient que temporaires. Ce fut dans les derniers siècles seulement que prévalut, chez les puissances civilisées, l'habitude d'entretenir à diverses cours des surveillants privilégiés, chargés à la fois du patronage des sujets de leur pays établis dans celui de leur résidence, et d'un honorable espionnage exercé, au profit de leur gouvernement, contre la puissance même près de laquelle ils sont accrédités.

Quand les princes de Belgique voulaient entrer en guerre, ils convoquaient les États. Ce n'était pas qu'ils eussent besoin de leur consentement : ils pouvaient s'armer à leurs frais moyennant le secours de leurs vassaux et de leurs subsides ; mais lorsque la guerre était

(1) «Præcellebant phalanges, elatis, nigrantibus vexillis conspicuæ, vasta corpora, suas late prætensa manu relucentes frameas gestantia, popliteque tenus insigniter obarmata. » *Arlani* Annales, p. 276.

Digitized by Google

entreprise de l'aveu commun, et qu'on l'avait jugée avantageuse ou nécessaire, l'argent affluait, les *reyders d'or* et les *nobles de Flandre* étaient versés à pleines mains dans les coffres de l'État : le prince alors publiait le ban et l'arrière-ban (*heervaert*), c'est-à-dire qu'il ordonnait à tous les vassaux de se trouver en armes au lieu indiqué, avec le nombre d'hommes, qui devaient le service militaire, en proportion de l'importance des fiefs qu'ils possédaient : c'était là sa cavalerie, qui, à cette époque, faisait la principale force des armées. Dans les villes, les habitants s'assemblaient au son de la cloche. Le premier magistrat les passait en revue et fixait le nombre d'hommes qui devaient se trouver prêts à tel jour. A la campagne, si le village n'était pas soumis à quelque seigneur particulier, c'était le bailli qui donnait le signal, qui tirait la milice au sort et qui la faisait marcher. Refuser de servir dans cette occasion, surtout quand l'ennemi menaçait d'envahir le pays, c'était un crime qui emportait la confiscation des biens, l'infamie et la mort. Le son de la cloche, pour assembler les troupes, était une marque de la souveraine puissance. Lorsqu'un duc de Brabant allait se faire inaugurer à Maestricht, il était conduit par les bourgmestres au bas du clocher de la principale église, et il sonnait de ses mains la cloche du beffroi.

Outre les troupes dont nous venons de parler, le duc avait à sa disposition un assez bon nombre de gens de guerre qui subsistaient à ses frais, soit au moyen de quelques parties de ses vastes domaines, qu'ils cultivaient, ou dont ils tiraient un revenu, et ceux-ci étaient roturiers, soit au moyen d'une pension appelée fief de bourse, et ceux-là étaient le plus souvent gentilshommes.

Digitized by Google

Les petits princes voulurent imiter, en cela, les grands et ils se ruinèrent. Les fiefs de bourse furent une des principales causes qui contribuèrent à l'agrandissement de la maison de Bourgogne.

Les vassaux nobles et la milice n'étaient obligés que pour quelques jours de faire le service à leurs dépens, et ces jours-là mêmes, dès qu'ils étaient réunis au rendez-vous, c'était au prince de les pourvoir de fourrage, qu'il tirait des contributions fixes des habitants de la campagne, tous les villages se cotisant à cet effet. Faute de ces nombreux et immenses magasins dont les temps modernes ont introduit la nécessité, une armée considérable ne pouvait guère subsister longtemps, et généralement les grandes expéditions avaient une très-petite durée.

Dans les guerres offensives, surtout dans celles où les nobles et les villes trouvaient peu d'intérêt, et où il ne s'agissait point du salut de l'État, la difficulté était encore plus grande. La constitution n'obligeait point absolument les nobles et les communes à servir beaucoup au-delà des frontières du pays. Dans les expéditions appelées *chevauchées*, les bourgeois consentaient à suivre le prince par grâce spéciale; quelquefois il lui en coûtait un nouveau privilége, et toujours une déclaration contenant la clause que c'était sans conséquence pour l'avenir (1).

Quant à la juridiction militaire, c'était le maréchal qui prononçait en dernier ressort; on pouvait appeler devant lui du grand-conseil ou de toute autre juridiction.

(1) Voir le mémoire cité de *Desrochés*.

Digitized by Google

Un prévôt des maréchaux, assisté d'une garde nombreuse, faisait exécution criminelle par tous les pays de la dépendance du duc, excepté en son palais, qui était de la juridiction des maîtres d'hôtel. Durant la guerre, le prévôt était chargé de protéger les marchands, d'établir le prix des vivres, de rendre la justice dans l'armée; il pouvait instruire toute espèce de causes, excepté sur le fait de la guerre.

Les troupes de mer étaient commandées par l'*amiral de Flandre*; sous Philippe-le-Bon, les armements maritimes des Pays-Bas avaient pris un développement remarquable : ce prince donna une attention particulière à tout ce qui concernait la marine; et, dans son épitaphe, on lui fait dire :

> Et pour la foi chrétienne maintenir en vigueur,
> J'envoyai mes galères jusques en la mer majeur.

D'ailleurs, la plupart des villes exerçaient le droit de protéger elles-mêmes leur navigation, et faisaient librement des traités avec les nations étrangères. La Ligue hanséatique, qui s'était étendue de bonne heure en Belgique, avait développé les forces maritimes du pays : les populations de la Flandre, de la Hollande, de la Zélande et de la Frise étaient habituées à la mer, elles se faisaient un jeu des flots et des vents (1).

Le matériel de la marine était mis en rapport avec l'extension de l'état militaire : en 1446, Philippe-le-Bon envoya à Rhodes et vers la Palestine trois galères bien

(1) Voy. le chap. Ier de mon *Histoire des relations commerciales et diplomatiques*, etc.

Digitized by Google

armées, commandées par le célèbre navigateur Jean de Portugal. En 1464, il équipa, dans les ports de la Zélande, douze galères, dont les flancs portaient 10,000 hommes d'élite, parmi lesquels 330 citoyens gantois.

Les gentilshommes avaient d'abord eu de la répugnance à chercher les périls de la mer, ce n'était pas leur élément; mais ce préjugé devait s'affaiblir bientôt chez un peuple essentiellement navigateur. Les antiques familles, les deux bâtards de Bourgogne, le sire de Lalain et ses fils, s'étant illustrés dans la conduite des escadres, on se jeta dans cette aventureuse carrière avec enthousiasme. Les gentilshommes conservaient, dans les expéditions maritimes, cet esprit entreprenant qui distinguait leurs ancêtres.

Plusieurs savants, parmi lesquels nous pouvons citer M. Hüllmann, ont fait à la Belgique honneur de la découverte de la boussole (1). Du reste, c'était plaisir de

(1) M. Hüllmann l'attribue à un élève d'Albert-le-Grand, à Guillaume Henri, de Leeuw St.-Pierre près de Bruxelles, surnommé *Thomas Cantipratanus*, le premier de ces noms étant celui de son ordre, le second celui du monastère de Cantiprat, situé dans un des vieux faubourgs de Cambrai, où il avait été chanoine régulier. Voici comment ce moine a décrit la boussole : « De adamante lapide ex *magnetis* genere, — accipiunt *acum*, et acumine ejus ad adamantem lapidem fricato, per transversum in *festuca parva* figunt. » Néanmoins, on connaissait déjà l'usage de la boussole bien auparavant dans le XII^e siècle; un chroniqueur la compare au pape, souverain directeur de la chrétienté :

De nostre père l'Apostoile
Volsisse, qu'il semblast l'estoile,
Qui ne se meut.

(*Hüllmann*, Histoire des villes au moyen âge, t. I, p. 123-138, en allemand).

Digitized by Google

voir nos loups de mer cingler, à pleines voiles, de l'Écluse contre les Turcs, avec une immense traînée de nefs, de galères, de coques, de galiotes, de barques, de bateaux, de nacelles, et de ces navires redoutables, aux vergues imprégnées de la foudre : « Et fut messire Simon de Lalain, seigneur de Montigny, lieutenant-général de monsieur le bastard, en cette armée, et estoit belle chose de veoir les bannières et les pennons en chascun bateau, car chascun capitaine vouloit monstrer quel homme il estoit en ce haut et sainct voyage. Les trompettes et clairons sonnoient à monter les gens d'armes chascun en son navire, etc. »

Le commerce de la Belgique, sous la maison de Bourgogne, était immense. Les Flamands trafiquaient, dit-on, avec dix-sept royaumes. Toutes les côtes de la mer du Nord, de l'Océan et de la Méditerranée voyaient arriver les riches navires des Pays-Bas (1). Nos manufactures de tapis jouissaient alors de la plus grande célébrité, et les progrès de la peinture apprenaient aux arts mécaniques à mettre plus de goût dans leurs productions. Bruges était le rendez-vous « des marchands qui tenoient les tables des marchandizes par tout le pays chrestien. » La ville de Dinant était réputée *la plus riche ville que on sceuist et la plus forte.* Du Clercq affirme qu'elle surpassait Liége en force et en richesse « et se y faysoit-on les coudrelats et toute fondure de lhéton et de métal de cuivre. » De là Dinant-la-Chauldrière, comme dit Molinet. Lille l'emportait encore : « y avoit grand peuple, hommes et femmes moult gentiment

(1) *Barante*, Hist. des ducs de Bourg., t. I, p. 89, édit. de M. *Gachard.*

Digitized by Google

habilliés et pompeulx, aussi dévos, et ung peuple moult ausmonier. »

J'ai démontré ailleurs, et récemment encore dans mes notices historiques sur Poperinghe (1), combien nos relations avec la Hanse teutonique (2) avaient contribué à la prospérité matérielle de notre pays. Cette prospérité tenait, d'un autre côté, à la liberté du commerce, au droit que possédait chaque ville, même la

(1) Gand, chez Hebbelynck, brochure in-8°.

(2) On doit chercher l'origine de la Hanse dans les associations des marchands allemands à l'étranger et dans les alliances des villes du nord de l'Allemagne entre elles-mêmes; mais le nom de *Hanse*, comme désignant une vaste *Ligue*, réglant ses relations à l'intérieur et à l'extérieur, et faisant acte de souveraineté, n'apparait qu'en l'année 1330. Jusque là, et même plus tard encore, les Hanséates n'agissent dans notre pays et dans d'autres, que sous le nom de *négociants du Saint-Empire romain*. Voyez *Pardessus*, Collection de lois maritimes, t. I, p. 168 et 219, et *Lappenberg*, Histoire documentaire de la Hanse teutonique, t. I, p. XII, 29 et 47. Le dernier qui ait écrit sur la Hanse est le Hollandais *Berg*, de Middelbourg. Son ouvrage porte ce titre : « *De Nederlanden en het Hanseverbond.* » Utrecht, 1 vol. in-8°, 1834. Je ne sais pourquoi M. *Serrure* a fait un si pompeux éloge de ce livre, qui n'est qu'une assez défectueuse compilation de *Sartorius* et de *Lappenberg*, et n'offre pas un mot de neuf. Encore, si l'auteur avait fait quelques recherches sur la fameuse *confrérie de Middelbourg;* mais point, il a préféré traduire textuellement M. De Reiffenberg. M. Berg, comme M. Serrure, parle avec beaucoup de dédain de Mallet. Pourquoi? Peut-être parce qu'il est Français? J'ai eu l'occasion de contrôler l'ouvrage de Mallet sur les archives du Nord mêmes, et je n'ai cessé d'admirer l'exactitude et le bon sens de cet historien, qui d'ailleurs avait fait un long séjour en Danemark, et connaissait parfaitement les écrivains scandinaves.

Digitized by Google

plus petite, de traiter séparément avec les négociants étrangers.

Ce n'est pas ici le lieu d'entamer la grave question de la liberté *illimitée* du commerce; mais l'histoire prouve que la Belgique fut redevable à cette liberté de l'étonnante splendeur dont elle brillait au moyen âge (1). Ses princes portaient si loin ces faveurs qu'ils exemptaient même quelquefois les marchandises étrangères de l'accise locale (2).

Ce système libéral fut entièrement détruit par Charles-Quint. Aussi n'est-ce pas sans raison que les historiens s'accordent à considérer le règne de ce prince comme un point de départ d'un bouleversement social en Europe. Au régime municipal qui s'était établi sous l'influence du travail dans toutes les villes libres de l'Allemagne, de la Belgique, de l'Espagne et des républiques italiennes, on vit succéder la domination de quelques puissantes monarchies qui se partagèrent l'Europe, après l'avoir ruinée. Charles-Quint a été le principal instrument de cette révolution, dont le contre-coup devait être si fatal à l'économie politique, en mettant sous la protection de la force les plus funestes doctrines qui aient affligé l'humanité (3).

Le vaste séquestre que ce prince avait prescrit eut pour résultats les extorsions de toute espèce, les loge-

(1) C'est ce qu'a très-bien fait observer *Marquard*, dans son *Tractatus de jure mercatorum*, pars Ia, fol. 94, § 28. « Unde hæc Belgarum affluentia et potentia? Nulla equidem alia ex re, nisi ex mercatorum et artificum peregrinorum copia. »

(2) *Marquard*, pars II, f. 287 *A*, et *Lappenberg*, t. I, p. 258 et 259.

(3) *Blanqui aîné*, Histoire de l'économie politique, t. I, p. 308.

Digitized by Google

ments militaires, les impôts excessifs sur la consommation, qui faisaient renchérir le prix de la main d'œuvre au détriment des manufactures. On augmenta les droits sur les matières premières, à l'entrée, et sur les produits fabriqués, à la sortie. Au libre exercice des arts on substitua le monopole des métiers et celui du commerce. Partout s'élevèrent, flanquées de priviléges, les manufactures impériales ou royales dont il fallut acheter des licences pour avoir le droit de travailler. Tout cet appareil restrictif s'établissait peu à peu dans les lois et dans les mœurs; puis vinrent les sophistes qui en firent des doctrines, et c'est ainsi que toutes les hérésies économiques dont l'Europe est encore infestée, sont devenues d'autant plus difficiles à détruire qu'elles se présentent avec la sanction du temps et le caractère de l'autorité. Charles-Quint les rendit plus funestes, en les organisant, en les faisant pénétrer dans l'administration dont elles devaient devenir la règle de conduite et le dogme inviolable (1).

J.-J. Altmeyer.

(1) *Blanqui*, t. I, p. 309.

(*La fin à la prochaine livraison*).

Digitized by Google

# UNE MARGUERITE DES ARDENNES.

## I.

### PENDANT L'ORAGE.

Si tu veux être heureux, ne fais pas de projets,
Mais laisse aller ta vie au courant qui l'entraîne.
Le destin est railleur, — et toujours ses décrets
Des vains rêves de l'homme interrompent la chaîne.
M. L. G.

C'était au mois de juillet 1826 : le temps avait été lourd et chaud toute la journée, un vent violent faisait craquer la cime des arbres, brisait les fleurs sur leurs tiges et élevait la poussière en tourbillons dans les airs; les nuages, amoncelés à l'orient, se détachaient, semblables à des blocs de rochers lancés dans l'espace, et voilaient entièrement la voûte du ciel. — Tout dans la nature annonçait qu'un orage terrible allait éclater.

Le vent se calma subitement, on n'entendit plus dans l'air qu'un bruissement vague et sourd ; les éclairs commencèrent à sillonner rapidement la nue, le tonnerre gronda, et un large torrent de pluie s'abattit sur la terre.

Nous sommes au milieu des Ardennes, à F., dans un de ces endroits accidentés où le sol est tantôt plat et uni, tantôt entrecoupé de montagnes et de vallées; nous avons devant nous une seule habitation, placée

Digitized by Google

sur une éminence, d'où l'œil aperçoit dans le lointain plusieurs villages situés à quelque distance les uns des autres ; — elle est entourée de hauts peupliers, peinte en blanc et couverte de tuiles rouges : tout dans son aspect annonce chez ceux qui l'habitent, propreté, aisance, travail.

Dans une des deux pièces qui composent le rez-de-chaussée, se trouvent deux personnes, un vieillard et une jeune fille. Leurs regards, qui expriment une profonde anxiété, sont attachés sur une des fenêtres et ne se détournent du point qu'ils semblent embrasser que lorsqu'un éclair leur fait baisser la tête.

La jeune fille a dans sa physionomie, dans sa mise, quelque chose qui décèle plus d'intelligence et de recherche que n'en montrent habituellement les femmes de ces contrées; on voit, ou qu'elle n'a pas toujours vécu là, ou que les personnes au milieu desquelles elle a été élevée étaient au-dessus de la classe commune. Sa figure, qui annonce tout au plus dix-huit ans, est d'une parfaite régularité; son teint, d'une blancheur remarquable, témoigne que son genre d'occupation n'est pas le travail des champs; tout son ensemble enfin est un mélange de simplicité, de grâce champêtre et de coquetterie native; elle ressemble à ces plantes sauvages auxquelles une demi-culture a fait perdre leur nature primitive sans en avoir altéré le charme et le parfum.

En ce moment sa figure exprime cette angoisse si naturelle aux femmes lorsqu'une catastrophe paraît menacer un être qui leur est cher. — Un instant l'orage redouble de violence. Elle quitte l'endroit où elle était en observation et vient s'asseoir dans un coin opposé de la chambre. Elle exhale un long soupir,

Digitized by Google

laisse tomber sa tête sur ses deux mains, et de grosses larmes tombent en perles transparentes sur ses joues.

— « En route par un pareil temps, murmure-t-elle; pauvre Georges!... Dieu veuille qu'il ait trouvé un abri....

— Enfant, dit le vieillard en s'avançant vers elle, pourquoi t'alarmer de la sorte? Georges, fut-il même forcé de rester exposé aux coups de l'ouragan, en sera quitte pour une ondée.... Il ne peut rien lui survenir de plus fâcheux.... Mais j'aime à voir l'inquiétude à laquelle tu es en proie; elle me confirme de nouveau dans une pensée qui m'est bien douce. Marguerite, continue-t-il en soulevant la main de la jeune fille, tu l'aimes donc bien, Georges? »

Marguerite rougit et garde le silence.

Il reprend :

— « Je suis vieux, moi, j'ai bien peu de temps à vivre, mais je veux vous voir heureux, avant que de mourir; je ne veux descendre dans la tombe qu'avec la certitude de te laisser après moi un appui, un protecteur. Tu le sais, ma fille, celui que je te destine pour époux est digne de toi, digne de remplir la sainte mission qui lui sera confiée; c'est un brave jeune homme, bon, humain, laborieux; j'ai promis à son père, mort à mes côtés, au champ d'honneur, de le recueillir, de l'élever, de veiller sur lui et de l'unir à toi, en souvenir de notre ancienne amitié. Oh! quand il me prit les mains dans ses mains déjà glacées par le froid de la mort, et qu'il me dit : « Sergent Roger, nous avons toujours vécu en frères : notre sang, notre vie, nous avons tout confondu. Aujourd'hui j'ai un dernier service à te demander : mon fils Georges, pauvre enfant! sera main-

Digitized by Google

tenant seul en ce monde.... Personne pour le recueillir, l'aimer, lui tendre une main secourable, guider ses premiers pas dans la vie... Camarade, toi dont le cœur généreux a eu tant d'occasions de se révéler à moi, sers-lui de père, élève-le dans la crainte de Dieu et dans l'amour de l'empereur... Tu as une fille : mon dernier vœu est qu'il l'épouse; ils scelleront ainsi d'une manière solennelle notre vieille amitié. » Puis quand il m'eut parlé de la sorte, quand je lui eus juré d'accéder à sa prière, sa tête, mutilée par un éclat de bombe, retomba sur sa poitrine, et il mourut... »

Le vieillard, sous le poids de ce souvenir, sent la parole expirer sur ses lèvres tremblantes, et des pleurs coulent lentement de ses yeux creusés par l'âge et les fatigues; mais il reprend aussitôt :

— « J'ai tenu la promesse que j'ai faite à mon frère d'armes à sa dernière heure; son fils est devenu le mien; j'ai eu pour lui les mêmes soins, les mêmes attentions que pour toi, ma fille bien-aimée; — et quand l'astre de l'empereur s'est tout-à-coup éclipsé à Waterloo, quand l'aigle de la France, après avoir étendu ses ailes sur le monde, a dû les replier tout-à-coup, et s'est vu arrêter dans son vol audacieux, quand j'ai déposé les armes et suis venu me fixer dans ce lieu désert qui m'avait vu naître, j'ai pris Georges avec moi, je l'ai appliqué à des travaux qui assureront son existence pour l'avenir, une existence de bonheur, de paix et de calme... Je n'ai donc plus qu'un dernier devoir à remplir, et je suis heureux en voyant que tu me le rends ainsi agréable et facile. »

Pendant ces paroles du vieux soldat, le ciel a repris peu-à-peu sa sérénité; la pluie a cessé de tomber, et

Digitized by Google

Marguerite, qui s'est levée et est allée de nouveau regarder à la fenêtre, aperçoit une masse noire qui s'avance à quelque distance; puis des pas se font entendre, et quelques secondes après, on heurte violemment à la porte.

— « C'est Georges! » s'écrie la jeune fille.

Et elle se hâte d'aller ouvrir.

Un jeune homme de vingt ans environ, de grande taille, aux cheveux noirs, aux traits fortement prononcés et à l'œil ardent, entre, ruisselant de pluie et de sueur.

A son aspect, Roger et sa fille poussent un cri de surprise : — Il tient dans ses bras un corps inanimé, souillé de sang et de boue...

## II.

### RENCONTRE.

> Le dévouement et la reconnaissance ne sont chez l'homme qu'une chaleur du cerveau qui ne laisse en s'éteignant que des cendres amères.
>
> M. L. G.

A une lieue à peu près de la maison où s'est passée la scène que nous venons de raconter, s'élève un château de construction moderne, et possédant, au milieu de cette nature sauvage, toutes les aisances, tous les agréments qui, d'ordinaire, ne sont que le partage des habitations plus rapprochées des villes. A l'époque où se passent ces événements, il était la propriété du baron de N. qui ne venait l'habiter que pendant quelques mois de l'année.



Digitized by Google

M. de N., déjà d'un âge fort avancé, avait été témoin de la rénovation qui s'était opérée, sur la fin du dernier siècle, en France et en Belgique, sans qu'il eût modifié les préjugés, et les idées qui furent si funestes à sa caste; les grands événements qui s'étaient accomplis sous ses yeux, les nouveaux principes qui avaient surgi et avaient changé la face de la société, ne lui avaient point fait perdre l'arrogance et le ton hautain de l'ancienne noblesse. — Aussi avait-il eu soin de donner à ses enfants une éducation appropriée à ses vues, de jeter en pâture, à leur jeune intelligence, ces principes funestes d'un autre âge; que l'antiquité de leur race, leurs titres nobiliaires et leur fortune, leur assureraient dans le monde où ils allaient entrer une supériorité sur tous ceux qui n'auraient pas ces priviléges à revendiquer. — Celui qui avait le mieux profité de ses leçons était son fils aîné, Frédéric. A la ville, son arrogance et son orgueil lui avaient attiré de nombreux mécomptes; à la campagne la partie pour lui était plus belle; car, hélas! les idées d'égalité n'ont pas encore pénétré bien avant dans les champs : on en est toujours aux anciennes traditions, et pour beaucoup de paysans le plus riche propriétaire du lieu a tous les priviléges, tout l'ascendant de l'ancien seigneur féodal. Ainsi, pour Frédéric, par exemple, abuser de la fille ou de la femme d'un campagnard, était chose extrêmement naturelle, et qu'il se permettait parfois sans grand remords de conscience.

Un jour, Frédéric de N. partit le matin, seul et à pied, pour aller visiter un de ses amis d'enfance dont la demeure était située à quelques lieues de la sienne. Des souvenirs du passé que l'on évoqua, des projets

Digitized by Google

d'avenir que l'on forma, quelques bouteilles de champagne que l'on but après le dîner, firent passer le temps rapidement. L'approche de la nuit, l'orage qui s'annonçait au ciel, engagèrent l'ami de Frédéric à le retenir jusqu'au lendemain; mais le jeune de N. refusa, et persista à vouloir se mettre en route, et à n'accepter ni cheval ni voiture

A peine eut-il fait une lieue de marche que la tempête éclata. Il se trouvait alors au sein d'une gorge étroite; de chaque côté se dressaient des montagnes boisées; l'obscurité était profonde, la pluie tombait par torrents, les chemins étaient périlleux, semés de précipices. Un abri était nécessaire, mais où le trouver? Frédéric était loin de toute habitation. — Tandis qu'il réfléchissait aux moyens de se dérober aux effets de l'ouragan, il aperçut à la lueur d'un éclair un rocher gigantesque au sein duquel se trouvait une caverne que déjà en chassant, il avait visitée. En quelques bonds, il eut gravi l'espace qui le séparait de cet asile que la providence semblait lui offrir; il y entra; mais à peine s'y trouvait-il installé qu'un violent coup de tonnerre éclata et fit gronder sourdement les échos de la montagne; un second coup, plus violent encore, suivit aussitôt, et cette fois, dans la caverne où se trouvait Frédéric, des masses de pierres se détachèrent et faillirent l'atteindre dans leur chute... Surpris, effrayé, le jeune homme s'élança au-dehors; mais son pied glissa sur la terre humide, et la tête en avant, il fut précipité du haut du rocher!..

Le corps couvert de blessures, les membres à demi-brisés, il demeura étendu sur le bord du chemin sans qu'il lui fût permis ni de se lever, ni de continuer sa

Digitized by Google

route. Il perdait son sang abondamment, ses vêtements mouillés commençaient à lui donner le frisson ; le passage était peu fréquenté et tout annonçait qu'il serait obligé de passer la nuit dans cette triste situation.

— « Hélas ! pensait-il, si personne ne vient à mon secours, si je dois rester ici jusqu'à demain, on ne trouvera que mon cadavre, car déjà mon cœur bat moins vite, déjà mes membres s'affaiblissent, ma vue se trouble... O mon Dieu ! mon Dieu, sauvez-moi ! »

Et le malheureux jeune homme faisait des efforts inouïs pour se soulever, ses bras se tendaient, ses doigts crispés déchiraient le gazon. Vains efforts ! La douleur le tenait cloué à cette place.

Alors il poussait des gémissements étouffés, faisait entendre tour à tour des prières et des imprécations. D'un côté la mort, — une mort lente, affreuse, sans secours, sans consolation, — apparaissait à sa pensée, tandis que de l'autre la vie, la vie qu'il aimait, avec toutes ses délices, avec toutes ses joies....

Cette lutte eut une fin cependant... Après une heure Frédéric, épuisé, tomba dans cet évanouissement qui précède parfois la mort, — comme si Dieu voulait cacher à la vue de l'homme la pente qui l'entraîne de la vie à l'éternité.

Les nuages qui obscurcissaient le ciel s'étaient dissipés, la lune commençait à montrer son disque argenté, et Georges, passant par là, aperçut une masse noire placée en travers du chemin. Il s'approcha, examina le corps, s'assura que la vie ne l'avait pas tout-à-fait abandonné; puis le souleva, et sans hésiter, cédant à un de ces mouvements généreux, que l'humanité inspire, il le plaça sur ses vigoureuses épaules, et se dirigea vers sa demeure, porteur de ce fardeau.

Digitized by Google

Arrivé là, et, après avoir fait part à Marguerite et à son père adoptif, des circonstances que nous venons de raconter, il déshabilla le blessé, le plaça dans son lit, et faute de médecin, lui prodigua lui-même des secours qui ne tardèrent pas à le faire revenir à lui.

Le premier mouvement de Frédéric fut de jeter des regards étonnés sur les objets qui l'environnaient. Georges, s'apercevant de son inquiétude, se hâta de lui dire :

— « Soyez sans crainte, Monsieur, vous êtes chez de braves gens; je vous ai trouvé évanoui et gisant à quelque distance de cette maison, et je me suis empressé de vous y transporter. Qui que vous soyez, vous recevrez ici, jusqu'au moment de votre rétablissement, tous les soins que votre position réclamera. Ainsi, n'ayez nulle inquiétude sur votre sort, il est en bonnes et loyales mains. »

Frédéric, à ces paroles qui indiquaient assez qu'elles partaient du cœur, prit la main de Georges et la serra dans la sienne, en signe de reconnaissance.

— « Oh! oui, dit-il d'une voix faible, je me rappelle tout... Je suis tombé, puis la douleur, l'épuisement m'ont fait perdre l'usage de mes sens... O mon généreux sauveur, je saurai reconnaître le service que vous m'avez rendu... Je vous dois la vie, comptez sur une gratitude éternelle de ma part. »

Puis il ajouta :

— « Mais je ne veux pas abuser de l'hospitalité que vous m'offrez d'une manière si ouverte et si franche, je ne veux point vous être longtemps à charge. Je suis un des fils du baron de N... Vous voudrez bien, aussitôt que le jour paraîtra, vous rendre au château de mon père, et

Digitized by Google

le prévenir, avec tous les ménagements possibles, de l'accident qui m'est survenu.

— Je ferai cela bien volontiers, répondit Georges; mais, je vous en supplie, ne vous disposez pas à partir demain : le moindre déplacement, dans la situation où vous êtes, pourrait avoir pour vous un fâcheux résultat. »

Pendant cet entretien, Marguerite, qui avait prodigué au jeune baron les soins les plus empressés, qui avait lavé le sang dont il était couvert, qui avait pansé ses blessures, qui de sa voix douce l'avait consolé, lui avait fait entrevoir une guérison prochaine; Marguerite était au pied du lit, immobile; dans ses beaux yeux, dans toute sa physionomie, se peignait la plus vive compassion. Elle était belle ainsi... si belle que Frédéric, oubliant un instant sa situation, surmontant la vive douleur qu'il éprouvait, se mit à la contempler, et que d'étranges pensées lui traversèrent l'esprit.....

— « Eh! bien, dit-il tout-à-coup en se tournant vers Georges, j'accepte votre offre; je réfléchis en effet qu'il y aurait danger pour moi dans un départ précipité; il me faut quelques jours de repos absolu... Ainsi je resterai au milieu de vous jusqu'à ce qu'il me soit permis de supporter, sans inconvénient, mon transport jusqu'au château de mon père. »

Georges et le vieux Roger s'inclinèrent, et leur figure exprima le contentement qu'ils éprouvaient intérieurement en voyant le jeune baron accepter d'une manière si franche l'hospitalité qu'ils lui avaient offerte.

Digitized by Google

## III.

### SÉDUCTION.

> Et appuyant ses lèvres brûlantes sur celles de la jeune fille, il lui donna un baiser long et dévorant et l'entoura de ses bras avec une étreinte désespérée.
>
> F. Soulié.

La situation de Frédéric, quoique grave, s'améliorait cependant chaque jour, grâce aux bons soins de Marguerite qui, comme l'ange de la charité, veillait au chevet du malade, pansait ses plaies, l'aidait à se soulever, et plus tard, lorsqu'il lui fut permis de marcher, guidait ses pas chancelants, et le soutenait de son bras.

On a dit bien des choses sur l'égoïsme des femmes : il est cependant dans leur nature d'être compatissantes; et s'il est vrai qu'elles soient insensibles, sans pitié souvent pour des douleurs qui ne résident que dans l'imagination et qu'elles-mêmes ont provoquées, il est plus vrai encore que rarement il leur arrive de ne pas s'émouvoir profondément à l'aspect d'une grande souffrance physique.

Fréderic, — indépendamment du prestige de la beauté, de la naissance et de la fortune, dont il était entouré comme d'une triple auréole, aux yeux de la simple et candide Marguerite, — avait donc un titre bien puissant à son affection : il lui était apparu sanglant et les chairs en lambeaux, il avait souffert et s'était plaint devant elle. Aussi la jeune fille, quoiqu'elle eût pour Georges une de ces affections nées de l'habitude et de la reconnaissance, qui n'ont pas la fiévreuse ardeur

Digitized by Google

de l'amour, mais qui n'en sont souvent que plus douces, plus dévouées, plus durables, avait-elle accordé peu à peu et involontairement, au jeune baron, une place dans son cœur. — Et puis, il lui arrivait souvent, malgré elle, de le comparer à celui dont elle allait devenir la femme, et elle trouvait entre eux une différence qui, on le suppose, n'était pas à l'avantage de ce dernier : Georges avait les manières brusques, et l'autre les avait si élégantes, si douces ; — le langage de Georges était énergique, mais simple, tandis que Frédéric s'exprimait avec tant de poésie, en termes si purs, si choisis, il avait tant de feu, de vivacité dans les pensées, sa voix était si tendre, si douce lorsqu'il vantait la beauté de la jeune fille ou qu'il lui révélait sur l'amour tant de choses inconnues et mystérieuses; — la figure de Georges était mâle, mais elle était hâlée, et Marguerite trouvait ses traits grossiers auprès de ceux de Fréderic, qui avait la figure si régulière, si blanche; — et puis la différence des costumes donc! Voilà qui constitue un grand point, un point capital chez les femmes, qu'elles soient grandes dames, grisettes ou campagnardes, et voilà qui explique pourquoi tant d'imbéciles, lorsqu'ils ont un bel habit, qui leur prend bien la taille, montrent tant d'impertinence envers des gens d'esprit dont la mise est plus modeste : c'est qu'ils ont la certitude que, malgré leur nullité, ils portent sur eux un talisman qui, aux yeux des femmes, tient bien souvent lieu des qualités du cœur et de l'intelligence!

Il y avait quinze jours que Frédéric de N. habitait la modeste demeure du vieux soldat. Sa guérison était à peu près complète, — et le lendemain était le jour fixé pour son départ.

Digitized by Google

Le soleil se couchait; moins splendide que quelques heures auparavant, son disque jetait à la terre des rayonnements si doux, si purs, que l'œil contemplait avec extase leurs reflets, et que les replis les plus sombres de l'âme s'en fussent éclairés et réjouis...

Frédéric était assis près de Marguerite dans le jardin, sur un banc de pierre que surmontait une touffe épaisse de chèvrefeuilles, mêlés à des glycinées à grappes violettes.

Tous deux restèrent silencieux quelque temps, absorbés, non par la magnificence du spectacle qui se déroulait sous leurs yeux : aucun n'y pensait... La jeune fille, elle, était sous le poids de cet abattement qui nous saisit au moment de nous séparer d'un être qui nous est cher, au moment où nous entrevoyons qu'un vide va se faire dans notre cœur, qu'il va manquer un élément à notre vie de tous les jours. — Quant à Frédéric, ses pensées étaient d'une toute autre nature....

Marguerite tourna enfin la tête vers son compagnon silencieux, et lui dit :

— « Eh! bien, monsieur Frédéric, vous semblez triste... qu'avez-vous donc?.. Vous devriez cependant être bien aise de quitter notre pauvre maison pour rentrer dans votre famille, dans votre brillant château?

— C'est là précisément ce qui me désespère, reprit lentement Frédéric. Vous quitter, Marguerite, après avoir vécu tout un demi-mois à vos côtés, après avoir lu, comme en un livre ouvert, dans votre cœur si pur et si noble, après vous avoir vue si touchante et si belle, après avoir conçu enfin pour vous un attachement profond et vrai. Ah! dites, ma tristesse n'est-elle pas bien légitime!..

— Certes, répondit la jeune fille en baissant les

Digitized by Google

yeux et en rougissant, cette amitié que vous m'exprimez est la plus belle récompense que je puisse ambitionner pour les légers services que j'ai pu vous rendre.

— Amitié! s'écria Frédéric avec chaleur et en saisissant vivement la main de Marguerite; amitié! Ah! ne vous y trompez pas : le sentiment que vous avez fait naître en moi est tout autre... C'est de l'amour... Oui, Marguerite, je vous aime comme je n'ai jamais aimé, comme je n'aimerai jamais! »

Et il s'était rapproché d'elle, et il lui parla longuement, en termes si brûlants que la jeune fille crut entendre une musique inconnue bruire à ses oreilles, qu'elle sentit ses joues s'allumer et le sang battre ses tempes, qu'il lui sembla que des nuages d'or passaient devant ses yeux...

— « Toi, Marguerite, être la femme d'un rustre!.. Jamais, jamais!.. d'autres destinées t'attendent; il y a à la ville des femmes proclamées les plus belles et qui envieraient tes charmes. »

Frédéric, après ces mots, tourna son bras autour de la taille de Marguerite et l'attira doucement vers lui, puis il cueillit deux ou trois baisers sur ses lèvres sans éprouver la moindre résistance, tant l'émotion de cette scène inattendue avait anéanti la naïve jeune fille.

— « Oh! n'est-ce pas, Marguerite, que tu m'aimes? n'est-ce pas que ton amour répond au mien?.. »

Un faible *oui* se fit entendre; la nuit était tout-à-fait tombée; une douce brise enlevait aux fleurs leurs parfums et en embaumait l'air; le rossignol chantait au loin sous la ramée, les insectes bourdonnaient dans la plaine... Tout dans la nature était harmonie, enivrement et amour. . . . . .

Digitized by Google

Peu après Marguerite rentra près de son père et de Georges, la rougeur sur le front, et elle fut silencieuse toute la soirée.

Le lendemain, une voiture armoriée emportait Frédéric loin de ceux à qui il devait la vie, loin de ceux qui l'avaient accueilli avec tant d'empressement et de bonté. — A une fenêtre, une jeune fille suivit le carrosse des yeux, jusqu'à ce qu'il eût disparu derrière les peupliers. — Alors elle laissa tomber lourdement sa tête dans ses deux mains et versa d'abondantes larmes :

— « Hélas ! dit-elle, je n'ai plus qu'à mourir maintenant, car il m'a trompée, il ne m'aime pas... l'adieu qu'il m'a fait était glacé, et il ne m'a pas même dit : nous nous reverrons, Marguerite... »

## IV.

### AVEU.

Tremblante, elle baissa son regard vers la terre,
Recommanda son âme à Dieu ;
Puis à son fiancé, frémissant de colère,
De sa faute elle fit l'aveu.

M. L. G.

— « Ecoute, Georges, tu auras bientôt vingt et un ans, et Marguerite en a dix-huit accomplis : l'heure de votre union est donc venue, selon la promesse que j'ai faite à ton père.—Tu aimes bien ma fille, n'est-ce pas, Georges, et tu la rendras heureuse ? Car l'espoir de vous voir unis, est le seul qui ait prolongé jusqu'à présent mes jours. Oh ! que de bonheur pour moi, si Dieu me prête vie : tandis que tu travailleras et que Marguerite se livrera aux soins du ménage, moi, sur le pas de la

Digitized by Google

porte, réchauffant mes vieux membres à la molle et douce chaleur du soleil, j'endormirai vos enfants, en leur chantant quelques-uns de nos refrains de bivouac; et puis l'hiver, à la veillée, quand ils auront grandi, tandis que nous serons tous assis autour de l'âtre, que ta femme filera à son rouet et que le givre et le vent fouetteront nos vitres, je leur conterai nos campagnes, nos exploits, je les initierai à notre existence de périls et de gloire... Oui, ce sera pour nous tous une bien belle, une bien délicieuse vie... »

A ces paroles du bon vieillard, Georges sentit des larmes de joie et d'attendrissement mouiller ses paupières; il pressa son père adoptif contre son cœur, et s'écria :

— « Oh! oui, mon père, nous serons bien heureux, et c'est bien le tableau de la vie que nous réserve l'avenir, que vous venez de tracer là... Ce soir je confierai nos projets à ma bonne Marguerite, qui, j'en suis certain, en ressentira autant de joie que nous. »

Et peu d'heures après, assis dans le jardin près l'un de l'autre, sur le même banc où la veille, Frédéric et Marguerite s'étaient trouvés, Georges entretenait sa fiancée de son amour, de ses plans d'avenir, de leur félicité future. — Mais il s'aperçut bientôt que parfois elle essuyait une larme, et qu'elle lui répondait à peine, elle qui auparavant ne tarissait pas sur le bonheur que leur union devait leur assurer.

— « Marguerite, dit tout-à-coup le jeune homme, en la regardant étonné, et en changeant de ton, pourquoi cet air triste et abattu, pourquoi ces pleurs?... Ah! tu as quelque peine secrète et tu ne me l'as point confiée.

Digitized by Google

— Moi! dit-elle en détournant la tête, mais je n'ai rien, et je ne sais vraiment pas ce qui te donne une semblable idée.

— Tu n'as rien, dis-tu... tu me trompes... Oh! dis-moi pourquoi, quand tu me vois le cœur gonflé de joie, le tien ne laisse échapper que de rares paroles et des sanglots? Y aurait-il dans notre union quelque chose qui ne te sourie pas?.. Mais c'est impossible, tu l'as toujours appelée de tous tes vœux, un tel changement ne peut s'être opéré dans ton esprit... Marguerite, tu éprouves quelque peine; confie-la moi, et tout ce que je puis au monde je le ferai pour qu'elle cesse à l'instant.

— Je le sais, Georges, vous êtes bon et généreux, vous m'aimez autant qu'on peut aimer, mais vraiment, je n'ai nul chagrin, secret ou autre; je partage au contraire dans mon cœur, la joie qui fait battre le vôtre. »

Et en disant cela, elle avait des larmes dans la voix. Georges hocha la tête.

— « Par notre amour, par tout ce que nous avons de plus cher ici-bas, par notre vieux père, dis-moi pourquoi, Marguerite, tes pleurs viennent obscurcir notre horizon qui s'annonçait si pur, si radieux? Notre mariage te déplaît-il? Il est rompu à l'instant... et le bonheur de toute ma vie aussi, » ajouta-t-il tout bas et avec un accent de profonde amertume.

Il se fit un silence de quelques minutes.

Comme par suite d'une détermination soudaine, la jeune fille leva la tête et prononça les paroles suivantes avec effort :

— « Georges, c'est trop longtemps dissimuler, j'aurais honte de te tromper. Ecoute-moi, j'ai un

Digitized by Google

secret à te révéler, un secret qui va bien changer, hélas ! tes dispositions à mon égard... Mon Dieu, ajouta-t-elle en levant les yeux au ciel, accorde-moi la force de lui faire cette révélation ! »

Georges, étonné de la solennité de ce langage, jeta sur elle un regard qui exprimait toute sa surprise, et ne put articuler un mot.

Marguerite reprit aussitôt :

— « Je ne suis plus digne de vous, Georges... »

Le jeune homme se leva d'un bond, comme poussé par une puissance irrésistible, se plaça devant sa fiancée, et lui serrant le bras avec force, s'écria :

— « Que veux-tu dire, Marguerite?.. toi ne plus être digne de moi !.. mais tu m'abuses sans doute... oh! prends garde.... »

Marguerite se voila le front de ses deux mains, et demeura silencieuse un instant; puis se levant aussi, elle se précipita aux genoux de Georges :

— « Non, mon ami, je ne suis plus digne d'être votre femme... La femme d'un homme tel que vous doit être pure comme les anges... et moi... un autre.... »

Georges comprit tout... Ses jambes plièrent sous lui, son visage devint pâle et il fit entendre un cri étouffé :

— « N'achève pas !!! »

Le silence qui suivit fut solennel et terrible. Tous deux restèrent à la même place, immobiles comme des statues : la jeune fille à genoux, le front dans la poussière, sanglotant; Georges debout, la poitrine haletante et sentant mille pensées d'enfer tourbillonner dans son cerveau où le sang s'était porté, rapide et brûlant...

Une douce brise enlevait aux fleurs leurs parfums et en embaumait l'air; le rossignol chantait au loin sous

Digitized by Google

la ramée, les insectes bourdonnaient dans la plaine, la lune brillait au ciel : tout dans la nature était harmonie, enivrement, paix et amour.

Georges à la fin articula ces mots, qui semblèrent sortir de la poitrine d'un moribond, tant le son de sa voix était caverneux et lugubre :

— « Marguerite, quel est le nom de l'homme à qui tu t'es donnée?.. Je veux le connaître...

— Son nom! oh, jamais!

— Je le veux! répéta-t-il, tandis que sa main tordait le bras de la jeune fille qui se débattait à ses pieds et demandait grâce, tandis qu'un feu sombre jaillissait de ses yeux et que la rage contractait ses lèvres. — Ah! tu te tais, continua-t-il; tu l'aimes donc bien... il t'a non-seulement flétrie, mais il m'a encore volé ton âme. »

Marguerite se redressa fièrement :

— « Oh! ne m'accable pas ainsi, Georges... si tu savais tout, loin d'être aussi inflexible, tu me pardonnerais... La nuit était venue, nous étions seuls, et il me disait des choses qui avaient porté le trouble et l'égarement dans mon âme... il m'attira doucement vers lui... Je sentis sur ma bouche l'empreinte de ses lèvres brûlantes, puis je devins sans force et sans volonté, il me sembla que je faisais un rêve, qu'un nuage passait sur mes yeux. Mais je ne l'aimais pas d'amour, j'en fais serment devant Dieu; toi seul as jamais possédé mon cœur... Oh! ça été une étrange fatalité.

— Son nom! répéta Georges d'une voix tonnante et en frappant du pied; son nom... Oh! tu gardes encore le silence... tes protestations sont menteuses.... tu l'aimes.

— Vous croyez donc cela! s'écria Marguerite, chez qui la volonté de taire l'autre moitié de son secret, et le

Digitized by Google

désir de rassurer Georges, se livraient un combat forcené. — Eh! bien, celui qui ce matin nous a quittés.. celui.. ».

Elle ne put en dire davantage... elle tomba la face contre terre, comme brisée par le douloureux aveu qui venait de lui être arraché....

Georges parut frappé d'une commotion électrique.

— « Frédéric, murmura-t-il avec égarement. Oh! malédiction sur toi et sur lui, alors.... »

Et il s'éloigna en chancelant, comme un homme ivre.

. . . . . .

## V.

### SOPHISME.

Et alors il lui entra une pensée d'enfer dans le cœur.
LAMENNAIS.

Rentré au château de N., Frédéric avait senti se réveiller ses douleurs qu'il avait cru un instant éteintes tout à fait, et son état l'avait obligé à garder le lit. Néanmoins le soir il s'était senti mieux, et il renvoya le domestique que l'on avait désigné pour veiller à ses côtés. — Il couchait dans une vaste salle au fond d'un long corridor qui l'éloignait de la partie habitée du château. Vers minuit il commençait à sommeiller lorsque sa porte fit un léger bruit. Il regarda et ne vit rien d'abord : la lumière que jetait sa veilleuse ne s'étendait pas jusque là. Mais des pas se firent entendre aussitôt, et un homme enveloppé d'un manteau qui cachait entièrement sa figure, s'approcha du lit du jeune baron et se plaça devant lui, les bras croisés sur la poitrine.

Digitized by Google

Frédéric, à cette apparition inattendue, se leva sur son séant et voulut crier; mais l'inconnu ouvrit son manteau, laissa voir un large coutelas qui pendait à sa ceinture et prononça sourdement ces mots :

— « Si vous dites un mot, vous êtes mort. »

— Que voulez-vous donc, parlez? dit Frédéric d'une voix qui trahissait son émotion.

L'inconnu ne répondit point, mais il laissa voir ses traits.

— « Ah! c'est toi, Georges, dit Frédéric rassuré et en respirant plus à l'aise. Diable! quelle mauvaise plaisanterie, mon ami... Mais je suis content de te voir, je ne pouvais dormir. Assieds-toi là, près de moi; il y a sur cette table une bouteille d'excellent vin, bois; moi cela m'est défendu.

— Je ne suis point venu ici pour vous faire une plaisanterie ni pour vous tenir compagnie, monsieur, dit Georges d'un ton qui décélait la sourde fureur qui grondait en lui.

— Ta conduite alors est fort énigmatique, mon cher. Et pourquoi donc es-tu venu?

— Pour me venger, pour venger celle que vous avez lâchement séduite!... »

Frédéric tressaillit, il se souleva de nouveau et voulut parler : un geste de Georges lui imposa silence.

Georges continua :

— « Je vous ai arraché à une mort certaine, je vous ai recueilli sous mon toit et vous ai voué tous les soins, toute l'affection d'un frère, et cependant vous vous êtes servi de cette existence que je vous ai conservée pour empoisonner à jamais la mienne. J'aimais une jeune fille, belle, pure et candide, qui ne connaissait d'autre



Digitized by Google

amour que le mien, qui n'aimait que moi, son vieux père et Dieu; elle devait être ma compagne bientôt, ses soins, sa tendresse, devaient m'alléger le fardeau de cette vie de privation et de lutte qui nous est imposée, à nous, pauvres gens. Eh! bien, vous, noble baron de N., vous, jeune homme au beau parler, qui avez tant d'avantages pour fasciner une pauvre fille, vous avez employé votre infâme artifice à la déshonorer, à rendre désormais toute union impossible entre elle et moi... Elle m'a tout révélé...

— Ah! ah! dit Frédéric, en poussant de grands éclats de rire; voilà bien des paroles pour peu de chose. Cependant je conviens que j'ai eu tort; mais je devais m'acquitter d'une obligation envers vous, l'ami, et aujourd'hui j'en aurai deux à remplir, voilà tout. »

A ces paroles, les poings de Georges se crispèrent, et ses regards s'allumèrent comme des flambeaux ardents.

— « Tu joins l'insolence à la lâcheté, dit-il. Mais tes promesses n'arrêteront point mon bras; et c'est en vain que tu voudrais m'échapper. Il y a deux heures que je rôde autour de ta demeure, toutes mes précautions sont prises.

— Mais que me veux-tu donc? s'écria Frédéric qui commençait à comprendre l'horrible vérité. Malheureux! pense à la justice du ciel, à défaut de celle des hommes. »

Georges garda un instant le silence, mais je ne sais quel démon jeta tout-à-coup cet affreux sophisme dans sa pensée :

— « La justice du ciel, dis-tu?.. Je n'avais pour supporter la vie que l'amour de Marguerite : ainsi donc, toi qui m'as ravi sciemment ce seul espoir de bonheur,

Digitized by Google

tu m'as tué moralement. Or, un assassinat moral est plus punissable aux yeux de Dieu, est plus cruel cent fois qu'un assassinat physique; et ne pouvant agir à ton égard comme tu as agi envers moi, j'ai droit de te tuer.

— Me tuer! cria Frédéric en se soulevant à demi; ah! Georges, vous n'abuserez pas de ma faiblesse, vous ne vous rendrez pas un exécrable assassin. Si vous en voulez absolument à ma vie, attendez quelques jours, et nous combattrons à armes égales. »

Georges éclata d'un rire affreux.

— « Moi, combattre avec toi à armes égales!.. tu plaisantes, sans doute... Je te ferais la partie trop belle... Non, non, de toi à moi, il n'y a qu'une vengeance possible, et elle est sainte, elle est juste! »

Cependant, malgré ces paroles qui annonçaient une si complète résolution, malgré la haine ardente qui l'animait, Georges remuait le couteau qu'il tenait à la main, sans oser frapper. — Mais Frédéric, pendant ce temps, avait tendu le bras vers le tiroir de sa table de nuit, et en avait doucement tiré un pistolet armé qu'il dirigea sur Georges... — En ce moment l'hésitation de celui-ci disparut, et sa conscience, qui le faisait reculer devant un meurtre commis de sang-froid, ne lui fit entrevoir alors, dans l'acte qu'il projetait, que la nécessité d'une défense légitime. — Il se précipita donc sur Frédéric, le renversa, lui arracha son pistolet, et de son bras de fer le tint cloué sur le lit.... Avant que le malade eût eu le temps de proférer un cri, Georges, en proie à un horrible délire, l'écume de la rage à la bouche, avait levé l'arme qu'il tenait à la main, et l'avait laissée retomber lourdement. . . . . .

. . . . . .

Digitized by Google

## VI.

### SIX ANS APRÈS.

Pauvre enfant, jusque-là si heureuse de sa vie facile!..
JULES JANIN.

Six ans s'étaient écoulés depuis la catastrophe qui avait terminé l'existence du jeune baron de N. — Cette mort parut bien extraordinaire, on forma mille conjectures, mais comme Frédéric n'avait nul ennemi dans la contrée, comme aucun des objets précieux qui se trouvaient dans sa chambre n'avait été enlevé, que, d'un autre côté, tout en lui protestait contre l'idée d'un suicide, on comprit qu'il y avait là un sombre mystère qu'il n'était permis à aucun œil humain de sonder, et l'on dut renoncer bientôt au projet de se saisir du coupable.—Georges cependant, dès ce jour, ne reparut plus à la maison de son père adoptif, sans lui avoir fait connaître les causes de cette disparition; mais les soupçons pouvaient-ils raisonnablement se porter sur Georges qui avait sauvé la vie à Frédéric, qui lui avait témoigné une si profonde sympathie, un dévouement si désintéressé?

Le vieux Roger mourut peu de temps après, en accusant d'ingratitude celui pour qui il avait eu tant de bonté, en le maudissant... Mais Marguerite était là pour lui fermer les yeux. — Pauvre jeune fille! la voilà donc seule au monde maintenant, seule avec des souvenirs accablants. Car, quoiqu'elle ait laissé mourir son père avec l'affreuse pensée que Georges était un ingrat, elle a tout compris, elle; ses yeux ont percé le voile funèbre

Digitized by Google

qui recouvre ces événements inexplicables pour tous; mais eût-elle pu expliquer à Roger la disparition de son fiancé sans lui avouer sa faute, sans lui révéler un secret qui eût empoisonné davantage encore les dernières heures du vieillard? — Oui, Marguerite a compris la mort de Frédéric, le départ de Georges; elle croit que celui-ci a mis fin à ses jours, ou qu'il s'est éloigné d'elle pour ne plus la revoir... Comme cette idée lui pèse, comme elle lui serre douloureusement le cœur! — Elle a bien gémi quelques jours sur le sort de son séducteur, qu'elle a aimé dans un moment de délire, d'égarement; mais pour Georges, elle a pleuré toutes ses larmes, et il n'est pas de jour que sa pensée ne se reporte vers lui, n'évoque les moments heureux qu'ils ont passés ensemble...

Mais l'aspect de ces lieux où tout lui révélait son malheur, son isolement, était trop cruel pour la jeune fille, et elle pensa à aller ailleurs traîner son existence vide et décolorée. — Elle vendit donc l'héritage que lui avait laissé son père, et marchant sans but, au hasard, elle traversa plusieurs contrées sans s'arrêter, semblable à une âme en peine qui aspire vers d'autres régions et ne peut goûter le repos dans nul endroit ici bas.

Un soir elle arriva à Namur où elle se décida à rester quelques jours.—Mais sa santé était faible et chancelante, elle devint malade, resta deux mois livrée à des soins mercenaires et vit ainsi s'évanouir les faibles ressources que lui avait procurées la vente de ses biens. — Lorsqu'elle se trouva à demi guérie, elle tourna ses regards vers l'avenir et vit qu'une seule espérance lui restait, que, sans ressource, elle devait recourir au travail pour subsister. Mais quel genre de travail embrasser? un seul s'offrait à elle : la domesticité; mais le service exige une grande force, une santé robuste, et elle était faible, maladive...

Digitized by Google

Cependant elle se mit à la poursuite d'une condition, et, quelques jours après, elle entrait en qualité de domestique chez un riche personnage. Mais bientôt on reconnut son insuffisance, on reconnut qu'il n'y avait pas grand parti à tirer d'elle, et sans pitié pour ses malheurs, pour la triste situation où elle allait se trouver, on la renvoya après un mois de service. Elle se présenta ailleurs et il en fut de même; car il est encore malheureusement des gens habitués à regarder ceux de nos semblables que la fortune a moins favorisés que nous, — et qui pour vivre sont obligés de nous servir, d'abdiquer leur dignité, d'aliéner leur être à notre profit, de faire abnégation de leur libre volonté, — de les regarder, disons-nous, comme le laboureur regarde le bœuf qui lui sert à traîner sa charrue, et qu'il livre au boucher, sans égard pour les services passés, aussitôt que ses forces viennent à s'éteindre, qu'il ne suffit plus à la tâche.

Nous pourrions ici tracer un long tableau de la vie d'angoisses et d'humiliations que traîna la pauvre fille, repoussée de toutes parts : de ceux qui font métier du vice, car elle leur résistait, et de ceux qui protègent la vertu, car ils ne voulaient pas croire à la sienne; — nous pourrions dépeindre les misères qui fondirent sur elle et qui la reléguèrent forcément dans un monde de fange où elle dut faire de bien puissants efforts pour se préserver des éclaboussures que chacun de ses pas soulevait autour d'elle. — Mais notre plume se refuse à entrer dans de tels détails, car s'il est de ces cas où le roman se place au-dessus de la vérité, il en est aussi où la vérité est tellement poignante que le roman chercherait vainement à l'atteindre, — et nous écrivons ici une histoire véritable, hélas!

Digitized by Google

Sans asyle, sans pain, sans vêtements, trois voies étaient ouvertes devant Marguerite :

Le suicide, la prostitution ou le vol.

Mais elle n'en choisit aucune...

Un soir, engourdie par le froid, épuisée par la faim, elle se coucha sur son misérable grabat, et confia à Dieu sa destinée, en se disant :

— « Georges est mort peut-être... pourquoi vivrais-je ?.. J'irai le rejoindre dans l'autre vie, et là sans doute j'obtiendrai de lui oubli et pardon.... »

## VII.

### SURPRISE.

Deux cœurs faits pour s'aimer ne peuvent se haïr longtemps.
A. Buchère.

C'était six mois après le jour où Marguerite avait quitté les Ardennes; la soirée était déjà avancée, lorsque les personnes qui la remplaçaient à F. dans sa maison, entendirent frapper à la porte; ils ouvrirent : — deux étrangers couverts de manteaux bleus parurent sur le seuil, et, sans mot dire, entrèrent brusquement dans la chambre; mais là l'étonnement fut grand, et chez les étrangers, et chez ceux dont ils avaient envahi aussi cavalièrement le domicile.

— « Comment! s'écria l'un des inconnus en laissant tomber son manteau et en découvrant un brillant uniforme d'officier de cavalerie, le vieux Roger et sa fille ne se trouvent donc plus ici ?.. Ah! de grâce, expliquez-moi vite, bien vite ce changement, et dites-moi où je pourrai les trouver ?»

Digitized by Google

A ces mots, prononcés rapidement et d'une voix entrecoupée, un paysan assis près du foyer, se leva, et dit en souriant :

— « Je le crois bien, monsieur l'officier, que tout est changé ici... Vous demandez où demeure le père Roger et sa fille? pour l'un, je puis vous le dire : il a fixé sa résidence dans le cimetière, par l'ordre du bon Dieu; mais pour la fille je ne sais rien; elle a quitté le pays il y a six mois, et personne n'a de ses nouvelles.

— Mort!.. Partie!.. » dit l'officier en poussant un cri perçant et en s'affaissant comme si la foudre l'eût frappé.

. . . . . .

Le lendemain, le jour était à peine levé que deux hommes se trouvaient dans l'humble cimetière du village voisin. L'un était debout et regardait autour de lui avec indifférence; l'autre était agenouillé sur une fosse, qu'un buis couvrait de ses rameaux verts, et prononçait avec ferveur une prière que des sanglots interrompaient de temps en temps.

Une demi-heure s'écoula ainsi. Celui qui se trouvait debout, frappa sur l'épaule de son compagnon et lui dit:

— « Georges, il est temps de quitter ce lieu qui réveille en toi des souvenirs trop douloureux. Partons. »

Le lieutenant Georges se leva lentement.

— « Tu t'étonnes sans doute, Gerval, de me voir ici pleurer comme un enfant, toi qui m'as vu dans tant d'occasions périlleuses rester froid et insensible comme du marbre. — Ah! si je passais le reste de mes jours, sur cette tombe, à prier et à pleurer, peut-être n'aurais-je pas encore assez expié la faute que j'ai commise, l'affreuse ingratitude dont je me suis rendu coupable...

Digitized by Google

Celui dont les restes sont là, sous ce tertre, Gerval, m'a élevé, m'a servi de père, m'a aimé plus qu'un père peut-être, et un jour, sans motif, poussé par un fatal vertige, je l'ai quitté, j'ai fui ces lieux, sans lui dire adieu, sans jamais le rassurer sur mon sort... »

L'officier ne put continuer, tant une émotion profonde le dominait; des larmes sillonnèrent sa mâle figure et vinrent humecter l'épaisse moustache noire qui couvrait sa lèvre.

— « Mais je ne fus pas seulement lâche et ingrat envers mon père adoptif, continua Georges après un repos; il était une jeune fille avec qui j'avais partagé mes joies et mes douleurs d'enfant, que j'aimais de toutes les forces de mon âme, dont j'étais aussi sincèrement aimé; un jour elle céda à une puissance au-dessus de ses forces, un misérable abusa de sa faiblesse, de son ignorance, et après avoir tiré de lui une vengeance bien cruelle, mais qui cependant était la seule qui me fût permise,— car il était riche, il était puissant et moi j'étais pauvre, j'eusse en vain cherché une autre justice, — au lieu de consoler ma fiancée dans son malheur, je la quittai aussi sans laisser tomber sur sa tête le pardon qui devait être pour elle ce qu'une goutte d'eau eût été pour Lazare dans son enfer; je la méprisai, je cédai à un préjugé qui nous fait repousser la femme qui a failli une première fois... — Vous connaissez ma vie depuis cette époque, je vous l'ai racontée souvent. J'étais sans ressources et pourtant je me sentais le besoin de quitter le pays, de gagner une terre lointaine. Après avoir traîné longtemps de ville en ville une existence laborieuse et misérable, je m'acheminai vers Paris; là je m'arrêtai quelques mois, me condamnant aux tra-

Digitized by Google

vaux les plus pénibles, les plus humiliants, en attendant qu'il me fût permis de continuer mon pèlerinage. Pendant ce temps, la révolution de juillet éclata. J'étais totalement étranger aux principes qui soulevèrent subitement tant de bras, qui firent surgir de toutes parts tant de nobles et jeunes courages; mais un instinct me dit que puisque c'était le peuple qui se soulevait spontanément et prenait les armes, sa cause devait être juste et sainte, et je l'embrassai avec ardeur. Je combattis... Vous savez le reste. Dans l'action je fus remarqué et au jour du triomphe je ne fus pas oublié. On offrit un modeste grade au fils du vieux soldat de l'empire, mort au champ d'honneur. Je l'acceptai, je m'appliquai nuit et jour à l'étude, et un an après, cette épaulette fut la récompense de mes efforts et de mon dévouement. — Ma vie, jusqu'à cette époque, avait été toute d'activité et de lutte, je n'avais eu ni le temps de penser, ni celui de me souvenir. Mais quand le calme fut venu avec le repos, je me rappelai que loin de moi vivaient peut-être dans l'attente, dans l'angoisse, dans les larmes, et mon père adoptif et ma fiancée, mon amie d'enfance. Oh! alors, combien je souffris, combien je regrettai le passé!.. Chose étrange! en pensant à Marguerite, l'amour que j'avais eu pour elle se réveilla plus vif que jamais, et pourtant depuis l'heure où je l'avais délaissée, bien des femmes avaient passé devant moi; j'en avais rencontré qui m'eussent aimé peut-être, mais l'image de Marguerite venait toujours se placer entre elles et moi, et malgré mes efforts pour l'en bannir, Marguerite seule rayonnait dans ma pensée. — Oh! combien je désirais la revoir! Mais une distance immense me séparait d'elle, mais il m'était impossible de

Digitized by Google

m'absenter. Insensé! je plaçai le devoir au-dessus de mon bonheur; j'étouffai mes désirs, je refoulai dans mon cœur les sentiments qui le torturaient. — Un jour arriva pourtant où l'on me dit : « Une mission pour la Belgique vous est destinée, ainsi qu'à plusieurs de vos compagnons. » Que vous dirai-je? Cette nouvelle me combla de joie, et mon premier soin en arrivant en ce pays, fut de profiter d'un congé de quelques jours pour venir revoir, après six ans d'absence, et les lieux où j'avais été élevé, et ceux que j'avais tant aimés, ceux pour qui mon affection redoublait à mesure que je croyais m'approcher d'eux. J'arrive.... et l'un est mort, mort en me maudissant peut-être! J'arrive.... et celle que je m'attendais à voir si heureuse de mon retour, celle à qui je devais une éclatante réparation, la seule femme qu'il me soit jamais donné d'aimer, la seule à laquelle mon bonheur soit désormais attaché en ce monde, a quitté la contrée, personne ne connaît son sort : je ne la reverrai jamais peut-être... »

Le lieutenant Georges, en finissant ces paroles, prit son compagnon par le bras et tous deux sortirent lentement et en silence du cimetière. Ils regagnèrent la modeste auberge où ils avaient mis pied à terre le soir en arrivant. Leurs chevaux les attendaient sur le seuil de la porte. — Mais au moment où ils allaient s'éloigner, le paysan qui avait acheté les biens de Marguerite et à qui ils avaient parlé la veille, accourut tout essoufflé, amenant à sa suite un autre individu :

— « Si vous voulez savoir, messieurs les officiers, où se trouve maintenant la fille de feu Roger, voici un homme qui pourra vous l'apprendre. »

A ces mots, Georges se retourna vivement vers le

Digitized by Google

paysan et un éclair d'espérance passa sur sa sombre figure.

— « Parlez vite, dit-il, parlez, où est-elle? »

— Quant à ça, monsieur l'officier, je n'ai pas grand chose à vous apprendre : je vous dirai seulement qu'il y a un mois ou à peu près, je me trouvais à Namur, et que je vis passer près de moi, dans une rue, une jeune fille qui me frappa, tant elle ressemblait à Marguerite. Je me retournai et à sa marche je la reconnus parfaitement... Elle avait l'air malade, la pauvre petite, et ses habits annonçaient une bien grande pauvreté. »

Georges se mordit les lèvres, jeta une pièce d'argent au paysan, et, suivi de son compagnon, il s'éloigna au galop de son cheval.

— « A Namur... pauvre... malade !.. répéta-t-il. Mon Dieu, pardonnez-moi, et faites-la moi retrouver bientôt. »

Puis s'adressant à Gerval, il lui dit : « Mon brave, mon fidèle ami, il faut qu'à tout prix, nous soyons ce soir à Namur. »

Gerval inclina la tête, en signe d'assentiment, et ils continuèrent leur route.

## VIII.

### RETROUVÉE !

Mon Dieu ! mon Dieu ! est-ce ainsi que je devais la retrouver ?..
H. DE BALZAC.

Le lieutenant Georges et son compagnon se trouvaient dans un appartement de l'hôtel de..... à Namur. Le premier se promenait agité, tandis que l'autre regardait à la

Digitized by Google

fenêtre les passants, en sifflant un air militaire. — Georges, après s'être promené quelques instants encore, s'étendit sur un sopha. Un profond soupir qu'il poussa fit tourner la tête à Gerval qui quitta la fenêtre, et vint s'asseoir à côté de son ami.

— « Vraiment, Georges, tu n'es pas raisonnable. Que diable! à l'impossible nul n'est tenu. Et tu as fait tout ce qui est humainement possible pour te mettre sur la trace de ta Marguerite; tu n'as pu la retrouver, c'est très-malheureux, mais enfin ta conscience devrait être parfaitement en repos aujourd'hui. Et franchement, vois-tu, je ne comprends pas trop tout ceci. Que tu désires la revoir pour la soulager et la consoler, parce qu'elle est malheureuse, c'est très-bien; c'est un sentiment trop louable, trop généreux pour que je m'avise de le blâmer; mais que tu désires aussi la revoir dans l'intérêt de ce que tu appelles ton amour, voilà ce qui me semble exorbitant... Car, après tout, ce ne peut être qu'une petite paysanne, qui ne pense guère à toi... Ces sortes de femmes n'ont pas des instincts assez développés ni assez élevés pour conserver longtemps le souvenir d'un homme qu'elles auraient aimé... d'autant plus que déjà celle-ci... suffit... je n'en dirai pas davantage... »

Georges leva la tête subitement.

— « Oh! tais-toi, Gerval, tu blasphèmes, tu ne peux me comprendre... tais-toi, pour Dieu...

— Je me tairai, puisque tu persistes à rester sourd au langage de la saine raison, sous prétexte que je n'entends rien à la chose du cœur; mais je n'en persiste pourtant pas moins dans mon opinion. D'ailleurs, si nous parvenons à retrouver celle après qui tu cours avec une patience qui me rappelle les preux du moyen-âge,

Digitized by Google

je ne veux qu'une heure pour te démontrer combien ton illusion est folle et combien tes souvenirs de jeunesse t'abusent sur le compte du présent. Songe donc que si Marguerite était à ta portée quand tu étais un simple paysan, aujourd'hui tu es instruit, toi, tu as vu le monde, et elle est restée probablement ce qu'elle était. »

Georges haussa les épaules et sourit avec amertume :

— « Marguerite était belle, dit-il, ses sentiments étaient assez élevés pour la rendre généreuse, aimante et dévouée; elle a été la compagne de mon enfance, elle avait des larmes pour mes larmes, des sourires pour mes sourires... Dois-je te dire encore que je n'aurai de bonheur que lorsque je l'aurai revue, parce que l'amour que j'avais pour elle a survécu au temps, à l'absence, au souvenir de sa faute, hélas!... Et crois-tu donc que la conscience n'a pas de voix? Crois-tu que la mienne ne me crie pas de la relever de cette malédiction qui, j'en ai la certitude, pèse plus lourdement sur son âme que la terre ne pèsera sur son cercueil; de réparer les maux qu'elle a soufferts, l'horrible ingratitude dont j'ai payé sa longue tendresse?.. Va, j'aurai toujours assez d'un remords, et le fantôme de mon second père, dont j'ai hâté si cruellement la fin, viendra assez souvent se dresser devant moi et empoisonner mes jours!.. Maintenant, dis-moi, trouves-tu encore si étrange, et mon ardent désir de presser Marguerite dans mes bras, et mon désespoir de voir mes recherches impuissantes?... »

Georges avait débité ces paroles d'une voix si expressive, si pénétrée, que Gerval se sentit ému. Il s'élança vers son ami et le pressa dans ses bras en s'écriant :

— « Ah! pardonne-moi mes sarcasmes; j'étais injuste... Je commence à te comprendre maintenant et je conti-

Digitized by Google

nuerai à joindre mes efforts aux tiens. Oui, la tâche que tu as entreprise est noble et généreuse... Ecoute, tantôt, pendant que j'étais à cette fenêtre, il m'est venu une idée que je m'étonne de n'avoir pas eue plus tôt, tant elle est simple et naturelle. Si Marguerite se trouve dans cette ville, réjouis-toi; car demain, tu pourras être près d'elle. Sortons ensemble, je vais te conduire près d'un homme auquel le dernier habitant est connu par ses nom, prénoms, profession et domicile. »

Georges porta sur Gerval un regard où se peignait l'étonnement. Il semblait attendre qu'il s'expliquât davantage, mais le voyant redevenu silencieux et prêt à sortir, il lui demanda :

— « Où donc veux-tu me conduire?

— Quoi! tu n'as pas deviné?

— Du tout...

— Eh! nous allons nous rendre au bureau de la police.

— Aller aux renseignements au bureau de la police! s'écria Georges en hésitant... Nous, officiers français!... Mais il faut la retrouver à tout prix, tu as raison, sortons. »

Parvenu à quelques pas du bureau de police, Gerval arrêta son compagnon :

— « Un de nous deux seulement doit entrer, dit-il, et les informations qu'il y a à prendre te seraient trop pénibles à toi. Attends-moi, je reviens dans un instant. »

Lorsque l'officier entra, la chambre où se tenait le chef de la police, était envahie par une foule d'hommes à figures ignobles, de filles de mauvaise vie, la plupart en haillons; l'atmosphère méphitique qui règnait dans ce lieu, eût soulevé le cœur du plus intrépide. A l'aspect

Digitized by Google

de Gerval, le commissaire cessa la semonce qu'il était en train de faire à ses auditeurs, alla au-devant de l'officier et lui demanda poliment ce qui l'amenait dans son bureau.

— « Monsieur, dit Gerval, l'affaire dont j'ai à vous entretenir ne demande pas de témoins; je reviendrai lorsque votre monde sera sorti.

— Qu'à cela ne tienne, M. le lieutenant. » Et sur un signe la foule se retira; il ne resta plus dans la salle que deux ou trois employés.

Gerval alors demanda au commissaire les renseignements dont il avait besoin... Celui-ci prit un énorme registre, le feuilleta et le remit à sa place; il en prit un second qu'il feuilleta également.

— « Vous avez dit Roger, je pense, monsieur?

— Oui, monsieur. »

Puis le commissaire continua ses recherches en balbutiant : « — Roger, Jacques, Gilles, Pierre, Arnold, Sophie, Hélène, Marguerite... Ah! je crois tenir votre affaire... »

Gerval regarda avidement :

— « C'est cela, monsieur; mais de grâce, dites-moi vite son domicile que je ne vois pas inscrit.

— Le domicile... c'est dans la colonne aux observations, nous allons voir cela, examinons. »

Et le commissaire lut ce qui suit :

« Inscrite le... sans indication de profession. Entrée » le... au service de M. B., sortie le... Entrée le... au service » de madame de S., sortie un mois après. (D'après le rap- » port de l'agent D. on la soupçonnait de vol. Cependant » aucune plainte n'a été portée). — Entrée le... chez » M. le comte de W., sortie trois jours après. (Il paraît que

Digitized by Google

» c'est pour inconduite). Elle est allée loger rue de....
» *sur* une chambre. On ignore quelles sont ses ressources.
» On croit qu'elle fait la vie. — Entrée le... à l'hôpital. »

A mesure que le commissaire lisait, Gerval sentait un poids énorme se poser sur sa poitrine. Mais quand il fut au bout de cette liste immonde — admirable preuve de l'exactitude et de la bienveillance des renseignements de la police sur la moralité des gens — de grosses gouttes de sueur coulèrent du front de l'officier.

— « Ainsi c'est à l'hôpital que cette fille se trouve en ce moment?

— Oui, lieutenant; à moins qu'elle ne soit morte, car ce genre de maladie en enlève tant... Cependant il est probable qu'elle vit, car son décès n'est point émargé et l'*article* continue à subsister au registre. »

Gerval remercia et quitta l'homme de la police qui se demanda, avec ses employés, quels pouvaient être les motifs de l'intérêt que prenait un officier à une fille de ce genre... On fit à ce sujet des plaisanteries plus ou moins piquantes dans le sanctuaire de la sûreté et de la moralité publique.

— « Mon Dieu, se disait Gerval en allant rejoindre son ami, que va dire le pauvre Georges en apprenant que sa Marguerite est devenue... Aussi cela ne m'étonne pas : à en juger par la manière dont elle avait commencé, elle devait en venir là. Quel coup pour Georges! quel désenchantement! Pauvre diable!.. Mais après tout, je ne vois pas trop la nécessité de lui répéter la chose textuellement. Je me bornerai à lui dire qu'elle est à l'hôpital : il tirera de ce fait la conclusion qu'il voudra... »

En parlant de la sorte, Gerval se trouva en présence de Georges, sur la figure duquel l'anxiété la plus vive était peinte.



Digitized by Google

— « Mon bon ami, j'ai d'heureuses et malheureuses nouvelles à t'apprendre : heureuses parce que j'ai découvert la trace de Marguerite ; malheureuses, parce que je ne pense pas que tu puisses la revoir... dans le lieu où elle se trouve en ce moment du moins.

— Et où donc se trouve-t-elle? parle, tu me fais mourir... Quelque désolante que soit la vérité, j'aurai le courage de l'entendre..

— Eh! bien, Marguerite est en ce moment malade, et elle a cherché un refuge... à l'hôpital. »

Gerval n'avait prononcé ce mot qu'avec crainte, il en redoutait l'effet sur Georges; mais quel fut son étonnement d'entendre celui-ci dire froidement :

— « Du jour où mon cœur m'a reparlé de celle que j'ai aimée, du jour où ma conscience m'a dit que quelqu'un souffrait loin de moi, et attendait de ma part une réparation, je me suis juré à moi-même de ne reculer devant aucun sacrifice pour remplir un devoir sacré... Je l'eusse rencontrée dans sa chaumière au village, je fusse allé à elle ; dans un palais à la ville, je fusse allé à elle encore... Elle est à l'hôpital : j'irai la trouver là, m'agenouiller près de son grabat et lui dire : — « Marguerite, voici Georges qui revient à toi pour te rappeler qu'il t'a gardé son amour et qu'il te pardonne. »

Digitized by Google

## IX.

### A L'HOPITAL.

Il est dans toute vie une heure, une heure affreuse :
Celle où sur un lit souffreteux,
La mort se penche et serre une gorge râleuse,
Entre ses doigts jaunes, osseux.
A. Adonneau.

Mourir chez soi, mourir entouré de ceux que l'on aime, recevoir leurs soins empressés et pieux, entendre leur voix vous consoler et vous dire, en vous montrant le ciel : nous nous reverrons là-haut; mourir ainsi, c'est déjà bien affreux, n'est-ce pas?

Mais mourir dans une salle d'un aspect sombre et lugubre, où l'on n'entend que gémissements, que plaintes, que grincements de dents, que râles d'agonies ;— mourir loin de toutes vos affections, n'ayant à vos côtés qu'une femme vêtue de noir, qui récite d'une voix lente les prières des agonisants; mourir avec la perpective que votre cadavre sera livré au scalpel qui mutilera vos membres et en fera une horrible boucherie, — oh! dites, n'est-ce pas plus affreux encore?

Il était cinq heures de l'après-dîner, le jour était presque tombé; la supérieure des sœurs de charité attachées à l'hôpital de.... était assise dans un fauteuil, occupée à lire son livre d'heures placé sur ses genoux. Tout-à-coup la porte s'ouvrit et une sœur parut :

— « Mère Sophie, dit-elle, il y a là, dans la cour, un homme qui veut absolument entrer dans la maison; le concierge a eu beau lui dire que ce n'était pas jour de

Digitized by Google

visite, et que d'ailleurs l'heure était passée, il n'en persiste pas moins à demander à être introduit à l'instant auprès d'une des malades. Que doit-on lui dire?

— Vous allez introduire cet homme près de moi, répondit gravement la supérieure; je ne veux pas lui refuser l'autorisation qu'il demande, avant de connaître le motif si pressant qui l'amène ici. »

Quelques instants après, Georges était en face de la religieuse, qui sans se déranger, sans lever les yeux, lui adressa ces questions :

— « Vous désirez, monsieur, voir une des malades?

— Oui, madame.

— Laquelle? »

Georges cita le nom et la date de l'entrée. — La religieuse s'agita sur son fauteuil, et leva enfin ses yeux, dans lesquels une admirable expression de contentement et de pitié venait de se faire jour.

— « Eh! quoi, monsieur, vous demandez Marguerite? Oh! qui que vous soyez, Dieu vous bénira... Il était donc au monde quelqu'un qui pensait à ce pauvre ange! » ajouta-t-elle en joignant les mains et en les élevant vers le ciel.

Puis elle garda un instant le silence et reprit :

— « Mais, monsieur, vous venez bien tard, et je crains bien que, quel que soit le motif de votre visite, celle qui en est l'objet ne soit pas à même d'y répondre.

— Comment! s'écria Georges en pâlissant; elle ne pourrait plus m'entendre!.. Elle est donc bien mal?

— Bien mal, en effet, et sa mort affligera toutes nos sœurs bien douloureusement, car jamais créature ne fut plus malheureuse, ne subit de plus grandes souffrances, ne montra plus de vertu et de résignation, de douceur et de reconnaissance.

Digitized by Google

— Ah! madame, dit Georges en fondant en larmes, dites-moi de grâce tout ce que vous savez sur cette pauvre fille, retracez-moi sa situation, sans rien me cacher.

— Je ne sais rien, monsieur, de sa vie dans le monde, et je n'ai jamais tenté d'en rien savoir, d'abord parce que si nous sommes tous faibles, nous sommes aussi tous perfectibles, et qu'il y aurait injustice de juger notre présent d'après notre passé; ensuite parce que tout m'a dit que Marguerite a été constamment pure et vertueuse. Mais je sais qu'un jour on est allé la trouver seule, dans une pauvre chambre, étendue sur un lit de paille, deminue, et en proie à une fièvre brûlante : il y avait trois jours qu'elle était ainsi, délaissée, sans un verre d'eau pour étancher sa soif, sans un peu de pain pour apaiser sa faim.

— Mon Dieu! mon Dieu! est-ce possible? murmura Georges d'une voix étouffée et en comprimant son front sous ses deux mains. »

La religieuse sourit tristement.

— « Ah! monsieur, il fut un temps où un pareil récit m'eût aussi arraché un cri d'étonnement, parce que je n'avais vu du monde que le côté brillant. Mais à peine eus-je mis le pied dans la vie que j'ai adoptée, que de pareilles misères vinrent chaque jour attrister mes regards, me fendre le cœur. Oui, monsieur, il y a dans votre société, à côté de vous, à toute heure, des êtres qui n'ont d'autre alternative que d'embrasser la carrière du vice et du crime, ou de succomber à la faim... La pauvre Marguerite, trop faible pour travailler, trop fière pour mendier, trop vertueuse pour s'abandonner au vice, allait mourir, comme je vous l'ai dit, lorsqu'on l'apporta ici. Mais trop de coups l'avaient frappée, pour qu'elle pût

Digitized by Google

se relever. Elle n'a fait que décliner, et quel que soit le lien qui vous attache à elle, je ne dois pas vous cacher que peut-être vous allez assister à une agonie.

— A une agonie! s'écria Georges avec égarement. Elle ne pourra donc me comprendre?.. et quand je lui dirai : « Marguerite, je t'aime, je t'aime et te pardonne, » elle ne pourra me répondre de la voix et du regard : merci Georges!

— Georges! dit la religieuse en recueillant ses souvenirs; mais ce nom... elle le prononce chaque jour... comme on prononce le nom d'un frère, d'un époux....

— Je ne suis ni l'un ni l'autre, madame, dit Georges en laissant retomber sa tête sur sa poitrine. »

La supérieure rougit, baissa les yeux, et dit, en allumant une lampe :

— « Du courage alors, monsieur, et suivez-moi. »

## X.

### LUI ET ELLE.

Oh! viens, que je te dise : entre toutes les femmes,
Et ceux qui sont ici m'approuvent dans leurs âmes,
Celle que j'aime, celle à qui reste ma foi,
Celle que je vénère enfin, c'est encor toi!..
Car tu fus douce, bonne, aimante, dévouée!...
. . . . . .
. . . . . Pardonne-moi, te dis-je,
C'est moi qui fus méchant. Dieu te frappe et t'afflige
Par moi.

VICTOR HUGO.

Georges et la religieuse entrèrent dans une vaste salle où régnait une obscurité profonde et un morne silence qu'interrompaient seuls de temps en temps, une plainte,

Digitized by Google

un gémissement, une invocation à Dieu. Des lits séparés les uns des autres par une distance de deux pieds à peine, étaient placés le long des murs. Georges ferma les yeux à demi pour ne pas voir les figures hâves et décharnées, qui, étonnées d'une visite à pareille heure, se dressaient devant lui comme autant de spectres. Plus il avançait, plus son cœur se serrait, plus ses genoux ployaient, plus le vertige qui semblait s'être, depuis quelques heures, emparé de lui, augmentait... Il allait donc se trouver près de Marguerite...

La religieuse s'arrêta et indiqua à Georges un lit marqué du numéro 17.

Georges poussa un cri sourd, étouffé, tomba à genoux au pied du lit, et se cacha la figure...

Il resta ainsi quelque temps, suffoqué par ses sanglots et n'osant plus se hasarder à lever les yeux.

Pendant ce temps, la sœur de charité s'était approchée de celle qui, le regard fixe, les traits livides et décharnés, l'orbite creux, râlait devant elle, et elle l'avait secouée doucement.

— « Marguerite, Marguerite, quelqu'un est là qui veut vous voir, qui veut vous parler. »

Mais la malade ne fit pas un mouvement et son œil resta immobile.

— « Monsieur, dit la religieuse, elle ne m'a pas entendue; montrez-vous à elle, parlez-lui; elle vous entendra, vous, peut-être. »

Georges rassembla tout son courage et leva la tête lentement, comme un homme qui redoute quelque apparition sinistre.

— « Mon Dieu, est-ce donc là Marguerite?.. »

Puis prenant la main de la moribonde, et se penchant vers elle, il lui dit lentement :

Digitized by Google

— « Marguerite, écoute-moi, je suis Georges... Georges qui t'a quittée si cruellement il y a six ans, mais qui n'a jamais cessé de t'aimer, qui revient pour ne plus se séparer de toi, pour te rendre heureuse.... pour te pardonner, et te supplier de lui pardonner aussi. »

Il se fit un silence de quelques minutes; la respiration des autres malades, témoins de cette scène, était suspendue : on n'entendait que la religieuse qui pleurait et Marguerite qui râlait toujours.

Georges se tourna vers la sœur de charité.

— « Mais cette femme n'a plus un souffle de vie, madame, sa main est froide et son regard est éteint. »

Au moment où il prononçait ces mots, il sentit la main qu'il serrait dans la sienne, se crisper convulsivement, la tête de Marguerite remua, son regard perdit l'effrayante fixité qu'il avait eue jusque-là, et se porta sur Georges qui s'écria en haletant :

— « Elle revient à la vie!.. Marguerite! Marguerite! »

En effet, les traits de la mourante s'animèrent de plus en plus, et exprimèrent l'étonnement, le bonheur. . . .

Tout-à-coup — oh! c'était effrayant à voir, dans cette lugubre salle d'hôpital, à la lueur de cette pâle lampe! — tout-à-coup Marguerite se souleva à demi, tendit ses bras de squelette qui parurent en ce moment animés d'une force surhumaine, en entoura le cou de Georges et l'attira à elle.... Ils se tinrent tous deux longtemps embrassés. . . . . .

. . . . . .

Puis les bras qui étreignaient Georges tombèrent soudain, comme un lien que les ciseaux ont coupé; les lèvres collées contre les siennes bleuirent et devinrent froides.

Digitized by Google

Georges se releva terrifié...

— « Elle est morte! » dit-il en montrant le corps, dont le dernier souffle venait de s'éteindre. Et ses sanglots éclatèrent plus pressés.

— « Oui, elle est morte, dit la religieuse avec dignité, en relevant le linceul et en couvrant la face du cadavre. Et maintenant vous êtes heureux, vous et elle... Elle, parce qu'elle vous a revu et qu'elle emporte au ciel une pensée de pardon et d'amour; vous, parce que vous lui avez laissé cette pensée et que vous vous êtes épargné un remords.

— Peut-être... » murmura Georges en hochant la tête et en plaçant une main sur son cœur.

Et tous deux sortirent lentement.

MARCELLIN LA GARDE.

Digitized by Google

# IMPRESSIONS DE VOYAGE

# D'UN HOMME DE BUREAU.

## § 1er.

Si j'étais touriste, mon plus grand plaisir serait d'écrire mes impressions de voyage ; mais comme je suis homme de bureau, il ne m'est permis d'être touriste que trois ou quatre jours par année. — Qui m'empêche cependant d'écrire mes impressions de ces quatre jours-là?.. Ce doit être amusant à lire les impressions de voyage d'un homme de bureau. Essayons !

Samedi dernier, à 4 heures très-précises, j'étais à la station du Nord, en attendant le départ du convoi de Gand. J'avais eu la précaution de laisser chez moi mon parapluie, car le moyen de voyager avec un pareil meuble? Autant vaudrait se charger d'un enfant au maillot. Et puis, rien ne vous donne l'air épicier comme un parapluie, depuis qu'un grand roi s'est avisé d'en porter. *O tempora, ô mores!* Autrefois il eût suffi d'un roitelet pour en instituer la mode.

Je ne fus pas aussi bien avisé à l'égard de ma malle. En dépit des sages remontrances de mes amis les plus prudents, je voulus absolument qu'elle m'accompagnât, et je refusai les sacs de voyage portatifs qu'ils m'offrirent. J'en fus bien puni. — Voulez-vous savoir quels agréments procure une malle à son propriétaire ambu-

Digitized by Google

lant?.. D'abord, il faut prendre, dans chaque ville, une vigilante pour la transporter du chemin de fer à l'hôtel et *vice-versâ;* 2° payer un garçon pour la faire enregistrer au bureau de la station avant le départ; rester spectateur impassible des combats que doit livrer ce garçon aux malles rivales qui s'efforcent de pénétrer avant la vôtre jusqu'à l'inévitable bascule où l'on pèse les effets des voyageurs; 3° pénétrer soi-même, à son corps défendant, jusqu'à la petite fenêtre où l'on échange une pièce de dix centimes contre un billet reproduisant le numéro de la malle; 4° subir une demi-heure de torture, à l'arrivée, en attendant que votre susdite malle sorte du waggon des bagages, elle centième ou millième, selon que vous avez plus ou moins de bonheur à la loterie; — et, dans cette espèce de tombola, malheur à vous, si vous avez perdu votre billet, au moment où l'agent de l'administration proclame à haute voix, quand il n'est pas enroué, le numéro si impatiemment attendu!

La morale de tout ceci, c'est qu'il faut bien se garder de prendre une malle avec soi, sur le chemin de fer, à moins que ce ne soit dans un but de pénitence et pour porter sa croix. Tenez note exacte de cet avis, et vous n'aurez pas tout-à-fait perdu votre temps en lisant mes impressions.

A propos d'impression, il me serait fort difficile de retracer celles que j'éprouvai jusqu'à Gand. J'étais assis à côté d'un volumineux personnage qui me dit en guise de plaisanterie : — Voilà ce qui s'appelle un froid piquant! — Il faisait une chaleur de 22 degrés. Je répondis : *Ia menheer!* et je m'amusai à dormir, afin de ne pas entrer en conversation avec le gros monsieur,

Digitized by Google

qui se résigna à causer avec une femme non moins grasse, que je jugeai être la sienne. J'ouvris les yeux, quand nous arrivâmes à la station de Gand.

Là, m'attendait mon ami Edouard Van***, qui devait être mon compagnon pour le reste du voyage. Il avait été convenu que nous logerions à l'Hôtel Royal, et que le lendemain matin nous partirions en droite ligne pour Ostende. — Mais que faire de la soirée?.. Commençons par dîner. Dîner est la grande ressource des gens qui voyagent pour leur plaisir. Malheureusement, il est difficile de dîner à Gand, une fois que l'heure des tables d'hôte est passée; il faut se contenter de l'éternel beefsteack des restaurants, auquel on ajoute une poire qui n'est pas mûre. Quand j'eus ingéré le premier et mordu dans la poire, il nous restait trois mortelles heures à tuer, avant de pouvoir honnêtement nous mettre au lit. Mais j'y pense, nous avons ici un ancien camarade en bureaucratie, marié depuis quelque temps à une jolie femme. C'est un particulier qui aime la gymnastique par dessus toute chose : je voudrais bien savoir quelle espèce de ménage il fait avec sa femme. Si nous allions visiter ce couple fortuné? — Allons, répondit mon ami.

Bientôt nous sommes à la porte du camarade, on nous introduit dans une salle assez vaste. Nous y trouvons monsieur avec madame, armé chacun d'un énorme bâton.

— Une, deux, parez celle-là, disait madame : — Fendez-vous davantage; maintenant portez-moi un coup de tête, — disait monsieur.

Madame éleva les bras autant qu'elle put, et tenant son manche à balai suspendu au-dessus de la tête de son mari, je crus qu'elle allait l'assommer.

Digitized by Google

Nous la surprîmes dans cette attitude menaçante. Ses yeux flamboyaient comme ceux d'une chatte enragée. Monsieur paraissait extraordinairement satisfait du coup de tête de madame. Leur mutuelle animation était telle qu'ils furent un instant sans nous voir. Mais dès qu'ils se furent aperçus de notre présence, il se fit sur leurs physionomies un changement à vue. Nous nous empressâmes de prévenir leurs excuses.

— La gymnastique est une fort bonne chose, surtout pour les hommes de bureau; je ne vois pas pourquoi un mari n'en ferait pas avec sa femme; n'avons-nous pas à Bruxelles un gymnase pour les dames, etc., etc. Bref, nous en dîmes tant, nous témoignâmes tant d'admiration pour la gymnastique, que le bénévole époux consentit à continuer la leçon en notre présence.

La jeune femme ne se fit pas prier. Seulement elle nous prévint que son corset ne lui permettait pas de déployer tout son talent. — Où diable, la vanité féminine ne va-t-elle pas s'accrocher!

Elle se plaça fièrement en face de son adversaire, au milieu du salon. Mon ami et moi, nous avions l'air d'être les témoins de cet étrange duel conjugal.

— La tête droite, la poitrine effacée, le pied ferme. Bien!.. Une, deux; demi-tour à droite; tournez sur les talons. Un coup de pointe maintenant....

Madame exécuta ces diverses évolutions ponctuellement, et non sans une certaine grâce. Mais au moment où elle menaçait de la pointe de son bâton la poitrine maritale, comme un grenadier qui charge à la baïonnette, nous la vîmes s'arrêter tout-à-coup : ses yeux prirent une expression d'indicible terreur : elle jeta un cri perçant, laissa tomber son bâton à terre, et se sauva à toutes jambes hors de l'appartement.

Digitized by Google

Mon compagnon et moi, nous partageâmes cet effroi subit, sans en comprendre la cause. Le mari ne parut pas s'en étonner. Il était habitué à cela. Il se contenta de promener ses regards sur les parois de l'appartement, sans faire attention aux hurlements de la partie adverse qui avait cherché un asyle au fond de l'office. Bientôt nous découvrîmes sur le lambris une superbe araignée qui se promenait majestueusement. Elle était si hideusement belle que nous eûmes envie de la piquer pour en faire don au Musée de Bruxelles. Mais il eût fallu avoir une épingle, et il n'était pas question d'adresser à cette fin une requête à madame. Il fut donc décidé que le pauvre insecte périrait par la pointe du bâton; cette sentence fut exécutée à l'instant même, par la main de mon ami, auteur d'un ouvrage fort estimé contre la peine de mort.

Revenue de sa mortelle frayeur, la petite dame voulut presser cette main, mais elle n'osa la porter à ses lèvres.

La gymnastique est une bonne chose; mais elle ne fortifie guère les nerfs des jolies femmes. Les bains d'Ostende, sous ce rapport, doivent être un spécifique beaucoup meilleur. C'est ce que nous verrons demain.

Telle fut notre seule aventure pendant notre séjour à Gand. Je vous l'ai racontée à défaut d'autre. Il faut bien, quand on est touriste, se décider à raconter quelque chose. Mais je n'invente pas, le fait est historique.

## § 2.

C'est un chien de métier que le métier d'homme de bureau. Je parlais tout-à-l'heure de la faiblesse nerveuse

Digitized by Google

de certaines femmelettes. Eh bien! il n'y a pas d'homme de bureau qui ne soit pire qu'une femmelette, quant aux nerfs. Cette existence monotone et sédentaire, privée d'air et de lumière, finit par vous rendre impressionnable et hypocondre au dernier point, sans compter qu'elle vous rend bête!!... Enfin, patience! Les fourriéristes et les meetings mettront fin à tous ces maux. En attendant, mes pauvres amis et estimables collègues, voyageons sur le chemin de fer, de temps en temps. On ne nous refuse pas une troisaine de jours de congé; — le dimanche s'attrape par dessus le marché, et aussi la dernière moitié du samedi. En quatre jours et demi, on va loin par la vapeur. Allons jusqu'à Ostende, allons jusqu'à la mer!

La mer!.. Quel spectacle pour des yeux habitués à l'horizon étroit d'un pupitre vert!.. Quel oxigène vivifiant pour des poumons desséchés par l'odeur des paperasses et les miasmes léthifères des bureaux! Quelles douches salutaires pour des cerveaux usés par un travail incessant, travail qui ne s'attaque qu'à la tête, et laisse dans une complète inactivité les quatre membres faits pour agir!...

— Voilà des hommes heureux!... interrompit Edouard à qui j'adressais cette allocution matinale, tandis qu'il regardait par la fenêtre de l'hôtel deux pêcheurs à la ligne cloués sur la digue de la Lys.

— Allons pêcher à la ligne des baleines, répondis-je. Le convoi va partir.

Nous achevâmes un excellent déjeûner; — le déjeûner est le seul bon repas que nous fîmes dans cette tournée; puis traînant à la remorque nos maudites malles hissées à grand'peine au haut d'une vigilante, nous gagnâmes la station.

Digitized by Google

Nous prîmes un char-à-bancs, et bientôt l'immense convoi roula vers la mer. J'éprouvai d'abord une sorte de bien-être, à me sentir ainsi glisser mollement comme sur un miroir, ayant d'ailleurs un air frais à respirer, et l'estomac parfaitement lesté. Mais cette dernière circonstance ne tarda pas à devenir funeste à ma bonne humeur. Une sensation de malaise me gagna peu-à-peu, un cigare que j'avais fumé ébranla les fibres de mon cerveau; bref, la crise de la digestion se déclara, — heureux ceux qui ne comprendront point ce mot, — et un spleen affreux me saisit à la gorge.

Ce fut le mauvais quart-d'heure de mes impressions de voyage. A la douleur physique se joignit la douleur morale cent fois pire. Mille pressentiments funestes, mille images sombres vinrent m'assiéger. Je vis s'agiter devant mes yeux des dossiers ouverts sur lesquels une main connue avait tracé ces mots : *très-urgent;* et personne n'était là pour y *donner suite.* J'aperçus dans un nuage noir qui flottait à l'horizon, mon fauteuil vide devant mon pupitre vert. Une bande de solliciteurs affamés, ayant des griffes au bout des doigts et des oreilles de Midas, se le disputaient en dansant. J'entendis même une voix qui prononçait le mot : *admis à la retraite;* et l'idée de cette espèce d'admission me glaça jusqu'au fond de l'âme.

A ces fantômes lugubres succédaient des rêves non moins effrayants. Je m'imaginai que notre jeune nationalité était coulée à fond par la vieille république française, et je reconnus ce vieux coquin de Méhémet-Ali, avec sa figure d'Égyptien, qui me faisait la nique, derrière un clocher de village; je me vis moi-même faisant antichambre chez ce roué de M. Thiers,—que le diable

Digitized by Google

emporte ! — lui demandant humblement une place de commis aux droits réunis dans le département de la Dyle, et je trouvai là un sous-préfet qui me dit : — Va-t-en !

— Eh bien ! vous ne descendez pas ? dit tout-à-coup Édouard. — Nous sommes arrivés.

— Dieu soit loué ! Me voilà donc échappé à l'antichambre de M. Thiers et aux droits réunis !

Ostende est une très-jolie ville, mais les hôtels comfortables y sont rares. Celui où nous descendîmes était rempli de voyageurs, et c'est à grand'peine que nous y obtînmes une espèce de pigeonnier pour y déposer nos malles et changer d'habits. Notre toilette faite, — car il faut bien se garder de paraître en débraillé parmi les baigneurs fashionables d'Ostende, — nous ne fîmes qu'un saut jusqu'à la digue. La mer, on le pense bien, eut notre premier coup-d'œil ; mais notre second coup-d'œil fut pour les groupes de dames dont la jetée était émaillée comme un parterre de fleurs.

— Quelle belle mer ! m'écriai-je.

— Quelles jolies filles ! répondit Edouard.

— Le calembourg est détestable, observai-je.

— Il y a un sens que vous ne comprenez pas, répliqua mon compagnon.

Sans chercher à deviner cette espèce d'énigme, je tournai machinalement le dos au port, et au lieu de contempler le magnifique spectacle de la mer, je m'amusai à regarder les spectateurs et les spectatrices.

Il paraît que la mer du Nord est une grande dame, très-sévère sur l'étiquette, et qu'on ne peut en approcher qu'en souliers laqués et en gants blancs.

— Sommes-nous ici pour aller au bal, ou pour aller au bain ? demanda Edouard en voyant les belles toi-



Digitized by Google

lettes des cavaliers et des dames assises sur la digue.

— Pour ma part je n'irai pas au bain, répondis-je. Il me faudrait entrer dans une de ces charrettes où il doit faire étouffant, puis en sortir, à la vue de tout le monde élégant, dans le costume de notre premier père sortant des mains du créateur...

— Sauf le caleçon, interrompit Edouard.

— Il me faudrait être dans l'eau jusqu'à mi-jambes (poursuivis-je) et grelottant, — les hommes de bureau sont toujours très-frileux — faire des évolutions acrobatiques plus ou moins gauchement, vis-à-vis de ces dames et de ces messieurs qui vous lorgnent et qui rient... Je préfère conserver mes maux de nerfs.

Ne voulant pas être acteur dans cette comédie balnéatoire, nous prîmes place à la galerie, où, le cigare à la bouche, nous examinâmes les baigneurs qui pataugeaient à cinquante pas plus loin, hommes et femmes pêle-mêle. Les femmes étaient vêtues d'une simple blouse qui, toute trempée, dessine parfaitement les formes.

— Qu'est-ce que j'aperçois là-bas? demanda Edouard, qui est un peu myope : — Deux individus d'une taille et d'une dimension plus qu'humaines. Ils se tiennent par la main et ont l'air d'exécuter un menuet au milieu des vagues.

— Ce sont deux cétacés arrivés hier de la capitale, répondis-je. J'ai eu le plaisir de faire route avec eux jusqu'à Gand. — Le mâle est velu comme un ours de la mer Glaciale, et la femelle doit contenir au moins dix barriques d'huile.

— N'as-tu pas envie de la harponner? Il manque précisément un exemplaire de cette espèce au Musée de Bruxelles, depuis que M. Kessels...

Digitized by Google

— Je ne pêche pas d'aussi gros poissons, répondit sèchement mon camarade.

Quelques instants après le couple énorme fut vomi sur le rivage par la baraque roulante. Nous entendîmes qu'ils se disaient : — La mer est délicieuse; il me semble que je suis là dans mon élément. Un monsieur qui n'avait que les os et la peau dit à ce sujet :

— Tous les animaux de constitution adipeuse sont passionnés pour la mer. Pour moi, j'en ai assez tâté, Dieu merci! Et désormais je ne fais plus d'hydrosudopathie qu'au coin de mon feu.

Le soir nous allâmes à la *Société*, puis au bal du Casino. La société est bien tenue. Le bal est charmant. Le prix d'entrée est très-modique, ce qui n'empêche pas que l'on n'y trouve constamment une réunion choisie. Les quatre salles sont superbes. Il y avait ce soir-là un bal d'enfants, auquel les grandes personnes prenaient une large part. Les plus jolies femmes semblaient s'y être donné rendez-vous des quatre coins de la Belgique, et les Anglaises charmantes entre toutes n'y manquaient pas.

Oui, Ostende est une jolie ville; mais ce n'est pas là qu'il faut aller pour jouir à l'aise du spectacle de la mer. — La mer est une amante qui ne souffre pas de rivale. La mer n'est qu'un prétexte pour le cercle fashionable que l'on retrouve chaque été à Ostende. Je connais un jeune homme qui y passa quinze jours sur la plage sans avoir vu la mer : je connais une jeune fille qui y passa un mois sans avoir vu autre chose que l'image du jeune homme.

C'est maintenant, Edouard, que je comprends ton calembourg : — Quelle belle mer, mais quelles jolies filles!

Digitized by Google

Or, considérant que nous ne sommes pas venus ici pour voir de belles dames, et, qu'au contraire, leur présence ne fait que gâter nos sensations; — considérant qu'une plage voisine offre beaucoup mieux cette sérénité de l'âme et du cœur que nous étions venus demander à la mer; — j'arrête : *Article unique.*

« Dès demain matin, nous disons adieu à Ostende et nous partons pour Blankenberg. »

En attendant la prochaine exécution de cet arrêté, qu'Édouard contresigna sur-le-champ, nous rentrâmes dans notre pigeonnier, en ayant soin d'en laisser la trappe ouverte, de peur de nous réveiller tous deux asphyxiés le lendemain matin.

## § 3.

D'Ostende à Bruges, il n'y a qu'un saut, grâce à la vapeur. De Bruges à Blankenberg, le saut est un peu plus long, bien que la distance soit un peu plus courte; mais cette distance se parcourt fort commodément dans un omnibus où l'on ne paie qu'un franc pour sa place. Je remarque à cette occasion combien on voyage à bon marché dans notre excellent pays. Figurez-vous qu'il n'en coûte que la bagatelle de 4 francs 50 centimes pour aller des bords de la mer jusqu'à Bruxelles, pourvu qu'on se contente de prendre un waggon à Bruges. Mais n'anticipons pas sur les circonstances de notre retour.

Quelle belle route que celle de Blankenberg! Plate et unie comme une glace, elle est ornée d'une double rangée d'arbres. Partout de riantes métairies, entourées de vergers plantureux; des champs clos par des haies vigoureuses, aussi parfaitement taillées que la terre est soigneusement cultivée; çà et là des bouquets de bois,

Digitized by Google

où les lièvres et les perdreaux trouvent un asyle sûr, en vertu du poteau qui arrête à chaque pas le chasseur par ces mots : *privative jagt.* Et puis les Flamands de cette contrée ont l'air plus prévenant, la physionomie plus ouverte que ceux des environs de Bruxelles et de Gand. Leur costume, celui des femmes surtout, est resté très-pittoresque, comme dans les tableaux de Téniers. Là, vous trouvez encore des laboureurs, ayant une ample veste rouge, avec de larges boutons de métal, la culotte de velours, les souliers à boucles et le chapeau à cornes. Les paysannes, avec leur bonnet de dentelles à ailes de papillon pendantes, leur jupon court qui laisse à découvert une chaussure toujours irréprochable, sont surtout remarquables par leur taille prise au milieu du dos, et, quant à la physionomie, par la fraîcheur du teint et l'embonpoint d'une santé vigoureuse.

Aux approches de Blankenberg, on rencontre plusieurs chapelles entourées de cimetières, et isolées au milieu des champs. Ces asyles suprêmes respirent une sorte de paix religieuse qui adoucit les idées lugubres; on envierait le sort de ceux auxquels ils sont réservés.

Mais voici le terme de notre excursion, voici cette petite ville peuplée de pêcheurs, si tranquille, si patriarcale, si originale, qu'on croit rêver en y arrivant. Choisissez de l'Hôtel-Royal ou de l'Hôtel de Belle-Vue, l'un vaut l'autre. Nous prîmes le dernier au hasard, et en attendant le dîner, nous allâmes sur la plage. Parlez-moi de Blankenberg, pour y voir et admirer la mer! Quel vaste horizon! Quel magnifique amphithéâtre! Entendez-vous cette imposante voix de l'Océan que nul bruit étranger ne trouble ici? Voyez-vous ce mouvement immense, ces chaînes de montagnes blan-

Digitized by Google

ches qui se précipitent les unes derrière les autres, et viennent s'anéantir sur la plage? — Et cette plaine d'azur, ce second ciel que sillonnent à perte de vue ces voiles aventureuses qui vont d'un monde à l'autre!.. Et ces voiles plus humbles qui s'éloignent lentement, et reviendront demain chargées du produit d'une pêche périlleuse!.. — Oh! c'est ici que j'aime la mer! c'est ici que je m'abandonne sans préoccupation au spectacle de la mer; c'est ici que, pieux pèlerin, je reviendrai chaque année apporter mon tribut d'hommage à la mer!..

Il va sans dire que c'est mon ami Édouard que saisit ce transport d'enthousiasme. Nous fîmes avant le dîner une longue promenade sur la plage et nous recommençâmes l'après-midi. — La brise de mer, le soleil et l'exercice, panacée à laquelle aucun mal ne résiste, avaient retrempé mes nerfs, de telle sorte que je jugeai les bains complétement superflus. — Les bains sont d'ailleurs entourés ici des mêmes inconvénients qu'à Ostende. Même pêle-mêle, même désordre : il faut toujours se donner en spectacle, et exécuter un ballet maritime à l'instar des Tritons, autour du char d'Amphitrite.

Je rencontrai là une famille respectable venue de Mons tout exprès pour les bains de mer; eh bien! cette famille s'en retourna sans qu'aucun de ses membres eût mis le pied dans l'eau salée.

Il dépend de l'autorité communale de Blankenberg de remédier à ces inconvénients. Qu'elle empêche ces charrettes de se réunir sur le même point du rivage; qu'elle les disperse sur une grande étendue, hors de vue les unes des autres; qu'elle assigne une place réservée pour les dames; moyennant ces simples mesures et quelques autres que la connaissance parfaite des localités pourra

Digitized by Google

suggérer, il est certain que la petite ville de Blankenberg finira par rivaliser avec Ostende. — Pourquoi aussi négliger de prolonger jusqu'à la mer cette espèce de pont de planches jeté fort à propos sur le sable mouvant, au bas de l'escalier de la digue? — Cette amélioration dispenserait les dames de cette disgracieuse chaussure de bois, nécessaire aujourd'hui pour préserver leurs souliers d'étoffe.

A part les baigneurs dandys qui se soucient peu des majestueuses beautés de l'Océan, la côte de Blankenberg est beaucoup plus animée que celle d'Ostende. Nous y comptâmes 52 chaloupes qui prirent le large au moment de notre arrivée, et nous les vîmes revenir toutes ensemble chargées de poissons le lendemain au soir. Ce poisson se vend immédiatement à l'enchère dans les rues, devant la porte de chaque pêcheur, au son d'une clochette. Nous vîmes vendre ainsi presque pour rien des raies, des plies et des églefins superbes. — Quant aux moules, cette pêche est l'affaire des vieilles femmes et des enfants. Je voulus aussi m'en mêler un peu. A cet effet, je m'avançai jusqu'au bout d'une de ces longues jetées formées de fascines et de cailloux, et destinées à briser les lames le long de la côte rendue ainsi plus abordable.

Ces fascines recèlent des coquillages de toute espèce et plus jolis les uns que les autres; quelque grave personnage que vous puissiez être, je vous défierais de résister à la tentation d'en remplir vos poches, comme je fis, sauf à les vider bientôt après, comme je fis encore. Quand vous avez fait une cinquantaine de pas sur ce chemin digne d'un acrobate, le tapis scabreux que vous avez sous les pieds devient noir comme le verre d'une écritoire. Baissez-vous : vous marchez sur

Digitized by Google

des moules, il y en a par myriades : on n'a que la peine de les ramasser. Ces moules sont d'une très-petite espèce, mais excellentes, surtout quand elles sont préparées à la manière de Blankenberg. Blankenberg est la métropole des moules; mais il ne faut pas y manger d'autres poissons. Il paraît que les lois du pays ont consacré une sauce fixe et invariable pour toutes les espèces depuis la plie jusqu'à la baleine. J'eus aussi la velléité de prendre part à une pêche aux crevettes; mais il eût fallu entrer dans la mer jusqu'aux genoux, armé d'une longue nasse semblable à celle qui sert à capturer des papillons. J'y renonçai.

Les pêcheurs de cette côte, non ceux qui pêchent des crevettes et des moules, mais ceux qui affrontent les périls de la pleine mer, sont un type original entre tous les types originaux. Cette remarque n'a pas échappé à la perspicacité de l'éditeur des *Belges peints par eux-mêmes*, qui, dès l'origine de son intéressante publication, fit un appel aux écrivains du pays, pour obtenir la description de ce type spécial; mais personne, que je sache, n'a osé jusqu'à présent entreprendre cette tâche difficile. Pour ma part, je confesse humblement mon impuissance; mais si j'avais le talent d'observation et le style piquant de l'auteur du *Fermier*, je voudrais m'en charger, fallût-il m'embarquer avec ces braves gens, et subir, avec le mal de mer, le régime du gin et du porc salé. — Le mal de mer est un mal terrible auquel on n'échappe guère : c'est ce qui explique la rareté des promenades nautiques, malgré l'envie que tout le monde en a.

Les pêcheurs de Blankenberg sont taillés en Hercules. Leur accoutrement aussi pittoresque que leur genre de vie est excentrique et aventureux, se compose d'une

Digitized by Google

sorte de paletot épais, et d'une culotte attachée à d'énormes bottes imperméables, d'une forme pareille à celle des bottes dites *à l'écuyère.* Un chapeau laqué à larges bords, dont un côté est orné quelquefois de rubans flottants d'une façon assez coquette, — et une chaude écharpe de laine rouge nouée autour du cou à l'instar de la cravate-Ibrahim, complètent ce costume de marin. Ces braves gens sont presque constamment en mer; ceux qui ont le bonheur d'échapper à cette lutte continuelle contre le perfide élément, parviennent à un âge avancé, exempts des infirmités de la vieillesse, à en juger du moins par le nombre des vieillards encore très-verts que nous remarquâmes sur la plage.

Ces derniers, et, en général, les habitants de ces parages, sont graves et taciturnes. On dirait que le spectacle imposant de la mer leur inspire une sorte de recueillement contemplatif. A voir ces vénérables vétérans de la mer, assis au haut des dunes, jetant un long regard sur ce majestueux théâtre des événements passés de leur dangereuse carrière, on dirait qu'ils cherchent quelque chose, au bout de cet immense horizon, et que ce quelque chose est la face de Dieu qui les appelle.

J'eusse volontiers passé comme eux le reste de mes jours au bord de la mer, et n'était l'image de mon fauteuil qui me tendait les bras devers le parc, je crois que je serais encore à l'heure qu'il est, logé à l'hôtel de Belle-Vue, où l'on entend mugir les vagues pendant la nuit. -- Le mercredi cependant, jour fatal, était arrivé. Édouard m'en prévint en déjeûnant. J'eus à peine le temps d'aller faire mes adieux à la mer. Elle avait mis ce jour-là sa robe la plus brillante. Des milliers de lames d'argent, des millions de diamants m'éblouirent. J'avoue

Digitized by Google

que j'eusse préféré la trouver en deuil, bien noire, bien grondeuse et abîmant de dépit quelque vaisseau. Mais non, elle me souriait, la coquette!.. Et moi, je crois que je pleurais! — Edouard pensa que je regrettais une belle dame avec laquelle j'avais beaucoup causé. Je regrettais une belle dame, oui ; mais cette belle dame, c'était la mer! — J'ai rapporté d'elle un souvenir, un joyau qu'elle jeta à mes pieds avec des milliers d'autres; mais c'est le seul que j'aie voulu accepter. Sa forme est singulière : je vous le montrerai à l'oreille, si vous voulez.

Nous dîmes aussi adieu à l'hôtel de Belle-Vue, dont je ne me rappelle absolument rien, si ce n'est une blonde et une brune, pas mal ni l'une ni l'autre. — Nous serrons la main à un grave philosophe allemand, professeur à Bruxelles, que nous avions rencontré sur la plage, un livre à la main, et qui doit y avoir pris racine, tant ce sol lui parut philosophique Enfin, nous montons dans un cabriolet entre un marchand de poisson et deux gendarmes, et nous roulons vers Bruges, beaucoup moins à notre aise que dans l'omnibus de l'autre jour.

§ 4.

Impossible de passer par Bruges, (*formosis Brugga puellis*), sans s'y arrêter au moins un demi-jour.

Mon congé d'ailleurs n'expire que demain à neuf heures sonnant à la tour de Gobert. Il nous reste assez de temps pour flaner dans les rues de cette gothique cité, après avoir pris une demi-tasse, sinon une tasse entière, au *Café Foy*. — Les touristes du feuilleton trouvent à Bruges de quoi tailler toujours à pleins ciseaux. Tremblez, lecteurs! le tombeau du Téméraire et celui de Marie de Bourgogne, la chapelle du Saint-Sang, l'éternelle cheminée du Palais de Justice, les tableaux de

Digitized by Google

l'hôpital, le plafond de la bibliothèque et par-dessus tout cela, les capucins, vont vous tomber drus comme grêle sur la tête. — Qui m'empêche de brocher sur le tout quelques bons aperçus historiques sur le moyen-âge, que je trouverai tout faits en furetant parmi les bouquins de la bibliothèque de Bourgogne? Qui m'empêche de vous narrer, à ce propos, l'histoire du pays tout entière? Tout est dans tout; il serait d'ailleurs malséant de vouloir me distinguer des autres, en ne faisant pas ce que fait tout le monde. — Il est bien entendu que mon histoire aura sa couleur spéciale, son cachet, son point de vue particulier. Je l'intitulerai : « Histoire bureaucratico-littéraire de la Belgique et des Belges. » — Je commencerai naturellement par une traduction des commentaires de César, et je vous amènerai, lecteur, jusqu'ici.

— Jusqu'où donc?

— Jusqu'au chemin de fer. — Ne voyez-vous pas que le courrier va partir et qu'il nous reste à peine le temps d'allumer un cigare?

Edouard et moi, nous allumâmes nos cigares, et force nous fut de monter dans un waggon. Tout waggon est une tabagie ambulante : nous trouvâmes dans le nôtre une demi-douzaine de brûle-gueules enragés; si bien qu'au grand étonnement des passants, la queue du convoi, où nous figurions, répandait plus de fumée que la tête.. — Nous voyageâmes ainsi jusqu'à Bruxelles, fumant beaucoup et parlant peu. — Je pensais à part moi à la mer, dont la vue seule avait guéri mes maux de nerfs. Je me promets bien d'aller la remercier l'été prochain, et de la prier, le cas échéant, de me guérir de nouveau.

George Dupahy.

Bruxelles, septembre 1840.

Digitized by Google

# Poésie.

## STANCES.

### A JULIENNE.

D'illusions encor, pourquoi nourrir mon âme?
La triste vérité se dévoile à mes yeux :
De ton amour je vois s'évanouir la flamme;
Je n'ai pu de ton cœur réaliser les vœux.

Lorsque dans tes regards mes regards veulent lire,
Je n'y découvre plus même feu, même ardeur;
Tu ne tressailles plus d'ivresse et de délire
Quand je suis dans tes bras, reposant sur ton cœur.

Bien longtemps, bien longtemps sur l'aile d'un doux rêve
Trop confiant hélas! je me laissai bercer,
Mais toujours sonne l'heure où tout sommeil s'achève :
Elle a sonné pour moi,.... rien ne peut m'abuser.

O mon Dieu, toi qui peux aux morts rendre la vie,
Ramener à l'amour le cœur qu'il a perdu,
Rends-moi la paix de l'âme, à genoux je t'en prie,
Ou reconduis vers moi, celle qui n'aime plus.

AUGUSTE DE REUME.

Liége, 4 juin 1841.

---

### A M. EUGÈNE DE PRADEL.

Qui nous dira, Pradel, comment, par quel génie,
Quel prodige inouï de verve et d'harmonie,
Tu peux de vingt sujets imager le contour
Avec ces mots boiteux t'arrivant tour à tour,

Digitized by Google

Pêle-mêle, sans suite? et comment ta pensée,
Libre dans son essor, comme un jet élancée
De ces difficultés qu'on prodigue au hasard,
Sait les faire tourner au profit de ton art?
Comment, toujours docile à ta voix qui l'appelle,
Vient l'Inspiration, plus rapide et plus belle,
Sur ce lit de Procuste où le public l'étend,
Répondre, à terme fixe, à celui qui l'attend!...
Et comment, entassant merveilles sur merveilles,
Sans soins laborieux, sans de pénibles veilles,
Du Pinde tout-à-coup franchissant les hauteurs
Tu restes sans MODÈLE et sans IMITATEURS?

ADOLPHE MATHIEU.

---

## A UN AMI.

Mourir, rempli d'espoir, souriant à soi-même,
Comme l'enfant joyeux que réveille un beau jour!
A l'aube du printemps, dont son âge est l'emblème,
Dire adieu pour jamais au terrestre séjour!
Si vite du martyr ceindre le diadème!
Mourir, et quitter ceux qu'on aime,
Ceux qui pour vous ne sont qu'amour!

Sur ce penser fatal lorsque l'âme retombe,
Ce serait à douter de la Divinité,
S'il n'était écrit sur la tombe,
Où ton malheureux frère a si jeune heurté,
Que ce grand rendez-vous de notre humanité
N'est pas la borne où tout succombe,
Mais le seuil que Dieu pose à l'immortalité.

ADOLPHE MATHIEU.

28 Avril.

Digitized by Google

## ILS AIMAIENT TANT LA VIE!

Le soir est frais et pur,
La lune,
Calme, se penche sur
La dune.

Sophie, allons sur l'eau,
C'est l'heure
D'ouïr le passereau
Qui pleure;

Et le chant du pêcheur
Qui rame,
Invoquant en son cœur,
Sa dame.

Et puis nous nous dirons,
Sophie,
Combien nous chérissons
La vie!

Car la vie est pour nous
Si belle!
Car je suis ton époux
Fidèle!

Le couple dans l'esquif
Se place,
Entonne un chant plaintif,
Et chasse,

Chasse les flots trompeurs
Sans crainte.

. . . . . .

Mais la voix des rameurs,
Eteinte,

Digitized by Google

Annonce que minuit
Arrive,
Qu'il faut gagner sans bruit
La rive.

Soudain le golfe altier
Se dresse,
Et l'époux de crier :
« Détresse ! »

Aucun ne l'entendit,
Et l'onde
Sans pitié les ravit
Au monde.

. . . . . .
. . . . . .
Pour eux, cœur bienfesant,
O pric!
Hélas, ils aimaient tant
La vie!!..

Jh. Gaucet.

7 Novembre 1838.

---

## L'ORAGE ET LE CHÊNE. — FABLE.

Courbe-toi, dit l'orage au chêne séculaire;
Courbe ce front altier; redoute ma colère;
Sous mon pouvoir crains de tomber. —
Qui, moi? plier! dit le chêne, impassible :
Ne sais-tu pas que je suis inflexible?
Sous tes efforts je pourrai succomber;
Mais tu ne saurais me courber.

D'un homme libre et fier tel est le caractère.
Pour le plier au joug de l'arbitraire,
La tyrannie a beau l'accabler de ses traits;
Elle peut l'écraser; mais l'asservir... jamais.

F. Devos.

Digitized by Google

## LE PAPILLON. — FABLE.

Au retour du printemps, brillant de pourpre et d'or,
Le papillon prend son volage essor.
Déployant de rapides ailes,
Il folâtre, il badine autour des fleurs nouvelles;
Toujours heureux, toujours prêt à changer,
De plaisirs en plaisirs on le voit voltiger.
Est-ce bien là ce reptile superbe?
Naguère encore, enseveli sous l'herbe,
Je l'ai vu se traîner dans la fange, inconnu :
Il n'a fait que ramper — le voilà parvenu!
Sur l'émail qu'elle fait éclore,
Il jouit des beaux jours dans l'empire de Flore.
Au mauvais temps il disparaît,
Puis rampe, et vole, et rampe encore.

Du courtisan c'est le portrait.

F. Devos.

Digitized by Google

# DÉTAILS SUR LA FONDERIE ROYALE

## DES STATUES A MUNICH.

On est occupé dans ce moment à cette fonderie, de deux grands travaux : on y confectionne douze statues de bronze doré ayant chacune dix pieds de haut, (environ 9 pieds 5 pouces de France), qui devront être livrées au roi d'ici à deux ans. On y travaille également à une statue colossale qui sera simplement de bronze : symbole de la Bavière, cette statue portera le nom de *Bavaria*, elle aura 56 pieds de haut et devra être achevée en 1850.

Les douze statues dorées sont destinées à être placées dans la salle du *trône* du nouveau palais, attenant à l'ancien, que le roi Louis fait construire. Ces statues représentent des princes illustres appartenant par les liens du sang à la famille de Bavière, sans qu'on se soit astreint à ne prendre que des princes ayant régné sur ce pays.

Voici la liste de ces princes :

| | | |
|---|---|---|
| ✠ | Othon, l'Illustre, mort en. . . . . | 1253 |
| | Louis de Bavière, empereur, mort en. . | 1347 |
| ✠ | Rupert, empereur, id. . . . . | 1410 |
| ✠ | Frédéric, le Victorieux. . . . . | 1476 |
| ✠ | Louis, le Riche. . . . . | 1479 |
| | Albert, le Sage. . . . . | 1508 |
| | Frédéric, le Sage. . . . . | 1556 |
| | Albert, le Généreux. . . . . | 1579 |
| ✠ | Maximilien 1er. . . . . | 1631 |
| | Charles XI de Suède. . . . . | 1697 |



Digitized by Google

Jean-Guillaume de Neubourg, mort en . 1716
Charles XII de Suède (de la famille de Deux-Ponts). . . . . 1718

Cinq de ces statues sont déjà entièrement achevées. (J'ai marqué les noms de celles-ci d'une croix). Deux autres, celles d'Albert le Sage et celle de Frédéric le Sage, seront finies cette année; elles sont coulées, il ne reste plus à faire que l'opération difficile du dorage.

Avant qu'on eût doré les cinq premières statues, on avait pensé que cette première opération serait très-périlleuse, vu la grandeur des pièces de bronze sur lesquelles on aurait à opérer, quoique ces statues n'aient point été fondues d'un seul jet, et qu'elles se divisent en cinq ou huit morceaux suivant l'ampleur plus ou moins grande du manteau royal ou du costume. Ces différentes parties sont rajustées à l'aide de vis intérieures, excepté la tête qui est vissée en-dehors au moyen de boulons cachés en haut dans les ornements. Le mercure dans lequel l'or est dissous pour le dorage, devant s'évaporer pendant l'opération, et devenant par là si subtil et si dangereux, il est toujours nécessaire que l'ouvrier, occupé avec un pinceau à égaliser et polir la dorure et à aider par ce frottement à l'évaporation complète du mercure, respire un air différent de celui où se trouve le bronze que l'on dore. Ordinairement on n'opère que sur de très-petits objets, et cependant on est obligé de prendre de grandes précautions; la chose ici pouvait donc paraître difficile.

Dans le dorage de la première statue, avant que l'appareil fût perfectionné comme il l'est maintenant, des ouvriers ont éprouvé quelques atteintes; quelques-uns ont eu les dents ébranlées. Aussi cette première statue se ressent de la crainte que le danger imprimait alors

Digitized by Google

aux ouvriers, la dorure n'en a pas toute la perfection voulue, et le directeur compte en faire redorer quelques-unes des parties. On n'a eu cependant aucun accident grave à déplorer, et le dorage des quatre autres statues s'étant parfaitement accompli, la suite de cette opération pour les sept qui restent à terminer d'ici à deux ans ne donne plus aucun sujet d'inquiétude.

L'appareil est très-simple.

La fournaise dans laquelle se chauffe légèrement le morceau de bronze à dorer, est divisée par une plaque de tôle qui se lève et se baisse à volonté, en deux chambrettes d'égale dimension; celle dans laquelle se trouve le feu et celle ou l'on amène, à l'aide de deux chaînes qui courent sur des roulettes placées en haut au plafond dans une coulisse en fer, la pièce de bronze ainsi suspendue. L'opération dure environ deux heures ; ce bronze se refroidissant pendant le travail, on le remet sur le feu facilement par ce mécanisme, et alternativement on le ramène une vingtaine de fois dans la chambrette où deux ou trois ouvriers le frottent du dehors. Ils en sont séparés par des vitraux baissés autant que possible sans gêner leur manœuvre. Ainsi l'ouvrier obligé d'avoir les mains (ses mains sont gantées), dans l'intérieur, voit son ouvrage au travers des vitraux qui le garantissent du mercure en évaporation. Cet appareil est le même que celui dont on se sert à Paris, mais comme ici on avait à opérer en grand, que l'évaporation devait être très-considérable, et que les ouvertures, malgré les vitraux baissés, se trouvaient encore très-larges, le directeur de l'établissement a imaginé de placer en-dehors des vitraux, entre l'ouvrier et l'appareil et tout le long de l'ouverture en haut et en bas, de fortes ventouses comme à une cheminée. Le courant

Digitized by Google

d'air qu'il a établi sépare complétement l'air que respire l'ouvrier de celui dans lequel se trouve la pièce de bronze. Pour plus de précaution, celui-ci a encore un masque de fils de laiton fins et serrés, qui contient en outre, à la hauteur de la bouche, une éponge mouillée.

Quand cette principale partie de l'ouvrage est achevée, chaque pièce de bronze est passée à l'eau préparée avec la poudre minérale ordinaire, qui lui donne la dernière couleur jaune ou plutôt le dernier poli brillant, etc., etc.

Les cinq statues que j'ai vues et qui sont entièrement achevées font l'effet le plus magnifique, elles ont le riche costume guerrier du moyen âge, orné du manteau royal; la tête est nue. On a donné une dorure mate aux mains et au visage, pour avoir une expression plus naturelle et plus douce. La ressemblance, m'a-t-on dit, est exacte et copiée sur les portraits les plus authentiques, ou d'après les médailles, ou sur les tombeaux pour quelques-uns des premiers personnages dont on n'a pu trouver d'autres vestiges. Ces statues ont une pose héroïque et en rapport avec le caractère présumé du prince qu'elles représentent. Elles sont dignes au reste, en tous points, de l'époque dans laquelle elles sont produites; et par le fini et la richesse des détails elles rappellent l'école allemande ; elles ne peuvent que faire le plus grand honneur à Schwanthaler. On se fait difficilement une idée de la magnificence de la salle du trône, d'un style analogue, dans laquelle ces statues seront placées sur des piédestaux de marbre, et du brillant coup-d'œil que présentera l'ensemble symétrique de toutes ces belles statues dorées. Chacune d'elles revient à 10,000 florins. Détail.

Digitized by Google

(1) Métal de canon et zinc qu'on y a ajouté pour avoir une composition plus jaune. . . . . 2,000 florins

Dorure, 500 ducats environ, plus ou moins. . . . . 2,750 »

Travail . . . . . 5,250 »

Total . . . 10,000 fl.

Nous doutons qu'on puisse faire dans un autre pays de pareils ouvrages à si bon marché.

La statue équestre de bronze de l'électeur Maximilien aussi coulée à la même fonderie, et qui a été placée en 1839 sur la place de Dittelsbach de Munich, revient, avec le piédestal, à 57,000 florins de Bavière (2).

Quant à l'énorme statue colossale à laquelle on donnera le nom de *Bavaria*, il serait difficile de dire dès à présent combien elle coûtera et quel effet elle produira; nous n'avons plus d'idée de ces gigantesques statues, que le paganisme seul avait fait ériger.

Cent cinquante mille florins sont affectés à son érection, mais le directeur de la fonderie m'a dit qu'il pense que cette somme ne suffira pas. Il compte sur mille quintaux, (100,000 livres) de bronze; ce sont également les canons de Navarin qui feront ici les principaux frais de métal. Si on n'eût pas eu ces canons, on aurait été obligé de faire venir du cuivre des mines de Hongrie, ce qui serait revenu beaucoup plus cher.

On n'en est encore pour cette statue qu'aux travaux préliminaires, le modèle du buste seul est terminé, celui du reste du corps doit être fini à l'automne de 1841; dans ce moment on bâtit une baraque pour le travailler. Lorsqu'il sera achevé, on placera le buste

(1) Canons de Navarin.

(2) Pour le métal, 15,000 fl; le travail, 30,000, et le piédestal, 12,000.

Digitized by Google

en plâtre, dont le moule non encore dégagé de sa terre glaise, est déjà fait, sur sa partie inférieure, pour juger de l'effet de cette masse avant de la couler en bronze.

Pour juger cet effet, on creusera près de la baraque une espèce de fossé de 20 pieds de profondeur, la statue devant être placée sur un monticule à peu près de cette hauteur. Trois gros sapins liés ensemble et qui sont déjà plantés au milieu de la baraque soutiendront intérieurement cette statue partie en terre, dont on va faire le modèle dans cet emplacement.

La statue de bronze sera mise dans une vaste prairie située aux portes de Munich et où se célèbrent tous les ans au mois d'octobre des fêtes agricoles pendant lesquelles il y a des courses, où se donnent les prix destinés aux meilleurs éleveurs.

Cette gigantesque statue de femme aura cinquante-six pieds de haut et avec le piédestal quatre-vingt-dix pieds. Ce sera la plus grande statue de bronze, coulée depuis l'époque de Trajan. Un seul projet semblable qui eut un commencement d'exécution fut formé sous François 1er; une statue aussi énorme devait être placée à l'hôtel de Nesle à Paris, mais le modèle seul fut achevé. Le tableau que j'ai vu du projet de la *Bavaria*, la montre debout sur son piédestal, la main gauche levée tient une couronne, elle a le bonnet phrygien sur la tête, un lion est à côté d'elle. On monte par un étroit gradin, au portique carré au milieu duquel elle est placée; ce portique qui l'entoure de trois côtés, contient en outre dans sa colonnade des bustes de grands hommes.

Digitized by Google

# ANALYSE CRITIQUE.

## REVUE ORIENTALE,

PUBLIÉE PAR M. CARNOLY.

Rien peut-être, dans ces derniers temps, n'a plus contribué aux progrès de la littérature que les nombreuses revues qui ont été fondées dans tous les pays. Les feuilletons quotidiens ont nui et nuisent aux lettres, parce que ces bribes d'imagination et de science n'ont rien de mûr, rien de réel. Les revues au contraire ont été conçues dans des proportions telles, que les savants et les historiens ont pu y déposer, avec honneur pour eux et avec profit pour le public, le fruit de leurs veilles. Par exemple, les articles de MM. Champagny, de Carné ou Nisard dans la Revue des Deux-Mondes, ne laissent rien à désirer : science, critique, philosophie, éloquence, tout y est. Ne pourrait-on pas en dire autant des revues d'Angleterre, d'Allemagne, de Genève, etc. ? La grande utilité de ces publications périodiques consiste en ce que chacun trouve et le temps et la patience de lire un bon article de revue, et qu'il profite plus de cette lecture que de celle d'un grand ouvrage vingt fois quitté et repris, et souvent abandonné avant qu'on l'ait fini.

La Belgique a obéi à l'esprit du siècle : elle a, grâces au ciel, cultivé le feuilleton avec moins de succès, ou plutôt avec moins d'abus que la France (la presse belge a cependant la mauvaise habitude de reproduire sans trop de discernement les feuilletons parisiens); mais elle a vu naître plusieurs revues dignes de succès : les *Archives de Gand*, la *Revue nationale*, la *Revue militaire*, la *Revue de Bruxelles*, le *Belgisch Museum*, la *Revue Belge*, d'autres encore marquant un grand mouvement dans les esprits. Et voici qu'un savant orientaliste, versé dans la littérature et les langues, vient ajouter à ces publications, déjà couronnées de succès, une revue mensuelle qui n'est pas moins digne de l'appui et des encouragements du public : nous parlons de la *Revue Orientale*,

Digitized by Google

dont quatre livraisons ont déjà paru. Nous croyons devoir donner une idée de cette revue.

M. Carmoly a eu pour but de faire connaître l'esprit de la littérature orientale et le caractère de sa poésie; il donne la biographie des hommes célèbres qui ont peuplé l'Orient; trace une esquisse de l'histoire des Israélites dans les divers pays; analyse et apprécie les écrits les plus curieux, rappelle les événements historiques les plus marquants. Dans ce cadre, il sera facile à l'auteur de faire entrer une multitude de notions neuves et utiles, que ne laisseront certes pas échapper les lecteurs avides d'instruction et de nouveauté. Ainsi les notices sur *Malhem-Hakim*, sur *Wessely*, sur *Temirbey*, sur *Chasdaï-Sprot;* les esquisses sur *les Juifs en Pologne*, *en Belgique*, *en Allemagne;* une appréciation *de la Littérature persane*, un savant article *sur les voyages de Benjamin de Tudèle*, attirent successivement l'attention. Mais ce qui nous paraît surtout intéressant, ce sont les éclaircissements et les documents donnés par M. Carmoly *sur le royaume Israélite des Khozars,* situé entre le Don et le Volga, dont l'existence est attestée par de nombreuses et imposantes autorités, et qui dura jusqu'au onzième siècle. Nous ne finirons pas cette courte notice sans mentionner les *Contes chaldéens*, traduits par M. Carmoly, qui sont empreints de cette douce morale et de ce symbolisme particuliers aux poésies de l'Orient : le traducteur a conservé à ces fragments leur caractère original et leur vérité philosophique.

Nous ne pouvions passer sous silence l'apparition de la *Revue Orientale;* sans doute elle se perfectionnera; les articles deviendront plus longs et plus importants; la correction typographique sera améliorée : il faut songer que cette publication en est à ses premiers pas; avec l'appui des amis des lettres belges, elle fournira une belle carrière.

C. F.

---

L'Académie de Bruxelles, dans sa séance du 5 juin, a décerné la médaille d'or sur la première question de la classe des sciences (v. ci-dessus, p. 93), à M. Moriz Stern de Gœttingue. Les commissaires étaient MM. Timmermans, rapporteur, Dandelin et Pagani.

Digitized by Google

# ESSAI

SUR

# L'HISTOIRE DE LA CIVILISATION EN BELGIQUE

## SOUS LA MAISON DE BOURGOGNE.

(Second et dernier article. V. t. XVIII, p. 105).

Revenons :

Ce ne fut pas seulement la liberté du commerce, ce fut bien plus encore l'activité des habitants qui contribua à la prospérité commerciale de la Belgique. Les béguines mêmes, ces bonnes sœurs des âmes, comme on les appelait en Allemagne, qui, d'après leur institution, ne devaient se livrer qu'à des exercices de piété, s'occupaient, chez nous, d'industrie, au grand dam et ire des corporations d'arts et métiers, (1) dont nous allons dire quelques mots.

Chez nous les confréries (*Gilden*) d'arts et métiers

(1) Les *Archives de Bruges*, carton 14, N° 22, contiennent une ordonnance du roi Philippe de France, à l'effet qu'une enquête ait lieu au sujet de la plainte du métier des tisserands de Bruges, sur ce que, sans être reçues dans la corporation, les sœurs béguines du tiers-ordre de S^t^-François, exercent depuis peu le métier de tisserands de toile à l'Ecluse, et ce par licence ou permission de ceux de la loi, au point qu'elles ont déjà *huit hostelles ou plus èsquels elles ouvrent et exercent ledit métier et en font journellement grandes marchandises, et que plus est, tiennent estaple de leurs toiles, audit lieu de l'Escluse.* 19 octobre 1459. *Delepierre*, Précis analytique des archives de Bruges, t. I, p. 96.



Digitized by Google

étaient une institution militairement offensive et défensive : formant une véritable milice nationale, elles avaient des armes, des bannières, des statuts, des règlements et jouissaient de grandes prérogatives. En outre, dans presque toutes nos provinces, elles participaient au pouvoir municipal ou administratif et concouraient à l'élection des officiers de la magistrature par l'intermédiaire de leurs doyens ou jurés. Les doyens exerçaient souvent le pouvoir judiciaire sur les corporations dans les matières relatives à leurs professions.

Chaque fois qu'il éclatait des troubles dans les villes, les doyens, pour les apaiser, se rendaient sur la place publique avec les drapeaux et les *suppôts* de leurs corporations. Souvent cette milice nationale mettait, en quelques heures, 25 à 30,000 combattants sur pied; à Gand, à Bruges, à Liége, ces corporations étaient, pour ainsi dire, souveraines, et c'était de leur sein orageux que sortaient ces foudres populaires qui ont tant de fois sillonné le sol de la Belgique. Ordinairement après la victoire remportée sur l'ennemi commun, ces corporations se déchiraient entre elles. Que de sanglants combats livrés dans ce *Marché-du-Vendredi* à Gand, alors que les tisserands et les bouchers s'assommaient dans tous les carrefours! Mais les services signalés que les métiers rendaient au pays et à ses souverains dans les guerres nationales, leur étaient payés en magnifiques priviléges, parmi lesquels, toutefois, il y en avait beaucoup d'injustes. C'est ainsi que, d'après un octroi de l'an 1439, accordé par Philippe-le-Bon à la corporation des brasseurs d'Audenarde, il était défendu de brasser de la bière dans le rayon de deux lieues de cette ville, et d'y vendre d'autres bières que celles qui

Digitized by Google

étaient brassées dans la ville et par un brasseur privilégié. En 1477, les doyens des corps de métiers avec les chefs de quartier, après avoir prêté serment à la duchesse Marie de Bourgogne, procédèrent à la nomination des notables, qui, d'après les anciens usages, devaient renouveler le magistrat, dans lequel il entrait treize conseillers, dont huit étaient choisis parmi les divers corps de métiers. Ces doyens, avec les chefs de quartier, intervenaient dans l'examen des comptes rendus pour les recettes et les dépenses de la ville; de plus, ils jugeaient les causes relatives à leurs métiers, et cela d'après les anciennes et bonnes coutumes, qui étaient souvent singulières (1).

A Tournai, les doyens et les sous-doyens avaient le droit de siéger au magistrat municipal pour délibérer et donner leur avis sur les affaires de la commune, et réglaient seuls les questions relatives aux métiers (2).

Le cadre étroit dans lequel nous devons nous renfermer, nous interdit d'entrer dans l'organisme intérieur des corporations, et d'examiner les avantages et les désavantages de cette institution. Tout ce qu'on

(1) Les *Archives de Bruges*, carton 7, numéro 5, contiennent une ordonnance de la corporation des tanneurs, statuant que celui qui, dans une réunion quelconque des membres de ce métier, appellerait un de ses confrères *menteur*, serait privé d'exercer son état durant 14 jours. *Delepierre*, t. I, p. 44.—Un arrangement de l'an 1420, entre les barbiers de Bruges et ceux de l'Ecluse porte que, chaque année, le jour de la procession du St-Sang, les derniers donneront aux premiers quatre *stoopen* du meilleur vin. *Delepierre*, ibidem, p. 68.

(2) Voy. le beau mémoire de M. *Pycke* sur les corporations des Pays-Bas. Acad. de Bruxelles, Mém. cour., t. VI.

Digitized by Google

peut dire de plus significatif sous ce dernier rapport, c'est que les corporations ont été modifiées ou ébranlées à toutes les époques où la civilisation a fait un pas, et qu'elles ont été redemandées toutes les fois que le mouvement social a paru stationnaire ou rétrograde (1).

Quoique l'heureuse situation de la Belgique, la fertilité de son sol et l'industrie de ses habitants eussent beaucoup contribué à lui procurer un état florissant, il est cependant reconnu que la principale cause de son ancienne opulence résultait des priviléges et des libertés dont elle jouissait depuis plusieurs siècles. Le Brabant avait consigné les siens dans sa *joyeuse-entrée*, charte considérablement augmentée sous la maison de Bourgogne.

Les provinces avaient, chacune, leur tribunal souverain, nommé conseil. Lorsqu'une place y devenait vacante, le prince y nommait en choisissant parmi trois candidats versés dans les lois et présentés par le conseil. La place de conseiller était à vie et inamovible. Le conseil de Brabant surtout était célèbre : outre l'administration de la justice, il exerçait un pouvoir intermédiaire entre le souverain et la nation : aucun édit, aucune ordonnance du souverain n'avait force de loi qu'après que ce conseil l'avait examinée et approuvée, et que son chancelier y avait apposé sa signature et le sceau spécial de la province (2). D'ailleurs, après la réunion des diverses provinces des Pays-Bas sous le sceptre des ducs de Bourgogne, ces princes entreprenaient rarement quelque affaire majeure, sans s'être

(1) *Blanqui*, t. I, p. 274.
(2) *Pycke*, mémoire cité.

Digitized by Google

assurés de l'assentiment des représentants du pays. L'influence des États fut grande à cette époque de notre histoire : elle s'étendit même quelquefois jusqu'à la décision des questions les plus importantes de souveraineté. Ainsi, nous voyons les États de Brabant prononcer, en 1430, sur la succession à ce duché, auquel prétendaient à la fois Philippe-le-Bon et Marguerite de Bourgogne (1).

Aucun prince de la maison de Bourgogne n'a porté plus fièrement la couronne ducale que Philippe-le-Bon. La renommée du *Grand-duc d'Occident* avait retenti jusque dans les steppes arides de l'Arabie. Ses vastes États eussent pu former une monarchie, sans la permission de laquelle on n'aurait pas tiré un coup d'arquebuse en Europe ; mais les peuples de Belgique préféraient les doyens des métiers à un roi et le tocsin révolutionnaire des Roelants au bruit fastueux d'une cour ; outre que la jalousie de la France et de l'Empire n'eût pas souffert une couronne royale dans les opulentes provinces des Pays-Bas, de l'Artois et de la Bourgogne.

Cependant si les glorieux ducs n'étaient pas rois de droit, ils l'étaient de fait ; ils avaient apporté de France en Belgique une étiquette minutieuse qui, dans leur cour, réglait tout, jusqu'aux moindres gestes. On en vit un exemple éclatant, lorsqu'en 1442, Philippe-le-Bon reçut l'empereur Frédéric III à Besançon. « C'était entre les Bourguignons et les Allemands, dit Barante, chacun selon la mode de leur pays, une lutte de richesse dans les habillements et les armures... Le duc était

(1) *Gachard*, Collection de documents inédits, t. I, p. 62.

Digitized by Google

vêtu d'une robe noire et portait le collier de son ordre. Chacun admirait son air de prince et de maître. Personne n'entendait mieux que lui comment il fallait se conduire en de telles occasions, rendre à tous ce qui leur était dû, et garder sa propre dignité... » Et ailleurs : « ce n'étaient que devises, couleurs données par les dames, défis portés à tous venants. » On aurait dit la réalisation des romans de la Table Ronde, de l'Amadis des Gaules et de Charlemagne.

Quand madame de Nevers vint à Lille, on lui rendit les plus grands honneurs. Ce ne fut qu'*esbattements, jeux de personnages, entremets.* Le onzième jour enfin cette princesse partit pour Ingelmunster, où était la comtesse d'Estampes, sa belle sœur; elle était accompagnée du duc de Bourgogne, d'Adolphe de Clèves et de cinq chevaliers armés de pied en cap. A un quart de lieue de la ville, près d'un pont, la troupe rencontra le comte de Charollais et Antoine, bâtard de Bourgogne, escortés d'un pareil nombre de chevaliers armés *tout au clair.* Ils se placèrent sur le pont comme les paladins de l'Arioste, et demandèrent à Adolphe de Clèves qui il était, et où il menait ces dames. Le prince leur répondit suivant la règle : « *Il ne vous en chaut pas et laissez-nous passer.* »

« Alors ledit Charles, comte de Charollais, lui et ses gens, avalèrent (baissèrent) leurs lances, et ledit Adolf pareillement, et se férirent ensemble, et rompit chacun sa lance, puis saisirent leurs épées, lesquelles estoient rabattues et tournantes, et illecq, comme en un tournoi, battirent tant l'ung l'aultre que chacun se recrandist, et quant chacun fust recrand, ils ostèrent leurs heaulmes et vindrent aulx dames et les meirent en ung très-

Digitized by Google

bel hostel, assez près dudit pont..., auquel lieu ledit comte de Charollais avait fait appointer ung moult riche mangier; et après mangier, chantèrent et dansèrent, et après tout ce, les dames montèrent à cheval. »

Le luxe était extrême à cette époque; ce qui scandalisait fort les bons frères Carmes, qui s'escrimaient avec fureur contre les *accoutrements de tête* des dames, contre les *hauts atours* de leurs chefs, atours qui étaient de la longueur d'une aune ou environ, *aigus comme clochiers, desquels despendoient par derrière de longs crépes à riches franges, comme étendards.* Mais si les dames mêlaient, pour se farder, avec du vif argent, du *cafera*, du *tréfignon*, de l'*angelot*, du *berruis*, souvent elles n'avaient pas de chemise; car le linge était extrêmement rare à cette époque.

Pour fournir à toutes les dépenses de la cour, il y avait un conseil des finances, chargé de les examiner. Il était composé de quelques seigneurs et conseillers que le duc ou le chancelier y appelait, du maître de la chambre aux deniers, des intendants des finances, du receveur-général, du trésorier des guerres, de l'argentier et de l'audiencier. Les comptes arrêtés, on les portait au duc, qui les signait.

La langue en usage à la cour des ducs de Bourgogne était le français, qui déjà montrait de la grâce dans quelques fabliaux, de la finesse et de la malignité dans les *Cent nouvelles nouvelles*, de la vivacité et de la souplesse dans Froissart, Monstrelet et Chastelain, de l'énergie dans Commines. Cependant si nous en exceptons ce dernier, dont la profondeur même est souvent remarquable, nous avons tort de nous extasier sur la littérature de ces siècles; car nos ridicules préventions en

Digitized by Google

leur faveur nous ferment les yeux sur les défauts de leurs auteurs gothiques, sur la diffusion et l'incorrection de leur style.

La langue flamande, quoique repoussée de la cour, n'était point exilée de la politique : on l'employait dans l'administration des provinces où elle était indigène, et même elle avait acquis un degré de perfection qu'elle n'a guère dépassé depuis dans le midi de la Belgique, tandis qu'elle n'a cessé de faire des progrès dans le Nord des Pays-Bas (1).

Les langues modernes étaient entièrement exclues de l'éducation, qui elle-même était fort négligée. Les grands eussent rougi d'être réputés habiles en *l'art de clergie* et de *vivre du métier de la plume*. Le comte de Charollais faisait, sous ce rapport, une brillante et honorable exception : « Il apprenoit à l'escole moult bien et retenoit, et.... de sa nature désiroit la mer et les bateaux sur toutes riens. Au regard de danses et de mommeries..., il tenoit compagnie aux grans et petis, et dansoit très-bien. Jamais ne se couchoit qu'il ne fist lire deux heures devant lui,... et faisoit lors lire des hautes histoires de Rome, et prenoit moult grand plaisir ès faicts des Romains » (2). Ce furent, sans doute, ces chevaleresques Horaces et Curiaces qui enflammèrent la jeune tête du fougueux Charollais. Plus tard, au milieu du bruit des camps et du fracas des

(1) « Le flamand, dit fort bien *Walter Scott*, n'est pas un jargon, c'est une noble langue gothique que parlaient les guerriers qui résistèrent aux Césars romains quand d'autres peuples courbaient la tête sous leur joug. »

(2) *Olivier de La Marche*, liv. I, ch. 22 et 28.

Digitized by Google

armes, il portait avec lui la Cyropédie traduite en français.

Dans ces siècles de batailles, il fallait, pour sortir de l'adolescence, paraître dans un tournoi. Vers la Toussaint, l'an 1452, le comte de Charollais, âgé de 16 à 17 ans, fit ses premières armes à Bruxelles. On lui choisit pour joûteur le chevalier Jacques de Lalain. Les deux champions furent armés au parc en présence du duc et de la duchesse. « Lances leur furent baillées, et à cette première course, le comte férit messire Jacques en l'escu, et rompit sa lance en plusieurs pièces, et messire Jacques courut haut, et sembla au duc qu'il avoit son fils épargné, dont il fut mal content, et manda audit messire Jacques que s'il vouloit ainsi faire, il ne s'en meslast plus. Lances leur furent rebaillées, et ledit messire Jacques de Lalain laissa courre sur le comte, et d'autre costé, vint le monde moult vivement, et se rencontrèrent tellement qu'ils rompirent leurs lances tous deux en tronçons ; et de ce coup ne fut pas la duchesse contente dudit messire Jacques, mais le bon duc s'en rioit, et ainsi estoient le père et la mère en diverse opinion. L'un désiroit l'épreuve et l'autre la seureté. Et à ces deux courses faillit l'essai du noble comte, et duquel essai furent les sages moult contens et réjouis, parce qu'ils virent leur prince à venir prendre les armes et soy monstrer courageux et homme pour ensuivir la noble lignée dont il estoit issu (1). »

La chasse était un objet capital de l'éducation du chevalier : on entendait japper dans les basses-cours des grands une meute de gros dogues noirs de St.-Hubert.

(1) *La Marche*, liv. 1, chap. 22.

Digitized by Google

On a fixé la naissance du ballet au XV^e siècle; cependant on le connaissait déjà auparavant, à la cour des ducs de Bourgogne. A la fête du *vœu du faisan*, un ballet fut exécuté par la Grâce-Dieu, la Foi, la Charité, la Justice, la Raison, la Prudence, la Force, la Vérité, etc. Dans cette *mommerie* dansèrent le comte de Charollais, M. de Clèves, M. d'Etampes, M. Philippe de Lalain, M^lle de Bourbon, M^me de Ravestein, M^me de Commines, Antoinette, femme de Jean Boudaut et Isabeau Coustain.

La danse se mêlait à la plupart des divertissements. Son caractère était grave comme celui de la musique, qui approchait du chant grégorien.

Rien de plus célèbre que le *Banquet des vœux*, donné à Lille, en 1453. Quelques jours avant la fête, comme le duc de Bourgogne était à table chez le comte d'Etampes, une jeune demoiselle, superbement vêtue, entra à cheval dans la salle, et, descendue par deux officiers, monta sur la table; elle s'y mit à genoux et posa sur la tête du duc un chapeau de fleurs, marque de la fête qu'il allait donner. Au jour fixé, Adolphe de Clèves, sous le nom de chevalier du Cygne, joûta contre les plus vaillants barons de la cour; après, on se rendit à la salle du festin, ornée de belles tapisseries (1). Trois tables y étaient dressées. Sur la première, il y avait une église parfaitement construite, « une cloche sonnante et quatre chantres, un petit enfant tout nu, sur une roche, qui pissoit eaue rose continuellement, » une caraque avec tous ses agrès et ses matelots, « un petit pré, clos de roches de saphistrins et d'autres estranges pierres, et au milieu d'iceluy avoit un petit sainct-André » qui fai-

(1) *De Smet*, Hist. de la Belgique, t. I, p. 345.

Digitized by Google

sait jaillir une fontaine. « La seconde table avoit premièrement un pasté, dedans lequel avoit vingt-huit personnages vifs, iouans de divers instruments ; » à l'entour se voyait un chasteau crénelé, « et sur ce chasteau.... estoit Mélusine en forme de serpente, et par deux des moindres tours de ce chasteau jailloit quand on vouloit, eaue d'orange, et sur le plus haut volant avoit une pie » qui servait de but aux arcs et aux arbalètes; sur la troisième table paraissaient une forêt indienne, pleine de bêtes fauves, un lion attaché au milieu d'une prairie et un marchand chargé de diverses marchandises. Entre ces représentations singulières brillaient des vases d'or et d'argent enrichis de pierreries, dont chacun contenait jusqu'à quarante-huit mets différents. Pendant le repas, des pantomimes représentèrent des sujets mythologiques, les musiciens exécutèrent divers morceaux. Leurs instruments étaient la musette, la trompette, le cornet d'Allemagne, la doucine, le clairon, la harpe, le luth, la flûte, la vielle et le tambourin. A la fin du banquet, une dame vêtue en religieuse et représentant l'église, entra, montée sur un éléphant, et conduite par un géant, habillé comme un Sarrasin de Grenade; elle fit, en vers français, une complainte pour demander à Philippe son secours contre les Ottomans : le duc lui donna par écrit son vœu de combattre les infidèles, et les nobles imitèrent son exemple. Ce banquet, dont on croirait difficilement toutes les circonstances, si on ne les tenait d'un témoin oculaire, ne fut terminé qu'à trois heures du matin (1).

Presque tous les souverains avaient, pour leur amu-

(1) *Olivier de la Marche*, liv. I, ch. 30, et *De Smet*, t. I, p. 345.

Digitized by Google

sement, des nains et des fous, et cette mode était venue probablement des cours d'Asie. Ces bouffons avaient la tête rasée, et portaient un habillement ridicule, ordinairement blanc, avec un bonnet jaune ou vert, des sonnettes et quelquefois une marotte en mains. Les festins et les tournois ayant dérangé les finances du bon duc Philippe, il se vit obligé de renvoyer sans gage la plupart des serviteurs de son hôtel; le fou de la cour disait que le duc avait rompu le manche du gigot (1).

Et de fait, le duc Philippe, magnifique chevalier, était le représentant de toute cette féerie. Lors de la fête du faisan à Lille, « il portoit sur lui plusieurs pierres précieuses, lesquelles on estimoit valoir un million d'or ou plus. » Et à l'entrée de Louis XI à Paris, après son sacre, « environ XX ou XXX pieds derrière alloit le duc de Bourgogne, moult richement habillé, la selle de son cheval chargiée de riches pierreries, et sy avoit une aloière et aultres bagues sur lui qui valoient, comme on disoit, une moult grande finance, et disoient aulcuns ung million d'or... Ledit duc avait après lui neuf pages, qui estoient couverts de houssures d'orfévrerie, les plus riches qu'on eust sceu trouver, et portoit l'un des pages une salade (2) qu'on disoit valoir cent mille couronnes d'or, sans les autres salades, et le chamfrain du cheval dudit duc estoit tout chargié de pierres précieuses. »

Philippe-le-Bon porta un coup terrible à la vieille féodalité, en instituant l'ordre national de la Toison-d'Or: la Vierge Marie et le bon Saint André étaient les patrons de cet ordre; le duc de Bourgogne en avait la

(1) *De Smet*, t. I, p. 345.
(2) Casque.

Digitized by Google

grande maîtrise. Un manteau d'écarlate et un chaperon de même couleur, tel fut le costume des chevaliers; du collier qui était d'or, pendait une toison semblable à celle que Jason conquit dans la Colchide, sans doute, pour montrer que l'éducation des moutons et les manufactures de laine étaient les sources principales de l'opulence de la Belgique (1).

Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'au milieu de cette opulence, les ducs de Bourgogne étaient presque toujours en besoin d'argent. Amis de la magnificence, entourés de courtisans avides, ils n'avaient pas la force de leur rien refuser. Il n'y avait point alors d'économie politique : il fallait de l'or, et toujours de l'or. Ce furent les Gantois qui s'opposèrent constamment aux insatiables exigences des ducs de Bourgogne, et surtout à celles de Philippe-le-Bon, et ils avaient raison; car malgré la prestigieuse opulence des habitants des Pays-Bas sous ce prince, malgré les progrès merveilleux du commerce, de l'industrie et de la population, il existait bien des abus, et de criants abus (2). La plus belle partie de la Belgique ravagée et épuisée par les soudards et gentilshommes du BON duc présente un contraste révoltant avec la description romanesque qu'en a faite Commines : « Pour lors estoient les subiects de ceste maison de Bourgogne en grande richesse à cause de la longue paix qu'ils avoient eu par la bonté du prince soubs qui ils vivoient, lequel peu tailloit ses sujets, et me semble que pour lors ses terres pouvoient mieux se dire *terres de promission* (!!!) que nulles autres seigneu-

(1) *De Smet*, t. I, p. 348.

(2) Voy. les Mém. de *Du Clercq*, t. II, p. 107, 117, 244, 245, 292, 295, 296.

Digitized by Google

ries qui fussent sur la terre. Ils estoient comblez de richesse et en grand repos, etc. »

Au moins ce passage prouve-t-il qu'il faut distinguer l'état brillant de la cour et des gentilshommes d'avec la condition misérable du peuple des villes et du *plat pays*, comme dit Du Clercq.

Et le dernier trait de la vie du duc, quand il se fit transporter devant Dinant, sur les bords de la Meuse, pour repaître ses yeux de l'affreux spectacle de cette malheureuse cité devenue la proie des flammes, et du supplice de sept ou huit cents bourgeois qu'il faisait précipiter deux à deux dans le fleuve pour assouvir sa vengeance sur tout un peuple désarmé; ce trait ne devait-il pas faire effacer de l'écusson ducal la dénomination de bon? Les anciens Egyptiens avaient coutume de détruire à coups de marteau les noms des mauvais princes que l'adulation avait ciselés sur le marbre et le bronze!

Ce fut sous Philippe-le-Bon que prit naissance, dans la peinture, cette école flamande qui a porté si loin le prestige de l'illusion et enseigné aux autres écoles de l'Europe les lois de cette partie si essentielle et si difficile de l'art qu'on nomme *clair obscur*. Le duc honora de son estime et de sa bienveillance particulière les frères Van Eyck, Hubert et Jean, qui, s'ils ne sont pas les inventeurs de la peinture à l'huile, sont au moins les premiers qui aient vaincu les difficultés inhérentes à ce genre, difficultés dont leurs successeurs n'ont pas toujours triomphé et que, malgré nos lumières, nous ne surmontons pas avec autant de bonheur que les héritiers immédiats de leur secret (1), tels que Marguerite, leur

(1) Voyez un court, mais excellent article de M. *Soyer* sur l'école flamande, dans l'Encyclopédie des gens du monde.

Digitized by Google

sœur, au pinceau si admirable, Gérard Van der Meere et Jean Hemmelinck, leurs disciples, qui décorèrent de leurs beaux tableaux les églises de nos grandes cités.

La musique aussi avait fait de grands progrès chez nous : celle du duc Jean-sans-Peur était composée d'un clerc de musique ou chef d'orchestre, de pages de la musique et de douze ménétriers ou violons. Celle de son successeur s'augmenta de six harpeurs, de haut-bois, de trompettes et d'artistes, désignés spécialement sous le nom de musiciens, qui étaient peut-être des chanteurs. Les trompettes, sous Charles-le-Téméraire, sonnaient tous les matins pour réveiller le prince ; elles annonçaient son départ et son retour.

L'art de la musique commençait à prendre une sorte de forme entre les mains de Jean-le-Teinturier, né à Nivelles, vers le milieu du XV^e siècle, archichapelain de Ferdinand, roi de Naples, et vanté comme érudit et comme mathématicien. On parle aussi de Simon Van der Eycken, de Bruxelles, qui fut maître de musique de l'église métropolitaine de S^t.-Ambroise à Milan, d'Obert Ockergan, né dans le Hainaut, et de Josquin Desprez, doyen du chapitre de S^t.-Wanegulphe à Condé, un des premiers restaurateurs de la musique.

De tout temps, les habitants de la Belgique ont aimé le chant. Du Clercq rapporte diverses chansons remarquables par le sens qu'elles renferment autant que par leur forme poétique. Voici un couplet d'une de ces chansons, dirigé contre le doyen d'Arras.

Par toy, doyen, qui tients en la clergie
Moult abusé cuidant trouver les fons
D'aulcuns secrets de la théologie ;
Mais garde-toy avec tes compagnons,

Digitized by Google

Je te promets, nous d'Arras, te ferons
Et à Barut dansser si belle danse

. . . . . .

Quand tu estois en Arras, bonne ville,
Chacun cuidoit que tu feusses prophète,
Sage comme un Salomon ou Sibille;
Mais sy du sens qui oncques fust en ta teste
Tu as voulu semer une tempeste,
Tu beuveras ton brassin et brouet,
Et sy verras le premier à la feste
Folie fait qui folie commet (1).

Voici une ballade remise à Charles-le-Téméraire pendant son séjour à Saint-Denis, en 1464, lors de la fameuse ligue du *bien public* dirigée contre Louis XI : on sait combien le duc était populaire à Paris, combien tout ce qui rappelait son nom était cher aux halles :

Quand vous verrez les princes recullés
Et eulx mesmes meus en dissention;
Quand vous verrez les sages aveuglés
Pour soutenir police et union;
Quand les flatteurs, par leur séduction,
Informeront les seigneurs au contraire;
Quand on croira des fols l'opinion,
Soyez asseurs qu'aurez beaucoup à faire.

Quand vous verrez les nobles désolés
Pour supporter basse condition;
Quand vous verrez meschans gens appelés
En haut estat et domination;
Quand le meffait n'aura pugnition;
Quand vous verrez plaindre le populaire
De mangeries et d'impositions,
Soyez asseurs qu'aurez beaucoup à faire.

(1) *Du Clercq*, t. III, p. 81.

Digitized by Google

Quand vous verrez la clergie ravaller,
Oster aux juges leurs jurisdictions ;
Quand vous verrez vieux servans désolés
Et despourveus de leur provision ;
Quand vous verrez au peuple émission ;
Quand le petit vouldra le grand deffaire,
Et en l'église noise et destruction,
Soyez asseurs qu'aurez beaucoup à faire.

Prince, pour Dieu, ayez affection
D'entretenir la justice ordinaire,
Ou autrement et pour conclusion,
Soyez asseur qu'aurez beaucoup à faire (1).

L'an 1414, Arras fut assiégé par Louis XI et obligé de se rendre, malgré les bravades des habitants :

Quand les rats mangeront les cas,
Le roi sera seigneur d'Arras ;
Quand la mer qui est grande et lée
Sera à la St.-Jean gelée,
On verra par-dessus la glace
Sortir ceux d'Arras de leur place.

Les rimes que nous venons de transcrire n'ont rien de remarquable : c'était ainsi qu'on écrivait alors en vers les ouvrages de longue haleine ; l'imagination était dans les détails, dans la multiplicité des événements, rarement dans le style, comme le prouvent les espèces de poëmes célèbres alors (2). La bibliothèque des ducs de Bourgogne en était richement pourvue. L'origine de ce vaste dépôt de manuscrits, si précieux pour l'histoire et la litté-

(1) *Du Clercq*, t. IV, p. 157-159.

(2) Dans tout ce travail, j'ai largement mis à profit la belle Introduction de *M. de Reiffenberg* aux Mémoires de *Du Clercq*.



Digitized by Google

rature de la Belgique, remonte à la fin du XIV$^{e}$ siècle. C'est Philippe-le-Hardi qui doit en être regardé comme le véritable fondateur. Ce prince appela à sa cour *grands clercs, orateurs, translateurs, indiciaires, escripvains* pour enrichir sa *librairie*. Le célèbre libraire lombard Raponde lui céda, en 1399, un Tite-Live *enluminé de lettres d'or et d'imaiges*, pour le prix de 500 livres, et une bible française *très-bien ystoriée, armoriée de ses armes*, moyennant le prix de 9000 fr. Mais il était réservé à Philippe-le-Bon de surpasser tous les princes de son siècle par son goût pour les lettres et son amour pour les livres, malgré les terribles catastrophes qui signalèrent une trop grande partie de sa carrière. C'est à ce prince que la Belgique est redevable de ses premières collections scientifiques d'où jaillirent les lumières des connaissances humaines, qui, avec celles que jeta l'Italie après la prise de Constantinople, devaient éclairer la civilisation. Philippe établit, vers 1430, trois dépôts littéraires en Belgique, un à Bruges, un à Gand et un à Bruxelles. Charles-le-Téméraire ne fut pas moins libéral envers les gens de lettres. C'est sous son règne que l'imprimerie fut apportée à Alost, en 1473, à Louvain, en 1474, à Bruges, à Anvers et à Bruxelles, en 1476. L'archiduc Philippe-le-Beau et surtout sa sœur Marguerite réparèrent les dégâts qu'avait causés leur père Maximilien à la bibliothèque de Bourgogne, en vendant à des Lombards et à des Juifs les pierres précieuses des couvertures des manuscrits, et un grand nombre de volumes mêmes (1).

(1) Voyez l'excellente brochure de M. *Frocheur* sur la bibliothèque de Bourgogne.

Digitized by Google

Nous avons dit précédemment que la poésie flamande avait été cultivée avec succès au XIII^e siècle : il y a de l'esprit, des idées larges, de l'énergie et une grande pureté de style dans Jacques Van Maerlant, l'Apollon du Parnasse flamand. Jean Van Heelu, le chantre sublime de la gigantesque bataille de Wœringue, est plein de chaleur et d'enthousiasme. Mélis Stoke les surpasse tous les deux sous le rapport de la correction du langage. Il y a de la grâce et du mouvement dans les jolis romans de chevalerie intitulés : Charles et Elegast, Floris et Blancefloer. Les manières toutes françaises de la cour de Bourgogne portèrent malheur au flamand, qui avait promis à la littérature des Pays-Bas un si riche et si bel avenir, surtout en Brabant et en Flandre, où l'on parlait cette langue avec une élégance exquise. Les chambres de rhétorique, dont la splendeur date de cette époque, hâtèrent encore la décadence. Que l'on compare les jolis poëmes du XII^e et du XIII^e siècle avec ces élucubrations rimées des rhétoriciens du XIV^e, du XV^e et du XVI^e, et l'on sera frappé de la différence.

La renaissance de la littérature grecque et latine fut fatale aussi à la littérature nationale. Les études latines surtout se répandirent dans les Pays-Bas. Le savant et pieux Thomas, né à Kempen près de Créveld, vers 1407, s'est rendu célèbre par son beau livre de l'imitation de Jésus-Christ (1). Ce grand homme a formé plusieurs élèves de mérite, parmi lesquels on distingue particulièrement le célèbre Jean Wessélus Gransfortius, de Groningue,

(1) Il paraît résulter d'investigations récentes que cet ouvrage, attribué à Thomas à Kempis, est dû à Jean Gerson, chancelier de France.

(Note de la Commission Directrice de la *Revue Belge*).

Digitized by Google

dont nous avons déjà fait mention. Il avait fréquenté les universités de Paris, de Louvain et de Heidelberg et visité le grand concile de Bâle; il possédait de grandes connaissances dans la langue hébraïque. Cependant, son édit contre les *nominaux* ne lui fait pas honneur, quoiqu'on le surnommât *la lumière du monde et le précurseur de Luther*.

La Belgique eut de grands historiens dans le naïf Froissart, qui, à l'âge de 12 ans, aimait déjà le vin, les femmes et les muses; dans George Chastelain, *la perle et l'étoile des historiens;* dans l'impartial Jacques Du Clercq; dans l'exact Olivier de La Marche; dans l'excellent Commines, qui aux charmes d'un récit animé joint une connaissance profonde des hommes et des choses (1).

L'architecture marcha de pair avec les lettres. La plupart de nos églises, les halles et les maisons de ville ont été bâties du XII^e au XIV^e siècle et sont dignes d'admiration pour la grandeur et la solidité du plan autant que pour le fini de l'exécution. Tels sont l'ancien hôtel-de-ville de Gand, ceux d'Ypres et de Louvain. La superbe tour et la cathédrale d'Anvers furent commencées en 1422 par Pierre Appelmans, architecte flamand, associé à Jean Amilius, artiste luxembourgeois. Un autre artiste flamand, Martin Utenhove, commença, en 1433, la tour de la cathédrale d'Ypres (2).

Nos villes, quoique grandes, furent de tristes séjours après que le couvre-feu était sonné; elles n'avaient d'autre éclairage que quelques chandelles ou lampes placées

(1) Voyez *Van Kampen*, beknopte Geschiedenis der nederlandsche Letteren en Wetenschappen.

(2) *De Smet*, t. 1, p. 281.

Digitized by Google

çà et là sur les fenêtres devant les croix et les saints. Les rues étaient étroites, fangeuses, inégales; à chaque pas, on rencontrait des spadassins prêts à dégaîner et des filous toujours disposés à dépouiller les passants; ajoutez à cela une police imparfaite, et une population insubordonnée et toujours défiante (1).

Quant à l'instruction publique, au commencement encore du XV^e siècle, les jeunes gens des Pays-Bas qui voulaient faire leurs études, allaient à Cologne, et de préférence, à Paris, dont l'université jouissait d'une grande célébrité; mais la vie d'étudiant y était chère et licencieuse. Les élèves, fiers de leur nombre et de leurs priviléges, s'y livraient à toutes sortes d'excès.

Le duc Jean IV de Brabant résolut de satisfaire aux besoins intellectuels et moraux de ses sujets: il conçut le dessein de fonder une université, sur le modèle de celles qui existaient déjà. Il voulut d'abord l'établir à Malines, puis à Bruxelles; mais il se rendit aux instantes sollicitations des habitants de Louvain, appuyés par Englebert de Nassau, seigneur de Bréda, qui fit valoir les pertes qu'ils avaient essuyées, la destruction de leurs manufactures de laine et le décroissement de leur population.

On considérait alors, en Europe, comme un principe de droit public, la nécessité de demander à Rome la confirmation des nouvelles universités. Le 25 avril 1426 arrivèrent quatre bulles du pape Martin V, qui établirent à perpétuité, dans la ville de Louvain, une étude générale pour toutes les facultés, excepté celle de théologie, parce que Liége s'y était opposée; accordant aux docteurs, maîtres-ès-arts et écoliers, ensemble et en

(1) *De Smet*, t. I, p. 281.

Digitized by Google

particulier, les libertés, immunités et indulgences que ceux des universités de Cologne et de Vienne, etc., tenaient du siége apostolique ou d'ailleurs; voulant que la connaissance ou la division de toutes les affaires dans lesquelles interviendraient les officiers, membres ou suppôts de l'université, n'appartinssent qu'au recteur et en aucun cas, au duc, à ses successeurs, aux prévôt, doyen, écolâtre, chapitre de St.-Pierre, bourgmestres, échevins, communauté de Louvain, ni à aucun de leurs mandataires. Le 18 août 1426, ces bulles furent munies du placet de Jean IV. Les cours devaient s'ouvrir le 2 octobre suivant. De gros appointements étaient alloués aux professeurs, outre un bon pot-de-vin : le docteur Groesbeeck reçut cinq grandes mesures de vin du Rhin, et Nicolaüs de Pruméa deux mesures du même et deux de Beaune.

Le duc accorda aux docteurs, maîtres, écoliers, officiers ou serviteurs quelconques de l'université, les priviléges suivants : 1° l'exemption et l'immunité des gabelles et péages pour tous ceux d'entre eux qui viendraient à Louvain, ou en partiraient avec leurs gens, leurs meubles et leurs livres; 2° l'abandon au recteur de la juridiction de l'université; 3° enfin, le droit de bourgeoisie à Louvain, droit considérable et infiniment précieux que la ville vendait aux étrangers, et que ducs et comtes s'empressaient d'acheter.

Ces lettres sont datées de Bruxelles, 7 novembre 1426. On convint cependant d'abandonner aux officiers du duc la connaissance des affaires criminelles, en ce qu'elles concerneraient les suppôts laïcs de l'université, à condition que les accusés ne pourraient être mis à la torture, ni assujettis à aucune procédure quel-

Digitized by Google

conque, sinon en présence du recteur et de ses successeurs ou de ses délégués. Il paraît cependant que cette convention n'a jamais été strictement observée.

Philippe-le-Bon songea enfin à compléter l'enseignement de l'université; sur sa demande, le pape Eugène IV y autorisa, en 1430, la création de la faculté de théologie (1).

Au milieu de cette éclatante civilisation, la barbarie continue dans les mœurs et les lois : « Haute justice et seigneuriale, dit l'art. 130 de la coutume du Hainaut, s'étend et comprend de faire emprisonner, pilloriser, eschaffauldrer, faire exécution par pendre, décapiter, mettre sur roue, bouillir, ardoir, enfoceir, flastrir, exoriller, couper poing, bannir, fustiger, torturer. » Le bannissement était à l'ordre du jour, le moindre délit entraînait cette peine. Cela rappelle l'ostracisme et le pétalisme des républiques grecques. Le talion régnait dans presque toutes les coutumes homologuées de la Flandre : *Hand over hand*, *ore over ore*, *hooghe over hooghe*, *voet over voet*. La récidive du vol était punie de la perte du nez. La peine infâme de la marque était appliquée non-seulement sur l'épaule, mais encore sur la joue droite. Ceux qui blasphémaient Dieu ou la Vierge avaient la langue percée. On crevait les yeux aux escrocs; l'art. 405 du code pénal qui nous régit les condamne à un emprisonnement d'un an au moins et de cinq ans au plus et à une amende qui ne pourra s'élever au-delà de 3000 francs. Au commencement de la réforme luthérienne, on infligeait cet épouvantable châ-

(1) Voy. les admirables mémoires de M. *de Reiffenberg* sur l'ancienne université de Louvain.

Digitized by Google

timent aux auteurs, imprimeurs et éditeurs d'ouvrages hétérodoxes. « Que nul ne présume, est-il dit dans le 1er livre des placards de Flandre, fol. 115, ou s'advance dorésnavant imprimer ou escrire ou faire escrire aulcuns nouveaux livres, quoyers ou volumes, etc., à peine ceulx et chascun d'eulx qui feroyent le contraire, sans grâce ou respit, d'estre eschauffauldrez, et outre ce, ou d'estre flatriz d'un fer chaud en forme de croix, si vifvement que l'on ne le pourra effacer, ou d'avoir un œil crevé ou ung poing coppé, à la discrétion du juge. » C'est le cas de dire avec Montaigne : « Combien ay-je veu des condamnations plus criminelles que le crime? »

Du reste, même jusqu'à la fin du XVIIe siècle, il y avait encore chez nous les lois les plus méticuleusement restrictives et tyranniques sur la presse (1).

L'emploi de faux poids et mesures était puni de la perte du pouce; souvent cependant on en était quitte avec un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle, à Notre-Dame de Rochemadour ou à Saint-Gilles en Provence (2).

Telles sont les courtes et superficielles notices que nous avons recueillies (3) sur l'état de la civilisation belge pendant le règne de cette illustre maison de Bourgogne, qui commença, chez nous, par Philippe-le-Hardi, en 1369,

(1) Voyez à la fin de ce travail une pièce curieuse tirée des archives allemandes de Bruxelles.

(2) Voir pour plus de détails le savant ouvrage flamand de M. *Cannaert*, intitulé : Bydragen tot de kennis van het oude strafrecht in Vlaenderen.

(3) Je fais des vœux pour qu'une main habile et savante se livre à un travail étendu sur cette intéressante époque.

Digitized by Google

et dont le dernier et obscur descendant a été, l'année dernière, enterré au cimetière communal de Laeken, où l'on a placé cette inscription :

*Ici repose*

Monsieur le chevalier Jacques-Joseph-Louis
DE BOURGOGNE HERLAER,
Né à Bruxelles, le 17 décembre 1768,
Ancien directeur de la Monnaie de Bruxelles,
Époux en premières noces
De dame Susanne-Élisabeth BOURSEWILS,
En secondes noces
De dame Marie-Thérèse-Anne
PETIT-JEAN DE PREZ.
*Décédé*
A Bruxelles le 4 mars 1840.

J. J. Altmeyer.

---

## PIÈCE JUSTIFICATIVE.

« Monseigneur,

»L'on nous demande privilége pour l'impression des livres, dont avons marqué les intitulations dans la liste cy-ioincte, lequel nous accorderons si votre Al^xe El^e l'aggrée, et sommes. Gryp.

»Monseigneur,

»De Votre Al^xe El^e.

»Très-humbles et très-obéissants serviteurs,

»Les Chancelliers et gens du Conseil souverain de Sa Ma^té, ordonné en Brabant. Lovens.

»Bruxelles, 18 mai 1699. »

Digitized by Google

« Liste des livres pour l'impression desquels l'on demande octroy et privilége :

»Pensées chrestiennes augmentées de celles sur la passion pour tous les jours du mois.

»Le noûûeaû testament de notre Seigr Jésû-Christ, traduit selon la Vûlgate avec des noûûeaûx sommaires à chacque chapitre et citations aux marges.

»Esope en belle hûmeûr, oû nouvelle tradûction de ses fables en prose et en vers avec des moralitez.

»Lûcien en belle hûmeur, oû noûûeaûx entretiens des morts avec la sûitte.

»Retraitte selon l'esprit et la méthode de St. Ignace, par le R. P. Neveu de la Compagnie de Jésû.

»Maximes chrestiennes pour toûs les joûrs dû mois, par le R. P. Crasset de la Compagnie de Jésû.

»Doûce et sainte mort, par le même.

»Le devoir des pasteurs en ce qui regarde l'instrûction de leûr peûple, imprimé à Paris.

»L'innocence recognûe, oû la vie de Ste Geneviefue, par le R. P. René de Cerisiers de la Société de Jésû.

»Le Règne de Dieu dans l'oraison mentale, par Boûrdon.

»Les Sainctes Voyes de la Croix, par le même.

»Dieu Seul au St. Sacrement, par le même.

»La Vie cachée en Dieu seul, par le même.

Dieu incognû et autres, par le même.

»Conciones adventuales, quadragesimales cum octavis animarûm, etc., aûth. R. P. Leone a Sto Laurentio, ordinis fratrum B. virginis de monte Carmelo concionatore, etc. »

Au bas de la page se trouvent les lignes suivantes : « Il est dangereux de permettre l'impression du *nou-*

Digitized by Google

*veau testament dit selon la Vulgate;* car sous ce titre on pourra réimprimer le nouveau testament condamné à Rome. Brux., 8 may 1699. Gor. Bolck. Societatis Jesu.

Puis sur un petit billet ajouté à l'ensemble, on lit :

« Soit escrit au conseil de Brabant qu'ils pourront accorder octroy pour l'impression des liûres repris dans la liste cy-jointe à la réserûe de celluy intitulé noûûeaû testament de notre Seigneur, etc.

»Dû 5 juin 1699. »

On voit que la loi atroce (*immanis lex*) (1) du duc d'Albe avait laissé de bons souvenirs chez nous. Après cela que l'on demande encore, comme M. de Gerlache, ce que la Belgique doit à la révolution française de 1789.

(1) Cette *loi d'amour* se trouve dans l'excellent historien hollandais *Bor*, fol. 225-227.

Digitized by Google

# PAOLO.

## ÉPISODE DU CHOLÉRA A NAPLES.

Naples fut une des villes où le choléra asiatique exerça les plus grands ravages. Il s'y fit sentir à deux reprises: pendant l'automne de 1836, il ne moissonna que dix mille personnes environ; mais au mois de mai suivant il sévit de nouveau pour ne cesser qu'à la fin de juillet. On compta à cette époque jusqu'à quinze cents morts en trois jours. Le 26 juillet, qui mit fin à son règne, devint une fête de commandement.

L'aventure que je vais raconter est arrivée dans le temps que la violence de l'épidémie était à son comble, en juin et juillet 1837.

Je n'entreprendrai point de décrire la désolation des Napolitains sous les coups de cet horrible fléau. Le peuple le plus gai et le plus insouciant du monde en était devenu le plus sombre et le plus taciturne: il avait oublié que sur sa tête était le plus beau ciel, à ses pieds le sol le plus fleuri, autour de lui la plus riche nature où Dieu pût reposer des regards satisfaits de sa création. On ne se livrait plus, à l'ombre des orangers, aux douceurs du *far niente* national. Ce beau ciel, cet air bleu était empesté; les cadavres en putréfaction étouffaient les fleurs de ce sol; cette magnifique nature n'était qu'une couronne de fleurs sur une tombe. L'idée de la mort était devenue inséparable de celle du choléra. On n'espérait pas la douce agonie du vieillard; on ne tombait pas pour l'honneur et la patrie; on n'avait pas la fin glorieuse que

Digitized by Google

laisse du moins la guerre, cette autre calamité qui ceint de lauriers le front de ses victimes. Non! c'était sur le grabat d'un hôpital ou sur un lit de douleurs que, délaissé de sa propre famille, objet de terreur et de dégoût pour ses meilleurs amis, on périssait misérablement pour être ensuite jeté dans la fosse commune, côte à côte avec les plus infâmes. Le choléra! c'était la pensée écrite dans tous les yeux, c'était le cri d'alarme de tous les cœurs. Le Vésuve était oublié, personne ne songeait aux poisons et aux stylets de ses ennemis.... Des ennemis! mais tout était ennemi alors : le père avait peur du fils, le frère de la sœur, l'épouse de l'époux. Chacun pouvait apporter avec soi la contagion: elle pénétrait partout, dans les chaumières, dans les palais, dans les églises; elle se glissait entre les baisers des amants; elle frappait l'enfant au berceau, le prêtre à l'autel. — Le riche se barricadait dans ses salons; et là, devenu invisible pour ses amis les plus intimes, il s'entourait de fumigations et de préservatifs de toute espèce, croyant par là échapper à l'ennemi commun; mais celui-ci apparaissait tout-à-coup à ses côtés et le frappait d'une mort d'autant plus terrible qu'elle était imprévue, le punissant ainsi d'avoir cru résister à son pouvoir. — Le matin une jeune fille, au moment de devenir femme, recevait les baisers d'adieu de son père... Oui, d'adieu éternel! car le soir, le père seul en présence du cadavre de son enfant, l'enveloppait de ses mains dans le linceul : tout-à-coup lui-même chancelait, et le choléra lui criait comme Gennaro à Lucrèce Borgia: « Il en faut encore un!... » — Des amis s'étaient rassemblés à un repas: mais au moment où les éclats de rire et le choc des verres étaient le plus bruyants, au moment où les fines plaisanteries et les joyeux propos fai-

Digitized by Google

saient place aux refrains de l'orgie, lorsque déjà un convive se levait en chancelant, on le voyait soudain pâlir, et le verre encore plein s'échappait de sa main convulsive: pareil au spectre de Banquo, le choléra était assis sur son siége! Et tous désertaient la salle; mais l'ennemi se multipliait pour les poursuivre, plus rapide que la pensée, plus tenace que le remords.

Une chose digne de remarque, c'est le nombre de mariages qui eurent lieu à Naples pendant la durée de l'épidémie. Le saint-siége dut accorder aux simples prêtres le droit d'unir les époux: tout se faisait promptement, peut-être le lendemain eût-il été trop tard.

Le roi de Naples se fit bénir alors de tous ses sujets. Ce prince tant décrié donna plusieurs millions de sa cassette pour faire baisser le prix du pain; car la famine s'était jointe à la maladie pour désoler ce beau pays. Ferdinand paya de sa personne comme de son or; il visita les hôpitaux infectés ainsi que le cimetière encombré de cadavres à peine recouverts, dont plusieurs même ne l'étaient qu'à demi avant que l'œil du souverain y mît ordre. Il faut signaler aussi à la vénération publique le nom du nonce du pape, M. de Feretti, évêque de Montefiascone, autrefois colonel dans la grande armée. Accompagné d'un officier suisse nommé *De Jonghe*, qui s'était généreusement associé à son dévouement, ce digne prêtre ne craignit point de s'exposer à toute heure à la contagion pour porter ses secours aux malades; chaque instant de son séjour fut marqué par une œuvre à la fois de courage et de bienfaisance. Le peuple fit frapper une médaille en son honneur. — Je regarde comme un devoir sacré pour l'écrivain de rappeler à la reconnaissance publique les grandes et nobles actions oubliées. On devrait inscrire

Digitized by Google

dans l'histoire les noms de ces héros de la charité qui s'exposent journellement à en être les martyrs.

Mais il ne m'appartient pas d'essayer le tableau des ravages exercés à Naples par le fléau qui désola l'Europe: je ne veux que raconter une histoire bien simple, une aventure arrivée dans ce temps et comme il en arrive chaque jour : un amour sacrifié, une jeune fille séduite, un séducteur puni. Pendant que l'épidémie décimait la population, on pouvait encore souffrir de l'abandon ou du remords: il n'y a pas de mal public si terrible qu'il ne laisse place dans le cœur humain pour des douleurs plus intimes.

Les faits que je ferai connaître sont exactement historiques. Je n'ajouterai rien à ce qui est arrivé; il n'y a de changé que les noms.

---

Dans une chambre modeste d'un petit *Vico* de la rue de Tolède, une jeune fille, assise sur une chaise de paille et les coudes sur une table de chêne, semblait attendre quelqu'un : ses regards se tournaient souvent vers la porte avec une expression de crainte. Souvent, à demi-renversée sur sa chaise, elle appuyait fortement une main à son cœur; car elle éprouvait en ce moment une de ces affreuses tortures morales qui vieillissent de dix années en un jour, lorsqu'elles n'ôtent pas tout d'un coup la vie ou la raison. On distinguait encore sur son visage les traces d'une rare beauté, mais les chagrins et les passions avaient flétri ses traits d'une vieillesse précoce. Ses yeux étaient armés d'un cercle violet à force de veiller et de répandre des larmes; ses joues étaient creuses et animées d'un éclat maladif.

Digitized by Google

Tout-à-coup, comme si une résolution subite lui était venue, elle se leva et parcourut la chambre à grands pas et d'un air décidé ; mais bientôt elle se laissa retomber sur sa chaise en s'écriant : « Je n'oserai jamais ! » Puis après quelques instants d'hésitation, elle prit en tremblant une feuille de papier et se mit à écrire : sa lettre était à peine achevée qu'un bruit de pas se fit entendre dans le corridor. « C'est lui ! » s'écria la jeune fille avec un singulier accent de terreur.

La porte s'ouvrit, et un vieillard en costume ecclésiastique parut.

Giovanna Fantini ayant perdu ses parents dès l'enfance, avait été élevée par les soins du père Giacomo. Ce vieux prêtre, sans famille lui-même et n'ayant au monde que cette jeune fille qu'il pût aimer, avait concentré sur elle toutes ses affections.

A la vue du père Giacomo, Giovanna devint très-pâle. Son oncle s'avança et voulut l'embrasser sur le front : arrêtez, s'écria-t-elle, j'en suis indigne. — Es-tu folle ? demanda Giacomo. — Je suis perdue, murmura Giovanna en tombant à genoux. Et comme le vieillard gardait le silence de la stupeur, Giovanna, toujours à genoux, continua sans lever les yeux.

— Mon père ! Au nom de votre saint ministère, je vous conjure de m'écouter en silence avant de me maudire, car ce n'est pas à mon père d'adoption que je parle, mais à mon confesseur. La malheureuse qui est à vos pieds n'est plus la fille de votre frère, celle que vous appeliez votre enfant : non, vous ne voyez qu'une pécheresse indigne de votre pardon, car elle vous a trompé. J'ai trahi l'affection que vous aviez pour moi, un sentiment plus fort que la reconnaissance en a pris la place... O mon

Digitized by Google

bon père, pardonnez-moi! j'ai l'amour et la mort dans le cœur.

Le prêtre essaya de sourire. Enfant! dit-il. Ton amour est sans doute innocent; oui, ta vie m'en répond. Tu seras la femme de celui que tu aimes, et si ton bonheur dépend de moi...

— Non, mon père! Oh! ne souriez pas ainsi, votre sourire me tue. C'est celui de l'innocence, et moi je suis coupable. Celui que j'aime ne peut être mon époux; son rang, sa fortune, tout nous sépare.

— Du courage, Giovanna! il faut l'oublier.

— L'oublier!.. Ah! vous ne connaissez pas l'amour. Je pourrais vous oublier, vous; je pourrais oublier le nom de ma mère, oublier l'air et le soleil, oublier Dieu, et m'oublier moi-même... Mais lui, lui, l'oublier!... — Mais vous n'avez donc pas entendu que je suis perdue?.. — En disant ces mots du ton exalté et presque furieux que donne une grande terreur, elle s'était levée d'un bond et regardait le prêtre d'un œil étincelant: mais à un regard de celui-ci elle retomba à genoux. Giacomo s'affaissa sur une chaise et resta quelque temps sans prononcer une parole, immobile et le visage dans les mains, comme si la honte était à lui autant qu'à elle. — Perdue! s'écria-t-il enfin, perdue! séduite!... Et par qui? Ah! quel horrible trait de lumière! lui, le marquis de Montefiore! lui qui venait ici pour me charger de placer ses aumônes: la charité n'était pour cet homme qu'un prétexte à la débauche! Abuser ainsi de ce qu'il y a de plus saint au monde, oh! ce serait trop d'infamie.

— Il est moins coupable que vous ne le croyez; il ne l'est pas plus que moi-même, car lorsqu'il m'a dit: sois à moi! j'étais depuis longtemps à lui. Vous ne savez pas ce



Digitized by Google

que c'est que l'amour d'une femme; si vous le saviez, vous n'auriez jamais pour nous ni anathème ni mépris. Vous ignorez comment l'âme fléchit à force de lutter contre cette passion qui nous ronge; vous ne connaissez pas ces affreuses nuits d'insomnie qui brisent la raison; vous ne songez pas que le sang s'allume dans ces longues veilles, que la volonté la plus ferme y succombe, et qu'il vient un jour où vaincue par la douleur, la femme la plus fière n'a plus de force pour la résistance. Comment comprendriez-vous cela, vous qui dès l'enfance avez reporté à Dieu toute la somme d'amour que vous en aviez reçue, vous en qui l'adoration de l'Éternel a absorbé toute étincelle d'amour terrestre, et qui n'avez jamais connu d'affections mortelles que les plus paisibles, la famille et l'amitié? Oh! ne croyez pas que ce soit sans combattre que j'ai succombé. Ces combats sont écrits sur mes traits :ne voyez-vous pas que ma vie est brisée? Reconnaissez-vous dans cette figure pâle et maigre, dans ce fantôme qui se traîne si péniblement sur la terre des vivants, dites! reconnaissez-vous encore la joyeuse enfant qui vous faisait si souvent sourire, vous dont le visage s'est ridé dans les austérités, vous qui avez pâli à visiter et à guérir les âmes malades? Reconnaissez-vous celle qui faisait épanouir les roses de la jeunesse sur le front aride du vieillard? Oh! j'ai bien souffert, allez. Et cependant, lorsqu'il est tombé à mes pieds, j'ai eu le courage de le repousser: mais en lui disant des mots cruels, ma voix tremblait malgré moi, mes yeux se remplissaient de larmes; il a vu combien je l'aimais. Un autre jour il m'a suppliée de nouveau, mais avec tant de tristesse que je n'ai pas eu la force de le rebuter une deuxième fois.... C'était une de ces chaudes soirées dans lesquelles, épuisée déjà par une journée

Digitized by Google

brûlante, l'âme comme le corps a perdu son énergie, et où la mollesse, la volupté et l'amour se respirent dans l'air embrasé, avec le parfum des fleurs. Il était à mes pieds sans que j'eusse pensé à le relever, ses mains avaient pris les miennes sans qu'elles eussent essayé de se dégager de cette étreinte; j'osai lui avouer que je l'aimais en l'engageant à me fuir, car je sentais déjà ma raison s'égarer; je lui dis que son rang nous séparait à jamais: mais lui, il m'interrompit, et me prenant dans ses bras: Qu'importent les rangs et les préjugés du monde? Que peut-il me donner, le monde, en échange de ton amour? Crois-moi, Giovanna, quand Dieu a formé deux âmes d'un même rayon de lumière, il faut qu'elles s'unissent dans cette vie pour rester unies dans l'autre, et elles s'uniront malgré les faibles et impuissants obstacles que voudraient leur imposer les hommes. Avoir toute une existence de volupté l'un près de l'autre, lire sur le front l'un de l'autre la même pensée, aspirer un soupir dans un soupir, refléter un sourire dans un sourire, répondre à un mot d'amour par un autre mot d'amour, s'enivrer de bonheur à la même coupe, aspirer le même air et oublier ensemble le vol des heures; Giovanna, ma Giovanna! qu'est-ce donc qui peut remplacer cela? Giovanna! que peut-on désirer de plus divin que le ciel? Giovanna, sois à moi! je jure que tu es ma femme, et Dieu a reçu mon serment. — Voilà ce qu'il me disait, mon père. J'étais entraînée par ses paroles et encore plus par sa voix, car sa voix, douce et grave à la fois comme celle des anges, a d'étranges accents qui font vibrer toutes les fibres du cœur; mais jamais elle ne résonna comme alors à mon oreille! Puis il m'a suppliée avec des larmes; je l'ai vu pleurer, oui, pleurer à mes pieds.... Ne vous l'ai-je pas dit? J'étais à lui depuis longtemps.

Digitized by Google

Ici la jeune fille s'arrêta et se prit à pleurer amèrement. — Mon père! s'écria-t-elle enfin, Paolo m'a abandonnée! Paolo se marie demain. J'ai vu sa fiancée, Lorenzina di Castelmonte !... Elle est noble, elle est riche, et elle est belle, oh! belle... comme moi lorsque j'étais aimée.

— Oh! malheureuse, malheureuse que tu es, et malheureux que je suis! murmura Giacomo; et cette fois, ses regards et sa voix avaient perdu leur sévérité; il ne la condamnait plus, il était attendri par son désespoir. Il pleurait, le vieux prêtre, et en pleurant il la prit dans ses bras: ma fille, dit-il, que le ciel me pardonne! je ne te maudirai pas.

Mais Giovanna, se dégageant de ses bras : maintenant que le prêtre fasse place au père! Il y a peut-être un moyen de me sauver de la mort. Car je ne puis vivre sans lui.

— Il n'est rien que je ne fasse pour te sauver, dussé-je pour cela me perdre moi-même!

Ces paroles de Giacomo rendirent à Giovanna toute son énergie. J'ai écrit, dit-elle, ce que je n'oserais vous dire. Giacomo prit sa lettre et lut : ses sourcils se froncèrent, son regard devint sévère, l'indignation contracta son visage, et le prêtre reparut.

Giovanna, jusqu'ici prosternée et tremblante, se releva vivement; une lueur sauvage animait son regard. Elle tira du tiroir de sa table un poignard, et appuya la lame sur son sein. Giacomo voulut se précipiter vers elle, mais d'un geste elle le retint à sa place : si vous faites un pas pour m'arracher cette arme, je me l'enfonce dans le cœur. Je vous l'ai dit, je ne puis vivre sans lui. Et maintenant, mon père, il ne vous reste

Digitized by Google

qu'à choisir : un mot, oui ou non : l'un de ces mots peut me sauver, l'autre me tuera à vos pieds.

Seigneur, inspirez-moi! dit le prêtre en tombant à genoux. Sa prière fut longue et agitée. Giovanna était debout et immobile, la pointe du poignard tournée contre sa poitrine : sa pose était calme, mais son visage était horriblement bouleversé.

---

Avant d'aller plus loin, faisons connaître l'amant de Giovanna Fantini, le fiancé de Lorenzina di Castelmonte.

Peut-être le lecteur a-t-il déjà jugé Paolo di Montefiore, et l'a-t-il rangé parmi les grands séducteurs. Paolo était d'autant plus dangereux que de hautes et éminentes qualités le distinguaient, bien différent par là de tant de modernes don Juan, qui ne doivent attendre que le ridicule. Paolo était né bon, aimant et généreux; il avait autrefois compris toutes les vertus et tous les dévouements, parce que le germe en était en lui. Qu'est-ce donc qui avait ainsi flétri son âme en y faisant germer la plus triste des opinions, le mépris des femmes? — Qu'on fouille dans le passé des hommes qui professent de tels principes, et presque toujours on trouvera un amour déçu; plus ils ont aimé autrefois, plus ils méprisent aujourd'hui : on ne tombe du ciel que pour rouler dans la fange. Lovelace n'eût pas laissé un nom scandaleux, si son premier amour ne se fût adressé à une coquette : il a résolu de rendre le mal pour le mal. Le héros de Richardson a été l'objet du

Digitized by Google

mépris des moralistes et de l'admiration des écoliers; pour moi, je l'ai plaint de n'avoir rencontré sa Clarisse que lorsqu'il ne pouvait plus aimer.

Le marquis de Montefiore avait perdu ses parents de bonne heure. Jeté sans guide et sans soutien dans une vie où chaque heure amène une déception nouvelle, il avait perdu tour à tour les plus riches illusions qu'ait pu nourrir une âme poétique et passionnée. Le monde sublime qu'il s'était créé dans sa pensée s'écroula au contact d'une société frivole, où tout ce qui est grand semble ridicule. Son imagination heurta à chaque pas la réalité : c'étaient autant de blessures mortelles reçues au choc de cette réalité de fer. Paolo ne tarda pas à nier la vertu et à blasphémer l'amour. Il avait, disait-il, offert à des créatures terrestres une adoration qui les eût faites anges; et elles avaient pris plaisir à déchirer ce cœur crédule et sans défense. Il se trompait : ces femmes étaient bonnes et charmantes, — seulement elles ne le comprenaient pas. De déception en déception, il tomba dans le désespoir.

Arrivé là, un caractère plus fort eût pris pour amours la science, l'art ou l'humanité, et se fût isolé de la société pour vivre avec lui-même. — Paolo accepta le monde tel qu'il était. Pour voguer sur cette mer sans vagues et sans profondeur, il jeta aux flots, comme un lest inutile, tous les trésors de son âme. Mais il avait la haine au cœur. Il résolut de se venger. Il étudia profondément les femmes pour les tromper à son tour. Ce Paolo si pur et si fier accepta sans rougir le vice le plus méprisable chez un homme, la coquetterie. Il emprunta des armes à ses ennemies : il apprit d'elles à tuer à coups

Digitized by Google

d'épingles. Il raillait sans pitié les insensés qui croyaient encore au bonheur.

Mais son cœur saignait souvent sous sa fausse cuirasse. Souvent, — lorsqu'il était bien seul et qu'il pouvait arracher de son visage le masque de l'insouciance— souvent il pleurait amèrement au souvenir de ce qu'il avait été et à la pensée de ce qu'il était. Un bon ange envoyé du ciel pouvait relever son frère déchu... mais Paolo disait que c'est folie d'exiger des femmes plus qu'elles ne peuvent donner, et que celui qui n'a pas pris la vie comme on nous l'a faite, doit en porter la faute sans se plaindre. Celle qu'il avait si longtemps appelée et qui pouvait le relever de sa chute, il la désirait encore, mais il ne l'attendait plus. — Voilà ce qu'était Paolo lorsqu'il connut la nièce du prêtre.

C'était une charmante proie que cette blanche colombe, et le vautour se réjouit affreusement à sa découverte. Une enfant toute naïve, dont l'âme avait fleuri dans la solitude, tandis que sa vertu était restée intacte sous l'abri de la religion et du travail : certes, il y avait là de quoi exciter les désirs raffinés du marquis. Il se dit : elle sera à moi!... et il dit cela froidement, parce qu'il ajouta : « Sans cela elle serait bientôt à un autre. » — C'est l'histoire de tous les débauchés.

Dans ses relations avec les hommes, Paolo s'était montré constamment bon, loyal et généreux. Il saisissait chaque occasion d'obliger ses semblables, et surtout d'adoucir le sort des indigents. La charité était pour lui une tradition de famille, une vertu qu'il tenait de sa mère. Le vieux prêtre Giacomo, plus à même de distinguer le malheur du vice, était chargé depuis long-

Digitized by Google

temps de distribuer ses aumônes. L'oncle de Giovanna ne connaissait le marquis de Montefiore que par ses bonnes œuvres, et n'avait de lui aucune défiance. La porte de sa maison lui fut ouverte. Giovanna gagnait sa vie en faisant des fleurs artificielles : Paolo les achetait toutes. La pauvre fille, à son insu, travaillait tout le jour pour parer ses rivales. — On a appris le reste de la bouche de Giovanna elle-même. Elle fut la seule victime qui mêlât un remords aux plaisirs du marquis. C'était la seule qui l'eût aimé.

Peut-être l'eût-il aimée aussi s'il l'eût plus tôt connue. Mais le moment était venu où son cœur devait se purifier au feu d'un amour véritable : Dieu avait eu pitié du méchant et malheureux Paolo; il lui avait envoyé la femme prédestinée, qu'il avait désespéré de rencontrer un jour. — Ce n'était pas Adriana.

La marquise de Castelmonte, ancienne amie de la marquise de Montefiore, arriva alors de Sicile avec sa fille Lorenzina. La beauté rare et la grâce parfaite de celle-ci la firent bientôt connaître à Naples, où on ne l'appelait que *la belle Sicilienne*. Les anciennes relations des deux familles introduisirent d'abord Paolo dans la société de la marquise. — Si mon intention était de faire un roman, ce serait ici le lieu de nouer l'intrigue et de décrire les amours du marquis et de la signorina. Mais je l'ai dit, je n'invente pas, je raconte. J'ignore comment s'y prit Lorenzina pour changer en peu de temps ce hardi séducteur, et pour l'enchaîner d'un regard à ses pieds; mais je crois qu'elle remporta cette victoire par la seule puissance de la beauté modeste, et d'un amour profond et dévoué. Paolo lui avoua toute sa vie, ses premières affections méconnues, ses vengeances, et les

Digitized by Google

blessures de son cœur, toujours saignant au sortir de ces voluptés qui laissent après elles tant de vide. Ce qui lui eût nui dans l'esprit d'autres femmes le servit auprès de Lorenzina : elle l'aima d'autant plus qu'il était plus malheureux; elle se trouva fière et heureuse d'avoir fait luire le soleil et épanouir les fleurs au sein de cette nature flétrie.

Dans les commencements de sa liaison avec Lorenzina, Paolo n'avait point cessé de voir Giovanna. L'une était sa maîtresse, l'autre, la femme qu'il aimait. Il trouvait d'ailleurs quelque ressemblance entre elles. Toutes les deux avaient les cheveux bruns, les yeux noirs avec de longs cils, un profil grec et sérieux. Mais elles différaient essentiellement de physionomie. Lorenzina avait le front ouvert, légèrement bombé et sillonné de veines d'azur, des traits délicats et souffrants; ses yeux s'ouvraient avec extase lorsqu'ils ne se baissaient pas pour se voiler d'une larme; sa tête habituellement penchée, ses mains jointes à tout moment comme pour demander grâce, tout en elle indiquait une faible créature qu'un souffle pouvait briser. — Giovanna avait des regards qui allaient chercher la pensée et remuaient les profondeurs de l'âme; sa paupière se fermait souvent à demi pour en voiler l'éclat. C'était cet œil italien qui exprime tour à tour l'amour et la vengeance, qui mord et qui caresse, mais qui étreint toujours. Son front haut offrait au milieu ce léger sillon horizontal qui semble creusé par le soc des passions, et décèle ordinairement les natures vindicatives. — A les voir on sentait que toutes deux devaient passionnément aimer : mais trahies par leur amant, Giovanna devait tuer, Lorenzina devait mourir.

Digitized by Google

Cependant, à mesure que l'amour de Paolo pour Lorenzina augmentait, celui qu'il avait cru éprouver pour Giovanna se changeait en aversion. Le souvenir de ses anciennes conquêtes lui était devenu odieux. Il croyait maintenant à la vertu, à l'amour, au bonheur. Il s'étonnait d'avoir nié tout cela. Avant de connaître Lorenzina, Paolo n'était plus qu'un vieillard avec de vagues souvenirs de jeunesse. Maintenant, c'était un jeune homme avec des souvenirs de vieillard. — Il recommençait la vie.

---

Depuis que Giovanna avait avoué à Giacomo son amour et sa perte, deux heures s'étaient écoulées, et la nuit était venue. La soirée avait été magnifique et douce : et néanmoins Naples était resté désert comme pendant les ardeurs du jour. Trop de lugubres objets, trop de sombres idées effaçaient le charme de ses promenades. L'élégante calèche eût à chaque pas heurté la charrette des morts; et les douces rêveries, les conversations à voix basse sous les grands arbres de la Villa Réale, eussent été à tout moment interrompues par le chant lugubre des prêtres qui portaient le viatique à la lueur des flambeaux.

Déjà la ville, silencieuse et morne, avait éteint toutes ses lumières. Je me trompe : au premier étage d'une des élégantes maisons de la rue de Tolède brillait encore une vive clarté. Là veillait Paolo. Il n'avait pu fermer l'œil, car dans quelques heures ses vœux les plus chers allaient être exaucés ! le lendemain était le jour fixé pour son mariage avec Lorenzina.

Étendu sur une magnifique ottomane, ses yeux dis-

Digitized by Google

traits semblaient suivre les fleurs du plafond à travers la fumée bleue de son cigarro ; au sourire presque constant de ses lèvres on pouvait deviner la nature de sa rêverie. Cependant ses pensées étaient loin d'être toutes riantes et dorées : parfois son sourire disparaissait dans une légère contraction nerveuse, et il passait la main sur son front comme pour en essuyer les traces d'un remords. C'est qu'il se débattait entre son bon et son mauvais génie, entre le souvenir de Giovanna et l'image de Lorenzina.

Mais l'image éblouissante effaçait bientôt le triste souvenir. Paolo ne pouvait avoir alors qu'une pensée : Lorenzina allait lui appartenir ! A lui pour toujours, à lui seul au monde ! Ces yeux dont il implorait un regard, il allait en faire son ciel ! Cette bouche dont un mot le faisait tressaillir, il l'entendrait murmurer les plus douces paroles de l'amour ! Cette femme à laquelle il ne parlait qu'à genoux, il lui apprendrait à pleurer de bonheur et de volupté ! — Comme elle tremblera demain ! comme leurs cœurs battront à l'unisson au mot du prêtre ! Quelle adorable rougeur couvrira ses joues ! Et le soir, comme elle sera pâle, et combien de douces et enivrantes caresses il lui faudra pour la rassurer ! — Oh ! comme il saura lui donner cette félicité qu'il lui a promise ! Elle sera tout pour lui, son trésor, son orgueil, sa patrie, sa religion, sa vertu !... il oubliera près d'elle tout ce qu'il a souffert. Il l'entourera de tant d'adoration, qu'elle bénira à toute heure et à tout moment le jour où elle l'a connu. Il fera d'elle la plus heureuse et la plus enviée des femmes. Il n'y aura pas dans sa vie une minute qu'elle ne remplisse, ni dans son âme une pensée qui ne soit à elle, ni une goutte de sang dans son cœur

Digitized by Google

qui ne lui appartienne, ni une joie à son front qu'elle n'éclaire de son sourire!... Il devinera ses moindres désirs, ses moindres fantaisies, ses moindres caprices. Il variera chaque jour ses plaisirs, car sans cela le bonheur même serait monotone. Et puis, il la raillera doucement, il s'attirera de faibles reproches pour obtenir un pardon. Ils auront de charmantes boutades suivies de plus charmantes réconciliations. Mais non, elle aura assez à essuyer de plaintes et de doutes sans cela, car il l'aime trop pour ne pas être jaloux! Oh! il est jaloux de tout ce qui l'entoure et de tout ce qui l'approche.—Mais elle le rassurera, et pour le rassurer elle lui répètera qu'elle l'adore et qu'elle refuserait un trône sans son amour : quel soupçon pourrait résister à sa voix? — Il la cachera à tous les yeux comme un trésor, car il craindrait pour elle le contact du monde : mais elle n'aura rien à regretter, car en échange des plaisirs de la terre il lui aura donné les voluptés du ciel!

Et pour la première fois depuis longtemps Paolo tomba à genoux et s'écria : « O mon Dieu, mon Dieu! je vous remercie... » A ces mots il s'arrêta tout-à-coup, frissonna et devint pâle. On venait de sonner violemment à sa porte.

Tout le monde a éprouvé ceci : dans un moment de joie folle, l'incident le plus insignifiant produit un trouble dont on a peine à se rendre compte. Notre pauvre nature ne saurait suffire au bonheur. Et comme on croit difficilement à une félicité durable, on attribue cette tristesse subite à un instinct secret qui avertit du danger. C'est ce qui a fait croire aux pressentiments. — Paolo pressentit en effet que la personne qui sonnait à sa porte lui apportait le malheur. Ce fut en tremblant

Digitized by Google

qu'il vit entrer, un instant après, le père Giacomo. — Suivez-moi le plutôt possible, dit celui-ci. — Où? demanda Paolo. — Près d'un ami à l'agonie. Êtes-vous prêt? — Oui! — Giacomo fit quelques pas en avant; Paolo ferma sa porte et le suivit. On avait jeté devant sa demeure un cadavre; il l'enjamba sans le voir, tant il était troublé.

Le prêtre et le marquis tournèrent une petite rue et s'arrêtèrent devant une maison de chétive apparence; une lanterne était allumée au dehors : on distinguait ainsi les maisons infectées par le choléra.—« C'est ici, » dit le père. Ils montèrent un escalier en échelle; une porte s'ouvrit, et Paolo se trouva—en face du lit d'une femme malade !—Elle voilait son visage de ses longs cheveux bruns. Lorsque de ses bras amaigris elle eut écarté ce voile, Paolo reconnut Giovanna.

---

Lorenzina s'était levée avec le soleil pour saluer le plus beau jour de sa vie. Depuis longtemps elle était assise sur la terrasse de la maison, livrée à ces pensées vagues et craintives, à ces secrètes terreurs et à ces joies délicieuses qui troublent l'âme d'une jeune fiancée, et sur lesquelles nous laisserons le voile abaissé. Elle était là, dis-je, depuis bien longtemps, lorsqu'un valet vint lui remettre une lettre. Lorenzina regarda l'adresse et pâlit : c'était l'écriture de Paolo. La lettre avait un cachet noir. Elle ouvrit en tremblant et lut ce qui suit :

« Ma pauvre Lorenzina,

» Rassemblez toutes vos forces pour être préparée au coup que je vais vous porter. Je vous l'avais dit, Lo-

Digitized by Google

renzina : il y a une fatalité qui me poursuit. Elle me pousse tour à tour au vice ou au malheur, et entraîne avec moi les femmes qui s'attachent à ma destinée. Je vous l'avais dit, pourquoi n'avez-vous pas voulu me croire ? Pourquoi m'as-tu aimée, pauvre Lorenzina ?.. Oublie-moi, je t'en conjure! Tu trouveras un homme qui sera digne de toi, et tu lui donneras ton cœur. Tu crois qu'on n'aime qu'une fois, moi aussi je l'ai cru. On s'imagine toujours cela, puis on est trahi, et on veut mourir. Mais on se console. Tu verras. Tu m'oublieras. Je le désire, je t'en prie, je le veux ! Lorenzina!.. O mon Dieu ! mon Dieu, pourquoi m'as-tu laissé entrevoir le bonheur ?

» Lorenzina, il faut cesser les préparatifs de la fête. Il faut révoquer les ordres donnés. Dis à tout le monde que le mariage ne peut avoir lieu ; dis que je suis... dis que je suis mort, Lorenzina!.. Tu aurais été trop malheureuse avec moi, je te le jure. Je suis jaloux, soupçonneux, emporté, et je ne sais pas aimer. Mon pauvre ange, tu ne peux plus m'appartenir. Oh ! comment t'apprendre cela ? Je suis... Non, non ! je ne peux pas te le dire ainsi!... Écoute, et sois forte ! Et pardonne-moi, car lorsque tu recevras cette lettre... — Adieu, pardonne-moi !...

» Cette nuit, un prêtre est venu chez moi. Il m'a prié de le suivre. Un de mes amis, disait-il, m'attendait à son lit de mort. Au lieu d'un ami, je trouvai une femme... Cette Giovanna, dont je t'ai parlé, je crois, et que tu m'as pardonné d'avoir aimée. A sa vue je voulus partir, mais le prêtre me retint. — Marquis de Montefiore, s'écria-t-il, cet enfant que vous avez déshonorée, attend que vous lui rendiez sa robe d'innocence

Digitized by Google

pour paraître devant son Dieu. Vous lui avez juré de l'épouser et elle a été indignement abandonnée. Aujourd'hui vous pouvez sans craindre tenir votre promesse ; car dans une heure elle ne sera plus, et vous serez libre. N'avez-vous pas vu au seuil de sa demeure le signe terrible qui fait détourner les passants ? Vous avez bravé la contagion : est-ce pour réparer votre faute, ou pour torturer votre victime jusqu'aux portes de l'éternité ? Marquis de Montefiore, si vous refusez à Giovanna mourante cette lugubre faveur, elle vous maudira en expirant ; et moi, prêtre, j'appellerai sur vous les vengeances célestes ! je demanderai à Dieu que son fléau vous atteigne ici même, qu'il vous frappe sur l'heure et devant nous ; et je vous refuserai le pardon de l'Église, afin que vous paraissiez devant votre juge avec le parjure écrit sur le visage ! — Ses mains tremblaient, sa voix était tonnante, ses yeux lançaient la flamme ; il semblait inspiré par le ciel ; je ne l'eusse pas soupçonné de me tromper : j'étais interdit devant lui. Et Lorenzina, lui dis-je, faut-il l'abandonner ? Placé entre deux parjures, j'accepte celui qui m'unit à elle... Je ne savais que dire. Je voulus m'enfuir de nouveau, mais Giovanna me rappela d'une voix si déchirante, que je courus me prosterner au pied de son lit en lui demandant grâce. Te l'avouerai-je, Lorenzina ? en la voyant là, pâle, échevelée, mourante, et implorant mon amour à sa dernière heure, je crus un moment que je l'aimais encore... Qui n'eût pas été touché jusqu'aux larmes ? Elle n'eut aucun reproche à me faire. — Paolo, me dit-elle, vous n'avez donc plus rien dans le cœur pour la malheureuse que vous avez perdue ? Quoi ! vous refusez même de rester à mon chevet pour

Digitized by Google

recevoir mon dernier soupir ! C'est bien mal, Paolo, et vous êtes cruel. Je n'exige pas l'impossible ; vous aimez cette femme, elle est plus belle que moi, je le sais ; et de plus elle n'a jamais failli... parce qu'elle vous aimait moins que moi peut-être... est-ce une raison pour me traiter sans pitié ? Vous le voyez, Paolo, j'ai peu d'instants à vivre. Je ne vous demande qu'une heure, bientôt je ne serai plus, et vous serez uniquement à elle. Vous lui avouerez tout après ma mort ; elle vous pardonnera. Peut-être même mêlera-t-elle ses prières aux vôtres pour la malheureuse Giovanna. Tu viendras quelquefois apporter une couronne de cyprès sur mon tombeau. Voilà tout. Si tu savais ce que j'ai souffert de ton abandon ! — Si tu me refusais cela, vois-tu? mon souvenir te poursuivrait jusques dans les bras d'une autre. Si tu me l'accordes, je prierai là haut pour votre bonheur à tous deux. — Elle dit d'autres choses encore, elle parla longtemps : je ne pouvais pas résister à cette dernière prière, n'est-ce pas? Lorsqu'elle se fut tue, je pleurais, je ne pouvais répondre... je mis ma main dans la sienne, et le prêtre nous bénit !

«A peine le mot sacramentel fut-il prononcé, que Giovanna sauta du lit et se précipita dans mes bras. Paolo, dit-elle, nous t'avons trompé ; je n'étais malade que de ton abandon, et maintenant je suis guérie. Maintenant nous sommes unis pour toujours ! — A ces mots je pâlis, et me dégageant de ses bras : Lorenzina ! m'écriai-je. — Lorenzina? dit Giovanna. Lorenzina !. Ah! c'est elle que tu aimes? c'est à elle que tu penses? Ah! je ne suis plus rien pour toi! Eh bien! va la trouver, ta Lorenzina, et dis-lui ce qui est arrivé. Oh! puisque je n'ai plus ton amour, j'aurai du moins ma vengeance!

Digitized by Google

e lui parlerai, à la marquise! je dirai que tu ne l'as ja-
nais aimée, mais que tu l'as séduite, et que tu t'es im-
itoyablement joué d'elle! Elle aura été ta maîtresse,
t c'est moi qui serai ta femme! Ah! tu l'aimes? Eh bien!
lle ne sera jamais à toi, car tu m'appartiens!... — Et
our donner plus de force à ses paroles, elle m'entoura
e ses bras avec frénésie : je la repoussai; elle tomba,
on front heurta le pied d'un meuble, et le sang jail-
t!.. A cette vue le prêtre s'élança et étendit vers moi
es bras pour me maudire : mais il ne put articuler une
arole, et resta les bras ouverts, immobile et frémis-
ant de colère. Mais moi : — C'est à moi de vous mau-
ire! oui, je vous maudis, vous qui m'avez indigne-
ent trompé; vous, prêtre, qui avez profané les choses
aintes; vous qui vous êtes servi du ciel pour abuser les
ommes! — Et je sortis à ces mots. Voilà, Lorenzina,
e qui s'est passé. Ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé de-
uis, je l'ignore. Tout est confus dans ma tête. Je sens
eulement qu'il faut que je meure. Je souffre horrible-
ent. Dans une heure je ne souffrirai plus. Soyez heu-
euse, Lorenzina! soyez heureuse et priez pour moi. »

Lorenzina laissa tomber la lettre : un frisson de mort
arcourut ses membres. Mais le danger lui rendit des
orces; elle descendit précipitamment et courut à la
emeure de Paolo. Là, elle s'informa de lui au premier
aquais qui se trouva sur son passage : le marquis était
orti; on ne savait où il était allé. Un deuxième fut
ppelé, qui n'en put dire davantage. On en fit venir un
roisième. Lorenzina allait et venait en jetant des cris
touffés. Enfin le troisième laquais arriva lentement,
t dit plus lentement encore, que monsieur le marquis
tait allé voir un ami au palais des ministères : voyant



Digitized by Google

l'égarement de la signorina, il s'offrit à l'accompagner. Mais elle était déjà loin. En courant toujours, elle approcha du palais, devant lequel une grande foule était rassemblée.

Lorenzina sentit son cœur battre affreusement et sa raison s'égarer. Elle fendit la presse des Lazzaroni attroupés. Elle ne savait plus ni ce qu'elle faisait, ni où elle allait, ni ce qui l'amenait là ; et elle courait toujours. Des murmures s'élevaient sur son passage : « E la sua sposa ! O poveretta ! » disait-on. Le nom de Montefiore était fréquemment répété. Un bras la saisit à travers la foule. « Signorina ! dit une voix, venez, ce n'est pas ici votre place ! » C'était un ami de la marquise. Elle ne le reconnut point, ne comprit point ses paroles ; elle le repoussa vivement et s'élança vers l'escalier du palais... Là était étendu Paolo, le crâne fracassé, le visage mutilé au point d'être méconnaissable. Lorenzina poussa un grand cri et tomba privée de sentiment. La foule l'environna. L'ami qui lui avait parlé lui prit la main et l'appela par son nom : elle se releva, les yeux fixes et égarés : « Oh ! viens, murmura-t-elle, viens, mon Paolo ! vois comme je suis belle ! vois comme la foule se presse pour nous voir ! viens, l'église est ouverte... » Tout-à-coup elle jeta un cri déchirant : « Ah !.. du sang sur l'autel !... » Et elle tomba à la renverse en poussant un horrible éclat de rire. — Elle était folle.

Trois mois après cet événement, Lorenzina mourut dans la célèbre maison de santé de ***, en Sicile.

Giovanna fut dangereusement malade de sa chute. On ne lui apprit la fin tragique de Paolo qu'après sa guérison. — Et que fit-elle ?... — Ce qu'eussent fait la plupart des femmes à sa place : elle pleura un mois la

Digitized by Google

mort de son bien-aimé, et six mois parce qu'elle avait une grande cicatrice au front. — Je suppose qu'elle continue à faire des fleurs artificielles.

EDOUARD LUDOVIC.

Digitized by Google

# MÉMOIRE

SUR

# LA LANGUE BELGIQUE

(FLAMANDE-HOLLANDAISE)

*Depuis son origine jusqu'à nos jours.*

On a cherché, dans ces derniers temps, à persuader que la langue flamande est une dégénération de la langue hollandaise, comme celle-ci l'est, disait-on, de l'allemand qu'on appelait langue-mère.

Les monuments historiques prouvent que le nom de langue belgique convient mieux au Flamand, eu égard à l'étendue du pays où son usage était anciennement répandu : elle est, comme la langue allemande moderne, une des branches nombreuses de l'ancienne langue teutonique.

On entend par cette langue, celle qui était commune aux différents peuples qui, depuis les temps les plus reculés, habitaient en Europe le vaste territoire de la Germanie ou de l'Allemagne.

Quoique chacun de ces nombreux peuples eût son propre dialecte plus ou moins différent de celui de ses voisins, ils parlaient, néanmoins, tous à peu près la même langue, celle qu'on appelle langue teutonique.

L'origine de cette langue, ainsi que l'origine des peuples, premiers habitants d'une partie si considérable de l'Europe, sont naturellement enveloppées des ténèbres qui couvrent toutes les recherches de ce genre.

Digitized by Google

Cependant, les savants les plus recommandables s'accordent à faire remonter l'origine tant de ces peuples que de leur langue jusqu'aux anciens Scythes.

Il est inutile de discuter un point si difficile à éclaircir. Il suffira d'observer que la langue teutonique ou tudesque doit être reconnue pour la mère de plusieurs langues de l'Europe moderne, savoir des langues allemande, belgique ou hollandaise, suédoise, danoise, et en partie aussi de la langue anglaise et même de la langue française dans laquelle les anciens vainqueurs des Romains et des Gaulois, les Francs, nation germanique, ont introduit un grand nombre de mots teutoniques. Une observation plus essentielle encore, c'est que la langue belgique ou hollandaise, est une des branches les plus anciennes de l'arbre teutonique dont les rameaux se sont étendus si loin.

Pour mieux faire sentir la vérité de cette observation, il faut remarquer que, non seulement, selon les grammairiens hollandais les plus savants, mais aussi selon ceux de l'Allemagne, tels que *Adelung* et plusieurs autres, la langue teutonique, depuis les temps les plus reculés, fut divisée en deux grands dialectes, l'un appelé la langue haut-teutonique, l'autre, la langue bas-teutonique (1), et que c'est particulièrement au dernier qu'appartenait, entre autres, la langue belgique ou hollandaise, comme la langue allemande moderne s'est formée du premier.

Le manque absolu de monuments de la langue belgique, antérieurs au XIII^e siècle, ne permet pas de donner une notice exacte de l'état de cette langue dans

(1) Hoog-Duitsch et Neder-Duitsch.

Digitized by Google

les siècles plus éloignés ; mais ce qui est certain, c'est que les monuments de ce XIII^e siècle présentent une langue, qui, étant au fond la même que celle qu'on trouve dans les monuments plus anciens des autres dialectes de la langue teutonique, porte pourtant tous les caractères d'un idiome totalement distinct des autres branches de la même tige.

Les monuments les plus remarquables et les plus précieux qui nous restent du XIII^e siècle, sont les différents ouvrages de *Jacques de Maerland*, tous écrits en vers, et la chronique rimée de Melis Stoke.

Le premier, natif de Damme en Flandres et greffier de cette ville, où il mourut au commencement du XIV^e siècle, a laissé un grand nombre d'écrits sur la théologie, la philosophie et l'histoire, qui le font connaître comme un homme d'une érudition très-vaste et fort au-dessus de son siècle.

Le second, qui fut Hollandais, et vraisemblablement prêtre, a tracé, en X livres, d'une manière simple et fidèle, l'histoire des premiers comtes de Hollande.

La langue de ces deux auteurs, dont l'un écrivait en flamand et l'autre en hollandais, n'a guère de différences remarquables et mérite d'être louée non moins à cause de la clarté et de la pureté que de sa force.

Quoique la manière de construire et plus encore l'orthographe des écrivains, dont je parle, soient, à plusieurs égards, tout à fait différentes de celle qui sont usitées aujourd'hui; quoique plusieurs mots dont ils se servent aient maintenant entièrement vieilli, ou soient pris dans d'autres acceptions, la différence pourtant, entre la langue de Maerland et de Melis Stoke, et celle de nos jours n'est pas si grande qu'on ne pût, avec un

Digitized by Google

peu d'application, lire assez facilement ces deux auteurs.

Les deux siècles suivants, et la plus grande partie du XVI^e, quoique beaucoup plus riches en ouvrages tant en prose qu'en vers, offrent en général bien moins de sujets d'éloges que celui dont j'ai cité les monuments les plus curieux.

En effet, la langue, au lieu de se perfectionner, de s'enrichir et de s'ennoblir, peu à peu, se dépouilla, au contraire, de plus en plus de sa pureté, de sa richesse et de sa noblesse primitives.

Dans le XV^e siècle surtout, la corruption de la langue commençait à se manifester d'une manière étonnante, depuis l'époque de l'élévation de la maison de *Bourgogne* à la souveraineté des Pays-Bas, et ce mal s'accrut encore considérablement par les dissensions violentes qui, vers le milieu du XVI^e siècle, ébranlèrent tous les fondements de la tranquillité publique et privée et changèrent entièrement la face des affaires. Il semble qu'une des suites des guerres civiles et des révolutions, soit d'introduire, dans les langues, des néologismes qui, *tous*, ne survivent pas aux circonstances.

Depuis cette époque, la langue belgique se surchargea, de plus en plus, de mots empruntés sans aucune nécessité, à la langue française, et qui, rendus en quelque sorte conformes à la langue qui les adopta, n'offrirent plus qu'un jargon qui n'appartient proprement à aucun idiome; aussi, les règles les plus essentielles de la grammaire, telles que celles qui distinguent les différents genres des noms substantifs, et plusieurs autres, furent presque totalement négligées.

L'orthographe est peut-être la partie qui subit le moins d'altérations et qui semble même être plus con-

Digitized by Google

forme aux vrais principes de l'orthographe hollandaise dans les écrits des XV^e et XVI^e siècles, que dans ceux des siècles antérieurs.

Mais la Hollande qui, jusqu'alors avait fourni moins d'écrivains célèbres que la Flandre et le Brabant, commençait vers la fin du XVI^e siècle à s'élever au-dessus des provinces rivales par nombre d'auteurs illustres qui rendirent à la langue sa pureté et sa richesse primitives, et qui ornèrent cette littérature d'ouvrages remarquables en prose et en vers.

*Philippe* de *Marnix*, seigneur de Ste-Aldegonde, *Thierry Coornhert*, fils de *Volkert*, et *Henri Spiegel*, fils de Laurent, furent les principaux restaurateurs de la littérature et de la langue belgiques qui, depuis cette époque, prétend porter le nom de langue hollandaise. Ils ont tous écrit en prose et en vers; mais les deux premiers se sont rendus célèbres surtout par leur prose, tandis que le dernier s'est distingué dans la poésie.

*Coornhert*, dans ses traductions de l'ouvrage de Cicéron *des devoirs* et de celui de Boëce *sur la consolation de la philosophie*, et plus encore, dans ses ouvrages originaux sur la morale, a fourni l'exemple d'une prose hollandaise tout à la fois pure, claire et mâle; et, sauf l'incorrection de l'orthographe et quelques négligences, suites presque inévitables de la corruption totale de la langue, plusieurs ouvrages de *Coornhert* peuvent encore servir de modèle du style.

Spiegel, à qui les Hollandais sont redevables d'un poëme moral en VII chants, fut aussi un de ceux qui les premiers tâchèrent de fixer les règles de la grammaire et spécialement de l'orthographe hollandaise. Leur exemple fut suivi, surpassé même, dans le

Digitized by Google

XVII^e siècle par plusieurs écrivains illustres en prose et en vers, qui, par leurs talents supérieurs, élevèrent la littérature hollandaise au plus haut degré de splendeur et de perfection.

Il suffira de nommer, parmi ces hommes distingués, *Hooft, Vondel, Cats, Huigens, Grotius*, *G. Brandt*, de *Decker* et *Vollenhove.*

*Hooft*, en suivant les traces des Italiens, a, le premier, donné à la poésie hollandaise l'harmonie et la douceur qui lui avaient manqué jusqu'alors. Il écrivit dans sa jeunesse, beaucoup de pièces en vers aussi élégants que nerveux; mais dans un âge plus avancé il s'est appliqué, presque exclusivement aux recherches et aux travaux analytiques, et est devenu l'historien le plus célèbre et le prosateur le plus classique, dont la Hollande puisse se glorifier; aussi l'oppose-t-elle aux écrivains les plus renommés, tant anciens que modernes; sa *vie d'Henri IV*, roi de France, son récit des *malheurs qui ont accompagné l'élévation de la maison de Médicis* et surtout son *histoire des Pays-Bas* contenant le récit des troubles qui ont agité ces provinces depuis l'abdication de Charles V, en 1555, jusqu'à l'an 1587, sont des monuments de son génie et de son éloquence.

C'est dans ces écrits, pleins de beautés, que la langue hollandaise déploie toute son énergie, toute sa richesse et que puisent encore ceux qui aiment à donner à leur style des grâces, de la pureté, de la concision et de la force. Le seul défaut qu'on puisse, avec raison, reprocher au style de Hooft, c'est de n'avoir point assez de clarté et de facilité, défaut dans lequel il est tombé par une imitation, souvent outrée, de la manière de construire des latins, et spécialement de *Tacite*, dont il a

Digitized by Google

traduit les œuvres en un style hollandais non moins concis et nerveux que celui de l'auteur latin.

*Vondel*, qui a marché de près sur les traces de son contemporain (1) s'est élevé au premier rang parmi les poëtes hollandais. Dans ses nombreuses pièces de tout genre, du moins, dans celles qui sont le plus achevées, on le voit toujours grand, sublime, majestueux, et le peu de prose qu'il a laissé est également marqué au coin de la pureté et de la noblesse.

Après Hooft et Vondel, il faut nommer le poëte et moraliste *Cats*, auteur d'une souplesse et d'une originalité admirables, qui offre dans ses nombreux écrits en vers et en prose, l'exemple d'un style clair, facile et agréable (2).

Les œuvres de ces trois hommes remarquables et des autres écrivains distingués en prose et en vers qui suivirent leurs traces, présentent la langue hollandaise, sous les rapports les plus essentiels, comme formée et achevée, et si l'on excepte quelques changements survenus dans l'orthographe et quelques licences dans l'usage des différentes formes des mots et dans la manière de construire (accordées aux écrivains et surtout aux poëtes du XVII^e siècle et défendues à ceux de nos jours), la langue de ce siècle est exactement conforme à celle d'aujourd'hui.

(1) Il était aussi contemporain de Corneille et comme ce grand homme il a fait des tragédies. Celle de *Gysbregt Van Amstel*, dont j'aurai occasion de dire un mot, est la première tragédie nationale et régulière des Hollandais.

(2) Il est surtout connu des étrangers par ses excellentes fables, traduites dans toutes les langues de l'Europe, et que lui-même écrivit en latin, en hollandais et en français.

Digitized by Google

Il ne faut pourtant pas conclure, de cette assertion, que tous les mots qui furent en usage dans le XVII^e siècle le soient aussi de nos jours, ou qu'il n'y ait pas de mots qui aient subi un changement de signification plus ou moins notable; au contraire ces changements et ces pertes sont assez considérables; et, comme les dernières excitent les plaintes des littérateurs et des savants hollandais, on applaudit généralement les modernes qui cherchent à réparer ces pertes.

Je puis parcourir plus rapidement les temps qui ont suivi l'époque la plus brillante de la langue et de la littérature belgique ou hollandaise.

Une grande partie de ces temps au lieu d'être pour les Hollandais un sujet de gloire, fournit plutôt matière à leurs justes regrets.

Vers la fin du XVII^e siècle et pendant la première partie du siècle suivant, la langue, quoique cultivée soigneusement par quelques écrivains qui se distinguèrent de la foule, fut extrêmement négligée.

Ce ne fut que vers le milieu du siècle dernier que l'on commença généralement à s'attacher à écrire en hollandais avec pureté, correction et élégance, et à s'appliquer davantage aux vrais principes de cette langue.

Déjà la première partie de ce siècle avait vu paraître deux guides excellents dans ce genre d'étude : l'un, Lambert Ten Kate, fils de Herman, l'autre, Balthazar Huydecoper, qui, aussi en qualité de poëte et surtout de poëte tragique, a obtenu une juste réputation.

Le premier qui, par son esprit philosophique et sa vaste érudition, a éclairé systématiquement toutes les différentes parties de la langue et de la grammaire hollandaise, a, en particulier le mérite très-essentiel

Digitized by Google

d'avoir, le premier aussi, tracé, les vrais principes de l'étymologie de cette langue.

Le second, moins systématique, a éclairé la langue au moyen d'observations sur un ouvrage de Vondel, et a facilité l'étude de l'ancienne langue par ses excellentes notes sur Melis Stoke, dont j'ai parlé. Il mérite non moins que Ten Kate d'être placé au premier rang parmi ceux qui ont fixé la nature et les règles de la langue.

En suivant ces guides, plusieurs auteurs estimables, après le milieu du siècle dernier, ont donné, dans leurs écrits l'exemple de la pureté, de la correction et de l'élégance, et éclairci, par des traités particuliers, la grammaire hollandaise ou quelques-unes de ses parties. Ce concours d'efforts a répandu partout le goût de la pureté et de l'observation des règles de la langue, et c'est une des causes nombreuses qui ont redonné à l'idiome et à la littérature hollandaise, vers la fin du siècle dernier et de nos jours, un nouveau lustre qui semble faire renaître pour elle l'époque brillante du XVII^e siècle.

Cependant quoique les écrivains cités eussent fixé, dans le XVIII^e siècle, d'une manière inébranlable, les règles du langage, il restait néanmoins quelques points douteux relativement à l'orthographe.

Dans certains articles tous les écrivains corrects s'accordaient unanimement à proscrire les lettres *c*, *q*, *x*, *y*, qui furent, dans les mots d'origine hollandaise, remplacées par les lettres *k*, *kw*, *ks*, *i*, ou *ij* et plusieurs autres.

D'autres points d'orthographe, non moins essentiels, principalement relatifs au redoublement des voyelles, partageaient les sentiments des grammairiens les plus savants.

Digitized by Google

Afin de parvenir à l'uniformité, et de donner à l'instruction une base commune désirée par les amateurs d'une langue qu'ils regardent comme riche, noble et pleine d'énergie, le gouvernement chargea, au commencement du siècle présent, Messieurs P. Weiland et M. Siegenbeek, l'un auteur d'un dictionnaire hollandais, achevé depuis quelques années, l'autre, professeur de littérature hollandaise à l'académie de Leyde, de la rédaction d'une grammaire et d'un traité d'orthographe. La rédaction de ce traité, qui devait servir de base à la grammaire de M. Weiland, fut entreprise par le professeur Siegenbeek, et ce grammairien, avantageusement connu, l'exécuta avec tant de goût et de discernement que non seulement son ouvrage fut approuvé par deux sociétés littéraires recommandables, et adopté par le gouvernement pour servir de modèle d'orthographe dans les actes publics et les livres d'instruction primaire, mais que les règles qu'il avait établies furent suivies par le plus grand nombre des écrivains les plus estimés.

Depuis la réunion de la Hollande à la France, la langue hollandaise commença de nouveau à se corrompre, comme dans le XVI^e siècle, par l'introduction de mots français qu'on prétend nationaliser en les dénaturant. C'est surtout dans le style administratif que l'on remarqua journellement cette corruption.

Bientôt après eut lieu la réunion de la Belgique et de la Hollande. Les hommes d'état de l'époque voulurent à toute force rompre la nation belge à l'idiome hollandais; le motif *apparent* des mesures vexatoires prises alors étaient d'isoler de la France le nouveau royaume des Pays-Bas : « Il faut, disaient-ils, à une nation indé-

Digitized by Google

»pendante une langue à elle, afin d'étouffer d'anciennes »sympathies et des souvenirs glorieux. »

Certes, ce but était louable s'il eût été pur et surtout s'il eût pu être exécuté; et nul doute que ces hommes d'état n'en fussent venus à bout, à l'aide d'une longue persévérance et sans les moyens violents et tyranniques qu'ils ont employés.

Mais les Belges étaient trop convaincus que les motifs patents n'étaient qu'un prétexte adroit pour écarter les Belges des emplois administratifs, judiciaires et militaires. De là, malgré les efforts continus du gouvernement, surgit une lutte violente bien que sourde; de là, des résistances d'une part, et des destitutions de l'autre: aussi cette tyrannie morale fut-elle l'un des griefs qui provoquèrent la chute des Nassau. Vainement établit-on des sociétés (Genootschappen); fixa-t-on des prix; protégea-t-on ceux des Belges qui témoignaient de l'ardeur pour la propagation de l'idiome hollandais. Moi-même, proposé par deux ministres pour l'obtention de l'ordre du Lion Belgique, comme le premier et le seul auteur tragique belge, je n'obtins pas cette faveur par le motif que mes pièces n'étaient point écrites en langue nationale, et cependant à cette époque, j'étais traducteur général au ministère de l'intérieur.

A peine l'ère nouvelle d'indépendance vint-elle à s'ouvrir, que les plus violents antagonistes de la langue belgique ou hollandaise furent les premiers à la relever de l'état d'abaissement dans lequel l'avaient plongée des mesures trop acerbes.

Le roi s'associa volontiers à cet élan, en ouvrant, par arrêté du 6 septembre 1836, un concours général ayant pour objet une dissertation critique sur les points

Digitized by Google

controversés en matière d'orthographe, de déclinaison et de conjugaison dans la langue flamande, avec indication des moyens les plus propres à conduire à l'uniformité, d'après les principes fondamentaux de la langue, l'usage général et l'autorité des écrivains anciens et modernes : de telle sorte que le système proposé comme préférable puisse être reçu dans toutes les provinces du royaume où cette langue est en usage. Une médaille d'honneur et une somme de 5 à 600 francs devait couronner l'œuvre la plus méritoire selon le jugement d'une commission spéciale dont les membres seront pris dans la société pour favoriser la culture de la langue et de la littérature flamandes, sous le titre de *Maatschappy tot bevoordering der Nederduytsche taal en letterkunde.*

Ainsi, pendant qu'on voulait imposer de force la langue flamande au pays, on ne rencontra que difficultés et résistances; tandis que, du moment où la liberté du langage a été proclamée comme celle des cultes, on voit naître des associations nationales protégées par le souverain et dont on attend d'heureux résultats.

Ed. Smits.

Digitized by Google

# Poésie.

## LE CHANT DE LA DERNIÈRE SIRÈNE.

### ÉLÉGIE.

Ciel! comme il m'écoutait! par combien de détours
L'insensible a longtemps éludé mon discours!
Comme il ne respirait qu'une retraite prompte,
Et combien sa rougeur a redoublé ma honte!
(RACINE).

C'était près de Sorrente, où sont les nuits d'été
Plus belles que le jour sous ce ciel enchanté.
La mer semblait dormir; pas un souffle débile
Ne ridait de ses flots la surface immobile;
Et la lune, au plus haut de son cours gracieux,
S'y mirait blanche et pure, en traversant les cieux.
Après avoir dans l'onde et non loin de la plage
Jeté ses longs filets, comme il avait l'usage,
Sur sa rame appuyé, Pietro, le beau pêcheur,
Dans sa barque en repos était assis rêveur,
Lorsque du fond des flots soudain se fit entendre
Ce chant, que cadençait une voix douce et tendre :

« Ecoute, écoute, beau pêcheur!
» Jeune homme, écoute-moi, je t'aime;
» T'attendre est déjà du bonheur,
» Mais te voir est le bonheur même.
» Du plus loin, au sortir du port,
» Je reconnais ta blanche voile,
» Comme un pilote vers le nord,
» Joyeux, reconnaît son étoile.

Digitized by Google

»Quand mes regards peuvent saisir
»Sur les eaux ta flottante image,
»Je tremble et frémis de plaisir
»Dans ma grotte humide et sauvage;
»Mais de ta barque insoucieux
»Si tu restes sous la feuillée,
»La mer n'est plus rien à mes yeux,
»La mer si grande et si peuplée!

»Ah! ne méprise pas mes vœux:
»Du golfe, moi, je suis la reine;
»Le flot qui gronde, quand je veux,
»S'apaise à ma voix souveraine.
»Lorsque je chante, les vaisseaux
»S'arrêtent, et cette harmonie
»Que se répètent les échos
»Leur dit: C'est la belle Ausonie!

»C'est moi, qui, pour te retenir,
»Empêche ceux que tu menaces,
»Imprudent, de trop tôt venir
»Se prendre en tes immenses nasses;
»Moi, qui viens après, en retour,
»Ramener l'abondante proie
»Que dans tes filets, chaque jour,
»Tu trouves avec tant de joie.

»Ne crois pas qu'on soit sans beauté,
»Pour être habitante de l'onde:
»L'épi qu'a fait mûrir l'été
»Est moins blond que ma tresse blonde;
»Et jamais le sable, au soleil,
»Ne t'offre de beau coquillage
»Qui soit si blanc et si vermeil
»Que l'est mon jeune et frais visage.



Digitized by Google

»Ah! viens répondre à mon amour!
»De ma beauté juge toi-même :
»Que ton âme apprenne à son tour
»Qu'on ne vit que sitôt qu'on aime.
»— Mais, hélas! vœux inentendus!
»Tant d'attraits, un amour si tendre,
»Sont parfois des trésors perdus,
»Qu'un ingrat dédaigne de prendre.

»Autrefois nous étions plusieurs;
»Pauvres amantes méprisées,
»J'ai vu mourir toutes mes sœurs,
»Ainsi que des vagues brisées.
»De leur destin, pleine d'effroi,
»Je fuyais les chances cruelles;
»Pourtant je t'aime — oh! dis, dis-moi,
»Me faudra-t-il mourir comme elles?

»Déjà vainement bien des fois
»Aux vents j'ai confié ma plainte,
»Mais ils ont emporté ma voix
»Toujours trop loin de ton atteinte.
»Aujourd'hui, non pas sans émoi,
»Je touche à ta barque flottante,
»Tout près sous l'eau regarde-moi,
»Attendant mon sort et tremblante!.. »

A ces mots, le pêcheur, tout ému de pitié,
Mais surpris, et n'osant se fier qu'à moitié,
Pour voir au fond des flots sur sa barque se penche,
Et distingue en effet comme une forme blanche,
Qui paraissait ouvrir et lui tendre les bras.
Ses accents dans son cœur vibraient encor tout bas;

Digitized by Google

Le jeune homme est tenté par la douce entreprise :
Et se lève, et bientôt... mais soudain d'une église
La cloche, au point du jour, sonne pour l'*Angelus*.
A ce bruit il s'arrête, et rougit tout confus,
Se signe par trois fois en nommant Notre-Dame,
Puis, d'un bras agité s'emparant de sa rame,
Il s'éloigne aussitôt, sans même à son départ
Interroger, hélas! les flots d'un seul regard.
— Pourtant il crut entendre, en voguant vers Sorrente,
Le long cri de douleur d'une voix expirante,
Et l'on vit, le matin, parmi les flots mouvants
Surnager un objet que balançaient les vents :
On eût dit une femme aux longues tresses blondes,
Si ce corps délicat, soulevé par les ondes,
N'avait semblé de loin, — prodige encor douteux,
— Finir comme un poisson informe et tortueux.

A. de St-Valry.

Digitized by Google

## MINUIT.

A M. A. JOS. L***.

Qu'il est doux vers minuit de rêver en silence !
Qu'il est doux de rêver en regardant le ciel !
On rêve : on est heureux ; vers les cieux on s'élance ;
On respire du moins sans s'abreuver de fiel !

On se rappelle alors ces jours, où jeune encore,
On folâtrait gaîment au bord des clairs ruisseaux ;
Ces beaux jours où le sol de cent fleurs se décore,
Ces jours où retentit le doux chant des oiseaux.

Ils ont fui ces beaux jours, ces beaux jours sans nuage !
Il n'en reste aujourd'hui qu'un triste souvenir.
Adieu, plaisirs d'enfance ! Adieu, précieux âge !
Adieu, bonheur, adieu ! puissiez-vous revenir !

Comme l'enfant joyeux, le poëte a ses joies :
Il rêve et fait des vers en contemplant les cieux ;
Et quand la foule en flots se roule sur les voies,
Le poëte à l'écart rêve silencieux.

A. S***.

Verviers... Mars 1841.

Digitized by Google

## UN RÊVE DE LOUIS XIII. — 1642.

Minuit couvre Paris de son ombre paisible.
C'est l'heure où le roi dort ; et sa garde terrible
Veille aux barrières du palais.
Des pâles courtisans la troupe mercenaire
Pourra, jusqu'au réveil de son maître sévère,
Du repos goûter les bienfaits.

Tout dort... silence... il rêve... il rêve encor des crimes!
« Que vois-je ? à mes genoux de tremblantes victimes
» Que ma justice va punir !
» A moi, bourreaux ! frappez ; redoublez vos tortures ;
» Etouffons dans le sang leurs coupables murmures ;
» Qu'ils apprennent à m'obéir ! »

Il retombe. Soudain, dans cette nuit profonde
L'orage au loin mugit, et le tonnerre gronde ;
Des éclairs sillonnent les cieux.
Haletant sous le poids du songe qui l'oppresse,
Le tyran tout-à-coup sur son lit se redresse,
Et sa mère est devant ses yeux.

« Regarde-moi, Louis ! c'est Médicis ; moi-même
» Je viens te révéler la volonté suprême
» Qui préside au destin des rois.
» Du meurtre de Henri bientôt l'anniversaire
» Fera luire à tes yeux la torche funéraire ;
» Mais c'est pour la dernière fois.

» Assouvis ta fureur ; les victimes sont prêtes ;
» Aux sanglants échafauds livre encor quelques têtes ;

Digitized by Google

»Poursuis tes lâches cruautés.
»Etouffe tes remords dans l'ivresse du crime ;
»Hâte-toi ; sous tes pas déjà gronde l'abîme ;
»Aux enfers tes jours sont comptés.

»Ce n'était pas assez de l'exil de ton frère,
»Parricide ! c'est toi qui proscrivis ta mère :
»Richelieu n'est que ton bourreau.
»Fille des Médicis, moi, reine infortunée,
»L'épouse de Henri, je meurs abandonnée,
»Et la faim creusa mon tombeau !

»A ta cour, de Sully la vertu fit ombrage ;
»Des juges corrompus immolent à ta rage
»Ornano, d'Ancre, Urbain Grandier;
»Le grand Montmorency, la tendre Eléonore,
»Et Cinq-Mars et de Thou, noms que la France honore,
»En exécrant leur meurtrier.

»Et toi, sensible Anna, toi si belle et si pure,
»Tu vas, loin de la cour, loin d'un époux parjure,
»Au ciel confier ta douleur !
»D'Hautefort, Lafayette, orgueilleuses maîtresses !
»Expiez dans l'exil vos coupables caresses,
»Et pleurez votre déshonneur.

»Peuple servile, et toi ! pressé par les rapines,
»Décimé par le fer des guerres intestines
»La misère enchaîne ton bras !
»Où sont tes Ravaillacs ?.. Quoi ! tes poignards stériles,
»Emoussés par l'effroi, demeurent immobiles
»Pour punir ces noirs attentats !

»Tu pâlis, lâche roi ! la force t'abandonne.
»As-tu pensé, Louis, que la pourpre et le trône

Digitized by Google

» Fussent à l'abri du remord ?
» Tu frémis ! dans le crime avais-tu de l'audace ?
» Avec le désespoir te voilà face à face...
» Adieu ! je te livre à ton sort. — »

Il s'éveille... plus rien... l'ombre a fui... sur sa couche
Tremblant il se relève, et de son front farouche
Découle une froide sueur.
Mais le jour par degrés ranime son courage ;
Il revoit ses flatteurs, et son blême visage
Réfléchit un calme trompeur.

Vainement, pour chasser de longues insomnies,
Louis, depuis ce rêve, à de tristes orgies
Se livre avec plus de transport :
Sa mère est toujours là, terrible sentinelle,
Dont la voix retentit dans son cœur, qui recèle
Le germe fatal de la mort.

Enfin paraît ce jour, lugubre anniversaire!
L'airain sacré frémit, c'est le glas funéraire ;
Et le peuple religieux
Contemple avec effroi la dépouille mortelle,
Cadavre dégoûtant du tyran, qu'on appelle
*Le juste*, *le victorieux !* (1)

F. Devos.

(1) Surnoms de Louis XIII inventés par ses flatteurs. On sait qu'il mourut le 14 mai 1643, 33e anniversaire de l'assassinat de son père Henri IV, quelques mois après sa mère. Richelieu le précéda de cinq mois au tombeau.

Digitized by Google

# ANALYSE CRITIQUE.

## INDUSTRIE FRANÇAISE.

*Rapport sur l'exposition de* 1839, *par J. B. A. M.* Jobard.

M. Jobard a pris pour épigraphe: « On ne lit point les préfaces et l'on a tort. » C'était nous inviter à lire la sienne, et nous l'avons fait. Nous ne le regrettons pas. L'auteur s'y défend avec esprit de certaines imputations malveillantes, et, entre autres, du reproche d'avoir eu, en se chargeant d'un travail si étendu, si varié, la prétention de tout connaître. « Nous changerions, dit-il, très-volontiers ce que nous savons pour ce que nous ne savons pas; — mais nous serions bien disgracié de la nature, si, après avoir travaillé pendant trente ans, de 15 à 18 heures par jour, nous n'étions pas plus avancé que ceux qui ont mis à s'amuser la même ardeur et la même persévérance. » La nature n'a pas si mal traité M. Jobard; il n'a point perdu le temps qu'il a consacré à d'opiniâtres études, et la manière dont il s'est acquitté de sa tâche, est d'un homme profondément versé dans les sciences appliquées à l'industrie et au commerce. C'est une justice que se sont plu à lui rendre deux juges très-compétents, membres du jury d'exposition, M. Michel Chevalier, conseiller d'état, et M. le baron Séguier, de l'académie des sciences. Chargé d'une mission qui, comme on le verra, n'intéresse guère moins la Belgique que la France, le zèle avec lequel il l'a remplie, est d'autant plus digne d'éloges, que, de tous les commissaires envoyés dans le même but à Paris, par les divers gouvernements, il est le seul qui ait publié ses observations.

Nous le suivrons pas à pas dans son rapport, en ayant soin d'insister sur ce qui intéresse plus particulièrement notre pays.

Son introduction renferme des idées dont quelques-unes ne sont pas neuves, mais qui presque toutes sont fort judicieuses, et auxquelles il a toujours l'art d'imprimer un cachet qui lui est propre.

Digitized by Google

On trompe bien grossièrement le peuple, dit-il, quand on lui signale les riches comme étant les détenteurs de la part d'héritage des pauvres; car on raisonne comme si tout le monde avait été également riche *à priori*, tandis que nous étions tous également pauvres. Le pauvre n'a donc rien à reprocher au riche; c'est évidemment le contraire qui doit avoir lieu; car le pauvre vit du riche, comme le gui vit du chêne. Toute richesse est le produit d'un travail quelconque. Cela posé, le premier soin d'un bon gouvernement doit être de réhabiliter, d'honorer, d'encourager le travail; car le travail est la seule source légitime de la considération, des honneurs et de la richesse, il est évidemment le plus grand moralisateur du monde.

Suit une magnifique énumération des prodiges de l'industrie actuelle en elle-même et comparée à celle des anciens peuples; puis l'auteur examine rapidement la question morale des machines.

D'abord l'emploi des machines est un fait hors de débats. Lors même qu'il produirait de grands maux, il serait nécessaire de s'y soumettre. Un peuple qui n'adopterait pas les nouvelles découvertes dans telle ou telle branche de l'industrie, se mettrait, à l'égard de ses voisins, dans un état évident d'infériorité. D'ailleurs les machines amènent à la longue plus de bien être pour tout le monde, et même une plus grande somme de main d'œuvre, après avoir produit quelques perturbations partielles. En second lieu, elles ont l'avantage de dispenser l'homme des travaux les plus rudes et les plus abrutissants. C'est aussi un progrès dont il est juste de tenir compte. L'homme se relève et monte d'un degré vers la place qu'il doit atteindre, toutes les fois qu'il n'a plus à remplir des fonctions purement mécaniques.

Voilà le bon côté de l'introduction des machines; il y en a un autre qui doit s'améliorer, c'est le côté moral. Un établissement industriel ne se fonde qu'avec de grands capitaux, d'où il suit :

1° Que le passage de l'état d'ouvrier à celui de maître devient de jour en jour plus rare. 2° Que les chefs de l'industrie sont des grands seigneurs qui n'ont plus ces rapports de bienveillance et presque de famille qu'ils avaient autrefois avec leurs ouvriers. 3° Que l'alliance si heureuse de l'occupation industrielle avec les travaux agricoles devient incessamment plus rare.

Digitized by Google

Enfin le développement des forces mécaniques est la principale cause des crises commerciales. Elles favorisent une production exagérée, encombrent les magasins de marchandises qui ne se vendent pas, et laissent alors sans ouvrage et sans pain des milliers de prolétaires, après les avoir assujettis quelque temps à un travail excessif, dégradant, qui les rend en outre impropres à tout autre genre d'occupation. Tout cela est affligeant; mais qu'y faire ?

M. Jobard parle ensuite des inventions et des inventeurs; il est là sur son terrain, et il y dit de fort bonnes choses : que celui qui invente, est le premier homme du monde; car il fait quelque chose de rien, donne de la valeur à ce qui n'en avait pas, du mouvement aux corps inertes, de la puissance à la faiblesse; que Watt, en emprisonnant la vapeur dans un cylindre, a donné cinquante millions de bras à l'Angleterre qui n'en avait pas reçu autant de la nature; que les inventeurs sont la tête et l'âme d'une nation, et que le pays qui en produit le plus rend tous les autres tributaires de son génie; qu'on lui achète ses livres, ses tableaux, ses dessins, ses couleurs, ses étoffes; qu'on vient visiter ses monuments, ses ateliers, ses écoles; car tout cela, ce sont autant d'inventions; qu'une idée est la propriété de celui qui la possède et qui en est l'auteur; qu'elle lui appartient à plus juste titre que le champ ou la forêt dont vous avez hérité; car si vous n'aviez ni votre champ ni votre forêt, ils seraient à un autre, vous ne les avez pas faits, et l'inventeur a fait sa découverte; que toute invention est un accroissement de la richesse nationale; qu'un brevet n'est pas un privilége, mais un droit; que plus un pays est petit, plus il doit favoriser les nouvelles découvertes; que Colbert attirait les inventeurs, leur formait des établissements, leur fournissait de l'argent pour les exploiter, et souvent leur accordait des priviléges de 15 à 20 ans, comme il le fit pour les glaces de Venise et la porcelaine de Saxe, etc., etc.

L'exposition qui va prochainement avoir lieu à Bruxelles, donne un intérêt de circonstance à ce que dit l'auteur de celle qu'il est allé étudier à Paris. Ayant eu, dit-il, l'occasion d'examiner en détail les produits de l'industrie française en 1834, je dois dire qu'ils ne m'ont pas laissé l'impression d'une supériorite bien mar-

Digitized by Google

quée sur ceux de l'exposition belge de 1830, dont j'avais l'honneur d'être un des commissaires; mais depuis, pendant ces cinq dernières années de paix, il a été fait de grands progrès chez nos voisins, et je ne sais rien, en général, chez aucune nation, que l'on puisse opposer à ces bronzes magnifiques qui constituent un des produits les plus brillants de leur industrie; à ces tissus aériens de mousseline-laine, qui menacent de détrôner le coton, à ces belles soieries, à ces châles superbes, chefs-d'œuvre de Jaquart; à ces cristaux colorés, façon Bohême; aux lampes de mille et mille formes; aux porcelaines réfractaires, aux instruments de précision, à la bijouterie, à la fine ébénisterie, etc., etc.

Nous ne parlerons pas de la supériorité de la France dans les produits chimiques, dans les fleurs artificielles, l'orfévrerie, la parfumerie, la fausse bijouterie et les objets de mode; elle est incontestable; mais, en revanche, la Belgique l'emporte par ses grandes industries fondées sur la fertilité de son sol; et, si elle doit moins à l'art que la France, elle doit plus à la nature. M. Jobard, après avoir rappelé l'origine, indiqué le but, fait sentir les avantages, et montré par quels sages règlements on pourrait augmenter encore l'utilité de ces expositions périodiques, passe à l'examen de chacune des industries qu'il avait à étudier, et en signale les principales améliorations.

Au chapitre des machines à vapeur, il remarque que les Français, bien qu'ils aient fait des progrès notables depuis quelque temps, ont encore un grand chemin à parcourir pour atteindre non seulement les Anglais, mais même les Belges dans ce qu'on pourrait appeler la mécanique *monumentale*, pour la distinguer de celle qu'on nomme *horlogerie*, ou petite mécanique.

La soupape d'Edwards, à détente variable, commandée directement par le régulateur, est non seulement un excellent modérateur du mouvement, mais encore un moyen d'économiser au moins un quart du combustible, comme on l'a constaté chez tous les industriels de Verviers, où elle est adoptée depuis six ans. On peut la voir fonctionner chez MM. Houget et Teston, chez MM. Brixhe à Hodimont, Hauzeur à Pépinster, Vrède et Pollet à Tilbourg. L'atelier du Renard à Bruxelles peut en exécuter, puisqu'il possède l'ingénieur qui a construit celles dont nous parlons.

Digitized by Google

Nous rencontrons en passant une observation du rapporteur qui mérite d'être consignée ici; c'est que l'industrie ne doit presque rien, en fait d'invention, aux gens de métier; jamais un armurier n'a inventé un fusil nouveau, un lampiste une lampe, un poëlier un poële; un pompier une pompe. Ce sont les physiciens qui nous ont dotés des instruments les plus utiles et les plus ingénieux que nous possédions; ce sont eux qui ont amené dans la vapeur la révolution qui se prépare; Archimède était physicien, nos inventeurs modernes sont presque tous des professeurs de physique. Que ne doit-on pas attendre de la génération qui se livre à ce genre d'étude avec un enthousiasme si ardent? Il n'est pas difficile de prévoir qu'il ne s'écoulera pas de longues années, sans que nous voyions les découvertes se succéder avec la même abondance que nous voyons éclore les livres aujourd'hui; et cela aura lieu du moment où les physiciens seront devenus aussi nombreux que les littérateurs et les avocats.

Les progrès faits depuis cinq ans par les Français dans la fabrication des locomotives, sont encore plus étonnants que ceux qu'ils ont faits dans la construction des machines à vapeur. Le Creuzot qui, après une ou plusieurs chutes, occupe maintenant 3000 ouvriers, est déjà à sa douzième locomotive, et il n'en tire aucune pièce d'Angleterre, pas même les plaques de *fire-box*. Les prix sont les mêmes qu'en Belgique. Tant il est vrai que la différence qui existe entre le fer français et le fer étranger s'évanouit dans la main d'œuvre, quand les machines sont un peu compliquées.

Nous avons, dans notre pays, trois établissements qui concourent à la fabrication des locomotives, *Seraing* qui malheureusement n'est pas en position de continuer; le *Renard* qui, après quelques essais, est parvenu à prendre une supériorité marquée sur ses rivaux, mais qui manque de commandes, et *Saint-Léonard* qui a réussi du premier coup, mais qui, sous le rapport des commandes, se trouve dans la même situation que le Renard.

Le gouvernement belge ferait une grande faute en laissant tomber l'un ou l'autre de ces deux établissements. Ce serait se priver des bénéfices d'une utile concurrence.

Nous ne pouvons passer sous silence l'admirable locomotive que vient d'inventer, d'exécuter et d'essayer M. l'ingénieur Deridder.

Digitized by Google

C'est toute une ère nouvelle qui s'ouvre pour les chemins de fer; sa machine ne pèse pas cinq tonneaux, le tender y compris, et il a supprimé quatre roues dans son remorqueur. S'il voulait établir un atelier de construction, nous ne savons pas qui pourrait lutter avec lui en Belgique, puisque, pour son début, il a su faire un chef-d'œuvre dont chaque pièce est une invention remarquable.

M. le baron Séguier est l'un des savants de Paris, qui ont le mieux apprécié le talent et les connaissances du commissaire belge à l'exposition du Louvre; aussi M. Jobard, sans que pourtant la reconnaissance lui ait fait exagérer la vérité, n'a-t-il pas manqué de s'étendre avec quelque complaisance sur la chaudière à vapeur de l'invention de l'illustre et noble industriel. Nous citerons quelques traits de la notice qu'il lui consacre.

Habitué que l'on est à n'entendre prononcer le nom de Séguier qu'au Palais, où il complète une longue série de premiers présidents, on sera surpris de le voir sortir du cercle de son ancienne illustration, pour apparaître sur la proue d'un bateau à vapeur, et sur l'estampille de la meilleure chaudière que nous connaissions.

M. Armand Séguier, né mécanicien, non seulement s'appropria en peu d'années le trésor des connaissances positives amassées avant lui; il voulut professer lui-même les sciences physiques; et, descendant du cabinet dans l'atelier, on l'a vu exécuter de ses mains toutes les opérations métallurgiques; fondre, forger, tourner et ajuster toutes les pièces des machines qu'il avait conçues et dont il avait tracé l'épure en ingénieur consommé.

Animé d'une noble et inépuisable bienveillance pour tous les travailleurs hors ligne, pour tous les ouvriers à talent, il est réellement la providence des industriels. On a remarqué qu'à l'exposition, c'était à qui aurait le bonheur de l'arrêter pour lui expliquer ses chefs-d'œuvre; il est certain qu'il a mis en relief bien des talents méconnus, et empêché plus d'une injustice involontaire dans la division dont il était chargé comme membre du jury.

M. Séguier est inventeur de la chaudière la plus rationnelle, la plus sûre et la mieux combinée que nous ayons jamais vue; comme il n'est breveté qu'en France, les Anglais et les Allemands ont commencé à l'importer; nous engageons les Belges à faire de même. C'est la première chaudière où l'on ait songé à produire

Digitized by Google

la circulation de l'eau par la différence des températures; elle n'occupe que le quart de la place nécessaire aux autres, ses tubes sont rivés et ne s'éloignent pas du travail de la chaudronnerie ordinaire.

Nous voudrions voir M. Séguier à la tête d'un vaste conservatoire, avec un million à dépenser en essais et en perfectionnements. Nous sommes persuadé qu'il le revaudrait au centuple à son pays. Nous disons plus; c'est qu'un pareil homme préposé à la direction suprême du mouvement industriel, placerait avant dix ans la France au-dessus de toutes ses rivales en industrie.

Qu'on ne regarde pas, ajoute M. Jobard, cette notice biographique comme un hors-d'œuvre, elle aura son utilité pour tous les industriels belges qui pourraient avoir besoin à Paris d'un avis éclairé et d'un protecteur abordable.

La France possède 3,500,000 broches à filer le coton; elle emploie pour 106,000,000 de francs de coton en laine, sur lesquels elle obtient 50 millions de bénéfice, dont la moitié est employée au salaire de 70,000 ouvriers fileurs.

Tout en admirant les efforts de génie qu'il a fallu pour porter les métiers à filer le coton à un point de perfection si élevé, l'auteur du rapport, espèce de Jérémie des fabriques et des manufactures, ne peut se défendre d'un sentiment pénible, en songeant que le coton s'en va, chassé par la mousseline-laine, tissu nouveau, léger, moëlleux, infroissable et peu cher, et que l'industrie de nos drapiers est également à la veille de subir une métamorphose extraordinaire, par l'introduction du drap-feutre. Il a vu à Paris de magnifiques échantillons de ce drap d'invention nouvelle, peigné, tondu, lustré, qu'il a tenu entre ses mains et vainement essayé de déchirer.

La filature du lin en France, par la concurrence que lui fait celle des Anglais, est d'une constitution si cacochyme, qu'elle ne peut espérer de vivre que par une quasi-prohibition, c'est-à-dire en lésant les intérêts de 36 millions de consommateurs, pour enrichir quelques industriels. M. Jobard ne trouve pas notre situation à cet égard moins difficile. Nous aussi, dit-il, nous avons nos filateurs et nos cinq cent mille fileuses, que nous avions prié M. le ministre du commerce à Paris, de vouloir bien mé-

Digitized by Google

nager. — Chacun sent son mal, nous a-t-il répondu; si la Flandre en a cinq cent mille, la France en a quinze cent mille qui ne sont ni moins à plaindre, ni moins dignes de notre sollicitude.

Cependant les Anglais continuent à entretenir à Lille, depuis six ans, des agents sans cesse occupés à charger de nos lins des navires qui nous en rapportent jusqu'aux étoupes filées admirablement à des prix qui nous forcent à les racheter.

Il est plus que probable que le vrai papier de pâte est d'invention chinoise. Nous avons connu un brave homme, nommé Breton, qui est resté vingt-trois ans en Chine, où il était allé en qualité de majordome de l'ambassadeur hollandais Van Braam. (Nous copions le rapport) Il avait même épousé une Chinoise qu'il a ramenée en Belgique avec ses enfants. Comme il était illétré, il n'a rien écrit sur son séjour à Pekin, à Nankin et à Canton. Mais nous avons eu soin de recueillir, dans de fréquents entretiens, tout ce qu'il avait appris de l'industrie et des mœurs de cette nation *trois fois* plus nombreuse que toutes celles de l'Europe réunies. Ces détails seront d'autant mieux accueillis que désormais nous obtiendrons bien difficilement des nouvelles de l'industrie chinoise, par suite des édits sévères que *les marchands d'opium* ont attirés sur les *barbares* d'Occident. Nous sommes obligé ici de renvoyer le lecteur à l'ouvrage même que nous ne saurions transcrire en entier.

Pendant le XVII^e siècle, la France fournissait du papier à toute l'Europe, qui n'entra en possession de ses procédés qu'après la révocation de l'édit de Nantes.

De 1810 à 1820, le beau papier de Hollande n'existait plus que nominalement. La Belgique était encore plus arriérée, et se bornait à fabriquer le papier jaune et étriqué de l'*Oracle*. Les choses en étaient là, lorsqu'en 1817, M. Jobard introduisit la lithographie en Belgique; dans l'impossibilité de s'y procurer les sortes de papier dont il avait besoin, il fit auprès du gouvernement et des fabricants, des démarches qui engagèrent ceux-ci à entrer dans une meilleure voie. Quelques-uns y firent de notables progrès. Pendant ce temps, les Français allaient toujours de mieux en mieux, et l'on peut dire qu'aujourd'hui ils ne sont pas loin de la perfection. Mais c'est encore sur du papier français qu'on est

Digitized by Google

obligé d'imprimer tous les ouvrages de luxe qui s'exécutent en Belgique ; chose étonnante, ce papier, malgré le port et les droits dont il est frappé, nous coûte moins cher que le papier national. N'est-il pas pénible que nos fabricants, qui possèdent les meilleurs chiffons de lin, nous laissent, sous ce rapport, tributaires de nos voisins, pour une somme annuelle de 500,000 francs?

A ce propos, le rapporteur fait une digression qui l'éloigne un peu de son sujet, mais qui renferme tant de vues utiles que nous ne pouvons nous dispenser de nous y arrêter avec lui. Il voudrait que la Belgique, mieux posée qu'aucune autre nation, pour entrer dans la carrière des perfectionnements, non seulement accueillît, mais attirât par des encouragements le plus qu'elle pourrait d'inventeurs et d'importateurs. Donnez-leur, dit-il, sans examen, sans retard, sans argent, sans chicane, sans observations, des brevets pour toutes les industries qui nous manquent ;

Donnez-leur en pour ces cinquante espèces de lampes plus ingénieuses les unes que les autres, qui entretiendraient chez nous des fabriques de bronze, des ferblantiers, des mouleurs, des graveurs, des estampeurs par milliers, et nous épargneraient la sortie d'un demi-million, de ce chef seulement.

Donnez-leur en pour l'horlogerie qui nous enlève annuellement 860,000 francs au profit de la France ; pour toutes ces cafetières, pipes et tabatières, ces pommades et savons, toute cette famille de seringues, clysoirs, clyso-pompes, etc., que nous ne fabriquons pas, et qui nous coûtent près de 700,000 francs par an.

Enfin, donnez-leur en pour tous ces petits riens en cuir, en ivoire, en corne, en paille, en écaille, en nacre, en jonc, en ambre, en corail, en bimbeloterie qui nous soutirent des millions et que nous pourrions fabriquer plus économiquement avec les matériaux et les ouvriers du pays.

Accaparer la main-d'œuvre est aujourd'hui le grand secret de la prospérité nationale, et nous ne l'aurons jamais en persévérant dans le système suivi jusqu'ici envers les importateurs étrangers.

Nous le disons avec regret ; si l'on excepte les grandes industries de la houille, du fer, des draps et des armes, nous ne fabriquons rien en Belgique ; nous revendons seulement en laissant à l'étranger le profit de la main-d'œuvre.

Digitized by Google

Quel obstacle pourrait s'opposer à la fabrication en Belgique, des joujoux, des perles fausses, des lorgnettes, des agrafes, des bonbonnières, des breloques, du clinquant, des cuirs à repasser, des manches de fouet, des cannes, des cravaches, des mèches à quinquet, des pains à cacheter, des tire-bouchons et des briquets? Pourquoi n'avons-nous pas, nous qui livrons 12 millions de kilogrammes de zinc à la France, l'habileté de façonner ces surtouts de table, ces plateaux, les porte-carafes estampés, peints et vernissés? Faisons-nous seulement des éteignoirs, des verres de montre et des plumes de fer? Savons-nous emboutir la tôle et repousser les métaux? On ignore, pour ainsi dire, s'il existe en Belgique, des fabriques de crayons, d'épingles, ou d'aiguilles à coudre et à tricoter; mais on sait que nous achetons de toutes ces choses à l'étranger pour la somme de deux millions et demi, et pour sept millions de cuirs et de peaux travaillés par nos voisins sous toutes les formes.

Ne dussions-nous rien exporter de tout cela, la consommation intérieure nous serait acquise; nos ouvriers y trouveraient de l'emploi, et nos matières premières aussi. Nous le répétons, les pays qui nous livrent toutes ces choses ne sont pas plus favorisés, et ils le sont souvent beaucoup moins que nous par la position géographique, le bas prix du combustible et la facilité des communications. Certes, nos magasins sont brillants, nos étalages bien garnis; on trouve de tout en Belgique, mais on n'y fait presque rien.

Que nous tirions de l'étranger du vin, des huiles d'olive et de faine, des oranges, des citrons et des denrées coloniales, rien de mieux; mais nous devrions avoir l'amour-propre de ne rien importer de tout ce que nous pouvons faire à aussi bon marché que nos fournisseurs.

L'industrie des fers est encore exercée sur beaucoup de points en France comme au temps des Gaulois, et l'on dirait qu'on n'y a pas même entendu parler de la révolution opérée depuis 1740, dans la production du fer en Angleterre : les maîtres de forge — espèces de seigneurs de village, — se contentent d'aller dépenser à Paris un revenu de 20 à 30 mille francs, produits d'un ou deux *bas fourneaux* délabrés et couverts de mousse, perdus au fond de



Digitized by Google

quelque gorge étroite, où ils ne se montrent guère qu'au temps de la chasse aux bécassines. Nous en avons vu qui ne savaient pas qu'on eût écrit sur la théorie du fer, et dont le nom de Karsten n'avait jamais frappé les oreilles.

D'après un recensement officiel la fonte se fait dans 502 hauts fourneaux, mais tels qu'il n'en faudrait que 62 comme ceux de Couillet, pour donner exactement le même produit qui s'est élevé en 1831, à 331,000 tonnes de 1,000 kilogrammes, d'une valeur de 60,746,000 francs. Cette valeur ne serait en Belgique que de 35,438,920 fr. et en Angleterre que de 35 millions.

Presque tout le fer se fabrique au charbon de bois. La France a cependant autant et plus de houillères que la Belgique; mais on ne sait pas en aborder l'extraction avec de grands capitaux, et le projet d'une exploitation franco-belge, qui aurait pu fournir à la France tout le fer dont elle aura besoin pendant des siècles, a été abandonné, par la crainte de voir la presse ignorante s'élever contre l'exportation de notre argent à l'étranger.

Quand l'Angleterre consomme 153 millions de quintaux de charbon, la France n'en consomme que 30 millions.

L'idée d'une architecture métallurgique n'est pas neuve; on en a fait des essais en Ecosse et en Prusse; on a construit à Philadelphie un théâtre tout en fer; M. Roelands fait en ce moment un nouvel emploi de la fonte, au Palais de Justice de Gand, et nous lisons dans le *Glascow-Chronicle :*

« On sait que les bateaux à vapeur en fer ont obtenu beaucoup de succès. On vient d'exposer dans un café de Londres, le plan *d'une chaumière toute construite en fer*, qui nous a paru si élégante et en même temps si bien appropriée à l'usage auquel elle est destinée, que nous ne doutons pas que ce genre de construction ne soit bientôt généralement adopté. Le modèle dont nous parlons contient six chambres, une cuisine, une buanderie et autres commodités. Une cabane ordinaire, construite en grand sur le même modèle, ne coûterait que 8750 francs. »

Le temps viendra où personne ne croira sa fortune et sa vie en sûreté ailleurs que dans une maison en fer; sûreté contre les tremblements de terre, les incendies, les effractions; facile échauffement, plus de dégradations, suppressions des couvreurs et des

Digitized by Google

plombiers, durée perpétuelle par la peinture galvanique; élégance et richesse dans les façades; ajoutez à cela que ces maisons seraient faciles à démonter et à transporter sur un autre emplacement et même dans une autre ville, et qu'elles conserveraient dans tous les temps la valeur vénale de la matière, avantage que n'offrent les briques ni le mortier.

Après avoir fait la critique peut-être un peu trop vive de l'état déplorable dans lequel se trouve en général l'industrie du fer en France, et que l'on attribue à la protection excessive accordée aux maitres de forges, l'auteur ajoute que cependant de vigoureuses tentatives ont été faites sur plusieurs points du territoire, pour élever cette industrie au niveau de ce qu'elle est en Angleterre et en Belgique, et il cite, entre plusieurs autres, l'usine du Creuzot qui n'a rien à envier à celle de Seraing.

Au reste, s'il y a en France, comme ailleurs, des fers excellents, il y en a aussi de détestables; il y en a même autant d'espèces que de forges et de fonderies différentes; mais la supériorité de la fonte belge est incontestable; et la preuve, c'est que les canons de la fonderie de Liége l'ont emporté dans l'essai comparatif fait à la Fère, en concurrence avec ceux des fonderies de France, de Suède et d'Angleterre. Leur réputation est si bien établie que la Bavière vient de faire à notre établissement royal une commande considérable de pièces d'artillerie de tout calibre.

La France produit peu de cuivre; mais c'est peut-être le pays qui le travaille le mieux et en plus grande quantité.

M. Dida s'est construit un atelier qui peut servir de modèle à tous les autres; cet honorable industriel ne quitte jamais sa maison où il est sans cesse occupé à inventer des méthodes abréviatives de travail et à les enseigner à ses ouvriers. Il peut hardiment dire à ceux qui s'y prennent mal : ôte-toi de là que je m'y mette; car il n'en est aucun qui le surpasse en adresse et en habileté. Personne n'estampe sans gravure, et ne sait dorer sans or, mieux et à meilleur marché que lui. Les patères, les méduses, les ornements du goût le plus exquis découlent de son atelier, comme d'une corne d'abondance.

On ne se fait pas une idée des débouchés que Paris s'est ouverts par les mille inventions de son intelligente industrie. Ici c'est le

Digitized by Google

Schah de Perle ou le Rajah d'Oude, qui commande des lits en fer à M. Gandillot, des services d'argent à Odiot, des lustres et des candélabres à Thomire, des pendules à Denière et des coffres-forts à Fichet; là, c'est la reine des Owas, qui fait habiller ses aides-de-camp chez Barbe et coiffer sa garde par Dida. Nous avons vu chez lui d'admirables casques à crinières rouges, à têtes de Méduse en or, destinés aux princes de Malabar, et des cuisines en miniatures, achetées par des archiduchesses allemandes, etc., etc.

Une industrie de ce genre manque à la Belgique, ainsi que beaucoup d'autres, dont elle s'enrichirait bientôt en entrant dans une association douanière quelconque; car sa force productive s'est prodigieusement dilatée, et il faut songer sérieusement à lui frayer un passage, à lui donner de l'air, soit au midi, soit au nord, sous peine d'asphyxie.

La France est maintenant en état de fournir à ses usines toutes les espèces d'*acier* désirables; mais il n'y a pas bien longtemps, et il nous souvient de l'époque où cette précieuse matière était si rare, qu'on se serait mis à genoux devant un petit morceau *d'acier anglais*. Aujourd'hui la France en produit 60,000 quintaux métriques.

M. Jobard a souvent eu l'occasion d'étudier ce métal, et il a fait sur la trempe quelques découvertes qui ont mérité l'attention des sociétés savantes; nous regrettons de ne pouvoir entrer à ce sujet dans des détails qui ne seraient pourtant pas sans intérêt pour nos industriels.

La seule fabrique d'acier belge est celle de M. Regnier-Poncelet, qui est en pleine possession de l'acier de cémentation et de l'acier fondu; mais, selon l'habitude, on préfère ce qui vient de loin; on veut de l'acier d'Allemagne ou d'Angleterre, à qualités et prix égaux; il en est entré chez nous pour plus de cinq millions en huit années.

Un des produits de l'exposition qui attirait le plus l'attention des industriels, c'était l'étalage de *M. Barré*, qui présentait une foule d'objets coulés en fonte et rendus aussi malléables que le meilleur fer battu.

Le major Frédérix est le premier qui ait introduit le procédé de la *fonte malléable* en Belgique. Ayant communiqué le résultat

Digitized by Google

de ses essais à M. Lesoinne, professeur de métallurgie à l'université de Liége, celui-ci s'empressa d'élever une fabrique au Val-Benoît, pour l'exploitation de la fonte malléable. C'est là que s'adoucissent tous les petits objets de quincaillerie de *Herstal*, qui se faisaient ci-devant en fer forgé.

Un ouvrier Liégeois, nommé *Brisart*, est en possession d'une trempe supérieure pour les limes. Il les vend plus cher, mais elles durent quatre fois plus que les autres; et leurs débris, aiguisés en forme de couteaux ou de canifs, sont capables de couper le fer et le cuivre sans s'émousser. Malheureusement M. Brisart ne fait que des limes fines, et ne donne pas plus d'extension à sa fabrique que le célèbre Raoul de Paris, dont les *tiers-points* pour scies ont la propriété d'entamer les meilleures limes anglaises.

Un amateur avait exposé une pièce de canon, où M. Jobard n'a pas été peu surpris de reconnaître les dispositions d'un fusil pour l'invention duquel un brevet lui a été refusé en 1835, mais qui a été *réinventé*, deux ans plus tard, en Amérique, après qu'il en eut montré le plan à qui l'a voulu voir. Ce fusil est revenu se faire breveter l'an passé en Belgique et l'on s'occupe de sa construction à Liége. D'après les magnifiques rapports publiés sur cette arme, et les attestations du président des Etats-Unis, lui-même, nous la croyons destinée à faire la fortune des inventeurs de seconde main. *Sic vos non vobis.*

Le *zinc* ouvré tenait une place notable à l'exposition, et ce produit belge *dominait*, en quelque sorte, tous les autres, puisque le vaste bâtiment des Champs-Élysées était couvert en zinc de la *Vieille-Montagne.*

Le chimiste *Henkel* fut le premier qui, en 1721, se livra à l'exploitation de la calamine, pour en extraire le zinc. Mais, de 1775 à 1779, la plus grande partie nous en était encore livrée par les peuples d'au delà de l'équateur. L'abbé Raynal prétend que les Hollandais achetaient tous les ans 1,500,000 kilogrammes de zinc à Palembang. Ce qu'il y a de plus probable, c'est que le zinc provenait à la fois de la Chine, du Bengale et de Malabar.

Les mines belges fournissent aujourd'hui à elles seules plus de la moitié du zinc consommé en Europe. La principale est celle de *la Vieille-Montagne*, entre Aix-la-Chapelle et Liége. Elle a ce

Digitized by Google

double avantage sur celles de la Silésie et de la Pologne, qu'elle est d'une richesse inépuisable et produit le minerai le plus pur. La société qui l'exploite est à la tête d'une entreprise pleine d'avenir. L'emploi de ce métal devient très-varié. On le fait servir surtout à couvrir les maisons, et il est impossible qu'il en soit autrement, quand on songe à l'économie qu'il apporte dans les frais de charpente.

Un avantage remarquable qui en résultera, sera de nous délivrer de cette espèce de torture dont Winckelmann, à son retour d'Italie, fut si indigné, qu'il ne lui en fallut pas davantage pour retourner d'où il venait. Un temps viendra où tous les toits pointus se changeront en jardins. Le colonel Belmas a écrit une brochure où l'on peut voir combien l'emploi du zinc a pris d'extension en France ; car c'est en zinc que sont couverts l'hôtel du Quai d'Orsay, la galerie de minéralogie du Jardin des plantes, les archives de la Cour des comptes ; le grand marché à charbon près de l'abattoir du Roule; le marché de la Madeleine ; le grand Bazar du boulevard Bonne-Nouvelle, etc., etc., et il y a de ces couvertures qui datent déjà de 25 ans, et qui sont encore, comme on dit, *aussi bonnes que neuves.*

La lithographie même s'occupe de substituer le zinc à la pierre; les graveurs essaient de l'employer ; les imprimeurs sur étoffes commencent à s'en servir au lieu de cuivre, et on l'applique même depuis quelque temps à la confection des ustensiles de ménage.

C'est l'Empereur qui, en 1806, voulant encourager la réduction des minerais de zinc à l'état métallique, ordonna la mise en concession des mines de la Vieille-Montage, exploitées jusqu'alors par le gouvernement, concession à laquelle il assigna 7,500 hectares environ ; la pensée de Napoléon eut des résultats heureux, et la Vieille-Montagne acquit bientôt une importance qui, en 1837, ne fit que s'accroître dans les mains et sous l'influence de M. Mosselman. On annonce qu'un procès se plaide à Paris, entre le roi de Prusse et le roi des Belges, au sujet des redevances de cette mine précieuse ; il faut espérer qu'il n'en résultera pas une guerre internationale, et que tout s'arrangera par les avocats et les moyens de droit.

Digitized by Google

Le chapitre du sondage, qui termine le rapport, n'en est pas le moins instructif; c'est encore un de ceux où M. Jobard a le droit de parler et de se mettre en avant; car c'est grâce à lui que la Belgique, si les puits artésiens y ont eu le moins de vogue, est le pays où le sondage aura reçu ses principaux perfectionnements. Cependant la nécessité de mettre fin à cette analyse, ne nous permettra d'y ajouter que les considérations, ou, si l'on veut, que les conjectures suivantes :

« En commençant le forage à 1500 pieds perpendiculairement au-dessous d'une ancienne bure, l'opération doublerait de vitesse, puisqu'on n'aurait plus besoin de démonter la sonde, et qu'on la retirerait tout d'une pièce, à l'aide d'une machine à vapeur et d'un câble.

Il est certain que l'Europe savante serait attentive aux résultats d'une pareille recherche; la géologie y puiserait un grand enseignement, et nul ne saurait prévoir l'importance des découvertes qui pourraient avoir lieu dans ces terres inconnues. L'imagination en est vivement stimulée, quand on songe que toutes nos richesses minérales viennent des entrailles de la terre, dont nous n'avons fait jusqu'ici qu'effleurer l'épiderme.

Qui oserait dire qu'on ne rencontrera pas des bancs de houille assez considérables pour rassurer la postérité la plus reculée? Qui oserait nier qu'on puisse frapper une source d'huile de pétrole, suffisante pour servir à l'éclairage de toutes nos villes, quand on sait que le royaume de Siam possède deux sources semblables qui forment un des principaux revenus de l'empire, et qu'en Chine on trouve une grande quantité de ce bitume minéral, produit de la distillation souterraine des houilles?

Qui pourrait affirmer qu'on ne tombera pas sur un banc inépuisable de sel gemme, qui rapporterait des millions au trésor, par la facilité du nouveau procédé d'extraction, sans qu'il fût nécessaire de creuser des villages souterrains comme aux mines de Wilicka?

Qui pourrait dire qu'on ne donnera pas issue à un courant violent et perpétuel de gaz hydrogène carboné, comme on en voit plusieurs en Chine, dont un seul fournit le combustible nécessaire à la mise en ébullition des 300 chaudières de la grande saunerie de Yélicon-Tsing?

Digitized by Google

Outre ces richesses qui sont au bout de la sonde des Chinois, ne peut-il pas s'en rencontrer d'une autre nature sous notre sol? Si les métaux les plus pesants se sont déposés les premiers, n'est-il pas possible qu'on les retrouve à l'état natif, à une profondeur où ils auraient été mieux préservés de l'oxydation que les éjections répandues à la surface, que nous avons tant de peine à réduire?

Si l'on venait à pénétrer dans les entrailles du volcan qui fournit les eaux thermales d'Aix-la-Chapelle et de Chaudfontaine, volcan que les Romains ont vu en ébullition, n'aurait-on pas l'espoir d'obtenir une fontaine d'eaux thermales bouillantes, ou de vapeurs à une grande tension?

Nous ne croyons aucune de ces espérances, quelque hardies qu'elles soient, en désaccord avec la science géologique, et nous faisons des vœux pour que le gouvernement et les hommes éclairés que la Belgique renferme, se réunissent et mettent en commun toutes leurs ressources pour faire les frais d'une aussi glorieuse expérience. Nous pouvons certifier que la dépense n'en excéderait pas *le quart* de ce qu'il en coûte en ce moment à la ville de Paris, pour le sondage de Grenelle. »

Ce dernier trait est le seul du beau mémoire de M. Jobard, dont la démonstration ne nous paraît pas évidente, et nous lui demanderons la permission d'en douter au moins provisoirement.

L.-V. R.

Digitized by Google

# BORZACCHINO.

## I.

Grace was in all he steps, heaven in her eye,
In every gesture dignity and love.
MILTON. Paradis perdu. Liv. VIII.
La grâce était dans tout ses pas, le ciel dans ses yeux; dans chacun de ses mouvements, la dignité et l'amour.

Je ne sais, lecteur, si vous avez jamais éprouvé dans toute son étendue l'ennui qui s'empare à la fois du cœur et de la pensée, lorsque seul dans une chambre, en été, et par une pluie continue, on a épuisé tous les remèdes que peuvent offrir la lecture et la rêverie, sans être parvenu à s'intéresser à rien. On sent le plus impérieux besoin d'oublier ou d'endormir son mal dans des impressions, des aspects nouveaux, d'échapper enfin à l'horrible monotonie dans laquelle on étouffe, et pas moyen de sortir! Il pleut! et fortement encore! — Pour moi, je l'avoue, j'endure alors un véritable supplice. Peu m'importeraient, bon Dieu! et la pluie, et la promenade, et les livres, si dans ce moment il m'arrivait un ami, un causeur avec qui je pusse tuer le temps en attendant qu'il me tue ainsi que vous! Mais personne! Un isolement à faire jurer un moine! Et c'est presque toujours ainsi : c'est quand vous éprouvez le plus vivement le besoin de la société de vos amis, qu'ils ont l'entêtement de rester chez eux. C'est que cela est vrai! pas un n'aurait le bon esprit de penser que vous séchez d'ennui, et que vous



Digitized by Google

l'attendez à bras ouverts comme le messie. Et l'on parle des sympathies de l'amitié, des affinités du cœur! C'est une mystification, je vous l'assure, et d'autant plus cruelle qu'il n'y a que les honnêtes gens qui en soient la dupe : un fripon ne mord jamais à cet hameçon-là.

Quoi qu'il en soit, voici une petite aventure dont j'ai été en partie redevable à l'un des cas psychologiques que je viens de constater.

C'était par un des derniers jours du mois de juin 1840. Il avait plu toute la matinée, et le ciel, nuageux et sombre, menaçait de garder jusqu'au soir l'aspect irritant qu'il avait pris dès le matin. — Fatigué de lire, de rêver, de fumer, et d'arpenter le rectangle que forme mon cabinet sans avoir réussi à m'attacher à rien, je m'étais nonchalamment laissé tomber dans les bras de ma chère amante, — c'est ainsi que j'appelle mon fauteuil, — et la tête baissée, les bras croisés, immobile et grave comme un pacha sur son divan, je consultais mes forces pour m'assurer si elles suffiraient à me faire passer, sans mourir d'ennui, le reste de journée que j'avais en perspective. Il n'était encore que midi, et depuis la veille, je n'avais vu, pour tout divertissement, que le propriétaire de ma maison avec qui j'avais eu une scène terrible, à propos d'un papier fané que le pince-maille ne voulait pas remplacer dans mon salon.

Pendant que je me livrais à cet examen, pesant avec une égale attention les probabilités de mon ennui et la valeur des ressources que j'avais à ma disposition pour le neutraliser, il me parut que les murs de mon cabinet prenaient peu à peu des teintes plus claires. Je levai la tête, et je vis qu'un rayon de soleil venait de percer la nue. J'en ressentis du soulagement. Je n'osai cependant

Digitized by Google

pas m'abandonner tout-à-fait aux espérances qui voulaient s'éveiller en moi, craignant que le ciel ne s'assombrît de nouveau, ainsi qu'il arrive souvent dans notre pays, *dedans cette occurrence*, comme dit Corneille. Je ne tardai pas à m'apercevoir que cette crainte était peu fondée, car le jour prit insensiblement plus d'éclat, de longs reflets de lumière sillonnèrent les glaces de mes tableaux, et une nuée d'oiseaux, quittant leurs nids, traversèrent ma cour en jetant au soleil qui venait enfin de découvrir son disque d'or, leurs petits cris de joie et de liberté.

— Il va faire beau ! m'écriai-je parlant tout seul comme un homme qu'une forte pensée domine; — arrière les livres, les longues rêveries et les longues pipes! A moi l'air pur, à moi le soleil et les grands horizons! A moi aussi la liberté !

Et saisissant ma canne et mon chapeau, je fus dehors en quatre bonds.

A peine me trouvai-je dans la rue que j'éprouvai un bien-être inexprimable; il me sembla qu'un poids énorme se détachait de dessus ma poitrine. Je respirai avec une sorte d'ivresse. O soleil ! pensai-je.... et je poursuivis mon apostrophe en marchant.

## II.

Il y a, dans les environs de la ville, un site que j'affectionne tout particulièrement : c'est à la fois la plaine aux aspects changeants, la colline au front vert, le bois aux mystérieux ombrages, la rivière au flot limpide et murmurant, enfin, la réunion rare, sur un même point, d'une foule de beautés naturelles. Avec tant de charmes, c'est presque une solitude. Le paysan y passe sans s'arrêter,

Digitized by Google

le citadin n'y va que par hasard, deux choses qui me conviennent à merveille. Les amants même qui connaissent presque toujours si bien les paysages de cette nature, semblent ne pas se douter de l'existence de celui-ci : depuis trois ans que j'y vais régulièrement passer presque toutes mes heures de loisir, je n'en ai jamais rencontré que deux ou trois couples, longeant les haies au milieu des grandes herbes, et parlant bas en se pressant la main. Aussi, quel calme dans ce délicieux coin de terre! La nature, jeune et belle, s'y développe avec toutes ses harmonies, s'y épanouit avec tous ses parfums, et la pensée y éclot au front de celui qui rêve, comme une fleur qui grandit librement sur sa tige.

J'ai des raisons qu'il serait trop long d'énumérer, pour ne pas compléter ce tableau. Si j'en ai essayé quelques traits, ce n'a été que pour me conformer à l'habitude qu'ont prise les conteurs de jeter par-ci par-là un peu de bagage poétique dans leurs récits. Les artistes disent que cela renforce la couleur, les jeunes gens, que cela leur plaît, et les femmes, que cela les repose : il y a des gens qui ont la singularité de dire qu'ils n'y comprennent rien et que cela les fatigue, et je vous dirai, entre nous, que cela me fait assez souvent le même effet.

J'ai aussi des raisons pour ne pas nommer le site en question. Cependant, j'y songe! — Si mon lecteur était une lectrice, jeune et jolie, et qu'elle eût tant soit peu le désir d'aller quelquefois s'y promener, oh! alors je n'hésiterais pas à tout lui dire; j'insisterais même sur le nombre et la diversité des agréments de mon paysage, certain que sa présence lui prêterait pour mes yeux une grâce nouvelle, et pour mon cœur un attrait de plus..... Mais le moyen de savoir cela?

Digitized by Google

## III.

Ceci étant posé, vous concevez sans peine qu'en me trouvant dans la rue, mes pas prirent instinctivement le chemin de ces *beaux lieux*. Je sortirais de mon cabinet avec l'intention d'aller me promener ailleurs, que je me retrouverais bientôt, à mon insu, sur une des routes qui y conduisent. C'est comme un centre d'attraction dont je suis le moteur centripète. — Je vous demande pardon de ce style de physicien; quoiqu'il ait un certain mérite de justesse, je tâcherai de l'éviter dans les choses qui me restent à dire.

Et de ce nombre, il en est une qui ne laisse pas de m'embarrasser un peu. Si j'entame brusquement, je cours le risque de passer pour un écrivain de mauvais goût, et je pressens, à mon inexpérience d'auteur, que j'encourrai assez de critiques sans que je m'avise de m'attirer encore celle-là.

D'un autre côté, si je fais usage de la circonlocution, précepte que m'a si instamment recommandé mon digne professeur de rhétorique toutes les fois que j'aurais à dire quelque chose de..... enfin, n'importe! je cours le danger non moins grand de tomber dans les longueurs, sans compter que je ne serai peut-être pas compris.

Que faire?

Tout calculé cependant, j'imagine que ce dernier moyen dont je chercherai à éviter l'écueil, est encore sinon le plus adroit, du moins le plus prudent, ou plutôt, est à la fois le plus adroit et le plus prudent, attendu que la prudence étant, comme l'a définie Charron : *la juste estimation et choix des choses et des hommes,* il est clair que le moyen d'être le plus adroit consiste à se montrer

Digitized by Google

le plus prudent. — Que pensez-vous de cette argumentation-là ? Ce n'est pas jésuitique, j'espère ? —

Or, je commence :

## IV.

Lorsque vous rencontrez une femme jolie et bien mise, n'y a-t-il pas dans sa toilette une certaine chose sur laquelle votre attention se dirige avec plus de complaisance que sur tout le reste ? — Vos yeux n'ont-ils pas quelque prédilection soit pour la pose gracieuse du chapeau, soit pour l'élégante draperie du châle, soit pour la forme et la couleur de la robe ?

Ne me dites pas que vous ne vous êtes pas plus formulé de système à cet égard que certain ministre de fraîche date ne s'en est fait dans l'administration des finances, et que peu vous importe la forme, pourvu que le fond soit estimable... Je serais tenté de vous tenir pour un de ces êtres mal organisés à qui le ciel a refusé la finesse de goût si nécessaire dans l'appréciation du beau, et cela me ferait de la peine. Je dis plus : cela nuirait infailliblement aux faibles moyens littéraires dont je dispose, parce que l'écrivain a besoin, avant tout, de confiance dans son lecteur.

Je suppose donc que vous avez sur l'objet en question des idées toutes faites, et respectables comme le sont toujours les idées des gens consciencieux, fussent-elles d'ailleurs les plus sottes du monde.

Permettez-moi maintenant de vous exposer les miennes : j'y suis obligé pour l'intelligence de mon récit.

Ce qui attire le plus tôt et le plus irrésistiblement mes regards, à moi, dans la toilette d'une femme, ce n'est ni le chapeau, ni la robe, ni le châle : je dis le châle, et

Digitized by Google

non le fichu. — J'aime sans doute à trouver ces trois parties constituantes de l'appareil extérieur dans un état aussi harmonique, aussi satisfaisant que possible, mais rien de tout cela ne me ferait dévier de mon chemin pendant cinq minutes. Ce qui, en pareil cas, appelle mon coup-d'œil par dessus ou plutôt par dessous tout, c'est la chaussure !

Je vous en prie, respectable dame, ne froissez pas la page avec cette dignité pudique, inséparable d'un visage qui fait la moue, et dont je ne nie pas que vous ne soyez capable au besoin ! je ne dirai rien que de convenant.

Quand je dis la chaussure, il faut s'entendre, car il y a chaussure et chaussure, comme il y a fagots et fagots, liberté et liberté. — Est-ce le soulier de prunelle, le soulier de maroquin, ou le soulier laqué? Non, ce n'est rien de tout cela. C'est bien moins encore cette espèce de bottines dont je n'ai jamais voulu savoir le nom, que l'on fait de prunelle, qui se lace sur le coude-pied, s'interrompt à la cheville, et que je vois porter depuis deux ans par quelques femmes. Cette forme, sans grâce et sans esprit, n'a pu sortir que d'une pensée sans génie : je la proscris comme un sarcasme attaché à tous les jolis pieds.

Le soulier fin a sans doute de précieuses qualités, et lorsqu'il emprisonne un pied charmant sur lequel s'étend sans pli un bas bien tiré, il peut encore donner dans l'œil ; mais il manque généralement de poésie et de mystère : il flatte et ne captive pas.

Ici, je crois entendre le lecteur s'élever contre l'alinéa que je finis, en s'écriant : — Digression de cordonnier que cela! — Je crains en effet qu'elle ne soit pas tout-à fait aussi intéressante qu'une digression de savant, mais j'ai déjà dit que j'ai besoin d'indulgence : chacun ne peut

Digitized by Google

d'ailleurs donner que ce qu'il a. N'est-il pas vrai, mon vieux monsieur?

## V.

La chaussure qui me plaît, qui me charme et m'attire, c'est le brodequin.

Le brodequin!...

A ce nom seul, je ne sais quel horizon parsemé d'images riantes se découvre toujours à mes regards, mais si je me laisse aller, je ne tarde pas à tomber dans une rêverie délicieuse.

Diable! va-t-on dire ou ne dire pas, comme on voudra, si rien qu'en le nommant, vous éprouvez tout cela, que sentez-vous donc quand vous le voyez?

Voilà précisément, lecteur, ce que je trouve très-difficile à dire, et ce que je ne dirai pas. Du reste, j'ai souvent entendu rapporter qu'un écrivain doit toujours laisser quelque chose à deviner au lecteur; cela soutient, excite l'intérêt. Et puis l'on sait le joli mot de La Fontaine :

« Loin d'épuiser une matière,
On n'en doit prendre que la fleur. »

Tout brodequin ne m'impressionne cependant pas avec vivacité. J'aime, j'idolâtre le brodequin, cela est vrai; mais ce n'est que lorsqu'il réunit à un degré supérieur les conditions de sa nature. Mon amour ne s'aveugle ni ne se prodigue : il observe, discute et choisit.

Ainsi, il ne suffit pas, à mes yeux, que le brodequin soit de belle nuance; il faut qu'il s'étende sans affaissement, sans pli trop visible sur un joli pied; qu'il s'élève sur un bas d'une éblouissante blancheur; qu'il dessine avec une exquise pureté la ligne circulaire où son extré-

Digitized by Google

mité s'arrête, et laisse le bas s'égarer en secret dans l'obscurité de ses domaines; il faut enfin que le tout recouvre et fasse négligemment ressortir la forme d'une jambe modèle. — A ces conditions-là, je ne raisonne plus, je m'abandonne.

## VI.

Une chose qui m'a toujours péniblement affecté dans les fastes du brodequin, c'est le silence des poëtes à son égard. J'ai vainement recherché tout ce qui a été écrit à ce sujet depuis Eschyle qui le premier, dit-on, l'introduisit sur le théâtre pour donner plus de majesté à ses acteurs, je n'ai jamais trouvé que deux vers d'une ballade de Villon; encore se recommandent-ils plus comme monument philologique que poétique; les voici :

« A cuidereaulx d'amour transis
Chaussans (sans meshaing) fauves bottes. »

car c'est sous ce nom peu agréable de *fauves bottes*, vous le savez, que nos aïeux ont connu le brodequin.

Marot, dans une de ses notes sur ce poëme, appelle le brodequin *belle chaussure; la chaussure galante de son temps*, et dit qu'elle consistait en une sorte de chausses semelées dont la tige était faite d'une peau qui se retournait avec autant de souplesse que le cuir d'un gant.

J'avoue que la découverte de cette note où respire, comme vous voyez, une certaine délicatesse de goût, une vue heureuse de l'esprit, m'a fait beaucoup de plaisir, et a contribué à accroître mon affection pour le poëte le plus aimable et le plus gracieux de la cour de François Ier.

Tout cela ne m'a cependant satisfait qu'à demi. Ce que j'aurais voulu trouver, c'est un éloge complet du brode-

Digitized by Google

quin : personne ne s'est avisé de le faire. Si je m'étais senti versificateur et poëte, il y a longtemps que j'aurais suppléé à cette lacune, et je crois, sans présomption, que je me serais rallié des sympathies aussi enthousiastes que nombreuses. Je vous aurais fait chérir et préférer, chaussure agaçante et coquette! Votre nom fut devenu mon titre de gloire le plus doux, et peut-être que la beauté, voulant un jour récompenser ma muse, n'eût point dédaigné de faire un pas pour mon bonheur.

Mais Apollon, je veux dire la nature, — j'oublie quelquefois que celui-là a été mis à la réforme, — ne m'a point favorisé de ce noble don. Un proverbe italien dit qu'il faut être sot pour ne pouvoir faire deux vers, et fou pour en faire quatre. Je n'ai jamais pu réussir à en faire que trois. J'avais besoin, pour tourner mon quatrième vers, d'une rime en *octe* correspondant au mot *docte* que je venais d'employer : croirez-vous que je n'ai jamais pu la trouver? Il y a aujourd'hui, m'assure-t-on, des écrivains que cela n'arrêterait pas, quoique j'aie beaucoup de peine à le croire; il est vrai qu'à l'époque où je tâchais de rimailler, le génie poétique moderne n'avait pas encore révélé tous ses secrets. Je me découragea. Et voilà comme quoi la rime en *octe* est cause que je n'ai plus fait de vers, et que le public attend toujours un poëme sur le brodequin.

Toutefois, je ne désespère pas de voir quelque jour publier sur ce sujet, inspirateur à tant d'égards, un poëme tel que je le désire. Il y a aujourd'hui dans presque toutes les grandes villes des deux mondes des corporations savantes qu'on appelle *académies*, du grec *akadémos*, mot qui, selon les uns, signifie *citoyen d'Athènes*, selon les autres, *Athénien*, et qui, selon d'autres encore,

Digitized by Google

— car on est loin d'être d'accord sur ce point important, — pourrait bien venir du nom du lieu où Platon réunissait ses disciples, et qu'un certain *Académus* lui avait donné : ces académies mettent régulièrement au concours des questions et des sujets de poésie de l'ordre le plus remarquable. Pourquoi l'une d'elles ne proposerait-elle pas de chanter le brodequin ?

## VII.

Le lecteur ayant maintenant reçu la confidence que j'avais besoin de lui faire, je reviens :

Je me dirigeai donc vers les lieux que j'ai indiqués au commencement de mon second chapitre. Je ne tardai pas à y arriver. Le soleil, chaud et resplendissant, avait dissipé tous les nuages; les chemins humides séchaient sous l'influence de ses rayons; quelques gouttes d'eau, derniers vestiges de la pluie du matin, et tout près de s'évaporer, se balançaient encore çà et là au bord des feuilles comme des diamants perdus; la verdure avait repris son éclat, les oiseaux, leurs chansons; l'air, odorant et frais, circulait plus légèrement. Je respirais avec délice.

Après une heure de marche environ à travers les haies et les prés, j'allai m'asseoir sous un arbre dont un petit tapis de mousse environnait le pied. J'y étais depuis plus d'un quart d'heure, feuilletant avec distraction une mauvaise brochure qu'un de mes amis m'avait offerte, et que je venais de retrouver par malheur dans ma poche en y cherchant de quoi allumer un cigare, lorsque j'aperçus tout-à-coup une femme qui sortait du sentier que j'avais quitté peu d'instants auparavant : elle s'avançait de mon côté. Le sol, décrivant en cet endroit une courbe assez sensible, je ne vis d'abord que son buste;

Digitized by Google

peu à peu elle m'apparut tout entière. Sa main, relevant avec grâce le bas de sa robe, laissait apercevoir un brodequin délicieux, et soupçonner une jambe parfaite. Mon cœur s'émut. Je pus bientôt examiner toute la personne. Charmante, lecteur! Les traits les plus séduisants, les yeux les plus beaux, la taille la plus gracieuse, et vingt ans au plus! — Un ange sous des habits de femme! — La surprise, le trouble, ce je ne sais quoi que fait toujours éprouver l'apparition subite de la beauté, m'enchaînèrent immobile à ma place. Je crois cependant qu'elle s'aperçut d'un mouvement admiratif que je ne pus maîtriser, car elle baissa un peu son ombrelle au-devant de son visage, et cessa de retenir sa robe.

A moins de témoigner pour ma présence un éloignement qui m'eût été pénible, qu'il fût pruderie ou non, il fallait qu'elle passât tout à côté de moi, l'arbre sous lequel j'étais assis se trouvant sur le bord du sentier qu'elle suivait.

Je fis tout de suite cette réflexion, et je crois qu'elle la fit également avec cette rapidité d'instinct qui est particulière aux femmes, car elle me parut éprouver un léger embarras. L'incertitude du résultat fut pour moi de l'anxiété.

Elle continua de s'avancer sans la moindre déviation, et bientôt elle ne se trouva plus qu'à deux ou trois pas de moi. Mes yeux ne l'avaient pas quittée. Ses brodequins étaient de velours noir, recherche d'un goût exquis et dont je fus pénétré. Lacés sur la cheville par un cordon de soie que la marche avait légèrement détendu, j'apercevais la blancheur du bas à travers les sinuosités du lacet, et j'ai oublié de dire que cet imperceptible désordre est à mes yeux, comme grâce de détail, d'un prix inestimable.

Digitized by Google

Elle passa enfin. Quel moment! Elle avait beau tenir son parasol baissé, comme je me trouvais placé beaucoup au-dessous d'elle, je devais nécessairement voir fort bien son visage, et je le vis. De loin, il m'avait paru charmant; de près, je le trouvai adorable. Beauté de coupe, finesse de traits, magie d'expression, tout y était. — Elle me regarda du coin de l'œil, furtivement : je souriais.

A peine fut-elle passée, que je hâtai de changer de position, et de la suivre des yeux. Elle ne se retourna pas.

— Ange inconnu! pensai-je, tu ne m'échapperas pas ainsi! Il faut que je te revoie.

## VIII.

Je savais que pour sortir de la prairie qu'elle traversait, il n'y avait qu'un chemin. C'est un ruisseau assez large que la crue des eaux rend rivière, mais qu'on passe ordinairement à pied sec pendant l'été.

Quand ma jolie inconnue eut disparu au bout du sentier, et que je jugeai qu'elle devait être arrivée au ruisseau, je me levai, et la suivis en pressant le pas.

Je l'aperçus bientôt arrêtée sur le bord du ruisseau que les pluies du matin avait rendu à son premier état, et paraissant chercher l'endroit le plus convenable par où elle pût le traverser sans se mouiller les pieds.

Je m'arrêtai moi-même derrière elle, à peu de distance, caché par un vieux saule, pour voir comment elle allait se tirer de là. Son embarras était manifeste. Elle allait de droite à gauche, de gauche à droite, posant parfois le pied sur l'une des premières pierres que l'on voyait s'élever de distance en distance dans le lit du courant, et puis le retirant soudain, comme si elle eût

Digitized by Google

tremblé de se hasarder. Dans ses préparatifs pour la traversée, elle avait fermé son ombrelle dont elle se servait comme d'un appui, et relevé assez haut le bas de sa robe. Le brodequin m'apparaissait dans toute sa splendeur....

Lorsque ses hésitations m'eurent convaincu qu'elle ne s'aventurerait pas à tenter seule le passage, je me dirigeai rapidement vers elle. Le bruit de mes pas sur les cailloux lui fit tourner la tête avant que je l'eusse rejointe, et elle eut l'air de vouloir s'éloigner. Je courus à elle.

— Madame, pardonnez-moi de vous aborder, mais vous paraissez vouloir traverser le ruisseau, et à moins de compromettre gravement votre jolie chaussure, la chose est assez difficile; si vous daignez me permettre...

Et sans me laisser le temps d'achever, elle me dit :

— Mais oui, monsieur, je voulais passer le ruisseau que je comptais trouver à sec, et qui ne l'est pas, ce qui me contrarie beaucoup.

Jamais je n'avais entendu de voix plus douce. Son accent était français.

— Si vous tenez tant à passer sur l'autre bord, madame, cela n'est pas impossible. Daignez seulement accepter mon aide...

— J'y tiens infiniment. Je serais désolée de ne point voir la personne chez laquelle je me rendais. Mais le moyen de passer ?

— Ce ne peut être en vous prêtant ma main pour vous soutenir, car vous ou moi n'aurions qu'à poser le pied sur une pierre mal affermie, faire un faux pas, qui sait?... Et la chute serait facile, quoique je sois loin d'en être alarmé pour moi...

Ses yeux se baissèrent un instant, son front se teignit d'un peu de rougeur, elle parut réfléchir.

Digitized by Google

— Oh! mon Dieu! reprit-elle, quel embarras! Et pas d'autre chemin!

— C'est le seul en effet.

— En êtes-vous bien sûr, monsieur?

— Très-sûr, madame.

— Oh! mon Dieu, mon Dieu! répéta-t-elle, que cela est fâcheux. Je suis étrangère, monsieur: arrivée depuis peu avec une de mes tantes, nous repartons demain pour la France. Auparavant, je voulais revoir une amie qui demeure à peu de distance d'ici, dans cette maison de campagne que vous apercevez là-bas, à l'extrémité du vallon; elle a pour moi tant d'amitié que je serais tout-à-fait désolée de partir sans lui avoir fait mes adieux.

—Je comprends, madame, tout ce que cette position a de désagréable pour vous, mais il n'est pas impossible d'en sortir.

— Et comment, mon Dieu?

— En acceptant la proposition que je vais vous faire. Avez-vous confiance en moi?

Elle s'arrêta, ouvrit de grands yeux, et me regarda avec une sorte d'inquiétude.

— Ne vous alarmez pas, repris-je aussitôt, et croyez que je ne m'écarterai en rien du respect que vous m'inspirez; je vous le jure.

Cette protestation, faite avec l'accent de la sincérité, la calma.

— Eh bien, qu'est-ce donc? demanda-t-elle en souriant.

— Permettez-moi de vous porter sur l'autre rive...

Une bégueule eût jeté les hauts cris; mon inconnue ne dit pas un mot, mais ce fut pour le coup qu'elle rougit fortement, et il faut convenir qu'il y avait bien un peu

Digitized by Google

de quoi. — Elle ne répondait pas, et ne me regardait plus. Ses yeux, tournés vers le ruisseau, semblaient en mesurer la largeur.

—Allons, un peu de confiance, repris-je; c'est l'affaire d'un instant...

— Mais vous, dit-elle, vous allez tout-à-fait vous mouiller ?...

Quand je vis qu'elle ne m'opposait que ce scrupule-là, je compris que ma cause était gagnée.

— N'y songez seulement pas, lui répondis-je, j'y suis fait.

Et me boutonnant tout de suite jusqu'au menton, je me préparai à la recevoir dans mes bras ; j'avais déjà lancé ma canne et mon chapeau sur la rive opposée.

Elle ne bougeait pas de place. Je m'approchai d'elle le plus doucement et le plus près que je pus. Mon cœur battait avec force. — Eh bien, lui dis-je en m'inclinant, sommes-nous prêts ?...

Elle releva la tête, me jeta un regard qui avait quelque chose de suppliant, et aussitôt je sentis un bras s'arrondir autour de mon cou.

Quand je me relevai, je pressais dans mes bras le plus doux des fardeaux.

## IX.

Rêver à la femme qui nous plaît est assurément une douce occupation ; lui parler est plus doux encore ; se sentir si près d'elle qu'on effleure un pli de sa robe ou une boucle de ses cheveux, c'est du bonheur ; mais la tenir dans nos bras, sentir les siens nous étreindre comme

Digitized by Google

un appui, son cœur battre sous notre main, son haleine se confondre dans la nôtre !....

Je me troublai, cher lecteur, et vous en eussiez peut-être fait autant. Un léger nuage passa sur mes yeux, je cessai un instant d'apercevoir le ruisseau... Quand je revins à moi, j'y étais entré.

J'avais quelques raisons pour ne pas effectuer trop rapidement la traversée. L'eau ne me montait que jusqu'à la cheville, mais parvenu au milieu de son lit, je me trouvai tout-à-coup en avoir presque jusqu'au genou. Je m'arrêtai.

— Il faut, dis-je à ma compagne, que je vous soulève un peu, sinon vous allez vous mouiller les pieds; il y a ici plus d'eau que je ne m'y attendais. Tenez-vous bien ! Je vais vous donner une légère secousse, moins que rien !...

— Oh ! prenez bien garde à ne pas tomber, s'écria-t-elle en resserrant tout de suite et avec force le collier charmant qu'elle me faisait de ses deux bras.

— Ne craignez pas, lui répondis-je; tenez-vous tranquille, et laissez-moi faire.

Je réunis mes forces, j'embrassai plus étroitement ma charge, et j'opérai le mouvement qui réussit à souhait.

Non pas si bien toutefois qu'il n'en résultât une conséquence qui pouvait devenir hostile à notre sécurité commune, car par un de ces petits accidents qui semblent destinés à troubler les succès les plus beaux, la robe de ma compagne se dérangea par la secousse, et mit sa jambe gauche à découvert. Le brodequin était là, sous mes yeux, menaçant de coquetterie et de grâce! Cette situation, nécessairement embarrassante par sa nature,



Digitized by Google

allait le devenir bien plus encore par sa continuité, si ma compagne qui s'aperçut de ce cruel désordre, n'eût aussitôt cherché à le faire disparaître. Elle voulut se pencher.

— Oh! ne bougez pas, lui dis-je, ou vous allez me renverser!

Et prévenant ce qu'elle tentait de faire, je ramenai moi-même l'étoffe protectrice au point d'où elle n'aurait pas dû s'écarter.

Quelques secondes après, je déposais doucement mon fardeau sur la rive.

## X.

Les faits du genre de celui que nous venons de raconter ne se présentent pas ordinairement deux fois dans la vie d'un homme. Ils sont du nombre de ceux dont on peut bien rêver le plaisir, mais dont on n'espère pas la réalisation. Pourquoi? C'est ce qu'on ne saurait aisément expliquer, quoiqu'on puisse dire que la réunion de toutes les petites circonstances dont ils dépendent est probablement une des causes qui contribuent à les rendre si rares. C'est une sorte de bonne fortune qui arrive sans que l'on s'y fût attendu, comme une pension, un bout de ruban, ou un portefeuille de ministre arrive à certaines gens qui en sont naturellement tout surpris.

Ils sont encore du nombre de ceux qui établissent de prime-abord entre les individus qui y ont participé une intimité qui n'est ni de l'affection ni de la familiarité, et qui cependant en revêt parfois tout le caractère, comme

Digitized by Google

s'ils étaient désormais unis par une de ces pensées mystérieuses qu'on n'avoue jamais et qu'on garde néanmoins toujours.

C'est ce qui nous arriva dans cette circonstance. Et franchement, convenez-en, madame ; un homme peut-il encore n'être qu'un simple étranger aux yeux de la femme qui a mis en lui une si chère confiance ? — Un peu d'orgueil aurait beau faire dire oui à ses paroles, un peu de reconnaissance ne ferait-il pas dire non à son cœur ? Placez-vous un moment par l'imagination dans la position où nous nous sommes trouvés, et la main sur la conscience, dites si le dialogue suivant pouvait manquer de s'établir entre ma compagne et moi :

## XI.

— Que de grâces je vous dois, monsieur, pour votre aimable obligeance !

— Aucune, madame. Je suis flatté de la confiance que vous avez eue en moi ; à ce titre seul, je resterais votre obligé, et pour vous le prouver, c'est que je ne desire rien tant que de pouvoir vous rendre encore le même service.

— Mais qu'allez-vous donc faire, mouillé comme vous l'êtes ? Il y a de quoi en devenir malade.....

Il est de fait que mon pantalon de coutil blanc me collait aux jambes d'une façon tout-à-fait plaisante. L'impression causée par l'eau froide avait déterminé en moi un *rapius*, une commotion qui se serait, je pense, également déclarée sans cela, et qui commençait à me faire sentir le besoin de me sécher.

Digitized by Google

allait le devenir [illegible] je en me sec[illegible]
ma compagne [illegible] remière
aussitôt cher[illegible] il
pencher.

— Oh ! [illegible] re : ve[illegible]
renverse[illegible] ne pouvez pas,

Et [illegible] etat...
moi- [illegible] u se rendait mon inconnue était en eh[illegible]
pa[illegible] on aperçût dans les environs; je le savais de-
[illegible] ois ans, et je venais de répondre comme si je l'eusse
[illegible] ujours ignoré.

— Je sens, madame, qu'il y aurait de l'indiscrétion de ma part à accepter votre aimable proposition dans un moment où vous allez voir cette amie pour lui faire des adieux.

— Oh ! qu'à cela ne tienne, monsieur; venez toujours. Qui eût osé refuser une seconde fois ?

— Allons donc, repris-je, charmé intérieurement d'avoir paru céder à un peu de sollicitation. — Aussi bien, ajoutai-je en souriant, aurais-je eu trop de regret à vous quitter sitôt ?

## XII.

Une demi-heure plus tard, j'avais réparé ma toilette, et j'étais assis entre deux femmes charmantes, devant une excellente collation, dans un salon ayant vue sur un jardin.

L'histoire est vraiment singulière, comme a dit Béranger, et cependant toute simple. Je la résume.

La villa dans laquelle je venais d'être introduit était

Digitized by Google

par Mme St..  t agités par le vent,
une part  eux noirs brillaient
elque  pre vu, le coloris
  elle, on eût dit
  esses du soir.
e. J'avais  s'arrêta :
avait obligé de pu  ? Vous ne
que vous savez bien ; enfin, on
poser, de participer à la collation  is vous
accepté le tout sans me faire beaucoup

N'omettons pas de dire qu'après avoir  nom, il se trouva qu'il n'était pas tout-à-fait in  l'aimable veuve, car vous saurez, cher lecteur, que  n'est pas aujourd'hui la première fois qu'il m'arrive de noircir du papier; j'avais déjà un peu cultivé la chose en amateur, et l'on est souvent connu, sans qu'on s'en doute, par son plus mauvais côté.

Quoi qu'il en soit, cette petite particularité ne me fut pas aussi nuisible que je pouvais le craindre auprès de mes nouvelles connaissances. Elles aimaient la littérature et en parlaient avec goût. Il n'en fallait pas tant pour que la conversation ne tarît point.

Je sus bientôt que ma compagne aux brodequins de velours noir, était demoiselle, et se nommait Camille. C'est un joli nom, n'est-ce-pas? Elle était fille d'un ingénieur français, était venue en Belgique pour recueillir une succession, et repartait le lendemain pour la France, ce que je savais déjà, d'où elle allait ensuite faire une tournée en Italie. Mme St.... avait été, à Paris, sa plus chère amie de pension.

Si Camille réunissait comme beauté tout ce qui est fait pour plaire aux yeux, comme grâce et comme in-

Digitized by Google

— Un peu d'eau, lui répondis-je en me secouant, et voilà tout. Je vais entrer dans la première maison que je rencontrerai; en quelques minutes, il n'y paraîtra plus.

— Cette première maison, monsieur, est celle de mon amie; il n'y en a point d'autre : venez-y avec moi, vous serez bien reçu. Vous ne pouvez pas, en vérité, rester dans un pareil état...

L'habitation où se rendait mon inconnue était en effet la seule qu'on aperçût dans les environs; je le savais depuis trois ans, et je venais de répondre comme si je l'eusse toujours ignoré.

— Je sens, madame, qu'il y aurait de l'indiscrétion de ma part à accepter votre aimable proposition dans un moment où vous allez voir cette amie pour lui faire des adieux.

— Oh! qu'à cela ne tienne, monsieur; venez toujours.

Qui eût osé refuser une seconde fois ?

— Allons donc, repris-je, charmé intérieurement d'avoir paru céder à un peu de sollicitation. — Aussi bien, ajoutai-je en souriant, aurais-je eu trop de regret à vous quitter sitôt ?

## XII.

Une demi-heure plus tard, j'avais réparé ma toilette, et j'étais assis entre deux femmes charmantes, devant une excellente collation, dans un salon ayant vue sur un jardin.

L'histoire est vraiment singulière, comme a dit Béranger, et cependant toute simple. Je la résume.

La villa dans laquelle je venais d'être introduit était

Digitized by Google

habitée par Mme St...., jeune veuve, *sans enfants*, qui y résidait une partie de l'année avec son frère, alors absent, et quelques domestiques. Par égard pour mon état, et pour celle qui me présentait, j'avais été parfaitement accueilli. On avait ri de notre aventure et prôné ma galanterie. J'avais trouvé dans les effets du frère où l'on m'avait obligé de puiser, de quoi remédier à ce que vous savez bien ; enfin, on m'avait offert de me reposer, de participer à la collation des adieux, et j'avais accepté le tout sans me faire beaucoup prier.

N'omettons pas de dire qu'après avoir décliné mon nom, il se trouva qu'il n'était pas tout-à-fait inconnu à l'aimable veuve, car vous saurez, cher lecteur, que ce n'est pas aujourd'hui la première fois qu'il m'arrive de noircir du papier; j'avais déjà un peu cultivé la chose en amateur, et l'on est souvent connu, sans qu'on s'en doute, par son plus mauvais côté.

Quoi qu'il en soit, cette petite particularité ne me fut pas aussi nuisible que je pouvais le craindre auprès de mes nouvelles connaissances. Elles aimaient la littérature et en parlaient avec goût. Il n'en fallait pas tant pour que la conversation ne tarît point.

Je sus bientôt que ma compagne aux brodequins de velours noir, était demoiselle, et se nommait Camille. C'est un joli nom, n'est-ce-pas? Elle était fille d'un ingénieur français, était venue en Belgique pour recueillir une succession, et repartait le lendemain pour la France, ce que je savais déjà, d'où elle allait ensuite faire une tournée en Italie. Mme St.... avait été, à Paris, sa plus chère amie de pension.

Si Camille réunissait comme beauté tout ce qui est fait pour plaire aux yeux, comme grâce et comme in-

Digitized by Google

telligence, elle possédait tout ce qui peut enchanter l'esprit. J'osai le lui dire : elle répondit de manière à me le prouver mieux encore, et la conversation prit une teinte de sentimentalité qui favorisa l'expansion sans dégénérer en fadeur.

Mais un pareil entretien commençait à devenir dangereux pour mon cœur. Je compris qu'il y aurait eu folie à m'éprendre sérieusement d'une femme que je connaissais à peine, et que j'allais bientôt quitter pour ne la revoir peut-être plus. Comme la Chimène de Corneille, je dus me dire : Silence, mon amour! mais je devins triste à mourir.

## XIII.

Le moment approchait où je ne pouvais rester plus longtemps auprès de ces deux aimables femmes sans blesser des convenances que je n'avais malheureusement aucun droit d'oublier. Camille ne devait point revenir avec moi. Il avait été décidé que, vu la longueur du retour par la grand'route et le manque de voiture, elle ne quitterait son amie que le lendemain; qu'un domestique se rendrait le soir même à la ville pour en informer la tante, et qu'il en ramènerait de bonne heure une voiture pour Camille.

Huit heures venaient de sonner. Nous étions descendus dans le jardin où Mme St.... devait venir nous rejoindre après avoir donné quelques ordres au domestique qui allait partir. Nous suivions une allée de tilleuls dont le parfum embaumait l'air, et où pénétraient à peine quelques rayons du soleil couchant. Camille, la

Digitized by Google

tête nue et les cheveux légèrement agités par le vent, marchait à côté de moi. Ses grands yeux noirs brillaient d'un éclat que je ne leur avais pas encore vu, le coloris de ses joues avait pris une vivacité nouvelle, on eût dit qu'elle aspirait avec avidité toutes les ivresses du soir. Je la regardais en silence. Tout-à-coup elle s'arrêta :

— Eh bien, me dit-elle, qu'avez-vous donc ? Vous ne dites plus rien, et vous paraissez triste....

— C'est que je songe, lui dis-je, que je vais vous quitter....

Elle sourit avec douceur.

— Pourquoi ne nous reverrions-nous pas ? me répondit-elle.

— Je le souhaite, repris-je, et je n'ose l'espérer. Vous partez pour l'Italie. A votre retour, tout vous retiendra en France, où vous avez votre famille. Une circonstance extraordinaire pourrait seule vous ramener en Belgique, et vous ne la prévoyez peut-être pas plus que moi ; enfin, je vais devoir vous quitter, et laissez-moi vous le dire, vous réunissez tant de charmes que je n'ai pu vous voir sans me sentir ému. Camille ! que ce nom me soit une fois permis, vous avez fait luire dans ma vie quelques instants d'un bonheur que je n'oublierai jamais, et que je regretterai toujours ; si je pouvais croire que votre pensée en retiendra, loin de mon pays, un léger souvenir, votre départ me laisserait au moins une consolation.... me la refusez-vous ?...

Elle ne répondit pas. Mes paroles paraissaient l'avoir troublée, car elle détourna un instant la tête comme pour cacher son émotion ; l'agitation de son sein ne la trahissait que trop.... Je saisis une de ses mains ; elle me l'abandonna, et je la couvris de baisers.

Digitized by Google

— Voilà des adieux bien tendres! murmura une voix que je reconnus aussitôt.

Mme St.... était à deux pas de nous.

## XIV.

J'étais parti.

La nuit était sereine. D'innombrables étoiles éclairaient l'azur du ciel; l'air, en s'imprégnant de la fraîcheur du soir, avait retenu le parfum des fleurs; tous les bruits avaient cessé, et l'on n'entendait au loin parmi la campagne que le cri frémissant de la cigale veillant sous l'herbe. Pendant ces heures de calme, la nature prend ordinairement aux yeux de l'homme un caractère de solennité mystérieuse qui l'étonne, et qui réveille les échos religieux de son cœur. Dans toute autre occasion, je l'eusse certainement éprouvé, mais ce soir-là, je ne sais comment cela se fit, une pensée beaucoup moins grave m'absorba. De temps en temps, il me semblait voir un brodequin de velours, se détachant sur un bas d'une exquise blancheur, effleurer le gazon des sentiers que je suivais; de ravissantes figures de femme, les unes rieuses, les autres pensives, m'apparaissaient à travers le feuillage des arbres qui bordaient la route, murmuraient le nom de Camille, et s'effaçaient aussitôt dans les ombres; une fois, il me parut que l'une d'elles s'approchait de moi, et me priait de lui aider à traverser un ruisseau; que je la soulevais dans mes bras pour l'empêcher de se mouiller les pieds, et qu'elle me remerciait en me donnant à baiser sa main qui laissait sur mes lèvres une empreinte brûlante.....

Digitized by Google

Lorsque je fus rentré chez moi, je m'aperçus que j'avais un peu de fièvre.

## XV.

J'avais passé une nuit détestable. Je me levai de bonne heure, et me mis à ma fenêtre. Le temps s'annonçait on ne peut plus beau. Le coin du ciel que j'apercevais était d'une pureté ravissante. Mille rayons de soleil se jouaient vis-à-vis de moi sur les vitres de la maison du voisin; quelques moineaux, lestes et joyeux, voltigeaient dans ma cour ou pépiaient sur la lisière des toits. Mes yeux tombèrent sur un œillet qui avait fleuri sous ma fenêtre, et dont la suave odeur venait de m'arriver dans un souffle de la brise. Son calice, tigré de pourpre et d'albâtre, se penchait avec grâce sur sa tige élancée. Je considérais la richesse et la variété de couleurs que la nature et l'art ont jetées sur ses pétales multipliés; je les y voyais se heurtant, s'opposant, se confondant, et je les comparais aux desirs de mon cœur agité.

— Œillet brillant et parfumé! pensais-je, vous êtes l'image de l'homme au matin de la vie. Les naïves espérances, les joies soudaines, le délire de la passion se succèdent dans son cœur, comme on voit vos beaux fleurons se peindre de mille nuances depuis le blanc parfait jusqu'à l'éclatante couleur de feu; le parfum qui vous échappe, et qui, suivant l'heureuse expression du poëte, s'élève comme un encens en tribut vers les cieux, est le rêve adoré qui charme sa jeunesse, et vous êtes à nos jardins ce que l'amour est à sa vie.....

Tandis que mes pensées prenaient cette tournure idyl-

Digitized by Google

lique dont on poursuit aujourd'hui le ridicule avec un acharnement qui en est peut-être un de plus, j'aperçus une petite chenille verte qui se glissait parmi les pétales de la fleur..... Mon cœur se serra comme saisi d'une peine subite, et mon front attristé retomba sur ma main.

## XVI.

Trois mois s'étaient écoulés, et dans cet intervalle, j'avais été revoir plusieurs fois Mme St..... Des rapports affectueux s'étaient établis entre elle, son frère et moi. Un matin, pendant que je déjeunais, je reçus le billet que voici :

« Faites-nous l'amitié de venir dîner aujourd'hui avec nous, si vous le pouvez; je viens de recevoir des nouvelles d'une personne que vous avez des raisons de ne pas avoir oubliée, et qui s'est souvenue de vous. »

Henriette St.....

Je fus exact au rendez-vous. Camille venait d'écrire de Rome à son amie, en lui envoyant divers objets au nombre desquels il y en avait un qui m'était destiné. C'était un petit camée représentant le portrait de T. Tasso, et renfermé dans un billet portant ces simples mots : — Pour remettre à Mr *** de la part de Camille.

Je crois que je pourrai en faire une assez jolie épingle de chemise.

Jonathan.

Digitized by Google

# SUITE D'UN BAL.

A

Mon Ami

THÉODORE PIRSON.

## I.

### UNE CAUSERIE.

— « Écoutons. »
ANONYME.

« Ma chère Hermance! je t'attends avec la plus vive impatience; viens : nous causerons de lui. —Tu ne sais pas? Je l'ai rencontré hier à la promenade. Il a paru si heureux de me voir! Viens, Hermance; tu me guideras dans le choix des fleurs, des rubans, pour le bal de ce soir. Oh! ma chère, que de bonheur cette soirée me promet! Que n'es-tu déjà ici! »

Si je vous disais, ami lecteur, que l'auteur de ce billet est une femme, vous vous écrieriez : Parbleu! nous le voyons bien. Mais ce que vous ne savez pas, c'est qu'elle a pour nom Clarisse, qu'elle est jeune et belle, qu'elle est douée d'un heureux caractère, qu'elle appartient à

Digitized by Google

une famille financière de notre bonne ville de Liége, et que, dans quelques heures, elle paraîtra pour la première fois dans un bal donné à la société du Casino.

Paraître dans un bal pour la première fois ! Il y a là de quoi faire tourner la tête d'une jeune fille. Aussi, Clarisse, depuis quelques jours, n'est-elle plus la même : ses broderies, ses livres favoris, sont négligés ; elle n'a plus qu'une pensée, un désir, devant lesquels toute autre préoccupation s'efface ! et l'attente des jouissances qu'elle se promet est déjà du bonheur.

Dans ce bal, ne va-t-elle pas trouver une foule de jeunes gens empressés à lui plaire ? N'y verra-t-elle pas celui qui occupe ses rêves, et dont la présence seule la fait rougir ? Quelle ne sera pas l'émotion de Clarisse, lorsqu'elle se sentira enlevée par Alfred dans le vol enivrant de la valse ? Lorsque son imagination la conduit jusque-là, elle ferme les yeux, comme si, en isolant sa pensée de tous les objets extérieurs, elle en savourait plus vivement la douceur ineffable.

La lettre était à peine portée à son adresse, qu'Hermance, en élégante toilette de bal, se trouvait déjà auprès de son amie, occupée à ranger sur un meuble tous ces petits riens qui vont si bien aux femmes.

— Ainsi, Clarisse, tu crois qu'*il* ira au bal de ce soir.

— J'espère bien qu'Alfred n'y manquera pas.

— Alfred ? Ah ! petite sournoise, tu sais son nom et tu ne me le disais pas.

— J'ai questionné mon frère si adroitement que je l'ai amené à me dire tout ce qui pouvait m'intéresser, sans qu'il se soit douté de rien.

— Alors, dis-moi ce qu'il est.

— Avocat, ma chère ! Il a déjà plaidé plusieurs fois avec succès. Il fera honneur au barreau.

Digitized by Google

— Avocat! Je baisse humblement pavillon devant toi, car celui que mon cœur a choisi n'est qu'un simple commis. C'est égal, je l'aime autant que s'il était ministre. Pourtant une position plus élevée ne gâterait rien. Mais ne vais-je pas récriminer maintenant! Allons donc! s'il m'entendait, il me ferait la guerre bien certainement.

Pendant qu'Hermance discourait ainsi sur la position peu élevée de son amant, Clarisse, attentive à suivre la marche de l'aiguille sur le cadran de la pendule, s'impatientait de sa lenteur.

— Seulement six heures! oh! que le temps me paraît lent à s'écouler, s'écria-t-elle en exhalant un soupir.

— Grand merci! Clarisse. Ce que tu viens de dire n'a nullement le don de me flatter.

— Oh! pardonne-moi! Tu as déjà dû éprouver l'impatience qui me tourmente. Ce n'est pas la première fois que tu vas te trouver dans un bal, toi, et danser avec celui que tu aimes.

Pour toute réponse, Hermance embrassa son amie.

Enfin l'heure du bal arriva. La voiture les attendait dans la cour; elles y montèrent, et les chevaux partirent au grand trot.

— Que l'attente du bonheur est douce! s'écria naïvement Clarisse.

— Cache-toi donc dans le fond de la voiture, dit Hermance; ta figure épanouie et ton sourire permanent attirent les regards de tous les passants. Tu ne ressembles pas mal à une petite pensionnaire sortant d'un couvent après avoir passé une année derrière ses grilles.

Digitized by Google

## II.

### TABLEAU D'INTÉRIEUR.

Amitié, doux repos de l'âme,
Crépuscule charmant des cœurs;
. . . . . .
A. DE LAMARTINE.

Je dois nécessairement interrompre ici mon récit pour faire connaître plus amplement Alfred, et lever un coin du voile qui cache encore sa famille aux regards du lecteur.

Laissons Clarisse, tout à la joie qui l'attend, se mourir d'impatience quand la voiture, roulant sur une voie montueuse, oblige les chevaux à ralentir leur course; laissons-la s'écrier avec une moue charmante qui fait sourire son amie : — mais, du train que l'on va, nous n'arriverons jamais assez tôt.

Alfred a vingt-cinq ans. A cet âge, on éprouve quelquefois du bonheur à reporter sa pensée sur les jours de son enfance ; les soins et les caresses dont on a été l'objet, les joies naïves auxquelles on s'abandonnait tout entier, et qui se multipliaient avec les heures, sans qu'une larme pût en troubler longtemps la sérénité, tout cela représente à la plupart des hommes des souvenirs où leur cœur se complaît et se repose. Ce sont des fleurs dont on a retenu le parfum.

Il n'en était pas de même pour Alfred. Détournant avec douleur ses regards du passé, il s'efforçait d'en détruire jusqu'au souvenir; car sa jeunesse n'avait pas

Digitized by Google

été heureuse. Fils d'un père excessivement sévère, il n'avait jamais reçu ce baiser paternel qui, pénétrant jusqu'au cœur de l'enfant, lui fait ressentir une émotion profonde, une émotion salutaire qui résiste au temps. Melville aurait cru s'abaisser s'il avait témoigné trop de tendresse à Alfred, qui bientôt, à l'approche de son père, ne sentit plus battre son cœur que de crainte. D'après Melville, les droits de la paternité étaient illimités. — J'ai donné la vie à mon fils; donc il est mon esclave, pensait-il. — Raisonnement absurde, faux, dont la conséquence est d'étouffer l'amour dans le cœur de l'enfant.

Mais si Alfred devait le jour à un homme au cœur de bronze et ennemi de son bonheur même, une mère tendre lui avait été donnée pour l'aimer. Elle savait qu'il vaut mieux inspirer l'amour que la crainte. Aussi Alfred chérissait-il sa mère au-delà de toute expression! Chaque fois que la sévérité injuste de son père lui avait arraché des pleurs, il venait demander des consolations à sa mère, qui, par de sages conseils et par une compassion bien sentie, relevait son courage près de faillir.

C'est ainsi que s'écoulèrent ses premières années. Peu de temps après, sa mère donna le jour à Ernestine; la naissance de cet ange ne rendit pas meilleur le cœur de Melville. Alfred s'adonna de bonne heure à l'étude. Il montra une intelligence rare, et ses efforts furent toujours couronnés de succès.

Nous passerons rapidement sur plusieurs années, pendant lesquelles nul changement ne survint dans la famille Melville. Quel que fut le mérite d'Alfred, son père ne se départit jamais de sa sévérité; au contraire, elle semblait augmenter à mesure qu'Alfred avançait en

Digitized by Google

âge. Mme Melville continua de rester la consolatrice de son fils, qui partageait ses affections entre elle et sa jeune sœur Ernestine, charmante espiègle qui, par ses naïves cajoleries et son babil spirituel, parvenait souvent à dérider le front de notre jeune étudiant, et à le forcer à quitter ses livres de philosophie pour jouer avec une poupée. Elle était si heureuse, lorsqu'elle parvenait à associer son frère à ses plaisirs, que celui-ci se décidait toujours à les partager de la meilleure grâce du monde. Mme Melville souriait à cette heureuse conformité de caractère, qui promettait une amitié solide et durable entre ses deux enfants.

Alfred venait d'atteindre sa dix-septième année, et Ernestine sa douzième, lorsqu'une maladie leur enleva leur père. Cette mort prématurée changea la situation de la famille, Melville n'étant plus là pour apporter au trésor domestique de quoi pourvoir largement aux besoins de la famille. Dès ce moment, on dut songer aux économies, et, malgré tout le soin que prit la mère d'Alfred, le besoin commença bientôt à se faire sentir. Dans cette position difficile, Mme Melville ne se découragea pas néanmoins. Elle fit taire sa douleur pour réfléchir à la conduite qu'elle avait à tenir. Sa tâche était pénible, mais elle était mère : son courage ne pouvait faillir. La maison élégante fut abandonnée pour une demeure plus modeste; l'argenterie fut remplacée par le fer et l'étain, et le beau mobilier de palissandre incrusté, par des meubles moins riches, mais plus solides. Ce n'est pas sans regret cependant que Mme Melville renonça à tous ces objets de luxe et aux jouissances que procure l'aisance; mais l'amour de ses enfants, cette richesse des bonnes mères, la consola.

Digitized by Google

Alfred savait apprécier les sacrifices de sa mère, et il n'en aspirait que plus ardemment après l'époque où, ses études terminées, il pourrait, par ses talents, ramener l'aisance au milieu de sa famille. Deux années s'écoulèrent encore sans amener de changement notable, si ce n'est que Mme Melville avait été obligée de tirer parti du peu de bien qui lui restait.

Bientôt Alfred eut à subir ses examens définitifs, et à paraître devant six ou sept hommes inconnus que l'on nomme jurés, hommes qui sont appelés à décider de votre avenir, et que l'on se figure souvent ennemis. Il n'est point d'émotion plus vive, plus poignante, plus anxieuse que celle qu'on éprouve au moment de tenter les chances incertaines de cette épreuve. Avoir fait les études les plus consciencieuses, avoir passé des jours ; des mois, des années, dans des veilles austères, avoir la conscience de ce qu'on vaut, se dire qu'on est en droit d'arriver au but qu'on se propose : sentir tout cela, et cependant perdre toute énergie, trembler comme un faible enfant, sentir qu'un cruel hasard peut vous rendre l'épreuve difficile, presque impossible ! n'est-ce pas là une des plus terribles angoisses qu'un jeune homme puisse éprouver ?

Tel était l'état d'Alfred qui se livrait les jours et une grande partie des nuits à l'étude, ne donnant au sommeil que le temps nécessaire pour retremper ses forces.

— Prends donc du repos, Alfred, lui disait sa mère; tu pourrais, par un travail trop assidu, altérer une santé qui nous est chère.

— Ne vous inquiétez pas, bonne mère; je ne me fatigue pas autant que vous vous l'imaginez. L'étude est pour moi un besoin; c'est toujours avec un nouveau plaisir que je m'y livre.



Digitized by Google

Alfred fit ses préparatifs de départ pour Bruxelles. Sa mère et Ernestine le conduisirent jusqu'à la station du chemin de fer, firent des vœux pour qu'il sortît vainqueur des épreuves qu'il avait à subir, et ne revinrent en ville que lorsque le convoi, entraîné par la locomotive, eut disparu à leurs regards.

Quatre jours après ce départ, un facteur de la poste apporta une lettre d'Alfred. Ce fut avec des mains tremblantes d'émotion que Mme Melville brisa le cachet. A peine eut-elle jeté les yeux sur la lettre qu'elle s'écria avec joie, tandis que de grosses larmes tombaient de ses yeux : — Il est avocat !

Nous n'essaierons pas de peindre les transports de Mme Melville et de sa fille à la réception de cette nouvelle. Si l'on songe qu'elle réalisait la plus chère espérance de cette intéressante famille, on les comprendra sans peine. Nous passons également sur les joies qui marquèrent le retour d'Alfred : il y a des scènes qu'il suffit d'indiquer au lecteur pour que son imagination les colore, et celle-ci est de ce nombre.

Alfred répondit parfaitement aux espérances que ses études avaient fait concevoir. Protégé par un des hommes les plus remarquables du barreau, il fut bientôt connu avantageusement, et plusieurs causes qu'il plaida avec succès établirent sa réputation. Il fut heureux de voir la fortune lui sourire, non qu'il l'aimât pour elle-même, mais parce qu'elle lui permettait de rendre à sa mère la position qu'elle avait dû quitter lors de la mort de Melville, et les moyens d'user dans le repos les années qu'elle avait encore à vivre.

Alfred ne tarda pas à sentir son cœur s'ouvrir à un sentiment nouveau : il aima ! mais en aimant, il perdit

Digitized by Google

sa franche gaieté : celle que son cœur avait choisie appartenait à une famille riche et orgueilleuse qui laissait peu d'espoir au jeune avocat. —Cette tristesse n'échappa point à sa mère, dont la tendresse s'alarma.

Alfred ne se dissimulait pas les obstacles qu'il aurait à vaincre pour obtenir la main de Clarisse, si, toutefois, il parvenait à toucher son cœur; cependant, l'espérance, richesse du pauvre, ne l'abandonna pas : la jeunesse a tant de confiance en l'avenir ! — Ce n'est que lorsque l'homme a vu le temps sillonner son front des rides de la vieillesse, qu'il renonce aux illusions du bonheur, et que l'espérance meurt dans son âme souvent même avant d'y avoir fleuri.

Clarisse était apparue à Alfred, entourée de toutes les séductions de la grâce et de la beauté, et dès qu'il l'eut vue, il l'aima. Cependant il lui avait été jusqu'alors impossible d'avouer son amour à celle qui en était l'objet, et ce n'était que par ses regards qu'il avait pu lui annoncer ses sentiments. Que de fois au spectacle, tandis qu'une musique enchanteresse captivait tous les cœurs, il était demeuré des heures entières à contempler Clarisse, épiant le jeu de sa physionomie, comme si elle n'eût pu avoir une pensée, une émotion, dont il ne fût jaloux! Si, dans ces moments d'extase, le regard de Clarisse venait à rencontrer le sien, il se troublait; mais ce trouble même avait du charme.

Digitized by Google

# III.

## LE BAL.

T'aimer est le bonheur suprême,
Il n'en est point d'autre à mes yeux.
PARNY.

Penché sur elle, il lui sourit pourtant;
Mais quel sourire !...
C. DELAVIGNE.

Avant l'arrivée de Clarisse, Alfred se promenait depuis plus d'une heure dans les vastes jardins du Casino. Aussitôt qu'il apercevait de loin une jeune fille ayant quelque ressemblance avec Clarisse, les battements de son cœur devenaient plus précipités, il serrait avec force le bras de sa sœur et l'entraînait rapidement vers l'endroit où il avait cru voir l'heureuse apparition. Hélas! l'illusion disparaissait bientôt, et un regret amer l'attristait lorsqu'il s'apercevait de sa méprise.

— Je te déclare, Alfred, que c'est la dernière fois que je viens avec toi à un bal : tantôt tu me meurtris le bras, tantôt tu me fais courir comme une folle; je suis toute essoufflée. — Vois comme je suis faite maintenant; ma coiffure doit être dans un grand désordre.

— Pardonne-moi, bonne sœur; si tu savais ce qui se passe dans mon âme, tu me plaindrais.

—Vraiment! interrompit Ernestine avec ce ton fin qui marque l'incrédulité, et que les femmes savent si bien employer. Tu parles comme un héros de roman! Mon pauvre frère a une violente passion dans le cœur, et il

Digitized by Google

n'a pas le courage de se déclarer! Un avocat, craindre de parler! voilà qui est surprenant!

— Ernestine, fais-moi grâce de tes railleries. — Oui, j'aime, j'adore Clarisse!

— Mais ne crie donc pas ainsi, Alfred; on va te prendre pour un fou.

— Je l'adore, continua-t-il sans prendre garde à l'observation de sa sœur; mais partagera-t-elle l'amour qu'elle m'inspire? Si je lui déclare mes sentiments, ne pourra-t-elle pas me défendre de la voir? Ton frère serait alors bien malheureux!

— Mais quelle sorte de gens êtes-vous donc, vous autres amoureux, pour toujours vous alarmer à l'avance. On ne doit se livrer au désespoir que le plus tard possible. Ne dirait-on pas que vous trouviez certain plaisir à vous tourmenter?

— Mais c'est qu'être aimé de Clarisse est pour moi le comble de l'ivresse, du bonheur. Et je doute si une félicité si grande m'est permise.

— Et pourquoi non, s'il vous plaît? — Écoute, voici qui pourra te tranquilliser l'esprit et jeter un baume sur ton cœur malade.—Tu vois que le langage des amoureux ne m'est pas étranger. — J'ai déjà examiné Clarisse lorsqu'elle se trouvait dans la même assemblée que toi. Eh bien! j'ai acquis l'intime conviction — style de barreau, cela dit sans trop de vanité — que tu ne lui es pas indifférent.

— Oh! ma bonne sœur, que je t'embrasse!

— Doucement! Je vois déjà rôder autour de nous des quêteurs de nouvelles qui ne manqueraient pas de colporter, par toute la ville, l'annonce de ta folie.

— Pour ces paroles consolantes, je veux, dès demain, te faire don d'un beau cachemire.

Digitized by Google

— Un cachemire! oh! j'accepte! et je dirai à qui voudra l'entendre que je le dois à ta générosité.

— Tu seras toujours la folle la plus aimable que je connaisse.

— Pas si folle cependant que je ne puisse encore l'emporter sur un docte jurisconsulte. Quoique je ne sois pas avocat, et que tu sois mon aîné de plus de cinq ans, je puis néanmoins te donner une leçon.

— Je t'écoute, bonne sœur; j'attends la leçon, et quelque sévère qu'elle puisse être, continua-t-il avec un air de fausse soumission, je tâcherai d'en profiter.

— Raillez, Monsieur, raillez, dit-elle avec un sérieux affecté; mais écoutez-moi; puis, quittant tout-à-coup le ton sententieux, elle reprit sa voix naturelle et continua : — Tu as beaucoup étudié dans les livres de droit, livres que je vénère beaucoup, à tel point que je ne les effleurerai jamais de mon regard profane, de crainte de les souiller; mais tu ne connais pas le cœur des femmes.

— Je connais le tien cependant : depuis longtemps je sais apprécier combien il recèle de belles qualités.

— Pas de flatteries; tu veux me rendre moins sévère, n'est-ce pas? — Je me répète : non, tu ne connais pas le cœur des femmes; autrement tu n'hésiterais pas si longtemps à déclarer ton amour à Clarisse.

— Si je tarde ainsi, c'est que je crains de perdre tout espoir.

— Tu es certainement trop timide! — Toute jeune demoiselle — je sais cela par expérience, moi — est fière, très-fière même, de jeter le trouble dans le cœur de l'homme; son amour propre est satisfait de voir qu'à son approche, il baisse timidement les yeux comme une madone; mais un silence trop long l'impatiente, et le

Digitized by Google

temps que vous mettez à soupirer, à rassembler toutes vos forces comme si vous vous prépariez à un rude combat, un autre le met à se déclarer; lorsqu'enfin vous avez fait une ample provision de courage, il est trop tard; la place est prise. Cette leçon vaut bien.... un cachemire, sans doute?

— Merci! Ernestine. Je t'assure que je vais la mettre à profit, et qu'avant la fin du bal je connaîtrai mon sort.

— Allons, j'espère que tu redeviendras gai comme autrefois. Il m'est pénible de t'entendre soupirer sans cesse. Notre bonne mère aussi en prend de l'inquiétude. Tu ne dois pas lui occasionner de chagrin; elle t'aime tant! Mais en causant, nous ne prenons pas garde que le bal va bientôt s'ouvrir. Je ne veux pas t'enchaîner à ma suite, reconduis-moi auprès de ma mère, et ne songe qu'à toi aujourd'hui. Je puis t'assurer, présomption à part, que je ne resterai pas un instant sans engagement. Jules Beaufort, par exemple, ne se fera pas longtemps attendre.

— Tu es trop jolie pour ne pas attirer tous les hommages.

— Tu répètes ton rôle pour tantôt. Mais avec Clarisse, ne cherche point les phrases bien sonores; sois naturel, laisse parler ton cœur, et tu trouveras écho auprès d'elle.

Après quelques détours, ils arrivèrent auprès de leur mère et d'autres personnes qui formaient sa société habituelle. Alfred quitta sa sœur, et, le cœur gonflé d'espérance, se mit à parcourir toutes les allées du jardin.

La soirée était belle. Une grande partie de la population financière, industrielle et commerçante se pressait dans les jardins du Casino. Aussi était-il très-difficile de trouver, sans se donner beaucoup de peine, la personne que l'on cherchait. Cependant, après avoir parcouru quel-

Digitized by Google

ques allées en jetant ses regards tantôt à droite, tantôt à gauche, Alfred s'arrêta tout à coup en posant la main sur son cœur : Clarisse passait à ses côtés. Il la salua; puis, ne voulant pas la perdre de vue, il se mit à la suivre à quelque distance, car son courage n'était encore que de la fausse monnaie. Malgré son empressement, il fut séparé de nouveau de son amante par la foule, et pourtant l'orchestre faisait entendre le prélude de la danse.

Depuis quelque temps aussi, le jeune Megrin s'efforçait d'attirer sur lui les regards de Clarisse, non qu'il ressentît pour elle cet amour pur qui fait qu'on aime à l'égal de Dieu la femme qui l'a fait naître; mais son amour-propre lui imposait l'obligation de soumettre à ses lois toutes les belles. Il osa et il fut plus heureux qu'Alfred, car, tandis que la foule séparait le jeune avocat de son amante, elle rapprochait, au contraire, Megrin de Clarisse, qu'il voulait séduire et non aimer.

Ce Megrin est un fat que vous devez connaître pour peu que vous alliez dans le monde. Ce n'est point un de ceux qui se font pardonner leur sot orgueil par de gracieux talents et par un bon cœur; il a cette insolence qui excite le mépris, sinon la haine. Habile à manier l'épée ou le pistolet, confiant en son adresse, il trouve un horrible plaisir à allumer la colère dans un cœur noble et tranquille. Lorsqu'enfin il est parvenu à vous arracher une parole dictée par l'indignation, il pousse un cri de joie et propose un duel pour se faire une réputation de bravoure. Peu lui importe que celui qu'il va assassiner soit le soutien d'une famille! Peu lui importe le sang et les larmes qu'il va faire couler! N'acquerra-t-il pas le titre d'adroit duelliste!! Et ce titre ne lui servira-t-il pas de compensation aux qualités qui lui manquent? Que de

Digitized by Google

nes gens se laissent facilement prendre à ces faux-
blants de courage, et ignorent encore ce qu'il y a
lieux dans le fait d'un spadassin! Etrange contraste!
bourreau, qui ne tranche la tête du coupable que
rès un décret rendu dans l'intérêt de la société, est
ussé de toutes parts, et le duelliste qui tue un hon-
homme sera recherché et applaudi par une jeu-
e imprudente! Auquel des deux cependant appar-
t l'infamie?

ais revenons à Alfred, que nous avons laissé séparé
on amante. — Irai-je engager Clarisse pour la pre-
e contredanse? se demande-t-il. — Pendant qu'il
esse cette question, Megrin, moins épris que lui
ar conséquent moins timide, s'approche de Clarisse
prie de lui accorder la première contredanse ou la
prochaine. Clarisse, qui se soucie peu de danser
un homme pour lequel elle ne ressent que de
ignement, et espérant d'ailleurs qu'Alfred va venir,
se. Megrin, que ce refus blesse dans son amour-
re, sentiment le plus intraitable, se retire la rougeur
ront et la rage dans le cœur.

- Eh bien! Megrin, goguenarda un de ses amis, seras-
ncore aussi présomptueux? Diras-tu encore : J'ai paru
ai vaincu? Certes, voilà un refus peu flatteur.

- Je t'en prie, Georges, fais-moi grâce de ton persif-
; tu sais que je ne suis pas doué de trop de patience.
leurs, cette demoiselle me paiera cher cette impoli-
. Je ne la perdrai pas de vue.

les deux fats s'éloignèrent; l'un, en raillant tou-
; l'autre, en jurant de se venger.

nfin, après de nouveaux combats, de nouvelles hési-
ns, Alfred, ballotté par la crainte et l'espérance, vient

Digitized by Google

prendre la place du jeune homme éconduit
est accepté avec empressement ; mais la cont
très-avancée, les deux amants doivent se li
menade en attendant la valse. Tous deux bé
talement ce hasard qui les réunit pour u
long. D'abord, ils se promènent en silence,
bonheur de se trouver si près l'un de l'autre
tion, attendue avec tant d'impatience, éta
nelle pour la perdre en disant ces lieux c
l'on débite ordinairement dans ces sortes de
tête d'Alfred débordait de pensées, et cep
dait le silence. A peine un mot allait-il
qu'il expirait aussitôt sur ses lèvres. Ce fut C
première, se rendant assez maîtresse de
rompit ce silence embarrassant.

— La belle soirée ! s'écria-t-elle, et que d'
Monsieur Alfred, vous ne trouvez pas com
le spectacle d'une belle nuit, quelque ch
l'âme ?

— Oui, sans doute, répondit-il, à cette
ture est belle à contempler ; mais quand
de vous, y a-t-il d'autre charme que celu
tendre et de vous voir ? Clarisse ! pardonnez
je vous aime avec ivresse.

Après avoir dit ces mots, il demeura tr
étonné de son audace, comme un crimine
sentence.

Étourdie par cet aveu brusque, Clariss
répondre. Elle s'était déjà pourtant aper
l'aimait, et que la crainte seule l'avait em
ce jour de le lui déclarer.

Ce silence réveilla les craintes d'Alfred,
voix sensiblement émue qu'il continua :

Digitized by Google

— Oui, mademoiselle, je vous aime! Oh! de grâce! ne détournez pas les yeux! que je puisse y lire si je dois craindre ou espérer! Depuis deux mois, vous avez fait naître en mon âme l'amour le plus vif, le plus pur; depuis, ma tranquillité a disparu pour faire place à une crainte de tous les instants. — Clarisse, oh! je vous en supplie, dites, faut-il que j'espère?

Clarisse était sans détour et aimait pour la première fois; aussi laissa-t-elle lire dans son cœur, et Alfred, au comble de la joie, déposa un baiser sur la main que, dans son trouble, Clarisse lui avait abandonnée.

Alors ils parlèrent d'amour. Ils se dirent toutes ces choses qui abondent chez les amants. Ils eussent parlé plus longtemps encore, tant ils éprouvaient de plaisir à se dire leurs joies, leurs projets, leurs espérances, si le prélude de la valse ne s'était fait entendre. Tout au bonheur, vifs, légers, ils se rendirent à l'endroit où se réunissaient les danseurs. Pendant le trajet, Alfred rencontra sa sœur, qui, légèrement appuyée sur le bras de Jules Beaufort, répondait, avec une raillerie spirituelle, à la déclaration qu'il lui faisait. Elle s'arrêta, regarda son frère avec malice, et, se penchant à son oreille, lui dit : — elle est belle! et, légère comme une sylphide, elle s'éloigna en s'écriant : — à tantôt!

— C'est ma sœur, dit Alfred.

— Vous me la ferez connaître, n'est-ce pas?

— Oh! bientôt!...

Heureuse et fière au bras de son amant, Clarisse fendait la foule et s'avançait palpitante, maîtrisée par une émotion toute nouvelle, vers le cercle réservé à la danse. Jamais elle n'avait été si belle!

La joie qui déborde du sein d'Alfred épanouit tous ses

Digitized by Google

traits et donne le brillant de la fièvre à ses beaux yeux noirs. Ce bonheur naïf fait sourire de dédain plusieurs jeunes gens qu'un abus précoce des plaisirs a blasés avant l'âge, et qui s'étonnent de trouver encore chez d'autres ces qualités du cœur qu'ils ont perdues sans retour.

Déjà, Alfred entoure de son bras la taille élégante et souple de Clarisse ; mais un jeune homme vient se placer devant eux. Clarisse, effrayée de la menace qu'elle lit dans les yeux de Megrin, car c'est lui, s'appuie avec plus de force sur le bras d'Alfred, qui, étonné de la conduite peu courtoise de Megrin, l'invite d'un ton sec à s'éloigner.

Les curieux avides de scandales, et ceux-là abondent partout, se pressent autour d'eux.

— Monsieur! répète Alfred, je vous invite à vous retirer.

Pour toute réponse, Megrin croise les bras sur sa poitrine, laisse pendant quelques secondes errer ses regards sur Clarisse, qui tremble comme la colombe sous l'œil fascinateur de l'aigle ; puis, après s'être rassasié de sa frayeur, il s'écrie d'une voix qui révèle et la haine et le plaisir de la vengeance :

— Mademoiselle, vous ne danserez pas, je vous le défends!

A ces mots, Alfred pâlit de colère, et, s'il n'avait craint d'alarmer Clarisse, il aurait à l'instant même châtié l'insolent.

— Ah! mademoiselle, continue Megrin, après avoir jeté un regard de défi à Alfred, vous avez cru pouvoir vous jouer de moi impunément; vous avez cru pouvoir me refuser comme danseur pour en choisir un autre à votre gré. Apprenez qu'au bal une femme ne s'appartient plus : elle est à celui qui, le premier, vient l'engager

Digitized by Google

r la danse. Que cela vous serve de leçon pour une
e fois.

– Megrin ! vous êtes un lâche ! s'écrie Alfred. Votre
duite est indigne, elle vous déshonore.

- Monsieur !

- Oui, vous êtes un lâche !

larisse, se soutenant à peine, fit tous ses efforts pour
ainer son amant loin du cercle qui le retenait pri-
ier; mais ils furent impuissants. Heureusement, un
lard qui la connaissait la prit sous sa protection et
conduisit auprès de sa mère, au moment où les deux
es gens, exaltés par la présence de tous ces yeux qui
laient les dévorer, donnaient un libre cours à la
e amassée dans leur sein.

-M. Bonard, s'écria Clarisse aussitôt qu'elle fut rendue
ès de sa mère, retournez à la danse, veillez sur Alfred.
vieillard s'empressa de se rendre à cette invitation.
me il arrivait, les deux jeunes gens se donnaient
ez-vous pour le lendemain. La mort de l'un d'eux
jurée. Bonard tâcha de les ramener à de meilleurs
ments, mais en vain : il fallait du sang à Alfred
laver l'injure faite à son amante. Après s'être de
eau promis d'être exacts au rendez-vous, ils se sépa-
nt.

ns ce moment, Ernestine, accompagnée de Jules
fort et ignorant la scène qui venait d'avoir lieu, vint
ndre son frère.

- Comment, Alfred, tu ne danses plus? Et Clarisse,
-t-on déjà enlevée?

lfred, heureux de savoir que sa sœur ne connais-
ien de ce qui s'était passé, se garda bien de lui ap-
dre la vérité.

Digitized by Google

— Clarisse s'est trouvée légèrement indisposée. J'ai dû la reconduire auprès de sa mère.

— Et cela te chagrine. En effet, comme tu es pâle!

— Ce n'est rien, sœur; ne t'en inquiète pas.

Alors, profitant du moment où Ernestine, occupée à répondre à un jeune homme qui venait lui demander un engagement, ne pouvait l'entendre, il dit bien bas à Jules Beaufort : —Tantôt, près du pavillon, j'ai un service à te demander. Et, désignant sa sœur, il posa un doigt sur sa bouche pour réclamer sa discrétion. Jules baissa la tête en signe d'acquiescement.

Un quart d'heure après, il était venu rejoindre Alfred. En quelques mots, il fut mis au courant.

— Mon adversaire aura un témoin, continua Alfred, et moi je t'ai choisi pour être le mien.

— J'accepte, mon ami. Espérons que les suites de ce duel ne seront pas fâcheuses pour toi.

Un soupir s'exhala de la poitrine d'Alfred, qui ne partageait pas cet espoir.

Aussitôt après le départ de Jules, Alfred n'eut rien de plus empressé que de se rendre auprès de Clarisse, qu'il trouva en proie à une visible inquiétude. Ne prenant pas garde à tous les curieux qui ne cessaient de chercher à lire sur sa physionomie ce qui se passait dans son âme, Clarisse se leva vivement à son approche, se suspendit à son bras et l'entraîna.

— Alfred, s'écria-t-elle avec vivacité, jurez-moi que cette scène horrible n'aura pas de suite. J'en appelle à votre amour.

— Pourquoi ce trouble, Clarisse? dit Alfred feignant la surprise.

— Il y a un instant, des jeunes gens ont passé à

Digitized by Google

quelque distance de moi; ils parlaient de duel, et j'ai cru entendre prononcer votre nom. Un duel! et j'en serais la cause! Oh! Alfred, mon ami, vous ne vous battrez pas.

Alfred, appréciant combien il serait cruel de la laisser avec cette crainte, s'empressa de lui dire que Megrin avait reconnu ses torts, et que, s'il le fallait, il viendrait solliciter son pardon.

— Oh! je ne veux pas le voir.

Et ils continuèrent à se promener sans se soucier de la danse. Alfred ne quitta pas d'un instant Clarisse, qui ne se plaignit pas de cette assiduité. Mais les heures s'écoulèrent avec une rapidité étonnante pour les deux amants. L'instant de se séparer les surprit encore au milieu de leurs serments d'amour et de fidélité. Alfred, le cœur troublé par de sinistres présages, dut enfin se séparer de Clarisse, et des larmes voilèrent ses yeux. Clarisse, au moment où la voiture s'élançait hors de l'avenue du Casino, jeta un dernier regard sur son amant, et vit les larmes qui sillonnaient sa figure. La scène de provocation lui revint tout entière à l'esprit.

## IV.

### LE DUEL.

Quoi, déjà tout est sombre et fatal dans ma vie!
VICTOR HUGO.

. . . . . .
De la mort, qui vint m'avertir,
Je sentis l'haleine invisible.
C. DELAVIGNE.

Rentré dans sa chambre, Alfred se dirigea vers une armoire et en sortit une paire de pistolets de combat. Un

Digitized by Google

soupir s'échappa de son sein. Ce n'était pa
mais du regret. En effet, il est donné à pe
assez de stoïcisme pour voir venir la mor
vingt-cinq ans; à cet âge, riche encore
la jeunesse, on s'élance rayonnant vers l'a
de la mort, quand elle se présente à l'esp
plus d'horreur qu'elle s'accroît de tous
bonheur que l'on n'a pas goûté. Les char
devaient être fatales à Alfred; il connaissa
son adversaire, tandis que lui, Alfred, s'é
ment permis le sot plaisir de tirer après u
Ainsi, c'était la mort qu'il avait en perspe
au moment où il devenait capable de faire
sa famille, et où l'amour d'une femme alla
sien! A cette idée, son cœur se gonfle, des
ses yeux. — Pauvre mère! s'écrie-t-il, que
lorsque je ne serai plus près de toi pour te
la vie. Un moment, il prit la plume pour
bons sentiments de son adversaire, pour l'
des excuses qui éloignassent la nécessité
pandre le sang; mais l'idée qu'on se cr
de le réputer lâche; l'idée que cette dén
par le plus pur des sentiments, l'amour fi
tribuée à la peur, lui fit abandonner ce
Et, au lieu d'écrire cette lettre, dont le rés
d'éloigner d'une famille le deuil et le besoi
deux autres : l'une pour sa mère et sa sœu
Clarisse. Ce travail le tint éveillé jusqu'au
minant, il jeta un regard sur la pendule :
quait cinq heures. — Dans deux heures,
seras vengée, Clarisse, ou j'aurai vécu!!

Tandis qu'Alfred donnait un libre cou

Digitized by Google

réflexions, Clarisse n'était pas moins alarmée. Elle se rappelait cependant encore avec un ineffable plaisir les tendres serments d'amour d'Alfred, mais une figure courroucée venait tyranniquement s'interposer entre ses beaux rêves et anéantir l'édifice de bonheur que sa généreuse imagination se plaisait à créer. Si elle se répétait encore :— je suis aimée ! — une voix sourde se faisait entendre et lui criait à l'oreille : — tu ne danseras pas ! — Alors, elle revoyait Alfred, animé par l'indignation, jeter l'épithète de lâche à la face de celui qui, tel qu'un ange de malheur, s'était offert à elle pour lui annoncer de mauvais jours.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, devrai-je maudire cette soirée ou la bénir ? Oh ! cruelle incertitude ! que faire ? et personne pour me tirer de peine ! Ainsi, ce bal dans lequel je me promettais une joie si grande, ce bal qui renfermait toutes mes espérances, n'aura laissé après lui que craintes et douleurs ! Oh ! non, c'est impossible !..... Cette scène, pendant laquelle je sentis mon cœur défaillir, n'aura aucune suite que je devrai déplorer. Alfred me l'a juré ; de duel ! il n'y en aura pas. Oh ! je dois être tranquille... Mais pourquoi, tandis que la raison me commande d'espérer, mon cœur s'y refuse-t-il ? Pourquoi semble-t-il se complaire dans ces angoisses qui me font souffrir mille morts. Un duel ! du sang ! Alfred mourant ! et pour moi ! Oh ! non, Dieu ne serait pas juste !

Pendant toute la nuit, ces craintes éloignèrent le sommeil des paupières de Clarisse. Elle attendit, avec la plus vive impatience, le jour qui devait la tirer de l'anxiété qui torturait son cœur.

Accoudé à sa fenêtre, Alfred vit Jules entrer dans la rue. Comme tout dormait encore dans la maison, il



Digitized by Google

quitta sa chambre sans bruit, de crainte de troubler le sommeil de sa mère et de sa sœur. Arrivé sur le palier, il jeta un regard mouillé de larmes sur la chambre où toutes deux reposaient encore sans se douter du malheur qui menaçait leur Alfred. Oh! que dans ce moment il ressentit le besoin de les presser sur son cœur, de se réunir à elles dans une dernière étreinte! Mais ce bonheur lui était interdit. Il se fit violence; le mot adieu vint mourir sur ses lèvres, et il se hâta de rejoindre Jules, qui l'attendait.

Les deux amis se pressèrent la main en silence. Jules n'était pas le moins pâle des deux.

— Le lieu du rendez-vous, demanda-t-il?

— Kimkempois, près de l'ermitage. Si je succombe, Jules, tu remettras ces deux lettres à leur adresse. C'est un bien douloureux service que je te demande, je le sais; mais ton amitié m'est connue.

— Laisse-moi espérer que ces lettres seront inutiles.

— Espère, ami; quant à moi, cela m'est impossible. Un pressentiment m'annonce ma fin prochaine.

Après une heure de marche, ils arrivèrent à la partie du bois où se trouve l'ermitage. Alfred s'arrêta, frappé d'admiration, devant le beau panorama qui se déroula tout-à-coup à ses regards. Ce panorama lui était connu depuis bien des années, mais maintenant qu'il appréhendait de marcher à une mort certaine, il trouvait un nouveau charme à y arrêter ses regards. L'arrivée seule de Megrin put le tirer de son admiration.

Jules avait conservé beaucoup d'espoir de réconcilier les deux ennemis; mais, après qu'il eut examiné la physionomie du témoin de Megrin, cet espoir s'évanouit; car l'air hautain et ricaneur qui régnait sur ses traits

Digitized by Google

n'annonçait pas un homme ennemi du sang ; mais un fat pour qui un duel est une partie de plaisir, en tant, toutefois, qu'il n'en soit que le témoin. Cependant, Jules n'en voulut pas moins faire une démarche auprès de lui pour le prier de réunir ses efforts aux siens afin que le duel n'eût pas lieu. Il fut reçu avec hauteur; des paroles insultantes pour son ami furent même prononcées. Dès lors tout arrangement fut impossible, le duel inévitable, et Jules, tremblant pour les jours de son ami, fut forcé de charger les armes.

O vous que le hasard ou plus souvent l'amitié appelle à être témoins de ces scènes où le sang humain coule presque toujours pour laver une prétendue injure, un faux point d'honneur, et qui n'usez pas de toute votre influence pour écarter du sein de votre semblable le fer ou le plomb homicide, croyez-vous qu'une forte responsabilité morale ne pèse pas sur vous? Croyez-vous qu'une part de la réprobation qui frappe le duelliste ne retombe pas sur votre tête? — Témoins! que votre éloquence serve à ramener les parties, à faire naître la paix là où règne la discorde, à éteindre la haine pour faire revivre l'amitié. Voilà votre mission. N'est-elle pas honorable? N'est-elle pas digne d'envie?

Détournons un instant nos regards du bois de Kimkempois, où un drame va se jouer, pour les reporter dans la maison qu'Alfred a quittée depuis quelques heures. Rien n'y est changé encore, tout y respire le bonheur. Ernestine, assise auprès de sa mère, lui fait la confidence de tous ses plaisirs de la veille, des promesses d'amour de Jules Beaufort, et ne s'arrête que pour se plaindre du retard qu'apporte Alfred à quitter sa chambre.

— Que l'on vienne me dire encore que les amants ne savent pas dormir! s'écrie-t-elle avec impatience.

Digitized by Google

— Il a donc été heureux hier au b
Alfred? demanda Mme Melville.

— Oh! oui, et comment en aurait-il é
Comment ne pas être au comble du bonl
apprend qu'on est aimé?

— Aimé! reprit Mme Melville; qui le m
lui? Ah! puisse-t-il perdre sa tristesse e
joie; c'est tout ce que je souhaite!...

— Oh! le paresseux! s'écria Ernestine
descendre! Attendez, je vais aller le grond
manière... Ma mère, ajouta-t-elle un ins
l'escalier, Alfred n'est pas dans sa chambr
même pas dérangé!... Mais pourquoi no
continua-t-elle en rentrant dans le salon;
Clarisse l'aura empêché de dormir, et vo
nous le gronderons de nous quitter ainsi
ma mère?

En parlant, elle se dirigea vers la fenê
dans la rue pour s'assurer si son frère ne re
core. Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'el
ture qui s'avançait lentement s'arrêter à l
maison. Elle chercha à reconnaître qui étai
ture, et la première figure qui s'offrit à ses re
de M. M***, docteur en chirurgie. A cette v
pâlit, et, sans s'expliquer ce qu'elle appr
s'élança dans l'escalier, et arriva auprès de
moment où l'on en sortait son frère avec le
précautions.

— Alfred! s'écria-t-elle avec épouvante
mon Dieu! et elle voulut se jeter sur lu
Beaufort la retint, tandis que le docteur
porter Alfred dans sa chambre.

Digitized by Google

Le duel avait eu des suites funestes pour Alfred. Le premier, ainsi que le sort l'avait décidé, il tira sur Megrin, mais sans l'atteindre. Ce fut alors à son tour à essuyer le feu de son adversaire. Il fit du fond de son âme ses adieux à sa mère, à sa sœur, à Clarisse, leva les yeux au ciel, puis attendit avec résignation, sinon avec calme, que la balle vînt le frapper. Megrin choisit froidement l'endroit du corps où il voulait atteindre sa victime, lâcha la détente du pistolet qu'il tenait d'une main ferme... Alfred tomba!! Megrin et son témoin, dans la crainte d'une surprise, s'enfoncèrent dans le bois et disparurent bientôt. Jules, au désespoir, banda la blessure de son ami, et, aidé par quelques cultivateurs qu'avait attirés le bruit des deux détonnations, il le transporta dans une maison située au pied du bois.

Peu de temps après qu'Alfred fut couché sur son lit de douleur, il reprit ses sens, et ses yeux s'arrêtèrent d'abord sur sa mère et sa sœur, qui, agenouillées auprès du lit, pleuraient en contemplant le visage pâle du moribond. Il les attira à lui, et, les ayant embrassées avec amour : — Oh! pardonnez-moi, s'écria-t-il, d'avoir assez oublié mes devoirs pour me laisser entraîner dans un duel par l'amour de la vengeance et par la crainte du ridicule. Oh! pardonnez-moi, car le remords que j'éprouve me torture le cœur.

Alors le docteur intervint, sonda la blessure, et l'examina attentivement. Quoiqu'il exerçât l'art de guérir depuis plusieurs années, son cœur était resté sensible aux souffrances des autres. Il pâlit en reconnaissant que la blessure d'Alfred était mortelle : il ne put même retenir une larme.

Ernestine et sa mère, qui tâchaient de lire sur les

Digitized by Google

traits du docteur tout ce qui se passait en lui, virent cette larme, et un cri déchirant s'échappa de leur poitrine. Jules attira le docteur au bout de la chambre, et lui demanda s'il n'y avait plus d'espoir de conserver les jours de son ami.

— Non, monsieur; avant deux heures, il aura cessé de vivre.

Cette lugubre réponse, quoique faite à voix basse, fut entendue d'Alfred; un gémissement douloureux sortit de sa poitrine.

Après avoir donné ses soins au mourant, le docteur se rendit chez le père de Clarisse qui l'attendait.

— Vous arrivez tard, docteur.

— Si j'arrive plus tard que de coutume, il n'y a nullement de ma faute, je vous assure : je sors à l'instant d'auprès d'une famille que j'ai laissée dans les pleurs.

— Peut-on, sans indiscrétion, vous demander le nom de cette famille et le malheur qui l'a frappée?

— Oh! ce malheur sera bientôt connu de tous, car rien ne se propage aussi vite que la nouvelle d'un duel, si ce n'est celle d'un enlèvement.

— Un duel! s'écria Clarisse palpitante de crainte.

— Oui, mademoiselle, et l'un des deux jeunes gens expire peut-être en ce moment.

— Mais son nom? son nom? s'écria vivement Clarisse, sans s'inquiéter de ce que son interrogation avait d'étrange.

— Voilà bien les jeunes filles, toujours s'intéressant outre mesure aux duellistes. Et vous avez, parbleu! souvent raison de vous y intéresser, mesdames, car la majeure partie des duels se font à cause de vous.

Certes, si le docteur avait pu savoir combien ses pa-

Digitized by Google

oles frappaient juste, combien elles soulevaient de ésespoir dans l'âme de la jeune fille, il se serait bien ardé de les prononcer.

— Le blessé, continua-t-il, est Alfred Melville.

Ce nom était à peine sorti de la bouche du docteur ue Clarisse était déjà hors du salon, laissant son père n tête-à-tête avec Mr M*** et tous deux étonnés de cette rusque sortie.

Sans réfléchir à ce que sa conduite avait de blâmable ux yeux du monde, Clarisse s'élança dans la rue et archa en toute hâte vers la demeure d'Alfred. Comme s jambes tremblèrent lorsqu'elle se mit à gravir l'esca-er qui conduisait à la chambre de son amant! — Les nglots qu'elle entendit la dirigèrent. Arrivée à la porte e la chambre, elle rougit de sa démarche et voulut fuir; ais l'idée cruelle qu'elle allait revoir Alfred pour la ernière fois la rendit moins scrupuleuse, et elle fran-hit sans plus hésiter l'espace qui la séparait du lit près uquel trois personnes écoutaient, avec un saint recueil-ment, les dernières paroles d'Alfred.

— Alfred! Clarisse! ces deux exclamations partirent n même temps, et Clarisse vint tomber à genoux au pied u lit.

— C'est elle, mère, dit tristement Ernestine.

Mme Melville était tellement absorbée par la douleur, u'elle ne fit d'abord nulle attention à l'arrivée de la eune fille.

—Oh! Dieu a exaucé ma prière, dit Alfred d'une voix faiblie. Clarisse! il m'a permis de te revoir avant de nourir.

A ce mot — mourir! — Clarisse tressaillit de tous ses embres, comme frappée d'une commotion électrique. lfred s'en aperçut.

Digitized by Google

— Toi aussi, continua-t-il, tu pleureras ma mort... Oh ! entourez-moi tous.... plus près encore... que j'exhale mon dernier soupir au milieu de vous.

Mme Melville ne pleurait pas; ses yeux, d'une fixité effrayante, refoulaient les larmes qui tombaient brûlantes sur son cœur, et une pâleur livide était répandue sur tous ses traits. La douleur des deux jeunes filles était plus bruyante. Malgré leurs efforts pour les étouffer, des sanglots sortaient de leur poitrine oppressée et venaient aggraver les tortures d'Alfred. Clarisse ne se dissimulait pas qu'elle était la cause première du duel; que c'était elle qui, par son imprévoyance, par son manque d'usage, avait blessé l'amour-propre de Megrin et allumé la colère dans son âme, colère terrible dont les suites étaient si funestes. La douleur de Clarisse était si grande qu'elle lui fit trouver grâce devant la mère et la sœur. Tandis que Mme Melville s'écriait : Ne t'accuse pas ainsi, jeune fille, Ernestine pressait dans ses mains les mains de Clarisse. Cette scène, pendant laquelle les bons sentiments que recélaient le cœur de Mme Melville et celui de sa fille se montraient si avantageusement, fit éclore un divin sourire sur les lèvres d'Alfred. Il appela à lui les trois femmes éplorées, les réunit dans une même étreinte et déposa un baiser sur le front de chacune d'elles.

Quelques minutes plus tard, Alfred avait cessé de vivre, et trois femmes que cette mort frappait d'une égale douleur étaient dans les bras l'une de l'autre, versant des larmes de désespoir.

Ainsi, parce qu'il a plu à un homme sans pudeur, à un duelliste, d'insulter une femme au milieu d'un bal, et que cette femme a trouvé un défenseur, un jeune homme au cœur généreux vient d'expirer à la suite d'un

Digitized by Google

duel, et cette mort enlève à l'une un fils dévoué, son seul soutien; à l'autre, un frère aimé, et à la troisième, un amant, son seul espoir de bonheur.

Quand donc verra-t-on disparaître de nos mœurs cet usage barbare, si fort en contradiction avec les lumières du siècle, et qui blesse tout à la fois les lois divines et les lois humaines?

ALEXANDRE PIROTTE.

Digitized by Google

# Poésie.

## ROLAND DE LATTRE

TABLEAU DE M. ÉTIENNE WAUQ

Ses regards seuls, ve
Et son doigt
Attestaient q
En nous perd

I.

Le voilà ! c'est bien lui, l'artiste au front
Qui de son propre oubli se creuse le tom
Et semble toutefois, du haut de son calva
Rêver un ciel plus pur, un avenir plus b

II.

J'ai vu le roi de la peinture,
O Gerps, sur son fier piédestal,
Sortir, chef-d'œuvre de sculpture
De ton ciseau monumental;
J'ai vu Rubens, quand la Belgique
S'exaltant à ce nom magique,
Dans Anvers, par mille chemins
Débordait, populeuse houle,
Et vers lui se pressant en foule,
Sublime, lui battait des mains !

Digitized by Google

Quel concours !... — Et pourtant, témoin d'un tel hommage,
Je sentais que mes yeux cachaient mal quelques pleurs,
Lorsqu'au pied de la sainte image
Nos soins reconnaissants prodiguaient tant de fleurs ;

En y déposant mon offrande,
Je songeais à ces temps, si chers au souvenir,
Où la Belgique, forte et grande,
S'ouvrait un si large avenir,

Et toujours, dans l'éclat qui partout l'environne,
Au faîte étincelant où Rubens la portait,
Trouvait un de ses fils, qui, modeste, ajoutait
D'autres fleurons à sa couronne :

C'est qu'aussi dans nos murs, en cet âge ancien,
Un homme surgissait, sacré par le génie,
Aussi grand dans son art, que Rubens dans le sien....
Dont l'Europe, à genoux, écoutait l'harmonie ;

Un père... — et son exil n'a pas encor cessé !... —
Dont je crois, — seul, la nuit, — voir l'ombre inconsolée,
Quand trois siècles et plus sur sa tombe ont passé,
Nous demander un mausolée.

Et mes vœux devançaient ce jour splendide et doux
Où les mêmes honneurs rendus à sa mémoire,
Le ramèneraient parmi nous
Au milieu de toute sa gloire ;

Digitized by Google

Où ces deux noms, unis par d'immortels lie
Du temple des Beaux-Arts iraient orner les c
Où le roi des musiciens
Serait l'égal du roi des peintres !...

Ces cris, ces chants vainqueurs, ce prestige
D'une ovation populaire,
Cet immense concert sans cesse renaissant
Présageait une si belle ère
Que mon cœur bat encor d'orgueil en y pen

III.

Le lendemain s'enfuit cette vaine espérance
Comme un écho mourant par l'espace affail
J'en avais cru trop vite une fausse apparenc
La Belgique rentra dans son indifférence....
Et le grand homme dans l'oubli.

Ainsi j'attends, j'attends encore,
Hélas ! et j'attendrai longtemps
Que pour lui se lève l'aurore
De ces triomphes éclatants ;
Que ceux qui l'ont pu méconnaître,
Aux bords sacrés qui l'ont vu naître
Menant à la fin ce grand deuil,
Agenouillés devant sa cendre,
Se fassent gloire de lui rendre
L'hospitalité du cercueil.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Digitized by Google

IV.

lais c'est lui, c'est bien lui, l'artiste au front sévère
ui de son propre oubli se creuse le tombeau,
t semble toutefois, du haut de son calvaire,
êver un ciel plus pur, un avenir plus beau;
es yeux tournés vers nous, vers la douce contrée
u'absent et fugitif il a tant illustrée;

ers ces champs paternels qu'il ne doit plus revoir,
ù son âme toujours se reporte en espoir;
appelant malgré lui leur image effacée;
es contemplant au loin du fond de sa pensée;
us calme, et répétant quelques notes, bien bas,
e cet air qui guidait nos pères aux combats.

Le voilà ! ton pinceau fidèle
Le rend pour toujours à nos yeux,
Et jamais plus digne modèle,
Mon peintre, ne t'inspira mieux.
C'est lui : c'est ce regard austère,
Ce front cachant un noir mystère,
Cette inépuisable douleur
Qui, durant sa longue agonie,
A la royauté du génie
Joint la royauté du malheur.

. . . . . .

Digitized by Google

V.

C'est bien! — Et maintenant qu'imp
Qu'importe à l'illustre exilé,
Quand ton amour nous le rapporte,
Que le bronze se taise où la toile a parlé!
Ses traits brillent du moins au sein de nos r
Etienne, et tu nous l'as rendu,
Plaçant l'apothéose avant les funérailles,
Le père qu'on croyait perdu!
Il suffit : désormais germera dans notre âm
Ce nom qu'il releva de toute sa hauteur,
Et d'un zèle réparateur
Chaque heure, chaque instant y nourrira l
Jusqu'au jour où, rentrant dans Mons en s
Entouré des rayons de sa splendeur premiè
Toute une ville heureuse et fière
Le scellera debout sur sa base d'airain. —
Et tous, sentant de pleurs s'humecter leur
Te béniront alors d'avoir si noblement
Apporté la première pierre
A ce sublime monument!

Adolp

Mons, 4 Juin 1841.

---

## LA FLEUR CUEILLIE,

### ROMANCE IMITÉE DU HOLLANDAIS DE H

Où sont, ô charmante fleur,
Ton parfum et ta couleur?
Le cruel qui t'a cueillie,
Rejette la fleur flétrie,
Dont l'éclat a disparu...
Chère Lise, le vois-tu?

Digitized by Google

Fleur détruite sans retour,
Ce matin, les feux du jour
Doraient ton naissant feuillage :
Le soir, frappé par l'orage
Ton bouton est abattu.
Chère Lise, le vois-tu?

Pauvre fleur, tu vas mourir !
Hier, tu fixais Zéphyr ;
Depuis qu'il te voit pâlie,
Du volage qui t'oublie
Pour toi le souffle est perdu.
Chère Lise, le vois-tu ?

Il existe une autre fleur
Dont on aime la fraîcheur ;
Mais sitôt qu'elle est fanée
Elle meurt abandonnée ;
Cette fleur c'est la vertu :
Chère Lise, le vois-tu?

La beauté, la fleur, l'amour
N'ont d'existence qu'un jour,
Un seul jour ?.. c'est peu de chose.
Du moins l'insensible rose
Vit, brille et meurt sans chagrin.
Pense, Lise, au lendemain...

E. S.

Digitized by Google

# POÉSIE ALLEMANDE.

Christian Fürchtegott Gellert naquit à Haynichen, près de Freiberg, en Saxe, le 4 juillet 1715. Ce fut lui qui fit naître le goût de la bonne et saine littérature allemande, et il travailla puissamment à la faire sortir de l'espèce de barbarie où elle était encore à cette époque, en associant ses efforts à ceux des savants avec lesquels il était étroitement lié, tels que Gœrtner et Rabener. Il s'était d'abord destiné à la prédication; mais la première fois qu'il monta en chaire, sa timidité naturelle le fit rester court, et il ne put continuer. Cette mésaventure le décida à quitter la carrière qu'il avait cru devoir embrasser, et il se consacra au professorat.

Gellert est auteur de divers ouvrages; il a composé un roman, plusieurs comédies, mais c'est surtout à son recueil de fables et de contes qu'il doit sa réputation. La lecture en devint populaire, même dans les campagnes, et l'on apprenait par cœur dans les écoles, les fables de Gellert, comme on apprend par cœur en France les fables de Lafontaine. Gellert eut fréquemment des preuves bien douces pour lui de cet étonnant succès. Voici ce qu'on lit dans sa biographie :

Un paysan vint à Leipzig, conduisant une voiture chargée de bois, qu'il fit arrêter devant la maison du poëte. — N'est-ce pas ici que demeure M. Gellert? demanda-t-il. — Oui, montez. Il arrive devant Gellert : — N'êtes-vous pas, monsieur, le M. Gellert qui a composé des fables? — C'est moi-même. — Eh bien, voici une voiture de bois que je vous amène pour vous remercier du plaisir qu'elles nous ont fait à moi, à ma femme et à mes enfants. Une autre fois, Gellert était chez son relieur; entre un villageois qui donne au relieur un livre en feuilles, en lui disant : Tenez, reliez-moi cela bien ferme. — Où avez-vous pris ce livre, lui demande le relieur. — Je l'ai acheté à la ville; notre bailli et notre

Digitized by Google

maître d'école l'ont trouvé si drôle, qu'ils ont manqué en étouffer de rire. J'ai un garçon qui commence à lire couramment; il me lira cela le soir pendant que je fumerai ma pipe, et je n'irai presque plus au cabaret.

Lors de la prise de Leipzig par les Prussiens en 1758, un lieutenant de hussards entra chez Gellert, et, pour lui témoigner sa reconnaissance du plaisir qu'il avait eu à lire ses ouvrages, il voulut lui faire accepter une paire de pistolets qu'il avait pris à un cosaque, et un fouet qui, disait-il, avait servi à donner le *knout*. On raconte encore qu'au milieu des désastres de la guerre, des régiments presque entiers venaient assister aux leçons du bon et paisible professeur; que les soldats le saluaient respectueusement, et qu'un sergent, retournant dans son pays, après avoir achevé son temps de service, s'écarta de son chemin, pour voir ce *brave M. Gellert*, dont les ouvrages l'avaient empêché de devenir un *mauvais sujet*. Ces hommages rendus à un homme de lettres datent du milieu du dix-huitième siècle, et sont à cent ans de notre époque.

Gellert était d'une santé délicate, et sujet à de longs évanouissements et à des douleurs aiguës que rien ne pouvait calmer. Il vit approcher la mort avec tristesse, mais avec résignation. *Je ne croyais pas qu'il fût si difficile de mourir*, disait-il à ses médecins, en leur demandant combien de temps il avait encore à souffrir. — *Peut-être encore une heure*, lui répondirent-ils. *Dieu soit loué!* reprit Gellert! *encore une heure!* et il mourut en effet dans la même nuit : c'était celle du 13 au 14 décembre 1769; il était alors dans sa cinquante-cinquième année. Sa mort fut pleurée de toute l'Allemagne. Tous ceux qui savaient écrire firent des vers ou de la prose en son honneur, et l'on multiplia son portrait de toutes les manières. Un monument fut élevé à sa mémoire dans l'église du cimetière de Leipzig, et son libraire lui en érigea un autre dans son jardin.

Voici le jugement que le savant M. Guizot a porté sur le caractère et le talent de Gellert : « Son caractère contribua presque autant que ses ouvrages à répandre en Allemagne le goût des lettres. Il accueillait avec une extrême bonté tous ceux qui voulaient le voir, et prêtait libéralement aux jeunes gens le secours de ses



Digitized by Google

lumières, de sa protection, souvent même d
correspondance très-étendue lui donnait beauc
servir ceux qui avaient besoin de ses bons of
ses *lettres* est un monument authentique de sa b
naît une âme honnête et tendre, une rare sincé
et cet amour de perfectionnement qui disting
Le caractère de Gellert manquait de vigueur
ses souffrances physiques rendaient quelquefoi
gale : il n'était pas inaccessible aux petits pla
mais la franchise avec laquelle il avouait ses fa
qu'il avait de les surmonter, ne permettent pa
comme des torts; on les lui pardonne d'autant
se les pardonnait moins lui-même... Comme
un talent original et vrai ; sa narration manqu
elle est naturelle; son style est plus élégant
réflexions sont souvent ingénieuses et expri
mais elles interrompent quelquefois le fil du r
sont celles dont le sujet est de son invention, e
nombre; mérite trop rare parmi les fabulistes.
tées de Lafontaine sont très-inférieures à l'o
n'en disconvenait pas. La gaîté ne lui est pas
sienne est plus naïve que piquante; et quand il
la fable le ton de la satire, il manque de concisi
s'exprime M. Guizot.

Aidé, pour le sens littéral, par un jeune Alle
et fort complaisant, assis aujourd'hui le plus p
miers trônes de l'Europe, nous avons essaye
vers français deux petits poëmes de Gellert.
certainement bien au-dessous de l'original ;
du moins donner un idée approximative
l'auteur.

Digitized by Google

I.

## HISTOIRE DU CHAPEAU.

Celui qui le premier sut, d'une main habile,
Façonner le chapeau, cet ornement utile,
Le porta tout uni, sans être retroussé;
Sur les tempes le bord retombait abaissé;
Pourtant il le plaçait d'une telle manière,
Qu'il en avait la mine et plus grave et plus fière.

Il meurt; son héritier se trouve, par sa mort,
Le second possesseur de ce chapeau sans bord.

Ne pouvant le saisir d'une façon commode,
Il médite, et soudain par une autre méthode,
Il ose retrousser le bord des deux côtés,
Puis se montre en public. Surpris et transportés,
Les citoyens alors de s'écrier en masse :
Le chapeau maintenant a vraiment de la grâce!

Il meurt; son héritier s'enrichit, par sa mort,
Du chapeau retroussé sur l'un et l'autre bord.

Il le prend, le contemple en faisant la grimace.
Je vois bien ce qu'il faut encor que l'on y fasse,
Dit-il; et, sans tarder, cet homme entreprenant
Le retrousse en triangle... « Oh! l'esprit surprenant!
»S'écrie alors chacun; oh! la rare industrie!
»Quel éclat ce mortel répand sur sa patrie! »

Mais il meurt à son tour, et notre homme, en mourant,
Délaisse le *tricorne* à son proche parent.

Digitized by Google

Le chapeau n'était plus si frais qu'à l'origi
Il n'en pouvait guère être autrement, j'ima
Car il passait alors en quatrième main.
L'héritier le teignit en noir, dans le dessei
D'être inventeur aussi... Tous de crier : «
»Nous n'avons vu jamais invention pareille
»Un chapeau blanc! c'était d'un ridicule a
»Mais noir, mes frères, noir! on ne peut r

Il meurt; le chapeau noir, compris dans l'
De son proche parent est alors le partage.

Il le porte chez lui, voit qu'il est fort râpé.
Il pense, et du chapeau son esprit occupé
Imagine un moyen d'une admirable adress
Sur la forme il le met, le brosse, le dégrai
Et même d'un ruban notre homme orne les
Puis se va promener... Chacun s'écrie alors
« Que vois-je? N'est-ce pas quelque sorcelle
»Un chapeau tout nouveau!.. trop heureus
»D'où fuit le préjugé, la superstition!
»Peut-on pousser plus loin l'esprit d'inventi

Il meurt; et, par sa mort, l'héritier titulai
Du chapeau retapé devient propriétaire.

C'est pour l'invention qu'un artiste est cité,
Et que sa gloire passe à la postérité.
Le nouvel héritier au ruban qu'il arrache
Supplée un galon d'or qu'à l'entour il attac
Rehausse le chapeau par un bouton brillan
Se coiffe sur l'oreille, et tous, en le voyant
De crier à la fois dans leur ivresse extrême
« C'est maintenant que l'art est à son point s
»C'est pour cet homme seul que la sagesse
»Les autres ne sont rien, non, rien au pri

Digitized by Google

Il meurt ; et, par sa mort, l'héritier titulaire
Du chapeau galonné devient propriétaire,
Et chaque changement que la mode apporta,
Le pays tout entier aussitôt l'adopta.

Du chapeau cependant n'allongeons pas l'histoire.
D'en changer la façon chaque héritier fit gloire ;
L'extérieur toujours était frais et nouveau,
Mais le fond restait vieux, et l'on fit du chapeau,
(Pour terminer d'un mot cette biographie),
A peu près comme on fait de la philosophie.

## II.

## LE REVENANT.

L'hôte d'une maison, comme on me l'a conté,
Par certain revenant fut longtemps tourmenté.
Afin de pouvoir l'éconduire,
Dans l'art de chasser les esprits
Le bonhomme se fit instruire.
Mais de ce qu'il avait appris,
Il n'obtint cependant aucune réussite ;
Les charmes restaient sans vertu,
Et, d'un long drap blanc revêtu,
Le spectre chaque nuit lui fesait sa visite.
Dans la même maison un auteur vint loger.
Pour ne pas être seul, l'hôte alla l'engager
A vouloir bien le soir lui tenir compagnie,
Et lui lire les vers, enfants de son génie.
Il lui lut une plate et froide tragédie,
Qui ne plut guère à l'auditeur,
Mais qui plaisait fort au lecteur.
L'esprit visible à l'hôte, invisible au poëte,
Apparut, écouta ; mais d'une horreur secrète

Digitized by Google

Soudain se sentant tressaillir,
Avant la fin de l'acte il pensa défaillir ;
Au début du deuxième il avait fait retrai
L'hôte alors reprend quelque espo
Pour le lendemain il invite
Le poëte à le venir voir.
L'auteur fit sa lecture et l'esprit sa visite;
Mais il la termina bien vite.
« Bon ! dit l'hôte, je vais me délivrer de
» Puisque les mauvais vers te causent tan
Il resta seul la nuit suivante ;
Et voyant, à minuit sonnant,
Reparaître le revenant,
Il s'écria, plein d'épouvante :
« Holà ! hé ! Jean ! cours prompte
» Chez notre voisin le poëte,
» Et va lui dire qu'il me prête
» Son poëme pour un moment. »
Le fantôme, saisi d'une frayeur extrême
Fit au valet signe de demeurer ;
Bref, il s'enfuit à l'instant même
Et disparut pour ne se plus montre
De cette étonnante aventure
Chacun peut aisément conclure
Qu'il n'est vers si méchants, si p
Qui ne soient bons à quelque ch
S'ils font peur aux esprits, c'est pour n
De ne rien craindre en pareil ca
Car apparaîtrait-il des spectres par cen
Nous nous en déferions sans pei
Les mauvais vers ne nous manque

Digitized by Google

# ANALYSE CRITIQUE.

## PHILOSOPHIE.

### *Ouvrage italien de M.* Gioberti.

Peu de personnes en Belgique connaissent le beau traité de philosophie, imprimé à Bruxelles, par M. Vincent Gioberti, ancien professeur de l'université de Turin, parce que l'auteur l'a écrit en langue italienne, et ne l'a guère destiné qu'à ses compatriotes. C'est cependant un de ces livres qui ne doivent point passer inaperçus. Nous n'en voulons point faire l'analyse; mais pour inspirer le désir d'en prendre connaissance à quelques-uns de ceux qui font de ces matières l'objet de leurs études, nous croyons utile d'en citer au moins un passage. Nous choisirons celui où il reproche à M. Victor Cousin de s'être exprimé, dans plusieurs endroits de ses ouvrages, d'une manière ambiguë sur l'immortalité de l'âme.

Ce n'est pas, dit-il, que j'accuse l'illustre écrivain de révoquer en doute une vérité si importante, je me plais au contraire à lui rendre cette justice qu'il l'admet et l'établit à plusieurs reprises, dans les termes les plus formels; mais il est difficile, quand on professe des doctrines qui se combattent, que l'expression ne rende pas l'image du combat des pensées; c'est ce qui me semble être arrivé quelquefois à M. Victor Cousin, en parlant de l'immortalité de l'âme. Pour voir si je m'abuse, pesons attentivement ses paroles.

Dans l'argument du *Phédon*, où il resserre en peu de mots toute la substance de ce dialogue, voici comment il raisonne :

« Il y a incontestablement en nous un principe qui se recon-
» nait et se proclame lui-même dans le sentiment de tout acte
» raisonnable et libre, étranger et supérieur à son organisation
» corporelle, et par conséquent capable de lui survivre, un

Digitized by Google

»principe qui, une fois dégagé de l'enveloppe extérieure dont il se »distingue, et rendu à lui-même, se réunit au principe éternel »et universel dont il émane; mais alors que devient-il? Retient-il »la conscience de lui-même? Peut-il connaître encore le plaisir et »la peine? Soutient-il des rapports avec les autres principes sem»blables à lui? Enfin quelle destinée lui est réservée? C'est là un »autre problème qu'on ne peut guère résoudre affirmativement »d'une manière absolue, et sur lequel la philosophie est à peu »près réduite à la probabilité. En effet, si le principe intellec»tuel, pris substantiellement, est à l'abri de la mort, il ne s'en suit »pas que le *moi*, qui n'est pas la substance, et qui n'en est peut»être qu'une forme sublime, participe aussi de son immortalité; et »la raison, dans ses recherches les plus profondes, dans ses intui»tions les plus vives et les plus intimes, peut bien nous faire con»naître l'essence du principe qui nous constitue et sa forme actuelle »avec les conditions réelles de sa manifestation et de son dévelop»pement, mais sans pouvoir nous révéler certainement ni les »formes que ce principe a pu revêtir déjà, ni celles que lui garde »l'impénétrable avenir. Tel est en résumé tout le système du Phé»don : il repose sur la distinction sévère et profonde qui sépare le »domaine de la raison de celui de la foi ; la certitude de l'espé»rance. De là deux parties dans le Phédon : la première qui, »embrassant les trois quarts du dialogue, présente une chaine »d'analyses et de raisonnements que ne désavouerait pas la rigueur »moderne; la seconde assez courte, qui est remplie par des pro»babilités, des vraisemblances, des symboles. »

M. Gioberti commence par faire sur ce passage trois observations essentielles; il dit :

1° Le dogme de l'immortalité consiste en deux points distincts; l'un est la perpétuité du principe substantiel de l'âme; l'autre, la durée également perpétuelle de la conscience et du sentiment, c'est-à-dire de la forme actuelle de l'âme elle-même dans les propriétés essentielles qui la constituent : l'immortalité de l'âme et l'immortalité de la substance pensante, c'est-à-dire de la substance spirituelle qui soutient la pensée, et de la pensée qui est la forme essentielle de cette substance. L'un des deux points ne suffit pas sans l'autre, pour constituer le dogme de l'immortalité. Car, d'un

Digitized by Google

côté, la durée de la pensée, sans la durée de la substance qui pense, est absurde; et de l'autre, si la substance durait éternellement, mais privée de conscience, l'immortalité n'aurait plus lieu dans le sens où ce mot est employé. Quand on dit que l'âme est immortelle, on veut dire qu'elle sera toujours capable de plaisir et de douleur, de misère et de béatitude; puisque le désir du bonheur et d'une vie éternelle, l'horreur naturelle de la mort, la perfectibilité de notre nature, la condition nécessairement différente des bons et des méchants, la sanction de la loi morale, la bonté, la justice, la providence du créateur, et tous les autres arguments qui démontrent cette vérité consolante, ne se bornent pas à établir la simple durée de l'âme comme substance, mais supposent la perpétuité du *moi;* et même ils ne prouvent la première qu'en tant qu'il le faut pour mettre la seconde en sûreté. Si l'âme survivait au corps, dépouillée de toute pensée, de toute conscience, de toute mémoire, de la faculté de connaître, de jouir et de souffrir, et du sentiment de son identité personnelle, elle serait vis-à-vis d'elle-même, comme si elle n'était pas; elle ne se distinguerait en rien des forces élémentaires de la matière qui dureront peut-être éternellement, si Dieu ne les anéantit; et la mort ne serait qu'un sommeil sans fin, comme l'affirment les matérialistes qui n'ont jamais plus songé à combattre une immortalité pareille, qu'il n'importerait aux spiritualistes et à qui que ce soit, de la défendre. C'est pourquoi, si le spiritualiste s'applique à démontrer la simplicité et par là l'indissolubilité substantielle du principe pensant, c'est parce que sans elle la pensée ne saurait survivre. Ainsi, quand on raisonne sur l'immortalité de l'âme, il ne faut jamais oublier que l'essence de ce dogme consiste dans la perpétuité de la pensée.

2° D'après l'auteur du Phédon, comme l'entend M. Cousin, le premier point seulement serait certain; le second ne serait que probable. Je ne rechercherai pas si le traducteur a bien saisi la pensée de Socrate, ou plutôt de Platon, parce que cela est étranger à mon sujet, et je me contenterai de faire observer que, suivant cette interprétation, Socrate *démontrerait par une chaîne d'analyses et de raisonnements dignes de la rigueur moderne*, la perpétuité de la substance de l'âme, mais que, pour ce qui est de la perpétuité

Digitized by Google

de la pensée, *la question lui paraîtrait insoluble, et*
*en faveur de l'affirmative, que des probabilités et*
Or, le dogme de l'immortalité consistant essentie
le second point, c'est-à-dire la perpétuité de
voit ce qui s'ensuit.

3° Et pourquoi l'auteur du Phédon n'aurait-il
dogme si important jusqu'à la certitude? Est-ce p
propositions qui le composent, la première, qui
par elle-même, aurait le privilége d'être très-ce
la seconde, qui renferme tout, ne serait que prob
cherche à nous en montrer la raison dans l'onto
Le fait psychologique de l'immortalité de l
principes ontologiques. Or, l'ontologie enseigne
(le moi) *n'est pas la substance, que peut-être el*
*forme sublime; qu'elle est la manifestation et le*
*principe éternel et universel dont elle émane;* que
*peut être passagère; que, comme elle peut avo*
*formes antérieurement*, elle pourra en recevoir d
*pénétrable avenir*. Je n'examine point encore,
est véritablement celle de Platon ou du Phéd
faire remarquer qu'en prenant les mots dans le
elle est évidemment panthéistique, et nous verro
ne peuvent s'entendre autrement. Or, les princip
une fois posés, je ne m'étonne plus que l'immort
regardée comme incertaine. En effet, commen
pensée humaine survive, si elle n'a pas une sub
propre?

Si elle n'est qu'une modification, une form
unique et universelle, quand l'expérience et le r
apprennent et nous démontrent que les simples
une vicissitude continuelle, qu'elles passent et n
ment; que l'immutabilité est un privilége de la s
n'y a pas de phénomène éternel? Loin de pouvo
pétuité de la pensée, les panthéistes doivent pe
vers l'opinion contraire, et même, s'ils veulent
quemment à leurs principes, l'embrasser hautem

Ces observations mises en avant, M. Giobert

Digitized by Google

dans l'argument du Phédon, ce sont les opinions du philosophe athénien, ou les siennes propres que M. Cousin a exposées; et il convient qu'au premier abord il semblerait peu raisonnable, et par trop malveillant d'admettre la dernière supposition. Toutefois, il ne paraît pas convaincu que l'illustre auteur se soit contenté d'exposer la doctrine de Socrate; il croit que c'est une critique qu'il en a faite et dans laquelle il a laissé percer son opinion; il lui reproche de n'avoir pas donné, dans l'examen d'une doctrine si importante, le moindre signe d'où on pût conjecturer qu'il en reconnaissait l'imperfection et qu'il en condamnait les erreurs; il ajoute :

Quand a-t-on vu jamais un critique, en exposant quelque grave erreur, n'eût-il pas intention de la réfuter, se dispenser au moins de faire entendre que c'est une erreur, et ne pas chercher, par quelque mot de désapprobation, à en prémunir le lecteur inattentif? M. Cousin affirme que, des deux points traités dans le dialogue, le premier *présente une chaîne d'analyses et de raisonnements, que ne désavouerait pas la rigueur moderne*, et il a fait observer un peu auparavant que cette partie du discours contient « une discussion franche, sévère, approfondie, à laquelle, pour »les objections et les réponses, il n'est pas aisé de voir ce que la »philosophie moderne pourrait ajouter après deux mille ans. » Tandis que l'autre est fort loin d'être aussi persuasive et ne se compose que de *probabilités*, *de vraisemblances*, *de symboles*. Or, cette seconde partie est précisément celle qui importe pour établir la vérité en question, et sans elle, toute la *rigueur*, la *sévérité*, la *profondeur* de l'autre n'aboutit absolument à rien. D'où vient donc cette faiblesse de preuves? Résulte-t-elle de la nature du dogme indémontrable par lui-même, ou d'un défaut du philosophe? Dans le premier cas, la philosophie moderne n'en pourra savoir plus que Platon, et nous devrons douter, au moins rationnellement, d'une vérité si nécessaire à l'ordre moral et au bonheur des hommes. Dans le second, nous pourrions nous consoler et tâcher de suppléer à cette lacune de l'ancienne philosophie; mais M. Cousin se garde bien de répondre à nos vœux; il garde un rigoureux silence, et ce silence pourrait être pris par beaucoup de gens, pour un aveu de l'impuissance humaine, surtout en

Digitized by Google

le comparant à l'habitude où il est de noter tout ce qu'il trouve de défectueux et d'imparfait dans les anciennes doctrines, par rapport aux progrès des siècles qui ont suivi.

Ce n'est là qu'un argument négatif; mais M. Gioberti va plus loin. Il veut prouver et faire toucher au doigt, *tocear con mano*, que son argument est bien positif, et que le traducteur du Phédon partage le probabilisme de l'auteur.

S'il ne le partageait pas, s'écrie-t-il, pourrait-il dire que : *tout le système du Phédon repose sur la distinction sévère et profonde qui sépare le domaine de la raison de celui de la foi?* Il approuve donc cette distinction en vertu de laquelle l'immortalité de la substance pensante est certaine, et l'immortalité de la pensée seulement probable; car l'opposition de l'espérance à la certitude ne signifie pas autre chose. Ce qu'on ne fait qu'espérer n'est pas certain. Le chrétien *espère* le règne de Dieu, parce qu'il peut le démériter; mais il *croit* à la vie future, etc., etc., etc.

Si ce raisonnement paraît encore trop subtil, M. Cousin me fournit un autre passage qui me permettra d'argumenter plus catégoriquement : « Telle est la première partie du Phédon, qui » contient le dogme philosophique de l'incorruptibilité du principe » intellectuel, dans la dissolution de son organisation extérieure. » Vient ensuite la seconde partie avec le cortége des croyances » populaires et mythologiques sur la destinée et l'état ultérieur de » ce principe immortel, transporté hors des conditions de son » existence actuelle : la première partie était une discussion entre » philosophes, la seconde est un hymne, un fragment d'épopée. » C'est, en quelque sorte, un accompagnement doux et gracieux, » destiné à relever l'effet des démonstrations précédentes, et à » charmer le cœur et l'imagination, après que l'intelligence est » satisfaite. »

Après ce préambule qui ôte toute valeur scientifique à la seconde partie, M. Cousin poursuit en ces termes :

« La philosophie démontre qu'il y a dans l'homme un principe » qui ne peut périr. Mais que ce principe reparaisse dans un autre » monde avec le même ordre de facultés et les mêmes lois qu'il » avait dans celui-ci; qu'il y porte les conséquences des bonnes et » des mauvaises actions qu'il a pu commettre; que l'homme ver-

Digitized by Google

»tueux y converse avec l'homme vertueux ; que le méchant y »souffre avec le méchant, c'est là une probabilité sublime qui »échappe peut-être à la rigueur de la démonstration, mais qu'au»torisent et consacrent et le vœu secret du cœur et l'assentiment »universel des peuples. Elles ne sont pas d'hier ; elles ne s'é»teindront pas demain, ces naïves et nobles croyances qu'un »indestructible besoin produit, répand, perpétue parmi les »hommes, comme un héritage sacré. Et en vérité, ce serait une »philosophie bien hautaine que celle qui défendrait au sage, »à l'heure suprême, d'invoquer ces traditions vénérables et d'es»sayer de s'enchanter lui-même de la foi de ses semblables et des »espérances du genre humain. Ce n'est pas là du moins de la phi»losophie de Socrate. Trop éclairé pour accepter sans réserve les »allégories populaires qu'il raconte à ses amis, il est trop indul»gent aussi pour les repousser avec rigueur, et l'on voit tout au »plus errer sur les lèvres du bon et spirituel vieillard, ce demi»sourire qui trahit le scepticisme sans montrer le dédain. »

Il est clair ici que l'auteur parle en son nom, et qu'il n'est pas seulement l'interprète de Socrate. Il parle au nom de la philosophie elle-même, de la philosophie de nos jours. Il distingue ce qu'elle démontre, de ce qu'elle ne peut démontrer. Il en appelle aux opinions universelles du genre humain, à l'héritage sacré que nous ont transmis nos aïeux. Il désigne et réprouve le moderne matérialisme, téméraire contempteur des plus vénérables traditions ; il justifie la sage indulgence de Socrate pour les croyances populaires de son temps. Il n'y a donc plus aucun doute que nous n'ayons maintenant, non le sentiment de l'original, mais l'opinion du traducteur. D'autre part, le point traité ici se rapporte à celui dans lequel consiste essentiellement l'immortalité de l'âme, c'est-à-dire la durée après la mort des facultés essentielles de notre esprit, et de la conscience morale avec tout ce qu'elle suppose, puisqu'il y est question de savoir si *l'âme emporte dans l'autre monde, les conséquences des bonnes et des mauvaises actions qu'elle a pu commettre ici bas*, ce qui fait véritablement l'importance de l'autre vie. Or, que répond l'auteur à la question ? Il répond que l'immortalité ainsi entendue *est une probabilité sublime, qui échappe peut-être à la rigueur de la démonstration.*

Digitized by Google

Le *peut-être* de cette phrase arrête M. Giober
n'écrive qu'en italien, sait parfaitement le franç
aux grammairiens. Il a raison; car, ainsi qu'il
*probabilité* qui échappe *peut-être* à la démonstra
bable qui *peut-être* est probable, et la précautio
M. Cousin dans le galimatias.

Et puis, quelles sont les probabilités qui autor
croyance? Ce sont peut-être des arguments ti
qui, s'ils n'atteignent pas jusqu'au plus haut
d'une démonstration absolue, en approchent
vent produire une certitude morale. Point du tou
se fondent *sur le vœu secret du cœur et le consent*
c'est-à-dire le sentiment, l'instinct, l'autorité.
réduisent en dernier résultat, selon M. Cousin,
la certitude que l'on peut avoir philosophiquem
plus important des sciences philosophiques, apr
tence de Dieu. Ce dogme ne repose que sur une
lité, non rationnelle, mais instinctive, et, pou
professeur italien, *autoritative*, c'est-à-dire étran
proprement l'objet de la philosophie.

Si nous voulions parler le langage de M. Cousi
dire que ses preuves de l'immortalité de la pens
théologique et mystique dont il fait assez peu
sciences spéculatives; mais pourquoi s'étonner q
traditions et au sentiment, pour appuyer un do
pouvoir se confirmer par l'ontologie panthéis
contraire diamétralement opposé? Le tort lui en
qu'à son système. Veut-on s'assurer que c'est là
secrète qui l'engage à se contenter d'une proba
déduite du sentiment et du témoignage des ho
timer une vérité si importante à la morale et à l
lise ce qu'il dit, à propos du Phédon sur la ré
nique. Après une courte et littérale exposition d
porte à cette théorie dans le dialogue, il ajoute :

« On voit que nous avons gardé ici à dessein,
» puleuse exactitude, les formes et la phraséolo
» cette théorie célèbre a paru pour la première fo

Digitized by Google

» philosophique. Mais il faut percer ces enveloppes, pour entre-
» voir les hautes vérités qui sont dessous. La théorie de la science,
» considérée comme réminiscence, ne nous enseigne-t-elle pas
» que la puissance intellectuelle prise substantiellement, et avant
» de se manifester sous la forme de l'âme humaine, contient déjà
» en elle, ou plutôt est elle-même le type primitif et absolu du
» beau, du bien, de l'égalité, de l'unité, et que lorsqu'elle passe de
» l'état de substance à celui de personne, et acquiert ainsi la
» conscience et la pensée distincte en sortant des profondeurs où
» elle se cachait à ses propres yeux, elle trouve dans le sentiment
» obscur et confus de la relation intime qui la rattache à son pre-
» mier état comme à son centre et à son principe, les idées du
» beau, du bien, de l'égalité, de l'unité, de l'infini, qui alors ne lui
» paraissent pas tout à fait des découvertes, et ressemblent assez
» à des souvenirs ? C'est ainsi du moins que j'entends Platon. »

Et moi je dirai avec plus de raison peut-être : voilà comme j'entends, non point Platon, mais son habile traducteur. Car il ne me serait pas difficile de faire voir que ces idées ne s'accordent pas avec la théorie de la réminiscence, mais qu'elles cadrent parfaitement avec les principes du panthéisme. Et, dans le fait si l'âme humaine est une simple *forme ;* si cette forme est la *manifestation* d'une substance préexistante ; si cette substance est *le type même du beau*, *du bien*, et de toutes les vérités apodictiques et rationnelles, si elle en est *le type primitif et absolu* ; si elle devient homme, *acquiert la conscience et la pensée distincte*, *en passant de l'état de substance à celle de personne*, si avant ce passage, elle n'avait pas la conscience d'elle-même, *et restait cachée à ses propres yeux*, si conséquemment la personnalité humaine n'est qu'un phénomène ; il n'y a donc dans l'univers qu'une seule substance dont notre âme, comme tout autre phénomène, n'est qu'une simple modification. Ce qui s'accorde merveilleusement avec les idées émises ailleurs par M. Cousin sur la spontanéité divine.

Supposé maintenant que l'âme de l'homme, sous sa forme personnelle, ne soit pas une substance séparée, œuvre de la toute puissance créatrice, mais une de ces modifications infinies sous lesquelles la substance unique et absolue se manifeste ; supposé qu'elle ait commencé à être, à avoir la conscience et l'idée au moins distincte d'elle-même, et à revêtir une apparence de personne, quelle raison avons-nous de nous promettre qu'elle

Digitized by Google

durera toujours sous sa forme nouvelle? Pourquoi ne rentrerait-elle pas un jour *dans ces profondeurs qui la cachaient à ses propres yeux*, comme elle en est sortie pour venir habiter la terre? La seule possibilité d'une telle fin suffirait pour nous ôter toute espérance raisonnable dans l'avenir. Et que sera-ce si cette fin est probable, si elle est certaine d'après les doctrines du panthéisme? Qu'on nous permette de transcrire encore un passage de l'illustre traducteur où cette horrible conséquence du panthéisme n'est pas dissimulée. Nous lisons dans l'argument du premier Alcibiade :

« Le *moi* ne s'aperçoit lui-même que dans le sentiment intime »du pouvoir qu'il a de se servir, quand et comme il lui plaît, de »ces mêmes organes qui l'enveloppent, et dont il semble le pro»duit. Ce n'est qu'en se servant d'eux qu'il s'en distingue, et ce »n'est qu'en s'en distinguant qu'il soupçonne leur existence et »qu'il reconnaît la sienne. Tant que l'homme ne fait que sentir, »jouir ou souffrir, sa sensibilité eût-elle même acquis les dévelop»pements les plus riches et les plus vastes, occupât-il l'espace »entier de son étendue, remplît-il le temps de sa durée, l'homme »n'est pas encore, du moins pour lui-même; il n'est à ce degré »qu'une des forces de la nature, une pièce ordinaire de l'ordre »du monde et du mécanisme universel qui agit en lui et par lui. »Mais quand, parti des profondeurs de l'âme, prémédité, déli»béré, voulu, l'acte libre vient s'interposer au milieu du flux et »du reflux des affections et des mouvements organiques, le mi»racle de la personnalité humaine s'accomplit. Tant que le senti»ment de l'action volontaire et libre subsiste dans l'âme, le miracle »continue; l'homme s'appartient à lui-même, et possède la cons»cience d'une existence qui lui est propre. Quand ce sentiment »diminue, celui de l'existence décroît proportionnellement : ses »divers degrés mesurent l'énergie, la pureté, la grandeur de la »vie humaine, et quand il est éteint, le phénomène intellectuel »a péri. »

M. Cousin a rendu un service signalé à la philosophie française, en lui donnant une élégante traduction du prince des anciens philosophes; mais ce service, il l'a gâté en grande partie, par les commentaires qu'il a ajoutés à sa traduction. Est-il possible de voir sans quelque indignation ce grand philosophe, ce grand disciple de Socrate, le seul vraiment digne de son illustre maître,

Digitized by Google

travesti en un matérialiste aussi impudent que Spinosa, en un matérialiste comme ceux du temps où nous vivons? Je dis matérialiste, parce que peu importent les phrases et les accessoires, quand la substance et l'ensemble de la doctrine sont les mêmes. Le matérialisme est détestable par ses conséquences; ses principes, ses théories sur les molécules pensantes, sur le cerveau qui digère la pensée, et autres semblables, ne sont que ridicules. Les désespérantes et funestes conséquences qu'on en tire sont absurdes et abominables. Mais qu'importe de le remplacer par le panthéisme, si on arrive aux mêmes résultats, et que sert de parler en termes pompeux de la *pureté*, de la *grandeur de la vie humaine*, si on la fait finir comme celle des bêtes? Je n'ai pas besoin ici de chercher si M. Cousin exprime ses sentiments ou ceux de Platon, ou s'il n'exprime ni les uns ni les autres; il me suffit de le voir mettre au grand jour dans leur hideuse nudité les fatales conséquences du panthéisme:

« Tel est l'homme, poursuit-il; « le principe individuel; mais »pour bien le connaître.... il faut le considérer de plus haut, et »le rapporter lui-même à son propre principe, à l'essence uni»verselle dont il émane..... Ce qui constitue le *moi*, c'est son »caractère de force et de cause. Or, cette cause, précisément par »ce qu'elle est personnelle..... est finie, limitée par l'espace »et le temps, et l'opposition nécessaire des forces étrangères de »la nature; elle a ses degrés, ses bornes, ses affaiblissements, ses »suspensions, ses défaillances; elle ne se suffit donc pas à elle»même; et alors même que, fidèle à sa nature, elle résiste à la »fatalité qui fait effort pour l'entraîner et l'absorber dans son sein, »alors même qu'elle défend le plus noblement contre cette fatalité »et les passions qui en dérivent, la liberté faible et bornée, mais »réelle et perfectible, dont elle est douée; elle éprouve le besoin »d'un point d'appui plus ferme encore que celui de la conscience, »d'une puissance supérieure où elle se renouvelle, se fortifie et »s'épure. Mais cette puissance, où la trouver? Sera-ce à la scène »mobile de ce monde que nous demanderons un principe fixe? »Sera-ce à des formules abstraites que nous demanderons un »principe réel? Il faut donc revenir à l'âme, mais il faut entrer »dans ses profondeurs. Il faut revenir au *moi*, car le *moi* seul »peut donner un principe actif et réel; mais il faut dégager le *moi*



Digitized by Google

» de lui-même pour en obtenir un principe fix
» faut considérer le *moi* substantiellement; c
» *moi*, comme substance du *moi*, doit être une fo
» tance, elle doit être une force absolue. Or,
» que sous le jeu varié de nos facultés et pour
» la conscience claire et distincte de notre én
» est la conscience sourde et confuse d'une fo
» nôtre, mais à laquelle la nôtre est attachée, c
» dire toute l'activité volontaire ne s'attribue pa
» sente sans toutefois la représenter intégrale
» emprunte sans cesse, sans jamais l'épuiser, q
» à lui, puisqu'il se sent venir d'elle et ne pou
» elle, qu'il sait postérieure à lui, puisqu'apr
» momentanées, il se sent renaître dans elle et
» des limites et des troubles de la personnalité,
» rieure, postérieure, supérieure à celle de l'ho
» point à des actes particuliers, et par conséq
» dans le temps ni dans l'espace, immobile d
» action infinie et méprisable, en dehors et au-
» ment, de l'accident et du mode, cause invi
» toutes les causes contingentes et phénomé
» existence, liberté pure, Dieu. Or, Dieu une
» le type de la liberté en soi, et l'âme humaine
» la liberté relative ou de la volonté, il suit
» dégage des liens de la fatalité, plus elle se
» profanes qui l'environnent et qui l'entraînent
» térieur des images et des formules aussi vain
» plus elle revient et s'attache à l'élément s
» habite en elle, et mieux elle se connaît elle-
» se connaît non seulement dans son état actu
» état primitif et futur, dans son essence. C'est l
» complément de toute sagesse, de toute scien
» fection. »

La doctrine des matérialistes est certainem
reuse que ces brillantes subtilités des panthéis
cynisme des premiers révolte plus qu'il ne séd
ripeau dont ceux-ci revêtent leurs sentiments
gion qu'ils jettent sur l'impiété de leurs dogmes,

Digitized by Google

les lecteurs irréfléchis. A ne regarder que l'écorce des mots, comment parler avec plus de piété, de noblesse et d'élévation, comment penser plus dignement de Dieu et de l'homme que dans le morceau que nous venons de transcrire? Dieu, type suprême de liberté et de perfection; principe, soutien et terme de toutes les existences; source d'où découlent toutes choses, océan où elles retournent; appui et force de notre âme qui ne pourrait lutter contre les passions et la nature, si elle ne se ranimait, ne se revivifiait sans cesse par cet appui suprême; qui ne triompherait jamais complétement de la fatalité qui l'environne, si elle ne tentait de s'affranchir de l'esclavage des sens, et de s'élever peu-à-peu vers son principe, auquel elle se rejoindra un jour, pour y trouver sa perfection, sa béatitude. A prendre ces maximes dans le sens des théistes, c'est le langage le plus saint et le plus sublime que puisse tenir un philosophe chrétien; mais quand, en les rapportant aux principes généraux de la doctrine qu'elles représentent, on en pénètre le sens véritable; quand, en déchirant tous les voiles dont se couvrent ces nouveaux maîtres, on voit que, suivant eux, Dieu, l'homme, la nature ne font qu'un; que le sentiment que nous avons de notre âme, est un sentiment sourd et confus de Dieu; que Dieu est une force spontanée et fatale sans conscience propre; que sa personnalité est celle de ses créatures; que la personnalité de celles-ci, comme leur volonté et leur liberté, sont de purs phénomènes; que l'homme doit se soustraire à la fatalité de la nature, pour tomber sous la fatalité divine; qu'il est destiné à se rejoindre à son principe, en perdant la conscience de lui-même; que l'immortalité qui lui est promise, est l'anéantissement de la pensée; que la liberté dont il croit jouir est une nécessité inexorable; que la vertu qu'il s'efforce de pratiquer est une simple apparence, que la félicité à laquelle il aspire est un rêve de l'imagination; que le devoir et l'espérance, le présent et l'avenir sont également vains et chimériques; quand, dis-je, on s'aperçoit que c'est à cela que se réduit, en dernière analyse, la philosophie qui règne actuellement en Europe, on doit gémir sur les observations d'un siècle où les meilleurs esprits professent des doctrines dignes tout au plus d'être proposées, je ne dis pas à la sagesse, mais à la superstition des païens et des peuples les plus barbares. L.-V. R.

Digitized by Google

## BEAUX-ARTS.

### CONCOURS MUSICAL DE BRUXELL

Tandis que les villes de Gand et de
braient par des acclamations et par des
de Gallait, auteur du tableau représent
*de Charles-Quint*, la ville de Liége adres
non moins flatteuses à l'un de ses en
Soubre, lauréat du grand concours m
lieu dernièrement à Bruxelles (1).

On sait que ce concours, institué so
de M. Rogier, dans le but d'encourager
Belgique, doit valoir pendant quatre
une pension de 2,500 francs, destinée
de compléter ses études par des voyage
Italie et en Allemagne.

Le second prix, consistant en une mé
valeur de trois cents francs, a été remport
de Nieuport, élève de Halevy. Ce jeune
vingt et un ans, et l'on peut certes fond
espérances sur un talent qui s'annonce à c
d'éclat.

Une mention honorable a été partagé
Ledent, de Liége, et Fétis cadet, de Br
mier de ces deux jeunes gens qui a v
digne représentant de plus à ce concou
bablement eu plus de chances de succè
convenablement préparé à la lutte où il a
un peu découragé par la perspective d

Digitized by Google

attrait que la Belgique avait offert jusque-là à ses jeunes compositeurs, il avait cessé depuis longtemps de s'adonner à l'étude de la composition, et ce n'est que sur les instances de M. Daussoigne, directeur du Conservatoire royal de Liége, qu'il s'est décidé à concourir.

M. Ledent possède de trop belles facultés pour ne pas réussir dans son art. Les triomphes auxquels il vient de s'associer ont marqué pour lui un glorieux point de départ, et tout présage qu'à l'un des prochains concours, il remportera la palme que sa main vient *d'effleurer*, pour nous servir de l'heureuse expression de l'un des poëtes (*a*) qui ont chanté les succès des deux lauréats de Liége.

Les sujets du concours étaient une cantate intitulée *Sardanapale*, et une antienne. Nous les avons lues l'une et l'autre. La cantate est de M. le comte de Ségur : c'est celle sur laquelle M. H. Berlioz a travaillé quand il a remporté le prix de composition au Conservatoire de Paris. Les vers en sont généralement harmonieux, et bien coupés pour la musique; comme pensée et comme passion, ils ne nous ont paru offrir rien de remarquable, quoique sous ce rapport, ils soient encore meilleurs que la plupart des vers de nos opéras modernes où l'écrivain se croit souvent dispensé d'avoir le sens commun, pourvu qu'il ait accouplé des rimes. Mais le sujet est bien choisi; il a de la grandeur, il retrace à l'imagination une scène très-dramatique, et considéré sous ce point de vue, il était de nature à inspirer un compositeur. Si l'écrivain y avait ajouté un ou deux chœurs, ce qu'il n'a malheureusement pas songé à faire, il eût procuré à l'artiste

(*a*) M. Félix Micha.

Digitized by Google

l'occasion de réaliser des effets auxquels il a
et qui, on le sent, eussent relevé toute la r
bleau.

Quant à l'antienne, elle est d'une simpli
rante. La voici :

*Hodiè beata virgo Maria puerum Jesum præse*
*et Simeon repletus spiritu sancto accepit eum in u*
*nedixit Deum in æternum.*

Que l'on médite ce peu de lignes au
qu'on le voudra, on n'y trouvera pas gran
dans l'ensemble, soit dans les détails, qui
à provoquer la pensée. Nous ne devinons
ce qui a pu engager le jury à faire choix d
pour le sujet de musique religieuse. Le d
plus difficile la tâche des concurrents ne n
pas une raison. On peut tout aussi bien
être, apprécier le mérite de plusieurs
écrites sur un beau sujet que sur un suje
et l'on sait que les premiers ne manque
littérature sacrée.

Quoi qu'il en soit, c'est par la valeur d
que ces deux sujets ont fournies à M. Et
a remporté le premier prix. Tous ceux qu
les diverses productions par lesquelles ce
s'était révélé au public, espéraient beauc
et l'on voit qu'il a noblement répondu à

Le retour de Soubre au milieu de ses
été pour lui un véritable triomphe. Dans
arrivée, cinq sérénades lui ont été données
corps de musique de Liége; la foule se p
sa demeure, et saluait de ses acclamat
lauréat.

Digitized by Google

Dans la même soirée, des sérénades ont aussi été données à son émule M. Ledent, et à M. Daussoigne, leur professeur.

Des listes de souscription ouvertes dans le but de leur offrir un banquet ont été, en quelques jours, couvertes d'environ deux cents signatures. La fête a eu lieu le mardi, 24 août, dans la vaste salle du Casino. La commission de la Société pour l'encouragement des beaux-arts avait accepté la mission d'organiser le banquet, et elle s'en est parfaitement acquittée. Il était présidé par M. Jamme qui avait M. Soubre à sa droite et M. Ledent à sa gauche. Vis-à-vis se trouvait M. Daussoigne, entre M. le gouverneur Vandensteen et M. le bourgmestre Tilman.

Tout ce que Liége compte d'hommes éclairés et d'amis des arts s'était associé à cette fête qui a constamment offert un coup-d'œil touchant et animé.

Vers le milieu du festin, un toast a été porté par M. Jamme en l'honneur de MM. Soubre et Ledent, ainsi que de M. Daussoigne. L'ancien bourgmestre de Liége a profité de cette occasion pour tracer l'éloge des deux lauréats et exprimer les espérances que la patrie fonde sur eux. En parlant, la voix de M. Jamme était sensiblement émue : il avait pensé en artiste ce qu'il avait écrit, et il l'a lu avec son cœur (2).

M. Daussoigne a répondu en portant au nom de ses deux élèves et au sien un toast de reconnaissance à la ville de Liége. S'adressant ensuite à MM. Soubre et Ledent, il leur a fait une allocution chaleureuse et concise où les sympathies de l'ami s'unissaient aux conseils du professeur (3).

Les assistants ont répondu par des acclamations à cet

Digitized by Google

échange de sentiments, tandis que l'harm
exécutait l'air si connu : *Où peut-on êt*
*sein de sa famille?* Chacun était fier du
deux compatriotes, et semblait dans ce
l'aurore de leur célébrité.

La poésie n'a pas fait défaut à cette fête
dus à M. F. Micha, ont été chantés par
des élèves les plus distingués qu'ait formé
vatoire; d'autres couplets, dus à M. S
belge, ont été chantés par M. Terry,
chant, et compositeur déjà connu par
ductions musicales fort agréables. Tous
maient à l'égard des lauréats les sympathi
leur triomphe, et respiraient un amour s
et du pays (4).

Deux *pasqueies* (chansons wallonnes) p
bonhomie franche et spirituelle pour la
de laquelle le patois de Liége a des expr
tours si heureux, ont été également cha
teur, M. J. Ramoux, et ont fait le plus v
en regrettant que l'auteur y eût inséré
qui sentent un peu le patriotisme de cloch
nous-même chaleureusement applaudi à
de ses couplets; celui-ci nous a paru l'un

*« Ni ploran pu l'moir di Grétry ;*
*Consolan no, r'prindan coregge!*
*C'est décidé par li jury,*
*Soubre va rintré d'vin s'iéritegge. »*

« Ne pleurons plus la mort de Grétr
nous, reprenons courage! C'est décidé
Soubre va rentrer dans son héritage. »

Digitized by Google

Les éloges donnés à MM. Soubre et Ledent, dans cette solennité, ont été reçus par eux avec la modestie qui leur est ordinaire. Tous ceux qui les connaissent savent qu'ils en mériteront de nouveaux, car ils ont l'un et l'autre une haute idée de l'art auquel ils ont consacré leur vie, et la persévérance ne leur manquera pas. L'enthousiasme avec lequel leurs succès viennent d'être célébrés par leurs concitoyens a été pour eux un avant-goût de la gloire que l'avenir leur réserve.

Soubre va prochainement commencer ses voyages. Observateur et studieux comme il l'est, il en retirera assurément tout le fruit que ses amis et son pays en attendent. Soubre est un jeune homme d'esprit sérieux et de mœurs austères ; ses voyages en France, en Italie et en Allemagne seront pour lui une sorte de pèlerinage artistique ; développant et colorant son imagination à l'étude du génie musical des peuples qu'il va visiter, il nous reviendra un jour riche des nobles souvenirs et des pensées fécondes qui inspirent les ouvrages faits pour illustrer à la fois leur auteur et son pays.

H. C.

(1) Nos lecteurs ne verront pas sans intérêt les détails relatifs à ce que l'on peut nommer la partie matérielle du concours. Nous les empruntons à un article de l'*Indépendant*, du 14 août 1841, signé A. S. « Après un concours préparatoire auquel huit personnes remplissant les conditions requises avaient pris part, les six candidats définitivement reçus furent mis en loge. Une maison inoccupée avait été louée à cet effet, pour un mois, par le gouvernement. Les jeunes gens devenus pensionnaires provisoires de l'État eurent chacun une chambre garnie d'un mobilier modeste et d'un piano; réunis aux heures des repas dans une salle commune,

Digitized by Google

ils purent recevoir leurs parents à ce moment de la journée; mais il leur fut interdit d'avoir des communications isolées. On poussa même la précaution jusqu'à mettre un sceau officiel sur les fenêtres de la façade extérieure; le tout pour éviter qu'un candidat faible ne se fît aider dans son travail par une personne du dehors. Aux termes du règlement les candidats devaient écrire dans le délai de vingt-cinq jours une cantate avec accompagnement d'orchestre, et une antienne avec orchestre ou orgue, à leur choix. Par les soins de M. Lehon, ministre de Belgique à Paris, les cantates qui ont servi depuis quinze ans aux concours de l'Institut de France avaient été transmises au ministre de l'intérieur. Le matin du jour où les jeunes artistes furent enfermés dans leur prison volontaire, le jury nommé par l'autorité se réunit, sous la présidence de M. Fétis, pour procéder au tirage au sort de la cantate, parmi les quinze envoyées de Paris, et des paroles de l'antienne : le sujet du morceau sorti de l'urne fut *Sardanapale.*

« Il semble au premier abord que le temps accordé pour la composition des deux morceaux soit plus que suffisant. Cependant, la plupart des concurrents n'ont terminé leur travail que le dernier jour. Une cantate suivant la forme adoptée par l'Institut de France, se compose d'un cantabile et de deux airs, séparés par trois récitatifs. Le nombre des vers à mettre en musique, dans celle de *Sardanapale*, est de soixante-dix-neuf; on comprend qu'avec l'introduction instrumentale, les ritournelles et les nombreuses répétitions de paroles dont les compositeurs font usage, le morceau doit avoir une étendue assez considérable. Disons en quelques lignes comment le poëte de l'Académie a développé son sujet.

« Sardanapale, assiégé dans Ninive par Arbacès ou Varbak, prince mède qui a soulevé contre lui les Perses, les Babyloniens et ceux de sa nation, s'est endormi au milieu des plaisirs, et semble avoir oublié que, depuis deux ans, il est prisonnier dans sa capitale. Ses femmes émues par la nouvelle des désastres de ses armes versent des pleurs; il essaie de calmer leurs terreurs et ordonne à Nehala, l'une d'elles, de chanter aux sons de sa lyre. Cependant, un messager est introduit au palais : « M'apportes-tu les dons de quelque tributaire? » lui demande Sardanapale. Non!

Digitized by Google

t un billet d'Arbacès qui lui démontre combien sa position est espérée, et qui offre de lui laisser, avec la vie sauve, les sirs considérés par lui comme les souverains biens de ce monde, ondition qu'il se démettra volontairement d'une couronne près tomber. Sardanapale, que l'histoire a souvent calomnié en le entant comme un prince dont la lâcheté aurait égalé la lesse, et qui sut, en réalité, avoir des moments de grande rgie, rejette les propositions d'un sujet rebelle et s'écrie :

Le roi des rois impose l'esclavage;
Son front brillant ne l'acceptera pas.
Non, du soleil il restera l'image,
Jusqu'à la mort qu'apporte le trépas.

près quoi, il donne des ordres pour les apprêts de son bûcher, nte un dernier air et s'élance dans les flammes.

Les conditions imposées au compositeur par une cantate que dans cette forme ne sont ni favorables, ni commodes à plir. Il est difficile que le musicien le mieux organisé évite la otonie, ayant à écrire trois airs et autant de récitatifs pour la ne voix. Aux derniers concours de l'Institut de France, on a é à cet inconvénient en composant, à la place des anciennes ates, des scènes dramatiques dans lesquelles figurent deux ou personnages. Ces sortes de morceaux offrent bien plus de ources, en ce qu'ils permettent d'employer des voix de res différents dans les solos, et d'en former ensuite des mbles; mais aucun de ceux qui sont conçus dans ce nouveau me n'a été désigné par le sort pour être donné aux candidats oncours de cette année.

Les vingt-cinq jours expirés, le secrétaire de la commission mée pour le jugement du concours, est allé délivrer les jeunes tes, et a reçu de chacun d'eux sa composition qu'il a paraphée vêtue d'un numéro d'ordre. Les membres du jury ont passé semaine à examiner alternativement les différents morceaux en apprécier le mérite sous le rapport de l'emploi des effets hestre, parce qu'aux termes de l'arrêté, ils ne devaient être ntés qu'au piano. Enfin, le 10 août a eu lieu la séance solen- ; elle n'a pas été publique, mais il se trouve des indiscrets

Digitized by Google

partout, et nous avons pu recueillir quelques r
ce qui s'y est fait à huis-clos. Trois des con
chanter eux-mêmes leur cantate; un autre a pré
voix (malheureusement peu secourable) à l'u
cinquième scène a eu pour interprète M. Corne
chantée, et, on doit dire, parfaitement chanté
En l'absence de dispositions contraires dans l'a
pas pouvoir refuser aux concurrents qui en
désir, l'autorisation de chanter leur musique;
sans inconvénients. De deux choses l'une : o
laisser séduire par le charme d'une bonne exé
crainte de subir involontairement cette influen
hostile à ceux qui auraient le dangereux avantag
leur ouvrage d'une manière convenable. Après
délibération, le jury a fait connaître ses décisio

« Nous avons grand espoir, pour l'avenir de
dans les résultats de l'institution dont il vi
premier essai. Nos jeunes compositeurs seront b
plus sûrs d'eux-mêmes, quand ils auront obser
leur art dans les pays où il est le plus avancé
nous fortement l'autorité compétente à exige
voyagent pendant tout le temps prescrit par l'
mettre en cela aucune composition. Le ministr
intraitable lorsqu'on lui fait quelque offre d'arr
en effet le seul moyen de rendre productives le
au budget pour atteindre le but proposé. Des
éclairés sur leurs vrais intérêts ne manqueront
à ne recevoir qu'une partie de la pension fix
d'être dispensés du séjour de trois années à l'ét
à leur vœu, ce serait ruiner dès le principe une i
à porter d'heureux fruits. »

(2) Voici ce discours :

Messieurs,

J'ai l'honneur de vous proposer de porter
santé de nos intéressants lauréats, MM. Etienne

Digitized by Google

et de leur maître distingué M. Daussoigne; nous réunirons ainsi dans une même et affectueuse pensée, des hommes auxquels nous sommes heureux de pouvoir, dans cette circonstance solennelle, témoigner de nos sympathies et de toute notre reconnaissance pour le lustre qu'ils répandent sur le nom liégeois.

Messieurs, le Conservatoire de musique de Liége, et le nom de l'homme habile qui le dirige, sont aujourd'hui connus, sont cités avec éloge dans toutes les capitales de l'Europe; c'est aux jeunes élèves de notre école devenus depuis artistes exécutants, et faisant souvent entendre ce qu'ils ont eux-mêmes écrit, que nous devons cet honneur; leur brillante réputation rayonne au loin, de toutes parts, sur notre cité; ne pouvons-nous pas, dès lors, dire sans crainte d'être contredits, qu'entre toutes les villes de la Belgique, Liége tient la palme de l'art musical?

Il manquait, Messieurs, à notre école, de produire des hommes plus spéciaux dans l'art si difficile de la composition, bien que des essais eussent été faits avec bonheur par plusieurs de nos élèves, et que les pages nombreuses écrites par Etienne Soubre fussent particulièrement dignes de beaucoup d'éloges, que toujours elles eussent été accueillies avec une faveur marquée. Il ne manquait, quant à lui, à tant de succès que ce caractère officiel, ce caractère national que vient si heureusement de leur donner le concours entre tous les jeunes compositeurs Belges, concours dans lequel Soubre a triomphé d'une manière si honorable pour lui, si flatteuse pour nous; mais, MM., ce n'est pas après les pas si assurés et si rapides que vient de faire E. Soubre dans la carrière qui était ouverte à tant de concurrents, qu'il s'arrêtera; nous avons pour garants de nos espérances son organisation toute artistique dans laquelle tous les éléments de progrès sont réunis. Reconnaissons-le toutefois, Messieurs; pour réussir dans un art tout intellectuel, dans un art aussi difficile que la langue musicale, il faut la réunion de bien des qualités! A une sensibilité à la fois vive et profonde, à un esprit méditatif, il faut réunir un cœur pur, un cœur ouvert à toutes les impressions généreuses; il faut être à la fois homme de famille et citoyen, il faut être humain aussi, il faut enfin et par dessus tout, être pieux, afin d'éprouver ces élans, ces mouvements de l'âme que peut seul produire le sentiment religieux, qui élève

Digitized by Google

et grandit la pensée et ne permet pas au compos
langage vulgaire, les émotions intimes et profond
mêlées d'étonnement, d'admiration, de respect et
éprouver le sublime spectacle de la création. Eh !
Etienne Soubre, qu'il me pardonne de céder e
besoin de le dire, Soubre presque à son insu réu
je dis presque à son insu, tellement chez lui beau
est unie à beaucoup de talent.

N'en doutons pas, Messieurs, les pensées géné
le transporteront toujours sans effort dans cette
pure, où l'on croit facilement au beau idéal ; c'est
ses inspirations et qu'il apprendra l'art de nou
prendre, car pour lui la vie est toute d'émotio
l'art est un culte, ses rêves sont, en bon fils, d'ab
plaire, pour le bonheur de sa famille, puis pour
études, et le renom auquel ses efforts lui donnen
et enfin le triomphe de l'art. — Puisse-t-il attein
louable, c'est le vœu le plus cher de ses nombre
la plus belle récompense des travaux de son mait

Nous avons, Messieurs, une part équitable à f
des choses honorables que vous venez d'entendre
La nomination qu'il a obtenue au concours est fl
doute ; il avait des titres peut-être pour la voir p
elle l'eût été assurément si nos jeunes compositeu
où on les avait laissés, par l'incertitude que cet a
leur avenir, si nos jeunes compositeurs, dis-je, n
part, par découragement, cessé des études qu'i
sans la protection du gouvernement, espérer an
utile. Ç'a été particulièrement la position de M.
puis certain temps avait cessé de cultiver ses brilla
Nous avons dès-à-présent la presque certitude d
chain concours triompher de tous ses concurrent
espérance se réaliser !

Honneur donc, Messieurs, honneur et recon
Soubre et Ledent, honneur et reconnaissance à
leur digne maître !

Digitized by Google

(3) Voici cette réponse :

Messieurs,

Il est des sentiments d'autant plus difficiles à exprimer qu'ils sont plus profondément sentis : telle est la reconnaissance qu'inspirent à mes élèves ainsi qu'à moi les paroles flatteuses que vient de nous adresser l'honorable M. Jamme.

En me permettant d'assister à cette fête de famille vous avez pensé que, le professorat étant une paternité morale, personne plus que moi ne pouvait jouir ici du bonheur de mes enfants !... Permettez qu'avant tout je vous en remercie avec effusion.

Vous savez aussi, Messieurs, que Liége a toutes mes affections, et qu'en lui vouant les dernières années de ma vie d'artiste, j'ai moins cédé à l'appât d'une sorte de position dans les arts qu'au vif désir de contribuer à la splendeur de l'institution musicale placée par le gouvernement dans vos murs.

Aujourd'hui que les noms honorés de Prume, de Franck, de Soubre et de Ledent s'inscrivent sur la bannière d'une génération brillante de jeunesse et riche d'avenir, mes vœux sont en partie accomplis.

Un monarque appréciateur éclairé des beaux-arts, un gouvernement ami de toutes les gloires nationales, viennent enfin d'ouvrir un champ vaste à l'ambition de tous les jeunes hommes de cœur et de talent. Nous leur en devons d'immenses actions de grâces, Messieurs, et j'ose croire que les compagnons d'étude de M. Soubre redoubleront de zèle en songeant à la nouvelle lutte qui les réclame.

Puissent-ils par d'éclatants travaux payer la dette que leur impose la patrie, et mériter à leur tour le noble encouragement que vous accordez à leur aîné! S'il m'est permis d'assister à leur triomphe, si mes conseils peuvent leur aplanir le chemin qui conduit à la renommée, j'en serai doublement heureux puisqu'il n'est pour moi que ce moyen de justifier votre estime en acquittant la dette du cœur.

Pour vous, Soubre, qui venez de recueillir un si touchant témoignage de l'affection de vos concitoyens, je ne crains ni l'enivrement d'un premier succès, ni la contagion des fausses doctrines musicales que préconisent partout la médiocrité triomphante et la

Digitized by Google

spéculation vénale ; l'austérité de vos mœurs et la
tuelle de vos appréciations en matière d'art me
route que vous devez parcourir.

Mais hélas ! il ne suffit pas toujours d'être un l
pour en obtenir le renom et jouir des avantages a
brité. A toute époque, en tous lieux, d'incess
dresseront devant vous, et peut-être un jour, v
pollon, tomberez-vous sur la brèche en défenda
contre l'ignorance ou la mauvaise foi ! Consolez-
le vrai n'est pas moins contagieux que l'erreur
même ne serait pas sans gloire si vos travaux été
sceau de l'utilité.

Partez donc, mais n'oubliez jamais le pays
jeunes années, et gardez le souvenir de l'homm
temps votre maître et n'est pas moins fier de se
votre ami.

Messieurs, vous ajouterez à vos bontés en pe
Soubre, Ledent et moi répondions à votre t
suivant :

« A la ville de Liége, asile de la science qui
les hommes, de l'industrie qui les enrichit, et d
les consolent !

« A Liége qui, la première encore, dans une lutt
vient de planter son drapeau sur le parnasse bel

(4) Nous croyons devoir reproduire les co
M. Micha.

1

Le dieu des arts, le dieu de cette fê
N'a pas sur moi répandu ses faveurs.
Et cependant, aussi bien qu'un poët
Je veux ici faire vibrer vos cœurs.
Le chant est beau lorsque l'âme l'ins
Pour un instant les muses m'ont sour
Je chante Liége, où triomphe la lyre
Je chante Soubre, émule de Grétry.

Digitized by Google

2

O Liége! en vain on jalouse ta gloire
Et les succès de deux de tes enfants;
Plus d'une fois, cette noble victoire
Couronnera tes efforts et tes chants.
De la musique en tes murs est l'empire :
De ses trésors ton sol semble nourri :
Honneur à Liége, où triomphe la lyre!
Honneur à Soubre, émule de Gaïtry!

3

Soubre pour Liége a posé la prémisse;
Vaincre aujourd'hui, c'est vaincre désormais.
Daussoigne est là, préparant pour la lice
Des combattants avides de succès.
Soubre vainqueur, Ledent à l'être aspire;
Déjà sa main sut effleurer le prix...
Honneur à Liége, où triomphe la lyre!
Liége! heureux sol où germent les Gaïtrys!

---

Au moment même que nous célébrions le triomphe de nos deux jeunes compatriotes, la ville de Liége, et la *Revue belge*, en particulier, faisaient une perte bien cruelle. M. le docteur Bovy, *membre* de la Commission directrice de notre recueil, est mort à Liége, le 26 août 1841, n'ayant pas encore accompli sa 62e année. Dans notre prochaine livraison nous consacrerons un article à la mémoire de cet excellent citoyen. *a.*

FIN DU TOME DIX-HUITIÈME.



Digitized by Google

Digitized by Google

# TABLE DES MATIÈRES

## DU TOME DIX-HUITIÈME.

### HISTOIRE NATIONALE.

Pages

Ancien palais royal de Furnis. — H. Del Vaux. . . . . 75
Le Brasseur de Gand (*fin*) . . . . . 85
Essai sur l'histoire de la civilisation en Belgique sous la maison de Bourgogne. — J.-J. Altmeyer. Premier article. 105
Second et dernier article. 209
Les Veillées à la Cabane des Remparts, ou traditions, légendes, contes et rêves du vieux Gabriel. — Le Dr Bovy. . . . 5

### LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS ET MÉLANGES.

Une Marguerite des Ardennes. — Marcellin La Garde. . . 133
Paolo. Épisode du choléra à Naples. — Édouard Ludovic. . . 286
Borzacchino. — Jonathan. . . . . 297
Suite d'un bal. — Alexandre Pirotte. . . . . 323
Mémoire sur la langue belgique (flamande-hollandaise), depuis son origine jusqu'à nos jours. — Ed. Suits. . . . . 260
Détails sur la fonderie royale des statues à Munich. . . . 201
Concours musical de Bruxelles. — Succès de MM. Soubre et Ledent. — H. C. . . . . 380
Impressions de voyage d'un homme de bureau. — George Dupahy. . . . . 178

### POÉSIE.

Chant d'Iseuro. — Mlle C. de B. . . . . 67
A un enfant. — Mlle Estelle. . . . . 68
A une hirondelle. — Sonnet. — La même. . . . . *Ibid.*
Le Cerf-Volant, la Corde et le Vent, fable. — F. Deves. . . 69

Digitized by Google

La Tirelire, fable. — Le même . . . . . .
Epigrammes. — L.-V. R. . . . . .
Quatrain. — Mlle C. de B. . . . . .
Stances à Julienne. — Auguste de Reume. . .
A M. Eugène de Pradel. — Adolphe Mathieu. .
A un ami. — Le même. . . . . .
Ils aimaient tant la vie! — Jn. Gaucey. . . .
L'Orage et le Chêne, fable. — F. Devos. . . .
Le Papillon, fable. — Le même. . . . . .
Le chant de la dernière Sirène. Elégie. — A. de
Minuit. — A. S***. . . . . .
Un rêve de Louis XIII. — 1642 — F. Devos. .
Roland de Lattre, tableau de M. Etienne Wauquie
Mathieu . . . . . .
Poésie latine. *Parisiorum comitis baptisma*. — J.-
Poésie allemande. Histoire du chapeau. — L
Traduits de Gellert. — P. Bergeron. . . .
Poésie hollandaise. La fleur cueillie, romance imit
— E. S. . . . . .

ANALYSES CRITIQUES.

Résumé des rapports sur la situation administra
vinces et des communes de Belgique, pour 1
au Roi par le ministre de l'intérieur. — Ch. de
Revue orientale, publiée par M. Carmoly. — C
Rapport sur l'exposition française de 1839, pa
Jobard. — L.-V. R. . . . . .
Ouvrage italien de M. Gioberti sur la philosophie

SOCIÉTÉS SAVANTES.

Concours de 1842. — Programme des questio
par l'Académie royale des Sciences et Bell
Bruxelles. . . . . .
Résultat du concours de 1841. . . . . .
Société des sciences, des arts et des lettres du
Sujets proposés. . . . . .
*Nécrologie*. — Mort du Dr Bovy. . . . . .

Digitized by Google

# REVUE BELGE.

TOME DIX-NEUVIÈME.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

J. P. Bory

Digitized by Google

# REVUE BELGE,

PUBLIÉE PAR

## L'ASSOCIATION NATIONALE

POUR L'ENCOURAGEMENT ET LE DÉVELOPPEMENT

## DE LA LITTÉRATURE

EN BELGIQUE.

**Tome Dix-neuvième.**

LIÉGE.
A. JEUNEHOMME, IMPRIMEUR,
QUAI DE LA SAUVENIÈRE (PLACE DU SPECTACLE), N° 10.

1841.
Septembre — Décembre.

Digitized by Google

Digitized by Google

# LA RELIGIEUSE DE SAINTE-WALBURGE.

## I.

C'était par une belle soirée d'automne ; les bourgeois la populeuse ville de Liége s'arrêtaient à considérer beaux carrosses qui entraient successivement dans la ur du brillant hôtel du premier échevin de la ville, onsieur de Sartorius. Il y avait bal chez le digne ma-trat, et l'on comprend aisément pourquoi le pauvre uple s'évertuait à se donner une idée des plaisirs lendides dont il était exclu.

A ceux qui connaissent le monde il est inutile de nner ici la description d'un bal. Ce ne serait que leur péter ce qu'ils ont vu tant de fois déjà, quoique cepen-nt un parallèle établi entre la danse de nos jours et le des temps dont nous nous occupons (1613) ne nquât peut-être pas d'intérêt ; du reste, pour cou-r court à toute digression, nous continuerons notre cit.

Il y avait joie et plaisir dans les riches appartements l'hôtel, une musique douce et légère servait, comme e baguette magique, à faire onduler toutes ces têtes splendissantes de pierreries, et donnait un certain lan-ge à chaque mouvement d'une danse expressive et imée. La lumière répandue non à profusion, mais avec discernement qui faisait honneur au bon goût de rdonnateur de cette fête, jetait un jour factice peu louissant sur toutes ces élégantes parures dont il re-



Digitized by Google

haussait l'éclat. Des groupes de spectateurs qui bientôt devaient payer de leur personne et devenir à leur tour acteurs de la scène joyeuse, regardaient, et non sans plaisir, les poses pleines de grâce des danseurs, se promettant bien d'attirer aussi l'attention dès que l'arène leur serait ouverte.

Dans ce chaos inextricable de danses et de figures, une jeune personne se faisait surtout remarquer. Sa toilette n'avait rien d'extraordinaire, elle était simple, mais de bon goût. Une guirlande d'églantine entourait le milieu de sa robe, un peu courte comme on les portait alors, et qui laissait voir une jambe fine, légère, et un pied d'enfant. Une rivière de brillants retenait ses cheveux noirs comme le jais, et dont les boucles négligemment rejetées en arrière voilaient un cou de neige. Sa danse, vive, animée, féerique, avait quelque chose de si attrayant, sa taille se pliait avec tant de souplesse et de majesté, que chaque spectateur, le cou tendu au-dessus du cercle, semblait craindre que cette forme si vaporeuse n'échappât à ses regards étonnés. On faisait silence autour d'elle, la musique seule continuait, donnant par sa mesure bien cadencée, une expression plus suave encore à chaque mouvement gracieux de la jeune fille.

Celle-ci ne s'aperçut qu'à la fin de la danse de l'effet qu'elle venait de produire, elle rougit, se détourna et prit le bras d'un vieillard à cheveux poudrés et en costume complétement noir, qui la reconduisit à sa place, après toutefois avoir dit assez haut pour qu'on l'entendît :

— En voilà assez, Marguerite, tu t'échauffes trop, enfant. Cette danse te fera mal...

Digitized by Google

—Oh! monsieur de Sartorius, dit un jeune homme, vous nous ravissez le plus bel ornement de votre fête, mademoiselle votre fille nous a tous charmés!...

Le vieillard salua comme pour remercier du compliment, et disparut au milieu des groupes.

Le bal continuait : une joie plus expansive commençait à donner une vie nouvelle et plus bruyante à cette scène de plaisir. Chacun cherchait à se procurer le plus de joie possible, mais avec cette retenue et ce bon ton qui caractérisent la classe élevée.

Toutefois, cette joie n'était pas généralement partagée. Deux jeunes gens, qu'à leur mise et à leurs manières on reconnaissait tout de suite avoir l'habitude de la société, se promenaient au milieu du salon, s'entretenant à voix basse, et restant en apparence impassibles devant les plaisirs qui leur étaient offerts. Un des deux essaya bien plusieurs fois d'abandonner le bras de son compagnon pour chercher, à ce qu'il paraissait, un autre genre d'amusement que celui de la conversation de son ami, mais celui-ci sut le retenir, et en passant près du balcon de la salle il l'y entraîna adroitement.

—Voilà une belle soirée, Prosper, dit-il. Mieux vaudrait cent fois une promenade qu'un bal aussi détestable que celui-ci...

Et tout en parlant, il indiquait du doigt la contrée; la Meuse, comme un brillant et vaste miroir, réfléchissait dans son sein les milliers d'étoiles qui scintillaient au firmament. Les arbres bien feuillés encore formaient une masse sombre dans le jardin de l'hôtel qui était à leurs pieds. Ce spectacle était en vérité charmant.

—Ma foi, dit l'autre, répondant aux paroles de son ami, il est bien libre à toi de trouver ce bal détestable,

Digitized by Google

sans doute; quant à moi j'aimerais mieux rester au salon que de venir ici admirer les astres... Nous jouons parfaitement les conspirateurs, Ludovic, et franchement je ne puis concevoir comment tu peux accepter une invitation de bal seulement dans le but de te promener de long en large sur un balcon.

—Et si j'ai mes raisons pour cela, que t'importe?

—En effet il m'importe fort peu, et ce qui le prouve, c'est que je vais te laisser seul avec tes raisons, car je t'avouerai sans détours que je n'en ai aucune pour rester ici.

— Un instant, Prosper, tu es trop prompt, que diable, tu ne comprends pas ma conduite, dis-tu?

— Oui, parbleu, je l'ai dit, et c'est pourquoi je ne veux pas pour le premier jour de mon arrivée à Liége me faire prendre pour un ours échappé de la forêt...

—Eh bien! c'est pour te l'expliquer que je t'ai conduit ici, mais silence, parlons bas, il ne faut pas qu'on nous entende.

—Il n'y a pas de danger, répondit Prosper, ils font assez de bruit là-dedans pour rendre l'ouïe aux sourds, mais sois bref, car, sur mon honneur, je commence déjà à bâiller.

—L'ennui ne durera pas longtemps, sois en certain, et si je t'ai tenu jusqu'à présent près de moi, c'est que j'ai de bonnes raisons pour cela; je suis engagé dans une aventure hasardeuse, mais, avant de te l'expliquer, je te ferai une question... Veux-tu obliger un ami.

— Cela dépend du service qu'il réclame de moi, répondit l'autre, à qui les manières mystérieuses de son compagnon commençaient à devenir suspectes.

— C'est-à-dire, ajouta Ludovic, autant que cela te convienne et ne te porte aucun préjudice?...

Digitized by Google

—Pas tout-à-fait, car jamais je ne suis resté en arrière lorsqu'il s'est agi de rendre loyalement service à un ami; mais pour me fourvoyer encore dans tes aventures, comme tu les appelles, je t'avertis que l'envie en est passée chez moi; en résumé, qu'exiges-tu?

—Une chose bien simple, mais que tes scrupules t'empêcheront de faire, fût-ce même pour celui qui t'a déjà tiré d'embarras plus d'une fois. Enfin, il s'agit de faire pour moi un voyage de six lieues demain soir, mais pourquoi te parler de cela, c'est complétement inutile; seulement jusqu'aujourd'hui j'avais cru que le vicomte de Launay pouvait se confier à son ami Prosper Bary; je me suis trompé, voilà tout, n'y pensons plus.

—Un instant, Ludovic, dit le jeune homme en le retenant. Si ce n'est qu'un voyage que tu demandes, je puis le faire, fût-il plus long que celui que tu proposes, mais du moins explique-moi pourquoi tout ce mystère, dont tu entoures une chose si simple.

Avant de répondre, le vicomte de Launay, puisqu'il se nommait ainsi, jeta un regard dans la salle, suivit des yeux quelque temps un homme qui venait de passer près du balcon et qui s'était arrêté un instant à considérer les deux amis; dans le moment il s'éloignait et un groupe de personnes le déroba bientôt à leurs yeux.

—Cet intendant maudit, je le trouverai donc partout, se dit de Launay en revenant vers son compagnon...

Et où, diable, veux-tu le voir, vicomte, si ce n'est chez son maître, interrompit Prosper, qui avait eu le loisir de reconnaître l'intendant de monsieur de Sartorius. Tu n'aimes pas ce garçon, Ludovic...

—Et aussi pourquoi se trouve-t-il toujours sur ma route, objecta celui-ci, paraissant plutôt répondre à ses

Digitized by Google

propres pensées qu'aux paroles de son ami ; il viendra un jour où j'aurai un compte à régler avec lui, et, sur mon âme, je désire que ce soit bientôt...

— Au fait, l'ami, dit Prosper, qui commençait à se lasser de toutes ces lenteurs, quand me feras-tu l'insigne honneur de me dévoiler ton secret ?...

— A l'instant même, mon bon et fidèle camarade, répondit de Launay, affectant la plus grande indifférence. J'enlève cette nuit même la célèbre fille de monsieur de Sartorius, mademoiselle Marguerite !...

—Que dis-tu là ? s'écria l'autre, en se levant précipitamment du siége où il s'était assis, j'espère que tu plaisantes.

— Nullement, mon bon Prosper, mes mesures sont prises, et si tu en doutes, regarde !...

Le vicomte se mit à siffler d'une manière particulière, mais non assez haut pour se faire entendre du salon...

Aussitôt les branches du bosquet s'agitèrent, un homme s'avança avec précaution le long du mur, jusque sous le balcon.

— Vos hommes sont-ils prêts, André, demanda le vicomte se penchant en avant ?

— Oui, monseigneur, répondit celui-ci, ils trouvent seulement que l'oiseau se fait bien attendre.

— Qu'ils prennent patience, le moment va venir où ils auront besoin de leurs bras et de leurs jambes. Retourne vers eux...

Le serviteur s'éloigna et tout rentra bientôt dans le silence.

—Tu ne bâilles plus, Prosper, dit le jeune homme en se tournant vers son ami muet d'étonnement... Parbleu, continua-t-il en ricanant, je ne me savais pas le don de

Digitized by Google

changer les hommes en statues. Hé! Prosper, à quoi penses-tu donc?

—A quoi, répondit l'autre, à ton effronterie qui n'eut jamais de pareille, si tout ceci n'est pas une plaisanterie...

— Plaisanterie, dit de Launay en reculant d'un pas, regarde-moi, ami, et dis-moi si j'ai l'air d'un homme qui plaisante!... Là, ajouta-t-il avec violence en se frappant la poitrine, là il y a de l'amour et de la vengeance, et je satisferai l'un et l'autre, quoi qu'il puisse m'en coûter!... De l'amour pour la fille qui me repousse, de la vengeance pour le père qui a rejeté mon alliance!..... Oh! Bary, tu ne peux penser ce que pèse le mépris.

—Écoute, dit celui-ci, en l'interrompant, je ne vaux guère mieux que toi, je pense; du moins, on me l'a dit souvent; cependant je t'engagerai à abandonner cette affaire à présent qu'il n'est pas trop tard encore... De Sartorius est puissant, Ludovic, songes-y bien, avant de t'engager dans une entreprise qui, à mon sens, du moins, ne t'attirera rien de bon!

—Assez, mon ami, assez, je m'inquiète fort peu de sa puissance et de ses moyens, ma résolution n'est pas d'un jour, je l'ai mûrement arrêtée. Ne crois-tu pas que j'aille suivre la jeune fille où je la fais conduire; non pas, ce serait me mettre dans le piége moi-même, je reste ici, et je profiterai ensuite de mon avantage comme je le jugerai à propos!... De Sartorius parvînt-il même à déjouer mes plans, il lui serait encore impossible de découvrir la main qui les a médités; tous tes conseils ne changeront rien à mes projets... S'il est une personne qui puisse me faire échouer, ce sera cet intendant ou cet Arthur, comme ils l'appellent. Mais pour cette fois je défie toute sa science

Digitized by Google

et sa pénétration ; n'est-il donc pas honteux qu'un paysan, un fils de paysan ose se mettre sur le même rang que moi... Ah! sur mon âme, je l'en ferai descendre et aussi rudement qu'il le mérite, car ce n'est qu'un homme du peuple, moins peut-être, qui ne doit son élévation qu'à la manière dont il a sauvé, dit-on, la vie à l'échevin, en empêchant sa voiture de verser là-bas sur cette hauteur... Exploit digne d'un tel héros!...

— Mais indigne de vous, monsieur le vicomte!...

Les deux amis se retournèrent vivement en entendant ces mots qu'une voix assurée venait de prononcer derrière eux... Un jeune homme d'une figure belle et expressive, mais pâle et empreinte d'une fermeté que rendaient encore plus apparente ses sourcils noirs légèrement rapprochés, se trouvait debout, les bras croisés sur la poitrine, à quelques pas. De Launay le regarda fixement comme pour s'assurer s'il avait aussi bien entendu toute la conversation, que les derniers mots qui venaient de frapper son oreille. Cet examen parut le satisfaire, du moins pouvait-on le croire au ton de sarcasme et d'insolence dont il lui dit :

—Je croyais, monsieur, que la charge d'intendant ne comprenait pas celle d'espion. Dans tous les cas vous êtes aussi bien en état de remplir l'une que l'autre, et cela fait honneur à vos capacités. Je vous laisse, monsieur l'intendant, mais nous nous reverrons...

—Et quand nous reverrons-nous? s'écria le jeune homme, en le saisissant par le bras...

—Quand, répondit de Launay, avec un regard hautain et méprisant, mais lorsque je le jugerai à propos, je pense...

Et cela dit, il dégagea violemment son bras de la

Digitized by Google

main qui le retenait, et se perdit dans la salle accompagné de son ami.

Le jeune homme resta seul; il fit d'abord un mouvement comme pour les suivre, mais il parut aussitôt abandonner cette idée et revint sur le balcon.

—Pourquoi le poursuivrais-je, se dit-il à demi-voix? Serait-ce pour lui demander raison de l'insulte qu'il vient de me jeter à la face?... et que me répondrait-il à moi? Moi, manant! moi, homme du peuple! moi qui dois courber la tête devant lui! Ah! malédiction!...

Un sourire d'amertume erra sur ses lèvres, sa tête tomba sur sa poitrine, et une larme, comme l'infortune et le malheur peuvent en faire couler, brilla sous sa paupière...

—Oh! ma mère, dit-il, je serais heureux aujourd'hui si j'avais suivi tes conseils... Si je m'étais confié à ce que ton cœur prévoyait pour moi dans l'avenir je serais heureux! O ma mère... Mais il est trop tard, ajouta-t-il, les liens qui m'attachent ici ne peuvent plus se rompre, je dois suivre ma destinée!...

Et tout en parlant ainsi, ses mains pressaient son front, et l'amertume de ses pensées parut l'absorber tout entier.

Dans cet instant une jeune fille entra dans le jardin. Sa robe blanche la faisait remarquer facilement dans la nuit qui, grâce aux étoiles et à l'astre pâle et brillant qui s'élevait à l'horizon, n'était rien moins qu'obscure; on pouvait même distinguer une guirlande de fleurs qui ornait les élégants contours de son vêtement, auquel sa marche légère donnait un mouvement des plus gracieux.

La chaleur excessive qui règnait dans les salons l'avait

Digitized by Google

probablement décidée à venir prendre le frais sur la terrasse.

L'intendant l'aperçut, et, malgré l'éloignement et ce léger crépuscule qui donne une tout autre forme aux objets, il parut la reconnaître. Le corps penché sur la balustrade qui entourait le balcon, il semblait suivre chacun de ses mouvements avec l'intérêt le plus vif, respirant à peine comme s'il eût voulu que le bruit de ses pas parvînt jusqu'à lui sans mélange.

La jeune fille venait de prendre une allée écartée et qui longeait le parapet servant de digue aux eaux murmurantes de la Meuse.

Les arbres commençaient à la cacher à ses yeux, lorsqu'un cri perçant, presque aussitôt étouffé, vint lui apprendre que quelque chose d'extraordinaire se passait dans le bosquet. D'abord la surprise le cloua à sa place, mais un objet blanc qu'il vit passer rapidement entre les arbres le rappela à lui. Aussitôt, sans consulter le danger, il s'élança par dessus le balcon dans le jardin, et une violente secousse suivie d'un léger étourdissement fut la seule suite de sa chute élevée.

Il se mit à courir vers l'endroit d'où il avait entendu partir le cri. Mais hélas! il était trop tard déjà, la porte de sortie était fermée en dehors; il la secoua avec une espèce de rage, un affreux pressentiment commençait à lui montrer toute l'horrible vérité. La porte solide et bien verrouillée résista à tous ses efforts, et il dut renoncer de ce côté du moins à son projet, non sans prononcer mille malédictions sur les infâmes ravisseurs qui venaient d'enlever la fille de son maître.

Cependant le cri était parvenu jusqu'au salon; plusieurs personnes s'élancèrent en avant pour voir quelle

Digitized by Google

pouvait en être la cause. Les coups redoublés qui retentissaient sur la porte de sortie attirèrent l'attention de tous. Et dans le même instant, lorsque chacun attendait avec inquiétude quelle serait la fin de ce tumulte..... un esquif léger et rapide parut sur les eaux du fleuve, laissant derrière lui un vaste sillon argenté des rayons de la lune. Plusieurs hommes dirigeaient la nacelle, d'autres paraissaient occupés près d'une personne en robe blanche qui se débattait entre leurs bras...

Ce moment fut solennel, chaque mère chercha la main de sa fille, chaque père les yeux de son fils, un seul en demandant son enfant n'obtint aucune réponse ; c'était monsieur de Sartorius.

## II.

Quelques jours après les événements que nous avons tâché de décrire dans le chapitre précédent, Arthur, l'intendant de M. de Sartorius, suivait, monté sur un bon cheval, la route qui conduit de Liége à Huy. Les recherches nombreuses de l'échevin, activement conduites par ce même jeune Arthur dont il admira le zèle en cette occasion, n'amenèrent d'autre résultat, pendant huit mortels jours qu'elles durèrent, qu'un soupçon vague encore qui planait sur le vicomte de Launay. Mais ce dernier, par sa conduite ouverte, publique, prudente même, sut donner le change à M. de Sartorius, qui pensa comme beaucoup d'autres, que ce jeune homme pouvait être inconséquent, dissipé, mais qu'un attentat aussi noir que celui de l'enlèvement de sa fille, ne pouvait être venu à l'esprit du vicomte. Il ordonna à son intendant d'aller faire à sa maison de campagne, en Hesbaye, les préparatifs nécessaires, vou-

Digitized by Google

lant se soustraire par là à la vue des gens heureux dont la pitié n'est toujours qu'un pesant fardeau pour celui qui en est l'objet.

Arthur partit. — Sa course d'abord rapide dans la ville se ralentit considérablement dans la campagne. Il laissa tomber les rênes, s'abandonnant ainsi à l'intelligence de son cheval, qui, dès qu'il se sentit libre, prit une allure beaucoup plus animée.

La chaleur était accablante, c'était une de ces journées où le soleil semble vouloir épuiser sa force. Le ciel était pur, pas un nuage ne se montrait à sa surface, mais en revanche, pas le moindre zéphyr ne venait rafraîchir l'atmosphère. Les moissonneurs occupés sur le bord de la route à recueillir les restes de leur récolte, travaillaient avec cette activité qui indique la crainte d'un orage prochain et violent, la terre se fendillait, la poussière s'élevait d'elle-même en tourbillonnant et sans cause apparente. Tout enfin dans la nature annonçait qu'une lutte entre les éléments aurait lieu avant peu d'heures. Les bestiaux eux-mêmes, couchés nonchalamment sur leurs pâturages flétris, semblaient indiquer par leurs mugissements sourds et prolongés qu'un danger approchait.

Le cheval et le cavalier dont nous avons parlé s'avançaient rapidement, l'animal comme poussé par son propre instinct, son maître enseveli dans des réflexions dont rien ne paraissait devoir le distraire. C'était un beau jeune homme que cet Arthur, sa manière de se tenir en selle lui avait déjà valu les compliments de quelques commères qui s'étaient arrêtées à le regarder, sans qu'il y prêtât grande attention. — Ses cheveux qu'il portait longs et bouclés, en tombant sur son visage, cachaient

Digitized by Google

une partie de ses traits remarquables de régularité et d'expression. — Pourtant ce n'était là que le fils de simples mais bons villageois qu'il avait perdus, hélas ! bien jeune encore.

Il était environ trois heures de l'après-midi, lorsqu'il arriva à Huy. — Réfléchissant probablement qu'il lui serait difficile d'atteindre le but de son voyage avant la nuit tombante, s'il s'y arrêtait, il traversa rapidement la ville, et sortant des portes il prit au nord, montant sur les hauteurs de la *Campagne des Croix*, d'où, en se retournant, il pouvait voir la Meuse, divisant la ville en deux parties et dominée par le petit fort d'apparence triangulaire, qui sert de retraite depuis un laps de temps considérable à une douzaine de vétérans.

Mais bientôt cette riante perspective disparut à ses yeux, pour faire place à des masses sombres de rochers jetés çà et là dans une vallée où il venait de descendre.

Cet endroit paraissait lui être connu, chaque villageois, passant près de lui, ôtait son bonnet pour le saluer, ou pour lui exprimer sa joie de le revoir. Notre jeune homme répondait amicalement à toutes ces paroles d'intérêt et remerciait ceux qui, plus sages que lui, l'engageaient prudemment à venir chez eux se mettre à l'abri de l'orage qui approchait. Quant à ce dernier point, il croyait, disait-il, pouvoir arriver au village avant qu'il éclatât, et, en conséquence, pressant son cheval, il s'engagea dans les gorges sauvages de rochers qui s'élevaient à droite et à gauche sur le bord du mauvais chemin qu'il avait suivi. — Sa position devenait cependant critique. — Une rivière à bords hauts et étroitement renfermée dans son lit, roulait tranquillement ses eaux à quelques

Digitized by Google

pieds du sentier. Un faux pas de son chev
une chute excessivement dangereuse. — I
curité augmentait, un éclair vif et brillant
parfois les blocs de rocher suspendus sur s
çant à chaque instant de l'anéantir. Puis l
du tonnerre, répété sourdement par les éc
lée, ne contribuait pas peu à rendre la scè
et majestueuse.

Notre jeune homme commençait à se re
voir point obéi aux bons conseils qu'on lui
de profiter d'un abri sûr, lorsque tout-à-co
d'un rocher il se trouva en face d'une m
parut pas peu l'étonner. Il s'arrêta un mo
dérer sa forme massive. Aucune ouvertu
que les habitants de cette espèce de tombe
jouir de la clarté du jour. — Une porte
montrait seulement que ce n'était pas un
mieux taillé que les autres. — Sans hésiter
pressé d'ailleurs par les gouttes de pluie
çaient à tomber larges et serrées, pouss
contre cette porte, et entra dans une cour
être le centre de cette demeure écartée.
lence qui règnait autour de lui, Arthur n
quoi se décider, lorsqu'une voix forte et n
partait d'un soupirail au pied du mur lui

— Vous êtes bien hardi, maître, d'en
ne vous demande pas. Çà sortez à l'instant,
derai moi-même d'une manière qui ne vo
bablement pas !..

—Mon ami, dit le jeune homme, je ne p
entrer de force dans cette demeure, ce qu
seulement, c'est un abri pour moi et mon

Digitized by Google

doute vous ne me refuserez pas ce que l'hospitalité vous oblige de donner!..

—Tout cela est bel et bon, jeune homme, répondit la même voix, mais je n'en persiste pas moins à vous engager à vous retirer. Si vous désirez un abri, il y a là bas sous le rocher un enfoncement qui peut facilement vous préserver, vous et votre cheval, de l'orage. Vous traverserez la rivière qui n'est pas bien profonde, et en cherchant un peu, vous trouverez ce qu'il vous faut, mais ne restez pas ici davantage, et surtout ayez soin de fermer la porte en sortant, car je m'aperçois que vous l'avez laissée ouverte.

Et un homme à la figure enluminée, sortit de l'espèce de cave où Arthur n'avait fait que l'entrevoir, et indiqua la route; en voyant ses traits qu'il parut reconnaître, le jeune homme poussa un cri de surprise.

— Comment Bertram, c'est vous, mon parrain, qui me parlez ainsi, qui m'engagez à passer la *Méhaigne* au risque de me noyer, et qui me parlez de rocher où je puis me casser le cou en tombant!.. Oh! mon parrain.

—Je ne sais, dit le vieillard, si vous êtes bien mon filleul, quoique votre voix ressemble beaucoup à celle d'Arthur Bertram et votre tournure aussi; il se peut cependant que ce soit pour m'abuser... Quoi qu'il en soit, étranger ou parent, je vous invite à sortir de cette demeure sans tarder, quelques gouttes de pluie peuvent être facilement supportées par un jeune homme comme vous!..

—Ecoute, Bertram, dit le voyageur, que l'idée de traverser les montagnes pendant un orage ne flattait pas beaucoup, d'autant plus que, malgré le vieil arbre qui se trouvait au milieu de la cour, ses vêtements commen-

Digitized by Google

çaient à s'imprégner d'eau, écoute, dit-i
les devoirs de l'hospitalité à l'égard d'un pa
pas dit pour cela que j'irai comme un i
ma vie au milieu des rocs.. Je reste ici pu
Ce hangar sera pour mon cheval, et une
du feu me suffira ; s'il te faut ensuite pa
je suis en état de le faire, mais je ne
d'ici...

Et en même temps, Arthur était desce
l'avait conduit sous le hangar, et après
une botte de foin il revint au soupira
n'y était plus, une porte s'ouvrit et il pa
devant lui.

— C'est bien toi, Arthur, dit-il, j
maintenant, mais, mon ami, reprends
poursuis ton chemin, car, pour Dieu, r
vera si tu restes ici plus longtemps...

—Tout ce mystère, parrain, ne peut
chose, répondit le jeune homme, au c
donnerait plutôt un nouveau motif de re
soyez bon comme vous l'étiez lorsque v
sauter sur vos bras, et donnez-moi seule
place à votre feu pour sécher mes vêteme

—A mon feu, Arthur, plût à Dieu qu'i
recevrais un autre accueil que celui qu
de te faire, car, du diable, cela me na
Voyons, suis-moi, je vais te conduire...

Ils traversèrent une espèce de salle à r
les fenêtres donnaient sur un jardin, qu'
pu voir étant arrivé du côté opposé ; une
dans laquelle un feu brillant pétillait dan
correspondait avec la salle au moyen d'u
fut le lieu où Bertram installa son hôte.

Digitized by Google

Cet homme était sur le déclin de l'âge, sa rotondité, ses joues pendantes et son nez enluminé disaient clairement que le parrain de notre intendant n'était pas à beaucoup près aussi ennemi du jus de la treille que de ses hôtes. Par la même raison l'effet qu'il attendait de ses menaces tombait de lui-même à la simple inspection de sa personne qui n'était rien moins que terrible; aussi parut-il comprendre qu'en continuant le rôle qu'il avait commencé à jouer, il ne ferait que se rendre ridicule sans aucun autre résultat. Toutefois un singulier mélange de mécontentement et de crainte se peignait dans ses petits yeux pleureurs, pendant qu'il tirait d'une armoire un énorme flacon et deux verres qu'il plaça devant le jeune homme, en prenant à son tour un siége, décidé comme il le paraissait à lui tenir tête. Pourtant en remarquant le tremblement de ses jambes qui n'obéissaient pas toujours à la direction qu'il voulait leur donner, il était facile de supposer que ce n'était pas la première fois de cette journée qu'il avait goûté du vin. Ayant terminé tous les petits arrangements, et après avoir regardé plusieurs fois à la fenêtre avec une certaine inquiétude, il vint s'asseoir le dos tourné du côté de la tapisserie, en face d'Arthur, qui jusqu'alors s'était occupé à observer la pièce où il se trouvait. L'orage grondait au-dehors, les éclairs se succédaient, et, au roulement continu du tonnerre, on pouvait présumer que cette tourmente ne finirait pas de sitôt.

—Tout m'étonne ici, mon parrain, dit Arthur en touchant légèrement de son verre celui que Bertram avançait, depuis cette maison qui n'existait pas lorsque je suis parti du pays, et jusqu'à votre manière de recevoir les gens qui me paraît tout aussi nouvelle... Ensuite je



Digitized by Google

serais curieux de connaître comment d
nier vous voilà devenu gardien d'une so
fort...

—Tout cela peut en effet vous étonne
repartit le vieux Bertram, mais, pour le
vous suffise d'être à couvert de l'orage
feu, d'avoir une bouteille du meilleur vi
de vous; d'ailleurs, ajouta-t-il en se je
sur son siége et avec un ton d'importanc
assez comique, d'ailleurs c'est un secret,
mon filleul, que Bertram n'a jamais ét
vaise langue !...

Si Arthur avait eu quelque dispositi
tainement les paroles du parrain l'eusse
car personne ne connaissait mieux qu
du vieillard pour divulguer tout ce qu
il lui répondit :

— Je sais, mon vieil ami, que la discr
plus belle qualité, et quoique dans u
vous m'ayez marqué assez de confiance p
dépositaire de quelques-uns de vos secre
pendant respecter votre retenue qui n
très-louable !..

— Vous avez raison, Arthur, dit le v
ment flatté du compliment, vous avez
crétion est une grande vertu, sans e
pourrait exister entre les hommes et s
ménages !... J'ai beaucoup réfléchi là-
j'étais encore jardinier du château, car
pour la réflexion comme le vase pour le

Et seulement pour l'à-propos il vida s

—Les personnes, continua-t-il, qui m'

Digitized by Google

charge de sommelier dans ce donjon, ont aussi bien apprécié cette qualité que vous venez de le faire... Elles ont compris qu'un homme sûr... discret surtout, leur était nécessaire, et je me flatte de dire qu'elles ne pouvaient mieux choisir!..

Et les petits yeux du vieillard, fixés sur ceux de son hôte, semblaient lui demander, qu'en pensez-vous?...

— Sans doute, sans doute, dit Arthur, ne pouvant déguiser un léger sourire, et ces messieurs vous laissent, en conséquence, le maître chez eux, Bertram?

— Oui, répliqua celui-ci, après une pause et en se grattant l'oreille, c'est-à-dire quand ils n'y sont pas... Aujourd'hui par exemple, ils sont partis tous trois pour la chasse au renard dans les montagnes, et je crains bien qu'ils ne se soient égarés... Car voilà à peine huit jours qu'ils sont ici, et ils ne connaissent pas encore tous les sentiers et les détours de la forêt...

— Ce sont de bons maîtres, mon vieil ami, vous devez vous trouver heureux ici.

A ces mots, le visage de Bertram se contracta de manière à faire remonter son nez d'un demi-pouce, et à montrer ses dents dépareillées, comme celles de ce crocodile d'enseigne dans une des rues de Francfort, lequel s'amuse à manger des cailloux.

— Heureux, dit-il à demi-voix; que Belzebuth leur torde le cou, les misérables! Bah! ajouta-t-il tout haut, pourquoi me gêner davantage et surtout avec toi, Arthur, tu ne profiteras pas de ce que je te dirai, car cela ne te concerne pas... mais cependant!.. diable cela ne ferait pas mon affaire!..

Il est bon de remarquer ici, qu'attendu les nombreuses

Digitized by Google

accolades que Bertram donnait au flacon, et
on l'a dit, n'étaient certainement pas les p
la journée, son esprit commençait à lui
idées qui, à jeun, ne lui fussent probablemen
aussi naturelles ; Arthur qui, dans tout ce
qu'un moyen de se distraire des pensées qui
surveillait du coin de l'œil le vieillard, et
phrase qui lui échappa, ainsi que l'emb
qui coupa la dernière, lui donnèrent à pen

— A votre prospérité, mon ami, dit-il e
son verre, et au bonheur qui vous est échu

Le vieillard était évidemment mal à l'
siége qu'il faisait crier en s'agitant dessus,
nier verre qu'il envoya rejoindre les autres
immédiat et heureux ; relevant d'une main
de ses rares cheveux qui tendaient à prendr
tion autre que la naturelle, faisant de l'au
signes de croix que nécessitaient les éclair
discontinuer jetaient leurs rapides jets de l
l'appartement, il s'accouda sur la table, fe
tant les yeux, et plaçant l'index sur l'extrémi
commença enfin :

—De même que je vous disais autrefois, r
quand je tâchais de vous faire profiter de
que l'expérience, car j'en ai beaucoup, m
même de vous développer !.. De même c
disais qu'il n'y a pas de religion sans
dont vous pouvez facilement vous souvenir !
un homme qui blasphème Dieu n'a pas
c'est aussi vrai qu'une porte qui crie n'a pas
Or, donc c'est le cas ici !.. Depuis le pe
que ces étrangers sont arrivés, à peine

Digitized by Google

réciter une prière sans que de gros jurons me tintent dans l'oreille, à peine si je puis me livrer à mes pensées sans que des chansons obcènes me reviennent à l'esprit ! N'allez pas croire pourtant que je souffre cela, non je leur ai remontré l'indécence de leur conduite, je leur ai donné de bons conseils, et ils m'ont répondu que je ferais mieux de m'occuper de mes tonneaux dans la cave que de venir leur prêcher morale au salon !... Quel aveuglement !

— Mais encore mon parrain, interrompit Arthur, ne me dites-vous rien de la raison pour laquelle vous fermez votre porte aux voyageurs par un temps pareil...

— Quant à cela, mon garçon, répondit Bertram, je ne fais qu'obéir à leurs ordres exprès... Ils attendent à ce qu'il paraît un des leurs de jour en jour, et ils ne veulent recevoir personne jusque-là ; je crains bien même que ma condescendance à votre volonté ne me vaille une verte réprimande, peut-être même des coups !..

— Des coups ! interrompit de nouveau le jeune homme, sans doute ils n'auraient pas la lâcheté de frapper un vieillard.

— Qui sait, repartit tristement celui-ci, ceux qui s'oublient, Arthur, jusqu'à donner au vieillard le nom de sac-à-vin, sont tout aussi bien capables de lever la main sur lui...

— Dans ce cas, mon parrain, je ne vois pas trop la raison pour laquelle vous restez ici...

—Chut ! mon garçon, dit Bertram, en se plaçant un doigt sur la bouche, vous savez que je n'agis jamais inconsidérément, et si je reste ici, c'est pour de bonnes raisons... d'abord par pitié, ensuite !....

—Comment diable, par pitié, je ne comprends pas...

Digitized by Google

—Oui, Arthur, par pitié, quoique cela v
par pitié!.. Car j'ai le cœur tendre et je
pleurer sans que les larmes me viennent au
tout lorsque c'est une femme, et tenez,
penser, je pleure déjà comme un enfant!..

Et prenant d'une main son mouchoir qu
même, lui était continuellement nécessai
homme s'essuyait les yeux. Arthur paraiss
les dernières paroles du vieillard semblaien
vivement sa curiosité.

— Une femme, Bertram, comment une
elle se trouver avec des gens de l'espèce
vous m'avez dépeints ?

—Comment? répondit celui-ci; sur mon
bien aussi la même question à tout autre
s'il comprend comment une jeune fille pe
nuit au milieu de ces rochers en costum
dienne, Dieu me pardonne, avec trois d
vais sujets que j'aie jamais connus!..

— Mais qu'as-tu donc, mon garçon, t
mal? un verre de vin te remettra.

—Non, merci, Bertram, c'est un simp
ment... vous disiez donc en costume de b

—Non pas, s'il vous plaît, je ne connais
en costume de comédienne, avec!.. Oh!
Mon Dieu!..

—Allons, à votre tour maintenant, que
un coup de tonnerre voilà bien de la fray

Dans le fait, Bertram semblait pétrifié s
un violent jet de lumière accompagné
frayant de la foudre venait de passer devan
de la salle, et la commotion en avait b

Digitized by Google

vitres. Le vieillard, les mains croisées sur la poitrine et les yeux fixés au plafond, faisait une prière à St-Donat. Sans répondre un seul mot à son parent il détacha quelques branches de buis bénit qui pendaient au mur, les alluma et dispersant les rameaux brûlants sur le plancher, il vint s'asseoir de nouveau près d'Arthur.

Mais, dans cet instant même, la scène changea de nouveau, et le voyageur lui-même, tout brave qu'il était, ne put déguiser son inquiétude. Une lueur rouge, vacillante, vint du dehors éclairer l'appartement où ils se trouvaient ; bientôt le pétillement de l'incendie se fit entendre et presque en même temps des langues de feu sortirent des jointures de la cloison, tandis que la tapisserie attirée par la chaleur voltigeait en frappant les murs.

— Dieu du ciel, s'écria le jeune homme stupéfait, le feu est à la maison, Bertram ; écoute ces cris, c'est une femme.

Saisissant au même instant une pièce de bois qui était à terre, il la lança avec force sur une porte trop lente à s'ouvrir, une fumée épaisse sortit de l'ouverture. L'incendie se propageait rapidement. Un escalier non encore atteint par la flamme dévorante se montra à ses yeux ; s'y précipiter, monter rapidement, ouvrir plusieurs portes, tout cela fut l'affaire d'un instant...

Une seule porte résistait encore... Ses efforts réitérés la firent céder... mais il s'arrêta. Le plus imposant spectacle s'offrit à ses yeux...

Au milieu des flammes qui de toutes parts jaillissaient du plancher et des murs, une jeune fille en robe blanche, debout, et les yeux tournés vers le ciel, semblait attendre le moment suprême, sinon sans crainte, du moins avec résignation.

Digitized by Google

— Marguerite, s'écria le jeune homm
vers elle ! Vous ici, Dieu soit loué !

Et il voulait l'entraîner, elle lui résista.

—Que me voulez-vous encore, dit-elle
effrayant, n'ai-je pas assez souffert... que
vous mourir tranquillement ?... Mon pè
fille, vous la lui avez enlevée !... laissez m

— Marguerite, dit le jeune homme d'u
ne me reconnaissez-vous pas ? je suis
donc, malheureuse enfant, ce plancher v

—Arthur, répondit la jeune fille en résis
Arthur, oh ! oui, je le connais !.. Il est bon
et moi... Je vais mourir, je puis le dire
l'aime aussi !...

Une bouffée de fumée noire et épaisse
au visage, et sans les bras d'Arthur qui la
serait tombée sur le parquet enflammé.

—Mon Dieu, mon Dieu, dit le jeune hom
tant dans ses bras, ne me ravis pas mon
espérance ; prends ma vie, s'il le faut, ma
pas dit que c'est son cadavre que je porte

Franchissant rapidement les ouvertur
avait déjà formées sur son passage, il arriv
de son précieux fardeau au haut de l'es
nant embrasé. Pressant contre son sein
jeune fille il se recommanda un instant à
çant au milieu des flammes, il parvint enfi
tandis que le plafond de l'appartement
s'écroulait avec fracas derrière lui.

Bertram était sous le hangar ; son visag
ses lèvres violettes l'eussent fait prendre p
L'intendant lui confia un instant la jeun

Digitized by Google

nt détacher son cheval, il la plaça sur la selle tandis ue le vieillard l'aidait silencieusement à se mettre derère elle.

— Adieu, Bertram, dit le jeune homme.

—Adieu, mon fils, répondit celui-ci; je prie Dieu que us ne les rencontriez pas....

Arthur n'entendit pas ces derniers mots; poussant son eval il entra de nouveau dans le défilé.

Et c'était vraiment un spectacle digne du pinceau de rtiste que celui qui se déroulait en ce moment sur les rds de la Méhaigne. Les éclairs continuaient de silner la nue. Leur lumière blafarde montrait entre les bres et les rochers une forme blanche unie à quelque ose de noir qui semblait raser rapidement la terre, ontant et s'abaissant alternativement suivant les siosités du terrain. La lueur de l'incendie, qui mainnant n'était qu'une flamme, se reflétait en couleur sang sur tous les objets. Les eaux de la rivière rapideent enflées se précipitaient en mugissant dans leur lit ofond, et le tonnerre grondant et sinistre complétait tableau.

Depuis quelque temps cette scène avait un spectateur, cé sur un pic élevé; cet homme, en costume de chasr et appuyé sur son mousquet, paraissait plutôt suivre yeux la marche rapide du cheval et de son double deau qui se dirigeaient en ce moment de son côté, e les progrès de l'incendie. A peine étaient-ils à elque distance qu'il leva son arme en criant d'une x forte que l'intendant dut parfaitement entendre.

— Pied à terre, monsieur, arrêtez votre cheval, ou vais tirer.

l mit en joue...

Digitized by Google

Pour toute réponse, Arthur à qui un certain pressentiment disait que cet homme était un de ceux dont Bertram lui avait parlé, se pencha en avant de manière à couvrir de son corps celui de la jeune fille.

Une balle siffla, une détonnation retentit et le cheval comme s'il eût compris le danger qu'il venait de courir, arrondit son cou, hennit plusieurs fois, et l'étincelle de son galop brûlant disparut avec lui au détour du rocher.

## III.

Le soleil commençait déjà à descendre à l'horizon, son disque enflammé jetait encore une lumière rougeâtre qui venait dorer les rideaux richement frangés du salon de l'hôtel de monsieur de Sartorius. Une jeune fille, la tête appuyée sur la main, semblait regarder les promeneurs qui profitaient des derniers beaux jours de l'automne. Cependant, en considérant de plus près la direction de ses regards, on pouvait tout de suite reconnaître qu'ils n'avaient point d'objet fixe et que ses pensées paraissaient l'occuper tout entière. Son teint pâle, ses yeux cernés et sa maigreur annonçaient dès l'abord une convalescente, et le léger froncement des sourcils indiquait d'une manière visible que les peines morales se joignaient chez elle aux maux physiques. Sa main pendant sur les plis de sa robe tenait un billet qui paraissait avoir été lu et relu bien des fois tant il était chiffonné; peut-être n'avait-il pas peu contribué à exciter les réflexions de la jeune fille et à faire couler les larmes qui de temps à autre brillaient comme une perle suspendue à sa paupière.

La nuit hâtive étendait ses ombres rapides sur la ville;

Digitized by Google

à peine si on pouvait encore reconnaître les personnes qui traversaient la place publique. Mais la lune qui s'élevait alors du milieu des arbres vint renouveler la scène, et l'éclaira de sa pâle lueur. La jeune fille paraissait à peine s'apercevoir du changement qui s'opérait dans la nature, lorsque l'horloge de bronze du salon sonna six heures; le son argentin la fit vivement tressaillir, elle releva la tête, jeta un regard inquiet autour d'elle, parut s'effrayer de sa solitude, et sa main avançait déjà pour saisir la sonnette, lorsqu'un homme qui venait d'entrer se plaça devant elle et la retint.. — Non pas, Marguerite, dit-il d'une voix calme, non pas, ce n'est pas là ce que je vous ai demandé. La défiance serait-elle déjà dans votre cœur, pourquoi appeler du monde? Vous oubliez ce que vous m'avez promis... Ce jour doit décider de mon sort, et c'est pour m'expliquer avec vous que je vous ai demandé une heure d'entretien....

Marguerite, la tête dans ses mains, était en proie à la plus vive agitation; après avoir attendu quelque temps une réponse, le jeune homme continua.

— Ma résolution est prise, rien ne pourra en retarder l'exécution.. C'est assez de peines, c'est assez souffrir, je veux connaître mon sort et le vôtre... A quoi servent l'incertitude et l'alternative? Il faudra toujours en venir au même point; et il m'est plus consolant de pouvoir me dire, demain, aujourd'hui même: je serai heureux, ou le désespoir sera mon partage.

— Arthur, dit la jeune fille en relevant la tête et en essuyant ses larmes, tu oublies que moi aussi je dois partager ton sort... Tu parles de souffrances, ai-je souffert moins que toi?... Regarde-moi, suis-je encore cette jeune fille que l'on citait comme belle, ne ressemblé-je

Digitized by Google

pas plutôt à un fantôme? Oh! moi
mais accomplis ta pensée, je ne dois
cher... Cependant Arthur, ajouta-t-el
ment de silence, Arthur, que va dire
il apprendra que sa fille oubliant ses
de son cœur? Ami, retarde encore s'il
moi me préparer au coup qui va me f
encore me bercer de mes rêves de bon
pas tout-à-coup mes espérances.

— Marguerite, le retard ne fera qu
plice, pardonne si aujourd'hui pour la
me refuse à ta prière. Il le faut!.. Mon
neur l'exigent. Il le faut; ton père est
juste... il t'aime...

—Tu ne le connais pas, Arthur, rep
il m'aime; mais l'orgueil de son non
l'amour paternel; il me sacrifierait plut
veux espérer...

— Et moi t'aimer toujours, s'écria A
aux genoux de la jeune fille, et en sai
mains; voici peut-être un des dernie
nous passerons ensemble, promets-moi
ne point m'oublier, l'oubli pour moi s
pourrais tout supporter, la colère de to
même!.. Mais la pensée que tu ne m'ai
elle me tuerait... Dieu nous voit.. il n
cette bague et notre amour nous serve
yeux; dis, le veux-tu?

Pour toute réponse Marguerite laissa
l'épaule de son amant, sa main trembla
la sienne, et son sein agité trahissait le l
jouissait... Quelques faibles rayons de

Digitized by Google

vinrent éclairer ce groupe intéressant digne de servir de modèle au ciseau du statuaire. Qu'avaient-ils besoin de paroles pour rendre ce que leurs yeux exprimaient si bien? Non, ils n'en avaient pas besoin, et pour peu que l'on connaisse les joies et les peines de ce monde, on comprendra pourquoi tous deux cherchaient à prolonger cet instant de bonheur dont cependant le réveil pouvait leur être funeste.

— Que signifie ceci, dit tout-à-coup derrière eux une voix forte dont le tremblement pouvait être pris pour l'émotion de la colère?..

Arthur se releva d'un bond, la jeune fille se voila le visage, l'échevin les bras croisés sur la poitrine, les sourcils sévèrement rapprochés, venait de les surprendre. Arthur lut d'avance son arrêt dans ses yeux.

— M'expliquerez-vous ceci, monsieur, dit de Sartorius en quittant la place où l'étonnement semblait l'avoir cloué.....Ses yeux se promenaient de l'un à l'autre, interrogeant minutieusement leur embarras..

Arthur, la tête baissée, gardait le silence; il se repentait de s'être laissé entraîner par le feu de sa passion au moment où il savait que l'échevin devait rentrer; son esprit lui faisait sentir combien cette circonstance diminuait les espérances qu'il pouvait avoir, et il allait tâcher de regagner au moins le terrain perdu, lorsque de Sartorius, qu'une obéissance passive dans ses serviteurs avait rendu impérieux et colère, le saisit par le bras et lui dit d'une voix entrecoupée par la fureur :

— Il est donc vrai? Vous avez séduit ma fille!... Vous avez abusé de ma confiance!.. lâche suborneur!..

A ces mots Arthur recula d'un pas. Le regard calme et plein de dignité qu'il jeta sur l'échevin, arrêta le reste des paroles de celui-ci.

Digitized by Google

— Permis à vous, monsieur, dit le jeune homme d'une voix ferme mais digne et tranquille, permis à vous de m'insulter!.. Il est vrai, j'aime votre fille, et c'est à ce titre que je courbe la tête devant vos amers reproches, mais la pureté de mes intentions me donne le droit de répondre à vos insultes... Je ne me suis jamais départi de mon devoir. Et votre fille est là qui peut témoigner de ce que j'avance, et me disculper des soupçons injurieux que vous m'adressez!...

A cet appel, Marguerite, qui jusqu'alors avait retenu ses larmes, leva sa figure pâle et ses yeux suppliants vers son père immobile; les sanglots qui oppressaient sa poitrine l'empêchaient de parler; par un mouvement désespéré, elle glissa à terre et se traîna sur les genoux en tendant ses mains vers de Sartorius impassible.

— Oh! mon père, pardonnez!.. il est innocent!.. au nom de ma mère, ne me repoussez pas!.. Il a sauvé votre vie et la mienne! Je l'aime!!

A ces mots l'échevin frappa du pied avec fureur, rejeta durement sa fille en arrière... Sa tête alla sourdement frapper le parquet dans l'obscurité.

— Vous tuez votre enfant, monsieur, dit Arthur qui aidait son amante à se relever, votre dureté vous ravira votre seule consolation!..

— Faites trève à vos réflexions, répliqua l'échevin en colère, je suis chez moi et j'use de mes droits sur ma fille; vous n'avez rien à y dire!..

Le jeune homme allait lui répondre; mais dans ce moment, Marguerite à qui toutes ces émotions redoublées étaient comme l'acier aigu et meurtrier dans une blessure, glissa de nouveau du siége et tomba à terre au milieu de violentes convulsions...

Digitized by Google

—Elle va mourir, s'écria Arthur, en se précipitant vers elle!.. Oh! Monsieur de Sartorius, au nom de votre vie que j'ai sauvée, au nom des services que je vous ai rendus!.. Voyez, je suis à genoux, une parole douce à votre fille et je me fais votre esclave!.. Parlez donc, vous pouvez la sauver, c'est votre fille, votre unique enfant, une parole de bonté et je vous donne ma vie!.. Quoi! vous vous taisez?.. Oh! tout ceci retombera sur vous!..

Un hideux sourire errait sur les lèvres du magistrat, on ne pouvait y reconnaître le père, mais bien l'homme qui se venge et se réjouit des souffrances qu'il occasionne.

—Elle ne mourra pas du tout, dit-il tranquillement, et il voulut s'éloigner; mais comme si une idée subite eût frappé son esprit, il revint presque aussitôt.

—Vous demandez une parole, dit-il, écoutez donc ce que je vais lui dire!.. Vous vous aimez tous deux, n'est-il pas vrai, eh bien, Marguerite, ma fille, je vous ordonne de renoncer à cet amour, sinon le cloître me répondra désormais de votre conduite!.. Et vous, monsieur, voilà la porte, je n'ai rien à vous adresser.

—Non pas, dit Arthur, vous ne me condamnerez pas sans m'entendre; vous ne ferez pas le malheur de votre fille, mettez de côté votre orgueil et votre ressentiment, ne regardez que votre enfant qui se meurt!.. Vous n'avez donc pas d'entrailles pour elle, ajouta-t-il avec véhémence en voyant les horribles convulsions redoubler! Allez, Dieu vous punira!

Tout en parlant ainsi il retenait son amante sur le siége, il appela et demanda de la lumière, car toute cette scène n'avait été éclairée que des pâles rayons de l'astre de la nuit. Alors Arthur put voir les ravages que quelques minutes de mortelles angoisses avaient opérés sur

Digitized by Google

les traits de la jeune fille. Une larme de désespoir et que l'indignation avait jusqu'alors contenue se fit jour à travers sa paupière... De Sartorius se promenait d'un pas rapide, inégal dans l'appartement ; son teint enflammé, ses yeux brillants indiquaient assez le choc que ses passions brutales livraient à un reste d'amour paternel ; mais elles surent l'emporter.

Il s'avança impétueusement vers Arthur occupé alors à faire respirer des sels à la jeune fille, et le saisissant violemment par le bras il l'entraîna au milieu du salon.

—Vil paysan, dit-il, les regards étincelants, c'est assez m'outrager comme cela ; sors de ma demeure, et ne me force pas d'employer la violence pour t'y contraindre !..

—Je n'en ferai rien, Marguerite se meurt, laissez-moi près d'elle, vous ferez de moi ensuite tout ce que vous voudrez.

—Sors, te dis-je, s'écria l'échevin avec rage, tandis que ses yeux cherchaient autour de lui un objet qui pût lui servir à exécuter ses menaces!.. Arthur, au comble du désespoir, voulut se précipiter en avant, pour rejoindre son amie, mais un violent soufflet l'arrêta court et lui fit monter le rouge de la colère au visage.

Il se contint pourtant !..

—Tout cela, monsieur, dit-il en secouant tristement la tête, tout cela ne me forcera pas de manquer de respect au père de celle que j'aime !.. Mais je dois vous le dire, c'est bien mal récompenser ce que je puis avoir fait pour vous...

Au bruit du soufflet, la jeune fille trouva assez de force pour s'élancer en avant et entourer de ses bras Arthur dont elle redoutait la colère ; mais en le voyant maîtriser ainsi son courroux, elle se sentit prise d'un sentiment d'admiration et d'amour pour sa noble conduite.

Digitized by Google

—Oh ! Arthur, dit-elle en le pressant de ses faibles
ras, Arthur, on ne nous séparera pas; mourir plutôt
avec toi mon bien-aimé, mourir, car je t'aime et
souffre trop !

—Eh bien ! qu'il en soit donc ainsi, fille maudite, s'écria
échevin en se précipitant vers elle !...

Il levait le bras pour frapper ; plusieurs mains le retin-
nt. Des valets que le tumulte avait attirés séparèrent
e force la jeune fille de son amant, et Arthur déses-
éré fut violemment entraîné hors du salon.

Pendant que ces événements se passaient chez M. de
rtorius, une scène d'un genre tout différent avait lieu à
autre extrémité de la rue. C'était au premier étage
une maison bourgeoise. Les fenêtres ouvertes laissaient
oir une pièce d'où un épais nuage de fumée sortait
ntinuellement, et en même temps les éclats de rires
ruyants, les chansons grivoises, quelquefois un verre,
ne bouteille qui venaient se briser sur le pavé. L'orgie
fin ! L'orgie complète avec sa figure de prostituée et sa
ix éclatante, sonore, l'orgie, cette femme au sourire
ux, qui tue l'homme en riant et traîne à sa suite les
mords et les soucis cuisants; débonnaire du reste, s'a-
usant avec le premier venu, se gorgeant de vin et
enivrant de fumée, chantant pour mettre les compa-
nons *en train*, brisant tout lorsque tout est vide, et pro-
enant ensuite par la ville sa robe déchirée, souillée,
our prouver aux incrédules que l'orgie existe et le bon-
eur aussi.

Tout se passa ainsi dans la petite maison bourgeoise ;
rès les verres et les bouteilles qui se succédaient rapi-
ement par les fenêtres, arrivèrent les plats, la vaisselle,
bientôt la table elle-même vint au milieu des cris, des



Digitized by Google

trépignements et des rires, se briser dans la rue, annonçant à qui voulait l'entendre que la fête était terminée et qu'une autre scène allait commencer.

En effet, quelques instants après, la porte de la maison s'ouvrit et livra passage à une troupe de jeunes gens dont la démarche et surtout les gestes n'étaient pas complétement d'accord avec les règles de l'équilibre. Leur conversation, quoiqu'elle fût pourtant assez régulière, se ressentait un peu aussi de cette mésintelligence. Dans ce moment un seul avait la parole et semblait continuer un récit déjà commencé.

Tout à coup un jeune homme de la troupe en s'arrêtant au milieu de la rue, s'écrie : — Vicomte de Launay, regarde un peu cet individu... Je le crois statue, car il ne remue pas plus qu'une borne.

— Bah ! dit un autre en revenant sur ses pas, c'est un amoureux soupirant après une fille qui se moque de lui probablement... Hé ! l'ami, dors-tu ?

— Passez votre chemin, monsieur de Launay, dit cet homme en se levant, je n'ai que faire de vos sottes plaisanteries, veuillez me lâcher !..

— Ah parbleu ! voici qui vient à propos, messieurs, dit le vicomte en se tournant vers ses compagnons. J'ai l'honneur de vous présenter mon ancienne connaissance, Monsieur Arthur Bertho, Bertrand, Bertram, je ne sais plus diable quel nom de singe, enfin le voilà ; allons, saluez la compagnie.

Il était facile de présumer que l'intention du vicomte n'était autre qu'une provocation, et Arthur qu'une heure de mortel désespoir avait laissé comme anéanti en face de l'hôtel de l'échevin, n'était guère en état de rester en arrière, il répondit en croisant les bras et en regardant en face le vicomte :

Digitized by Google

—Vous êtes un sot, et qui plus est un impertinent, monsieur, et je le dis en face de vos compagnons, veuillez le remarquer...

—Ah! je le trouve passablement plaisant avec ses grands mots, dit de Launay d'un rire forcé.—Après l'échange de quelques propos insultants, de Launay dit, en tâchant de reprendre son sang-froid :

—Une dispute de mots nous conduirait trop loin, d'autant plus que nous avons quelques différends à régler ensemble d'une autre manière, et puis ce sera dignement terminer la journée et la fête, qu'en pensez-vous, messieurs ?

—Sans doute, sans doute, répétèrent les autres qui comprirent à merveille le geste expressif que fit de Launay en parlant, et, ajouta un autre : Monsieur est trop galant pour refuser la partie !..

Arthur n'objecta rien, tout au contraire une certaine expression de contentement, je dirais presque même de joie, avait coloré ses joues, si pâles encore un instant auparavant. Le malheureux ne voyait peut-être dans ce duel qu'un moyen indirect de suicide... Il répéta à demi-voix les dernières paroles du vicomte, et comme les appliquant à sa position... Oui, se dit-il, ce sera terminer dignement la journée, et il suivit les jeunes gens qui, sans autre préambule, se dirigeaient déjà vers le bois.

—Eh bien! dit de Launay, comme si le silence qui régnait l'eût impatienté. — J'espère bien que vous n'êtes point lâche, l'ami, si cependant vous aviez envie de me faire vos excuses je n'en serais pas surpris, car...

— Des excuses, moi à vous, interrompit avec feu le jeune homme, vous n'y pensez pas, M. le vicomte, sinon

Digitized by Google

je croirais et ces messieurs aussi que vous-même avez peur....

— Marchons! répondit sourdement de Launay...

On ne riait plus, et certes en voyant la lueur blafarde, mélancolique que la lune jetait sur cette scène, en entendant le bruit de leurs pas qui se répercutait tristement dans la solitude de la nuit, avec l'idée d'un duel certain et prochain qui jusqu'alors ne leur avait pas paru sérieux, tout cela réuni contribuait à dissiper un peu les fumées du vin, qui leur troublaient le cerveau.

On entrait alors dans le bois de *Kimkempois*, lieu admirablement situé pour de semblables explications. Les chouettes et les éperviers troublés dans leur repos nocturne par la venue de ces hôtes inattendus, voletaient pesamment en poussant un cri lugubre et prolongé.

— Nous n'irons pas plus loin, messieurs, dit Bary qui se trouvait être de la troupe. Cet endroit convient parfaitement... donnez les armes que nous les chargions...

De Launay s'approcha d'Arthur. — Un de nous deux ne sortira pas d'ici, monsieur, dit-il.

— C'est aussi comme je l'entends, répondit le jeune homme impassible.

Le vicomte le toisa; sa contenance paraissait le surprendre.

Or, Bary avait pensé juste; cet emplacement convenait : les arbres clair-semés laissaient arriver les rayons de la lune qui formaient ainsi un jour douteux, en harmonie avec la scène qui allait se passer.

Les pistolets étaient chargés; un des témoins les présenta aux deux adversaires qui s'éloignèrent spontanément à la distance de vingt pas.

Digitized by Google

Les conditions du combat étaient moins désavantageuses qu'on eût pu le supposer d'après l'effervescence des têtes; un coup devait seulement être échangé entre les deux jeunes gens, mais ils pouvaient avancer cinq pas chacun de leur côté, ce qui diminuait de beaucoup la distance.

Et c'était, je vous assure, un spectacle bien étrange que celui qu'offrait en ce moment l'ermitage de *Kinkempois* (*). Ces hommes au teint pâli par l'orgie, qui se parlaient à voix basse, groupés de distance en distance autour des adversaires, la nuit, le silence effrayant qui règnait, tout semblait concourir à rendre de plus en plus mystérieuse cette scène qui pouvait se terminer par un drame affreux.

Enfin, on tira au sort pour savoir qui des deux commencerait. Le vicomte obtint l'avantage. Sans tarder il avança les cinq pas vers Arthur immobile, et levant le bras à la hauteur du visage, il lâcha le coup; rien n'annonça que le jeune homme fût atteint.

Dans ce moment de Launay perdit contenance et par un mouvement instinctif que chacun remarqua, il tourna la tête en arrière.

—Faites donc attention, vicomte, cria Bary; il va tirer...

A cet avertissement, de Launay se couvrit les tempes de son pistolet déchargé.

Arthur visait !.... il visa longtemps ; chacun était comme en suspens jusqu'à ce qu'une détonnation suivie d'un cri perçant vînt apprendre que le drame s'achevait.

Le vicomte ouvrit les bras et tomba lourdement sur le côté.

(*) Ce lieu est ainsi nommé dans le pays.

Digitized by Google

Tous se précipitèrent vers lui. Arthur seul resta où il était jusqu'à ce qu'un des témoins vînt lui dire que le blessé le demandait.

Etendu à terre, se tordant au milieu d'horribles convulsions, de Launay ne paraissait plus avoir deux minutes à vivre. En voyant Arthur s'avancer vers lui, il se souleva péniblement sur le coude, sa chemise souillée s'entr'ouvrit et laissa voir une plaie béante d'où le sang s'échappait. Sa voix couverte et sifflante articulait à peine :

—J'ai eu tort, monsieur... pardonnez... je vais mourir, mon sang... se perd, donnez-moi votre main... je ne vous en veux pas... je mérite ce qui m'arrive... Dieu! que je souffre!.. Ah!..

Il retomba, mais Bary mettant un genou en terre le releva. Cette position parut le rappeler à lui. Il tourna un instant les yeux égarés sur tous ces visages empreints de compassion.

— Adieu, mes amis, dit-il... , Adieu, Bary... monsieur Arthur, mon pardon!...

— J'oublie tout et je vous pardonne, monsieur, dit le jeune homme en serrant la main du mourant.

Le malheureux de Launay ne semblait attendre que ce peu de mots, sa tête tomba en arrière, ses yeux ouverts gardaient une effrayante immobilité; il venait de mourir!..

Et en quittant ce funeste lieu, personne ne pensait plus à l'orgie.

## IV.

On était alors au 15 janvier 1614. L'hiver était rigoureux. La neige qui couvrait la terre n'offrait à l'œil qu'un

Digitized by Google

aspect triste et monotone; pas un rayon de soleil n'avait lui durant toute la journée, et la nuit s'avançait rapide étendant graduellement ses ombres sur toute la contrée.

C'était principalement au village de Sainte-Walburge que l'hiver se montrait dans toute sa sévérité. Assis au sommet d'un plateau élevé, cet endroit convenait très-bien à l'établissement du couvent que l'on reconnaissait à ses murs noircis, à sa tourelle élancée, à ses fenêtres étroites et grillées, enfin à la croix de bronze qui le dominait. La cloche qui appelait les religieuses à la prière venait de se faire entendre, et les bonnes gens du bourg, au son du glas funèbre, se dirent que sans doute un malheur les menaçait.

Dans une chapelle se trouvaient agenouillées un grand nombre de religieuses. Une guimpe de serge noire et une robe de même couleur les couvrait tout entières.

C'était un spectacle qui ne manquait pas de poésie que celui qu'offrait en ce moment la chapelle du couvent de Sainte-Walburge. Le chant grave, mesuré, frappant la voûte, uni aux religieux accords de l'orgue, le prêtre vénérable aux cheveux blanchis par l'âge et le jeûne, offrant à l'être suprême les prières de ces saintes femmes; l'encens qui s'élevait en spirales odorantes vers le ciel, la mystérieuse obscurité qui règnait, tout enfin avait sa voix particulière, faisant entendre à l'âme des paroles de paix et de bonheur, et surtout l'idée grandiose de cet être assez puissant pour avoir attiré à lui des femmes qui eussent fait l'orgueil du monde, mais qui en avaient à la fois dédaigné les vanités et les joies.

L'office venait de finir. Les bras croisés et silencieuses comme des ombres, les religieuses s'éloignaient successivement. Une seule restait encore. Elle occupait la place

Digitized by Google

réservée aux novices, et, pour s'habituer à l'austérité du cloître, elle sentait sans doute le besoin de prier plus longtemps que ses compagnes.

Les cierges du sanctuaire s'éteignirent, le feu sacré brûlait seul dans la lampe d'argent suspendue au milieu du chœur. La lumière vacillante projetant des ombres fantastiques sur les colonnes et dans les corniches les faisait mouvoir selon ses capricieux reflets. Le vent soufflait au dehors, faisant gémir les girouettes sur les toits et trembler les vitres dans leurs cadres de plomb. Des sifflements lugubres et prolongés sortaient des jointures des portes, et une neige abondante battait les fenêtres de l'église.

La religeuse se leva, sa démarche rapide et inquiète en sortant du sanctuaire, disait assez l'impression que faisait sur elle cette triste solitude; elle parcourut d'un pas pressé un long et obscur corridor, tourna plusieurs fois la tête en entendant le frôlement de sa robe et l'écho de ses pas, et arriva presque en courant dans une cellule dont elle repoussa aussitôt la porte sur elle.

Quatre murs nus, un lit, un prie-Dieu, une image de la Vierge placée dans une niche, et en face un cierge allumé, tel était l'ameublement de cette pièce. Une fenêtre aux grillages de fer donnant sur le jardin du couvent, l'éclairait pendant le jour.

La fiévreuse agitation à laquelle était en proie l'habitante de ce misérable réduit paraissait enfin avoir une autre cause que la frayeur; elle détacha le cordon de sa guimpe de serge, son front brûlait, une magnifique chevelure se déroula sur ses épaules, elle courba la tête en joignant les mains. Qu'elle était belle ainsi!

— Ma mère, dit-elle, toi qui me vois, et qui m'as tant aimée, que tu as bercée et nourrie, aie pitié, ô ma mère,

Digitized by Google

oute ma prière, car je souffre trop!... Appelle-moi près
e toi... que fais-je sur la terre? La malédiction de mon
ère plane sur ma tête, et la brûle comme une couronne
e feu!.....

Mon père qui me renie, qui me rejette loin de lui...
h! malheur, malheur sur moi, j'ai désobéi à mon père,
ciel me punit!..

Elle se couvrit le visage de ses mains; ses sanglots étouf-
ient sa voix.

— Et pourquoi pleurer, dit-elle en relevant la tête, et
rejetant ses cheveux en arrière, pourquoi pleurer, ne
is-je pas une fille maudite?.. A quoi servent mes pleurs?..
ule ici dans ce tombeau, qui peut entendre le cri de ma
uffrance?

— Moi!!! dit une voix forte.

La jeune fille effrayée tourna la tête, une ombre se
essa en face de la croisée, les barreaux de fer tombèrent
un homme se trouva dans la cellule.

C'était Arthur Bertram!

— Moi, Marguerite, continua-t-il, moi, qui viens te tirer
ici pour partager avec toi tes peines et ta douleur!..
r, ajouta-t-il d'une voix creuse, notre destinée est unie,
us devons souffrir, mourir ensemble! le ciel ne nous
parera plus... il a reçu nos serments, il nous a unis!
ens, tu es ma femme, et tu seras à moi, dût l'enfer
ntr'ouvrir ici!!.

Et ses mains saisirent la jeune fille; mais reculant par
brusque effort, elle s'arracha de ses bras.

—Arthur, arrêtez, dit-elle d'une voix digne et imposante;
squ'aujourd'hui vous m'avez respectée, ne me faites pas
ugir à mes propres yeux en cédant à vos désirs. J'ai
sez de mes souffrances sans y ajouter celle de la honte...

Digitized by Google

Ami, ajouta-t-elle en revenant vers le jeune homme, laisse-moi poursuivre ma carrière de larmes, renonce à ton projet, le ciel s'oppose, quoi que tu dises, à notre union, abandonne-moi ici, demain je prononcerai mes vœux, laisse-moi me consacrer tout entière à Dieu; mon père l'exige; ne me force pas encore à lui désobéir...

Arthur ne répondait rien; immobile, les regards fixés sur son amante, il paraissait comme étourdi de ce qu'il entendait.

— T'abandonner ici, dit-il enfin, toi, Marguerite! plutôt mourir. Tu fuiras, Marguerite, oui, tu fuiras avec moi.

— Arthur, Arthur, au nom du ciel, aie donc pitié de moi, dit la jeune fille en tendant vers lui les mains. Abandonne-moi ici, te dis-je... regarde ce couvent, la tranquillité y règne. Eh bien! demain, si je te suis, cette tranquillité sera troublée, ce cloître sera déshonoré, car on dira par le monde qu'une de ses religieuses s'est enfuie.. Demain mon père jettera de nouveau sa malédiction sur ma tête, car sa fille aura terni l'éclat de ses cheveux blancs!.. Arthur! ami! par pitié!...

—Assez, Marguerite, assez, dit le jeune homme, puisque tu sacrifies encore au monde qui te repousse, puisque ton père l'emporte sur mon amour, assez, je te laisse, ma voix serait trop faible pour se faire entendre!.. et après tout, que suis-je moi?.. un malheureux sans avenir, sans nom! un homme qui a osé lever ses regards jusqu'à toi, Marguerite, toi noble, toi occupant le premier rang dans la société!. non, tu ne souffriras plus par moi! Je te le jure, sois tranquille, amie, et pense quelquefois à moi.... adieu!

Il montra le ciel de la main. Adieu, répéta-t-il encore,

Digitized by Google

et il montait sur la fenêtre; Marguerite s'élança vers lui et le saisissant par le bras :

— Tu as donc juré de me faire mourir aujourd'hui à tes pieds, s'écria-t-elle. Tu abuses cruellement de mon amour, car tu savais d'avance que je ne pourrais supporter ces idées de mort dont tu me menaces! Arthur, tu sais si je t'aime, mon Dieu! comprends-moi donc, réfléchis à ce que je t'ai dit, sois raisonnable enfin!..

— Assez, Marguerite, assez, te dis-je, que penserait le monde dont tu parles, s'il savait qu'un homme est dans ta cellule, assez; laisse-moi partir.

— Non, Arthur... non je te suivrai plutôt que de te quitter ainsi...

Elle s'arrêta un moment.

— Eh bien oui, s'écria-t-elle avec abandon et en se précipitant dans les bras de son amant, eh bien! oui, je suis à toi, Arthur mon bien-aimé, je te suivrai, d'autant plus qu'avec toi c'est la vie... Aime-moi... vite, quittons cet affreux séjour. Je brave tout, tout pour toi!

— Oh mon Dieu! dit-elle en joignant les mains, pardonne-moi ce que je fais! ma mère! ma mère ne maudis pas ton enfant!

Elle cacha sa tête dans le sein de son ami, une larme brillait dans les yeux de ce dernier, mais quel sentiment n'étouffe pas l'égoïsme de l'amour?

—Enfant, dit-il, aie courage; des jours plus heureux vont luire pour nous; viens, ajouta-t-il, j'étouffe ici, ces murs me pèsent; j'ai hâte de quitter cette maison de douleur.. viens!

Une échelle était posée contre le mur, mais trop courte; il avait fallu amonceler pierre sur pierre pour la faire arriver jusqu'à la hauteur de la fenêtre. Le jeune homme

Digitized by Google

s'apprêtait à descendre le premier; l
défaite le rappela.

— Je ne t'ai jamais rien demand
pure, tu le sais!.. Eh bien, Arthur! u

— Oh! c'est le ciel que tu me mo
homme dans une étreinte de bonheur

Ils se séparèrent, Arthur descendit et
en levant les yeux il pouvait encore a
lueur jetée par la lumière placée d
ce moment la jeune fille monta sur l'a
et au même instant le cierge s'éteignit.
frissonna.

Tout était calme dans la nature; la n
tomber, une brise froide et sèche ag
branches dépouillées des vieux ormes

Marguerite leva un instant les yeux a
se recueillir. Les nuages en s'ouvrant l
quelques rayons de l'astre de la nuit
elle et la montrèrent pâle, les regard
Puis se relevant, elle plaça le pied sur l
la descente était longue et raide... elle
trois; au quatrième l'échelle agitée p
blantes oscilla un moment!... épouva
jeta un regard en arrière, la longueur
courir encore l'effraya, un violent é
devant ses yeux, rapide comme l'éclair
terreur, ses mains lâchèrent leur appu

Ma mère! Arthur!! s'écria-t-elle.

Elle tomba! tournoya un moment c
tête la première vint lourdement f
amoncelées!!!

Au cri de désespoir qui retentit su

Digitized by Google

ort, car près de ce cadavre dont le sang rougissait la eige, un autre venait de tomber, et la bouche collée sur sienne tâchait de lui rendre le souffle qu'hélas ! il n'avait éjà plus...

Voilà donc, jeune fille, la fin de cette carrière com-encée sous de si brillants auspices, toi riche, toi honorée, i la première de tes compagnes, ton lit mortuaire est la erre froide et ton vêtement est de bure ; mais ce sourire ui entr'ouvre tes lèvres déjà froides, ce sourire montre le el où tes vertus t'appelaient.....

Je n'entreprendrai pas de dépeindre la douleur, le ésespoir du malheureux Arthur ; il est des souf-ances que l'esprit conçoit, mais que la parole ne peut ndre.. Rejeté ainsi tout-à-coup seul sur cette terre, ivé de toutes ses espérances de bonheur, d'avenir, brisé, cablé sous le poids du malheur qui s'attachait à lui sans lâche, il resta comme anéanti en face de ses affreuses nsées.. Le suicide s'offrit à lui.. Tout l'horrible côté de malheur, la vérité grande et terrible lui fut montrée fin. Et après, la pensée de se soustraire à lui-même, de per court avec la vie — par la mort.

A son tour un vertige le prit ; il s'arrêta un moment à garder le corps de son amie, sanglant, inanimé, froid à, puis dans le délire d'un désespoir affreux, il s'écria :

— Oh oui ! la mort ! la mort !

Et reculant de deux pas il s'élança avec frénésie la tête tre terre et tomba avec un sourd gémissement !...

. . . . . .

L'aurore commençait déjà à jeter sa faible et douteuse rté. Des heures s'étaient écoulées. Arthur restait privé vie près du corps de son amie. Enfin un léger mouve-nt montra que la mort ne s'était point encore étendue

Digitized by Google

sur lui... Il leva la tête pour rassemb
regards tombèrent sur le corps de la jeu
leva.

—Oh non! non! ce n'est pas un rêve,
avec force son front dans ses mains, ce
mais bien l'affreuse vérité!.. Oh mon
qu'ai-je donc fait pour souffrir ainsi!..

Et le malheureux jeune homme pleu

Tout-à-coup une pensée nouvelle s
esprit! le déshonneur pour son amie
dans toute sa hideuse vérité.... Marguer
rejeté rang, fortune, jeunesse pour so
n'avait pas reculé devant la malédictio
ne lui léguer pour prix de tant de sacrif
que le déshonneur!.. Oh! cette pensée se
aussi elle lui donna la force de se sépa
nouillant, il détacha la petite croix no
la ceinture de celle qui fut pour la lége
de Ste-Walburge; puis déposant un lon
sur ses lèvres froides et décolorées... Il se
la campagne comme un insensé, ne sac
le conduirait.

## CONCLUSION.

Nous reporterons maintenant nos re
où s'est passée la scène de notre second
dire au centre des rochers sauvages qui
haigne. Au milieu des débris laissés par
une pauvre cabane, une hutte couv
chaume et surmontée au faîte d'une sim

L'unique pièce de cette demeure est
vieillard vénérable que les villageois vi

Digitized by Google

et auquel ils donnent le nom du bon ermite André. En ce moment il est agenouillé sur la terre nue, il prie avec ferveur. En regardant dans les plis entr'ouverts de sa robe, on peut voir suspendue sur sa poitrine, une petite croix noire !.. C'est Arthur Bertram, autrefois l'intendant de M. de Sartorius et aujourd'hui un saint et digne anachorète.

Francfort, le 6 mai 1840.

JOSEPH QUOILIN.

Digitized by Google

# Poésie.

## LE CRIMINEL.

*Et vous appelez cela de la justice!*
TOUT LE MONDE.

### I.

La nuit couvre sa marche, et son cœur ne s'effraie
Ni du bruit des torrents ni des cris de l'orfraie
Dont les longs sifflements froissent au loin les airs
Avec un bruit pareil à la voix des déserts.
Il aime, aux feux mourants de la lune incertaine,
A promener les yeux sur la plage lointaine;
Il écoute; et pourtant son front calme et voilé
De ses impressions n'a rien, rien révélé;
Tant la voix du remords, puissante et solitaire,
Etouffe dans son cœur tous les bruits de la terre!

Caché sous son manteau, grave et silencieux,
Dans sa course nocturne il apparaît aux yeux
Tel qu'un spectre, vêtu d'un linceul mortuaire,
Qui s'échappe à minuit du muet sanctuaire,
Parcourt les lieux sacrés interdits aux mortels,
Se repose un moment au parvis des autels,
Et, dès que vient le jour, se lève, et, d'un pas ferme,
Retourne à son tombeau qui sur lui se referme.

Digitized by Google

## II.

C'était près d'un vieux fort dont les murs obscurcis,
Minés par l'avalanche et par le temps noircis,
Projetaient sur ses pas de l'ombre et du silence.
Dans un ciel sans étoile un long clocher s'élance,
Qui sur le bord de l'eau dresse son front mouvant
Comme un squelette osseux qui tremble et craque au vent.
Un gigantesque amas de pierres et de roches
A l'œil qui le regarde en défend les approches,
Et les tristes vapeurs d'un lac marécageux
L'entourent tout entier d'un crêpe nuageux.
Comme un coup-d'œil mourant, la lune moite et pâle
Colore les vitraux de ses teintes d'opale,
Et de là s'étendant sous les cintres obscurs,
D'un deuil anticipé semble couvrir ces murs.
Sur le tronc verdoyant d'un ancien Dieu de marbre,
Sombre, immobile et seul, il s'assied contre un arbre,
Près d'un pan qui surplombe et dont le faîte ardu
Semble un arc impuissant contre le ciel tendu.
Sous les arceaux brisés, sous les vertes arcades
Sanglote, à travers l'herbe, un reste de cascades;
Le lierre qui s'enlace en mobiles anneaux,
Retombe en chevelure au rebord des créneaux,
Et sur son front rêveur la feuille balancée
Distille goutte à goutte une eau froide et glacée.
Pourtant rien ne l'émeut : ni ces vieux murs caducs,
Ces donjons, ces dortoirs, ces cours, ces aqueducs,
Ces voûtes dont la mousse a désuni les arches,
Ces escaliers tournants dont faiblissent les marches,
Ces vastes corridors, ces antiques frontons
D'où pend la stalactite en ondoyants festons,
Ces arcs, ces ponts-levis, ces plafonds, ces tourelles,
La pelouse où, le soir, pastours et pastourelles



Digitized by Google

Attendaient en dansant les sons de l'An
Ni tant d'autres débris des âges révolu
Tout est muet pour lui. Pâle, insensibl
Rien ne parle à son âme ; on dirait un
Assise au seuil désert du gothique man
Il s'y plaisait pourtant, car le ciel était
Et la nature en deuil à cette heure ava
Sympathisait si bien à sa triste pensée !

## III.

Et tel qu'un voyageur fatigué du che
Se repose, et le front appuyé dans la m
Sur le bord de la route en lui-même re
Combien depuis l'aurore il a franchi d'
Et combien jusqu'au soir il en reste à f
Tel à ses maux passés il semble réfléchi
Et dans la profondeur de ses destins fu
Chercher son avenir au milieu des ténè

Des mots interrompus, de moment e
S'échappaient de son sein comme un g
Son front s'était ridé, sa main préoccup
Etreignait fortement le pommeau d'une
« Je suis seul, tout est calme, et les lâc
De mes derniers combats ne seront pas
J'ai le temps de mourir. Trop heureux
Jusqu'au suprême adieu leur ait été rav
Trop heureux d'être seul à sentir le rem
Et de pouvoir du moins les frustrer d
C'est souffrir trop longtemps, souffrir o
Trop retourner le fer au fond de la ble
Trop mesurer l'abîme où je suis descen
Sur l'océan du monde esquif au loin pe
Vague qui par la vague incessamment b

Digitized by Google

Aux bords de l'infini s'est enfin reposée,
Et vers ce gouffre immense où tout va s'engloutir
N'attend plus désormais qu'un souffle pour partir.
— Que me fait aujourd'hui ce bien que l'homme envie,
Ce jour faux et glacé qu'ils ont nommé la vie,
Ce labyrinthe obscur où trente ans j'ai marché,
Sans en trouver le fil que le ciel m'a caché;
Cette énigme sans fin dont le mot qui m'échappe,
D'un doute plus affreux à chaque instant nous frappe,
Cette ombre où vainement un éclair de bonheur
A fasciné mes yeux; ce rayon suborneur
Qui n'a brillé pour moi qu'en une nuit d'orage;
Espoir toujours déçu, triste et sombre mirage
Qui toujours m'a séduit et m'a trompé toujours!
Mourons, finissons-en; j'ai vécu trop de jours,
Trop souffert, trop langui, trop dévoré de larmes;
Il n'est rien que la mort pour terme à mes alarmes;
Je l'appelle, et mon cœur par ses maux affermi
L'attend.... comme autrefois j'attendais un ami.

## IV.

La mort: la mort n'est rien. — Mais leur lente agonie,
Mais de leurs fronts sereins la poignante ironie,
Ce peuple à mon supplice accouru par essaims,
Et ses projets de sang et ses ris assassins,
Ses désirs inquiets tremblant que quelque obstacle
Ou l'espoir d'un aveu n'ajourne le spectacle,
Et ses cris insultants, ses transports insensés,
Et ses yeux sur les miens insolemment fixés,
C'est trop! — Dans un accès de démence ou de rage
J'ai pu jusqu'au forfait égarer mon courage,
J'ai pu verser le sang, d'un bras désespéré
Plonger vingt fois le fer dans un sein déchiré,
M'enivrer de vengeance, et, les yeux sur ma proie,

Digitized by Google

Savourer dans mon âme une exécrable jo
J'ai mérité la mort, je le sais; mais auss
Je n'ai réclamé d'eux ni pitié ni merci;
J'étais prêt, je le suis encore, et l'existe
A mes yeux dessillés a trop peu d'import
Pour que je veuille ici, leur disputant r
Dans un cercle de maux rouler, rouler
Sans espoir de repos, sans amis, sans as
Sous d'éternels dédains courbant un fron
Mort au monde, à moi-même, et sans co
De chagrins dévorants.

V.

Non, mon sort
Mourons, mais mourons seul; que la mor
Termine en un instant mes douleurs et r
Echappons par la mort à ces cruels ennu
Qui du malheur des jours font le rêve de
Jetons bas à la fin ce fardeau qui me pès
Payons à leur fureur un tribut qui l'apai
Epargnons désormais cette gêne aux hur
De voir un malheureux de trop sur leurs
Et puisque leur justice, ou ce qu'ainsi l'
De mes maux ici-bas a supputé la somme
Que je ne marque plus au livre des viva
Poussière qu'on balaie et que l'on jette a
Ombre qui sous le ciel n'a plus de place
Zéro sans unité n'entrant dans aucun no
Débris qui se survit, qui parasite enté
Sur le tronc vermoulu de leur société...
Mourons; mais qu'ignorant le chagrin q
Demain, lorsque leurs pieds heurteront
Les lâches qui voulaient s'abreuver de n
Tremblent encor de rage en me reconna
Et voyant leur vengeance, hélas! inasso
Plus que moi maintenant aient regret à

Digitized by Google

Ses regards, à ces mots, inclinés lentement,
Comme plus recueillis au suprême moment,
Paraissaient malgré lui s'attachant à la terre,
Y sonder du néant l'insoluble mystère. —

Et les premiers rayons d'un jour suave et pur
Se dessinaient au loin en losanges d'azur.

## VI.

« Le soleil va poindre,
»Et, frais et dispos,
»Moi, je cours rejoindre
»Nos joyeux troupeaux. »

— Qui s'avance vers moi? quel mortel las de vivre
Dans ces lieux écartés oserait me poursuivre?
Entre le monde et moi tout n'est pas terminé,
Et mon heure, imprudent! n'a pas encor sonné.

— « Folâtrant sur l'herbe,
»C'est nous qui voyons
»Du matin superbe
»Les premiers rayons,

»La pâleur si douce
»Du ciel qui jaunit,
»L'oiseau sous la mousse
»Qui sort de son nid,

»La blanche chaumine
»Qui dans le lointain
»Gaîment s'illumine
»Des feux du matin,

Digitized by Google

»Le jour qui s'éveille
»Dans un lit d'azur,
»Plus beau que la veille,
»Plus frais et plus pur. »

— On approche, écoutons : des pas se font entendre,
O toi, le seul ami que le sort m'a laissé,
Viens, ô mon bon poignard, qui te lasses d'attendre;
Viens à mon aide encore, et mort à l'insensé!

— « L'onde qui serpente
»En longeant les bleds,
»Ou poursuit sa pente
»A flots redoublés;

»La tige penchée
»Du pavot vermeil,
»Et l'herbe fauchée
»Qui sèche au soleil;

»L'oiseau qui butine
»Dans les buissons verts,
»La cloche argentine
»Jouant dans les airs;

»La chèvre qui broute,
»Le pauvre, accroupi,
»Glanant sur la route
»Quelques brins d'épi; »

— Plus près, plus près encor; c'est bien, mon sort s'apprête.
Arrive maintenant, lâche, je t'ai compris;
Je vais t'apprendre, moi, ce que coûte ma tête,
Ma tête qu'il te faut et qu'ils ont mise à prix.

Digitized by Google

« Et l'enclos champêtre
» Qu'un pâtre indolent
» A choisi pour paître
» Son troupeau bêlant ;

» Et le blanc laitage
» Qui part le matin
» Pour l'humble ermitage
» Tout dans le lointain ;

» Et ces herbes hautes
» Où de gais pinsons,
» Mes amis, mes hôtes,
» Modulent leurs sons ;

» Et les pleurs du saule
» Où le paysan,
» Sa bêche à l'épaule,
» S'arrête en passant ;

» Tout, jusqu'aux vieux dômes
» Du tant vieux manoir
» Peuplé de fantômes
» Sitôt qu'il fait noir ! »

— Cet or qu'on t'a promis, sans haine et sans colère,
En loyal ouvrier, tu peux le mériter ;
Approche, j'ai de quoi te solder ton salaire ;
Hâte tes pas, mon brave, et nous allons compter.

« Ma voix satisfaite
» Au soleil levant
» En chantant répète,
» Répète souvent :

Digitized by Google

»Le soleil va poindre,
»Et, frais et dispos,
»Moi, je cours rejoindre
»Mes joyeux troupeaux! » —

## VII.

Ainsi que son poignard sa paupière étincelle;
Son bras, tendu dans l'ombre et nu jusqu'à l'aisselle,
Altéré de vengeance et d'espoir triomphant,
S'agite furieux..... sur le front d'un enfant!
Un enfant calme et bon, qui s'en vient d'un pas leste
Au doux chant des oiseaux mêlant sa voix céleste,
Et jetant à la terre, au réveil d'un beau jour,
Un sympathique accent d'espérance et d'amour.
L'un à l'autre pareils comme un soleil de fête,
Onze printemps à peine ont passé sur sa tête,
Et dans ses traits empreint cette sérénité
Du rayon qui se mire en un lac argenté.
De ses cheveux flottants les longues mèches blondes
Au souffle du matin font irriser leurs ondes
Qui sur un cou d'albâtre, en mobiles réseaux,
S'épanchent comme un lierre au versant des ruisseaux.
Ses yeux tout grands ouverts, qui pompent la lumière,
Reflètent l'innocence et sa candeur première;
On dirait, à le voir, l'ange qui souriant
Dès que l'aube a paru se lève à l'orient,
Et sur la terre en fleurs en se jouant secoue
L'incarnat vif et frais qui colore sa joue.

Stupéfait, et frappé d'un élan répulsif,
Le criminel frissonne.... et contemple, pensif,
Cet être dont l'abord en lui-même refoule
Tant d'autres sentiments qui l'assiégent en foule,
Pour n'y laisser de place en ce trouble récent

Digitized by Google

Qu'à la compassion où son orgueil descend ;
Un souris, à la fois triste et doux, se décèle
Sur son font où toujours tant d'ombre s'amoncelle,
Comme l'onde que ride, incertain et léger,
A peine à la surface un souffle passager;
Et devant cet enfant, si faible et si débile,
Son bras glacé s'arrête et retombe immobile.

## VIII.

Mais comme réveillé d'un long rêve en sursaut,
L'enfant qui l'aperçoit, veut s'enfuir, et d'un saut
Cherchant de l'étranger quelque abri qui le sauve,
A tressailli d'instinct sous sa paupière fauve.
Et lui, se rapprochant d'un pas silencieux,
Essuyant une larme échappée à ses yeux,
Comme s'il avait craint qu'un trouble involontaire
De ses pensers profonds ne trahît le mystère,
De ses deux bras tendus il semble le chercher....
Et l'on dirait pourtant qu'il n'ose le toucher,
Qu'une puissance aveugle et que rien ne surmonte,
L'accable à cet aspect d'une indicible honte,
Qu'il recule, tremblant que son souffle infernal
Ne souille la candeur de ce front virginal
Où, comme en un miroir, il peut se voir encore
Tel qu'il fut autrefois à sa première aurore,
Avant que le contact des hommes eût chassé
La douce illusion dont il s'était bercé,
Et couvé dans son sein comme un reptile immonde
Le mépris des mortels et le dégoût du monde.
Puis, faisant sur lui-même un retour douloureux,
Plus calme en apparence et non moins malheureux,
Comparant tout-à-coup à sa mâle stature
Les traits de l'innocente et douce créature,
Et la voyant si belle et si faible à la fois,
En mots entrecoupés lui parle à demi-voix :

Digitized by Google

## IX.

Pauvre enfant! Aujourd'hui, dans ton sein qui fermente,
Coule un sang qu'à plaisir la nature alimente;
Tes parents ont fondé sur ton jeune avenir
Un bonheur selon eux qui ne doit point finir;
L'espoir leur a montré tes enfants en bas-âge
Au retour du travail groupés sur ton passage,
Pendus à tes côtés, te barrant le chemin,
Tendant leurs petits bras pour te donner la main,
Et dans les noms si doux que leur bouche t'adresse
Entre une mère et toi partageant leur tendresse.
En eux tu renaîtras; ces arbustes naissants
Soutiendront tes pas lourds au déclin de tes ans,
Et par eux rajeuni, ton nom que rien n'altère
Bien longtemps après toi fleurira sur la terre....
Hé bien! vois ce poignard : qu'il frappe, en un clin-d'œil
Tout ton sang s'est glacé, ta famille est en deuil;
Plus de fils, plus d'épouse, et l'oubli sur ta cendre
Avec un peu de terre à jamais va descendre!...
Mais viens, ne me fuis pas; viens sur mon sein.... tes yeux
Réfléchissent pour moi le bleu tendre des cieux....
Oh! combien sur mon cœur la voix de l'innocence
A travers mes remords a gardé de puissance!
J'ai senti près de toi tous mes sens se troubler;
C'est lui, c'est un enfant qui m'apprend à trembler!
Moi, qui dans les malheurs plus fort, plus insensible,
Opposais à leurs coups un courage invincible,
Un frêle enfant m'impose! on dirait qu'aujourd'hui
C'est lui qui me protège et devient mon appui!
— Ne me fuis pas, tes yeux ont sur moi tant d'empire
Que, plus libre avec toi, je sens que je respire;
Ah! viens, viens, s'il se peut, entre tes bras serrer
Ce cœur que le remords s'obstine à déchirer.

Digitized by Google

Viens, nous joûrons ensemble, et, seuls, dans la prairie
Nous irons voir tes sœurs et ta brebis chérie;
Je serai ton ami, ton frère; à tes plaisirs
Je saurai conformer mes goûts et mes désirs;
Prier Dieu, pauvre enfant! qu'il t'accorde en partage
Des biens qu'il m'a ravis l'opulent héritage;
Et si tu dois souffrir, moi, pour te consoler,
Des maux que j'ai soufferts je saurai te parler.
Si tu peux comparer à tes pleurs éphémères
Ces regrets déchirants et ces douleurs amères....
Non, quand de mes destins tu connaîtrais l'horreur,
Tes cheveux sur ton front blanchiraient de terreur;
Tu n'en pourrais jamais soutenir la pensée.
Tu connais la vengeance aux maudits annoncée?
Hé bien! moi, sans descendre au noir séjour des morts,
Tout jeune, j'ai trouvé l'enfer dans mes remords;
Mais un enfer terrible et bien plus redoutable
Que celui dont souvent l'image épouvantable
Apparaît aux chrétiens dans leurs rêves d'effroi,
Quand, du haut de la tour, le lugubre beffroi
A leur râle de mort mêle sa voix plaintive,
Et qu'au pied de son lit une foule attentive
Dans des psaumes pieux appelle avec ferveur,
Sur celui qui s'en va le pardon du Sauveur.

Mais ta jeune âme encor n'a pas sondé ce gouffre.
Ah! puisses-tu jamais ne savoir ce qu'on souffre
A sentir dans son cœur ce reproche incessant,
Ce remords éternel écrit avec du sang!
Puissent tes jours heureux par une pente douce,
Couler comme ces eaux sur leur duvet de mousse,
Sans voir se dessiner dans leur obscur limon,
Comme devant mes yeux, l'image d'un démon,
D'un être condamné dont la tombe hâtive
Se dresse à l'horizon pour toute perspective....
Oui, Dieu, mon fils, est juste : il n'a jamais permis
Qu'impunément par l'homme un crime fût commis.

Digitized by Google

Et ce remords, vois-tu, ce remords qui m'accable,
Des juges d'ici-bas est le plus implacable.
Il sommeille au moment du forfait; mais après,
De la tombe précoce écartant les cyprès,
Il apparaît terrible, et, vengeur intrépide,
Si lointaine que soit ta course et si rapide,
Il te suit, il est là, toujours là; je le vois
A mes côtés le jour, la nuit j'entends sa voix;
Car la nuit est pour moi féconde en impostures,
Je rêve d'échafauds, de prisons, de tortures,
De mort.... — Spectacle affreux, à combler tous les maux,
Et qui dessécherait la moelle dans les os!
Cette pensée horrible, inquiète, obstinée,
Elle est là qui m'étouffe; ardente, enracinée,
Elle vit dans mon cœur, le dévore, et toujours
Se dispute et flétrit chaque instant de mes jours.

## X.

N'as-tu pas entendu, la nuit, quand tout repose
Et que sur le duvet en vain le front se pose
Appelant un peu de sommeil,
Depuis l'heure où le soir étend ses plis funèbres,
Jusqu'à l'heure où le jour sort du sein des ténèbres
Et monte à l'horizon vermeil;

N'as-tu pas entendu tinter dans la nuit sombre
Le bourdon de la tombe qui résonne dans l'ombre
Comme un plaintif gémissement,
Quand l'accent régulier des cloches balancées,
Ainsi qu'un glas lugubre, à toutes nos pensées
Heurte et se mêle incessamment?

Toujours le même son, les mêmes notes vagues,
Comme un écho lointain du clapotis des vagues,
Du long tangage des vaisseaux,

Digitized by Google

Du roulis monotone expirant sur la grève,
Ou des chants surhumains qu'on croit entendre en rêve
Dans un cloître aux vastes arceaux.

Toujours la même voix, traînante et continue,
Toujours la même voix qui pleure dans la nue,
Toujours au milieu de la nuit
Cette vibration, si tristement pareille,
Qui vient à temps égaux sourdre dans notre oreille,
Toujours elle qui nous poursuit!

Et toujours et partout, sans trève, sans relâche.
Sous des rideaux épais qu'on s'abrite ou se cache,
Quoi qu'on fasse et veuille tenter,
Toujours la même plainte, ainsi que dans un songe,
Malgré tous nos efforts, jusqu'au jour se prolonge,
Sans que rien la puisse arrêter;

Semblable à ce tourment, formidable agonie,
Fantôme qui, debout durant notre insomnie,
Entr'ouvre le linceul des morts,
Fait rejaillir sur nous un sang indélébile;
Et toujours d'un œil froid nous contemple, immobile,
Seul à seul avec le remords.

Qui jamais fera taire, hélas! ou disparaître
Cette apparition qui torture notre être,
Ce timbre inexorable et sourd
Qui naît, s'élève, meurt, sans cesse se succède,
Et, — spectre ou vision, — nous suit et nous obsède...
Toujours plus sinistre ou plus lourd!

Voilà, voilà les maux dont mon âme est la proie.
Mais béni soit, ami, le hasard qui t'envoie,
— Si non pour les calmer et pour les secourir, —
Pour me rendre la force et m'aider à mourir! —

Digitized by Google

L'enfant qui jusque-là se rassurant à pein
Captive entre ses dents retenait son halein
Et ne le regardait que d'un coup-d'œil fur
Se rapprochait enfin plus tendre et moins
Comme si, mesurant par un instinct subli
La profondeur du gouffre où cet esprit s'a
Et par tant de malheurs devinant la pitié,
Lui-même, en l'écoutant, en eût pris la r
Les mains autour de lui tantôt entrelacée
Tantôt sur ses genoux étroitement pressée
Les regards sur les siens, s'efforçant d'ass
Ses maux que trahissait parfois un long so
L'enfant par un sourire endormant ses ala
Avait fait dans ses yeux rouler deux gross
Deux larmes dont le cours contenu jusqu'
Du trop plein de son cœur s'épanchait au
Premier bienfait du ciel, ineffable rosée
Qui rend un peu de calme à son âme embr
Qu'il appelait en vain de ses vœux haletan
Et toujours et partout et depuis si longtem
Mais qui, venant fléchir enfin ce cœur de
Comme un point lumineux brille sous sa p

. . . . . .

Sainte et chaste union, sublime enlacem
De deux cœurs confondus dans un seul se
Et qui prouvent du moins, quand se corro
Quand en elle du bien se consume la flam
Qu'en nous donnant le jour, le souffle cré
Ne nous a pas transmis le levain corrupte
D'égoïsme insensé qui partout sur la terre
Rend l'existence vide à l'homme solitaire,
Et qu'en sortant des mains de la divinité
L'être humain n'est qu'amour, innocence

Digitized by Google

## XI.

Pour la première fois depuis bien des années,
Bien des heures de deuil l'une à l'autre enchaînées,
Le coupable, un moment oubliant ses douleurs,
Semble faire une halte après tant de malheurs;
Comme si sa poitrine, oppressée et contrainte,
Se sentait soulager par cette douce étreinte,
Et qu'il trouvât ses maux apaisés à demi
Dans les bras de l'enfant qu'il nomme son ami.
Tantôt grave, pensif, et sur son sein robuste
L'attirant par degrés, tendre et fragile arbuste
Qui seul peut à ses sens rendre un peu de fraîcheur;
Tantôt sur ces deux mains, dont la douce blancheur
Semble une onde limpide où le ciel se reflète,
Collant un long baiser que l'écho seul répète;
Tantôt sur son épaule appuyé mollement
Et d'un regard d'amour noyant son front charmant,
Ce front d'ange où se peint dans sa splendeur native
De l'homme, Dieu mortel, la beauté primitive;
L'interrogeant toujours, lui parlant à la fois
Du regard, du maintien, du geste et de la voix,
Changeant à chaque instant de place et d'attitude
Et du bonheur encor n'ayant pas l'habitude,
Ou craignant qu'un seul mot le fasse évanouir,
L'épuisant tout d'un trait à force d'en jouir;
Tel est ce réprouvé qu'une douleur profonde
Mieux qu'un arrêt sanglant avait rayé du monde;
Cet homme que nos lois de la société
Retranchent, comme un fruit qu'on cueille avant l'été;
Cette âme où rien de bon n'a germe ni semence,
Que croit anéantir notre égoïsme immense;
Insensés, dont l'orgueil s'égale au Dieu clément,
Par l'indulgence, non, mais par le châtiment,

Digitized by Google

Impuissant à former un brin d'herbe, un
Ose fouler aux pieds l'existence d'un hom
Sous le prétexte vain d'un exemple ment
Briser la créature aux mains du Créateur
Par un crime plus grand punir un autre
Et s'attaquer à Dieu dans son œuvre subli

L'aspect des lieux, ce fort, ce vieux m
Pour des jours éternels et qu'un siècle a d
Ces blocs, ces fûts épars, ces colonnes b
Ces salles à tous vents maintenant exposé
Ces murs où l'oiseau seul cherche encor
Qui bientôt couvriront le sol de leurs déb
Et que du temps déjà sape la main jalous
Cet enfant bondissant si gai sur la pelous
Ce soleil qui d'en haut dardant sur l'hori
Epanouit la fleur et brûle le gazon...
Ce mélange imposant de néant et de vie
A ses regards alors disparaît, et ravie
Dans une extase pure, un saint recueille
Son âme vers les cieux se reporte un mon
Son front longtemps courbé sous des proj
Se relève à la fin moins sillonné de rides
Son sein que soulevaient tant de sanglots
S'apaise en retombant comme le flot des
Ses yeux où se concentre un rayon d'esp
D'un trouble intérieur n'offrent plus l'app
Et reflétant du ciel la paisible clarté,
Prennent un air de calme et de suavité. –
Mais cette paix du cœur que le ciel lui p
Ne pouvait de ses sens dominer la fatigue
A ses émotions succombe sa vigueur;
Ses regards assombris se voilent de langu
Sa tête dans ses mains d'elle-même se pen
Cachés aux feux du jour sous une large b
Dont le feuillage épais s'allonge en parasc
Ses membres alourdis s'affaissent sur le s

Digitized by Google

D'un sommeil bienfaisant l'influence propice
Permet que sa pensée ardente s'assoupisse ;
Et quand le jour baissa, près de son jeune ami,
Sur l'herbe, au pied d'un chêne, il s'était endormi.

. . . . . .
. . . . . .

## XII.

. . . . . .
. . . . . .

## XIII.

Cependant, de l'enfant l'absence prolongée
Inquiète au village, et, dans le deuil plongée,
Sa mère qui l'appelle et pleure tour à tour,
Redemande son fils aux échos d'alentour.
Par les bois, par les monts, par les collines vertes,
Par les plaines de fleurs et de moissons couvertes,
Par des sentiers perdus, par les chemins frayés,
Pressant au loin ses pas sans cesse fourvoyés,
La foule à flots épais dans la campagne afflue ;
Et, maudissant bientôt sa peine superflue,
Se raconte tout bas ou qu'un loup dévorant
L'a trouvé sans défense et surpris en courant ;
Ou qu'il a de lui-même, errant à l'aventure,
Dans un gouffre voisin creusé sa sépulture ;
Ou bien encor, qu'à peine à ses premiers ébats
Un démon le quêtait de retour des sabbats,
Qui l'emporta, joyeux, dans son hideux repaire,
Pâle et râlant déjà sous ses nœuds de vipère ;
Comme il est arrivé, voilà tantôt cent ans,
Au beau page Alidor qu'on chercha si longtemps.



Digitized by Google

Et tous ensemble allaient regagner leu
Quand un vieillard songeur de plus près
Quelque chose de noir, aux contours in
Comme un groupe sans forme au bord d
Sous le clocher gothique où le hibou se
Et jusqu'où nul encor n'a poussé la reche
La foule qui regarde et ne distingue pas,
D'un élan machinal se porte sur ses pas
On reconnaît l'enfant qui doucement son
Aux bras de l'inconnu qu'on poursuivait
Et dont un songe orné des plus belles co
Avait clos la paupière en calmant ses do
Soudain, comme des chiens âpres à la c
Par l'appât du butin cette foule égarée,
Traînant des pieux, des faulx, de longs
Hâte vers lui ses pas d'abord mal assurés
Hésite à l'entourer, — mais le démon de
Du salaire à ses yeux grossissant le tréso
Lui rend pour un instant l'audace et le
Chacun sur lui se rue avec des cris de r
Et durant son repos par leurs mains enc
Tout espoir au réveil l'avait abandonné!
L'enfant seul, lui tendant et les bras et l
Mêlait une prière à ce concert farouche
Et s'enlaçant à lui mieux qu'une lierre à
Le défendait encor contre tout le hamea
Comme un de ces esprits, un de ces div
Sur la terre envoyés pour racheter nos f
Et lui qui, s'éveillant, avait d'abord por
La main vers le poignard qui manque à
Et, d'un geste hautain où sa vie est emp
Les frappait tour-à-tour de respect et de
S'arrête, les regards fixes sur cet enfan
Qui, confiant et fier, les prie et le défen
Et laissant devant eux ses larmes se répa
S'il n'écarte leurs coups peut au moins l
Puis, d'un œil défaillant interrogeant le

Digitized by Google

Cet homme, désormais sans colère et sans fiel,
Bénissant à leurs fers le pouvoir qui le livre,
Fait une offrande à Dieu de ce tourment de vivre
Que lui-même tantôt se serait épargné,
Et devant ses bourreaux baisse un front résigné.
On l'entraîne, on l'emporte à la ville prochaine,
Comme un lion captif succombant sous sa chaîne;
Sans que pour s'y soustraire il tente un seul effort;

## XIV.

Et la captivité pour lui, c'était la mort!

## XV.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

La foule indifférente, avant l'heure assemblée,
Du lugubre appareil ne semblait pas troublée,
Et l'échafaud terrible, à notre œil étonné
Annonçait cependant la mort du condamné!
Mais courons, le temps vole; à ces apprêts infâmes
Conduisons les premiers nos enfants et nos femmes:
C'est un plaisir nouveau qui pour eux va s'offrir;
Et sans verser des pleurs nous savons voir souffrir.
Cependant des prisons les gonds bruyants frémissent;
Dans les noirs souterrains où les captifs gémissent

Digitized by Google

Descend le guichetier précurseur du trép
Devant l'un des cachots il ralentit ses pa
La clef tourne en criant, et la porte est
Près d'un pieu qui pourrit, sur la paille e
Repose un malheureux déjà faible et gl
« Allons, viens avec moi; tes douleurs c
» Marchons, le prêtre est là, depuis une
» Qui pour toi saintement se confond en
» Allons donc, lève-toi; viens, suis-nous
» Et d'un sommeil plus long tu pourras t
Il dit; et, du grabat se soulevant sans fo
La victime à le suivre, en haletant, s'ef
Le prêtre, à deux genoux aux pieds du
Pour les jours du martyr priait avec ferv
Et déjà les ciseaux sur sa tête inclinée
Marquaient au coup fatal la place destin
Mais le bourreau paraît : « Viens, dit-il
» Et s'il te faut souffrir ce n'est plus pour
Il parle, on suit ses pas; — et la foule,
Pour jouir du coup-d'œil, se pressait dà

A travers la cité, le fatal tombereau
S'avance lentement; le peuple et le bour
Contemplant d'un œil sec l'instrument d
Semblent impatients que l'arrêt s'accom
Et qu'importe, après tout, à de pareils t
Qu'il existe ici-bas un malheureux de m
Ils n'ont point à la mort dévoué la victi
Mais son trépas, sans doute, est juste e
C'est la loi qui l'ordonne! — Et, pour v
Le peuple, à flots pressés, courait vers
Silence!.. entendez-vous? dans sa ma
Le char roule;... il s'arrête! Eh quoi! l
Veut-elle à petits coups frapper le malh
Offert en holocauste à des droits rigour

(1) Locution belge et montoise.

Digitized by Google

Pour laisser le plaisir à la foule impunie,
De compter les frissons de sa longue agonie?
Non, le char roule encor, mais roule avec lenteur;
Et, portant un regard loin du Bois-Rédempteur
Que le prêtre avec soin présentait à sa vue,
L'infortuné tressaille!.. une pourpre imprévue
Circule, en jets de sang, sur son front convulsif;
Et soudain vers la terre il courbe un œil pensif,
Regarde et l'assistance et le ciel qui pardonne,...
Puis son dernier soupir pour jamais l'abandonne.
Il descend; ses pieds nus, par le froid ralentis,
Traînent vers l'échafaud leurs pas appesantis,
Et son front, absorbé dans quelque affreux mystère,
Paraît de tout son poids s'attacher à la terre.
Il s'arrête, et s'enchaîne au fatal instrument.
De la vie à la mort il n'a plus qu'un moment!
Car la justice humaine, aveugle autant qu'impie,
Veut par des flots de sang qu'un peu de sang s'expie;
Et l'homme, en ses égaux, par lui-même opprimé.....
— Mais de l'erreur des lois le crime est consommé,
Et le juge au bourreau vient de léguer sa tâche.

Sur la planche homicide où le mourant s'attache,
Comme un rayon sanglant, le doux soleil a lui;
Et le dernier guichet s'est refermé sur lui...!
Le couteau dans les airs s'agite et se balance,
Glisse et tombe. — Il n'est plus! Un morne et froid silence
Succède au bruit de mort du tronc ensanglanté....
Mais l'effroi dans les cœurs s'est bien vite arrêté;
Le couteau, rouge encor, se relève; — et la foule,
Comme en un jour de fête, en tournoyant, s'écoule.

Adolphe Mathieu.

Digitized by Google

## ÉPIGRAMMES.

### 1.

— Socrate enseigne à vivre bien;
Platon à mépriser les erreurs du vulgaire
Aristote à parler en bon logicien ;
Epicure à jouir; Pythagore à se taire.
Auquel ferais-je bien, pour savoir promp
Ce que je dois apprendre encore,
De m'attacher plus spécialement?
— S'il faut vous parler franchement
Je crois que c'est à Pythagore.

### 2.

Pourquoi, chez la dévote Alise,
En été, vers midi, quand on sort de l'égl
Ce bruit, ces cris perçants auxquels l'éch
C'est qu'elle fait l'aumône et que sa poule

### 3.

— Vous parlez bien, mais beaucoup
Et tant de savoir nous assomme.
Quel titre avez-vous donc, jeune hon
Pour prétendre sur tout avoir le dernier m
Je suis docteur; lisez plutôt.
— C'est vrai, mais, pour parler si h
Mon cher, ce n'est pas un diplôme,
C'est de la barbe qu'il vous faut.

Digitized by Google

4.

— Docile enfin au précepte des sages,
Malgré les plus brillants succès,
Victor, dit-on, consent à revoir ses essais,
A retravailler ses ouvrages,
Et veut être clair désormais.
Penses-tu que Victor y parvienne jamais?
— Oui. — Le moyen? — Le moyen est facile;
Pour que nous comprenions son style,
Il n'a qu'à le mettre en français.

5.

Un homme était malade; on appelle un droguiste.
— Qu'avez-vous, lui dit le docteur?
— J'ai la fièvre et suis en sueur.
— *Bien.* — Le lendemain l'herboriste :
— Éprouvez-vous toujours de la chaleur?
— Au contraire; je sens un frisson qui me glace.
— *Très-bien.* — Un jour encor se passe;
Autre visite du frater :
— Êtes-vous un peu mieux qu'hier?
— Beaucoup plus mal; voyez; je deviens hydropique.
— *Fort bien.* — C'était fort mal pourtant;
Car le malade était agonisant.
Sa femme, en ce moment critique,
Était là, près de lui se noyant dans ses pleurs;
Sans espoir, mais cachant son angoisse cruelle :
— Mon pauvre époux, comment vous sentez-vous, dit-elle?
— *Bien*, *très-bien*, *fort bien;* je me meurs.

L.-V. R.

Digitized by Google

# DE L'ÉTAT ACTUEL DE LA

## EN BELGIQUE.

*Considérations générales — Wappers*
*Keyser — Wiertz — Gallait — Ta*
*Dyckmans — Paysages — Peint*
*Conclusion.*

A l'occasion de l'exposition de peinture qu
à Gand, jetons un coup-d'œil rétrospectif su
qu'a pris jusqu'ici la nouvelle école de pein
se sont à peine écoulés depuis que la peintu
ment parler, l'art national de la Belgique, a
et commencé à revêtir un caractère qui lui e

Le court aperçu que nous avons l'intention
avec quel zèle les peintres se sont efforcés de
parties les plus élevées; comment, abandon
la simple imitation d'une manière arrêtée,
une vive intelligence des sujets que leur of
mœurs du pays, à rendre leurs œuvres vrai
progrès de la peinture en Belgique ont été
coup plus rapides et plus heureux que ceux
les productions, sans être isolément dépou
portent cependant pas, dans leur ensemble,
national. On a cherché à donner à la langue
langue dominante dans la province centrale
septentrionales du royaume où se trouvent l
une forme plus pure et plus littéraire : mais
qu'un acheminement vers le but qu'on pours
pas qu'elles méritent toute la reconnaissance

Digitized by Google

du public. La peinture, au contraire, devançant peut-être en cela la littérature, s'est affranchie, par quelques créations originales, des chaînes du goût français: elle a reconquis le véritable sol de la patrie, et en peu de temps, s'est déjà rapprochée de l'éclat de l'ancienne école flamande.

Ce n'est pas que les artistes belges aient méconnu le mérite de l'élégance française et de la correction du dessin, par lesquelles l'école parisienne s'efforce de marcher sur les traces de ses maîtres, les anciens; nous verrons qu'ils ont étudié tous ces éléments d'après les œuvres de leurs voisins du sud. Non, le moment n'est peut-être pas éloigné où l'art belge sortira entièrement de ce funeste isolement dans lequel il s'était presque perdu pendant un grand laps de temps.

L'étude des chefs-d'œuvre de l'école italienne n'est encore, il est vrai, que très-rare; mais plusieurs de nos maîtres (De Keyser, Gallait) en ont déjà donné l'exemple. Le musée espagnol de Paris a ouvert aussi une nouvelle source d'étude. On a noué avec l'Allemagne quelques relations particulières, et le voisinage des deux pays amènera, il faut l'espérer, entre la peinture belge et la peinture allemande un échange d'autant plus profitable à l'une et à l'autre que ces deux écoles sont des branches d'une seule et même souche, et qu'elles sont inséparables dans tout ce qu'il y a d'essentiel. Au reste, c'est aux artistes allemands à faire connaître dans le pays voisin leurs œuvres et leur manière. Les grandes expositions annuelles leur en offrent le moyen, et ils ne doivent pas dédaigner de provoquer entre les productions de ces deux écoles, qui sont sœurs, une noble émulation.

L'école flamande nous semble n'envisager la peinture que comme l'art de représenter, et ce n'est guère que sur ce terrain que le pays a produit jusqu'ici des œuvres originales, tandis que l'école allemande nous semble s'exprimer avec une poésie plus pittoresque, et se transformer en harmonie de couleurs, caractère auquel, s'il n'est pas poussé à l'exagération, on peut certainement attribuer les avantages qui lui sont propres. En Allemagne, on connaît parfaitement bien les productions de tout genre des vieilles écoles flamandes, depuis Rubens et Rembrandt jusqu'à Téniers et Van Ostade, depuis Van Dyck jusqu'à Ruysdael, et

Digitized by Google

plusieurs des dernières toiles des maitres belg
dans l'Ouest et dans l'Est de l'Allemagne. L
profond dans le genre qui lui est propre, ch
varier ses études, tandis que, jusqu'à présent
renfermé, sous ce rapport, dans des bornes
qu'on fit dans les académies belges une étud
allemand, il faudrait qu'il existât un échange
et des productions artistiques des deux pays. I
presque exclusivement que les toiles de leurs
sujets qu'ils comprennent et qu'ils aiment; leurs
abondamment, il est vrai, de quoi satisfaire à
produits qui en sortent forment même un imp
portation dans les États voisins.

La Belgique ne s'est familiarisée que partiell
même par une source pure, avec ce spiritualis
qui est cependant la base de tout son art et
intelligible. Bruxelles seule, comme centre
exception à cet égard; mais précisément Br
centre de l'art, qui, comme le commerce, a s
Anvers. Nous ne devons pas laisser ignorer q
l'académie d'Anvers connaît parfaitement et sa
cier les ouvrages des grands peintres allemand
l'esprit de l'école qu'il a formée se dirige pre
d'après les œuvres nationales. Tout ce qu'on
modèles se rattache au nom de Rubens. Et p
même, grâce à ses voyages, connaissait les d
son temps. Mais l'art belge possède un point
avec l'art allemand pour la branche la plus
peinture, la peinture historique. Les deux p
commune de sujets d'arts, vivante dans la co

L'histoire des Pays-Bas est un fragment de
lequel les artistes allemands doivent aussi tro
les plus fécondes pour leurs sujets. Il y a plus :
l'histoire particulière des Pays-Bas, les guerre
est devenu, grâce aux plus grands poëtes et
mands, une propriété intellectuelle partagée p
Germanie. Egmont, le prince d'Orange, les W

Digitized by Google

mini, les expéditions de Tilly, sont toutes figures bien connues de la poésie et de l'histoire allemandes, tandis que, sous cette forme déjà préparatoire pour l'art de la peinture, elles ne sont connues que d'un petit nombre de savants belges, et peut-être seulement de la majeure partie par des traductions françaises et des critiques qui les défigurent. Toutefois, l'influence de l'art sur la civilisation et même sur la moralité des habitants sera d'autant plus efficace qu'on s'attachera à reproduire avec esprit les événements de l'histoire nationale, et c'est précisément cette branche de l'art que les artistes belges ont cultivée avec prédilection. Mais, pour exercer une influence plus vaste, l'art doit traiter un objet d'une importance générale, et, de préférence, un sujet emprunté à l'histoire politique. Plusieurs des maîtres belges sont déjà entrés dans cette sphère élevée de la peinture historique.

La première question qui se présente, lorsque l'on considère l'état florissant des écoles de peinture belges, est celle de savoir si le nouvel essor qu'a pris cet art est dû à la révolution politique du pays, avec laquelle il a commencé. Sans doute le réveil de la vie politique, le sentiment ranimé de la communauté de tous les intérêts, a influé d'une manière favorable sur la peinture, qui se rattache aux intérêts les plus généraux et les plus élevés. Le nouveau gouvernement n'a pas moins que le précédent honoré le talent par des encouragements particuliers, et dans les établissements publics; mais la peinture est surtout redevable de ses progrès aux grands talents qui se sont produits dans ces dernières années, et qui ont provoqué dans le domaine de cet art un immense développement. Relativement au public, dont la sympathie contribue tant au succès de toute activité dans les arts, la peinture a trouvé sans contredit son principal stimulant dans les expositions, qui transforment alternativement chaque année une des trois plus grandes villes du royaume en lieu de réunion des productions et des amis de l'art que possède le pays. A cette institution, due au gouvernement du roi Guillaume, qui se montrait si actif en tout ce qui concernait la civilisation du peuple, se rattache aussi l'organisation plus complète, commencée l'année dernière, de l'académie d'Anvers, à la tête de laquelle on a placé M. Wappers, le peintre le plus célèbre du pays.

Digitized by Google

M. Wappers est le fondateur de la nouvell
c'est par lui que doit commencer l'aperçu his
belge de nos jours. Son ouvrage qui a fait é
*werf*, exposé dans le courant de l'été de 18
abandonner la manière française, généralem
par Van Brée lui-même, le maître de Wap
genre, si antipathique au goût flamand, par
dont on gardait toujours la mémoire. Et, co
tique du peuple n'eût attendu qu'une impulsi
se débarrasser entièrement de l'invasion de l
on voit, à partir de ce moment, surgir de to
ture des essais originaux.

On admire les tableaux de Wappers po
beauté et la richesse du coloris, pour la corr
pour la vérité et le naturel de la conceptio
l'une des principales qualités de ce peintre c
sion pure et profondément sentie dont il an
Wappers a tracé à toute la peinture moderne
paraît devoir suivre. C'est celle qui se renfo
de la réalité, belle et expressive, en se tena
de l'élégance froide et affectée des formes
rudesse exagérée et du génie sauvage de tant
des ateliers de Rubens. Quelques-uns reproch
Wappers l'éclat et le luxe des tons clairs, ma
peut être envisagée comme un des traits sai
flamande, qui prend son origine dans le go
nébuleux du Nord exige que la lumière dan
doit apparaître et qui ne lui vient pas du c
transportée sur la toile par le peintre lui-m
s'éloigne toujours jusqu'à un certain point
même que les scènes les plus déchirantes d
gique sont pour ainsi dire adoucies par la lib
l'expression, nous devons également savoir g
délivrer, par la vigueur et l'harmonie des
étroits qui résultent d'une simple reproduc
dant Wappers sait observer, à cet égard, ce
choix judicieux qui donnent à ce profond pe

Digitized by Google

si marquée sur la foule des peintres qui ne visent qu'à l'effet et qu'au charme d'une vive émotion passagère. La richesse et la chaleur d'un brillant coloris se font surtout remarquer dans son dernier tableau, représentant l'*Ascension de Marie* (toile d'une très-grande dimension qui se trouve dans l'église des Jésuites à Anvers), et, par là, non moins que par la pureté et la noblesse des formes, il a donné de la vie et du sentiment à un objet qui, de nos jours, n'est que trop souvent traité tout simplement d'une manière traditionnelle. Wappers possède aussi l'art peu commun de faire entrer un grand et important événement dans une simple composition, comme un fait vraiment individuel ; il aime à faire refléter dans une seule figure, ou dans le groupe de quelques personnages, comme dans leur foyer, le moment décisif d'un événement. Tel est son tableau de *Charles IX après la nuit de la Saint-Barthélemy* et celui de *Charles, roi d'Angleterre, en prison*, quand il fait ses adieux à ses enfants.

Wappers est le chef d'une nombreuse école dans laquelle des talents distingués ont su conserver l'art du coloris et du fini de l'exécution.

Parmi les artistes plus jeunes qui ont suivi, avec un talent original, la voie que leur avait frayée Wappers, l'un des plus remarquables est De Keyser, qui s'est fait surtout connaître par deux tableaux dont les sujets intéressants sont tirés de l'histoire nationale.

Le premier, la *Bataille des Éperons*, qui a fait l'ornement de l'exposition de Bruxelles en 1836, et qui a été acheté par la ville de Courtray où il est solennellement exposé, passe encore pour l'œuvre capitale de De Keyser.

Des groupes pleins de vie, une expression vive et frappante dans l'ensemble, et le fini jusque dans les moindres détails constituent les qualités de ce tableau. De Keyser n'a pas atteint l'éclat de coloris du style de Wappers, mais il l'égale pour l'arrangement et le choix ingénieux des objets. Ce tableau est une représentation vivante de ce naturel mutin et belliqueux des anciens Flamands : nous les voyons, troupe rassemblée à la hâte, triompher de l'armée bien équipée du comte d'Artois, lequel succombe sous le bras d'un frère lai et les coups d'un boucher de Bruges.

Digitized by Google

Le second ouvrage de De Keyser, la *Bata*
présente une victoire remportée sur un a
comme l'autre retrace la défaite d'un géné
manque à cette toile ce feu, ce mouvemen
l'artiste une renommée précoce pour son pr
taille de Woeringen est une œuvre bien c
blesse, et travaillée avec un fini remarq
retrouve pas l'importance que l'événement
il y a trop de généralité dans les caractères.
*une scène de la révolution belge* de Wappers,
palais législatif de Bruxelles.

Nous voyons dans cette dernière toile de I
sion à la simplicité et au calme, tandis qu'une
se fait remarquer dans le tableau bien connu
*les Grecs et les Troyens se disputant le corp*
sesseur actuel de ce tableau doit le mettre
l'hiver prochain. Wiertz est sans aucun do
belges qui ont le plus d'originalité : il conn
de Rubens. Il aime la vigueur, possède
hardiesse, et est heureux dans la reproducti
blement un penchant pour les sujets antiqu
énergique de Michel-Ange; de cette manière
ment éloigné de la peinture de genre, mais
tombe quelquefois dans le monstrueux et le
pour l'art, qui anime ce peintre rempli de
besoin d'une plus grande maturité.

Gallait, de Tournay, a révélé un talent des
surtout à l'exposition actuelle. C'est un élève
Hennequin, qui est lui-même un des meilleu
Depuis 1834, il travaille à Paris, où il s'est s
études dans le musée espagnol : on connait
vrages un *Job*, *Montaigne visitant le T*
*pauvres*. La vigueur du coloris, par laq
distingue, rappelle tout à la fois Rembran
Nous nous occuperons plus loin de son œuvre
*de Charles-Quint*, ainsi que de quelques toile
patriote de Gallait, Decaisne, vit également à

Digitized by Google

l'école française se révèle dans l'espèce de mollesse de son coloris. Son tableau de *la Belgique couronnant ses plus illustres enfants*, était une des toiles les plus remarquables du salon de Bruxelles de 1839.

A côté de ceux que nous venons de nommer, il y a encore d'autres maîtres qui possèdent plus ou moins une manière indépendante. Nous parlerons plus tard d'une façon particulière de De Biefve, de Bruxelles; Mathieu, de Louvain (*une scène du déluge*), et Wouters de Malines (*supplice d'Hugonet et d'Imbercourt*), quoique excellents en certaines parties, n'ont cependant pas un caractère bien prononcé. Ils tombent dans le travers du romantique, qui ne se plaît que dans les contrastes les plus tranchés et les plus choquants.

Et, pour complément des tendances artistiques du pays, nous trouvons encore à Bruxelles la continuation de l'ancienne école de David, représentée par Navez et ses nombreux élèves, parmi lesquels se distingue Van Eycken. On ne peut nier l'élégance des travaux de ce peintre. Son coloris est doux, mais il manque souvent de ton et de vérité locale: son clair-obscur est trop uni, mais on doit donner des éloges à la correction du dessin. Sous son pinceau, la peinture a plutôt l'air d'un ornement que de l'expression d'un génie artistique. Un des grands peintres, comme Gallait ou De Keyser, pourrait introduire un goût sûr et solide dans la capitale qui est peut-être le point central de la civilisation en Belgique.

La peinture de genre a également subi la transformation dont nous venons de parler: elle a du caractère et de la vie, sans tomber, comme il n'arrive que trop souvent, dans le commun et le vulgaire. Ce n'est pas que des productions de cette nature soient rares, mais elles ont été, grâce à la manière plus élevée des grands maîtres, rejetées sur l'arrière-plan. Cette branche de la peinture s'est ainsi rapprochée davantage du goût de notre époque. Une circonstance qui n'a pas été sans influence sur la tournure, plus noble et plus délicate, qu'a prise la peinture de genre, c'est que plusieurs des peintres d'histoire les plus renommés n'ont pas dédaigné de s'y adonner. De ce nombre est Leys, d'Anvers, grand coloriste, d'une imagination féconde, et qui s'est fait connaître

Digitized by Google

dans le genre historique par le *Meurtre des m*
Au salon de Bruxelles de 1839, il a exposé
représentant *une Noce au quinzième siècle*. No
mêmes rangs Braekeleer, De Cremer et Eckho
nier s'est fixé à La Haye). Cependant la pren
peinture de genre appartient à Dyckmans,
Wappers. Ses tableaux de famille sont très-
*d'Anvers*, exposé au salon de 1840, surpass
gique a produit dans la peinture de genre mo
original dans l'invention : il a adopté le colo
Wappers ; son dessin mérite les plus grands é
le fini qui distingue généralement l'Académie
élève de Wappers, Block, est remarquable pa
cution, et très-estimé pour le portrait. Les ta
des peintres de genre originaux, ont acquis a
tation.

Quant aux autres branches de la peinture
rine, les animaux, elles sont, comme on le p
cultivées avec succès. Mais nous y remarq
continuation du faire traditionnel, et elles
direction nouvelle. De Jonghe, de Courtray,
reproduit avec une exactitude parfaite les
L'œil se repose avec plaisir sur la verdure lux
des pelouses. Les tableaux si frais, si verts,
Bruxelles, élève de Roy, jouissent d'une
général, cette branche de la peinture et le gen
il n'y a pas d'exposition, même dans les plus p
il ne se révèle d'heureux talents. La nature
fournit la majeure partie de leurs sujets; et qu
l'artiste pourrait-il mieux représenter que
jour sous les yeux? Depuis les plaines d'Anvers
ressemblent à la vaste surface d'une mer tr
brume, depuis les charmantes collines boisées d
bords romantiques de la Meuse et aux bruyè
paysagiste zélé exploite partout le sol, qui n
plus stérile pour lui, et les diverses saisons de
ouvre également ses trésors inépuisables, et il

Digitized by Google

paysages d'au-delà des Alpes que nous ne voyions arriver ici, comme un voyageur en costume étranger. Mais il est difficile de reproduire la nature d'un pays aussi différent que l'est le Sud par rapport à la Belgique. Le peintre du Nord ne fait le plus souvent que l'imiter, nous en donner le portrait; il réussit moins à la rendre d'une manière neuve et vivante; c'est pour lui comme une langue étrangère qu'il a apprise, dont il connaît bien tous les mots, mais dont il ne peut saisir le génie. C'est une chose surprenante que la rareté des œuvres de Ruysdael dans les galeries publiques de la Belgique. Une toile comme la *Chasse* de ce maître, qui se trouve à Dresde, donnerait peut-être à bien des jeunes peintres une intelligence plus profonde de cette lumière douce, moîte, qui pare le feuillage et fait le plus grand charme de ces contrées.

La peinture d'animaux est cultivée d'une manière remarquable par Verboeckoven, de Bruxelles, et Robbe, de Courtray, qui habite également Bruxelles. Il faut citer de Robbe, l'admirable reproduction de *Troupeaux de bœufs*; il a sur Verboeckhoven l'avantage de mieux reproduire les accessoires : mais celui-ci le surpasse dans la peinture fidèle des animaux. Verboeckhoven a atteint une rare habileté dans l'art de représenter des troupeaux de moutons; il possède à fond la connaissance des mœurs et des usages de ces animaux idylliques, il sait rendre on ne peut plus sensible leur instinct à se grouper d'une manière qui leur est propre, et il s'entend parfaitement à reproduire et à fondre toutes les nuances de la blancheur laineuse avec le moëlleux de la toison.

Si nous jetons un coup-d'œil sur l'ensemble de la peinture en Belgique, nous voyons avant tout régner dans tous les genres l'esprit de variété et d'activité, puis une sage mesure jointe aux efforts pour reproduire fidèlement les réalités de la vie dans toutes ses parties. Cette juste mesure, qui est le véritable fondement de l'expression claire et caractéristique, ne se remarque pas moins dans les tableaux d'histoire que dans les tableaux de genre. Les productions dévergondées, décousues et se perdant dans toute espèce de singularité de forme et de coloris, quoique très-abondantes, peuvent être regardées comme des aberrations que réprouve le goût du public éclairé.



Digitized by Google

Un trait caractéristique se révèle dans les
dans la composition des tableaux d'histoire
Les personnages historiques vivent dans la m
comme des amis de la maison ; et jusque dan
tachent à l'histoire générale, on tient beauco
reproduits, autant que possible, le lieu, le
visage. De Keyser s'est réellement servi pour
*rons* d'un éperon d'or qui se trouvait encore

A l'emploi des portraits historiques et d
peintre ne peut guère négliger ici, se joint e
être trop restreint, du modèle et des form
puiser dans la vie extérieure. La physionom
mont, la physionomie taciturne, mais ins
d'un Guillaume d'Orange, sont devenues de
constants. Les tableaux y acquièrent quelque
domestique, et l'expression de l'actualité. Ce
aussi le degré où la peinture belge semble
création indépendante et primitive ne verra
trait qu'un moyen d'expression, et non l'ex
elle n'envisagera jamais les traits traditionn
riaux et non comme le but de l'art. La vérit
lever de toute espèce d'empirisme jusqu'à l
seulement la généralité, mais aussi la plénit
sujets historiques permettent, il est vrai, les
diverses; leurs limites embrassent depuis
l'épopée.

Il en est tout autrement de l'art religieu
s'il n'est idéal ; en le réduisant à des propo
lui enlève son caractère ; ou il faudrait dir
graves et solennels rentrent en quelque sort
l'art religieux.

Mais un essor du génie artistique, tel qu
historique dans toute sa hauteur et la
ne peut être l'ouvrage des artistes seuls, il
goût général et, avant tout, de la littérature
la poésie. C'est l'Allemagne qui a saisi avec l
le point vital de l'art, la dignité de l'individ

Digitized by Google

Faust de Goëthe quelle hauteur et quelle richesse, et, s'il est permis de s'exprimer ainsi, comment tous les âges peuvent se résumer en un seul individu, quand cet individu est une conception poétique. L'éducation poétique est le véritable support de la peinture et de tous les arts reproducteurs : mais, pour cela, il faut qu'elle soit généralement répandue dans les classes élevées. De simples études ne peuvent suppléer pour le jeune artiste à ce que le monde doit lui donner, à ce qu'il doit respirer dans l'atmosphère dans laquelle il vit et se développe, pour agir un jour. Il faut que les sources de la science et de la poésie, que toute la nationalité d'un peuple, se reflètent de la manière la plus complète, dans les œuvres de l'artiste, comme elles se manifestent dans sa langue; n'étant pas savant, n'ayant pas de but scientifique à poursuivre, il faut qu'il puise ces biens, comme des forces vitales, dans la communauté intellectuelle d'où lui viennent la descendance, la langue, le souvenir et tous les germes naturels de la vocation humaine. A cet égard, rien n'est plus contraire aux développements de la peinture flamande, que cet enduit français qui, grâce à l'éducation, aux feuilles publiques et à une foule de lectures qui s'emparent de tous les âges, et au désir d'imiter un extérieur brillant ou au moins prétentieux, recouvre l'élève des écoles artistiques belges et la plus grande partie des amis des beaux-arts. Une plus grande propagation de la littérature allemande, qui répond mieux à l'esprit du peuple belge, en faisant toutefois choix des ouvrages de mérite, est non-seulement le remède naturel à cette contrainte morale, mais serait en même temps une source de perfectionnement, de même que, dans le domaine de l'art, les relations avec les académies allemandes exciteront une salutaire émulation.

---

Digitized by Google

## EXPOSITION DE PEINTUI

*Idées générales — L'abdication de*
*Gallait — De Biefve — Wiertz*
*gieux — Tableaux de genre — Pa*

L'exposition de tableaux ouverte à Gan
comptait au bout d'un mois 340 numéros, p
moins d'importance que plusieurs de celles
grande quantité des tableaux envoyés est due
à des peintres de peu de renom, et l'on ne voit
le catalogue les noms de quelques-uns des
que Wappers, De Keyser, etc. Il ne faut pas c
sultat d'un relâchement dans la culture de
on pourrait le dire en ce moment de la stat
que très-peu d'essais ; c'est plutôt parce
année est insuffisant pour qu'il sorte des ate
quantité de toiles remarquables. En outre, l
un lieu beaucoup plus convenable pour offr
temps à la jouissance et au jugement du pub
de l'artiste.

La première exposition de peinture a eu li
Il y a dans cette ville, outre la distribution
pareil cas, un concours particulier pour cha
l'art ; les prix à décerner sont d'une valeur
à 450 francs. Disons d'abord un mot des o
concours. Nous n'y trouvons, comme on le
ouvrages de jeunes artistes, quoique le conc
tous ceux du pays sans exception. Le sujet de
d'histoire était Noé avec sa femme et ses t
ciel une prière de reconnaissance, après l
L'ouvrage couronné est de Bataille, peintre
déjà fait connaître par d'excellents morceaux

Digitized by Google

beau talent, quoique le coloris pût en être plus vigoureux et le relief plus clair. L'accessit a été donné à de Vlacminck, élève du peintre de Gand Van Hanselaere. Le prix de peinture de genre a été remporté par Verreydt, élève de De Keyser. Voici le sujet donné : « Un haut fonctionnaire, ou un prélat visite un hôpital : à son entrée, il est reçu par la directrice, accompagnée de sœurs de la charité. » Ce n'est que dans ce tableau seul qu'il y a une action bien précise : il n'y a dans les autres qu'une agglomération plus ou moins nombreuse de personnages. Pour le paysage, le sujet était une contrée boisée, à la droite du spectateur, un ruisseau ou une pièce d'eau quelconque, à gauche, et à une certaine distance, un clocher ou un vieux château seigneurial avec tourelles. L'ouvrage couronné, de Roffiaen, de Bruxelles, se distingue par la manière simple et naturelle dont le sujet est traité : la plupart des autres étaient tombés dans la recherche et l'affectation. — Le sujet mis au concours pour le bas-relief était le baptême de Philippe D'Artevelde (1340). Quoique plusieurs ouvrages aient concouru, le prix n'a pas été décerné. Il semble que l'art plus grave du ciseau n'attire pas autant de talents qu'il pourrait en occuper, à une époque si fertile en monuments. Le prix d'architecture, dont le sujet était le plan d'une église paroissiale dans une grande ville, a été décerné à Charles Leclerc, élève de Roelandts, de Gand.

Dans le genre historique, nous rencontrons l'ouvrage le plus capital de toute l'exposition, *l'Abdication de Charles-Quint*. L'auteur de ce tableau, commandé par le gouvernement belge, est L. Gallait, de Tournay, qui depuis longtemps habite Paris et est généralement placé, par les critiques de cette capitale, au moins quant à ses précédents ouvrages, au nombre des peintres de l'école française; cependant dans son dernier tableau, il a plutôt suivi la manière des maîtres flamands; peut-être l'étude plus approfondie des peintres vénitiens, en Italie même, où Gallait s'est rendu avant l'achèvement de son tableau, n'a-t-elle pas été sans influence sur son coloris. Plusieurs mois avant l'ouverture du salon de Gand, le tableau de Gallait avait été exposé à Paris, et des journaux allemands en avaient parlé à cette occasion. Tandis que les uns le regardaient comme la perle de l'exposition parisienne,

Digitized by Google

d'autres voulaient y voir une rétrogradation d
vaient la conception du sujet pâle et vulgaire,
cipaux personnages communs ou sans expres
trop bigarré et trop clair pour le sujet. N
difficile à la critique parisienne d'être juste ei
belge : le goût français, en fait d'arts, s'ac
celui des Belges, et rien de plus naturel, car
et de mœurs des deux peuples est peut-être l'
et des plus tranchées qui existent entre les na
l'Europe. Cette fois encore les critiques fra
l'admiration que ce tableau avait déjà excité
peintre, avant son arrivée, comme le résult
d'exclusivisme et de localité. Sans égard po
que le peintre avait à reproduire, ils auraient
scène héroïque, poétique, ou peut-être, pou
ment, rien qu'une scène pittoresque. En Bel
l'œuvre de Gallait, fruit de plusieurs année
général accueillie comme un chef-d'œuvre
productions les plus remarquables de la p
pays. Il est vrai que le sujet seul de ce tables
exciter puissamment l'intérêt. Il n'est pas f
sujet qui réunisse l'intérêt local et l'intérêt
patrie et celui de l'histoire, à un aussi ha
l'abdication de l'empereur Charles-Quint.

Ce grand acte, accompli au premier sié
par un grand prince, dont le nom appartient
et qui, en abdiquant la haute puissance poli
vesti, termina une période historique, à la
une nouvelle, non moins grosse d'événemen
ment plus digne de l'art qu'une bataille,
populaire, ou que tout autre fait héroïque ob
sagèrement du sort d'une ville ou d'une co
se plaît dans les régions les plus élevées de l'
de ses plus belles prérogatives soit aussi de don
daires une importance générale, un intérêt ré
qu'à peu d'artistes de revêtir l'anecdote du
l'épopée.

Digitized by Google

Portons des regards attentifs sur ce tableau qui occupe le fond de la dernière salle de l'académie de Gand. La critique parisienne a dit que c'était le plus grand tableau de l'époque, parce que jamais, de nos jours, une toile aussi vaste n'avait été exposée dans aucun salon. Gallait a choisi on ne peut plus heureusement le moment de l'action; c'est vraiment le point culminant de ce grand acte qui a été consommé au palais de Bruxelles, le 25 octobre 1555 (1). Au milieu de la salle, qui se trouve exhaussé par quelques degrés, on aperçoit, sous le trône richement décoré, l'empereur, au moment que, d'après la description de Strada, il pose la main sur la tête de son fils Philippe et demeure quelques instants immobile, les yeux remplis de larmes. Il vient de se lever, après avoir terminé son discours aux États, qui a été souvent interrompu par son émotion; il s'appuie de la main gauche sur l'épaule de Guillaume d'Orange, qui est debout près de lui. Les traits de l'empereur expriment l'extrême épuisement d'une vie exténuée par la maladie et plus encore par les travaux de l'esprit. Il a l'air d'un homme échappé du tombeau, et, couvert de l'éclatant manteau royal et décoré de la Toison-d'or, il apparaît, selon l'expression de plusieurs écrivains, comme un fantôme revêtu d'or.

Quoiqu'il soit légèrement courbé, on n'en reconnaît pas moins la figure saillante de l'empereur, blanchi avant le temps. Devant lui, sur les degrés, est agenouillé Philippe II, entièrement vêtu de noir à la manière espagnole; il se tient courbé, et il a les mains jointes et ouvertes. Dans ce profil, on reconnaît parfaitement bien les lignes de ce visage froid, impitoyable, hypocrite. La position de ce personnage est peut-être la partie la mieux réussie du groupe supérieur; chaque membre, le costume même, trahit l'acerbité, la dureté et l'apparente soumission de ce caractère. Guillaume d'Orange, haute et énergique figure, placé à la gauche de l'empereur, les yeux fixés sur la terre, porte cette expression de physionomie qui l'a fait surnommer le *Taciturne*.

(1) Le palais était situé dans cette partie de la ville où se trouve aujourd'hui la place royale; l'abdication de Charles-Quint n'a pas eu lieu, comme quelques historiens l'ont cru, dans la salle gothique de l'hôtel-de-ville.

Digitized by Google

Cependant, à travers l'impassibilité de cette fi
éveiller une pensée sérieuse. Debout sur les r
dans la position d'un homme qui s'avance, i
quitter l'assemblée. La réunion nombreuse qu
partage en deux groupes principaux : à la
est assise sa sœur Marie, gouvernante des Pays
Louis de Hongrie. Sous le poids d'une vieilles
dépose, comme son frère, la puissance, pou
solitude et, comme lui, elle ne survit que tr
lution. Parmi les femmes, qui, pour la plupar
par l'expression vive et souvent fine de leur p
tingue Eléonore, reine douairière de Fran
Charles ; Christine, Duchesse de Lorraine, r
le visage pâle et chagrin ; Marie, fille de Char
milien II d'Autriche, l'air altier et résolu. Du
premier plan, on aperçoit quelques cardinaux
Philibert de Bruxelles, etc. Du côté opposé,
pereur, se montre d'abord le chancelier de l
d'Or, agenouillé et portant sur un coussin les
Auprès de lui se tient debout celui qui fut p
Granvelle; on remarque dans l'assemblée de
vert de d'Egmont et l'énergique figure du c
jette un regard de défiance sur la suite
lippe.

L'action tout entière représentée dans c
simple; cependant elle embrasse, dans les tro
nous avons d'abord fait mention, des contras
ques et conformes à l'histoire. La participatio
autres assistants prennent à cet événement s
rentes manières, et, comme tout y est noble
le faut, solennel, nous n'y trouvons rien à rep
l'effet de l'ensemble. Quant aux détails, on
reine douairière, qui est assise, a trop l'air
son impassibilité et son insensibilité apparent
au tableau; la haute stature de Granvelle, q
devant, à la droite du spectateur, semble rai
passion et de mouvement dans quelques-uns d

Digitized by Google

sonnages des groupes aurait aussi donné plus de vie à cette assemblée, qui est presque entièrement passive. Le coloris de cette grande composition, disposée dans la perspective la plus claire et la plus vaste, est extrêmement riche et brillant; quand le jour est convenable, on dirait que les couleurs rayonnent dans la salle. Dans la partie supérieure du milieu règnent des teintes claires qui s'harmonient parfaitement avec le costume tout noir de Philippe et avec les tons plus obscurs des plans latéraux. Il est remarquable aussi, pour la valeur artistique de ce tableau, que plusieurs personnages, entre autres l'empereur, sont des portraits ressemblants, ce qui paraît avoir été un motif de la critique exercée à Paris sur cette toile. Cependant l'artiste ne témoigne par là que sa condescendance pour la vérité historique, que le goût actuel de la Belgique considère, jusque dans les accessoires, comme un élément de la peinture d'histoire. L'esprit, plus historique qu'idéal, dans lequel Gallait a conçu son sujet, s'accorde entièrement avec cette imitation des données historiques; nous ne voulons pas examiner ici si une conception plus libre et plus poétique eût été possible, et eût produit un effet plus pittoresque. Les deux colonnes fondamentales sur lesquelles repose l'idée de Gallait consistent dans l'opposition de ces deux puissances, de ces deux époques qui se séparent : l'une s'en va et appartient déjà au passé, tandis que l'autre, au moment de prendre possession des biens de ce monde qu'on lui transmet, porte cependant déjà en elle les éléments de sa décadence future : car ici le spectateur anticipe sur les événements historiques qui vont suivre.

Le motif qui se révèle dans cet acte de Charles-Quint détermine le rang et la pensée de l'œuvre. Nous avons déjà dit que l'expression dominante du visage de l'empereur est celle de la souffrance; l'acte qu'il accomplit lui est en quelque sorte physiquement imposé, la maladie, l'extinction de la force active, le contraignent à renoncer à la puissance et à transmettre à d'autres des royaumes qui ne sont plus pour lui des biens réels et désirés. Cette renonciation volontaire est toutefois une action grande et saisissante; mais ce qui est plus tragique encore, c'est que la puissance qu'il transmet ainsi, deviendra, entre les mains de son successeur,

Digitized by Google

un bien pernicieux, incertain, morcelé, et que la cour, rassemblée pour prendre congé du maître commun, périra bientôt dans la discorde. Ainsi, les éléments de cet événement se résolvent en doutes et en une sombre perspective. Il est vrai que cette ruine intérieure du sujet n'appartient pas immédiatement au moment où se passe le fait représenté : pourtant elle en est la conséquence nécessaire, si l'on n'examine pas seulement l'œuvre avec les yeux d'un homme de l'art, qui met le présent au-dessus de tout. Mais où l'artiste devait-il trouver un solide point d'arrêt pour son sujet? Où devait-il puiser un lien plus solide entre les contradictions de l'événement, et la durée d'une pensée élevée, pour donner à son œuvre la vie d'une création poétique se soutenant par elle-même? Il n'y avait qu'un seul moyen, c'était de faire voir l'esprit libre et énergique, le courage inébranlable du prince qui résigne avec conscience et volonté toute espèce de fardeau. Par là, ce qui, du reste, était déjà commandé longtemps auparavant par la nécessité physique, serait devenu un acte de volonté, la manifestation d'une noble individualité, s'élevant au-dessus de la simple souffrance. Au lieu du *fantôme revêtu d'or*, la sublimité de cette force personnelle, victorieuse d'elle-même, devait planer dans un noble calme au-dessus de tous les costumes dorés, au-dessus de toute perte et de toute possession, débris des combats terrestres. Ce n'est qu'ainsi que l'événement acquiert un véritable but et une moralité. Sans doute Charles doit déjà avoir l'air, en ce moment, d'être délivré des pesants soucis de sa vie; cependant, le monde auquel il appartient n'est pas le monde souterrain du tombeau, mais un monde plus élevé, celui de l'individualité accomplie. Le premier n'est nullement du domaine de l'art; il étourdit et effraie ou nous plonge dans un sentiment du néant qui ne doit tout au plus entrer dans une composition que comme accessoire.

Peut-être dira-t-on que ce que nous exigeons de la reproduction par la pointure du sujet dont il s'agit outrepasse les bornes de la vérité historique. Nous ne voulons pas répondre que, lorsqu'il s'agit de la pensée d'une création artistique, cette fidélité historique n'est, après tout, qu'une question secondaire; nous sommes plutôt d'avis qu'ici le véritable fait historique est parfaitement d'accord avec le fait artistique. Un grand caractère comme Charles-

Digitized by Google

Quint, qui, pendant quarante ans, maintint l'équilibre européen menacé de toute part, doit, au moment où il quitte le gouvernement de ses États, conserver autre chose qu'un sommeil paisible et quelques années d'abstinence commandée par la faculté et l'Église. Dans le cas contraire, l'artiste a le droit de franchir le lit du malade, d'emprunter par anticipation un rayon de lumière à la sphère de la libre poésie et à une autre réalité. Mais, dans cette question, l'histoire ne nous fait pas défaut, car il résulte de ce qui a signalé l'acte d'abdication, qu'il y avait derrière le visage abattu de Charles-Quint un esprit vigoureux et sain : Charles, interrompant le rapport de Philibert, prend la parole et, rappelant sa vie si pleine, harangue l'assemblée d'une voix forte et comme s'il était rajeuni. Quand on songe, en outre, que pendant les six années qui ont précédé son abdication, Charles a pu remplir, malgré les plus grandes souffrances physiques, les devoirs si difficiles de son gouvernement, on peut certes exiger d'un peintre que, en retraçant ce grand acte, il ne représente pas uniquement le corps déjà caduc de l'empereur, mais aussi cette volonté habituée à vaincre, ce qu'il y avait d'immortel dans ce génie royal. Gallait ne s'est pas élevé à cette hauteur de l'art vraiment historique, quelque grands que soient, dans leur genre, les mérites de son œuvre.

Si nous venons, dans nos observations, de présenter la mission de l'art historique comme une mission poétique, d'une manière plus sévère que ne paraît peut-être le comporter l'appréciation des travaux que nous avons examinés, c'est uniquement parce que nous avons reconnu en Gallait et en d'autres maîtres de l'école belge un talent qui justifie de plus hautes espérances, et que nous avons voulu déterminer la limite qui sépare la simple représentation extérieure des faits accomplis, au moyen des couleurs ou du langage, de la poésie de l'histoire, de la représentation de sa grandeur morale.

*Le Compromis des Nobles en* 1566, par le peintre bruxellois De Biefve, a excité une vive sympathie; cet ouvrage prend rang dans la peinture historique, immédiatement après l'œuvre de Gallait. On n'y trouve pas, il est vrai, cette pureté des clairs obscurs, ni cette profonde perspective, au moyen desquelles Gallait fait en-

Digitized by Google

tièrement ressortir les trois figures principa
ni cette richesse de coloris par laquelle Gal
l'art entraînant de Wappers. Cependant, s
nique, l'œuvre de De Biefve mérite une place
les productions contemporaines : tous les per
égards, travaillés avec soin et correction, le
pressifs, les positions naturelles, les mouver
vent être dans une grave assemblée d'homm
n'ont pas besoin d'apporter un élan particuli
fait déjà résolu. Mais il ne faut pas s'attendr
pareil sujet ce mouvement vraiment dramati
qui remue l'homme et exerce, pour ainsi di
une puissance d'attraction. Il y a là des gr
une assemblée politique moderne, qui peuve
une ingénieuse combinaison de portraits et de
restent stériles pour le véritable but de l'art.
*des Nobles*, deux groupes enchaînent particul
à gauche, sur une élévation, se montre Bre
ranguant l'assemblée; en bas, au milieu d
membres de la noblesse sont occcupés à sign
du comte de Horn, qui appose tranquillem
fait avantageusement remarquer; le comte d'
belles figures populaires, un de ces hommes
aimaient à en trouver dans leur seigneur,
droite sur le premier plan et prête une oreil
aux paroles de l'orateur, placé à l'autre e
parmi la foule des assistants, nous remarquo
particulier de trois frères qui se tiennent emb
périr un jour victimes de la liberté de leur
homme activement occupé à faire venir s
L'ensemble a quelque chose de bourgeois qu
peinture de genre; les deux actions principal
réciproquement, parce qu'aucune n'est bi
elles ne se complètent pas non plus, parce qu
peut passer pour un centre commun. Cepe
beaucoup fixé les regards, et semble avoir
de l'intérêt pour les classes moyennes; les pe

Digitized by Google

représentés vivent dans la mémoire du peuple; bien des traditions orales se rattachent à l'événement qu'il retrace, cette toile est fort intelligible et l'on éprouve du plaisir à la considérer.

Le salon compte plusieurs œuvres de Wiertz de Liége, dont les plus importantes ont déjà été exposées auparavant. *Le Christ au tombeau* est le meilleur ouvrage que nous connaissions de ce peintre; du moins, nous le préférons au tableau des *Grecs et des Troyens se disputant le corps de Patrocle*, dont on a beaucoup parlé, mais qui ne figure pas à cette exposition. La manière hardie, violente, quelquefois extravagante du peintre liégeois se trouve adoucie dans son *Christ*, en sorte que l'art de représenter les nus, dans lequel Wiertz a fait de profondes études d'après les œuvres des anciens maîtres flamands, s'y révèle entièrement. Il est à regretter que ce peintre, rempli de talent, ne montre pas plus d'invention dans ses têtes de femme : dans la foule de celles que présente le salon de Gand, à peine y a-t-il une seule physionomie de femme qui s'écarte de ce type fondamental de rondeur et de rougeur ardente, qui leur donne, plus ou moins, presqu'à toutes l'aspect d'une bacchante qui sommeille. Les tableaux exposés par Wiertz sont — indépendamment de celui dont nous venons de parler et auquel se trouvent attachés deux volets dont l'un représente *Ève* et l'autre le *démon de la tentation* — deux tableaux mythologiques, *un satyre avec des enfants*, et *une nymphe avec des enfants*, une esquisse *de vingt et une jeunes filles* en divers groupes, et les *quatre Ages de la Vie*, toute petite toile d'une grande finesse d'exécution.

Dans la peinture religieuse, nous ne trouvons, à l'exception du tableau de Wiertz, aucune œuvre d'une création originale. Il est surprenant qu'un pays qui, plus que toute autre nation de l'Europe centrale, est resté fidèle aux formes du culte catholique, où l'amour des tableaux d'église est populaire et traditionnel, révèle si peu d'invention, d'inspiration créatrice dans cette partie de la peinture. Depuis plusieurs années, les expositions ne nous montrent rien qui, comme dans d'autres branches de l'art, dénote une direction particulière. Et pourtant la peinture religieuse occupe une foule d'artistes : car, jusque dans les moindres chapelles et les plus petites niches, l'artiste, même débutant, est appelé à venir au secours de la foi par le charme de ses productions.

Digitized by Google

Les essais de tableaux religieux exposés à
du genre de ceux qu'on trouve partout a
grandes expositions ; l'élément religieux est
de l'idylle ; la Vierge Marie, pudique mais
aimable mais non pas céleste, ordinairement
se rapproche trop du sentiment pastoral pour
pour un brillant reflet de la beauté et de l'é
antérieures de l'art. Dans les ouvrages désign
tièrement passé dans un autre domaine : la
coloris elle-même n'a rien ou presque rien
sentiment religieux. Parmi les sujets religieu
citer comme dignes d'attention : *la Sainte*
Bruxelles, le coloris de cette toile tombe da
*une Sainte Famille* et un *Saint Nicolas* de
Gand ; enfin *la Vierge Marie consolatrice*
Wulffaert, d'Anvers, composition plus grande
et dont la disposition n'est pas sans mérite.
digne d'être traité par un peintre de génie
dogmatique-religieux, mais comme sujet huma

Les autres branches de la peinture prés
productions satisfaisantes. Le talent de reproc
rieure et les hommes est moins rare, et le do
faculté qui s'éveille et se développe plus faci
même dans le commerce ordinaire de la
obligé d'observer et même en quelque sorte d
lement, selon sa manière et le but qu'il se pr
et les choses qui le touchent. La nature et le
de la société humaine sont du domaine de tou
le véritable artiste en jouisse et se les approp
particuliers de son talent ; tout esprit actif ex
ce sujet et y répand ses impressions, tandis
toire, semblable en cela au poëte, reprod
autre existence, et non pas seulement une su
nages et d'événements.

Parmi les peintres que nous allons avoir à c
artistes étrangers : nous considérons la présen
sieurs excellentes toiles hollandaises comme

Digitized by Google

gnage du rétablissement des relations entre les deux parties des Pays-Bas. Les tableaux suivants méritent d'être remarqués : *la Recrue*, par De Coëne, de Bruxelles, avec cette inscription mise dans la bouche d'un vétéran décoré de la croix de la Légion d'Honneur : — « C'est ainsi que l'empereur récompense ses braves : ne l'oublie pas ! » *une Vente publique* par Heuvel, de Gand; des *Voituriers de Picardie* par Marinus, de Namur; *une Jeune Paysanne* par Verheyden, d'Anvers, physionomie extrêmement heureuse, ne pensant pas à la rose qu'elle tient à la main, mais riant malicieusement sous cape; *la Leçon* par Dillens, de Gand, costume élégant, varié, du siècle dernier; *les dénicheurs d'Oiseaux* par Wulffaert, d'Anvers, toile qui respire la malice campagnarde. *Un Chevalier prêt au Combat*, par Newenham, de Londres, peut fort bien trouver sa place à côté d'une *Rêverie* de Jungbluth, de Mons, tête de femme vermeille et ravissante. Un sujet d'affection pour un pinceau pur se fait aussi remarquer au salon actuel, ce sont des *Enfants faisant des bulles de savon.*

Les paysages sont nombreux. De Schonman, de Bréda : *la Mer agitée*, élément léger, à la fois onduleux et irrité; de Deterre, de Bruxelles, *une Forêt;* de Ducorron, d'Ath : *Environs de Rochefort dans les Ardennes*, et d'autres paysages ; de Verbeeck, d'Anvers : *Cascade dans les Ardennes et vue de la Campine*; de Travenraat, d'Amsterdam : *Ouragan dans les marais de la Hollande*, l'air et les roseaux sont violemment agités, la volaille est en proie à une grande frayeur, et une hutte s'écroule; de Bovie, de Bruxelles: *Site des Ardennes*; d'Abels, de La Haye: *Clair de Lune*, grisâtre et nébuleux; de Huysman, de Bréda: *Site du Brabant Septentrional.* E. de Vigne, de Gand, a exposé plusieurs paysages d'Italie, reproductions fidèles et exactes, qui contrastent trop avec les paysages ordinaires des Pays-Bas pour ne pas attirer les regards des visiteurs; la teinte tantôt bleuâtre, tantôt rougeâtre de la plupart de ces tableaux nous montre le paysage méridional sous le voile resplendissant de l'atmosphère: mais ces effets de lumière, où, pour ainsi dire, ces dispositions de l'air, ne sont pas assez animées pour pouvoir, comme dans une tempête, intéresser par elles-mêmes. Il faut une action pour un pareil théâtre; c'est le terrain le plus convenable pour le paysage historique. Si c'est de cette

Digitized by Google

manière que le peintre envisage le paysage possédant toutes les belles formes, est pour l *Le Paysage d'Hiver* de Rosenboom, d'Amst parfaitement réussie, à gauche une vaste droite un bois de haute futaie, dans lequ légèrement bruni par la trace des pas; la peu bleuâtre qu'on aperçoit à travers les cir branches raides et entièrement dépouillées délicate pour permettre une perspective p bois couvert de frimas. De Van Eykhaute *environs de Gand;* de Verweer, de La Hay *drecht*; de De Cock, de Gand, *un Troupeau se* la Meuse. Nous citerons, pour terminer, l'ou quable dans la peinture d'animaux, *un Tro* Verboeckhoven, de Bruxelles; cette fois les l et le groupe n'en a que plus de caractère. L est assez connu, il se manifeste aussi dans c mension.

Parmi la foule des ouvrages que nous n'avo sieurs attireront, à divers titres, l'attention de arts, suivant ses goûts et sa prédilection. Si année n'a que peu contribué aux progrès de nous devons nous attendre à d'autant plus de née prochaine, à l'exposition de Bruxelles. P qui procure aux tableaux un public plus nom des relations plus étroites avec des pays voi moyens de transport et la fécondité des atelier lemagne font espérer que celle-ci, qui se ra Belgique, par l'art et par la langue, s'y fer senter (1).

(1) Les deux articles qu'on vient de lire sont tradui *de Prusse*, journal grave, qui s'occupe quelquefois de mission directrice de la *Revue* a voulu être agréable à sous leurs yeux le jugement porté sur nos artistes p et consciencieux.

Digitized by Google

# NÉCROLOGIE.

## M. BOVY.

Liége vient de perdre l'un de ses plus chers enfants. L'histoire nationale est veuve de l'un de ses écrivains les plus distingués. M. Bovy, l'auteur des *Promenades historiques dans l'ancien pays de Liége*, est mort, il y a quelques jours, léguant à la vieille cité un nom de plus à ajouter à tous ceux dont elle est déjà fière.

Nous n'avons pas l'intention de faire ici la biographie de M. Bovy, elle est toute dans ses ouvrages; et qui oserait la raconter après lui, qui racontait si bien! Nous voulons seulement donner à cet homme estimable et si universellement regretté un nouveau témoignage public de la profonde estime que nous avaient inspirée et son noble caractère et son beau talent. C'est du reste, pour nous, un devoir que d'honorer sa mémoire; il nous a appris tant de choses que nous ignorions, et que, tous, nous ignorerions probablement encore, si, vers la fin de ses jours, évoquant les souvenirs de son jeune âge, il n'avait consenti à nous guider, par des sentiers tout parsemés de fleurs brillantes, au milieu même de l'inextricable dédale de notre histoire.

A sa voix, les morts secouent la poussière du cercueil; les murailles de nos anciens donjons se redressent; vieux castels, nobles châtelaines, tout reprend



Digitized by Google

vie. La cité reparaît à nos yeux avec
ments qu'on nous a détruits, et dont
nous garder la mémoire. Représentant
de cette bourgeoisie liégeoise que jusqu
naissions si peu, il nous redit ses mœ
ses préjugés. Ces innombrables petits
dition populaire s'était transmis d'âge
sans lui, peut-être, auraient à jamais di
affreuse tourmente qui vers la fin d
engloutit tant de choses, il nous les a
tateur intéressé de cette grande révol
changea la face du monde, il n'a pu
juger un peu sévèrement; mais il ne
que cette époque fut aussi le comme
peines et de ses malheurs.

M. Bovy est né à la citadelle de Liég
a si bien retracé l'histoire; son père,
ses études à Paris et à Montpellier, re
il obtint du prince Jean-Théodore, la
gien sédentaire de la citadelle. Il mou
l'âge de 62 ans, comme devait mourir
pu survivre à la perte de son emploi, a
destruction de la maison qu'il avait
voit, une grande douleur se liait, dan
souvenir de la révolution liégeoise de 1
bien excusable de ne pas l'aimer.

En 1791, après le retour du prince
organisa le régiment dit *National*, et B
jeune âge, obtint la place de son père
1794, à l'âge de 15 ans. Nous savons t
et douloureux regard d'adieu l'enfant
quand, arrivé près de la Chartreuse, il

Digitized by Google

cité, sa bonne mère, au loin dans la vallée! Des larmes sillonnèrent ses joues; il commençait l'apprentissage de cette vie rude et pénible, qui lui a fait dire, en mourant, quoiqu'il fût entouré de bons et vrais amis, qu'elle ne valait pas un seul regret.

M. Bovy, avant de quitter son pays, assista, du plateau de Robermont, à la lutte des Français et des Autrichiens, et au bombardement du quartier d'Outremeuse, ordonné par le prince de Saxe-Cobourg, et le général de division comte de Clerfayt : « Nos regards, dit-il, plongeaient dans une mer de feu; le reflet rougeâtre des flammes donnait à lire sur nos fronts pâles, l'horreur qui dominait nos âmes. Nous crûmes d'abord que toute la ville partageait le sort du faubourg, mais, lorsque, à travers les flammes, nous pûmes apercevoir le clocher de Saint-Lambert, et les autres édifices les plus apparents de la cité, lorsque nous reconnûmes que l'intérieur de Liége avait échappé aux effets d'une vengeance barbare, nous respirâmes moins péniblement » (1).

Après avoir séjourné quelque temps à Aix-la-Chapelle, Bovy et le régiment qu'il accompagnait, vinrent camper sur la rive gauche du Rhin, une lieue au-dessus de Cologne. La détresse était tellement grande que le jeune émigré fut très-heureux, pour assouvir sa faim, de trouver à acheter du pain d'épice dans l'une des rues les plus tortueuses de cette ville. Les fatigues sans nombre qu'il éprouva le firent tomber dangereusement malade; il arriva, dans le plus misérable état, à l'hôpital général, créé dans l'ancienne abbaye de Hirschfeld,

(1) *Souvenirs d'un émigré*, dans la *Revue Belge*, t. XIV, p. 5 et suiv.

Digitized by Google

au pays de Hesse, et y passa la plu
l'affreux hiver de 1794 à 1795. Il nou
le triste tableau de cet hôpital, et
cette époque l'accablement de son â
recouvra quelque énergie; ce fut qu
chfeld un nombreux convoi de mala
se trouvaient quarante-sept Liége
frères que son cœur se prit à aimer,
il se traîna mourant.... Mais, en moi
il se retrouva de nouveau seul; ils é
la plupart léguant au jeune Bovy de
mère qu'ils ne devaient plus revoir.

Bovy recouvra enfin la santé, ma
lui-même, *il n'avait plus un seul ch*
*une once de chair sur les os.* C'est d
qu'il rejoignit, à Mayence, les restes d
allait être incorporé dans celui des
de Rohan. Le jeune Liégeois parvi
partie, et grâces à une bonne nourri
cices modérés, il recouvra bientôt le
perdues (1).

Nous ne suivrons pas M. Bovy da
nous redira lui-même les souvenirs d
sa vie; ils sont achevés; l'auteur en di
pages quinze jours avant de mourir,
la *Revue Belge*, où il nous avait re
était l'un des plus zélés collaborateurs
héritage qui honore le recueil auquel
que ses nombreux lecteurs recevron
sance et tout le respect dû à la mémo

(1) V. *Souvenirs d'un émigré*, dans la *Rev*

Digitized by Google

Après avoir fait les campagnes du Rhin et les pre-
nières guerres d'Italie, l'exilé vint enfin revoir son pays,
t s'y fixa désormais.

C'est alors que commencèrent sans doute ces longues
tudes dont nous profitons aujourd'hui. Elles étaient
our M. Bovy un délassement qui faisait diversion à ses
ouffrances physiques; plus tard, le récit de ses prome-
ades variées au milieu de notre beau pays, fut un
aume pour des douleurs plus cuisantes encore, et qui
aillirent briser son cœur si ferme et si résigné.

« Il ne faut pas s'étonner, dit-il, quelque part dans
on livre, si j'ai pris pour sujet de mes causeries ce qui a
ccupé les loisirs de mon existence : des souvenirs et des
tudes qui m'ont si souvent consolé dans les mauvaises
eures que le sort a jetées avec une malheureuse profu-
ion au milieu de mes jours.

« Je me suis *promené*, tenant à la main le registre des
ouvenirs que m'ont fournis de longues années de lec-
ures, d'études et de méditations, sur les rives de notre
eau fleuve, sur les bords pittoresques de nos char-
nantes rivières, sur la cime de nos rochers, dans le
ond de nos vallées. Je me suis arrêté à chaque em-
reinte laissée sur le sol par le pied d'un homme célèbre,
chaque ruine, à chaque pierre marquée du sceau de
'histoire : examinant tous les objets, comparant les
récits de nos vieux annalistes avec la vérité que j'avais
ous les yeux, constatant les modifications que le temps,
e génie fatal qui fait et défait les ruines, a imprimées
ux choses et aux lieux. C'est le résultat et comme le
utin de ces courses que j'apporte aujourd'hui, chétive
nais laborieuse abeille, au trésor de notre littérature
ationale. Je raconte mes *promenades*. »

Digitized by Google

L'ouvrage parut et obtint un succès b
Nous le lûmes avidement, et cepen
éprouver un sentiment de douce mélan
tions avec respect ces enseignement
bonnes leçons, fruits d'une longue ex
en même temps, notre âme était
affectée, en pensant que cette voix am
à nous instruire et à nous amuser, bien
se ferait plus entendre !!... Tristes pré
malheur, se sont réalisées trop tôt !

On ne saurait croire, disions-nous alo
et de naïveté il y a dans ces causeries
raconte avec bonhomie, souvent même
et gracieuses couleurs tous les souveni
la patrie (1).

Ces qualités, qui brillent à un si hau
*Promenades historiques*, se font aussi
les *Souvenirs d'un émigré*, charmantes
teur raconte, avec cette admirable canc
térisait, les principaux événements q
pendant les sept longues années de
« J'éprouve un mélancolique plaisir
ainsi, au soir de mes jours, un rega
mières années, et à revoir les routes
que j'ai dû parcourir à l'aurore de m
reste plus guère qu'une idée imparfaite
hâter de saisir, si je ne veux pas qu'elle
rement. Le froid de la nuit qui approc
que oublier ce que j'ai souffert penda

(1) V. le compte rendu que nous avons do
*historiques*, de M. Bovy, dans la *Revue Belge*,

Digitized by Google

ɔur; et pourtant, lorsque ma mémoire, si souvent ebelle, me retrace quelques-uns de ces anciens événe- nents, je reste étonné, en voyant combien de choses eu importantes ont eu le pouvoir de produire en moi es émotions profondes. »

Les *Veillées à la cabane des remparts* offrent un autre enre d'intérêt. L'auteur s'est plu à y recueillir les tra- itions et les légendes relatives à la vieille cité. C'était, our lui, probablement aussi des souvenirs de jeunesse, t ce qu'il nous redisait était sans doute quelques-uns e ces contes fantastiques dont on avait bercé son nfance.

*Liége et Banlieue*, que la *Revue Belge* a publié en artie, de même que les *Souvenirs d'un émigré* et les *Veil- ées à la cabane des remparts*, le livre intitulé *Liége et Banlieue*, disons-nous, est une perte irréparable si M. ovy n'a pas eu le temps de l'achever. Que d'indications récieuses on trouve dans la partie que nous connais- ons! Que de détails oubliés ou inconnus sur nos mo- uments, sur nos rues, sur nos mœurs!... Nous aisons des vœux pour que les personnes qui s'inté- essent à l'histoire de Liége ne soient pas privées de la n de cet ouvrage.

On le voit, M. Bovy a des titres durables au souvenir t au respect de ses concitoyens. La cité, nous semble- -il, aurait dû être représentée au convoi funèbre de homme distingué qu'elle vient de perdre; nous n'y vons vu que ses nombreux amis. Quant à nous, qui avons accompagné jusqu'à sa dernière demeure, nous isiterons plus d'une fois encore l'humble cimetière de illage où ses cendres reposent, et, en allant rêver près le la tombe de cet aimable écrivain, nous irons lui

Digitized by Google

redemander quelques-unes de ces g
tions qui guidèrent constamment e
cœur.

---

Pour compléter le tribut que la
trice se fait un devoir pieux de paye
son honorable Vice-Président, nou
*Gazette de Liége* un article écrit im
sa mort, et dû à la plume et au cœur
membre du comité consultatif adjoi
de la *Revue Belge*.

« La mort, dit-il, en frappant l'auteur
*riques* a fait disparaître le dernier représe
de Liége; l'empire, le royaume des Pays-
1830 semblent avoir passé sans que M. Bo
s'en soit aperçu; il était resté le contempo
principauté. Cette disposition particulière d
sur ses écrits un charme, un parfum liég
retrouvera après lui; il parle du pays de
d'idées et de théories nouvelles, mais il
l'aime, parce que c'est son pays. C'est l'ab
dicte ses paroles. Dans ses derniers m
longue agonie qui a duré *vingt* jours, M. B
caractère qui lui était propre; il a déployé
cette foi vive qui devaient faire l'apanage d
ancêtres. « Jamais je n'ai vu de mort plus
M. le curé de St-Denis, qui lui a prêté les
sacré dans ces derniers et cruels moments
le dire, la résignation, la sérénité d'âme,
plus nette n'ont abandonné notre compatri

» Etrange rapprochement! M. Bovy est m
tomac, et c'est sur le cancer que roulait

Digitized by Google

pour le doctorat en médecine. Aussi connaissait-il parfaitement le danger que présentait sa situation. Ses confrères, MM. Delvaux, Hauzeur, Frankinet, Sauveur, Hurault et Vedrine lui prodiguaient les secours de l'art, et cherchaient à entretenir en lui quelque espérance. « Mes amis, je vous remercie, répondait M. Bovy ; si vous assistiez un autre malade vous pourriez le tromper sur son état afin d'adoucir son mal, et je ne vous blâmerais pas. Mais je sais où j'en suis ; il me faut un médecin qui se trouve plus haut. » Et il regardait le Christ suspendu à côté de son lit... « Est-ce celui qui part qui doit consoler ceux qui restent, ajoutait-il, en voyant leur affliction.» — Vous avez froid, docteur, lui dit une dame de ses amies qui était venue lui faire visite et qui lui prenait la main pour le saluer. — Non, je n'ai pas froid, répondit M. Bovy ; c'est le chaud de la vie qui s'en va. Lorsque M. le curé de St-Denis se présenta pour lui administrer l'extrême-onction, lui-même répondit aux paroles sacramentelles du prêtre avec autant de calme que de piété. Sa présence d'esprit était si grande en ce moment qu'il désigna le lieu de son appartement où l'on pourrait trouver la ouate nécessaire pour l'application des Saintes-Huiles. « Du courage ! lui disait M. le docteur Hurault l'avant-veille de sa mort. — Du courage ! il ne m'en manque pas, repartit le mourant ; c'est la religion qui m'a soutenu et qui me soutient encore ; mais la vie ne vaut pas des regrets. Il ajouta ensuite : Mon ami, si vous pensez que la bénédiction d'un honnête homme peut faire du bien, je vous donne la mienne... Au revoir dans l'éternité ! »

» Pendant ses derniers jours il songea à ceux qu'il avait aimés et voulut leur laisser quelque souvenir. Ainsi, entre autres dispositions par rapport à ses amis, il légua son portrait à M. V. Fabri et à M. Van Hulst ; il donna à M. Vedrine une épingle contenant *un* cheveu de l'illustre Bichat, relique de la science. Il pensa même à un ancien soldat Liégeois, nommé Comblain, qu'il avait connu en Italie et qui revenu à Liége épousa la dernière rosière que dota l'Empereur, suivant une coutume consacrée, à l'anniversaire de son mariage avec l'Impératrice Marie-Louise. Comblain fut annoté pour un petit legs en argent et pour quelques vêtements. Il laissa à la *Revue Belge* le manuscrit de ses *Souvenirs d'un émigré* (1). Enfin

(1) Ils paraîtront successivement dans les prochaines livraisons.

Digitized by Google

il nomma exécuteurs testamentaires M. V. Fab
ne quitta presque point le chevet de son lit et
il expira le 26 août. M. l'abbé Louis était prés

» En mourant, M. Bovy regrettait de ne pas a
main à plusieurs de ses compositions historiq
autres, *Liége et Banlieue*, une *Visite au*
Assez heureux pour terminer les *Souvenirs d'*
vant plus écrire, il en dicta la fin. Voici la d
ouvrage ; elle est encore consacrée à Liége, à
quit l'auteur et qu'il aimait tant :

»... Je recommençais à courir. Lorsque je
de la chaussée, je m'arrêtai. Le ciel pur et le
éclat permettaient de voir Liége dans l'un de s
loppements. Je cherchai des yeux la citadelle
connaissais ses bâtiments, mais j'avais besoin
encore. Je m'adressai à un vieillard qui dep
mendiait à cette place dans une cabane de ter
son bâton, il me la montra. Je lui donnai le
sous que j'avais dans ma poche. Il me regard
s'écria: « Que Dieu et la Vierge vous bénissent
compense. » Les premiers mots patois que j'e
à Liége, étaient la bénédiction du pauvre. M
lée par tant de diverses sensations, s'en émut
larmes coulèrent en abondance, je me décou
Dieu. »

» Telles furent les dernières lignes de l'aut
*historiques*. Mais il ne devait plus jouir de la
Liége, il ne devait plus revoir la citadelle ;
dicté ces paroles, il mourait, il abordait sur u
la terre de l'éternité. Puisse maintenant être
vieux mendiant recevant la dernière obole de

(1) On sait que le sujet du beau tableau de M. Vieill
*ments de P. de Bex*, reproduit récemment par la lithogr
*Promenades historiques* de M. Bovy. Plusieurs parties
été traduites en allemand, en anglais et en hollandais.

Digitized by Google

»La messe des morts pour M. Bovy a été célébrée le samedi 28 août, à 9 heures, dans l'église de Ste-Catherine. Cette triste et touchante cérémonie avait réuni les personnes attachées au défunt, et c'est avec un profond recueillement que l'auditoire, au milieu duquel nous avons remarqué M. le gouverneur de la province, a assisté à la célébration des saints mystères.

M. Bovy avait demandé à être enterré à Angleur où il possédait une charmante propriété d'où l'on découvre le panorama de Liége et de la citadelle; le cortége a donc pris cette direction, et ceux qui en fesaient partie ont pu entendre les femmes du peuple s'écrier sur le marché : « *C'est le pauvre Bovy !* »

Les restes de M. Bovy ont été descendus dans la tombe, au milieu des prières et des larmes ; pas un œil n'est resté sec.

Lorsque la dernière cérémonie a été terminée, M. le docteur Wasseige, membre de la Commission médicale, et M. le professeur de Chênedollé, de la Commission directrice de la *Revue Belge*, ont pris successivement la parole. Nous regrettons de ne pouvoir reproduire la touchante improvisation de M. de Chênedollé. M. Wasseige s'est exprimé dans les termes suivants :

Messieurs,

Au moment où la tombe va nous enlever pour toujours le malheureux ami que nous pleurons, qu'il me soit permis de rappeler en peu de mots la vie utile et laborieuse du praticien distingué, dont la perte prématurée laisse un vide difficile à combler.

Jean-Pierre-Paul Bovy, né le 20 octobre 1779, était fils de Henri Bovy, chirurgien sédentaire de la citadelle de Liége.

Il émigra, en 1794, avec le régiment du prince de Liége, en qualité de chirurgien-aide-major. Il fit plusieurs campagnes ; il fut

Digitized by Google

fait prisonnier; il quitta le service huit mois après la bataille de Marengo et vint se fixer à Liége, sa ville natale, où il exerça son premier état.

Ses premiers pas dans la pratique civile furent couronnés de succès.

Possédant toutes les qualités qui constituent le vrai médecin, généreux, bon, sensible, affectueux, il ne prodiguait à ses malades que des soins d'affection. Il souffrait avec eux. Il consolait par sa parole calme, douce et pénétrante ceux qu'un mal, au-dessus des ressources de l'art, allait bientôt conduire au tombeau; sa présence à leur lit de mort leur laissait entrevoir un dernier espoir de guérison qui ne s'effaçait qu'avec le dernier souffle.

Ses vastes connaissances médicales, jointes à ses vertus privées, lui valurent une nombreuse clientelle. Le titre qu'il portait, quoique suffisant pour lui, dont le seul désir était de bien faire et de faire le bien, ne lui parut pas suffire pour les autres, auxquels il ne voulait être ni supérieur, ni inférieur.

Il eut à quarante ans la noble ambition d'aspirer à un grade auquel cent autres allaient bientôt être élevés, et, quelque temps après la création de l'université de Liége, le 12 février 1819, il y fut proclamé docteur, après avoir soutenu une dissertation inaugurale ayant pour titre : *Observations sur le Cancer utérin*, comme s'il eût pu prévoir alors que c'était à une affection cancéreuse qu'il devait succomber 22 ans plus tard.

Les capacités de Bovy furent justement appréciées par le gouvernement et par les administrateurs des hospices civils de Liége. Nommé membre de la commission médicale provinciale et chirurgien en chef des hospices, il apporta, dans l'exercice de ces fonctions, un zèle à toute épreuve et une aménité de caractère qui, de ses nouveaux collègues, lui fit bientôt de nouveaux amis.

Partisan de l'ancienne nationalité liégeoise qu'il a en quelque sorte rajeunie dans ses *Promenades historiques*, dont la lecture, parfois si entraînante, laisse apercevoir, sous un style souvent mélancolique, le mal cruel qui le minait déjà, Bovy avait vu, avec joie, se former l'association nationale pour la littérature. Nommé membre de la commission, ses collègues apprécièrent bientôt le littérateur distingué et l'appelèrent à la vice-présidence de l'association.

Digitized by Google

*Les Souvenirs d'un émigré*, ouvrage qu'il a terminé depuis un mois seulement, *les Veillées à la cabane des Remparts* et *Liége et Banlieue*, ouvrage non achevé, prouvent assez comment il savait utiliser ses rares moments de loisir.

Il aimait les arts : il en cultivait quelques-uns avec succès. Il succombait presque en même temps que Liége fêtait deux lauréats du Conservatoire de musique, au succès desquels il avait contribué comme membre de la commission de surveillance.

C'est à Angleur, c'est dans le lieu où nous venons déposer sa dépouille mortelle, que Bovy aimait à se reposer des fatigues de son état. C'est ici même qu'il venait méditer l'histoire de son pays natal qu'il affectionnait sur tout. C'est ici qu'il venait épancher dans le cœur d'un ami tout ce qui déchirait son cœur.

C'est dans le lieu qu'il aimait le plus qu'il a voulu trouver le repos.

Ah! Bovy!.... juste et pieux Bovy! c'est finir trop tôt une aussi belle carrière.

La mort est parfois bien cruelle!

Elle n'aurait pas dû t'enlever à notre amitié; elle n'aurait pas dû t'enlever aux malheureux que ton art soulageait!

Adieu Bovy!.... Adieu! »

---

## BIBLIOGRAPHIE

Des ouvrages de M. Jean-Pierre-Paul Bovy, docteur en médecine et en chirurgie, chirurgien en chef des hospices civils de Liége, membre de la commission médicale provinciale, de la commission de surveillance du Conservatoire royal de Liége, vice-président de la commission centrale de l'Association nationale

Digitized by Google

pour l'encouragement de la littérature en Belgique, etc., etc., né à Liége le 20 octobre 1779, mort dans la même ville le 26 août 1841.

I. *Observationes de cancro uteri et variis affectionibus quæ eum simulare possunt.* — *Leodii, typis J.-A. Latour*, 1819, in-4°, 17 pages. Thèse soutenue le 12 février 1819.

II. *Promenades historiques dans le pays de Liége.* — Liége, P.-J. Collardin, in-8°, t. Ier, 1838, de 4, VI, 264, 4 pages et 2 planches. — T. II, 1839, de 315 pages et 1 planche.

III. *Souvenirs d'un émigré liégeois.* — I. *Revue Belge*, t. XIV, p. 51-60. — II. *ibid.*, p. 349-366. — III, t. XVII, p. 383-409.

IV. *Liége et Banlieue.* Quartier du sud, *extra muros.* — *Revue Belge*, t. XIV, p. 97-130. — *intra muros*, t. XV, p. 233-259.

V. *Les Veillées à la cabane des remparts, ou traditions, légendes, contes et rêves du vieux Gabriel.* — *Revue Belge*, t. XVI, p. 356-373. — t. XVIII, p. 5-34.

VI. *Promenade historique en Campine.* — Le château de Vogelsanck; Hugues, comte de Looz; Jean de Werth; origine de la chapelle de Bolderberg. — *Revue Belge*, t. XVI, p. 5-28.

Ces huit articles, insérés dans notre recueil, ont été tirés à part à 100 exemplaires (le n° VI, à 125), avec une pagination suivie pour chacun des quatre sujets différents. Tous les amis du bon docteur en possèdent un exemplaire, qu'ils conservent religieusement comme une précieuse relique, comme l'appendice inachevé des *Promenades historiques.* Ils y joindront la fin des *Souvenirs d'un émigré* qui, d'après la volonté expresse de M. Bovy, doit leur être adressée en témoignage d'un attachement que la présence même de la mort a réveillé plus vif encore, s'il est possible, dans le cœur de cet excellent homme. *a.*

Digitized by Google

# LA VIOLETTE

(HOTEL DE VILLE).

Digitized by Google

Digitized by Google

## LA VIOLETTE

(*Hôtel de Ville*).

Reportons-nous un instant au XVe siècle. Voyez mme la foule se presse dans les rues tortueuses de la é; contemplez le flot populaire qui déborde de toutes rts et vient s'épandre, en grondant, sur la grande ace du Marché! Quelle agitation! quel tumulte! Endez-vous ces cris de mort et de vengeance? La figure s bourgeois est menaçante; les uns sont armés de tons ferrés, de couperets, de lourds marteaux; les tres brandissent des pics, des *havresses* ou les divers truments particuliers à leurs métiers. Tous se précient vers un sombre édifice aux proportions colosses, qui se dresse fièrement à côté de l'église de Saintmbert !... C'est *la Violette!* C'est le lieu où se débatnt les grands intérêts de la commune, c'est le palais peuple. Là siégent des magistrats qu'il a nommés, s hommes qui veillent pour lui et déjouent les trames urnalières des patriciens!... Inclinez-vous, bourgeois, st votre mère à tous; ces murs ont entendu la voix âle et courageuse de Henri de Dinant; bientôt ils verint plusieurs grands tribuns encore, les Baré, les Jean Ville, les Beeckman, les La Ruelle et tant d'autres artyrs de vos libertés!... Que de souvenirs glorieux tu ens évoquer devant moi, vieille reine de la cité liéoise! Que de nobles cicatrices ta riche façade offrait à



Digitized by Google

l'œil attendri de tes enfants... et maintenant tu n'es plus !... Il n'y a pas jusqu'à ton nom vénéré qui n'ait disparu, peut-être pour toujours.

Les hôtels de ville ont grandi en même temps que les peuples; le droit de construire ces édifices était l'un des priviléges les plus précieux consacrés dans les chartes de commune; il est donc à supposer que notre premier monument de ce genre date du XI^e siècle, époque à laquelle les bourgeois de Liége commencèrent à obtenir d'importantes franchises. L'emplacement de cet édifice n'a point varié chez nous, et c'est devant lui que se sont déroulés les plus grands drames de notre histoire. La place du Marché était le théâtre accoutumé des émeutes populaires; à la moindre alarme, au premier tintement de *la cloche Henri* ou de *la cloche blanche*, les gens des métiers abandonnaient sur-le-champ leurs demeures et accouraient se ranger autour de *la Violette*, prêts à la défendre, et à mourir, s'il le fallait, pour le maintien de leurs libertés.

L'hôtel de ville était voisin du palais épiscopal; une église seulement les séparait, mais ce pieux symbole de paix et de concorde, placé entre deux pouvoirs rivaux, le prince et la commune, pâtit bien souvent de ce dangereux voisinage, et le parvis du temple fut plus d'une fois arrosé du sang des patriciens et des plébéiens qui venaient y vider leurs querelles.

Nos historiens nous apprennent que, vers la fin du XIV^e siècle, la Violette tombait en ruine, et qu'il fallut la reconstruire. Ce nouvel édifice ne subsista guère au-delà de cent ans; mais ce fut le siècle des guerres de Bourgogne, les cent années pendant lesquelles les terribles soldats du puissant duc d'Occident vinrent, à

Digitized by Google

plusieurs reprises, s'abattre sur notre pays et le mettre au pillage ; c'est cette grande époque de notre histoire qui s'ouvre par les désastres d'Othée et les exécutions sanguinaires de *Jean sans Peur* et de *Jean sans Pitié*, et vers la fin de laquelle nous voyons apparaître la sombre figure de Charles le Téméraire.

La Violette, il est vrai, fut du petit nombre des monuments qui échappèrent au sac de Liége, ordonné par le redoutable vainqueur ; mais, profanée par la main dévastatrice de l'étranger, elle ne put se relever des coups qui lui furent portés alors. Les temps étaient trop mauvais pour la réparer ; le pauvre peuple était lui-même sans abri ; les bourgeois ne pensèrent d'abord qu'à reconstruire leurs demeures. Mais, quand les maux de la patrie furent un peu cicatrisés, on jeta de nouveau les yeux vers le palais de la commune.

Le lieutenant du duc de Bourgogne, Guy de Brimeux sire d'Humbercourt, avait fait construire un pont de bois par lequel on communiquait de l'hôtel de ville avec le Destroit des échevins, attenant à la cathédrale; en 1493, le pont et tout l'édifice tombaient en ruine. On parvint, malgré la misère générale, à rassembler les fonds nécessaires, et en 1497, une autre Violette s'éleva sur l'emplacement de l'ancienne. Messire Raes de Warfuzée, seigneur de Waroux, et le noble damoiseau Gilles de Huy, alors bourgmestres, mirent la dernière main à l'ouvrage et y apposèrent leur blason, de même que les armes du pape, de l'empereur, de Jean de Horne et de la cité. « Ces armes, dit Loyens, étaient toutes enchâssées dans les consoles qui soutenaient la face de la salle ronde. Celles aussi des trente-deux métiers s'y trouvaient sculpturées, de même que celles de la plupart des villes

Digitized by Google

du pays, sur le haut du bâtiment, le tout surmonté de l'aigle impériale. »

C'était là une belle et noble enseigne pour un semblable monument: le blason du pape, de l'empereur, de l'évêque et de la cité, mais surtout celui de la cité, placé sous la sauvegarde de l'empire, et s'appuyant, d'un côté, sur les armoiries des trente-deux métiers, de l'autre, sur celles des bonnes villes du pays.

Le nouvel édifice eut aussi à traverser bien des époques de troubles, mais le temps des grandes catastrophes était passé; cet hôtel de ville subsista donc plus que ceux qui l'avaient précédé, et ce fut en 1691, seulement, qu'il disparut à son tour. Voici comment:

La diète de Ratisbonne ayant donné ordre à tous les princes de l'Empire de s'armer contre la France dont on craignait les envahissements, l'embarras fut grand pour les Liégeois qui venaient de conclure avec cette dernière puissance un traité par lequel leur neutralité avait été reconnue. Les remontrances qu'ils firent à l'empereur furent vaines; les Hollandais qui occupaient la Chartreuse menaçaient de mettre le feu à la ville si les bourgeois ne se soumettaient aux instructions de la diète; il fallut donc bien obéir; et la principauté de Liége, dont les forces militaires consistaient en un seul régiment, déclara la guerre à Louis XIV. On imposa des taxes, on leva de nouvelles recrues, et l'on se disposa à résister aux armées du grand roi. Le marquis de Boufflers eut bientôt calmé cette belliqueuse ardeur. Après s'être emparé de la Chartreuse, il bombarda la cité pendant cinq jours (4-9 juin 1691). C'est ce bombardement qui renversa la Violette et détruisit presque toutes les maisons situées entre le marché et la Meuse.

Digitized by Google

Après ce grand désastre, le siége des affaires de la commune fut provisoirement transporté dans une vaste maison du bas de la Sauvenière, jusqu'à ce qu'on pût entreprendre la construction d'un nouveau bâtiment destiné à cet usage. Les guerres continuelles et les passages de troupes dont notre territoire fut alors le théâtre retardèrent cette construction jusqu'en 1713, époque à laquelle la paix d'Utrecht vint enfin rendre le calme au pays.

Nous avons dit que de temps immémorial l'hôtel de ville, à Liége, a occupé le même emplacement. Chose remarquable et qui n'a peut-être pas été faite sans dessein, la *Legia*, le petit ruisseau qui a donné son nom à la noble cité, passe sous le monument populaire; depuis plus de mille ans, il coule là calme et paisible, peu soucieux des clameurs du dehors, et présentant un admirable contraste avec les passions violentes qui s'agitent au-dessus de lui.

Le 14 août 1714, on posa la première pierre du nouvel édifice, de celui-là même que nous voyons encore aujourd'hui. Le prince avait ordonné qu'on fît cette cérémonie avec tout l'éclat possible: « Le cortége, dit Loyens, commença vers les trois heures après midi; la bourgeoisie était rangée sous les armes. Les trois corps précédaient les députés qui étaient dans plusieurs carrosses, suivis d'un autre attelé de six chevaux, où étaient les bourgmestres en état. Le baron de Selys, grand-doyen de l'illustre chapitre de Liége, qui était honoré de la commission de Son Altesse, suivait dans le sien, pareillement attelé de six chevaux, et puis quelques autres seigneurs de l'église cathédrale, aussi en carrosse.

« Étant arrivés au marché, on commença par la posi-

Digitized by Google

tion des trois médailles, l'une d'or, l'autre d'argent, et la troisième de cuivre, emboîtées dans une belle pierre polie, qui furent posées par ledit grand-doyen, au nom de Son Altesse, avec des outils d'argent, faits expressément pour cette cérémonie, pendant laquelle la bourgeoisie, sous les armes, fit trois décharges; les boîtes se firent entendre, au bruit des trompettes de la cité, des timbales, fagots, hautbois et cors de chasse, aux acclamations du peuple (1). »

L'hôtel de ville fut rendu habitable dès l'an 1718, et l'élection des bourgmestres s'y fit pour la première fois cette année; mais ce n'était plus l'élection d'après les formes populaires de 1603. L'édit de Maximilien-Henri avait complétement modifié notre constitution: le prince nommait l'un des chefs de la cité, et les *Seize chambres*, qui représentaient bien imparfaitement la bourgeoisie, choisissaient l'autre. Cependant, malgré le peu de pa-

(1) Loyens, *Recueil héraldique*, p. 554. Voici, d'après le même écrivain, la description de la médaille qui fut frappée à cette occasion. D'un côté, l'on voit la façade de l'hôtel de ville, surmontée d'un buste qui représente Saint-Lambert, avec cette inscription: *Belli furor mœrente Joanne Ludovico me subvertit; ast sub serenissimi et clementissimi principis nostri Josephi Clementis Bavariæ ducis popularibus auspiciis, et universæ pacis fulgore irradiata surgo pulchrior sub consulatu illustris domini Edmundi Conrardi baronis de Voordt Cortenak tertio consulis, et nobilis domini Ludovici de Thier, sacri romani imperii equitis, domini de Walhorne, secundo consulis, anno MDCCXIIII, mensis Augusti XIIII.* De l'autre côté, l'on aperçoit le perron, avec les armes de Son Altesse et celles des bourgmestres régents, bordées de cette autre inscription: *Josephus Clemens D. G. Arch. Prin. Elect. Colon. Epis. et Princeps leod., utriusque Bavariæ dux, etc.* Sur le bas, on lit la devise suivante: *Fide, fidelitate et constantiâ.*

Digitized by Google

iotisme qui subsistait alors, cette cérémonie ne laissait as de faire encore une impression profonde sur tous. e peuple paraissait se rappeler tout à coup les temps orieux de son histoire, au moment où les nouveaux ourgmestres amenés tumultueusement à l'hôtel de ville, placés sur le perron, y faisaient serment entre les ains des députés du prince, et en présence des bour-eois, d'administrer fidèlement les deniers publics et de aintenir les priviléges de la cité, priviléges dont il n'exis-it plus guère, hélas, que de bien faibles débris (1).

L'hôtel de ville est encore aujourd'hui l'un des monu-ents remarquables de notre ville, et cependant il ne résente plus toutes les richesses qui l'ornaient au siècle ernier; ses tentures, ses tableaux ont, en partie, dis-aru. On a enlevé les chairs de l'édifice, le squelette seul t resté. Pour le revoir dans son ancienne splendeur, il ut lire l'ample description qu'en fait Saumery dans s *Délices du pays de Liége*, et que, pour cette raison, ous croyons inutile de rapporter ici (2).

L'hôtel de ville possédait autrefois une bibliothèque ublique dont les commencements datent de l'an 1732. n 1766, cette bibliothèque reçut un accroissement onsidérable; elle était ouverte trois fois par semaine, ce ne fut pas là, sans doute, un des moindres éléments ui imprimèrent au règne de Velbruck une physio-omie si littéraire. Cette collection, qui n'était pas sans

(1) *Voyez* les réflexions que fait à ce sujet le comte de ***, dans n *Histoire de Liége*. Paris, 1801, in-8°, *introduction*.

(2) Vol. I, p. 244 à 254.

Digitized by Google

mérite, a formé, de nos jours, le noyau de la bibliothèque actuelle de notre université (1).

Grâce aux souvenirs des temps passés et à l'esprit de liberté qui n'a jamais cessé de régner parmi les Liégeois, l'hôtel de ville est toujours, parmi leurs monuments, l'un de ceux qu'ils affectionnent le plus, et, quand on y agite quelque grande question d'intérêt public, on voit encore le peuple s'y porter en foule comme au temps des communes; nous en avons tous été témoins. Mais, pourquoi priver ce glorieux débris de notre histoire du nom qui lui appartient réellement et qu'il avait conquis par plusieurs siècles d'une existence qui se rattache à toutes nos luttes? Pourquoi, dans une cité où la vie communale est encore si puissante, ne songe-t-on pas à réparer la craintive injustice du siècle dernier, et n'appelle-t-on pas encore aujourd'hui notre hôtel de ville, LA VIOLETTE?...

M.-L. POLAIN.

(1) Nous avons remarqué dans le catalogue de cette bibliothèque, publié en 1767, in-8° (106 pag.), les diverses polyglottes, la collection des Pères de l'Église, publiée par les bénédictins, les grandes collections d'antiquités, un précieux Grégoire de Tours du VIII° siècle, et le manuscrit original, sur vélin, de l'*Histoire de France*, de Du Tillot, exemplaire au chiffre de Henri II !!!...

Digitized by Google

# SOUVENIRS D'UN ÉMIGRÉ LIÉGEOIS.

## 1795.

## IV.

Peu de temps après notre sortie de Waidhaussen, nous pénétrâmes en Bohême en traversant sa principale chaîne de montagnes. Autour de nous, tout respirait la simplicité des mœurs antiques sans que rien fît présumer alors que l'activité des relations commerciales pût jamais y apporter cet amour du beau si naturel aux nations policées; mais parmi ces paysans à demi-sauvages, s'étaient réfugiées les vertus que semble exclure un haut degré de civilisation. Chez eux se rencontrait avec les habitudes d'une hospitalité toujours généreuse et le respect des devoirs sociaux, l'attachement le plus vif à la religion de leurs pères. Malheureusement ces qualités estimables s'alliaient à un penchant irrésistible pour le cabaret; non que ces braves gens fussent entraînés là par le goût de l'ivrognerie, ils ne buvaient que de la petite bière, mais parce qu'ils y trouvaient le plaisir de la danse, celui auquel ils se livrent avec le plus d'ardeur. Les bals rustiques avaient lieu deux fois par semaine, le dimanche et le jeudi; les garçons et les filles s'y réunissaient pour sauter et

Digitized by Google

tourner au son du *Toudelsaek* (espèce de cornemuse). Tenir cabaret n'était point un commerce de spéculation. Chaque paysan à son tour prêtait sa maison pendant un an aux buveurs de bière et aux danseurs.

Notre état-major occupait Horazdiowitz ; nous n'en étions éloignés que de deux petites lieues, et tous les quinze jours nous allions y monter la garde. La vie animale y était à si bon compte que j'eus plusieurs fois à mon dîner un quartier d'oie rôtie, un pain blanc au cumin, d'une demi-livre, un pot de bière, le tout pour trois kreutzers (13 centimes). Les faisans y étaient aussi fort communs, mais comment nous les servait-on, bon Dieu ! flanqués, sur un énorme plat, de pois-chiches, durs et coriaces.

Cette petite ville d'environ 1500 habitants n'offrait absolument aucune ressource. A l'exception de deux ou trois mauvaises distilleries, on n'y trouvait nulle apparence d'industrie. La seule chose qui y fût remarquable, c'était un vieux bâtiment que l'on assurait avoir été le berceau et le séjour du roi de Bohême, Georges Podiebrad, le cruel persécuteur de ses sujets catholiques, excommunié par le pape Paul II, et contre lequel ce pontife fit prêcher une croisade qui ne produisit aucun résultat heureux. Strakonitz, à égale distance de notre cantonnement, est une autre petite ville de même importance, mais un peu plus animée que Horazdiowitz, parce que c'était là que résidait le grand prieur des chevaliers de Malte qui y possédaient un quart des revenus du cercle de Prachin ; c'est à Strakonitz que se trouvaient nos magasins et nos ateliers. Pour nous procurer les objets de première nécessité, nous devions aller les chercher à Piseek, à deux lieues au-delà de Strakonitz.

Digitized by Google

Cette ville, qualifiée du titre pompeux de ville royale, avait un peu de mouvement, grâce à ses fabriques d'étoffes de laine et à son commerce de pierres précieuses provenant de la rivière de la Watawa sur laquelle elle est située.

Je ne sais d'après quelle prévention traditionnelle a pu s'établir l'absurde réputation de diseurs de bonne aventure que l'on a faite aux Bohémiens; les classes éclairées en rient, mais c'eût été se faire un mauvais parti que de donner cette qualification aux habitants de la campagne.

Le hameau que nous occupions, nommé Taboratza, faisait partie de la commune de Katowitz. Rien de plus pittoresque que la petite ferme où j'étais logé. Assise sur un plan légèrement incliné, cette charmante habitation possédait un verger descendant en pente douce jusqu'au bord de la Watawa, où cette rivière formait une anse, servant d'abreuvoir au bétail. Un peu plus haut était le moulin du village en partie caché par des arbres fruitiers. Au-dessus de la digue qui donnait cours au biez dont les eaux mettaient en mouvement les roues du moulin, la rivière, comme un torrent fougueux, roule ses flots parmi des blocs granitiques détachés des escarpements qui l'encaissent; elle franchit, en bondissant, tous les obstacles et retombe en écume argentée par petites cascatelles, vraies miniatures des cascades de la Suisse. Là, une roche à surface plane semble sortir du sein de l'onde comme pour servir de large piédestal à une couche de terre d'alluvion limoneuse que tapisse une herbe fine et verdoyante; le tout forme une île allongée d'environ 18 à 20 ares d'étendue. Le silence n'y est interrompu que par le bruit des flots

Digitized by Google

turbulents qui se brisent sur les aspérités du roc, par le chant des oiseaux et par celui de la brise à travers le feuillage des saules et des sapins qui ombragent les bords de l'île. Quelques chaumières peintes en blanc, comme le sont toutes les maisons villageoises de ce canton, placées çà et là sur le penchant des collines, tempèrent l'aspect trop sauvage de la nature. Que de fois n'ai-je point franchi à la nage le cours rapide de la Watawa pour aborder à ce lieu enchanteur que la mère des amours n'aurait pas dédaigné de choisir pour asile.... Et combien plus souvent encore, lorsque la bonne meunière me prêtait si obligeamment sa nacelle et ses hameçons, n'ai-je pas été, dès le lever du soleil, pêcher la truite si exquise du mois d'août!

La maison maternelle n'aurait pu m'offrir elle-même plus de douceur; je n'y aurais pas été l'objet d'une sollicitude plus tendre que celle dont j'étais entouré chez ma respectable hôtesse. Restée veuve avec deux enfants, un garçon et une fille, tous deux actifs et laborieux, elle faisait valoir la ferme dont le produit leur assurait cette modeste aisance qui suffit aux besoins et au bonheur.

Veronika ne possédait point les avantages extérieurs, qui charment les regards, mais son cœur était si bon, son caractère si parfait que l'on ne pouvait s'empêcher de l'aimer pour peu qu'on la connût. Elle avait dans sa plus proche voisine une amie intime à côté de laquelle elle figurait comme le narcisse des bois près du lis des jardins. Barbe, ou *Barbaro,* ainsi que prononcent les Bohémiens, était un remarquable modèle de cette beauté native dont le charme tient surtout à l'élégance des formes, à la gracieuse vivacité des traits et à l'expression des yeux; son cœur était le sanctuaire des

Digitized by Google

vertus et de la plus touchante candeur. Née dans la petite ville de Wodnian, à quatre lieues sud de Strakonitz, elle était venue demeurer chez son oncle, vieux célibataire et l'un des plus riches propriétaires de Katowitz, qui la chérissait comme son enfant.

Jusqu'alors je n'avais point connu l'amour, car je ne veux pas donner ce nom aux sentiments passagers que j'avais ressentis.... pour Nitzka, par exemple. Celui que j'éprouvais pour Barbe était bien différent; il était si vrai, si pur qu'il remplissait mon âme tout entière et me donnait comme une nouvelle existence. Chaque soir, elle venait près de son amie, et, chaque soir, j'étais en tiers avec elles. Barbe parlait un peu l'allemand, et moi, je commençais à comprendre un peu le bohémien. C'en était assez pour que la conversation ne restât pas languissante. Je m'aperçus avec transport que je n'étais pas indifférent à Barbe et qu'elle avait su lire dans mon cœur les douces émotions qu'elle y faisait naître. La vierge pudique qui aime pour la première fois cache difficilement le sentiment qui l'agite et qui fait palpiter son sein. Barbe ne tarda pas à me faire le timide aveu de son amour. Lorsque, parcourant ensemble les sites agrestes que baigne la Watawa, ou que serrant sa taille fine et légère je la conduisais à la danse, son âme tout entière se reflétait sur sa figure et lui donnait l'expression d'un ange; souvent elle contemplait le ciel, d'un œil où se peignait toute la pureté de son cœur. Elle ne parlait pas alors, mais sa respiration annonçait par des mouvements doux et réguliers qu'elle goûtait tout le bonheur auquel une mortelle peut prétendre. Dire ce que j'éprouvais moi-même serait impossible; et ceux dont les sens sont refroidis par les années ne sauront plus

Digitized by Google

comprendre quelle était la nature de mes émotions. Hélas ! la vie m'a donné si peu de ces instants où le cœur jouit pleinement de toute la joie qu'il est capable de contenir !

A quelque temps de là, le fils de mon hôtesse vint me proposer de l'accompagner le lendemain de grand matin à une lieue de Taboratza, près du village de Radomisck, où devait se faire une pêche superbe dans les étangs du baron de T..... A l'entendre, ce divertissement m'amuserait beaucoup. Je consentis volontiers à le suivre ; c'était un plaisir tout nouveau pour moi. Arrivé aux étangs, j'y trouvai un nombreux rassemblement d'hommes et de femmes, venus des villes et des villages circonvoisins, les uns par curiosité, les autres pour acheter du poisson. Mais tandis que je regardais l'innombrable quantité de carpes que l'on sortait de la vase avec des *trubles* d'osiers fixées au bout d'une perche, et que je contemplais avec le plus vif intérêt le tableau pittoresque du marché improvisé sur le lieu même, je vis venir à moi un homme d'une cinquantaine d'années, en capote couleur gris de fer, la tête couverte d'une casquette garnie d'un galon d'or, et tenant à la bouche une pipe d'écume de mer. Il était porteur de l'une de ces figures expressives qui révèlent toute une position sociale; ses manières étaient distinguées et son langage très-pur. Il me dit de le suivre sur la digue qui séparait l'étang où se faisait la pêche de celui où l'on jetait les carpillons, m'assurant que j'y serais plus agréablement placé. J'ignorais à qui j'étais redevable de cette politesse, mais aux marques de respect que les paysans lui donnèrent sur notre passage, je reconnus bientôt que c'était le baron lui-

Digitized by Google

même. Après avoir été, de côté et d'autre, surveiller les diverses opérations de la pêche, il revint à moi, me fit plusieurs questions sur mon régiment et sur le dernier combat de la Lahn où j'avais été blessé. Il semblait écouter avec intérêt les réponses que je lui faisais; car lorsque le fils de mon hôtesse s'approcha de nous, le bonnet à la main, pour me demander si je voulais retourner au logis, il lui fit signe de se retirer et m'invita à dîner avec lui. Je m'excusai en disant que ma toilette négligée ne me permettait pas d'avoir cet honneur; il se prit à rire. « La grande tenue, répondit-il, n'est de »rigueur que pour les parades, mais on peut toujours »se mettre à table avec l'habit militaire tel qu'il est. » Je le suivis donc à son château, vieux et triste manoir, enfoncé au milieu des bois. Nous entrâmes dans un salon où la table était déjà servie : il y règnait une propreté et même une sorte de somptuosité antique tout à fait remarquable. « Je vous laisse un instant, me dit »le baron, pour aller ôter mes guêtres et mes gros »souliers. » Des cartes géographiques cachaient en partie la vieille tenture de cuir bouilli dont les murs de cette grande pièce étaient revêtus; mes yeux s'arrêtèrent avec la plus vive émotion sur un plan de la ville de Liége si correctement dessiné et détaillé avec tant de précision que j'y retrouvai jusqu'à la maison de mon père à la citadelle. Tout entier à cette contemplation, je n'avais entendu personne entrer dans la salle, et ce ne fut qu'à la voix du maître de la maison que je me retournai pour me trouver en sa présence; il était accompagné de son chapelain et de sa fille, à laquelle il me présenta. Remarquant mon air embarrassé, il me demanda pourquoi ce plan captivait si fort mon attention? « Je regar-

Digitized by Google

»dais, lui dis-je, la maison où je suis né, et où j'ai »passé le temps de mon heureuse enfance.—Comment, »me dit-il, vous êtes de Liége, et moi qui vous croyais »Français! »— Alors, continua-t-il, en me tendant la »main, nous sommes en pays de connaissance; car j'ai »habité longtemps votre ville et j'en conserve d'heureux »souvenirs. J'y ai connu plusieurs personnes qui me sont »restées chères. » Tant que dura le dîner, on ne parla que du pays de Liége; je fus conduit insensiblement à raconter la courte histoire de mon émigration, et quand j'arrivai à mon séjour à l'hôpital de Hirschfeld, je vis plus d'une fois la jeune baronne s'attendrir au récit des misères que j'y avais endurées. Je ne quittai cette maison hospitalière qu'après avoir fait la promesse d'y revenir bientôt.

Quand on vit aussi isolé que je l'avais fait jusqu'alors, on choisit de préférence les lieux qui répondent le mieux à nos pensées et à nos rêveries; j'aimais surtout les bords de la Watawa et son île; les montagnes couvertes de bois dont les sentiers agrestes m'offraient une grande variété de promenades charmantes; mais depuis que j'avais fait la connaissance du baron, je sentais que l'homme n'est point né pour la vie solitaire et qu'il lui faut une société qui l'arrache parfois à la triste monotonie de ses idées. Je serais retourné dès le lendemain au château, si les convenances admises dans certain monde me l'eussent permis; une invitation à dîner pour le jour suivant de la part du seigneur de T.... leva toute difficulté. Il vint à ma rencontre et m'aborda avec une affabilité pleine d'expansion, comme si déjà j'eusse été commensal de la maison. Je me rappelle encore sa taille élevée, et sa démarche noble. Ses traits que le temps et

Digitized by Google

peut-être le malheur avaient sillonnés de rides précoces, étaient néanmoins imposants; jamais je n'ai connu en Allemagne un homme de son rang qui possédât à un plus haut degré que lui le caractère de loyauté franche, ce cachet des mœurs antiques. A la suite des repas, qu'animait d'ordinaire le vin de Hongrie, il se laissait parfois entraîner au plus aimable abandon; mais il semblait que des souvenirs douloureux attendissent ces moments pour déchirer son cœur. Sa figure visiblement altérée révélait de grandes souffrances morales, et dans cet état, il quittait l'appartement pour aller parcourir la sombre avenue de son château.

Depuis deux ans, époque à laquelle il avait quitté Presbourg, jusque-là sa résidence habituelle, pour venir habiter la terre de M....., sa présence avait donné une nouvelle vie à ce canton isolé. Si l'on veut connaître l'usage que l'homme opulent fait de sa fortune, qu'on observe ceux qui sont dans sa dépendance. Il n'était pas un être dans le domaine du baron qui ne fût disposé à tout faire pour lui. Non-seulement il était bon et charitable envers ses paysans; mais il sentait de plus que se placer parfois au milieu d'eux, était le prix le plus flatteur dont il pût récompenser leur dévouement.

Wilhelmine, sa fille, sans être une beauté remarquable, ne pouvait cependant être vue avec indifférence. Les formes de sa taille souple et svelte qui se développaient en contours gracieux à chaque mouvement, ses yeux bruns, ses cheveux d'ébène, ses traits peut-être trop réguliers, mais empreints d'une douce mélancolie exprimaient son caractère élevé. Sa gaîté tempérée par un mélange de gravité sérieuse, laissait soupçonner chez elle quelque chagrin ignoré. Son âme,



Digitized by Google

susceptible de toutes les émotions généreuses, se révélait par la pâleur ou la rougeur de son visage, surtout lorsqu'elle entendait raconter des traits de bienfaisance, d'infortune ou de persécution. Le son de sa voix pénétrait jusqu'au fond du cœur, et le charme répandu sur toute sa personne donnait de l'intérêt à ses moindres actions. Elle possédait plus de savoir que n'en avaient communément alors les femmes de sa condition; outre sa langue maternelle qu'elle parlait en perfection, elle lisait très-bien l'italien et ses connaissances en littérature étaient assez étendues; mais elle excellait surtout dans la musique, elle chantait et jouait du clavecin à ravir; ce dernier talent faisait les délices de son père. Le choix des livres de sa bibliothèque aurait suffi pour donner d'elle l'idée la plus avantageuse. Elle me disait qu'elle regardait la lecture comme le plus précieux délassement des hommes raisonnables, et que, me sachant dépourvu de livres, elle croyait remplir un devoir de bon voisinage, en m'engageant à me servir de ce qui se trouvait de mieux sur ses tablettes. Je me souviens que le premier ouvrage qu'elle me prêta, fut la mort d'Abel par Gessner.

L'un des plus délicieux plaisirs que je goûtais auprès de Wilhelmine était de faire de la musique avec elle. Alors son père venait s'asseoir près de nous, et les yeux du sensible vieillard se remplissaient souvent de larmes, surtout lorsque les sublimes et touchantes inspirations de Mozart venaient charmer son oreille.

Mais je n'ai point dit encore la principale cause qui me fit considérer au château de M... comme l'un des membres de la famille; cette cause, la voici. Un jour, nous étions seuls le baron et moi, discourant sur la longueur et la brièveté de la vie; il me dit que quant à lui il

Digitized by Google

avait peu de temps encore à passer sur cette terre; qu'outre les chagrins qui minaient sa santé, il était affligé d'une infirmité qui devait incessamment le conduire à sa fin. M'étant informé de la nature de cette infirmité, je reconnus qu'il avait *la maladie du roi*, ainsi nommée depuis Louis XIV; mais le mal était si peu invétéré, que je promis de le guérir en peu de temps par le procédé le plus simple et le moins douloureux, si toutefois il voulait se confier à mes soins. Il s'y soumit dès le lendemain. J'employai la ligature, et trois semaines après la cure fut complète.

Depuis ce moment, Wilhelmine, qui adorait son père, redoubla de confiance en moi; elle m'entretenait avec abandon de toutes les idées que la lecture ou la réflexion faisaient germer dans son esprit; je voyais même qu'elle éprouvait le besoin d'épancher dans le sein de l'amitié la peine qui flétrissait sa jeunesse, en soulageant son cœur du poids d'un amer secret. Elle me le confia enfin, ce fatal secret, non sans que son front se couvrît d'une rougeur brûlante et que ses sanglots interrompissent souvent son récit..... Je ne cherchai point à la consoler, la noble créature; il est de ces douleurs que l'on ne charme point; on pleure avec l'âme qui les ressent.

Je résumerai cette longue histoire le plus succinctement qu'il me sera possible, tout en dissimulant le véritable nom de la famille infortunée qui en est le sujet.

Le baron de T..... était issu d'une souche ancienne et distinguée en Autriche. Quoique marié et père de deux enfants il n'en continuait pas moins la carrière des armes; il était capitaine dans l'un des régiments d'infanterie qui furent envoyés en Brabant lors des

Digitized by Google

troubles dont ce pays fut agité en 1789. L'année suivante, il fit partie du corps d'armée qui vint occuper Liége. C'est en cette ville qu'il obtint un congé pour se rendre près de sa femme mourante. Le jour même de son arrivée à la maison conjugale celle qu'il aimait expira dans ses bras. Peu de temps après, il fit partie d'un autre régiment avec le grade de major. Son fils, qui était en âge de servir, le suivit comme cadet, et l'un et l'autre prirent part aux campagnes de 91, 92 et 93. Cette dernière fut courte pour le baron; car grièvement blessé d'un coup de feu au coude droit à la bataille d'Altenhoven, il quitta son régiment, dont il était devenu colonel, pour se rendre à Presbourg, et y faire soigner sa blessure. Il resta estropié le reste de ses jours. Ne pouvant plus porter l'épée, il reçut sa pension de retraite avec la croix de Marie-Thérèse. Il reprit son train de maison ordinaire; sa fille, qui, pendant son absence était restée sous la tutelle de sa tante, revint demeurer avec lui.

Réunissant les avantages d'un beau nom aux charmes du corps, de l'esprit et de la fortune, Wilhelmine ne pouvait manquer d'avoir beaucoup d'aspirants à sa main. Un seul avait su toucher son cœur à la première vue, c'était un noble hongrois attaché à la maison de l'empereur Léopold. Le baron applaudit au choix de sa fille, et il attendait le jour de son prochain mariage comme l'un des plus heureux de sa vie. Une chose cependant troublait la satisfaction que semblait lui promettre l'avenir : il ne recevait plus de nouvelles de son fils qu'il affectionnait avec une sorte d'orgueil, comme le seul rejeton d'une lignée illustrée depuis longtemps par ses vertus héréditaires et par les services qu'elle avait rendus à l'État.

Digitized by Google

Que faisait ce fils du plus vertueux des pères? Parvenu au grade de premier lieutenant, il s'était bientôt laissé corrompre par la licence des camps. Il venait de passer son quartier d'hiver, dans une ville située près du Rhin, où il s'était montré plus assidu à fréquenter les tavernes et les tripots qu'à remplir ses devoirs militaires, sans que les remontrances paternelles de ses chefs eussent pu le détourner de ses vices honteux. Par une de ces fatalités remarquables, les mauvais sujets sont souvent ceux qui inspirent les plus violentes passions aux femmes. Malgré sa réputation tarée, le lieutenant était bien reçu chez un financier dont il convoitait les richesses. Criblé de dettes et totalement perverti par la débauche, le plus affreux complot ne l'effraya pas pour s'emparer de la fortune du banquier; il séduisit sa femme et lui proposa de fuir; mais, pour l'exécution de ce projet, l'argent leur manquait; le seul moyen de s'en procurer était d'enlever la caisse du mari; le jeune malheureux osa en donner le conseil à la femme. Celle-ci, non moins coupable que son suborneur, consent à tout; le vol se commet, et ce couple odieusement assorti parvient à s'échapper en gagnant le territoire français. Un pareil attentat fit explosion, l'indignation devint générale. La justice militaire et la justice civile informent; et bientôt un jugement infamant porté par contumace contre le lieutenant le condamne à la peine capitale comme voleur et comme déserteur à l'ennemi. Quel épouvantable coup de foudre pour le baron, pour ce noble gentilhomme dont l'âme est le siége de l'honneur et de la probité! Il en resta terrifié, et se plaignit amèrement d'avoir trop vécu. La pauvre Wilhelmine en eut le cœur déchiré. Adieu, rêves

Digitized by Google

d'amour et de bonheur! Un préjugé funeste imprime le stigmate de l'opprobre à son nom. C'en est fait; ce nom ne saurait plus s'unir au nom pur et sans tache de son amant, dont la famille est si susceptible en fait d'honneur. Wilhelmine renferme dans son sein les tourments qui la dévorent, elle paraît soumise et résignée devant son père, qu'elle console par tous les moyens que lui suggère la piété filiale; elle approuve avec chaleur le projet de quitter Presbourg pour se retirer au château de M.... qu'elle connaît à peine....

» Depuis ce temps, demandai-je à l'infortunée Wilhelmine, n'avez-vous pas su ce qu'est devenu votre frère? — Non, me répondit-elle; son nom même n'a pas été prononcé entre mon père et moi. D'ailleurs, ajouta-t-elle avec un ton de dignité, nous devons autant que possible écarter de notre souvenir le malheureux qui a souillé les cheveux blancs du vénérable auteur de ses jours, et qui m'a réduite à envier le sort de la dernière de nos vassales. Nous vivons, ainsi que vous avez pu le remarquer, isolés de toute espèce de relations sociales. Que votre bon cœur s'en félicite, poursuivit-elle, en attachant sur moi un regard charmant, vous êtes le seul être qui soit venu adoucir l'amertume de nos peines. Je vous dois la prolongation des jours de mon père. Que de titres n'avez-vous pas à notre reconnaissance! » Le baron me disait à ce sujet: Wilhelmine m'a raconté qu'elle a lu quelque part, que Louis XIV récompensa le chirurgien qui l'avait opéré en lui donnant une terre qui valait à cette époque 50 mille écus; entre un roi de France et un petit seigneur bohémien, la distance est grande; mais si vous ne vouliez plus nous quitter, vous me tiendriez lieu..... *de fils*, allait-il dire; il s'arrêta en me serrant la main avec expression.

Digitized by Google

Je fis avec le baron, tantôt en voiture, tantôt à cheval des excursions dans les villes voisines de 10 à 12 lieues de notre résidence. Nous parcourûmes successivement Wodnian, Budweis, Prachen et Tabor. Mon excellent guide me montra, près de cette dernière ville, la montagne où le fameux Ziska, chef des Hussites, campa avec son armée en 1419, époque désastreuse pour la Bohême, qui vit surgir tous les maux que peuvent produire les passions violentes, le fanatisme et les haines nationales. Les soldats de l'empereur Sigismond combattaient de sang-froid et la plupart malgré eux. L'histoire est là pour dire combien les Taboristes furent célèbres par les nombreuses victoires qu'ils remportèrent sur les Allemands et par leurs cruelles dévastations.

Je fus désigné vers cette époque pour escorter un convoi qui devait aller à Prague chercher des effets militaires; le baron, toujours bon et attentif pour moi, ne voulut pas que j'éprouvasse l'ennui de faire ce trajet en charrette. J'obtins aisément du marquis de Contat, colonel commandant notre dépôt, de voyager à cheval et de prendre les devants, à la seule condition d'accompagner le convoi à son retour. Non-seulement le baron me fit monter l'un de ses meilleurs chevaux, mais il voulut encore être du voyage. Les six jours que je passai dans cette charmante et délicieuse capitale de la Bohême, comptent parmi mes jours agréables.

Mais bientôt l'atmosphère se rembrunit; vinrent les brouillards et les premiers froids. Les arbres perdirent leurs feuilles, les forêts de sapin se chargèrent de givre; et les oiseaux traversant les airs en longues caravanes se dirigèrent vers les contrées méridionales. La nouvelle de notre prochain départ pour les bords du Rhin affligea

Digitized by Google

mon cœur, et m'apprit que le temps approchait où je devrais quitter la famille hospitalière du baron et m'éloigner de l'aimable jeune fille qui avait su faire naître en mon cœur de si douces et de si vives émotions. — « Vous m'oublierez, s'écriait Barbe en se tordant les mains! Ses larmes tombaient sur son sein, la douleur rendait sa respiration presque convulsive. — Vous penserez à nous, me disait la douce Wilhelmine.....»

Il arriva ce jour de départ : la veille, j'allai au château de M..... « Au revoir, chez l'Éternel, me dit le baron! » et ces paroles ne me parvinrent qu'à travers les sanglots de sa fille..... Bien des années ont passé sur la peine que je ressentis en les quittant, mais elles n'ont pu en effacer le souvenir, et mon cœur se serre encore, lorsque je songe au tableau déchirant de cette séparation.

Le lendemain, au point du jour, nous nous mîmes en route. « Adieu, Barbe! adieu, doux et paisible asile »de Taboratza! Je vous quitte pour ne vous revoir jamais! » Cette réflexion déchirait mon âme; je fus tenté de rester. On voulait m'en fournir le moyen. Je balançai un moment; mais la fermeté de mon caractère l'emporta sur mes regrets.

La saison d'hiver qui s'avançait à grands pas rendit pénible et difficile notre marche à travers les âpres montagnes et les interminables forêts de ce pays. Les chemins ne devinrent praticables que lorsque nous eûmes atteint Cham, première ville de Bavière. Nous passâmes par Nuremberg et par la Franconie, et nous n'arrivâmes à Mayence qu'à la fin de décembre. Notre régiment et tous les hommes revenant des dépôts y furent remontés et habillés de neuf de l'uniforme des hussards hon-

Digitized by Google

grois. Là, je retrouvai deux hommes qui m'étaient bien chers, Heens et d'Hennezel. S'être vus séparés, comme nous l'avions été, se trouver réunis, pouvoir se confier ses plus secrètes pensées, est un charme dont je sentis alors tout le prix.

Je tins une correspondance assez suivie avec les amis de la Bohême. Les événements politiques qui surgirent en 1798, et mon éloignement des États autrichiens vinrent y mettre fin. Ce ne fut qu'après ma rentrée à Liége que j'appris, non sans peine, que le baron avait payé le dernier tribut à la nature; que sa fille s'était retirée à Presbourg chez cette vieille tante qui avait élevé son enfance, et que Barbe était mariée à un homme qui la rendait heureuse.

Nous quittâmes enfin la ville de Mayence pour venir passer le reste de l'hiver au village de Netzbach, à deux lieues de Limbourg, et à Werothe, à pareille distance de Montabaur.

## 1797.

La campagne de cette année s'ouvrit de bonne heure et fut de courte durée. Les frimas couvraient encore la terre que le général français Hoche recommença les hostilités. Les Autrichiens, sous le commandement du général Kray, concentrèrent leurs forces et marchèrent sur Altenkirchen et Ukerath. Bientôt se donna la bataille de Heddersdorff, où notre escadron eut beaucoup à souffrir. J'eus le malheur d'y être blessé à la cuisse droite, d'une balle de pistolet, qui heureusement pénétra peu avant dans les chairs, mais, presque en même temps, je reçus deux coups de sabre sur la tête, l'un à la pommette droite, l'autre à la partie postérieure, lequel

Digitized by Google

intéressa légèrement le crâne. J'allais être fait prisonnier, ainsi que bien d'autres, lorsque l'escadron du marquis d'Andigné vint fort à propos nous dégager de la mêlée. Mis en déroute, nous battîmes en retraite au-delà du Mein, chassés par les Français qui profitaient habilement de la victoire. Déjà je me voyais condamné à me rendre au dépôt pour être encore charrié, Dieu sait où, quand la connaissance de la signature des préliminaires de Léoben qui amena la paix de Campo-Formio, arrêta l'armée républicaine dans la poursuite de son triomphe. Notre régiment ayant perdu beaucoup d'hommes et de chevaux, fut, à l'exception de deux escadrons, envoyé dans la Franconie. Grâce à la bienveillance toute particulière de mes chefs qui permirent que je fusse transporté sur les voitures des bagages, et aux bons soins de mon ami le chirurgien Focht, mes blessures ne tardèrent point à se fermer.

Notre compagnie fut divisée en deux sections, la première, sous le commandement du capitaine Crahay, alla s'établir dans un village près du Mein, l'autre, dont je faisais partie, vint sous les ordres du comte d'Hennezel, occuper le village de Naitzert, à quatre lieues de Wurzbourg, où nous oubliâmes bientôt la fatigue et les misères inséparables de la guerre.

J'ai presque toujours été heureux dans mes logements militaires, en ce sens que j'y ai été presque constamment regardé plutôt comme partie intégrante de la famille que comme un étranger incommode; il était rare que j'en sortisse sans que ces bons Allemands eussent l'œil humide; que de preuves d'attachement vrai n'ai-je pas reçues d'eux!

Le village de Naitzert, peu considérable, est situé à trois quarts de lieue de la rive gauche du Mein. Il est

Digitized by Google

traversé par un beau ruisseau qui sépare un tiers des habitations de leurs légumiers, auxquels on n'arrive alors qu'à l'aide de ponts rustiques qui forment l'aspect le plus pittoresque. J'étais logé dans l'une de ces maisons. Mon hôte, déjà sur le retour de l'âge, possédait une de ces faces germaniques qui peignent si bien l'urbanité et la droiture jointes à une bonne humeur constamment égale. Malgré sa bonhomie, il ne manquait pas de jugement. Sa femme était une excellente créature, c'est tout ce qu'on pouvait dire d'elle. N'ayant point eu d'enfants de leur mariage, ils avaient appelé chez eux une nièce à laquelle ils destinaient leur héritage. La fleur de jeunesse était passée chez Christine qui, sans être jolie, se trouvait douée de tant de vertus et de bonnes qualités, qu'elle réunissait en ce genre tout ce qu'un homme sensé peut souhaiter dans celle dont il veut faire sa femme; aussi, distinguée des autres filles de sa condition, par le marguillier de la paroisse, elle était devenue sa fiancée avec l'assentiment de ses parents, et ce couple parfaitement assorti devait être uni à la fin de l'été.

Sunders, quoique jeune encore, avait une grande maturité d'esprit et autant d'instruction que de mérite. J'ai connu peu d'hommes de son âge qui possédassent plus de connaissances, de piété sincère et plus de modestie; le cœur et l'esprit trouvaient toujours quelque chose à gagner dans sa conversation pleine d'intérêt. Les dimanches et fêtes, il venait dîner avec nous. Je me vois encore assis à cette table qui rappelait si bien les mœurs patriarcales, couverte d'une nappe de blancheur de neige, ces assiettes de bois luisantes de propreté; cette soupe à l'orge mondé, le plat de choucroute surmonté de porc fumé, le mil au lait, les pruneaux et le pain de froment avec addition de farine de maïs. A

Digitized by Google

ce jour solennel du dimanche, paraissait le petit cruchon de vin de la côte voisine dont l'acidité pouvait au besoin remplacer le vinaigre. Je vois surtout, avec la figure vénérable de Hanesse, notre bon hôte, bénissant le repas, le recueillement de sa femme, celui de sa nièce, le maintien pieux de Sunders, et moi-même par un entraînement imitatif unissant mon invocation à la leur.

Un jour, je fesais observer à Sunders que je n'avais encore rencontré nulle part une famille, en apparence pauvre, qui m'eût aussi bien représenté l'image du bonheur. « C'est qu'en effet, me dit-il, elle est heu»reuse. Eh ! que lui manque-t-il pour ne point l'être ? »Elle vit, il est vrai, dans la médiocrité, mais il suffit »qu'elle soit contente du peu que Dieu lui a donné, et »qu'il lui ait ôté la connaissance et le désir de ce qui »manque. Qu'a donc le riche qu'elle n'a pas ? L'air, la »chaleur du soleil leur sont choses communes, il en est »de même des maladies et de la mort. Si la fortune »procure des aisances qu'elle ignore, la pauvre famille »jouit en revanche d'une santé plus robuste que donne »le travail, la sobriété et la pureté des mœurs. Croyez»moi, ajouta le sage marguillier ; j'ai fréquenté les uni»versités, et pendant deux ans j'ai servi de précepteur au »fils d'un grand seigneur ; j'ai vu ce que l'on appelle »le grand monde ; ses plaisirs et l'emploi qu'il fait de ses »richesses. J'en ai d'autant plus soupiré après la vie »simple. Je suis devenu marguillier, et, à la fois, maître »d'école et organiste de cette paroisse ; mon ambition »est satisfaite, je ne désire rien au-delà. Je me borne à »souhaiter que le ciel me permette de remplir mes »vœux les plus chers en épousant la femme selon mon »cœur, telle que mon imagination se l'était créée dès »mes jeunes ans. »

Digitized by Google

D'Hennezel et moi étions inséparables, son logement était le centre de nos réunions journalières. Le matin, nous faisions des armes, nous montions à cheval, les soirées étaient toutes consacrées à la musique; Sunders arrivait avec son violon, et, après d'Hennezel, il était le concertant qui s'acquittait le mieux de sa partie, soit vocale, soit instrumentale. C'était une agréable vie que nous menâmes à Naitzert.

Si la jeunesse, en général, se rend parfois coupable d'espiégleries répréhensibles, d'un autre côté, le militaire, qui se persuade aisément que tout lui est permis, s'abandonne plus souvent encore sans réflexion à l'impulsion de sa première idée, quelque extravagante qu'elle soit.

Nous revenions un jour, au nombre de huit personnes, d'avoir été dîner en pique-nique au chef-lieu de notre escadron, comme les militaires dînent quand le vin est bon et qu'ils ont le gousset suffisamment garni. On chantait, on riait, on débitait surtout des bons mots puisés dans les vapeurs bachiques. Devant nous marchait un homme vêtu d'une blouse de toile grise, portant sur son dos une hotte remplie d'allumettes. Comment l'idée nous vint-elle d'y mettre le feu? Cette *lumineuse* conception n'en fut pas moins accueillie à l'unanimité. L'un de nous approche un morceau d'amadou du foyer de sa pipe, l'allume, s'avance à pas de loup derrière le marchand, et le laisse tomber dans la hotte..... Nous ralentîmes notre marche pour bien jouir du bel effet qui allait se présenter à nos yeux. L'agaric mis en contact avec les copeaux à bouts soufrés produisit en peu d'instants l'incendie de la hotte. Cet homme en s'en apercevant perd la tête, et dans son trouble se met à courir de toute la vitesse de ses jambes, suivi par des gerbes de flammes....

Digitized by Google

Ce spectacle glace subitement nos sens d'effroi; un coupable divertissement va donner la mort à un homme, à un père de famille peut-être, et quelle mort! Soudain un mouvement spontané nous fait précipiter vers lui, nous lui arrachons des épaules les bretelles qui retenaient sa hotte; celle-ci, faite de roseaux, tombe en partie consumée, et nous étouffons le feu qui déjà s'était communiqué à sa blouse. Ce pauvre diable nous remercie du service que nous venons de lui rendre; sans notre prompt secours il perdait la vie d'une manière affreuse.... mais il pleure la perte qu'il vient de faire et qu'il estime à un florin! Nous lui en donnons dix; il pleure encore; c'est de reconnaissance. Il bénit maintenant cet accident dû à la mauvaise habitude de fumer en route sans couvercle sur sa pipe; une étincelle s'en sera échappée qui aura communiqué avec ses allumettes; non, jamais, il ne commettra plus pareille imprudence. Il ne sait de quels termes se servir pour remercier nos *gracieuses seigneuries* de tant de générosité; nous sommes ses sauveurs; c'est à nous qu'il va devoir sa fortune et le bonheur de ses enfants, qui prieront pour nous toute leur vie.

C'est ainsi que l'on nous pare souvent d'une vertu que nous sommes si loin de posséder.

Peu de temps après cette aventure, arriva à Naitzert un étudiant qui désertait l'université de Wurzbourg pour entrer au service chez nous. Il avait demandé à faire partie de notre compagnie, parce qu'il y connaissait le chevalier de Broussart avec lequel il s'était rencontré dans quelques orgies à Wurzbourg. L'attachement qu'il portait au chevalier ne donnait pas une haute opinion de la moralité de notre nouveau camarade, car de tous les émigrés français incorporés dans notre régiment, de Brous-

Digitized by Google

sart en était le plus dissolu, tant ses mœurs étaient d'un cynisme révoltant. Cependant, Herman Mayer présentait l'extérieur le plus séduisant; sa figure fraîche et rosée, ses grands yeux bleus, ses cheveux blonds tombant en longues boucles soyeuses sur ses épaules, l'auraient fait choisir par un peintre comme modèle de Chérubin. Mais en l'examinant attentivement, on reconnaissait certain regard qui semblait ne lui échapper que comme à l'improviste et qui imprimait un changement si subit à sa physionomie en apparence si douce, que l'observateur se sentait saisi d'un sentiment de répulsion comme si c'eût été le regard d'une hyène. Lui et son ami de Broussart firent communauté de vices honteux et restèrent confondus dans la tourbe soldatesque.

Herman vivait donc oublié, accablé de mépris, lorsque l'apparition à Naitzert d'une jeune et intéressante personne attira l'attention générale. La jeune fille était logée dans une chaumière à l'extrémité du village chez une pauvre veuve, et on apprit que Herman passait près d'elle tout le temps qu'il ne devait pas au service. Cette arrivée fut suivie quelques jours après de celle d'une vieille dame de l'extérieur le plus respectable; c'était la mère de la jeune étrangère. Elle venait dans l'espérance de ramener à la maison maternelle sa fille qui s'était évadée pour suivre son amant; Mayer s'opposa à toutes les tentatives pour faire rentrer la coupable dans le devoir. Ne sachant plus que faire, on conseilla à la pauvre dame de s'adresser au comte d'Hennezel pour qu'il fît intervenir son autorité dans cette affaire; mais que pouvait cet officier, tant que Mayer ne manquait pas aux obligations du service militaire? Personne n'avait le droit de défendre à l'ex-étudiant d'aller voir sa maîtresse demeurant dans une habitation particulière.

Digitized by Google

Nous apprîmes par la vieille dame que « Herman Mayer »était le fils d'un magistrat de la ville de Schweinfurt; »que, maître de sa fortune par la mort de ses parents, il »en avait déjà dissipé la plus grande partie dans mille »débauches, lorsqu'il lui prit la fantaisie d'entrer à l'uni»versité de Wurzbourg, non pour en suivre les cours, »mais pour fréquenter une société de libertins. Ayant eu »l'occasion de voir Marguerite, il s'était attaché à ses pas »et avait employé tous les moyens de séduction possibles »afin de s'en faire aimer; il n'avait hélas! que trop bien »réussi. Vainement j'ai représenté à ma fille, dit la pauvre »veuve en versant d'abondantes larmes, qu'elle courait »à sa perte en recevant les assiduités d'un homme qui, »loin d'avoir des vues légitimes sur elle, ne cherchait »qu'à la déshonorer. Marguerite semblait m'écouter en »fille soumise et n'en continuait pas moins ses rapports »clandestins avec son amant. Celui-ci s'étant trouvé gra»vement compromis dans une rixe qui avait eu lieu entre »certains étudiants et les soldats de la garnison, avait pris »le parti de fuir et de s'engager dans les hussards de »Rohan. Un matin m'étant aperçue que ma fille n'avait »point couché dans son lit, je me doutai à l'instant qu'elle »était allée rejoindre son suborneur, etc., etc. »

Marguerite, pour se soustraire aux *importunités* de sa mère, sortit de Naitzert pendant quelques jours, et y revint le lendemain du jour où la pauvre dame fut retournée à Wurzbourg.

Du moment que la vénération qu'inspire la nature pour nos parents est détruite, il n'est plus de plaisirs vrais, il n'est plus de bonheur possible, les remords vous poursuivent jusque dans le sanctuaire des fausses jouissances. C'est ce qui arriva à Marguerite, après le départ de sa mal-

Digitized by Google

heureuse mère; l'âme déchirée par le repentir, on la vit gémir et pleurer à tous les instants du jour; sa constitution s'altéra et bientôt elle ne fut plus que l'ombre de ce qu'elle était auparavant, sans que Herman semblât s'occuper de son dépérissement progressif.

A la fin d'un beau jour, on vit ce couple aller se promener et prendre la direction du Mein vers un gros village placé entre cette rivière et un rocher couvert de vignobles dans quelques-unes de ses parties. Au revers de ce rocher, se trouvent des excavations très-profondes d'où on a extrait des pierres à bâtir. Herman revint seul de la promenade. On n'y fit nulle attention, plusieurs des nôtres qui le rencontrèrent n'aperçurent en lui aucune émotion qui décélât qu'il se fût séparé de sa maîtresse, et l'on sut après que, rentré dans son logement, il y avait dormi toute la nuit du calme le plus parfait. Le lendemain, une grande rumeur s'éleva dans le village; le bourgmestre accourut près de d'Hennezel pour annoncer qu'un crime venait de se commettre sur une jeune femme, et que l'on en accusait un hussard cantonné à Naitzert, ordinairement nommé l'étudiant Mayer. « Deux »vignerons, continua le bourgmestre, travaillant sur »un coteau près du théâtre du meurtre, en ont observé »toutes les circonstances. Cachés derrière un angle du »rocher, ils virent Mayer, suivi de sa maîtresse, prendre le »sentier qui borde la carrière, et s'arrêtant brusquement »à l'endroit qui domine la plus grande profondeur, il »précipita dans l'abîme son infortunée compagne qui, »en y tombant, poussa un cri terrible. Après cet assassinat, »le hussard reprit tranquillement le chemin de Naitzert, »tout en se retournant en sens divers, sans doute pour »s'assurer s'il n'avait été vu de personne. Les deux paysans,



Digitized by Google

»trop pusillanimes pour oser courir au secours de la »victime, retournèrent dans leur demeure, et ce n'est »que ce matin au point du jour qu'ils ont été faire leur »déclaration devant leur bourgmestre, lequel s'est hâté »d'en instruire la justice de sa juridiction et de m'en»voyer un exprès pour vous informer du fait. »

A l'instant, notre lieutenant commanda à un maréchal des logis de prendre quelques hommes avec lui et d'arrêter Mayer partout où il se trouverait; il s'empressa de faire monter un homme à cheval porteur d'un rapport sur cette affaire, pour la résidence du chef d'escadron.

Afin de n'avoir plus à parler de ce monstre, je dirai qu'averti apparemment par la rumeur publique, il s'était hâté de fuir, vêtu de ses anciens habillements bourgeois; on retrouva son uniforme complet dans son logement. On présuma, avec apparence de vérité, qu'il s'était sauvé en Prusse dont le territoire n'était pas éloigné de nous.

L'après-dînée de ce même jour, en présence de la justice du lieu, du commissaire des guerres et de l'auditeur de notre régiment, le corps de la pauvre Marguerite fut transporté de la carrière dans la salle mortuaire du cimetière de l'endroit. J'assistai le frater du village et le chirurgien Focht qui en firent l'autopsie. Nous reconnûmes que le crâne avait été affreusement brisé en tombant sur une pierre anguleuse et que la victime était enceinte d'environ trois mois.....

Détournons les yeux de ce souvenir, pour dire l'impression si douce qui vint immédiatement rasséréner mon esprit troublé par cette histoire tragique.

Ce qui restait du régiment national liégeois avec lequel je m'étais émigré, vint prendre ses cantonnements à deux

Digitized by Google

lieues de nous. Un matin, comme je sortais de mon logement, je vis venir trois officiers d'infanterie autrichienne, conduits par un guide. Ils s'arrêtèrent devant moi, me regardèrent en souriant, mais ils semblaient hésiter à approcher de moi. Je les examinai à mon tour, et bientôt je démêlai dans leurs traits vieillis mes plus chers amis d'enfance; les noms de Bernard, de Joseph et de Louis m'échappèrent, tandis que je me jetais dans leurs bras, et qu'ils répondaient aux étreintes de l'amitié en proférant le nom de Paul.

Le premier, Bernard Dumoulin, était chirurgien de bataillon; les deux autres nommés Kepel, étaient fils d'un officier du régiment resté à Liége pour cause de caducité. L'aîné des frères venait d'être promu lieutenant, l'autre n'avait encore que le grade de sergent-major. Ils avaient obtenu, me dirent-ils, trois jours de congé qu'ils venaient passer avec moi. Je rentrai avec eux dans mon logement, où je recommandai à la bonne Christine de ne rien négliger pour bien fêter mes hôtes. Je dépêchai vite un messager à Heens pour qu'il vînt se réunir à nous. En attendant le dîner, cent questions furent faites de part et d'autre. A toutes celles que j'adressai, presque toujours la même réponse! Qu'est devenu un tel? — Tué aux lignes de Mayence. — Et un tel? — Tué près de Limbourg. — Mais tels et tels? — Morts à l'hôpital, à la suite de blessure ou de maladie!..... Heens arriva, nouveaux transports..., nous nous mîmes à table. L'appétit et tous les loyaux sentimens de la jeunesse égayèrent le repas. La réunion de cinq enfants de la citadelle de Liége assis au banquet de l'amitié dans une chaumière de la Franconie, échappés tous comme par miracle au ravage des maladies et aux chances plus ou moins meurtrières des

Digitized by Google

combats, offrait un tableau de pure jouissance qui ne saurait être apprécié que par les cœurs doués de sensibilité. Avec quelle expansion d'âme ne portâmes-nous pas les toasts du souvenir de la patrie, de nos parents et de notre tant regrettée citadelle !

D'Henuezel aimait beaucoup les Liégeois; par attachement pour moi, il invita mes amis à passer chez lui la soirée du lendemain: nous y allâmes; on fit de la musique et le bon vin du Mein de la côte d'Ochsenfurth ne fut point épargné. Les trois jours que ces chers compatriotes restèrent parmi nous furent comme un doux rêve pour moi. Je promis bien sincèrement d'aller à mon tour leur faire visite; mais l'ordre de partir pour la Bavière ne me permit pas de réaliser ce projet.

Le Docteur Bovy.

Digitized by Google

# Poésie.

## SUR LA MORT DE M. LE DOCTEUR BOVY.

O muse des douleurs, pourquoi rester muette?
Craindrais-tu de chanter celui que l'on regrette ?
Son éloge est partout : mais nul poëte encor
N'avait pour le pleurer monté la lyre d'or.
A toi donc aujourd'hui de rendre à l'honnête homme
Un tribut de louange ; ah ! sans que je le nomme,
On doit le reconnaître à ce mot glorieux.
Mais il fut plus encor ; chrétien ferme et pieux,
On l'a vu supporter sans plainte, sans murmure,
Ces maux qui vont croissant, ces douleurs sans mesure.
Toujours calme, serein, c'est lui qui consolait
A son lit de douleur l'amitié qui pleurait.
De son calice amer en épuisant la lie,
Il disait : Sans regret, oui, je quitte la vie!
Sans regret ! ah ! Docteur ! riche de tant d'amis,
Ces mots tristes, amers, vous étaient-ils permis?...
C'est que le cœur souvent renferme de ces peines
Que ne peuvent calmer les amitiés humaines.
On ne reproche pas au voyageur lassé
De chercher un abri pour son corps harassé.
Et celui-ci savait qu'après sa noble vie
Il laisserait un nom bien cher à sa patrie.
Sa patrie! oh! combien en son cœur il l'aimait !
Comme en tous ses écrits, en fils, il en parlait !
Comme il sut rajeunir et remettre en mémoire
Chaque fait glorieux de sa brillante histoire!

Digitized by Google

Combien en parcourant ses riches alentours,
Il fesait admirer ses vieux châteaux, leurs tours!
Il savait les peupler de belles châtelaines,
Et comme le trouvère, il racontait leurs peines.
Nous avons avec lui partagé leurs tourments...
Bientôt notre conteur, avare des moments,
S'en allait visiter, d'un pas infatigable,
Chaque lieu renommé par l'histoire, ou la fable.
Curieux de savoir, heureux d'avoir appris,
Il revenait charmé nous conter les vieux *dits*.
Qui de nous n'a relu ces chères *Promenades!*
Avec lui visité campagnes et bourgades!
Qui n'a désiré voir ces sites ravissants,
Dont il nous a tracé des tableaux si riants!
Qui de nous, admirant sa mémoire fidèle,
N'a, pour l'y voir enfant, relu sa *Citadelle!*
Et qui n'a de deux pleurs honoré la bonté
De ce bon vieux Lacroix par Bovy si vanté!
Non, jamais Liégeois ne relira ces pages,
Sans donner à l'auteur les plus justes suffrages;
Sans dire : Il ennoblit encor notre cité,
En disant ses hauts faits et son antiquité.
Comme ce Van Hasselt, à belle renommée,
Il eût pu s'écrier : « *A moi, ma Liége aimée!* »
Il l'honora dans lui comme bon citoyen,
Historien exact, savant praticien :
A lui gloire! et s'il peut nous voir et nous entendre,
Qu'il jouisse des pleurs répandus sur sa cendre.

Mlle C. de Bissy.

---

## VERS POUR LE PORTRAIT DE M. BOVY.

Oui, c'est bien lui! L'artiste avec bonheur
A su rendre ses traits : il regarde, il respire;
Mais les mille vertus que possédait son cœur,
Voilà ce qu'un portrait ne pourra jamais dire!

Mlle C. de B.

Digitized by Google

# IMPRÉCATIONS D'UN ESPAGNOL,

## APRÈS LA MORT DE RIÉGO.

## ODE.

Vils destructeurs des libertés publiques,
Bourbons cruels, vous nous avez soumis!..
Sur les nobles débris des vieilles républiques
Vos trônes sanglants sont assis!
Mais le temps marche, et de notre furie
Entendez les complots gronder dans le lointain.
Vos sceptres d'or tremblent dans votre main!
Peuple! relevez-vous!.. de la triste Ibérie,
En frappant les tyrans, corrigeons le destin!

Oui, le temps marche, et de mon âme avide
J'ai bien compris les transports généreux;
Du despotisme éteint le fantôme homicide
Va cesser d'offusquer nos yeux.
En vain au pied des colonnes d'Hercule
Des Français dégradés ont flétri leurs lauriers.
Sbires d'un roi, d'un peuple, meurtriers,
Prenez au lieu du glaive un hochet ridicule,
Esclaves corrompus, vous n'êtes plus guerriers!

Gloire à jamais aux soldats magnanimes
Dont l'énergie est si funeste aux rois!
En vain d'un confesseur ils tombent les victimes,
Nous avons entendu leurs voix;
D'un sang si beau, les éloquents murmures,
Ne seront pas perdus pour la postérité;
J'entends ce cri qui sera répété
Par l'univers entier, par les races futures:
« Du sang de Riégo, jaillit la liberté!..

Digitized by Google

»Mais d'un parti l'ivresse sanguinaire
»Doit s'accuser, dit-on, de ce trépas;
»Des nobles, oublions la rage héréditaire;
»Le Duc ne l'autorisa pas;
»De ce forfait la honte irréparable
»Ne peut, à sa couronne, arracher un fleuron;
»Le Duc est grand et généreux et bon;
»De trahir un guerrier son âme est incapable.
»Il serait généreux!.. N'est-il pas un Bourbon? »

Et toi, tyran, féroce par faiblesse,
Qui du guerrier dispersas les lambeaux,
Au jour de tes douleurs, au jour de ta détresse,
Il désertera les tombeaux;
Il n'est plus loin ce jour que je désire,
Ce jour cent fois heureux, qu'appelle ma fureur.
De ton supplice, un remords précurseur,
Déjà, pour nous venger, avec l'enfer conspire,
Tel qu'un affreux vautour, pour dévorer ton cœur.

Oui! ton trépas est marqué par nos haines!
Que ne peux-tu mourir plus d'une fois!..
Que ce sang enflammé qui consume mes veines
S'épuise, en défendant nos lois!
Tyran! la mort plane autour de ta vie...
L'Espagnol a compté tes forfaits si nombreux;
Mais tes hurlements douloureux,
Et les cris prolongés de ta lente agonie,
D'avance ont consolé l'Espagnol malheureux.

Ed. S.

Digitized by Google

# LES BORDS DU RHIN.

## I.

### RODENKIRCHEN.

L'aurore va venir. — L'étoile suit l'étoile;
Un vieux moulin blanchit à l'horizon brumeux.
Ailé, rapide, avec de la vapeur pour voile,
Le bateau fuit, creusant un sillon écumeux.

Mais l'aurore est venue, — et voilà qu'une toile
Semble se soulever et découvre à nos yeux,
Tout-là-bas, dans un fond, que cache un léger voile,
Cologne se baignant dans le Rhin radieux.

Mais l'agile vapeur aussitôt nous l'enlève.
La cathédrale fuit, immense comme un rêve,
Et nous laisse, mêlant, dans notre esprit toujours,

Ces deux étonnements que l'homme a fait éclore,
La vapeur et l'église inachevée encore,
L'œuvre du moyen âge et celle de nos jours.

## II.

### ROLANDSECK.

Le Rhin est beau! Le Rhin me plairait, si la Meuse,
Seule, n'avait déjà mes uniques amours.
Le Rhin est beau, le Rhin, dans son onde écumeuse,
Qui reflète à la fois des villes et des tours.

Digitized by Google

Là-bas, le Rolandseck, la ruine fameuse,
Apparaît, triste et noir, ombre des anciens jours.
Rien ne reste qu'un pan de mur, que le temps creuse,
Et qui, tel qu'un guerrier, veut combattre toujours.

Eh bien! pendant qu'au loin cette tour qui s'élève,
Comme on en voit aux bords de l'Ourte et de l'Emblève,
Evoque mon pays dans un lointain trompeur,

Une Anglaise aux yeux bleus, à la tresse dorée,
M'a fait penser à vous, au pays demeurée,
Car, pour moi, loin des yeux ce n'est pas loin du cœur.

## III.

## LE MONUMENT DU GÉNÉRAL HOCHE.

Ils ont passé partout. Partout, sur bien des plages,
Ils ont, vingt ans, à coups d'épée ou de canon,
Par d'illustres combats illustrant des villages,
Ecrit, en traits de feu, les lettres de leur nom.

Partout, faisant pâlir les héros des vieux âges,
Ils ont, du Sud au Nord, tracé plus d'un sillon,
Et de l'histoire enfin bouleversant les pages,
Emporté bien des rois dans leur grand tourbillon.

Il n'est pas de pays qui dans tes champs n'évoque
Un brillant souvenir de cette vaste époque!
Là-bas, c'est un rocher; ici, c'est un tombeau,

Et malgré soi, l'esprit qu'un tel passé travaille,
Voit, dans l'ombre, surgir l'homme au petit chapeau,
Qui, les mains sur le dos, cherche un champ de bataille.

Digitized by Google

## IV.

### DIE SURLEY.

Que nous veut cette voix ? La brise qui l'amène
Pleure et chante à la fois et fait chanter les flots.
N'approchez pas. Là-bas on dit qu'une sirène
Y fait, sur un rocher, sombrer les matelots.

Cette voix qui séduit, c'est une voix humaine ;
Elle sait, pour tromper, imiter des sanglots.
Fuyez! Car, dans sa grotte, — irrésistible chaîne, —
On dit qu'elle a deux bras d'albâtre pour anneaux !

Inutile conseil. Que peut l'expérience ?
Qu'il s'élève une voix, qu'il naisse une espérance,
Et l'homme plein d'ardeur, s'y jette sans retour.

Comment y résister? c'est une voix de femme,
Insensé! l'on y vole, on y suspend son âme, —
Et l'on trouve la mort où l'on cherchait l'amour !

## V.

. . . . . .

Ils nous l'ont tant vanté, leur Rhin, et si souvent,
Ils nous l'ont tant offert ainsi qu'une merveille,
Qu'on arrive, admirant tout d'avance, et l'oreille
Pleine encor des fadeurs du peintre ou du savant.

Mais dès qu'on est là-bas, la vérité s'éveille,
Et l'on semble sortir d'un songe décevant,
Pendant qu'à l'horizon, comme une plume au vent,
S'enfuit aux yeux surpris la rive sans pareille.

Digitized by Google

Et l'on se dit, hélas! qu'on est trompé, qu'on est
Bien fou d'aller si loin chercher ce qu'on connaît,
Des châteaux, des moulins, des collines, des landes, —

Tandis que près de soi, l'on possède, à deux pas,
La Meuse qui les vaut et que ne foule pas
Le pas indifférent des blondes allemandes.

ETIENNE HENAUX.

Berlin, 30 Septembre 1841.

---

## LES DEUX MOINEAUX.

*Fable, imitée de Meissner.*

La sécheresse attristait la nature.
Dans les champs dépouillés, privés de nourriture,
Deux moineaux souffreteux, épuisés, haletants,
Luttaient contre la faim, de frayeur palpitants.
Le plus faible, en ces mots, s'adressait à son frère:
« Pour soulager notre misère
»Rassemble tes efforts, retourne, et cherche bien
»Pour nous sauver tous deux si tu ne trouves rien.
»Je t'accompagnerais encore;
»Mais, las! le besoin me dévore;
»Je n'en puis plus; va, presse ton départ,
»Et, cette fois, si le hasard
»Nous favorise, ah! je t'implore,
»Viens me rejoindre sans retard.
»Ne m'abandonne pas; c'est le dernier voyage,
»Il sera plus heureux, cet espoir me soulage;
»Adieu! mais jure-moi de hâter ton retour:
»Je puis mourir avant la fin du jour. » —

Digitized by Google

De ses larmes ému, le plus fort le console;
Il promet d'explorer les guérets d'alentour :
Compte, dit-il, sur ma parole.
Il embrasse son frère et sur-le-champ s'envole.

D'abord dans les sillons le voyageur ailé
Ne trouve pas un petit grain de blé;
Mais au sommet d'un mont il prend son vol agile,
Et découvre de loin dans un vallon fertile,
Un cerisier chargé de fruits mûrs, arrondis,
Aux rameaux suspendus en grappes de rubis.
Oh! quel bonheur, je sauverai mon frère!
Et moi, s'écria-t-il, quel repas je vais faire! —
Vite il s'abat sur l'arbre précieux
Dont il va savourer le fruit délicieux.
Sautillant, béquetant, tout à sa fantaisie
Du fruit exquis l'oiseau se rassasie :
Mais, bien repu, bien rond, de plaisir s'enivrant,
L'ingrat ne songe plus à son frère mourant.
Voilà bien l'amitié de ces âmes communes
Qui plaignent dans autrui leurs propres infortunes.

L'oison folâtre encor autour du fruit vermeil
Quand la nuit de son ombre offusque le soleil.
« Je partirais sans tarder davantage,
» Mais j'ai besoin, dit-il, pour un si long voyage,
» D'un instant de repos; il faut bien digérer.
» Goûtons encore une cerise
» Et puis, en route; adieu la gourmandise!
» Un dernier coup de bec pour me désaltérer. —
Il picote, il picote, et si bien qu'il se grise.
Puis l'oisillon s'endort d'un si profond sommeil,
Que l'aube le surprend à son premier réveil.
Hélas! il songe alors à son frère et soupire :
» Le malheureux peut-être en ce moment expire!...

Digitized by Google

»Mais, loin de lui si j'ai passé la nuit,
»Du moins il est sauvé : j'apporterai du fruit.
»Il ne s'attendra pas à ces bonnes nouvelles. » —
Agitant tout-à-coup les ressorts de ses ailes
Il revole à son frère et le retrouve enfin...
Etendu sur le dos. — Il était mort de faim.

Ce n'est point un serment frivole
Celui qui nous engage envers les malheureux.
Dans la prospérité le mortel généreux
N'oublira jamais sa parole.

F. Devos.

Digitized by Google

SUR

# L'EXPOSITION DES PRODUITS

## DE L'INDUSTRIE BELGE.

La foule a l'instinct des grandes choses. Elle comprend admirablement le progrès. Elle est douée d'un bon sens qui ressemble au génie et qui apprécie, par une sorte de divination, l'importance de ces solennités périodiques qui sont comme la poésie sociale. Elle compte, pour y applaudir avec enthousiasme, soit les miracles de l'art, soit les conquêtes du travail, soit les prodiges de l'industrie. Elle juge, sans se tromper, les hommes et les œuvres qui sollicitent son suffirage.

Nous avons vu cette foule remplir les salles du palais de l'Industrie à Bruxelles, nous avons essayé de comprendre ses impressions et de connaître ses avis; nous avons consulté sa pensée intime, pour nous en rendre l'écho ; partout nous avons rencontré l'admiration pour tant de puissance productrice, le sentiment d'un juste orgueil national, et la confiance dans l'avenir : telles sont au vrai les sensations que fait naître l'exposition de l'industrie belge.

En effet: quel admirable inventaire, celui des produits d'un travail universel auquel rien n'échappe! Quelle sublime poésie, celle d'un peuple qui marche dans la voie du progrès! Quels prodigieux résultats, ceux de quarante siècles d'études et d'efforts! Quels triomphes éclatants, ceux du génie humain! Effrayé d'abord et vaincu par la matière, l'homme sut bientôt la subjuguer à son tour et l'asservir; dans ses premiers efforts, il n'osa la manipuler qu'avec timidité, mais plus tard il s'en saisit avec confiance; sûr de lui-même enfin, il l'étreignit avec énergie, et désormais rien ne put échapper à sa puissance. La matière devint esclave, et cet esclavage créa la liberté humaine et la garantit aux nations : l'industrie est la charte du monde.

Digitized by Google

Voilà ce que comprend la foule. Ces pensées, elle ne les analyse point; elle les sent et elle les exprime, dans son langage, mieux que nous à coup sûr, avec plus d'énergie et de vérité, avec non moins d'enthousiasme: la philosophie des grandes choses ne lui échappe pas; elle en est imbue, parce qu'elle en est à la fois l'élément et le but, la source et le sujet: lorsqu'elle juge, elle se sent; et sentir, c'est comprendre.

Notre siècle a vu s'ennoblir l'industrie; on lui a bâti des palais et décerné des couronnes. Toujours progressive, mais souvent méconnue, c'est dans l'ombre qu'elle a accompli ses premières conquêtes. La bourgeoisie la recueillit et la développa sans que l'orgueil oppresseur des grands parût s'en inquiéter. Cependant, les bourgeois amassaient des trésors. Un jour, les petits furent plus riches que les grands et les supplantèrent. L'ère des nations commença. Les nations alors ouvrirent la lice à tous les perfectionnements, et l'industrie, aidée de la science, ne sut plus compter ses conquêtes ni mesurer son avenir. Une émulation universelle et féconde surgit tout-à-coup; partout l'homme arracha à la matière inerte de nouveaux secrets; il sembla lui prêter une intelligente activité.

Nous avons été spectateurs des derniers résultats du travail national en Belgique. En 1830, en 1835, en 1841 les expositions ont révélé des progrès croissants. Désormais l'utilité des expositions industrielles est démontrée. Elles sont une institution contemporaine inhérente aux besoins du siècle, dépendante de nos mœurs. Elles sont aussi un moyen de publicité nécessaire, et une récompense pour les plus habiles. Elles sont surtout les procès-verbaux de notre civilisation.

Que nous sommes loin de ces siècles où l'industrie entachait de roture et humiliait ceux qui l'exerçaient! Les lois romaines attestent un mépris profond pour les industriels: la profession des armes seule était noble, et Cicéron (1) partage, à cet égard, les préjugés de son temps. Chastellux (2) l'a remarqué en le déplorant: des

(1) *De Legibus*, et *de Officiis*.

(2) V. son ouvrage *de la Félicité publique*: l'auteur, philosophe paisible et sensé, a déposé dans ce livre, à côté de plusieurs erreurs, bien des idées utiles.

Digitized by Google

textes nombreux fulminent une sorte de proscription contre les patriciens et les chevaliers qui s'occupaient d'industrie ; il suffit d'ouvrir les recueils de lois pour s'en convaincre. Au moyen âge, ce mépris se perpétua : l'industrie fut le labeur exclusif des classes inférieures, de ces classes soumises au joug des institutions féodales, et chez lesquelles la science et l'art trouvèrent leurs plus fervents interprètes. L'histoire de cette période offre à cet égard des contrastes singuliers et des enseignements curieux : l'industrialisme, à cette époque, s'étendit, se consolida, et prépara l'émancipation qui marque le quatorzième et le quinzième siècles.

L'industrie, comme le commerce qui en est inséparable, finit par triompher dans l'opinion et dans les lois. Déjà Colbert l'avait réhabilitée, en commençant son émancipation. Plus tard, Turgot, homme de progrès, mais à qui manqua l'énergie, reconnut et proclama la noblesse de l'industrie et du commerce, et la Constituante formula un principe admis dès long-temps par la force des choses, lorsqu'elle consacra, dans un texte de loi, la liberté d'industrie (1).

L'industrie devait marcher d'un pas plus rapide, lorsque, après la suppression des Ordres, un savant distingué fut chargé de la direction suprême des manufactures. Chaptal, industriel habile, chimiste de premier ordre, partisan des machines, était l'homme du siècle qui s'ouvrait, siècle de la mécanique et de la chimie, ces deux éléments essentiels du progrès. Vers le même temps les successeurs de Vaucanson, de Réaumur, de Lavoisier donnent aux sciences mécaniques une impulsion prodigieuse ; la chimie n'a pas de secrets pour Darcet, Berthollet, Conté, ces dignes sectateurs du grand Scheele. Depuis lors, combien d'hommes, combien de découvertes ont multiplié les éléments d'une production presque chimérique ; combien de miracles n'a pas faits la manipulation du fer, métal que Say place au-dessus de l'or (2), et qui fait dire à Virey que les pays à mines de fer sont plus libres et plus braves que ceux à mines d'or et d'argent (3)? Ajoutons un seul mot pour

(1) Art. 7 de la loi du 17 mars 1790.

(2) V. son grand *Cours d'Économie politique*, part. 2, ch. 7.

(3) V. *Histoire naturelle du genre humain*, liv. 5, s. 2.



Digitized by Google

donner à notre siècle une incommensurable grandeur: Fulton, Stephenson, ces illustres héritiers de Salomon de Caus et de Papin, ont appliqué la vapeur à la navigation, au roulage, aux moteurs mécaniques; dès lors, l'esprit humain doit attendre en silence des prodiges toujours nouveaux et toujours imprévus.

Oui, l'avenir de l'Europe est un avenir d'industrie sans limites; il est donc aussi un avenir de liberté. Dunoyer l'a dit avec raison: la liberté n'est qu'un résultat auquel mènent l'industrie et la morale (1). Applaudissons donc aux efforts de nos industriels: ils maintiennent la Belgique au rang élevé qu'elle a toujours occupé en Europe; ils adoptent tous les progrès, perfectionnent tous les procédés, et découvrent chaque jour de nouveaux secrets. Ils nous rendent ainsi fiers de nous-mêmes. Par eux le nom belge ne cessera pas de briller dans l'histoire du travail humain, dans cette admirable histoire qui présente le tableau du progrès des arts « depuis celui de faire le pain, jusqu'à ceux du drapier et de »la bijouterie » (2).

Nous parlerons à nos lecteurs de l'exposition de l'industrie belge. Nous n'allons pas faire de la technologie, car nous y sommes étrangers: nous voulons seulement consacrer dans cette *Revue* le souvenir de la grande solennité industrielle qui préoccupe la Belgique entière, et qui procurera un triomphe de plus à nos manufacturiers.

Rien ne manque dans ce splendide bazar qui remplit un palais; toutes les industries, fidèles au rendez-vous, viennent pacifiquement disputer la palme; c'est la lutte féconde des esprits producteurs; les spectateurs sont la nation, et la fortune est le prix du triomphe. Car c'est ce qui caractérise notre époque : la gloire n'appartient plus aux conquérants destructeurs, elle n'est durable que pour les producteurs: le monde industriel est plus vaste que la petite partie du sol où se livrèrent tant de batailles sanglantes; là, il n'existe pas de limites où doive s'arrêter, sous peine d'une guerre

(1) *De l'industrie dans ses rapports avec la liberté* : livre noblement pensé et bien écrit.

(2) Peuchet, discours prélim. de son *Dictionnaire de Géographie commerçante*, chap. 1. V. aussi et surtout le chap. 3.

Digitized by Google

d'un siècle, la marche de tel prince victorieux : une victoire sollicite de nouvelles victoires; la couronne industrielle est pour celui qui n'a point respecté le terrain nouvellement conquis, qui l'a foulé au contraire pour marcher plus avant et pour ouvrir au travail un champ plus vaste et plus fécond. L'armée industrielle, innombrable et irrésistible, n'est point régie par ce droit des gens, dont les maximes ondoyantes et variables cèdent aux caprices de la force; elle a pour loi le progrès, code immuable, code irrévocable, qui ordonne une marche sans repos, mais aussi sans fatigue, parce qu'elle est triomphale.

Que choisir pour débuter? Ces tissus de tous genres, depuis la serge la plus grossière jusqu'aux dentelles les plus précieuses; ces carrosses splendides ou ces instruments aratoires de toute forme et de tout usage; cette magnifique verrerie ou cette poterie vulgaire destinée aux classes pauvres; ces machines gigantesques et puissantes ou cette horlogerie délicate et précise; ces préparations chimiques, triomphes récents de la science, éléments essentiels des manufactures, ou ces savons communs destinés aux plus humbles ménages; cette incomparable coutellerie ou ces clous impalpables que les machines forment par millions comme des grains de poussière; ces glaces immenses et limpides ou cette tréfilerie élastique et ténue? Que choisir, en vérité, entre de si nombreux et de si admirables produits? Entre ces appareils compliqués et puissants et ces limes fines et mordantes; entre ces cordages de laiton et ces fils de dentelle; entre cette merveilleuse ébénisterie et ces ardoises grossières; entre ces chefs-d'œuvre de typographie ou ces excellentes peintures sur porcelaine? Commençons cependant, et sans perdre courage, consignons au hasard nos impressions: ce n'est pas un jugement que nous allons porter; nous raconterons simplement ce que nous avons vu.

Et d'abord, comparons quelques chiffres: en 1835, les exposants furent au nombre de 641; en 1841, il y en a 1023; en 1835, le catalogue des produits exposés comprenait 179 pages in-8°; en 1841, il en comprend 252; des produits nouveaux, dont nul échantillon n'avait été exhibé en 1835, figurent cette année dans les salons de l'exposition et se placent au premier rang: nous citerons l'énorme générateur de MM. Derosne et Cail et les glaces

Digitized by Google

magnifiques de la Société de Sainte-Marie-d'Oignies: les appareils mécaniques, rares en 1835, remplissent à peu près, cette année, deux immenses salles où l'on a réuni tout ce que la science a conçu de plus ingénieux et de plus utile. Disons donc que l'exposition de 1841 est beaucoup plus brillante que celle de 1835; que les produits y sont plus variés, plus beaux et plus riches; lors de la précédente exposition, on distribua 28 médailles d'or, 38 médailles de vermeil, 86 médailles d'argent, 112 médailles de bronze de première classe, 73 médailles de bronze de seconde classe, et 96 mentions honorables (1). Voilà certes bien des noms cités, bien des industriels dont la supériorité est constatée par un jury compétent; nous croyons cependant que le jury de 1841 trouvera nécessaire et juste de distribuer plus de distinctions qu'en 1835. N'est-ce pas là la plus forte preuve des progrès rapides de l'industrie belge; une rivalité plus active, une science plus sûre, une production plus riche, voilà ce que révèle l'exposition actuelle: de tels résultats ne sauraient se manifester si les manufactures ne prospéraient pas; un pays entier n'oserait, par un tel étalage de richesse, de génie et de grandeur, se parer d'un faux brillant et d'une splendeur trompeuse; il n'oserait, il ne pourrait point d'ailleurs faire mentir la souffrance et lui donner l'apparence d'un bien-être merveilleux. Si la langueur vient parfois atteindre quelque branche du travail, si des plaintes s'élèvent, si l'on réclame tels débouchés ou telle protection spéciale, cela tient à la vie même de la nation. Nulle époque, nul peuple, nulle contrée n'ont été, dans aucun temps, exempts de ces souffrances inévitables et particulières; si donc en Belgique des voix se font entendre pour invoquer quelque assistance, disons que ce n'est pas un indice de décadence; et s'il faut favoriser toutes les tentatives utiles, on ne doit pas s'attendre à les voir toutes réussir. Mais proclamons avec une orgueilleuse franchise que, prise dans son ensemble, l'industrie nationale

(1) La liste des industriels couronnés en 1835 est placée en tête du catalogue de 1841. Aux chiffres mentionnés plus haut, il faut joindre 3 médailles d'or, 2 médailles de vermeil, 3 médailles d'argent, 3 médailles de bronze de première classe et 2 mentions particulières décernés à des industriels non exposants.

Digitized by Google

marque des progrès non équivoques et par conséquent une prospérité non moins certaine : et c'est la véritable gloire du pays.

On comprend enfin, en Belgique, que le progrès industriel, et par suite la richesse générale, ne peut s'obtenir que par les perfectionnements incessants dans les procédés de fabrication. Avant nous, et il y a peu d'années encore, on demandait aux mesures fiscales, aux lois de douanes, aux tarifs élevés ce que peut seule donner à une nation la supériorité manufacturière. On a vu combien une industrie ainsi protégée était factice et trompeuse, et l'on a mieux aimé s'armer de science et de génie.

Vainement aujourd'hui quelques-uns prétendent ressusciter de vieilles idées; vainement prônent-ils un système protecteur, vainement cherchent-ils à le faire triompher; c'est impossible dans un siècle où les relations des peuples préparent leur commune association et où leur paisible rivalité tourne au profit des améliorations durables: la masse industrieuse, les capitalistes producteurs, les savants technologistes voient clairement qu'il faut être de son temps et suivre la voie des progrès; la vraie protection d'une industrie est dans cette industrie même, dans sa perfection, dans son utilité, dans son bas prix: un industriel étranger aux changements introduits dans les moyens de production ou de fabrication ne pourra lutter avec ses concurrents; de même une nation qui ne se tient pas au niveau de la science doit succomber en dépit de toute protection, parce que cette protection rétrécira le marché, le circonscrira à l'intérieur et permettra à la fraude d'inonder clandestinement le pays de produits étrangers, de rebuts et de misère.

De telles calamités ne sont pas à craindre pour la Belgique. Son exposition industrielle étale sa richesse et atteste sa force. Elle ne doit redouter aucune rivalité; elle doit lutter, sans doute, et cette lutte c'est sa vie: mais elle ne succombera point. Elle reste maîtresse dans les industries que nous nommerons natives; elle ne cesse de marcher de front avec les nations les plus avancées dans les fabricats moins indigènes et en quelque sorte naturels à toutes les contrées; elle sait allier le goût à l'utilité, la solidité à l'élégance, l'art à l'industrie : c'est sous le rapport du goût et de l'art que nous avons surtout examiné les produits exposés.

Digitized by Google

Et d'abord, dans la cour du palais de l'Industrie, s'élève un pavillon de fer de fonte, exposé par la *Société de Marcinelle et Couillet:* ce pavillon, dont les ornements sont peut-être un peu lourds, est d'un bon style et annonce une grande habileté dans la préparation des moules qui ont servi à le couler. Il est certainement impossible d'obtenir, au moyen de la pierre et du plâtre, un belvédère plus élégant, et bientôt les jardins de plaisance qui couvrent notre pays recevront l'embellissement durable dont la Société de Couillet vient d'exhiber un échantillon. Ceux qui ont dit que bientôt les hommes, après avoir habité des maisons de bois et des maisons de pierre, se logeront dans des maisons de fer, ont compris les destinées de ce métal complaisant qui se prête à toutes les manipulations et qui, dans le sable, reçoit toutes les empreintes et affecte toutes les formes.

Passons au milieu de ces nombreux instruments aratoires: le génie de la mécanique y a laissé sa trace, et MM. *Delstanche*, *d'Omalius-Thierry*, *Michelet*, n'ont pas cessé et ne cessent pas soit de perfectionner les instruments déjà connus, soit de rechercher de nouveaux moyens de labourer et de féconder la terre, cette mère généreuse mais exigeante, qui n'est prodigue que pour ceux de ses enfants qui la cultivent. En examinant avec intérêt ces mécanismes ingénieux, nous nous rappelions involontairement la bêche de bois dur de Robinson Crusoë, cet homme primitif auquel de Foë a donné la nécessité pour génie et la patience pour habileté, et qui sut, au moyen de cette bêche et à force de travail, faire naître des moissons et se donner l'abondance: c'est à la bêche de Robinson qu'il faut comparer les produits de M. *d'Omalius*, et cette comparaison entre les termes extrêmes de la civilisation donnera la mesure des progrès accomplis depuis le temps où le sol, péniblement creusé, rendait à peine aux hommes le prix de leurs sueurs. L'invention de la charrue est une des révolutions du monde: de nos jours, mille instruments nouveaux et utiles sont offerts aux agriculteurs sans que la renommée paraisse s'en occuper, tant il semble naturel de donner aux machines la vie et l'utilité; disons cependant que ceux qui cherchent à faciliter et par suite à étendre la culture des terres méritent de conserver un nom illustre dans l'histoire des hommes utiles.

Digitized by Google

Passons à côté du beau générateur de MM. *Derosne et Cail*: voici du fer, mais le fer ainsi manipulé n'est-il pas destiné à devenir un être actif et en quelque sorte intelligent lorsque le feu et l'eau y portent la vie? Ne devient-il pas alors la force à la fois la plus redoutable et la plus utile, la plus impérieuse et la plus obéissante, la plus merveilleuse et la plus commune? Cet échantillon prouve que l'on peut mettre dans la construction de gigantesques cylindres une certaine élégance, inséparable d'ailleurs de la perfection.

Voici des préparations chimiques exposées par MM. *Petit, Barbanson*, *Rommel*, *Cappellemans*, *Kennis*, *et Van Mechelen*. Nous ne saurions rien juger ici, mais nous pouvons songer aux innombrables destinations de ces produits, pour la découverte desquels il a fallu sonder les secrets les plus cachés de la nature et décomposer, avec une hardiesse souvent fatale, les substances les plus délétères. On a fait l'histoire des travaux illustres et des dévouements sublimes de ces savants qui ont transformé la chimie et qui l'ont appliquée aux arts : le courage uni à la science enfante les miracles (1).

Les savons de toute qualité, de tout usage et de toute forme sont intéressants même pour ceux qui ne peuvent juger leur composition. L'industrie a su employer de l'élégance et du goût dans la manipulation de cette matière d'une utilité si générale. M. *Descressionnières* et surtout M. *Courtois* ont exposé des savons transparents avec diverses empreintes très-heureusement reproduites : ces médaillons de savon arrêtaient les curieux et méritaient leurs éloges.

M. *Randon* a exposé de charmantes statuettes de plâtre et de plâtre bronzé, représentant S. A. R. le duc de Brabant : ce morceau d'art est d'une remarquable perfection. On connaît le beau portrait du fils du Roi par M. Baugniet: c'est ce portrait qui a servi de modèle à M. Randon, et cet habile artiste a obtenu un succès mérité. La pose du prince belge est pleine de grâce et de vérité; un abandon tout enfantin, un regard charmant et un dessin exact, voilà ce qui distingue ces statuettes que tout le monde ad-

(1) Dans ses *Leçons de Philosophie chimique*, le professeur Dumas a tracé l'histoire des progrès de la chimie : voyez particulièrement ce qui concerne la vie et les admirables travaux de Lavoisier.

Digitized by Google

mirait. — Des bustes de plâtre du même annoncent une main également sûre et légère.

Les statuettes charges de M. *Géruzet* et une statue de plâtre bronzé de M. *Dulac* n'ont pas dû échapper à l'attention des curieux.

Les dames en voudront aux industriels qui ont exposé ces tabacs de qualité supérieure et ces fins cigares, dont la consommation devient d'un si désolant bon ton. Nous nous étonnons toutefois que le nombre des fabricants de tabac qui ont exhibé leurs produits soit si borné; il n'y en a que quatre qui, à côté de cigarettes parfumées, ont placé de formidables carottes qui doivent, semble-t-il, renfermer des trésors de cette poudre estimée des fortes têtes de la politique et à laquelle on doit la rédaction équivoque de tant de protocoles.

Nous avons examiné avec attention les toiles cirées : il s'agit là d'une industrie en plein cours de perfectionnement et d'une prospérité réelle, car elle est d'une universelle utilité. M. *Jorez*, qui a obtenu la médaille de vermeil en 1835, se maintient au premier rang et déploie chaque jour plus d'invention et d'habileté. Le contingent de cet industriel distingué est d'une richesse remarquable et d'une étonnante variété : les toiles cirées sont adaptées à tous les usages, et les dessins, la disposition des couleurs, le mélange des nuances peuvent satisfaire tous les goûts et flatter tous les yeux. Nous avons remarqué des médaillons or sur noir d'un grand éclat et d'une irréprochable perfection : on foulera bientôt de véritables tableaux, tant il y a d'exactitude et de richesse dans les scènes que M. Jorez transporte sur ses tapis cirés. — Nous mentionnerons, à côté des produits de M. Jorez, ceux de M. *Helinckx-Janssens*, qui n'est resté étranger à aucun des perfectionnements qu'a reçus son industrie.

M. *Félix Devigne*, peintre à Gand, a exposé une toile à peindre, préparée au caoutchouc, et qu'il présente comme inaltérable. Cet artiste y a peint, pour l'exemple, une belle tête de vieillard, vigoureusement tracée et d'un coloris très-bien tenu, quoiqu'il ait employé sa toile trois jours après sa préparation. Le perfectionnement que M. Devigne indique nous paraît devoir offrir de grands

Digitized by Google

avantages si l'usage et le prix de ses toiles répondent à ce que l'on en espère.

La cordonnerie devient d'une élégance merveilleuse ; elle a fourni une multitude d'échantillons qui ont longtemps occupé les curieux : MM. *Kreps* de Louvain, *Sabot* de Bruges, *Gillard* de Namur, *Jean Goossens* et *Herssens* de Bruxelles, nous paraissent, entre autres, déployer dans leur industrie une habileté remarquable. Et notons-le bien, la chaussure est la grande distinction du siècle. Depuis que l'égalité a passé son niveau sur la société, et que la richesse n'est plus l'apanage d'une seule classe, c'est à la chaussure que l'on reconnaît l'éducation et la politesse. La botte et le brodequin sont devenus les parchemins de bien des familles. Ne nous étonnons donc plus si tant d'esprits supérieurs s'adonnent à l'art de chausser les hommes ; il faut du goût et de l'invention pour confectionner aujourd'hui un soulier, car le pied noble, le pied riche, le pied instruit ou éloquent, le pied politique demandent tour-à-tour une chaussure distinguée : laissons aux pieds roturiers la bottine carrée, massive et cloutée ; dans une pareille bottine, jamais pied spirituel ne s'introduira. Les cordonniers le savent bien ; et au risque d'induire quelquefois le prochain en erreur, ils offrent à tous ceux qui ont le sentiment de la chaussure et qui savent poser le pied avec convenance, la botte laquée, le souple brodequin et l'escarpin léger qui se le disputent de grâce et de bon marché.

De la chaussure à la coiffure il n'y a qu'un pas. Si la chaussure se transforme, la coiffure dégénère. Ces horribles cabas qui écrasent la tête des femmes, ces chapeaux noirs et à larges bords qui absorbent le front des hommes, valent-ils les élégants bérets, les *claques* coquets du siècle dernier ? Passons, car si relativement au temps MM. *Pissart*, *Honhon*, *Jacquot*, *Petit* et bien d'autres exhibent des produits excellents, nous devons leur en vouloir cependant pour ne pas chercher à révolutionner dans la mode et à modifier la coiffure opaque des têtes européennes.

Sans transition, parlons des instruments de musique. Quant à ceux de MM. *Sax*, père et fils, ils sont toujours magnifiques et parfaits : on n'en peut certes rien dire de plus. La réputation de ces artistes, qui expédient des produits de leur industrie dans

Digitized by Google

les cinq parties du monde, est faite depuis longtemps : elle est devenue européenne. Après ce juste hommage rendu à ceux qui ont poussé à des limites reculées la perfection des instruments à vent, reposons-nous un instant près de ces pianos nombreux, de toute forme, de tout prix, de suprême richesse, de délicieuse élégance. M. *Lichtenthal*, satisfait sans doute de sa médaille d'or de 1835, n'a rien exposé : mais nous avons pour nous consoler les pianos et les pianinos de MM. *Hoeberechts*, *Groetaers*, *Clermont* et *Berden*, *Florence*, *Neubert*, *Herreboudt*, *Dammekens*, *Verhassell*, *Martens*, *Hedderich*. Certes voilà bien des noms, et si nous en jugeons d'après le dire des connaisseurs, tous sont dignes en de leur ancienne réputation ou d'une réputation nouvelle. MM. *Mahillon*, *Devries*, *Vanden Eynde*, *Quarré*, M. *Ponfort*, auteur de la clarinette basse, ont exposé des instruments à vent de cuivre et autres qui paraissent confectionnés avec beaucoup de soin et de précision. M. *Vuillaume* a exhibé des instruments à cordes. Nous n'avons pu juger tous ces instruments de musique ; nous ne saurions même en apprécier la perfection : mais en voyant tant et de si beaux produits, nous pensions à l'art musical dont ils sont les harmonieux organes. Pourquoi, depuis quarante ans à peine, tant de perfectionnements, tant d'innovations dans la fabrication des instruments de musique? Pourquoi le nombre des fabricants s'est-il si heureusement multiplié? Parce que tout le monde devient musicien. Parce que l'art musical pénètre partout. Parce que toutes les oreilles, non pas seulement dans les salons dorés, mais dans les chaumières enfumées, deviennent sensibles aux charmes de la musique. Parce que partout on la cultive, partout on l'honore, partout on l'applaudit. Au commencement de ce siècle, connaissait-on les sociétés de musique? Aujourd'hui, pas de ville où il n'y en ait trois ou quatre qu'anime la plus heureuse émulation. pas de village où les paysans ne soient musiciens. Ce fait remarquable, cette diffusion du sens musical, cette universelle initiation aux règles et à la pratique de l'art par excellence est un symptôme des plus consolants. Point d'éducation sans musique, sans chant ; les compositeurs, les instrumentistes peuvent à peine compter leurs triomphes ; les sociétés d'harmonie, celles des campagnes surtout, se pressent aux concours ; partout on constate de

Digitized by Google

l'habileté et du sentiment : eh! bien ; il y a là toute une civilisation ; la musique réunit les hommes, modifie leurs habitudes et adoucit leurs mœurs. Dans les campagnes surtout la musique doit, pensons-nous, exercer la plus heureuse influence, et occuper avec profit pour l'intelligence et la tempérance, les loisirs de l'artisan ou du laboureur.

Voilà pourquoi l'industrie des instruments de musique, qui occupait à peine une dixaine de fabricants, est répandue et prospère ; industrie excellente, dans laquelle la main d'œuvre obtient un prix considérable, industrie essentiellement productive, qui trouve en elle les éléments de sa richesse et qui a pour fondement solide l'amour d'un art toujours nouveau, toujours charmant et qui, croyons-nous, ne sera jamais déserté. — Si nous étions prince, nous ne cesserions d'encourager ceux qui perfectionnent les instruments de musique en diminuant leurs prix, et nous nous plairions à récompenser dignement ceux qui, dans les campagnes, dégrossissant les paysans, leur enseignent la musique et parviennent, après de longs efforts, à former un orchestre habile et sûr de lui-même.

Les pianos sont d'une incroyable richesse : le palissandre, l'ébène, le citronnier, les incrustations de cuivre, de nacre, d'ivoire et d'acier, voilà de quoi on les fait. Leur forme est élégante. Les pianos ne sont plus aujourd'hui d'énormes caisses qui remplissaient un salon ; ils forment des buffets mignons et éclatants qui vont orner les boudoirs et qui, animés par de jolis doigts, donnent une harmonie pleine, nourrie et soutenue. Les perfectionnements qu'a reçus le piano comme instrument ne sont pas moins remarquables que ceux qu'il a reçus comme meuble ; le meilleur piano construit il y a cinquante ans passerait pour une épinette aujourd'hui : les pianistes, avec leur instrument, parlent, chantent ou pleurent, tant il y a d'âme, de souplesse et de pure harmonie dans les cordes que la touche fait vibrer.

Les meubles sont une des parties les plus riches de l'exposition. Les fabricants de meubles deviennent de véritables artistes. Et ce n'est pas un des caractères les moins marqués de notre époque, que cette tendance de toutes les industries vers les formes élégantes et gracieuses : tout ce qui tient à l'ameublement de luxe

Digitized by Google

surtout subit d'année en année de notables transformations, et l'invasion de ce que l'on nomme le gothique dans nos salons tourne au profit de la forme, et répand le goût des charmantes délicatesses que nous n'admirions naguère que dans les cabinets d'antiquités. Tout n'est pas invention sans doute ; on exhume beaucoup d'anciens modèles pour les imiter : mais cette imitation même fait naître parmi nous de nouvelles industries où le travail de l'ouvrier entre pour la plus grande valeur. Nous n'en voulons pour exemple que les buffets et les secrétaires dans le genre de Boule, dont M. *Rang*, entre autres, a exposé un magnifique échantillon. Il y a dans ces meubles de prix beaucoup de richesse et d'invention, et les caprices du dessin et de l'incrustation exigent, dans l'artiste, du goût et de l'imagination. — Une industrie qui exerce à ce point l'intelligence, qui étale cette richesse merveilleuse et où la main-d'œuve est si productive, offre toutes les conditions d'une prospérité progressive : c'est ce que chacun disait en admirant ces meubles que vingt exposants au moins ont placés dans les salons, pour en augmenter la splendeur.

Le confortable vient se joindre à la richesse et à l'élégance dans les meubles : les succès obtenus par MM. *Sorel et Warin*, dans la confection des meubles Pompadour, attestent la nonchalante paresse de nos dames à dentelles et de nos dandys à bottes vernies. Ceci n'est peut-être pas un signe heureux. Le corps étendu dans une méridienne élastique qui berce mollement tous les membres, conseille trop souvent à l'esprit du sommeiller, et entretient une mollesse souvent pernicieuse. Il n'en est pas moins vrai que l'industrie, toujours complice des goûts et de la mode, ne fait qu'obéir aux exigences du monde, et nous n'oserions reprocher aux fabricants de meubles confortables la séduisante perfection de leurs fauteuils rembourrés.

Dans leurs salons, les heureux du monde ou plutôt les riches, qui ne sont pas toujours heureux, s'étalent paresseusement dans de molles causeuses ; mais doivent-ils sortir? Leurs carrosses les reçoivent et leur offrent le même confortable, les mêmes douceurs. Voyez plutôt ces berlines, ces calèches, ces drouskis, ces coupés que MM. *Jones* et *Rongé* ont offerts à l'admiration publique. C'est toujours ce luxe confortable qui étonne la foule ;

Digitized by Google

ce sont ces formes gracieuses, cette solidité masquée en quelque sorte par la richesse et les ornements, ce goût inventif qui ne peut jamais s'arrêter et qui crée sans cesse. — La carrosserie est en effet d'une splendeur remarquable : il y a des siècles d'ailleurs que cette industrie conserve chez nous une supériorité reconnue ; nos fabricants font assez voir qu'ils ne veulent se laisser supplanter par personne : on peut répéter ici, avec le jury de 1835 que « la carrosserie de Bruxelles n'a rien perdu »de son ancienne réputation ; ses produits se distinguent toujours »par leur beauté, leur solidité et la modicité de leur prix » (1). On peut en dire autant de la sellerie dont nous avons vu de si beaux échantillons.

Parlons de la *Société des manufactures de glaces, verres à vitres, cristaux et gobeleteries*, société largement constituée, qui possède les établissements de Sainte-Marie d'Oignies dirigés par *M. Kemlin*, du Val-Saint-Lambert dirigés par *M. Lelièvre*, de Jumet, dirigés par *M. Houtart-Dumont*, de Marimont, dirigés par *M. Houtart-Cossée*. Cette association industrielle embrasse toutes les manipulations du verre, depuis les glaces les plus pures jusqu'aux verres à vitre les plus communs, depuis le cristal brillant jusqu'au verre ordinaire; et les produits qu'elle a soumis au jugement du public continuent de mériter les éloges qu'on a accoutumé de leur décerner. Nous ne pouvons nous arrêter à chacun des nombreux articles exposés; nous dirons que, en général, les cristaux sont magnifiques, adaptés à tous les usages et de formes élégantes. La taille est d'une grande beauté et d'une incroyable variété, on y remarque beaucoup d'invention et de goût : il y a tel gobelet qui semble être formé d'un tissu de mousseline, tant l'ouvrier a su mettre de délicatesse dans la touche : les grands vases à ananas, les glacières, les cornes d'abondance sont supérieurement confectionnés. Le cristal coloré de diverses nuances attirait plus spécialement l'attention; sans égaler encore celui de Bohême, il peut

(1) Rapport du jury, pag. 242.

Digitized by Google

cependant faire l'objet d'une fabrication d'autant plus productive que chaque jour on y apporte des perfectionnements. — Les établissements de Jumet et de Marimont ont envoyé de nombreux échantillons de verre à vitre demi-blanc, bleu, violet, commun, cannelé, qui confirment l'opinion générale sur la supériorité de leurs produits. — Quant à la magnifique fabrique de Ste-Marie d'Oignies, elle a offert à l'admiration générale huit glaces de la plus grande beauté. On peut dire que cette exhibition a fait sensation, et le suffrage, nous dirons même l'orgueil du public, à la vue de ces immenses glaces, s'est manifesté sans équivoque. Voici en quels termes le catalogue énumère les produits en question : « Un volume étamé de 244 centimètres de hauteur sur 203 de largeur ; un idem de 212 centimètres sur 250 1/2 ; un idem de 202 1/2 sur 115 1/2 ; un idem de 199 1/2 sur 110 ; un idem de 183 sur 96 ; un idem non étamé de 238 1/2 sur 201 3/4 ; un idem de 252 sur 147 ; un idem de 113 sur 91 1/2. » — On peut apprécier, par les chiffres, la grandeur de ces glaces qui sont d'une pureté irréprochable : désormais nous ne dépendrons plus de l'étranger pour donner aux salons leur plus bel ornement; Sainte-Marie-d'Oignies peut fournir des glaces du premier choix et de la plus grande espèce.

Les cristaux taillés de *M. Zoude* de Namur, ceux de *M. Diercks fils*, d'Anvers, et de *M. Brodier-Christiaens* de Bruxelles ont été remarqués : le service de table de cristal, taillé en plein, côtes plates et arêtes bleues, exposé par M. Zoude, est charmant et mérite de figurer sur la table la plus splendide.

La réputation des porcelaines de *M. Henri Faber* est établie : elles ont remplacé, dans les ménages, les porcelaines de Paris et rivalisent avec celles de Tournay. — *M. Jacquet* a exposé des porcelaines peintes avec la plus grande habileté : les fleurs surtout sont traitées avec beaucoup de soin et de vérité ; nous citerons un plateau superbe et digne tout à fait du talent reconnu de l'artiste.

Que dire des peintures sur verre, dont nous avons pu remarquer un si grand nombre d'essais. M. *Pluys fils* et MM. *Laroche* et *Desfossés* s'efforcent de faire revivre cet art antique et précieux, dans lequel excellaient nos ancêtres, que l'on croyait perdu, et

Digitized by Google

qui semble vouloir aujourd'hui reprendre son rang dans le monde artistique. Outre des peintures de différents genres, *MM. Laroche* et *Desfossés* ont achevé un vaste vitrage peint, représentant une adoration à la Vierge par St.-Nicolas : les couleurs sont heureusement disposées et fixées avec une grande pureté; mais ont-elles tout l'éclat, tout le plein que l'on remarque dans les anciens vitraux? Nous ne le pensons pas. Il est d'ailleurs certain que si le vitrage dont nous parlons, conserve sans altérations ses nuances, on peut dire dès à présent que l'art est ressuscité; c'est ce que le temps décidera, et ce que le public désire vivement.

Entrons dans les deux grandes salles où sont étalés les magnifiques résultats de la manipulation des métaux et surtout du fer. Voilà le triomphe de notre siècle; voilà où le génie industriel de l'homme a montré sa force, voilà où le progrès a surtout laissé sa trace. Car, en examinant ces produits variés, ces résultats multiples d'une industrie, il faut se rappeler quels outils ont dû être inventés pour répandre partout le fer, le zinc et le cuivre, et pour approprier ces métaux à tous les usages : il ne s'agit pas ici de l'enclume, de la forge, du marteau; il s'agit de ces machines puissantes et redoutables qui animent et régularisent tout dans nos usines; il s'agit de ces soufflets effrayants qu'alimente une force de deux à trois cents chevaux; il s'agit de ces hauts-fourneaux dont le creuset vomit, à heure fixe, des torrents d'une fonte bouillonnante qui coule lentement sur le sable et va se fixer dans les moules préparés. Ce n'est rien encore : l'épuration de la fonte exige des opérations nombreuses et toutes également gigantesques; les fours à pudler, les fours d'affinage, les martinets, les forgeries, les laminoirs, tout semble devoir effrayer la faiblesse humaine, et tout obéit à cette faiblesse triomphante. Pénétrez dans nos établissements renommés; allez soit à Seraing, soit à Ougrée, soit à Couillet, vous pourrez suivre le fer depuis que, sous forme de terre, on le précipite dans la fournaise enflammée, jusques au moment où, sortant du polissoir le plus délicat, il a été transformé en une élégante machine qui ne déparerait pas un salon, mais qui doit orner un atelier. Ce qu'il a fallu d'efforts, de recherches, d'essais, et peut-être aussi d'heureux hasards pour arriver où nous sommes, ne saurait s'exprimer; mais celui qui vient admirer les résultats doit

Digitized by Google

sentir sa dignité d'homme relevée, et, par instinct, sans même calculer les préparations nombreuses et pénibles que nécessite la fabrication des métaux, il peut rendre hommage aux illustres inventeurs, illustres quoique pour la plupart inconnus, qui ont transformé le siècle en lui donnant le fer pour élément vital.

Mais quelque grands que soient ces résultats, ils ne sont rien peut-être à côté des heureux calculs de la mécanique. Armé d'un crayon, l'homme esquissera une machine ; il en fera le modèle en bois ; il copiera ce modèle avec du fer ; ce fer, il l'animera au moyen de roues dentées et de la vapeur ; et voilà la vie donnée à un métal. Ce métal agit, suivant des règles invariables, et il produit : il produit ces fils impalpables, ces étoffes splendides dont nous parlerons plus bas ; il produit plus et mieux que ne faisait la main incertaine de l'ouvrier ; il produit toujours, sans fatigue, sans repos... L'homme enfin a créé une chose plus parfaite que lui-même, un appareil plus habile, plus rapide, plus fort, plus fécond, plus régulier que la main et le bras : et cependant, ce mécanisme si délicat et si compliqué, cet appareil qui fait ce que l'ouvrier le plus expert ne saurait faire, peut être perfectionné tous les jours ; l'homme peut lui ordonner de nouveaux efforts, en tirer d'autres miracles ! Qu'est-ce donc que cette intelligence humaine qui rend un métal supérieur à lui-même et qui pourtant lui commande toujours, et toujours en combine l'action avec plus de force et de puissance ? Il y a là vraiment un souffle divin ; il y a une loi providentielle à laquelle il faut laisser sa libre influence, contre laquelle doivent et devront toujours se briser les protestations rétrogrades : l'homme toujours plus libre devient toujours plus ingénieux, et il sent dans son génie le frémissement de la liberté.

Revenons à nos machines et suivons l'ordre du catalogue. Les produits des arts mécaniques étaient peu nombreux à l'exposition de 1835 : cette année il y en a de toutes les espèces. Nous signalerons une machine à vapeur, à condensateur, de la force de seize chevaux, sortie des ateliers de *M. Gilain*, de Tirlemont : cet habile constructeur a exposé divers échantillons de laine filée qui sont dignes de sa réputation. *MM. Derosne et Cail* se sont fait remarquer par un magnifique appareil d'évaporation et de cuite

Digitized by Google

de sucre qui occupait beaucoup l'attention publique : nous ne passerons pas sous silence une râpe à betteraves, à poussoir mécanique, d'une construction des plus ingénieuses. MM. *Dubois*, constructeurs d'appareils distillatoires, ont exhibé une petite distillerie pour pharmacien ou liquoriste et un modèle de chaudière pour rectifier le genièvre, d'une très-délicate construction. Huit mécanismes et appareils divers, confectionnés par M. *Edouard Sacré*, attestent que ce mécanicien distingué travaille en véritable artiste, et qu'il sait allier le goût à la science. Le petit métier à lacets, exposé par M. *Depoorter*, est très-ingénieux et les rouages délicats qui le composent sont disposés d'après un système à la fois simple et habile. M. *Oscar Malherbe*, de Liége, a été élevé dans les machines, et l'on voit qu'il s'est initié de bonne heure à leurs secrets, lorsqu'on examine la jolie machine à vapeur de la force d'un cheval, qu'il a envoyée à l'exposition. Nous passons, sans pouvoir nous y arrêter longtemps, faute d'espace, à côté de la presse à lithographier de MM. *Lemercier et Bissé;* de divers appareils de M. *Pierre Richard;* de la machine à ramer les étoffes de MM. *Lacambre* et *Persac;* d'une presse propre à tailler des dessins dans le fer, appareil d'une grande utilité exposé par M. *Deroo*; des appareils, et particulièrement des métiers à fabriquer les clous à froid, sortis des ateliers de M. *Dugottier;* de la belle pompe à incendie de M. *Puls aîné*, et de bien d'autres objets encore, dignes sans doute d'être mentionnés, mais d'une importance moindre et que nous devons sacrifier au désir de parler des produits de diverses associations industrielles, savoir : la *Société du Phénix*, celle de *Saint-Léonard*, celle du *Renard*, celle de *Haine-Saint-Pierre*, qui toutes ont exposé des appareils remarquables.

Les bancs à broches, la machine à fraiser, le métier à tisser, en un mot les douze ou quinze appareils exposés par la *Société du Phénix*, sont d'une admirable construction. Il nous est à peine permis de juger le mécanisme en lui-même ; mais ce que nous ne nous lasserons pas d'admirer, c'est la perfection irréprochable avec laquelle tout cela est construit ; c'est l'élégance, le luxe, la délicatesse, la précision : qu'on se figure les vastes ateliers des fabriques gantoises remplis de ces chefs-d'œuvre en action et mani-



Digitized by Google

festant la vie dont on les a doués; on dirait qu'un esprit toujours attentif, qu'une prudence toujours ingénieuse animent les divers fragments mobiles de ces magnifiques bancs à broches, tant leurs mouvements ont d'harmonie et de rapports; ils se parlent et se comprennent, et ils ne se trompent pas dans leur rapidité prévue, dans leurs évolutions régulières; ils réalisent une harmonie parfaite et nécessaire, qu'on retrouve d'ailleurs partout où doit se produire un résultat durable.

Les dépendances de machines à vapeur provenant de la *Société de Haine St.-Pierre* prouvent une grande puissance de production; la tige de piston, de fer forgé, présente des proportions colossales (5m22c de diamètre) : on sait combien la préparation de cette importante partie d'une machine exige de soin et de perfection. On doit se répéter sans cesse ici qu'il n'est rien que les forces humaines ne puissent réaliser.

Voici deux belles locomotives, l'une de la *Société de St.-Léonard*, l'autre de la *Société du Renard*. Voici les reines du siècle, qu'a chantées en vers magnifiques notre honorable ami M. *Th. Weustenraad* (1). Voici des remorqueurs, nouveaux venus dans le monde, coursiers obéissants et redoutables, qui ignorent ce que c'est que l'espace, et qui cachent dans leur sein une civilisation nouvelle. Voici des êtres à peine connus et déjà populaires, accueillis par les applaudissements de l'univers, incompris encore et pourtant admirés, admis partout chez les despotes comme parmi les peuples, franchissant en maîtres toutes les frontières, celles même où la libre pensée de l'homme est prohibée; comme si dans cette vapeur féconde qui meut les remorqueurs, ne se trouvait pas une source de liberté, de paix et de rénovation.

Parmi les modèles, trop nombreux pour être mentionnés ici, nous devons signaler une charmante petite locomotive de cuivre, qu'on pourrait mettre dans son chapeau, qui est parfaitement organisée, et que l'on doit au travail assidu et délicat de M. *Mettens*, de Gheel. On nous a assuré que cet artisan, simple serrurier,

(1) Nous faisons allusion à une pièce de vers qu'a lue M. Weustenraad à la soirée littéraire de M. Ch. Rogier, le 20 février 1841, et qui a fait naître chez les nombreux auditeurs, un sentiment de véritable enthousiasme.

Digitized by Google

ne devait qu'à l'observation d'avoir acquis l'habileté dont il vient de donner un remarquable résultat. — Un modèle semblable, fabriqué par M. *Walschaerts*, de Malines, le dispute au précédent en élégance et en délicatesse.

Les ouvrages de fonte moulée et non moulée, sortis des usines de *Marche-les-Dames*, appartenant à la maison d'Arenberg, sont traités avec infiniment de soin et d'habileté. Ceux de la *Société de Châtelineau* ne le cèdent pas aux précédents. Les produits variés de M. *Vandenbranden* continuent de mériter le suffrage du public : nous considérons comme remarquablement réussi le panneau de fer représentant la Cène. Les objets de fer de fonte et notamment les imitations de fer de Berlin, parmi lesquelles se remarque le portrait du roi, font honneur à MM. *Depaauw et C*ie.—M. *Van Elewyck*, de Schaerbeek, a exposé des ouvrages de fonte très-beaux : un bouclier, deux lustres, le buste de feu M. Rouppe et une colonne; ces objets attestent des progrès marqués chez ces industriels dès longtemps recommandés au public. — Les médailles de fonte de la *Société de Couvin* sont d'un fini étonnant : n'est-ce pas là un art nouveau, ou du moins tellement perfectionné qu'il peut passer pour tel? On ne peut, jusqu'à ce jour, calculer les progrès que fera cette manipulation nouvelle dont tant et de si merveilleux résultats sont étalés sous nos yeux. Sera-ce la lithographie du fer? Le moule remplacerait la presse, et les médailles seraient à la portée de tous et partout répandues; chaque ménage aurait son médailler, verrait ses souvenirs les plus chers à jamais fixés sur le métal, et des chefs-d'œuvre coûteraient moins que certaines mauvaises images que le temps détruit bientôt.

Presque toutes nos sociétés anonymes, propriétaires de hauts-fourneaux et d'usines, ont envoyé des échantillons de fonte, de fer forgé, fendu, corroyé, laminé, de fils de fer, d'instruments de toute espèce, de poterie, d'ornements, etc. Il serait fastidieux de passer tout cela en revue : qu'il nous soit permis de dire, en termes généraux, que l'on a reconnu partout des progrès non équivoques, des perfectionnements et des inventions. Si quelques-unes de nos grandes associations ne prospèrent pas autant qu'on pourrait le désirer, ce n'est pas faute d'habileté, d'étude ou de science, c'est faute d'un marché proportionné à l'immense production

Digitized by Google

qui ne cesse de créer, production favorisée par une trop grande masse de capitaux agglomérés avec imprudence et qui devront languir jusqu'à ce qu'un équilibre plus exact soit établi entre les moyens de produire et les voies de consommation. Mais quelque inquiétante que soit la crise que devra peut-être traverser l'industrie du fer, nous aimons à nous persuader qu'elle sortira triomphante de quelques désastres partiels, désastres que chaque période industrielle voit se manifester; et dès à présent nous pouvons contempler avec orgueil et confiance, d'abord les nombreux et magnifiques monuments dont l'association a couvert notre sol, ensuite les produits perfectionnés qu'elle étale, avec tant d'abondance, aux yeux d'une population émerveillée. Oui, ceux qui manient, qui étudient, qui purifient et qui disciplinent le fer ont l'instinct des nécessités des temps qui nous suivront, et ils préparent aux générations prochaines un élément de fortune et de gloire : car il est à remarquer que le fer s'adapte à mille usages nouveaux et que la substitution progressive de la fonte au fer ouvré est de nature à assurer les chances les plus heureuses à cette vaste industrie.

Les ouvrages de cuivre, de zinc, de fer-blanc, de plomb, d'étain sont tellement nombreux et tellement variés qu'il nous est absolument interdit de les passer ici en revue : les cuivres exposés par MM. *Bauchau*, *De Rosée*, et *Clément Francotte*, étaient surtout remarqués. Les ouvrages de zinc de la *Société de la Vieille Montagne*, si renommée dans le monde industriel, sont magnifiques : un buste du roi, celui de Napoléon, celui de Francisca de Rimini, une statuette représentant la Madeleine satisfaisaient toutes les exigences. En un mot, le travail des métaux s'étend et se perfectionne de jour en jour : c'est ce qui a été plusieurs fois répété; c'est ce qu'atteste hautement l'exposition de cette année.

La clouterie est une des industries où les progrès récents se sont manifestés de la manière la moins équivoque. L'exposition en offre de toutes les grandeurs et de toutes les espèces, depuis les plus gros jusqu'aux plus minces : les quatorze caisses d'échantillons envoyés par MM. *Dawans* et *Francotte*; celles de la *Société du Luxembourg*; celles non moins remarquables de M. *Barbais-Drion*, qui a exposé 332 espèces de clous; les échantillons de MM. *Deha-*

Digitized by Google

*chez*, *Lehardy de Beaulieu*, *Paul de Bavay*, font voir quelle immense supériorité le travail des machines donne aux produits. Il y a de ces clous qui semblent échapper à l'œil, et que le souffle disperse comme des grains de sable : on conçoit à peine la délicatesse des mécaniques qui frappent et vomissent ces millions de clous impalpables. — Ne passons pas sous silence les admirables limes de M. *Brizard*, ni celles de la *Société de Saint-Léonard*.

Parlerons-nous des étoffes? Mais à quoi bon occuper le lecteur de ces fabrications offertes à toutes les classes, à tous les goûts et à tous les climats ? Pourquoi répéter des noms célèbres, populaires, nombreux? Chacun sait de quoi nos manufacturiers sont capables, et il est de fait que la foule ne peut qu'admirer et la variété et la splendeur et la supériorité des étoffes innombrables que la commission directrice a étalées avec tant de goût. — Avons-nous besoin de rappeler aussi que la fabrication des tissus est la plus solide gloire de la Belgique ? Que de toute ancienneté les industriels flamands ont primé en Europe? Que si d'autres contrées ont vu, durant le 16e et le 17e siècles se former des manufactures d'étoffes, elles le doivent aux émigrés belges qui les ont dotées de leurs procédés et de leur habile main d'œuvre? Nous ne pouvons passer sous silence ce fait notable dans les annales du pays; voici en quels termes l'expose M. Briavoinne : « Au milieu de cette série d'invasions et d'occupations ennemies, le moral du peuple s'affaissa; »les émigrations commencèrent, doublement excitées par l'état »d'abandon dans lequel le pays était tombé, et par les primes »et faveurs qu'offraient aux Belges les contrées voisines. Il est diffi»cile de dire quel fut dans cet immense désordre le nombre de ci»toyens que perdirent les Pays-Bas ; Schiller l'a évalué à un mil»lion. Les provinces récemment affranchies (Hollande), jusqu'alors »pauvres et mal peuplées, devinrent riches et puissantes, c'est en »partie aux émigrations qu'elles le durent. Des quartiers tout entiers »de leurs villes les plus importantes furent occupés par des né»gociants ou des armateurs de Bruges et d'Anvers, par des arti»sans venus de la Belgique. Les magistrats d'Amsterdam accor»daient 50 florins à tout manufacturier pour chaque métier intro»duit, 200 florins à chaque tisserand qui venait s'établir. Les »écrivains anglais reconnaissent que la grande quantité d'ouvriers

Digitized by Google

»flamands poussés par les troubles du 16e siècle dans leur île, leur »assura la supériorité de fabrication pour le tissage du drap que, »depuis deux cents ans, ils s'étaient efforcés d'acquérir. Dans le »même temps, d'autres ouvriers belges se dirigèrent vers le Rhin. »Aix-la-Chapelle, Elberfeld et Creveld les accueillirent. Enfin ils fu»rent appelés en France par Henri IV, Richelieu et Louis XIV (1). » — Voilà donc la Hollande, l'Allemagne, la France, l'Angleterre même peuplées d'artisans flamands; voilà donc cette Belgique féconde mais opprimée, initiant les grands peuples aux secrets de son industrie; voilà nos ancêtres, chassés par le vent des révolutions, créant partout les concurrences bientôt redoutables que nous devons combattre aujourd'hui. Singulière fatalité! La Belgique, cette terre centrale, comme nous l'avons dit ailleurs, plane et rayonne sur l'Europe occidentale qu'elle éclaire et qu'elle civilise. M. Briavoinne compare ce mouvement « à une tempête qui emporte les semences pour »féconder au loin les terres incultes. La plus grande partie de l'Eu»rope était dans l'enfance de l'industrie; les Belges, chassés de leur »patrie, allèrent comme des apôtres prêcher les lois du travail et »les enseigner par leur exemple. » Mais cet enseignement devait faire naître plus tard ces rivalités puissantes, ces irréconciliables inimitiés qui perdirent la Belgique et qui de nos jours l'embarrassent dans de bien grandes difficultés : les pays où la fabrication des draps, des toiles, des dentelles fut propagée par les émigrés belges, sont aujourd'hui ceux contre lesquels la lutte est la plus pénible; les cotons, dans lesquels l'Angleterre et la France nous ont devancés, mais où nos industriels déploient une supériorité incontestable, sont fabriqués partout avec infiniment d'habileté et font l'objet d'un commerce immense et actif dans toutes les contrées.

Cette concurrence qui partout se manifeste et partout inquiète les gouvernements est un fait nécessaire, essentiel pour les progrès, inévitable; elle doit créer des embarras et des difficultés : elle doit

(1) *De l'Industrie en Belgique*, vol. 1, p. 57. Ceux qui voudront connaître l'histoire de nos industries, leur situation présente, et trouver des principes généralement sages, puiseront dans cet excellent ouvrage des notions nombreuses et méthodiquement élaborées.

Digitized by Google

préoccuper les industriels et les hommes d'état; elle doit, si l'on veut, attirer l'attention des législateurs : mais doit-elle motiver des mesures de précaution absolues, dangereuses, inutiles d'ailleurs pour les résultats durables? C'est ce qui ne nous paraît pas démontré. Et sans chercher ici une solution difficile d'ailleurs et en tout cas redoutable, nous pouvons rappeler que la protection tue et que la liberté vivifie l'industrie : la protection enrichit quelques hommes et ruine le pays; si la liberté lèse des intérêts isolés, elle active la production en la forçant de se perfectionner.

Quoi qu'il en soit de cette question qu'il n'est pas nécessaire de discuter ici, nous dirons que les tissus exposés cette année ont excité une universelle admiration. Quelle profusion, quelle variété, quel éclat, quelle perfection! Les étoffes de coton et mêlées de coton, écrues, blanchies, imprimées, teintes; les draps de toutes nuances et de toute finesse; les toiles, les coutils, le linge de table; les soieries et les velours, les tapis, les chales; et à côté des tissus, les fils de lin, de coton, de soie et de laine en innombrables échantillons; les dentelles, merveilles de l'industrie; les tulles, les broderies, les inconcevables fils de dentelle dont la ténuité défie les fils d'Arachné; en un mot, les innombrables et riches produits des machines les plus compliquées et les plus parfaites, voilà un sujet d'orgueil et de gloire; voilà des témoignages palpables de richesse. Ce n'est pas seulement la qualité des produits, c'est le nombre des exposants qui atteste l'activité comme la supériorité du travail. Ce n'est pas seulement cette activité et cette supériorité qui doivent nous préoccuper, c'est une continuité de recherches, de progrès et d'inventions que nous pouvons appeler aussi infatigable qu'heureuse, et qui multiplie le nombre des produits en améliorant leur qualité et en étendant leurs usages.

Les tissus et les fils remplissent plusieurs salles, et les noms des fabricants occupent plusieurs pages de la liste générale des exposants : c'est donner une idée de l'incalculable importance de ces industries. Soixante noms honorables, parmi lesquels figurent ceux des plus puissantes maisons du pays, se disputent la palme dans la fabrication des cotons de tout genre; et nous ne pouvons qu'emprunter pour louer ces belles étoffes les paroles de M. Michel Chevalier : « Il est impossible de mieux réunir le goût exquis du dessin,

Digitized by Google

»l'éclat et la pureté des couleurs avec la solidité du teint et la »bonté du tissu; je dirai avec le bon marché, car ces admirables »étoffes sont à la portée de toutes les bourses..... (1)

Les toiles, le linge de table, les coutils, les toiles à voile présentent toujours la même supériorité et la même abondance. Les noms de quatre-vingts industriels environ sont venus attester une concurrence vaste et féconde : les noms de MM. *Dujardin* et *P.-F. Devos*, qui ont obtenu le premier une médaille d'or et le second une médaille de vermeil à l'exposition de 1835, figurent au premier rang de cette phalange industrielle. M. *Félix Bethune*, décoré depuis, se contente de sa réputation acquise, et elle est assez belle pour satisfaire son ambition.

MM. *Biolley*, *Simonis*, *Lieutenant et Peltzer*, *Snock* et plusieurs autres ont envoyé des draps de la plus grande beauté. Tout a été dit sur cette fabrication essentiellement indigène en Belgique, l'une des gloires de notre pays depuis bien des siècles. Le rapport du jury de 1835 donne les notions historiques et statistiques les plus intéressantes sur l'industrie des laines en général, et nous invitons le lecteur à consulter ce document pour y suivre les vicissitudes de la fabrication des draps dans nos provinces.

Devons-nous mentionner les tapis? Lorsque le mot PERFECTION caractérise depuis longtemps cette fabrication, est-il nécessaire de dire que de splendides tapis de Tournay viennent embellir l'exposition et compléter les ameublements divers qui s'y trouvent? *La manufacture royale de tapis à Tournay* a envoyé plusieurs échantillons d'une richesse et d'une solidité incomparables.

Anvers a toujours été le centre de la fabrication des étoffes de soie, et elle y florissait au seizième siècle, comme elle y fleurit aujourd'hui. M. *Van Bellinghen* a envoyé de belles étoffes de soie noire. Les soieries, les satins et les velours *de la Société anonyme pour la fabrication des soieries*, établie à Lierre et dirigée par M. *J.-B. Duysters*, montrent qu'avec des capitaux et du travail on peut tout produire : nous avons entendu faire un grand éloge des velours que cette Société a exposés.

(1) V. la lettre remarquable écrite par M. Chevalier au *Journal des Débats* le 19 septembre 1841, et dans laquelle il rend compte de l'inauguration du chemin de fer de Strasbourg à Bâle. — *Moniteur Belge* du premier octobre 1841.

Digitized by Google

Les produits des filatures, particulièrement des filatures de lin à la mécanique, ont dû satisfaire les plus exigeants. MM. *Bouchez frères*, de Tournay, ont envoyé des fils de la plus grande finesse; les échantillons de fil de lin jaune depuis le N° 30 jusqu'au N° 300 prouvent combien ces habiles industriels sont dignes de la réputation dont ils jouissent. Nous avons également admiré les fils mécaniques de la *Société de Saint-Gilles*, établie près de Bruxelles seulement depuis peu d'années et que dirige M. *Auguste Sacré*. La *Société linière de Saint-Léonard*, la *Société linière gantoise*, la *Société de la Lys* à Gand, MM. *Poelman fils* et *Fervaecke*; d'autres encore ont exposé des fils de toutes les qualités; le nombre des exposants et la quantité des produits font voir que la filature du lin prend une grande extension. Nous ne recherchons pas si c'est heureux ou fatal; nous constatons un fait : nous ajoutons que ce fait est nécessaire et qu'on le combat vainement.

Si nous passons, sans nous y arrêter, près des cotons filés et des laines filées, c'est que tout a été dit sur ces beaux et précieux produits. Hâtons-nous de signaler aussi les merveilleux fils de dentelle exposés par M. *Cooreman*, de Rebecq-Rognon : cet industriel a obtenu la médaille d'or en 1835; nous ignorons ce qu'il obtiendra cette année : le public lui a décerné déjà son unanime admiration, et ce témoignage n'est pas le moins précieux. MM. *Paridant* de Bruxelles et les *Demoiselles Hubené* de Bruges ont exposé des fils de dentelle dignes aussi des plus grands éloges.

Quant aux dentelles et broderies, disons, pour constater nos richesses, que trente noms figurent avec honneur à l'exposition : on reste émerveillé en présence de ces splendides réseaux ; on ne se rend pas facilement compte de la délicatesse du travail, de la patiente attention, de la variété des dessins, des caprices de l'aiguille; ces tissus d'une ténuité presque chimérique sont chargés de broderies éblouissantes et résistent ainsi à un long usage : cela se conçoit à peine. Quels doigts habiles ont fait naître sous eux ces tableaux, ces paysages, ces fleurs d'une éternelle fraîcheur? Le luxe est-il enfin satisfait de ces miracles du travail ? L'aiguille n'est-elle point fatiguée de tant et si bien produire ? Nous voudrions, à côté de ceux qui dirigent les ateliers d'où sor-

Digitized by Google

tent ces produits, voir citer les noms de quelques-unes de ces obscures journalières dont l'habileté est presque du génie, dont la patience est presque du dévouement, et qui, à force d'attention, de prudence et de temps, achèvent ces voiles sans prix dont se pare la jeune épousée; nous voudrions que l'on accordât quelques encouragements aux ouvrières, après avoir récompensé les maîtres. Si, en général, on songeait un peu aux pauvres artisans, plus habiles quelquefois que les maîtres, on verrait surgir des intelligences qu'opprime la misère et dont les arts industriels sentiraient l'influence.

Avançons, car notre tâche est longue. Il y a regret de devoir effleurer ainsi ce que l'on touche, de devoir se taire trop souvent sur ce dont on voudrait parler. Nous entrons dans ce salon oriental, tout resplendissant de meubles laqués. Cela ne vient ni de la Chine, ni du Japon, entendez-le-bien : cela vient des ateliers de *Madame Ghiesbrecht née Baudelot*. C'est une véritable magie : boites, corbeilles, guéridons, vases, secrétaires, paravents et mille autres riens nécessaires à l'ameublement de nos boudoirs, voilà ce qui frappe et étonne vos yeux. Il est difficile, croyons-nous, de rien produire de plus éclatant et de meilleur goût que ces petits meubles qui imitent, à s'y méprendre, les objets laqués dans l'autre hémisphère et qu'on ramène à si grands frais dans le nôtre.

Les papiers d'ameublement sont d'une splendeur remarquable : ce produit reçoit tous les jours d'immenses perfectionnements. MM. *Picard-Masy*, *Lefebvre*, *Morial* ont su émerveiller les curieux par la richesse de leurs tentures. Quel luxe partout et en toutes choses! On a écrit contre le luxe et des philosophes ont déploré ses progrès : mais comment y échapper et à quelle époque n'a-t-il pas régné en maître? C'est un peu à lui que nous devons ces produits nouveaux, riches, toujours perfectionnés. Il fait du mal à la société et il répand cette mollesse pernicieuse et incurable qui attaque et ruine certaines classes; mais il fait beaucoup de bien, car il excite à produire et il fait descendre dans les rangs inférieurs, parmi les travailleurs pauvres une bonne partie de ces richesses concentrées dans les mains du petit nombre. Cela a toujours été et sera toujours; nos farouches

Digitized by Google

réformateurs n'y pourront rien : et si le luxe est une des conséquences de l'ordre des sociétés, il est bon qu'il contribue, pour sa part, au mouvement et aux splendeurs de l'industrie. Les riches, sans le luxe, seraient la plaie des États. Avec le luxe, les riches, au lieu de garder leur or, le répandent partout et vivifient l'élément progressif du corps social : ils satisfont à un de leurs devoirs, car, disait un écrivain célèbre : « l'argent est fait pour » circuler, pour faire éclore tous les arts, pour acheter l'indus- » trie des hommes. Qui le garde est mauvais citoyen et même est » mauvais ménager. C'est en ne le gardant pas qu'on le rend utile » à soi-même et à la patrie (1). » C'est médire de la civilisation que de soutenir que les goûts dispendieux des riches ne sont pas utiles à l'industrie : la morale même y gagne, car plus les classes inférieures auront de travail et d'aisance, plus leur moralité sera affermie et constante.

Nous voyons donc sans effroi toutes les richesses de notre exposition : près de ces tentures, voyez ces bronzes dorés. Est-il rien de plus riche et de plus élégant à la fois? M. *Trossaert-Roelants* a sa réputation faite en ce genre, et le lustre du théâtre de Gand a été proclamé la plus belle pièce de l'exposition.

Notre coutellerie n'a rien à envier à aucun pays. M. *Arnould-Raymond* tient toujours la palme de cette industrie, dont les détails sont infinis et l'élégance du meilleur goût. L'habile fabricant ne se contente pas de satisfaire à tous les goûts, il les fait naître, et mille instruments divers sollicitent les caprices de l'amateur et l'excitent à les contenter. Signalons l'important et bel envoi de *M. J.-B. Glatigny*, dont les produits sont magnifiques.

L'horlogerie, les instruments de précision, ceux de chirurgie et d'orthopédie sont aussi nombreux que variés. Il nous est difficile de choisir parmi des noms également recommandables : ceux de *Bonnesls* et de *Sacré* se font remarquer entre tous. Nous ne pouvons, même superficiellement, juger les produits de la science; laissons aux hommes experts le soin de couronner les plus dignes.

(1) Voltaire, dans son excellent opuscule *du Commerce et du Luxe*. Il répond ici à La Bruyère qui louait nos ancêtres sur ce qu'ils gardaient leur or dans leurs coffres.

Digitized by Google

La marbrerie a fourni un contingent magnifique, et *MM. Dupont, Lion et Bourguignon*, de Dinant, ont envoyé de très-beaux morceaux de marbre indigène. Nous en dirons autant de l'obélisque provenant des carrières du comte *Ch. Vanderburch*. Les cheminées et guéridons de marbre de *MM. Deldime*, *Roussel*, *Sokel* et *Mairaux*, et des échantillons de marbre indigène exposés par plusieurs autres industriels ont donné une haute opinion et des ressources de nos carrières et de l'habileté de nos marbriers.

Les progrès de la poêlerie sont des plus remarquables. Le grand nombre de brevets d'invention et de perfectionnement qui ont été concédés depuis peu d'années, annoncent une rénovation presque complète de cette industrie : on est parvenu à obtenir plus de chaleur avec moins de charbon ou de bois, et c'est là une solution importante pour les ménages et qui conduira à des résultats semblables, obtenus déjà en partie, pour les grands moteurs de nos usines. Disons que les poêles, en très-grand nombre à l'exposition, sont travaillés avec un soin et une élégance tout-à-fait dignes d'éloges : plus de trente fabricants figurent au catalogue, et la plupart montrent de l'habileté dans cette industrie importante et prospère.

*MM. De Keyn frères* ont exposé diverses pièces de menuiserie travaillées à la mécanique : ces objets, où l'on a aperçu du goût et de la délicatesse, ont paru mériter une distinction particulière. Nous devons dire aussi que les bois teints d'après le procédé du docteur *Boucherie* et exposés par M. *Weissenbruch* ont beaucoup occupé les curieux : tout en reconnaissant la bonté des produits, on applaudissait à une innovation très-utile pour la préparation et la conservation des bois.

Nos armuriers et fabricants d'armes n'ont pas unanimement répondu à l'appel du gouvernement. *MM. Joseph Malherbe*, *Montigny et Mangeot* sont les seuls qui aient envoyé un contingent digne d'attention. Nous regrettons fort que ceux de nos armuriers qui ont pu, avec les précédents, consolider la grande renommée de leur industrie, n'aient rien exposé : il était intéressant de voir que les perfectionnements récents apportés dans la construction des armes sont partout suivis avec succès. Nous pouvons du moins, en examinant les échantillons qui figurent à l'exposition, demeurer

Digitized by Google

convaincus que l'industrie des armes ne dégénère pas en Belgique.

Les objets d'argenterie, d'orfévrerie, de bijouterie et de joaillerie sont d'une inconcevable richesse: on nous permettra de nous y arrêter un instant, car la confection de ces objets de grand luxe tient, par tous les points, aux arts les plus délicats. *M. Verberckt*, d'Anvers, est un artiste très-distingué : son ostensoir gothique, d'argent, style de 1480, est fort bien travaillé; les statuettes ciselées, le moiré de la tablette, l'ensemble du dessin sont également dignes des plus grands éloges: nous en dirons autant d'un service à thé, d'argent ciselé, au repoussé, style de 1520; impossible de rien voir de plus élégant : une statuette de madone, d'argent ciselé, mérite également une mention toute particulière. — Il y a sur le vase de vermeil, qui a servi de prix aux courses de chevaux de juillet dernier, et qui est sorti des ateliers de *M. Dees*, une profusion des plus riches et des plus exquises ciselures ; la forme du vase est d'un goût parfait. — Son digne et brillant émule, *M. Joseph Allard*, a exposé un vase d'une forme peut-être moins élégante, mais d'une richesse éblouissante ; outre les délicates ciselures qui le couvrent, on y remarque des pierres fines disposées avec art: le déjeuner composé de quatre pièces, du même orfèvre, est magnifique. — Une guirlande de brillants exposée par *MM. Hendrickx et Dufour*, de Bruxelles, a fait tourner la tête à bien des jolies femmes: elles n'y ont pas seulement vu un chef-d'œuvre de joaillerie ; c'était pour elles la suprême expression de ce luxe de toilette qui est, pour beaucoup d'entre elles, le triomphe le plus désiré. — *M. Dehaas*, d'Anvers, s'est distingué dans la confection d'un buste, d'un bénitier et d'un Christ à peu près irréprochables. — Le buste d'argent ciselé de Ste-Philomène, achevé par *M. Vancauwenberghe*, de Bruges, offre toutes les conditions d'un chef-d'œuvre; il est difficile de travailler avec plus de délicatesse. — *M. Decamps-Jurey*, de Bruxelles, a exposé un bouquet d'argent, formant bas-relief, qui atteste la main la plus habile. — Le riche et beau contingent de *M. Thomas*, de Bruxelles, a été considéré comme l'un des plus remarquables : un ostensoir, deux burettes, un déjeuner d'argent, tels sont les objets qu'il a achevés avec un talent supérieur. — Il nous est impossible de citer, d'une manière spéciale, tous les bijoutiers et

Digitized by Google

orfèvres, vrais artistes d'ailleurs, qui sont venus, au nombre de vingt au moins, se disputer les distinctions qui les attendent: nous consignerons ici les noms de *Calot*, *Lavalette*, *Loverius*, *Jeaurnaud*, *Luckx*, *Wolfers*, *Defuisseaux*, *Arthau*, *Heldenstein*, comme ayant contribué à la splendeur de notre admirable exposition, et comme ayant montré, dans leur art, une habileté toujours heureuse : il ne nous appartient pas de tracer une classification nécessaire entre eux ; c'est l'affaire du jury.

Gardons-nous d'oublier les broderies d'or de *M. Vanhalle*, d'Anvers : rien n'est plus splendide, rien n'est mieux travaillé. Un voile d'ostensoir, mais surtout une chasuble de drap d'argent, brodée d'or et enrichie de diamants, présentent l'art du brodeur dans sa moins équivoque perfection. M. Vanhalle est un véritable et un habile artiste.

Voici les papiers à écrire, à dessiner, à imprimer, à lithographier ; les papiers cartons ; les papiers de fantaisie, marbrés et racinés avec infiniment de perfection ; une collection de registres, de cartons, de tout ce qui est compris sous la dénomination de fournitures de bureaux; puis une belle collection de magnifiques reliures : la reliure est une industrie où l'art a fait invasion; non-seulement les procédés de fabrication ont été notablement perfectionnés, mais ce luxe de bon goût qui se montre partout aujourd'hui, cette influence de ce que l'on appelle moyen âge, semblent avoir imposé à l'ouvrier une délicatesse de travail et une perfection de dessins inconnues avant nous. *M. Schavye* conserve une supériorité qui ne lui est pas contestée et qui lui a mérité la médaille d'argent en 1835. Plusieurs autres exposants, dignes de mentions très-honorables, se distinguent en général par la solidité et la richesse des ornements de leurs reliures: il est à noter que le bon marché s'allie ici à l'éclat et à l'élégance, car la reliure des livres coûte peu, comparativement à ce qu'elle coûtait il y a quelques années.

Il y a à l'exposition des chefs-d'œuvre de lithographie. *M. Degobert*, outre plusieurs scènes reproduites d'après les célèbres tableaux de Debraekeleer, Leys et Verboeckhoven, a exposé un charmant portrait du jeune duc de Brabant et, ce qui est plus remarquable encore, un portrait du Roi d'une ressemblance parlante et magnifiquement lithographié. La *Société des Beaux-Arts*

Digitized by Google

a mis sous les yeux du public les célèbres scènes de la vie des peintres de M. Madou ; rien n'est mieux pensé ni mieux dessiné : la collection des artistes contemporains de M. Baugniet est bien intéressante et présente des types admirablement reproduits. Les églises célèbres de *M. Simoneau* offrent une légèreté de touche, une facilité de crayon et une exactitude de détails vraiment étonnantes : la collection des monuments de cet habile dessinateur acquiert un prix inestimable. — Chaque jour on apprécie davantage la valeur de cet art nouveau, qui parfois égale la gravure, et qui doit répandre de plus en plus le goût du dessin : nous devons à MM. Jobard et Dewasme-Pletinckx les premiers et heureux essais de lithographie en Belgique ; l'art inventé par Senefelder, et aujourd'hui remarquablement perfectionné, est destiné à s'étendre à tout ; son utilité deviendra universelle et ceux qui lui prédisent un développement sans mesure nous semblent comprendre parfaitement la valeur de ce procédé facile, sûr et économique.

Nos typographes ont exposé une multitude d'ouvrages parfaitement imprimés. La typographie est une industrie si importante, elle a fait tant de progrès depuis peu d'années, elle annonce devoir encore en faire de si grands que nous nous y arrêterons quelques instants. « Depuis 1814, observe le jury de 1835, la » typographie a pris une extension inouïe, et elle n'a cessé de mar- » cher de progrès en progrès : nos imprimeurs peuvent lutter » aujourd'hui, pour la beauté et la netteté de l'exécution typogra- » phique, avec ceux de Paris. Leurs ouvrages ne laissent plus à » désirer, en général, que dans un seul point, l'exacte correction » des textes (1). » Ce dernier défaut tend évidemment à disparaître : il est certain que l'on imprime avec plus de soin, depuis quelques années, et si la correction des ouvrages belges n'est pas complète, du moins nos imprimeurs ont reconnu la nécessité de

(1) V. le rapport du jury de 1835, pag. 320. M. Heuschling, dans son excellent *Essai sur la statistique générale en Belgique*, pag. 98, et M. Briavoinne dans son ouvrage de *l'Industrie en Belgique*, vol. 1, p. 376 et vol. 2, p. 448, donnent sur l'état de l'imprimerie dans notre pays des renseignements précieux.

Digitized by Google

porter toute leur attention sur ce point important; bientôt, nous en sommes assurés, on citera nos éditions du dix-neuvième siècle, comme on citait celles du seizième et du dix-septième. L'imprimerie belge a trop d'éléments de prospérité pour faire défaut à ses brillantes destinées.

Pour apprécier combien ces destinées sont belles, consignons ici les chiffres qui indiquent le mouvement d'exportation des produits de notre librairie :

| | | |
|---|---|---|
| En 1831 on a exporté | 48,000 kil. de livres, | valant 306,000 fr. |
| — 1832 | 52,500 | 404,000 — |
| — 1833 | 96,000 | 600,000 — |
| — 1834 | 100,200 | 615,500 — |
| — 1835 | 101,150 | 620,000 — |
| — 1836 | 115,200 | 683,000 — |
| — 1837 | 136,000 | 850,000 — |
| — 1838 | 161,000 | 954,000 — |

Ces chiffres (1) marquent une progression prodigieuse dans le mouvement de la typographie; et ils sont d'autant plus remarquables que nos livres s'impriment pour la plupart sur du papier indigène et au moyen de caractères fondus dans le pays. La contrefaçon des ouvrages français donne, il est vrai, beaucoup d'activité aux presses belges; mais, comme le dit le jury de 1835, quelque amères que soient les plaintes de nos voisins, on n'en doit pas moins regarder ce genre de spéculation comme une conquête précieuse de notre industrie. On aura beau crier à la piraterie; tant que les droits de copie ne seront point placés sous la sauve-garde du droit public européen, la contrefaçon en pays étranger sera légitime : il n'y aura ni voleurs ni volés; il y aura spéculation commerciale : nulle personne sensée ne pourra appeler d'un autre nom la réimpression en Belgique d'un livre français, lorsque la France elle-même, et comme elle tous les pays, nous donne l'exemple de réimpressions semblables. Ce qui se fait par-

(1) V. les tableaux de *Statistique commerciale* publiés par le gouvernement. Nous n'avons pas sous les yeux les résultats de 1839 et 1840; mais nous sommes certains que la progression continue.

Digitized by Google

tout est légal, tant que le droit positif international ne l'a pas défendu ; et nous estimons que cette défense sera difficile, si pas impossible.

La *Société typographique*, celle *pour la propagation des bons livres*, celle de *Méline*, *Cans et C*°., MM. *Hayez*, *Hanicq*, *Vanlinthout et Vandenzande*, *Laurent*, *Hoyois*, *Annoot-Braeckman*, *Parent*, *Brépols et Dierckx*, *Glenisson et Vangenechten*, ont, à mérite divers, exposé des livres imprimés les uns avec luxe, les autres avec économie : ces derniers destinés aux classes inférieures, les autres offerts aux grandes bibliothèques et aux riches amateurs. Nous ne mentionnerons spécialement aucun livre ; la plupart des ouvrages exposés sont dans presque toutes les mains et partout estimés : leur belle exécution est remarquable. Il est cependant deux envois qui nous intéressent plus particulièrement, non pas comme industrie, mais comme littérature nationale : celui de *M. Annoot*, de Gand, qui a exposé plusieurs ouvrages dus à des plumes belges et imprimés avec soin ; celui de *M. Hayez*, chargé des difficiles impressions de l'Académie royale et de la Commission d'Histoire, et dont les beaux *in-quarto* sont d'une correction si irréprochable : M. Hayez a placé sous les yeux du public les savantes publications de la Commission d'Histoire et les derniers volumes de l'Académie de Bruxelles : ce sont là des ouvrages du plus haut prix pour nous, et qui sont belges non-seulement par les caractères, par le papier, par les presses, mais encore par la science : il fallait montrer aux innombrables curieux qui se pressaient dans les salles, que l'on sait être, chez nous, érudit et littérateur ; MM. Hayez et Annoot en ont fourni des preuves non équivoques.

Nous terminons ici notre revue. Hélas ! Que de choses oubliées ! Quelle idée incomplète et fausse nous donnons à ceux qui ne l'ont pas visitée, de cette admirable exposition ! Des volumes suffiraient à peine pour décrire tous les produits, en apprécier la perfection et l'utilité. Nous devons nous borner cependant, car le temps nous manque. Effleurant les grandeurs, en quelque sorte morales, de cette solennité industrielle, nous avons consigné avec franchise et sans prétention les impressions qui se sont emparées



Digitized by Google

de nous en présence de tant de splendeur et de variété. Il s'agissait de célébrer, en bon citoyen, les progrès de la patrie : pouvions-nous rester sourd à l'appel qui nous était fait ? Pouvions-nous laisser échapper l'occasion de nous écrier, avec quatre millions de nos compatriotes : Salut ! Belgique ! Salut ! terre de gloire, de richesse et de progrès : Salut ! patrie des arts, de l'industrie et de la liberté !

Anvers, 9 octobre 1841.

Ch. Faider.

Digitized by Google

# ANALYSES CRITIQUES.

## PUBLICATIONS NATIONALES.

LECTURES HISTORIQUES, *4 vol. in-8°, ornés de portraits;* HISTOIRE DES LETTRES, DES SCIENCES ET DES ARTS EN BELGIQUE, *4 vol. in-8°, ornés également de portraits; par M. F.-V.* GOETHALS, *bibliothécaire de la ville de Bruxelles.*

M. Goethals a consacré vingt années à rassembler une masse de matériaux curieux et presque tous inédits, relatifs à l'histoire des lettres et des sciences en Belgique et à la biographie des hommes célèbres que notre pays a produits. Cet ouvrage, philosophiquement conçu et largement traité, présente la vie des écrivains, des artistes, des généraux, des prélats et des hommes d'état qui ont laissé, dans nos annales, les traces plus ou moins profondes de leur passage; mais l'auteur ne s'est pas borné, comme on pourrait le croire, à de simples notices biographiques : il a donné l'histoire des mœurs et des gouvernements, des idées et du mouvement social; il a ainsi présenté le tableau des différentes époques, et l'ouvrage tient plus que le titre ne promet : cette particularité mérite d'être signalée dans un temps où le charlatanisme des prospectus a tant de succès et où l'on annonce d'ordinaire plus qu'on ne donne.

Les *Lectures historiques*, publiées en quatre volumes, étaient, comme l'observe l'auteur lui-même, plus particulièrement consacrées au caractère politique et aux mœurs. *L'histoire des lettres*, dont les deux premiers volumes sont publiés, et dont le troisième paraît en ce moment, s'occupent avec plus de suite du mouvement des lettres, des sciences et des arts. L'ensemble de ces deux publications remarquables est de nature à intéresser vivement les lecteurs.

Digitized by Google

M. Goethals n'a épargné ni veilles ni recherches pour arriver aux sources et pour ne donner que des notions sûres et authentiques: en général, ses biographies sont largement conçues, présentées sous toutes les faces et écrites avec clarté et concision. Il ne s'est pas contenté d'effleurer la surface et de ressusciter en quelque sorte le squelette de ses personnages ; il les a suivis, d'après les chroniques et les manuscrits, dans tous les actes de leur vie publique, et les plaçant dans leur siècle, au milieu de leurs contemporains, il leur a conservé, autant que possible, leur physionomie et leurs passions.

L'auteur est franc et quelquefois amer : de grands vices, de grandes erreurs, une grande hypocrisie excitent son indignation et aigrissent son langage. Mais si, d'une part, il ne cache pas les défauts, d'autre part il ne ternit point les vertus et n'obscurcit pas la gloire des beaux caractères. Tous les jugements portés par l'écrivain ne satisferont sans doute point l'universalité des lecteurs; tous d'ailleurs ne sont point exempts d'erreur : mais, en général, ils sont impartiaux et justes. N'est-ce pas là le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un ouvrage du genre de celui qui nous occupe ?

Voulant donner une idée de la manière dont M. Goethals traite son sujet, nous nous arrêterons à la biographie d'Odon, évêque de Cambrai, qui fleurit au commencement du douzième siècle: ce morceau ouvre le troisième volume de *l'Histoire des lettres*. Après avoir rappelé les premiers temps de la vie de ce prélat célèbre, l'auteur nous le montre dirigeant avec éclat la fameuse école dépendante de l'église Notre-Dame à Tournay, et dont se sont longuement occupés les auteurs de *l'Histoire littéraire de la France*; il parle de la lutte qui commença alors entre les *Nominaux*, dont Rembert, écolâtre de Lille, était le chef, et les *Réalistes*, à la tête desquels Odon s'était placé ; il explique comment Odon passa définitivement à la vie monastique et fonda la fameuse abbaye de Saint-Martin, en 1092. En énumérant les difficultés que l'érection de ce monastère rencontra tant de la part du seigneur que de celle du chapitre de Tournay, l'auteur donne quelques aperçus intéressants touchant l'influence des institutions et des formes monastiques sur les progrès de la liberté communale: nous insisterons un instant sur ce sujet qui présente un vaste champ à la réflexion.

Digitized by Google

« Déjà depuis longues années des associations industrielles et »agricoles, sous la direction de prêtres et de moines, avaient ré»pandu dans les campagnes les bienfaits les plus précieux; autour »de leurs établissements hospitaliers venaient se grouper les nom»breuses victimes de la féodalité. Ces prêtres indépendants for»maient une classe pauvre et avilie aux yeux de la noblesse et de »ses partisans. Détachée de la glèbe, elle consolait et adoucissait »les calamités et les souffrances de la servitude, lors même qu'elle »ne donnait point la liberté..... » Insistant sur cet aperçu, l'auteur rapporte l'opinion de M. Tailliar qui, dans un ouvrage *sur l'affranchissement des communes*, dit que « ce qui provoqua surtout »à la désertion des fiefs, ce fut l'asyle que la plupart des communes »offrirent aux serfs fugitifs. » Cette observation étendue aux monastères complète l'idée qu'on peut se faire du mouvement du douzième siècle vers l'émancipation de la classe inférieure.

Plus loin, M. Goethals indique les modifications que subit, dans les premiers temps, l'organisation du monastère de Saint-Martin, et il remarque qu'en général, vers cette époque, les formes de l'administration intérieure des couvents et la distribution des pouvoirs eurent pour effet de diminuer l'autorité absolue des supérieurs et de consacrer l'intervention des simples moines dans la direction des affaires communes. « L'église, ajoute notre auteur, »donna encore cet exemple de civilisation aux peuples. C'est, en »effet, peu de temps après, ou à la même époque, que les villes, »fatiguées d'être le jouet de leurs dominateurs, hasardèrent de »demander leur émancipation. L'administration des couvents, et »ceci mérite d'être remarqué, prit naissance précisément dans »les anciennes communautés de clercs qui formaient, ainsi que »nous l'avons dit, la classe intelligente et lettrée de la nation....» Et ici se trouvent cités MM. de Chateaubriand et Tailliar qui reconnaissent que quand les communes s'établirent, le clergé inférieur se rangea toujours de leur parti; leurs ennemis se trouvèrent parmi les évêques et les prélats qui joignaient la puissance féodale à la dignité spirituelle.

Ce point d'histoire, dont on apprécie facilement l'importance, reçoit d'autres développements dont on pourra profiter en recourant à l'ouvrage même : nous avons voulu montrer ici comment

Digitized by Google

M. Goethals, en écrivant des biographies, a su faire non seulement de l'histoire, mais, qui mieux est, de la philosophie, et comment, à l'occasion, il a su reconnaître et proclamer l'influence du clergé, à cette époque de trouble et de transformation, sur les progrès de la liberté. Il y a bien des choses à dire touchant le mouvement d'émancipation qui marque le douzième et le treizième siècles. Les associations monastiques ne furent pas les seules qui favorisèrent la liberté ; il faut faire la part des associations industrielles, véritable berceau de la bourgeoisie des villes, de cette bourgeoisie qui, dans plusieurs contrées de l'Europe, mais surtout en Flandre, montra tant d'énergie et de puissance, et qui sut se faire craindre des dominateurs et en obtenir la consécration de ses droits. On pourrait dire, pour apprécier cette époque avec exactitude, que les formes populaires trouvèrent leurs éléments dans les cloîtres et leurs institutions dans les villes : les lumières et la force, l'instruction et la richesse, le dogme social et la loi politique se trouvèrent ainsi alliés et se prêtèrent un mutuel appui.

Au reste, ce n'est pas en quelques pages que nous prétendons formuler une opinion et établir un système : nous indiquons un aperçu qui nous semble résulter des opinions exposées par MM. Goethals et Tailliar, et dont l'exactitude historique nous paraît incontestable. Plus d'un écrivain célèbre a essayé de caractériser la décadence de la féodalité et d'en découvrir les causes multiples et profondes ; c'est un problème qui n'est pas expliqué complétement et pour la solution duquel il faut, pour ainsi dire, pénétrer dans les entrailles de l'histoire de la société.

Il nous a suffi de faire connaître, d'une manière que nous croyons exacte, les publications savantes et vraiment utiles de l'honorable bibliothécaire de la ville de Bruxelles : le public doit applaudir aux efforts de ceux que ne décourage point l'indifférence générale, et qui ont assez de foi dans l'avenir littéraire du pays pour travailler sans profit et presque sans gloire. Ceux qui, comme M. Goethals et comme d'autres en Belgique, consacrent leurs veilles à notre belle histoire et à l'étude de nos institutions et de nos lois, ceux-là méritent, comme nos artistes et nos musiciens, les encouragements nationaux, et cependant ils ne les obtiennent pas.

Ch. Faider.

Août 1841.

Digitized by Google

## BIBLIOGRAPHIE.

TABLE DES COMMENTAIRES DE VOET SUR LES PANDECTES, *analysés dans leurs rapports avec chacun des articles des cinq codes, par M.* MAURICE, *président à la Cour royale de Besançon, éditée à Bruxelles par les soins de M. l'avocat-général* DELEBECQUE.

Voet est le prince des commentateurs du droit romain. Il n'a pas la profondeur déliée de Dumoulin ni la science immense de Cujas, mais il a un bon sens inaltérable, une admirable clarté et une concision précieuse. C'est assurément le docteur le plus pratique et le plus utile de tous ceux que l'on consulte aujourd'hui. Ce jurisconsulte forme d'ailleurs autorité dans les tribunaux, et il partage avec Pothier la gloire d'avoir popularisé le droit romain, ce foyer qui éclaire la jurisprudence moderne et qui semble acquérir chaque jour plus d'éclat.

Le droit romain n'a pas cessé de dominer l'Europe ; il a reçu partout et toujours une utile application ; les lois dites barbares, les capitulaires, les recueils des coutumes, les édits royaux, les codes modernes portent l'empreinte de ce droit éternel, parce qu'il est conforme à l'équité naturelle et à la raison pratique des choses. Toutes les institutions dont l'histoire garde le souvenir ont subi l'influence des lois de Rome ; et si quelques principes des coutumes semblent étrangers à ces lois, elles n'ont pas résisté au temps et n'ont duré que peu de siècles. Savigny et Guizot ont plus d'une fois et avec pleine raison insisté sur ce grand fait de la perpétuité du droit romain : ils ont réfuté à jamais la thèse contraire qui avait pour objet, assez bizarre du reste, de dépouiller le code romain de sa force et de son autorité.

Nul ne peut devenir jurisconsulte s'il n'étudie le droit romain, s'il ne se pénètre de ces principes que les jurisconsultes ont formulés en axiomes et dont de savants professeurs ont fait des recueils particuliers. Mais le droit romain peut-il, par le praticien ou par le magistrat, s'étudier dans les digestes et dans le code ; est-

Digitized by Google

ce au texte que l'on doit exclusivement recourir ? Nous ne le pensons pas; telle n'est pas la méthode que nous conseillerions de suivre. Sans doute il faut citer le texte, et pour le citer, il faut y recourir et s'en pénétrer : mais est-ce dans le texte que vous trouverez l'ensemble des principes et la conciliation des passages obscurs et contradictoires ? Non, sans doute; vous ne les trouverez pas sans un travail immense et souvent stérile : vous lirez plusieurs paragraphes, relatifs à un principe, sans être sûr de les avoir vus tous; vous admirerez cette belle latinité, si concise et si pure, mais vous ne serez pas certain d'en avoir saisi le sens exact et pratique; vous retiendrez les brocards admis devant le tribunal du préteur; mais vous n'en connaîtrez pas toutes les applications. Nous dirons, d'après cela: recourez au texte, mais prenez pour interprètes la glose et le commentaire; sans eux, vous vous perdrez dans ce labyrinthe appelé *Corpus Juris*, qui n'est devenu accessible que grâces aux docteurs savants qui l'ont exploré avec succès.

Voet, nous le répétons, est le plus lucide des commentateurs. Il lui a été permis de profiter des travaux de beaucoup de jurisconsultes qui l'avaient précédé, et il a adopté, dans son grand ouvrage, un style si clair, un langage si pur, une concision si substantielle, une sagacité si ferme qu'il n'a pas trouvé de rivaux. Le livre de Voet est dans toutes les mains : Voet et Domat, voilà les deux manuels de l'étudiant et du praticien, les deux ouvrages qui servent comme de bases aux travaux : Huberus et Brunneman, ces deux excellents professeurs, sont moins complets que Voet et moins substantiels que Domat.

Comme le remarque M. Maurice, l'étude de la législation romaine est indispensable à la connaissance du droit français; impossible de comprendre les codes et d'en saisir l'esprit, sans recourir au droit romain et à ses commentateurs. On a toujours considéré comme éminemment utiles les travaux de concordance entre les codes et le digeste, parce que celui-ci servait d'explication à ceux-là. Comment alors pourrait-on ne pas reconnaître le mérite d'un travail qui met en rapport les cinq codes avec le commentaire de Voet ? C'est ce travail que M. Maurice, président à la Cour royale de Besançon, a accompli avec une patience méritoire

Digitized by Google

et avec une exactitude remarquable, et dont M. Delebecque, avocat-général à la Cour d'Appel de Bruxelles, a soigné la publication.

L'ouvrage forme un volume in-4° de près de 200 pages. Sous chaque article, imprimé dans le titre courant, l'auteur a indiqué le livre, le titre et le paragraphe où Voet a traité le sujet de l'article; l'indication est donnée au moyen d'une analyse, tirée de Voet lui-même, qui résume avec clarté le point discuté. Souvent un principe est posé et résolu par l'illustre professeur dans trois ou quatre endroits de son commentaire : M. Maurice a groupé alors ses *conferenda* sous un seul numéro. Il résulte de là que l'on peut toujours connaître l'opinion complète de Voet et lire tout ce qu'il a écrit sur une question de droit : avantage très-grand et que l'on ne pouvait obtenir qu'au moyen d'une table faite avec sagacité.

On comprend, par la courte explication que nous venons de donner, quelle attention patiente il a fallu pour confectionner la table de Voet; non seulement l'auteur devait avoir une connaissance parfaite des dispositions des cinq codes, mais aucun des principes du droit romain correspondant au droit français ne pouvait lui être étranger; il a dû se rendre familiers le langage des jurisconsultes et l'acception légale des termes; il a dû également posséder une faculté d'analyse remarquable et qui n'est pas donnée à tous ceux qui s'occupent de l'étude des lois.

Nous pouvons donc considérer comme digne des plus grands éloges l'ouvrage de M. Maurice; nous hésitons d'autant moins à nous prononcer dans ce sens que le travail est humble quoique pénible : l'auteur l'a senti lorsqu'il a dit, dans sa préface, *magnus labor, tenuis gloria*. Toutefois, si le livre dont nous parlons ici n'est pas destiné à faire grand bruit, il n'en est pas moins vrai que l'on en apprécie l'utilité, et nous pouvons affirmer que le succès qu'il obtient dans notre pays est grand. Les jurisconsultes en effet ont compris que la table peut s'adapter aux ouvrages de tous les commentateurs qui, comme Voet, ont suivi l'ordre des pandectes : ainsi Zoesius, Huberus, Brunneman, Tuldenus, Noodt et une foule d'autres qui ont commenté, en tout ou en partie, les livres du digeste; Domat, Pacius, Montvallon qui les ont résumés,

Digitized by Google

sont en quelque sorte analysés dans le travail de M. Maurice; il est surtout à remarquer que les *Pandectæ Justinianeæ* de Pothier y trouvent un indicateur certain et utile.

Nous avons rencontré une grande exactitude dans les indications et une correction typographique irréprochable, mérites dignes d'être signalés dans un ouvrage du genre de celui-ci. Nous sommes heureux de pouvoir dire que c'est à l'un de nos magistrats les plus habiles que nous devons cet ouvrage : sans lui, sans sa persévérante sollicitude, M. Maurice n'aurait peut-être jamais fait imprimer une table excellente et qui a dû lui coûter bien des peines.

Ch. Faidre.

Août 1841.

Digitized by Google

# SCIENCES ET ARTS.

C'est avec une vive satisfaction que nous avons vu dans le *Moniteur belge* les deux arrêtés royaux, que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs. Nous félicitons M. le ministre des travaux publics de cette heureuse idée, dont l'exécution, confiée à un comité composé d'hommes d'une capacité incontestable et d'un mérite reconnu, sera bientôt féconde, nous n'en doutons pas, en résultats avantageux pour le royaume. Dans les sciences, comme dans la politique, c'est l'*union qui fait la force*. Les *Annales des travaux publics* rendront à la Belgique le même service que rendent à la France les trois recueils si estimés des savants de toute l'Europe, et publiés sous les auspices du gouvernement, l'un le *Journal des mines*, commencé en 1796, et continué aujourd'hui sous le titre d'*Annales des mines;* l'autre, le *Mémorial de l'officier du génie*, rédigé depuis 1803 par les soins du comité de fortifications, et enfin les *Annales des ponts et chaussées*, qui n'ont pris naissance qu'en 1831 (1).

A une époque comme la nôtre, où toutes les sciences acquièrent tant de développement, où il est si difficile d'en approfondir même une branche isolée, en se tenant un peu au courant des autres, tous les bons esprits sentent encore mieux l'immense utilité de ces recueils spéciaux, dirigés par des savants distingués, et qui, entre autres avantages, fournissent aux jeunes talents le moyen de se produire et de faire entrer dans la circulation commune des vues nouvelles, des procédés utiles, des applications ingénieuses. La vieille expérience des uns, l'ardeur juvénile et quelquefois aventureuse des autres, viennent heureusement se tempérer et se confondre en un but unique, celui de la marche progressive de la partie scientifique à laquelle le journal est consacré. Que de travaux estimables, que de découvertes curieuses, que de perfectionnements précieux resteraient enfouis ou ignorés

(1) Déjà, en 1810, P.-C. le Sage avait fait paraître un *Recueil de divers mémoires extraits de la bibliothèque des ponts et chaussées*, 2 vol. gr. in-4., fig.

Digitized by Google

sans ces rapides et faciles moyens de transmission! Ils économisent l'argent, les recherches, et surtout le temps, *cette étoffe dont la vie est faite*, comme le dit si bien le bonhomme Richard.

Depuis quinze ans, la Russie, qui avance à grands pas dans la carrière de la civilisation, a compris la portée d'un recueil particulier, destiné à éclairer les ingénieurs disséminés dans toutes les parties de ce vaste empire. En juillet 1826, parut à Pétersbourg, à la fois en russe et en français, le premier n° du *Journal des voies de communication*, rédigé par les officiers de ce corps, et ayant pour principaux collaborateurs trois Français au service de Russie, le général Bazaine, et les lieutenants-colonels Clapeyron et Lamé. On trouve des détails intéressants sur ce recueil dans la *Revue encyclopédique*, 1828, t. XXXVII, p. 555 et 713.

Voici le texte des deux arrêtés royaux en date du 8 novembre 1841, qui nous ont suggéré les observations précédentes : « Voulant réunir en un corps d'ouvrage et publier les documents intéressant les travaux publics du royaume, qui se rattachent, soit aux sciences exactes, soit aux perfectionnements de l'industrie:

»Il est créé, sous le titre d'*Annales des travaux publics de Belgique*, un recueil de documents scientifiques, industriels ou administratifs, concernant l'art des constructions, les voies de communication et l'industrie minérale.

» Cette publication, fondée sous les auspices du gouvernement, est placée sous la direction d'une commission dont les membres sont nommés par le roi.

» Sont nommés membres de la Commission directrice : MM. baron Evain, lieutenant-général, ministre d'état, Président; Teichman, inspecteur-général des ponts et chaussées; de Moor, inspecteur divisionnaire, idem; H. Guillery, ingénieur de première classe, idem; Cauchy, ingénieur en chef des mines, membre de l'Académie royale des sciences et belles-lettres; Fréderickx, lieutenant-colonel d'artillerie, directeur de la fonderie royale de canons, à Liége; Lahure, capitaine-lieutenant de vaisseau; A. Visschers, directeur de l'administration des mines, conseiller honoraire au conseil des mines; Laurillard-Fallot, major du génie, professeur à l'école militaire, Secrétaire. »

Ch. de Ch.

Digitized by Google

# SOUVENIRS D'UN ÉMIGRÉ LIÉGEOIS.

## 1797-1798.

## V.

Je quittai avec beaucoup de peine mes hôtes, et surtout l'excellent Sunders dont la société m'avait été si agréable. C'est à ce prix qu'on achète toujours en voyage le bonheur de faire des connaissances ; plus elles plaisent, plus on le paie cher. Mais où sont dans la vie les biens sans mélange ?

Le chevalier de Mauger qui n'était pas aimé, tant s'en faut, était devenu le plastron des railleries de l'escadron; il me conservait en particulier une rancune qu'il s'attachait à prouver à chaque occasion favorable ; il en résulta, entre nous, une petite guerre qui ne fut pas toujours à son avantage.

Dans le trajet que nous fîmes de la Franconie en Bavière, un jour, je fus désigné pour faire partie de la garde d'escorte de nos bagages chargés sur quatre voitures attelées de bœufs. La lenteur de la marche de ces lourds quadrupèdes, nous avait fait devancer le départ de l'escadron. Mauger, dont le cheval était blessé au garrot, s'était juché sur la dernière de ces charrettes, où il s'endormit comme un loir. Nous avions à traverser une forêt où le chemin devenait parfois fort étroit. Le hasard fit que cette voiture dût s'arrêter précisément au-



Digitized by Google

dessous d'une grosse branche d'arbre dont les rameaux atteignaient le dormeur. Tandis que mes camarades continuaient leur chemin et que les paysans s'occupaient à réparer ce qui manquait à leur attelage, je descendis furtivement de cheval, et avec une courroie de porte-manteau, j'allai attacher les basques de l'habit de Mauger à la branche; cela fait, je remontai à cheval et me hâtai de rejoindre la tête du convoi. Les paysans ayant fait avancer leurs bœufs, Mauger resta suspendu au-dessus du chemin, comme un vieil épervier pendu par les ailes. Nous continuâmes à marcher sans nous occuper de lui. Il était dans cette comique position quand arriva l'escadron qui demeura ébaubi à l'aspect de ce corps pendant; officiers et soldats éclatèrent de rire en reconnaissant le chevalier de Mauger qui jurait comme un païen. On ne parvint à le détacher de là qu'en enlevant l'extrémité de la branche à coups de sabre. Remis sur pied, il demanda justice du méchant tour que l'on venait de lui jouer; mais qui en était l'auteur? C'est ce qu'il ne pouvait dire. Le chef d'escadron nous ayant rejoints, demanda avec un sérieux mal simulé, qui était le coupable, qui avait osé manquer ainsi de respect à un maréchal des logis, cadet de première classe? Mes camarades, ainsi que les paysans conducteurs du convoi, affirmèrent avec l'accent de la vérité que ce ne pouvait être aucun de nous. « Ce n'est pourtant pas le diable qui s'en est mêlé, dit le comte de Liedekerke; et comment expliquer ce mystère? ajouta-t-il, en me regardant. » — Mais il me paraît assez simple, mon capitaine, me mis-je à dire; M. de Mauger est somnambule, et il se sera lui-même garrotté à l'arbre en dormant. Tout le monde partit d'un nouvel éclat de rire, Mauger écumait de rage; et la chose en resta là.

Digitized by Google

L'état-major de notre régiment alla s'établir à Landshut, et notre compagnie occupa à une lieue et demie de là, une commune fort étendue, composée de plusieurs hameaux, nommée Reichenbach. Le chef-lieu portait le nom de Pfarrhof, résidence du curé, auquel les revenus curiaux permettaient de tenir une voiture à deux chevaux et un train de maison équivalent à celui d'un seigneur de village. Trois vicaires administraient concurremment avec lui le spirituel de cette grande paroisse. Le capitaine Crahay habitait la demeure du curé, d'Hennezel et moi nous étions logés chez un riche fermier, tout à côté du presbytère. Notre hôte, vieillard vénérable à belle chevelure blanche, professait une admiration si profonde pour la valeur héroïque des armées républicaines, qu'il n'en parlait jamais que sur le ton de l'exaltation. « On doit déplorer, disait-il, les crimes »épouvantables dont la France vient de se rendre cou»pable, mais elle n'en reste pas moins la première nation »du monde. »Et c'était à des émigrés français qu'il tenait ce langage? Oui, et la plupart l'entendaient avec orgueil, avec une satisfaction secrète. Que de fois après un combat meurtrier, et quand la défaite de notre armée enlevait à ces proscrits l'espoir de rentrer dans leurs foyers, le noble instinct de la nationalité dominait chez eux le sentiment personnel! Presque tous admiraient le courage de leurs compatriotes; un sentiment chevaleresque leur fesait oublier alors la différence du principe qui les poussait au combat. Et pourtant nos émigrés avaient dû s'expatrier pour échapper à l'assassinat populaire, et cette démarche si naturelle leur était imputée à crime! Ils se voyaient dépouillés du domaine de leurs ancêtres, et il leur était défendu, sous peine de

Digitized by Google

mort, de revoir jamais ses antiques foyers! Ils avaient perdu les douces habitudes de la vie domestique, la société de leurs proches, de leurs amis, tous les avantages de la fortune, pour souffrir toutes les privations de la misère. Personne pour les secourir, pour les consoler dans leurs infirmités! il fallait mourir dans l'amertume des regrets. Mourir, loin de ceux que l'on aime, de sa famille, de son pays, n'ayant pour sépulture que le charnier commun des batailles! Non, il n'est rien au-dessus des douleurs de l'exil.... Mais la patrie restait chère à tous les cœurs. Aime-t-on moins sa mère parce que dans un moment de délire elle voulut nous frapper?

Un jour, qu'une grande partie de nos officiers s'était réunie à Landshut pour dîner en pique-nique, le souvenir de la France, comme cela arrivait souvent, devint le sujet de la conversation. Le vin fit oublier toute prudence et nos émigrés se mirent à chanter à pleine voix, le *Réveil du peuple,* et la *Marseillaise.* Le commandant de la place, vieux butor autrichien, eut à l'instant connaissance de ce fait, et adressa un rapport au général en chef qui ordonna une enquête à ce sujet. Nos officiers supérieurs étaient trop bons Français eux-mêmes pour ne point excuser en secret une incartade de jeunes gens, qui, après tout, ne signifiait pas grand'chose. L'affaire n'eut pas de suite.

Nos émigrés recevaient assez souvent des nouvelles particulières de France et même les productions littéraires les plus récentes, que nous dévorions, et qu'on lisait en commun.

Nous avions deux femmes, commensales de notre escadron. C'était d'abord une certaine Mme D..... de Stavelot, à qui il avait pris la très-singulière idée

Digitized by Google

d'émigrer avec sa fille, monstre de laideur, par parenthèse, et dans la compagnie d'un âne porteur de leur butin, consistant en quelques mauvaises friperies. Ainsi que cela devait arriver, elles furent à peine de quelques jours au-delà du Rhin que la plus affreuse misère devint leur partage, et Dieu sait de quelle manière elles passèrent le terrible hiver de 1794; tout ce dont je me souviens, c'est que cette trinité, c'est-à-dire, ces deux femmes et leur âne se présentèrent à nous dans l'état le plus pitoyable, lors de l'incorporation de notre compagnie dans les chasseurs de Rohan. Elles furent accueillies avec toute la charité due aux malheureux et surtout à des *quasi* compatriotes. La mère tâcha d'abord de s'utiliser pour gagner sa vie, mais ses moyens étant insuffisants, elle conçut le hardi projet de pénétrer en France chargée de lettres d'émigrés, d'en parcourir les provinces pour les remettre à leur adresse, de parler aux personnes indiquées et d'en obtenir des nouvelles, et surtout le plus d'argent possible. Cette femme courageuse se mit en route avec son âne, nous laissant sa fille, trop infirme pour la suivre. Ses absences duraient trois et quatre mois; puis elle reparaissait, apportant de l'argent ou des bijoux aux uns, des nouvelles désastreuses aux autres. On lui accordait le quart des sommes qu'elle remettait. Lorsqu'on la voyait arriver on s'assemblait autour d'elle pour lui entendre raconter les subterfuges qu'elle avait mis en œuvre pour tromper la vigilance de la police républicaine, soit au passage du Rhin, soit dans l'intérieur de la France. C'était bien la plus rusée commère qu'il fût possible de voir. Une chose qui nous a toujours étonnés, c'est qu'elle ne voulait jamais passer par Liége, quoiqu'elle y eût quatre filles dont une se

Digitized by Google

trouvait en bonne position, et un fils, employé dans l'administration des domaines. D'Hennezel reçut deux fois par cette voie des secours de sa famille. Peu de temps après notre départ pour la Bavière, Mme D.... se mit en chemin pour un nouveau voyage, emmenant cette fois sa fille montée sur l'âne; nous n'entendîmes plus parler d'elles.

Nourrissant l'espoir que le congrès assemblé à Rastadt nous permettrait bientôt de rentrer dans nos pays, nous vivions à Pfarrhof aussi heureux que notre condition pouvait le permettre. Nous n'avions aucun service à faire; les armes, l'équitation, le jeu et la musique remplissaient nos journées. Cinq d'entre nous avaient la longue habitude de chanter ensemble, parmi lesquels se trouvaient trois Liégeois, Heins, Leblanc et moi. Au nombre des concertants il fallait compter le chevalier de Bouchard, surnommé le nouveau Bayard, tant on appréciait sa bravoure et sa loyauté. Capitaine dans les hussards de Béon, il était entré dans Rohan comme caporal cadet. Notre musique vocale se trouvait sous la direction du comte d'Hennezel qui possédait l'un des plus beaux barytons que j'ai entendu de ma vie. Il chantait presque aussi bien que Garat; il était le Kreutzer des amateurs sur le violon. C'est le jugement que, cinq ans plus tard, à Paris, j'ai entendu porter par Kreutzer lui-même.

Les airs simples et suaves, arrangés en parties par notre savant *maître de chapelle*, plaisaient plus en général que certaine musique et que ces savantes combinaisons qui ne satisfont que de prétendus connaisseurs; la mélodie en était l'essence et par cela même tout le monde la comprenait. Le rhythme grave, harmonique, était réservé

Digitized by Google

plus particulièrement aux chants guerriers, dont les effets n'étaient point sans résultat, lorsqu'après une longue marche de nuit, le corps fatigué et privé du sommeil, les paupières se fermaient involontairement. Le besoin du sommeil peut devenir si impérieux que j'ai vu de nos hommes tomber de cheval et continuer à dormir.

L'influence de la musique dans ce cas étant bien connue de nos chefs, nous étions appelés à la tête de la colonne, et nous entonnions de préférence une chanson martiale composée par un officier de notre régiment, dont l'air et les paroles ravivaient l'esprit de corps. Ce chant étant devenu familier à tous, tous le répétaient en chœur et en recevaient une impulsion immanquable, une animation nouvelle. Le prince Victor de Rohan, mélomane de première force, ne dédaignait pas parfois d'unir sa belle basse-taille à nos voix.

O musique! de combien de jouissances ne vous suis-je point redevable? Sous la tente, au bivouac, dans les solitudes lointaines que j'ai parcourues, pendant les tristes jours d'un long ostracisme, dans les courts moments de loisir que me laissaient les études pénibles de l'art que j'exerce, de même que dans les intervalles de ma laborieuse pratique, vous me consolâtes de mes ennuis. Vous fîtes les délices de ma jeunesse, le seul plaisir vrai de mon âge mûr, et aujourd'hui, quoique je sois chargé d'ans, vous êtes encore l'un de mes plus précieux délassements.

Le digne curé de Pfarrhof, exact par devoir, parfois sévère dans ses formes, mais n'en étant pas moins sensible et compatissant, le bon pasteur, dis-je, aimait passionnément la musique, elle faisait le charme de sa

Digitized by Google

vie. Il avait chez lui un clavecin à quatre claviers d'une immense dimension; instrument défectueux, sans doute, mais où il passait une partie de son temps avec l'organiste de l'église à jouer des sonates à quatre mains. Nous étions assez souvent invités à dîner chez ce digne prêtre. Au sortir de table, on passait dans ce qu'il nommait son salon de musique (Music-Saal) où nous admirâmes bien souvent la facilité avec laquelle il improvisait des accompagnements aux airs qu'il entendait pour la première fois. Doué d'une âme tendre, accessible aux émotions douces, il préférait, ainsi que la plupart des Allemands d'alors les chants mystérieux pénétrés de mélodie. « C'est »bien dommage, nous dit-il un jour, que vous autres »Français n'ayez point de ces airs qui expriment au cœur »de ces touchantes révélations..... »

On nous avait envoyé depuis longtemps les deux charmantes romances : *Te bien aimer*, *ô ma tendre Zélie* et celle de Gulnar ou l'esclave persane : *Rien, tendre amour.* Arrangées par d'Hennezel, chacun de nous en connaissait si bien sa partie et nous les avions si souvent chantées que, je puis le dire, nous y apportâmes cette fois un ensemble parfait. La simplicité si naturelle de ces romances plongea les sens de notre bon pasteur dans une ivresse musicale inexprimable. « Sont-ce des hymnes »religieuses, les chante-t-on à vos églises, nous de»manda-t-il! » L'un de nous, sans en prévoir les conséquences, répondit que oui. « Ah! M. le comte, con»tinua le curé, j'ose vous en faire la prière, faites-moi »le plaisir de les chanter dimanche prochain sur notre »jubé. »

Tout le monde sait qu'en Allemagne il est très-ordinaire que les hommes et les dames amateurs les plus

Digitized by Google

distingués exécutent au jubé, en langue vulgaire, les compositions des grands maîtres, surtout des morceaux d'ensemble d'un charme admirable.

»Eh bien! curé, dit d'Hennezel, j'y consens pour la rareté du fait; cinq hussards de Rohan chanteront dimanche à votre église....» Nous y chantâmes en effet, à la grande édification des assistants, sans qu'il y eût de notre part la moindre idée irrévérente.

A une distance peu éloignée de Pfarrhof est une petite montagne dont les trois quarts de la circonférence couverts de gazon lui donnent la forme d'un cône tronqué. Son sommet était couronné d'une jolie maison rurale, qu'un nommé Nysten habitait, avec sa femme, notre vivandière. Presque tous les officiers de notre escadron s'y réunissaient de temps à autre, le soir, pour jouer le fameux jeu de cartes, le *Pharaon*, en buvant du *Rossolis*. Un jour que nous avions mis à sec le barillet plein de cette liqueur, et que nous revenions bruyamment chez nous, nous aperçûmes près du sentier, sur l'extrême bord de la montagne, un gros paquet blanc qui attira notre curiosité; c'était le sous-lieutenant, comte de Cussy qui, à notre approche, s'écria : « Mes jambes me refusent leur »service, obligez-moi, je vous prie, de me pousser du »pied, j'arriverai ainsi dans la vallée avant vous. » Ses complaisants amis s'empressèrent d'obtempérer à sa demande, et, en roulant, Cussy entonna les premiers vers de la chanson du régiment dont j'ai parlé plus haut :

Hussards, pleins de courage,
Ranimez mon pinceau,
Pour peindre votre ouvrage,
Victorieux tableau.
. . . . . .

Digitized by Google

Sa voix cessa tout-à-coup de se faire entendre..... Lorsque nous fûmes en bas de la montagne, nous le trouvâmes privé de sentiment; nous crûmes d'abord qu'il était tué.... il n'était qu'étourdi et le corps moulu. Nous le transportâmes dans notre logement. Le lendemain à peine pouvait-il se soutenir sur ses jambes.

En ce temps, nous avions encore pour compagnon d'armes, fréquentant nos réunions, le baron de Montmorency, lequel n'avait d'autre grade distinctif du simple soldat que le titre de cadet. Nous disions en plaisantant que nous pouvions nous glorifier d'avoir dans notre compagnie, le premier et le dernier baron chrétien.

Tandis que nous nous flattions, nous autres Liégeois, de rentrer bientôt dans le sein de nos familles, le gouvernement autrichien en disposait tout autrement; nous reçûmes l'ordre subit de partir pour la Hongrie. Chemin faisant, on se demandait ce que pouvait signifier ce nouveau déplacement?

Nous rencontrâmes notre seconde division à Munich, et la troisième, le surlendemain, à Wasserbourg. Le régiment ainsi réuni se dirigea sur Salzbourg où l'on accorda trois jours de repos aux *chevaux*. Nous entrâmes en Styrie en passant par Rottemann, traversant des gorges profondes et des montagnes où la neige se voyait encore dans quelques ravins, résidence du chamois. Après bien des fatigues nous arrivâmes dans l'agréable et charmante ville de Gratz; nous y séjournâmes trois jours. Je visitai l'université, où un Liégeois, docteur en médecine, était professeur. Enfin, nous atteignîmes Verszprim en Hongrie, lieu de notre destination.

D'Hennezel et moi nous fûmes logés dans la basse ville,

Digitized by Google

chez un riche tanneur, au bord de la Sarwisse, au pied d'un haut et vaste rocher à coupe verticale.

Verszprim, chef-lieu de comitat avec évêché, est une ville à rues étroites, mal pavée, divisée en haute et basse ville, bâtie sur la Sarwisse. Au point le plus élevé d'un plateau calcaire qui domine la ville, se voyaient encore de mon temps les ruines d'un château-fort détruit par les Turcs à la fin du neuvième siècle. Cet endroit est peu important sous le rapport de la population, mais son marché est très-fréquenté par les Croates, les Valaques et tous les autres peuples des provinces voisines dont les divers costumes semi-militaires forment un tableau d'une bigarrure remarquable.

Malgré l'abondance des vivres et l'excellence des vins, nous n'habitions Verszprim qu'à regret; plusieurs circonstances nous en rendirent le séjour odieux.

Lorsque nous arrivâmes, il n'était bruit que d'un crime qui venait d'être commis dans les environs. Un noble Hongrois vivait retiré dans son manoir avec sa fille. Sa tendresse pour cette unique enfant, poussée jusqu'à la faiblesse, la rendit de bonne heure impérieuse; ses volontés, qui ne furent jamais réprimées, devinrent des lois, et son caractère despotique s'exerça jusque sur son père. Ne rencontrant aucune opposition à son naturel ardent, elle conçut une passion indigne de son rang et s'y livra avec si peu de réserve que son père ouvrit enfin les yeux et la surprit dans le flagrant de ses débordements. Furieux, il s'apprêtait à punir le complice de sa fille coupable, lorsque celle-ci, s'armant d'un couteau, le plongea dans le sein du vieillard qui tomba mort à ses pieds. Tandis que son amant, valet du château, prend la fuite, Josépha, hors d'elle-même, se précipite sur le

Digitized by Google

corps de son père. A ses cris de désespoir, on arrive, bientôt elle est arrêtée et conduite dans les prisons de Verszprim. Son procès s'instruit, mais ses parents usent de toute leur influence pour faire commuer l'arrêt de mort qui va être porté contre elle. On trouve des circonstances atténuantes ; Josépha est condamnée à une prison perpétuelle, avec la clause cependant que s'il se présentait un homme noble qui consentît à l'épouser, elle serait rendue à la liberté et que le séquestre mis sur ses biens serait levé.

Quelle ne fut point l'indignation de tout notre corps d'officiers, quand on apprit que l'un de nos sous-lieutenants, le comte de S...., appartenant à une famille illustre de France, oubliant ce qu'il devait à son honneur et à l'estime de ses compagnons d'armes, avait eu l'infamie de se présenter pour épouser la parricide! Sa proposition fut rejetée avec dédain; la loi exigeait d'ailleurs que l'on fût noble d'origine hongroise. La dégradante démarche de cet officier rejaillit jusqu'à un certain point sur notre régiment, en laissant parmi les habitants de la ville une impression peu favorable aux émigrés. Le comte de S..., forcé de quitter le régiment, alla cacher son déshonneur je ne sais où. En 1803, je le retrouvai à Paris, jouant un rôle important près du premier consul.

La seconde cause qui contribua à nous rendre la garnison de Verszprim insupportable, ce fut la perte que nous y fîmes de notre lieutenant-colonel, le comte de La Romanée, homme dans la fleur de l'âge, plein d'ardeur, d'énergie et dont la générosité de cœur n'avait d'égale que la grandeur de son âme. En dehors du service, loin de se prévaloir de son grade, il n'en usait que pour accorder des faveurs ou des grâces aux infortunés; aussi, c'était à qui, parmi nous, le chérirait le plus.

Digitized by Google

En gravissant une des hautes montages de la Styrie, son cheval s'abattit sous lui; le cavalier se releva en riant, quoiqu'il se fût fait une plaie contuse à l'angle externe de l'œil gauche; à peine voulut-il y laisser appliquer une compresse : cinquante cravates furent à l'instant dénouées pour la fixer. Arrivé à Gratz, il ne paraissait plus rien de cette petite blessure, mais il ressentait des douleurs assez vives à la partie moyenne du front; la continuation de la route ne fit que les aggraver. A Verszprim, elles devinrent intolérables, atroces. Leur caractère éclaircissait peu la nature du mal, lorsque l'on s'aperçut que l'œil gauche tendait à être poussé hors de son orbite par une excroissance polypeuse partant de l'une des deux petites cavités placées dans l'épaisseur de l'os du front. Bientôt cette figure si belle et si noble se déforma et prit un aspect hideux. J'épargnerai au lecteur le tableau que présenta la marche de cette cruelle maladie.

Le danger où se trouvait le colonel était connu de toute sa division; officiers et soldats se confondaient devant sa maison pour apprendre des nouvelles; la nuit même ils ne cessaient de venir interroger les plantons mis à la porte, et dont ils n'obtenaient que de tristes réponses. On voyait plus d'un vieux guerrier, essuyant ses larmes à la dérobée, et retournant au logis en gémissant. L'explosion d'une sensibilité si vraie et si vivement sentie parvenait parfois jusqu'au lit de souffrance du colonel. « Ah! qu'il est pourtant doux, s'écriait-il, de »recevoir de pareils témoignages de mes chers compa»gnons d'armes! La mort ne m'est pénible que par le »seul regret de les quitter. » Ses derniers instants furent ceux d'un brave et d'un chrétien.

Digitized by Google

Son convoi fut simple mais touchant; ceux qui l'escortaient marchaient tête baissée dans un morne silence. Le cercueil fut arrosé des larmes de l'amitié, hommage pur et vrai que si peu de cendres de morts obtiennent et que l'on remplace si souvent aujourd'hui par une pompe théâtrale. Lorsque les deux escadrons que le comte de La Romanée avait si souvent conduits au champ d'honneur, lui firent leur dernier adieu par la décharge de leurs armes, sur sa fosse, le retentissement atteignit tous les cœurs en y laissant un souvenir douloureux.

Les chevaux qui restaient au régiment étant pour la plupart hors de service, ils nous furent retirés et destinés à être mis en vente publique. Notre séparation d'avec ces vieux et fidèles compagnons de fatigues et de dangers ne s'opéra pas sans nous faire éprouver de vifs regrets.

Verszprim n'étant éloignée que de 33 lieues Sud-est de Vienne, d'Hennezel, pour distraire l'ennui qui nous obsédait, me fit la proposition d'aller voir cette belle et grande capitale des États autrichiens. Je ne demandais pas mieux. Nous en visitâmes les quartiers et les édifices avec le plus vif intérêt, et revînmes dans notre triste résidence, après dix jours d'absence.

Je quittai Verszprim n'éprouvant que le regret d'abandonner un épervier que j'avais été dénicher dans le rocher dont j'ai parlé. Je l'avais nourri quelque temps de viande fraîche, le tenant attaché par une chaînette de laiton en dehors de la fenêtre de ma chambre. Lui ayant rendu la liberté, il s'était par instinct réfugié à tire d'aile dans les anfractuosités de son berceau. Deux jours après, je le retrouvai établi à son ancien gîte, fai-

Digitized by Google

sant des démonstrations pour avoir à manger. Chaque matin, à la même heure, il venait régulièrement chercher sa pitance pour s'envoler ensuite.

Nous allâmes à deux lieues de là au village de Heymanzkirk. Je logeai, moi, sixième, dans la même maison où étaient installés les comtes d'Hennezel, de Durfort, de Saint-Hermine, de Cussy et le chevalier de Bouchard, mettant chacun dix kreutzers (45 centimes) *à l'ordinaire,* qui se composait de deux repas substantiels en viande de boucherie, porc, volailles, légumes, etc., et une demi-bouteille d'excellent vin par tête; une dame allemande, de la connaissance de M. de Durfort, présidait à notre cuisine, dont un gastronome se serait facilement accommodé. Ces repas étaient toujours suivis de conversations attachantes et spirituelles qui captivaient toute mon attention.

La vie douce et paisible que nous menions fut troublée par un événement qui produisit sur nous une impression pénible.

La maîtresse de la maison, tout au plus âgée de trente ans, était douée d'un caractère d'aménité, fort rare chez les paysannes hongroises; son mari, au contraire, était un être hargneux, brutal, s'adonnant à l'usage immodéré des liqueurs fortes.

Un jour, à l'issue du dîner, nous entendîmes des cris plaintifs qui partaient d'une pièce éloignée, habitée par nos hôtes. La dame allemande, notre ménagère, se présenta à la porte de cette chambre, et reconnut que les gémissements provenaient de la maîtresse du logis, quoiqu'ils fussent en partie couverts par la voix de son mari. Ayant fait de vains efforts pour se faire ouvrir, elle vint tout alarmée nous communiquer ses inquié-

Digitized by Google

tudes à ce sujet. Le violent comte de Cussy, avec sa force athlétique, nous précéda à cette porte et l'enfonça d'un seul coup d'épaule. Malgré l'opposition de notre hôte nous pénétrâmes jusqu'à sa femme gisante sur son lit. Notre consternation fut grande en apercevant ses traits livides et cadavéreux, comme quand le principe de vie est près de s'éteindre. Sa bouche qui, la veille encore, était si fraîche, exhalait une affreuse fétidité, ses bras et ses jambes accusaient le froid de la mort; seulement de violentes palpitations annonçaient que la circulation se faisait encore. Je m'étais approché de cette pauvre femme avec l'intention de la secourir s'il était possible, lorsque le mari furieux fit mine de me prendre au collet; mais soudain le terrible Cussy le prit à bras-le-corps et le précipita au milieu du fumier. Malheureusement la tête de notre hôte alla heurter contre un bloc de sel gemme, comme on en voit dans toutes les basses-cours de ce pays, où le bétail va s'aiguiser la langue chaque fois qu'il sort, ou qu'il rentre à l'étable. Les soins que nous donnâmes à la malheureuse femme furent superflus; bientôt sa voix ne fut plus qu'un râlement; elle expira dans d'atroces douleurs.

Nous ne doutâmes point que cette mort ne dût être attribuée à un poison corrosif. Je n'avais que de bien faibles notions sur les propriétés délétères des poisons métalliques, cependant, je ne laissai pas que de recueillir quelques parties de matières abondantes vomies par la défunte; je les exposai à l'action de la braise ardente; l'odeur d'ail qui s'en échappa me donna la conviction que l'infortunée avait avalé de l'arsenic.

Quel était l'auteur de ce crime ? Nos soupçons n'étaient

Digitized by Google

point hasardés en en accusant le mari, sans pouvoir présumer le motif qui l'avait porté à commettre cet attentat. Rentré dans la chambre mortuaire, il pleurait comme un veau, s'arrachait les cheveux et feignait le désespoir.

Pénétrés de l'idée que la justice du lieu devait avoir le plus grand intérêt à s'enquérir d'un délit commis dans l'ombre d'un affreux mystère, nous nous rendîmes chez le *Birou* ou chef de la commune, qui remplit des fonctions équivalentes à celles d'un bourgmestre, pour lui faire notre déclaration. Loin de l'accueillir, il nous dit en mauvais baragouin allemand : « Que nos soupçons »étaient faux, que le fils de sa sœur était un brave »homme, incapable d'une méchante action ; mais, »ajouta-t-il avec une sorte d'emportement, c'est vous »qui êtes répréhensibles d'avoir osé maltraiter mon »neveu..... » Ce fut peut-être avec bonne foi qu'il persévéra à le croire innocent : *Cujusvis hominis est errare, nullius, nisi insipientis, in errore perseverare.*

Le lendemain, toutes les femmes du village se réunirent autour du lit où reposait la défunte pour chanter d'une voix douce et monotone, les vertus qu'elle avait pratiquées pendant sa vie; elles ne cessèrent leurs chants que lorsque le corps eut été cloué dans la bière.

Notre heureuse communauté fut dissoute par cette déplorable circonstance; nous nous divisâmes pour rentrer dans des logements particuliers : d'Hennezel et moi nous avions peine à nous faire à cette séparation, lorsqu'il reçut une lettre du maréchal de Bercheny, son beau-père, arrivé de Londres, qui lui demandait d'aller le trouver au château de Csakvar, chez son parent, le prince d'Esterhazy. Je n'étais pas oublié dans cette invitation.



Digitized by Google

Les aïeux du comte d'Hennezel, Lorrains d'origine, habitaient Beaujeu, sur la rive gauche de la Saône, à deux lieues de Gray, en Franche-Comté. Les forêts, les forges et la mine de fer formaient les principaux revenus de ce beau domaine. Emmanuel, né en 1771, entra de bonne heure à l'école militaire de Brienne en Champagne où, pendant plusieurs années, il fut le condisciple de Napoléon Bonaparte. Il sortit de cette école illustre à l'âge de 15 ans pour épouser la comtesse Clémentine de Bercheny, fille du maréchal de France de ce nom. Les jeunes gens se virent à l'autel pour la première fois. Après la célébration du mariage, l'épouse, âgée de 13 ans et demi, retourna à son couvent, et le mari imberbe partit incontinent avec son gouverneur pour faire son tour d'Italie et d'Allemagne. Il revint en France après deux ans d'absence, non pas pour se réunir à sa femme, mais pour prendre le commandement d'une compagnie dans les hussards de Bercheny. Une des clauses du contrat de mariage stipulait qu'à la majorité du gendre le beau-père se dessaisirait de son régiment en faveur de d'Hennezel, qui en devenait le propriétaire, et qui jouirait alors aussi de ses droits conjugaux. Mais éclata bientôt la révolution de France. D'Hennezel resta à son régiment; son père, qui partageait jusqu'à un certain point les idées révolutionnaires, en fut l'une des premières victimes. A la suite d'une séance orageuse de l'assemblée constituante, le vieux comte fut rencontré dans la rue St.-Honoré par une troupe de furieux ameutée; elle se saisit de lui et l'étrangla. La mère de d'Hennezel se retira en Franche-

Digitized by Google

Comté dans son joli château de Vieux situé sur le bord de la Saône. Sa grand-mère, la marquise d'Hennezel, continua à occuper le château de Beaujeu, et la maréchale de Bercheny, avec sa fille, sortie du couvent, et son jeune frère Ladislas, allèrent habiter la magnifique terre de Luzanci, près de la Ferté sous-Jouarre. Le maréchal suivit les princes français à l'époque de leur émigration. Dans les premiers jours d'avril 1793, Dumouriez ayant passé aux impériaux, il y fut suivi par le régiment entier des hussards de Bercheny.

D'Hennezel quitta le service et vint à Liége avec l'un de ses compagnons d'armes, nommé Antoni. Assez mal dans leurs finances, ces messieurs se mirent en pension bourgeoise dans le quartier d'Outre-Meuse. Là, d'Hennezel eut le bonheur de recevoir une forte somme d'argent que sa mère lui fit parvenir après bien des difficultés. Mal reçu par les émigrés de Coblentz, il se rendit dans le nord de l'Allemagne. L'économie n'ayant jamais été sa principale vertu, il vit bientôt sa bourse à sec; il revint à Francfort-sur-le-Mein, et, peu de temps après, il entra dans notre régiment.

Csakvar, l'une des plus belles seigneuries de la Hongrie, est à 11 lieues de Heymanzkirk et à huit de Palota sur la route de Verszprim à Pesth. Nous fîmes ce trajet avec une vitesse extrême, dans un char hongrois, traîné par quatre chevaux, pour le prix d'environ quatre francs.

Cette demeure des Esterhazy est vaste et magnifique; tout y retrace la splendeur féodale des anciens palatins, sans nuire à celle qui la distinguait, lorsque nous la visitâmes. On y remarquait un appareil de grandeur somptueuse poussé parfois jusqu'à l'exagération; c'est

Digitized by Google

ainsi que j'ai vu le dimanche quinze à vingt voitures, attelées de deux ou quatre chevaux et même de six, pour conduire la maison du prince et ses commensaux à la messe, quoique l'église ne fût distante du château que tout au plus de deux cents pas. Les premières voitures, après avoir fait le tour de l'édifice, se retrouvaient à l'entrée du château, avant que les dernières en fussent sorties; ajoutez à ce cortége une cinquantaine d'hommes à cheval, de courriers, de heiduques, etc.

A l'exception de ces parades, plus ou moins inhérentes aux habitudes de la noblesse hongroise, il n'est guère possible de se faire une idée juste de l'admirable hospitalité qui se pratiquait à Csakvar, et de trouver un très-grand seigneur faisant preuve de plus d'affabilité, tout en conservant la dignité de son rang. Le prince aimait l'art dramatique par-dessus toute chose, en y comprenant la musique; c'étaient ses plus chers amusements lorsqu'il était à la campagne. Personne n'entrait à son service, soit homme ou femme, qu'il n'eût des connaissances musicales, soit dans le chant ou dans l'instrumentation; aussi possédait-il un orchestre nombreux. Il y avait dans le château une jolie salle de spectacle, où l'on jouait alternativement la comédie allemande et l'opéra italien. Le prince, acteur parfait, se faisait admirer dans les rôles des pères nobles et dans tous les emplois où se trouvaient des sentiments élevés à exprimer. Son fils et sa fille excellaient dans l'opéra : je les ai vus jouer la *Cosa rara* et *Della pastorella nobile* avec une perfection que l'on ne rencontre pas communément chez les amateurs. Je dirai en passant que l'orchestre était dirigé par le chapelain du château.

Dans cette Hongrie, où la civilisation était encore

Digitized by Google

restée en arrière des autres États européens, et où le progrès des lumières rencontrait tant d'obstacles à pénétrer, j'étais à me demander si ma présence à Csakvar n'était pas un rêve, une illusion? Il fallut quitter ce séjour enchanteur et revenir à Heymanzkirk. Quel contraste, que d'amères réflexions nous fîmes sur ce changement de vie! Hélas! je me plaignais, sans soupçonner le coup fatal qui allait m'accabler!

On avait perfidement amené en Hongrie les quatre corps-francs des hussards de Rohan, de Chamboran, de Carleville et des chasseurs de Bussy; de ces débris on forma le régiment de chasseurs à cheval de Bussy, n° 1. C'est ainsi que, par un inique abus de pouvoir, par un subterfuge infâme, le gouvernement autrichien disposa des Liégeois volontaires et de leur équipement, pour les astreindre à la discipline brutale exercée sur ses milices esclaves.

L'ordre de partir, pour aller en remonte, vint comme un coup de foudre m'arracher des bras de mes amis les plus chers. Notre nouvelle organisation, devant répartir nos officiers dans les différents corps de cavalerie de l'armée, nous faisait supposer que notre séparation serait éternelle. Je laissai le comte d'Hennezel dans une misérable chaumière de la Hongrie, pauvre et désolé! O décrets indéfinissables de la providence! C'était pour le retrouver cinq ans après entouré du luxe et de toutes les jouissances que donne une grande fortune, établi dans l'un des hôtels les plus somptueux de Paris.

Après avoir serré Heens sur mon cœur, je partis à pied, avec une centaine d'hommes, pour nous rendre dans le Bannat de Temeswar. On nous dirigea sur Bude, où nous passâmes le Danube. Je ne dirai rien de Pesth

Digitized by Google

où nous séjournâmes deux jours, ni des fatigues que nous eûmes à essuyer en traversant d'immenses plaines, tantôt sablonneuses, tantôt marécageuses, où l'on ne voit aucune route directement tracée, où l'on ne rencontre que des huttes creusées dans la terre à la mode des Lapons. Nous éprouvions un pénible serrement de cœur au milieu de ces vastes déserts, dont nos regards cherchaient en vain les bornes. Après quinze jours de marche, nous arrivâmes à notre destination, dans un petit village près d'Arad, chef-lieu de comitat. Cette ville ayant été détruite par les Turcs, on continuait à la rebâtir sur un plan qui promettait d'opposer un boulevard formidable à l'empire ottoman.

Je me suis souvent demandé quelle est la cause qui fait rencontrer des Liégeois dans toutes les parties du monde? Certes, ils peuvent se dispenser d'aller chercher au loin les moyens de soutenir leur existence. Le pays de Liége, surnommé autrefois la *fontaine d'or*, a toujours été aussi riche par son industrie que par son commerce. Loin de ne pouvoir nourrir ses enfants, il dut, en tout temps, emprunter des bras étrangers pour satisfaire à l'exigence de son immense industrie. C'est sans doute à leurs inclinations aventureuses, à ce désir insatiable de voyager qu'il faut attribuer leurs pérégrinations à l'étranger.

Il faut être éloigné de son pays, habiter des contrées où la langue, les mœurs, les usages sont en opposition avec vos habitudes; se trouver relégué dans une solitude sauvage pour sentir tout le prix de la société d'un bon compatriote qui rêve et regrette avec vous les mêmes objets, qui partage les affections saintes et pures qui attachent l'homme à sa terre natale. J'appréciais ce bienfait dans mon camarade de lit Clermont.

Digitized by Google

Nous manquions rarement l'après-midi d'aller parcourir les sites déserts des environs, et souvent à de grandes distances. Un jour que nous sentions le besoin de la soif, nous vîmes de loin une haute perche, à l'extrémité de laquelle pendait une petite botte d'herbes séchées, indice certain que tout auprès était une habitation où l'on vendait à boire. En effet, nous aperçûmes bientôt une maison dont la toiture de chaume descendait jusqu'à terre, excepté à son milieu, où était la porte d'entrée. Nous pénétrâmes dans une longue et vaste chambre, où se voyait pour tout meuble une table grossière qui en occupait toute la longueur, et autour de laquelle régnait un banc de planches clouées sur des piquets plantés en terre. A notre demande, on nous apporta un *choutourage* de vin, ou bouteille de bois plate sur ses deux faces, ne pouvant se tenir debout. L'usage de verres et de tasses étant chose inconnue dans ce canton, il faut bien s'en passer.

Il est peu de Liégeois absents de leur pays qui n'aiment à parler son idiome; c'est ce que nous faisions en ce moment. A cette table était assis un homme en costume du pays, c'est-à-dire: cothurnes en lanières de cuir, caleçon large de toile blanche, chemise très-courte, laissant la partie inférieure du ventre à nu, et dont les coutures étaient frottées de lard, comme préservatif de la vermine. Le dos de ce paysan était couvert d'une peau de l'un de ces énormes moutons de Hongrie dont les cornes en spirales ont plus d'un demi-pied de long. En été, ce manteau se porte la laine en dehors et le contraire dans la saison froide. Sur sa tête était un bonnet d'une fourrure semblable à celle dont est fait l'indispensable sac à tabac pendu d'ordinaire au cordon

Digitized by Google

servant de ceinture au caleçon. Cette fourrure appartient à une espèce nommée par le vulgaire rat de terre, et dont la chair est fort recherchée des habitants du pays (1).

(1) J'ai cru longtemps que cet animal rongeur appartenait à la classe des hamsters, de laquelle il se rapproche le plus, dans tous les cas. Ayant eu occasion d'en parler avec mon jeune ami, le docteur Habets, il prit des renseignements à ce sujet près de M. le professeur Lacordaire. Ce savant poussa l'obligeance jusqu'à aller chercher l'animal dont il est ici question dans le cabinet de l'Université, et à me l'apporter; je le reconnus à l'instant, c'est le souslik, ou le zizel (*Mus citillus*, L., *Spermophilus citillus* de F. Cuvier.)

Ce joli petit animal gris-brun, ondé ou tacheté de blanc par gouttelettes, se trouve depuis la Bohême jusqu'en Sibérie. Quoique granivore, il a un goût particulier pour la chair, et il n'épargne pas même sa propre espèce. (G. Cuvier, *Règne animal*, 2e vol., pag. 24, édit. de Paris, 1836.)

Comme j'ai plusieurs fois assisté à la chasse du zizel, la manière dont elle se pratique dans certains cantons de la Hongrie m'a offert assez de singularités pour que j'en relate ici les principales circonstances.

Nous partions de grand matin, suivis d'un chariot à deux chevaux, et chargé de plusieurs grosses tonnes remplies d'eau. Notre caravane faisait halte au milieu d'un vaste terrain non cultivé, mais entouré de beaucoup de champs ensemencés. On descendait les bariques et on les roulait le plus près possible de l'ouverture perpendiculaire dans laquelle on lâchait la bonde. Les chasseurs, placés près de l'autre issue du souterrain, étaient armés de bâtons ronds, mais fort élargis à leur extrémité, en attendant que l'inondation complète du souterrain en chassât les zizels; alors le massacre commençait. Cette opération se renouvelait à chaque terrier; mais le nombre en était toujours subordonné à la quantité d'eau apportée. Je dois dire que cette chasse est assez amusante, quoi-

Digitized by Google

Tel était l'accoutrement de l'individu que nous avions en regard, accoutrement qui est celui de la plupart des paysans hongrois. Ajoutez à cela que ses cheveux pendant jusqu'au menton, lui masquaient la totalité de la figure. A notre approche, il ne s'était point dérangé de sa position : les deux coudes appuyés sur la table et la tête reposant dans les paumes de ses mains. A peine eûmes-nous prononcé quelques mots que cet homme tressaillit, comme frappé d'une commotion électrique. D'un mouvement de tête d'avant en arrière, il rejeta ses cheveux sur ses oreilles, et nous découvrit ses traits où se peignait un sentiment indescriptible : il semblait respirer chacune de nos paroles. — Mais regardez donc cet imbécile, me dit Clermont, ne dirait-on pas qu'il comprend ce que nous disons? « *Ot k' oït, houzar, ki jô ben* »*sauk' vot' hé, jí sot lijeux ossi, mi,* » et il nous regardait en souriant. « Tu mens, lui dis-je en lui tendant la »main, ta prononciation nous donne la preuve du con- »traire.— Il est vrai, repartit-il, que je ne suis point né

---

qu'elle ne soit pas toujours sans danger ; car si vous manquez un zizel à l'ouverture de son trou, étant le plus irascible des animaux, il s'élance sur vous avec fureur ; s'il vous saisit dans quelque partie du corps non protégée par vos vêtements, vous en recevez de très-mauvaises morsures. La fourrure de ces animaux est très-recherchée. Les paysans la préparent eux-mêmes pour servir de garniture à leurs bonnets, et pour en faire des sacs à tabac. La chair du zizel est appréciée par le citadin comme par le paysan ; elle ne m'a rien offert de distingué à la dégustation, et il m'a semblé qu'elle avait beaucoup d'analogie avec la chair de l'écureuil.

Digitized by Google

»à Liége, mais les Verviétois ne sont-ils pas aussi Lié-»geois ? » Il nous pressa les mains à son tour, ses yeux pleins de larmes exprimaient tant de choses à la fois que nous en fûmes touchés : voici comment il nous raconta son histoire.

«J'étais *nopeux* (éplucheur de laine) de mon état et »bien pauvre, car mon salaire était si petit que sans le »secours de ma mère j'aurais eu faim bien souvent. Il »vint à Verviers un major autrichien qui avait besoin »d'un domestique; ma mine éveillée, comme il disait, »lui plut, j'entrai à son service. Après un long séjour à »Bruxelles, son âge avancé lui fit désirer sa retraite; il »l'obtint, et je le suivis dans la propriété qu'il possédait »dans les environs de Temeswar. Je l'avais servi à sa satis»faction; il m'en donna des preuves à sa mort, en me »laissant plus de terres que je ne puis en cultiver, et, »en outre, une somme suffisante pour me fournir les »ustensiles nécessaires à l'exploitation d'une ferme. Je »me mariai avec une fille qui était attachée au service de »la nièce de mon maître. Dieu nous a bénis, en faisant »prospérer mon ménage et ma culture. Je suis père de »sept enfants dont les aînés m'aident déjà dans mes tra»vaux. Chaque année je viens à Arad avec une voiture à »quatre chevaux, chargée de différentes denrées, mais »particulièrement de tabac et de safran. Je vis dans l'a»bondance et m'estimerais tout à fait heureux si je n'étais »pas si éloigné de mon pays et de ma vieille mère dont »je ne reçois plus de nouvelles depuis que les Français »sont venus au Rhin ; peut-être est-elle morte ! »

Il n'est point d'instances que ce brave homme ne nous fît pour nous engager à aller passer quelques jours chez lui. Comme sa ferme n'était qu'à six lieues de dis-

Digitized by Google

tance, il disait qu'il viendrait nous chercher avec sa voiture..... Nous ne nous séparâmes de ce bon compatriote qu'après l'avoir embrassé cordialement.

Nos chevaux de remonte étant arrivés, ce fut avec joie que nous quittâmes ce triste comitat de Temeswar. Nous reprîmes à peu près la même route que celle que nous avions suivie en venant. Nos chevaux, presque sauvages, nous donnèrent bien du mal à les conduire. Nous choisissions les moins difficiles pour les monter à poil, et n'ayant d'autre bride pour les guider que le grossier caveçon, dont chacun de nous était pourvu, il fallait être assez bon cavalier pour dompter ces fougueux animaux. Nous rejoignîmes notre escadron à Marcos, à trois lieues de Verszprim. Le travail des galériens n'est point comparable à celui qui nous fut alors imposé. Matin et soir, au manége, pour dresser nos jeunes cheveux; deux heures d'exercice pour apprendre le sot et ridicule maniement du sabre, de la carabine et du pistolet selon la mode autrichienne; des appels à heure fixe, des contre-appels à tous les instants de la journée, des visites de nuit pour vérifier la présence du soldat dans son logement et pour s'assurer si son cheval était convenablement soigné, etc., etc. Joignez à toutes ces tribulations la morgue brutale de nos nouveaux instructeurs autrichiens, et l'on comprendra qu'il n'est point d'esclavage qui fût plus dur que le nôtre. Quel changement dans ma condition en peu de temps !

Lorsque les fractures de jambes, de bras, et les blessures graves faites par les coups de pieds de devant de nos chevaux furent devenues un peu moins fréquentes, et ces hôtes des haras moins farouches, on nous fit partir pour aller cantonner à Canischa et dans ses environs.

Digitized by Google

Loin que ce changement de lieu améliorât notre sort, il n'est point de vexations que l'on ne nous fit éprouver; rien ne pouvait tempérer la discipline rigoureuse recommandée contre les *Français;* nous n'avions plus le bon capitaine Crahay pour prendre notre défense; lui-même on l'avait arraché de sa compagnie pour l'incorporer dans les cuirassiers. Notre chef d'escadron, le comte de Liedekerke, sévère par nature, demeurait impassible devant l'indigne traitement que l'on faisait essuyer à ses compatriotes, auxquels le gouvernement impérial avait volé les chevaux et la liberté! Plongé dans le silence morne que font naître l'injustice et la perfidie, nous ne nous communiquions nos pensées que par nos regards. Peut-être étais-je en droit d'en gémir plus amèrement qu'un autre, mais non; j'ai toujours eu la résignation en partage, je me suis trouvé plus tard dans des positions beaucoup plus critiques, et j'ai su lutter avec courage contre l'adversité; jamais je ne me suis laissé abattre par elle. J'ai acquis en mainte occasion la certitude que celui qui sait opposer une âme ferme au malheur, souffre moins que les êtres faibles et pusillanimes qui se laissent aller à un lâche découragement; d'ailleurs, nul ne vide la coupe de la vie, sans en ressentir plus ou moins l'amertume.

Heens, envoyé par erreur dans un régiment de dragons, revint inopinément à Canischa pour attendre une autre destination. Avec quel transport de joie nous nous embrassâmes! Hélas! le bonheur de vivre ensemble ne fut point de longue durée; il reçut l'ordre de rejoindre son corps. Nous essayâmes de nous donner des consolations mutuelles, nos paroles n'étaient que des sanglots..... Il partit.....! Adieu! ami si cher à mon cœur. Plus personne maintenant pour parler de ma mère, ni de la ci-

Digitized by Google

tadelle; le dernier chaînon du souvenir de mon berceau était rompu.

Le froid ainsi que le chaud sont excessifs en Hongrie; l'hiver de 1798 à 1799 fut très-rigoureux. Au mois de décembre, je fus détaché, moi quatrième, sous les ordres d'un *Gefreiter* (1) pour aller nous établir en poste d'ordonnance sur le bord du lac Balaton, dans un misérable hameau de pêcheurs, à une lieue et demie du beau et riche village de Keszthely.

A l'époque dont je parle, le service des postes aux lettres était pour ainsi dire nul dans la plupart des comitats, du moins sous le rapport de la promptitude. La correspondance militaire se faisait par la cavalerie légère, et, selon l'urgence, avec la célérité de l'éclair. Quatre chasseurs, outre leur commandant, étaient placés à quatre lieues d'un pareil nombre de cavaliers sur la ligne à parcourir entre les divers états-majors et le quartier-général de l'armée. A chaque poste, de jour comme de nuit, il y avait constamment un cheval sellé, bridé, prêt à partir. La manière dont le paquet était fermé indiquait la vitesse que vous deviez mettre à le porter. Un cachet indiquait le pas ordinaire, deux cachets prescrivaient le trot, mais trois cachets commandaient toute la vitesse dont le cheval pouvait aller. Ce service ne se faisait que par des hommes dont la conduite ne laissait point suspecter qu'ils pussent trahir la confiance dont ils étaient investis. Ils étaient munis d'une musette de crin, imperméable à la pluie, pour y placer les dépêches. C'était une

(1) Sous-caporal, ou appointé d'une haute paye, de la valeur d'un kreutzer par jour de plus que la solde du soldat.

Digitized by Google

marque de distinction pour quiconque portait cette musette, et qui, parmi nous, valait une considération que ne donnent pas toujours certaines décorations dont on est maintenant si prodigue.

Nous occupions une chambre commune près de laquelle se trouvait notre écurie. Mes camarades étaient ce que l'on appelle de bons enfants..... Notre illustre commandant, récemment incorporé dans Bussy à titre d'instructeur en exercice d'armes, offrait un type moitié homme, moitié animal, qui ne sachant plus savourer le vin, agaçait du matin au soir son palais et son gosier avec le *Palinka* (eau-de-vie), sans pourtant s'enivrer; au demeurant, assez bon diable. On concevra qu'en pareille société mes journées étaient bien longues; encore m'estimais-je heureux de respirer la vie en dehors du despotisme de l'escadron.

Le lac Balaton est d'environ 17 à 18 lieues de long sur trois de largeur. Dans différents points il est plus étroit ou plus large. Les tempêtes y étant fréquentes, et ses vagues s'élevant parfois à de grandes hauteurs, on croit voir la mer; aussi sa traversée est-elle réputée dangereuse en certaines saisons. Lorsque nous habitions Verszprim, qui en est peu éloigné, d'Hennezel et moi avions fait plusieurs fois la partie d'aller sur ses bords manger d'excellents poissons, surtout d'une espèce de perche qui est presque sans analogie avec la perche ordinaire, soit de mer ou de rivière. Il en est à peu près de même des autres poissons du lac qui semblent avoir subi une plus ou moins grande modification de leur origine première.

Je ne connais pas d'endroit auquel soient attachées plus de superstitions, plus de légendes absurdes qu'au lac Balaton. De mon temps, malheur serait arrivé à celui

Digitized by Google

qui, vivant parmi ses riverains, aurait été assez audacieux pour braver les croyances existantes à ce sujet.

Ces paysans montrent aux étrangers, avec une sorte de vénération, de gros coquillages concaves passés à l'état de pétrification; ils les considèrent comme des amulettes précieux qu'ils nomment *sabots de chèvres*. On raconte dans ces cantons que le roi de Hongrie André, surnommé *Jérosolymitain*, à son retour de la Palestine (l'an 1218), se trouvant dans le plus affreux dénuement de toutes choses, rencontra sur les bords du Balaton un immense troupeau de chèvres conduit par le propriétaire. Il ne garda pas l'incognito devant cet homme, et il le pria de lui prêter mille florins, somme qu'il lui remettrait à l'instant qu'il se serait fait reconnaître dans sa capitale. Le chevrier pouvait, sans se gêner, avancer cet argent à l'auguste pèlerin; mais il lui répondit que Dieu savait qu'il n'en avait pas. S'il en est ainsi, dit le roi, que Dieu te conduise, mais si tu mens, qu'il te punisse de ta félonie et de ton avarice. A l'instant même, le troupeau et son conducteur sautèrent dans le lac où ils restèrent engloutis; c'est depuis lors, qu'après une tempête, ses flots rejettent sur la grève cette multitude de sabots de chèvres.

Parmi les autres vieilles fables que l'on débite encore, on fait figurer l'aventure d'une reine de Hongrie qui, se promenant sur le lac avec cinquante nobles demoiselles de sa suite, fut tout à coup surprise par un ouragan si violent qu'il souleva les eaux du lac en tourbillons qui submergèrent la barque, sans qu'on pût porter secours à aucune des personnes qui s'y trouvaient. C'est depuis cet événement que l'on voit, à certaines époques de l'année, des fantômes blancs marcher sur la surface de l'onde, pour disparaître bientôt au fond du lac; mais si on y

Digitized by Google

jette des pierres, les mânes de la reine de Hongrie et de ses compagnes s'en irritent, leur courroux se manifeste par l'agitation des vagues, présage certain d'une violente tempête.....

Nous restâmes quinze jours à ce poste d'ordonnance; le lac était gelé à une profondeur extraordinaire, ce qui n'empêchait pas les riverains, après avoir haché la glace dans toute son épaisseur, d'y pêcher toute la nuit à la lueur de torches de paille ou de bois résineux.

Le Docteur Bovi.

Digitized by Google

# AMOUR ET PATRIE,

DRAME EN TROIS ACTES (4 TABLEAUX).

A

Mon Ami

FÉLIX MICHA.



Digitized by Google

## Personnages.

ALEXANDRE MÉDICIS, duc de Florence.
LUIGI CAPONI.
LOUISA STROZZI, épouse de CAPONI.
SILVIO, TELLINI, RIGGI, MARCO, } amis de CAPONI.
RINALDI, proscrit.
SALVIATI, espion du duc.
RUFFO, geôlier.
RODOLPHO, prêtre.
MICHAEL, officier du duc.
UN VALET.
NOBLES. GARDES. PEUPLE.

*La scène se passe à Florence en* 1537.

Digitized by Google

# AMOUR ET PATRIE.

## ACTE Ier.

(La scène représente un salon.— Deux portes latérales.— Deux portes dans le fond).

### SCÈNE Ire.

LUIGI CAPONI, *seul.* (*Il est assis près d'une table.*)

Florence! Si je succombe dans la lutte qui vient de s'ouvrir contre Alexandre Médicis, te souviendras-tu de Luigi Caponi, de l'homme qui te sacrifie tout, amour, repos, bonheur! N'importe! Te voir souffrir, te voir pleurer ton antique indépendance, ta splendeur passée! ô! ce spectacle déchire mon âme.—Malheur au gouvernant qui force le peuple à recourir aux armes pour obtenir justice! (*Un valet entre, remet une lettre à Luigi et sort. Caponi se lève.*) Que vais-je apprendre encore? La mort d'un des nôtres, peut-être?... Pourquoi n'a-t-il pas été en mon pouvoir de hâter le mouvement révolutionnaire? (*Lisant*) « La tête d'Orfaliéri vient de tomber! »Orfaliéri est mort en jetant sur Alexandre Médicis et »sur le Conseil des Huit un regard où se lisait la haine la »plus profonde. » (*Parlant*) Gloire à toi, Orfaliéri! (*Lisant*) « Cette exécution a excité parmi le peuple une »sourde rumeur qui a fait pâlir le duc. » (*Parlant*) Oh! oui, le peuple est à nous maintenant! Il nous soutiendra dans notre glorieuse entreprise! (*Lisant*) « Caponi! nous »avons renouvelé, sur le corps inanimé d'Orfaliéri, le »serment de nous dévouer au salut de notre république, »et ce serment, nous le tiendrons, dussions-nous périr

Digitized by Google

»en l'accomplissant.» (*Parlant*) Bien, mes frères! (*Lisant*) »Vois les conjurés, avance l'heure qui doit marquer »notre délivrance. Dis un mot, et nous serons tous en »armes!» (*Parlant*) Encore une victime! Encore une âme noble et généreuse qui s'envole avec le regret d'avoir laissé sa patrie opprimée. Quand donc, Médicis, ta rage sera-t-elle assouvie? Quand donc cesseras-tu d'aiguiser la hache du bourreau?.... La tyrannie n'a qu'un temps, Médicis. Le peuple, étourdi, intimidé, courbe d'abord la tête; mais bientôt sa patience se lasse et sa fierté se révolte. Dans le silence, sa colère s'allume, — il mesure ses forces, puis il se relève enfin, et malheur alors au despote qui l'opprime. Médicis! plus le peuple aura mis de temps à briser ses chaînes, plus sa vengeance sera terrible, car la somme de ses souffrances aura été d'autant plus grande! (*Un proscrit entre*) Rinaldi!

## SCÈNE II.

LUIGI ET RINALDI *en costume de pèlerin.*

(En entrant en scène, il jette à terre le chapeau qui lui cache une partie de la figure, et s'élance dans les bras de Luigi).

RINALDI.

Oui, Rinaldi! qui pour te voir a quitté la terre d'exil, et qui pour te presser contre son cœur a bravé l'arrêt qui le condamne.

LUIGI.

Imprudent! qu'as-tu fait? Ignores-tu que le duc devient chaque jour plus insatiable de sang? Ignores-tu qu'un décret frappe de mort tout proscrit qui rompt son ban?

RINALDI.

Je connais le sort qui me menace, mais un devoir, un

Digitized by Google

devoir bien grand, le salut de tous les conjurés, m'a fait affronter la mort pour te prévenir qu'un de nos compagnons, porteur d'une dépêche des proscrits, a été assailli par des brigands et que sa dépêche a été enlevée.

LUIGI, *avec vivacité.*

Cette lettre renfermerait-elle le secret de la conjuration? Ferait-elle connaître les noms des révoltés?

RINALDI.

Non.

LUIGI.

Oh! je respire!

RINALDI.

Mais elle en disait assez pour permettre aux espions de Médicis de se mettre sur les traces de la conjuration. Mais cette lettre vous était adressée, et, vous le savez, correspondre avec les exilés est un crime qu'Alexandre Médicis ne pardonne jamais.

LUIGI.

Rassure-toi, le danger que je cours n'est pas aussi imminent que tu le penses. Les brigands voient peu de dépêches diplomatiques : ils n'y auront pas pris garde.— Que me mandaient mes frères d'exil? Sont-ils toujours prêts à jouer une seconde fois leur existence pour le salut de la république? Leurs souffrances n'ont-elles pas énervé leur courage?

RINALDI.

Oh! non! quoiqu'éloignés de Florence, leur cœur n'en bat que plus vivement à tout ce qui rappelle la patrie absente. Celui qui n'a jamais dû solliciter de l'étranger un coin de terre pour reposer sa tête proscrite, ne peut avoir une juste idée des tortures qu'engendre l'exil. Pour rentrer au cœur de la patrie, nous ferons des prodiges de valeur.

Digitized by Google

LUIGI.

Bien, Rinaldi! Un tel langage est noble, il t'honore... Quelques jeunes patriciens, trop amis des plaisirs, braves du reste, hésitent encore; mais j'espère bientôt les ramener au devoir.

RINALDI.

Oui, les Florentins secoueront le joug des Médicis.

LUIGI.

Mais on pourrait te surprendre ici. Une indiscrétion te perdrait. Viens, suis-moi; je te conduirai dans un pavillon isolé, où tu n'auras à craindre nul espionnage; et le soir tu pourras regagner les montagnes et rejoindre nos frères.

(Ils sortent par la porte de droite, comme Louisa entre par la porte de gauche).

## SCÈNE III.

LOUISA, *seule.*

Le voilà donc ce secret que j'aspirais tant à connaître, et qui m'a fait passer tant de nuits sans sommeil! Luigi, tandis que je t'accusais de méconnaître mon amour, que je te croyais rêvant à une autre femme, tu ne fuyais le bonheur que je pouvais te donner que pour chercher les moyens d'améliorer le sort des proscrits, que pour leur aplanir la voie qui devait les ramener au sein de leur patrie.... (*Avec terreur*) Mais ce complot qui se trame dans l'ombre pourrait être découvert? Mais alors un grand danger menace Luigi!! O mon Dieu! vois mes craintes et protège l'époux qui m'est cher.

Digitized by Google

## SCENE IV.

LOUISA ET LUIGI *entrant*.

LUIGI.

Louisa !

LOUISA.

Luigi, pardonne-moi d'avoir pu douter de ta fidélité.

LUIGI.

Toi, Louisa, douter de ma fidélité ?

LOUISA.

Je te voyais inquiet, rêveur : un cœur aimant s'alarme si facilement!

LUIGI.

Comment! toi si belle, si digne d'inspirer la passion la plus vive, as-tu pu redouter une rivale ?... Et tes injustes soupçons, qui les a fait évanouir ?

LOUISA.

J'ai entendu ta conversation avec Rinaldi. Je sais maintenant combien j'étais insensée alors que je t'accusais ; je sais que je n'ai jamais eu de rivale dans ton cœur ; que je possède toute ta tendresse.

LUIGI.

Louisa, j'ai besoin de ton amour pour me soutenir dans ces moments d'effervescence, dans ces moments difficiles où à chaque pas on craint d'éventer une mine. Ton amour, Louisa, c'est le phare qui, au milieu de la tourmente politique, m'annonce que le bonheur est ici qui m'attend.

LOUISA.

Chaque jour, je bénis le ciel de t'avoir pour époux.

Digitized by Google

LUIGI.

Je sais combien tu m'aimes, et pourtant, te l'avouerai-je? en te voyant si belle, mon cœur s'alarme : dans cette ville, soumise à Médicis, la honte sert trop souvent de cortége à la beauté.... Au milieu d'une fête, à l'église, partout, mon œil jaloux te suit sans cesse. Un regard qui n'est pas pour moi m'irrite ; un mot insignifiant que tu adresses à un autre me paraît un larcin que tu fais à mon bonheur.

LOUISA.

Eh bien! alors plus de fêtes, plus de bals. L'un par l'autre heureux, nous vivrons loin du monde, loin de ses scandales, loin de ses crimes; dis, le veux-tu?

LUIGI.

Que j'éprouve de bonheur à me retrouver ainsi près de toi, à entendre ta voix chérie me renouveler tes serments. Pourquoi faut-il que je doive te quitter pour quelques jours encore?

LOUISA.

Oh! non! tu ne partiras pas.

LUIGI.

Des devoirs puissants m'appellent au-delà de l'Arno.

LOUISA.

Toi, quitter Florence?

LUIGI.

Le salut de la république l'exige.

LOUISA.

Je t'en conjure au nom de notre amour, reste; ne va pas t'exposer à de nouveaux dangers. Jouissons du bonheur que la Providence nous donne.

LUIGI.

Louisa, ne cherche pas à me retenir; tes larmes ne

Digitized by Google

pourraient me faire changer de résolution ; elles ne serviraient qu'à rendre notre séparation plus douloureuse.

LOUISA.

S'il faut absolument que tu quittes Florence, je partirai avec toi ; je veux partager tes périls.

LUIGI.

Impossible ! C'est en secret, sous un déguisement, protégé par la nuit, que je dois m'éloigner d'ici : des fatigues que tu ne pourrais supporter m'attendent.

LOUISA.

A tes côtés, mon courage ne faillira jamais.

LUIGI.

Mais pourquoi persister ainsi à me suivre ? Cette obstination n'est pas naturelle. Ce n'est pas la première fois que je pars de Florence, et jamais tu n'as manifesté un si grand désir de me suivre.

LOUISA.

C'est que maintenant plus qu'alors....

LUIGI.

Eh bien ?

LOUISA.

J'éprouve une secrète terreur à me trouver sans toi dans une ville où Médicis est le seul souverain.

LUIGI.

Tu as pâli en prononçant le nom de Médicis ! Alexandre aurait-il osé te souiller de ses regards ?

LOUISA.

Oui, il ose me poursuivre de son coupable amour ; il veut ton déshonneur ! voilà pourquoi ton départ excite mes craintes, pourquoi la solitude m'effraie.

LUIGI.

Médicis ! cette nouvelle injure met le comble à ton

Digitized by Google

infâme conduite. Ce n'est plus ton exil que je veux maintenant, c'est ta mort!

LOUISA.

Après un pareil aveu, pourrais-tu hésiter?

LUIGI.

Partir ensemble est impossible! Il serait facile à Médicis de suivre nos traces et de découvrir le lieu de réunion des proscrits; mais aussi je ne puis t'abandonner dans cette ville de mœurs effrénées.... et les exilés qui m'attendent!.... Mon Dieu! que faire?

LOUISA.

Reste, Luigi.

LUIGI.

Oh!... Rinaldi est toujours dans le pavillon.... Il part cette nuit....

LOUISA.

Alors tu resteras?

LUIGI.

Un message, dont je le chargerai, fera connaître aux conjurés le nouvel attentat que Médicis projette contre mon honneur.

LOUISA.

Merci! merci! Luigi.

LUIGI.

En arborant le drapeau insurrectionnel, je savais que je jouais ma tête, et cette assurance ne pouvait amener la crainte en mon âme; mais depuis ta confidence, Louisa, j'ai peur!

UN VALET, *entrant.*

Des seigneurs de Florence demandent à être introduits.

LUIGI.

Qu'ils entrent. (*Le valet sort*) Si un sang noble circule

Digitized by Google

encore dans leurs veines, le soleil de demain verra les couleurs de la république resplendir là où s'étalent audacieusement les armes de Médicis. (*A Louisa*) Regagne tes appartements, Louisa, et tandis que je donnerai des défenseurs à la patrie, intercède dans tes prières pour que le ciel seconde nos efforts.

LOUISA.

Et pour qu'il éloigne tout danger de ta tête chérie.

LUIGI, *déposant un baiser sur le front de son épouse.*

Louisa, je t'aime !

(*Louisa sort*).

## SCÈNE V.

CAPONI, SILVIO, TELLINI, RIGGI, MARCO et QUELQUES NOBLES *entrant.*

TELLINI.

Salut à Caponi.

RIGGI

Je donne la main au solitaire.

LUIGI.

Soyez tous les bienvenus.

MARCO.

Les dames de Florence nous députent vers toi pour te prier de rentrer dans le monde.

SILVIO.

Et pour te demander raison de ta vie mystérieuse et des soucis qu'on lit sur ton front.

LUIGI.

Des devoirs à remplir, des devoirs sacrés que je vous ferai connaître, m'ont seuls obligé à fuir le monde, et ont chargé mon front de nuages.

Digitized by Google

SILVIO.

Nous avons à cœur de les dissiper. Quoique tu te montres peu digne de notre amitié, car ta vie de reclus est une censure tacite que tu nous fais à tous, nous sommes assez généreux pour te venir mettre au courant de la chronique scandaleuse de Florence.

RIGGI, *à Luigi.*

Elle fera renaître le sourire sur tes lèvres.

SILVIO, *à Luigi.*

Oh! que d'anecdotes piquantes nous avons à te conter! Ecoute plutôt...

LUIGI, *s'animant par degré.*

Je vous fais grâce de ces anecdotes : je les connais. Je sais qu'elles ont toutes pour sujet une honte nouvelle qui stigmatise le front d'un noble Florentin; je sais que toute famille patricienne qui n'a pas un déshonneur à cacher sous sa robe d'hermine a un fils ou un frère à pleurer; que là où la honte n'a pu atteindre, la mort a su frapper. Ce que je sais encore, c'est qu'Alexandre Médicis non content de la boue dont il souille vos blasons, ordonne même à ses satellites de suivre son exemple. Ce que je n'ignore pas non plus, c'est que les nobles Florentins ne sont plus dignes du nom que portaient leurs ancêtres, et que la plupart d'entre eux mendient les faveurs de celui qui les opprime; qu'ils ont des paroles mielleuses pour celui qu'ils devraient flétrir! N'est-il pas vrai, messieurs, que je suis parfaitement au courant des malheurs qui pèsent sur notre patrie, la digne rivale de Venise la belle!... Mais vous gardez le silence, vos fronts se baissent vers la terre! Serait-ce la voix du remords qui commencerait à se faire entendre? Oh! dites-moi donc que dans vos poitrines, il bat encore un cœur d'homme libre, et que vous n'avez de l'esclave que la livrée.

Digitized by Google

SILVIO, *avec fierté.*

Luigi !

LUIGI.

Oh ! dites donc que vous avez hâte de secouer le joug du tyran. Parlez ! parlez ! que je puisse encore vous presser tous dans mes bras.

RIGGI.

Luigi ! qui t'a permis de douter de notre courage, de notre patriotisme ?

LUIGI.

Vous me le demandez ! mais votre silence à la vue du gouvernement odieux de Médicis, n'en dit-il pas assez ?

SILVIO.

Alexandre Médicis n'est-il pas chef de Florence ? Et toute révolte contre son souverain n'est-elle pas punie de mort ?

LUIGI.

Oui ! mais ce souverain vous a été imposé par les armes étrangères. Oui ! mais Médicis, transgressant ses devoirs, a anéanti une à une toutes les libertés, toutes les franchises qui faisaient la joie, le bonheur et la gloire de nos pères. D'un peuple libre, il a fait un peuple d'esclaves.

SILVIO.

Luigi, ton langage est vrai ; mais le peuple est sans armes, et sans lui toute tentative pour recouvrer notre indépendance serait non-seulement imprudente, mais vaine.

LUIGI.

Vaine ! imprudente ! Oh ! non ! que la noblesse fasse entendre son cri de guerre, et le peuple impatient saura se forger des armes pour seconder ses efforts.

Digitized by Google

RIGGI.

Le temps n'est pas encore venu de tenter un nouvel appel aux armes : nous sommes sans alliés, tandis que Médicis a pour appui la Tiare et la maison d'Allemagne.

TELLINI.

Il y aurait témérité à exciter un soulèvement sans la participation de la France.

LUIGI.

Ceux qui prisent tant l'honneur d'être associés à des souverains illustres et qui se croient invincibles avec eux, montrent qu'ils ignorent que les guerres ne se font pas avec de beaux noms, mais avec de bonnes armes; que c'est le courage qui rend victorieux et non l'éclat et la splendeur des maisons.

RIGGI.

Mes amis, je vous assure que je m'entends mieux en plaisir qu'en révolution; que je préfère au complot le plus magnanime un bal où des femmes, toutes rivales en beauté, vous agacent de leur plus doux sourire.

TELLINI.

C'est ce diable de Luigi qui, parce qu'il n'est pas d'humeur, veut nous attrister à notre tour. Nous te déclarons traître et félon envers le Dieu de la folie si tu continues à nous tenir un tel langage..... nous qui étions si gais quand nous sommes entrés, nous voilà tous avec des figures de conspirateurs. Luigi, est-ce ainsi que l'on fait les honneurs de chez soi? C'est mal nous préparer pour la fête de cette nuit qui promet d'être une des plus enivrantes.

LUIGI.

Osez-vous bien parler de plaisir, de fêtes! alors que tant de citoyens gémissent dans l'exil, minés par la fatigue, par le besoin et par le désir incessant de revoir

Digitized by Google

leur patrie, de verser leur sang pour elle? Tu hésites, Silvio, à prêter ton concours pour une si noble cause!.... Parce que tu es riche, envié, tu détournes tes regards de ta patrie dans la crainte d'y voir une plaie à guérir! Parce que tu es heureux, tu veux qu'en ta présence on ne parle que de joie et de fêtes somptueuses! Pourtant tu n'es pas insensible aux douleurs des autres : l'égoïsme n'a pas encore endurci ton cœur! Naguère ne t'ai-je pas entendu te récrier contre une injustice qui frappait un citoyen dans sa fortune? Naguère encore, n'as-tu pas donné l'hospitalité à un proscrit? Et pourtant en acquittant cette dette de l'humanité, tu savais que tu jouais ta tête, car si les espions qui pullulent dans notre Florence avaient rapporté ta noble action à Médicis, la pierre des tombeaux serait déjà retombée sur toi.

SILVIO, *tendant la main à Luigi.*

Luigi Caponi! Je te demande ton estime, accorde-la moi; j'en suis digne encore. Ton langage a réveillé mon patriotisme. Dès ce moment, mes jours appartiennent à la république. Dicte la conduite que j'ai à tenir : je me soumettrai en aveugle à tes ordres.

LUIGI.

Silvio! je n'attendais pas moins de toi. Et vous, Patriciens, ne suivrez-vous pas son exemple? Qui donc protestera énergiquement contre la tyrannie qui asservit notre pays, si ce n'est vous?... N'est-ce pas à vous qu'il appartient de rappeler au peuple ce qu'était Florence? de rafraîchir sa mémoire des hauts faits de ses ancêtres, et de s'écrier des premiers : « Aux armes! La liberté fait »un appel aux braves!... » Médicis ne mérite-t-il pas votre colère, votre haine? N'a-t-il pas supprimé le Gonfalonier, chef militaire de la république? la Seigneurie, ce

Digitized by Google

tribunal suprême qui, depuis trois siècles, rendait la justice à Florence? N'a-t-il pas aussi supprimé les Seize Gonfaloniers des compagnies d'ordonnances qui avaient toujours veillé à la défense de nos libertés? Et n'a-t-il pas placé à la tête de l'Etat, sous le titre de ministres, des hommes cupides et cruels, dévoués à sa personne? Patriciens! n'est-il pas temps de déployer l'oriflamme insurrectionnelle? (*Caponi s'interrompt et promène ses regards scrutateurs sur ceux qui l'entourent*) Vous hésitez encore, et pourtant vous avez tous, oui, tous, une injure à venger.... Vous, Marco, votre sœur a été déshonorée par Alexandre Médicis!... Vous, Riggi, votre mère a été publiquement outragée par Salviati, et lorsque vous avez demandé justice de cet outrage à Médicis, il vous a répondu par un brûlant sarcasme.... Pour vous, Tellini, votre vieux père gémit dans les fers, privé d'air et de soleil; n'ayant pour apaiser sa faim qu'une nourriture insalubre, pour étancher sa soif redoublée par la fièvre qui le dévore que de l'eau croupissante, et pour reposer son corps mutilé par la torture que les dalles humides d'un cachot.

TELLINI.

Assez! Assez!

MARCO, *avec énergie.*

Luigi, nous te remercions, tu nous a rappelés à nos devoirs.

LUIGI, *avec éclat.*

Ah! vous me comprenez enfin.

TELLINI.

Oh! mon père, je le jure par tes souffrances, tu seras vengé!

LUIGI.

Eh bien! dans une heure, rendez-vous à ma villa d'As-

Digitized by Google

cali. Là, loin des partisans de Médicis, nous nous concerterons sur les mesures à prendre pour renverser le tyran.

SILVIO, *à Luigi.*

Le mot d'ordre?

LUIGI.

Amour et Patrie!.... C'est aujourd'hui l'anniversaire de mon mariage avec Louisa Strozzi. Pour détourner les soupçons, je donne ce soir une fête brillante. Je compte sur vous pour l'embellir.

SILVIO.

Nous n'y manquerons pas, Luigi.

TELLINI.

Dans une heure à la villa d'Ascali.

RIGGI.

Je ne m'y ferai pas attendre.

LUIGI.

A bientôt, Messieurs.

(*Les nobles quittent la scène.*)

## SCÈNE VI.

LUIGI CAPONI, *seul.*

Ah! Médicis! tu veux nous ravir nos libertés et notre honneur! Crois-tu donc les Florentins tellement dégénérés qu'ils n'aient plus au cœur un sentiment élevé?.... Nous redeviendrons un peuple libre!.... Oui, Florence peut être libre encore! Florence peut reconquérir son rang parmi les nations et se relever belle et fière.... Médicis! tu as osé rêver le déshonneur de celle qui, après la république, occupe tous mes instants! oh! malheur à toi! ta mort pourra seule assouvir ma vengeance.



Digitized by Google

# ACTE II.

—

Un Salon.

—

## SCÈNE Ire.

(On entend la fin d'une contredanse).

SILVIO, TELLINI ET RIGGI *entrant.*

SILVIO.

Quelle nuit délicieuse!.. Quelle fête brillante!... Que de beautés partout!.. Une fête pareille est d'un bon augure pour l'avenir.

TELLINI, *avec gaîté.*

Je le pense aussi!.. Qui pourrait s'aviser de voir en nous des conspirateurs ?

RIGGI.

Conspirateurs! ce mot doit être exclu de notre vocabulaire pour cette nuit. C'est demain seulement que nous devons tirer le glaive; eh bien! d'ici là, ne jetons pas un regard téméraire sur l'avenir. Occupons-nous du présent, et que notre devise soit : Amour et plaisir!

TELLINI.

Bien dit, Riggi! Mais pour trouver le plaisir, rentrons dans le bal.

SILVIO.

Allez, mes amis, j'irai bientôt vous rejoindre.

RIGGI.

Hâte-toi, Silvio, le temps fuit.

TELLINI *entraînant Riggi.*

Demain, nous pouvons être rayés de la liste des vivants, que ce ne soit pas du moins sans avoir vidé la coupe du plaisir.

Digitized by Google

(Ils rentrent dans le bal par la porte de gauche, comme Luigi entre en scène par la porte de droite).

## SCÈNE II.

SILVIO ET LUIGI.

LUIGI.

Je te cherchais, Silvio; ta mission a-t-elle réussi?

SILVIO.

Oui, Luigi, au-delà de mes espérances : les chefs des métiers ont juré de faire prendre les armes à leurs corporations au premier signal.

LUIGI.

Cette nouvelle me comble de joie! Enfin, Alexandre Médicis apprendra qu'on ne se joue impunément ni des libertés des peuples, ni de l'honneur des familles. (*A part*) Louisa, tu seras dignement vengée!

## SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS ET LOUISA *entrant.*

LUIGI *allant à sa rencontre.*

Viens, Louisa... Pourquoi cette pâleur répandue sur tes traits?

LOUISA.

Le danger que tu cours, n'est-il pas de nature à faire naître mes craintes?

LUIGI.

Bonne Louisa.

LOUISA.

Et puis cette fête à la veille d'une émeute! Cette fête, tandis que le deuil est dans mon âme, m'attriste, m'épouvante. Luigi! j'ai le pressentiment d'un grand malheur.

Digitized by Google

LUIGI.

Dissipe tes alarmes, Louisa; ne suis-je pas auprès de toi? Reviens à la joie, car demain tu seras vengée : Médicis n'existera plus.

(La musique du bal se fait entendre de nouveau).

LOUISA.

Que je souffre!

SILVIO, *à Louisa.*

Madame, la danse vous réclame. Rentrons dans le bal où votre absence a déjà dû être remarquée.

LOUISA.

Avoir le sourire sur les lèvres, quand la douleur m'oppresse... O mon Dieu! Quelle contrainte horrible!

(Médicis couvert d'un domino noir et ayant sur la figure un masque de même couleur, se tient caché derrière une colonne.)

CAPONI.

Louisa, cette contrainte ne sera pas de longue durée, car la nuit s'avance.

(*Ils rentrent dans le bal*).

## SCÈNE IV.

MÉDICIS *seul*, puis SALVIATI.

Louisa s'éloigne encore. On l'entraîne au moment ou je comptais la trouver seule pour lui faire connaître tout ce qu'il y a de brûlant dans mon âme. Oh! je le sens, cet amour fera le malheur ou le bonheur de ma vie.... Louisa! je t'aime de toute l'ardeur, de toute l'énergie dont je hais la noblesse florentine!... Oh! pourquoi l'ai-je vue?... Luigi! déjà je te haïssais à cause de la popularité dont tu jouis, et maintenant que tu es l'heureux époux de Louisa Strozzi, ma haine s'est encore accrue.... De tous mes ennemis, tu es le plus coupable, et pourtant j'hésite

Digitized by Google

encore à envoyer ta tête au bourreau, car le peuple est là qui veille sur ses idoles.

SALVIATI, *entrant.*

Vous le pouvez maintenant, Monseigneur; la justice, sinon la jalousie, vous en fait un devoir.

MÉDICIS, *avec joie.*

Ai-je bien entendu!... je pourrais livrer Luigi au Conseil des Huit?

SALVIATI.

Vous le pouvez.

MÉDICIS.

Si tu dis vrai, je te nomme capitaine de mes gardes.

SALVIATI.

Alors, Monseigneur, signez le brevet de ma nomination. Caponi s'est rendu coupable de trahison en se mettant à la tête d'un complot odieux qui se trame contre vous.

MÉDICIS, *avec impatience.*

Des preuves! des preuves!

SALVIATI, *lui remettant un papier.*

Les voici! une lettre adressée à Luigi par les proscrits et qui a été saisie sur l'un d'eux.

MÉDICIS.

Donne! donne!... Enfin je pourrai, sans craindre un soulèvement, me défaire d'un rival que j'abhorre. (*Il parcourt le papier d'un œil avide*) Mais cette lettre ne nomme pas les autres coupables? N'importe! c'est à mes espions de me les signaler; au bourreau d'en faire prompte justice.... (*La musique du bal s'entend de nouveau*) (*Avec ironie*) Luigi, fais une ample moisson de bonheur; contemple ta Louisa avec ivresse, bientôt tes yeux voilés par le trépas n'auront plus de regard pour elle. Sa voix si mélodieuse, si émouvante ne glissera plus de tes oreilles à

Digitized by Google

ton cœur, car ce cœur aura bientôt cessé de battre.... Ah! Luigi! non content d'être l'époux de celle que j'aime; non content de la jalousie que tu soulèves en mon âme, tu oses lever l'étendard de la révolte!.... Salviati, cours au château donner avis au gouverneur du complot que tu as découvert; puis reviens en hâte avec une partie de mes gardes pour arrêter le traître.. Va! (*Salviati sort*) Louisa! la peur, sinon l'amour te jettera maintenant dans mes bras. (*Louisa entre*) La voici!... qu'elle est belle! quel trouble sa présence excite en moi. (*Il remet son masque*).

## SCÈNE V.

### MÉDICIS et LOUISA.

LOUISA.

Que cette fête me pèse! qu'elle tarde à finir. (*Apercevant Médicis caché sous le masque*) Vous aussi, vous fuyez le bal?

MÉDICIS.

Oui, parce que là, j'étais le plus malheureux des hommes! là, un supplice incessant, le plus cruel de tous, la jalousie! me torturait. Je voyais celle que j'aime n'avoir d'yeux que pour mon rival, le suivre de son sourire enchanteur. Il a bien droit à la pitié, madame, celui qui souffre tout ce que j'ai souffert, et pourtant celle que j'aime a été sans pitié pour moi. Depuis deux mois que je l'ai vue, belle comme une Madone, priant à l'église San Carlo, elle n'a cessé d'être présente à ma pensée, même dans mes songes.

LOUISA, *à part, avec effroi.*

Qu'entends-je?

MÉDICIS.

Mon admiration se changea bientôt en amour, et ce

Digitized by Google

sentiment qui chaque jour prend plus d'empire sur mon cœur, ne me laisse plus de repos.

LOUISA, *à part.*

Oh mon Dieu ! c'est lui !

MÉDICIS.

Je le lui fis connaître, et....

LOUISA, *avec dignité.*

Alexandre Médicis !

MÉDICIS, *quittant le masque.*

Oui, Alexandre Médicis, votre esclave, qui meurt d'amour à vos pieds.

LOUISA.

Un tel langage ne peut être entendu par l'épouse de Luigi.

MÉDICIS.

Pardonnez, c'est la passion, l'amour le plus vif qui m'entraîne vers vous.

LOUISA.

Si vous tenez à la vie, quittez au plutôt ce lieu.... Luigi connaît votre amour pour moi. Il a juré votre perte !... Il sait que vous avez pénétré au milieu de cette fête à la faveur du masque. Il vous cherche.... Dans un instant il sera ici... (*Avec effroi, en portant sa main sur ses yeux*) Du sang !.... ici ! oh ! fuyez!

MÉDICIS.

Moi, vous quitter, maintenant que je puis vous dire tout ce que mon cœur renferme d'amour? vous m'entendrez, madame.

LOUISA.

Mais je vous hais, moi.

MÉDICIS.

Cette entrevue, je l'aurais achetée au prix de mon sang.

Digitized by Google

LOUISA.

Mais vous ne m'avez donc pas comprise? Luigi armé du poignard vous cherche.

MÉDICIS.

Que m'importe!

LOUISA.

C'est lui.... j'entends ses pas.

MÉDICIS.

Louisa! je t'aime!

LOUISA.

Fuyez!

MÉDICIS.

Un mot encore....

LOUISA, *avec effroi.*

Partez! qu'il n'y ait pas de sang répandu en ma présence!

MÉDICIS.

J'obéis, je m'éloigne, Louisa; mais nous nous reverrons bientôt.

(*Il sort.*)

LOUISA.

Oh! mon Dieu! je te rends grâce!

## SCÈNE VI.

LOUISA et CAPONI *entrant vivement.*

CAPONI.

J'arrive trop tard!.... Louisa, cet homme que ma présence met en fuite, est Alexandre Médicis.

LOUISA, *avec trouble.*

Un masque me dérobait ses traits, je n'ai pu le reconnaître.

Digitized by Google

LUIGI.

Louisa, pourquoi descendre jusqu'au mensonge ? votre trouble ne me dit-il pas assez que je ne me trompe pas?... Mais votre conduite est indigne!.... oh! trahison inouïe qui, avec l'espoir de la vengeance, m'enlève aussi tout mon bonheur!.... Ainsi celle en qui j'avais placé tout mon amour, celle à qui j'avais confié toute ma vie, celle que j'aimais à l'égal de Dieu, vient de me trahir. Toi, Louisa Strozzi, sauver les jours du tyran que le peuple condamne! trahir ainsi ma confiance, mon amour!

LOUISA.

Oh! ne me regarde pas ainsi!

LUIGI.

Mais ne sais-tu pas qu'arracher Médicis à ma haine, c'est m'avouer que tu trembles pour ses jours, tandis que, lui vivant, non-seulement ma vie est menacée, mais aussi ton honneur.

LOUISA.

Mon Dieu!

LUIGI.

Et trembler pour ses jours, n'est-ce pas avouer que tu l'aimes!

LOUISA.

Oh! tu ne le crois pas! Luigi, puisse Dieu te pardonner le mal que tu me fais.

## SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, ET SILVIO *entrant*.

SILVIO.

Luigi! nous sommes trahis! Le palais est cerné par des gardes nombreux qui veulent y pénétrer.

Digitized by Google

LUIGI.

Que dis-tu?

SILVIO.

La porte qui donne accès au parc est libre encore, suis-moi.

LUIGI.

Moi fuir, abandonner mes frères dans le péril? Oh! jamais!

SILVIO.

Il le faut cependant, la prudence l'exige. Si vous êtes arrêté, que deviendra l'insurrection sans chef?

LOUISA.

Luigi, fuyons; je partagerai tes dangers, j'adoucirai tes peines.

LUIGI, *à Louisa.*

Fuir devant Médicis, devant celui que tu as arraché à ma vengeance.

LOUISA.

Pardonne, Luigi!

SILVIO, *regardant à la fenêtre.*

Les gardes ont pénétré dans la cour.

LUIGI.

Fuir devant celui à qui tu as sauvé la vie, et qui pour te récompenser réclame ma tête! oh! non! je reste, Louisa. (*avec ironie*) Tu trembles maintenant, tu ne rends plus grâce au ciel comme tu l'as fait lors de la fuite de Médicis! de celui qui t'aime, qui a osé te le dire!..... (*portant la main à son poignard*) et cet homme vit encore!

LOUISA.

Luigi, oh! grâce! grâce! que vous êtes cruel!—oh! je te le jure, je ne suis pas coupable! c'est toi seul que j'aime!

Digitized by Google

LUIGI.

Tu mens.

SILVIO *toujours à la fenêtre.*

Luigi! le danger presse!

LOUISA.

Mon bonheur dépend de toi. Oh! ne détourne pas tes regards!.... Vois! mes yeux sont pleins de larmes..... Accable-moi de ta colère, mais fuis! Luigi, n'auras-tu pas pitié de mes souffrances, de mes angoisses?

LUIGI.

Je reste, Louisa.

LOUISA.

La voix de celle qui t'aime n'a donc plus d'empire sur toi, pour que tu la fasses ainsi souffrir! Mais que veux-tu donc que je te dise pour te convaincre? Oh! mon Dieu! inspirez-moi! (*A Silvio*) Mais parlez donc, Silvio; il vous écoutera, vous!

SILVIO.

Luigi, si tu ne veux pas te rendre à la voix de ton épouse, c'est au nom de Florence, au nom de notre patrie commune que je t'ordonne de fuir!

LOUISA.

Oui, Luigi, que ta fuite ne soit due ni à mes pleurs, ni à mes alarmes, ni à mes prières, je n'en suis pas digne, moi; mais à la patrie qui te réclame.

LUIGI.

Florence! oh! oui! je me dois à elle avant tout.

LOUISA, *avec joie.*

Oh! merci, mon Dieu!

LUIGI.

Ingrat, je l'oubliais.... Adieu, Silvio, je pars.

LOUISA, *à part.*

Et pas un mot, pas un regard pour moi!

Digitized by Google

LUIGI.

Je pars, mais pour revenir bientôt à la tête d'une armée libératrice.

LOUISA.

Nous fuirons ensemble !

LUIGI, *la repoussant.*

Je n'accepte pas ce sacrifice, madame !

(Comme Luigi va pour sortir, Salviati entre à la tête de gardes; Caponi s'arrête et jette un regard de défi à Salviati.)

## SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, SALVIATI, DES GARDES, puis MÉDICIS, ET LES INVITÉS AU BAL.

LOUISA, *faisant à son époux un rempart de son corps.*

Oh ! la fuite n'est plus permise !

SALVIATI.

Luigi Caponi ! Traître envers ton souverain, je t'arrête au nom d'Alexandre Médicis.

(*Médicis entre*).

LOUISA.

N'est-ce pas un rêve horrible ?

MÉDICIS.

Non, Louisa, ce n'est point un rêve.

LOUISA.

Oh !

LUIGI, *avec fierté.*

Médicis! j'ai perdu la partie, tu peux me faire traîner à l'échafaud ; mais ma mort sera vengée.

SILVIO, *bas à Luigi.*

Demain tu seras libre.

Digitized by Google

LOUISA, *à Médicis.*

Vous ici, et pour une action aussi lâche ! vous que j'ai sauvé du poignard ! (*A Caponi*) C'est donc moi qui te livre!

LUIGI.

Silence !

MÉDICIS, *bas à Louisa.*

Ne vous avais-je pas dit que nous nous reverrions, madame ?

LOUISA.

Oh ! Montrez-vous généreux, magnanime ! ordonnez à vos gardes de s'éloigner. Rendez à la liberté mon époux, celui que j'aime.

MÉDICIS, *bas à Louisa.*

Celui que tu aimes! ce mot redouble ma fureur !

LOUISA *éperdue, à genoux.*

Grâce ! Pitié ! Pitié !

LUIGI, *la relevant avec force.*

Debout, madame, l'épouse d'un Caponi ne doit fléchir les genoux que devant Dieu.

MÉDICIS.

Gardes, conduisez ce traître dans les cachots de la citadelle.

(Comme on entraîne Luigi Caponi, Louisa se jette dans ses bras, mais il la repousse. Louisa jette un cri déchirant et tombe évanouie au milieu d'un groupe de dames).

Digitized by Google

# ACTE III.

## PREMIER TABLEAU.

Une Prison.

## SCÈNE Ire.

LUIGI, *assis sur un banc.*

Je suis donc au pouvoir de Médicis et je ne sortirai d'ici que pour marcher à la mort!.... Mourir d'une mort obscure, quand on s'est bercé de rêves glorieux! Mourir! quand au-delà de ces murs est le bonheur qui vous sourit sous les traits d'une épouse belle et adorée! oh! c'est horrible!... Louisa! me pardonneras-tu mes injustes soupçons? Oui, tu viendras me donner ton pardon, car tu es généreuse.... Mais l'entrée de ce cachot ne lui sera-t-elle pas interdite? Les tyrans savent si bien inventer des tortures!.. Oh! ils ne seront pas cruels à ce point, mon Dieu!.... Que la vie ne me soit pas arrachée avant que je l'aie revue; avant que j'aie obtenu mon pardon.... En peu d'heures quel changement s'est opéré dans ma vie! Hier, heureux et fier, j'espérais bientôt régénérer mon pays, lui donner la liberté, et maintenant plongé dans un sombre cachot, des fers sont mon partage. Adieu donc mes beaux jours! Adieu mon bonheur trop tôt passé! Adieu mes beaux rêves d'avenir : demain le glas funèbre se fera entendre, demain la tombe s'ouvrira pour moi. (*Il essuie ses larmes.*) Du regret, des larmes! qu'il serait heureux Médicis s'il pouvait les voir! Mais ma mort sera digne de ma vie : elle sera courageuse!.... Pourtant j'au-

Digitized by Google

rais été heureux de vivre, j'espérais tant de bonheur.

(Il presse sa tête de ses mains et demeure pensif. Louisa qui est entrée pendant la dernière phrase, reste d'abord dans le fond du théâtre.)

## SCÈNE II.

### LUIGI ET LOUISA.

LOUISA.

Je le revois enfin! Mon Dieu, sois béni!.... Ces sombres corridors que j'ai dû traverser; le bruit des chaînes et les profonds gémissements qui n'ont cessé de frapper mes oreilles, m'ont glacé de terreur! Et c'est moi, moi son épouse, qui l'ai précipité dans cet antre..... Puis-je espérer mon pardon! Voudra-il m'entendre?

LUIGI, *à part.*

Mourrai-je sans la revoir, sans la presser sur ce cœur qui ne bat que pour elle?

LOUISA, *prêtant l'oreille.*

Que dit-il?

LUIGI, *à part.*

Te revoir encore, Louisa, puis mourir.

LOUISA, *avec joie, à part.*

Je ne me trompe pas, c'est mon nom qu'il vient de prononcer! Il m'appelle sans doute? Oh! que cet espoir ne soit pas vain, car j'en mourrais. (*Elle s'avance de quelques pas.*)

LUIGI, *apercevant Louisa, lui tend les bras en s'écriant* :

Louisa!

LOUISA.

Luigi!

(Ils tombent dans les bras l'un de l'autre et se tiennent quelque temps embrassés.)

Digitized by Google

LUIGI.

Louisa! mon ange! c'est bien toi que je presse dans mes bras! Le ciel a exaucé mes vœux.... tu as entendu mon appel?

LOUISA, *avec joie.*

Tu m'attendais!

LUIGI.

Oui, Louisa, je t'attendais.

LOUISA.

Oh! je suis heureuse maintenant!

LUIGI.

Depuis notre séparation, j'ai tant souffert! ne t'avais-je pas quittée dans les larmes après t'avoir outragée..... Mais te voilà, je te presse sur mon cœur; tous mes maux sont oubliés.

LOUISA.

Tu m'as donc pardonné!

LUIGI.

Avais-tu besoin de pardon, toi si pure!..... Mais qui donc t'a donné l'entrée de ce cachot dont les portes ne devaient s'ouvrir que devant mes juges?

LOUISA.

Le geôlier a eu pitié de mes larmes... J'avais hâte de te voir pour faire renaître l'espérance en ton cœur.

LUIGI.

Qui peut parler d'espérance, quand la tombe est si près.

LOUISA.

Oh! tu ne mourras pas, nous te sauverons!

LUIGI.

Tu t'abuses, la fuite est impossible.

LOUISA.

Oui, les portes qu'il faut ouvrir pour parvenir jusqu'à

Digitized by Google

toi sont gardées par des soldats qui veillent ; aussi n'est-ce pas la fuite que je te propose.

LUIGI.

Alors quelle est ton espérance ? parle, Louisa..... mais non.... tu te berces de chimères..... Il n'est que trop vrai, demain, dans quelques heures peut-être.... la hache du bourreau.....

LOUISA, *avec effroi.*

Oh ! n'achève pas ! Mais c'est mal ce que tu dis là. — Toi !.... mon Luigi !.... mourir !.... oh ! non !.... non !.... Médicis.....

LUIGI.

Ne prononce plus ce nom odieux.

LOUISA.

Il accordera ta grâce.

LUIGI.

Qu'entends-je ?.... Obtenir ma grâce de Médicis ! qui donc oserait m'avilir à ce point ? La mort n'est-elle pas préférable à l'ignominie ?

LOUISA.

Souffre que mon directeur implore ton pardon ! Tu ne peux refuser, car cette tête m'appartient aussi bien que ce cœur qui bat sous ma main. Laisse implorer ton pardon, car si tu meurs, que deviendrai-je moi ? Crois-tu donc que je pourrai te survivre ? Oh ! tu ne le penses pas ! Tu n'es pas en droit de me faire cette injure ! Luigi, tu vivras pour me rendre heureuse ! Tu vivras pour ta Louisa.

LUIGI.

Non, Louisa ! le sort en est jeté, il faut que je meure ! Devoir la vie à Médicis ! mais ce serait une honte de tous les jours, de tous les instants ; devoir la vie à Médicis ! mais ce serait une torture plus cruelle cent fois que celles



Digitized by Google

de l'inquisition! La vie à ce prix est impossible! L'enfer serait préférable.

LOUISA, *à genoux.*

Luigi! par pitié pour moi, abjure cette fierté qui te sera fatale...

LUIGI.

Il faut que je meure!

LOUISA, *avec des sanglots dans la voix.*

Tu veux mourir, et cela est vrai... Tu veux mourir! Et l'échafaud se dresse en ce moment... Oh! jette un regard sur ta compagne... Vois sa douleur... Luigi!.. Luigi!.. laisse-toi attendrir!.. Oh! tu vivras, n'est-ce pas?.. vois, je suis toute tremblante... mais je suis folle de m'effrayer ainsi... Tu accepteras ta grâce.

LUIGI.

A tes accents, je sens renaître en moi le désir de la vie... Je sens plus vivement le bonheur que je vais perdre; mais vivre en butte au sarcasme, au déshonneur! Oh! non! l'échafaud...

LOUISA.

Ah!

LUIGI.

Ma tête n'est-elle pas proscrite?

LOUISA, *avec résolution.*

Eh bien! si tu restes sourd à mes prières, nous mourrons ensemble.

LUIGI.

Louisa! que dis-tu? Toi si jeune, si belle, vouloir mourir! vouloir attenter à tes jours!

RUFFO, *entrant.*

Madame, l'heure est passée.

LOUISA.

Déjà! oh! de grâce, un instant encore.

Digitized by Google

RUFFO.

Impossible!.. Un envoyé du duc arrive à l'instant pour faire subir un interrogatoire à Caponi.

LUIGI.

Un interrogatoire? à moi? Qu'espère-t-il donc?

RUFFO.

Hâtez-vous, madame; qu'il ne vous trouve pas ici : autrement, ma perte serait certaine.

LUIGI, *pressant son épouse contre son cœur.*

Adieu, Louisa!

LOUISA.

Adieu! (*A part en quittant la scène*) Puisse cet adieu ne pas être éternel!

(*Elle sort avec le geôlier*).

## SCÈNE III.

CAPONI *seul. Il tombe affaissé sur le banc.*

Partie!.. je ne la reverrai plus, car l'heure du supplice approche! (*Il se lève*) Oh! si du moins ma mort pouvait servir à la noble cause! Si elle pouvait enfin exciter le peuple à prendre les armes pour reconquérir ses franchises perdues!

## SCÈNE IV.

LUIGI et SALVIATI *entrant.*

LUIGI, *avec fierté.*

Que me voulez-vous encore?

SALVIATI.

La fierté sied mal à celui qui est dans les fers, encore moins l'arrogance.

Digitized by Google

LUIGI.

Mais c'est le fait d'un lâche d'insulter un homme sans défense! Est-ce là toute la mission que vous a confiée Alexandre Médicis?

SALVIATI.

Ma mission? La voici. Au nom de notre gracieux souverain, je viens de nouveau t'offrir ta grâce si tu veux nommer tes complices.

LUIGI.

Moi, faire connaître les noms de mes complices, des hommes qui ont juré la perte du tyran!.... C'est la seconde fois qu'une proposition aussi honteuse m'est faite, et cette fois encore, je réponds : jamais, je ne descendrai au rôle de vil délateur.

SALVIATI.

Mais c'est la liberté, l'opulence, les grandeurs que tu refuses.

LUIGI.

Esclave, va dire à ton maître que tu m'as vu rejeter ses offres avec fierté.

SALVIATI.

Alors ta mort est certaine.

LUIGI.

La mort! Je la recevrai sans pâlir, et mon regard mourant cherchera encore Médicis pour jeter l'épouvante en son âme.

SALVIATI.

Tu t'obstines au silence! alors malheur à toi! Nous verrons si les tortures n'auront pas plus de pouvoir que mes paroles.... Les tortures les plus cruelles, Luigi.

LUIGI.

Eh bien! je les braverai.

Digitized by Google

SALVIATI.

La douleur n'arrache pas seulement des cris, mais aussi des aveux.

LUIGI.

Des aveux! jamais! (*avec mépris*) Un Salviati, qui s'est vendu corps et âme au tyran, ne peut savoir combien il est doux de mourir pour sa patrie.

SALVIATI.

Ta mort sera lente et cruelle.

LUIGI.

Le peuple saura la venger !

SALVIATI.

Mais le peuple ne connaîtra pas tes souffrances. C'est dans les souterrains que tu subiras la torture, et tes cris ne pourront se faire entendre au dehors..... Luigi, ma mission est terminée ; celle du bourreau va commencer.

(*Il sort.*)

## SCÈNE V.

LUIGI *seul*, puis RUFFO.

Au milieu des douleurs, je penserai à toi, Louisa, à toi, Florence, vous que j'aime avec une égale ardeur; alors mon courage ne pourra faiblir.... Pas une plainte ne sortira de ma poitrine. (*Le geôlier entre. — à Ruffo*) Les instruments de torture sont-ils déjà préparés? Viens-tu m'ordonner de te suivre dans les souterrains ?

RUFFO.

Pas encore, monseigneur.

LUIGI.

Alors, qui t'amène?

RUFFO.

La reconnaissance ! Monseigneur, avant que vous fus-

Digitized by Google

siez commis à ma garde, vous avez sauvé ma fille, qu'un satellite de Médicis voulait déshonorer, et depuis, je vous ai porté dans mon cœur. Tantôt, au mépris des ordres qui m'ont été donnés, j'ai laissé pénétrer votre épouse jusqu'à vous, et maintenant, je vous annonce l'arrivée d'un de vos amis.

LUIGI.

Oh! merci!

RUFFO.

Je vous en supplie, monseigneur, faites que l'entrevue soit courte, car si un officier du duc était témoin d'une telle infraction à mes devoirs, ma fille aurait bientôt à pleurer son père.

LUIGI.

Un ami, dis-tu? Oh! qu'il vienne! qu'il vienne! Mais hâte-toi donc! va.

(*Le geôlier sort.*)

## SCÈNE VI.

LUIGI *seul*, puis SILVIO.

Un ami! Silvio, sans doute? M'apporterait-il des nouvelles de l'insurrection?

SILVIO, *entrant.*

Enfin, Luigi, j'ai pu arriver jusqu'à toi.

LUIGI.

L'amour et l'amitié viennent consoler le malheureux prisonnier. Tantôt, je pressais Louisa dans mes bras; maintenant c'est un ami qui me tend la main.

SILVIO.

Je ne suis pas le seul de tes amis qui pense à toi. Tandis que je suis ici, les autres veillent au dehors et s'arment en silence.

Digitized by Google

LUIGI, *avec joie.*

Dis-tu vrai? Les Florentins sortiraient-ils de leur honteuse léthargie?

SILVIO.

Oui, la noblesse s'est émue au récit de tes malheurs. Elle a juré de te sauver ou de périr avec toi.... Luigi, bientôt nous briserons tes fers.

LUIGI, *avec joie.*

Moi, prisonnier d'état, pour qui le bourreau prépare les instruments de torture, aiguise le tranchant de sa hache, je redeviendrais libre?

SILVIO.

Oui, tu seras libre! A la tête de notre jeunesse belliqueuse, tu nous conduiras contre les satellites de Médicis, et nous jetterons l'épouvante et la mort dans leurs rangs.

LUIGI, *s'animant par degrés.*

La liberté!..... Des armes!..... combattre Médicis!..... Assouvir sur lui ma vengeance!..... Affranchir Florence du joug qui pèse sur elle! Oh! ce bonheur me rendra fou!..... Médicis!..... nous nous reverrons donc!

SILVIO.

Silence, Luigi; que ta joie indiscrète n'éveille pas les échos. Dans les prisons d'état, les murs cachent souvent des piéges.

LUIGI.

Libre!.... Louisa! Je te reverrai encore!.... Oh! ma joie tient du délire!.... Ma tête brûle.... elle s'égare!..... (*avec terreur*) La folie s'emparerait-elle de moi au moment du triomphe?.... Non! non!.... Oh! mon Dieu! accorde-moi quelques heures encore.... Libre!!

SILVIO.

Oui, libre! pour venger la noble cause trop longtemps méconnue. Libre, pour sauver la république!

Digitized by Google

LUIGI, *avec exaltation.*

La république!.. ce mot magique me rappelle à mes devoirs. Ma tête est à moi maintenant! ne crains plus rien : ma joie sera aussi discrète que la tombe; je la cacherai à tous les regards, dans les replis de mon cœur.

SILVIO.

Le signal de l'insurrection, c'est le beffroi de Sainte-Croix qui le donnera. Alors, nous serons tous armés. Au revoir, frère, dans deux heures tu seras à nous, ou il ne restera plus d'espérance pour la liberté florentine.

LUIGI.

Puisse Dieu nous seconder!

(Silvio sort par la porte de droite).

## SECOND TABLEAU.

Le décor du 1er Acte.

## SCÈNE VII.

LOUISA *entrant.*

Je l'ai revu, il m'a pardonné...Mais comment me retrouvé-je ici? Comment ai-je pu m'arracher de ses bras? Que son adieu était déchirant! Serait-il le dernier! Oh! non! Médicis n'est pas si avide de sang qu'il ne puisse faire grâce... Le père Rodolfo obtiendra son pardon... Je l'attends, et il n'est pas encore ici! Il sait pourtant combien mon incertitude est cruelle!.. Mais l'heure s'avance..... (*Rodolfo entre*) Oh! le voici....

Digitized by Google

Que vais-je apprendre? Je l'appelais de tous mes vœux, et maintenant je n'ose l'interroger.

## SCÈNE VIII.

### LOUISA ET RODOLFO.

RODOLFO, *à part.*

Quelle triste missi on j'ai à remplir!.. (*Jetant un regard de compassion sur Louisa*) Epouse infortunée!

LOUISA, *à part.*

Mais je souffre trop, la mort est préférable à cette affreuse anxiété. (*Haut*) Eh bien! mon père... Vous avez vu Médicis!.. Vous l'avez imploré... Mais parlez donc si vous ne voulez me voir mourir à vos pieds!

RODOLFO.

Ma fille!

LOUISA.

Vous baissez les yeux!.. Votre voix tremble!.. la pâleur est répandue sur vos traits!.. Médicis a été implacable, n'est-ce pas? Mais répondez donc! j'ai du courage!.. Il veut la tête de Luigi! Horreur!.. Il ne l'aura pas! Dites donc que nous sauverons Luigi... J'ai de l'or, des diamants, je donnerai tout! tout ce que je possède. Alors nous fuirons ensemble cette Florence détestée; cette ville de boue et de sang! cette ville où les hommes sont assez lâches pour voir tomber sous leurs yeux les plus nobles têtes, sans frémir d'indignation, sans qu'une sainte colère les fasse courir aux armes... Oh! je ne sais plus ce que je dis, moi! (*Elle sanglotte*).

RODOLFO.

Ma fille, il n'est que trop vrai, mes paroles, mes pleurs, mes menaces même n'ont pu rien sur Médicis.

Digitized by Google

LOUISA.

Qu'ai-je donc fait pour souffrir ainsi?.. J'étais trop heureuse, Dieu était jaloux de mon bonheur.

RODOLFO.

Ne blasphémez pas! calmez vous, ma fille.

LOUISA.

Vous ne pouvez me comprendre, vous! votre cœur, exempt de compassion, toujours froid, ne peut savoir les tortures qu'on éprouve quand on perd celui que l'on aime, et avec lui toute espérance de bonheur.

RODOLFO.

Vous me calomniez, Louisa; moi ne pas comprendre vos douleurs, ne pas y prendre une large part! Moi qui vous ai vue naître, qui vous ai guidée dans vos jeunes ans et qui plus tard ai béni votre union.

LOUISA.

Pardon, mon père; la douleur rend injuste... suis-je assez malheureuse!

RODOLFO.

Toute espérance n'est pas encore perdue. J'ai quelques amis jouissant de beaucoup d'influence sur Médicis... Je vais les trouver... Peut-être seront-ils plus heureux que moi.

LOUISA.

Merci! pour le rayon d'espérance que vous faites rentrer en mon âme!.. Allez et n'oubliez pas que pour celui qui souffre, chaque minute est un siècle.

RODOLFO, *à part.*

Oh! mon Dieu! vois la douleur de cette femme et fais que mes démarches soient couronnées de succès.

Digitized by Google

## SCÈNE IX.

LOUISA *seule, assise*, puis MÉDICIS.

Rodolfo cette fois sera-t-il plus heureux? Médicis se laissera-t-il fléchir? quelle position est la mienne. La vie de mon époux est menacée et je ne puis rien pour lui : à des étrangers seuls appartient le droit de solliciter sa grâce. Moi! moi qui ne pourrais survivre à sa mort, une terreur profonde s'empare de mon âme à la seule idée de me trouver en face de son oppresseur.

(Médicis qui est entré lentement pendant la fin de ce monologue vient s'appuyer sur le dossier du fauteuil qu'occupe Louisa. — Louisa l'aperçoit, jette un cri d'épouvante et va se réfugier à l'autre bout de la scène.)

MÉDICIS.

Pourquoi cette frayeur, Madame?

LOUISA.

Mes yeux ne me trompent-ils pas?.... Alexandre Médicis dans la maison de Luigi Caponi!.... Médicis vient-il contempler sa victime? Insulter à son malheur? Veut-il, par sa présence, ajouter une douleur de plus à celles qui me torturent? (*avec ironie*) Oh! il faut un bien grand courage pour venir braver une femme!

MÉDICIS.

Alexandre Médicis vient à vous, non pour insulter à votre douleur, mais pour l'adoucir.

LOUISA, *se rapprochant de Médicis.*

Oh! Monseigneur, s'il en était ainsi, j'oublierais le passé pour ne me souvenir que de votre générosité.

MÉDICIS.

Avez-vous pu douter un instant du bonheur que j'au-

Digitized by Google

rais de vous protéger et de mettre à vos pieds toute ma puissance?

LOUISA.

Ce n'est pas pour moi, Monseigneur, que je vous implore, mais pour un infortuné qui est dans les fers, et que la mort menace. — Rendez à la liberté Luigi, mon époux.

MÉDICIS.

Je ne le puis, Madame.

LOUISA.

Que dites-vous?

MÉDICIS.

Luigi ne peut être rendu à la liberté, car il a mérité la mort.

LOUISA.

La mort! Oh! vous ne pouvez vouloir qu'il meure, quel est son crime?

MÉDICIS, *avec feu.*

Quel est son crime, dites-vous? Mais n'a-t-il pas votre amour? Et n'est-ce pas à cause de cet amour que vous avez repoussé le mien?.....

LOUISA.

Oh! mon Dieu! et je suis seule!

MÉDICIS.

Oui seule! vous êtes à ma merci.

LOUISA.

Dieu ne m'a pas encore abandonnée.

MÉDICIS.

Vous êtes à ma merci, vous dis-je. Mais vous auriez pitié de moi si vous saviez tout ce qu'il y a d'amour dans mon cœur.

LOUISA.

Accordez-moi la grâce de Luigi, et le ciel vous bénira.

Digitized by Google

MÉDICIS.

Le ciel pour moi, ce sont vos yeux qui jettent le trouble dans l'âme. Eh bien ! oui, j'aurai pitié de vos douleurs, je veux sécher vos larmes, votre époux sera rendu à la liberté ; mais alors.....

LOUISA, *à part avec anxiété.*

Je tremble de comprendre !

MÉDICIS.

Vous répondrez à mon amour !

LOUISA, *reculant.*

Infamie !

MÉDICIS.

Madame, demain Luigi ne verra plus le soleil.

LOUISA.

Oh ! non ! c'est impossible ! vous ne serez pas cruel à ce point ! vous voulez m'effrayer ?

MÉDICIS.

Ne vous faites pas illusion, madame, je serai ou clément ou cruel : ma conduite dépendra de la vôtre. Louisa sévère, Caponi mourra ; tendre, il sera libre.

LOUISA.

Oh ! mon Dieu !

MÉDICIS

Il est aimé de vous et vous voulez que je lui pardonne. Vous ne voulez pas que je me réjouisse de le tenir en ma puissance ?

LOUISA.

Pitié ! pitié !

MÉDICIS.

Comptez-vous pour rien les tortures que j'éprouve depuis si longtemps, ce feu qui me tue ? Vous voulez que j'aie pitié de vos larmes, mais avez-vous pitié de mon amour ? Je vous aime et je suis jaloux.

Digitized by Google

LOUISA.

Mais je vous méprise, moi.

MÉDICIS.

Oh ! je le sais, je le sais, et pourtant cet amour que je vous demande pourrait changer ma vie, racheter mon passé.

LOUISA.

Laissez-moi ! Laissez-moi !

MÉDICIS.

Je vous aime tant, Louisa ! Pourquoi êtes-vous sans pitié !

LOUISA.

Laissez-moi !

MÉDICIS.

Vous ne pouvez vous refuser à mes prières : vous serez à moi.

LOUISA, *avec fierté.*

Jamais ! Plutôt mourir !... Puisque mon désespoir ne peut vous fléchir, le Conseil des Huit m'entendra.

MÉDICIS, *avec ironie.*

Le Conseil des Huit ? Vous ne savez donc pas que tous ses membres sont dévoués à ma personne ? Que c'est moi, moi seul qui leur dicte leur sentence ? Vous ne savez donc pas que, lorsqu'une tête s'élève au-dessus de la foule, c'est encore moi qui ordonne au Conseil des Huit de la faire disparaître ?

LOUISA.

Vous calomniez les Huit.

MÉDICIS, *détachant un parchemin de sa ceinture et le donnant à Louisa.*

Lisez donc !

Digitized by Google

LOUISA, *après avoir parcouru rapidement le parchemin des yeux.*

Quoi ! le jugement est déjà porté! Luigi doit mourir !

MÉDICIS.

Eh bien! Louisa! Les Huit ont-ils été calomniés par moi? Pourquoi n'en appelez-vous plus à ce tribunal suprême?.. Mais pour que la sentence soit remise entre les mains du bourreau, il faut que ma signature soit apposée au bas de ce parchemin...

LOUISA, *avec terreur.*

Oh ! retirez-vous, votre vue me fait horreur!

MÉDICIS.

Ainsi la certitude de la mort prochaine de votre époux ne peut rien sur votre cœur ?

LOUISA.

Oh ! mon Dieu! viens à mon aide!

MÉDICIS.

Mais sachez donc que si vous résistez à mon amour, c'est une mort ignominieuse et cruelle qui attend Caponi. Des fenêtres de ce palais, vous le verrez meurtri par les tortures, traîné sur une claie sur le pavé des rues.

LOUISA.

Oh ! non! c'est impossible!

MÉDICIS.

Vous verrez tout un peuple avide du sang des nobles se ruer sur la victime...

LOUISA.

Grâce! grâce !

MÉDICIS.

Lui jeter l'injure et la boue au visage! Insulter à ses douleurs.

LOUISA, *éperdue.*

Vous voulez donc que je meure.

Digitized by Google

MÉDICIS.

Non, Louisa, mais te forcer à te donner à moi.

LOUISA.

Jamais! jamais! je ne suis qu'une faible femme, mais l'indignation et le danger soutiennent mon courage et redoublent mes forces. Je vais en appeler au peuple de la décision des Huit et lui dévoiler votre lâche conduite... Le peuple a aussi ses moments terribles, Médicis! Le peuple dans sa colère sait comment on broie un trône et comment on flétrit ses tyrans d'une condamnation d'exil. (*Avec force*) Alexandre Médicis, livrez-moi le passage!

MÉDICIS.

Louisa, vous êtes ma prisonnière, car ce palais est cerné par mes gardes.

(Le beffroi se fait entendre et continue jusque vers la fin de la scène.)

MÉDICIS.

Qu'entends-je? qui donc sans mon ordre a pu se permettre de faire sonner la cloche d'alarme?

LOUISA, *à part.*

Des amis tenteraient-ils la délivrance de Luigi?

UN OFFICIER *entrant.*

Monseigneur, des insurgés parcourent les rues en demandant à grands cris la liberté de Caponi.

MÉDICIS.

Oh! Malheur à eux!

LOUISA, à *Médicis.*

Vous l'entendez, Monseigneur, — grâce pour Luigi!

MÉDICIS.

Maintenant plus que jamais, il doit mourir.

(Cris du peuple dans le lointain. — Aux armes! Vive Caponi!)

LOUISA.

Oh! mon Dieu! sauve mon époux.

Digitized by Google

MÉDICIS, *à l'officier.*

Michaël, cours avec mes gardes cerner la prison de Caponi. Introduis-toi dans son cachot.... Que Luigi soit mis à mort si des tentatives de délivrance sont faites. Va! (*Des coups de canon se mêlent au bruit de la cloche d'alarme.*) C'est le canon de la citadelle! Hâte-toi, Michaël. Point de miséricorde!

(*Michaël sort.*)

LOUISA.

Et je ne puis rien pour lui.

MÉDICIS.

Luigi ne paraîtra plus devant vos yeux, madame, car maintenant justice doit être faite du traître. (*Une pause. Le canon cesse de se faire entendre*) Ecoutez, au bruit de l'insurrection, le silence le plus profond succède.

LOUISA, *à part.*

Ce silence me glace de terreur!

(*Bruit du peuple qui va s'approchant. On distingue quelques cris : Vive Caponi! Mort à Médicis*).

LOUISA *s'élance vers la fenêtre.*

Le peuple s'avance en désordre de ce côté.... Un homme est porté en triomphe.

MÉDICIS, *de la fenêtre.*

Michaël serait-il arrivé trop tard? oh! malheur aux traîtres.

LOUISA, *avec joie.*

Je ne me trompe pas, mon Dieu !... c'est Luigi! c'est mon époux !.... il est libre!

(*Cris rapprochés. Vive Caponi! Vive Caponi!*)

MÉDICIS, *à Louisa.*

Caponi !... libre !.... Mais il ne te retrouvera pas ici. Je lui rendrai tortures pour tortures. Louisa! suis-moi. Par cette porte secrète, nous sortirons sans être vus.



Digitized by Google

LOUISA.

Ne viendra-t-on pas à mon aide! oh! (*Elle s'élance vers la fenêtre*) Si mes cris pouvaient être entendus!.... Au secours! au secours !.... On outrage la femme de Caponi.

MÉDICIS *s'élance vers elle, et l'entraîne loin de la fenêtre.*

Tu seras à moi !

LOUISA, *luttant.*

Mes forces m'abandonnent.... je succombe!.... Luigi!... Luigi!

MÉDICIS, *entraînant Louisa.*

Tes cris ne peuvent être entendus.

LOUISA.

Infâme !

MÉDICIS.

N'accuse que mon amour, ne maudis que ton indifférence.

(Un bruit de pas se fait entendre).

LOUISA, *écoutant avec joie.*

On vient! Oh! mon Dieu ! sois béni !

MÉDICIS *s'arme d'un poignard.*

Malédiction !

LOUISA.

Au secours! Au secours !

(Comme Médicis entraîne Louisa du côté du passage secret, Luigi en sort l'épée nue à la main. A sa vue Médicis abandonne Louisa et recule épouvanté. Le peuple pénètre sur la scène par la porte du fond).

LOUISA *s'élance dans les bras de son époux et tient avec terreur ses yeux fixés sur Médicis.*

Ah!

LUIGI, *à Médicis.*

Tu ne m'attendais pas, Médicis! (*S'élançant vers lui l'épée haute*) A toi la mort !

Digitized by Google

SILVIO, *arrêtant Luigi.*

Luigi ! Médicis n'est pas digne de mourir de ta main. (*Au peuple en désignant Médicis*) Qu'on l'entraîne !

(Des gens du peuple, à la tête desquels se trouve Riggi, entraînent Médicis par la porte de droite).

MÉDICIS, *dans la coulisse.*

Grâce !.. grâce !..

RIGGI, *rentrant.*

Nobles et bourgeois de Florence, justice est faite !

SILVIO.

Vive Caponi! Honneur au Gonfalonier de la république.

LE PEUPLE.

Vive Caponi ! Vive Caponi !

ALEXANDRE PIROTTE.

FIN.

Digitized by Google

# Poésie.

## A MON AMI ***.

### I.

L'oubli, toujours l'oubli pour les pauvres poëtes,
L'indifférence, la douleur!
Quoi! l'oubli pour tous ceux dont le vent des tempêtes
Ride le front, use le cœur!

L'oubli, toujours l'oubli!.. Brisez donc votre plume,
Jeunes chantres aimés des cieux;
Etouffez ces pensers qu'en vous la gloire allume,
Comme autant d'astres radieux!

Vos chants, pauvres martyrs, ne sont plus de ce monde;
L'homme en son cœur n'a plus d'écho,
Il passe, indifférent, et votre voix profonde,
Semble gémir dans un tombeau!

Plus d'âme qui tressaille à vos hymnes austères,
Plus de pleurs unis à vos pleurs,
Plus de sein recueillant l'encens de vos prières,
A vos fronts ternes plus de fleurs!

Où sont-ils ces beaux jours, où la foule enivrée
Pleurait, criait, battait des mains,
Alors que le poëte, à la voix inspirée,
Lui jetait ses accents divins?

Digitized by Google

Où sont-elles ces fleurs avec art confondues
Au laurier, au myrte odorant,
Perles au vif éclat reflétant jusqu'aux nues
La gloire du poëte enfant?...

Est-ce donc qu'au séjour où se pressent les hommes,
Rien du vrai Dieu n'est demeuré?
Rien; pas même l'amour? Est-ce donc des fantômes
Qui foulent son parvis sacré?...

Oh, ce doute est affreux! ce doute brise l'âme,
Qui rêve à son bonheur passé,
Et cherche vainement un rayon de la flamme
Qu'en nous le Christ avait laissé!

Et le monde s'indigne, ô mon pauvre poëte,
De te voir, triste et soucieux,
Passer, sans qu'un sourire à tà lèvre inquiète
Lui pardonne d'être oublieux?

Et chacun te repousse, et chacun ose dire :
— Ton sein n'a-t-il que des sanglots?
Pourquoi gémir toujours, et toujours à ta lyre
Demander l'hymne des tombeaux?..—

## II.

O mes frères en Dieu! si vous jetiez l'ivraie
Loin des tendres épis en fleurs,
Si votre main tremblante un jour sondait la plaie,
Qui ronge sans cesse nos cœurs;

Si vous saviez, hélas! la douleur infinie
Qu'en ce monde nous éprouvons,
Si vous saviez, surtout, combien s'use la vie
Au contact des pensers profonds....

Digitized by Google

Oh ! vous seriez moins prompts à nier le génie,
Se révélant, timide encor ;
Vous ne proscririez point la sainte Poésie,
Ce bel archange aux ailes d'or !

III.

Ainsi, pour le poëte, aucune sympathie :
L'oubli, toujours l'oubli ;
Plus de cœur réclamant de chaste mélodie
A son luth avili :
Plus de roi lui tendant une main vénérée
A baiser, à bénir :
Chien de race maudite, exclu de la curée,
On le laisse mourir.....
Mourir ! sans lui jeter un os rongé la veille
Par quelque beau limier,
Au muffle délicat, à la pendante oreille,
Au superbe collier !...

IV.

Poëte, je l'ai dit : brise, écrase ta lyre ;
Voile cet œil en feu,
Qui se lève sans cesse, et là-haut voudrait lire
Le chant qui plaît à Dieu !
Sois vil, cesse d'être homme.... et tu verras le monde,
Te nommant son ami,
Se rouler à tes pieds dans un délire immonde,
Et t'entraîner sous lui.
Abjure ces pensers et pieux et sublimes
Qui brillent sur ton front,
Comme un phare sauveur aux terribles abîmes
De l'Océan sans fond.
Abjure aussi ta foi... ta foi ? honteuse entrave !
Ris-toi de Jéhova ;
De l'archange déchu pose toi l'humble esclave,
C'est lui qui nous sauva.

Digitized by Google

C'est lui qui sur la croix, d'une voix presque éteinte,
Dit à ses ennemis :
— Hommes, je vous pardonne... allez, allez sans crainte ;
Je meurs... soyez bénis ! —
Des tyrans couronnés, flatte, ennoblis les vices,
Prône leur règne affreux ;
Creuse au peuple souffrant de larges précipices,
Puis, lui bandant les yeux,
Deviens son guide infâme, et d'une main parjure,
Conduis-le, chancelant,
Vers le gouffre entr'ouvert, route affreuse, mais sûre,
Qui conduit au néant !

## V.

Alors, ô mon poëte, alors sur ta poitrine,
Une croix brillera ;
Alors à tes enfants, que la faim assassine,
Ta voix sombre dira :
« Tenez, mes fils, mangez !.. mangez aussi, mes filles,
» Oh ! vous avez du pain,
» Dérobé, lâchement, à de pauvres familles
» Qui peut-être demain.....
» Mais qu'importe ! mangez ! que vous font la misère,
» L'infortune d'autrui ?
» Maintenant, bénissez, vénérez votre père :
» Il est riche aujourd'hui ! !
» Mangez donc ! mais jamais, dans vos moments d'orgie,
» Ne demandez, mes fils,
» Pourquoi de pleurs amers ma paupière est rougie :
Vous seriez des maudits !

## VI.

Eh bien ! qu'attends-tu donc, poëte,
Pour jeter en proie à l'oubli,
Ces fleurs qui brillent sur ta tête,
Comme l'épine au front du Christ ?

Digitized by Google

Souffrant au terrestre royaume,
Pâle, glacé, triste fantôme,
Sans un linceul pour te couvrir,
En tous lieux provoquant la haine,
Forçat, de ta pesante chaîne,
Craindrais-tu donc de t'affranchir?..

Mais quoi! dans ton regard sévère,
Eclate un courroux noble et saint!
Qu'importe, dis-tu, la misère,
L'amour des grands, ou leur dédain!
Tu peux, à ton heure dernière,
De Dieu, rayonnant de lumière,
Entendre la voix sans pâlir;
Répondre, en lui montrant ta plaie:
— Seigneur! Seigneur! ma foi fut vraie,
Je ne crains pas, je puis mourir!..

## VII.

Oh! poëte, merci! sans cesse
Puise au foyer de vérité,
A ces deux sources de sagesse
Qu'on nomme Amour et Charité.
Mais garde, penché sur l'abîme,
Garde cette fierté sublime
Qui te place au-dessus des grands:
Pauvre, oublié, poursuis ta route;
Du haut des cieux, quelqu'un t'écoute,
Quelqu'un s'enivre de tes chants!

Jh. Gaucet.

Liége. — Janvier 1841.

Digitized by Google

## A CÉCILE.

Sur ces monts vaporeux, viens voir lever l'aurore :
En vain la sombre nuit s'oppose à son retour.
Déjà de mille feux l'horizon se colore,
Messagers rayonnants du char brillant du jour.

Riante, la nature aussitôt se réveille,
Et son sein, parsemé des plus riches couleurs,
Se découvre à nos yeux ainsi qu'une corbeille,
Où l'on a rassemblé les plus charmantes fleurs.

La campagne a repris une beauté nouvelle,
Tout s'anime et sourit ; — Des feux du diamant,
De l'éclat du saphir la rosée étincelle ;
L'abeille fait entendre un sourd bourdonnement.

Vois, sur ces nénuphars, le papillon volage,
S'enivrer de parfum, puis s'élancer dans l'air ;
L'oiseau même là-bas, caché dans le feuillage,
Mêle son chant d'amour à ce touchant concert.

Pensons aussi, pensons, ô ma belle maîtresse,
A nos tendres amours, et loin de tous les yeux,
Jouissons en secret des charmes de l'ivresse,
Qu'inspirent à nos cœurs et la terre et les cieux.

AUGUSTE DE REUME.

Bords de la Meuse. — Mai 1841.

Digitized by Google

## *Traduction de la 7me élégie du 3me livre des Tristes d'Ovide* (1).

### A SA FILLE.

Pars, ma lettre, à l'instant, va saluer Pérille,
Va, cours de mes pensers entretenir ma fille :
Ou tu la trouveras, goûtant un doux repos,
De sa mère, attentive à soulager les maux;
Ou dans le cercle aimé des muses, ses délices,
De leurs doctes travaux recueillant les prémices.
Quelque soin qui l'occupe, elle accourt, veut soudain
Savoir ce qui t'amène, et quel est mon destin :
Tu diras que je vis, mais sans aimer la vie;
Ma douleur par le temps ne s'est pas adoucie.
Pourtant au Dieu du Pinde, auteur de mes revers,
Je sacrifie encore, et cadence des vers.
Toi, ma fille, suis-tu le cours de tes études?
Aurais-tu conservé tes goûts, tes habitudes?
Sans imiter ton père en ses égarements,
Fais-tu, comme autrefois, des vers toujours charmants?
Sur ton front ingénu la nature indulgente
Répandit, dès l'enfance, une beauté touchante,
Mais aux grâces du corps avec soin elle unit
Une rare sagesse et les dons de l'esprit.
Le premier j'aperçus, à ta naissante aurore,
Le germe du talent qui se hâtait d'éclore;
Voulant de tes progrès favoriser le cours,
Ton père, ton ami te prêta son secours.
Je secondai l'essor de ton heureuse veine,
Et te servis de guide aux bords de l'Hippocrène;

(1) Cette pièce fait partie d'un recueil de poésies, formant un volume in-octavo de 300 pages, que l'auteur fera paraître avant peu; il contiendra, entre autres pièces, la traduction du 15me chant du poëme de Silius Italicus, avec le texte en regard.

Digitized by Google

Du Parnasse avec toi parcourant les sentiers,
Je te fis voir le mont où naissent les lauriers.
L'amitié la plus tendre unissait nos deux âmes,
Et de ton beau talent semblait doubler les flammes.
Ah! si la même ardeur te fait toujours la loi,
Sapho seule, en ses vers, l'emportera sur toi.
Je crains que mes malheurs, par leur triste influence,
Ne plongent tes esprits dans l'oisive indolence :
Dans les temps fortunés de nos doux entretiens,
Je te lisais mes vers, tu me lisais les tiens;
Et, lorsqu'à tes accents mon oreille attentive
Se montrait favorable, ou quelquefois rétive,
La louange ou le blâme, en ce léger débat,
Couvrait ton jeune front d'un timide incarnat.
Mon exemple peut-être a glacé ton génie,
Et, sage à mes dépens, tu fuis la poésie.
Ne crains rien, ma Pérille, évite par tes chants
D'entraîner la beauté dans de honteux penchants.
Que toujours tes écrits, respirant la décence,
Ne dictent point de lois dont la pudeur s'offense.
Toi, qu'Apollon combla de ses doctes faveurs,
Poursuis ton vol heureux sur le mont des neuf sœurs.
Repousse les conseils de la molle paresse :
A pas silencieux l'implacable vieillesse
S'avance, et sur tes traits ses doigts appesantis
Imprimeront leur trace, en chasseront les ris.
La fraîcheur, la beauté qui parent ton visage,
Iront s'ensevelir dans les rides de l'âge :
Voilà donc cet objet, se dira-t-on, tout bas,
Dont Rome avec orgueil admirait les appas!
De ton miroir flatteur accusant l'imposture,
Des ans trop fugitifs tu pleureras l'injure.
Plutus t'a peu souri, mais riche de talents,
Tu mérites des dieux les dons les plus brillants.
A quoi te servirait la faveur décevante
Que donne et que ravit la fortune inconstante?
Tel, au sein des grandeurs, fut naguère un Crésus,

Digitized by Google

Qu'un revers précipite au rang abject d'Irus.
Tout change, tout périt, et rien dans cette vie,
Rien n'échappe à la mort que les dons du génie.
Moi-même du destin jouet infortuné,
Aux horreurs de l'exil je me vois condamné;
Ma patrie et mes dieux, mon épouse et ma fille,
On m'a tout enlevé : je n'ai plus de famille.
Mon talent seul me reste, il charme mon loisir;
J'en jouis, et César n'a pu me le ravir.
On peut trancher ma vie, et non m'ôter ma gloire.
Ovide périra, mais jamais sa mémoire.....
Oui, tant que de ses monts la ville des Césars,
Triomphante partout sous l'égide de Mars,
Verra le monde entier soumis à son courage,
Mes vers, vainqueurs du temps, seront lus d'âge en âge;
Et toi, qu'attend un sort plus heureux et plus beau,
Ma fille, sauve toi de l'oubli du tombeau.

J.-G. Modave.

Digitized by Google

# ANALYSE CRITIQUE.

DICTIONNAIRE GÉOGRAPHIQUE DE LA PROVINCE DE LIÉGE, *par* HENRI DEL VAUX, *de Fouron. Seconde édition, refondue et augmentée.*

PREMIÈRE PARTIE. — RIVE DROITE DE LA MEUSE.

*Liége*, A. Jeunehomme, *imprimeur-libraire*. 1841; *grand in*-18, *de IV et* 486 *pages* (1).

Quel est l'homme un peu ami de l'instruction qui n'a pas mille fois regretté de ne pas rencontrer un bon dictionnaire géographique que l'on puisse consulter à l'instant et avec confiance comme un guide sûr et fidèle? Ce n'est pas seulement quand on veut se procurer des renseignements précis sur un pays lointain que ce besoin se fait sentir; on l'éprouve aussi souvent pour le pays même qui nous a vus naître, ou que nous habitons depuis de longues années. Ne sommes-nous pas parfois comme des étrangers dans notre propre patrie, et un *cicerone* ne nous serait-il pas en bien des occasions nécessaire pour nous aider à parcourir avec fruit quelques lieues carrées du sol qui nous environne?

Nous devons donc savoir beaucoup de gré aux savants modestes qui consacrent leurs veilles consciencieuses à la composition de bons dictionnaires géographiques partiels, surtout lorsqu'il s'agit de notre terre natale (2). Ce n'est, en effet, qu'avec le secours de

(1) La seconde partie, consacrée à la rive gauche de la Meuse, est sous presse. Elle sera suivie d'un troisième volume, formant un *Dictionnaire biographique* de toutes les personnes de la province de Liége, qui se sont rendues célèbres par leurs talents, leurs vertus ou leurs actions. — La première édition du *Dictionnaire géographique* a été publiée en 1835, en un vol. in-8° à deux colonnes. Il en a été rendu compte dans notre recueil, année 1835, t. I, page 384 et t. II, p. 196.

(2) Nous nous rangeons volontiers à l'avis du spirituel Bolingbroke, qui s'exprime ainsi dans une de ses Lettres : « *I approve therefore very much*

Digitized by Google

ces monographies, de ces matériaux laborieusement amassés qu'un Ortélius moderne pourra nous donner un jour un bon dictionnaire géographique de la Belgique, ou une description exacte et complète de ce pays, qui mérite bien d'être connu en détail. Ce n'est qu'avec ces ressources que les géographes étrangers éviteront à l'avenir les fautes nombreuses de commission et d'omission qui déparent l'article *Belgique* dans les ouvrages si répandus et d'ailleurs si estimables des Malte-Brun, des Balbi, etc. Enfin, nous ne pouvons espérer de posséder une bonne géographie générale de l'Europe que lorsque des travaux semblables à ceux que nous venons d'indiquer auront été exécutés sur un plan convenable dans les différentes contrées de cette partie importante du globe (1). Il se présentera alors un bon

*the devotion of a studious man at Christchurch, who was overheard in his oratory entering into a detail with God, as devout persons are apt to do, and amongst other particular thanksgivings acknowledging the divine goodness in furnishing the world with makers of dictionaries.*

(1) Parmi les entreprises les plus heureuses en ce genre, nous nous bornerons à citer deux ouvrages importants, fort peu connus, si nous ne nous trompons, en France et en Belgique. Ce sont : 1° le *Dictionnaire géographique-historique de l'empire de Russie, contenant le tableau politique et statistique de ce vaste pays; — les dénominations, les divisions anciennes et nouvelles des contrées, villes, bourgs; leur position géographique, leur histoire, leurs productions naturelles et industrielles, leur commerce, leur climat, la population, les mœurs, coutumes, religions des habitants de cet empire*, par N. S. Vsévolojsky, *conseiller d'état actuel*, etc.; 2e *édition, augmentée d'un supplément qui contient le royaume de Pologne, la Bessarabie, la partie de la Finlande réunie à la Russie postérieurement au traité de* 1808, *la province de Bidlostok et les provinces et khanats de Perse cédés à l'empire par la paix de Gulistan, en* 1813; *supplément rédigé par Maurice* Allart. — Moscou, 1823, 2 vol. in-8°. — Ce titre détaillé, que nous avons cru devoir transcrire en entier, fait assez connaître l'utilité de l'ouvrage qui, autant que nous pouvons en juger, est le résultat de recherches approfondies et consciencieuses. — 2° Le *Diccionario geografico-estadistico de España y Portugal*, par le docteur Sébastien Minano, Madrid, 1826-29, 11 vol. petit in-4°. Quoique cet ouvrage ait été rédigé sur des documents recueillis avec une sévère exactitude, il n'a pas été à l'abri de la critique. On a vu paraître successivement à Madrid : *Observaciones necesarias á todos los que leen un*

Digitized by Google

architecte, le Michel-Ange de la géographie, un nouveau Malte-Brun, par exemple, qui, secondé par des manœuvres intelligents, construira, d'une main à la fois savante et philosophique, un édifice régulier, dans de sages proportions, et dotera ses contemporains et la postérité d'un monument durable, comme Saint-Pierre de Rome, mais que nous attendons en vain depuis la renaissance des lettres. Ne pourrait-on pas appliquer à un pareil travail, qu'il ne faut pas désespérer de voir enfin exécuter, ce que Charles Nodier a dit si ingénieusement du dictionnaire d'une langue, qu'il est la charte littéraire, la bible grammaticale d'une nation?

De ces considérations générales, qu'il nous a paru utile de présenter aux lecteurs de la *Revue*, passons à l'estimable auteur du dictionnaire que nous annonçons aujourd'hui. M. Del Vaux, doué d'une patience à toute épreuve, animé d'un zèle infatigable, n'a rien négligé pour recueillir de tous côtés des renseignements nombreux, nouveaux, fidèles et positifs. A l'exemple de l'*Old mortality* immortalisé par l'illustre romancier écossais, ou plutôt, comme notre honorable collaborateur, l'auteur si regretté des *Promenades historiques dans le pays de Liége*, M. Del Vaux s'est aussi armé du bâton du pèlerin; il a parcouru plusieurs fois en tout sens la province de Liége, il l'a explorée en détail, recherchant partout des données curieuses et instructives, s'enquérant minutieusement des faits qui sont du ressort de l'histoire ou de la statistique, frappant, pour ainsi dire, à toutes les portes, y sollicitant, sans jamais se rebuter, l'aumône d'une note précieuse

*Diccionario*, etc., 1826-27, 4 cahiers in-8° (par D. J. Alvarez). — *Correcciones fraternas al Doctor Miñano*, etc., 1827-28, 11 cahiers petit in-8°, et enfin *Correcciones y adiciones al articulo* Madrid, 1827, petit in-8° (par Caballero). M. Miñano a répondu à M. Alvarez dans sa *Contestacion á la Observaciones necesarias*, Madrid, 1826, in-8°, et à M. Caballero dans son supplément. Ce dernier ne s'est pas tenu pour battu, et il a répliqué par ses *Añadiduras á la correccion fraterna, y suplemento al suplemento de Miñano*, Madrid, 1830, in-8°. Nous sommes entré dans ces détails bibliographiques pour mieux faire sentir encore combien la perfection, nous ne voulons pas dire absolue, mais simplement relative, est difficile à atteindre en ce genre de production.

Digitized by Google

ou d'une rectification importante. En un mot, M. Del Vaux a pensé et agi comme le César de Lucain :

Nil actum reputans, si quid superesset agendum.

Mais, hâtons-nous de le reconnaître, l'auteur est déjà bien dédommagé de ses peines; car il peut, avec la légitime satisfaction permise à l'honnête homme, à l'écrivain consciencieux, se rendre le témoignage qu'il a composé un livre utile pour tous, indispensable même à la plupart des habitants de notre province, et aux Belges ou aux étrangers qui la visitent pour leurs affaires, ou qu'y attire un simple sentiment de curiosité.

Le public, qui avait fait un accueil si favorable à la première édition, a déjà jugé comme nous de la seconde. Le succès en est assuré, même avant la publication de la partie qui est en ce moment sous presse.

Nous ne pouvons qu'engager l'auteur à persévérer dans la voie où il est entré si courageusement, et à nous gratifier bientôt du volume consacré à la rive gauche, qui sera, nous n'en doutons pas, traitée avec les mêmes soins et la même exactitude. Nous lui disons avec Ovide :

Dimidium incepti qui bene cœpit habet.

Pour l'acquit de notre conscience de critique, nous nous permettrons d'inviter M. Del Vaux, né, il est vrai dans la commune flamande de Fouron-le-Comte, à châtier sa diction, à éviter les impropriétés de termes et les constructions vicieuses, moins choquantes sans doute dans un livre de géographie que dans une œuvre purement littéraire, mais contre lesquelles il est toujours bon de se tenir en garde, ne fût-ce que pour se dérober à l'anathème lancé par le sévère Boileau :

Sans la langue, en un mot, etc.

Indiquons maintenant le plan très-rationnel auquel l'auteur s'est scrupuleusement astreint.

Le nom de chaque commune, placée dans l'ordre alphabétique, est suivi de l'indication de sa position, avec les tenants, les

Digitized by Google

aboutissants et les principales distances : vient ensuite un article séparé pour chacune des rubriques suivantes :

*Sol*, *hydrographie*, *eaux minérales*, *habitations et édifices*, *églises et chapelles*, *agriculture*, *industrie et commerce*, *marchés et foires*, *routes*, *population*, *cadastre*, *histoire*, *biographie*. (L'auteur, pour cette dernière division, se borne ici à des indications très-sommaires : elle sera traitée plus en détail dans le *Dictionnaire* qui formera la troisième partie).

Les innombrables renseignements réunis par M. Del Vaux viennent se ranger commodément et dans l'ordre le plus lucide sous chacune de ces divisions, et les recherches de tout genre sont ainsi rendues des plus faciles. La première partie commence par un *Coup-d'œil sur la province de Liége*, et se termine par l'utile *Nomenclature alphabétique des hameaux et maisons isolées*, suivie de la *Description des rivières et principaux ruisseaux*.

Il ne nous reste plus qu'à donner quelques extraits pour justifier nos éloges, et prouver qu'ils n'ont rien d'exagéré. Voici des passages historiques pris au hasard.

EXTRAIT DE L'ARTICLE *Argenteau*.

« HISTOIRE : Argenteau était ci-devant une terre franche du duché de Brabant, marquisat d'Anvers. Elle se prétendait indépendante, avant le partage que l'empereur Joseph II et les Hollandais firent par le traité de Fontainebleau du 8 novembre 1785. Les villages d'Argenteau et de Hermalle, qui s'appelaient *Terres de rédemption*, situés entre les Autrichiens et les Hollandais qui en réclamaient la souveraineté, ont su éviter la domination des uns et des autres, en leur payant à tous deux un léger tribut annuel. C'était dans le principe une terre immédiatement mouvante de l'empire; dans des temps postérieurs les seigneurs d'Argenteau, autrefois appelés *Arkentel*, *Erkentel*, *Argentel*, *Argenteal*, l'ont relevée des ducs de Brabant, comme marquis du S^t^-Empire à Anvers. Le nom d'*Argenteau* se rencontre pour la première fois en 1070 ou 1071 dans un diplôme, par lequel Henri IV, roi des Romains, confirma à l'église de Liége la



Digitized by Google

possession de ses biens, dont il fait l'énumération, en ajoutant qu'il lui accorde également le château d'*Argentel*, de la manière que son père, l'empereur Henri III, le lui avait concédé (1).

Le savant Ernst, curé d'Afden, a donné une *Notice historique* sur le château et les anciens seigneurs d'Argenteau (2). Le plus ancien de ces seigneurs qu'il a découvert fut Thierri I, ou Théodoricus de Argentel, qui se trouve avec son frère Guillaume de Cennaco (Cinei), entre les Dynastes témoins à deux chartes de l'évêque Alberon II, de l'an 1140 (3). Henri, seigneur d'Argenteau, regardé comme fils de Thierri, fut, selon Mélart (4), du nombre des seigneurs qui vinrent à Huy joindre leurs troupes à celles de l'évêque Hugues de Pierrepont, pour marcher contre Henri I, duc de Brabant, sur lequel ils gagnèrent, le 13 octobre 1213, la fameuse bataille de Steppes. Renaud I succéda à son père en 1235, et mourut en 1269, laissant Thierry II, qui épousa la seconde fille d'Eustache de Dammartin, dont il eut Renaud II, qui lui succéda. Ce dernier laissa Renaud III, surnommé, suivant Hemricourt (5), le bon et vaillant seigneur d'Argenteau. Les Liégeois s'étant révoltés en 1328 contre leur évêque, Adolphe de la Marck, les partis en vinrent aux mains au Thier de Nierbonne, près de Huy : Renaud III, amenant un renfort d'Allemands, décida la victoire en faveur du prélat. Ernst (6) rapporte que Jean III, duc de Brabant, donna une retraite au château d'Argenteau, en 1331, à Robert d'Artois, comte de Beaumont-le-Roger, qui avait été banni de la France par le roi Philippe de Valois.

L'an 1337, Renaud, étant sénéchal ou gouverneur du duché de Limbourg, avait, d'après les ordres du duc de Brabant, fait

(1) Chapeauville, *Gesta Pont.*, t. 2, p. 14.

(2) Cette *Notice* a été publiée dans son *Tableau historique des suffragants de Liége*. 1806.

(3) Miræi *Op. Dipl.* t. 1 et t. 4.

(4) *Histoire de Huy*, t. 2, p. 119.

(5) *Miroir des Nobles*, p. 26 et 151.

(6) *Histoire du Limbourg*, t. 5, p. 38.

Digitized by Google

arrêter les revenus de quelques chapitres de Liége dans le duché de Limbourg : l'évêque, irrité de cette démarche, mit en interdit tout ce pays. Cet événement, joint à quelques autres causes, amena la guerre entre le duc et les Liégeois; mais un arrangement fait l'année suivante l'empêcha d'éclater (1). Vers l'an 1344, Renaud établit à Argenteau un péage sur les bateaux qui y passeraient, et Zantfliet dit qu'il le fit d'après les ordres du duc de Brabant et de Limbourg. Peu d'années après, la guerre qui s'alluma entre les Liégeois et leur nouvel évêque, Engelbert de la Marck, leur procura l'occasion de s'en venger. Les Liégeois allèrent, le 18 mai 1347, assiéger le château, près duquel Renaud se trouvait à la tête de quelques troupes : après un combat qui tourna au désavantage de ce seigneur, il jeta des troupes dans le château, et se rendit en Brabant pour demander du secours au duc. Les Liégeois en poussèrent le siége avec beaucoup d'activité : au moyen de leurs machines, ils y jetèrent non-seulement de grosses pierres, mais encore des vases de terre remplis de métaux fondus et de fer rougi. Ces efforts auraient été inutiles, s'ils n'avaient réussi à faire crouler un pan de mur, par le feu qu'ils avaient mis dans un creux pratiqué par dessous, que l'on voit encore. La garnison, composée de 130 hommes, fut obligée de se retirer dans une tour du château, et de capituler le 15 juillet, en se rendant prisonnière de guerre. Les Liégeois démolirent le château en deux jours de temps, et marchèrent à la rencontre du duc de Brabant, qui venait d'entrer dans le pays de Liége; mais, totalement défaits à Waleffe le 21 du même mois, ils furent forcés de lui demander la paix. Renaud fit rétablir son château. Renaud IV, son fils et successeur, releva le château et la terre d'Argenteau du marquisat d'Anvers, mais il mourut sans alliance. Gérard, son frère, lui succéda, et eut pour fils et successeur Jean I, qui fut père de Guillaume I. Pendant la minorité de Guillaume I, Antoine de Bourgogne, duc de Brabant et de Limbourg, fit occuper le château, à cause de quelques dégâts

(1) Zantfliet, p. 217. Hocsem, c. 23; Butkens, t. 1, p. 423.

Digitized by Google

que la garnison avait faits sur les terres de ce prince. C'est ce que l'on voit par l'extrait d'une charte du 5 sep. 1410, rapporté par Jaerens (1). Le duc rendit à Guillaume son château pour lui en faire l'hommage d'usage en sa qualité de marquis du St-Empire, avec promesse de la part de ce seigneur, pour lui et ses descendants, que ce château serait forteresse ouverte aux ducs de Brabant contre tous et un chacun. Cette stipulation, ainsi que la mouvance de la terre d'Argenteau du marquisat d'Anvers, n'empêchait pas que cette terre ne fût encore une seigneurie indépendante; aussi Guillaume fit battre de la monnaie, et prit le titre de prince de *Montglion*, ou *Monteleone*, nom d'un rocher situé à la droite de la Meuse, à 1/2 l. d'Argenteau. Jacques I, fils et successeur de Guillaume I, eut quelques difficultés avec l'évêque de Liége, au sujet de la juridiction; en 1460, il fut fait un record par la haute-cour et justice de Hermalle, dans lequel il est dit que l'évêque n'a droit d'exercer aucune juridiction territoriale dans la seigneurie d'Argenteau, mais seulement celle d'évêque en choses spirituelles, dans les cas exprimés. Dans la querelle des Liégeois avec Louis de Bourbon, leur évêque, en 1468, Jacques tint le parti de ce prélat. Plusieurs habitants de la terre d'Argenteau s'étant rangés du côté des Liégeois, ils furent, par sentence de la haute-cour de Hermalle, condamnés à en demander pardon à leur seigneur. Renaud V succéda à Jacques, son père, et mourut en 1530, laissant pour successeur Jacques II, son fils. Celui-ci laissa Jean II, qui épousa Marie de Hamale, dont il n'eut point d'enfants. Par leur testament du 4 janvier 1588, fut instituée héritière universelle, Ursule Scheiffart de Mérode (fille de la sœur de Jean), qui épousa Philippe de Trelon. Le château et la seigneurie d'Argenteau entrèrent ainsi dans la maison des marquis de Trelon. Ces seigneurs eurent le chagrin de voir, dans la guerre des Pays-Bas, prendre leur château par les troupes du prince de Nassau-Orange, le 14 juillet 1632, et reprendre deux ans après par les Espagnols. L'an 1647, lors des négociations de la

(1) *Supplément aux Trophées de Brabant*, de Butkens, t. 1, p. 379 et suivantes.

Digitized by Google

paix de Munster, les Hollandais auraient bien voulu obtenir que les fortifications de ce château eussent été démolies. Ce que ceux-ci avaient vainement désiré, les Français l'exécutèrent, le marquis de Bellefont ayant pris ce fort le 16 mai 1674. Mais alors le marquis de Trelon n'en était plus le propriétaire. Dès l'an 1671 il l'avait vendu avec la seigneurie à la maison de Claris. — Louis-Ferdinand de Claris-Clermont, marquis de Laverne, fit élever près des ruines de la forteresse le château que nous voyons aujourd'hui (1). Sa fille porta cette seigneurie dans la maison des comtes de Limbourg-Styrum, par suite de son mariage, contracté en 1751, avec Charles-Joseph Auguste, comte de Styrum et de Globen, dont la fille reporta la seigneurie d'Argenteau dans la branche cadette de la maison d'Argenteau-d'Ochain, par son mariage avec Joseph-Louis-Eugène, comte d'Argenteau-d'Ochain, dernier seigneur d'Argenteau, mort à Ochain en 1795, laissant Franç.-Jos.-Ch.-M., comte de Mercy-Argenteau, ex-chambellan de l'empereur Napoléon, et propriétaire actuel du château, et Charles-Joseph-Ben., comte d'Argenteau, archevêque de Tyr,

EXTRAIT DE L'ARTICLE *Modave*.

« HISTOIRE : Ci-devant pays de Liége. *Modave* est le titre d'une ancienne famille noble. — Le *Grand* Modave avait une cour féodale, dont relevaient la vouerie d'Amay et la cour de justice du *Petit* Modave. On ne sait pas si le château actuel de *Modave* a été dans le même endroit, où l'ancien était placé, et cette incertitude provient de ce qu'une plaine, formant la sommité d'un rocher escarpé, porte le nom de *Vieux-Château*. Quelqu'en ait été l'époque et l'emplacement de ce château, il est à croire que de tout temps cet édifice a été d'une haute importance : on remarque que, dès l'an 1385, cette terre a été possédée de personnes de distinction (2).

(1) Saumery. *Délices du pays de Liége*, t. 4, p. 57.
Cantillon. *Délices de Brabant*, t. 3, p. 93.

(2) On remarque dans le contrat de mariage de Jehan Hustin du 12 juillet 1469, que « les artilleries de trait, de poudre et autres pour défendre la

Digitized by Google

— En 1642, elle fut acquise par Jean-Ferdinand, comte de Marchin, qui fit bâtir le château tel qu'il existe aujourd'hui, et lequel fut achevé en 1666. Les blasons de cette famille font le mérite du plafond du vestibule. Au traité de paix, conclu à Aix-la-Chapelle, le 2 mai 1668, la vie militaire de ce comte, qui fut chevalier de l'ordre de la Jarretière et colonel d'un régiment de chevaux-légers liégeois, se termina; il se retira à Modave, où, étant tombé malade, il se fit transporter à Spa, selon Bouille, *Histoire de Liége*, et y mourut en 1673. Son fils Ferdinand devint maréchal de France, et fut tué au siége de Turin en 1706. Modave devint la propriété de l'évêque Maximilien-Henri de Bavière, qui en fit don, le 13 décembre 1684, au cardinal de Furstemberg, qui fit bâtir la seconde ferme contiguë au château, et acquit, le 6 mai 1686, le Petit-Modave, qui depuis 1413 avait appartenu d'abord à Conrad Waldor, à Louis Hosden, à Henri de Berlaimont et au comte Ferdinand de Liverloo. En 1689, les Français démolirent, selon Foullon et Bouille, les fortifications commencées au château, et, en 1705, Arnold, baron de Ville, entra en possession de la terre de Modave. C'est celui-ci qui s'empara du titre d'*Inventeur* de la machine de Marly, dont l'essai avait été fait en 1682, par Rannequin ou Renkin de Sualème. La tourelle de cette machine existe encore dans le parc. Anne-Barbe, fille dudit baron de Ville et de Barbe de Courcelles, épousa M. de Montmorency. Leur fils Anne-Léon, duc de Montmorency, dut abandonner tous ses biens pour échapper aux fureurs de la révolution française en 1793. Pendant son émigration, les propriétés foncières furent séquestrées, le mobilier du château fut livré à la rapine du temps, le quartier de la

»dite forteresse et Castial demoreront et devront demorer audit Castial.« Et dans une pièce de procédure du 7 sept. 1520, on voit la déposition testimoniale suivante de Jean Waldor de Modave : « Ayant hanté et demoré à »Modave depuis le trépas de Mgr. Lowi de Borbon, les trois muids et demi »il lui payat jusqu'au siége qui fut mis pour la 2e fois devant le chasteau, »adonc la demora toute en trixhe et plusieurs des manants en allèrent de»morer hors delle terre et adonc le dit Mottin ne volut plus rien rendre.«

Digitized by Google

duchesse et la chapelle furent incendiés, et les fortifications détruites. Le duc étant mort en 1799, ses héritiers furent réintégrés dans la jouissance des biens qui n'avaient été ni vendus ni exceptés par l'art. 17 du sénatus-consulte du 6 floréal an X. Depuis cette catastrophe, cette belle terre fut abandonnée, le parc livré aux caprices de la nature, la machine de Marly abandonnée, etc. jusqu'en 1817, époque où M. Gilles-Antoine Lamarche en fit l'acquisition. Le premier soin de ce nouvel acquéreur fut de pourvoir aux réparations, à relever les murs du parc, à rebâtir la chapelle en remplacement de celle incendiée, et à construire à neuf une machine hydraulique dont il a été parlé : le château seulement a été maintenu dans son antiquité. »

Nous regrettons que le manque d'espace nous empêche de donner plus d'étendue à ces extraits intéressants.

Ch. de Ch.

Digitized by Google

## SOCIÉTÉS SAVANTES.

La Société des *Bibliophiles de Mons* a résolu de décerner une médaille d'or, de la valeur de 100 frs., à l'auteur du mémoire qui résoudra la question suivante :

*Quels seraient les moyens sûrs, faciles et peu dispendieux de conserver les livres et de les préserver de l'attaque des insectes? Les procédés indiqués devront s'appliquer aux vastes bibliothèques publiques comme aux petites collections particulières.*

Les manuscrits devront être adressés au Secrétaire, avant le 1er août 1842, avec une devise répétée sur un papier cacheté, contenant le nom de l'auteur. La Société restera propriétaire du mémoire couronné, qui sera édité par elle.

*Le Président*, R. CHALON.

*Le Secrétaire*, CAMILLE WINS.

Mons, le 24 septembre 1841.

Digitized by Google

# SOUVENIRS D'UN ÉMIGRÉ LIÉGEOIS.

## 1799.

## VI.

Jamais il n'arrivait jusqu'à nous une gazette qui nous fit connaître l'état des affaires publiques ; mais les immenses préparatifs de guerre ordonnés dans nos environs nous firent présumer que l'Autriche était à la veille d'une nouvelle levée de boucliers contre la France. Il ne fut plus possible d'en douter, en remarquant que nos nouveaux officiers se relâchaient de leur sévérité et perdaient leur arrogance ; surtout aux exercices on ne les entendait plus lancer contre nous les épithètes favorites de : *Méchants français*, *détestables coquins* (*Bösen Franzosen*, *schlechten*, *abscheulichen Kerl.*)

Les hostilités étaient recommencées depuis près de trois semaines, lorsqu'un ordre du jour nous apprit que nous allions entrer en campagne. Nous subîmes deux ou trois revues de suite ; des allocutions furent adressées aux anciens soldats des quatre corps francs, amalgamés dans Bussy. On leur disait : « que l'empereur comptait sur leur fidélité et sur leur valeur si bien connues de l'armée..... Ils allaient marcher en Italie, où ils s'enrichiraient des dépouilles des Français, battus sur tous les points. Chacun de nous aurait au moins une montre dans sa poche et bien d'autres choses quand notre armée victorieuse aurait pénétré en France,



Digitized by Google

etc. « C'est par un pareil langage que les impériaux prétendaient stimuler l'ardeur de leurs troupes !

Sachant baragouiner quelques mots de hongrois, et connaissant assez bien l'allemand, je fus désigné pour faire les logements de l'escadron, et on me laissa le choix des deux hommes qui devaient m'accompagner; c'était une faveur que m'accordait le comte de Liedekerke. Je m'adjoignis mes deux compatriotes, Clermont et Dumont. Muni de ma feuille de route, nous partîmes au point du jour, sous la conduite d'un *Bothe* (guide), vingt-quatre heures avant le régiment.

Nous entrâmes dans la Croatie. Voulant ménager nos jeunes chevaux, nous marchâmes d'abord à petites journées; à la troisième, nous séjournâmes à Waradin, qui n'est qu'à 12 lieues de Caniska. Les routes étant couvertes de troupes, on laissait les chemins les plus directs à l'infanterie et au matériel de guerre; la cavalerie légère était souvent forcée de faire de longs et fatigants circuits.

Avant de quitter les États autrichiens, je ne puis me refuser de citer un ou deux traits qui peignent si bien la simplicité naïve des mœurs de ses habitants.

A une étape plus loin que Waradin, je trouvai une belle et grande commune pour loger mon escadron en entier. Après avoir visité les quartiers des officiers, je choisis pour mon gîte une petite maison bien proprette, où les seuls hôtes, mari et femme, tout récemment unis, m'accueillirent de la façon la plus cordiale. En soupant, je m'amusai beaucoup de l'ingénuité de leurs questions. Devant partir le lendemain de bon matin, je leur témoignai le désir d'aller me coucher. Ils me répondirent que je prisse quelques instants de patience.

Digitized by Google

Je vis mon hôtesse se munir de draps blancs et les étendre sur un lit renfermé dans une espèce d'alcove. Je la croyais sortie de la chambre, lorsque son mari, après avoir dit une prière à genoux, se déshabilla, se mit dans ce lit et m'invita à en faire autant en me plaçant à côté de lui. Cela ne me plaisait pas trop; mais enfin ne pouvant mieux faire, j'allai me coucher à sa droite, mais ma surprise ne fut point médiocre en apercevant la jeune femme étendue à sa gauche qui m'invita à bien dormir..... Quoique je fusse assez à mon aise sous ces draps, les souhaits de ma candide hôtesse ne se réalisèrent pas. Les deux obligeants époux se levèrent avant moi, l'un pour aller donner à manger à mon cheval, l'autre pour préparer mon déjeuner plus confortable que bon, composé de farine d'avoine, d'œufs, et d'eau, le tout assaisonné avec du lard fondu.

Je me souviens que lorsque j'étais sur le bord du lac Balaton, je partis un dimanche matin chargé d'une dépêche à un cachet. J'avais un marais des environs de Keszthely à traverser. Plusieurs chemins en guise de levée sillonnaient ce désert; des poteaux peints en rouge indiquaient la direction des chemins, mais non pas toutes leurs divisions: je m'égarai. Après bien des détours, j'arrivai à une ferme isolée. L'avant-cour en étant ouverte, j'y entrai pour demander la route et en même temps pour donner l'avoine à mon cheval. Au bruit que je fis, une jeune fille, belle et douce, vint me demander ce que je voulais; je le lui expliquai de mon mieux; elle ouvrit la porte de l'écurie et je donnai la ration à mon cheval, après quoi j'allai retrouver la jeune fille qui se chauffait assise devant un immense poêle. Elle me fit comprendre que son père, sa mère et ses autres parents

Digitized by Google

étaient en ce moment aux offices de la paroisse. Malgré tout le charme que j'éprouvais en écoutant cette belle enfant de la nature, il fallait partir. Je retournai à mon cheval; je trouvai qu'il s'était débarrassé de sa musette et qu'il l'avait foulée aux pieds. M'ayant sali les mains en la ramassant, je rentrai dans la maison et demandai un linge pour les essuyer. Alors la jeune fille me sourit du rire séduisant de l'innocence, s'approcha de moi, souleva doucement sa chemise et me l'offrit au lieu de serviette..... Mon refus embarrassé la fit rougir, car la femme la plus pure ne peut se tromper sur le sentiment qu'elle fait naître. Je quittai la ferme, en faisant la réflexion qu'il y a de la douceur à conserver l'amour des vertus hospitalières, et qu'il reste une grande satisfaction à celui qui a le courage de les pratiquer au milieu de la dépravation de la vie militaire.

Nous sortîmes de la Croatie pour entrer dans la Carniole et puis dans le Frioul. La première ville d'Italie par où nous passâmes fut Palma-Nova, tout récemment fortifiée par le général Bonaparte, ce qui n'empêchait pas que ses vieux remparts ne représentassent une forêt de figuiers horizontale. Nous fîmes route sur Trévise et vînmes établir notre premier bivouac sur le bord de la Brenta, à une petite distance de Venise.

J'avoue que j'éprouvais un sensible déplaisir d'être si près de cette ville célèbre, dont j'avais lu tant de merveilles dans mon enfance, sans pouvoir y pénétrer. Je faisais ces tristes réflexions, les yeux tournés vers l'Adriatique, lorsque vint à passer le comte de Liedekerke, qui me dit malignement: « Je gage que je devine le désir qui vous domine en ce moment, vous voudriez voir Venise, n'est-ce pas? Eh bien, poursuivit-il, si vous

Digitized by Google

voulez me servir d'ordonnance, nous irons ensemble. » — « Je vous servirai de tout ce que vous voudrez, mon capitaine, me hâtai-je de répondre, » et tout transporté de joie, si j'avais osé, je crois que je lui aurais sauté au cou. Dumont consentit volontiers à soigner mon cheval pendant mon absence, et bientôt nous montâmes dans une grande barque qui, de Padoue, descend à Venise par la Brenta. Je restai deux fois vingt-quatre heures dans cette ville extraordinaire; je mis ce temps à profit pour visiter ses places et ses principaux édifices.

Le lendemain de notre rentrée au bivouac, nous partîmes pour Padoue, où tout notre régiment se réunit. Une vieille ganache de général autrichien, dont j'oublie le nom, nous y passa en revue et commanda des manœuvres, sans s'inquiéter le moins du monde des disproportions de la place par rapport à l'étendue des rangs; le centre de notre division fut étranglé dans une conversion par le rapprochement forcé de la tête de l'aile lancée au grand galop; quantité de cavaliers et leurs montures furent soulevés par la pression et violemment renversés; les hommes et les chevaux furent plus ou moins grièvement blessés. Nous partîmes incontinent pour Vicence.

Selon la vieille tactique des marches et des contre-marches usitée chez les Autrichiens, nous prîmes la direction de Ferrare en passant par Rovigo. Enfin, nous vînmes à Modène, où nous entrâmes aux cris mille fois répétés : *Viva l'imperatore*. Du haut des balcons, les dames faisaient pleuvoir sur nous de l'eau de fleur d'oranger qui salissait nos armes et nos vêtements chargés de poussière. Des hommes faisaient tourner devant nous

Digitized by Google

des tonneaux de vin, d'autres portaient de grandes corbeilles remplies de *paniottes* et de petits saucissons. Ces rafraîchissements nous furent distribués sous les arcades des maisons des principales rues. Le soir même, nous allâmes bivouaquer à une demi-lieue sud de cette ville sur un terrain marécageux.

On était alors au commencement de juin; rien ne nous abritait de la chaleur du jour; la nuit nous grelottions de froid, outre que nous avions à souffrir du sol humide. Le 12 au matin, peu après le lever du soleil, le bruit du canon nous annonça que nous allions avoir une rencontre avec l'ennemi. Un aide-de-camp du général Hohenzollern accourut à toute bride pour nous intimer l'ordre de nous tenir prêts à nous porter en avant. Chacun de nous, ainsi que cela se pratiquait toujours, prit un mouchoir, le mouilla pour le rouler ensuite autour du poignet droit en guise de dragonne, excellente garde contre les coups de sabre. Notre division, rangée sur deux lignes de front, marcha à l'ennemi; elle ne tarda pas à l'avoir en regard.

Une batterie française, soutenue par la 32me demi-brigade de ligne, foudroyait notre régiment resté en bataille sans en deviner la nécessité. Enfin on nous commanda de charger. Déjà plusieurs de nous approchaient des pièces abandonnées des canonniers, lorsque nous reçûmes tout le feu d'un bataillon embusqué à notre droite dans un ravin; mon cheval tomba raide mort, criblé de coups de balles. Je me relevai subitement, mais au même instant nous fûmes chargés à notre tour par le 13e de dragons qui nous coupa la retraite: la mêlée devint affreuse. Je fis des efforts inouïs pour en sortir; les genêts dont était couvert le champ où nous

Digitized by Google

nous trouvions me liaient les jambes, et puis chaque dragon qui passait près de moi m'assénait un coup de sabre qui me faisait chanceler; tous me criaient : « Rends »toi, quitte ton sabre. » Je faisais l'impossible pour obéir à cette injonction; mon mouchoir séché par la chaleur ne voulait pas se détourner de mon poignet, et les coups de sabre continuaient à pleuvoir sur moi comme le fléau tombe sur l'aire d'une grange. Je m'appesantis sur ce fait pour répéter avec d'autres que si, à l'armée, tous les coups portaient, une charge de cavalerie deviendrait une affreuse boucherie. Cependant, le sang qui tombait à grosses gouttes sur ma poitrine et sur mes mains me fit croire que j'étais blessé à la figure; il n'en était rien, je n'avais pas même reçu une égratignure, mais je saignais abondamment du nez par l'excès de la chaleur, ou plutôt par l'effet des commotions réitérées portées à la tête.

Expliquons comment je n'avais pas été haché en pièces. Nous portions le casque à la romaine, de cuir bouilli, avec visières en avant et en arrière, le dessus bordé d'une croix de fer. Nos manteaux roulés étaient placés en guise d'écharpe, les deux extrémités en étaient rapprochées sur le côté gauche à l'aide d'une courroie. Les banderoles de la giberne et de la carabine nous ceignaient en sens inverse toute la partie antérieure et postérieure du haut du corps; la crosse de la carabine nous montait presque jusqu'à la hauteur de la nuque; ajoutez à cela que les coups de sabre tombent souvent à plat et l'on comprendra comment j'échappai au tranchant de l'arme blanche.

Les dragons poursuivirent le reste de mon régiment, et je restai la proie de l'infanterie. Que l'on me prît ma

Digitized by Google

montre et le peu d'argent qui j'avais dans ma bourse, c'est la loi inévitable que subit ordinairement le prisonnier de guerre; mais ce qui me fut le plus sensible, c'est qu'un caporal s'obstina, malgré l'opinion de ses camarades, à s'emparer de ma chaussure qui consistait en une paire de bottes de peau de chèvre que je m'étais fait faire en Hongrie. C'est une des plus pénibles souffrances que j'ai endurées en ma vie, que d'avoir dû marcher *pedibus nudis* dans ces steppes de la Toscane et sur le sable brûlant des chemins.

Je fus réuni à d'autres prisonniers de notre corps d'armée, parmi lesquels se trouvaient une douzaine de chasseurs de Bussy, la plupart nouvelles recrues des États autrichiens; mais je reconnus au milieu d'eux le chevalier de Franc, qui s'approcha de moi pour me dire en allemand: Rappelez-vous que je ne suis point Français... Nous fûmes conduits à Modène; les prisonniers Autrichiens n'y étaient plus arrosés d'eau de fleur d'oranger: on n'entendait de toute part que les cris de: *Viva la liberta*. Étrange anomalie du peuple! On nous fit entrer dans une vaste église. Un officier français, en habit brodé, que je pris pour un commissaire, vint faire le tour des prisonniers; il s'arrêta particulièrement devant les hommes de notre régiment, auxquels il adressa la parole; quand vint le tour de De Franc, j'entendis celui-ci qui répondit par un *Ich verstehen sie nicht*, bien articulé. Il vint à moi, je n'avais aucune raison de dissimuler mon lieu de naissance et je le lui dis. Il observa que j'étais bien jeune pour avoir quitté mon pays à l'époque que j'indiquais. Ayant fait d'autres questions auxquelles je répondis, il me quitta. Deux heures après, on vint me chercher sous l'escorte de deux hommes:

Digitized by Google

j'entendis des Français que la curiosité avait amenés dans l'église, qui disaient en me voyant passer : « C'est un pauvre diable d'émigré que l'on va sans doute fusiller. »

On me fit suivre le chemin par lequel j'étais venu ; je traversai le même champ de bataille, enjambant les cadavres de mes camarades gisant sur la terre ; je passai près de mon cheval, je le montrai à mes conducteurs qui ne surent trop admirer le nombre de coups de balles dont il était criblé sans que j'en eusse été atteint.

Mon porte-manteau avait été fouillé, mais ma musette de crin avec mon porte-feuille contenant toutes les lettres de ma mère depuis cinq ans était restée. Je demandai à mes gardes la permission de le prendre, ils me le donnèrent eux-mêmes. A la vue des caractères tracés par une main si chère, mes yeux se remplirent involontairement de larmes ; mes gardes se méprirent sur la cause de mon émotion ; ils me dirent qu'ils ne pensaient pas qu'il dût m'arriver aucun mal. C'était pure bienveillance de leur part, car ils n'en savaient rien. Nous arrivâmes à une grande maison blanche dont le pignon était percé à jour par le canon. On me fit entrer sous un hangar, dans la cour, où j'attendis une grosse heure. Je voyais entrer et sortir de nombreux officiers ; j'appris que j'étais à l'état-major de l'armée. Enfin, je fus introduit dans un vaste salon au rez-de-chaussée ; je me trouvai tout-à-coup en présence de Macdonald, assis à une table, entouré d'au moins cinquante officiers. » Approchez, me dit-il, et répondez. — Vous êtes du régiment de Bussy, composé de tous émigrés français ; d'où venez-vous ? — De la Hongrie. — Quand en êtes-vous sortis ? — Dans les premiers jours du mois d'avril. — Est-il resté beaucoup de monde derrière vous,

Digitized by Google

que vous sachiez? Parlez plus haut et sans crainte. — Je ne crains rien, mon général, la soif qui dessèche mon palais est la seule cause qui m'empêche d'articuler. Il me regarda un instant, dit quelques mots à une personne placée derrière lui, me fit signe de me retirer et me dit: Je vous ferai rappeler tout à l'heure. On me conduisit dans une pièce voisine où l'on me donna du pain, du vin et de l'eau. Cette réfection venait à propos; je n'avais encore rien pris de toute la journée. Douze minutes s'écoulèrent et l'on me fit rentrer. Les questions du général se multiplièrent à l'infini sur l'armée autrichienne, sur son esprit, sur ce que j'avais ouï dire de la marche des Russes, de mon régiment et de ses officiers supérieurs, etc. Je présumai que je me tirais passablement de cet interrogatoire, car le général me demanda de quelle province de France j'étais. Lui ayant répondu que j'étais Liégeois, il ajouta: — Votre pays est aujourd'hui réuni à la France, vous êtes Français quoique vous ne le fussiez pas lors de votre émigration; vous serez conduit au dépôt des prisonniers faits ce matin. — Plutôt mourir, me hâtai-je de répondre, j'abhorre ce service; je n'aurais point voulu déserter; mais prisonnier, je me considère comme libre; mon plus ardent désir est de retourner dans ma famille. — C'est impossible, me dit Macdonald avec bonté. Quelle route pourriez-vous suivre au milieu de tant d'armées belligérantes? D'ailleurs, ajouta-t-il, vous êtes de l'âge de la réquisition; entrez plutôt dans un de nos régiments de cavalerie..... « Dans le 7me de chasseurs, cria une grosse voix, et au même instant une main comme un pied d'éléphant me frappa sur l'épaule, — et dans ma compagnie encore. » Je me retournai et je vis

Digitized by Google

un homme de haute taille, un peu ventru, dont les traits un peu rudes n'en peignaient pas moins la bienveillance et la loyauté. Je fis le salut militaire au général et me retirai avec mon nouveau capitaine qui, appréciant la fatigue dont j'étais accablé, me dit : « Encore un peu de patience, le bivouac n'est qu'à un pas d'ici. »

Je suis arrivé à l'un des moments de ma vie dont aucune circonstance ne s'est jamais effacée de ma mémoire; près de quarante-trois ans se sont écoulés depuis lors et pourtant ce souvenir continue d'affecter délicieusement mon âme. Ici, je reconnais mon insuffisance personnelle pour décrire la réception que me firent mes nouveaux compagnons d'armes ; d'ailleurs, on esquisse tout au plus le sentiment, on ne le peint pas; mais il est de ces qualités saillantes qui brillent de leur propre éclat et n'ont besoin d'aucun ornement étranger.

Nous arrivâmes au bivouac. « Qui nous amènes-tu là, capitaine, s'écria une voix ? C'est un *Kaiserlich*, répondit l'un. — Non, c'est un descendant du roi Arthus, répondit l'autre, faisant allusion à mon casque démantibulé, et le sobriquet d'Arthus m'est resté au régiment, où chacun avait le sien. » C'est un camarade, répliqua le capitaine François, c'est un de ces braves b..... qui se battaient si bien ce matin; c'est un Liégeois, quoi, qui entre dans la compagnie. » A l'instant ce fut à qui me serrerait la main ; on courut au bidon encore à moitié plein de gros vin rouge, et si j'avais laissé faire, j'aurais avalé tout le contenu. Du pain, de la viande me furent offerts; on m'apporta de l'eau pour me laver la figure restée ensanglantée. Un nommé Lorette, natif d'Abbeville, alla à son porte-

Digitized by Google

manteau, en tira une paire de souliers neufs. « Je crois qu'ils iront à ton pied, camarade, me dit ce vieux soldat; je les gardais comme une pomme pour la soif, ajouta-t-il en regardant sa propre chaussure trouée.» Il m'aida lui-même à les mettre. Un autre, portant le nom de Jean-le-Dur, me donna sa chemise de réserve, un troisième me fit asseoir sur une botte de foin, jeta le casque *d'Arthus* au loin et se mit en devoir de me faire la queue, car mes cheveux étaient épars sur mes épaules depuis la mêlée avec les dragons. On chercha dans les dépouilles des morts un vieux schako et un habit long à la chasseur dont il ne restait plus que la trame; avec le pantalon de cheval que l'on ne m'avait point enlevé, je me trouvai équipé à-peu-près aussi bien que tous les hommes de la compagnie.

Cette expression de cœurs généreux et cette unanimité d'élans hospitaliers me touchèrent profondément. Survint le maître de musique du régiment, nommé Mazas. « Vous êtes Liégeois, me demanda-t-il; là, n'est-ce pas une *blague?* — Sur ma réponse affirmative, il dit en s'éloignant: « Nous allons voir... » Il reparut bientôt accompagné d'une femme encore jeune et de mine assez agréable, c'était sa légitime épouse. » Voilà ton pays, Marianne, lui dit-il, parle-lui donc liégeois. Elle me fit plusieurs questions dans cet idiome; j'y répondis de manière à les convaincre de ma nationalité. Alors le bon Mazas tira sa bourse et me força à accepter quatre piastres. « Vous êtes dénué de tout, me dit-il, l'armée ne touche plus de solde depuis long-temps; acceptez, je vous prie, cette bagatelle, vous me la rendrez quand vous serez en fonds. » Sa femme eut aussi pour moi les attentions les plus soutenues et les plus délicates. Elle

Digitized by Google

était fille d'un certain Hakin, du faubourg Vivegnis. Mazas était venu à Liége en 1794, et l'avait épousée. C'est ainsi que je fus installé dans le 7e régiment de chasseurs, et qu'en un jour je fus délivré du joug du service autrichien pour recouvrer la dignité de l'homme et me voir rendu à toutes mes sympathies.

Le lendemain, j'étais armé et monté sur une mauvaise bique, n'allant que sur trois jambes, n'ayant pour l'aiguillonner que les talons inoffensifs de mes souliers. Quel contraste avec mes bons chevaux hongrois !

Deux jours après, notre corps d'armée se dirigea sur Reggio, Parme et Plaisance. Je m'étonnais du peu d'ordre que l'on mettait dans la marche, comparativement à celui qu'observaient les Impériaux. Nous bivouaquâmes sur le bord de la Trébia, à une petite distance de Plaisance.

Je ne dirai rien des terribles et sanglantes journées des 17, 18 et 19; cette bataille de la Trébia est décrite partout. Notre régiment y laissa beaucoup de monde et fut en grande partie démonté; j'eus encore le guignon d'avoir mon cheval tué, ou du moins blessé à ne pouvoir se relever. Entraînés par la 5me demi-brigade légère, fuyant en désordre, nous dûmes passer sur la chaussée entre le Pô et la citadelle de Plaisance; de cette place et des batteries russes situées au bord opposé du fleuve, partait une canonnade épouvantable qui, par son feu croisé, renversait des rangées d'hommes à la fois.

Un peu devant nous trottait une vivandière sur son âne, quand un boulet qui vint l'atteindre au haut des cuisses, la culbuta elle et sa monture; sa barrique à l'eau-de-vie qu'elle portait au dos roula au loin, un soldat la ramassa en disant : « Tu n'as plus besoin de cela, toi, la

Digitized by Google

mère, tu as ton décompte. » La mourante eut encore la force de crier : « Voleur, brigand, rends-moi ma barrique..... »

Tirons un voile sur cet effroyable carnage ! Mes yeux s'ouvrirent, pour ainsi dire, au bruit des armes. De bonne heure je fus témoin des excès auxquels se livrent froidement les hommes pour des intérêts qui leur sont étrangers ou qu'ils ne connaissent pas ; cette habitude me faisait surmonter la crainte qu'inspire à tout être pensant le spectacle de la destruction, sans pourtant lui ôter l'instinct de sa conservation.

Cavaliers démontés, fantassins, hommes de toutes armes marchaient pêle-mêle et dans un désordre inouï sur la route de Parme. C'était la nuit, la plus affreuse confusion règnait dans cette ville; à chaque porte où nous nous présentions pour sortir, nous voyions rentrer des militaires, comme des brebis égarées, criant que les Russes étaient là et que les murs de la ville en étaient entourés.....

Je me disais : « Les Français habitués à vaincre n'ont donc jamais pensé à une retraite possible ! Quelle épouvantable déroute ! comment une armée de braves peut-elle se laisser ainsi démoraliser par la peur ? » Chez les Autrichiens, au contraire, une retraite ressemblait à une marche triomphale.

Au milieu de cette cohue, nous nous étions maintenus au nombre de huit hommes de notre compagnie serrés l'un contre l'autre, ayant pour chef de file le brave Lorette. Nous parvînmes à gagner les Apennins. Marchant au hasard, sans guide et sans commandement, dans ces montagnes brumeuses, malheur à celui de nous qui se serait isolé du gros des fuyards pour se reposer ou

Digitized by Google

pour apaiser sa faim; il tombait sous le plomb de la carabine des bandes insurgées et soudoyées, disait-on, par l'Angleterre. Ce que nous eûmes à souffrir dans les Apennins est incroyable; nous n'y vécûmes que d'un peu de féveroles et de quelques mauvaises pâtes. La première distribution de pain et de viande qui nous fut faite eut lieu à Pistoia, l'étape suivante nous conduisit à Prato; enfin, nous entrâmes à Florence, où nous fûmes logés dans un couvent d'hommes pendant quatre ou cinq jours. Embarqués dans cette ville sur l'Arno, nous vînmes à Pise, où se trouvait le dépôt de notre régiment, caserné sur le quai, non loin de la fameuse *Torre pendente*, tour de 180 pieds de hauteur, penchant au-delà de 40 pieds à sa base.

Je rencontrai dans cette caserne deux Liégeois de notre compagnie, restés au dépôt pour cause de maladie. L'un se nommait Lambotte, de Huy (1), et l'autre Comblain, de Liége (2). Je trouvai aussi à Pise un troisième Liégeois, né à Spa, appelé Lévoz, attaché à notre quartier-maître en qualité de secrétaire (3). Le premier et le dernier de ces trois compatriotes étaient des jeunes gens de bonne famille, et ils devinrent mes plus chers camarades.

La caserne étant insuffisante pour contenir tous les

(1) Lambotte ne quitta le service de France qu'après la bataille de Waterloo. Il est mort en 1829, premier lieutenant dans la maréchaussée du royaume des Pays-Bas.

(2) Comblain vit toujours. Rentré dans ses foyers en 1811 avec une pension de retraite, il a épousé la dernière *rosière* proclamée à Liége, en 1813.

(3) Lévoz est mort brigadier de maréchaussée au service des Pays-Bas.

Digitized by Google

nouveaux arrrivés, Lévoz obtint que j'allasse loger avec lui en ville. Notre hôte était un habile physicien dont je n'ai pas retenu le nom, et qui rendit mon séjour chez lui fort agréable.

Les brigands des Apennins ayant osé se montrer dans les environs de Lucques, on prit parmi nous une cinquantaine d'hommes armés de leurs carabines pour marcher contre eux. Je fis partie de ce détachement. Le jour même de notre départ de Pise, on fit partir le fond de notre dépôt pour la France. Réunis à d'autres détachements venus de Pistoia et de Florence, nous parcourûmes les riches cultures et les montagnes d'oliviers de cette petite province; nous n'atteignîmes aucune de ces bandes; à notre vue, elles se réfugiaient dans la chaîne des Apennins.

L'armée austro-russe avançait à grands pas sur plusieurs points; nous revînmes précipitamment à Pise. On n'y voyait plus que quelques groupes de gens du peuple, rassemblés sur le pont de l'Arno et sur le quai; on s'y attendait à voir entrer l'ennemi d'un moment à l'autre. Malgré la fatigue d'une marche forcée, nous prîmes la route de Livourne, la seule qui fût encore libre, et où, nous dit-on, attendaient des vaisseaux pour nous embarquer. Nous arrivâmes au port de cette ville au moment où les vaisseaux venaient de le quitter! Sur l'indication qui nous fut donnée, nous longeâmes les bords de la Méditerranée jusqu'à Monte-Nero, où se trouvaient réunies toutes les petites embarcations destinées à recueillir les débris de notre corps d'armée.

Là, toutes les considérations d'humanité, de compassion, de liaison particulière disparurent devant l'intérêt personnel; ce fut à qui se précipiterait dans les cha-

Digitized by Google

loupes. Ceux qui parvenaient à y entrer (et j'étais l'un de ces heureux) défendaient la place qu'ils occupaient ; et cependant l'entassement de tant de monde sur le pont augmentait au point d'empêcher la manœuvre; malgré les prières, les supplications et les menaces des malheureux restés sur la grève, on leva l'ancre, les voiles se déployèrent et nous gagnâmes le large. Parmi les embarqués, je reconnus avec une joie extrême Lévoz qui, grâce à son zèle et à son dévouement, était parvenu à sauver la comptabilité du régiment, abandonnée à ses soins par le quartier-maître; celui-ci avait pris les devants depuis plusieurs jours. Le nombre de femmes et d'enfants qui se trouvaient à notre bord excédait celui des hommes.

Le vent qui nous avait d'abord été favorable, tomba tout-à-coup, on mit les chaloupes en avant et nous marchâmes doucement par la seule action des rames.

On ne s'était nullement approvisionné de vivres, le peu d'eau qui se trouvait à bord fut donné aux femmes; nous étions cependant dévorés par la soif.

Nos marins comptaient sur la brise du soir pour accélérer notre marche, quand des nuages obscurcirent le ciel brillanté d'étoiles; de sourds gémissements produits par le vent venant de la côte grossirent par degrés les vagues qui venaient se briser contre notre embarcation. Les femmes renfermées avec leurs enfants dans les parties inférieures poussaient des cris lamentables; les hommes presque tous debout sur le pont juraient ou vomissaient; c'était un vacarme infernal. Mieux placé que beaucoup d'autres, j'étais avec Lévoz assis près du gouvernail sur un câble roulé; n'ayant jamais été sur mer, je demandai bonnement au timonier si nous étions



Digitized by Google

menacés d'une tempête ; il se prit à rire et me répondit brutalement.

En effet, avant le jour naissant, le ciel s'éclaircit et le vent diminua beaucoup de sa force ; mais la mer resta houleuse, c'est ce qui ne rendit pas notre position plus agréable.

Le gros temps nous avait forcés de prendre le large, et nos voiles bien enflées semblaient promettre un terme très-court à nos souffrances, lorsque nous vîmes venir à nous une frégate anglaise en croisière dans ces parages ; elle salua nos embarcations de deux coups de canon dont les projectiles vinrent effleurer l'eau à peu de distance de notre bord. Force fut de nous ranger à la côte du golfe de la Spezzia, où le peu de profondeur de la mer ne permettait pas à un vaisseau de guerre de nous poursuivre. Nous jetâmes l'ancre dans une sorte de baie naturellement creusée dans le rocher à coupe verticale, sur la surface duquel étaient taillés des degrés qui conduisaient à une petite esplanade où se trouvait une jolie maison comme suspendue entre le ciel et l'eau. Cette habitation bien connue des marins était approvisionnée de choses confortables à l'usage de la vie animale. Là, je pus boire à longs traits de l'eau excellente unie au vin d'Italie; mais lorsque ma soif fut étanchée, l'aiguillon de la faim se fit sentir. Nous nous fîmes servir du poisson et de la salade. Grâce soit rendue pour le repas à mon compatriote qui, dans ce moment, était de quelque chose moins pauvre que moi. Comme je lui disais que l'appétit me faisait trouver ce poisson délicieux, « Parbleu, »me répondit-il, tu n'es pas dégoûté, tu manges de la »dorade, le meilleur poisson de la Méditerranée. »

Parmi les femmes sorties de notre navire et montées

Digitized by Google

à ce restaurant maritime, se trouvait la femme de notre capitaine d'habillement, encore jeune, et assez jolie Alsacienne dont le mari aurait été facilement le père. Elle était fort avancée dans sa première grossesse et savait à peine quelques mots de français. Ayant tourné ses regards de notre côté, elle vint à nous en pleurant pour nous conjurer de la conduire par terre jusqu'à Gênes, nous protestant que pour rien au monde elle ne voudrait rentrer dans le cachot infect, où elle avait cru mourir cent fois pendant les vingt-quatre heures qu'elle venait d'y passer; que si nous consentions à lui rendre ce service, elle et son mari en conserveraient une reconnaissance éternelle.

Lévoz ne pouvait pas quitter ses archives: je cédai aux instances de la femme du capitaine. Comme elle avait la bourse bien garnie, elle appela l'hôte et lui demanda si, en le payant bien, il ne pourrait pas la conduire jusqu'à un chemin praticable pour gagner Gênes? Cet homme répondit que rien n'était plus facile; il nous fit descendre du rocher et entrer dans un petit bateau amarré dans la baie, et, nonobstant l'incommode clapotage de la mer, nous longeâmes la chaîne de montagnes pour nous arrêter à un de ses interstices où se trouvait un sentier qui conduisait, nous assura notre conducteur, à des maisons, et où nous pourrions nous procurer des mules pour nous rendre à Gênes.

Nous suivîmes ce sentier ardu, et parvînmes non sans peine au sommet de ces grands et pittoresques rochers, qui semblent porter la sauvage empreinte des siècles nombreux qu'ils rappellent.

Ce fut avec une jouissance inexprimable que nous nous reposâmes à l'ombre de quelques oliviers, sur ce

Digitized by Google

point élevé, d'où l'œil se perd dans l'immensité des mers, dont le bruissement des flots parvenait jusqu'à nous. Au milieu des scènes sublimes qui m'environnaient, j'étais dans cet état d'extase où les rêves de la pensée laissent échapper la réalité des objets qui frappaient mes regards et que j'avais d'abord contemplés avec avidité; j'éprouvais enfin cet indolent oubli de ses forces, ce sentiment inexplicable qui a aussi ses charmes et ses voluptés.

Je croyais ma compagne endormie, lorsque je fus retiré de ma rêverie par des plaintes qu'elle tâchait d'étouffer. « Qu'avez-vous, lui demandai-je, êtes-vous malade? — « Ah, me répondit-elle, je souffre depuis la nuit dernière et mes douleurs ont toujours été en augmentant; en ce moment elles sont intolérables.» Je possédais les premières connaissances théoriques de l'art de guérir unies à une assez longue pratique de la chirurgie, mais j'étais complétement étranger à ce qui concerne la partie des accouchements ; cependant je pus juger que les douleurs de cette femme ne pouvaient se confondre avec aucun des maux qui sont communs aux deux sexes, et qu'elles devaient appartenir aux préliminaires de la délivrance.

Mon embarras était extrême. Qu'allait devenir cette infortunée sans autres secours que ceux qu'elle pouvait attendre de mains dépourvues d'expérience ? Mais les douleurs s'accroissent; la crainte, le désespoir s'emparent de la jeune femme, le sentiment de ses souffrances la persuade qu'elle va mourir..... Ses cris plaintifs me déchirent le cœur..... Le ciel sans doute en ce moment vint à son aide en m'inspirant le langage convenable à sa situation; son esprit se ranime, son courage

Digitized by Google

renaît et imprime à son moral une impulsion salutaire..... En peu d'instants, elle donna le jour à un fils plein de vie. Nous n'avions pour tous langes qu'un mouchoir de poche et un tablier; nous nous en arrangeâmes le mieux possible.

Après deux ou trois heures de repos, nous nous remîmes en chemin; je tenais l'enfant sur un bras et l'autre servait d'appui à sa mère. Nous cheminâmes ainsi l'espace d'un gros quart de lieue avant d'arriver aux habitations qui nous avaient été indiquées. Nous entrâmes dans la plus apparente, non sans éprouver quelque difficulté de la part de ses habitants; la vue de plusieurs piastres les humanisèrent à ce point que l'accouchée fut accueillie avec toutes les démonstrations d'un vif intérêt et placée dans un bon lit. Et moi aussi j'avais besoin de repos; mais ma protégée me pria tant que je partisse pour Gênes, afin d'aller avertir son mari de venir la tirer de la situation critique où elle se trouvait, que je me mis incontinent en route pour cette ville. J'y arrivai qu'il était minuit; j'allai prendre gîte sur le port, où je dormis quelques heures.

De bon matin, je me mis en quête du capitaine d'habillement; le trouble qui régnait dans cette magnifique cité était si grand, que c'était chercher une aiguille dans une botte de foin; je le trouvai pourtant. C'était un homme à cheveux gris, figure carrée, annonçant la dureté. Lui ayant rapporté la position de sa femme, son premier soin fut de me demander si je savais qu'elle eût fait charger ses malles sur le navire, c'est ce que j'ignorais; alors il se répandit en imprécations contre l'ordre subit qui l'avait forcé de quitter Pise sans pouvoir emmener sa femme et ses bagages. Le sensible Hoffmann

Digitized by Google

me demanda de lui rendre le service de l'accompagner jusqu'à l'endroit où j'avais laissé sa femme. Il ne put se procurer qu'une seule mule. Nous partîmes. Nous trouvâmes l'accouchée et son fils dans l'état le plus satisfaisant; mais la maison était remplie de soldats, dont la retraite sur ce point était protégée par le général Moreau. Succombant à la fatigue des deux journées précédentes, j'allai me coucher, et le lendemain, au soleil levant, je m'embarquai à une lieue de là dans un petit port où se trouvaient tous les bateaux pêcheurs et autres mis en réquisition pour le transport des troupes jusqu'à Gênes.

Je restai douze jours dans cette ville, livré à la plus affreuse misère. D'abord, il nous fut distribué une demi-livre de chocolat par jour et quelques poissons salés à moitié pourris; ce ne fut qu'à la fin que l'on nous livra la ration de pain et de viande ordinaire, que nous allions faire cuire là où l'on pouvait; car nous n'avions d'autre logement que les portiques ou le pavé des rues.

Un matin que, réunis à quatre, nous remontions une grande rue qui du port se rend dans l'intérieur de la ville, tenant notre ration de viande à la main, nous vîmes sortir de son échoppe un petit homme replet, à figure enluminée, nez bourgeonné et à tournure de Silène, qui nous accosta en disant : « Si vous voulez, mes signors, je ferai cuire votre viande, à condition que je la mangerai avec vous. » Nous acceptâmes cette proposition qui venait si à propos. Tandis que notre citadin, barbier de profession, s'occupait du pot-au-feu, nous allâmes flâner dans divers quartiers de la ville. Quand nous revînmes à l'heure du dîner, nous trou-

Digitized by Google

vâmes la table mise sur le trottoir de la rue, à côté de la porte de l'échoppe. Notre cuisinier nous fit remarquer qu'au-delà des conditions il avait ajouté à la soupe des tranches de citrouille, et que cela valait bien en échange de notre part la bouteille de vin. Trois de nous avaient beau se gratter derrière l'oreille, il n'en venait pas pour la cause le plus pauvre petit *sol* dans notre poche. Il faut le dire à la louange du soldat, il croirait flétrir son caractère s'il ne faisait participer ses camarades à sa meilleure fortune. Le bon Lorette tira de sa petite bourse de cuir la seule pièce de monnaie qui y restait, et la donna au barbier qui, bien joyeux, courut au cabaret et revint avec du vin qui n'était rien moins que du Chambertin. Tout en se versant force rasades, il babillait comme une pie borgne, quand il fut interrompu par Lorette qui lui dit : « Tu n'es pas Italien, *signor merlan frit,* tu es Français. — Je ne suis ni l'un ni l'autre. — Tu mens, je suis sûr que tu es un émigré ; un baron, un comte, un prince peut-être. — Qui, moi? Je suis un....? — Oui, toi. — Du tout, du tout, je suis Liégeois ! Pour cette fois, je ne fus pas trop flatté de trouver un compatriote dans ce maître ivrogne. Il nous apprit qu'il se nommait B....., que fort jeune il avait quitté Liége pour aller à Paris se perfectionner dans l'art du perruquier ; que le désir de voir du pays l'avait engagé à accompagner deux de ses amis en Italie, qu'après en avoir parcouru les principales villes, il s'était arrêté à Gênes où il avait fait une connaissance.... qui l'avait décidé à s'y fixer.

Le général autrichien Mélas s'avançait à grands pas avec une armée de soixante mille hommes. Tout se disposait dans Gênes à soutenir un siége. La défense de

Digitized by Google

cette place importante, confiée au général Masséna, fut l'une de plus héroïques que comptent les fastes militaires du temps de la république. On fit sortir de la ville les dépôts et toutes les bouches inutiles, les uns par mer, les autres par terre; je fis partie de ces derniers.

Je ne parlerai pas des peines que nous eûmes à supporter en franchissant les rocs sourcilleux qui bordent la Méditerranée jusqu'à Pise en passant par Savone; le sentier étroit, comme suspendu dans les airs entre deux précipices affreux, était encore alors l'unique chemin des piétons. Je ne dirai rien non plus de la Corse, de la Sardaigne qui nous apparaissaient au loin, du sein des mers, comme des points bleuâtres; toutes les beautés naturelles étaient sans effet sur nos âmes affaiblies par l'épuisement physique. A peine s'il nous restait assez de force pour surmonter les difficultés du chemin.

Lorsque nous arrivâmes à Nice, le typhus y exerçait des ravages terribles. On ne voyait guère circuler dans les rues que des visages hâves ou des personnes presque mourantes. Succombant à la fatigue, je me trouvai saisi d'un mouvement fébrile qui me contraignit de m'arrêter à Cannes, petit port de mer à six lieues de Nice. L'hôpital militaire que l'on y avait improvisé était situé au sommet d'une montagne aride. Le seul avantage dont on pouvait y jouir était une vue admirable; à cela près, la maladie contagieuse s'y était introduite comme ailleurs.

Me confiant dans ma puissante volonté, je quittai ce séjour empoisonné, après avoir pris le vomitif *indispensable*. Je me dirigeai sur Fréjus, où je logeai; de là sur Saint-Maximin, et m'arrêtai à deux lieues plus loin à la fameuse montagne de la Sainte-Baume, où se voit une

Digitized by Google

grotte que l'on prétend avoir été habitée par Sainte-Madeleine qui y pleura longtemps les erreurs de sa jeunesse.

J'attachais en ce moment peu d'importance à la Baume et aux beautés pittoresques du lieu, et j'avoue que ce n'était point sans d'amers regrets que je ne pouvais imiter mes compagnons que je voyais commodément attablés dans les cabarets sur le bord de la route.

Je descendais le revers de la montagne de la Baume, bien triste et malheureux, lorsque j'aperçus sous l'ombrage de plusieurs arbres une carriole arrêtée et tout auprès sur le gazon un homme en capote bleue assis près d'une femme tenant un enfant endormi sur ses genoux, se restaurant de pain, de viande froide, de vin et d'un melon. En passant à une faible distance de cet heureux couple, je reconnus le capitaine Hoffmann et sa femme. J'avais, il est vrai, l'air d'un spectre; mon ancienne compagne de voyage me reconnut néanmoins, car après m'avoir regardé, je vis qu'elle parlait bas à son mari. Je m'approchai d'elle avec l'émotion d'un bonheur inespéré, et m'informai de sa santé!..... Bien, répondit Hoffmann. « Chasseur, ajouta-t-il, si vous voulez arriver ce soir à l'étape, vous n'avez pas un instant à »perdre, bonjour..... « Les tigres et les autres bêtes »féroces s'entr'aident, me dis-je en serrant les dents, »mais les hommes, c'est différent..... » La fureur, l'indignation rendirent de l'énergie à mes membres affaiblis, j'arrivai au gîte où m'attendait l'hospitalité provençale avec sa gousse d'ail. Je voyageais cependant au milieu des Français, *peuple de frères!* A l'entrée des villages, à la porte des villes, dans l'intérieur des bureaux, partout enfin, ôn lisait en gros caractères : « *Aux armes, citoyens, la patrie est en danger.* »

Digitized by Google

Je pris deux jours de repos dans la sale ville d'Aix, et le surlendemain je rejoignis notre dépôt à Arles.

Cette antique métropole des Gaules avec ses jolies filles à taille fine et à tournure gracieuse, ses raisins, rivaux de ceux de Chanaan, et ses citrouilles gigantesques, ne m'aurait offert qu'une triste garnison, si mes hôtes n'eussent été les meilleures et les plus affables gens du monde. J'étais logé vis-à-vis de la caserne, chez le citoyen Girard, marchand d'huile en gros. J'aime à citer le nom de cet homme estimable qui, quoique je fusse un simple soldat couvert de misérables haillons, ne m'en témoignait pas moins une déférence si flatteuse que j'en rougissais souvent. Je conserve encore comme un précieux souvenir de lui les lettres affectueuses qu'il m'écrivit après que j'eus quitté Arles. Sa famille se composait de sa femme, bonne et estimable dame, de son fils et de son frère, ex-chanoine de la cathédrale. Celui-ci, ayant refusé de prêter le fameux serment de *haine à la royauté* qui blessait sa conscience, n'échappa à la mort que par une sorte de prodige. Se confiant en ma discrétion, il me montra l'endroit où il s'était tenu caché tant que dura la rigoureuse persécution contre les prêtres. Je n'ai jamais rien vu de plus ingénieusement imaginé que cette cache qui pouvait défier toutes les recherches des plus fins limiers du pouvoir exécutif. Elle était pratiquée sous le toit à double fond du grenier d'un petit bâtiment dans la cour de la maison; il fallut que l'entrée m'en fût montrée et même ouverte pour que je pusse croire à son existence.

Nous étions logés séparément, mais nous nous réunissions avec Lambotte et Lévoz pour dîner, un jour chez l'un, un jour chez l'autre. Le service dont nous étions

Digitized by Google

chargés était fort désagréable, c'était celui que font ordinairement les gendarmes ou les agents de police. Nous devions escorter jusqu'à Marseille les bateaux du Rhône, mis en réquisition pour le transport des grains destinés à l'armée d'Italie. Le premier jour de chaque décade, nous parcourions le port et les rues de la ville pour empêcher les ouvriers de se livrer à aucun travail, et les femmes de tricoter sur le seuil de leur porte. Nous devions aussi accompagner l'obscène et dégoûtant cortége des nouveaux mariés qui du temple de la raison se rendait à la municipalité. On nous envoya en garnisaires sur les *bords fleuris* de la Durance, dont les flots fougueux, en certaines saisons, inondent et ravagent les cultures riveraines, patrie de la gente sauteuse et sanguinaire qui, avec les cousins, nous faisait passer des nuits dignes de l'enfer du Dante. A Salon, nous faillîmes, Lambotte et moi, de nous faire écharper pour avoir tourné en ridicule les prédictions de Nostradamus. On sait que ce prophète mourut dans cette petite ville et qu'il y est enterré. La croyance que le peuple conservait à ses connaissances de l'avenir était encore poussée alors jusqu'au fanatisme. A Pelissane, cinq lieues plus loin, j'avais le désagrément de devoir courir longtemps après un interprète, si je voulais demander quelque chose à mes hôtes qui ne parlaient que le patois provençal. Le bourgeois était tenu de nous nourrir.... Quelle nourriture, grand Dieu! Des oignons blancs d'une grosseur énorme, du pain très-blanc, mais sans saveur, et un verre de petite piquette constituaient notre déjeuner; le dîner consistait en un morceau de vieille et coriace brebis, cuit à l'eau avec force potiron, le tout assaisonné d'ail, aliment aussi révoltant à l'odorat qu'il

Digitized by Google

est indigeste. Voyageurs, qui sur la foi des romanciers et des poëtes descriptifs, allez parcourir les bords enchanteurs de la Durance, en êtes-vous revenus avec de tendres et poétiques souvenirs?

A l'exception de l'excellente famille Girard qui m'avait témoigné tant de sympathie, je quittai Arles sans y rien regretter.

L'étape jusqu'à Tarascon étant courte, nous y arrivâmes assez tôt pour passer le pont de bateaux jeté sur le Rhône et qui unit cette ville avec Beaucaire, si célèbre par sa foire. Nous restâmes deux jours à Avignon; j'en profitai pour visiter les édifices; quelques-uns étaient encore fumants de sang..... J'allai rafraîchir mes yeux et mes esprits à l'incomparable fontaine de Vaucluse. Nous poursuivîmes notre route par Orange, qui conserve des monuments romains encore si intacts; par Montélimart, où l'on me fit manger pour la première fois des hirondelles voyageuses. A Romans, je quittai mon lit pour aller me coucher sur une charrette remplie de paille, placée vis-à-vis de l'auberge où j'étais logé, pour sauver ma peau de milliers d'escadrons de puces. A Valence, j'allai voir la chapelle ardente où reposaient les restes de l'infortuné Pie VI. Nous séjournâmes agréablement deux jours à Grenoble. Là nous reçûmes l'ordre de prendre notre direction sur Valence et Lyon. Je me faisais un plaisir de voir cette seconde ville de France; hélas! partout se retrouvaient les traces de la main dévastatrice de l'infâme Collot-d'Herbois....

Notre dépôt continua de marcher vers l'intérieur de la France; les hommes le plus en état de faire le service de pied furent envoyés à Chambéry, par la route de Belley, en cotoyant une partie du lac de Bourget et traversant la ville du même nom.

Digitized by Google

Nous restâmes deux ou trois jours dans cette capitale de la Savoie. Nous en sortîmes pour nous rendre dans les gorges du Mont-Blanc, où s'étaient réfugiés tous les réquisitionnaires réfractaires du département, que l'on disait en grand nombre. Notre détachement était de quarante hommes, sous les ordres du lieutenant Richemont, ancien noble au titre de chevalier, en apparence zélé républicain. J'ai omis de dire que nous avions pour colonel le ci-devant comte de Lamur, bâtard de Louis XV, vieillard aimable s'il en fut jamais, et brave comme un César, quoiqu'il fût pour ainsi dire aveugle d'une goutte-sereine. Jamais peut-être chef de régiment ne fut plus aimé du soldat que lui. Mis deux fois en état d'arrestation comme *coupable* d'une illustre naissance, deux fois son régiment monta à cheval et, les armes à la main, alla ravir son colonel au tribunal de sang. Il méritait cet attachement.

On nous envoya à Beaufort, ville de deux à trois mille habitants, sur la rivière du Doron, entourée de rochers, à 11 lieues de Chambéry et à 5 de Moutiers. Je fus logé, moi douzième, aux frais de la commune, chez un nommé Petit, homme jovial et de bon aloi qui avait longtemps habité Paris; nous avions chez lui excellente table et bon lit. Beaufort est comme un endroit perdu au pied du Mont-Blanc; le peuple y est affable, hospitalier. Il en est de même dans ses environs les plus sauvages, partout on y parle mieux le français que dans aucune province de France, quoique les paysans savoyards aient leur patois à-peu-près semblable à celui des provinces méridionales.

Après avoir parcouru St.-Maurice, Moutiers, etc., nous gravîmes les monts pendant une journée pour ar-

Digitized by Google

river à Haute-Luce, où nous résidâmes pendant au moins quinze jours. Ce village devint le centre de nos excursions aux endroits pour ainsi dire inaccessibles du Mont-Blanc. Quoique ces montagnes fussent hérissées de rocs et de précipices qui rendaient notre marche horriblement fatigante, elles ne laissaient pas de nous offrir des aspects du genre le plus pittoresque. Le mélange d'une belle verdure avec d'arides rochers, la teinte sombre des arbres résineux, l'éclat éblouissant des neiges éternelles, les profondes sinuosités des rochers, les torrents, les rivières en cascade, tout faisait tableau et frappait mon imagination de mille sensations diverses. Les idées s'accroissaient, et le sentiment devenait sublime à l'aspect majestueux des trois pics du Mont-Blanc, présentant le spectacle d'une région où un hiver sans fin a établi son empire. Le point le plus élevé où aboutirent nos excursions fut jusqu'à La-Nuit, un peu au-delà de Joli, à 8200 pieds au-dessus du niveau de la mer. Là, particulièrement, je ne me lassais point d'admirer l'étonnante hauteur des monts, la vaste étendue du ciel, l'immensité de l'horizon, la transparence, l'éclat et la blancheur incomparable des pics qui affrontent le soleil brûlant, les orages et tous les éléments destructeurs.

Cette partie du Mont-Blanc, moins praticable qu'aucune autre, n'est jamais fréquentée par les voyageurs; c'est pourquoi elle servait spécialement de retraite aux jeunes Savoyards réfractaires, appelés au service des armes. Nous en vîmes beaucoup habitant les chalets les plus élevés où se fait le fromage dit *Chevrotin*. Notre mission était absurde, nous n'avions ni le signalement ni le nom de ces déserteurs, nous n'étions accompagnés

Digitized by Google

d'aucun officier municipal pour les désigner ; d'ailleurs aurait-il été prudent à nous, poignée d'hommes, d'arrêter ces montagnards qui, en désespoir de cause, nous auraient si facilement fait disparaître dans les abîmes de leurs rochers ? Nous pensions donc qu'il était fort sage de vivre avec eux dans la meilleure intelligence possible. Quant à moi, j'eus plus d'une occasion de me louer de leur obligeance ; grâce à eux, je pus jouir d'une suite de points de vue admirables, spectacle qui, sans la connaissance exacte des localités, aurait été très-périlleux.

Le ciel qui avait été pur et serein jusqu'alors changea tout-à-coup; les nuages commencèrent à flotter autour de nous comme les vagues d'une mer agitée par la tempête ; la neige vint couvrir les pâturages environnants. On apercevait sur la crête des montagnes lointaines des bandes d'ours et des troupes de chamois sautant d'un roc à l'autre. Nous redescendîmes à Haute-Luce, où le froid se fit également bientôt sentir. Le soir, nous allions, Lambotte, Comblain et moi, avec d'autres encore, à la veillée dans l'une ou l'autre des plus riches chaumières du village. C'était dans une grande chambre autour de laquelle régnaient comme dans une petite salle de spectacle des séparations en forme de loges-baignoires. Dans chacune d'elles se trouvait une vache, la tête correspondant à l'intérieur où, par son haleine, se répandait une douce chaleur, sans que l'œil ni l'odorat fussent blessés comme dans les autres étables, tant la propreté y était scrupuleusement observée. Dans le centre de cette pièce se plaçait un trépied de bois surmonté d'une tige de fer, fourchue à son extrémité, près duquel reposait un tas de longs copeaux sortis

Digitized by Google

d'un arbre résineux au moyen d'une sorte de doloire; c'étaient les bougies de la chaumière savoyarde; l'un des bouts de ce copeau était allumé tandis que l'autre restait fixé dans la fourche du candélabre rustique. Un cercle nombreux de jeunes filles filait à la lueur de cette lugubre lumière, les unes au rouet, les autres à la quenouille; les mères, le tricot à la main, racontaient des histoires de revenants, ou faisaient des récits épouvantables des événements tragiques arrivés aux pâtres, aux chasseurs commis à la poursuite des ours et des chamois. Les hommes se montraient rarement à ces soirées; actifs et laborieux, ils s'occupaient des travaux plus rudes, en se prémunissant contre les rigueurs de l'hiver qui approchait.

Tous ces bons montagnards paraissaient avoir l'esprit content et jouir de la santé; les mets et les vêtements les plus grossiers suffisaient; ils semblaient satisfaits de leur existence, pourvu qu'ils ne souffrissent ni la faim ni le froid. J'ai vu peu de pays où le peuple fût plus simple, plus vertueux et les filles plus sages.

Nous murmurions, et non sans motif, contre l'inclémence de la température, lorsque nous fûmes rappelés de ces lieux aériens. Revenus à Beaufort, nous apprîmes que nous allions rejoindre notre régiment à Châlons-sur-Saône. Nous passâmes par Aix, St.-Rembert, Bourges et Mâcon; nous reçûmes, à notre arrivée, une forte partie de nos arriérés de solde; c'était le premier argent que je touchais depuis que j'étais au service de la république. J'en consacrai les deux tiers à me procurer quelques vêtements qui cachassent ma quasi-nudité; avec l'autre tiers, je fis comme le reste de mes camarades; il servit à nous faire oublier nos privations passées.

Digitized by Google

Comme à Arles, je dînais chaque jour avec mes deux compatriotes, Lévoz et Lambotte; ce dernier logeait avec moi.

A peine avais-je joui de quelques jours de repos et du plaisir d'être réuni à mes amis, que l'ordre vint à notre régiment de faire partir 50 hommes sous le commandement du capitaine François, pour aller en remonte dans le département des Deux-Sèvres; je fus compris dans ce détachement. Nous nous mîmes incontinent en route pendant la saison la plus rigoureuse, traversant la Champagne, l'Auvergne, le Limousin et le Poitou; nous arrivâmes à Niort à la fin de décembre.

## 1800.

La caserne de cavalerie que nous occupâmes à Niort était alors la résidence de tous les rats du pays. Le froid de l'hiver les forçait à chercher les lieux chauds; ils pénétraient dans nos chambres, rongeant, dévorant le pain, la viande, les souliers, grimpaient la nuit le long de nos lits pour attaquer les cheveux des dormeurs. Jamais on ne vit une pareille calamité. Poursuivis et chassés de l'intérieur des chambres, ils se réfugièrent dans la grande cour qu'ils dépavèrent et détruisirent en partie. Manquant de nourriture, on les voyait courir en plein jour les uns après les autres et s'entre-dévorer. L'autorité locale ne trouva d'autre moyen d'obvier à ce fléau qu'en faisant un appel aux jeunes gens de la ville pour les engager à venir tirer les rats à coups de fusil. Ils y répondirent avec empressement, et, grâce à la paille allumée qui forçait l'ennemi à sortir de ses garennes, on en fit un massacre inouï.



Digitized by Google

J'étais devenu le bras droit du capitaine François et de notre maréchal des logis, qui ne savaient écrire ni l'un ni l'autre ; c'était moi qui, tant bien que mal, me chargeais de la comptabilité, et j'écrivais *in petto* tout ce qui concernait le service et jusqu'à des lettres particulières; j'étais heureux de pouvoir obliger un ancien militaire, la loyauté incarnée.

Dans les derniers jours de janvier, il nous arriva 60 mulets pour l'artillerie et une vingtaine de chevaux. A part les chevaux qui nous furent distribués, et dont l'un des meilleurs m'échut en partage, trente fantassins venus d'Angoulême conduisirent les mulets à Lunéville, et moi, simple chasseur, je fus nommé pour surveiller le convoi et pour aller en avant préparer les logements et les rations : je partis. Nos étapes furent : Poitiers, Châtellerault, Tours, Blois, Beaugency, Orléans. Dans cette dernière ville on m'ouvrit la porte de la belle cathédrale avec ses magnifiques vitraux peints, métamorphosée en écurie militaire. En parcourant cet édifice gothique pour choisir l'emplacement le plus convenable à mes mulets, j'aperçus quelque chose de brillant dans le fumier; je l'en tirai, c'était une chaîne d'acier à laquelle tenait une montre d'or que je mis dans ma poche. M'étant informé au portier quelle était la troupe qui, la dernière, avait logé ses chevaux dans l'église, il me répondit que c'étaient des dragons se rendant à l'armée, et qu'il y avait de cela trois semaines. Je lui demandai encore s'il n'avait pas entendu dire que l'un de ces dragons eût perdu quelque chose? Il me regarda avec un air d'avide curiosité..... Interpellé de nouveau à ce sujet, sa réponse fut négative. Je gardai la montre sans scrupule ; c'est le seul objet d'un peu de valeur que j'ai trouvé en ma vie.

Digitized by Google

Le lendemain, je me remis en route pour Montargis; comme je traversais la forêt défeuillée et largement percée à peu de distance de cette ville, en songeant aux lamentables histoires dont elle avait été le théâtre, je vis venir à moi un homme d'assez bonne mine, vêtu de bleu, armé d'une carabine, qui me demanda poliment : « Citoyen, pourriez-vous me donner une pipe de tabac? — Volontiers, lui répondis-je.» Tandis qu'il remplissait sa pipe, il admira la beauté de mon cheval, après quoi il me quitta en me remerciant et en me souhaitant un bon voyage. J'avais pris cet individu pour un chasseur; seulement je trouvai singulier qu'il n'eût point un fusil de chasse ordinaire. Arrivé à Montargis, je racontai dans mon auberge la rencontre que j'avais faite dans le bois. Une heure après, je vis entrer un brigadier de gendarmerie qui vint s'enquérir du signalement de l'homme à la pipe de tabac; ce ne fut pas sans étonnement que j'appris que c'était l'un des chefs de la bande de chauffeurs qui désolait les environs.

Je poursuivis mon itinéraire par Sens, Villeneuve, Troyes, Joinville; enfin, je parvins à ma destination. Je fis remise de mes mulets au commissaire des guerres. Après avoir parcouru pendant deux jours la charmante place de Lunéville, toute remplie des souvenirs de Stanislas, ma marche-route dûment signée, je quittai volontiers mes conducteurs de mulets dont la susceptibilité était blessée d'avoir un cavalier pour chef du convoi.

Je suivis à-peu-près le chemin par lequel j'étais venu, excepté qu'à Montargis on me prescrivit une ligne plus directe, en me faisant passer par la Ferté-Senneterre; je pressai mon cheval pour arriver le plus tôt possible à Chambord. Je visitai ce célèbre château construit en

Digitized by Google

pierres blanches, mélange confus de tours et de colonnes. Tout le rez-de-chaussée était converti en écuries, et les appartements des rois étaient devenus des casernes. O François 1er ! m'écriai-je ! Je remarquai que le peuple n'était pas républicain à Chambord. Je couchai le lendemain à Amboise, et le jour suivant à Tours, etc.

Je me retrouvai à Niort avec plaisir. Mon capitaine me dit qu'il avait reçu par la poste la déclaration de la remise des 60 mulets, et que l'on était content du bon état dans lequel ils étaient à leur arrivée.

Un second convoi de mulets et de chevaux, beaucoup plus considérable que le premier, partit quelques jours après pour la même destination, conduit également par de l'infanterie rejoignant l'armée, sous le commandement d'un officier de cavalerie en retraite à Niort. Tous nos hommes étaient supérieurement montés, aux harnais près, et occupés depuis peu de temps de tout autre chose que du service.

Quoique la Vendée fût pacifiée, des partis de chouans venaient de se remontrer sur plusieurs points autour de nous. A Fontenay-le-Peuple (Fontenay-Bourbon), à St.-Hermine, à la Châtaigneraye, les petites croix blanches se replantaient dans les champs. Des prêtres assermentés avaient été tués à coups de fusil par des paysans, presque aux portes de Niort. Tout faisait craindre une nouvelle insurrection, car à Montaigu, à 18 lieues de nous et à 7 de Nantes, des chouans avaient osé se montrer au dernier marché avec la cocarde blanche au chapeau. Une brigade de gendarmerie ayant voulu les arrêter avait été mise en fuite. Trois d'entre eux, abattus de leurs chevaux, étaient tombés entre les mains des révoltés, qui firent souffrir mille tortures à ces malheureux en faisant

Digitized by Google

rouler avec force des bâtons noueux sur la crête des *tibias* de la victime jusqu'à ce qu'elle criât : *Vive le roi!*

Nous partîmes bientôt au nombre d'une vingtaine d'hommes pour Thouars, où se manifestaient, disait-on, des signes de révolte. A notre entrée, tout était dans la plus parfaite tranquillité. J'eus beaucoup à me louer des bons procédés du maître de la maison où je fus logé. J'appris qu'il était le proche parent du chef vendéen Soyer, né à Thouars, et major-général de l'armée de Stofflet. Je dois convenir que mon hôte n'était pas plus partisan de la république que son cousin Soyer; ce fut avec lui que j'allai visiter dans tous ses détails le superbe château de Thouars, bâti sous le règne de Louis XIII, par une duchesse de la Trémouille; l'architecture de cet édifice n'en est pas moins d'une magnificence royale. L'orangerie, l'immensité des jardins, des parcs, tout correspond à la majesté de l'habitation. Cette seigneurie, au grand désespoir de mon hôte, était devenue propriété nationale.

Un matin, le maire de Thouars et le capitaine de gendarmerie firent appeler notre commandant, le maréchal des logis Chambaud. Lorsqu'il revint, il me dit : « Ces mâtins-là nous font joliment gober l'hameçon avec »leurs chouans; il n'y en a pas plus que de revenants ; »c'est égal, trotte toujours. Je vais marcher avec la »moitié de notre monde sur Parthenay ; toi, avec l'autre »moitié, tu pousseras ta pointe vers Argenton; est-ce »assez embêtant de devoir obéir à un pekin de maire! » Nous étions parvenus aux deux tiers de notre course, lorsque, non loin de la petite rivière de la Thoué, dans un champ coupé de fossés bordés de haies, il nous fut tiré, par un rassemblement de paysans, quelques coups

Digitized by Google

de fusil qui n'atteignirent personne. Ils furent à l'instant dispersés et inutilement poursuivis pendant deux heures. Exténués de faim, ainsi que nos chevaux, nous cherchâmes un endroit convenable pour y faire halte. Nous aperçûmes une maison de belle apparence placée dans le site le plus agréable; nous y poussâmes nos chevaux. Au moment d'entrer dans l'avant-cour, un domestique en ferma la porte avec tant de violence que mon cheval faillit être blessé à la tête. Irrités de cette action brutale, mes camarades s'apprêtaient déjà à en tirer vengeance, quand la porte nous fut ouverte par un homme d'environ 35 ans, de l'extérieur le plus distingué. « Ex»cusez, citoyens, nous dit-il, la grossièreté dont l'un de »mes gens vient de se rendre coupable envers vous; »soyez certains qu'il n'exécutait pas les ordres de son »maître. Hélas! dans ces temps malheureux, vous savez »combien il est difficile de distinguer ceux à qui l'on »peut permettre l'entrée de sa maison; mais, de ma fe»nêtre, j'ai reconnu les braves du 7me régiment de chas»seurs, et je me suis hâté de venir pour savoir en quoi »je pouvais vous faire plaisir. » Nous ne vous deman»dons, lui dis-je, qu'un peu d'avoine pour nos chevaux »et quelques rafraîchissements pour nous.» J'ajoutai que nous ne le gênerions pas longtemps, devant être de retour à Thouars le soir même.

Quand nous eûmes abrité nos chevaux et donné leur ration, nous entrâmes dans une salle basse, où du pain, de la viande et du vin nous furent abondamment servis. Le besoin de boire et de manger n'était pas si grand que je ne pusse remarquer des allées et des venues dans le château qui fixèrent d'autant plus mon attention que chaque individu semblait être affecté de douleur. J'é-

Digitized by Google

tais à réfléchir sur cette singularité, lorsque le maître de la maison vint à moi et me dit : « Dans tout autre occa»sion, j'aurais été charmé de vous tenir compagnie, mais »en ce moment vous voyez en moi un homme bien mal»heureux; mon fils, mon enfant unique, est près d'ex»pirer. Les gens de l'art qui sont là-haut viennent de me »l'annoncer; je vous quitte, citoyens; je retourne près de »la pauvre mère qui ignore l'arrêt fatal qui est pro»noncé. »

Je retins doucement par le bras ce père affligé. « Ci»toyen, lui dis-je, permettez-moi de vous suivre; laissez»moi voir votre fils. Je ne suis qu'un simple chasseur, »il est vrai, mais j'ai passé toute ma première jeunesse »à exercer l'art de guérir, et, en ce moment encore, mes »camarades n'ont de recours à nul autre officier de santé »que moi. Je ne promets pas de sauver votre fils; encore »moins ai-je la prétention d'avoir plus de connaissances »médicales que ses docteurs; toutefois permettez-moi de »vous suivre. » Il me serra la main et me jeta un regard si pénétré.....! Puis il m'entraîna avec lui dans la chambre du malade.

Le tableau qui s'offrit à mes yeux est encore profondément gravé dans ma mémoire. Une jeune femme était à genoux près d'un berceau; dans ses yeux attachés sur un enfant qui se mourait, se peignaient toutes les angoisses du cœur maternel. A côté d'elle, se trouvaient deux dames sur le retour de l'âge, qui tâchaient de la consoler par des paroles non entendues. Dans un des angles de l'appartement était assis un vieillard à figure vénérable, semblant implorer les secours du ciel; des femmes pleurant complétaient cette scène déchirante.

A mon aspect, tous ces personnages montrèrent de

Digitized by Google

l'étonnement et une sorte d'inquiétude. « Ma bonne »amie, dit mon introducteur, en s'adressant à la femme »à genoux, je t'amène ce compatissant militaire qui a »beaucoup d'expérience en chirurgie; il trouvera peut-être »le moyen de secourir notre Emmanuel. » La jeune mère me tendit ses mains suppliantes..... J'étais si ému...!

Je m'approchai de l'enfant, et j'allais faire quelques questions, lorsque d'une chambre voisine sortirent deux hommes d'un certain âge, qu'à leur air d'importance je reconnus pour être les deux médecins dont on m'avait parlé. Le maître de la maison leur apprit que c'était le hasard qui m'avait amené chez lui; à peine daignèrent-ils faire attention à moi. Je ne laissai pas de m'informer des causes présumées de la maladie. On me répondit que l'enfant se portait bien le matin; qu'après son déjeuner, il avait été, comme de coutume, avec sa bonne, jouer dans le jardin; que tout-à-coup il avait été saisi d'une douleur vive à la gorge, que la voix était devenue rauque, sifflante, la respiration difficile, et que les médecins avaient reconnu dans l'enfant tous les symptômes du croup..... Comme la bonne se trouvait présente, je lui demandai à quel jeu et avec quoi l'enfant s'amusait avant l'accident. Il me fut répondu que c'était à faire rouler de grosses perles factices. J'examinai soigneusement la gorge du petit moribond; alors je ne doutai pas qu'un corps étranger ne se fût arrêté dans le conduit aérien. Je communiquai ma pensée aux médecins, en leur représentant la mort comme imminente si l'enfant n'était à l'instant secouru. Loin d'admettre mon opinion, ils protestèrent contre *toute opération inhumaine et inutile.* Je leur demandai s'ils avaient quelque espoir de sauver l'enfant? Ils me répondirent négativement. — Vous le croyez donc perdu, leur

Digitized by Google

demandai-je ? Sur leur signe affirmatif, j'ajoutai : « Je le »pense comme vous si on diffère de dix minutes de »l'aider. Ensuite, m'adressant au père, je continuai : Vous »venez d'entendre de nouveau l'arrêt qui condamne votre »fils. Que risquez-vous de me le confier, tandis que j'ai »l'espoir qu'une opération qui n'a rien de cruel en elle-»même peut le rendre à la vie ? Y consentez-vous ? — »Oui, me dit-il d'un son de voix concentré, je vous l'a-»bandonne ; car je crois que vous avez deviné juste. Mon »père, dit-il en s'adressant au vieillard, engagez ces »dames à se retirer ; quant à moi, je veux rester présent »à ce qui va se passer. »

Des gémissements, des sanglots se firent entendre ; la mère évanouie fut transportée dans son appartement. Mes vieux confrères s'apprêtaient à s'esquiver, je les arrêtai en leur disant : « Restez, il faut que vous m'aidiez. — Vous aider, s'écria l'un d'eux, nous n'en ferons rien, ne voulant point nous rendre complices d'un meurtre. — Vous le ferez cependant, leur dis-je d'un ton ferme, ou j'appellerai mes camarades qui sauront vaincre votre coupable obstination. » Intimidés, ils cédèrent en apparence d'assez bonne grâce. Je tirai ma trousse aux instruments de chirurgie, qui ne me quittait jamais et qui m'avait valu, en Autriche comme en France, la considération de mes chefs, la reconnaissance et l'affection de mes camarades. Je procédai sur-le-champ à l'opération. Avec quel ravissement n'acquis-je pas en moins d'une minute l'assurance que je ne m'étais point trompé! A peine la trachée-artère fut-elle incisée, qu'une perle de la grosseur d'une chevrotine fut expulsée par la seule force de l'air renfermé dans les poumons... Un cri de joie du père fut entendu de la pièce voisine ; les per-

Digitized by Google

sonnes qui s'y trouvaient renfermées y répondirent par des acclamations de vive allégresse; elles poussèrent sur la porte pour entrer... « Au nom du ciel, dis-je au père, empêchez cet imprudent élan... Je crois votre fils sauvé, mais il me reste encore quelque chose à faire. » J'essuyai les traces de sang et appliquai sur la plaie un simple appareil. L'enfant reprit bientôt sa connaissance, ses premiers mots n'exprimèrent pas seulement la douleur: il s'écria : « Papa, donne-moi à boire, j'ai si soif. » Alors on permit à sa mère d'approcher; elle vint.... Ce moment a été l'un des plus doux de ma vie.

Je ne m'arrachai qu'avec bien de la peine aux témoignages de reconnaissance vivement sentis de cette intéressante famille. Le père me reconduisit à quelque distance de son château, insistant pour me récompenser. Je l'arrêtai. « N'est-ce pas, lui dis-je, que vous êtes homme à comprendre qu'une offre de plus flétrirait le contentement d'âme que j'éprouve en ce moment? — Oui, me dit-il, je vous devine, vous êtes... Comment se fait-il que vous soyez sur ce pied dans l'armée républicaine? » S'il avait su par quel concours d'événements je m'y trouvais !..

Chambaud, qui m'aimait à l'égal d'un fils, ne consentit pas seulement à ce que je retournasse voir mon jeune opéré; il voulut m'y accompagner le lendemain. Nous fûmes reçus comme les plus chers amis de la maison. Je trouvai l'enfant dans l'état le plus satisfaisant, et lorsque nous quittâmes Thouars pour rentrer dans la caserne de Niort, il était, pour ainsi dire, guéri.

Si Niort est une des villes de France le plus mal bâties, en revanche les bords de la Sèvre sur laquelle elle est située offrent des promenades charmantes où le peuple

Digitized by Google

peut aller se divertir à peu de frais. Le soir, je manquais rarement de me rendre dans le jardin de la municipalité, où une jeunesse gaie et animée dansait au son de la flûte et du tambourin près de l'orme si extraordinaire, que l'on dit avoir été planté du côté de ses branches, c'est-à-dire ses racines en l'air. C'est dans ce jardin que je fis ta connaissance, infortuné Roche... t, jurisconsulte de si grande espérance, qui a présenté un nouvel exemple de la fatalité qui s'attache à certains hommes... Ce fut cet ami qui me rendit les fameuses tours de Niort familières. C'est là que naquit la célèbre Françoise d'Aubigné, marquise de Maintenon. Elles furent bâties par les Anglais au temps qu'ils étaient maîtres de ces provinces de France. Dans une salle voûtée de l'une de ces tours où l'on plaçait les prisonniers dont on voulait surprendre les secrets sans qu'ils s'en doutassent, l'art a su ménager des effets acoustiques qui font parvenir à l'oreille de celui qui écoute dans un coin opposé toutes les paroles prononcées à voix basse par les détenus.

L'ignoble service que nous continuions à remplir devenait insupportable. C'était de courir à la Châtaigneraye, à St.-Hermine pour aller dissiper de prétendus partis de chouans; d'autres fois, c'était pour les choses les plus futiles qu'il nous fallait courir à St-Jean-d'Angely, à Saintes, à Rochefort, à la Rochelle, etc.; le préfet des Deux-Sèvres cherchait par ces moyens à se donner une grande importance près du gouvernement. Enfin, arriva l'ordre de quitter Niort avec armes et bagages, pour nous rendre à Nantes.

Il faut que je raconte un acte de vengeance dont je fus témoin, non sans un certain plaisir. Le second jour de marche, comme nous sortions du bourg de Chan-

Digitized by Google

taunay, nous vîmes devant nous deux soldats allant rejoindre leur bataillon; leurs pieds étaient tellement meurtris qu'ils avaient dû ôter leurs souliers pour les entourer de vieux chiffons, et ils cheminaient ainsi sur les accotements de la route; c'était pitié de les voir. Une calèche découverte, attelée de deux beaux chevaux, dans laquelle se trouvait un de ces ridicules personnages que l'on appelait alors *incroyables*, précurseurs des fashionnables, des Lions de nos jours, vint à passer. Nos deux piétons, heureux de cette rencontre, s'accrochèrent à la voiture, afin d'occuper la place de derrière où montent les *chasseurs*. L'élégant conducteur, apercevant ce manége, frappa à coup de fouet sur les deux malheureux pour les forcer à descendre. La colère, l'indignation firent oublier à ceux-ci leurs écorchures; plus prompts que l'éclair, ils sautèrent à terre; l'un se porta à la tête des chevaux qu'il arrêta, l'autre s'élança dans la calèche, arracha le fouet des mains de l'*incroyable* et fit tomber sur lui une grêle de coups de toute la force de son bras. Nous passions juste au plus beau moment de cette scène; à notre vue, le patient réclama, d'un ton lamentable, notre secours contre ses *assassins*. « Attends plutôt, va, vilain rossignol à glands, que nous allions à ton secours, s'écria François. » Bravo, frappe, frappe plus fort, plus dru, répétâmes-nous en continuant de marcher.... Je crois qu'il sera resté au freluquet un profond souvenir de sa brutalité.

Arrivés à Nantes, nous apprîmes que nous devions servir d'escorte à un convoi considérable de fourgons destiné pour Paris, et qu'ensuite nous rejoindrions l'armée d'Italie, où se trouvait le noyau de notre régiment. Vingt de ces fourgons étaient déjà réunis sur la place, contre le

Digitized by Google

palais du Bouffey, l'une des prisons de la ville, où se firent les fiançailles des affreux *mariages républicains* du monstre Carrier. D'autres fourgons vinrent de Paimbœuf, accompagnés d'un officier de marine et d'un haut fonctionnaire civil du port. La veille de notre départ, nous relevâmes l'infanterie commise à la garde du convoi; ce qu'il contenait resta un mystère pour nous; mais ce devaient être des objets précieux; nous en jugeâmes ainsi par la surveillance scrupuleuse des deux officiers dont j'ai parlé, voyageant avec nous en cabriolet. A notre arrivée au gîte, douze hommes de garde veillaient la nuit autour des fourgons. Nous passâmes par Angers, la Flèche, le Mans, la Ferté-Bernard, Nogent, Châteauneuf et Versailles. Nous quittâmes le convoi à Paris et nous allâmes coucher à Franciade (abbaye St-Denis.)

Nous nous dirigeâmes ensuite sur Dijon, où se rassemblait une armée de conscrits. Là s'unirent à nous plusieurs détachements de chasseurs, de dragons, de hussards, etc., montés sur de nouveaux chevaux aussi mal exercés que les nôtres; nous prîmes ensemble la route du département du Mont-Blanc. Ce fut vers la mi-mai que nous rejoignîmes notre régiment, que nous trouvâmes cantonné par pelotons de 20 et 30 hommes dans chaque maison. Plusieurs de mes camarades accoururent me donner des poignées de main: j'en revis quelques-uns avec plaisir; mes trois compatriotes étaient restés au dépôt.

Si ma mémoire n'est pas en défaut, je crois que ce fut le lendemain que l'on annonça à l'ordre du jour l'arrivée du premier consul à l'armée d'Italie. Il est impossible de se faire une idée de l'enthousiasme qui s'empara de la troupe à cette nouvelle. Officiers et soldats s'embrassaient,

Digitized by Google

les uns faisaient sauter leurs schakos en l'air, les autres dansaient, gesticulaient, et tous criaient: *Vive le général Bonaparte*, et ces cris se confondaient avec les sons de la musique militaire et le chant de *la Marseillaise*. En voyant cette animation, chaque soldat français était devenu un héros; la joie, la sécurité, la conviction de vaincre étaient dans tous les cœurs.

En très-peu de jours, toutes les grandes difficultés que présente la nature furent surmontées, et le Mont Saint-Bernard franchi (le 21 mai 1800); c'était merveilleux de voir le soldat gravir les montagnes avec l'artillerie portée à bras. Les Autrichiens furent bientôt chassés du Mont-Cenis. La prise de Suze en fut la conséquence. Chaque jour amenait son combat marqué de la victoire. Enfin, on livra, le 14 juin, la bataille à jamais mémorable de Marengo. Que d'actions héroïques de la part du soldat français! Electrisé comme il l'était alors par la présence du plus grand capitaine du monde, rien ne pouvait ralentir sa valeur ni son courage. Plusieurs de nos chasseurs qui avaient eu leurs chevaux tués n'en suivaient pas moins le régiment à pied, et le matin de cette sanglante journée, on les vit dételer les mulets des caissons abandonnés, et venir, montés de la sorte, reprendre leurs places dans nos rangs.

Nous étions postés dans un vallon, près d'un moulin; des bruits sinistres circulaient, annonçant que nous allions battre en retraite, lorsqu'arriva un aide-de-camp du général Desaix, avec l'ordre de nous porter en avant. Nous nous arrêtâmes un instant dans une plaine où se trouvaient déjà d'autres régiments rangés en bataille. Tous ces corps se mirent en mouvement avec assez de précision, et la charge commença.....

Digitized by Google

Je cesse de parler combats, il n'est point entré dans mon plan de les décrire; d'ailleurs un simple soldat à l'armée ignore ce qui se passe autour de lui.

L'armée française avait vaincu, mais les champs de Marengo avaient été abreuvés du sang d'une effrayante quantité de braves. Les villages des environs étaient encombrés de blessés qui attendaient la main secourable de la chirurgie; les officiers de santé, quoique nombreux, manquaient pour suffire à tant de soins. J'offris mes services, ils furent acceptés avec reconnaissance. La plupart des blessés furent portés à l'hôpital d'Alexandrie, où je me trouvai tout-à-coup au milieu des plus habiles chirurgiens. Je me regardais avec raison comme le moins capable d'eux tous; je n'avais qu'une pensée, celle de marcher sur leurs traces. Les hautes et savantes leçons de médecine opératoire que je recevais enflammaient mon zèle et mon admiration pour ces grands praticiens. Ils m'accueillirent pourtant, ces hommes distingués, et m'encouragèrent par des éloges qui s'adressaient plus à mon désir de bien faire qu'à mes talents.

Le premier consul retourna à Paris. Les conspirations du 10 octobre (affaire d'Arena, etc.,) et du 24 décembre 1800 (explosion de la machine infernale), firent rappeler plusieurs régiments de l'armée d'Italie en France; le mien fut de ce nombre. Comme personne ne me dit de rejoindre mon corps, je continuai mes fonctions d'officier de santé à l'hôpital d'Alexandrie.

Digitized by Google

## 1801.

Je touche à la fin de ces souvenirs; la maladie qui me dévore ne me permettra pas de tenir la plume plus longtemps. J'écris au milieu des souffrances les plus atroces, et cette occupation seule a le pouvoir de me distraire de mes douleurs et de faire sortir mon esprit de l'engourdissement qui leur succède. Hâtons-nous de terminer.

Mon état était amélioré; je vivais dans mon élément, entouré d'hommes aimables et obligeants pour moi; rien n'aurait troublé mon existence, si ce n'est un désir inquiet, qui prenait insensiblement plus d'empire sur mes idées. Je rêvais au pays natal et aux douces affections qui naissent du sang, besoin commun à tous ceux que le sort exile de leur patrie. Pour la première fois, je me sentis vaincre si fortement par ce désir, que ma santé s'altéra, et que rien ne pouvait me tirer du penchant qui me portait à la mélancolie; mes chefs s'en aperçurent et j'entendis prononcer le nom de *Nostalgie*.

Un transport de convalescents partit pour Chambéry; je fus désigné en qualité de troisième officier de santé pour l'accompagner jusqu'à cette destination. Je partis muni de certificats flatteurs, mentionnant les faibles services que j'avais rendus aux blessés de Marengo, et qui avaient gravement altéré ma santé. De Chambéry nous fûmes dirigés sur Lyon. J'avais des lettres de recommandation pour plusieurs médecins militaires de cette ville. Par leur protection, j'obtins un congé de réforme provisoire, pour cause de *consomption*. Il est vrai que mon amaigrissement était extrême. On m'envoya en dépôt à

Digitized by Google

Dijon pour passer devant le conseil général de santé de l'armée d'observation. La crainte d'échouer dans mes plus chères espérances me tenait dans un état fébrile. Je me présentai devant mes juges. Les recommandations de mes protecteurs d'Alexandrie m'avaient suivi de ville en ville. Non-seulement mon congé de réforme fut confirmé, mais je reçus de la part du conseil les témoignages d'un véritable intérêt.

J'étais libre, j'allais revoir Liége..... ! Que de sentiments de bonheur remplissaient mon âme ! Je rencontrai ce jour-là même un chasseur de notre compagnie qui avait été en remonte à Niort avec moi. C'était un bon montagnard dauphinois, nommé Martin. Lors de notre passage par Dijon, quelques mois auparavant, il s'était cassé la jambe en tombant de cheval. Parfaitement guéri de cet accident, il était à la veille de rejoindre son régiment alors en garnison en Hollande. Notre direction était la même, et je fus heureux que le hasard me fournît un compagnon dont je connaissais la bonté de caractère. Nous nous rendîmes ensemble chez le commissaire des guerres pour avoir nos marches-routes identiques, et nous voilà voyageant côte-à-côte, partageant le plus souvent le même lit. C'est ainsi que nous traversâmes les départements de la Haute-Marne, de la Marne, des Ardennes et de Sambre-et-Meuse. Dans le commencement de ce voyage, la faiblesse où j'étais réduit me força de marcher à petites journées; mais, à mesure que je m'approchais de mon pays, mes forces reprenaient d'une manière progressive, et lorsque j'arrivai à Châlons-sur-Marne, la *consomption* avait disparu, ma santé redevenait plus florissante que jamais, à l'embonpoint près. A Huy, j'éprouvais déjà une sorte d'exaltation qui me faisait battre



Digitized by Google

le cœur violemment. Nous en partîmes le lendemain au point du jour; je ne marchais pas, je volais; mon camarade haletant et ruisselant de sueur ne pouvait me suivre: il me criait : « Vous allez m'éreinter; songez que je ne rentre pas dans mon village, moi, que je ne vais pas embrasser ma vieille mère.....» Il avait raison, je l'attendais un instant, et je recommençais à courir. Lorsque je fus arrivé au-dessus de la chaussée de St.-Gilles, je m'arrêtai. Le ciel pur et le soleil dans tout son éclat permettaient de voir Liége dans l'un de ses plus grands développements. Je cherchai des yeux la citadelle; je la voyais, je reconnaissais ses bâtiments, mais j'avais besoin que l'on m'en assurât encore. Je m'adressai à un vieillard qui, depuis longues années, mendiait à cette place dans une cabane de terre. Il se leva, et de son bâton, il me la montra. Je lui donnai les trois derniers gros sous que j'avais dans ma poche. Il me regarda d'un air étonné et s'écria: « Que Dieu et la Vierge vous bénissent et soient votre récompense. » Les premiers mots patois que j'entendais en rentrant à Liége étaient la bénédiction du pauvre. Mon âme déjà ébranlée par tant de diverses sensations, s'en émut profondément..... Mes larmes coulèrent en abondance, je me découvris et je remerciai Dieu.

Le docteur Bovy.

FIN.

Digitized by Google

# LE GOUVERNEUR DE FLESSINGUE

(CHRONIQUE DU RÈGNE DE CHARLES-LE-TÉMÉRAIRE).

## CHAPITRE Ier.

### LE DUC ET LA VEUVE.

Tout tremblait devant lui quand son front soucieux
Et les sombres éclairs qui partaient de ses yeux
Faisaient à ses vassaux présager sa colère;
Comme au bruit de la foudre on redoute la mort,
Le plus puissant d'entre eux n'osait se croire fort
Quand sa voix éclatait sévère.

Ses traits pâles cachés sous un voile de deuil
Attestaient que ses pleurs coulaient sur un cercueil.
(*Inédits*).

Lorsque le traité par lequel le duc de Bourgogne s'engageait, au moyen de l'abandon qui lui était fait du comté de Férette, à protéger les Etats du duc Sigismond d'Autriche, contre les invasions croissantes et multipliées des Suisses, fut conclu et signé, Charles-le-Téméraire parcourut ses Etats de Flandres dans le but de s'assurer de la manière dont ses représentants s'acquittaient des fonctions administratives qu'il leur avait confiées, et rendaient la justice dont il les avait faits dépositaires.

Dans le cours de ce voyage il chercha à satisfaire les

Digitized by Google

peuples, se plaisant toutefois à se faire craindre de tous, et s'appliqua particulièrement à faire respecter les droits des pauvres contre les prétentions des riches sous la puissance desquels ils succombaient trop souvent.

Cette attention peu commune qu'il apportait de préférence aux affaires où les *vilains* se trouvaient intéressés lui gagna le cœur des peuples et l'estime des gens de bien ; cependant elle eût été plus louable si elle eût eu pour unique mobile le désir d'empêcher les exactions de la noblesse ; mais, jaloux de sa puissance, Charles puisait cette soif de justice dans son orgueil que l'arrogante prétention de certains seigneurs révoltait : il voulait être seul maître, et en faisant triompher les petits il trouvait occasion d'abaisser la morgue de ses grands vassaux. Au reste, quelle qu'en soit la source, son inflexible justice produisit des effets salutaires et contribua au bien-être des nombreuses provinces qui se trouvaient sous sa domination.

Dans le courant de l'année 1469, vers le mois d'août, le duc, après avoir visité diverses provinces, se trouvait à Gorcum (ou Gorichem), ville située sur les confins de la Gueldre, à quatre lieues au-dessus de Dort, et deux lieues de Vianen.

Entre divers autres emplacements non moins convenables, il avait choisi le château comme le lieu où il devait donner à ses sujets un nouvel exemple de la sévérité de ses arrêts ; aussi ce jour-là le vieux manoir retentissait du bruit inaccoutumé des trompettes et des cris des hommes d'armes de la suite du prince.

Dès le matin, les abords du château étaient encombrés par l'affluence des peuples. Gens des villes et des campagnes étaient accourus soit — ainsi que l'on dirait au-

Digitized by Google

jourd'hui — comme *demandeurs* ou *défendeurs* — soit — et c'était le plus grand nombre — attirés par la curiosité et le désir bien naturel de voir le duc et sa cour dont la richesse et l'élégance excitaient l'admiration universelle.

L'ouverture des portes mit enfin un terme à l'impatience qui commençait à se manifester bruyamment, et les flots de cette mer mouvante et trop souvent orageuse que l'on appelle peuple se précipitèrent dans l'immense salle où devait se tenir le *lit de justice*, et que nous décrirons succinctement.

Cette pièce, comme toutes celles de style ogival secondaire, était éclairée par des croisées en ogive d'une élévation et d'une largeur considérables. Les nombreux meneaux des chassis subdivisaient verticalement chaque baie dont les vitres de la partie supérieure, comprise entre les archivoltes de l'ogive majeure, étaient chargées d'une quantité innombrable d'ornements composés de roses, de rosaces de quatre feuilles, de trèfles encadrés, etc.

La nudité des murs disparaissait sous les triples rangées d'ornements qui décoraient les arcades trilobées et simulées. Mais c'était principalement dans les soubassements que les architectes déployaient tout l'art du style ogival.

Au fond de cette salle avait été élevée une espèce de trône surmonté d'un dais de velours cramoisi bordé et semé d'or, et sur lequel Charles-le-Téméraire, magnifiquement vêtu, siégeait, la couronne ducale en tête.

A côté de lui, mais un degré plus bas, on remrquait Messire Pierre, seigneur de Joux, chevalier, chancelier de Bourgogne.

Digitized by Google

De l'autre côté et sur la même ligne, Messire Jean Jacquelin, *licencié ès lois*, conseiller, maître des requêtes de Mgr. le duc.

Et près du chancelier, maître Jean Gros, secrétaire audiencier de la chancellerie.

Puis enfin venaient les conseillers, les chambellans, le maître des requêtes de l'hôtel du duc, juge du Charolais, le protonotaire du Saint-Siége apostolique, le maître d'hôtel, les licenciés ès droit; les procureurs aux bailliages, le lieutenant-général ès pays de Liége et de Looz, et les maréchaux des logis de l'armée; enfin toute la maison du prince.

Un dernier groupe composait le conseil. C'étaient:

Messire de Clugny, maître des requêtes.

Maître Jacques Blanchot, secrétaire.

Maître Barthélemy Trotin, conseiller, trésorier des guerres.

Guillebert de Ruple, argentier.

Et, le dernier, noble et puissant seigneur Messire Antoine, de Luxembourg, comte de Roussy et de Charny, maréchal de Bourgogne.

Les costumes de tous ces seigneurs, dont plusieurs étaient chevaliers de la Toison-d'Or, et portaient le collier, offraient un coup-d'œil des plus pittoresques par la variété des couleurs, le mélange de l'or et de l'argent, et le contraste que formait la chaussure composée le plus souvent d'une botte noire à une jambe, d'un soulier jaune à l'autre — ou d'une botte jaune et d'un soulier noir — avec le bon goût qui présidait à la composition du reste des vêtements.

Plusieurs causes avaient déjà été entendues et jugées entre la noblesse et les bourgeois ou le menu peuple, et

Digitized by Google

presque toujours — à leur grande jubilation et au bruit de leurs applaudissements — en faveur de ces derniers, lorsque Monseigneur Antoine, bâtard de Bourgogne, comte de la Roche en Ardenne, premier chambellan, s'approcha du prince et s'entretint quelque temps à voix basse avec lui; après quoi il sortit de la salle, laissant l'auditoire fort intrigué de cette dérogation aux règles accoutumées du cérémonial judiciaire.

Quelques minutes après, un mouvement s'opéra dans la foule, et le comte de la Roche reparut, tenant par la main une femme en deuil, couverte d'un long voile noir. Elle traversa d'un pas mal assuré la foule qui la dévorait de ses regards avides et curieux, et lorsqu'en s'agenouillant elle rejeta son voile en arrière et découvrit ses traits pour parler au duc, un long cri d'admiration sortit comme une seule voix de la bouche des seigneurs émerveillés.

— Qu'elle est belle!

— Mais qu'elle est pâle et paraît souffrante!

— Elle semble bien malheureuse, en effet!

Telles étaient les phrases qui circulaient et couraient de bouche en bouche ainsi qu'un écho.

— Silence! cria l'audiencier.

— Parlez, madame, dit le bâtard de Bourgogne. Vous êtes en sûreté au milieu de nous. N'ayez donc aucune crainte et exposez votre plainte à Monseigneur qui vous écoute.

La jeune femme parut livrée à une vive émotion que l'on ne pouvait attribuer entièrement à la timidité. La curiosité et l'intérêt étaient si puissamment excités, tant le malheur et surtout la beauté ont de pouvoir sur nos cœurs, que l'on entendait sa respiration précipitée.

Digitized by Google

Enfin elle fit un violent effort et murmura d'une voix faible que chacun comprit pourtant, tellement l'attention et le silence étaient grands :

— Justice ! Monseigneur, justice !

— « Nous l'aurez, ma mie » répondit le duc en adoucissant son organe naturellement dur et hautain. Mais contre qui faut-il sévir et qui vous a offensée ?

La jeune femme fit encore un effort pour répondre, mais cette fois ce fut en vain ; sa voix s'éteignit dans les sanglots.

Alors et comme cela arrive quelquefois dans de semblables circonstances, il s'éleva du sein de la foule et sans que personne sût de quoi il s'agissait, un murmure d'enthousiasme en faveur de la belle solliciteuse.

Mais un geste impératif du duc et un nouveau *silence* que maître Jean Gros prononça de cette voix nasillarde et monotone qui n'appartient qu'à un audiencier, rétablirent le calme.

Un vieillard pâle et triste s'avança jusqu'au pied du trône; il découvrit sa tête vénérable, mit un genou en terre et répondant à la demande du duc :

— Nous demandons justice, Monseigneur, dit-il. Justice et vengeance contre un de vos officiers qui s'est lâchement servi de l'autorité qu'il exerce en votre nom pour commettre deux crimes, le déshonneur et l'assassinat. Oh ! Monseigneur, c'est à vos genoux que je vous demande vengeance !

La voix du vieillard pénétra profondément l'assemblée et le prince lui-même qui se sentit ému, et répondit :

— Mais il faut que nous connaissions votre cause pour la juger. Expliquez-vous donc, et fût-ce le cheva-

Digitized by Google

lier le plus noble de mes États, s'il est coupable, il subira la peine due à son crime. Parlez.

— Hélas! Monseigneur, reprit le vieillard, je vous l'ai dit, il y a déshonneur, et c'est un malheur que la publicité ne saurait qu'aggraver.

— Je vous comprends, et c'est devant moi seul et mes juges principaux que vous serez entendu. Mais, ajouta le prince après une pause, le coupable est-il ici?

Le vieillard promena un instant ses regards autour de lui et répondit :

—Il est parmi votre première noblesse, Monseigneur.

— C'est bien. Et maintenant, messeigneurs, dit le duc en jetant un regard courroucé sur les nobles qui l'entouraient, il est bon que vous sachiez qu'aucun crime ne restera impuni. Plus le coupable sera élevé, plus le châtiment sera terrible, et ma justice l'atteindra, se réfugiât-il dans les bras de mon *bon* cousin le roi de France.

La colère qui se peignit sur les traits expressifs du duc et la connaissance que chacun avait de son inflexibilité, firent trembler les plus fiers et les plus innocents; mais si la vue du prince eût pu se porter sur chacun en particulier, il eût certainement remarqué un homme qui, tout à l'heure courtisan auprès de lui, cherchait maintenant, les traits décomposés et la démarche chancelante, à se confondre au milieu de ces nobles chevaliers.

Sur un ordre de Charles, tous se retirèrent silencieusement et sans oser prononcer un mot.

Les principaux membres du conseil restèrent seuls avec le duc, et le bâtard de Bourgogne, remplissant en ce moment les fonctions d'accusateur public, déroula un manuscrit de plusieurs pages et lut au noble tribunal le récit que nous offrons dans les chapitres suivants.

Digitized by Google

# CHAPITRE II.

## LE DÉPART.

— Ce fut un songe horrible ! un infernal génie
Ainsi qu'un noir démon s'attachait à ma vie,
Et se vengeant sur toi de mes justes rigueurs
Par ton trépas vouait ma triste vie aux pleurs.
— Quoi! vous croyez, ma nièce, aux perfides mensonges
Qui bercent notre esprit et composent nos songes !
Hélas ! si vous saviez... moi dont les cheveux blancs
Eloignent les amours depuis tantôt vingt ans,
J'ai rêvé cette nuit qu'un ange aux blondes tresses
Me trouvant jeune et beau, me comblait de caresses!..

(*Inédits.*)

Pour que le lecteur puisse suivre le fil d'une histoire et ne pas se perdre dans l'enchaînement des faits, il faut, a dit une autorité littéraire, la commencer par le commencement. Ainsi ferons-nous, en priant le lecteur de vouloir bien se reporter encore trois mois avant la scène à laquelle il vient d'assister.

A quelques portées d'arquebuse de la ville de Flessingue, sur la route qui conduit à Utrecht, le voyageur remarquait avec admiration une maison ou plutôt une petite villa à l'italienne, dont l'architecture élégante et simple et la disposition bien entendue des jardins qui l'entouraient révélaient le bon goût des propriétaires.

Midi sonnait à une horloge de cuivre doré, sculpté et délicatement découpé — chef-d'œuvre de l'époque — placée sur une cheminée de marbre blanc qui décorait le salon de cette maison, dont l'ameublement et les orne-

Digitized by Google

ments offraient entre eux une harmonie rare à cette époque, et qui rappelait la pureté des formes extérieures de cette jolie habitation.

Quatre personnes occupaient cette pièce au moment où nous y transportons le lecteur. La vue se portait d'abord avec curiosité sur un gros vieillard dont la carnation supérieurement enluminée et le ventre exubérant n'annonçaient pas la vertu de sobriété. Ses cheveux blancs faisaient paraître sa face encore plus rouge. Il était assis dans un grand fauteuil gothique. Les jambes étendues et croisées l'une sur l'autre, les mains jointes sur son gros ventre, M. le chevalier Vanderen — c'est le nom de notre personnage — faisait la sieste; ses yeux que le sommeil semblait vouloir fermer se rouvraient de temps en temps pour contempler gravement ses deux pouces qu'il faisait artistement tourner l'un sur l'autre.

A quelques pas, assis près d'une table, le négociant De Fresne écrivait à la hâte quelques notes sur un carnet de voyage. C'était un homme de trente ans; ses traits étaient réguliers et franchement dessinés. On ne pouvait pas dire qu'il fût beau, et cependant il eût été difficile de ne pas l'aimer, tant il avait de charmes dans son air ouvert et dans ses yeux où se peignait la bonté.

Le costume de ces deux hommes était à peu près le même, sauf pourtant la coupe et la manière de le porter. Leur mise, au reste, n'avait rien d'extraordinaire, et l'originalité qui distinguait le chevalier Vanderen ne provenait point de la manière de se vêtir, mais plutôt de celle de sentir et de s'exprimer; originalité toute morale et de caractère qui ne pouvait se deviner extérieurement.

Digitized by Google

Un peu plus loin, à demi couchée sur une espèce d'ottomane et tenant sur ses genoux un bel enfant de six ans, se trouvait madame De Fresne, à laquelle on n'eût pas donné dix-huit ans, bien qu'elle en eût réellement vingt-quatre. De beaux cheveux châtains, modestement aplatis en bandeaux, en dépit de la mode du temps, descendaient sur les tempes et ornaient un visage angélique et d'une blancheur éblouissante. Des yeux bleu-céleste, ombragés de longs cils au-dessus desquels se dessinaient deux grands arcs de même nuance que les cheveux, donnaient à cette physionomie un charme indéfinissable. Sa taille était moyenne, mais si admirablement prise, et ses mains et ses pieds d'une si ravissante délicatesse que l'on ne pouvait la voir sans admiration et sans envier secrètement le sort du fortuné mari qu'elle aimait jusqu'à l'adoration. Enfin, pour me servir des expressions d'un de nos vieux chroniqueurs, c'était un type de grâce, de poésie et d'amour.

Mais en ce moment elle était sous une impression de tristesse qui obscurcissait ses traits, et il lui fallait faire de grands efforts pour retenir les pleurs qui l'étouffaient.

Le visage joyeux de l'enfant, la physionomie pacifique et luxuriante du vieillard, formaient avec l'expression de tristesse de la jeune femme et l'air affairé du jeune homme, une opposition tout-à-fait tranchante.

Depuis un quart d'heure, pas une parole n'avait été échangée entre ces quatre personnes; l'enfant lui-même, tout en conservant l'air riant et heureux, se contentait de rouler dans ses petites mains les boucles soyeuses des cheveux de sa mère. On eût dit que l'ange du silence les avait frappés de mutisme.

Cependant les yeux de M. Vanderen qu'il promenait

Digitized by Google

machinalement autour de lui, rencontrèrent ceux de la jeune femme au moment où deux grosses larmes se frayant un passage à travers de longs cils, roulaient comme deux perles sur ce visage attristé.

Comme s'il eût ressenti la piqûre d'une vipère, le vieillard sauta sur son fauteuil en se redressant. Cette figure tout à l'heure si joyeusement impassible ne réfléchissait plus que la colère.

— Par Dieu! ma nièce, s'écria-t-il en frappant le parquet de son pied éperonné, allez-vous recommencer vos lamentations?

— Mon Dieu! mon oncle, répondit une douce voix, je n'ai pas soufflé mot.

— Non, par Dieu!... mais pensez-vous qu'il me faille mes besicles pour apercevoir vos larmes?

— Allons, mon cher oncle, interrompit De Fresne, ne la grondez pas, vous la feriez pleurer plus fort. Si Lucile ne peut nous voir partir sans regrets, n'est-ce pas naturel, et cela ne prouve-t-il pas son attachement pour nous?

— C'est-à-dire son amour pour toi, égoïste, fit le gros homme. Mais que diable a-t-elle à s'attrister ainsi? Nous ne partons pas pour la Terre-Sainte et ce n'est point la première fois que tes affaires nécessitent une absence. D'ailleurs nous ne serons pas plus de six jours éloignés d'elle. Je sais bien qu'un si long veuvage n'est pas du goût de ma nièce qui aime beaucoup, à ce qu'il paraît, les doux passe-temps....

— Mon Dieu! mon oncle, interrompit Lucile en coupant la phrase qui menaçait de tourner au genre grivois, que vous êtes cruel avec vos plaisanteries!

— Allons, ne te fâche pas, ma chère enfant, et viens

Digitized by Google

embrasser ton vieux bon homme d'oncle qui radote toujours et t'ennuie souvent, hein?

— Oh! vous savez bien que non, bon oncle, répond Lucile, en courant près du vieillard qu'elle embrasse avec effusion. Ne sais-je pas combien vous m'aimez!

— C'est vrai, ma Lucile, je t'aime comme ma fille. Aussi je veux savoir le sujet de ta tristesse. Voyons, parle; as-tu quelque raison de t'affliger ?

— Hélas! mon oncle, je n'ai rien.... rien qu'un pressentiment.

— Un pressentiment! allons donc, ma nièce. Est-ce que l'on croit à ces chimères-là ?

— Et un rêve horrible, dit Lucile en achevant sa pensée sans se rappeler à qui elle parlait.

— Encore mieux! s'écria Vanderen furieux de la douleur de sa nièce. N'avez-vous pas foi aussi dans les cartes et n'accordez-vous pas une aveugle confiance aux sorciers!... Oh! les femmes.... Combien je remercie le ciel de n'avoir pas permis que j'en prisse une!

— Oh! oh! mon oncle, fit De Fresne, en riant malignement, il fut une certaine Eléonore qui eut pourtant tout votre amour.

— Hélas! soupira Vanderen, la malheureuse avait surpris mon cœur. Mais ce temps est heureusement loin de moi. Aujourd'hui je n'en excepte aucune, et je les enveloppe toutes dans une sincère malédiction.

— Et votre nièce aussi, mon oncle? dit Lucile avec une ravissante petite moue.

— Enfant! fit le brave homme avec émotion, et il prit à deux mains la jolie tête de Lucile.

— Allons, reprit-il en renfonçant une larme qu'il se reprochait — car son défaut le plus grand était de vou-

Digitized by Google

loir paraitre indifférent, et il se fâchait quand on voulait lui persuader — ce qui était vrai — que son cœur était sensible — allons, chassons les idées noires. L'heure avance et nous devons songer au départ.

Il est dans notre vie des instants où les sombres pensées étreignent l'âme, où l'inquiétude la déchire sans que nous puissions nous dérober à leur influence, ni même nous rendre compte du sujet de notre affliction. Lucile se trouvait dans cette situation; sans cause apparente son cœur était navré. Elle était certaine qu'un malheur planait sur sa tête et que le départ de son mari était l'heure qu'il avait choisie pour saisir sa proie. Rien ne pouvait justifier ses cruelles prévisions, et pourtant elle sentait qu'elles étaient fondées. C'est une séparation éternelle! se disait-elle, et ses craintes redoublaient à mesure que le moment fatal approchait. Telle est la force des pressentiments qu'ils ne nous laissent aucun relâche, ils nous tourmentent, nous dominent, nous harcèlent sans que la raison puisse nous y soustraire. Pire que la certitude du malheur, cette anxiété des âmes impressionnables mine sourdement, et notre douleur est d'autant plus profonde que nous ne saurions l'alléger par nos larmes: sur quoi pleurer lorsque l'on ignore la cause du chagrin qui vous tue?.. Certaines personnes nient les pressentiments; pour nous, ce sont des avis du ciel, auxquels nous croyons fermement tout en les déplorant, car c'est une faveur cruelle de la Providence. Puérilité! crieront bien haut quelques esprits forts; mais dans combien de cœurs ne trouverons-nous pas un écho qui nous répondra : triste vérité!

Il fallait pourtant se quitter. Les adieux furent longs. Lucile ne pouvait se détacher des bras de son mari

Digitized by Google

qu'elle pressait d'étreintes passionnées; De Fresne faiblissait et commençait malgré lui à partager les craintes de sa femme.

Mais un valet vint annoncer que les chevaux attendaient, et la grosse voix de M. Vanderen qui gourmandait et maugréait contre les femmes, abrégea les embrassements des époux qui auraient pu se prolonger indéfiniment.

De Fresne déposa un dernier baiser sur les lèvres de sa femme, embrassa son enfant, et l'oncle et le neveu montèrent à cheval et partirent au grand trot de leur monture.

Lucile ouvrit une fenêtre qui avait vue sur la route qu'avaient prise les deux cavaliers, et ses yeux les suivirent aussi longtemps qu'ils purent les apercevoir. Quand il ne lui fut plus possible de rien distinguer, elle sentit ses forces l'abandonner et tomba languissamment sur un siége.

— Sainte Vierge, dit-elle, prenez-nous en pitié et protégez-nous.

Elle appela ensuite son fils, et pendant plus d'une heure elle lui fit réciter mot à mot toutes les prières que sa mémoire put lui rappeler, en l'honneur de la mère du Christ. L'enfant ne se plaignait pas, mais le timbre de sa voix qui baissait visiblement témoignait de sa fatigue.

Tout-à-coup, la mère et l'enfant ont tressailli; le tintement d'une cloche annonçait une visite. Par un mouvement de curiosité naturelle aux femmes, Lucile s'était levée et avait regardé à sa fenêtre. En reconnaissant la personne qui s'avançait, elle pâlit et retomba accablée.

— Encore lui! dit-elle douloureusement.

Digitized by Google

Et comme si elle eût craint qu'on ne le lui enlevât, elle serra avec force son fils sur son sein.

En ce moment un valet annonça :

— Messire Rhinsault.

Et un étranger entra en saluant profondément madame De Fresne qui demeura dans une morne stupeur.

## CHAPITRE III.

### L'ARRESTATION.

Halte-là!.. Suivez-nous! — Pourquoi? — Vous le saurez...
— Mais... — Si l'on vous l'ordonne, alors vous répondrez :
Je n'en sais pas plus long. — Cependant la justice....
— L'ordre du gouverneur est que l'on vous saisisse,
Ainsi donc tournez bride et marchez sur nos pas ;
La consigne est sacrée et ne raisonne pas.
(*Inédits*).

Notre rôle de conteur nous met ici dans un grand embarras; nous voudrions expliquer l'effroi de Lucile en reconnaissant le chevalier, seigneur de Rhinsault, gouverneur de la ville de Flessingue, et le meilleur moyen serait d'écouter leur conversation. Mais alors il faudrait abandonner De Fresne et Vanderen, qui trottent sur une grande route, au gré du hasard et des événements qui, dans l'histoire malheureusement vraie que nous essayons de rapporter, se pressent, s'accumulent et arrivent, pour ainsi dire, à la fois. Cependant nous ne pouvons les retracer que l'un après l'autre, et, nonobstant l'intérêt que nous inspire Lucile, nous la quitterons un instant pour nous occuper de nos deux voyageurs.



Digitized by Google

L'oncle et le neveu avaient déjà traversé Flessingue et dépassé les portes de la ville; leurs montures trottaient toujours. Vanderen, le nez au vent, sifflotait joyeusement un air et jetait de temps à autre un malicieux coup-d'œil de pitié sur son neveu qui songeait aux adieux de sa femme et, à son tour, ne pouvait se défendre d'une vague inquiétude qui l'oppressait et ne faisait qu'augmenter à mesure qu'il s'éloignait.

— Par Saint-Claude, mon patron bienheureux, murmurait le vieillard, le mari de ma nièce est une véritable poule mouillée.

Il essaya plusieurs fois d'entamer une conversation qui mourait faute d'aliments. De Fresne se contentait de répondre oui ou non, et la tristesse qui commençait à se peindre sur son front, ordinairement d'une sérénité inaltérable, fut une cause d'étonnement pour son oncle.

— Ses affaires tourneraient-elles mal? pensait-il. Est-ce que ces enfants me cacheraient quelque chose?.. Corbleu! si je savais cela!

Il allait interroger De Fresne, quand le galop de plusieurs chevaux et les cris : Arrêtez! Arrêtez! leur firent tourner la tête à tous deux.

Bientôt dix ou douze cavaliers qui accouraient à toute bride les eurent atteints et les entourèrent. L'un d'eux, qui paraissait commander aux autres, s'adressant à nos deux personnages, leur parla ainsi.

— Lequel de vous est monsieur De Fresne?

— C'est moi, répondit ce dernier.

— Veuillez me suivre alors, messire.

— Vous suivre! Où et pourquoi?

— Où, vous le saurez en nous suivant. Pourquoi, je l'ignore, mais on vous l'apprendra probablement.

Digitized by Google

— Que diable veulent ces manants, s'écria Vanderen dont la bile s'échauffait à ces préliminaires. Vous allez, mes maîtres, nous laisser passer, ou, vrai-Dieu, je saurai bien me faire place.

— Je n'ai pas d'ordre précis relativement à vous, répondit l'officier d'un ton bourru. Cependant comme j'ai mission d'arrêter messire De Fresne et que vous l'accompagnez, il n'est pas mal que je vous arrête également, d'autant mieux que vous paraissez avoir intérêt à le défendre.

— Allons, vous autres, ajouta-t-il en s'adressant aux hommes de sa troupe, saisissez-les....

Mais si M. Vanderen était d'une humeur entièrement pacifique dans les circonstances ordinaires de la vie, il se souvenait néanmoins dans les grandes occasions qu'il était chevalier, et des soudards qui s'avançaient pour exécuter l'ordre qu'ils avaient reçu, il y en eut un sur la tête duquel le vieillard asséna un si rude coup de la crosse de son pistolet, qu'il roula à terre presque inanimé.

— Et maintenant, s'écria notre vieil ami en s'adressant à ceux qui l'entouraient, et prenant par la crosse l'arme qu'il avait tenue par le canon pour accomplir son premier exploit, maintenant le premier de vous qui fait un pas pour s'opposer à notre passage, je le tue....

— Et si vous ne nous suivez à l'instant, répondit l'officier en haussant dédaigneusement les épaules, votre compagnon n'a pas une minute à vivre.

En prononçant ces mots, il lui montrait De Fresne entouré de quatre archers qui lui appliquaient la pointe de leur épée sur la poitrine.

Le bon oncle frémit à cette vue; son air martial dis-

Digitized by Google

parut et il se laissa désarmer sans mot dire. Il suffoquait de colère et n'osait faire un mouvement, de peur de causer la mort de son neveu.

Tous deux suivirent l'escorte qui traversa Flessingue et les conduisit à l'hôtel du gouverneur, au milieu de l'étonnement des habitants qui connaissaient De Fresne et Vanderen sous les rapports les plus favorables; on les introduisit dans une pièce d'attente où, presque en même temps, le gouverneur entra et fit signe aux soldats de quitter la salle. Ceux-ci obéirent et il demeura seul avec les deux prisonniers.

Messire Jacques de Rhinsault était un homme de trente ans environ, de haute taille. Son costume était celui de l'époque. Il portait un juste-au-corps de velours, mi-partie bleu et jaune, semé d'or et sur lequel pendait une petite épée assez semblable à nos couteaux de chasse, mais dont la lame était richement damassée et la poignée enrichie de nacre et d'or; son haut-de-chausse était collant sur les cuisses, et sa chaussure se composait — d'après la mode assez ridicule adoptée alors par quelques merveilleux courtisans — d'une bottine jaune à un pied et d'un soulier noir à la poulaine à l'autre. Un collet raide et plissé entourait son cou; ses cheveux étaient coupés plats sur le front et sa tête était couverte d'un chaperon de feutre dont la forme est à-peu-près celle des bonnets à poil de nos soldats; ce chaperon était retenu sous le cou par un large cordon de soie, ce qui permettait, lorsqu'on devait se découvrir, de rejeter le chaperon en arrière au lieu de le tenir à la main.

Quoique un peu trop élevée, la taille de cet homme était bien prise et sa personne n'était pas dénuée d'avan-

Digitized by Google

tages physiques ; mais ses yeux gris et perçants, surmontés d'arcs d'un blond fauve, donnaient à sa physionomie un caractère de fausseté qui repoussait, et il affectait des allures et un ton de matamore qui blessaient et avaient souvent excité la colère des plus patients; colère sourde et contenue du reste, car chacun savait les abus de pouvoir que se permettait le gouverneur lorsque quelqu'un avait excité en lui des sentiments de haine ou de vengeance.

Ce gentilhomme avait, très-jeune et pendant plusieurs années, servi fidèlement, et prouvé sa valeur sous les drapeaux de Philippe-le-Bon, qui, pour le récompenser de ses loyaux services, lui avait donné, malgré sa jeunesse, le gouvernement de la ville de Flessingue en Zélande.

Mais il ne suffit pas d'être brave soldat, et le drame dont nous offrons le récit fidèle prouvera qu'aux vertus d'un guerrier on peut allier les vices et la sécheresse de cœur qui font les criminels.

Le gouverneur contempla pendant quelques minutes ses prisonniers, puis il dit lentement et en laissant tomber une à une, ces paroles :

— Votre arrestation vous étonne, messires ; elle est cependant toute légale. Messire De Fresne, vous êtes accusé de complot contre l'Etat.

— Monseigneur, répondit De Fresne d'une voix ferme, j'ignore si une pareille accusation a pu être portée contre moi. Mais, dans ce cas, je la repousse. Tout le monde sait que les affaires de l'Etat me sont absolument étrangères. Mes opérations commerciales occupent seules tous mes instants, et je n'ai jamais fait entendre une parole de blâme ou d'approbation relativement aux actes du gouvernement.

Digitized by Google

— Je sais, messire, reprit Rhinsault, que comme tous les accusés vous nierez tout d'abord. Mais je suis trop bien instruit pour me laisser prendre à vos protestations d'innocence. J'ai entre les mains les preuves de votre félonie, et ce n'est, sachez-le bien, que par un aveu sincère et la révélation du nom de vos complices que vous pouvez espérer votre grâce ou la remise de votre peine.

— Je vous répète, Monseigneur, que jamais je ne me suis mêlé d'affaires publiques, et que cette accusation....

— La feinte est inutile, interrompit violemment Rhinsault en couvrant la voix de De Fresne; votre correspondance et vos relations avec les Gantois et la France sont connues.

— Mais je suis négociant, Monseigneur, et mes affaires nécessitent et justifient mes relations avec les provinces et l'étranger.

— Ainsi vous ne voulez rien avouer.

— Je suis innocent, Monseigneur.

— Comme il vous plaira; la question aura sans doute plus de pouvoir sur vous que mes paroles.

— Quant à vous, sire chevalier, je vous crois étranger aux trames ourdies par votre neveu, et qui tendent à troubler le repos de notre gracieux souverain le duc Charles de Bourgogne. Demain, s'il ne s'élève aucune charge contre vous, vous serez mis en liberté. Pour aujourd'hui, il faut vous résigner à passer la nuit dans mon hôtel; j'aurai soin d'ailleurs qu'il ne vous manque rien.

Le gouverneur donna ensuite des ordres; Vanderen fut conduit dans une des plus belles chambres de l'hôtel où il trouva en effet tout ce qui est nécessaire à l'exis-

Digitized by Google

tence, tandis que le malheureux De Fresne, emmené par les soldats qui l'avaient arrêté, fut traîné dans les prisons de Flessingue, et jeté dans un cachot dont les portes se refermèrent sur lui.

Pendant ce temps, le seigneur Rhinsault était monté à cheval, et, suivi d'un page, il traversa Flessingue, prit la route d'Utrecht, et arriva, ainsi que nous l'avons vu, chez De Fresne, où un valet l'introduisit près de Lucile.

Venait-il pour obtenir des renseignements sur la conspiration dont il accusait De Fresne, ou pour opérer la saisie de ses papiers; et la frayeur de Lucile provenait-elle de la crainte qu'il ne découvrît les preuves du crime de son mari? Ce sont là des questions sur lesquelles nous ne saurions encore nous prononcer, mais dont nous espérons donner la solution dans le chapitre suivant.

## CHAPITRE IV.

### LE GOUVERNEUR.

Oui, cet amour me pousse aux plus horribles crimes,
Et pour la posséder m'entourant de victimes,
Je m'ouvrirai de sang une route à son cœur
Dont, à défaut d'amour, l'effroi sera vainqueur!
Et couvrant à jamais mon nom d'ignominie,
Pour la postérité, chef-d'œuvre d'infamie,
Mon histoire glaçant d'une juste terreur
Me fera des humains et la honte et l'horreur !....
(*Inédits*).

Le gouverneur s'aperçut parfaitement du malaise que causait sa présence à Lucile; il ne se déconcerta pas néanmoins, et comme, sans doute par oubli, on

Digitized by Google

ne l'invitait pas à s'asseoir, il prit de lui-même un fauteuil, croisa les bras, balança gracieusement une jambe et fixa effrontément ses deux yeux gris sur la jeune femme qui frissonnait, restait muette et sans mouvement sous ce regard, comme l'oiseau sous l'œil fascinateur du serpent.

— Ma visite paraît vous surprendre peu agréablement, madame, dit enfin le gouverneur. Serais-je assez malheureux pour me rendre importun?

Ces paroles, prononcées avec une ironie amère et prétentieuse, parurent arracher Lucile à son accablement; elle se raidit sur son siége et serra plus fort son enfant dans ses bras, comme si la protection de la faible créature eût dû lui servir de bouclier contre les desseins de cet homme; puis elle répondit d'une voix tremblante d'inquiétude et de colère :

— Serez-vous donc toujours attaché à mes pas comme un mauvais génie, et ne cesserez-vous de me persécuter?

— Oh! belle dame, fit le gouverneur en conservant le ton d'ironie qu'il avait pris, vos paroles sont cruelles et je suis loin de les mériter. Je viens, il est vrai, vous annoncer une nouvelle fâcheuse; mais en vous apprenant le malheur qui vous frappe, je viens aussi, madame, vous offrir ma protection et mes services pour le détourner de votre tête.

— Votre protection! vos services! messire. Oh! vous devez avoir raison, un grand malheur me menace, s'écria Lucile. Mais quel qu'il soit ce malheur, je le conjurerai, je le braverai seule, entendez-vous, messire? Votre protection, je la refuse; vos services, je les méprise, car je sais à quel prix vous accordez l'une et vous rendez les autres.

Digitized by Google

— Hélas ! madame, reprit Rhinsault d'un air affligé, vous avez de moi une opinion bien affreuse; n'importe ! je vous sauverai malgré vous. Ma protection peut tout dans cette affaire; je l'emploierai pour vous être utile, heureux si votre main ne repousse plus la mienne, et si je reçois de votre jolie bouche, pour prix de mon dévouement, l'aveu que vous consentez à répondre à la passion qui me consume.

Rhinsault s'était levé; il s'approcha de Lucile et voulut prendre sa main. Hors d'elle-même, elle le repoussa brusquement et s'élança vers une porte, mais il la retint par le bras et la força brutalemeut à se rasseoir.

— Restez, dit-il. Et d'une voix sourde il ajouta : Votre mari est arrêté.

— Mon mari !.. Oh ! mon Dieu ! et pourquoi ?

— Je vais vous le dire, madame, mais faites sortir cet enfant, il est de trop ici.

Sans attendre une réponse, il mit à la porte le pauvre petit qui s'enfuit comme une biche effrayée. Cela fait, il reprit :

— De Fresne est arrêté et détenu dans les prisons de Flessingue sous l'accusation de crime capital : il a conspiré contre l'État.

— Lui !... Mais vous savez bien qne ce ne peut être vrai.... Oh ! c'est une calomnie affreuse !... Et qui a pu donner cet ordre ?

— Moi ! madame, moi qui ai entre les mains les preuves de sa trahison et qui suis maître de sa vie.

— Vous voulez m'effrayer, n'est-ce pas ?... Oh ! dites-moi que c'est un mensonge pour me tourmenter, et je vous pardonnerai.

Le gouverneur parut ne pas entendre ; il déploya

Digitized by Google

lentement plusieurs papiers, en étala un sur une table ainsi que divers objets.

— Voici, dit-il, l'ordre d'arrestation revêtu du sceau de la chancellerie de Bourgogne. Voici les armes que portaient MM. De Fresne et Vanderen lors de leur arrestation; voici un médaillon que l'on a trouvé au cou de votre mari et qui contient de vos cheveux. Vous voyez bien que je ne mens pas.

— Mon Dieu! dit Lucile anéantie par ces preuves. Oh! mais, reprit-elle avec énergie, mon mari est innocent et c'est vous, son accusateur, qui êtes un infâme!

— Comme vous le voudrez, madame; mais qu'importe. Messire De Fresne est entre mes mains et je puis le faire mourir ou lui laisser la vie à mon gré.

— Mais que vous ai-je fait, pour que vous me torturiez ainsi?

— Ecoutez-moi, madame, dit Rhinsault d'un air sombre, la feinte serait maintenant inutile avec vous. Je vous parlerai donc franchement, sans arrière-pensée, et quand vous m'aurez entendu jusqu'au bout, vous verrez ce qu'il vous reste à faire. Il y a un an, je vous rencontrai dans une fête dont vous étiez le plus précieux ornement; vous dire ce qui se passa en moi est impossible; les paroles ne sauraient l'exprimer. Mais je n'avais jamais aimé; les armes et la gloire étaient jusque-là ma seule passion, et vos charmes, vos grâces, surtout vos vertus dont chacun faisait l'éloge, enflammèrent mon cœur d'une ardeur insensée. J'osai vous parler de cet amour, vous me répondîtes la première fois par une douce ironie; par la froideur à mon deuxième aveu. Je ne désespérai point encore; je vous rencontrai partout, je vous poursuivis de mes déclarations; alors ce ne fut plus

Digitized by Google

seulement avec froideur, mais avec mépris que vous accueillîtes mes paroles. Dès ce moment, je voulus vous fuir, vous oublier; ce fut en vain; l'amour fut plus fort que la raison et toujours votre image se présentait à moi. Je sentais bien que je ne pouvais vivre sans vous, et je m'attachai encore une fois à vos pas, je vous suivis en tous lieux; partout et toujours votre haine méprisante m'accablait. Je vous écrivis, et les sentiments si vrais, si exclusifs que je vous exprimai, ne me méritèrent pas même un mot, un regard de pitié! Et cela dura un an!... un an, madame!.. un an pendant lequel j'ai souffert toutes mes souffrances, pleuré toutes mes larmes, enduré toutes les tortures d'un amour repoussé!... Et vous demandez ce que vous m'avez fait!... Oh! vous ne savez donc pas ce que c'est que de souffrir un an! vous ne savez donc pas que pendant cette année j'ai amassé toutes les haines, accumulé dans mon cœur tous les mépris dont vous m'avez abreuvé!... Oh! je vous aime encore, c'est vrai; mais ce n'est plus en suppliant que je viens à vous; ce n'est plus en esclave que je viens mendier votre amour. Non, non, je viens en maître; je ne prie pas, j'ordonne, et je vous dis : Lucile, vous serez à moi; ce n'est pas une espérance, un mot d'amour qu'il me faut; c'est vous, c'est votre possession! Et ce que je vous dis est vrai, Lucile; vous serez ma maîtresse.... Je m'enivrerai de vos baisers, de vos caresses....

— Sortez, messire! s'écria Lucile, sortez!

Elle pâlit: la colère brillait dans ses yeux ordinairement si doux. Qu'elle était belle ainsi la jeune femme, droite, immobile et étendant le bras pour montrer la porte au gouverneur! Un moment il parut céder à l'influence, à la majesté de ce regard et il fit un pas pour sortir, mais

Digitized by Google

ce mouvement n'eut pas de suite et il revint, impassible et froid, s'asseoir à la place qu'il occupait.

— Ecoutez-moi encore, dit-il à Lucile; le temps est passé où un de vos regards m'eût confondu, où vos paroles eussent été pour moi des ordres. Aujourd'hui, rien, plus rien ne peut influencer ma résolution; elle est inébranlable. Vos larmes ne m'attendriront pas; votre colère ne saurait m'inspirer ni crainte ni émotion, car je vous l'ai dit, ce n'est plus votre amour que je viens solliciter, c'est votre personne qu'il me faut.

— Mais vous êtes donc un monstre!

— Non, Lucile, non; je suis tout simplement un homme que vous avez couvert d'humiliations, repoussé avec dégoût, sans que dans votre cœur un sentiment de pitié se soit élevé en faveur de son amour que vous fouliez aux pieds. Vous avez brisé mon âme, ne vous étonnez donc pas si je ne suis plus sensible. Si vous ne vous donnez à moi, votre mari, celui que vous aimez, périra dans les tourments les plus cruels que puisse inventer la torture, cette création de l'enfer. Ses membres seront brisés un à un, son corps mutilé, ses ongles arrachés, sa tête scalpée, ses.....

— Oh! taisez-vous, par grâce, par pitié!

— Grâce! Pitié! en avez-vous eu pour moi?

— Mais j'aimais mon mari, messire.

— Et il fallait me haïr, moi, me repousser comme un vil reptile dont on redoute le contact!

— Mais je n'ai jamais eu de haine contre personne, pas même contre vous!

— Serait-il vrai!.... Oh! Lucile! s'il en est ainsi, tout peut se réparer. Soyez à moi et demain votre mari sera libre, car il est innocent; et quand même il ne le serait

Digitized by Google

pas, n'ai-je pas tout pouvoir sur les juges chargés de son procès? Voyons, Lucile, un mot, un seul mot, et vous serez heureuse comme avant.

— Jamais, messire, jamais!

— Lucile, je vous aime tant! ne me forcez pas à devenir criminel. Tenez, je suis à vos genoux, je vous aime, avec passion, avec délire !....

Et le misérable entourant de ses bras la taille flexible de la jeune femme, cherchait à effleurer ses lèvres. Elle le repoussait avec désespoir, car elle songeait qu'elle ne pouvait lutter longtemps contre un tel adversaire; ce fut lui qui la quitta de sa propre volonté.

— Je ne veux point user de violence physique envers vous, lui dit-il. Je vous l'ai dit, vous serez à moi, et c'est vous, souvenez-vous-en, vous qui direz: *Me voilà!*

Il fit un salut cérémonieux et allait se retirer; mais il revint sur ses pas et ajouta:

— Tout ce qui s'est passé doit rester entre nous, madame. Songez bien que la moindre révélation de votre part sera le signal de la mort de votre mari. Maintenant, veuillez agréer mes hommages.

Et il partit, laissant Lucile en proie aux plus affreuses pensées.

Le gouverneur monta à cheval, regagna son hôtel et se fit amener Vanderen.

— Sire chevalier, lui dit-il, vous êtes libre; mais comme il se fait tard, je laisse à votre disposition l'appartement que vous occupez depuis quelques heures, si vous préférez passer ici la nuit.

— Je remercie beaucoup votre seigneurie, répondit Vanderen, mais elle comprendra que je dois informer ma nièce du malheur qui nous arrive. Puis-je vous demander si mon neveu m'accompagne ?

Digitized by Google

— Voici les preuves de son crime, chevalier, vous voyez que je ne puis rien pour lui.

Il communiqua au bon vieillard plusieurs prétendues lettres dans lesquelles De Fresne entretenait les Gantois et la France d'une conspiration qui tendait à soulever les premiers contre l'autorité du duc et dont De Fresne était l'un des principaux agents.

Vanderen, ne doutant pas de la véracité du gouverneur, ne put que déplorer l'égarement de son neveu, et se borna à implorer la clémence du seul homme qui pût le sauver.

Rhinsault promit ses bons offices et le chevalier s'empressa de se rendre auprès de sa nièce, qu'il trouva en pleurs et dans la même attitude où l'avait laissée le gouverneur.

J.-J. van Beveren.

(*La fin à la prochaine livraison*).

Digitized by Google

# LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

## UNE FÊTE DE NOEL EN ANGLETERRE.

(Traduit des *Esquisses* de * Boz).

En vérité, celui-là est un véritable misanthrope dans le cœur de qui le retour de Noël ne fait pas naître le sentiment d'une douce joie, dans l'esprit duquel le retour de Noël n'éveille pas d'agréables associations d'idées. Il y a des gens qui vous diront que Noël n'est pas pour eux ce qu'il a accoutumé d'être : que successivement chaque Noël les a trouvés déçus d'une chère espérance ou de la belle perspective que leur avait offerte le commencement de l'année, et que la fête actuelle ne leur fait que mieux sentir des privations imposées par la diminution de leurs revenus ; qu'elle leur rappelle la bonne réception qu'ils firent autrefois à de faux amis, et le froid accueil qu'ils reçoivent à présent qu'ils sont

* Tout le monde sait que c'est le pseudonyme de Charles Dickens, l'un des écrivains actuels les plus populaires en Angleterre. Nous avons inséré dans notre recueil, t. XV, p. 294-308, un curieux épisode emprunté à l'*Horloge de maître Humphrey*, du même écrivain. Nous nous empressons aujourd'hui de publier dans notre livraison de décembre, comme pièce de circonstance, un petit tableau délicatement touché d'un usage britannique. Nous en devons la traduction à l'obligeance de M. G.-J.-L. P., de Liége.
(*Note de la Commission directrice*).

Digitized by Google

dans l'adversité. Ne vous entretenez jamais de pareils souvenirs ; il est peu d'hommes, pour peu qu'ils aient vécu, qui ne puissent chaque jour évoquer de semblables pensées. Ainsi donc, n'allez pas, entre les trois cent soixante-cinq jours de l'année, choisir le jour le plus gai pour faire de tristes réflexions, mais rapprochez votre chaise du feu pétillant, remplissez les verres, et qu'on entende le refrain joyeux à la ronde, et si votre habitation est moins commode qu'il y a douze ans, ou si, au lieu d'un vin pétillant, vous n'avez plus pour remplir votre verre qu'un punch médiocre, prenez la chose du bon côté, videz ce verre tout de suite, remplissez-le de nouveau, répétez la vieille chanson accoutumée, et remerciez Dieu qu'il ne soit pas arrivé pis. Regardez la face joyeuse de vos enfants assis autour du foyer. Un petit siége peut-être n'est pas occupé : une forme légère qui réjouissait le cœur paternel et qui était l'orgueil de la mère, n'est plus là. N'arrêtez pas votre pensée sur le passé : ne vous dites pas qu'il y a moins d'un an le bel enfant qui se fait maintenant poussière, était là, devant vous, avec les couleurs de la santé sur les joues, et la gaie insouciance de l'enfance dans son regard joyeux. Songez à vos prospérités actuelles, personne n'en est tout à fait dépourvu, et ne songez pas à ces malheurs passés dont chaque homme a plus ou moins à se plaindre. Remplissez encore votre verre, que votre front se déride, que votre cœur s'épanouisse, et nous voulons bien parier que votre Noël se passera gaiement et que vous aurez un nouvel an fort heureux.

Qui peut être insensible aux épanchements de cœur, à l'affectueux échange des marques d'attachement qui

Digitized by Google

ont lieu partout à cette saison de l'année? Une fête de famille à Noël! Nous ne connaissons dans la nature rien de plus délicieux! Il y a quelque chose de magique dans le mot Noël. La sympathie s'éveille dans des cœurs auxquels elle était depuis longtemps étrangère. Le père et le fils, le frère et la sœur, qui, quelques mois auparavant, s'étaient rencontrés ne se regardant qu'avec indifférence, donnent et reçoivent l'accolade cordiale, et ensevelissent leurs anciennes rancunes dans leur bonheur actuel. Des cœurs aimants portés l'un vers l'autre, mais retenus par de fausses notions d'amour-propre ou de dignité, se réunissent de nouveau, et tout est affection et bienveillance. Que ce Noël ne dure-t-il toute l'année, les préjugés et les passions qui gâtent les meilleurs naturels ne diviseraient plus ceux qui ne devraient jamais les connaître!

La fête de famille à Noël dont nous parlons n'est pas une simple réunion de parents invités depuis huit ou quinze jours, qui a lieu cette année pour la première fois, qui n'a point de précédent et qui probablement ne sera pas renouvelée l'an prochain. Non, c'est une réunion annuelle de tous les membres accessibles de la famille, vieux ou jeunes, riches ou pauvres, et pendant deux mois tous les enfants s'en réjouissent par avance et l'attendent avec impatience dans une fièvre d'anticipation. Autrefois on se réunissait chez grand-papa, mais grand-papa se faisant vieux et grand'maman devenant vieille aussi, ils ont renoncé à tenir ménage et se sont retirés chez l'oncle George : ainsi la partie se fait maintenant chez l'oncle George, mais c'est grand'maman qui fournit les meilleures choses, et grand-papa ne manquera pas d'aller à Newmarket pour acheter le dindon



Digitized by Google

qu'il aura soin de faire porter en triomphe derrière lui, exigeant toujours que le porteur, outre son paiement, soit régalé d'un verre de liqueur pour boire à tante George, en lui souhaitant un joyeux Noël et un heureux nouvel an. Quant à grand'maman, on lui voit, deux ou trois jours auparavant, un air mystérieux qui n'empêche pas néanmoins qu'on ne se dise en secret qu'elle a acheté pour chaque servante un bonnet neuf orné de rubans mouchetés, et pour les enfants de beaux livres, des canifs, des étuis à dessin, sans parler des additions qu'elle a fait faire chez le pâtissier à ce qui a été commandé par tante George, comme d'une autre douzaine de pâtés de Noël pour le dîner et d'un immense gâteau aux prunes pour les enfants.

La veille de Noël, grand'maman est toujours de très-bonne humeur, et après avoir toute la journée occupé les enfants à extraire les noyaux des prunes, etc., il lui faut chaque année voir venir l'oncle George dans la cuisine, y ôter son habit pour remuer le pouding pendant environ une demi-heure, ce que l'oncle George fait d'un air riant, aux bruyantes acclamations des enfants et des domestiques; et la soirée se termine par le superbe jeu de Colin-Maillard, où grand-papa ne manque pas de se faire attraper pour avoir l'occasion de faire remarquer son adresse.

Mais tout cela n'est rien en comparaison de la joie qui éclate à l'apparition de grand'maman coiffée d'un bonnet fort haut et vêtue d'une robe de soie couleur ardoise; de grand-papa avec un jabot joliment plissé, et une très-blanche cravate, venant s'asseoir dans l'antichambre avec les enfants de l'oncle George, et une suite innombrable de petits-cousins, pour recevoir les

Digitized by Google

visites si impatiemment attendues. Tout-à-coup on entend s'arrêter une voiture de louage, et l'oncle George qui regardait à la fenêtre, s'écrier: « Voici Jeanne! » Sur quoi les enfants se ruent vers la porte, et l'oncle Robert, et la tante Jeanne, et le cher petit bambin et la nourrice sont poussés pêle-mêle vers l'escalier aux cris d'allégresse des enfants, qui recommandent surtout de ne pas faire de mal au cher petit: grand-papa s'empare de l'enfant, grand'maman baise la fille, et à peine est-on revenu de cette première confusion que d'autres tantes, d'autres oncles arrivent avec un plus grand nombre de cousins, et tous ces cousins, grands et petits, se prodiguent mille caresses, l'on n'entend que le bruit confus du babil et des éclats de rire.

Cependant la conversation se ralentit un moment; et à deux coups de marteau frappés avec hésitation à la porte de la rue, on se demande tout de suite: « Qui serait-ce là? » Deux ou trois enfants vont regarder à la fenêtre, et viennent dire à demi-voix: « C'est la pauvre tante Marguerite. » Sur quoi tante George quitte la salle pour aller au-devant de la nouvelle venue, et grand'maman se lève avec raideur et fierté, car Marguerite s'est mariée contre son gré, et la pauvreté n'étant pas jugée une punition suffisante pour son offense, on l'a éloignée de ses amis, on l'a privée de la société de ses chers parents.

Mais Noël est venu et les pénibles sentiments qui combattaient les bonnes dispositions s'évanouissent, et, pour ainsi dire, s'anéantissent sous sa généreuse influence, comme la glace à demi formée se fond au lever du soleil. Dans un moment de colère, une mère peut assez facilement éclater contre une fille désobéissante, mais

Digitized by Google

dans un temps de bien-être où tous les cœurs s'ouvrent à la gaieté ; la bannir du foyer où elle s'est assise si souvent à la même époque, se développant insensiblement jusqu'à l'adolescence, et puis devenant pour ainsi dire tout-à-coup une femme belle et aimable, voilà qui est bien différent. L'air de dignité et de froide indulgence qu'affecte la vieille dame, lui va mal et se modifie bien remarquablement lorsque la pauvre enfant est amenée par sa sœur, le regard triste et le cœur brisé, non à cause de la pauvreté qu'elle saurait supporter, mais parce qu'elle sent intimement qu'elle n'a pas mérité cet éloignement et cette désaffection. Après un moment de silence, l'enfant en pleurs se jette précipitamment au cou de sa mère. Le père s'avance rapidement vers le mari dont il saisit la main, les amis les entourent avec empressement pour les féliciter, et l'harmonie reprend de nouveau son empire.

Quant au dîner, il est tout-à-fait délicieux. Rien ne va mal : chacun est dans les meilleures dispositions et cherche à plaire à ses voisins. Grand-papa fait un récit détaillé de l'achat du dindon, et rapporte diverses circonstances relatives aux dindons achetés précédemment pour la même solennité, et grand'maman atteste la rigoureuse exactitude de tout cela. L'oncle George conte des histoires, dépèce la volaille, boit du vin et joue avec les enfants assis à une table particulière. Il sourit aux cousins et aux cousines qui se font l'amour : il réjouit tout le monde par sa bonne humeur et la bonne grâce avec laquelle il fait les honneurs de chez lui. Mais quand on voit apparaître un énorme pouding surmonté d'une branche de houx, et dont le poids semble faire chanceler le robuste domestique qui l'apporte, rien

Digitized by Google

n'est comparable au bruit des éclats de rire, des battements de mains et des trépignements de pieds, que les applaudissements et les acclamations des jeunes gens à l'aspect merveilleux de l'eau-de-vie enflammée qu'on verse dans les pâtés de Noël. Et puis le dessert! et le vin! et les bonnes plaisanteries! De si beaux discours, des chansons si gaies par le mari de tante Marguerite, qui cherche d'ailleurs tous les moyens d'être agréable à grand'maman! — Grand-papa lui-même chante sa chanson annuelle, et l'honneur d'un *bis* unanime qui ne lui a jamais manqué en pareille occasion, lui fait entonner une chanson toute nouvelle qui n'est encore connue que de grand'maman. Enfin un petit mauvais sujet de cousin, à moitié disgracié des vieux parents pour avoir souvent préféré la bière de Burton à ses devoirs, fait pâmer de rire tous ses auditeurs par les chansons les plus comiques et les plus bouffonnes qu'on ait jamais entendues. Ainsi se passe la soirée dans une suite de bons procédés et d'effusions cordiales, et nous sommes persuadé qu'elle est plus propre à entretenir le bon accord et la sympathie entre tous ceux qu'elle a réunis que les homélies de tous les théologiens ensemble.

---

Digitized by Google

# Poésie.

## ÉLOGE DE PIERRE-PAUL RUBENS.

### ODE.

« Crescit, occulto velut arbor ævo,
» Fama Marcelli. »
HORACE.

I.

Du chaos, débrouillant le désordre sauvage,
Dieu dit : « Que l'homme naisse et soit à notre image »,
Et l'homme fut.... Pétri de génie et d'orgueil
Il osa dérober le fruit de la science.
Et Dieu, pour le frapper dans sa vaine insolence,
Ouvrit, pour l'engloutir, la mer comme un cercueil.
Un seul put échapper à l'immense déluge.
Non moins ingénieux, mais plein d'humilité,
Pour sa race, il obtint le pardon de son juge,
Glorifiant le maître en son éternité.

II.

Quand la terre féconde, à l'homme obéissante,
Eut offert sa mamelle à sa faim dévorante;
Quand le chêne orgueilleux échauffant son berceau,
Eut abrité sa vie, ombragé son tombeau;
Quand l'homme eut façonné le fer pour sa défense,

Digitized by Google

Alors, libre de soins, fort, mais sans arrogance,
Jetant sur la nature un curieux regard :
« Imitons-la, dit-il, » et l'on vit naître l'art.
Sous ses doigts aussitôt, dans le marbre il respire ;
Son âme, sur son luth, pleure, rit, ou soupire;
Ses héros et ses rois revivent dans ses vers;
Il chante les grandeurs du Dieu de l'univers;
Et sur le lin tissé colorant son histoire,
A ses neveux il lègue et sa honte et sa gloire.

## III.

Mais que sont devenus vos chefs-d'œuvre nombreux,
O Grèce que j'honore, ô Rome que j'admire,
Et dont je cherche en vain le glorieux empire?
Vainement je m'adresse à vos débris fameux :
Qu'aperçoit-on flotter sur l'océan des âges?
Des marbres mutilés, des portiques épars?
Des cités, dont le lierre embrasse les remparts?
Des temples, dont les dieux ont perdu leurs hommages ?
Que reste-il de vous, conquérants? un vain nom,
Un triste souvenir, une grande leçon!....

## IV.

Ainsi je méditais sur les débris antiques
De Rome, fière encor de ses riches tombeaux,
Quand, échappés du sein de ses temples nouveaux,
Des sons mystérieux, de sublimes cantiques
Apportèrent le calme à mon cœur abattu.
C'était le soir : « Chrétien, dit une voix céleste,
Ton esprit orgueilleux croit-il à la vertu?
Renonce, en m'écoutant, à ce doute funeste
Qui, d'un voile funèbre, attriste tes beaux jours.
Dieu t'aime!... — J'ai douté!.. — Mais Dieu t'aime toujours.»

Digitized by Google

## V.

Un esprit rayonnant d'une auréole d'ange
M'apparut et me dit : « Reconnais Michel-Ange.
Dieu permet aujourd'hui que je vienne vers toi,
Pour mieux t'initier à sa divine loi ;
Ah ! prête à ma parole une attentive oreille !
Des siècles écoulés, déroulons les splendeurs,
Viens ; et marche avec moi de merveille en merveille.
Des arts, tu viens ici contempler les grandeurs ;
Emule de Rubens, fils de la Germanie,
Apprends par son histoire, apprends que le génie
N'éclaire point un cœur, s'il est rebelle à Dieu !
Si grand que soit Rubens, en tout temps, en tout lieu,
Il n'est rien de divin sur la terre où nous sommes ;
Il ne fut point un Dieu, mais le plus grand des hommes. »

## VI.

« Bien que ce siècle auguste, entre tous radieux,
Entendit résonner tant de noms glorieux,
On conte que banni de la rive natale,
Traînant de lieux en lieux sa tristesse fatale
Torquato, de l'enfant à la gloire promis,
Vit le regard s'ouvrir sous des astres amis :
« — Pourtant, préservez-le, disait-il à son père,
» De ce funeste amour d'une gloire éphémère ;
» Oh ! plutôt l'ignorance et ses heureux loisirs !...
» Car j'appelai la gloire, en mes trompeurs désirs,
» Et voilà qu'exilé sur la terre étrangère,
» Maudissant et ma lyre et mes succès pompeux,
» Je suis illustre, hélas ! bien moins que malheureux ! »

## VII.

« Ainsi parla, dit-on, l'amant d'Eléonore,
Sur l'enfant dont les yeux au jour venaient d'éclore ;

Digitized by Google

Et l'enfant toutefois eut de nobles destins.
Plus tard, quand il foulait les rivages lointains,
(Vingt ans avaient passé) du cygne de Ferrare,
Victime enfin ravie à son royal bourreau,
Il vit la pompe, ensemble et sublime et bizarre,
Qui part du Capitole et s'arrête au tombeau.
Comme lui-même alors, amoureux de la gloire,
Lutte contre un destin qu'il ne peut repousser !
Brûlant, brûlant toujours, d'illustrer sa mémoire,
Ivre d'un doux espoir, qu'il aime à caresser,
A Mantoue, à Ferrare, à Venise, à Florence,
En tout lieu, ses succès ont passé l'espérance,
Et vous n'entendiez plus qu'un nom, dans l'univers,
Et la gloire criait : « Place à Rubens d'Anvers ! »

## VIII.

« Des peuples écoutant les douces harmonies,
Fier de trouver partout de nouvelles patries,
Oh ! comme il savourait un dangereux encens !
Comme un plaisir suprême enivrait tous ses sens !
Et dans un vain orgueil tout autre eût pu se dire :
»Loin, loin l'humilité quand la foule m'admire !
»Car elle ne me rend qu'un honneur mérité,
»Je commence vivant mon immortalité ;
»L'art aussi me couronne, et la Flandre ennoblie,
»Désormais est par moi la sœur de l'Italie.
»Décorant les palais, les temples, les tombeaux,
»Il n'enfantera pas des chefs-d'œuvre plus beaux,
»Et comme Raphaël, rival de la nature,
»Je suis peintre des rois, et roi de la peinture ! »

## IX.

« Mais l'humble artiste, à Dieu reportant ses succès,
Dans son âme, à l'orgueil interdit tout accès :
De ses maîtres fameux évoquant la grande ombre,

Digitized by Google

Oh! comme il contemplait leurs merveilles sans nombre!
Sur la toile vivante, enfant prédestiné,
Oh! comme il attachait un regard obstiné!
Raphaël, qu'il s'éprit de ta grâce suave!
Titien, qu'il aima ta couleur forte et grave!
Voluptueux Corrège, admirant tes contours,
Mais en anges chrétiens transformant tes amours,
Surpassant Véronèse et d'autres et moi-même,
Il plaça sur son front un triple diadème!

## X.

« Lorsque de ses travaux détournant son esprit,
Ambassadeur des rois que sa grandeur surprit;
Quand, aux discords sanglants qui divisent la terre
Il opposait l'effort de sa parole austère;
Comme les potentats, dociles à sa voix,
Sous sa haute raison faisaient fléchir leurs lois!
Puissant, quand il parlait, puissant, par son silence,
Et des plus irrités domptant la violence,
Il dictait dans les cours des traités immortels:
Alors, peuples et rois lui dressaient des autels! »

## XI.

« Comme aux flots furieux Dieu posa des rivages,
Rubens, d'un cœur de feu, sut dompter les orages;
Il aimait; et pour vaincre, il n'avait qu'à vouloir:
Mais plus haut que l'amour estimant le devoir,
Le peintre ardent et jeune, adoré de sa *Laure*,
Repoussant de ses bras la beauté qui l'implore,
Se soustrait à ce piége, armé de sa vertu.
Il sut dompter l'amour!.. Chrétien, qu'en penses-tu?
« — Ah! puisqu'il m'est permis d'élever ma parole,
»Et de tourner mes yeux vers ta sainte auréole,

Digitized by Google

»Ecoute, esprit céleste, et réponds à ma voix ;
»Un doute curieux m'accable de son poids :
»Il fut chaste, dis-tu ; mais deux fois, à la femme
»Donnant avec son nom, et sa gloire et son âme,
»De la lutte, ses sens sont-ils sortis vainqueurs ?
»Ne s'est-il point souillé de terrestres ardeurs ? »

## XII.

« — Non ! mon fils ; et le Dieu qui racheta la terre,
N'a-t-il pas souri même à la femme adultère ?
De l'hymen des mortels, oui, la divinité
Daigna faire elle-même un nœud de sainteté !
Au pied de ses autels, la vierge prosternée
A l'époux de son choix unit sa destinée ;
Il est par ce lien par le ciel consacré,
Qui, par le trépas seul put être déchiré !..
Oui, sans crime, deux fois, les pompes de l'Eglise
Ont reçu ses serments, béni sa foi promise,
Et les flambeaux d'hymen, brûlant deux fois pour lui,
D'un éclat innocent dans le saint temple ont lui ! »

## XIII.

« Mais toi, si jeune encor, fils de la Germanie,
Quoi ! sur nos bords ?.. Si loin de ta mère chérie !..
Retourne au doux rivage où coule son destin ;
Chaque jour, à son âge, a-t-il un lendemain ?
Glorieux, riche, aimé sur la terre étrangère,
Rubens partit soudain en songeant à sa mère ;
Il part plein de bonheur ; mais en touchant au port,
Il entend des sanglots, et l'hymne de la mort.
Il fuit de sa maison, dont le trépas l'exile ;
Le cloître, à ses douleurs, offre un profond asyle ;
Oublieux de la gloire, aux regrets seuls soumis,
Dédaignant ses pinceaux, rebelle à ses amis,

Digitized by Google

Tout entier à ses maux rien ne l'en peut distraire...
Mais *Albert* a parlé moins en maître qu'en frère ;
Par cet accent chéri, réveillé de son deuil,
Du cloître hospitalier il a franchi le seuil.
Dès-lors, plus que jamais, son destin fut célèbre :
Le peuple, dans ses chants, portait son nom aux cieux ;
Les rois paraient son sein de signes glorieux ! »

## XIV.

« Il meurt !.. L'Europe accourt à sa pompe funèbre ;
Et dans tout l'univers un long cri répété,
Proclamait dans la mort son immortalité !
Comme le plus obscur, le plus fameux succombe :
Deux siècles ont passé sur cette noble tombe.
Mais vous l'honoriez mal ; dans un ingrat oubli,
O Belges ! ce grand nom semblait enseveli ;
Anvers enfin s'éveille, et de ses cris salue
De Rubens qui renaît, l'imposante statue,
Digne et fidèle image, et qu'une habile main,
L'arrachant au trépas, fit sortir de l'airain ;
Des peuples accourus, vois l'élite féconde
L'honorer ;... car Rubens est citoyen du monde ! »

## XV.

Michel-Ange a parlé ; déjà, loin de mes yeux,
Son ombre radieuse est remontée aux cieux.
Je fuis, non sans regret, la brillante Italie ;
Je revois, plein d'espoir, mon heureuse patrie,
Et, dans l'émotion d'un saint recueillement,
J'apporte mon offrande au pied du monument.

Ed. S.

15 juillet 1840.

Digitized by Google

# A MON VIEIL AMI VICTOR HUGO,

## APRÈS SON DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE, LE 3 JUIN 1841.

Il arrive un moment, au soir de notre vie,
Où chimères, sophisme, orgueil, jalouse envie,
Tout fait silence en nous, comme à la fin du jour,
Et le long du chemin la poussière qui tombe
Nous laisse voir assise auprès de notre tombe
L'auguste Vérité, chaste et dernier amour!

C'est l'âge grave et calme où notre âme sereine
Contemple son passé, le juge en souveraine,
Et jette ses erreurs au creuset du remord :
C'est l'âge où bien souvent chez l'homme, vaste abîme,
Le vieillard et l'enfant, par un cercle sublime,
En joignant les deux bouts se retrouvent d'accord.

Vous êtes loin, ami, de ce moment suprême ;
Vous marchez hardiment, sans douter de vous-même,
Sous l'astre éblouissant de votre chaud midi ;
L'illusion vous montre au loin son beau mirage,
Et vous allez toujours, toujours bravant l'orage...
Qui sait l'heure où sera le volcan refroidi?

L'heure viendra pourtant où votre âme épuisée,
N'ayant soif que d'oubli, de baume et de rosée,
Ira, pour les trouver, par ses premiers chemins.
« Ma mère! direz-vous, doux foyer domestique!
»Amis des jours passés, croix sainte, trône antique!
»Pardonnez! me voilà, je vous prie à deux mains. »

Digitized by Google

Et tout votre printemps, ravissante merveille!
Dans vos chants renaîtra, comme un Dieu qui s'éveille :
Jamais plus frais matin, et jamais soir plus pur,
Ages tous deux pareils dans une destinée!
Comme on voyait à Rome une conque traînée
Par deux coursiers jumeaux qui volaient vers Tibur.

Ami, telle est en vous ma croyance profonde,
Et, le jour même encore où votre voix au monde
Parle fière, et dément mes humbles vœux tremblants,
Quelque chose en mon cœur, malgré vous, m'encourage:
J'ai trop le souvenir du bonheur d'un autre âge,
Pour n'en pas appeler à vos vieux cheveux blancs.

A.-S. de Saint-Valry.

Digitized by Google

# ANALYSE CRITIQUE.

NOTICE HISTORIQUE SUR L'ORIGINE ET L'ÉTYMOLOGIE DES NOMS DE BRUXELLES ET BRABANT, *par Spinnael, avocat.*

. . . . . venit accola silvæ
Bructerus Hercyniæ. . . . .
CLAUDIANUS.

Il n'y a rien de plus difficile, en fait d'étymologie, que l'analyse d'un nom propre. Qu'est-ce en effet qu'un nom propre, quant à son origine, et quels sont ses rapports avec les autres éléments de la langue à laquelle il appartient, ou dans laquelle il s'est introduit? Suit-il la loi générale des transformations qui s'opèrent avec le temps, et qui sont d'une si grande importance pour l'organisme et l'intelligence des divers idiomes ?

Les noms propres des personnes sont et ont toujours été empruntés d'une qualité physique ou morale, d'un objet de la nature, animal ou plante, etc., d'un pays, d'une localité, d'une rivière, d'une montagne. Quelquefois ils dérivent d'une profession, d'un métier.

Les dénominations des pays et des lieux tirent ordinairement leur origine d'un nom de peuple, d'une propriété du sol ou du climat; et quelquefois d'un nom de personne.

Il serait inutile de prouver tout cela par des exemples.

Le nom propre, dérivé d'un nom commun, d'un adjectif, d'une autre partie du discours, par la raison qu'on en comprenait le sens, resta d'abord soumis à toutes les règles, à toutes les inflexions de la langue dont il faisait partie, mais cela ne pouvait durer; sa tendance à acquérir une forme précise, à se fixer, à demeurer invariablement le même, autant que possible, fit qu'après un certain temps, il forma une classe particulière de mots, et revêtit

Digitized by Google

cette forme en quelque sorte sacrée, à laquelle on ose à peine toucher encore; en effet, quel soin, quel amour-propre dans chaque famille le fils ne met-il pas à écrire son nom comme l'écrivait son père? Et les magistrats des villes, les archivistes, les historiens ne se font-ils pas un devoir de conserver aux différentes localités le nom qu'elles avaient anciennement et qu'ils trouvent consigné dans des documents antérieurs ? Au commencement du moyen âge, avant que parmi les langues romances et germaniques, il y en eût une assez forte pour dominer les autres, par le génie de ses productions et de ses auteurs, chacun écrivait un nom propre dans le système littéral de son idiome, et voilà pourquoi les noms de lieux et de personnes sont diversement orthographiés dans les vieilles chroniques.

Cette tendance des noms propres à se fixer, tandis que les autres parties du langage restent *liquides*, et se transforment avec la succession des temps, a été cause que beaucoup d'entre eux, en gardant une forme tranchée, sans analogie avec la langue, sont devenus entièrement inintelligibles. D'autres, après avoir suivi plus longtemps le mouvement de l'idiome, se sont développés avec lui jusqu'à un certain point, et ont fini par s'arrêter. D'autres enfin, en passant d'un ancien idiome dans un nouveau, s'y sont modifiés par l'influence de celui-ci. La langue latine est celle qui s'en est assimilé un plus grand nombre ; aussi, de tous les historiens, ne s'en trouve-t-il pas chez qui les noms de personnes et de lieux soient plus dénaturés que chez ceux des Romains; et, pour n'en prendre d'exemple que dans le savant mémoire de M. Spinnael, qui nous dira d'où viennent les noms de *Bratuspantes*, *Bellovaques*, *Ménapiens*, *Nerviens*, *Ambivarites*, *Chamaves*, *Bataves*, *Bructères*, etc? Que de conjectures, que d'hypothèses sur leur origine! Le savant Graff aurait pu y ajouter les siennes; nul n'en était plus capable ; il s'est contenté de les enregistrer, tels que l'histoire les lui présentait.

Ce n'est pas qu'il faille renoncer à cette espèce de recherches; elles offrent des difficultés ; M. Spinnael ne les a pas méconnues ; il en a surmonté plus d'une, et certes il n'a pas fait ses investigations en aveugle. Il a appelé à son secours les moyens d'analyse

Digitized by Google

les plus puissants, la géographie, la topographie, l'histoire des migrations et des établissements des peuplades germaines dans le Nord et la Gaule. Il serait désirable que cet exemple trouvât des imitateurs; car il y a encore dans notre histoire une foule de points obscurs qui ne sauraient être éclaircis que par des élucubrations analogues à celles de l'avocat distingué qui vient de nous prouver si victorieusement que l'érudition n'est pas incompatible avec la science du droit et l'éloquence.

Nous ne nous arrêterons pas à la partie géographique et historique de son travail, où nous n'aurions rien à reprendre, et nous nous bornerons à contredire l'auteur sur quelques points étymologiques. Un peu de critique assaisonne l'éloge, et il n'y a guère d'article littéraire de quelque utilité sans discussion.

L'idée de comprendre dans un même examen les deux noms de *Brabant* et de *Bruxelles* ou plutôt *Brussel*, en les ramenant à une origine commune, est heureuse et fait honneur à M. Spinnael, quoique pourtant rien n'empêchât de leur chercher à chacun une étymologie particulière.

Le principe que tous les noms de lieux habités, à titre d'occupation permanente, par une peuplade étrangère, dérivent du nom national de cette peuplade, nous semble trop généralement énoncé. Il est constant que les lieux et les villes empruntent tout aussi souvent leurs dénominations d'un événement ou d'un accident du sol, que du nom de leurs habitants; et, en effet, si leurs dénominations ne venaient que de là, pourquoi les établissements formés en même temps dans une contrée par une peuplade migrante n'en porteraient-ils pas tous indistinctement le nom?

Les personnes qui se sont occupées de l'histoire et de la géographie du moyen âge ont dû remarquer combien de mots terminés en *aha*, *acha*, *acum*, *ach*, *ahi*, *owa*, *au*, *heim*, *brug*, *bach*, *beke*, *berg*, etc., se trouvaient en composition avec des noms de peuples, d'individus, d'animaux, de plantes, de pierres.

Combien de fois enfin un peuple n'a-t-il pas pris son nom d'une localité, de son principal établissement, de sa capitale?

M. Spinnael croit démontrer son principe, en disant que ce sont les *Ambivarites* qui ont fondé Anvers, et les *Cortoriacenses* Courtray; mais l'auteur est-il bien sûr que *Cortoriacum* vienne de *Cortoriacenses*, plutôt que celui-ci de *Cortoriacum*?



Digitized by Google

Ces mots latins en *acum* décèlent tous une origine germanique; car ce n'est autre chose que l'ancienne terminaison allemande *ahi* et *aha*, aujourd'hui si fréquente sous la forme *ach*. *Ahi* indique un endroit où il y a assemblage de choses de la même espèce, et répond au latin *etum ; eihahi* (quercetum); *aha* un cours d'eau, un lieu situé sur le bord d'un fleuve ; *Andernaha, Andernacum*, Andernach. *Tornacum* se retrouve dans *dornahi* (spinetum).

Mais c'est des deux noms *Brabant* et *Bruxelles* que nous avons surtout à parler.

Pour le premier, M. Spinnael cite les quatre variantes *Bratuspantes*, *Propontii*, *Brachbant* et *Bragbent*, dont il écarte avec raison les deux premières, évidemment corrompues, et qui sont une preuve nouvelle de cette force d'assimilation latine que nous avons signalée plus haut. Les deux dernières seules ont conservé le type de leur origine germanique.

D'accord avec l'auteur sur la partie *bant* du nom, nous y joindrons les formes que nous en trouvons dans la grammaire allemande de Graff. *Banz*, *regio* (Brabant, testerbant), *panzo*, *benzo*, elibenzo (alienigena), et, comme formes antérieures, *panto*, *pento*, *penta* et *ponto*.

M. Spinnael ne fait pas difficulté de remplacer l'*a* dans *Brach* de Brachpant, par *u*, et il obtient ainsi *Bruchbant*, *bruchant* et même *Bructerbant*, ce qui sans doute nous rapprocherait infiniment de *Bructeri ;* mais ce changement de *a* en *u* est tout à fait arbitraire, et l'organisme des langues germaniques y répugne; il faut donc, suivant nous, renoncer à la transformation de *brach* en *bruc*, et, s'il existait un *bruchbant*, encore le ramenerait-on plus facilement à l'ancien allemand *bruch*, *bruoch*, qu'à *Bructeri*.

La première partie du mot *brachpant* ne peut être rangée que sous le radical *brah* : *brechan* (briser), *brachen* (labourer un champ pour la première fois), *bracha* (jachère). Brachpant ou brachbant signifierait donc un pays non labouré, inculte. Nous n'affirmons rien ; mais la langue n'offre pas d'étymologie plus probable.

Quant à la forme *bragbent*, elle ne présente rien d'insolite, parce que *g* et *gh* ont remplacé en langue flamande beaucoup de

Digitized by Google

*ch* allemands, et que *bent* se rapporte à *pento*, *penta*, comme *bant* à *panto*.

L'auteur met plus de sein et consacre plus de temps à rechercher l'étymologie de *Bruxelles* ou *Brussel*, et à réfuter les hypothèses qui ne s'accordent pas avec la sienne. Il rejette le noms de *Brualisela* et de *Brughsenna*, ainsi que ceux dont on a cru voir le radical dans *broch*, *brog*, *brag*, (femoralia, *Braccæ*, braies), ou dans *Brothar*, *bruoder*, *bruder*, *broeder* appliqué aux Bructères en particulier et aux Germains en général. Enfin il ne regarde comme admissible que l'étymologie qui fait de Bruxelles, le Bructersele ou Bruchensele des Bructères, ajoutant que la finale teutonique, *sele*, *seele*, ou *sala*, indiquait le siége ou le lieu central de l'établissement de la peuplade. Effectivement *sal*, ancien allemand, veut dire *maison*, *palais*, (salle, salon) et *selida*, de la même racine, signifie *demeure*. *Sala* est nordique et signifie *vente*.

Les transformations organiques de *sal* et *selida* ne donnent en allemand et en flamand que : *saal*, *selde*, *zelde*. *Sele* ou *zeele* ne peuvent donc venir de *sal* ou *selida*. L'ancien *sedal* (siége) aurait peut-être offert plus d'analogie, si cette forme n'avait été remplacée par *sessal*, *sessel*, *setel*, *sessel* et *zetel*; car elle aurait pu fournir *sedel* ou *zedel*, d'où, par l'élision du *d*, le *zeele* en question ; mais la prononciation des noms composés de *zeele* ou *sele*, ne permet pas de croire que *Brussel* dérive de *Bruchen*, *Bructer*, ni même de *Bruczeele*, ou *Brucsel*. Comment le nom de la ville la plus importante aurait-il eu moins de force pour se défendre contre les atteintes de l'affaiblissement des finales, que ceux d'un grand nombre de villages circonvoisins ?

Reste à examiner le rapport des formes *bructer*, *bruchen*, *bruch*, *bruc*, *brus*. D'après quelle loi aurait eu lieu l'élision du *t* dans *Bructer* ? Est-elle nécessaire ou organique ? A-t-elle au moins des analogies dans la langue? Évidemment aucune. Et elle ne s'appuie sur aucun fait, ni en allemand, ni en flamand. Après l'élision du *t*, on change le *cs* en *x*; mais *x* n'appartient qu'au nom de Bruxelles, latinisé et francisé, et doit rester en dehors du nom purement germanique *Brussel*.

Voyons maintenant comment M. Spinnael essaie de renverser l'opinion de ceux qui cherchent l'étymologie de ce mot dans la

Digitized by Google

série des formes anciennes et modernes : *bruoh*, *bruoch*, *bruch*, *brugh*, *bruc*, *broek*, signifiant *marais*. Il dit :

1° Qu'il n'existe aucun mot radical allemand qui ait quelque analogie grammaticale avec *broek* ou *bruc*, pour signifier *marais*, dans le sens direct.

2° Que le mot flamand *broek* n'est pas le terme teutonique originaire, et que son usage, dans ce sens exclusif, est beaucoup trop récent pour avoir pu servir à la dénomination de Bruxelles.

3° Que Wachter, dans son Glossaire germanique, ne mérite pas de confiance, quand il donne au mot *bruch* la signification de *marais*.

4° Que la terminaison *sel* est l'œuvre récente des grammairiens.

Voici ce que nous avons à répondre :

Pour remonter du nom moderne *Brussel* à ses formes organiques, la première chose à faire est de le décomposer en son radical *brus* et sa terminaison *sel*. Le double *ss* flamand est plus souvent le résultat d'une assimilation que l'effet d'une combinaison organique ; témoins les mots *Wissel* (lettre de change), *sesse* (six), *wassen* (croître) *Vosse* (datif de Renard). Ces mots, en allemand moderne, sont : *Wechsel*, *sechs*, *wachsen*, *Fuchs*. Les formes *Bruhsel* et *Bruchsel* sont donc très-organiques.

Mais existe-t-il dans l'ancien allemand un mot *bruoh*, *bruoch* ? Dans les *Glossæ herradianæ* et dans les *trevirenses*, nous lisons : *bruoch* (palus); dans les *Glossæ Lindenbrogii* : *brouc* (aquosa et lutulenta terra) dans les *Glossæ in vitas patrum*, *bruoch* (paludes); ce qui détruit l'assertion de M. Spinnael.

Maintenant le mot flamand moderne *broek* est-il la transformation organique de l'ancien *Bruoch* ? Nous trouvons dans Grimm que : l'*œ* et le *k* final flamand moderne correspondent à l'*uo* et au *ch* final de l'ancien allemand. N'est-ce pas la preuve que le flamand *broek* n'est autre chose que l'allemand *bruoch*, *bruch* (palus) ?

Mais pourquoi alors de *Bruchsel*, *Bruochsal* a-t-on fait *Brussel* et non *Broeksel* ? Par la même raison que tous les auteurs flamands ont écrit *Wissel* et non *Wiksel*. C'est que l'assimilation de *ch* (k) avec *s* a eu lieu avant que l'*uo* ancien se changeât en *oe* flamand et en *u* et *ü* allemand, et que cette assimilation, en produisant la double consonne *ss*, a contribué à rendre brève la

Digitized by Google

voyelle précédente, d'où il est arrivé que *uo* n'est pas devenu *oe* équivalent à *uu* ou *ü*, mais qu'il s'est changé en *u* bref.

Après avoir constaté la filiation des mots *brüoch*, *bruch*, *broek*, (marais), il reste à prouver que la syllabe de dérivation *sel* n'est pas, comme le dit l'auteur, l'œuvre récente des grammairiens ; et qu'elle n'existe pas moins dans les langues anciennes que dans les modernes.

Grimm analyse cette forme et en donne un grand nombre d'exemples, tirés des différents idiomes germaniques, en faisant cette observation importante pour notre sujet, que l'ancien haut allemand, contrairement à l'organisme, a conservé l'*a* de l'ancienne forme *isal*; que l'allemand moderne offre assez singulièrement la double forme *sal* et *s-el*, mais que le flamand moyen et moderne ne connait que cette dernière qui s'y rencontre très-fréquemment, d'où il suit que la finale *sel* est loin d'être récente, et que, sans l'assimilation dans *Brussel*, nous aurions le nom organique *Bruchsal*, qui est bien le *Brussel* allemand dont la ressemblance n'a pas échappé à M. Spinnael.

L'hypothèse d'après laquelle le nom de la capitale du Brabant dériverait des *Bructères*, quelque ingénieuse qu'elle soit, quelque fondée qu'elle paraisse sur les documents historiques et géographiques, n'est donc pas incontestable.

L.-V. R.

Digitized by Google

## ANNONCE LITTÉRAIRE.

Nous sommes heureux de pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs un prospectus que nous appellerions volontiers *exceptionnel*, aussi remarquable par le bon goût que par la modeste brièveté qui le distingue. C'est celui des *Trois satiriques latins*, que va publier notre honorable collaborateur, M. le professeur Raoul. Le succès si légitime de ces traductions est assuré depuis longtemps, et n'a certes pas besoin de prôneurs; mais une édition encore perfectionnée, grâce à cette *aptitude à la patience*, que Buffon nomme le *génie*, ne peut manquer d'être regardée comme une bonne fortune par les humanistes, et d'être accueillie avec empressement par ceux qui ne sont pas en état de lire en original ces immortelles productions.

Ch. de Ch.

---

LES TROIS SATIRIQUES LATINS, traduits en vers français avec le texte en regard, *par L.-V. Raoul*, professeur émérite de l'université de Gand, professeur de littérature à l'université libre de Bruxelles. 2 beaux volumes in-8° de 4 à 500 pages chacun. Prix : 10 francs. — (On peut souscrire à Liége, chez J. Desoer et A. Jeunchomme).

Cet ouvrage n'appartient pas à la littérature facile; il est le produit de plusieurs années d'études sérieuses. Six éditions de Juvénal, quatre d'Horace, trois de Perse, toutes revues, à chaque fois, et corrigées avec soin, permettent d'espérer qu'enfin c'est un travail à peu près parvenu au degré d'amélioration où la patience peut atteindre. Des notes étendues, instructives, nécessaires à l'intelligence du texte, termineront le volume, et ce n'en sera pas la partie la moins intéressante pour les érudits et les personnes curieuses de connaître dans ses moindres détails la vie publique et privée des Romains.

Digitized by Google

# TABLE DES MATIÈRES

## DU TOME DIX-NEUVIÈME.

### HISTOIRE NATIONALE.

Pages.

La Violette (hôtel de ville de Liége). — M.-L. Polain . . . 115
Le Gouverneur de Flessingue (chronique du règne de Charles-le-Téméraire). — J.-J. Van Beveren. . . . . 363
Souvenirs d'un émigré liégeois. — IV. . . . . 125
V. . . . . 209
VI. (*fin*) Le Docteur Bovy. 313

### SCIENCES ET ARTS.

Sur l'exposition des produits de l'industrie belge. — Ch. Faider. . . . . 163
Annales des travaux publics de Belgique. — Ch. de Ch. . 207

### LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS ET MÉLANGES.

Amour et Patrie, drame en trois actes. — Al. Pirotte. . . 241
La Religieuse de Sainte-Walburge. — J. Quoilin. . . . . 5
De l'état actuel de la peinture en Belgique. . . . . 76
Nécrologie. — M. Bovy. — M.-L. Polain, J. Denarteau et Ch. de Ch. . . . . 101
Les trois Satiriques latins, traduits en vers français par L.-V. Raoul. — Ch. de Ch. . . . . 414

### LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

Une fête de Noël en Angleterre. — Traduit de Ch. Dickens par G.-J.-L. P. . . . . 391

### POÉSIE.

Le Criminel. — Adolphe Mathieu. . . . . 52
Epigrammes. — L.-V. R. . . . . 74

Digitized by Google

Sur la mort de M. le Docteur Bovy. — Mlle C. de Bissy. . . . 153
Vers pour le portrait de M. Bovy. — La même. . . . . 154
Imprécations d'un Espagnol après la mort de Riégo. — Ode. — Ed. S. . . . . 155
Les bords du Rhin (cinq sonnets). — Et. Henaux. . . . . 157
A mon ami ***. — Jh. Gaucet. . . . . 292
A Cécile. — Auguste de Reume. . . . . 297
Eloge de Pierre-Paul Rubens. — Ode. — Ed. S. . . . . 298
A mon vieil ami V. Hugo, après son discours de réception à l'Académie française. — A.-S. de Saint-Valry. . . 405
Poésie latine. — Traduction de la 7e élégie du 3e livre des Tristes d'Ovide. — J.-G. Modave. . . . . 298
Poésie allemande. — Les deux Moineaux. Fable imitée de Meissner. — F. Devos. . . . . 160

ANALYSES CRITIQUES.

Lectures historiques, par Goethals.
Histoire des lettres, des sciences et des arts en Belgique, par le même. — Ch. Faider. . . . . 199
Table des Commentaires de Voet sur les Pandectes, par Maurice. — Le même. . . . . 203
Dictionnaire géographique de la province de Liége, par H. Del Vaux. — Ch. de Ch. . . . . 301
Notice historique sur l'origine et l'étymologie des noms de Bruxelles et Brabant, par Spinnael. — L.-V. R. . . . 407

SOCIÉTÉS SAVANTES. — Concours de 1842.

Société des Bibliophiles de Mons. . . . . 312

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google